Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XXVII. — 1er MAI 1860.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXe ANNÉE. — ECONDE PÉRIODE

TOME VINGT-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1860

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LA

VILLE NOIRE

TROISIÈME PARTIE.[1]

X.

Va-sans-Peur était un très honnête homme, très attaché à son devoir, mais très emporté quand le travail lui excitait les nerfs. Il avait défendu chaudement toute sa vie la dignité et la liberté de l'ouvrier contre l'exigence des patrons; mais quand il se vit patron lui-même, c'est-à-dire autorisé à diriger la fabrication à la baraque, il changea du jour au lendemain, avec la naïveté des hommes que le manque d'éducation et de réflexion abandonne sans réserve à l'instinct du moment. Il parlait durement à ses anciens camarades, il exigeait des apprentis plus qu'ils ne pouvaient savoir, il ne souffrait pas une observation, et passait avec trop de facilité du reproche à la menace. Bref, l'atelier était à peu près désert quand, après une de ses tournées dans la plaine, Sept-Épées y rentra, et, quand il questionna Va-sans-Peur, celui-ci, accusant les absens, lui fit vite deviner qu'il s'était brouillé avec tout son monde.

Sept-Épées fut obligé en ce moment de regretter le pacifique Audebert, qui traitait les apprentis comme ses enfans et faisait perdre un peu de temps aux ouvriers en voulant leur expliquer Épictète et Platon, qu'il n'avait jamais lus, mais qui du moins savait les retenir et les convaincre par sa bonté. Va-sans-Peur, pour vouloir trop bien faire, avait fait le désert autour de lui.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 avril.

Sept-Épées alla à la ville et n'y trouva personne qui voulût se remettre sous la direction de son maître-ouvrier. On exigeait qu'il le renvoyât. Il promit de lui ôter toute autorité; mais, comme il lui fallait le temps d'en mettre un autre à sa place, il dut, en attendant, embaucher des compagnons-passans, et se trouver pendant plusieurs jours au milieu d'étrangers qu'il dirigea lui-même, avec peu d'entrain et beaucoup d'ennuis. Il résolut alors d'affermer sa propriété et d'en louer une mieux située, ce qu'il espérait pouvoir faire sans grande perte. Il entra en pourparlers avec des gens qui lui offrirent de la baraque un prix si minime que le découragement s'empara de lui. — Oui, oui, se disait-il, Tonine avait bien raison! Cet endroit-ci ne vaut rien, et peut-être a-t-elle deviné aussi que je n'étais bon à rien moi-même.

A tous ses mécomptes venait se joindre le dégoût du travail grossier auquel il s'était condamné pour gagner de l'argent, lui si fier autrefois de la beauté de sa main-d'œuvre. — *Elle* doit me mépriser pour cela, se disait-il encore. Autrefois elle admirait mes ouvrages, elle me traitait d'artiste dans ses bons jours. Peut-elle à présent faire une différence entre moi et le dernier des cloutiers? Et si en ce moment elle voyait où j'en suis avec ce métier brutal que je ne sais pas même rendre lucratif, ne se moquerait-elle pas cruellement de mes offres de mariage?

La honte le prit. Il se persuada qu'il ne pourrait plus soutenir le regard de Tonine s'il ne parvenait pas à relever sa position, et, sachant son parrain bien soigné chez la Laurentis, il se promit de ne plus reparaître à la Ville-Noire avant d'avoir résolu le problème de sa destinée. — Il faut, se dit-il, qu'à tout prix je trouve moyen de m'enrichir pour *elle*, et, puisque le négoce m'est interdit par mon mauvais caractère ou ma mauvaise chance, je veux revenir à l'idée que j'avais autrefois de découvrir un mécanisme pour décupler la vitesse et la facilité de nos industries. Je sais que rarement les inventeurs font fortune; mais du moins l'invention assure beaucoup d'honneur, et si j'apportais en dot une belle idée qui diminuerait la peine de l'artisan, je suis certain que Tonine serait fière et contente de moi. Allons, courage! Mettons-nous à l'œuvre. Que la boutique aille comme elle pourra! Mon petit atelier m'aura assez bien servi, s'il me met à même d'expérimenter mes découvertes.

Il confia de nouveau la direction des ouvriers à Va-sans-Peur, après une réprimande à la fois amicale et sévère qui fut prise en bonne part, et qui ramena le calme dans l'atelier. Quant à lui, il s'installa dans une espèce de chambre qu'il se construisit lui-même avec des planches dans sa galerie, et où il brava le froid, qui commençait à se faire sentir, travaillant jour et nuit, dessinant, fabri-

quant de petits modèles et se creusant l'esprit avec une résolution héroïque.

Malheureusement son instruction n'était pas à la hauteur de son courage et de son intelligence. Il eût fallu avoir plus que des notions élémentaires des lois scientifiques qu'il prétendait deviner, et qui lui créaient à chaque instant des obstacles imprévus. Il espérait trouver la lumière dans les livres; mais, outre qu'il n'en avait guère et qu'il ignorait s'ils étaient bons, ils étaient, à beaucoup d'égards, lettres closes pour lui. Il n'osait aller, à la ville haute, consulter d'anciens praticiens devenus savans : il avait peur de passer pour un fou d'un autre genre qu'Audebert, et que la chose, rapportée à Tonine, n'achevât de le déconsidérer dans son esprit.

Il s'était donné un mois pour aboutir. Le mois écoulé, il fut bien forcé de s'en accorder un second, et quand celui-ci fut passé sans qu'aucune certitude se fût révélée, une poignante douleur s'empara de lui. Il succombait à la fatigue, après avoir passé par toutes les alternatives de l'espérance, du doute et de la désillusion. Tout ce qu'il avait découvert, c'est qu'il ne savait rien. Il luttait avec acharnement contre la rigueur de l'hiver dans un logement détestable, au milieu d'un paysage sinistre et désolé, tantôt errant, la tête en feu, dans la neige, tantôt contemplant, avec un cœur glacé d'effroi, les vestiges mal effacés des paroles écrites au charbon par Audebert sur la muraille la nuit où cet infortuné avait été si près de se donner la mort. Ces paroles, en partie disparues, ne présentaient plus aucun sens à ceux qui ne les avaient jamais lues; mais Sept-Épées les savait par cœur et croyait par momens les voir écrites en caractères de sang d'une épouvantable netteté.

C'est que la lutte qu'il soutenait pour la gloire était bien plus ardente et plus terrible que celle qu'il avait soutenue pour la fortune. Il ne s'agissait plus d'être riche pour Tonine : il avait pu échouer là sans honte; il s'agissait de lui prouver une capacité sérieuse : échouer ici, c'était le désespoir.

Gaucher s'inquiétait de lui, et Tonine encore plus. Elle questionnait son cousin, qui plusieurs fois alla voir le solitaire du Creux-Perdu et le trouva sombre, refusant de s'expliquer. Un jour elle y alla elle-même avec Lise. Sept-Épées était précisément, ce jour-là, absorbé par un vague espoir de succès qui le rendait plus courageux et en même temps moins expansif que jamais. Il fut d'abord touché et surpris de la visite de Tonine; mais comme, par pudeur et dignité, elle en mettait l'initiative sur le compte de Lise, il repoussa l'espérance avec cette sorte de *spleen* qui semble se complaire dans la douleur. Il affecta toutefois d'avoir l'esprit tranquille, et, aux questions qui lui furent faites sur l'état de ses affaires, il ré-

pondit avec stoïcisme que tout allait bien et qu'il était très content.

— Mais pourquoi ne vous voit-on plus? dit Tonine, vous oubliez donc votre vieux parrain et tous vos amis?

— Je n'oublie personne; mais vous savez... l'œil du maître... Chaque fois que je m'absente, je trouve le désarroi au retour.

Et après plusieurs défaites il promit d'aller passer *un de ces dimanches* à la Ville-Noire; mais quand Gaucher l'invita à venir manger avec lui le dimanche suivant, il ne voulut s'engager à rien, disant : — Je tâcherai, mais ne m'attendez pas.

— Tiens, vois-tu, dit Tonine à Lise en revenant à la Ville-Noire : c'est fini de ce pauvre garçon-là!

— Comment, tu crois qu'il va mourir?

— Je crois qu'il est mort à l'amitié et qu'il ne vivra plus que pour l'intérêt. Le voilà qui, à vingt-cinq ans, tourne au calcul comme s'il en avait cinquante.

— Peut-être que son commerce va mal et qu'il ne veut pas l'avouer, dit Gaucher.

— Je pensais, reprit Tonine, que nous lui avions montré assez d'amitié, en pareille circonstance, pour qu'il dût ne pas redevenir cachotier comme la première fois. N'avons-nous pas fait notre possible pour lui éclaircir les idées et lui donner confiance en nous? Je n'aime pas cette fierté qui cache des peines d'argent comme des peines de cœur, et, si vous voulez que je vous le dise, je n'y comprends rien du tout. Où est le mal de ne pas réussir, quand il n'y a pas de notre faute? Est-ce une honte de rester pauvre? Qu'est-ce que cette idée-là, de croire que la richesse est un devoir et un honneur? Alors, vous et moi, et des milliers de braves gens qui ne peuvent pas aller plus loin que leur pain gagné, nous serions donc tous méprisables?

— Tu ne veux pas comprendre, lui répondit Gaucher, que l'esprit tourmente, et que celui qui croit en avoir plus que les autres ne peut pas être heureux, s'il ne monte pas plus haut que les autres.

— Allons! dit Tonine, c'est donc ça? Eh bien, alors prions Dieu pour que ce grand esprit nous monte sur les épaules et puis pardessus la tête; mais ne nous imaginons plus qu'il ait besoin de nos amitiés, car, après avoir fait semblant de s'en contenter, il nous montre bien aujourd'hui qu'il ne lui en faut pas d'autre que la sienne.

— On croirait, Tonine, que tu en as du dépit, dit la Lise. Pourquoi, puisqu'il a eu l'air de revenir à toi franchement, n'as-tu pas voulu lui pardonner?

— Pardonner quoi? dit Gaucher, à qui l'on avait toujours caché la faute de son ami.

— Pardonner ses ambitions, répondit Tonine; vous savez qu'elles

m'avaient déjà choquée : aujourd'hui elles me choquent encore plus, parce que je vois qu'elles prennent le dessus, et qu'un cœur si tourmenté ne serait ni heureux en ménage, ni capable de donner le bonheur.

— Elle a raison, Tonine! dit Gaucher à sa femme. Sept-Épées n'est pas ce qu'il faut à une simple ouvrière. Je ne l'en estime pas moins pour cela : chacun a son plan sur l'escalier du monde; mais j'estime aussi le bon sens de la cousine, qui veut un mari tout à elle, comme je suis tout à toi.

Quand les époux Gaucher et leur cousine furent rentrés à la Ville-Noire, Lise, se trouvant seule avec Tonine, vit qu'elle se retenait de pleurer, et la Laurentis, qui entra un moment après, le remarqua aussi. La Laurentis était une bonne femme, toute grasse et toute ronde, passablement fine dans les choses de cœur, et très fière de l'amitié de Tonine, qu'elle chérissait comme sa fille. — Savez-vous ce qu'elle a? dit-elle à Lise. Je le sais moi, qui vous parle. Elle se fait du chagrin à cause de ce mauvais armurier qui est beau garçon, j'en conviens, et qui travaille dans l'acier comme un écureuil dans une noix... Mais après? ça n'a pas de sentiment, voyez-vous, ces hommes de mérite! ça n'aime que la gloriole et les écus, et si vous êtes autant que moi l'amie de Tonine, vous lui conseillerez de penser à un autre.

Tonine gronda la Laurentis et nia qu'elle eût de l'amour pour Sept-Épées; mais, pressée par les tendres questions de ces deux bonnes amies, elle finit par avouer qu'elle l'avait aimé. — Et à présent tu l'aimes encore, dit la Lise, puisque la mère Laurentis dit que tu ne dors pas bien, et que souvent tu ne manges pas du tout?

— A présent, reprit Tonine, je sens que c'est bien fini! Cette fantaisie-là m'a quittée et reprise deux ou trois fois depuis un an, mais chaque fois je me suis fait une raison, car je voyais bien que je serais malheureuse avec ce jeune homme; oui, malheureuse du plus grand malheur qu'il y ait peut-être pour une femme, celui de ne pouvoir pas rendre heureux et content celui qu'elle aime. Si je pleure dans ce moment-ci, c'est parce que vous m'y poussez en me disant que j'ai des peines, et vous avez tort. Rien ne rend lâche comme de se laisser plaindre. Est-ce que vous ne voyez pas tout ce que je surmonte quand je m'occupe des autres afin de m'oublier? J'ai trouvé cette consolation-là, qui est grande, si grande qu'elle me donne du bonheur malgré tout.

— Peut-être bien, dit la Lise, que Sept-Épées a la même peine que toi, et qu'en vous expliquant encore une fois vous pourriez vous entendre.

— Non! reprit Tonine, nous ne nous entendrions pas mieux, car

nous ne voyons pas de la même manière. S'il est vrai qu'il ait du dépit, il cherche dans l'argent un remède qui me répugne, tandis que le remède que j'ai trouvé est la condamnation du sien.

— Mais, dit encore la Lise, s'il voulait être riche pour faire du bien et pour te donner le pouvoir d'en faire?

— Oh! oui, fiez-vous à ça! dit la Laurentis. Ce n'est pas à une femme de mon expérience qu'il faut venir conter ces rêveries-là. J'en ai vu, moi, de ces jeunes gens qui parlent de tout donner quand ils auront tout; mais en attendant, dès qu'ils ont quelque chose, ils le placent pour en avoir davantage, ou ils le mangent pour leur plaisir. Est-ce que c'est possible autrement, à moins d'être des saints du bon Dieu? Est-ce qu'on peut d'ailleurs s'enrichir comme ça du jour au lendemain? Nenni, mes enfans, il faut le temps à tout. On se flatte d'amasser vite en mettant un sou devant l'autre, et on ne s'enrichit qu'avec beaucoup de peines et de patience. On est vieux quand on commence à pouvoir se reposer, et alors c'est bien trop tard pour redevenir doux et humain avec le petit monde dont on est sorti. On connaît trop ses défauts, on s'est trop battu avec lui pour le forcer à vous bien servir; on s'est trop habitué à le mener dur, à s'en méfier, à le craindre, et comme on n'a pas toujours soi-même la conscience bien nette envers lui, on croit qu'il vous déteste et on n'est point disposé à le traiter en ami. Allez, allez, mes bonnes filles! j'ai vu ça par mon pauvre défunt mari, qui avait monté une auberge et qui était un agneau au commencement. Et comme, par la douceur, il ne pouvait pas faire à son idée, il était devenu si chagrin et si malheureux, qu'après avoir battu ses garçons, il me battait moi-même, pauvre cher homme! Eh bien! gare à celle qui épousera ce Sept-Épées! Ou il se ruinera, ou s'il réussit, il lui faudra, jour par jour, heure par heure, perdre un morceau de son cœur pour mettre une pièce d'or de plus dans sa bourse. Quand on a passé vingt ou trente ans de sa pauvre vie à disputer avec l'ouvrier, sous peine de ne rien gagner sur lui, est-ce qu'on peut tout d'un coup, comme ça, le jour où on place ses rentes, lui dire : A présent, mon petit, nous avons partagé la peine, nous allons partager le plaisir? Non, non! le bon Dieu ne fait guère de ces miracles-là, s'il en fait! Le cœur usé et désabusé ne se rajeunit pas comme ça! Et vraiment, quand on y pense, ça n'est plus sa faute, s'il se trouve un peu endurci! Il n'y peut rien lui-même; voilà ce que je me disais, moi, en voyant défunt Laurentis devenir terrible, lui qui avait été si bon! et je me reprochais de n'avoir pas prévu tout cela le jour où il m'avait dit : « Montons une maison et tâchons de réussir! » J'aurais dû l'en empêcher et lui répondre : « Ne montons rien du tout; gardons notre gaieté et nos amis! »

Ce discours philosophique de la Laurentis, débité avec l'aisance d'une femme qui aimait à parler, mais qui ne parlait pas au hasard, parce qu'elle avait du cœur, fit beaucoup d'impression sur Tonine, et Lise s'y rendit entièrement.

— Je vois que vous êtes une femme de bon conseil, dit-elle à la Laurentis, et Tonine n'a pas tort de vous écouter. Ne parlons donc plus jamais de Sept-Épées. Puisqu'il veut qu'on l'oublie, oublions-le.

— Non! répondit Tonine. Il a été mon camarade de jeunesse, et je prendrai toujours part à ses peines, s'il revient à penser que mon amitié y peut quelque chose; mais je ne m'en tourmenterai pas plus que de celles des autres, et quant à l'épouser, le voulût-il encore, je ne reviendrai jamais sur ce que j'ai décidé.

Lise, bien assurée que tout était à jamais rompu entre l'armurier et la plieuse, ne fit pas d'objections à un entretien qu'elle entendit, peu de jours après, entre son mari et le père Laguerre.

Gaucher avait été interrogé par son patron, M. Trottin, le même qui avait été aussi pendant plusieurs années le patron de Sept-Epées. Il avait demandé de ses nouvelles, et il avait dit ensuite :

— Que diable fait-il là-bas dans son désert? Il devrait vendre cela, quand même il y perdrait, et revenir chez nous. Tâchez de l'y décider. Je ne lui en veux pas; dites-lui que je le recevrai d'aussi bon cœur que s'il ne m'avait pas quitté un peu brusquement. C'est un garçon qui ne sait pas ce qu'il vaut et ce qu'il peut gagner dans un atelier. S'il m'eût consulté, au lieu de faire à sa tête, je l'aurais peut-être associé à mes bénéfices, et qui sait si je ne lui eusse pas fait faire un bon mariage?

Ce dernier mot fit ouvrir l'oreille au parrain, à qui Gaucher rapportait le discours du patron. Ledit patron avait une fille qu'on appelait Mlle Clarisse, laquelle n'était ni belle ni laide, et passait pour un peu sotte, bien qu'elle eût été en pension à la ville haute et qu'elle portât des *cages*, ce qui faisait dire aux bourgeoises de vieille roche qu'elle ne manquait pas d'acier pour s'arrondir dans l'atelier de monsieur son père.

Mais son père se moquait bien des lazzis; il avait cinquante mille francs placés en dehors de sa fabrique. Il avait donné dix mille francs de dot à ses deux aînées, Clarisse en aurait tout autant, et, comme le père songeait à se retirer à la ville haute, un gendre aussi capable que Sept-Épées de faire valoir l'usine, dont le produit augmentait toujours d'autant le capital de la famille, pouvait fort bien lui convenir. Cette idée plut beaucoup au parrain, qui voyait là le moyen de ramener son fils adoptif auprès de lui, et de le fixer pour longtemps, sinon pour toujours, à la ville basse. Gaucher fut chargé d'aller en causer avec Sept-Épées.

Sept-Épées était au bout de ses espérances et de ses essais quand cette offre lui tomba sur la tête. Il regimba et parla de Tonine. Gaucher, qui souhaitait plus que lui-même la satisfaction de son ambition et qui y croyait encore, le détourna de Tonine en lui affirmant qu'elle avait bien sérieusement résolu de ne pas se marier. Alors Sept-Épées baissa la tête, et, dans un accès de farouche dépit contre elle, il laissa Gaucher l'entretenir des perfections de Mlle Trottin, sans l'écouter, mais sans le contredire. Il ne s'engagea à rien, mais il ne refusa pas de rentrer à l'atelier Trottin. Il sentait bien qu'il était temps de reprendre la chaîne, s'il ne voulait pas s'endetter et se mettre dans les embarras pour toute sa vie.

XI.

Tonine, ayant appris que Sept-Épées n'avait pas dit non, et que Gaucher commençait à tâter le terrain pour le mariage projeté, eut un nouvel accès de chagrin et pleura encore; mais elle s'en cacha, même avec la Laurentis, et s'efforça de n'y plus penser.

Le lendemain, elle alla rendre visite à Rosalie Sauvière, une de ses plus chères compagnes qui s'était cassé un bras, et elle y rencontra le jeune médecin Anthime, celui qui avait soigné Audebert à la baraque. D'autres fois déjà, elle s'était retrouvée avec lui dans des circonstances analogues; mais comme elle voyait bien dans ses yeux le goût qu'il avait pour elle, elle le tenait à si belle distance qu'il n'avait jamais osé lui parler d'amour. Ce jour-là, préoccupée et un peu abattue, elle ne remarqua pas qu'il restait plus que de besoin, et d'ailleurs elle ne pouvait croire qu'il osât lui faire la cour devant sa jeune compagne et devant la mère de celle-ci, qui était une femme très estimée et très religieuse; mais à sa grande surprise M. Anthime lui prit la main et lui dit: — Mademoiselle Tonine, j'ai quelque chose de très sérieux à vous confier, et il y a longtemps que j'en cherche l'occasion. C'est quelque chose de si honnête que la présence de Mme Sauvière et de sa fille, loin de me gêner, me décide; je les prends à témoin de mes paroles. Je suis amoureux de vous depuis le premier jour où je vous ai parlé, et depuis ce jour-là je vous ai vue faire tant de bien et j'en ai tant entendu dire de vous à tout le monde, que j'ai réclamé de mon père la permission de vous demander en mariage. Mon père est, vous le savez, un bon bourgeois philosophe dont le cœur répond à l'intelligence. Il a pris des informations sur vous et il a approuvé mon choix. Il n'est pas très riche, mais je suis fils unique; j'ai déjà une bonne petite clientèle et je suis un honnête garçon. Voulez-vous bien recevoir ma demande, y réfléchir quelques jours, prendre sur moi toutes les in-

formations que vous jugerez nécessaires, et me rendre réponse le plus tôt possible, car je vais être bien inquiet et bien agité en attendant votre décision?

Tonine fut si étourdie de cette déclaration et de la manière franche et respectueuse dont elle fut faite, qu'elle ne sut d'abord que répondre.

— Tu vois bien, ma fille, lui dit Mme Sauvière, que monsieur te parle très sérieusement, que c'est un grand honneur qu'il te fait, et, comme tu connais bien sa position et sa famille, je ne crois pas que tu aies de longues réflexions à faire.

— Je n'en ferai donc point, répondit Tonine, et lui dirai tout de suite que je le remercie et que je l'estime tout à fait pour son idée d'aimer une fille qui n'a que son honnêteté pour tout bien; mais je ne veux guère me marier, et si je le voulais un peu, ce serait à la condition de ne pas quitter mon endroit, où j'ai de bons vieux amis et où je me regarde quasiment comme la fille à tous les honnêtes gens.

— En cela, tu as raison, reprit la Sauvière; tu es la fille bénie et chérie des familles, la sœur de toute la jeunesse raisonnable, la mère à tous les pauvres petits enfans. Vous n'avez pas tort de vouloir d'elle, monsieur Anthime; c'est l'honneur et le bonheur de la Ville-Noire que vous nous enlevez! Mais comme avant tout nous devons penser à ce qui lui est avantageux, ce n'est pas moi qui dirai un mot pour l'empêcher de monter au rang qui lui convient, et où je vous réponds qu'elle saura bien se tenir dans l'estime de tout le monde.

— Moi, je ne tiens pas au rang, dit Tonine, au contraire, je le crains beaucoup.

— Le rang d'un médecin, si rang il y a, répondit le jeune docteur, est pourtant celui qui convient le mieux à l'amie des pauvres.

— C'est vrai, monsieur, dit Tonine, mais je ne crois pas pouvoir quitter la ville basse. J'y ai été trop aimée pour me contenter de l'amitié que je pourrais trouver ailleurs. Il me faudrait devenir dame dans la ville haute, et j'y serais moquée comme ma pauvre sœur l'a été. Cet endroit-là, voyez-vous, ne me rappelle que des peines, et quand je suis forcée d'y aller, c'est bien à contre-cœur!

— Mais qu'à cela ne tienne! s'écria Anthime; si vous voulez rester ici, je m'y établirai, moi, et j'y serai plus utile qu'à la ville haute, où il y a plusieurs médecins, tandis que vous n'en avez pas un seul fixé parmi vous. Vous ne changerez donc rien à vos habitudes, Tonine, et vous aurez rendu à vos chers concitoyens un très grand service.

Cette bonne réponse fit une certaine impression sur Tonine, et elle demanda seulement huit jours pour réfléchir.

— Moi, je ne vous demande pas le secret, lui dit M. Anthime en se retirant; au contraire, je désire que vous consultiez vos meilleurs amis. Quelle que soit votre réponse, je ne me repentirai jamais d'avoir rendu hommage à une personne telle que vous.

Tonine fut si flattée de la conduite d'Anthime qu'elle ne lui refusa pas une poignée de main, et permit à la mère Sauvière et à sa fille de la féliciter, comme si elle était déjà madame la doctoresse. Elle était même un peu enivrée de l'événement quand elle retourna chez elle, et elle ne put se tenir de consulter Lise au plus vite. Lise enchantée courut avertir Gaucher, qui en sauta de joie. — Si c'était tout autre bourgeois, dit-il, je te tordrais le cou plutôt que d'y consentir. A cause de ce qui est arrivé à ta sœur, je suis contre ces mariages-là; mais M. Anthime! c'est bien différent : c'est le fils du plus brave homme qui existe, et lui-même est un homme de cœur, l'ami des pauvres comme son père! Je l'ai vu auprès des malheureux. Il ne les plaint pas seulement, il les aime. Oui, oui, Tonine, c'est là le mari qu'il te faut, et Dieu envoie ce bonheur à ta famille pour la dédommager des chagrins que Molino lui a causés.

La journée se passa à consulter la Laurentis, l'ami Audebert et le vieux voisin Laguerre, qui tous furent de l'avis de Gaucher. Laguerre méprisait un peu la médecine; mais, en voyant Anthime soigner gratis les pauvres de la Ville-Noire, il avait été forcé d'estimer le médecin.

Cependant Sept-Épées pensait, de son côté, au riche mariage qui lui était pour ainsi dire offert, et il s'efforçait de l'accepter en lui-même. Il y a bien des tentations dans la fortune, surtout pour celui qui lui a immolé ses premiers rêves d'amour, et l'armurier ne se dissimulait pas que, quelques mois plus tôt, il n'eût guère hésité à suivre le conseil de Gaucher; mais son goût pour Tonine était devenu une passion, et son image lui revenait à l'esprit avec tant d'insistance qu'il résolut d'aller la trouver, de lui dire ce qui se passait, et de lui sacrifier tout, si elle voulait être sa femme.

Il partit le soir même, et passa par la ville haute, où il avait affaire, de sorte qu'il n'arriva que vers dix heures à la Ville-Noire. C'était une heure indue pour le parrain, et Sept-Épées, pensant bien le trouver endormi, entra sans bruit dans la maison pour ne pas le déranger. Il avait vu de la lumière à la petite fenêtre de Tonine; il savait qu'elle veillait souvent jusqu'à minuit pour travailler à l'aiguille. Il monta à sa chambre, décidé à frapper à sa porte et à lui demander une explication pour le lendemain matin, car il savait bien qu'elle ne lui ouvrirait pas.

L'escalier du dernier étage était extérieur, taillé dans le rocher. Pour pénétrer chez Tonine, il fallait traverser la terrasse de quatre

toises carrées où elle soignait ses pots de fleurs. Comme le sol en était encombré, Sept-Épées marcha avec précaution pour ne pas les heurter dans l'obscurité, et dans ce moment il entendit la voix de Lise qui prononçait son nom dans la chambre de Tonine. Il s'arrêta, curieux de savoir ce qui se disait là; il s'assit sur la marche du seuil de cette chambre, se promettant de confesser son indiscrétion, mais ne pouvant résister au désir d'écouter. La porte était mince, il entendit tout.

Voici de quoi il était question. Tonine avait désiré savoir, avant de prendre aucun parti, si le jeune armurier était décidé à rechercher Mlle Trottin, et on avait consulté là-dessus le parrain, qui s'était avancé un peu plus qu'il ne fallait, tant il avait envie de voir son filleul établi dans la Ville-Noire, si bien qu'au moment où celui-ci accourait pour dire à Tonine qu'il n'aimait et ne souhaitait qu'elle, Lise venait de lui affirmer qu'elle pouvait très librement se décider pour le médecin.

Tonine était femme, et son légitime orgueil de citadine de la Ville-Noire était flatté de l'avenir honorable et relativement très brillant qui s'ouvrait devant elle. Elle était heureuse d'amener le secours d'un médecin instruit et dévoué à ses concitoyens, c'était même peut-être un devoir pour elle. Elle faisait déjà des projets, et Lise l'aidait à se monter la tête. Elle employait d'avance son modeste revenu en aumônes de tout genre, elle arrangeait aussi sa demeure avec goût et simplicité; elle rêvait une maisonnette propre et bien aérée sur un des clairs bassins que formait la rivière au bas de la Ville-Noire, avec la vue des arbres et un petit jardin où elle pourrait cultiver des fleurs en pleine terre. Ses pauvres rosiers, martyrisés dans leurs pots de grès, se trouveraient bien heureux de pouvoir étendre enfin leurs racines. Enfant au milieu de sa grande sagesse, elle avouait à Lise qu'elle avait toujours songé à un camélia panaché de rose et de blanc, comme elle en avait vu dans le jardin de son beau-frère du temps que sa sœur était dame à la grande usine de la Barre-Molino. Puis elle ajoutait : — Ma pauvre sœur! ça ne lui a pourtant guère profité de sortir de son état! Elle était contente de se faire belle, et voulait me donner ses goûts et même me faire porter le chapeau. La chose ne m'allait pas du tout, et je ne voulus pas. Est-ce que tu crois, Lise, que mon mari exigera que j'en porte? Cela me gênerait bien, et j'aurais peur de ressembler à Clarisse Trottin, qui a l'air d'une betterave dans du gazillon. — Là-dessus Tonine riait, bien décidée à ne pas porter de chapeaux, mais contente de se dire qu'elle aurait le droit d'en porter.

Cependant tout d'un coup elle cessa de rire. — Nous parlons, dit-elle, de tout ce qui est l'embellissement du mariage, mais on n'em-

bellit que ce qui est beau, et pour que mon mariage le soit, il faut que j'aime mon mari!

— Tu l'aimeras! dit la Lise.

— J'y ferai mon possible, car il mérite de ma part beaucoup d'estime et de reconnaissance. Pourtant...

— Pourtant quoi? Il n'est pas vilain garçon; il se tient très proprement, il est jeune et il n'a pas l'air commun. Et puis il est amoureux pour de bon, celui-là! Quand on se voit aimée si honnêtement, il est impossible qu'on n'aime pas de tout son cœur!

— Tu crois, Lise?... Oui, ça doit être comme tu dis! Pourtant il me semble tout drôle d'aimer un homme que je connais si peu! Et puis j'ai comme un poids sur le cœur; je ne sais pas ce que c'est.

— Est-ce que tu penses encore à Sept-Épées?

— Non, certes; mais je n'aimerais pas un bonheur qui ferait sa peine. Je voudrais être bien sûre qu'il sera content d'épouser Clarisse.

— Tu te fais trop de scrupule! Sept-Épées sera riche, ça console de bien des idées qu'on se faisait!

— Et peut-être qu'il n'a pas d'autre souci que la peur de me désoler! Allons, Dieu fasse qu'il se marie bientôt et qu'il ne regrette rien! Moi, je serai peut-être heureuse, qui sait?

— Oui, oui, reprit Lise; tu as bien assez pensé aux autres, il est temps que tu songes un peu à toi-même.

Elle embrassa Tonine et se retira sans voir Sept-Épées, qui se baissa dans l'obscurité au moment où elle passa près de lui.

Il resta là une heure, vingt fois sur le point de frapper et de dire à Tonine : — Ne vous mariez pas, j'en mourrais! — Mais cette conduite lui parut indigne d'un homme de cœur, et, pour résister à la tentation, il s'enfuit dans la montagne.

Là, il s'abandonna à sa douleur et marcha toute la nuit comme un fou; puis il se calma et réfléchit. Il sentit que Tonine avait le droit de se venger de lui par un bon mariage, et qu'elle avait pourtant si peu l'idée de la vengeance qu'avant tout elle se tourmentait du chagrin qu'elle risquait de lui causer. Tonine était bonne, et surtout bonne pour lui, prête à sacrifier tout ce qui pouvait, tout ce qui devait lui plaire dans l'offre d'Anthime plutôt que de briser le cœur d'un ami coupable et malheureux. Il voyait bien qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle renonçât à ce bel établissement, à la vie de dame charitable pour laquelle elle semblait réellement être née, aux plaisirs innocens qui seuls pouvaient éveiller sa convoitise, à la petite maison reflétée dans l'eau tranquille sous les aunes et les saules pleureurs, au camélia panaché de rose et de blanc, au droit de porter un chapeau, et de s'en affranchir par raffinement de goût et de fierté plébéienne. Sept-Épées voyait clair dans tout cela. Tonine ne

l'aimait point avec passion, puisqu'elle ne voulait pas être sa femme; mais elle avait l'amitié si généreuse, et tant de souvenirs l'attachaient à lui, qu'elle ne pouvait être heureuse s'il n'était heureux de son côté.

Ceci bien prouvé, Sept-Épées, après beaucoup de luttes contre lui-même, comprit son devoir. — Il ne faut pas, se dit-il, qu'elle me voie souffrir; il faut qu'elle ne perde pas l'occasion de son bonheur, puisque voilà un jeune homme qui l'aime comme elle le mérite, et mieux apparemment que je n'ai su l'aimer. Je n'ai qu'une manière de réparer mon tort : c'est de ne pas faire obstacle à son mariage, c'est de refouler ma jalousie et de cacher ma peine. Allons! j'ai mis une fois mon courage à vaincre l'amour pour l'ambition, tâchons de le mettre aujourd'hui à vaincre l'amour pour l'honneur.

Quand il revint à la baraque, où Va-sans-Peur était déjà debout, sa pâleur effraya celui-ci. Va-sans-Peur, quoique rude et d'une laideur farouche, avait beaucoup d'affection et même de la sensibilité, comme il arrive à certaines natures impétueuses pleines de contrastes. Sept-Épées vit qu'il le regardait avec anxiété, et que des larmes de tendresse et d'inquiétude coulaient sur sa face de sanglier. Ces larmes provoquèrent tout à coup celles du jeune artisan; il pleura beaucoup et se sentit soulagé.

Il se jeta sur son grabat et dormit quelques heures, plus tranquille depuis qu'il se voyait tout à fait malheureux et résolu à se bien conduire. Vers midi, il était sur pied. Il mit ses comptes en ordre, prit sur lui la moitié du peu d'argent qu'il avait, et remit l'autre moitié à Va-sans-Peur en lui disant : — Je sais que tu as de l'amitié pour moi; je ne suis pas ingrat. Ne t'inquiète pas de moi, j'ai du courage, et les voyages me distrairont. Je m'absente pour quelque temps; je te confie l'atelier et tout ce que je possède, en t'associant pour moitié aux profits. Si tu préfères l'affermer et retourner au travail à la pièce, je t'en laisse la liberté : tu feras pour le mieux, j'en suis sûr; mais il y a une chose que j'exige de ton amitié et sur ta parole d'honnête homme : c'est que tu ne rendras personne malheureux à cause de moi. Il faut que tu me promettes cela, comme si je devais mourir dans une heure.

Et quand Va-sans-Peur lui eut donné sa parole, il ajouta : — N'aie aucune crainte à cause de moi; à mon tour, je te donne ma parole de ne commettre aucune lâcheté.

Il lui signa une procuration, lui recommanda de ne rien dire de son départ avant qu'il n'eût écrit lui-même, l'embrassa cordialement, déjeuna et trinqua avec lui; puis, mettant sur son épaule son mince paquet et son sac d'outils, il monta le ravin et prit à pied la route de Lyon.

On ne sut pas ce jour-là, ni le lendemain, qu'il était parti. Le troisième jour seulement, Laguerre reçut de lui une lettre, datée de Saint-Étienne, qui paraissait assez gaie, et où il lui disait qu'il voulait voir les usines du Forez pour s'instruire de certains procédés, et tenter de se les approprier. Un autre jour il écrivit à Gaucher, et enfin à Tonine elle-même.

« Ma chère voisine, lui disait-il, permettez-moi de vous écrire pour vous présenter mes devoirs et vous recommander mon cher parrain, envers qui déjà vous avez été si bonne. Forcé de m'absenter pour un temps, et voulant me donner tout entier aux affaires, chose que je n'aurais jamais pu ni voulu exécuter, si vous n'étiez pas pour mon parrain une amie sans pareille, j'éprouve le plaisir de vous remercier pour tout le bien que vous lui avez fait ainsi qu'à moi, et désire que vous sachiez que je n'ai aucune rancune sur le cœur contre vous ni contre personne, souhaitant la conservation de votre estime, comme je vous prie de croire à celle de mon respect.

« Votre serviteur et ami,

« ÉTIENNE LAVOUTE, dit SEPT-ÉPÉES. »

Tonine crut que celui qui avait pu écrire une pareille lettre avait le cœur tranquille et l'esprit plus que jamais rempli d'idées positives. Elle s'en réjouit avec Lise, sans pouvoir se sentir bien joyeuse au fond de l'âme. Elle n'en continua pas moins, pendant deux jours encore, à faire des projets et à se laisser complimenter sur son grand mariage par une foule d'amis à qui ses amis avaient confié la chose. Ses nombreux amoureux n'en étaient pas trop contens; mais de quel droit l'eussent-ils blâmée? elle n'avait jamais encouragé aucune espérance. On ne pouvait pas dire qu'elle manquât de modestie en recevant les félicitations, et on lui savait un gré infini de n'avoir pas voulu quitter la Ville-Noire.

Cependant elle était à la veille du huitième jour, du jour où elle devait rendre réponse à M. Anthime, et où elle lui avait permis de se rencontrer avec elle chez les Gaucher, sur les deux heures de l'après-midi; mais voilà que la veille elle fut prise tout à coup d'un grand ennui, et que tous ses projets d'aisance et de gloire ne lui parurent plus rien. A force de songer à tout ce que ce mariage lui promettait d'agréable et d'honorable, elle en avait épuisé la douceur et la nouveauté.

— Ne me parle plus de la maison, ni du bassin, ni des camélias, dit-elle à Lise, à qui elle parut ce soir-là bien capricieuse. Je suis déjà lasse de la possession de tant de belles choses dont, à vrai dire, je n'ai pas grand besoin, et dont je me dégoûterai certainement très vite, puisque ma cervelle en est déjà rassasiée par avance. Ce que

je voudrais pouvoir souhaiter avec impatience, c'est d'aimer tendrement ce monsieur que je ne connais pas; mais il n'y a pas à dire, Lise, je ne sens rien pour lui, et je suis obligée de me forcer pour reconnaître toutes ses belles qualités. Sais-tu que si cela continuait, je serais la plus malheureuse des femmes, et qu'il vaudrait mieux m'attacher à une meule et me jeter dans le Trou-d'Enfer?

Elle ne dormit guère cette nuit-là, et rêva qu'elle voyait Sept-Épées triste et malade; puis elle le vit mort, et eut si peur de ce cauchemar qu'elle se releva, ralluma sa lampe et relut la lettre qu'il lui avait écrite. Ses paroles exprimaient la tranquillité, presque le contentement; mais, à force de retourner ce papier, il lui sembla qu'on avait pleuré dessus et que l'adresse était tracée d'une main convulsive. Le soupçon de la vérité s'empara de son esprit, et dès le petit jour elle courut à la baraque.

Elle interrogea Sans-Peur, qui, malgré ses promesses de discrétion, ne sut pas résister à son ascendant et lui avoua que Sept-Épées était parti comme un homme qui fait plus qu'il ne peut, et qui est près de succomber au désespoir. Elle entra aussitôt dans le petit bureau de l'usine et écrivit à Sept-Épées :

« Mon cher voisin, pour répondre à l'honneur de votre estimable lettre, je vous dirai que votre parrain se porte bien, et que j'ai pour lui tous les soins qui dépendent de moi. Ce que j'en fais est par amitié pour vous autant que pour lui, car vous êtes deux personnes à qui l'on doit porter estime. Je souhaite que vos affaires aillent à votre contentement. Le mien est de rester comme je suis, car vous savez que je n'ai pas encore pris l'idée du mariage. J'ai le temps d'y penser, vous de même. Et en attendant, je suis votre amie et votre camarade pour la vie.

« JEANNE-ANTOINETTE GAUCHER. »

Elle cacheta, mit l'adresse et retourna à la ville, où elle commença par jeter sa lettre à la poste, afin de ne plus s'en dédire, et, soulagée comme d'un remords, elle attendit plus tranquillement l'entrevue avec M. Anthime.

XII.

Sept-Épées ne reçut pas la lettre de Tonine. Il avait daté du lieu où il se trouvait celle qu'il lui avait écrite, et il était parti le lendemain, incertain de la route qu'il prendrait, n'ayant d'autre idée que celle de s'éloigner et de se faire oublier pendant quelque temps. D'ailleurs il ne comptait nullement sur une réponse, et il sentait que, pour garder son courage, il lui fallait ignorer ce qui pendant ce temps-là devait se passer à la Ville-Noire.

Sa petite bourse ne pouvait le mener bien longtemps; aussi songea-t-il bientôt à s'embaucher dans quelque fabrique pour gagner de quoi continuer son voyage, car il était décidé à aller loin et à mettre à profit pour son instruction cet exil volontaire. Il s'arrêta donc dans la première ville d'industrie qu'il rencontra, y travailla quelques semaines, et repartit pour une autre grande ville, curieux d'étudier son état sur une plus vaste échelle qu'il n'avait encore pu le faire, et de s'y perfectionner par l'essai de diverses pratiques.

Ayant ainsi voyagé, essayé et observé pendant plusieurs mois, il reçut, un peu grâce au hasard, une lettre de Gaucher, qui lui donnait de bonnes nouvelles de son parrain et de sa fabrique. Le parrain se portait à merveille et la fabrique donnait de petits résultats bien soutenus dans la mesure d'une progression satisfaisante. D'après les chiffres, Sept-Épées reconnut que Va-sans-Peur faisait beaucoup mieux ses affaires qu'il n'avait su les faire lui-même, et ceci le confirma dans les réflexions qui s'étaient présentées à lui plus d'une fois déjà depuis qu'il était en voyage : à savoir que la petite propriété ne peut prospérer avec de petits moyens, sans beaucoup de ténacité, de résignation et de parcimonie. Les gens à imagination vive, toujours épris de la pensée du progrès rapide, ne s'avouent pas assez qu'avec peu on fait peu, et le découragement les gagne fatalement. Ardent et inquiet, concevant toujours le mieux, et toujours paralysé par le manque d'argent, Sept-Épées était beaucoup moins apte à régir ses minces intérêts que l'irréfléchi et obstiné Va-sans-Peur. Celui-ci poussait son sillon comme le bœuf qui fait sa tâche sans calculer celle du lendemain. Ne sachant pas lire, il n'écrivait rien, mais il se rappelait tout avec l'exactitude miraculeuse des cerveaux incultes qui ne comptent que sur eux-mêmes. Aucun tourment d'imagination ou d'amour-propre ne le détournait de son but. Bref, entre ses mains l'usine présentait un petit revenu net et à peu près sûr. En espérant doubler le capital en peu d'années, Sept-Épées avait compté sur ces miracles que l'orgueil caresse, mais qui ne se réalisent presque jamais par des moyens scrupuleux et prudens.

En voyant le cours des choses humaines et supputant les chances commerciales partout où il passait, l'armurier, désormais plus rassis et plus expérimenté, arrivait à se convaincre qu'il n'avait pas fait un mauvais placement de ses économies, mais qu'il n'achèterait jamais une maison peinte et un parc fleuri dans la ville haute, déception qui n'était pas nouvelle pour lui et qui ne le préoccupait plus par elle-même, mais qui s'enchaînait au repentir et au regret de n'avoir pas épousé Tonine. Il pensait avec amertume au bonheur de Gaucher, qui, vivant pour les objets de son ardente affection, avait

si facilement oublié les tentations de la vie aisée et indépendante. Cette austère félicité qui lui avait paru une geôle humiliante se montrait maintenant à Sept-Épées comme un mirage évanoui au sein d'un désert. Gaucher, dans sa lettre, ne prononçait pas le nom de Tonine. Ainsi l'avait voulu celle-ci, qui, ne recevant pas de réponse de Sept-Épées et ne le voyant pas revenir, s'était naturellement persuadé qu'elle lui avait fait un sacrifice inutile et que la douleur s'était envolée au changement d'air. Sept-Épées avait donné, de temps en temps, en peu de mots, signe de vie aux autres, affectant toujours une grande tranquillité d'esprit et ne faisant aucune allusion, aucune question relative à Tonine. Il la croyait mariée et désirait n'en rien savoir. Le silence de Gaucher sur ce chapitre le confirma dans sa croyance. Gaucher lui disait bien qu'il avait dû recevoir d'autres lettres du pays : — Eh bien! se répondait Sept-Épées, je ne les ai pas reçues, et c'est tant mieux pour moi! Sans doute on m'y faisait le récit des noces et l'éloge de M. Anthime. Tout cela ne me regarde plus; j'ai fait ce qu'il fallait pour ne pas empêcher le bonheur des autres : le mien ne gagnerait point à en connaître les détails.

Partout où il s'arrêtait, on le remarquait comme ouvrier de premier ordre et on désirait le fixer. Il n'était pas ouvrier spécial, c'est-à-dire qu'il n'était pas de ceux qui passent leur vie à faire une certaine pièce dans la perfection, sans être jamais capables d'en faire une différente. Dans un grand atelier, la fabrication ressemble à un chant où chacun ferait sa note à propos, sans jamais apprendre celle d'avant ou celle d'après. Les habiles savent tout faire, et peuvent passer d'un établi à l'autre avec autant d'adresse et de promptitude que si chaque article était l'objet exclusif de leurs études. Sept-Épées était de ceux-là, et quand il se vit à même de s'exercer dans la coutellerie fine, dans les armes blanches de luxe, il y trouva du plaisir. Il aimait ce qui est beau. L'occasion s'étant présentée d'étudier la ciselure et le damasquinage, son plaisir augmenta. C'était presque de l'art, et ce pouvait en être tout à fait, car il avait du goût et sentait l'invention lui venir.

— Mais à quoi bon apprendre tout cela? se disait-il dans ses momens de tristesse et de réflexion : je n'aurai jamais occasion de faire pour la Ville-Noire que de la grosse marchandise, du métier sans originalité et sans inspiration. Et quand je quitterais tout à fait mon pays pour m'établir dans ceux où l'on travaille mieux, n'y serai-je pas toujours poursuivi par l'idée de faire encore mieux, sans pouvoir la satisfaire?

Il étudiait aussi la mécanique, et se sentit d'abord fort humilié de voir les mille projets, les mille inventions dont il s'était creusé et

nourri l'esprit, appliqués avec de grands perfectionnemens dont il ne s'était point avisé. En tout et partout c'était la même chose. Ce que l'on ne faisait point à la Ville-Noire avait sa raison de n'y être pas adopté : le manque de moyens, d'espace, de grands moteurs, de grands cours d'eau, de bras, de débouchés, de capitaux. Il est facile de voir ce qui serait mieux, mais il s'agit de pouvoir le faire; toute la science de l'industrie est dans l'équilibre de ces deux termes. A quelques-uns le génie qui féconde largement les petits moyens, mais à une foule d'esprits inquiets l'ambition des vues mal combinées et des volontés sans puissance. Le premier se manifeste rarement et par exception; les autres foisonnent et avortent.

Cependant Sept-Épées se consola en constatant la diffusion rapide des bonnes inventions et l'élan qu'elles donnent à une foule de modifications et de perfectionnemens de détail que les circonstances locales inspirent aux praticiens intelligens. Si l'ambition de l'âme aspire à changer partout d'emblée la face des choses, il faut réussir ou devenir fou. Sept-Épées, qui avait eu les hallucinations de la jeunesse, devint plus froid et plus sage en voyant, dans les différens ateliers, beaucoup d'ouvriers capables et réfléchis qui amélioraient les procédés et tiraient parti du possible, sans se croire de grands hommes et sans aspirer à être portés en triomphe. Il reconnut que, dans une époque d'activité générale et d'instruction toujours croissante, les grands inventeurs devaient être toujours plus rares, et se devoir tellement les uns aux autres qu'il serait peut-être un jour bien difficile de préciser la propriété d'une découverte.

Toutes ces réflexions, aidées de la conversation de fabricans instruits et d'artisans habiles qu'il recherchait partout et qui se plaisaient à l'éclairer, lui rendirent enfin le calme et la modestie qui lui avaient manqué. Il cessa de mépriser les petits efforts et de se croire appelé à de hautes destinées. Il avait, comme Audebert, quoique dans un autre genre, subi la maladie du siècle. Il en guérit par la raison qu'il était jeune et clairvoyant.

Son amour malheureux lui fut aussi une assez bonne leçon. Une faute est quelquefois le salut d'une âme, quand la faute est réparable et quand l'âme est généreuse. Si ce jeune homme avait eu des torts envers Tonine, il les avait expiés bien plus longtemps qu'ils n'avaient duré, et sa conscience était en droit de ne plus lui faire trop de reproches.

Il avait été fort loin de son pays, à la frontière, jusqu'en Allemagne, se flattant toujours qu'une vie active et sérieuse dissiperait ses ennuis. Il se sentait fort et maître de sa volonté, mais c'était à la condition de ne pas rester en place. Dès qu'il commençait à nouer quelque relation agréable dans une ville, la vue du bonheur domes-

tique lui faisait sentir le vide de son cœur, et il se livrait à quelque projet de mariage. L'occasion ne manquait pas. Dès qu'on voyait sa bonne conduite et ses talens, on ne lui demandait rien de plus, et sa petite propriété, dont il était à même de faire la preuve par les lettres de Gaucher, était un luxe pour un habile artisan comme lui; mais au moment de répondre aux avances des familles, il se trouvait si effrayé qu'il avait hâte de partir. L'image de Tonine se plaçait entre lui et tous les objets nouveaux qui ne parlaient qu'à ses yeux. Elle avait jeté sur lui comme un charme, et peut-être en effet y en avait-il un particulier en elle.

Sept-Épées rencontrait en Allemagne des beautés plus épanouies, des cheveux d'or, des yeux de turquoise, des joues de roses, un limpide regard d'innocence, un banal sourire de bonté. C'était comme l'invitation au repos de l'âme, au parti-pris de l'habitude, au néant de l'impassible sécurité. Son esprit était un instant touché de ces grâces confiantes et de ce sentimentalisme bien portant qui semblait l'attendre pour le chérir et le soigner; mais il se disait vite que le bien-aimé paisiblement attendu n'était pas plus lui qu'un autre, et que s'il ne se chargeait pas du bonheur rêvé, un autre le réaliserait tout aussi bien que lui. Il revoyait alors la *princesse* de la Ville-Noire avec sa pâleur pensive, son regard mystérieux, sa gaieté sans bruit, son dévouement sans affectation, sa sensibilité sans niaiserie, son esprit pénétrant, que rien ne pouvait tromper, et sa bonté forte, qui pardonnait tout. Tonine n'était pas une femme comme les autres, et en pensant à elle le jeune artisan se sentait monter au-dessus de sa sphère, tandis qu'il se sentait redescendre au-dessous dès qu'il cherchait à s'accommoder d'un autre amour.

Et puis il y a aussi une loi de la nature qui condamne à une ténacité singulière les amours non satisfaits. Cela est triste à dire, mais on oublie plus souvent la femme qui vous a donné du bonheur que celle qui vous en a refusé. Sept-Épées combattait bravement son orgueil, dont il avait reconnu les dangers; mais on se modifie, on ne se transforme pas, et il y avait en lui une blessure qui saignait toujours. Il s'en apercevait surtout au moment où il se piquait de l'oublier, et c'est alors que, renonçant à s'en guérir par une réaction de sa volonté, il reprenait son bâton de voyage en se disant : Laissons courir le temps; mon mal passera plus tard, et peut-être sans que je m'en occupe.

Un jour, à une lettre de reproches de Gaucher, il répondit en avouant tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait senti, tout ce qu'il avait modifié et corrigé dans son âme. Il ne nomma pas Tonine, mais son secret était facile à deviner. Sa lettre était digne, sincère et affectueuse. Il la finissait en disant : « Il faut que tu me par-

donnes, mon brave camarade, d'avoir tant tardé à t'ouvrir mon cœur. J'attendais toujours le calme, qui n'est pas encore bien venu, mais qui n'est plus aussi absent que par le passé. J'ai des jours où je suis presque content d'avoir été chercher au loin l'instruction que je ne pouvais pas deviner à moi tout seul. Une chose me rendrait peut-être tout à fait tranquille, ce serait de savoir si la personne à laquelle j'ai trop pensé est heureuse dans son mariage comme elle le mérite. Si je ne t'ai point fait jusqu'ici de questions sur elle, et si je ne t'en fais pas encore, ce n'est pas que je l'aie oubliée, c'est peut-être le contraire; mais un temps viendra, il faut l'espérer, où je pourrai entendre parler d'elle sans avoir la bêtise de pleurer.

« Je t'écris d'une très belle campagne où je suis pour quelque temps et où tu peux me répondre. Je te dirai même que, pour la dixième fois au moins, j'ai quelque idée de mariage ici; mais je n'espère guère mieux de moi pour cela que les autres fois. Le cœur ne peut pas se réveiller. N'importe, il est toujours chaud pour toi, pour ta Lise et tes enfans, qui doivent être bien beaux. Je te remercie d'avoir donné mon nom au troisième. C'est une preuve que vous pensez à moi. Puisse-t-il ne jamais souffrir comme j'ai souffert, ce pauvre petit, qui sera un homme! Si j'ai jamais le bonheur de l'embrasser, je saurai lui dire qu'il n'y a de bonheur que dans l'amour et l'amitié, et que tout ce qu'on cherche ailleurs de contentement ne vaut pas la peine qu'on se donne pour courir après. »

La campagne où se trouvait alors Sept-Épées était le domaine d'une assez riche veuve de fermier, plus âgée que lui de deux ou trois ans, mais agréable, et d'un type brun et pâle qui lui rappelait vaguement celui de Tonine. Cette fois-ci, il tenta réellement de s'attacher, non pas tant à cause de la femme, qui ne lui plaisait que par réflexion et comme à travers le souvenir d'une autre, mais à cause de la poésie d'un pays magnifique et dans l'espoir d'une vie paisiblement et utilement laborieuse.

Il était entré par hasard chez cette veuve. Elle l'avait distingué du premier coup d'œil, et avait su le retenir en lui demandant ses conseils pour la réparation d'une machine agricole qu'il s'amusa à perfectionner en la simplifiant. Depuis plus d'un mois, il était chez elle, sans lui rien dire qui pût l'engager, mais sans pouvoir se refuser à comprendre que la dame ne lui aurait refusé ni sa main ni son cœur. Elle parlait assez bien le français, et Sept-Épées avait appris un peu d'allemand. Il était assis un jour sous de magnifiques tilleuls, à quelque distance de la maison, pendant que la veuve passait en revue, à l'entrée de sa cour, le riche bétail de son petit domaine. De près, elle n'était pas laide; de loin, elle était belle à cause de sa taille bien prise et de ses allures dégagées. Les vaches grasses et les lourdes

brebis qui l'entouraient, la maison blanche enfoncée dans les masses du verger fleuri, les grands herbages et les vertes moissons de la plaine unie comme une mer, l'horizon fin et vaporeux, formaient un tableau plein d'harmonie, de douceur et de sereine majesté.

La brise printanière courbait légèrement les jeunes épis et apportait les parfums du foin nouveau. « Le bonheur est ici, se dit le jeune exilé. Il n'y est peut-être pas pour moi, mais il y est pour qui serait sage et patient. Sans doute, dans cette vie lente et uniforme de la terre, le cœur d'un homme actif étoufferait bien quelquefois celui qui le porte. Cette nature qui fait son œuvre à pas comptés, jour par jour, heure par heure, et qui n'obéit à l'homme qu'avec une régularité imposante, c'est comme une loi sourde et aveugle qui se rit de nos fièvres d'activité. C'est aussi un joug qui vous retient encore mieux que le bœuf attaché à la charrue, car il ne faut pas quitter la terre quand on s'est marié avec elle. C'est un atelier de travail qu'on ne transporte pas et qu'il faut toujours défendre, non pas seulement contre le voisin, mais contre les oiseaux du ciel et les insectes cachés dans l'herbe. C'est un bagne avec des chaînes de fleurs, un souci solennel, silencieux et sans trève.

« Mais aussi quelle grandeur dans la durée des choses de la campagne! Comme les plus ingénieuses productions de l'artiste et de l'artisan sont peu de chose au prix de la majesté d'un vieux chêne! Comme le ciel est vaste sur ces plaines sans accident et sans fin! Et quelle musique discrète et pénétrante dans ces feuillages que l'air d'un beau jour caresse avec respect! Est-ce qu'ici les fumées de l'orgueil et les inquiétudes de l'âme ne doivent pas s'engourdir peu à peu sans qu'il soit même nécessaire de les combattre? Est-ce qu'il n'y a pas un charme plus puissant que toutes nos imaginations dans ce repos apparent qui cache le mystérieux travail de la terre?

« Oui, ici on doit devenir, sinon meilleur, du moins plus digne et plus austère. Les vaines sensibilités, les poignantes aspirations doivent s'émousser et faire place à une espèce de fatalisme robuste. La vie de fer et de feu de l'industriel est un délire, une gageure contre le ciel, un continuel emportement contre la nature et contre soi-même. Celle du paysan est une soumission prolongée, demi-prière et demi-sommeil. Le mépris des tourmens et des joies qui nous consument est écrit sur sa figure, qui ne sait ni rire ni pleurer. Il contemple et il médite. Il attend toujours quelque chose qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, doit venir à coup sûr, pluie ou soleil, ombre ou lumière; tandis que l'artisan, enfoui dans les mines ou courbé dans l'atelier sombre, a toujours l'esprit et les yeux tournés vers un seul point, l'agriculteur regarde en haut ce qui, des rayons ou des nuages, doit venir donner la dernière et souveraine

façon à son œuvre. Tous deux ont arrosé leur tâche des sueurs de leur front; mais l'artisan n'a façonné qu'un instrument destiné à s'user et à disparaître, une chose fragile qu'il ne reverra jamais, dont il ne connaîtra ni le destin ni la durée: le paysan a fécondé quelque chose d'éternel qui sommeillait, et qui recommence à vivre en sortant de ses mains, quelque chose d'actif et d'inépuisable qui doit fleurir et fructifier sous ses yeux. »

Ainsi rêvait le jeune homme, se traduisant à lui-même ses propres pensées sous une forme qui n'avait pas besoin de mots pour en peindre les vives images. Il avait oublié la veuve, mais il se sentait devenir amoureux de la campagne. Il se rappelait ses premiers ans, sa pauvre vallée pierreuse, les chèvres aux flancs creux pendues aux buissons, sa misère, ses pieds nus et son ignorance du mieux, si pleine de douceurs et d'incurie. « Pourquoi ne suis-je pas resté ainsi? se disait-il : je n'aurais certes pas tant souffert! Tout ce que j'ai acquis m'a rendu avide de ce que je ne pouvais pas acquérir. Et à présent, si je pouvais oublier ce que j'ai vécu et me contenter du travail sans ardeur, de l'amitié sans amour, de l'avenir sans imprévu, je redeviendrais calme sous ce grand ciel pur et sur cette terre bénie. Je me ferais encore des joies d'enfant de la plus simple chose : la naissance d'un agneau sur ma paille, le chant d'une poule dans ma cour, la course d'un lièvre dans mon champ, seraient des événemens dans ma vie, et qui sait si je n'arriverais pas un jour à me pâmer d'aise et à me gonfler d'orgueil en voyant engraisser un bœuf dans mon étable? »

Sept-Épées en était là de son rêve, renouvelant à son insu la fable de la laitière et du pot au lait, lorqu'un porteur de lettres qui parcourait la plaine, allant d'une ferme à l'autre, lui remit une lettre de la Ville-Noire, sur laquelle, malgré son timbre de départ fort arriéré, on lisait, comme une ironie de la destinée des absens : *faire tenir sans retard; très pressé.*

XIII.

La lettre était de Lise Gaucher, elle avait couru : l'adresse était mal mise.

« Mon cher ami, disait-elle, si votre cœur n'a pas trop changé, il n'est que temps pour vous de revenir au pays. Votre parrain va bien et nous de même; mais la pauvre Tonine, malade depuis longtemps, n'est pas encore en état de travailler, et se trouve si endettée par les frais de sa maladie qu'il lui faudrait faire des miracles pour en sortir. Sans nos amitiés, qui ne l'abandonneront jamais, la misère serait chez elle; mais elle souffre tant de l'idée que nous nous pri-

vons pour l'aider, que nous avons peur de la voir mourir pour vouloir faire plus qu'elle ne pourra, ou pour le tourment qu'elle donnera à ses esprits. Nous avons pensé à vous, qui avez quelque chose et qui êtes sans famille. Peut-être, en venant ici, sauriez-vous décider cette pauvre amie à accepter vos soins, vos secours et votre amitié, qu'elle n'a pas cessé de mériter. »

Tonine n'était donc pas mariée! La joie fut le premier sentiment qui domina l'émotion de Sept-Épées. Il s'arrêta peu à l'inquiétude. Tonine n'était pas perdue, puisqu'on l'appelait à son aide; on n'a pas tant de prévisions pour ceux qui vont mourir; d'ailleurs l'amour fait des miracles, et Sept-Épées sentit qu'il aimait Tonine plus que jamais.

En un instant disparurent les fantômes de son bonheur champêtre. Il regarda autour de lui comme au sortir d'un sommeil profond; il trouva la plaine plate et stupide, la maison prétentieuse, les animaux malpropres, la veuve sans jeunesse et sans charme. Et comme cette pauvre femme effrayée lui demandait s'il était vraiment décidé à la quitter : — Eh oui! lui dit-il brusquement, vous ai-je promis de rester, moi, et ne vous ai-je pas dit que j'étais marié dans mon pays? Ma femme est malade, adieu! J'ai travaillé pour vous avec plaisir... Gardez votre argent, je ne veux rien d'ici. — Et il s'enfuit, léger comme l'oiseau qui émigre au printemps. Dès qu'il vit une voiture publique, il s'y jeta, de là dans un convoi de chemin de fer, et puis enfin, au bout de cinq jours de voyage aussi rapide que possible, il se vit à pied sur le haut du chemin de montagne, au-dessus des abîmes qui s'entr'ouvrent pour recevoir dans leurs flancs abrupts les constructions entassées et les machines bruyantes de la Ville-Noire.

Il avait encore près d'une lieue à descendre pour y arriver. Il marchait si vite que ses pas laissaient à peine leur trace sur le sable du chemin, et pourtant son cœur l'étouffait. Comme tout lui paraissait noble et beau dans son Val-d'Enfer! Elles étaient loin, les grandes prairies mornes et les grasses étables de la veuve allemande! Ces rocs dentelés en scie où planaient les vautours, ces eaux violentes se frayant un passage dans les granits déchirés, ces bois sombres battus du vent sur les hauteurs, et ces étroites oasis où un rayon de soleil enfermé dans de hautes murailles naturelles fécondait un coin de verdure sauvage et quelques aunes à moitié déracinés par les pluies, tout cela formait un spectacle sublime et délicieux pour celui que l'amour et l'espérance ramenaient au pays.

Il arriva au-dessus de sa baraque, et se pencha pour la regarder. Il ne comptait pas y descendre, étant bien plus pressé de revoir ses amis que son bien, et sachant qu'un peu au-delà, le sentier, moins

étroit et moins difficile, qui longeait le torrent serait meilleur à prendre pour aller vite. Pourtant, comme la baraque était en partie visible d'un certain angle de la haute route, il pouvait bien lui accorder un coup d'œil sans s'arrêter; mais soit que dans son trouble il eût dépassé le bon endroit, soit que les pins qui montaient des contre-forts escarpés de la route eussent grandi en son absence au point de cacher tout le revers de la gorge, il ne vit pas le toit de sa fabrique, et continua à descendre jusqu'à l'angle d'un petit bois d'où il était certain de la découvrir tout entière lorsqu'il quitterait la route pour le sentier de la Ville-Noire.

Quand il fut là, force lui fut de s'arrêter, tant la surprise le saisit, et un moment il se crut halluciné. Il ne reconnaissait plus l'endroit, il le cherchait en vain dans ses souvenirs. Le coude de la rivière avait disparu, et, au lieu de suivre une pente oblique et rapide, l'eau tombait en une nappe droite dont le mugissement avait quelque chose de triomphant et d'implacable. Le flanc du rocher, autrefois hérissé de roches menaçantes, présentait une coupure verticale qui semblait toute fraîche; à la place où devait être l'usine avec son écluse et son petit pont rustique, on voyait s'élever une masse hideuse de blocs fendus et fracassés, semée d'arbres brisés et encore verts. Sous cette masse récemment écroulée, la baraque ensevelie n'avait pas laissé plus de traces que si elle n'eût jamais existé.

Le premier mouvement de Sept-Épées, quand il ne lui fut plus possible de douter de son désastre, fut digne de la noble humanité : — Ah! mon pauvre Va-sans-Peur, s'écria-t-il en tendant les bras involontairement vers cet affreux spectacle, ô mes bons ouvriers, ô mes pauvres apprentis, êtes-vous à jamais ensevelis là-dessous?

— Non, grâce à Dieu! lui répondit une voix rude, en même temps que Va-sans-Peur se présentait devant lui sur le sentier : nous avons été avertis par un grand bruit de craquement et une abominable fente qui se sont faits deux heures d'avance; nous avons eu le temps de déménager tout ce qui pouvait être emporté. Cela s'est passé il y a environ trois semaines, et je pensais qu'on te l'avait écrit; mais, dans le doute, je suis venu au-devant de toi tous les jours pour t'épargner une mauvaise surprise, et te dire qu'au moins il n'y a personne de mort.

— Alors Dieu soit loué! répondit Sept-Épées en embrassant son maître ouvrier, et si vous avez sauvé les outils, c'est de quoi recommencer mon ancienne vie : je rapporte mes deux bras, et rien n'est perdu.

— Si fait, tout est perdu, car les outils, c'est de la peine à prendre, et la bâtisse, c'était de l'argent gagné; mais que veux-tu? le

père Audebert l'avait bien dit, dans le temps, que c'était un endroit maudit, et que le diable s'y était embusqué.

— Mon cher ami, répondit Sept-Épées, le diable qui s'était embusqué là, c'est l'amour du gain qui pousse les ambitieux jusque dans des précipices où la terre manque sous leurs pieds. Si j'avais su autrefois ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas mis mes espérances en butte à tout ce qui, d'un moment à l'autre, pouvait les détruire. Après tout, je ne dois pas trop regretter une expérience qui m'a rendu plus sage, qui a eu au moins un bon résultat, celui d'empêcher Audebert d'aller en prison, ou de mendier sur les chemins, déshonoré et repoussé comme banqueroutier. Le dommage tombe sur moi qui suis jeune et qui peux encore me relever sans faire de tort à personne. Nous n'avons pas de dettes, n'est-ce pas?

— Au contraire, nous avons des profits. Hélas! nous marchions bien; mais après tout ce sera peut-être plus heureux pour toi d'entrer au nouvel atelier qui s'est établi dans la ville. Moi, j'y ai déjà trouvé de l'occupation, et toi, avec les talens que tu as, je suis bien sûr qu'on va te rechercher pour t'y donner une belle place. Sans doute, dans les lettres qu'on t'écrivait pour te faire revenir, on t'a parlé de cela?

— Non, il y a quelque chose qui m'intéressait davantage, et dont tu vas me parler, toi!

Sept-Épées allait demander des nouvelles de Tonine, tout en continuant à marcher vite avec Va-sans-Peur, lorsqu'il s'arrêta de nouveau, frappé d'un spectacle fort étrange. C'était un vieillard complétement chauve qui venait au-devant d'eux avec une couronne de lauriers sur la tête et une douzaine d'enfans qui le suivaient en dansant; lui, chantait d'une voix cassée, frappant dans ses mains et les animant du geste, d'un air à la fois sérieux et enjoué.

— Qu'est-ce que cela? dit Sept-Épées avec effroi. Dieu me pardonne! n'est-ce pas Audebert qui est devenu fou?

— Eh bien! oui, répondit Va-sans-Peur : on n'a pas voulu te l'écrire; mais il y a déjà quelque temps que la tête a déménagé tout à fait. C'est la faute de ces fainéans de la ville haute, que ton parrain a bien raison de mépriser! Ils ont été jaloux de ce qu'il y avait à la Ville-Noire un chansonnier plus fort que tous leurs messieurs, et ils ont voulu s'en faire honneur auprès des étrangers. Ils l'ont invité à je ne sais quelle farce qu'ils appellent une société académique. Ils lui ont donné un banquet, ils lui ont flanqué des lauriers sur la tête, et tant d'honneurs, et tant de complimens, et tant de bêtises, qu'ils nous l'ont renvoyé comme le voilà. On a cru qu'il s'était enivré et que ce serait passé le lendemain; mais point. Voilà trois mois qu'il ne fait plus rien que courir les rues et les chemins avec sa couronne, et un tas de galopins à ses trousses.

— Pauvre Audebert! dit Sept-Épées, les yeux pleins de larmes. Cela devait finir ainsi. Allons! je ne suis donc revenu ici que pour voir tout en ruines! Et il alla au-devant du vieux poète, qui venait lentement, s'arrêtant à chaque pas pour déclamer ou faire réciter des vers à son cortége d'enfans, donnant sa couronne tantôt à l'un, tantôt à l'autre, puis la reprenant et l'élevant en l'air avec des gestes d'invocation enthousiaste.

Va-sans-Peur, voyant que Sept-Épées pleurait, lui dit : « Il ne faut pourtant pas trop te désoler de ce que tu vois! Jamais le vieux ne s'est si bien porté, jamais peut-être il ne s'est trouvé si heureux. Auparavant, il avait des jours de colère, des semaines de chagrin, des mois entiers où il ne travaillait pas, et où ses amis, tantôt l'un, tantôt l'autre, prenaient soin de lui. A présent, comme il ne travaille plus du tout et qu'on est bien sûr que ce n'est pas sa faute, c'est tout le monde qui en prend grand soin. Il faut le dire à l'honneur de la ville basse : il entre partout, et partout pauvres ou riches lui donnent à boire et à manger ce qu'ils ont de mieux. Aussi tu peux voir qu'il est plus frais et moins maigre que tu ne l'as jamais vu. Il ne faut pas non plus croire qu'il soit méprisé ni qu'il ennuie le monde. Il a toujours de l'esprit plus gros que lui, et, comme il n'a plus de soucis, il ne dit plus que des choses agréables. Il cause très raisonnablement des heures entières, et les étrangers qui viennent le voir s'en vont en disant qu'il n'a rien de dérangé dans le cerveau, sauf une petite chose qui est de croire qu'il est un ancien particulier qu'on appelait Pindare dans les temps. Cela ne fait de mal à personne, et tout le monde s'est donné le mot pour ne pas le contrarier là-dessus. Il est toujours très brave homme, très humain, et il n'y a pas longtemps, dans une maison qui brûlait, il est entré à travers les flammes, en disant que *les dieux* devaient le protéger. Le fait est qu'on dit qu'il y en a un pour les amoureux, un pour les ivrognes et un pour les fous, ce qui ferait trois : tant il y a qu'Audebert a passé dans le feu sans se brûler, et il a sauvé un enfant qui s'est trouvé n'avoir pas plus de mal que lui. Tiens, c'est celui-là, ce petit blond qui lui tient toujours la main. Il y a des gens qui ont voulu faire de ça un miracle, et pour ces gens-là Audebert est plutôt un saint qu'un maniaque. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre cher homme a toujours eu et aura toujours un grand bon cœur, et que tout un chacun se fait un devoir de le protéger. Ces enfans que tu vois sauter autour de lui, c'est ses petits gardes du corps. Leurs parens leur ont bien recommandé de ne pas lui laisser attraper de mal, et s'il y en avait un assez mauvais sujet pour l'insulter et se moquer de lui, tu le verrais chassé et battu par les autres. Aujourd'hui c'est ceux-ci, demain ce sera d'autres; on les envoie là autour de lui comme à l'école. Le vieux ne leur apprend jamais de sot-

tises : bien au contraire, il leur enseigne de temps en temps d'assez jolies choses; mais le voilà qui t'a vu, et il te reconnaît, car il arrive les bras ouverts. Appelle-le Pindare, et tout ira bien! »

Sept-Épées attendri serra le vieux poète sur son cœur, et reconnut bientôt que Va-sans-Peur ne l'avait pas trompé : Audebert était heureux. Il pensait que le monde lui avait enfin rendu justice, et depuis qu'il se rêvait au comble de la gloire, il était modeste et parlait fort peu de lui. Il signait Pindare et portait des lauriers; c'était là toute sa folie, et il la devait peut-être à une mauvaise pièce de vers qui lui avait été adressée au fameux banquet, pièce dans laquelle on l'avait comparé au poète de l'antiquité. Cette erreur entraînait logiquement chez lui celle de ne pouvoir se persuader que Pindare, revenu sur la terre, pût s'astreindre au métier de coutelier. Il trouvait donc fort simple que les populations fussent empressées de lui offrir la table et l'hospitalité, et il n'y mettait pas d'indiscrétion, car il était resté fort sobre, et sa clientèle était assez nombreuse pour qu'il pût, durant tous les jours de l'année, entrer chez un hôte nouveau sans l'importuner.

Il causa un instant avec Sept-Épées de la manière la plus cordiale, toujours un peu vague, mais enjouée, et sans paraître étranger à aucun des événemens de la réalité. — Tu as perdu ta fabrique, lui dit-il. La montagne a voulu se venger de nos défis. Je vois que tu prends cela avec courage et sagesse, et tu as bien raison. Le bonheur n'est pas dans un tas de pierres, et, pas plus que moi, tu n'étais destiné à être l'esclave d'une machine. La joie t'attend au véritable logis : celui de l'amour et de l'amitié; c'est pourquoi je te quitte, car tu dois être pressé de revoir ce que tu aimes!

Là-dessus il embrassa encore Sept-Épées, et continua sa promenade avec les enfans, qui se remirent à l'escorter, fiers de montrer au voyageur le soin qu'ils avaient de lui.

— Dépêchons-nous, dit Sept-Épées à son compagnon, il me tarde bien d'arriver! et pourtant je me demande si je ne devrais pas t'envoyer en avant pour prévenir nos amis. Je crains que Tonine...

— Bah! bah! Tonine! répondit Va-sans-Peur en levant les épaules; est-ce que tu y penses toujours? Voilà qui ne serait pas raisonnable par exemple!

— Que veux-tu dire? s'écria Sept-Épées; ah! oui, je comprends! tu penses qu'elle est pauvre, malade, endettée, et que, ruiné comme me voilà, je reviens pour épouser la misère? Tu te trompes, mon camarade! Il n'y a pas de misère pour celui qui a du courage et un peu de talent, et rien n'est impossible d'ailleurs à celui qui aime.

— Tu me dis là des choses auxquelles je ne comprends rien du

tout, reprit Va-sans-Peur. Il faut bien que tu ne saches pas... Mais voilà la Lise qui vient aussi à ta rencontre, et qui saura ce que tu as dans la tête; c'est peut-être des affaires qui ne me regardent pas, je vous laisse causer ensemble.

Lise arrivait en effet avec ses trois enfans, car il y en avait un troisième, encore plus beau que les deux premiers. Rosette avait grandi de toute la tête; elle était toujours propre comme du temps où Tonine peignait ses cheveux blonds et plissait sa collerette blanche. Lise elle-même avait une mise assez soignée et semblait avoir rajeuni.

— Allons! lui dit le voyageur en l'embrassant, de votre côté au moins tout va bien, et c'est une consolation pour moi! Cela me fait aussi espérer que je vais trouver Tonine...

— Tonine va mieux depuis qu'elle espère ton retour. Elle est même assez forte pour avoir essayé de sortir aujourd'hui dans une carriole qu'on lui a prêtée. Tu ne la verras que dans une ou deux heures.

— Comment? elle a été se promener, et elle n'a pas pris la route par laquelle je devais venir?

— Et qui savait par quelle route tu reviendrais? Et puis, à force de t'attendre, on ne savait plus que penser! Enfin tu ne la trouveras pas chez elle tout de suite, et nous pouvons causer un peu ici, car je t'avoue que je suis lasse de porter ce gros marmot dans la montagne.

Et Lise s'assit sur l'herbe avec son enfant sur ses genoux.

— Vous m'inquiétez beaucoup, Lise, reprit Sept-Épées. Tonine est plus malade ou terriblement changée, et vous voulez me préparer à la voir.

— Si Tonine était plus malade, tu ne me verrais pas ici, reprit Lise. Quant à être bien changée,... si cela était, mon cher ami, si elle était enlaidie, si elle avait perdu ses beaux cheveux, si elle était vieille avant l'âge et un peu infirme, qu'est-ce que tu en dirais, voyons?

XIV.

Sept-Épées n'avait pas encore songé à l'éventualité que Lise lui mettait sous les yeux. Il devint pâle, mais sa volonté ne faiblit pas. — Lise, répondit-il, je ne vous cacherai pas que jusqu'à ce jour, quelque chose que j'aie pu tenter pour m'en distraire, j'ai été amoureux de Tonine, oui, amoureux comme un fou par momens, et dans d'autres momens amoureux avec toute ma raison, car je me rappelais sa bonté et son esprit, que je ne pouvais retrouver dans aucune

autre femme. Je ne pense donc pas que le souvenir de sa figure fût la plus grande cause de mes regrets, et je ne peux pas vous dire le chagrin que pourra me causer le changement de cette figure qui me plaisait tant; je ne le sais pas moi-même. Si Tonine est infirme, peut-être aussi que son caractère va être changé; mais tout cela, voyez-vous, ne me fera pas reculer. J'étais revenu pour lui offrir le petit bien que je croyais avoir. Je ne l'ai plus, il me reste la force et l'envie de travailler, et quand je devrais mourir à la peine, je veux que Tonine ne souffre de rien et me doive tout. Voilà mon idée, Lise, et je n'en changerai pas. Vous pouvez donc tout me dire.

— Eh bien! tranquillisez-vous, reprit Lise en lui tendant la main. Tonine n'est ni infirme ni défigurée. Je voulais savoir si votre amitié était au-dessus de tout, et je vois que vous méritez la sienne. A présent nous pouvons aller la trouver. Portez-moi un peu mon gros garçon, nous irons plus vite.

Lise marcha devant, mais, au lieu de s'engager dans le dédale des ruelles tortueuses de la Ville-Noire, elle prit sur sa gauche un beau chemin neuf taillé dans le roc.

— Voilà un ouvrage nouveau qui fait grand bien aux transports de nos denrées, dit le voyageur.

— Et qui fait grand plaisir aux pères et mères de nos petits enfans. Nous ne craignons plus de les voir écraser par les chariots sous ces arcades où les moyeux touchaient les bornes. On peut laver et balayer le seuil des maisons; la santé y gagne.

— C'est vrai que je trouve aux abords de la ville un air de dimanche, quoique nous soyons sur la semaine; mais, par le chemin que vous me faites prendre, nous n'allons pas du côté de nos logis, et, avant de regarder les embellissemens, je voudrais embrasser mon monde!

— C'est bien pour cela que je te mène comme je fais, compagnon! Tu ne trouverais ni ton parrain, ni Gaucher du côté de la maison. Ils ne travaillent plus à l'atelier Trottin, mais à la Barre-Molino, à la grande fabrique.

— Voilà qui m'étonne qu'ils aient quitté un assez bon patron pour un maître dur et pas toujours juste!

— L'intendant de Molino? Bah! il n'y est plus depuis que Molino est mort.

— Je ne savais pas tout cela! Ses héritiers sont donc un peu plus gentils que lui?

— Il n'a qu'une héritière, la demoiselle, comme on dit à présent. Tu ne la connais pas?

— Ma foi non! quelque fille naturelle? il n'avait pas de famille ici?

— N'importe; celle-là, vois-tu, est bien différente de lui : elle est comme Tonine absolument, elle ne pense qu'à l'avantage et au soulagement des autres. C'est elle qui a fait, en un tour de main, achever cette route où nous voilà, ce qui a désencombré et assaini la ville basse. Tu ne reconnaîtras pas non plus la Barre-Molino. C'est à présent un atelier modèle qui rapporte gros, et dont tous les profits sont employés à donner l'apprentissage et l'éducation gratis aux enfans de la Ville-Noire, des soins aux malades, des lectures et des cours aux ouvriers, des secours et des avances à ceux qui ont eu des accidens. Tu verras là des bains, des gymnases, des salles d'étude, et tu ne seras pas embarrassé pour y gagner ta vie, soit comme ouvrier, soit comme professeur, soit comme surveillant.

— C'est bien, tout cela, Lise! Il était bien temps que la Ville-Noire eût, comme d'autres villes où j'ai passé, son ami et son bienfaiteur. Sans doute elle est très riche, cette demoiselle, puisqu'elle sacrifie une partie de son revenu à nous faire du bien?

— Elle n'est pas bien riche, elle n'a hérité que de la fabrique et d'une somme d'argent qu'elle a employée tout de suite à faire faire ce chemin et à fonder l'atelier-modèle. Elle vit de peu pour son compte, presque aussi simplement qu'une ouvrière à son aise. Tu la verras! Ton parrain, qui en est très considéré, ainsi que mon mari et moi, nous te présenterons à elle pas plus tard qu'aujourd'hui, et dès demain tu pourras travailler pour Tonine.

— Oui, j'en remercie Dieu et vous autres... Mais Tonine? je croyais que vous m'aviez trompé, que je pourrais la voir tout de suite. Elle ne travaille pas à la coutellerie, je pense? et nous voilà juste au-dessus de la maison de la Laurentis.

— Elle n'y demeure plus, répondit la Lise, et pourtant... il se pourrait qu'elle y fût, car on n'a pas loué sa petite chambre, et elle y revient quelquefois.

— Et elle y est, j'en suis sûr! s'écria Sept-Épées en rendant le poupon à sa mère, car la fenêtre est ouverte! Et, s'élançant comme une flèche sur le talus du chemin neuf, en deux sauts et trois enjambées, il arriva au niveau de la terrasse de Tonine, dont il franchit aisément la petite balustrade de briques chargée de clématite sauvage.

Tonine était là en effet, elle l'avait entendu accourir, elle s'élança dans ses bras, et tous deux furent si contens de se revoir que les larmes coupèrent les premières paroles. Puis ils se regardèrent avec ravissement. Sept-Épées était plus que jamais le plus joli homme de la Ville-Noire. Sa figure avait pris un caractère plus mâle, et cependant elle était plus douce. Elle exprimait la force qui se connaît et qui se domine elle-même. Il avait aussi l'œil plus intelligent

qu'autrefois. On sentait que cet œil-là avait vu beaucoup de choses que le cerveau avait comprises, et qu'il avait des larmes qui venaient de l'âme encore plus que de la sensation.

Quant à Tonine, elle n'avait jamais été précisément belle avant le départ de Sept-Épées, et elle l'était maintenant. Elle avait perdu sa pâleur, et les contours de ses joues et de sa personne avaient pris un peu plus de rondeur sans perdre de leur finesse. Elle était habillée à peu près comme autrefois. Cependant une jupe plus ample, des cheveux plus bouffans, quelque chose qu'on ne pouvait pas préciser, mais qui se sentait dans tout, lui donnait plus que jamais son air de princesse.

— On t'a trompé, mon ami, dit-elle à Sept-Épées, je n'ai jamais été malade ni dans la misère. C'est Lise qui a inventé tout cela pour te faire revenir, et je ne l'en ai pas empêchée. Me pardonnes-tu?

— Ah! Tonine, je t'en remercie! Tu n'as pas douté de mon retour; mais pourquoi donc, mon Dieu, ne m'avoir pas fait revenir plus tôt?

— Et toi, pourquoi n'es-tu pas revenu quand je t'ai écrit que je n'épouserais pas le docteur Anthime?

— Tu m'as écrit cela, Tonine?

— Oui, trois jours après ton départ, c'est-à-dire aussitôt que je t'ai su parti.

— Et moi, je n'ai pas reçu la lettre! Ah! malheureux que je suis! Avoir tant souffert, t'avoir perdue si longtemps, quand je pouvais être heureux tout de suite!

— Ne regrette rien, je ne t'aurais pas épousé tout de suite, et peut-être, qui sait? je n'aurais pas repris confiance en toi de si tôt. Nous ne nous comprenions pas, vois-tu, dans ce moment-là, nous ne pouvions pas nous comprendre. Tu avais trop de choses dans la tête, et moi je ne voyais pas bien clair non plus dans la mienne. J'avais aussi mes jours d'ambition; j'aurais voulu être à même de faire beaucoup de bien, et ton dépit ne me semblait pas de la véritable amitié. Je me confesse à toi, Sept-Épées. Pendant quelques jours, croyant que tu songeais à Clarisse, j'ai songé à un autre, mais sans pouvoir l'aimer. Et quand j'ai connu ton chagrin, tout a été fini. J'ai remercié ce jeune homme, je lui ai dit que je t'aimais toujours, malgré moi, mais que je t'aimais, toi, et non pas lui! Nous nous sommes quittés en nous serrant la main. Depuis ce temps-là, j'ai bien cru que tu m'avais oubliée tout à fait, et je ne voulais plus penser à toi; mais je n'ai jamais pu en regarder un autre. J'avais beaucoup d'ennui et de tristesse sans le faire paraître; mais il m'est survenu de grandes occupations que je te raconterai un peu plus tard, et je ne pensais plus avoir jamais le temps de me marier, lorsque dernière-

ment Gaucher m'a montré ta lettre, où j'ai vu que tu m'aimais toujours, et que la raison t'était venue avec l'expérience. Et puis l'accident de ta baraque m'a décidée tout à fait à m'ouvrir à Lise et à lui faire connaître que je souhaitais ton retour. Elle a arrangé cela à sa fantaisie, et tu vois que tout est pour le mieux, puisque l'idée du mariage t'était venue, et que tu étais las des voyages.

— Et nous nous marions, n'est-ce pas, Tonine? Nous nous marions tout de suite! Je suis ruiné, et toi, qui n'as point eu de malheurs, tu n'as plus besoin de moi, tu pourrais même trouver mieux; mais tu es si bonne et si fidèle que c'est justement ma pauvreté qui te décide! Oh! cette fois-ci je te jure que si je ne suis pas bientôt ton mari, je deviendrai fou et peut-être méchant!

— Alors dépêchons-nous de nous engager par serment. Tu l'entends! dit-elle à Lise, qui avait fait un détour avec ses enfans pour les rejoindre, et qui arrivait tout essoufflée : il me jure son honneur et sa foi que nous serons l'un à l'autre, que qui s'en dédira ne sera plus digne de manger du pain! A présent, courons embrasser ce vieux parrain et ce brave Gaucher, qui ne s'attendent guère à ce que nous allons leur dire. Donne-moi ton dernier garçon, Lise, car tu es lasse. Sept-Épées portera l'autre, pour qu'il ne s'amuse pas en route, et Rosette ira aussi vite que nous.

Là-dessus, les deux amans prirent les deux enfans, échangeant un regard involontaire, car tous deux songèrent en même temps au bonheur qu'ils auraient un jour, de porter ainsi les fruits de leur union, et, pour s'épargner la peine de remonter le talus, ils se mirent à marcher rapidement à travers les ruelles de la Ville-Noire; mais ils furent arrêtés à chaque pas par nombre d'amis et de connaissances qui voulaient embrasser le voyageur et lui faire raconter, séance tenante, ses aventures. Sept-Épées leur promettait de revenir causer avec eux, et Tonine l'aidait à s'en débarrasser, ce qui donna lieu à celui-ci de remarquer l'air de déférence particulière que tous avaient pour elle. Loin de diminuer, l'ascendant singulier qu'elle exerçait dans la ville avait augmenté jusqu'au respect, et Sept-Épées sentait la fierté lui venir au cœur en songeant que sa femme lui ferait une espèce de royauté morale, toute d'estime et d'affection.

En descendant toujours la rivière, ils passèrent sous une arcade neuve assez large, qui était aussi un ouvrage de *la demoiselle*, et Sept-Épées se trouva tout à coup en face d'une vaste usine dans laquelle il reconnut bien la Barre-Molino, mais si bien réparée et si agréablement embellie, que c'était comme une maison de plaisance traversée par les flots de la rivière. Les rouages des machines, semblables à des monstres furieux emprisonnés sous les arcades

basses, divisaient les eaux en mille ruisseaux écumeux qui s'enfuyaient à travers la plaine, car cette noble fabrique touchait à la campagne, et au pied d'un immense rocher bien assis par la nature, les reins en arrière et le front renversé comme pour recevoir les orages, dont il préservait sa base tranquille, on voyait s'ouvrir l'immense vallée avec ses noyers plantureux et ses jeunes blés inondés de lumière.

— Vive Dieu! s'écria Sept-Épées tout surpris, on a fait de cette grande carcasse triste et noire un véritable palais, et si ce n'est pas seulement une robe de parade pour les yeux des passans, si l'intérieur répond au dehors, nos noirs compagnons sont là comme des taches dans le soleil!

— Entrez, entrez! dit la Lise, vous verrez qu'ils sont aussi bien que dans n'importe laquelle des belles manufactures que vous avez pu voir dans vos voyages.

Sept-Épées traversa des salles claires, bien aérées, avec des péristyles clos et couverts où les ouvriers en sueur pouvaient se reposer aux heures des repas, sans être saisis par le froid des mauvais jours. Il vit un ouvroir d'enfans où régnait le plus grand ordre, et que surveillait un ouvrier connu pour sa douceur, en même temps que la mère Sauvière, la pieuse femme, travaillait près de la porte, toujours prête à donner des soins à ceux qui se sentiraient malades ou fatigués. Enfin on arriva à la forge, où Laguerre était occupé à donner la première façon aux pièces. Le vieillard n'avait pas été prévenu du retour de son filleul. Sa surprise et sa joie s'exprimèrent par la fixité de ses gros yeux brillans, suivie d'un juron épouvantable. Puis, jetant ses outils, il saisit l'enfant prodigue par le corps, et bien prit à celui-ci d'être solide, car l'étreinte fut rude. Gaucher, appelé par Lise, accourut de son côté, non moins étonné et transporté que le parrain, car les deux femmes avaient bien gardé leur secret. — Tu nous vois très contens et très heureux, dit Gaucher à son ancien camarade. Nous sommes gagés comme surveillans de nos salles et logés on ne peut pas mieux. Tu vas certainement avoir la meilleure place de tout l'établissement, car c'est toi qui as le plus d'idées et de connaissances.

— Sans doute, sans doute, dit le parrain, et j'espère que ce vagabond n'aura plus envie de nous quitter!

— Jamais! s'écria Sept-Épées. Oh! non, jamais, puisque j'épouse Tonine!

— Est-ce vrai? est-ce possible? s'écria à son tour Gaucher, dont l'étonnement se refléta sur la figure du parrain, immobile et stupéfait.

Puis, tout à coup levant les épaules : — Mon garçon, dit le vieillard

à son filleul, tu es donc toujours fou? Toi épouser Tonine? à présent? toi, toi?

— Mon Dieu! reprit Sept-Épées cherchant des yeux Tonine, qui avait disparu, est-ce que vous voudriez y mettre empêchement? Et pour quelle raison?

— Tu le demandes? tu plaisantes, je crois! Voyons, j'en ai assez, moi, de la plaisanterie! Veux-tu, pour commencer, te rendre ridicule, et moi par contre? Parlons d'autre chose, je te prie. Raconte-nous un peu...

— Il vous racontera tout ce que vous voudrez, répondit Lise, qui venait de rentrer dans la forge; mais il faut d'abord songer à la faim qu'il doit avoir, ce voyageur! La demoiselle vous invite à dîner avec lui et nous, entendez-vous, parrain? Allez vous habiller; moi, j'emmène Sept-Épées chez nous, pour qu'il fasse aussi un peu de toilette. Il n'est que temps, il s'en va trois heures!

Sept-Épées suivit machinalement la Lise dans un corps de logis où elle avait son ménage installé très proprement et largement, non loin du logement de Laguerre et à côté de celui d'Audebert, recueilli et soigné dans l'établissement, quand sa fantaisie de courir ne le menait pas ailleurs. Elle ouvrit à Sept-Épées une chambre vacante qu'elle était autorisée à lui donner. Elle avait déjà parlé à la demoiselle, et la demoiselle était disposée à bien accueillir l'artisan de mérite que Lise et Tonine lui recommandaient. Sept-Épées entendait à peine ce que lui disait la Lise. — C'est fort bien, lui répondit-il, cette demoiselle est fort honnête, et je compte bien la remercier; mais il s'agit de Tonine. Pourquoi mon parrain a-t-il si mal accueilli la nouvelle de notre mariage?

— Il l'a mal accueillie?

— Il m'a répondu de manière à me faire croire qu'il s'opposerait à mon bonheur. Il y a quelque chose là-dessous, Lise, quelque chose que vous ne m'avez pas dit!

— Que peut-il y avoir, je te le demande, à toi? Est-ce la faute de quelqu'un si ton brave homme de parrain ne comprend rien à vos amours?

Sept-Épées crut voir Lise embarrassée, et il lui fit des questions détournées auxquelles il n'obtint que des réponses évasives. Une grande inquiétude s'empara de lui, d'autant plus que Lise l'ayant laissé seul pour qu'il pût s'habiller, il remarqua qu'elle restait près de sa porte, comme si elle l'eût surveillé pour empêcher une communication quelconque entre lui et les personnes du dehors. Il tomba dans un grand trouble d'esprit. Tonine avait-elle commis une faute, ou tout au moins provoqué involontairement quelque scandale? Comment supposer qu'elle eût démérité dans l'estime pu-

blique après les témoignage de déférence qu'il lui avait vu recueillir à chaque pas dans la rue; mais aussi comment expliquer l'indignation du parrain à l'ouverture qui lui avait été faite? Et pourquoi Tonine avait-elle subitement disparu, comme pour ne pas être présente à l'explication?

XV.

Quand une idée noire s'empare d'un cerveau logique, elle trouve toujours à s'y fonder sur des inductions désespérantes. Sept-Épées s'imagina que Tonine avait pu avoir un intérêt grave, tout différent d'un intérêt de cœur, à le rappeler auprès d'elle. Pourquoi n'avait-elle pas osé lui écrire elle-même? Pourquoi avoir employé Lise à l'insu de son mari et du vieux parrain? Et ces mensonges gratuits qu'on lui avait faits pour éprouver son dévouement, la maladie, la misère, la laideur même? Puis tout à coup l'apparition de Tonine que l'on disait absente, de Tonine belle, riante et passionnée, acceptant, exigeant même un serment qu'elle avait toujours repoussé, prenant Lise à témoin et se hâtant de traverser la ville avec lui, comme pour le compromettre dès la première heure! Gaucher n'avait-il pas paru stupéfait de ce mariage? et déjà, sur le sentier de la montagne, Va-sans-Peur n'avait-il pas dit comme le parrain : — Songer à Tonine! ce n'est pas possible!

Sept-Épées s'habilla sans trop savoir ce qu'il faisait; puis il tomba sur une chaise, oubliant qu'il était attendu. Ses yeux rencontrèrent sur la fenêtre un objet qui le fit tressaillir : c'était un pot de réséda, un pot bleu et blanc qu'il connaissait bien, et qu'autrefois, chez la Laurentis, il avait trouvé dans sa chambre, le jour où Tonine avait fait son déménagement. Elle savait qu'il aimait l'odeur du réséda : c'est une attention qu'elle avait eue alors et qu'elle venait de renouveler avec sa délicatesse accoutumée.

Sept-Épées sentit des larmes couler sur ses joues brûlantes. Il y avait un mystère autour de lui, un mystère effrayant à coup sûr. Comment Tonine savait-elle qu'il devait être reçu et accueilli chez la demoiselle, et qu'il y aurait précisément cette chambre-là? Cette demoiselle si bonne,... beaucoup trop bonne peut-être!... avait-elle un frère, un neveu?... — Non, non! s'écria Sept-Épées en se levant comme pour échapper aux suggestions d'un mauvais esprit; tout ce qui me vient là est épouvantable, et Tonine est toujours un ange du ciel! Tonine, Lise! Tonine, Gaucher! où êtes-vous? Pourquoi suis-je seul au moment où mon cœur déborde et où ma tête se perd?

— Nous voilà, nous voilà! répondit gaiement Gaucher, qui chuchotait avec sa femme devant la porte. Tonine est déjà là-bas qui

nous attend. Ton parrain et nos autres amis doivent y être aussi. Allons, allons, nous sommes en retard.

— Ah! mon ami, dit Sept-Épées en passant son bras sous celui du brave Gaucher, je ne sais pas où tu me mènes; mais ta figure sincère me rend la confiance et le bonheur!

— On te mène chez la patronne, chez la bourgeoise, chez la bienfaitrice des ouvriers, répondit Lise, qui les suivit avec ses enfans. Nous sommes comme ça une douzaine qui dînons chez elle le dimanche, et aujourd'hui c'est dimanche pour nous à cause de ton retour.

— Eh! qu'est-ce que cela lui fait, mon retour, à cette brave dame?

— Ah! répondit Gaucher, c'est qu'elle aime qui nous aimons!

On lui fit passer un petit pont de bois qui traversait un des bras étroits et tranquilles de la rivière, à l'endroit où elle formait un beau bassin devant la barre de l'écluse. Par ce pont, on entrait dans une petite île longuette plantée en jardin, où les roses et les œillets se miraient dans l'eau unie comme une glace. Tout au bout s'élevait (pas bien haut) le logis de la demoiselle, un pavillon à trois fenêtres de façade composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, bien bâti par les habiles maçons du pays, peint à la mode de l'endroit d'un ton gris de perle, rehaussé de filets lilas et blancs, et surmonté d'un étroit belvédère avec sa balustrade à jour en briques courbes, le tout si simple qu'un ouvrier un peu avancé et rangé eût pu se faire construire un palais semblable; mais le lieu était si joli et si frais qu'on n'y pouvait rien souhaiter de mieux. Le terrain en pente, porté sur une base rocheuse, était assez élevé pour ne jamais craindre les crues de l'eau, et une aigrette de peupliers, au pied desquels s'arrondissait un bosquet d'arbustes touffus, couronnait la maison et l'îlot dans sa partie la plus haute.

Une allée de sable noir conduisait, par un méandre gracieux, à un perron de trois marches. Un bon petit chien qui n'aboyait après personne, qui caressait tout le monde, vint au-devant des convives comme pour les inviter à se hâter, et la Laurentis, éblouissante d'embonpoint dans sa camisole blanche, le tablier retroussé et les bras nus, apparut à une fenêtre du rez-de-chaussée, remuant une casserole qui lançait des éclairs, tant elle était rouge et fourbie.

— C'est elle, dit Gaucher à Sept-Épées, qui, à elle seule, compose toute la maison de la demoiselle. Tu dois te rappeler que, pour faire l'omelette et les gâteaux, c'est un cordon-bleu.

Ils entrèrent dans le salon, qui, ainsi que la salle à manger, était disposé pour recevoir au plus une douzaine de personnes dans les jours de gala. Il était tout lambrissé et meublé en bois clair, et pour tout luxe il y avait des rideaux de mousseline blanche, des

fleurs dans des poteries du pays, et une belle vieille table à pieds tordus que Sept-Épées avait vue autrefois chez Tonine.

Il trouva là son parrain, la Sauvière et sa fille, le docteur Anthime et Va-sans-Peur. On espérait Audebert; mais, comme il avait déclaré, une fois pour toutes, que le poète n'a pas d'heure, on ne devait pas l'attendre. Tonine arriva la dernière, tout habillée de blanc, si belle et l'air si radieux que Sept-Épées en fut ébloui. Elle vint à lui et lui prit les deux mains en riant. Tout le monde riait, même le parrain, qui paraissait avoir entendu raison. Sept-Épées se mit aussi à rire pour faire comme les autres, et aussi parce qu'il avait le cœur content; pourtant la figure épanouie d'Anthime, que ses yeux rencontrèrent comme malgré lui, le rendit tout à coup très sombre. Rosalie Sauvière, qui était devenue grande, jolie et qui était habillée comme une bourgeoise, s'en aperçut. — Eh bien! lui dit-elle, vous regardez mon mari comme si vous ne le reconnaissiez pas! Pourquoi donc ne lui avez-vous pas encore parlé?

— Votre mari? s'écria Sept-Épées en se jetant presque au cou du docteur.

— Oui, répondit celui-ci : il était dans ma destinée de me fixer à la Ville-Noire; refusé par une aimable personne qui avait reçu mes premiers hommages, j'en ai rencontré une autre, une belle *patiente*, qui a bien voulu me savoir gré de mes soins et me les payer par sa confiance. Je suis le médecin des ateliers, mon cher Sept-Épées; mais vous rapportez de vos voyages une mine qui ne me promet pas grande besogne.

— A table! cria la Laurentis du fond de sa cuisine, et le petit chien, qui connaissait cette exclamation, vint en gambadant, en aboyant de joie, faire l'office de valet de chambre.

— Ceci veut dire : madame est servie, dit le docteur en offrant son bras à Tonine, qui fit passer le vieux parrain le premier.

Mme Anthime prit le bras de Sept-Épées, et les autres suivirent.

La salle à manger était aussi propre et pas plus riche que le salon. Des mets très élémentaires étaient placés sur une grosse nappe blanche semée de violettes. Il y avait quelque chose de patriarcal dans cette aimable hospitalité. Tout le dîner étant servi à la fois, la Laurentis prit place avec les autres.

Tonine s'assit à la place d'honneur avec le parrain en face d'elle, le docteur à sa droite et Sept-Épées à sa gauche. De la demoiselle, il n'était pas plus question que si elle n'eût jamais existé. Sept-Épées ne put s'empêcher d'en faire la remarque à Mme Anthime, qui était auprès de lui. — Bah! bah! répondit-elle d'un ton enjoué, elle viendra plus tard, à la fin du dîner!

— Non, dit Tonine, elle va venir tout de suite; c'est assez nous

moquer de mon prétendu, et la chose commence à le tourmenter, je vois cela!... Allons, Sept-Épées, mon ami, n'attendez plus personne, car la bourgeoise est ici. C'est moi qui vous parle et qui vous demande pardon de vous avoir laissé mystifier!

— Vous! s'écria le jeune homme encore un peu inquiet, vous, la demoiselle, l'héritière?...

— Oui, moi, Tonine, votre fiancée d'aujourd'hui et votre femme bientôt. N'allez-vous pas faire comme le parrain, qui disait que c'était impossible? C'est plus que possible, puisque nous nous aimons et que j'ai votre parole. Mes amis, ajouta-t-elle en s'adressant aux autres, vous ne savez pas tous comment ces choses-là se sont passées. On a fait croire au compagnon que j'étais dans la dernière des misères, malade, et affreuse par-dessus le marché. Il est revenu quand même, de bien loin, pour m'épouser, et cela, sans même savoir le malheur arrivé à sa baraque, quand il pouvait encore se croire riche auprès de moi. Croyez-vous que je lui doive assez de confiance et d'estime à présent pour souhaiter d'être sa femme?

— Oui, oui! s'écria tout le monde. Oui, oui! répondit, de la porte, Audebert, qui arrivait. O maison de l'amour et de l'amitié, je suspends ma couronne à ton seuil béni des dieux!

— Ami, lui répondit Tonine, faites-moi un présent de noces digne d'un homme comme vous! Donnez-la-moi, cette couronne, suspendez-la ici pour toujours, et jurez de ne pas me la reprendre.

—Je le jure, s'écria Audebert, qui, depuis ce jour, ne songea plus à se parer de cet excentrique ornement; je le jure, je le jure! répéta-t-il par trois fois avec une antique solennité.

— Et j'accepte le serment de l'amitié, lui dit Tonine; ces lauriers, que respectaient les habitans de la Ville-Noire, auraient fini par vous faire des envieux. Ici on les verra avec orgueil, car votre gloire nous appartient plus qu'à vous-même, et c'est à nous de la publier.

— Tu as raison, jeune et belle muse du travail! répondit Audebert : j'ai peut-être paru manquer de candeur et de simplicité en portant ce gage de mon triomphe. Faites-moi place parmi vous, mes amis, je veux vous chanter l'épithalame de ces heureux époux.

— Au dessert! au dessert! dit le parrain, qui ne goûtait pas toujours la poésie de son camarade de jeunesse; nous avons à parler d'affaires sérieuses. Voyons, filleul, que dis-tu de ce qui t'arrive?

— Je dis que je suis heureux, parce que j'épouse Tonine, que j'ai toujours aimée, répondit Sept-Épées, voilà tout ce que je dis!... Qu'elle soit riche ou pauvre, peu importe, c'est elle! ce n'est pas son nouveau rang et sa nouvelle fortune qui l'ont faite ce qu'elle est!

— C'est bien pensé, dit le docteur; mais permettez-moi de vous dire que la richesse, car vous voilà tous deux très riches en compa-

raison de ce que vous étiez, ajoutera beaucoup à votre bonheur, si vous l'entendez comme l'entend la généreuse Tonine.

— Qu'elle me le dise vite, car je ne veux pas, je ne peux pas avoir jamais d'autre idée que la sienne. Parle, ma chère Tonine, je vois bien que la fortune n'est pas toujours aveugle, comme on le prétend, puisqu'elle s'est donnée à toi; mais je ne serais pas digne de partager ton sort, si je ne partageais pas tes sentimens.

— Eh bien! apprends, répondit Tonine, comment j'ai hérité de mon beau-frère, et tu comprendras nos devoirs. Te souviens-tu qu'il était fort malade quand tu es parti? Il avait abusé de tout, il se sentait mourir, et avait peur de la mort. C'était une mauvaise tête plutôt qu'un mauvais cœur. Il se repentait du passé. Il voulut me voir, me demanda de lui pardonner le malheur de ma pauvre sœur. J'y mis pour condition qu'il ferait quelque chose de charitable pour les pauvres de la Ville-Noire. Il le promit, et je lui donnai des soins et des consolations. Quand on ouvrit son testament, nous fûmes tous bien étonnés de voir qu'il me laissait l'usine; mais il y avait une condition : c'est que j'adoucirais les peines que la dureté de son chef d'atelier et son indifférence avaient causées. Dès lors, tu vois, mon ami, cette condition-là, je ne sais pas si la loi nous en demanderait compte; mais je sais que Dieu est bon comptable, et qu'on ne le triche pas. C'est à nous de bien nous tenir, si nous ne voulons pas qu'il nous abandonne.

— Sois tranquille! répondit Sept-Épées, qui jusque-là s'était senti un peu accablé sous le bienfait de Tonine, et qui tout aussitôt releva la tête avec enthousiasme. Je ne sais pas si je suis aussi bon et aussi religieux que toi; mais je suis diablement fier, et je ne crois pas qu'il me serait possible de vivre sans te voir fière de moi.

Pendant le dîner, qui fut satisfaisant pour l'appétit, sans aucune recherche, Sept-Épées remarqua un grand changement survenu chez Tonine. Autrefois, bien qu'elle eût autant d'esprit que lui, il y avait comme une différence de niveau dans leur éducation, et la jeune ouvrière avouait son ignorance sur beaucoup de choses pratiques qui avaient leur importance aux yeux du jeune artisan. Avec le changement de position, l'horizon de Tonine s'était agrandi. Elle avait voulu entendre de son mieux la science et les arts de l'industrie qu'elle avait à gouverner, et, sans être sortie de son Val-d'Enfer, elle s'était mise au courant du mouvement industriel et commercial de la France.

Sept-Épées fut donc très heureux de pouvoir causer, devant elle et avec elle, de tout ce qu'il avait acquis et observé, sans craindre de trouver en elle des préoccupations étrangères à la nature de ses connaissances. Il eut la satisfaction de pouvoir l'éclairer encore sur le progrès qu'elle pouvait imprimer autour d'elle, et de se voir

parfaitement compris et apprécié par un esprit lucide et ingénieux, moteur puissant et nécessaire de l'action d'un cœur dévoué.

XVI.

Dès le lendemain, les premiers bans furent publiés; mais, dès le lendemain aussi, Sept-Épées se mit au travail de la fabrique, et il voulut y entrer comme simple compagnon, tenant à montrer qu'il honorait plus que jamais le travail manuel, et qu'il était plus habile et plus prompt que pas un de ceux qu'il aurait bientôt sous sa gouverne. Il ouvrit le soir un cours d'instruction pratique qui prouva aussi le droit qu'il avait d'enseigner, et, après la leçon, il se mêla à ses anciens et nouveaux camarades, qui tous voulaient fêter son retour, et auxquels, par sa franche cordialité, il montra bien qu'il serait toujours un ami sérieux et un bon frère.

Tonine eût souhaité que son mariage se fît sans plus d'éclat que celui des autres artisans du pays, mais il ne dépendit pas de sa volonté d'empêcher les préparatifs de la Ville-Noire. Huit jours durant, les enfans cueillirent dans la campagne une véritable montagne de fleurs qui fut mise au frais dans un des nombreux réservoirs des écluses, et qui, le jour des noces, se trouva transformée et distribuée en guirlandes gigantesques et en gracieux arcs de triomphe sur tout le passage du modeste cortége. Ce cortége devint bientôt si nombreux qu'on eût dit d'une fête patronale suivant la procession. Après la cérémonie, il y eut un banquet général sur les gazons qui entouraient le bassin de la grande barre. Chaque famille apporta là son repas, et toute la population mangea et chanta pendant que les deux époux, avec le petit groupe de leurs amis intimes, déjeunaient sans faste sous les lilas de la petite île, recevant et rendant les toasts qui s'élevaient de tout l'amphithéâtre du rivage. De jeunes compagnons, parés de fleurs et portant leurs insignes de cérémonie, amenèrent ensuite un petit radeau pavoisé, ouvrage de leurs mains, sur lequel les deux époux furent invités à monter pour faire le tour du bassin et recevoir les caresses et les félicitations de tout le monde. Tonine fut priée d'ouvrir le bal, et on la vit danser pour la première fois dans une fête. Elle y mit tant de grâce et de modestie que chacun l'admirait de s'être abstenue jusque-là de tout plaisir et de toute coquetterie par prudence et par pudeur.

Cependant Tonine s'interrompit plusieurs fois pour demander si personne n'avait vu Audebert. Quelque livré qu'il fût à son caprice, le vieux poète n'oubliait jamais ses affections, et on s'étonnait qu'en un pareil jour il ne fût pas là. On commençait même à s'inquiéter, lorsqu'il parut enfin sur le haut du gros rocher, qui commençait à projeter son ombre bienfaisante sur la fête. Il amenait avec lui Savé-

rio (ou Xavier), le beau chanteur, l'habile plâtrier italien, nouvellement arrivé au pays pour des travaux d'art dans les bâtimens de la mairie de la ville haute. Ce jeune homme avait une voix magnifique et chantait avec goût, quoiqu'il eût un peu d'accent étranger; mais cet accent n'avait rien de désagréable et rendait sa prononciation plus sonore. Du haut du rocher, Audebert fit un signal convenu avec une branche verte. Les eaux et les rouages de l'usine, qui étaient au repos, partirent alors avec un grand bruit de marteaux et de cascades, en même temps qu'on vit les fumées des fourneaux s'élever en spirales noires dans les airs.

C'était un simulacre de travail et comme l'ouverture nécessaire de la cantate. Quand Audebert et son compagnon furent descendus jusqu'à une roche surplombante qui les rapprochait convenablement de l'auditoire, Audebert fit encore un signe, et les machines s'arrêtèrent. Les flots furent enchaînés comme par magie, et un chœur d'ouvriers entonna l'épithalame qu'Audebert avait composé, et dont Saverio déclama et chanta tour à tour le récitatif et les strophes. Il y avait longtemps qu'Audebert n'avait été si bien inspiré. Son cœur ému avait rendu la lumière à son génie troublé, et, quoiqu'il y eût encore quelques incorrections dans ses vers, la paraphrase en prose que nous en donnerons pour terminer cette véridique histoire prouvera que ses idées ne souffraient d'aucun désordre.

CHŒUR.

« Taisez-vous, rouages terribles! tais-toi, folle rivière! Fers et feux, enclumes et marteaux, voix du travail, faites silence! Laissez chanter l'amour; c'est aujourd'hui la fête d'hyménée.

RÉCITATIF.

« Toi d'abord, jeune époux, fils adoptif de la Ville-Noire, reçois la bénédiction de l'amitié, c'est encore celle de Dieu pour ton amour. Écoute, par la voix de l'ami étranger, la parole amie de la vieillesse. La vieillesse résume et enseigne; elle a derrière elle les longs jours de l'espérance et de la douleur, du plaisir et de la peine. Cette parole te dit : Souviens-toi!

STROPHES.

« Oui! souviens-toi des jours déjà passés... Ils ont passé vite, mais ils ont été assez remplis pour t'instruire. Les labeurs de ton apprentissage et les premiers essais de ta force, les illusions de ton esprit et les élans de ton cœur t'ont déjà enseigné ce que l'enfant doit souffrir pour devenir un homme, ce que l'homme doit comprendre pour devenir un sage. Souviens-toi!

« Souviens-toi du jour où le mugissement des eaux, les craque-

mens du bois et le grincement du métal t'arrêtèrent, éperdu de crainte, au seuil de l'usine. Ton ancien t'encourageait et te montrait en souriant les petits oiseaux essayant leur premier vol autour des nids suspendus à ces toits ébranlés par les furies du travail. Et toi, tu as souri à ton tour, ne voulant pas être moins brave que les petits du passereau et de l'hirondelle. Souviens-toi!

« Souviens-toi du premier coup que, vacillant sous ta main débile, l'outil cruel porta dans ta pauvre chair. Ce fut ton premier cri, ton premier sang. Tu fus, ce jour-là, baptisé par la souffrance, et ton ancien te dit : — Ce n'est rien, c'est le baiser de ta nourrice! — Et toi, tu ramassas le fer brutal en répondant : — A la longue, le nourrisson mènera durement la marâtre... Souviens-toi!

« Souviens-toi du premier ouvrage complet qui sortit de ta main exercée. Ce jour-là, l'orgueil visita ton âme, et tu te sentis plus grand de toute la tête. Tu te baissas pour sortir par la porte de l'atelier; tu regardas le soleil cherchant s'il ne lui manquait pas un rayon dérobé par toi pour éclairer l'acier que tu venais de façonner, et il te sembla que toute la Ville-Noire avait les yeux sur toi, en disant : — Rangeons-nous, il n'y a plus d'enfant ici, vrai Dieu! Voilà un de nos citoyens qui passe!... Souviens-toi!

« Souviens-toi du jour où tu vis ta bourse remplie et la liberté devant toi. Ce jour-là, tu t'écrias que le monde entier t'appartenait, et que tu pouvais y choisir ta place; mais si ton rêve fut grand, ta place fut petite, et ta peine recommença plus acharnée, quand tu te vis aux prises avec la plus fine et la plus dure des machines, la plus docile et la plus rebelle, la plus ingrate et la plus généreuse, enfin la machine des machines, l'homme qui travaille pour l'homme. Souviens-toi!

« Souviens-toi du jour où tu te sentis en lutte avec ton semblable, en guerre avec ton frère, en désaccord avec toi-même. Ce fut le jour où tu reconnus que, pour gagner vite, il fallait mettre l'éperon au ventre de tes ouvriers, et arracher de ton pauvre cœur la confiance dont on abuse, la compassion qu'on exploite, l'amitié souvent ingrate, et ce jour-là tu jetas ton ciseau en pleurant. Tu venais d'apprendre que les hommes sont des hommes, et que qui n'est pas de fer pour l'ambition doit être d'acier pour la patience... Souviens-toi!

« Souviens-toi du jour où ton cœur devint le maître de ton esprit, et où, dégoûté d'appeler la fièvre à ton aide, tu sus attendre la volonté. Ce jour-là, tu te réconcilias avec tes frères, avec Dieu, avec toi-même. Ce jour-là, tu vis dans la flamme de ta forge une lueur qui ne sortait plus de l'enfer; tu entendis dans la voix du torrent une parole qui venait de Dieu, tu sentis passer dans tes veines ardentes une fraîcheur qui tombait du ciel... Souviens-toi!

« Et aujourd'hui que tu te souviens de tout, garde à jamais le trésor de la science, car la vie t'a appris déjà beaucoup de choses que ne savent point ceux qui n'ont pas souffert, une grande chose entre toutes : c'est que le bonheur n'est pas dans le triomphe de la volonté isolée, mais dans l'accord des volontés conquises au bien; une plus grande chose encore : c'est que l'amour enseigne encore mieux que la raison, et que toute science vient de lui. Cela, ne l'oublie jamais; de cela surtout, souviens-toi!

CHŒUR.

« Et maintenant, criez, rouages terribles; maintenant, chante et bondis, folle rivière! Fers et feux, enclumes et marteaux, voix du travail, commandez la danse! Vous ne couvrirez pas les voix de l'amour. C'est aujourd'hui la fête d'hyménée. »

L'usine, remise en mouvement, fit sa partie, aux grands applaudissemens de l'auditoire; puis, quand le chanteur eut profité de ce moment de repos, tout se tut de nouveau pour écouter le chant de l'épousée. Le chœur reprit :

« Toi, maintenant, belle épousée, fille des entrailles de la Ville-Noire! Reçois la bénédiction de l'amitié; c'est encore celle de Dieu pour ton amour. »

Puis le bon Saverio chanta le récitatif :

« Écoute, par la voix de l'ami étranger, la parole amie de la vieillesse. La vieillesse juge et récompense; elle a derrière elle le cortége des longs jours d'espérance et de douleur, de plaisir et de peine; cette parole te dit : Souviens-toi!

STROPHES.

« Toi qui fus bénie en naissant, Tonine aux blanches mains, souviens-toi du premier jour où ta mère te mena dans la montagne; ta mère me l'a raconté : tu vis une fleur qui riait au soleil, et tu courus la cueillir. C'était pour toi la fleur des fleurs, la merveille de la terre, c'était la première chose dont tu comprenais la beauté! Ta sœur, plus grande que toi, la voulut, et toi, au lieu de pleurer, tu souris en la lui donnant. C'était la première fois que tu sentais le plaisir de donner, plus grand pour toi que tous les autres plaisirs; souviens-toi!

« Toi qui fus bénie en grandissant, Tonine aux mains diligentes, souviens-toi du premier jour où tu entras dans l'atelier pour gagner ta pauvre vie d'enfant. Tu étais orpheline, et tu ne riais point. — Quelle est, disait le maître, — c'est lui qui me l'a conté, — cette pâle fillette qui ne gâte rien, qui est habile dès le premier jour, et qui, au travail, ne semble pas connaître le dégoût ou la peine? — Il lui fut répondu : C'est celle qui travaille pour deux, parce que sa

sœur a encore trop de chagrin, et que celle-ci, la plus petite, est la plus soumise à Dieu ; souviens-toi !

« Toi qui fus bénie en devenant belle, Tonine aux mains pures, souviens-toi du jour où l'on voulut t'entraîner à la première fête; on te disait : Les tonnelles sont pavoisées, les violons raclent leurs plus beaux airs de danse. Tous les garçons vont là-bas sur la pelouse; mets ta robe blanche et suis-nous. Un jour de plaisir efface un an d'ennui. Et toi tu répondis, — tes compagnes me l'ont conté : — Non, vous n'avez pas besoin de moi, puisque vous êtes contentes; j'irai tenir compagnie à Louisa la boiteuse, qui s'ennuie seule au logis. — Et tu mis ta robe blanche, et tu donnas à la solitaire infirme la fête de l'amitié; souviens-toi !

« Toi qui fus bénie en devenant sainte, Tonine aux mains secourables, souviens-toi du jour où tu donnas à boire au pauvre voyageur et ton pain à la pauvre mendiante, et du jour où tu fermas les yeux du voleur abandonné de tous, après avoir fait entrer le repentir dans son âme coupable, et du jour où tu soignas le pauvre paralytique, objet de dégoût pour sa propre famille, et du jour où tu donnas ta mante, et de celui où tu donnas ta chaussure, et de celui où, n'ayant plus rien à donner, tu donnas tes larmes, et de tous les jours de la vie qui furent marqués par des bienfaits, des dévouemens, des sacrifices; de tous ces jours-là, Tonine aux belles mains, souviens-toi !

« Et souviens-toi encore, Tonine au cœur pur, du jour où l'on vint te dire : Tu es riche, la plus belle des usines de la Ville-Noire, la perle du Val-d'Enfer est à toi. Ce jour-là, tu levas vers le ciel tes mains sans tache en disant : Rien n'est à moi, tout est à Dieu ! Et depuis ce jour-là il n'y a pas eu ici une peine qui ne fût adoucie, une larme qui ne fût essuyée; souviens-toi !

« Et souviens-toi, Tonine au cœur fidèle, du jour où l'on vint te dire : L'atelier de celui qui t'aimait a été dévoré par la montagne. Sa roue, muette à jamais, gît sous le rocher, le torrent chante sa victoire cruelle sur les ruines de son travail et de sa vie. Ce jour-là, tu t'écrias : — Voilà mon fiancé qui revient, ma voix l'appelle. J'ai besoin d'un ami pour partager le fardeau des devoirs de ma richesse. — Et ce jour-là, Tonine au cœur tendre, tu aimas plus que toi-même celui qui n'avait plus que toi sur la terre; souviens-toi !

RÉCITATIF.

« Jeunes époux, souvenez-vous de vos fatigues et de vos peines pour mieux savourer le bonheur ! Nobles enfans du travail, ne quittez jamais la Ville-Noire ! Des liens plus forts que l'acier le mieux trempé de vos ateliers, des affections plus solides que ces rochers de granit qui protégent le sanctuaire de nos industries, des liens d'amour et

d'amitié vous y retiennent. La caverne des noirs cyclopes peut effrayer les regards du passant; mais celui qui a longtemps vécu dans ces abîmes et dans ces flammes sait que les cœurs y sont ardens comme elles et profonds comme eux! De ces cœurs-là, jeunes époux, souvenez-vous à jamais!

CHŒUR.

«Et maintenant criez, rouages puissans! Chante et bondis, rivière bénie! Fers et feux, enclumes et marteaux, saintes voix du travail, commandez la danse. Vous ne couvrirez pas les voix de l'amour; c'est aujourd'hui la fête d'hyménée! »

Aux applaudissemens de la Ville-Noire répondirent des applaudissemens et des clameurs qui semblaient planer dans les airs. Tous les regards se portèrent vers la montagne, et l'on vit une foule qui battait des mains et agitait des mouchoirs. C'était le petit et le gros commerce, la jeune et la vieille bourgeoisie de la ville haute, avec la musique en tête et le peuple en queue, qui descendaient vers la rivière.

On savait bien, à la ville haute, qu'il se faisait un beau mariage à la ville basse, et Tonine avait, de la base au sommet de la montagne, la réputation d'une sainte et douce fille. Le testament de Molino avait fait assez de bruit pour la mettre en évidence. Personne n'eût pourtant songé à blesser sa modestie bien connue par une ovation; mais, quand on vit, en ce jour de fête, les tourbillons de fumée de l'usine, et que l'on entendit le bruit des marteaux, on s'étonna beaucoup, et l'on vint sur les terrasses voir de quoi il s'agissait. On ne put saisir les paroles de la cantate, mais les sons de la voix de Saverio et la pantomime d'Audebert firent comprendre ce qui se passait. C'est pourquoi l'on s'entendit pour aller prendre part à cette joie populaire, et, comme la cantate fut longue, on eut tout le temps d'organiser l'amicale visite.

En ce jour-là, on vit donc, sur la pelouse qui bordait un des côtés du bassin, et qui était comme le péristyle entre le ravin et la plaine, les deux villes rivales, mais toujours sœurs, se mêler cordialement dans une fête improvisée. Bien des susceptibilités, bien des rancunes, bien des méfiances s'effacèrent. D'anciennes amitiés furent renouées, des griefs s'envolèrent aux sons des violons, et le vieux parrain de Sept-Épées, flatté de plusieurs politesses sur lesquelles il ne comptait pas, déclara que si la Ville-Noire était le sanctuaire de toute sagesse et de toute vertu, la ville peinte avait aussi du bon.

GEORGE SAND.

LA

NOUVELLE-GRENADE

PAYSAGES DE LA NATURE TROPICALE.

IV.

LES ARUAQUES ET LA SIERRA-NEVADA.

I.

Habitant la Nouvelle-Grenade depuis plus d'une année, je connaissais les mœurs des indigènes, les ressources agricoles du territoire; j'avais formé de nombreuses et agréables relations, et je pouvais compter sur la sympathie de mes nouveaux concitoyens comme si j'eusse été moi-même un Riohachère (1). Aussi le moment me sembla-t-il venu de réaliser mes plans dans quelque vallée de la Sierra-Nevada. Don Jaime Chastaing, cet ouvrier français — toujours, on s'en souvient peut-être, à la recherche d'un Eldorado, était de plus en plus mécontent de son sort; il me pria de l'accepter pour associé, et j'eus la faiblesse de lui donner mon consentement. Je pensais naïvement qu'il avait enfin découvert sa vocation à l'âge avancé de soixante-dix ans, et que toute son activité dormante s'était sérieusement réveillée. Je n'oubliais pas non plus que j'allais vivre au milieu des Indiens aruaques, loin de toute so-

(1) Voyez sur Rio-Hacha et ses habitans la *Revue* du 15 mars; voyez aussi les autres parties de cette série dans la *Revue* du 1er décembre 1859 et du 1er février 1860.

ciété civilisée, et n'ayant d'autre compagnie que la nature, mes livres et mes projets. — Avec quelle douceur, pensais-je, ma langue maternelle, parlée par un compatriote au milieu de cette solitude, ne résonnerait-elle pas à mes oreilles!

Avant de transporter dans la Sierra-Nevada des instrumens d'agriculture, des outils, et tous les objets qui pouvaient nous être utiles pour une exploitation régulière, il importait d'abord de faire un voyage de reconnaissance; mais avant le départ les difficultés commencèrent déjà. Comment ferais-je pour vivre dans la sierra, parmi ces Indiens qui ignorent la valeur de l'argent, et ne vendent des fruits ou des racines qu'en échange de marchandises? Fallait-il me faire suivre d'une caravane d'ânes et de mulets portant des provisions pour un temps illimité, ou bien devais-je me résoudre à faire le commerce d'échange, comme tous les Espagnols qui visitent la sierra? Ce moyen était le plus simple et le plus commode, car un seul animal devait me suffire pour transporter de montagne en montagne mon petit magasin ambulant, composé, comme celui de tous les autres traitans, de quelques livres de morue, d'aiguilles et de laines de diverses couleurs. D'ordinaire on vend aussi de l'eau-de-vie aux Aruaques, et c'est même la denrée qui trouve chez eux le plus d'acheteurs. Moi, qui prétendais au rôle de civilisateur, je me gardais bien de leur porter cette boisson funeste.

Vers le commencement du *veranito* (1), je partis un matin, de très bonne heure, avec Luisito, le fils de mon associé don Jaime. J'allais en tête, suivi du modeste baudet, chargé de ballots; puis venait Luisito, qui, faisant son premier voyage, se croyait obligé de porter toute une panoplie : un fusil, deux ou trois *machetes*, des pistolets et des couteaux. Deux chiens gardaient les flancs de la caravane, ou nous précédaient en relevant leurs petites queues en trompette. Un traitant que nous avions vu la veille nous avait appris que la plage était dans la meilleure condition possible, et qu'il était facile de passer à gué toutes les rivières. Ainsi commençait, sous d'assez favorables auspices, un voyage que je crois devoir raconter avec quelque détail, parce que de longtemps encore les péripéties qui vinrent mettre notre patience à l'épreuve seront le partage des émigrans, des savans ou des touristes qui visiteront la Sierra-Nevada.

Excepté en deux ou trois passages difficiles, où il faut éviter des promontoires escarpés qui plongent abruptement dans les flots, on suit la plage entre la mer grondante et les falaises ou les chaînes

(1) Deuxième saison des sécheresses; elle dure dans l'état du Magdalena environ deux mois, du commencement de novembre à la fin de décembre.

de dunes. La forêt se montre à une petite distance de la mer. En général peu fournie, elle se compose de zones d'arbres épineux entourant des clairières où les termites bâtissent leurs obélisques et leurs pyramides aux mille corridors; mais en quelques endroits les mimosas hérissés de piquans, les cactus tordus comme des serpens autour des troncs, ou tapis dans les lézardes du sol comme autant de scorpions venimeux, des orties gigantesques, et d'autres plantes dont chaque fibre est un dard, forment un obstacle bien plus infranchissable encore que la végétation exubérante des forêts vierges. Les seuls animaux qui vivent dans ces fourrés sont les serpens, les lézards et les oiseaux. Le soir, des perruches vertes et des *periquitas* s'abattent sur certains arbres en si grand nombre que les branches en plient, et jusqu'à la tombée de la nuit elles font un vacarme étourdissant, dont les conversations glapissantes de nos pies ne sauraient donner aucune idée.

Nous cheminions résolûment sur la plage, faisant un écart vers la falaise à chaque bond de la vague, et redescendant sur le sable affermi du bord à chaque retrait des eaux. Après six heures de ce genre de gymnastique, la fatigue se fit sentir. Les rayons pesans du soleil, réverbérés par les sables blancs et les falaises, et réfléchis par la surface de la mer, nous enveloppaient d'une intolérable chaleur; une soif ardente commençait à nous dévorer, et quand mon camarade eut épuisé notre petite provision d'eau, il se mit à gémir lamentablement. Tous les moyens usités en pareil cas furent inutiles : les fruits aigrelets des cactus que nous trouvions çà et là suspendus aux escarpemens de la falaise nous rafraîchissaient à peine un instant; l'eau de mer, dont nous remplissions notre bouche, ne servait qu'à nous excorier le palais; la soif allait toujours en augmentant. Enfin nous arrivons à l'anse de la Guasima, qui sert de port au grand village de Camarones, situé à l'intérieur des terres, et pendant que mon camarade s'étend exténué à l'ombre d'un vieux palmier, je vais à la recherche d'une fontaine que l'on m'avait dit sourdre à une petite distance de la Guasima. Elle était tarie de la veille peut-être, car le sol était encore humide : pas une seule goutte d'eau ne perlait dans le bassin. Je revenais pour annoncer la triste nouvelle à Luisito, lorsqu'en levant les yeux vers la cime du palmier, j'aperçus deux noix à demi cachées sous les branches flétries. Quelle merveilleuse aubaine! Le pauvre arbre, le seul qu'il y eût sur la côte, de Rio-Hacha à dix lieues plus à l'ouest, était si malingre, il avait reçu des passans tant de coups de *machete*, que je n'avais pas même songé à y chercher des fruits. J'y grimpai non sans peine, et je cueillis les précieuses noix. Quand je repassai plus tard à la Guasima, ce cocotier semblait tout à fait mort : il est vrai

qu'à côté de son tronc desséché on avait commencé à bâtir une espèce d'auberge. Les voyageurs n'ont plus à craindre de mourir de soif sur cette plage brûlante : c'est là un incontestable progrès de la civilisation grenadine.

Au-delà s'étend la vaste lagune de Camarones, qui communique avec la mer par le chenal de Navio-Quebrado (Navire-Brisé); quelquefois les sables obstruent complétement cette ouverture, et l'on peut y passer à pied sec, mais le plus souvent c'est un fleuve rapide coulant alternativement de la mer vers la lagune ou de la lagune vers la mer. Il en était ainsi lors de notre voyage. Franchir ce courant eût été impossible à cause de la force des vagues et du sable mobile de la barre, qui se creuse et s'affaisse sous les pas. Il nous fallut remonter au loin jusque dans l'intérieur de la lagune et passer à gué un banc de récifs jaunâtres que nous apercevions vaguement à travers l'eau. Notre passage fut un vrai désastre; l'âne s'embourba, les ballots s'en allèrent flottant à la dérive, et nous fûmes obligés de nous jeter à l'eau pour les repêcher. Trempés, déchirés, les pieds tout meurtris par les arêtes aiguës des récifs, nous atteignîmes enfin l'autre rive avec notre malheureux baudet et nos deux caniches aussi humiliés que nous. Luisito avait perdu ses deux pistolets et moi une paire de chaussures : il me fallait continuer ma route en sandales. Nous espérions au moins passer agréablement la nuit et nous reposer de nos fatigues de la journée au *rancho* de Punta-Caricari, situé sur un promontoire à l'extrémité d'une vaste savane environnée de lagunes; mais nous avions compté sans les moustiques et les *pitos*, gros scarabées qui se promènent sur les dormeurs et les mordent jusqu'au sang. La nuit tout entière s'écoula en tentatives de sommeil avortées et en promenades sur le bord de la mer, entreprises dans le vain espoir de trouver une petite crique non infestée de maringouins. En outre, l'odeur pestilentielle de quelques cadavres de bœufs, à demi dévorés par les aigles caricaris, nous poursuivait partout, et nous craignions que cette odeur n'attirât des pumas ou *leones* qui visitent assez fréquemment le *rancho* de Caricari.

Quelle joie quand la matinée s'annonça, fraîche et délicieuse comme elle l'est toujours dans les régions tropicales! Les arbres, les dunes, les horizons se dégagèrent graduellement de la demi-obscurité qui les enveloppait; le soleil, apparaissant au-dessus des forêts lointaines, sema tout à coup sur les flots des myriades d'étincelles et dora le pourtour de l'horizon. Nous doublions le promontoire de Punta-Tapias; à chaque pas se dévoilait du côté de l'ouest un nouveau détail de l'admirable panorama des montagnes. La chaîne de la Sierra-Nevada, dont nous n'avions aperçu la veille que

les pentes supérieures et les glaces, nous apparaissait dans son entier de l'orient à l'occident et du sommet jusqu'à la base, immense tableau encadré entre l'azur du ciel et celui des mers. A gauche, une vaste baie arrondie en demi-cercle prolongeait jusqu'à la base de la sierra sa longue courbe de sable blanc entre l'étendue bleue des eaux et la ceinture verdoyante des forêts. Au-delà s'élevaient les premières collines, semblables à des cônes de verdure, puis les montagnes s'étageaient diversement, les unes couvertes de bois, les autres de prairies, et les chaînons se dressaient au-dessus des chaînons avec leurs dégradations de lumière, d'ombre et de lointain. Au-dessus de cet entassement de montagnes se découpait sur le ciel la ligne hérissée des pics resplendissans de neige. Tout à fait à l'ouest, la chaîne projetait dans la mer le promontoire de Punta-Maroma, aigu comme un fer de lance, et se continuait au loin sur les flots par un épais brouillard, sans doute un de ces nuages dans lesquels tourbillonnent des milliards de papillons blancs. Sur la courbe de la baie, longue de quinze lieues, se montraient deux ou trois cabanes qu'on pouvait à peine distinguer des arbres qui les entouraient : c'était là tout ce qui rappelait l'homme dans cet immense espace. La vie animale elle-même n'avait pour représentans que des aigles tournoyant au-dessus de la mer. Une paix solennelle régnait sur la nature. Le seul contraste à cette tranquillité superbe de l'Océan et des montagnes était produit par quelques vagues écumeuses qui bondissaient autour d'un écueil à une petite distance au nord de Punta-Tapias. Certes ce beau spectacle compensait pour moi bien des fatigues, et si mon long voyage ne m'avait procuré aucune autre jouissance, je me croirais encore amplement dédommagé. Quand donc les touristes et les amans de la nature se feront-ils un devoir d'aller admirer ces régions de l'Amérique tropicale? Nos peintres ont trouvé une riche mine à exploiter dans les déserts de la Palestine et de l'Égypte, et depuis longtemps ils en reproduisent avec bonheur les rochers brûlés et les rouges horizons. En Amérique, ils retrouveront la lumière de leur soleil d'Orient, et de plus, comme un résumé de la nature dans ces savanes à perte de vue, ces marécages sans fond qui disparaissent sous une couche de végétation flottante, ces montagnes neigeuses aux courbes à la fois si élégantes et si hardies, ces forêts luxuriantes composées d'arbres de toutes les zones et de tous les climats!

Avant d'atteindre le hameau de Manavita, il nous restait à franchir l'Enea, le fleuve le plus dangereux de toute la province à cause de la rapidité de son courant et surtout des animaux qui le peuplent, crocodiles, requins *tintoreras* et raies électriques. D'après l'opinion générale, qui sans aucun doute est fondée sur l'expérience

des siècles, les crocodiles sont redoutables dans certaines rivières, tandis que dans beaucoup d'autres ils sont comparativement inoffensifs et ne s'attaquent jamais à l'homme; bien des voyageurs qui traversent sans crainte le Perevere ou tel autre cours d'eau de la contrée n'osent jamais franchir l'Enea, dont les crocodiles sont accusés d'anthropophagie. D'où provient cette voracité particulière qui distingue les alligators de l'Enea? Est-ce qu'ils se trouvent là dans un milieu plus favorable qu'ailleurs, et ces terribles mangeurs y atteignent-ils des dimensions plus formidables que dans les autres rivières? ou bien les eaux et les rives sont-elles plus dépeuplées, de sorte que les crocodiles sont poussés par la faim à se jeter sur toute espèce de proie? Les raies électriques qui fréquentent l'embouchure de l'Enea sont peut-être plus dangereuses encore, car leur premier attouchement suffit pour étourdir. Ces terribles animaux ont presque entièrement fait abandonner la pêche des perles dans la baie de Panama : en l'année 1854, dix-sept nègres pêcheurs de cette ville ont été tués dans l'eau par les décharges soudaines des raies électriques.

Nous avancions avec une certaine crainte : déjà, en suivant la levée de sable qui sépare de la mer la première des deux embouchures de l'Enea, nous avions remarqué de larges sillons creusés par le ventre d'un crocodile, et bien que ces animaux ne fréquentent d'ordinaire que les eaux saumâtres, nous en avions aperçu trois nageant dans la mer, semblables à des troncs d'arbres noueux. Cependant nous devions passer sur les barres des deux embouchures qui dessinaient à notre droite leur double ligne convexe de brisans. D'abord il fallut décharger le baudet, le pousser à travers l'eau et l'écume jusqu'à l'île de sable située au milieu du delta, puis revenir chacun deux fois pour nous charger des ballots et prendre les deux chiens, qu'épouvantait le tumulte des flots. Arrivés sains et saufs dans l'île avec animaux et marchandises, il nous restait à traverser le second et principal bras du fleuve. Il avait près de 200 mètres de large, mais nulle part l'eau ne dépassait nos aisselles, de sorte qu'il nous fut toujours facile de fendre l'eau avec nos *machetes* et d'effrayer ainsi les animaux qui s'approchaient de nous trop curieusement. Nous atteignîmes enfin l'autre rive sans encombre; mais quelques minutes après, au passage d'un petit marigot où nous avions cru inutile de nous mettre sur la défensive, l'un de nos deux chiens fut tout à coup happé par un crocodile, poussa un faible cri, et disparut sous l'eau avec son ravisseur.

Au-delà de l'Enea, il fallut encore traverser plusieurs ruisseaux ou affluens temporaires de marécages n'offrant pour nous d'autre désagrément que celui de rouler une eau corrompue. Chose curieuse, et qui prouve combien tout dans la nature obéit à des lois immuables,

tous ces cours d'eau ont, de même que l'Enea, leur bouche dirigée vers l'ouest, évidemment parce que les vents alizés et les courans portent toujours du nord-est au sud-ouest, et, par leur travail incessant, forment une longue levée de sable sur la rive orientale des diverses embouchures. Pendant la saison pluvieuse, les marécages situés entre les deux villages de Punta-del-Diablo et de Dibulla s'ouvrent vers la mer dix ou quinze affluens, qui tous, sans exception, coulent de l'est à l'ouest à travers les sables avant de se déverser dans l'Océan.

Je m'arrêtai à peine une heure à Dibulla, où je devais quelques mois plus tard passer des jours bien tristes, et j'arrivai avant la nuit dans la cabane du Pantano, qui s'élève sur la plage à l'endroit même où le sentier de la sierra quitte le bord de la mer pour pénétrer dans l'intérieur des terres. La cabane est ainsi nommée du marécage que je devais traverser le lendemain : inutile de dire que l'existence est un vrai martyre dans cette misérable hutte; entre toutes celles du golfe, la crique voisine a mérité le nom de Rincon-Mosquito (Anse des Moustiques).

La Sierra-Nevada est défendue presque de tous les côtés par une zone de marécages que des entassemens de pierres et de débris, semblables à d'anciennes moraines, séparent des plaines environnantes. Ces amas de roches et de cailloux ont-ils été ainsi formés par des avalanches d'eau successives descendues comme un déluge des gorges de la montagne, en poussant devant elles une digue flottante de blocs arrachés aux flancs du roc vif? ou bien sont-ils de véritables moraines et doivent-ils nous prouver que la zone tropicale, elle aussi, a eu sa période de glaces et de frimas? C'est là une question que l'état actuel de la science et les rares explorations faites dans la Sierra-Nevada ne permettent guère de résoudre; mais il est certain que ces monticules de débris sont bien en effet des terrains de rapport charriés à une époque où des agens géologiques, aujourd'hui très affaiblis, étaient encore à l'œuvre dans toute leur violence. Immédiatement au sortir de la cabane du Pantano, on gravit une de ces moraines où des arbres épineux croissent au milieu des pierres, puis on redescend dans une vaste savane où sont épars des bouquets de tulipiers (*liriodendron*), quelques palmiers-maurices et des touffes de joncs gigantesques : c'est là que commencent les marécages. Pendant les saisons pluvieuses, la grande abondance d'eau réunie dans ce bassin brise en certains endroits la chaîne de dunes qui le sépare de la mer : il est alors assez facile de le traverser parce que les eaux croupissantes sont remplacées par un ruisseau comparativement clair; mais pendant les sécheresses les vagues marines forment un nouveau cordon littoral à l'embouchure des

marécages, les eaux descendues de la montagne s'accumulent dans ces réservoirs et les transforment en bourbiers infects, habitables seulement pour les crocodiles et d'autres reptiles hideux. C'était justement dans la saison des sécheresses que nous avions entrepris notre voyage. Le Pantano, tout fumant de miasmes, étendait au loin sa nappe d'eau limoneuse. Une ouverture ménagée entre les joncs nous indiquait l'endroit où passait le sentier, et malgré le dégoût que nous inspirait l'aspect de ce marais, il fallait bien essayer de traverser le liquide tiède et visqueux, dans lequel notre imagination se représentait d'innombrables reptiles. A mesure que nous avancions, le fond devenait plus vaseux, chacun de nos pas soulevait des bouffées d'odeurs pestilentielles qui nous saisissaient à la gorge, et bientôt nous nous trouvâmes plongés jusqu'aux épaules dans une espèce de lagune fétide, marchant dans une vase qui s'affaissait graduellement sous nos pieds et pouvant à peine soulever nos vêtemens au-dessus de la surface de l'eau. Devant nous, la lagune élargissait encore sa nappe dormante entre des massifs infranchissables de roseaux, sur lesquels de grands arbres sans feuilles projetaient de longues branches semblables à des bras de gibet; tout signe indiquant l'existence d'un sentier avait disparu, et nous ne pouvions plus faire un pas qu'en nous confiant au hasard. Heureusement notre âne, resté derrière nous et flairant l'espace avec épouvante, refusait d'avancer; il nous fallut donc rebrousser chemin et retourner jusqu'à la plage à travers le marécage. Le propriétaire de la cabane du Pantano, vieillard aveugle et lépreux, ne pouvait nous accompagner; mais en échange de notre baudet il consentit à nous prêter un bœuf qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage de la sierra, et qui pouvait être pour nous un excellent guide. En effet, arrivé au milieu du marécage, cet animal obliqua tout à coup à droite, passa entre deux haies de joncs où nous n'avions aperçu aucune issue et nous guida enfin sur une pointe de terre ferme bordée de chaque côté par une baie profonde.

On marche pendant une heure environ pour traverser la plaine marécageuse qui s'étend circulairement au pied de la sierra; un air plus frais et moins humide, le murmure des eaux courantes, le chant des oiseaux, la beauté luxuriante de la végétation, annoncent tout à coup le changement de zone. Au-dessus de nos têtes s'entre-croisaient les cimes panachées des palmiers rattachés l'un à l'autre par un système inextricable de lianes; des pandanus jaillissaient comme des fusées de verdure du fouillis des branches et des feuilles; d'innombrables orchidées s'attachant aux rameaux par mille griffes épanouissaient autour de nous leurs fleurs étranges; quelques arbres tombés de vieillesse disparaissaient sous un réseau de feuilles et de

fleurs, et bien des troncs encore debout étaient eux-mêmes cachés sous les feuilles du *matapalo* et du *copey* (1) aux terribles étreintes. Çà et là, des nids de l'oiseau *gonzalito*, suspendus comme des fruits, se balançaient à l'extrémité de ces cordages de verdure; sur le sol humide, d'interminables processions de fourmis, chacune portant son morceau de feuille verte, se rendaient à leurs cités souterraines. Un bruissement universel formé par le concert des cris, des chants, murmures ou souffles échappés aux myriades d'insectes et de larves qui vivent sous l'écorce, sur les feuilles, dans l'air et sous la pierre, remplissait l'espace. Certes, dans cette nature si libre et si pleine de vie, où le pas et la voix de l'homme semblent une profanation, il faut être bien orgueilleux pour oser se dire le roi des créatures.

Après avoir gravi les premières pentes, on arrive au *rancho* du Volador, ainsi nommé d'un arbre (2) qui étale ses vastes branches au-dessus du toit. Ce *rancho* a été bâti par les Indiens aruaques pour abriter les malheureux voyageurs que la fatigue, l'orage ou la crue des rivières empêche de continuer leur route; malheureux, ai-je dit, car il est à peine possible d'exister au Volador, grâce aux innombrables insectes et autres animaux que les Néo-Grenadins désignent sous le nom général de fléau (*plaga*). D'abord ce sont les moustiques de toute espèce dont les tourbillons joyeux dansent incessamment sous l'ombrage; ils s'abattent par centaines sur le corps, et, pour s'en débarrasser, il faut se livrer sans cesse à une gymnastique désespérée et courir çà et là comme un forcené. Vers le soir, quand ces milliers de *mosquitos* se sont repus de sang humain, leurs essaims disparaissent par degrés, mais ils sont bientôt remplacés par des nuages de *sancudos*, énormes maringouins au dard long de près d'un centimètre, qui viennent à leur tour prendre part à la curée. Comment leur échapper pendant la nuit? Leur aiguillon atteint la chair à travers les vêtemens, et qu'on se démène en fureur ou qu'on essaie vainement de se reposer, on n'en est pas moins couvert de buveurs de sang toujours inassouvis. Le matin, les *sancudos* disparaissent à leur tour, mais une autre légion de moustiques est prête comme un relais pour leur succéder, et à peine a-t-on pu respirer un instant que l'on est enveloppé d'un nouveau tourbillon d'ennemis. Il est aussi des maringouins qui ne se reposent jamais, entre autres le *jejen*, insecte imperceptible qu'on sent à peine sous le doigt qui l'écrase, et une espèce de moustique dont le dard agit comme une ventouse et laisse une petite tache de sang coagulé qui ne s'exfolie qu'au bout de deux ou trois semaines. Si l'on reste long-

(1) *Ficus dendrocida, clusia alba,* parasites qui entourent les arbres comme une nouvelle écorce, vivent de leur séve et les étouffent.

(2) *Gyrocarpus americanus.*

temps exposé aux attaques de ces insectes, la figure, toute boursouflée de piqûres, prend bientôt un aspect hideux.

Ces terribles moustiques ne sont pas cependant le fléau le plus redoutable du Volador et des régions qui lui ressemblent. Les *garrapatos* y sont tellement nombreux qu'ils forment aux plantes comme une autre écorce, et si l'on tombe au milieu d'une de leurs tribus, on est immédiatement couvert de ces animalcules, qui se servent de leurs pattes aiguës comme de vrilles pour s'insinuer dans le corps : inutile de chercher à s'en débarrasser, ils se gorgent de sang avec lenteur, et ce n'est que deux ou trois jours après, quand ils se sont transformés en petites vésicules rouges, qu'ils se détachent d'eux-mêmes. Quant aux gros *garrapatos* nommés *barberos* (barbiers, chirurgiens) dans le langage énergique du pays, ils s'enfoncent jusque dans les chairs, et on ne peut les extirper qu'avec la pointe d'un canif. Pendant que le voyageur se débat en vain contre les moustiques et les *garrapatos*, un autre insecte s'introduit perfidement sous les ongles de ses pieds et s'y creuse une petite retraite : c'est la *nigua* (1). Il est rare qu'on s'aperçoive d'abord de l'invasion de cet insecte, mais peu à peu on sent un petit chatouillement suivi bientôt d'une douleur cuisante. L'animal grossit rapidement dans l'intérieur du pied, et au bout de quelques jours il atteint la grosseur d'un pois. Impossible de l'extirper soi-même; il faut s'adresser à un habitant de la sierra qui ait l'habitude de ce genre d'extraction : il introduit délicatement une aiguille dans le pied, élargit lentement la blessure, et, par de légères pressions, parvient à faire rouler la *nigua* hors du pied; si par accident il perce la tendre pellicule de cet insecte, les œufs se répandent aussitôt dans le trou qu'il s'est creusé, et toute une famille de *niguas* se développe dans les chairs saignantes. Dans certaines parties du Brésil où cet insecte est aussi commun que dans la Sierra-Nevada, ceux qui donnent l'hospitalité aux voyageurs s'agenouillent chaque soir devant eux et examinent leurs pieds pour en extraire les *niguas* qui auraient pu s'y introduire. Les Aruaques marchent toujours pieds nus; aussi plusieurs d'entre eux n'ont-ils plus ni ongles, ni doigts de pied : le tout a été dévoré par l'*œstrus humanus*.

Aux tortures causées par tous ces insectes qui se liguent contre les pauvres voyageurs réfugiés sous le *rancho* du Volador, il faut encore ajouter le danger d'être piqué ou mordu par des scorpions, des serpens, des araignées mygales, des scolopendres ou mille-pattes, animaux qui atteignent parfois jusqu'à un demi-pied de longueur. Les bêtes de somme sont plus spécialement harcelées par

(1) *OEstrus humanus, pulex penetrans* ou *morsitans*.

des vampires qui tournoient silencieusement au-dessus d'elles, s'abattent sur les plaies de leur dos et en sucent avidement le sang. Souvent une seule nuit passée au Volador suffit pour tuer un cheval ou un taureau.

Le ruisseau qui coule à côté de la cabane du Volador roule dans ses sables une grande quantité de paillettes d'or; mais toutes les tentatives qu'on a faites pour les recueillir ont été vaines : il a fallu s'enfuir devant les moustiques. Le vice-consul français de Rio-Hacha, qui a obtenu la concession des *placers* du Volador, y avait fait transporter, deux années auparavant, une tente de gaze très ingénieusement disposée. Pendant deux jours, il essaya de vivre sous cet abri pour surveiller le travail de ses ouvriers : ceux-ci étaient gantés et avaient la figure voilée; mais à la fin du deuxième jour, maître et ouvriers abandonnèrent d'un commun accord leur tâche, aussi fatigante que lucrative. Plus tard, un Italien avide, qui avait reçu du vice-consul la permission de laver les sables aurifères du Volador, ne put pas même travailler pendant deux jours entiers, et il quitta la besogne après avoir recueilli la valeur d'environ 10 piastres. Les seuls êtres humains qui pourraient impunément exploiter le ruisseau du Volador, parce qu'ils sont protégés par une carapace de lèpre, les habitans de Dibulla et des villages voisins, sont justement les seuls qui ne tiennent aucunement à l'accroissement de leurs richesses.

Nous n'avions par bonheur aucune raison de nous arrêter au *rancho* du Volador, et nous marchions d'autant plus rapidement que nous voulions atteindre le prochain campement avant l'orage qui éclate régulièrement tous les jours dans les vallées de la Sierra-Nevada entre deux heures et quatre heures de l'après-midi. Le sentier franchit d'abord la Cuchilla, arête granitique de 1,800 mètres de hauteur, puis traverse divers ruisseaux assez dangereux dans la saison pluvieuse, et contourne un bassin d'une fertilité exubérante où se trouvait, il y a trois siècles, le village indien de Bonga. Au-delà coule le torrent de Santa-Clara, le plus large de cette région des Montagnes-Neigeuses. Quand notre petite caravane arriva sur le bord de ce cours d'eau, l'orage déjà commençait à gronder, et les feuilles des arbres frémissaient sous le vent impétueux qui précède toujours la pluie. Notre bœuf entra philosophiquement dans l'eau et raidit ses fortes jambes contre la violence du courant. La bonne idée de sauter sur son dos et de nous faire porter jusqu'à l'autre rive nous vint trop tard, et nous le suivîmes pas à pas en essayant d'insérer nos pieds entre deux pierres et en opposant tout le poids de nos corps à la masse d'eau écumeuse. Plus d'une fois roulés à travers les rochers, nous nous accrochions aux blocs couverts d'é-

cume, et enfin nous atteignîmes l'autre rive, presque épuisés, et non sans avoir perdu une partie de notre bagage. Pour ma part, j'avais vu disparaître mes sandales, et j'étais obligé de continuer ma route pieds nus; mais cette perte me laissait indifférent, car j'avais réussi à sauver mon chien, qui avait failli être emporté par le courant. Quelques minutes après, nous arrivions à la cabane de Cuesta-Basilio. Mon camarade s'occupait de faire la cuisine, et je coupais les tiges de fougère qui devaient nous servir de couche, lorsqu'en me retournant je m'aperçus que mon chien n'était pas dans la cabane. Malgré l'orage qui venait d'éclater, je retournai sur mes pas, j'explorai en courant le sentier par lequel nous étions venus et que la pluie avait changé en ruisseau; dans les intervalles de silence laissés par le tonnerre, j'appelai le chien, mais il ne me répondait pas, et je ne pus le découvrir sur le bord du torrent de Santa-Clara. Sans doute le pauvre animal, glacé de frayeur et de froid, n'avait pas eu la force de nous suivre. Quelques jours après, à mon retour de la Sierra-Nevada, j'aperçus sous un tas de feuilles ses ossemens blanchis. Le baudet que j'avais laissé chez l'aveugle du Pantano était également mort, tué par les araignées. Ainsi les trois animaux que nous avions emmenés de Rio-Hacha avaient misérablement succombé.

Il est inutile de décrire ici notre voyage du lendemain : ce furent des fatigues semblables à celles de la veille; mais les paysages devenaient de plus en plus grandioses à mesure que nous avancions dans le cœur de la sierra, et la magnificence du spectacle me faisait oublier que je marchais pieds nus par des sentiers frayés dans le granit. C'étaient des massifs d'avocassiers dont les fruits, tombés par milliers sur le sol, formaient sous nos pas comme une boue odorante; puis c'étaient des fourrés de palmiers ou de fougères arborescentes, des champs de *bihaos* ou de cannes sauvages, des prairies bariolées de fleurs et se redressant en molles pentes vers les montagnes. De ces vastes clairières, on peut contempler les forêts dans toute leur beauté : on les voit prendre leur origine dans les gorges étroites, descendre en serpentant au fond des vallons, s'unir dans la vallée principale comme les torrens qui les arrosent, puis, après avoir formé un fleuve de verdure de plus en plus large, se perdre dans l'immense plaine couverte d'une vapeur bleuâtre. Enfin nous atteignons le col de Caracasaca, nous suivons un ancien chemin pavé en dalles de granit, reste de la civilisation disparue des Taironas, nous traversons le torrent Chiruà sur un pont suspendu construit par les Aruaques, et nous arrivons à la terrasse pierreuse où s'élèvent les huttes du *pueblo* indien de San-Antonio et son église ruinée. Quelques minutes après, nous étions dans la cabane de

Pain-au-Lait (*Pan-de-Leche*), le célèbre cacique ou caporal des Aruaques.

II.

Pain-au-Lait, que j'avais eu déjà l'honneur de voir plusieurs fois à Rio-Hacha, était un petit homme à la peau d'un rouge noirâtre et aux traits sillonnés d'innombrables rides. A sa démarche aisée, à son regard tranquille, on reconnaissait l'homme riche et noble, fier de descendre d'une longue série d'aïeux et satisfait du sort qui lui avait accordé les richesses de ce bas monde. Il possédait en effet une dizaine de bœufs, deux mulets, plusieurs plantations de cannes à sucre et d'arracachas, et, le premier de sa race, il s'était donné le luxe de manger de ces pains au lait auxquels il devait son nom burlesque. Seul parmi tous les Indiens, il pouvait se dispenser pour son commerce de l'intermédiaire des avides traitans espagnols, et lui-même, suivi de ses propres bœufs portant les produits de ses champs, allait échanger ses denrées à Dibulla, à Rio-Hacha ou dans les autres localités de la plaine. D'ordinaire il avait le même costume que ses compatriotes, le chapeau de paille et la tunique de coton bleu; mais quand il descendait en pays espagnol, il tenait à honneur d'apparaître en culottes courtes et revêtu d'une petite jaquette de gros drap gris à boutons de cuivre; on eût dit un paysan de notre belle France. Avec le produit de son trafic, il s'était fait bâtir dans le *pueblo* de San-Antonio, et au milieu de ses diverses plantations, de nombreuses maisons dans chacune desquelles il avait installé une de ses femmes; lui-même habitait une cabane construite au centre du bourg et de beaucoup plus vaste, sinon plus comfortable, que celles de ses sujets. C'est là qu'il rendait la justice; toute discussion, tout procès étaient tranchés par lui, et il était tout à fait sans exemple que des Aruaques mécontens de ses décisions en eussent appelé au tribunal de Rio-Hacha. D'ailleurs, pour mériter l'estime de ses subordonnés, jamais il ne lui était arrivé de s'enivrer en leur présence; quand il vidait une bouteille de *chicha*, il fermait la porte de sa cabane, et personne alors n'eût osé troubler ses méditations profondes. Pain-au-Lait n'avait eu qu'un malheur dans sa vie, mais il avait su faire tourner ce malheur à sa plus grande gloire. Pendant qu'il se baignait dans la rivière de Rio-Hacha, un crocodile lui avait d'un coup de dent enlevé la main droite. Il s'était aussitôt fait fabriquer une main en fer-blanc, que par courtoisie on était convenu de prendre pour de l'argent, et depuis il n'était jamais sorti sans attacher à cette main brillante une canne à pomme d'or qui se balançait majestueusement à côté de lui. Cette canne, célèbre dans toute la province de

Rio-Hacha, était une main de justice, un sceptre royal, une verge de magicien, et les Aruaques n'osaient la regarder qu'en tremblant. Avait-elle une âme? était-elle un dieu? Pain-au-Lait aurait seul pu les renseigner sur ce sujet; mais il se gardait bien de parler de cette canne mystérieuse qui faisait de lui un prophète et un roi.

Lorsque nous nous présentâmes devant Pain-au-Lait, le cacique se balançait dans son hamac; il se leva précipitamment, afin de prendre une position plus majestueuse, et, s'asseyant sur un large tronc de *macana* (1) placé au milieu de sa cabane, il nous indiqua du doigt d'autres siéges plus petits à côté de la porte. Selon l'usage antique de tous ceux qui pénètrent dans la sierra, traitans ou voyageurs, nous venions annoncer notre arrivée au chef, et le prier de nous accorder sa haute protection. En outre nous lui demandions de nous donner l'hospitalité dans l'une de ses cabanes. Pain-au-Lait nous écoutait en fermant les yeux, et de temps en temps il poussait un petit gémissement comme un dormeur obsédé par un cauchemar. Soudain il se leva sans avoir fait la moindre réponse, et, attachant la célèbre canne à sa main de fer-blanc, il sortit de la cabane et disparut. Nous nous interrogions du regard avec étonnement pour avoir l'explication de sa conduite, lorsqu'un Aruaque entra dans la hutte et nous annonça que désormais nous étions chez nous. Pain-au-Lait nous avait fait l'insigne honneur de nous céder sa propre cabane, et il était allé demeurer dans l'une de ses plantations. Immédiatement après son départ, un grand nombre d'Indiens, qui attendaient avec curiosité l'issue de notre entretien avec le cacique, se précipitèrent dans la hutte pour acheter nos marchandises. Bientôt des masses de bananes, d'avocats, de goyaves (2), de malangas (3), d'arracachas (4), s'amoncelaient en pyramides sur le sol; mais la plupart des Indiens, tout en achetant de la morue, des aiguilles et de la laine, parurent scandalisés de ne pas voir de bouteilles d'eau-de-vie dans nos bagages. Ils n'avaient jamais eu affaire à des traitans de notre espèce.

La cabane dont nous étions devenus les habitans, et qui probablement sert encore de palais au cacique des Aruaques, est de forme ronde et peut mesurer environ 5 mètres de porte à porte. Elle est bâtie de troncs de *macanas* plantés circulairement dans le sol et entrelacés de divers branchages. Au-dessus s'élève un énorme toit conique en foin, soutenu à l'intérieur par un système de poutrelles très compliqué. Seule entre toutes les cabanes d'Indiens, celle-ci est munie de portes, mais on n'a point de verroux pour les assujettir,

(1) Fougère arborescente de l'espèce *alsophila*.
(2) *Psidium pomiferum*.
(3) *Maranta malanga*.
(4) *Conium arracacha*.

et quand le vent souffle, il les ouvre et les ferme tour à tour avec fracas. Une claie de cannes sauvages, couverte de foin, règne autour de la cabane à la hauteur d'un mètre environ : c'est la couche du cacique et de ses hôtes ; deux pierres noircies placées au milieu de la hutte, à côté du grand siége d'honneur de Pain-au-Lait, servent de foyer. Les demeures des autres Aruaques sont beaucoup plus modestes que celle de leur cacique. Construites au hasard sur la terrasse de San-Antonio, elles ont exactement la forme de grandes ruches d'abeilles ; les parois se composent en général de cannes sauvages entrelacées, et les toits de foin descendent si bas que pour pénétrer dans l'intérieur il faut presque ramper. Une seule cabane se distingue des autres par son style d'architecture, et de loin peut soutenir la comparaison avec les constructions de Rio-Hacha. Lors de mon passage, elle était habitée par deux dames espagnoles, la mère et la fille. Celle-ci, atteinte aux sources mêmes de la vie à la suite d'un chagrin d'amour et condamnée par les médecins, avait cherché un refuge parmi les Indiens, dans la salubre vallée de San-Antonio ; sa mère l'avait suivie pour la soigner et la disputer à la mort. Pendant cinq ans déjà, elle avait réussi à prolonger la vie de sa Conchita, jeune fille douce, gracieuse et fière, que les Aruaques vénéraient comme la déesse de leurs montagnes.

Le *pueblo* de San-Antonio est situé à 2,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, au pied d'une montagne flanquée du sommet à la base de plateaux étagés l'un au-dessus de l'autre, comme les marches d'une gigantesque pyramide, et offrant à cause de cette disposition un avantage inappréciable aux agriculteurs qui voudront s'y établir. Au-dessous du village coule le rapide torrent de San-Antonio ; la vallée, qui porte le même nom, se compose de bassins arrondis, séparés l'un de l'autre par d'étroits défilés : chacun de ces bassins, rempli d'une couche épaisse d'humus qu'y ont déposée les eaux du lac qui le remplissait autrefois, semble fait pour recevoir un village, et n'attend que la hache et la charrue pour être transformé en champs de la plus incomparable fécondité. De même le Rio-Chiruà, qui se déverse dans le San-Antonio à une petite distance en aval du *pueblo*, parcourt de vastes prairies naturelles où les arbres s'élèvent par groupes assez nombreux pour les besoins des futurs colons, mais assez clair-semés pour n'être pas un obstacle au défrichement. Partout les vallées et les montagnes offrent les terrains les plus favorables à la culture, excepté vers le nord, où le *Cerro-Plateado* (Mont-Argenté) dresse ses escarpemens abrupts de schistes toujours humides et luisans comme le métal. Pour nous fixer dans quelque vallon de cette heureuse contrée, il ne nous restait que l'embarras du choix.

Le surlendemain de mon arrivée à San-Antonio, je m'acheminais

seul vers San-Miguel, autre *pueblo* d'Indiens situé à 2,600 mètres d'altitude environ, sur un plateau sans arbres et semé de débris. Moins riche et moins peuplé que San-Antonio, il a mieux conservé les traditions des anciens temps, et c'est dans le voisinage immédiat de San-Miguel, au milieu des blocs amoncelés de Cansamaria, qu'on célèbre encore les mystères sacrés. Au nord et au sud, deux ravines étroites et profondes, semblables aux fossés d'une citadelle, séparent le village des jardins et des pâturages du plateau; des deux autres côtés, une haie vive de plantes épineuses empêche le passage des porcs, des chiens, des poules ou d'autres animaux domestiques : le *pueblo* est lui-même un temple, et l'homme seul a le droit de s'y introduire. Les rues pavées sont propres comme la cour dallée d'un palais, et des parterres de fleurs entourent les cabanes : à première vue, on s'aperçoit que les traitans espagnols ne pénètrent que rarement dans cette enceinte sacrée et n'ont pas encore eu le temps de la profaner, comme ils ont fait à San-Antonio. Au centre du village s'élève une église qu'on pourrait presque appeler monumentale en la comparant à toutes les autres constructions de San-Miguel : il est vrai qu'on n'y dit jamais la messe, et qu'elle n'a d'autre utilité que de recevoir le scrutin à l'époque des élections.

Lorsque j'entrai dans le *pueblo*, il me sembla d'abord complétement désert; toutes les cabanes étaient vides; un silence de mort régnait autour de moi. Les Indiens, hommes et femmes, étaient sans doute occupés à leurs plantations de bananiers et de cannes, ou bien, comme ils en ont l'habitude à certaines époques, ils s'étaient réunis dans quelque *rancho* de la montagne pour manger un bœuf. Fatigué comme je l'étais, je ne pouvais attendre le retour des Indiens pour réclamer l'hospitalité; j'entrai dans un jardin dont j'espérai plus tard pouvoir dédommager le propriétaire, et je cueillis quelques bananes, puis j'allai m'installer comfortablement dans une cabane où flambait encore un reste de feu. Je sommeillais à demi depuis une ou deux heures, lorsque, peu d'instans avant le coucher du soleil, j'entendis tout à coup une voix retentir près d'une cabane voisine. Je me levai précipitamment pour me présenter aux nouveau-venus, mais je m'arrêtai en voyant que j'allais interrompre une cérémonie religieuse. Six Aruaques étaient accroupis sur le pavé de la rue et gardaient le plus profond silence. Devant eux, un vieillard à la tête échevelée, à l'œil égaré, tendait ses bras vers les glaciers qu'illuminaient les rayons mourans du soleil; puis il se frappait la poitrine, passait la main sur son front, se livrait à des contorsions diverses, grimaçait horriblement et prononçait des mots qui me semblaient sans suite. A mesure que les ombres remontaient la pente du glacier, ses gesticulations devenaient plus violentes, sa

parole sortait plus rauque et saccadée; mais lorsque la dernière flamme, scintillant au sommet du pic neigeux, se fut envolée dans l'espace, le vieillard se tut soudain; sa figure se détendit, ses traits redevinrent humains, et, sans me jeter un regard, il rentra dans la cabane. En même temps, les six Aruaques accroupis rompaient le silence auquel ils s'étaient astreints pendant la cérémonie, et commençaient à parler avec une volubilité sans égale. Plusieurs femmes, assises sur le sol à une distance respectueuse, semblaient n'avoir pris aucune part aux rites sacrés, sans doute parce que leurs nobles époux ne les en jugeaient pas dignes, et malgré les contorsions du *mamma*, elles avaient continué leurs travaux de ménage ou leurs soins de toilette. J'étais probablement le premier blanc qu'elles eussent jamais vu; mais elles ne parurent pas un seul instant me remarquer, car, sous l'œil jaloux qui les surveille, elles n'ont pas le droit de manifester de curiosité, il faut qu'elles restent à l'état de machines. Méprisées en tout, elles n'ont pas même le privilége de demeurer sous le toit conjugal; elles vivent et dorment dans la cuisine, hutte étroite et basse où elles peuvent à peine se tenir debout. Jamais la femme ne s'enhardit jusqu'à dépasser le seuil de la case maritale; elle dépose à la porte la nourriture qu'elle vient de préparer et que le majestueux époux lui fait la grâce de vouloir bien accepter. La femme est l'esclave du mari, et toute jeune fille pauvre qui ne trouve pas de maître devient de droit la chose du riche le plus voisin. On voit que chez les Aruaques la question du paupérisme est résolue d'une manière sommaire, du moins en ce qui concerne la femme. Chez d'autres nations plus civilisées, la solution du terrible problème est à peu près la même, en dépit des complications et des subtilités de l'économie politique.

J'entrai dans la cabane en même temps que les Aruaques; mais le *mamma*, me regardant toujours avec méfiance, ne daigna pas même me saluer : il m'en voulait sans doute de l'avoir surpris dans l'exercice de ses fonctions religieuses. Heureusement j'avais sur moi une lettre d'introduction écrite par un *caballero* de Rio-Hacha à son frère de lait, Pedro Barliza, le seul métis de San-Miguel. Je dépliai la lettre, et je lus moi-même les phrases louangeuses qui célébraient mes qualités et mes vertus. Pedro Barliza était l'un des Aruaques présens : il s'empressa de me souhaiter la bienvenue et de m'offrir un hamac auprès du feu. Il était le seul Indien de la société qui comprît l'espagnol; mais ma lettre n'avait pas produit un moindre effet sur ses compagnons que sur lui : à leurs yeux, je possédais là un talisman souverain qui faisait de moi un être supérieur. Je m'emparai du hamac si gracieusement offert pendant que les Indiens s'asseyaient ou s'agenouillaient près du feu. La flamme, ba-

lancée par le vent, luttait avec l'obscurité, qui avait déjà envahi la cabane, et les visages rouges des Indiens, tantôt cachés dans l'ombre, tantôt éclairés par la réverbération du foyer, apparaissaient et disparaissaient comme des esprits évoqués et conjurés tour à tour. Ils ouvraient et fermaient la bouche par un mouvement rhythmique, et savouraient voluptueusement le *hayo* (1). Pour cette besogne, de beaucoup la plus importante de leur vie, tous les Aruaques tiennent dans la main gauche une petite calebasse renfermant de la chaux en poudre. Ils prennent d'abord dans une espèce de blague, semblable à celles de nos fumeurs, des feuilles de *hayo*, puis ils les mâchent pour en extraire le suc qu'ils laissent tomber de leur bouche sur le bord de la calebasse; ensuite ils saupoudrent ce suc de chaux au moyen d'une petite baguette qu'ils promènent sans cesse sur le mélange afin d'opérer une combinaison plus intime entre les deux substances. De temps en temps ils portent cette baguette à la bouche et aspirent avec volupté la mixture corrosive. Les Indiens et les nègres du Pérou font également un grand usage du *hayo*, et prétendent pouvoir jeûner pendant une semaine et davantage, pourvu qu'on leur donne une provision suffisante de feuilles de cette plante. Le célèbre naturaliste Tschudi, dont le témoignage ne saurait être suspect, affirme avoir vu en mainte occasion des individus qui travaillaient pendant plusieurs jours consécutifs et se contentaient de mâcher du *hayo* pour réparer leurs forces. Les Aruaques ne connaissent pas cette propriété merveilleuse de leur plante favorite, et lorsque j'en parlai à Pedro Barliza, il éclata d'un rire très incrédule, partagé par tous ses compagnons.

La conversation, engagée d'abord au sujet du *hayo*, ne tomba pas de plusieurs heures, grâce à la curiosité de Barliza. Il m'accablait de questions faites en mauvais espagnol, et traduisait aussitôt mes réponses en langue aruaque; chacune semblait provoquer le plus vif étonnement : c'étaient des exclamations sans fin, des éclats de rire ahuris. Dans leurs conversations les plus ordinaires, les Aruaques ne peuvent finir une phrase sans pousser un ah! exprimant chez eux l'impuissance du langage et ce qu'on pourrait appeler l'emmaillottement de la pensée : on dirait que leur discours, aussi rapproché de la nature qu'il est possible, ne se compose que d'interjections. Après m'avoir écouté, ils semblaient émerveillés au-delà de toute expression et ne faisaient plus entendre que des voyelles admiratives chantées sur tous les tons de la gamme. La stupéfaction fut au comble lorsque je fis flamber une allumette chimique : malgré

(1) *Erythroxylon*. C'est le *coca* des Péruviens, petit arbuste dont la feuille ressemble à celle de l'acacia ou de l'indigo.

leur titre d'électeurs et d'éligibles, malgré les rapports trop fréquens qu'ils ont avec les trafiquans espagnols, ils n'avaient pas encore vu cette merveille de l'industrie moderne. Le grand-prêtre seul m'écoutait avec un intérêt mêlé d'une certaine répugnance : il voyait que j'étais un plus savant *mamma* que lui, et plissait sa lèvre supérieure avec une affectation de dédain. Je continuai sans avoir l'air de m'apercevoir de la sourde opposition du magicien, et je fis un cours en règle à mes nouveaux amis. Je leur parlai de l'Espagne, qui leur avait autrefois porté la guerre et le baptême, mais qui leur avait aussi donné la canne à sucre, le café et tous leurs animaux domestiques; ensuite je leur parlai de l'Angleterre, dont ils voyaient quelquefois du haut de leurs montagnes les navires, semblables à de petits insectes patinant sur la surface des eaux; je leur dis aussi quelques mots de ces terribles Yankees, qu'ils se représentaient comme d'effroyables démons n'ayant pas même une figure humaine. Pour leur faire comprendre mes explications, j'essayai de leur dessiner sur le sol une petite carte à la lueur d'une torche allumée au foyer; ils se penchèrent l'un après l'autre sur ces lignes bizarres, qu'ils eurent l'air de comprendre. Pour agir sur l'intelligence de ces enfans encore incultes de la nature, il faut nécessairement se servir d'un interprète qui puisse traduire nos idées complexes en idées infiniment plus simples et plus rudimentaires. Par l'entremise de Barliza, métis appartenant à la fois aux deux races, mes paroles présentaient un sens aux Aruaques; mais combien de fois plus tard ne tentai-je pas en vain de me faire comprendre par des Indiens de San-Antonio qui parlaient un peu l'espagnol! J'éprouvais même une grande difficulté à leur faire nommer un objet que je mettais sous leurs yeux : ils me regardaient pendant longtemps, répétaient plusieurs fois ma question, marmottaient quelques paroles inintelligibles, puis, avec une explosion de rire, me répondaient qu'ils ne comprenaient pas.

On affirme généralement que, toute proportion gardée, les montagnards sont plus grands, plus forts, plus intrépides que les habitans des plaines. Il n'en est pas ainsi dans l'état du Magdalena, ni même, à ce qu'il paraît, dans la Nouvelle-Grenade tout entière. Les Aruaques, tribu des montagnes, sont plus petits, plus faibles, moins intelligens que les Goajires, tribu de la plaine; ceux-ci sont resplendissans de beauté, ceux-là laids et souvent infirmes; ils sont pusillanimes et tremblent sous le regard d'un Espagnol, tandis que les Goajires sont inaccessibles à toute crainte, et par trois siècles de lutte ont su maintenir leur précieuse liberté. Les deux tribus diffèrent aussi complétement par la couleur : les Goajires ont la peau d'un rouge éclatant comme la brique; les Aruaques sont presque

noirs. Leurs femmes, toujours sales et fétides, sont vêtues d'une espèce de sarrau de toile qui gêne tous leurs mouvemens et les force à marcher à petits pas; elles portent leurs enfans sur les reins, dans un petit sac suspendu à leur front par une corde plate. Courbées péniblement afin d'équilibrer ce poids, avançant leurs mains pour tisser leurs *muchillas*, elles fournissent ainsi des courses de dix et quinze lieues par les sentiers raboteux de la montagne : on dirait de gigantesques sarigues portant leur progéniture sur leur dos. Quelle différence entre ces malheureuses femmes et les belles Goajires, à l'œil fier, au sein nu, superbement drapées dans leurs manteaux et posant leurs enfans à califourchon sur leurs hanches! Aruaques et Goajires, que dans toute carte ethnologique on a classés jusqu'ici sous la même teinte, diffèrent autant les uns des autres que le Français diffère du Tatar. Du reste, ils s'abhorrent, et si les Aruaques descendent rarement dans la plaine, cela provient surtout de l'épouvante que leur inspirent les autres peaux-rouges.

De quelle région de la Côte-Ferme les Aruaques sont-ils originaires? Quelques-uns prétendent qu'ils habitaient autrefois la plaine près des bords de l'Enea, et qu'ils s'enfuirent dans les montagnes à l'approche des Espagnols. L'historien Plaza, avec plus d'apparence de raison, les considère comme un reste de la puissante tribu des Taironas, qui occupaient toute la côte depuis le golfe d'Urabà jusqu'à l'embouchure du Rio-de-Hacha. Pocigüeira, leur place d'armes et leur principale forteresse, située non loin de l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les huttes de San-Miguel, avait été bâtie pour la protection des mines d'or de Tairona, qui avaient donné leur nom à la tribu. Les Aruaques, aujourd'hui si pauvres, avaient à cette époque de l'or en abondance, et leurs vases les plus grossiers étaient formés de ce métal. La tradition ajoute qu'ils connaissaient l'art de ramollir tous les métaux au moyen d'une herbe magique et de les pétrir comme des potiers pétrissent l'argile; bien des habitans de Rio-Hacha affirment avoir vu dans la sierra des ornemens d'or sur lesquels on reconnaît distinctement l'impression des doigts du fabricant. Vraies ou réelles, ces richesses des Aruaques exaltèrent l'avidité des Espagnols. En l'année 1527, le *conquistador* Palomino se noya dans la rivière qui porte son nom, en essayant de pénétrer dans la gorge de Pocigüeira. Trois ans plus tard, Lerma, le gouverneur de Sainte-Marthe, renouvela sans beaucoup de succès une tentative d'invasion. Enfin en 1552 Ursuà parvint à remonter les vallées de la sierra jusqu'aux villages indiens. La plupart des Aruaques s'enfuirent, et, traversant les Andes et les *llanos*, allèrent s'établir sur les bords de l'Orénoque, où leurs descendans se trouvent encore. Quelques-uns cependant se réfugièrent au pied des glaciers et réussirent à cacher leur retraite

aux conquérans espagnols, qui cherchèrent vainement l'Eldorado de Tairona, et durent se retirer après avoir fait un butin insignifiant. De nos jours, le nombre des Aruaques ne dépasse probablement pas un millier. En 1856, ils étaient un peu moins de cinq cents dans les deux *pueblos* les plus considérables de la sierra, San-Antonio et San-Miguel. Tairona n'est plus aujourd'hui qu'une montagne sacrée, un Olympe où siégent de mystérieuses divinités. C'est là que se trouvent, à côté l'un de l'autre, le paradis et l'enfer; c'est là que vont ressusciter tous ceux qui meurent, et celui qui serait assez téméraire pour approcher du redoutable mont périrait à l'instant même, afin de tenir compagnie à ceux dont il aurait profané la demeure. Souvent les morts de Tairona éprouvent le besoin de revoir un de leurs parens, de leurs amis, ou quelque animal chéri qu'ils ont laissé sur la terre. Aussitôt flétris par le souffle invisible de la mort, les êtres qu'ils ont visités ne tardent pas à tomber malades et à mourir : c'est là ce qui explique les fièvres aiguës et les morts soudaines. Parfois on entend la montagne mugir : « c'est la voix des trésors qui parle! » disent les Aruaques. Comme une peinture qui reparaît sous un badigeon grossier, l'ancien paganisme persiste chez les Aruaques en dépit des formes catholiques qui leur ont été imposées par les Espagnols. Ils pratiquent les deux religions, mais leur cœur est à celle qu'ils tiennent de leurs pères et suivent en secret. Entre eux, aucun marché n'est valable, s'il n'a été ratifié par une incantation du *mamma*. Leurs noms chrétiens ne sont autre chose que des noms officiels, et quand ils ne craignent pas d'être entendus par un Espagnol, ils s'appellent par leurs noms mystiques.

Les Aruaques sont industrieux, et, malgré leur peu d'intelligence, ils savent une foule de choses que les Goajires, amoureux de leur liberté, ignorent complétement. Évidemment les éducateurs des Aruaques ont été le froid et la faim. Pour vivre dans ces hautes vallées de la sierra, il ne suffit pas aux Indiens de parcourir les forêts et de ramasser les fruits qui tombent : il faut aussi qu'ils plantent et qu'ils sèment, qu'ils bâtissent des demeures et qu'ils tissent des vêtemens. Ils vendent aux traitans des cordes et des sacs qu'ils tissent avec la fibre de l'agave américaine, et qu'ils savent teindre de diverses couleurs. Une écorce d'arbre appelée *naula* leur donne une inaltérable nuance lie de vin; de même une graminée à fleurs jaunes leur fournit une belle couleur dorée qu'ils appliquent sur les tissus au moyen d'un agent qu'il faut bien nommer, puisqu'il joue chez les Aruaques un rôle industriel important. Cet agent, c'est la salive, avec laquelle ils préparent aussi leur eau-de-vie et leur fromage en mâchant soit des cannes à sucre, soit du lait, et en cra-

chant à la ronde dans une énorme calebasse. On dit que la *chicha* fabriquée par ce procédé plonge dans une ivresse beaucoup plus redoutable que l'eau-de-vie ordinaire. Heureusement les Aruaques ne savent pas encore extraire de l'agave cette liqueur que les Mexicains appellent *pulque*. C'est bien assez pour les corrompre et les tuer lentement de leur terrible *chicha* et du rhum frelaté des traitans, sans qu'on leur enseigne encore un nouveau moyen de se détruire!

Les traitans, blancs ou noirs, sont le fléau des Aruaques. Ils disent beaucoup de mal de ces pauvres Indiens, et cela par la simple raison que l'oppresseur calomnie toujours l'opprimé. Il est vrai, les Aruaques sont hypocrites comme tous les faibles; mais cette hypocrisie n'est point perfide, c'est l'hypocrisie de la sarigue, qui fait la morte dès qu'on la touche, de peur d'être torturée et mangée. Comment s'étonner si les Aruaques, toujours trompés et pillés, deviennent soupçonneux et craintifs, et si les plus hardis d'entre eux cherchent à se venger? Comment s'étonner encore si leur vengeance est celle de la ruse? Dans une lutte ouverte, ils auraient le dessous, il leur faut se cacher pour faire du tort à leurs puissans ennemis; néanmoins, quelle que soit leur haine, ils sont toujours esclaves de leurs dettes, et même, lorsque le traitant, qui leur a fait payer l'eau-de-vie huit ou dix fois sa valeur, vient à mourir, les Aruaques vont à la recherche des héritiers pour leur payer intégralement le sucre ou les cordes d'agave qu'ils se sont engagés à fournir. Les trafiquans le savent et avancent parfois aux Indiens jusqu'à 100 ou 200 piastres de leurs mauvaises marchandises. Jamais ceux-ci ne cessent d'être débiteurs, et le vice de l'ivrognerie, qu'on prend bien soin d'encourager chez eux, les empêche de sortir du gouffre. Autrefois, pour les faire payer plus vite, on les menaçait de vendre leurs huttes et leurs cannes; mais, depuis 1848, la contrainte par corps et la saisie des immeubles pour non-paiement de dettes ont été abolies. Par reconnaissance, par la force des traditions et par cet antagonisme naturel des races qui jette tous les Indiens dans le parti libéral et la plupart des blancs dans le parti conservateur, les Aruaques se sont rangés comme un seul homme sous le drapeau du progrès. Lors des élections, toutes les voix sont acquises au candidat avancé, excepté la voix de Pain-au-Lait, qui se croit obligé par ses richesses et son titre de caporal de se proclamer conservateur; mais son exemple n'entraîne personne, et l'on dit même qu'un jour de scrutin il fut chassé de l'église parce qu'il avait tenté de troubler le vote en brandissant sa canne à pomme d'or. C'est ainsi que les événemens de 1848 ont eu leur contre-coup jusque dans les montagnes de la Sierra-Nevada, et bien des Indiens qui ignoraient même le nom de la France se passionnaient jusqu'à la frénésie pour des questions qu'elle avait soule-

vées. Rien ne prouve mieux combien les peuples sont solidaires les uns des autres; comme s'ils formaient une chaîne électrique, tous frémissent à la fois sous le même choc.

III.

Après ma visite à San-Miguel, j'employai une dizaine de jours à parcourir les forêts et les prairies de la Sierra-Nevada. Chacune des vallées que je visitai renferme des terrasses et des bassins admirablement propices pour la culture, échelonnés de zone en zone dans un espace de quelques lieues et pouvant produire toute la série des plantes cultivées, depuis la vanille aromatique, toujours baignée par une atmosphère moite et brûlante, jusqu'au lichen d'Islande, qui germe péniblement sur la terre froide au pied des rochers neigeux. De toutes ces vallées, chaudes, tempérées ou froides, celle qui me satisfit le plus complétement fut la vallée de San-Antonio : nulle part le climat ne me sembla plus beau, la terre plus fertile; les moustiques y sont rares, les gros *barberos* presque inconnus; les serpens, assez communs, sont pour la plupart de petits boas inoffensifs : en outre, le village a l'immense avantage de communiquer avec la plaine par un sentier de mulets. Je me décidai pour une espèce de prairie d'une cinquantaine d'hectares, située à une demi-lieue de San-Antonio, sur le bord du torrent Chiruà et sur le revers de la montagne de Nanù. Dès que mon choix fut arrêté, je repartis avec Luisito pour faire à Rio-Hacha les modestes préparatifs de notre colonisation.

Notre voyage de retour fut semé de moins d'incidens que notre voyage d'exploration, mais il ne laissa pas d'être très pénible, surtout pour moi, qui avais usé dans les courses de montagnes plusieurs paires de sandales grossièrement faites en cordes d'agave, et qui avais les pieds déchirés et meurtris par les pierres. A la fin du second jour de marche, j'arrivai tout écloppé au village de Dibulla, et, me sentant incapable de continuer la route à pied, je louai un *cayuco* pour nous transporter à Rio-Hacha. Malheureusement, la mer étant très houleuse, il ne nous fut possible de partir qu'après deux jours d'attente que je passai étendu sur le sol dans la cabane du batelier, pauvre lépreux dont je n'osai pas refuser l'hospitalité trop empressée. Quand je fus enfin de retour à Rio-Hacha, il me fallut plus d'un mois pour me reposer complétement de mes fatigues.

Nos préparatifs d'émigration terminés, il fut décidé que je partirais le premier avec Luisito et les deux jeunes mulâtres Mejia et Bernier, qui voulaient devenir membres de notre colonie; don Jaime Chastaing devait attendre encore quelques jours afin de surveiller

l'embarquement des instrumens d'agriculture et des outils nécessaires pour la construction de nos cabanes. Rendu sage par l'expérience, je choisis la route de mer; mais en dépit de mes précautions, ce second voyage devait être encore plus émaillé d'accidens et plus périlleux que le premier. Dès que nous eûmes dépassé Punta-Tapias, le vent, devenu plus fort, imprima une grande vélocité à notre barque informe, creusée dans le vaste tronc d'un fromager; malgré les efforts des bateliers pour maintenir le *bongo* perpendiculaire à la lame, le malheureux esquif était ballotté à droite et à gauche, et chaque vague le remplissait d'écume. Bientôt il arriva en face de Dibulla, où nous devions débarquer. Tenir plus longtemps la mer dans une embarcation pareille était insensé, il fallait nous diriger résolûment vers l'embouchure du Rio-Dibulla au risque de naufrager; « mais que m'importe, disait le patron du *bongo;* homme horrible dont le visage n'était qu'une grande boursouflure noire rayée de jaune, que m'importe, pourvu que je me sauve? » Plus nous approchions du bord, plus la mer devenait furieuse; chaque vague, chargée de sable, nous poursuivait en rugissant, s'écroulait comme un rocher au-dessus de nos têtes, remplissait à demi la barque d'eau salée, puis la laissait osciller comme étourdie sous le coup, jusqu'à ce qu'une nouvelle vague, plus haute encore, vînt nous pousser devant elle. Enfin un choc plus violent que les autres renversa le *bongo*, et sans trop savoir ce qui nous arrivait, nous fûmes tous, dans le désordre le plus pittoresque, portés d'un jet puissant au milieu des sables de l'embouchure. C'est ainsi que, une fois sur quatre, on débarque dans le port de Dibulla. La mer y est toujours plus grosse qu'à Rio-Hacha, parce que la côte s'y recourbe directement en travers de la marche des vents alizés et reçoit en plein le choc des vagues. Cependant les ouragans y sont aussi inconnus que dans les autres parages des mers grenadines.

Je devais engager les Aruaques qui pourraient se trouver à Dibulla à me louer leurs bœufs de transport; ces animaux, nés et élevés dans la sierra, ont seuls le pied montagnard et peuvent seuls porter de lourds fardeaux à travers les torrens et les marais : des bêtes de somme habituées à ne suivre que les sentiers de la plaine résistent rarement à la fatigue de pareils voyages, et le plus souvent on est obligé de les laisser en route. Pas un Aruaque n'était à Dibulla : il fallait donc, bien malgré moi, m'arrêter dans cet affreux village, environné de marais et de *caños* à l'eau croupissante.

Vers le milieu du XVIe siècle, Dibulla, que les Espagnols appelaient alors San-Sebastian-de-la-Ramada, et qu'habitait une fraction de la tribu des Taironas, était une ville riche et puissante. Lerma, le gouverneur de Sainte-Marthe, y leva, dit la tradition, une con-

tribution de guerre de 200,000 piastres; aujourd'hui il ne reste rien à Dibulla qui rappelle les splendeurs et les richesses d'autrefois. Dans un espace assez étendu, circonscrit par le Rio-Dibulla, la mer, des marécages remplis de palétuviers et l'infranchissable massif de la forêt vierge, se trouvent plusieurs jardins, semblables à des amas de broussailles, et des cabanes éparses plus vastes et plus commodes, mais plus délabrées que les huttes des Aruaques. Plusieurs de ces maisons sont complétement disloquées. La première que je vis n'avait plus que deux parois déjetées sur lesquelles reposaient encore, en guise de toit, quelques feuilles de palmier tordues par le vent, comme des restes de voiles sur un navire en détresse. La place des deux parois écroulées était marquée par des débris de plâtras qu'on ne s'était pas même donné la peine de déblayer. Toute une famille vivait dans cette ruine, qu'un coup de vent un peu plus violent que les autres aurait pu complétement jeter sur le sol; la femme vaquait à ses occupations ordinaires, les enfans jouaient à cache-cache entre les meubles, et le père de famille, majestueusement installé dans un vaste fauteuil, contemplait tour à tour la nature et son pot-au-feu.

Dans les rues, ou plutôt les sentiers de Dibulla, grouillent des enfans des deux sexes, le plus souvent complétement nus et remarquables par leur énorme ventre et le prodigieux développement de leur nombril. Presque tous les habitans du village, hommes ou femmes, sont atteints d'éléphantiasis, de lèpre, ou de telle autre affreuse maladie de la peau. On ne peut se faire une idée de l'aspect hideux de ces figures et de ces corps tachetés comme des peaux de salamandres. A peine ose-t-on regarder tous ces êtres soi-disant humains, qui d'ailleurs sont très satisfaits de leur personne et se mirent avec complaisance dans des lambeaux de miroirs. Les horribles maladies dont ils sont atteints ont sans doute pour causes l'absorption des miasmes paludéens, les piqûres des insectes, la mauvaise alimentation, les habitudes immondes, et peut-être aussi la dégénérescence des races, mélangées au hasard dans une véritable promiscuité. Presque tous les habitans du village souffrent d'un gonflement de la rate et du foie. Nombre d'entre eux contractent en outre la *jipatera* ou géophagie, et mangent avidement de la terre, du bois, de la cire; ils font surtout leurs délices de débris d'ardoise. Le voyageur grenadin Ancizar, qui a observé cette maladie en d'autres parties de la Nouvelle-Grenade, a souvent entendu des malheureux affirmer qu'en temps de pluie l'ardoise a le goût du pain.

Dès le troisième jour de résidence à Dibulla, j'étais saisi d'une terrible fièvre. Toutes les commères de l'endroit s'assemblèrent en

grand conseil autour de la natte sur laquelle j'étais étendu, et chacune prononça son avis sur mes chances de vie et de mort : l'opinion générale fut qu'on me porterait dans quelques jours au cimetière. C'était chose grave en effet que de tomber malade dans un village où les seuls médecins sont des lépreux et des mangeurs de terre, où l'on ne peut trouver ni quinine, ni remèdes autres que des simples appliqués au hasard, où la vermine et les animaux nuisibles de toute sorte peuvent librement entrer. Plus d'une fois des lézards, pénétrant dans ma cabane par les fentes des parois, vinrent me rendre visite, et l'un d'eux, grand *lobo* de deux pieds de longueur, se nicha même sur ma poitrine pendant que je dormais d'un sommeil délirant. Une autre fois, un jaguar dévora un âne dans l'enclos mal fermé attenant à ma hutte. C'étaient là des incidens peu agréables en eux-mêmes, mais ils me faisaient peut-être du bien en me rappelant au sentiment des choses extérieures, et lorsque mon associé don Jaime arriva de Rio-Hacha muni des drogues les plus indispensables, le plus fort de la crise était passé.

Mon visiteur le plus assidu était le *padre* Quintero, curé de Dibulla. Il se disait blanc et peut-être l'était-il d'origine; cependant il était aussi brun que les autres Dibulleros, et par le costume il ne se distinguait pas davantage de ses paroissiens. Il avait été jadis curé des *pueblos* de la Sierra-Nevada; mais, dominé par la funeste passion de l'eau-de-vie, il avait si bien su se déconsidérer qu'un jour un timide Aruaque avait osé lever la main sur lui et le frapper. Puis sa maîtresse, désireuse de revoir ses amis de la plaine, s'était enfuie à Dibulla : aussitôt il avait quitté sa cure et sa plantation pour se mettre à la poursuite de la belle fugitive, et, s'installant à Dibulla, il avait imposé, bon gré, mal gré, sa direction spirituelle aux habitans du village. Il est bon d'ajouter que le *padre* se faisait généralement pardonner sa conduite et ses vices par sa franchise, sa jovialité, son désintéressement; en outre il avait pour moi l'inappréciable avantage de connaître la Sierra-Nevada mieux que personne et d'en avoir exploré les principales vallées.

Une des faiblesses du *padre* Quintero était de se croire très savant, et rarement il ouvrait la bouche sans introduire dans sa conversation quelques mots d'un prétendu latin qui contribuait plus que toute autre chose à lui conserver un peu d'influence. Lorsqu'il m'aborda pour la première fois, il me salua du titre de *dominus* et me récita un passage de son bréviaire; mais un sourire ironique lui donna sans doute à penser que je savais à quoi m'en tenir sur son talent de linguiste, car depuis il ne m'interpella plus en latin que dans ses momens d'oubli. La compagnie et la conversation du curé de Dibulla me furent, je dois l'avouer, d'un précieux secours pen-

dant mes longues matinées de souffrance; mais l'après-midi, lorsqu'il avait déjà commencé ses libations, il devenait tout à fait insupportable : alors il tombait à mon cou, me faisait la confidence de ses chagrins domestiques, versait sur ma figure des larmes d'émotion, exigeait de moi la promesse solennelle de toujours haïr les barbares Espagnols et l'impitoyable général Moralès, qui avait fait fusiller son père. La nuit venue, mon voisin le *padre* devenait plus fatigant encore : il réunissait des compagnons d'ivresse, et sous le prétexte de rendre les devoirs de la courtoisie castillane au *caballero* étranger, il organisait à ma porte un chœur plus bruyant que musical. De ces chansons diverses qui tant de fois interrompirent mon repos, il en est une dont les sons discordans retentissent encore à mon oreille. Comme la plupart des chansons populaires, elle se compose d'un thème d'amour ourdi avec un sujet tiré des occupations journalières. Tel en est à peu près le sens :

« Batelier, prends ton aviron! — Batelier, embrasse ta chérie! — Il faut partir! Rame sur la mer profonde! — Rame, rame loin de ta belle. — Quand les vagues bondiront autour de ta barque, — les amoureux danseront autour de ta maîtresse!

« Batelier, prends ton aviron! — Batelier, embrasse ta chérie! — Peut-être un rocher brisera ta barque. — Peut-être la perfide brisera ton cœur. — Ton espoir de richesses se perdra sous les flots, — tes illusions d'amour s'en iront en fumée.

« Batelier, prends ton aviron! — Batelier, embrasse ta chérie! — Peut-être aussi les vagues seront calmes; — peut-être ce cœur de femme te sera-t-il fidèle. — Tu rapporteras de l'or dans ta barque, — tu rapporteras l'amour et des baisers! »

La première période de ma convalescence dura deux longs mois, pendant lesquels don Jaime maudit bien des fois sa triste destinée et se plaignit d'être le plus malheureux des hommes. Le fait est que le sort ne lui était pas favorable. Les Aruaques, effrayés par les menaces des traitans, qui craignaient en nous des concurrens ou peut-être des juges de leurs exactions infâmes, refusaient de louer à aucun prix leurs bêtes de somme; un seul se chargea d'emporter une caisse d'outils, mais en route il la força, enleva tout ce qui lui plut et laissa le reste sur le chemin. Il nous restait à tenter une dernière épreuve. J'expédiai Luisito vers Pain-au-Lait pour lui exposer notre triste situation, lui faire part de nos projets et le prier de nous louer ses bœufs et ses deux mulets. Quelques jours après, Pain-au-Lait arrivait lui-même avec sa caravane. Le départ fut aussitôt organisé. Il fut convenu que don Jaime et moi nous partirions immédiatement sur les deux mulets du cacique, et que Luisito et ses deux compagnons nous suivraient avec les bêtes de somme. Le premier jour de notre

voyage, de Dibulla à Cuesta-Basilio, fut aussi heureux que possible; mais par une de ces séries de contre-temps qui ont donné lieu à tant de proverbes dans toutes les langues, le lendemain ne devait pas s'écouler sans qu'il nous arrivât un grave accident. Le mulet que je montais se cabra dans un endroit périlleux du chemin et refusa d'avancer; j'essayai vainement de l'exciter, il s'affaissa sur ses jambes de derrière, ses yeux s'égarèrent, il fut agité d'un tremblement nerveux : à n'en plus douter, il était atteint de la maladie le plus souvent mortelle appelée *esrengadura*. Il fallait donc continuer ma route à pied, car don Jaime avait les jambes toutes gonflées par suite des piqûres d'insectes et ne pouvait descendre de sa monture. Je présumai trop de mes forces et je marchai bravement pendant quelques heures; mais, épuisé par ma longue maladie, je ne pus résister à la fatigue. Je sentis peu à peu la vie m'abandonner; soudain tout devint noir autour de moi, et je tombai évanoui sur le sol.

Quand je me réveillai, un frisson continuel secouait mes membres. J'étais étendu au bord du sentier sur un lit de feuilles de fougère; don Jaime construisait au-dessus de mon corps un petit ajoupa de branches et le recouvrait de feuilles de *bihao*. Il m'offrit de me céder sa monture, mais je refusai, car à son âge il eût été d'une extrême imprudence de rester sur le sol exposé à l'orage, et d'ailleurs, malade comme je l'étais, il m'eût été probablement impossible d'arriver seul à San-Antonio; il valait beaucoup mieux, sous tous les rapports, qu'il partît lui-même aussi promptement que possible et me renvoyât son mulet ou telle autre monture par un guide aruaque. Il comprit, et bientôt après je le vis disparaître à un tournant du sentier. Ma position était critique; déjà le vent, précurseur de l'orage, commençait à siffler; il éclata et secoua mon ajoupa comme une branche, les feuilles de *bihao* qui me garantissaient se déplacèrent; l'eau descendant du ciel en averse se fraya un passage à travers le toit rustique et m'inonda. Enfin la nuit vint, l'orage cessa, mais à l'orage avaient succédé les essaims de *sancudos*; j'essayai vainement de trouver un instant de sommeil sur le sol humide, et la fièvre me tint constamment éveillé. Lorsque les premières lueurs du jour descendirent du sommet des montagnes, l'attente, ce sentiment d'ordinaire si pénible, obséda tout mon être. Chaque branche d'arbre grinçant sur une autre branche se changeait en cri d'appel; les hurlemens des singes aluates étaient pour moi des voix d'amis venant me délivrer; le murmure du torrent bondissant sur le rocher me semblait le galop d'un cheval. Tout à coup j'entendis des pas retentir sur le sentier pierreux et j'aperçus un Indien venant du côté de la plaine; il parut très agréablement surpris de voir un blanc dans ce piteux état, et, s'installant sur un rocher en face de mon ajoupa, il me

contempla longuement avec un sourire de satisfaction. N'étais-je pas à son avis un de ces hommes exécrables qui venaient l'exploiter, lui et ses frères, l'asservir de dettes, en faire l'esclave d'un travail continuel? Ce n'était que justice si les génies de Tairona me punissaient par la maladie et la mort d'avoir aidé à la destruction de la pauvre tribu vaincue. Quand il eut suffisamment savouré sa vengeance, il s'éloigna en ricanant, et j'eus la lâcheté de le voir disparaître avec regret; il animait un peu ma solitude et me rendait l'attente plus facile. Heureusement que bientôt après arrivèrent Luisito et les deux mulâtres suivis des bœufs qui portaient nos instrumens d'agriculture : c'étaient des amis, presque des sauveurs, que je saluais dans ces trois hommes qui venaient à mon aide, et celui qui resta près de moi pour me servir de garde-malade calma en grande partie ma fièvre par sa seule présence. L'orage de la journée avait déjà commencé depuis une heure, lorsque j'eus la joie d'entendre les cris d'un Aruaque descendant à dos de mulet du haut de la montagne. Dès qu'il fut arrivé, je me fis hisser en selle à sa place, et nous partîmes à travers la tempête pour San-Antonio, où cinq heures après je trouvai enfin une boisson fortifiante, une couche et un abri.

J'avais donc atteint, et non sans peine, le terme de mon voyage, et je pouvais croire que l'œuvre de la colonisation était sérieusement commencée. Mille vaines illusions, évoquées en partie par la fièvre, flottaient devant mon esprit : déjà je voyais les pentes des montagnes couvertes de champs de café et de bosquets d'orangers; les Aruaques, heureux et libres, fondaient des communautés florissantes; des écoles s'ouvraient pour les enfans des Indiens; des colonies d'Européens défrichaient les forêts vierges; des routes étaient frayées dans toutes les directions; que sais-je? un service régulier de paquebots desservait le port de Dibulla. Certainement toutes ces choses se réaliseront un jour; mais je ne devais y être pour rien, et toutes mes espérances personnelles devaient misérablement s'évanouir. Peu de lignes suffiront pour raconter le dénoûment de mon entreprise.

Dans les premiers jours, tout alla pour le mieux. J'étais malade, il est vrai, et je ne pouvais que rarement faire un pas hors de ma cabane; mais don Jaime avait commencé les travaux avec une furie plus que juvénile, et en deux endroits différens : à San-Antonio même, dans un jardin presque abandonné que nous avions acheté, puis à Chiruà, dans les terrains choisis lors de mon premier voyage. On défrichait, on plantait des bananiers, des cafiers, des cannes à sucre, des légumes de toute sorte; on roulait des blocs de granit sur une petite terrasse où devait s'édifier notre maison de ville; on

abattait des *macanas* pour la maison de campagne; on élevait en plusieurs endroits les barrières et les haies de cactus nécessaires pour empêcher l'irruption des animaux; on mettait le feu aux herbes de la prairie : tout se faisait à la fois. J'étais vraiment effrayé d'une telle fougue; mais j'étais trop heureux de cette activité inattendue pour oser reprocher à don Jaime toutes ces entreprises menées de front.

Un mois complet ne s'était pas écoulé que déjà le travail s'était singulièrement ralenti. Tout commençait à déplaire à don Jaime, la terre, l'air, les eaux, les Indiens, l'agriculture. Sous prétexte de chercher une plantation plus fertile et mieux arrosée, il interrompit le défrichement de la prairie du Chiruà, et alla faire choix d'autres terrains à une demi-lieue plus loin du village. Il ne tarda pas à se brouiller avec le jeune Mejia, notre meilleur ouvrier associé, et sans le renvoyer précisément, car c'était moi qui l'avais engagé à nous suivre, il réussit à le faire partir à force de vexations et de taquineries. Chose bien plus grave encore, il se rendit les Aruaques hostiles, ce qui nous exposait à mourir de faim, car, en attendant la fructification de nos bananiers et des autres plantes alimentaires, nous étions obligés d'acheter notre nourriture aux Indiens; sans la protection de Pain-au-Lait, personne ne serait plus venu s'approvisionner de laines ou d'autres marchandises dans notre cabane, et la famine nous eût immédiatement forcés de redescendre à Dibulla. Le désespoir s'empara de don Jaime; il déplorait son lamentable destin, il maudissait ses cheveux blancs, il regrettait les douces soirées de causerie passées à Rio-Hacha devant la porte de l'ingénieur Rameau; enfin il m'annonça que l'association était rompue, et fit ses préparatifs de retour. Que pouvais-je faire moi-même dans ce désastre de mes projets de colonisation? Si j'avais été bien portant, j'aurais pu continuer seul l'entreprise en modifiant mes plans, mais trois mois après mon arrivée dans la sierra j'étais encore aussi malade que le premier jour; les pluies continuelles de la saison faisaient fermenter le toit de foin sous lequel je reposais et corrompaient l'atmosphère qui m'entourait; je luttais contre la mort et sans la certitude de la vaincre; seul, je devais nécessairement succomber. Il fallait partir. Avec une profonde tristesse, je quittai ces pauvres Indiens, encore aussi barbares que le jour où je les avais vus pour la première fois; bientôt après, je perdis de vue ma cabane et son jardin, la vaste prairie de Chiruà; puis je vis disparaître la vallée de San-Antonio derrière un contre-fort de la montagne, et, gravissant le sentier rocailleux de Caracasaca, je cessai d'entendre le torrent dont la voix avait si souvent répondu à mes rêves d'avenir. Quelques mois après, j'étais en Europe.

Il est impossible de le nier : les premiers Européens qui s'établiront dans la Sierra-Nevada auront bien des dangers à courir et bien des fatigues à vaincre avant de réussir définitivement. Ils auront à souffrir des fièvres paludéennes; des chemins en mauvais état, des marécages impraticables empêcheront souvent le transport de leurs denrées; l'inimitié des traitans avides leur suscitera dès l'abord de grandes difficultés; ils seront pendant quelque temps sevrés de toute société autre que celle des Aruaques. Néanmoins ces obstacles, qui d'ailleurs diminueront sans cesse avec les progrès de la colonisation, seront en quelque sorte un avantage pour des hommes sans peur; ils les forceront à lutter avec plus d'énergie, et leur rendront la victoire d'autant plus chère. L'agriculteur s'attache moins à la nature et se l'approprie avec moins d'ardeur, lorsqu'elle se prête trop facilement à ses désirs; de fortes et heureuses races ne se développent jamais que par la lutte. C'est là ce qu'exprime la fable antique du jardin des Hespérides, gardé par les dragons. Les sacrifices ne sont rien, l'important est de savoir si le but les exige. « C'est une gloire, disait l'agronome Sinclair, d'avoir fait croître deux brins d'herbe là où il n'en croissait qu'un seul. » Combien plus glorieux est-il de porter la culture là où elle n'existe pas encore, de retourner le premier sillon de campagnes qui nourriront un jour des habitans sans nombre! Par son travail, on crée vraiment un peuple; comme Deucalion, on change les pierres en hommes, et dans la terre qu'on remue on fait germer les générations futures. C'est là, ce me semble, une gloire qu'on peut bien acheter au prix de quelques souffrances et d'ennuis passagers.

Les plateaux et les régions montagneuses de la Nouvelle-Grenade possèdent par millions d'hectares des terrains favorables à la culture et faciles à coloniser; mais en dépit de l'échec que j'ai subi moi-même, je crois que la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe est un des pays de l'Amérique espagnole qui offre le plus d'avantages à une immigration latine entreprise sur une grande échelle. En effet, ce massif, complétement séparé des Andes et du reste de la Nouvelle-Grenade par des vallées profondes, par des lagunes et des marécages, semble fait pour contenir une population distincte, trouvant autour d'elle tous les élémens de la plus florissante prospérité : salubrité du climat, fertilité du sol, facilités du commerce. Grande comme le quart de la Suisse, la Sierra-Nevada pourrait facilement nourrir le même nombre d'habitans que cette république. Le prix des terres est nul sur les versans de la sierra tournés vers Rio-Hacha et la vallée du Rio-Cesar. La valeur nominale de l'hectare de terrain vendu par le gouvernement est de 75 centimes; mais tout chef de famille grenadin ou étranger n'a qu'à demander la concession de

40 hectares de terres en friche pour l'obtenir aussitôt, si toutefois il s'engage à y exécuter un travail quelconque dans l'espace de deux années. Le plus souvent les colons se dispensent même de cette formalité, et s'établissent où ils le désirent sans demander de concession et sans prendre d'engagemens; ils deviennent propriétaires par le droit de premier occupant. Cette facilité d'obtenir sans travail de vastes concessions pourrait avoir de très funestes résultats, en immobilisant pour de longues années des terrains favorables à la culture; mais dans la plupart des vallées de la Sierra-Nevada, ce danger est beaucoup moins à craindre que dans une plaine, parce que le sol cultivable se compose de bassins fermés, de petites terrasses, de plateaux limités, formant autant de domaines distincts dont chacun suffirait amplement à une famille.

La flore de la Sierra-Nevada est d'une extrême richesse, et peut-être ne trouverait-on dans le monde entier que certaines parties de l'Inde et du Brésil où les plantes offrent une aussi grande variété. Les végétaux utiles se comptent par centaines. On y trouve entre autres le *myroxylon* ou palmier à cire, le merveilleux arbre à lait, ou *galactodendron*, des multitudes de plantes tinctoriales, les herbes médicinales de l'ancien et du Nouveau-Monde, la camomille et la salsepareille, la bourrache et l'ipécacuanha, la chicorée et le baume de Tolù. On ne songe point à chercher ces plantes à vertus curatives dans la Sierra-Nevada, et l'on remonte le cours du fleuve des Amazones, on traverse les montagnes et les solitudes de la province de Matogrosso, pour aller recueillir la salsepareille et l'ipécacuanha! Par suite de la difficulté des voyages, ces remèdes valent dans les pharmacies d'Europe de 2 à 4,000 pour 100 de plus qu'au lieu de production.

Si nous en croyons le témoignage du savant botaniste Mutis, la Sierra-Nevada possède trois espèces de *cinchonias*. La découverte de cet arbre précieux date de la fin du siècle dernier. Depuis cette époque, les troubles politiques ont laissé retomber dans l'oubli la connaissance de ce fait important. Peut-être les arbres sont-ils peu nombreux; mais alors qu'on en fasse des plantations et surtout qu'on suive un autre système que celui des Péruviens, qui abattent l'arbre pour le dépouiller de son écorce. On peut commencer à décortiquer partiellement les *cinchonias* dès qu'ils ont atteint l'âge de cinq ans, et en ayant soin de ne les dépouiller jamais que d'un côté, on peut les conserver aussi longtemps en vie que les arbres intacts.

Les plantes cultivées par les Aruaques sont en bien petit nombre; ce sont la canne à sucre, le bananier, le *hayo*, la *turma* ou pomme de terre, l'arracacha, la malanga, la patate, les ciboules, l'agave, l'oranger et le citronnier. Chaque Indien a une petite bananerie, le

plus souvent cachée dans le creux d'une gorge ou sous un rocher, et là il sème ou plante tout ce que réclame l'entretien de sa famille pendant une année. Quand on voit les petites dimensions de ces jardins, on se demande avec stupéfaction comment le sol peut être assez fertile pour que plusieurs personnes puissent y trouver leur subsistance et acheter en outre de la *chicha* frelatée. Le café, dont la culture s'est généralisée si rapidement dans la Nouvelle-Grenade, est une plante encore presque étrangère à la partie orientale de la Sierra-Nevada. Lors de mon séjour dans la vallée de San-Antonio, il ne nous fut pas possible de recueillir plus de trois cents pieds de café pour notre plantation. Cependant, si les affirmations des habitans de la sierra méritent quelque créance, le rendement du café tiendrait presque du merveilleux. Souvent les arbustes donnent deux récoltes par an, et l'on prétend avoir récolté jusqu'à 12 kilogrammes de baies sur un seul pied. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sur des faits exceptionnels qu'il faut régler ses calculs en pareille circonstance, car j'ai vu telle plantation des Andes où des cafiers isolés donnaient près de 5 kilogrammes de cerises, tandis que le rendement moyen de douze mille pieds était seulement d'un demi-kilogramme. En supposant que le produit des plantations de café dans la Sierra-Nevada fût à peu près le même, les bénéfices réalisés seraient encore très considérables, malgré la difficulté des transports. Les planteurs de cacaotiers, de vanille et d'autres plantes industrielles dont les produits exportés ont beaucoup de valeur et peu de poids peuvent également compter sur des résultats très favorables.

On est étonné, en parcourant les vallées de la sierra, de voir l'altitude considérable à laquelle on peut encore cultiver les plantes tropicales; elles croissent parfaitement à des hauteurs qui correspondent aux climats de la France et de l'Angleterre : c'est ainsi qu'à Cocui, dans l'état de Santander, le bananier et la canne à sucre donnent d'excellens produits à 2,757 mètres de hauteur. Ce fait, qui n'a peut-être pas été mis suffisamment en lumière par Humboldt et par les autres géographes, prouve qu'il n'y a pas seulement superposition, mais aussi pénétration réciproque des climats étagés sur les flancs des montagnes de la zone équatoriale. Un simple coup de vent suffit pour porter les ardeurs de l'été jusqu'au pied des neiges ou pour faire descendre le souffle des glaciers sur les vallées brûlantes étendues à la base des monts. De là, suivant les expositions et les abris, une grande diversité de climats partiels et une variété merveilleuse de plantes de toute espèce. Par sa position transversale à la direction des vents alizés, la Sierra-Nevada reçoit mieux que les autres chaînes l'haleine des chaleurs tropicales; en

outre, elle exprime sans relâche comme un gigantesque laboratoire l'humidité que lui apportent les vents, et ses vallées, à l'exception de celles du versant méridional, n'ont jamais à souffrir des sécheresses.

Rien ne manque donc à la Sierra-Nevada, si ce n'est une grande population : Européens, Chinois ou créoles. Maintenant ces montagnes sont tristes malgré leur beauté. Quand un voyageur se trouve seul dans une vallée au milieu d'un vaste cirque de pâturages et de forêts, et qu'il ne voit dans l'immense espace qu'un vautour, solitaire comme lui, décrivant de grands cercles au-dessus de sa tête, il se sent le cœur serré d'une véritable angoisse. Certainement la nature vierge est belle, mais elle est d'une tristesse infinie : ce qu'il lui faut pour la rendre joyeuse, c'est la fécondité, c'est la parure de champs et de villages que lui donneront les travailleurs.

Et ce n'est point seulement la Sierra-Nevada qui demande des bras à l'Europe et au reste du monde; toute la Nouvelle-Grenade réclame aussi des colons. Est-il donc nécessaire de plaider pour un pays si beau, si admirablement pourvu de toutes les richesses de la terre? Jadis bien des milliers d'Espagnols ont bravé la mort pour aller conquérir ce monde, que Colomb leur avait fait surgir du sein des mers comme une autre planète accouplée à la nôtre; maintenant on semble plus indifférent pour la Nouvelle-Grenade qu'on ne l'était il y a trois siècles. Et pourtant cet Eldorado n'est pas seulement le pays de l'or, c'est aussi le pays du bonheur pour ceux qui savent apprécier la liberté. Dans notre vieille Europe, les traditions vivaces des temps barbares et du moyen âge nous obsèdent encore; la surabondance de population obstrue à tout nouvel arrivant les avenues du bien-être. Trop à l'étroit sur notre petit continent, nous ne pouvons faire un pas sans empiéter sur la propriété d'autrui, et, par la force même des choses, les heureux vivent aux dépens du prochain. Murailles, barrières, règlemens, enceintes, restrictions, tout nous enferme comme les replis du fleuve infernal; même ceux qui se croient libres habitent une étroite prison dans laquelle ils peuvent à peine se mouvoir, où leur pensée s'étiole avant d'avoir fleuri. Là-bas, dans la jeune république américaine, il n'y a pas de convives malheureux au grand banquet; la terre féconde nourrit généreusement tous ses enfans, l'air de la liberté emplit toutes les poitrines. Peut-être, au milieu de cette jeune nature, les hommes rajeuniront-ils aussi; peut-être les cycles de l'histoire ne suivront-ils pas toujours, comme des animaux à la chaîne, leur cercle accoutumé!

ÉLISÉE RECLUS.

UNE

RÉFORME ADMINISTRATIVE

EN AFRIQUE.

1858 — 1859.

III.

DEVOIRS NOUVEAUX DU GOUVERNEMENT COLONIAL.

En exposant dans un précédent travail, avec une scrupuleuse impartialité, les résultats de l'administration des gouverneurs-généraux en Algérie (1), nous avons essayé d'en faire apprécier les bienfaits et les fautes, de faire comprendre en même temps l'origine des inimitiés qu'elle a suscitées. Notre dessein était de faire subir la même épreuve, avec la même liberté de jugement, au régime qui lui a succédé, et dont la durée, bien que fort courte, a pourtant été fort agitée; mais à cette entreprise, déjà commencée, une plus mûre réflexion nous détermine, pour le moment du moins, à renoncer. La nouvelle administration de l'Algérie ne présenterait à notre examen aucun résultat acquis, mais seulement des tentatives suivies de peu d'effet. Ce serait donc non des actes à examiner, mais des intentions, c'est-à-dire encore des personnes, besogne peut-être trop délicate pour les conditions de la publicité actuelle. Décidons-nous donc à

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier.

quitter, fût-ce un peu brusquement, le rôle de narrateur critique pour indiquer nous-même quelle pourrait être la marche suivie par le gouvernement dans la voie pénible, mais glorieuse, où la France s'est engagée. Et pour procéder par ordre, voyons d'abord ce qu'il y aurait à faire; nous verrons ensuite quel est, de la plume ou de l'épée, l'instrument le plus propre à accomplir la besogne.

I.

En tout pays, même peuplé et civilisé, il n'est peut-être pas de point plus délicat à déterminer que la part qu'il convient à un gouvernement de prendre dans la distribution de la richesse publique et dans la direction de l'activité sociale. Au nom des théories les plus diverses, les devoirs les plus opposés ont été assignés aux gouvernemens, et par suite les reproches les plus contraires leur ont été aussi adressés. On les a tour à tour accusés de pécher par excès et par défaut, par incurie et par esprit d'envahissement, de refuser leur concours aux efforts des individus ou d'entreprendre sur leur liberté. Suivant qu'ils s'abstiennent ou qu'ils agissent, ils prêtent à l'imputation soit de laisser tout aller à l'abandon, soit de vouloir forcer la nature des choses, et, par une rencontre étrange, ces griefs contradictoires sont souvent vrais l'un et l'autre. On peut citer plus d'un état en Europe qui a prodigué à son industrie les entraves sous le nom d'encouragemens, tandis qu'il laisse son commerce mourir d'inanition, faute de s'être préoccupé de lui tenir des débouchés ouverts. C'est qu'en cela, comme en toutes choses, la limite où le droit et le devoir de l'état se rencontrent avec la liberté des individus est obscure et cachée dans des profondeurs que l'instinct politique seul sait pénétrer, ou bien plutôt cette jointure, de laquelle dépend toute la souplesse des mouvemens du corps social, n'a son jeu tout à fait régulier que chez ces nations heureuses où gouvernement et citoyens ne sont qu'une même chose, et où, tous les intérêts privés ayant leur part dans une représentation générale, ce sont eux en réalité qui se gouvernent eux-mêmes en se contrôlant les uns par les autres.

Mais nulle part peut-être plus que dans une colonie naissante il n'est embarrassant de définir avec certitude quels sont les progrès qu'on est en droit de demander à l'action collective de l'état, et quels sont ceux qu'on ne peut attendre que de l'initiative individuelle. Une colonie, et principalement une colonie qui n'est point née de l'essor spontané du commerce et des intérêts privés, mais dont la politique et la guerre ont, de propos délibéré, à un jour

donné, déterminé la fondation, est par elle-même une œuvre un peu artificielle. Comme elle ne se serait point faite toute seule, il n'est pas possible, sous peine de la voir périr assez vite, de l'abandonner à elle-même. La main qui l'a créée est obligée de la soutenir au moins pendant ses premiers pas. Les plus absolus théoriciens ne peuvent demander qu'on se confie exclusivement au *laissez-faire* et au *laissez-passer* sur un terrain où la veille rien ne se faisait et rien ne passait. La liberté est comme l'air : c'est la plus vivifiante des nourritures pour les végétations naturelles, que les intempéries mêmes développent et fortifient; mais une colonie politique est une plante de serre, et ne saurait se passer entièrement des soins coûteux d'une éducation factice. Nulle part donc le problème ne se présente sous des conditions plus compliquées, nulle part il n'est plus difficile à un gouvernement de traverser cet étroit défilé d'économie politique sans toucher Charybde ou Scylla, l'écueil de trop faire ou celui de ne pas faire assez.

En ce genre d'ailleurs, toutes les formules générales ont le double inconvénient d'être vagues et insuffisantes. Si j'étais réduit cependant à exprimer en peu de mots quel doit être sur un tel théâtre le rôle d'un gouvernement soucieux de remplir sa tâche sans usurper sur celle d'autrui, je ne croirais pas être très loin de la vérité en affirmant que son action doit consister principalement à mettre la terre de la colonie nouvelle à la disposition du capital déjà formé dans les sociétés civilisées. Sur la terre et sur le capital eux-mêmes, le gouvernement ne peut exercer aucune action efficace; mais il peut rendre leurs rapports plus faciles en écartant les obstacles qui les séparent.

Sur la terre elle-même, disons-nous, un gouvernement ne peut rien ou presque rien. Assurément c'est son métier, avant de choisir l'emplacement d'une colonie, de s'enquérir des conditions naturelles du sol, et de ne se fixer que là où elles lui paraissent favorables; mais une fois ce choix bien ou mal fait, il ne peut plus rien changer à ces conditions mêmes. S'il s'est trompé, d'une terre ingrate il ne fera jamais, ni par force ni par argent, une terre fertile. La culture seule opère parfois, à la longue et péniblement, un tel prodige, et la culture n'est pas le fait d'un gouvernement, qui sera toujours, s'il a la malheureuse idée de s'en mêler, le moins actif, le moins intelligent et le plus dépensier des laboureurs. Un gouvernement ne peut pas davantage appeler le capital sur une terre où il ne lui convient pas de se rendre. Le capital est par essence une force indépendante dont aucun état ne peut disposer à son gré. Issu par une génération spontanée de l'activité humaine, il conserve le caractère indélébile de son origine. C'est la liberté qui l'a enfanté :

c'est la liberté qui le fait mouvoir. Il regimbe contre la contrainte, et se méfie même des faveurs. Tout capital officiellement transporté sur une colonie est destiné à se dissiper rapidement et à se dessécher lui-même, sans rien féconder autour de lui. Des deux termes par conséquent dont le rapprochement est nécessaire pour mettre au jour une société, la terre, qui contient les élémens de toute richesse et même de toute vie, le capital, indispensable instrument à l'aide duquel le travail humain peut les dégager, l'un n'échappe pas moins que l'autre à la puissance du gouvernement. Il n'est intérêt politique ou colonial qui tienne : si la terre n'est pas propre à rémunérer le capital, et si par conséquent le capital, n'y pouvant pas vivre, ne veut naturellement pas s'y rendre, si la nature a mis obstacle entre eux à tout mariage fécond, aucune puissance humaine, fût-elle forte de toutes les baïonnettes et riche de tous les millions qu'on voudra, ne pourra rendre ni durable ni même possible une union arrêtée par d'invincibles antipathies.

Mais s'il y a d'une part dans la colonie à fonder une terre bien traitée, bien dotée par la nature, et qui n'attende pour s'ouvrir à une production abondante qu'une suffisante aspersion de capital, et si de l'autre de vieilles sociétés voisines ont en circulation à leur surface une certaine masse de capital, qui, repoussé de leur sol épuisé, cherche à déborder sur des terres nouvelles; si enfin entre ces deux élémens, naturellement portés à se rejoindre, s'élèvent des obstacles provenant soit des entraves légales de la métropole, soit des mœurs des populations indigènes qui occupent le terrain de la colonie future, soit même enfin de ces difficultés physiques dont un grand effort de travail peut venir à bout d'un seul coup, c'est ici alors que commencent la tâche et le devoir du gouvernement. C'est à lui de faire disparaître, soit des lois, soit des mœurs, soit même du sol, les barrières qui s'opposent à un rapprochement indiqué par la nature. C'est à lui de faire en sorte que le capital puisse sans difficulté atteindre la terre qu'il cherche, et que la terre puisse être abordée sans peine par le capital qu'elle attend (1). Quand les deux termes existent, s'ils

(1) Quelques personnes s'étonneront peut-être que nous insistions presque exclusivement sur la nécessité d'attirer le capital dans une colonie nouvelle, sans paraître nous préoccuper d'y faire venir aussi la main-d'œuvre nécessaire pour mettre le capital en exploitation. La rareté, la cherté de la main-d'œuvre sont en effet au nombre des grands fléaux de toute colonie naissante, et l'Algérie en particulier en souffre grandement. Les publicistes ne se font pas faute de systèmes de tout genre pour remédier à ce mal, et il en est même qui vont sérieusement jusqu'à proposer à la France d'établir un commerce de traite sur sa frontière du désert pour se procurer des travailleurs noirs, le tout, bien entendu, dans l'intention charitable d'initier ensuite les ouvriers ainsi achetés aux bienfaits de la civilisation. Sans vouloir discuter en détail toutes ces idées bizarres, nous avons une raison majeure pour ne pas toucher ici à ce problème : c'est

restent pourtant encore séparés, c'est au gouvernement de les délivrer de tout ce qui s'interpose entre eux, soit des remparts qui barrent la voie, soit des nuages qui arrêtent la vue. Ainsi se trouvent déterminés pour nous du même coup le champ et le but de l'action possible du gouvernement. Nous en excluons tout ce qui tend à faire venir le capital par la force, à l'extraire du trésor public, à l'attirer même par des appâts factices, à l'appliquer soi-même et d'autorité sur la terre, à l'enfermer dans des canaux tracés à l'avance; mais nous y faisons rentrer, comme le devoir le plus impérieux et le plus pressant, tout ce qui peut contribuer, en aplanissant la voie devant lui, à le rassurer contre les dangers ou même contre les fantômes qui l'effraient.

Faisons maintenant à l'Algérie et à chacune des difficultés qui s'opposent à sa colonisation l'application de cette règle si simple. Ce sera une revue d'autant plus facile et d'autant plus rapide, que tous les chemins maintenant, toutes les stations même nous sont connus.

L'Algérie est une terre fertile : quelques sceptiques en voulaient douter malgré l'histoire; aucun incrédule ne peut le contester aujourd'hui contre l'expérience. Elle n'a point à la vérité de ces fertilités exceptionnelles qui attirent spontanément les capitaux à la suite du commerce par l'appât de produits rares. Elle ne porte ni dans

qu'au fond il n'est autre que celui du capital envisagé sous une autre face. Si l'Algérie manque d'ouvriers, c'est tout simplement, suivant nous, parce qu'elle manque d'argent pour les payer, j'entends pour les payer d'une façon constante, régulière, à des conditions qui permettent à ces ouvriers de vivre, et les engagent à venir s'établir. S'il y avait en Algérie un grand nombre de gens riches pouvant employer des ouvriers toute l'année, les ouvriers ne tarderaient pas à arriver, soit de France, soit d'Espagne, soit du reste de l'Europe, soit des tribus arabes ou kabyles; mais avec des cultivateurs pauvres eux-mêmes et qui ne peuvent employer de bras auxiliaires que quand ils y sont forcés, pendant le temps très court des travaux de la moisson ou de la fenaison, quelque élevé que soit le salaire durant ces temps exceptionnels, c'est là une perspective qui n'est pas suffisante pour déterminer des familles laborieuses à transporter leurs foyers au-delà des mers. C'est en d'autres termes, et sur une plus grande échelle, la difficulté qu'éprouve même en France notre agriculture. Si nos cultivateurs étaient assez riches pour offrir aux ouvriers des conditions aussi élevées et aussi constantes que l'industrie des villes, les bras n'abandonneraient pas les campagnes pour se rendre dans les cités. C'est donc la rareté du capital qui produit en réalité la rareté de la main-d'œuvre, résultat qui paraît contraire à la loi de l'offre et de la demande, et qui au fond y est tout à fait conforme, car cela revient tout simplement à dire que les hommes vont naturellement où ils ont l'espérance de trouver de bonnes conditions de vie. Le problème réel est donc d'attirer le capital, lequel, s'il vient, fait venir la main-d'œuvre à sa suite. Il n'y aurait d'exception à cette règle que dans un pays où, en raison du climat, il faudrait une main-d'œuvre d'une nature particulière, ce qui est le cas de nos colonies tropicales; mais l'Algérie, qui n'a pas les avantages du climat des tropiques, n'en a pas non plus les inconvéniens.

son sein ni à sa surface de trésors cachés ou de végétation prodigieuse qui puissent piquer la curiosité des aventuriers ou satisfaire une cupidité hâtive. Sa fertilité, rare pour le degré, est ordinaire pour la qualité. Le Pactole n'y roule point, et ce n'est pas la patrie des *Mille et Une Nuits*. Il n'en reviendra jamais ni *nabab* ni oncle d'Amérique pour terminer à point nommé le dénoûment d'une comédie. C'est une terre de bonne, de saine espèce, qui, avec des dépenses et des efforts modérés, peut produire abondamment les premiers élémens de la vie et de la richesse, le pain, l'huile, peut-être le vin et le fourrage des bestiaux. Viennent de bons laboureurs, les mains et les poches suffisamment garnies : s'ils travaillent, elle les paiera bien de leur peine et leur rendra avec un honnête intérêt les épargnes qu'ils lui confieront.

Contentons-nous de ce qu'elle a, ne lui demandons point ce qu'elle n'a pas. Point de cultures rares introduites par décrets du *Moniteur* à grand renfort de primes et de protections ! les primes, les protections ne sont que des moyens de faire venir artificiellement le capital, qui ne viendrait pas de lui-même, en lui garantissant un intérêt que la nature ne lui assure pas, et qui doit par conséquent sortir indirectement de la bourse des contribuables en passant par le trésor public. Outre que rien n'est moins équitable que de tirer ainsi de la poche de son voisin l'intérêt de son argent, rien n'est moins sûr et plus trompeur qu'un tel placement. Vient le jour où les contribuables se lassent et où le trésor public s'épuise : ce jour-là, l'intérêt n'est pas payé, et le capital, engagé dans une voie où il ne peut se reproduire, périt sans retour. C'est l'extrémité fâcheuse à laquelle est réduite en ce moment la culture du coton, introduite si bruyamment il y a peu d'années en Algérie sous la garantie d'un achat assuré par l'administration. Le terme de l'assurance approche, l'administration ne veut pas la renouveler, et les cultivateurs, étant hors d'état de soutenir la lutte, en seront pour leurs frais de plantation. Quand nous résoudrons-nous à croire qu'en ce qui touche ses produits la nature sait mieux ce qu'elle fait que nous, surtout sur une terre encore nue, où les hommes peu riches et peu nombreux n'ont presque aucun moyen de dompter et de modifier la nature?

Dans les limites de ces conditions naturelles, qui sont excellentes sans être merveilleuses, un seul service peut être efficacement rendu par le gouvernement à la terre de sa colonie africaine : c'est de la rendre facile à aborder et à traverser. Sur ses côtes les bons ports, dans son intérieur les voies de communication manquent et sont difficiles à pratiquer. L'Algérie n'est point percée à jour par ces admirables fleuves du continent américain, qui, venant déboucher dans

de magnifiques havres naturels, peuvent amener sans effort de gros navires jusqu'au fond des vallées et au pied des montagnes. Sa côte, sans mériter absolument la mauvaise renommée qui en a fait si longtemps un objet d'effroi, est pourtant plate et sans abri, et quant à ses rivières, bien loin d'être des *chemins qui marchent* (suivant l'expression connue), avec leur cours irrégulier, leurs débordemens subits et leurs sécheresses intermittentes, elles paraissent avoir pour effet principal d'empêcher les routes de s'établir et les hommes de passer. Lutter contre cette difficulté, qui est le résultat combiné d'une infirmité physique et d'une longue dévastation artificielle, ce n'est point pour le gouvernement sortir des limites que nous avons reconnues à sa tâche : c'est au contraire s'y renfermer expressément, puisque cette tâche consiste précisément à ouvrir l'accès du sol producteur et à préparer les voies pour accueillir les ressources qui peuvent venir s'y ajouter du dehors. Par conséquent tous les travaux des ports et de la voirie, toutes les chaussées, tous les barrages, tous les encaissemens de rivière, tout ce qui, en un mot, est destiné à faciliter la circulation intérieure par l'élargissement des passages ou la meilleure distribution des eaux non-seulement lui revient de droit, mais lui est impérieusement commandé. En ce genre même, nous croyons que le gouvernement ne peut ni trop faire, ni faire trop vite, ni faire trop bien tout de suite. Dans un pays déjà peuplé, on peut à la rigueur attendre, pour ouvrir des voies, qu'il y ait des besoins existans à satisfaire, bien que dans ce pays-là même l'expérience prouve que, dès qu'il se fait un chemin, il se fait du même coup des passans pour en profiter; mais dans une contrée où on veut attirer la population, il faut que les gens, en arrivant, trouvent leurs chemins tout préparés, car ils ne viendront pas tant qu'ils auront de la peine à passer. Et du moment qu'on prépare les chemins, il est, je crois, d'une économie bien entendue de les faire sur-le-champ les meilleurs, les plus durables, et même les plus savans possible. Depuis l'époque où l'armée, pour assurer la circulation de ses caissons d'artillerie et de ses bagages, a tracé sur le sol spongieux des vallées de la Mitidja, de la Seybouse ou du Chelif, un certain nombre de lignes géométriques, qu'on appelle des routes, il ne se passe point d'hiver que quelque torrent mal-appris ne disperse ses travaux faits à la hâte, n'emporte les terres en laissant des cailloux à leur place, et ne brise les piliers de ces passerelles de bois qu'on décore du nom de ponts; il ne se passe pas de printemps que le dégât ne coûte quelques millions à réparer. En mettant bout à bout toutes ces sommes, on aurait déjà réuni une notable partie des fonds nécessaires pour mettre à exécution le fameux chemin de fer, tant de fois promis et tant de fois ajourné, tant de fois commencé et tant de fois

interrompu, qui doit fournir aux contrées intérieures une communication courte et directe avec la mer. Quel mouvement imprimerait au commerce de l'Afrique une voie ferrée qui mettrait ainsi à quelques heures des côtes, et à trois journées de Marseille, les métaux, les bois précieux, toutes les richesses végétales et minérales dont l'Atlas cache dans ses profondeurs les veines et les racines; quel attrait cet accès commode exercerait sur les spéculateurs, quelle valeur prendraient les denrées agricoles le jour où, au lieu d'être charriées lentement à travers des marais embourbés, elles courraient lestement, par toute saison, à la suite d'une locomotive : — personne ne peut le calculer, et il est probable qu'aucun des coups de théâtre accomplis déjà parmi nous par la vapeur n'en donne une idée suffisante. Les prodiges que peut enfanter l'alliance des découvertes les plus avancées de la civilisation avec les forces encore intactes de la nature, l'union du dernier état de la science avec le premier état de la terre, l'Amérique seule jusqu'ici en a présenté le spectacle : il serait peut-être donné à l'Afrique de le reproduire. Il importe que la France le sache, quand elle regrette d'avoir déjà tant dépensé pour sa colonie, et de devoir tant dépenser encore. Elle a peut-être sous la main les moyens de rentrer d'un seul coup dans toutes ses mises : c'est de placer hardiment, sur la création d'un chemin de fer, un nouvel enjeu dont le gain incalculable est par avance presque assuré.

Voilà ce que notre gouvernement peut faire pour améliorer les conditions naturelles du sol africain, sans entreprendre la tâche impossible de lui en communiquer de factices ou de lui imposer des charges prématurées. En se tournant maintenant vers l'autre élément du problème, sa règle de conduite ne saurait beaucoup différer. De même qu'il doit prendre la terre comme elle lui est donnée, il faut qu'il se résigne à prendre le capital là où il se trouve, et la conséquence inattendue peut-être, mais inévitable, c'est que, comme le capital ne se trouve pas abondamment en France, ce n'est pas de France principalement non plus qu'il faut l'attendre, ni essayer de le faire venir.

Tout le temps en effet que la France restera constituée économiquement comme elle l'est, — c'est-à-dire partagée entre de grands capitalistes se livrant à l'industrie, où ils poursuivent et recueillent de gros bénéfices, et de petits cultivateurs attachés au sol par la double puissance de l'habitude et de l'orgueil, par toutes les traditions immémoriales que leur a léguées le passé et tous les instincts nouveaux qu'a créés en eux la grande révolution du siècle dernier, considérant le champ patrimonial à la fois comme un héritage sacré et comme un gage d'affranchissement social, s'en disputant passion-

nément les lambeaux, aimant mieux s'épuiser sur leurs guérets que d'aller s'enrichir ailleurs, — l'espérance de voir sortir d'un pays ainsi partagé une nuée de colons emportant gaiement sur leur dos leur petit avoir et s'embarquant d'un pied léger vers l'inconnu est véritablement chimérique. Je prie chacun de regarder autour de soi, car, grâce à la merveilleuse, mais monotone uniformité que nos lois ont répandue sur la surface entière de notre France, chacun, en regardant son canton, sait à peu de chose près ce qui se passe dans tous les autres. Où sont-ils, en France, les colons dont nous sommes prêts à faire don à l'Algérie? J'entends des colons de mœurs rangées, d'habitudes laborieuses, et pourvus d'un bien suffisant, car des ouvriers fainéans, des banqueroutiers frauduleux, des débiteurs insolvables, des gens déclassés de toute sorte, cherchant l'éloignement et l'aventure, parce que l'ordre leur pèse et qu'ils craignent les regards de leurs voisins, cette denrée-là est assez commune parmi nous pour que nous en puissions faire largement part à l'Afrique sans nous appauvrir; mais de bons paysans, faits au travail et riches d'épargnes, en comptons-nous un assez grand nombre pour en céder à d'autres? En supposant même qu'ils se prêtassent à un départ en masse, qui répugne au fond de leur nature et déchirerait toutes les fibres de leur cœur, qui pourrait voir s'éloigner sans effroi cette pépinière de nos armées, cette moelle, cette substance de notre force nationale? En supposant, par la plus impossible des hypothèses, qu'on vît s'opérer dans nos départemens de France ce qui est arrivé par une lente transformation en Angleterre, c'est-à-dire la petite propriété se lassant des labeurs de sa condition, et réalisant son avoir entre les mains de la grande, pour aller chercher dans d'autres emplois une fortune plus facile, je suis persuadé qu'un tel résultat serait vu généralement avec regret, et que l'instinct démocratique en particulier prendrait l'alarme aussitôt. C'est pourtant une révolution de ce genre qui est nécessaire, si l'on veut tirer de France et porter en Algérie les deux ou trois millions de population agricole exigés pour donner au sol toute sa valeur, car si on les met d'un côté, il faudra bien qu'ils manquent de l'autre : on ne peut alimenter un nouveau bassin aux dépens d'un réservoir, sans faire baisser ici le niveau, pendant qu'il s'élève ailleurs. Ne travaillons donc pas d'une main à un résultat que nous serions si fâchés d'atteindre qu'il faudrait aussitôt l'arrêter de l'autre. Ce que nous craindrions en France, cessons de l'espérer, de l'annoncer sans cesse en Afrique, et convenons une bonne fois avec nous-mêmes que ce n'est pas aux dépens de la France que l'Afrique française peut se peupler.

Mais la France n'est pas seule en Europe, et s'il n'y a guère en France de matière préparée pour l'émigration, il en est tout autre-

ment en Europe. Un immense courant au contraire d'intelligence et de capitaux est dirigé chaque année de l'orient à l'occident du monde, et traverse l'Atlantique aussi régulièrement que des flots poussés par le souffle périodique des vents moussons ou alizés. Chaque année, des ports britanniques et même des nôtres, une masse innombrable d'émigrans anglais, allemands, hollandais, belges, s'embarque pour l'Amérique ou l'Océanie. Il en est sorti, d'après des calculs aisés à faire, près de trois millions d'Angleterre et plus d'un million d'Allemagne depuis dix ans. Assurément, dans ce nombre de fugitifs qui abandonnent chaque année le vieux monde, la majorité se compose de pauvres journaliers qui vont chercher dans les riches cités ou dans les vastes exploitations des États-Unis et des îles anglaises un salaire élevé et constant que leur propre patrie ne leur offre pas, et comme l'Algérie est encore trop pauvre pour leur donner aujourd'hui cette assurance, il n'est pas étonnant que ce ne soit guère vers elle qu'ils tournent leurs pas; mais il en est aussi, et en grand nombre, qui ne partent pas les mains vides et qui vont demander à de nouveaux continens, non pas du travail seulement, mais de l'espace et de la terre. Ceux-là n'ont aucune raison naturelle pour préférer les frais, les risques d'une traversée de plus d'un mois, au passage rapide et sûr de la Méditerranée. A conditions égales, et entre deux parties du monde également ouvertes au travail européen, l'Afrique devrait avoir l'avantage sur l'Amérique; l'émigration y serait moins coûteuse, et l'expatriation, moins lointaine, devrait être aussi moins pénible. Si ce résultat se fait attendre, et même après vingt ans d'attente ne montre qu'une lente propension à se produire, il y a une cause étrangère qui suspend et détourne ainsi le cours naturel des idées et des intérêts : c'est au gouvernement de la chercher pour la détruire.

Et c'est d'abord dans sa conscience qu'il doit descendre pour voir s'il ne serait pas lui-même, en partie du moins, un des auteurs du mal qu'il déplore. Il n'ira pas loin, je m'assure, dans cet examen sans rencontrer tout cet attirail, tout ce cortége de mesures restrictives et prohibitives, de faveurs et d'interdictions, de concessions et de charges, tout cet appareil administratif au sujet duquel nous avons déjà eu l'occasion d'expliquer ici toute notre pensée. Après tant de développemens, il serait non moins inutile que fatigant de revenir sur les inconvéniens de ce système de concessions qui a appelé en Afrique une chétive population, précédée et suivie par la misère et destinée à mourir dans cette triste compagnie. Cependant il n'est pas superflu d'aller à la source même de l'erreur, en remarquant qu'elle a eu précisément pour origine la prétention de faire sortir de terre à volonté une race de colons français qui n'existait pas, comme

aurait dit l'école, *in natura rerum*. Le paysan français ayant la passion, la manie d'être propriétaire foncier, autant qu'il a le dégoût et la crainte instinctive des voyages, c'est à cette passion qu'on a tendu un appât en lui offrant la terre par octroi gratuit, sauf à lui en faire payer ensuite, en travaux obligatoires et en charges onéreuses, beaucoup plus que la véritable valeur. Combien peu cet appât fait de dupes et combien rapidement ces dupes se sont changées en victimes, c'est ce que nous avons établi, après tant d'autres, par des chiffres irrécusables; mais quelle statistique pourrait découvrir combien de colons sérieux, nés dans les plaines de Flandre ou dans les retraites de la Forêt-Noire, et pourvus d'un petit trésor d'économies, ont été détournés de venir le confier à l'Afrique par la pensée qu'avant d'obtenir le droit de s'asseoir à son soleil, il faudrait faire à perte de vue station dans les auberges d'Alger et antichambre dans des bureaux de préfecture ou de direction générale! Combien ont reculé devant la perspective d'attendre qu'une patente sur papier timbré eût eu le temps de traverser cinq ou six fois la mer afin d'être examinée par cinq ou six commissions différentes, puis débattue dans un assez grand nombre de rapports et revêtue d'un assez grand nombre de signatures pour former un dossier convenable dans un carton! Combien ont été justement effarouchés de prévoir que quand même ils auraient obtenu, à force de démarches et de protections, un bout de terre, ils ne pourraient encore s'y loger, s'y coucher, s'y ruiner même à leur fantaisie, et qu'il leur faudrait manger, suivant des règles fixes, le peu d'argent qu'une si longue attente aurait laissé dans leur escarcelle! Et pendant ce temps le système des concessions disparaissait sans retour des colonies américaines et anglaises, et tout débarquant avait la promesse d'y trouver, dès le lendemain de son arrivée, la terre qui pourrait lui agréer, franche et quitte de toutes charges, avec tous les droits et toutes les prérogatives de la pleine propriété, sous la seule condition de payer comptant tout ou partie de la valeur. Ce n'était pas acheter trop cher d'un ou deux mois de traversée le plaisir d'être maître chez soi. Ainsi, pendant que l'on courait en Afrique après l'ombre d'un colon français hypothétique, on éloignait du même coup la réalité du colon étranger, le seul qui vive, qui voyage et qui paie.

Et cependant la force des choses est si ingénieuse et si puissante pour se jouer des obstacles que lui oppose la maladresse ou l'incurie des hommes, que, malgré tant de justes sujets de découragement, c'est encore l'émigration étrangère qui forme près de la moitié des rangs si peu pressés de notre colonie africaine. La statistique constate que, sur cent quatre-vingt mille Européens établis en

Afrique, il n'y en a pas plus de cent mille qui viennent de France. Le reste se recrute donc aux dépens de l'étranger; il est vrai que c'est chez les nations du midi, moins riches et par conséquent moins secourables que celles du nord. Nous avons écarté tous ceux qui ont le courage et le moyen d'aller loin, et gardé pour nous ceux qui manquent soit de résolution, soit d'argent, pour courir les grandes aventures. Mais si le résultat est déjà tel quand il a été constamment contrarié, on peut juger quelles proportions il aurait atteintes s'il avait été légèrement secondé. Je n'ignore point que c'est une extrémité qui surprendra péniblement quelques personnes que de fonder exclusivement sur l'émigration étrangère l'espoir d'une colonie conquise avec le sang et l'argent de la France. Que ces juges délicats veuillent bien songer pourtant que, dans les choses humaines, il ne s'agit pas de faire ce qu'on désire, mais bien ce qu'on peut, d'éviter ce qui afflige, mais de subir ce qui est nécessaire. Or, si la France ne fait pas de colons non plus que l'Algérie ne fait de sucre, c'est une chimère et une violence stériles que de s'obstiner à leur demander ce qu'elles n'ont pas. De plus, quel droit aurions-nous de nous montrer plus difficiles que les deux plus grandes puissances colonisatrices du monde, issues l'une et l'autre de cette race saxonne à laquelle le sentiment et même l'orgueil national n'ont jamais fait défaut, et qui ne font pourtant nulle difficulté de puiser de toutes mains en Europe pour peupler les régions qu'elles veulent appeler à la civilisation? Enfin il y a un moyen facile d'empêcher l'Algérie de perdre à ce mélange le caractère de la nationalité française : c'est de transformer nous-mêmes, et le plus vite possible, en Français les étrangers qui viendront s'y fixer. Nous nous vantons beaucoup d'ordinaire de l'excellence de nos lois civiles, et nous les proposons volontiers pour modèles à toute l'Europe; nous estimons très haut les bienfaits de notre administration, et nous admettons comme un fait constant que tous nos voisins nous l'envient; nous ne parlons pas sans une certaine fatuité du charme de nos qualités sociales, et nous nous plaisons à remarquer que les étrangers qui nous viennent voir restent souvent épris de nos mœurs. Eh bien! c'est ici le cas de vérifier si cette bonne opinion de nous-mêmes est bien fondée. Ouvrons à deux battans à l'émigration étrangère les portes de notre colonie; qu'elle trouve chez nous, aux mêmes conditions qu'au-delà de l'Atlantique, l'acquisition facile et la libre possession du territoire. Pour appeler même son capital sous toutes les formes, laissons plus généreusement le commerce aborder nos ports, élargissons les tarifs encore très restrictifs de la loi de 1851; puis retenons ceux qui auront répondu à notre appel par une de ces lois de naturalisation à courte échéance qui grossissent si rapi-

dement la population des nouveaux états d'Amérique. S'il faut dix années de séjour pour prendre part à la vie civile de l'ancienne France, qu'il n'en faille que deux, qu'une même pour être admis dans les rangs de la nouvelle, et si les fils de l'étranger ne répondent pas bientôt par leur reconnaissance à la confiance qui leur sera ainsi témoignée, s'ils ne prennent pas avec les droits et les intérêts l'esprit de leur patrie adoptive, c'est donc que la France aurait perdu cette prompte et forte vertu d'assimilation qui a fait la puissance et l'originalité de son histoire! Il ne peut pas lui être plus difficile aujourd'hui d'absorber dans son sein des individus isolés, égrenés pour ainsi dire, venus des points les plus divers du monde, sans liens les uns avec les autres, et prêts à lui confier leurs destinées, qu'il ne lui a été autrefois d'imprimer le cachet de l'unité nationale sur le front rebelle de ses provinces. En tout cas, la pire des combinaisons, c'est, tout en ayant un impérieux besoin de l'émigration étrangère, de lui témoigner en même temps, par mille tracasseries de détail, une sourde méfiance; c'est de la tenir, quand elle arrive, à distance et à l'écart, en la condamnant à une minorité prolongée qui l'oblige à garder tous ses intérêts distincts, et par conséquent toutes ses affections éloignées de la colonie qu'elle habite. Dans l'état présent de nos lois, avec les difficultés de tout genre que le code civil impose à un étranger qui veut devenir Français, il y a près de la moitié de notre petite colonie africaine qui vit privée du moindre droit civil, même le plus élémentaire. C'est un spectacle qui ne s'est pas vu, je crois, depuis les républiques de l'antiquité, lesquelles ne se sont jamais trouvées bien pour leur repos de maintenir ces farouches et factices divisions. Hâtons-nous de faire cesser un état de choses mortel pour les progrès du peuplement que nous attendons, et qui pourrait même devenir, en cas de guerre étrangère, une source de périls pour notre domination; puisque nous ne pouvons envoyer de vieux Français en Afrique, que ce soit l'Afrique, à son tour, qui nous vaille de nouveaux Français.

Ainsi de grandes voies de communication d'un côté, une loi très large de naturalisation de l'autre, accompagnée de la suppression de toutes les entraves industrielles, agricoles ou commerciales, en un mot l'abaissement de tous les obstacles, soit physiques, soit légaux, qui empêchent le mouvement des capitaux vers l'Afrique, telle est la tâche, simple en apparence, mais vaste en réalité, qui se présente pour un administrateur, et dans laquelle, tant à faire lui-même qu'à défaire ce qu'on a fait avant lui, il peut dépenser une grande somme d'activité et acquérir une juste part de réputation. Est-ce là tout cependant? est-ce même assez? Nous aurions bien peu de mémoire, si nous nous contentions à si bon marché. Ce qui

empêche le capital d'Europe de se mettre en rapport avec la terre d'Afrique, c'est autre chose que de mauvaises routes à aplanir, de mauvaises lois à redresser. Il y a un corps opaque interposé entre eux, qui s'oppose à toute communication de chaleur et de vie : ce corps n'est autre que la société arabe, avec sa détestable constitution, répandue sur un sol immense, qu'elle détient en le dévastant.

La difficulté qu'oppose au gouvernement comme au peuplement de l'Afrique la constitution de la société arabe, nous la connaissons maintenant à fond, l'ayant déjà envisagée sous plusieurs faces. Nous l'avons rencontrée au seuil même de ces essais, en exposant les conditions générales de notre établissement colonial : nous l'avons retrouvée à chaque pas que nous devions faire dans l'examen des mérites et des torts des diverses administrations qui se sont succédé. C'est en effet le grand, le principal nœud de tout le problème. Dans quelque voie qu'on s'avance, c'est cette difficulté qu'on rencontre, et elle se multiplie et se transfigure sous mille formes différentes. Elle est à la fois politique et économique : elle est politique, car l'existence des tribus, c'est-à-dire de petites républiques indépendantes faisant corps et tenues ensemble par un lien que nous ne pouvons relâcher à notre gré, est un mécanisme dangereux qui s'interpose entre notre autorité et l'obéissance de nos nouveaux sujets, et qui, s'il garantit aujourd'hui la sécurité, peut la menacer demain. Elle est économique aussi, car le lien véritable de la tribu, c'est la propriété collective, absurde régime sous l'empire duquel la fertilité d'un champ est toujours en raison inverse de son étendue. Enfin elle est funeste également aux Européens et aux Arabes, car, en confisquant le sol au profit de possesseurs aussi peu aptes que peu intéressés à l'améliorer, elle en interdit l'accès aux nouveau-venus, à qui elle ne laisse pas de place suffisante, et en même temps elle retire aux anciens habitans de la contrée tout motif, tout espoir, tout élément de progrès. Elle condamne ainsi toute l'Afrique à une immobilité indéfinie, en arrêtant au passage tous les principes de vie qui pourraient venir du dehors, ou en étouffant dans leur germe tous ceux qu'une révolution morale pourrait produire au dedans. La tribu arabe est armée comme d'une faux à double tranchant qui étend la dévastation autour d'elle en la maintenant dans son propre sein.

Cette double et fatale influence expliquera peut-être, pour le dire en passant, à quelques personnes qui ont pu s'étonner de mon indifférence, le peu d'espoir que j'ai paru fonder pour l'avenir de notre colonie sur le progrès possible des habitans que nous y avons trouvés. Plus d'un philanthrope animé d'un louable amour de l'humanité, en me voyant invoquer comme la seule voie de salut de l'Algérie l'émigration européenne, qui se décide à venir avec tant de

peine, m'aura peut-être trouvé bien dédaigneux pour deux millions cinq cent mille indigènes tout venus, tout portés, tout acclimatés, pourvus de bras et non extrêmement dépourvus d'argent, et qui cultivent aujourd'hui tant bien que mal la terre d'Afrique. Ce sont là, ce semble, des forces mises à notre portée; pourquoi ne pas chercher à en faire tout simplement usage en leur imprimant une meilleure direction, au lieu de se mettre en frais pour en faire venir de loin d'autres auxquelles on est embarrassé de trouver ensuite un point d'appui? L'ancienne administration elle-même peut me reprocher d'avoir glissé trop légèrement sur les efforts constans auxquels elle s'est livrée pour répandre chez les Arabes de plus saines notions d'agriculture, d'économie politique, pour leur inspirer des habitudes plus sédentaires, pour les initier, comme on dit, aux bienfaits et aux lumières de la civilisation. Rien n'est pourtant plus loin de ma pensée que de déjouer de nobles espérances ou de dénigrer de généreuses tentatives; mais ce n'est pas moi, c'est la société arabe telle qu'elle existe, tant qu'elle restera telle, qui condamne fatalement tous ces vœux et tous ces efforts à s'évanouir dans l'impuissance. Avec le principe communiste qui fait la base de la société arabe, compter sur un progrès quelconque, c'est se bercer d'une chimère, et y travailler, c'est lutter contre l'impossible. La propriété collective, c'est, quoi qu'on fasse, la barbarie en permanence et en perpétuité, car, en interdisant à l'homme tout espoir, elle le décourage de tout travail, et en attachant à la même glèbe l'ouvrier laborieux et le dissipateur fainéant, elle a pour effet inévitable d'enchaîner fatalement aussi le lendemain à la veille. Il y a là une école de paresse et d'inertie qui prévaudra indéfiniment sur les exemples les plus édifians et les instructions les plus éclairées que l'administration française pourra donner. Je ne m'oppose par conséquent à aucun des essais qu'on peut mettre en avant pour faire l'éducation agricole de la tribu. J'approuve fort par exemple qu'on ouvre dans les grandes villes des écoles arabes, pourvu cependant qu'on n'y enseigne qu'avec réserve les passages du Coran qui ordonnent de se débarrasser à tout prix des maîtres étrangers. Je ne vois aucun inconvénient à obliger les kaïds que nous désignons à se bâtir des maisons de pierre, qu'ils laissent à la vérité habituellement vides pour continuer à demeurer sous la tente. Je ne conteste pas le profit qu'on trouve à tondre des moutons avec de bons ciseaux au lieu de leur écorcher la peau avec une serpe barbare. Les brillantes courses de chevaux instituées à Alger peuvent être très utiles afin d'inspirer aux cavaliers arabes pour leurs montures, sinon cet attachement passionné que les romances leur supposent je ne sais pourquoi, au moins un peu de soin et un peu de pitié. Néanmoins tous ces divers moyens d'éducation ne seront jamais que des remèdes très superficiels, agis-

sant à peine à fleur de peau sur un mal qui altère la masse du sang et gangrène la moelle des os. Tant que la tribu subsistera avec sa communauté brutale, d'une main elle repoussera les étrangers, et de l'autre elle pèsera d'un poids assez lourd sur le front des indigènes pour y déprimer toute intelligence et y paralyser toute activité. De quelque côté par conséquent qu'on entame l'entreprise d'arracher l'Afrique à la barbarie, qu'on essaie d'y transporter des cultivateurs européens ou qu'on se flatte d'enseigner la culture aux enfans de l'Afrique, qu'on veuille civiliser ses naturels ou y naturaliser des hommes déjà civilisés, c'est toujours la constitution de la société arabe qui fait obstacle, et c'est à sa racine même qu'il faut l'atteindre. Quelque voie qu'on choisisse, qu'on prenne son point de départ en Europe ou en Afrique, on aboutit toujours au pied du même roc qu'il faut emporter par le même assaut.

Cet assaut, c'est au gouvernement de le diriger. Il peut prendre son temps, choisir son heure, son lieu, son point d'attaque, mais tôt ou tard, et plus tôt que plus tard, il faut qu'il arrive à désorganiser la tribu et à rendre à la circulation le territoire qu'elle détient. C'est pour la colonie africaine une question capitale, un cas de vie ou de mort, car on ne peut attirer l'émigration européenne sans lui faire une large place sur ces immensités désolées que la tribu embrasse aujourd'hui de sa molle et funeste étreinte, et on ne peut transformer les Arabes en cultivateurs sérieux, par conséquent en sujets utiles, qu'en restreignant leur domaine de manière à le proportionner aux efforts du labeur individuel. Ce sont deux résultats connexes qu'on ne peut obtenir que par la même opération. Il s'agit donc de provoquer une sorte de liquidation générale du sol africain, dont deux parts devraient être faites : l'une pour attirer et recevoir l'émigration de l'Europe, l'autre pour demeurer entre les mains des Arabes, non plus comme héritage collectif de la tribu, mais au titre d'une propriété personnelle, définie et divisée. Quand cette répartition sera consommée, si elle l'est jamais, c'est alors véritablement que des rapports réguliers pourront s'établir, et même qu'une sorte de concours sera ouvert en Afrique entre les races européennes et arabe, placées désormais dans les mêmes conditions économiques, mais douées de qualités différentes. Les Arabes auraient sur les Européens l'énorme avance de se trouver tout établis sur le terrain, faits au climat, ayant peu de besoins à contenter, n'ayant nul apprentissage à faire, nulle émanation, nulle intempérie, nulle insolation à craindre. Les Européens, plus dépaysés et plus exigeans, apporteraient la supériorité de leurs lumières, de leurs outils et de leurs capitaux. Dans cette concurrence, qui serait en réalité le mieux partagé, et à qui resterait définitivement, en majeure partie, la possession du sol? J'ai entendu à cet égard les prédictions les plus diverses faites par

les hommes les plus compétens. Un grand nombre de très bons juges espèrent sincèrement que, sous l'empire des mêmes lois civiles et en dépit des antipathies morales et religieuses, les deux populations pourraient arriver à se fondre jusqu'à ne se plus distinguer. D'autres pensent que les Arabes cultiveront toujours, sinon mieux, au moins à meilleur marché, les champs qui ont porté leurs pères, et qu'ils garderaient ainsi, soit comme fermiers, soit comme propriétaires, la tâche à peu près exclusive de la culture, tandis que les Européens, groupés dans les villes et répandus le long des cours d'eau, appliqueraient au commerce et à l'industrie les dons les plus rares de leur intelligence. Je connais enfin (et peut-être plus particulièrement) d'autres observateurs chez qui les mots de fusion des races et de civilisation des Arabes par voie politique et administrative n'éveillent, en dépit d'eux-mêmes, qu'un fonds d'incrédulité invincible, bien que douloureuse. Ce sont des obstinés qui persistent à penser, malgré les prodiges du progrès matériel qui nous environnent, que la destinée sociale des races dépend des idées qui gouvernent leurs âmes beaucoup plus que du cours qu'on donne à leurs intérêts. Aux yeux de ces gens, qu'on appellera si on veut songe-creux ou fanatiques, civilisation et christianisme sont liés ensemble comme le fruit tient à l'arbre, tandis que le Coran, en niant la liberté et en prostituant la famille, en détruisant le sentiment de la responsabilité morale et celui de la prévoyance paternelle, leur paraît avoir enlevé à l'homme les deux ancres par lesquelles, dans son rapide passage, il peut prendre solidement possession de la terre. Ces gens doutent par conséquent que même la substitution de la propriété individuelle à la propriété collective, si elle n'est accompagnée de quelques autres principes de régénération, suffise pour faire des disciples de Mahomet des paysans semblables à ceux de notre Europe chrétienne : ils craignent que quand il ne pourra plus errer, l'Arabe ne croupisse à la surface du sol, et ne finisse par se fondre et disparaître; mais ce sont là des spéculations lointaines, qu'il faut remettre au jugement de Dieu et de l'avenir, et qui ne doivent en attendant détourner personne du but connu, raisonnable et pratique, très-nettement dessiné au bout de notre voie.

Ce but même, cette dissolution de la tribu et ce partage du territoire, c'est déjà un idéal, je ne veux pas dire un rêve assez loin de la vérité. Pour le moment, non-seulement le concours entre les deux races n'est pas ouvert, mais le contact n'est même pas établi : elles vivent côte à côte et coulent pour ainsi dire l'une près de l'autre sans se confondre, séparées par toute sorte d'entraves, dont l'interdiction d'acquérir faite aux Européens par le décret de 1851 n'est que la conséquence exagérée et l'expression légale, mais nullement la cause véritable. En réalité, c'est la tribu entière qui est imper-

méable de sa nature, et qui ne veut pas se laisser pénétrer. Par où convient-il d'entamer sa résistance? J'ai déjà dit que, si on en croyait les publicistes ordinaires de la colonie, soi-disant docteurs en droit musulman, ce serait la chose du monde la plus simple, et la besogne serait vite achevée. Il suffirait de proclamer qu'aux termes de la loi de Mahomet le souverain politique est seul propriétaire du sol entier, et que tous ses possesseurs actuels n'ont jamais été que des usufruitiers dont le droit de jouissance est révocable au bon plaisir du suzerain. Puis, en vertu de ce pouvoir discrétionnaire, toutes les tribus seraient sommées de faire place et de rendre gorge, et devraient s'estimer trop heureuses de recevoir de notre générosité la permission de s'établir quelque part dans les limites et sous les conditions qui nous conviendraient. Ainsi par un coup de théâtre le terrain se trouverait évacué, nous en réunirions les meilleures parties au domaine public en attendant les acquéreurs d'Europe, et si nous consentions à laisser aux Arabes les plus ingrates, ce serait à titre de libéralité et à la condition qu'ils aviseraient à se transformer du soir au lendemain en laboureurs à la mode française. La possibilité, la légitimité d'un tel changement à vue sont admises comme des axiomes et prêchées avec une autorité qu'on est mal venu à contester, et si la pratique tarde tant à venir justifier en ce point la théorie, c'est, dit-on, qu'ayant le droit et la force, l'autorité ne veut, par incurie ou par égoïsme, faire usage ni de l'un ni de l'autre.

Je déclare très franchement que, n'ayant pas étudié les lois musulmanes, je suis hors d'état de combattre ce plan séduisant sur le terrain des textes et du droit positif. A vue de pays même, à regarder le parti qu'ont su tirer les enfans de Mahomet de tant de contrées aimées du ciel que la colère divine laissa tomber entre leurs mains, il n'est point d'absurdité économique et d'iniquité despotique que je ne sois disposé à prêter de confiance à leur premier législateur. Je suis même tout prêt à croire que ses successeurs à tous les degrés, commandeurs des croyans, sultans, beys, deys, pachas, émirs, ont développé le droit primitif par une jurisprudence pratique tout à fait conforme à ses principes; mais je suis moins convaincu que les Français aient été en Afrique pour s'y comporter comme des Turcs, et j'avoue que l'idée de déclarer à des êtres humains que la terre qu'ils foulent et qui les nourrit, où ils nous ont devancés de dix siècles et où reposent les os de leurs pères, ne leur appartient que par notre grâce, et encore à la condition de changer à notre gré toutes les habitudes de leur vie, renverse toutes les notions de justice que j'ai puisées à la double école de l'Évangile et du code, et je n'ai pas encore acquis assez de confiance dans les casuistes du Coran pour tranquilliser sur leur parole les scrupules de ma conscience.

Ayons plus de confiance ici dans la voix de l'équité naturelle que dans toutes les subtilités légales : c'est elle qui proteste qu'une déclaration de ce genre, fondant à l'improviste sur des populations surprises, dont elle bouleverserait, en un jour et en masse, toutes les conditions d'existence, ne serait qu'une spoliation à peine déguisée, et présenterait le plus odieux peut-être des spectacles de ce monde, celui de la fraude mise au service de la force. C'est là surtout, pour ma part, indépendamment des formidables difficultés d'exécution qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, ce qui me paraît condamner sans retour toute idée de procéder à la nouvelle répartition du territoire par voie générale, hautaine et sommaire. Maintenant ce qui ne peut se commander au nom d'un droit prétendu qui ne serait que l'abus de la force ne peut-il pas s'obtenir de gré à gré par l'ascendant de la raison et par composition amiable? Ce qui ne peut être imposé brutalement sous forme de sacrifice sans compensation ne peut-il pas être exigé légalement moyennant un échange d'avantages équitablement calculé? Si la spoliation est repoussée par la conscience de tous les peuples civilisés, l'expropriation pour cause d'utilité publique est admise sans difficulté par toutes les lois. Or ici l'utilité publique est constante, et ce ne sont pas les moyens d'indemnité préalable qui font défaut entre les mains du gouvernement.

Sans entrer en effet dans la voie des indemnités pécuniaires, des achats proprement dits, autrefois proposés pourtant par le maréchal Bugeaud, mais qui entraîneraient dans des calculs très compliqués, je suis convaincu que le gouvernement possède assez de moyens d'agir sur les intérêts véritables des tribus arabes pour leur imposer sans violence, sinon à toutes le même jour et au même degré, au moins successivement, à des époques et dans des proportions différentes, une transaction dont le bénéfice serait en grande partie en leur faveur. Le gouvernement tient dans sa main leur fortune et leur existence par les impositions, dont il détermine le montant et peut faire la remise, et par les travaux publics, dont lui seul dirige l'exécution. Pour assurer la soumission matérielle, nous avons souvent imposé des contributions extraordinaires aux tribus coupables ou soupçonnées d'avoir pris part aux rébellions. Dans un intérêt égal et intimement lié à celui de l'ordre public, où serait l'inconvénient de favoriser par un procédé inverse les tribus qui se prêteraient à donner à notre conquête son complément? Il est, d'autre part, telle route ouverte ou tel barrage établi qui, en assurant la régularité des récoltes ou la facilité des débouchés, doublerait d'un seul coup la valeur foncière d'un champ, et comme ces travaux, également demandés, désirés partout, font défaut de tous côtés, il ne serait que juste de les appliquer préférablement au territoire de ceux qui consentiraient à en partager les profits avec de nouveaux concitoyens.

Ce sont là, avec bien d'autres que l'expérience enseignerait et dont l'énumération serait trop longue, des moyens d'indemnité, des objets d'échange pour ainsi dire, que le gouvernement tient à sa disposition tout naturellement, et en retour desquels il pourrait exiger sans injustice un concours nécessaire au progrès de la colonie; mais il est avant tout un bien dont lui seul peut faire part sans bourse délier aux tribus arabes, et qui lui coûterait aussi peu qu'il serait profitable pour elles. Ce bien, qui leur manque à toutes et que beaucoup seraient en état d'apprécier, n'est autre chose qu'un titre régulier de propriété, car si l'incertitude des propriétés est le grand obstacle qui arrête les progrès des Européens, il ne faut pas croire que ce soit pour les Arabes eux-mêmes un état sans inconvénient et sans gêne. De tribu à tribu, les territoires, qu'aucune enceinte ne peut enclore, qu'aucun géomètre n'a bornés, ne sont le plus souvent distingués que par des usages vagues, fondés sur des traditions orales. Des usurpations successives donnent lieu à des contestations continuelles : les siècles ne suffisent pas pour consacrer les unes et terminer les autres. Dans l'intérieur de chaque tribu, de famille à famille, pour la répartition, soit du fonds lui-même, soit du droit collectif, les mêmes abus se reproduisent suivis des mêmes litiges. Et au-dessus de cette confusion universelle, plane ce mystérieux droit de haut domaine, attribué par la superstition à l'état, souvent revendiqué brutalement par la main des janissaires, et qui semble menacer toujours de sortir du nuage où il réside pour éclater comme la foudre, sans désigner d'avance ses victimes. Entre ces traditions diverses de brigandage et de despotisme, entre la conscience des torts qu'on a commis et le souvenir des iniquités qu'on a souffertes, personne ne possède dans les tribus avec la sécurité du droit et la confiance du lendemain. C'est ce trouble qu'il dépend du gouvernement français de faire cesser; moyennant le sacrifice d'une partie de ses biens, il peut donner la sécurité, la clarté du reste. En renonçant lui-même à toutes ses revendications possibles et en se portant arbitre de tous les différends, il peut constituer pour chacun un droit nouveau résultant d'un arpentage régulier, d'un document authentique nettement écrit sur la terre et sur le parchemin, placé sous la garantie de sa parole comme sous la garde de son épée. Une telle transaction serait-elle admise facilement par les tribus? Se résigneraient-elles sans difficulté à perdre une partie de leur avoir pour mettre l'autre sous la protection de l'honneur et du droit français? Je crois fermement, et c'est un avis partagé par tous ceux qui ont vécu parmi les tribus, que ce langage serait entendu, mais sous diverses conditions préalables qu'il serait essentiel de ne pas méconnaître.

La première, c'est de bien choisir son interlocuteur et de ne pas

parler à tout le monde à la fois. Les avantages en effet que le gouvernement français peut offrir aux tribus en retour du sacrifice qu'il leur demande ne peuvent avoir pour toutes une égale valeur, et le désir qu'elles éprouvent de les obtenir doit différer suivant leur situation et le parti qu'elles sont en mesure d'en tirer. Aux tribus qui habitent le voisinage du désert et dont la vie se passe uniquement à suivre sur les plateaux du Haut-Atlas les troupeaux qui les nourrissent, sans qu'elles songent même à en faire un objet d'échange pour le commerce, l'incertitude de la propriété paraît à coup sûr un mal très léger. A vrai dire, la propriété pour elles n'est pas incertaine, elle est nulle. Pour elles, la terre est sans valeur : c'est à l'espace avant tout qu'elles aspirent. Tout ce qui tendrait dans leur état actuel à les resserrer leur paraîtrait menaçant pour leur existence, et elles seraient plus impatientes des limites que sensibles aux bienfaits d'une propriété définie. Il en est tout autrement de celles qui habitent les pentes et les vallées voisines de la mer, qui sont mises par là en relations faciles avec les centres de population fondés par les Maures et développés par les Européens. Celles-là ont déjà l'habitude de venir apporter sur nos marchés leur bétail ou le produit de leurs cultures. En traversant la banlieue des villes, où le jardinage a atteint en général une grande perfection, elles ont sous les yeux le spectacle des trésors que peut faire sortir de la terre une propriété protégée par la loi et fécondée par l'activité individuelle. Le prix chaque jour plus élevé qu'elles tirent elles-mêmes de leurs denrées accroît naturellement à leurs yeux la valeur de chaque motte du champ qui leur vaut ce revenu. Elles commencent à sentir ainsi le prix de ces biens naturels, que dans leur état nomade elles prodiguent au hasard. Le désir d'en posséder pour soi-même une part et de retirer personnellement tout le fruit de son labeur, au lieu de l'engloutir dans la déperdition d'un produit collectif, se glisse naturellement dans l'esprit de beaucoup de leurs membres. D'autres, moins laborieux, s'aperçoivent qu'ils possèdent une valeur recherchée, et regrettent de ne pouvoir l'aliéner pour en réaliser et en consommer le prix. C'est ce moment que doit choisir une administration qui connaît ses subordonnés, qui vit avec eux, pour les amener à une transaction qui les ferait sortir de l'indivision et de la confusion qui leur pèsent, et ce moment même peut être hâté par des exhortations faites à propos. L'exemple une fois donné ne pourrait manquer de se propager, suivant, comme une marée qui monte, le progrès de la population et de la richesse.

A cette première condition de bien connaître les Arabes pour être en mesure de leur faire accepter, sans trop de résistance, un tel accommodement, il faudrait joindre celle de n'être pas moins bien connu d'eux. Tout le mérite en effet de la transaction qu'on peut leur

offrir réside pour eux dans la confiance que leur inspire la parole de la France et dans la valeur qu'ils attachent à un document signé par ses agens. L'essentiel est qu'ils comprennent qu'un sacrifice partiel est destiné à les préserver des chances d'une perte totale, et qu'ils n'y soupçonnent point au contraire les préliminaires d'une spoliation déguisée, une sorte d'entrée de jeu pour s'emparer du tout après leur avoir soutiré la moitié. Or, comme tous les faibles qui ont souffert, les Arabes sont très méfians : ils sont accoutumés d'ailleurs à ces formes de commandement dans lesquelles, en l'absence de toute règle, les qualités, les dispositions personnelles du chef, ont une importance décisive, dans lesquelles en un mot la fortune et la vie dépendent souvent de savoir si on a affaire à un intendant humain ou sanguinaire, injuste ou scrupuleux. De l'intermédiaire chargé de leur faire part, en ce cas comme en tous autres, des intentions du gouvernement et de la foi qu'ils attacheront à sa parole, dépendra la promptitude ou la mauvaise grâce de leur soumission.

Enfin ce n'est pas tout de connaître et d'être connu, il faut encore être redouté. Il faut avoir la renommée de la justice, mais il faut inspirer le respect de la force, car en supposant, ce qui nous semble très possible, que la transformation soit agréée de la majorité des membres de la tribu, elle ne plaira jamais à tous : un assentiment unanime est aussi rare en Afrique qu'ailleurs, et probablement ceux à qui elle plaira le moins sont les plus puissans et les plus riches, les plus habitués au commandement. Ce sont ceux-là, en tout pays, à qui toute confusion profite. En l'absence du droit, c'est la force qui prévaut. La tribu, qui touche au communisme par un côté, n'est malgré cela, et peut-être à cause de cela même, que la féodalité à sa suprême puissance : elle enchaîne le petit au grand, en lui refusant le droit de subsister pour son compte. Briser la propriété collective, c'est donc faire une opération démocratique par excellence, qui ne peut manquer de susciter l'opposition, soit ouverte, soit déguisée, de toute l'aristocratie de la tribu. De vieilles prérogatives ne cèdent jamais le terrain sans résistance ni sans arrière-pensée : il faut s'attendre qu'elles mettront en œuvre tous les moyens d'intimidation dont elles disposent, le prestige de la race, les menaces de la religion, l'ascendant d'une ancienne autorité, pour détourner les faibles, soit de contracter, soit de remplir un engagement qui les soustrairait à leur puissance. L'unique moyen de lutter contre ces efforts, c'est de rendre en certaine mesure intimidation pour intimidation et terreur pour terreur. Autant il faut être sobre de l'emploi de la force pour arracher un consentement qui doit être raisonné pour être valide, autant son déploiement tout entier est légitime pour mettre d'abord en liberté les vœux véritables de la tribu, et la mettre ensuite en devoir de remplir ses conventions.

Nous arrivons donc ici en présence d'une œuvre nécessaire, décisive, dont l'accomplissement est indispensable, et dont le seul retard est funeste au développement de la colonie, mais d'une œuvre aussi très délicate et très complexe, qui ne peut être consommée d'un trait de plume, comme on trace sur le papier une assertion tranchante, d'une œuvre sans laquelle rien n'est possible, mais qui n'est possible elle-même que par le plus rare mélange de tact, d'adresse, de patience et de force. C'est une œuvre, en un mot, dont le succès dépend essentiellement du choix et du mérite de l'ouvrier. L'examen de la tâche qui doit être remplie va servir ainsi à nous indiquer à qui elle doit être confiée, et nous ramener par un chemin direct, et cette fois en pleine connaissance, des choses aux personnes.

II.

Où est-elle en effet, cette administration à la fois connaissant les Arabes et connue d'eux, familière avec leur langue et leurs mœurs, sachant s'en faire écouter et obéir, et propre à leur inspirer, dans un mélange à juste dose, la confiance et la crainte? Existe-t-elle, ou faut-il nous mettre en frais pour la créer? En vérité, on se serait plu à tracer le portrait de l'administration militaire, dessiné au naturel dans un bureau arabe, qu'on n'aurait pas fait les traits plus ressemblans, et ce sont pourtant ceux-là mêmes que ses adversaires les plus décidés lui prêtent. Je ne sache point en effet que personne ait contesté à l'administration militaire une connaissance intime de l'intérieur de la société arabe : on lui reproche au contraire d'avoir mis à s'identifier avec les tribus un soin trop complaisant, et d'avoir acquis par une bienveillance excessive trop de titres à leur reconnaissance; mais il faut bien convenir en même temps que, sur cent champs de bataille encore tout sanglans, elle n'en a pas acquis moins à leur respect. Jamais par conséquent, pour l'espèce d'opération césarienne qui doit extraire des entrailles de la colonie le germe de sa prospérité encore latente, instrument ne fut mieux préparé que celui qu'aiguise depuis vingt ans l'administration militaire. Si, après tant d'années de vie commune, de commandement tour à tour équitable et sévère, tant de sang et de bienfaits tour à tour répandus, les bureaux arabes n'ont point acquis sur les tribus l'autorité nécessaire pour leur faire accepter, sans trop de délais ni de secousses, une transformation indispensable, il y faut renoncer : personne jamais n'en pourra venir à bout.

Mais j'entends la difficulté : on ne dit pas que ce soit le pouvoir, mais on pense que c'est la volonté qui leur manque. On doute de cette volonté précisément parce que, pouvant tout ce qu'ils veulent, ils ont si peu voulu, depuis vingt ans, faire en ce sens tout ce qu'ils

pouvaient. L'œuvre de la transformation des tribus, toujours annoncée, toujours ajournée, jamais entamée, n'est nullement, dit-on, au-dessus de leurs forces, mais elle est contraire à leur intérêt. En sapant les bases de la société arabe, ils détruiraient du même coup le piédestal sur lequel ils sont élevés. Ils ne sont bureaux arabes que parce qu'il y a des Arabes. Or, le jour où il n'y aurait plus de tribus, il n'y aurait, à proprement parler, plus d'Arabes. Ils se suicideraient ainsi avec leur propre épée. C'est un acte d'abnégation qu'on attendra vainement d'eux.

Si l'objection est valable, elle l'est trop; si l'argument porte, il va trop loin, car il pourra être opposé, juste avec la même autorité, à toute autre administration, soit civile, soit militaire, qui, s'étant instruite par les mêmes études que les bureaux arabes, et ayant acquis les mêmes aptitudes, se sera par là même pénétrée des mêmes intérêts. Je ne pense pas en effet que les plus grands ennemis de l'administration militaire, ceux qui pensent le mieux du frac et le plus mal de l'uniforme, aient assez de confiance dans la seule vertu des institutions civiles, pour vouloir confier la tâche ardue de la transformation de la tribu au premier sous-préfet venu, tout frais émoulu du conseil d'état, ou à un conseiller de préfecture débarqué d'hier de Bretagne ou d'Alsace. L'ordre de fonctionnaires aux mains desquels cette grave affaire doit être remise devra nécessairement s'y préparer par quelques études spéciales, ne fût-ce que celles de la géographie et de la langue. A moins de vouloir marcher à l'aveugle, au risque de tomber dans mille piéges et de s'embarrasser dans mille résistances inattendues, il faudra bien choisir, pour se guider, des gens qui connaissent le terrain et qui sachent où ils mettent le pied : c'est dire qu'il faudra se mettre en peine de créer sur nouveaux frais un nouveau corps d'administration spéciale, en quelque sorte des bureaux arabes civils qui auront la plume derrière l'oreille au lieu d'avoir l'épée au côté. Je vois très bien ce qu'on perdra à cet échange : du temps d'abord, et beaucoup de temps, car l'expérience ne s'improvise pas en un jour, et celle que possède aujourd'hui l'administration militaire a été aussi lentement acquise que chèrement payée; de l'autorité ensuite, car sur des populations armées elles-mêmes jusqu'aux dents, l'épée est un signe de commandement dont le prestige sera difficilement remplacé, et s'il ne convient pas que dans la révolution à opérer la force joue le principal rôle, il est pourtant essentiel qu'elle apparaisse pour ainsi dire sur l'arrière-plan, pour prêter du poids aux paroles, du sérieux aux menaces, et au droit une sanction. En revanche, ce qu'on gagnerait est beaucoup moins clair, car à peine le nouveau corps administratif aurait-il acquis les connaissances privilégiées qui le rendraient propre au maniement des Arabes, qu'on pourrait le soupçonner aussi de vouloir assurer, au

prix de l'immobilité de la colonie, la perpétuité de son privilége, et l'accusation, dans ce cas, serait cent fois plus vraisemblable, car des administrateurs civils qui se seraient consacrés pendant de longues années à une tâche exclusivement africaine n'auraient plus d'autre carrière et presque d'autre patrie que l'Afrique, tandis que des officiers, après avoir passé quelques années de leur jeunesse dans une station de l'Atlas, ont toujours ouverts devant eux tous les rangs de l'armée française et tous les champs de bataille du monde.

C'est cet immense avenir, sans cesse brillant devant les yeux de l'armée d'Afrique, qui m'empêche en vérité d'ajouter la moindre foi au sot et au mesquin calcul d'égoïsme qu'on lui prête. Tout officier français a le droit de rêver qu'il deviendra maréchal de France, et je suis porté à croire qu'il a surtout de pareils rêves dans un *bordji* de bureau arabe, car que faire en un tel gîte à moins qu'on n'y songe? — L'idée qu'au lieu de laisser voltiger devant ses regards cette vision étincelante, il va borner ses prétentions à transformer le poste ingrat où languit sa jeunesse en un apanage féodal, pour y perpétuer son séjour en même temps que son pouvoir, me paraît peu vraisemblable, et c'est lui supposer plus de modestie que la nature n'en comporte. L'armée peut aspirer parmi nous (faut-il s'en applaudir ou s'en affliger?) à une tout autre domination que celle de l'Afrique, et le jour où elle s'écarterait de la voie du devoir pour prêter l'oreille aux conseils de l'ambition, elle ne se bornerait pas sans doute à aller loin des honneurs, de la richesse et de la renommée, étendre une autorité stérile sur d'obscures populations. Puis rien ne prouve qu'en Afrique plus qu'ailleurs les officiers de l'armée française aient oublié le véritable rôle que nos lois leur assignent, celui d'obéir toujours, même en commandant. Qu'après une lutte effroyable, ils se soient reposés quelques jours de trop sur un résultat glorieux, mais insuffisant; qu'après avoir réussi, non sans peine, à soumettre les tribus, ils n'aient que mollement tenté de les transformer; qu'ils n'aient pas préservé leur administration des atteintes de la routine, cet excès, cette excroissance de l'expérience, c'est un tort tellement naturel qu'on peut se dispenser même de le constater pour le condamner; mais de là à une résistance calculée et intéressée, il y a tout un abîme que la calomnie seule peut se charger de combler. Je suis très intimement persuadé que le jour où une main ferme aura tracé devant eux la voie nouvelle, où on leur aura clairement fait comprendre qu'il y a encore en Afrique une œuvre à consommer, suffisante pour l'emploi de toutes leurs facultés, une œuvre que la France attend de leur dévouement et qu'elle paiera de sa reconnaissance, qui pourra tout ensemble assurer la gloire de leur nom, l'avantage de leur pays et le progrès de leur fortune, poussés par ces mobiles divers, tous, bien qu'inégalement sans doute, puis-

sans sur leurs âmes, ils y courront comme à l'assaut, et la citadelle de la tribu ne tiendra pas devant leur ardeur intelligente plus longtemps que le Mamelon-Vert ou la butte de Solferino.

Laissons donc à l'armée la part qui lui revient naturellement, et qui ne convient qu'à elle seule. Son rôle, dit-on, est de conquérir, non de gouverner; soit : eh bien! c'est toujours une conquête et non encore un gouvernement dont il s'agit. Jusqu'ici, la conquête s'est arrêtée à la surface et n'a fait que courber les têtes : elle doit pénétrer aujourd'hui jusqu'au fond, dans la moelle des os et dans les âmes. Les mêmes qualités qui ont commencé le succès sont requises pour l'achever. Dans des proportions peut-être différentes, c'est toujours le même mélange de prudence et de force qui est nécessaire, la même union de ces dons heureux d'intelligence et d'audace dont l'armée française peut ouvrir à volonté l'inépuisable réservoir. Les limites de son domaine, la durée de son pouvoir, sont donc déterminées par la nature même de sa tâche. Partout où la tribu subsiste, l'administration militaire doit demeurer pour lui tenir tête, en travaillant à sa dissolution; elle ne doit céder la place que là où elle peut laisser les Arabes fixés sur le sol et prêts à recevoir dans leurs rangs ouverts, avec l'infusion d'une population nouvelle, les élémens d'une nouvelle constitution sociale.

Seule capable de remplir ainsi la part principale qui incombe à l'état dans le développement de la colonie, l'armée suffit-elle également aux autres conditions moins importantes, mais essentielles pourtant, que nous avons énumérées? Seule en mesure de débarrasser le sol d'Afrique des obstacles humains, si l'on ose ainsi parler, qui s'opposent à son peuplement, est-ce elle aussi qui peut faire disparaître, par de grands travaux publics, les obstacles matériels, et préparer à l'émigration du dehors un accueil propre à la retenir et l'attirer? Sur ces deux points, malheureusement la réponse n'est point pareille, et une grave distinction se présente.

Les travaux publics en Algérie non-seulement peuvent être confiés à l'armée, mais ne peuvent guère être accomplis que par elle. En l'absence d'ouvriers civils, avec la cherté et la rareté de la main-d'œuvre européenne, les cinquante mille bras que l'armée compte, et qu'elle n'occupe, Dieu merci, qu'assez rarement, sont une ressource inappréciable et inépuisable à laquelle tout le monde, gouvernement et particuliers, ne cesse d'avoir recours. Il n'y a point de monument, point de travaux d'art, point de route, point de pont qui, depuis trente ans, n'aient été construits par des mains militaires. Il n'est point de faveur plus recherchée par les colons que l'auxiliaire des soldats pour leurs travaux, soit de bâtimens, soit de cultures. Et ce n'est pas une des moindres raisons de l'infériorité où les préfets des territoires civils sont restés jusqu'à présent vis-

à-vis des généraux, leurs collègues et leurs voisins, que l'impossibilité où ces fonctionnaires civils se trouvent de mettre le moindre plan à exécution sans le concours d'ouvriers armés qui ne leur obéissent pas. Tout ce dont la colonisation a besoin par conséquent en ce genre de facilités matérielles, l'armée peut le lui fournir, et on ne peut l'attendre que d'elle.

Il en va par malheur tout autrement en fait d'attraits pour l'émigration européenne. A quoi servirait en effet de le dissimuler? Parmi les causes diverses qui éloignent cette émigration d'Afrique, l'existence d'un régime exclusivement militaire, comme on dit, doit être comptée au premier rang, sinon comme une des mieux justifiées, au moins comme une des plus actives. Ces seuls mots, le régime du sabre, depuis longtemps en possession de desservir les lieux-communs de rhétorique, présentent aux imaginations l'idée d'un mélange d'arbitraire intermittent et de compression continue. Il n'en faut pas davantage pour faire fuir une classe d'hommes qui, précisément parce qu'elle est voyageuse et qu'elle a goût aux aventures, a l'horreur du frein et la manie de l'indépendance. Tout ce qui tient surtout à la race anglo-saxonne, habitué à voir l'autorité représentée par l'innocente verge d'un constable, éprouve, à la vue d'une épée et d'une épaulette qui gouvernent, la plus sincère indignation, tempérée par le plus profond effroi. C'est une sorte d'épouvantail dressé sur les ports d'Afrique, qui fait fuir comme des oiseaux effarouchés tous les intérêts timides. Il ne s'agit pas d'examiner si cette terreur est bien fondée, si l'administration militaire d'Afrique en particulier, assez bénigne de son naturel, mérite d'être représentée comme un de ces animaux fantastiques dont on effraie les petits enfans. Il s'agit encore moins de reprendre un compte que j'ai déjà fait, et de s'assurer que, parmi les torts qu'on lui reproche, beaucoup sont plutôt imputables à sa qualité administrative qu'à sa qualité militaire, et que certaines administrations civiles de ma connaissance, mises à la même épreuve, se seraient montrées, sinon plus rudes, au moins plus tracassières. Il s'agit d'une impression d'imagination contre laquelle la raison est vaine, la discussion impuissante, et qui, rendant le renom du pouvoir militaire aussi nuisible en un sens que son maintien est nécessaire de l'autre, enferme dans une contradiction déplorable le progrès de la colonie.

Je ne vois en vérité, en y réfléchissant, qu'une seule manière d'en sortir, imparfaite sans doute, surtout au début, mais qui à la longue doit réussir à nous dégager de ce cercle vicieux. C'est d'établir hautement une distinction, qui est au fond réelle et possible, bien qu'elle n'ait jamais été mise en pratique parmi nous, entre l'administration militaire et ce qu'on nomme par habitude et par excellence le *régime militaire*. Parce qu'on est gouverné par des officiers, il n'est pas ab-

solument nécessaire d'être gouverné militairement suivant l'acception commune du mot, c'est-à-dire d'être mis à la discrétion d'une autorité dictatoriale qui absorbe en elle tous les pouvoirs et confisque tous les droits individuels. Dans nos habitudes, le gouvernement militaire et l'état de siége sont des idées tout à fait connexes et semblables, qui entraînent à leur suite la juridiction des conseils de guerre, le rétablissement d'une police inquisitive et la suspension de toute franchise personnelle. Cette association d'idées se conçoit parfaitement dans nos pays civilisés, parce que l'autorité militaire ne prévaut qu'en ces jours de suprême péril où la société épouvantée, ne voyant de recours que dans la force et d'abri que derrière les baïonnettes, sacrifie volontiers toutes ses libertés pour obtenir la plus précieuse de toutes, celle de vivre. Autorité militaire et dictature sont synonymes parmi nous, parce que nos sociétés ne se donnent un militaire pour chef que quand elles cherchent un dictateur. Là cependant où l'autorité militaire est établie par d'autres raisons que l'effroi général et poursuit un autre but que la sécurité momentanée et matérielle, pourquoi ne s'exercerait-elle pas aussi avec plus de mesure et sous d'autres conditions? Pourquoi ne s'accorderait-elle pas avec le maintien des garanties ordinaires de la justice et de la liberté individuelle? Parce qu'on a le sabre en main, est-il nécessaire de ne rien avoir à respecter ni à ménager? En Algérie en particulier, si nous réclamons le maintien du pouvoir militaire en territoire de tribus, c'est parce que nous le croyons plus propre à empêcher les Arabes de reculer vers la voie de rébellion d'où ils sont à peine sortis, et à les faire avancer dans la voie de progrès que nous leur avons ouverte. C'est donc aux Arabes que ce caractère militaire de l'autorité est dédié, et nullement aux Européens qui pourraient être tentés de s'établir parmi les Arabes. Pourquoi ceux-là seraient-ils forcés de renoncer, dès qu'ils mettent le pied en territoire militaire, à des habitudes de toute leur vie, et sur lesquelles repose pour eux tout sentiment de sécurité et d'indépendance?

A part quelques futiles motifs d'économie, je cherche vainement une raison par exemple pour que tout Européen établi en dehors des étroites limites du territoire civil soit soumis en tout état de cause, pour tout crime, délit ou contravention, à la juridiction militaire; j'en vois moins encore pour que, même en matière civile et commerciale, un commandant de place (d'ordinaire quelque officier en retraite qui a fait toute sa vie autre chose que des lois et du commerce) soit chargé de faire droit en premier ressort. Depuis quand l'autorité administrative, pour s'exercer efficacement, a-t-elle besoin de se confondre avec le pouvoir judiciaire? Quelle force puise-t-elle dans cette confusion? quel secours peut-elle en attendre? Quelle source d'embarras au contraire, de soucis inutiles, de réclamations

mal fondées, de soupçons injustes! En quoi l'autorité des bureaux arabes serait-elle amoindrie parce qu'à côté d'eux la magistrature ordinaire exercerait sur les Européens sa mission légale et pacifique? Nous avons à Alger une cour impériale largement constituée, et en ce moment même excellemment dirigée. Des tribunaux de première instance sont établis dans les principales villes, des justices de paix dans d'autres. Ce personnel judiciaire est assez nombreux, assez peu chargé d'occupations, pour pouvoir parfaitement, en se déplaçant à des époques régulières, rendre la justice à tous les Europeens sur tous les points de l'Algérie sans distinction de territoire. Si ce personnel est insuffisant, l'augmenter serait une faible dépense, largement compensée par l'avantage qu'on trouverait à faire savoir en Europe, à quiconque tourne les yeux vers l'Afrique, que pas un cheveu n'y tombe de la tête d'un Européen et pas un sou ne sort de sa bourse, sinon après jugement contradictoire et en vertu d'une sentence rendue par un magistrat inaccessible. C'est l'autorité militaire même qui est intéressée à renoncer à cette part inutile de ces attributions, c'est elle qui doit être pressée de faire cesser un spectacle choquant, donné trop souvent dans quelques-unes des villes d'Afrique : celui d'affaires identiques débattues entre gens de même condition et porte à porte, d'après des règles différentes, par des tribunaux divers, uniquement parce qu'une demi-lieue de distance en a séparé les théâtres. Ce contraste est une des singularités qui accréditent le plus l'idée, sottement répandue en Europe, que le territoire militaire d'Afrique est une région mystérieuse dont la justice et la liberté ne peuvent se faire ouvrir l'accès.

Après les garanties judiciaires, il en est d'une autre espèce, et non moins précieuses peut-être, qui pourraient être assurées aux Européens pour humaniser en quelque sorte à leurs yeux le pouvoir militaire sans pourtant en compromettre l'exercice et en relâcher le lien : c'est une certaine mesure de libertés communales. Je ne me dissimule point la surprise que ce seul nom peut causer à plus d'un lecteur. Nous sommes tellement habitués en France à considérer les libertés communales comme le dernier complément d'une civilisation avancée, comme la concession suprême qu'une administration peut octroyer à des sujets dont la docilité la contente, que parler de libertés communales en Afrique et en territoire militaire, c'est presque s'exposer à faire sourire. La commune est chez nous l'enfant de l'état et même l'enfant de sa vieillesse ; c'est lui qui l'a mise au jour, qui lui règle tous ses mouvemens, qui lui mesure la longueur de ses lisières. Ainsi le veulent les traditions de notre histoire et une certaine habitude logique qui nous porte à descendre toujours du général au particulier. Si pourtant nous consultions nos voisins d'outre-Manche, qui savent mieux que nous par quel mystère s'opère la

génération des peuples, peut-être nous diraient-ils que le procédé inverse, celui qui remonte du particulier au général, est ici, comme dans toutes les sciences expérimentales, le plus sûr et le plus fécond. La commune, à vrai dire, est le moyen naturel d'une société, et surtout d'une colonie naissante. C'est là que des hommes venus de points divers de l'horizon peuvent faire l'apprentissage de l'association à laquelle ils sont destinés, et unir librement contre les résistances de la nature des efforts que l'action administrative, toujours faible et éloignée, ne peut qu'à peine seconder. Dès qu'il y a deux hommes établis sur un territoire, à portée de se connaître, de se gêner ou de se secourir, ils ont un intérêt commun à poursuivre et par conséquent à débattre : c'est une rivière qui déborde à contenir, un bois à éclaircir, un roc à faire sauter par la poudre, un chemin à ouvrir, un emplacement à déterminer pour s'y donner rendez-vous et échanger leurs produits. Il n'en faut pas davantage pour que la commune soit formée, et laissez-la seulement grandir, elle deviendra une ville, et de tous ces germes poussés en arbres sortira la forêt qui portera le nom de peuple ou de société. On ne peut donc trop encourager les colons à se former promptement en communes, ni laisser à leurs communes, une fois constituées, trop de liberté dans leurs mouvemens, car s'il y a un lieu où la liberté d'association soit inoffensive, c'est là où il y a peu d'hommes et beaucoup d'espace.

Jusqu'ici, l'administration en Afrique, sans refuser tout à fait à ses colons cette mesure parcimonieuse de libertés municipales que la centralisation nous distribue goutte à goutte, a pourtant toujours posé en principe qu'il ne pouvait exister de commune que là où l'autorité militaire avait fait place au pouvoir civil. On fait don aux colons d'un conseil municipal en même temps que d'un sous-préfet, comme si ces deux institutions étaient le corollaire ou, si l'on veut, l'antidote l'une de l'autre. J'avoue que, si l'incompatibilité entre l'établissement des communes et le pouvoir militaire était réelle et tenait au fond des choses, il faudrait certainement considérer le pouvoir militaire comme un pis-aller dont on ne saurait se délivrer trop tôt, car les intérêts communaux tiennent de si près aux droits de la famille et de l'individu, ils touchent de si près aussi aux premières nécessités de la vie, au pain que l'on mange, à l'eau que l'on boit, au travail du jour, au repos de la nuit, à la prière du dimanche, que des hommes à qui l'on refuse le droit de s'en occuper sont véritablement mutilés des plus chères prérogatives et ravalés au-dessous de la condition de leur espèce. Je suis néanmoins encore à me demander pourquoi, parce qu'on a un général pour administrateur au lieu d'un préfet, et que le ressort dont on fait partie s'appelle un cercle et non un arrondissement, il serait impossible à des hommes de se réunir pour dis-

cuter en commun sur l'emplacement de leur marché, de leur fontaine ou de leur église, et en quoi le pouvoir militaire serait entravé dans ses rapports avec les Arabes par des délibérations de cette espèce. A l'égard des intérêts communaux, je ne vois entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire qu'une différence qui est peut-être à l'avantage du dernier : c'est qu'ayant moins de loisir à la fois et moins de connaissances, ou plutôt moins de prétentions, un officier sera toujours moins tenté qu'un administrateur de descendre dans tous les détails de la vie municipale, et de faire le bonheur de ses subordonnés en se mêlant à tout instant de ce qui ne le regarde pas.

Des garanties judiciaires et des franchises communales, — nous avons là, ce semble, deux élémens d'institutions civiles qui peuvent prendre racine dès à présent en Afrique, et qui ne me paraissent inconciliables ni l'un ni l'autre avec le maintien provisoire d'un pouvoir militaire, continuant, à côté et au-dessus d'eux, l'entreprise de contenir l'expansion irrégulière de la société arabe. Le pouvoir militaire, ainsi limité sans être détruit, se présenterait aux imaginations européennes sous un aspect moins formidable. Puis, quand viendrait, pour chaque portion du territoire, le jour où ce pouvoir doit disparaître avec la nécessité qui l'a créé et qui le justifie, s'il laissait derrière lui des agglomérations d'hommes déjà formés à la vie commune et obéissant aux interprètes de la loi, le temps qu'il aurait duré ne serait point perdu, même pour l'avenir civil de la colonie. Veut-on me faire dire toute ma pensée? Des institutions communales, des garanties judiciaires destinées, les unes à stimuler, les autres à régler le développement de l'association, ce sont là les véritables institutions civiles d'une colonie, c'est le vêtement souple qui convient à un corps en croissance. Quand je lis au *Moniteur* qu'un district d'Afrique échappe au pouvoir militaire pour être érigé en territoire civil, je comprends la satisfaction que causent ce progrès de la civilisation et ce nouveau pas fait vers un état de gouvernement régulier; mais une pensée tempère pourtant ce contentement : à la place du pouvoir militaire qui se retire, ce n'est pas la liberté civile, c'est, chose essentiellement différente, l'administration civile qui arrive. Le régime civil qu'on inaugure, ce n'est pas, comme en Australie ou en Amérique, un jury, des aldermen et un *common-council*, c'est-à-dire des citoyens maîtres d'eux-mêmes et soumis à la loi, mais M. le sous-préfet accompagné de M. le directeur des ponts et chaussées et de M. l'ingénieur des mines, tous pliant sous le faix de volumes de décrets et de règlemens, et chacun d'eux portant sur le collet de son habit brodé l'attache d'un pouvoir supérieur et la trace de sa dépendance. C'est la centralisation avec son appareil de bureaux et de cartons qui s'empare du territoire évacué par la conquête. Je doute parfois qu'en échangeant une autorité sommaire et provisoire par sa

nature contre un pouvoir tenace et minutieux, qui, une fois introduit, ne les lâchera pas, en passant ainsi du joug de l'arbitraire à celui de la routine, nos nouveaux concitoyens gagnent au change autant qu'ils s'imaginent. Je fais autant de vœux que qui que ce soit pour que le jour arrive promptement où l'administration militaire pourra déposer ses pouvoirs; mais sait-on l'autre souhait que j'ajoute tout bas? C'est que ce jour-là elle soit remplacée par le moins d'administration possible, et c'est à préparer ce résultat, qui, bien que négatif, aurait sa valeur, que pourrait servir utilement l'apprentissage de la vie municipale fait dès aujourd'hui et du vivant même de l'autorité militaire.

L'essentiel à nos yeux, comme on le voit, est donc moins de se délivrer au plus tôt de l'autorité militaire, comme le pensent les journalistes réformateurs de la colonie, que d'en modifier l'esprit et l'exercice, et de lui inspirer, tant à l'égard des Arabes que des Européens, une conduite et des intentions nouvelles. Dans l'état présent des choses, l'administration militaire ménage trop les uns et contient trop les autres; elle a trop de respect pour la vieille communauté arabe et apporte trop d'entraves à la naissance de la communauté européenne : ce qui revient au fond à dire qu'elle cède au penchant de toutes les autorités de ce monde, à savoir de considérer en toutes choses le *statu quo* comme meilleur parce qu'il est plus commode, le progrès comme dangereux parce qu'il est importun, de prendre son propre repos comme le thermomètre du bon ordre, et de voir un désordre dans ce qui le trouble, soit résistance, soit changement. Les militaires ne sont pas les seuls à être atteints de cette faiblesse, mais ils n'ont pas non plus le privilége d'en être exempts. Il faut, pour les y arracher, une impulsion qui vienne d'en haut : d'où peut-elle partir, et quelle main peut la donner? Ce n'est pas une administration qui manque en Algérie, c'est un chef qui mette cette administration en œuvre. Le corps est excellent, souple et dispos; mais là comme ailleurs c'est de la tête que le mouvement doit partir. Quelle doit être cette tête? comment constituer en Algérie cette autorité supérieure qui peut utiliser le pouvoir militaire au lieu de le détruire, par une hostilité sourde ou de le conserver dans une immobilité stérile? C'est la dernière et non la moins délicate question de cet examen.

A notre sens, ce chef qui manque à l'administration de l'Algérie ne peut sortir ni de l'ancien gouvernement-général ni du ministère nouvellement créé. L'une et l'autre organisation portent en elles-mêmes des causes de stérilité et d'impuissance destinées à triompher à la longue des meilleures intentions et à paralyser l'effet des plus sages mesures. Ni l'une ni l'autre ne peuvent être constituées de façon à dominer réellement et à manier efficacement les pou-

voirs dont elles disposent. Pour imprimer un mouvement fécond à l'administration militaire, l'ancien gouverneur-général lui appartenait, la représentait trop exclusivement. On avait tout disposé pour qu'il n'eût d'autre intérêt et d'autre esprit que ceux de l'armée. Dans toutes ses relations soit avec ses subordonnés en Algérie, soit avec l'autorité centrale de la métropole, une suite de dispositions méfiantes avait enserré son pouvoir, de manière à faire de lui l'homme de l'armée plutôt que son chef et son directeur. En Afrique, son commandement, très limité dans tous les territoires déjà appelés à la vie civile, ne s'exerçait en pleine liberté que sur les territoires militaires. Tous les élémens d'administration étrangers au service de l'armée, les finances, l'instruction publique, les cultes, la justice, échappaient presque entièrement à son contrôle pour correspondre directement à Paris, à côté de lui et au-dessus de sa tête, avec les diverses administrations centrales dont ces services dépendent. Une pareille disposition devait lui faire considérer les élémens civils de la colonie comme naturellement hostiles à son pouvoir et ne pouvant grandir qu'à ses dépens. Il se trouvait en quelque sorte cantonné dans son domaine, dans ses attributions militaires, voyant décroître l'étendue de sa compétence à chaque progrès fait par la loi civile, comme l'ombre fuit devant la lumière. Pour applaudir à cette déchéance et y travailler de bonne foi, il lui fallait un véritable effort de désintéressement, et le désintéressement le plus sincère est un sentiment trop voisin de la résignation pour communiquer jamais à l'activité beaucoup d'ardeur. En tout cas, sa principale préoccupation se portait toujours, ne fût-ce que par conscience, là où pesait la plus lourde responsabilité. Déchargé de la plupart des intérêts civils de la colonie, il éprouvait une propension naturelle à s'en détacher, et en même temps qu'il était ainsi rivé en quelque sorte, en Afrique, à l'élément militaire, une dépendance étroite le rattachait, à Paris, au ministère de la guerre, son unique supérieur, dont il devenait en toutes choses, et pour les moindres actes de son administration, l'humble subordonné. Ainsi tout était militaire au-dessous et autour de lui; son regard ne dépassait pas les horizons de l'armée : en lui, la qualité d'administrateur s'effaçait trop complétement devant celle de soldat; les devoirs et les habitudes de l'obéissance limitaient ses vues et étouffaient les hautes inspirations qui conviennent au gouvernement.

En revanche, si le gouverneur-général tenait trop étroitement à l'armée pour s'élever au-dessus de son corps et pouvoir le guider dans des voies nouvelles, par un excès opposé, le ministère de l'Algérie lui est aujourd'hui trop étranger pour exercer sur elle une action efficace. Il lui est étranger non-seulement par la qualité civile de son chef, mais parce qu'on n'a pris soin d'établir entre ce

chef et ses subordonnés aucune des relations de sympathie et de dépendance sur lesquelles la véritable autorité se fonde. L'administration d'Algérie, en recevant un chef civil, n'a point encore cessé d'être militaire aux neuf dixièmes. Au contraire, à part la direction supérieure qui lui a échappé, l'armée a été, provisoirement du moins, maintenue en Afrique presque dans toute l'étendue de ses devoirs comme de ses prérogatives. De ce provisoire, qui dure encore après dix-huit mois, et a toute l'apparence de devoir durer encore assez longtemps, résulte une singularité fort nuisible à la bonne expédition des affaires : c'est que l'administration de la colonie a aujourd'hui deux têtes; elle dépend à la fois du ministère de l'Algérie et du ministère de la guerre; disons mieux, elle appartient réellement à l'un et n'est que provisoirement prêtée à l'autre. Le ministère de la guerre est l'autorité véritable à laquelle chacun des membres de cette administration tient par son passé, et dont il attend son avenir; deux liens étroits l'y rattachent, l'un de conscience, l'autre d'intérêt : le soin des troupes confiées à sa garde et celui de son avancement personnel. Le progrès de l'Algérie ne venant très légitimement qu'en troisième ligne, derrière des préoccupations de cet ordre, il en résulte que le ministère de l'Algérie n'a sous sa disposition que des agens qui le servent aujourd'hui par accident, tout prêts et même naturellement destinés à le quitter demain pour la moindre perspective d'ambition et le moindre sujet de mécontentement, recevant leurs inspirations d'une autre source que la sienne, et pouvant opposer à toute impulsion qui les gêne la force d'un corps indépendant. Le ministère de l'Algérie reçoit tous ses serviteurs de la bonne ou plutôt de la mauvaise grâce d'un collègue qui les retient en les donnant, qui plaint au fond tout ce qu'il cède et regrette tout ce qu'il a perdu. Si le gouverneur-général était en quelque sorte parqué dans son administration militaire sans pouvoir en sortir, le nouveau ministère est plaqué à sa surface sans aucune adhérence avec elle. Ce défaut de communication est encore accru par l'éloignement et la distance. Le ministre de l'Algérie réside nécessairement à Paris, et ne peut faire en Afrique que de courtes et rares apparitions. Or, dans une tâche comme celle qui est imposée à l'administration militaire, si elle prétend à transformer l'état intérieur des tribus, là où l'unité du but ne peut être atteinte que par l'infinie diversité de moyens, quand il faut agir ici par force et là par persuasion, connaître chaque personne et payer partout de la sienne, un chef qui réside au-delà des mers se condamne d'avance à une nullité presque absolue. Ce qu'il peut savoir en étudiant de longues heures, ce qu'il peut faire en écrivant des volumes n'est rien auprès de ce que lui apprendrait un coup d'œil jeté sur le pays même et de ce que terminerait un quart d'heure d'entretien

avec les hommes qui l'habitent. Dans une œuvre à ce point ardue et complexe, toutes les instructions générales sont insuffisantes. Les circulaires, ces muets et inertes chiffons de papier, sont sans valeur : si elles sont hautaines, comme le furent les premiers documens émanés du nouveau ministère, elles irritent inutilement ceux sur la tête de qui elles viennent fondre ; si elles sont modestes et discrètes, elles courent risque d'être mises de côté avec ce dédaigneux sourire que les gens d'action opposent aux élucubrations du cabinet. En un mot, le pouvoir, pour être respecté, doit être une unité partout présente. Celui qu'a établi le nouveau ministère de l'Algérie répond mal à chacun des termes de cette définition : il est partagé et éloigné.

La véritable solution nous paraîtrait être au contraire de tout réunir sur une même tête et de tout rapprocher du centre. Constituer en Algérie une véritable délégation de l'autorité souveraine,— sous le nom qu'on voudra, vice-royauté, lieutenance-générale, il n'importe, — mais embrassant à titre égal tous les services publics, soit militaires, soit civils, seul principe de toute action et seule source de toute autorité, seule préposée à l'armée, à la justice, aux finances, à l'administration sous des formes diverses, et seule responsable de ces attributions différentes devant le gouvernement de la métropole : telle nous semble être l'unique manière de terminer, en les confondant dans une même personne et en les animant d'un même souffle, la lutte des élémens divers qui mine la prospérité naissante de la colonie. L'homme investi d'un tel pouvoir, quelles que fussent ses qualités personnelles et les habitudes de son passé, ne serait en réalité ni militaire ni civil, car, tenant dans sa main l'un et l'autre instrument, il n'aurait de raison pour employer l'un plutôt que l'autre que les intérêts véritables et le plus prompt achèvement de l'œuvre à accomplir. Il ne verrait ni dans la loi militaire un auxiliaire, ni dans la loi civile une ennemie : toutes deux relèveraient également de lui, et leur lot serait ainsi déterminé par une répartition impartiale. Sous ses ordres, les directeurs de chaque branche formeraient, comme dans les colonies anglaises, un véritable cabinet politique. Avec un tel auxiliaire, il serait parfaitement superflu de constituer à Paris en centralisation au second degré, et de retarder ainsi, par un voyage constant à travers les mers, l'expédition de tous les ordres et la solution de toutes les affaires. Les règles générales de l'administration, la fixation des bornes de la colonie et du chiffre de ses forces militaires, les grandes mesures législatives relatives à l'état des propriétés et des personnes, la nomination des fonctionnaires supérieurs dans chaque service, tels seraient les seuls points sur lesquels devraient porter l'examen et la sanction de l'autorité parisienne. Presque tous pourraient être réglés chaque année de concert avec le chef supérieur de la colonie,

appelé, à des époques fixes, au sein du conseil des ministres à Paris pour y communiquer ses plans et y rendre compte de ses actes. Une fois qu'il aurait justifié de ses droits à la confiance et fait connaître la voie qu'il voudrait suivre, il y aurait tout avantage à la lui laisser parcourir à son gré, sans le gêner par un contrôle quotidien. Dans l'état présent des choses, la dépendance est partout en Algérie : chaque colon est assujetti, par mille règlemens entrelacés, à la volonté du fonctionnaire le plus voisin; mais chaque fonctionnaire, même le plus élevé, ne peut agir qu'au gré de l'impulsion venue de Paris. Dans ces solitudes, où la liberté, ce semble, pourrait se jouer à son aise sans rien troubler, chacun obéit, même et surtout celui qui commande. C'est cette série, cette chaîne de servitude superposée que briserait avantageusement l'établissement d'une délégation du pouvoir souverain en Algérie. Un seul chef disposant avec liberté du pouvoir qui lui est remis, laissant au-dessous de lui une plus grande part de ce bien dont il jouirait lui-même, un tel chef, fût-il militaire, ferait faire plus de pas à l'Algérie que l'importation hâtive de ce moteur mécanique dont, sous le nom d'administration civile, trois siècles de servitude et vingt révolutions différentes ont établi parmi nous l'empire absolu.

La difficulté, je le sais bien, serait de nommer parmi nous l'homme capable de remplir pleinement une telle tâche et de porter sans fléchir sur sa tête, dans la solitude et en face de l'inconnu, la responsabilité du pouvoir souverain. Pour y suffire en effet, ce ne serait point assez de posséder quelqu'une des qualités spéciales qui font l'administrateur, le soldat ou le magistrat; il faudrait ce coup d'œil étendu et cette prévision de l'avenir, cette suite et cette largeur dans la pensée, cette supériorité d'esprit qui s'élève au-dessus du détail des affaires et cette souplesse qui sait pourtant y descendre au besoin, en un mot cet ensemble de dons heureux dont l'équilibre constitue l'homme d'état. A d'autres époques, pour trouver cette réunion de qualités toute préparée et à sa disposition, la France n'aurait eu qu'à regarder et même à choisir au-dessus d'elle et au pied du trône. Aujourd'hui encore d'autres nations ont le bonheur d'élever naturellement chez elles-mêmes une pépinière abondante de tels serviteurs; elles les forment à l'école de ces fortes institutions de liberté qui font faire à tout homme, dès le début de sa vie et dans la sphère d'action la plus modeste et la plus humble, l'apprentissage de la responsabilité et des commandemens. C'est au Forum que Rome préparait ces proconsuls qui, après avoir commandé ses légions, se consacraient à organiser ses conquêtes, familiers avec le droit comme avec les armes, aptes à légiférer comme à combattre. C'est également du sein de ses assemblées politiques que l'Angleterre envoie chaque année à chacune de ses colonies des

représentans de la couronne instruits dans toutes les branches de l'art de gouverner par le long usage des discussions publiques, et préparés à l'exercice de l'autorité suprême pour l'avoir de bonne heure dans leur patrie même partagée et contrôlée. Le système politique que la France a préféré pour elle-même est assurément moins propre à lui fournir de si précieux auxiliaires dans son œuvre de colonisation. Avec la division du travail, chaque jour plus prononcée, qui concentre le pouvoir dans une seule main et ne laisse au-dessous d'un chef unique que deux catégories de Français, des agens sans volonté propre et des sujets sans droits personnels; — quand la seule ambition permise est d'obéir passivement aux instructions qu'on reçoit ou d'exercer honnêtement le métier qu'on a appris, — on ne voit pas trop d'où pourraient sortir des esprits assez vastes ou des caractères assez robustes pour se charger de conduire à eux seuls les destinées d'un nouveau monde. Un tel régime est admirable pour faire des administrateurs réguliers et des administrés paisibles; les hommes d'état, disons plus brièvement, les hommes y deviendront à coup sûr chaque jour plus rares : lacune pourtant fort regrettable, car des hommes véritablement dignes de ce nom, rareté utile déjà pour toute œuvre humaine, sont tout à fait indispensables au développement d'une société nouvelle. Soit pour diriger, soit pour peupler une colonie, c'est avant tout des hommes qu'il faut trouver : les lois et les systèmes administratifs ne viennent qu'en seconde ligne. A la rigueur, dans une société vieillie, qui s'avance sur un terrain depuis longtemps nivelé, de bons règlemens peuvent suppléer au défaut des individus, comme dans une industrie avancée les machines remplacent avec avantage, pour l'économie sinon pour l'intelligence, le travail de l'ouvrier; mais à toute entreprise qui commence il faut le génie qui invente, le courage qui hasarde; il faut les ressources d'une heureuse initiative pour faire face aux surprises et aux mécomptes de l'imprévu; il faut l'homme dans toute la noblesse et l'étendue du mot, et non-seulement le fonctionnaire ou l'administrateur. Heureuses donc, sous cet aspect comme sous tant d'autres, les nations assez sages pour n'étouffer nulle part, ni chez ceux qui gouvernent ni chez ceux qui sont gouvernés, le germe de l'activité libre et personnelle! A ce prix, qui assure leur indépendance intérieure, est attachée aussi la solidité de leurs établissemens au dehors. D'autres peut-être promèneront au loin, par un élan plus impétueux, des armées plus vaillantes : celles-là seules sauront s'étendre et s'enraciner sur le monde; d'autres pourront conquérir : celles-là seules, pour parler comme l'Écriture, *hériteront* la terre.

ALBERT DE BROGLIE.

LE

MONDE ALPESTRE

ET

LES HAUTES RÉGIONS DU GLOBE

I. *La Vie des Animaux dans les Alpes* (*Das Thierleben der Alpenwelt*), par M. Frédéric de Tschudi, 5e édition, Leipzig 1860. — II. *Recherches sur la Géographie physique des Alpes* (*Untersuchungen über die physikalische Geographie der Alpen*), par MM. Hermann et Adolphe Schlagintweit, Leipzig. — III. *Le Mont-Blanc*, par M. Bravais. — IV. *Excursions et Séjour dans les Glaciers*, par M. E. Desor, Neuchâtel. — V. *Vita nell' Universo*, di Paolo Lioy, Venezia 1859.

Les hautes régions de l'atmosphère éveillent au plus haut degré notre curiosité. Quoique nous nous efforcions par l'induction et le calcul d'en découvrir la constitution et d'en saisir les phénomènes, elles demeurent encore environnées pour nous de bien des mystères. Nous gravissons les montagnes, nous nous élevons en ballon, nous braquons nos télescopes sur les corps célestes, et nous inventons mille instrumens pour constater les moindres effets produits par les agens physiques dans l'espace qui nous en sépare. Les lieux élevés ont pour nous un attrait particulier. Fatigués de rencontrer sans cesse sur le globe la trace de l'homme et les œuvres de ses mains, nous recherchons les régions où il n'a point encore pénétré, où la nature reste vierge et garde la physionomie des âges géologiques qui précédèrent le nôtre. Il règne sur les hauts sommets un silence, un calme apparent, une fraîcheur et comme un parfum d'éternité qui nous rapprochent pour ainsi dire des conditions de

l'espace infini et nous font planer au-dessus des agitations et des misères du sol habité. La Bible nous représente Moïse gravissant le Sinaï pour y converser avec Dieu et recevoir directement ses volontés; c'est l'image des impressions produites sur nous par les lieux élevés. Nous nous trouvons en effet sur la cime des monts face à face avec la Divinité; l'homme n'étant plus là pour déranger, selon ses besoins et ses caprices, l'ordre primitif des choses, les lois physiques nous apparaissent dans toute leur grandeur et leur généralité.

Plus la société est vieillie, plus notre existence journalière devient mondaine et factice, plus nous ressentons de charme à remonter ainsi des plaines et des vallées où sont construites nos villes, où nous retiennent nos occupations habituelles, au sommet de ces pics élancés, de ces montagnes imposantes et escarpées que tout isole de nous. De là un goût pour les régions alpestres, qui ne fait que s'accroître à mesure que les facilités de communication nous amènent plus vite à leur pied. Les ascensions qu'on aurait regardées, il y a cent ans, comme les plus périlleuses et les plus impraticables sont devenues la récréation de nombreux touristes. On rencontre maintenant une foule de voyageurs qui se sont transportés au sommet du Mont-Blanc, et des femmes accomplissent par plaisir ce qu'exécutait à si grand'peine au siècle dernier le naturaliste Saussure par dévouement pour la science. On fait de longues marches sur les glaciers dont on se bornait jadis à reconnaître les bords. On veut passer partout où a pu pénétrer le chasseur à la poursuite du chamois. Toutefois, si une vaine ostentation de témérité pousse la plupart des voyageurs dans des régions longtemps inexplorées, d'autres sont conduits par un mobile plus noble, la curiosité scientifique. Grâce à leurs observations, on connaît aujourd'hui bien mieux les hautes régions de l'atmosphère, et on se représente avec plus d'exactitude les phénomènes qui s'y produisent.

Il s'est fait de la sorte toute une physique atmosphérique qui agrandit et complète celle qu'on pourrait appeler purement terrestre. En s'élevant au-dessus des causes de perturbation locale et des variations accidentelles, on a pu saisir quelques-unes des lois qui régissent l'atmosphère prise dans son ensemble, et qui sont indépendantes du relief de nos continens, de la distribution de nos cultures, de la répartition de la population. C'est sur ces résultats que nous voulons appeler l'attention. L'atmosphère est une image du globe dans son premier état, alors qu'il se réduisait à une masse de gaz et de vapeur; il est donc important d'en étudier les conditions fondamentales pour reconstruire les origines de notre planète.

I.

L'air dont le globe est environné de toutes parts pèse sur le sol et sur tout ce qui y croît et vit; les couches accumulées de l'air constituent comme un ensemble de sphères concentriques dont la terre forme le noyau. Plus nous nous élevons, plus l'air devient léger et rare, puisqu'il a moins de couches supérieures au-dessus de lui, et la limite qui est assignée à nos ascensions est celle même au-delà de laquelle on ne trouve plus suffisamment d'air pour respirer. Le baromètre permet d'apprécier le poids de l'atmosphère, mesuré par l'élévation de la colonne de mercure. A chaque étage que l'on franchit, on a une couche d'air de moins à supporter; mais les indications barométriques ne changent pas seulement à mesure qu'on s'élève, elles subissent en un même lieu de nombreuses variations par suite de modifications accidentelles dans la constitution, la force élastique et la densité de l'air. Ces changemens se lient à tout l'ensemble des actions calorifiques et mécaniques qui se passent dans l'atmosphère. Il y a des variations générales, il y en a de particulières. Il existe pour chaque saison, pour chaque mois, pour chaque jour, des *maxima* et des *minima* qui reparaissent avec assez de régularité, et de la comparaison desquels on tire des moyennes propres à résumer l'état atmosphérique d'un jour, d'un mois ou d'une année.

Quand on observe le baromètre sous les tropiques, on reconnaît qu'il monte et descend périodiquement, deux fois en vingt-quatre heures. Ces variations n'excèdent guère du reste 2 ou 3 millimètres sur l'échelle qui les mesure. Plus on s'avance vers les pôles, plus elles s'affaiblissent, dissimulées par des perturbations accidentelles, et ce n'est qu'en prenant des moyennes de quinze jours, ou même d'un mois, qu'on peut en retrouver la trace. Enfin elles deviennent presque inappréciables au-delà du 70e degré de latitude et sont nulles au pôle.

L'atmosphère a donc, comme l'océan, des agitations périodiques, des élévations et des abaissemens, de véritables marées, ainsi que le remarque judicieusement un observateur italien, M. P. Lioy. Le matin et le soir se manifestent dans les indications barométriques un maximum et un minimum dont le moment précis varie suivant les lieux et les saisons. Entre l'équateur et le 60e degré de latitude nord, le baromètre baisse de midi à trois ou cinq heures, et atteint un premier minimum; il remonte ensuite, et accuse un premier maximum entre neuf et onze heures du soir. Il reprend alors sa course descendante, et son second minimum tombe vers quatre heures du matin,

après quoi l'ascension recommence, et un second maximum est indiqué vers dix heures. Toutefois les hauteurs et les abaissemens de cette marée atmosphérique ne se correspondent point exactement dans la période d'une journée : l'accroissement du soir est bien moins marqué que celui du matin, qui en représente environ le quadruple, tandis que la diminution du soir est double de celle du matin. Il suit de là que la plus grande différence entre deux indications d'un même jour est celle qu'on obtient en retranchant le minimum du soir du maximum du matin; c'est ce qu'on appelle la *grande période*. C'est elle qu'il est important de noter pour connaître chaque jour la plus forte amplitude des oscillations du baromètre.

On vient de voir que le chiffre de la *grande période* décroît à mesure que l'on remonte l'échelle des latitudes. Si l'on gravit une montagne jusqu'au sommet le plus élevé, on observe une pareille diminution dans la marche oscillante du baromètre, ainsi que l'ont montré des observations faites en différentes villes de Suisse d'altitude inégale, au Rigi, au Faulhorn. Le fait s'explique du reste aisément. Plus on s'élève, plus les oppositions de température entre le jour et la nuit s'amoindrissent, plus le poids de la colonne d'air diminue, moins par conséquent la différence entre deux de ces poids doit être grande. Ainsi les montagnes offrent, à mesure qu'on se transporte dans des stations de plus en plus élevées, un rapport chaque fois plus marqué avec les contrées qui avoisinent le pôle. L'air dont les hautes cimes sont environnées est soumis à des conditions analogues à celles que présente l'air à des latitudes fort éloignées de l'équateur. En marchant vers le pôle comme en s'élevant dans l'atmosphère suivant la verticale, on se rapproche de plus en plus d'un milieu où les causes nombreuses de variations qui se produisent à la surface du sol tendent à disparaître.

La ressemblance ne s'arrête point à l'état barométrique; elle se manifeste aussi pour la température. Dans les hautes régions en effet, les inégalités que l'on constate pour les régions basses dans la distribution de la chaleur s'effacent graduellement. On représente cette distribution sur le globe par des lignes qui réunissent tous les points d'égale température annuelle moyenne; c'est ce que l'on appelle les lignes isothermes. Si la chaleur se distribuait uniquement en raison de la position des diverses contrées de la terre par rapport au soleil, les lignes isothermes coïncideraient avec les cercles de latitude ou parallèles. Il n'en est rien, et la distribution des lignes isothermes présente de nombreuses irrégularités, des inflexions et des contournemens dépendant d'une foule de causes locales; mais si l'on s'éloigne du niveau des mers, si l'on ne considère que des régions élevées, on voit ces grandes irrégularités s'at-

ténuer, souvent même disparaître, et les lignes isothermes tendent de plus en plus à se confondre avec les parallèles. Non-seulement cette première uniformité se manifeste, mais la répartition de la chaleur pendant le cours de l'année devient plus égale. Pour des mois consécutifs, entre lesquels on saisit, quand on observe le thermomètre dans les régions basses, des différences de température moyenne assez prononcées, ces différences s'atténuent notablement, si l'observation se fait sur de hautes cimes. C'est ce qu'on remarque par exemple en comparant janvier et février, ou juillet et août.

Si les différences d'un mois à l'autre deviennent moins fortes, par contre la décroissance de la température, à mesure qu'on s'élève, s'opère plus rapidement. Cette décroissance ne suit pas une progression régulière, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé; elle varie en outre selon la latitude, la saison et l'heure du jour; elle est plus forte en été qu'en hiver, plus sensible l'après-midi que le matin. Si l'on prend l'ensemble de tous les degrés de l'échelle des altitudes, on trouve sans doute que l'abaissement d'un degré du thermomètre correspond en moyenne à une élévation de 166 mètres; mais ne considère-t-on les altitudes qu'à partir de 2,000 ou 2,300 mètres, le même abaissement du thermomètre ne représente plus qu'une élévation de 156 mètres, c'est-à-dire qu'en général, au-delà de la limite de la végétation, la température décroît en hauteur beaucoup plus vite. On atteint de la sorte des régions prodigieusement froides où les variations ne s'opèrent plus qu'entre des extrêmes assez rapprochés. Sur les cimes des Alpes les plus élevées, on a trouvé, pour la moyenne d'une année, de 13 à 15 degrés au-dessous de zéro. Ces régions, les plus hautes de la Suisse, correspondent donc au 70e parallèle de latitude; mais, placées plus à l'abri des influences du sol, elles offrent des irrégularités encore moins prononcées que les contrées subarctiques. La température minimum de leur hiver est notablement supérieure à celle d'un grand nombre de points de la zone glaciale, et la température maximum de leur été est plus basse que celle de la majeure partie des localités placées à de hautes latitudes. De même les extrêmes de chaque jour se rapprochent; le maximum absolu de chaleur des plus hautes montagnes des Alpes dépasse à peine 5 ou 6 degrés centigrades. Tels sont les résultats obtenus par MM. Hermann et Adolphe Schlagintweit, ces hardis explorateurs des hautes régions du globe, qui sont allés continuer aux sommets de l'Himalaya les recherches commencées en 1847 dans la Suisse, et dont l'un a récemment péri victime de son dévouement à la science. Variations du baromètre et du thermomètre rappellent donc sur les hauteurs les plus escarpées des Alpes ce qui se passe dans les parties les plus froides de la zone glaciale, sans qu'il faille toutefois con-

clure à l'identité absolue de la physique atmosphérique des grandes montagnes avec celle des contrées polaires.

Il y a des lignes isobarométriques comme il y a des lignes isothermes; elles servent à unir les points du globe où l'amplitude moyenne des oscillations du baromètre, déduite des extrêmes de chaque mois, est la même. Si l'on trace sur la sphère la succession de ces lignes graduées par une différence de 4 ou 5 millimètres dans l'élévation du mercure, on voit qu'elles se distribuent à peu près comme les latitudes. Les différences entre le maximum et le minimum moyens du mois vont en croissant à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur. Cette distribution des lignes isobarométriques est la conséquence de celle des températures, car les changemens de poids de l'atmosphère sont étroitement liés aux effets de la chaleur. Plus on s'élève en latitude, plus les variations de température sont prononcées et fréquentes, plus par conséquent l'amplitude des oscillations barométriques doit augmenter.

On a vu qu'au sommet des montagnes les extrêmes de température vont en se rapprochant, ce qui fait qu'à mesure qu'on s'élève, on redescend en réalité l'échelle des lignes isobarométriques, et la gradation dans le sens vertical, au lieu de reproduire la succession des étages qui conduisent au pôle, ramène vers l'équateur. Ainsi, dans les hautes régions de l'air, la pression atmosphérique, de même que la température, ne doit plus offrir de variations bien sensibles en dehors des causes accidentelles de perturbation; mais, ainsi que l'ont constaté MM. Schlagintweit, jusqu'à une altitude d'environ 3,800 mètres, les variations du baromètre sont encore très prononcées.

Dans l'étude des mouvemens réguliers de l'atmosphère et des changemens de pression, il est nécessaire de tenir compte d'une foule d'anomalies locales qui masquent momentanément l'intervention des lois naturelles. En voici un exemple. Les deux observateurs que je viens de nommer se sont aperçus qu'au sommet de certains pics, ou sur le versant escarpé d'un plateau, le baromètre accusait quelquefois un maximum à l'heure même où un autre baromètre marquait un minimum dans la vallée inférieure. Ce fait se produit assez fréquemment dans les Alpes entre deux et quatre heures de l'après-midi, à l'époque périodique où le baromètre atteint vers ce moment du jour son degré le plus bas. MM. Schlagintweit ont bien vite saisi la cause de cette anomalie. Dans la vallée, entre deux et quatre heures, le sol est échauffé par les rayons du soleil qu'il reçoit depuis le matin, la température s'élève, l'air devient moins dense et plus sec, le baromètre baisse; mais sur un versant qu'avoisine un glacier, source continue de froid, sur un pic isolé qui perd à chaque

instant par le rayonnement la chaleur que lui envoie le soleil, l'atmosphère ne parvient pas à se réchauffer, et la température décroît; l'air s'épaissit et pèse davantage sur le baromètre, dont il détermine l'élévation. Il existe donc des accidens locaux pour les marées atmosphériques comme pour les marées océaniques. Seules, les causes qui tiennent aux lois générales par lesquelles est régie l'atmosphère se retrouvent partout les mêmes, et l'altitude n'exerce à cet égard aucune influence particulière. Les hautes régions de l'air, comme les couches les plus basses, ne sauraient se soustraire à l'action de la marche annuelle du soleil. Les tableaux numériques dressés par MM. Schlagintweit montrent que, si l'on observe deux jours de suite à la même heure, pendant différens mois, les hauteurs moyennes du baromètre, on obtient des chiffres sur lesquels l'altitude du lieu d'observation n'a aucune influence. C'est ce que Humboldt avait déjà constaté en Amérique.

Quant aux variations du baromètre suivant les saisons, la marche reparaît à peu près la même, pourvu qu'on prenne soin de défalquer des chiffres obtenus les nombres qui représentent la pression de la vapeur dans l'air. Cette pression vient s'ajouter à celle de l'atmosphère proprement dite, et en contrarie les mouvemens périodiques. Pour qu'il y ait comparabilité entre les résultats fournis pour chaque mois, il faut ramener les hauteurs barométriques à celles de l'air sec correspondantes. Alors se montre l'influence exclusive de la marche du soleil sur la masse gazeuse qui nous enveloppe.

Dès qu'au printemps les jours deviennent plus longs, le minimum de température du matin a lieu plus tôt, et le minimum barométrique se rapproche de minuit. En été, alors que les différences de température sont plus prononcées, la variation diurne devient aussi plus forte. On a reconnu depuis longtemps déjà que la pression atmosphérique diminue à mesure que le soleil approche du zénith. Léopold de Buch l'a constaté le premier, et l'un des plus célèbres physiciens de Berlin, Dove, a pris ce fait comme point de départ d'intéressantes recherches. Dans nos climats, la hauteur du baromètre diminue à partir du mois de janvier et augmente généralement à partir de novembre. La colonne de mercure se maintient l'hiver et l'été à une hauteur moyenne plus grande qu'en automne et au printemps. On observe dans l'année deux *minima*, l'un en avril et l'autre en novembre. MM. Schlagintweit ont pu s'assurer dans les Alpes que cette marche annuelle se reproduit au sommet des montagnes comme dans nos plaines; mais il est à noter, ainsi que je le faisais tout à l'heure, que la hauteur de la colonne barométrique ne dépend pas seulement du poids intrinsèque des couches d'air, qu'elle est aussi subordonnée à la quantité de vapeur d'eau répandue dans l'at-

mosphère. Il n'y a pas pour ainsi dire d'air sec à la surface de la terre; une certaine quantité de vapeur s'y trouve toujours contenue. Dès que, par l'effet du vent ou de la température, l'air sèche, autrement dit vient à perdre une certaine quantité de vapeur, il s'en forme de nouvelles quantités aux dépens des êtres organisés, dont les fonctions se trouvent ainsi troublées, — aux dépens du sol, qui perd toute son humidité et devient par cela même moins propre à la végétation. La composition de l'air en oxygène et en azote se montre sensiblement la même à quelque hauteur qu'on s'élève dans l'atmosphère; c'est ce qu'a noté Gay-Lussac lors de son ascension en 1805; seule, la quantité d'acide carbonique varie assez notablement. MM. Schlagintweit ont observé jusqu'à 10,300 pieds une diminution progressive de ce gaz, et ils sont portés à croire qu'on approche ainsi peu à peu d'un chiffre constant, alors que l'absence de toute végétation et de causes particulières dues à la disposition des montagnes ne permet plus de ces variations qui masquent les lois générales. Il en est tout autrement pour la vapeur : la quantité que l'air en contient change sur les hauteurs d'une manière notable et affecte naturellement les indications barométriques.

En tenant compte de la présence de cette vapeur dans l'air pour le calcul de la pression atmosphérique, on reconnaît que la vapeur diminue sensiblement quand on passe de la saison froide à la saison chaude. C'est le fait le plus général à de faibles altitudes; sur les Alpes, MM. Schlagintweit ont obtenu parfois des résultats inverses, et une augmentation de pression est devenue sensible pendant l'été. La cause en est due à des influences spéciales nées de la configuration du sol, au plus grand échauffement que subissent les couches de l'air dans les lieux bas. Au reste, les différences de pression barométrique des deux saisons froide et chaude diminuent à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, et aux latitudes élevées le minimum de l'été ne diffère du maximum de l'hiver que d'un petit nombre de millimètres.

Ce fait que la hauteur barométrique est moindre en été qu'en hiver démontre, ainsi que l'a observé le météorologiste Kaemtz, les mouvemens de l'océan aérien sur toute la surface du globe. A l'époque des équinoxes, où la température est égale à la moyenne thermométrique annuelle, on observe partout la pression moyenne de l'air sec. Le soleil s'avance-t-il vers l'hémisphère boréal, celui-ci s'échauffe, tandis que l'hémisphère opposé se refroidit. Il en résulte un écoulement de l'air de l'hémisphère septentrional vers l'hémisphère austral, et un déplacement des vents alizés vers le nord. Le baromètre se tient conséquemment plus bas dans l'hémisphère où règne l'été, et plus haut dans celui où règne l'hiver. Dans les pays

qui se rapprochent davantage de la limite où cet échange a lieu, les différences sont plus marquées. La résistance que l'air éprouve à la surface de la terre rend ces effets moins appréciables dans les pays éloignés de la limite; voilà pourquoi les différences entre la pression de l'air sec en été et en hiver sont plus petites vers les hautes latitudes que sous l'équateur. Ces observations nous montrent que l'étude de la pesanteur de l'air ne doit pas être séparée de celle de la distribution de la vapeur d'eau, de ce que les physiciens appellent l'état hygrométrique.

Rappelons, pour être mieux compris, quelques principes de physique élémentaire. L'air ne saurait recevoir une quantité indéfinie de vapeur, et le poids qu'il en peut absorber dépend de la température et de la pression à laquelle il est soumis. Plus il s'échauffe, plus il devient apte à contenir de la vapeur, car le calorique en écarte de plus en plus les molécules, et permet pour ainsi dire à la vapeur de s'y loger. De même, si la pression que supporte l'air diminue, la quantité de vapeur qu'il pourra recevoir ira en s'accroissant. Il existe donc pour chaque pression et chaque degré du thermomètre un certain poids de vapeur d'eau qui est le maximum de ce que peut absorber une étendue donnée de l'atmosphère, et qui en produit ce que l'on appelle la saturation. Si vous représentez par 100 l'air saturé, des chiffres moindres correspondront aux différens états hygrométriques; ils indiqueront combien l'air s'éloigne de son point de saturation. Or les observations qui ont été faites montrent que les indications de l'hygromètre croissent avec l'altitude des lieux. L'air, à de grandes hauteurs, se trouve généralement dans un état plus voisin de la saturation que dans les plaines, ou, pour parler avec tout le monde, il est plus humide; mais on ne tient point compte ici de la température : or plus celle-ci s'abaisse, moins il faut de vapeur pour saturer l'air. Si l'on ne mesure donc que la quantité réelle de vapeur contenue dans l'atmosphère, on trouve qu'à mesure qu'on s'élève, le poids de cette vapeur renfermée dans un espace donné est de plus en plus petit, en sorte que, bien que s'approchant de son point de saturation, l'air est en réalité plus sec.

Cette opposition entre l'état apparent et l'état réel constaté pour la vapeur se retrouve dans les mêmes régions, mais d'une manière inverse, pour la chaleur. On mesure les degrés de celle-ci au moyen du thermomètre; mais on n'en évalue ainsi que la quantité relative. Tous les corps sous le même poids n'exigent pas une égale quantité de chaleur pour accuser la même température; ils ont, comme disent les physiciens, des capacités calorifiques différentes, et ces capacités tiennent à leur constitution moléculaire. L'absorption de chaleur spécifique est d'autant plus petite que l'agrégation des molécules est plus

grande. On conçoit donc que la capacité calorifique des gaz augmente avec la température et avec la diminution de la pression. Si l'air des hautes régions présentait le même état calorifique que l'air des lieux bas, un certain poids de ce dernier transporté aux grandes altitudes s'y dilaterait en donnant la même indication thermométrique que le même poids de l'air qui s'y trouve ordinairement répandu, ou, ce qui est l'équivalent, l'air des lieux bas, soumis à une pression égale à celle qui règne dans les régions élevées, ferait monter le thermomètre à la hauteur où il se tient dans ces régions. Or c'est ce qui n'a pas lieu, car l'air des plaines abaissé à la pression barométrique des hautes régions donne une température inférieure à celle qu'elles présentent : donc l'atmosphère des hautes régions, quoique à une température moindre que celle du sol, renferme à poids égal plus de chaleur que celle des lieux bas. Ainsi, tandis que la caloricité relative de l'air diminue, la caloricité absolue augmente, ce qui est l'inverse de ce qui se passe pour l'humidité.

Puisque l'air des hautes régions est plus près que celui des plaines de l'état de saturation, les pluies y doivent être plus fréquentes. Une fois l'air saturé, la plus légère augmentation de pression, le moindre abaissement de température détermine un excès de vapeur qui se précipite sous forme de pluie; ce phénomène se produit encore si des vents viennent apporter à l'atmosphère déjà presque saturée une nouvelle masse de vapeur. Les Alpes sont la région de l'Europe qui reçoit la plus grande quantité de pluie; il n'est aucune partie de cette chaîne où la moyenne annuelle de l'eau tombée ne présente un chiffre considérable. L'observation montre que ces pluies sont dues surtout au mélange en grande proportion de masses d'air chaud et froid. Si les Alpes agissaient comme un réfrigérant où viendrait se condenser la vapeur des vents qui soufflent sur leurs cimes, la température de ces montagnes devrait être plus basse que celle de l'air libre à la même hauteur au-dessus de la plaine; c'est ce qui n'a pas lieu. Déjà les pics isolés fournissent à leur sommet des indications thermométriques moindres que celles de plateaux ou de massifs d'une plus grande altitude. Or, puisque sur les Alpes il tombe plus de pluie que dans la plaine, le phénomène ne saurait être attribué à l'effet condensateur des montagnes. La cause en est donc toute mécanique.

Quand une masse d'air qui se meut vient à rencontrer une masse d'air tranquille, elle s'y mêle en partie et l'entraîne dans son mouvement. Supposons qu'un vaste courant souffle du sud-ouest, il arrive chargé de vapeur; atteint-il une cime autour de laquelle l'atmosphère est calme, l'air qu'il entraîne se verse dans l'air en repos. Toutefois, si rien n'entrave la marche du courant, sa température ne

se communique que lentement à l'atmosphère qu'il arrache à son immobilité, et ce n'est qu'à la longue que la quantité de vapeur apportée peut déterminer le point de saturation et amener la pluie. Au contraire la disposition des montagnes oppose-t-elle une barrière aux vents, le mélange des deux masses d'air s'opère rapidement, et au bout de quelques instans la nouvelle quantité de vapeur suffit à la production de la pluie. Ce même air, qui dans la vallée circule librement, vient-il se heurter contre une chaîne, le moindre déplacement de la masse atmosphérique produira la formation d'ondées, et les inégalités de température dues aux accidens de terrain engendreront sans cesse des chocs entre des masses d'air inégalement chargées de vapeur.

Les luttes des diverses parties de l'atmosphère entre elles sont donc les révolutions qui agitent ces régions élevées, où de loin tout a l'apparence de l'immobilité et du repos. Après une nuit claire et sereine, les cimes se refroidissent par le rayonnement; autour d'elles, la vapeur se condense, puis, à mesure que le soleil s'élève à l'horizon, un courant d'air ascendant s'établit, des vents horizontaux se produisent, et ces petits nuages, chassés peu à peu des pics qu'ils enveloppaient, vont se dissoudre dans l'atmosphère, tandis que de nouvelles vapeurs prennent leur place. Du fond de la vallée, l'œil ne saurait apercevoir ce transport continuel qu'accompagne fréquemment un vent assez vif. Il semble que les nuages demeurent immobiles, bien que leur alignement dénote la direction du vent; mais si l'on gravit la montagne, on ne tarde pas à constater que ces couronnes nuageuses sont, comme bien d'autres couronnes, sans cesse exposées à des agitations.

Ainsi la vapeur d'eau, qui donne à l'atmosphère sa qualité respirable et sa force d'entretien pour la vie, est aussi la source principale de ses convulsions. Les couches d'air sont poussées à différentes hauteurs par des courans en sens contraire, qui tiennent à l'inégalité de la répartition de la chaleur, et qui se combattent toutes les fois qu'un mouvement violent imprimé à la masse atmosphérique n'assure pas la prédominance exclusive de l'un d'entre eux. Tandis que, dans les régions supérieures par exemple, un vent du sud pousse les nuages vers le nord avec une prodigieuse rapidité, d'autres nuages placés plus bas s'avancent lentement au midi. Toutefois le vent de la région supérieure finit par l'emporter; mais il ne domine au fond des vallées qu'après des engagemens partiels où il n'a pas toujours de prime abord l'avantage, qu'à la suite de rafales, de tourmentes et de tourbillons qui portent quelquefois la désolation et la ruine.

La disposition des chaînes de montagnes modifie d'ailleurs sin-

gulièrement la direction des courans de l'atmosphère. L'obstacle que leur opposent ces murailles naturelles amène fréquemment une déviation du vent, et celui-ci se réfléchit dans une direction opposée avec un redoublement d'énergie. L'agitation de l'atmosphère dans les régions montagneuses est un phénomène en quelque sorte normal. Le soir et la nuit, il s'établit des sommets dans la vallée un courant d'air descendant, parce que les parties basses se refroidissent plus vite que les parties élevées; le jour, le courant change de sens et devient ascendant. C'est, comme on voit, quelque chose d'analogue à la brise qui règne sur les côtes. Le jour celle-ci vient de la mer, le soir elle souffle du rivage. De même que la brise du soir, le courant descendant des montagnes a plus de durée que le courant contraire. Ainsi l'atmosphère, qui a ses marées, présente aussi ses alternances diurnes de vents.

Chaque soir, l'abaissement de température, en amenant une plus grande condensation de la vapeur, fait descendre les nuages, et ceux-ci passent en s'abaissant par une série de formes et d'apparences qui varient à tout instant l'aspect du paysage. Les nuages sont des Protées dont il est difficile de décrire toutes les métamorphoses : les météorologistes ont cependant proposé une classification qui embrasse les apparences principales. Ils distinguent les *cirrus*, composés de filamens déliés, réunis comme les soies d'un pinceau ou mêlés comme les cheveux de notre tête; les *cumulus*, amas hémisphériques qui prennent à l'horizon l'aspect de montagnes neigeuses; les *stratus*, bandes horizontales qui tapissent souvent le firmament au coucher du soleil; les *cirro-cumulus*, petits nuages arrondis, ordinairement distribués dans le ciel comme les moutons d'un troupeau et qui lui donnent une apparence pommelée. Chacune de ces différentes familles de nuages a sa région moyenne où on la voit le plus habituellement suspendue. Les forts amas de vapeur ne s'élèvent guère au-delà de 2,500 mètres, mais les *cirrus* atteignent de bien plus grandes hauteurs, et on les observe, ainsi que les *cirro-cumulus*, à des altitudes de 12,000 mètres.

Les amas de vapeur ne tendent pas seulement à modifier l'état de l'atmosphère, ils jouent un grand rôle dans les phénomènes optiques que présentent les hautes régions. L'absorption des rayons lumineux qui traversent les couches de l'air dépend du plus ou moins grand degré d'épaisseur de celles-ci. De légères variations à cet égard déterminent des décompositions différentes du spectre solaire; en même temps que les couleurs varient, les objets s'offrent à nous plus ou moins éclairés. Apercevons-nous un de ces objets dont la dimension nous soit connue, une maison, un homme, un animal, alors que l'atmosphère des montagnes est d'une extrême

transparence, il nous semble plus rapproché qu'il ne l'est en réalité, parce que notre œil en saisit nettement les diverses parties. Si nous n'avons pas à l'avance la notion de la grandeur exacte, l'illusion est différente; la possibilité où nous nous trouvons de scruter les moindres détails de l'objet nous en dissimule la masse et nous le fait supposer plus petit qu'il n'est réellement; l'erreur porte alors sur la grandeur et non sur la distance. Mais que tout à coup l'atmosphère s'épaississe, que des brouillards s'élèvent, les formes des montagnes ou des objets paraîtront alors plus lourdes et plus massives; le nain prendra subitement les proportions d'un géant. Il est toutefois des momens où la transparence de l'atmosphère exagère la grosseur des objets. Que l'on contemple la chaîne des Alpes des plaines qui s'étendent à leur pied, soit au sud, soit au nord, quand le temps est humide et que la pluie s'apprête à tomber, l'air est clair, et cependant les montagnes semblent plus sombres et plus élevées. C'est qu'alors les traits du paysage ne se fondent pas dans un tout uniforme, et que les hauteurs tranchent fortement avec la vallée. Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, les oppositions rendent plus sensibles les différences.

La transparence de l'atmosphère exerce aussi une influence marquée sur la faculté visuelle. Ordinairement la vapeur répandue dans l'air empêche la vue de s'étendre bien loin à l'horizon; nous voyons naturellement mieux de bas en haut que de haut en bas. De plus, les objets placés par rapport à nous à une certaine profondeur prennent une teinte plus sombre et plus uniforme, et le contraste des couleurs n'en vient plus accroître la visibilité. L'observateur qui porte ses regards d'une cime élevée sur une autre cime, placée à quelques lieues de distance, se trouve dans des conditions bien plus favorables. La lumière n'a plus alors qu'à traverser de minces couches de l'atmosphère, et toutes les parties d'un objet, tous les détails du terrain peuvent être distingués. De là l'efficacité de ces signaux allumés sur les montagnes, et qui se répondent d'une cime à l'autre. Nos ancêtres, les Gaulois, se transmettaient ainsi, au dire de César, les nouvelles avec une rapidité presque télégraphique.

Si la transparence de l'atmosphère rend les objets plus visibles et en accuse mieux les contours, la présence des vapeurs engendre des effets lumineux dont la variété, aux grandes altitudes, ajoute singulièrement à la beauté du spectacle. Que l'observateur porte sa vue sur une de ces cimes éloignées dont il peut, grâce à la transparence de l'air, distinguer nettement les lignes, et que des vapeurs se répandent et s'éparpillent dans le vaste espace qui l'en sépare, le pic se colorera bientôt d'une couleur rouge tirant vers le pourpre, comme MM. Schlagintweit l'ont observé notamment en 1847, au

Wildspitze. En d'autres circonstances, les nuages affectent des teintes diaprées et changeantes ou présentent des oppositions de tons qui se réfléchissent sur le sol. Tandis que les parties éclairées affectent une teinte bleu verdâtre, les ombres se colorent en brun roux. Si haut que soit le soleil au-dessus de l'horizon, la présence des vapeurs fait que les ombres sont encore accusées, et au sommet du Mont-Blanc ou du Mont-Rose, on peut en plein midi apercevoir les ombres des aiguilles montagneuses qui se projettent sur la neige. C'est que dans ces atmosphères froides les brouillards arrivent à un degré de condensation qui engendre des gouttelettes épaisses, qu'un refroidissement subit peut transformer en de petits cristaux de glace à travers lesquels les rayons solaires se réfractent de manière à donner naissance aux apparences colorées les plus diverses. Ce sont des causes de cet ordre qui produisent les anneaux colorés observés parfois à l'entour du soleil, et qu'on appelle des *couronnes* et des *halos*. Et ce n'est pas seulement à la lumière réfractée que sont dues ces nombreuses apparences : le soleil se réfléchit aussi dans les cristaux de glace flottante que l'atmosphère tient en suspension. Dans un voyage aérostatique accompli le 27 juillet 1850, MM. Barral et Bixio ont vu le soleil se réfléchir au-dessous d'eux sur l'atmosphère vaporeuse, comme il l'aurait fait à la surface des eaux.

Un physicien français qui a fait l'ascension du Mont-Blanc, M. Bravais, a observé qu'aux grandes altitudes certaines teintes crépusculaires sont beaucoup plus visibles; on aperçoit souvent après le coucher du soleil, à la suite du crépuscule, une teinte rose bien tranchée qui reste inaperçue pour la plaine et illumine le ciel à l'occident, vers le tiers de sa hauteur. Par contre, l'illumination au zénith est moins marquée dans ces hautes régions. A l'ombre, on a de la difficulté à distinguer des divisions de quelque finesse. La lune éclaire faiblement le firmament, et quand elle est dans son plein, c'est à peine si son éclat fait disparaître les étoiles de sixième grandeur dans la région du ciel opposée à l'astre.

Si les phénomènes lumineux du matin et du soir prennent dans les régions élevées un caractère de grandeur et de variété qui leur donne un attrait particulier, les phénomènes astronomiques s'y montrent aussi avec infiniment plus d'éclat. Le 8 juillet 1842, MM. Agassiz et Desor observèrent au sommet du Grimsel une éclipse de soleil. Jusqu'au milieu du phénomène, aucun changement optique particulier ne s'était produit; mais quand l'éclipse eut envahi les trois quarts du disque solaire, le phénomène le plus imposant se produisit. La teinte des glaciers et de la mer de glace à l'opposite du soleil pâlit insensiblement; cette pâleur croissait avec l'é-

clipse, et la neige prenait l'apparence livide qu'elle a souvent le soir quand les Alpes se colorent. Bientôt, l'occultation du soleil étant près d'atteindre son maximum, une teinte bleuâtre et mate se répandit sur les glaciers; les nuages qui planaient sur la vallée au nord-est prirent une couleur verdâtre; les petits filets d'eau et les flots d'un lac que les voyageurs apercevaient à leurs pieds du côté de l'est semblaient dorés comme par un beau clair de lune. « Nous étions, écrit M. Desor, pour ainsi dire entourés d'un crépuscule transparent. »

Quels ne doivent pas être dans les hautes montagnes de la Scandinavie les effets de l'apparition des aurores boréales, phénomène dû lui-même, ainsi que vient de le montrer un physicien célèbre, M. Auguste de Larive, à l'accumulation dans le haut de l'atmosphère de particules de glace? Ces aurores boréales sont les précurseurs des chutes de neige, de grêle ou de pluie; ils sont dus au concours du calorique, de l'électricité atmosphérique et du magnétisme terrestre, en sorte que, soit dit en passant, l'aurore boréale qu'on a pu observer dans la nuit du 9 au 10 avril 1860 est le symptôme d'un printemps froid ou pluvieux. Il est à regretter que MM. Schlagintweit n'aient pu compléter dans les Alpes scandinaves les belles observations qu'ils avaient faites en Suisse; elles eussent sans doute apporté de nouvelles preuves en faveur de la théorie de l'illustre physicien genevois.

II.

La vie est intimement liée au sol; l'oiseau même qui s'élance dans les airs est obligé de redescendre sans cesse pour chercher sa nourriture. De tous les mammifères, l'homme seul a la témérité de s'aventurer dans les airs, grâce à l'invention des aérostats; seul il peut, comme Gay-Lussac en 1805, se suspendre dans l'atmosphère à une altitude de plus de 7,000 mètres. Encore le froid intense qui se produit souvent à ces prodigieuses élévations l'empêche-t-il de résister longtemps à des conditions qui ne sont pas faites pour la vie. S'il n'est pas possible de retrouver si haut les dernières manifestations de la vie animale ou végétale, il est encore intéressant de suivre, en gravissant les montagnes, la progression décroissante de la faune et de la flore, de voir par quelles transformations passent la végétation et la nature animale avant de s'éteindre.

Entre les conditions atmosphériques nécessaires aux êtres organisés, c'est la température qui joue le principal rôle. La pression ne semble exercer presque aucune influence. De Candolle a démontré jadis que la hauteur absolue n'agit nullement sur les fonctions des

feuilles, sur la circulation de la séve. Il y a des milliers d'espèces qui se rencontrent à des élévations très diverses, soit dans des chaînes différentes, soit sur certaines montagnes : excepté pour un petit nombre de plantes propres à telle ou telle région montagneuse, comme il y en a de propres à certaines îles et à certaines localités dans les plaines, on peut, écrit le fils du célèbre botaniste, dire que tel est le fait général. La culture des plantes alpines dans les jardins le démontre également, puisqu'il est aisé de conserver les espèces en plaine quand les conditions de température et d'humidité sont convenables. Nos céréales s'arrêtent à une certaine hauteur en Europe, mais la rareté de l'air n'y est pour rien, attendu qu'on les voit prospérer sur les plateaux de l'Amérique méridionale à une bien plus grande élévation.

La chaleur et l'humidité, telles sont les deux causes principales qui président pour l'altitude à la distribution des végétaux. Il y a longtemps qu'on a remarqué l'analogie des différens étages d'une montagne élevée et des latitudes. Faire l'ascension du Mont-Blanc équivaut à un voyage en Laponie. La limite de la végétation est nécessairement subordonnée à celle des neiges perpétuelles, et le point d'élévation où commencent ces neiges dépend de la température moyenne annuelle de la contrée. Dans les Andes, il atteint 4,900 mètres; sur le versant méridional de l'Himalaya, 5,100 mètres; en Suisse, environ 2,550 mètres, et au 65e degré de latitude, il s'abaisse à 1,500 mètres.

La sécheresse des régions élevées et l'ardeur du soleil à de grandes hauteurs produisent quelquefois les mêmes effets qu'une persistance trop prolongée des froids rigoureux : bien des espèces sont arrêtées dans leur propagation en hauteur par une cause inverse de celle qui frappe de mort la majorité des végétaux au sommet des montagnes. Toutefois on ne saurait regarder les neiges perpétuelles comme un obstacle infranchissable à la vie végétale. Quelques plantes, en très petit nombre, il est vrai, dépassent encore la région neigeuse. Dans les Andes, un saxifrage, qui porte le nom du célèbre voyageur et chimiste Boussingault, se montre sur les rochers à 200 mètres plus haut que les éternels frimas. Dans les Alpes, au Mont-Rose, au Mont-Blanc, ce n'est qu'à 6 ou 700 mètres au-dessus de la ligne des neiges que toute végétation cotylédonée a disparu. Jusque-là, de rares saxifrages, une gentiane, une renoncule, un chrysanthème, élèvent de quelques centimètres leur tige amaigrie. A l'entour des glaciers, dès qu'un espace se trouve dégagé de neige, qu'une fente de rocher fournit un abri contre les fortes gelées, des mousses et des lichens viennent tapisser de leurs ramuscules la pierre froide et nue. Les lichens se rencontrent dans les

Alpes, entre les altitudes de 3,200 et 4,900 mètres, en nombre assez considérable. Les mousses s'avancent de 800 à 1,000 mètres moins haut que les lichens, et ne dépassent que de peu les derniers phanérogames. Dans l'Himalaya, la végétation est encore fort active à de grandes hauteurs : on lui trouve pour limite 19,000 pieds anglais. Là se montre plus complétement qu'ailleurs la frappante analogie des régions élevées et des contrées arctiques. Le printemps ne commence que fort tard, mais quelques semaines de chaleur suffisent à la plante pour accomplir les diverses phases de son évolution annuelle, et, bien que fleurissant plus tard que dans la vallée chaude et humide, le végétal achève déjà la maturité de son fruit, quand la fructification commence à peine à quelques milliers de mètres plus bas. C'est ce qu'a observé un habile naturaliste, Joseph Dalton Hooker, dans sa curieuse exploration du Sikkim, province comprise dans la partie méridionale de l'Himalaya. Il y a donc pour les végétaux, comme l'a établi M. Alphonse de Candolle, une véritable capacité calorifique. Ce n'est pas seulement de la moyenne de température estivale que dépend la période de végétation, mais de la somme de chaleur utile que reçoit le végétal.

Dans les régions montagneuses, les variations d'exposition et de configuration de terrain s'opposent malheureusement à ce qu'on puisse suivre les effets réguliers de la décroissance de l'altitude. Sur les Alpes, MM. Schlagintweit ont remarqué qu'en des lieux d'une même hauteur absolue, rien n'est égal, hormis la pression de l'air. Il y a des différences prononcées quant à l'état hygrométrique, à la température, d'où résultent pour la végétation des contrastes assez prononcés. Il est impossible d'assigner une limite absolue à la végétation arborescente et sous-frutescente, nécessairement subordonnée à des conditions variables. Ce sont cependant les cimes isolées qui peuvent fournir les données les moins arbitraires, et jusqu'à un certain point comparables.

Afin de saisir en quelque sorte la raison de la progression décroissante formée par les végétaux, MM. Schlagintweit se sont livrés à des observations attentives sur les tiges des pins, des sapins, des mélèzes, de toutes les essences en un mot qui caractérisent la végétation des montagnes, et qui appartiennent à la famille des conifères. Ils ont pris comme mesure les anneaux ligneux qui viennent chaque année grossir le diamètre du tronc, et dont le nombre permet d'apprécier l'âge de l'arbre. L'épaisseur de cet anneau varie suivant les espèces, mais il diminue généralement à mesure qu'on s'élève. La diminution s'observe surtout dans la seconde période de la vie de l'arbre, de cent à deux cents ans, parce que, à de grandes altitudes, la force végétative s'épuise plus rapidement, et que la période de

vieillesse commence plus tôt. Dans les vallées profondes, pendant le second siècle de l'existence de l'arbre, l'anneau conserve encore une épaisseur notable qui dépasse même parfois celle du premier siècle. La croissance ne s'opère pas d'une manière régulière, car elle dépend naturellement de la température moyenne et estivale de l'année, qui subit des variations périodiques. Si l'on compare la croissance de l'arbre de dix années en dix années, on trouve des inégalités marquées; mais si l'on procède par cycles de cinquante ans, on retrouve une égalité sensible jusqu'au moment où la vitalité s'affaiblit définitivement par suite de l'âge. Ainsi dans une période de cinquante ans s'accomplissent tous les changemens atmosphériques qui peuvent accélérer ou ralentir la végétation, et les perturbations qui font croire à tant de gens que les saisons se dérangent se reproduisent à peu près les mêmes. Je parle ici des résultats généraux, car il est une foule de circonstances accidentelles et locales qui nous dérobent cette loi curieuse. Il y a ordinairement par périodes de dix ans un maximum et un minimum de croissance, lesquels diminuent nécessairement suivant les hauteurs, où cette différence moins accusée implique une végétation plus égale.

La nature du sol modifie encore sensiblement les lois générales de la végétation. Il faut en tenir grand compte quand on observe les végétaux aux différentes altitudes. « Ce ne sont pas seulement les expositions, les influences locales, écrit M. F. de Tschudi, qui influent sur la physionomie de la flore, mais encore la nature des roches. Autres sont les plantes qui poussent sur les blocs de terrains cristallins ou primitifs, autres sont celles des terrains calcaires schisteux, de la molasse ou du calcaire appelé *nagelflue.* » Il y a même des végétaux qui appartiennent exclusivement à telle ou telle nature de roche, en sorte que l'aspect des plantes révèle souvent la qualité du terrain qu'elles recouvrent. Les formes spéciales qu'affectent certaines roches déterminent des vallées, des terrasses, des escarpemens, des aiguilles ou des cônes qui engendrent autant de systèmes particuliers de végétation spontanée et de propagation des espèces. L'eau, en se distribuant différemment selon la nature de la roche, répartit l'humidité dans des proportions qui agissent non-seulement sur les espèces, mais sur la durée du végétal, l'éclat des fleurs et la puissance de la tige. C'est ainsi que la flore calcaire des rochers et des terrains semés de blocs pierreux donne naissance à des formes plus élancées que la même flore dans les prairies, que les plantes qui poussent sur le carbonate de chaux dans les plaines se sèchent plus vite que celles qui viennent sur le schiste.

Il est donc indispensable de faire la part de toutes ces circonstances quand on veut évaluer la seule influence de l'altitude. L'eau,

qui joue un si grand rôle dans la végétation, pénètre inégalement le sol suivant la constitution de celui-ci, elle le lave ou elle l'ameublit suivant qu'elle y est versée avec plus d'abondance ou de rapidité; la violence des ondées auxquelles sont exposées certaines chaînes explique l'arrêt de développement de végétation qu'on n'observe pas à de plus hautes altitudes sur des pics isolés moins exposés à ces pluies diluviales. L'eau répandue en si grande abondance ravine la montagne sans rafraîchir le sol; elle détermine dans les Alpes ces gonflemens inopinés des torrens connus sous le nom de *runsen*, et dont M. F. de Tschudi nous fait une triste peinture. Les *runsen* sont en Suisse plus redoutés encore que les orages et les avalanches; les flots gonflés se précipitent de toutes les pentes des rochers avec un bruit pareil à celui du tonnerre, et ce qui dans l'été se réduisait à un simple filet d'eau, s'échappant sur la pente, au milieu des cailloux, prend alors les proportions d'une immense cataracte. L'eau se tamise surtout dans le sol quand elle tombe par petites quantités, et qu'elle est reçue sur un lit de verdure par des couches de mousses ou de feuilles qui en distribuent lentement l'action bienfaisante et en arrêtent les épanchemens violens. On comprend donc qu'à de grandes hauteurs les sources soient peu abondantes. MM. Schlagintweit leur assignent dans les Alpes, pour limite supérieure, une altitude de 2,500 à 3,000 mètres, et en certaines parties de la chaîne cette limite descend beaucoup plus bas. Dans l'Himalaya, elle s'élève considérablement, et M. J.-D. Hooker a rencontré à un mille au-dessous du grand glacier de Kinchinjhow, par une altitude de 4,876 mètres, une source chaude qui marquait 42 degrés centigrades.

L'eau n'est pas moins nécessaire aux animaux qu'aux plantes; mais l'animal n'est pas fixé au sol, il peut aller chercher l'eau où elle se trouve, s'abreuver dans les torrens et aux bords des glaciers, il puise même dans l'atmosphère une humidité qui étanche en partie sa soif; il se meut, et il lui est possible, en changeant de station, d'éviter ou d'adoucir l'action des extrêmes de température dont le végétal aurait à souffrir. Les animaux peuvent donc au moins momentanément s'élever plus haut que les plantes; mais les espèces herbivores sont forcément ramenées de temps à autre vers la zone végétale qui leur fournit seule la subsistance. Leurs ascensions d'ailleurs ont aussi leur limite. Le chamois lui-même, le plus hardi et le plus agile des visiteurs des cimes alpestres, ne dépasse pas 3,000 ou 3,500 mètres; le bouquetin ne se hasarde jamais aussi haut. Le renard se laisse entraîner parfois jusqu'à une hauteur de 3,300 ou 3,400 mètres à la poursuite des poules de neige; l'ours se montre plus rarement à de pareilles altitudes. Les rongeurs sont, entre les mammifères, ceux qui habitent le plus haut. M. Charles Martins a

rencontré sur le Faulhorn le campagnol des neiges (*hypudæus nivalis*) à une élévation de 8,550 pieds, et la demeure d'hiver des marmottes est souvent à plus de 8,000 pieds. Le reptile le plus alpestre, la grenouille, ne dépasse jamais la ligne des neiges, en-deçà de laquelle demeurent en général les lézards et les vipères. Quant aux poissons, s'ils trouvent dans l'abondance des lacs et des torrens un milieu plus propre à leur existence, la froidure des eaux est pour eux un obstacle analogue à celui que la basse température de l'air oppose aux animaux terrestres. Les truites sont à peu près les seuls poissons qui puissent vivre dans ces eaux glacées. Grâce à leur faculté d'exécuter des sauts, des bonds énormes, elles remontent les cataractes et franchissent des obstacles qui arrêteraient tout autre animal nageur. Deux variétés de la truite, celle des torrens (*salmo fario*) et la truite rouge (*salmo salvelinus*), se rencontrent encore au Saint-Gothard, à 6,409 pieds, dans le petit lac de Luzendro; plus haut, la congélation perpétuelle des eaux s'oppose absolument à leur existence, et sur le grand Saint-Bernard, dans un lac qui est élevé de 7,500 pieds, on ne rencontre plus aucune trace de la faune ichthyologique.

Ce sont naturellement les oiseaux qui représentent la population des plus hautes altitudes. Dans les Andes le condor, dans les Alpes l'aigle et le vautour peuvent planer au-dessus des cimes les plus gigantesques. Ces animaux, organisés pour les plus longs voyages, sont les grands voiliers de l'océan atmosphérique, de même que les sternes et les pétrels sont les grands voiliers de l'Atlantique. Le choucas, cette espèce de corbeau d'un noir intense, qui a le bec jaune et les pattes d'un rouge vif, n'atteint pas de si grandes élévations dans l'atmosphère, mais il est par excellence l'oiseau des hautes cimes, celui de la région des neiges et des pitons stériles. On l'a rencontré au sommet du Mont-Rose et au Col du Géant, à plus de 3,500 mètres. Réunis par bandes dans les anfractuosités des montagnes, voltigeant le long des escarpemens les plus abrupts, les choucas font entendre leurs bruyans croassemens. Tout ce qui se dresse dans les airs et nous communique le vertige a pour ces oiseaux un attrait particulier : sapins gigantesques, clochers, vieilles tours, créneaux de châteaux-forts dominant les vallées, pinacles de cathédrales, pics isolés dont les escarpemens plongent au fond d'effrayans précipices, aiguilles nues et dentelées, voilà leurs demeures de prédilection; c'est à ces hauteurs qu'ils établissent leur nichée. Véritables cénobites de l'air, condamnés comme ceux de la Thébaïde au régime le plus frugal et le plus austère, ils se plaisent dans la solitude, et semblent d'autant plus satisfaits qu'un plus grand espace les sépare de l'homme.

Il est des oiseaux plus gracieux qui résident aussi dans la région

des frimas et en animent quelque peu l'immobile et triste paysage. Le pinson de neige (*fringilla nivalis*) affectionne tellement cette froide patrie qu'il descend rarement jusqu'à la zone des bois. L'*accenteur* des Alpes le suit à ces grandes élévations; il préfère la région pierreuse et stérile qui sépare la zone de la végétation de celle des neiges perpétuelles; les uns et les autres s'avancent parfois à la poursuite des insectes jusqu'à 3,400 ou 3,500 mètres de haut.

La terre a ses oiseaux comme l'air. Certaines espèces ne se servent de leurs ailes que quelques instans, et quand la marche leur devient tout à fait impossible; tel est le cas des gallinacés. La région des neiges a son espèce propre, comme elle a ses passereaux caractéristiques. Le lagopède ou poule de neige se rencontre en Islande comme en Suisse. Il s'élève bien au-dessus des frimas perpétuels et reste cantonné à ces grandes altitudes. En hiver, son plumage prend l'aspect des frimas au milieu desquels il vit. La neige lui est tellement nécessaire, qu'aux approches de l'été il remonte assez haut pour la trouver; il y niche, il s'y roule avec délice; il y creuse des trous pour se mettre à l'abri du vent, la seule incommodité qu'il redoute dans sa glaciale demeure. Quelques lichens, des graines apportées par les airs suffisent à sa nourriture; il fait la chasse aux insectes, dont il nourrit ses poussins.

Les insectes sont en effet les seuls animaux qui pullulent encore dans ces régions déshéritées : c'est une nouvelle analogie avec les contrées polaires. Dans la zone tempérée froide, les coléoptères se présentent en plus grand nombre et avec une plus grande variété que dans les régions plus voisines de l'équateur. Dans les contrées subarctiques, les insectes, pendant les courtes semaines de l'été, se montrent en grand nombre. C'est également la classe des coléoptères qui prédomine dans les hautes régions des Alpes; ils atteignent sur le versant méridional 3,000 mètres et 2,400 sur le versant opposé. On les découvre dans les trous, les petites anfractuosités; ce sont presque constamment des espèces carnassières, car à une si grande altitude la nourriture végétale fait défaut. Leurs ailes sont si courtes qu'ils semblent en être complétement dépourvus; on dirait que la nature a voulu les mettre à l'abri des grands courans d'air qui les entraîneraient infailliblement dans la navigation atmosphérique, si leurs voiles n'eussent été en quelque sorte carguées. En effet, on rencontre quelquefois d'autres insectes, des névroptères et des papillons, que les vents enlèvent jusqu'à ces hauteurs, et qui vont se perdre au milieu des neiges. Les névés, les mers de glace sont couvertes de victimes qui ont ainsi péri. On trouve leurs frêles cadavres répandus par milliers sur les glaces. Cependant il est certaines espèces qui bravent la région des frimas et s'élèvent libre-

ment jusqu'à des hauteurs de 4 ou 5,000 mètres. M. J.-D. Hooker a observé des papillons au Mont-Momay, à une altitude de plus de 5,400 mètres; mais en aperçoit-on plus haut, ce sont des naufragés que le vent pousse malgré eux. Les arachnides, qui se rapprochent à tant d'égards de la classe des insectes, ont aussi le privilége de résister à la froide température des montagnes. Un insecte des Alpes presque microscopique, le *desoria glacialis*, habite exclusivement le voisinage des glaciers. Mais on dirait que la tristesse de leur séjour se réfléchit dans l'aspect de tous ces petits animaux : ils ne présentent plus la variété de teintes qui les caractérise ailleurs; ils affectent tous une couleur noire ou sombre qui dissimule de prime abord leur présence dans les trous où ils se blottissent. A ces hauteurs, les habitudes des insectes se modifient selon les localités où ils vivent. M. P. Lioy, qui a tracé un aperçu philosophique des lois auxquelles obéit la nature organique et dont elle est la mobile manifestation, remarque que des insectes nocturnes dans les contrées de plaine deviennent diurnes dans les régions montagneuses. C'est qu'en effet les hautes régions reproduisent à certains égards les conditions des lieux bas pendant la nuit; elles gardent, même après le lever du soleil, la fraîcheur et l'ombre que le soir donne seul dans les plaines.

Tel est le tableau de la vie animale dans ces zones alpestres où la faune se réduit graduellement pour ne plus laisser de place qu'à la solitude et à la désolation. Au-delà du dernier étage de la végétation, au-delà de l'extrême région qu'atteignent les insectes et les mammifères, tout devient silencieux et inhabité; toutefois l'air est encore plein d'infusoires, d'animalcules microscopiques, que le vent soulève comme de la poussière, et qui sont répandus dans l'atmosphère jusqu'à une hauteur inconnue. Ce sont des germes nageant dans l'espace, qui attendent pour se fixer et devenir le point de départ d'une faune nouvelle l'apparition d'un autre soulèvement, d'un nouvel exhaussement du globe.

Ainsi le règne animal ne disparaît pas sans avoir pour ainsi dire épuisé toutes les organisations encore compatibles avec l'état du sol, de plus en plus refroidi et appauvri, avec celui de l'atmosphère, de plus en plus raréfié. Les oiseaux occupent comme les avant-postes de la grande armée d'êtres de toute espèce qui défend la montagne contre l'invasion de la mort. Les rapaces forment en quelque sorte les éclaireurs. Les passereaux, les grimpeurs et quelques gallinacés se rapprochent plus du gros de l'armée; ils aiment à se tenir dans la région intermédiaire entre celle des forêts et celle des neiges perpétuelles. Les derniers sapins, les derniers buissons sont comme des échauguettes d'où ils observent l'atmosphère, prêts à descendre

aux étages inférieurs si le temps menace, profitant de la moindre éclaircie, du plus léger adoucissement de la froidure pour s'élancer plus haut. Dans cette région moyenne, on n'entend sans doute pas les harmonieux accords de la fauvette ou du rossignol, mais le chant des espèces montagnardes respire encore la joie et le plaisir de vivre. M. de Tschudi nous trace en quelques lignes un délicieux tableau de l'existence des oiseaux dans la montagne. Je le traduis ici librement : « Un peu avant que le ciel ne se colore des premiers feux du matin, avant même qu'un léger souffle de l'air n'annonce l'approche du jour, quand les étoiles scintillent encore au firmament, ce sont les oiseaux qui donnent le signal du réveil de la nature. Un léger bruissement se produit le long des sapins, c'est une sorte de roucoulement dont les notes deviennent de plus en plus accentuées, dont le mouvement s'accélère par degrés, et qui finit par se transformer en un caquetage harmonieux, montant et descendant de branche en branche, comme l'archet du musicien passe des cordes les plus graves aux plus aiguës; puis un bruit plus éclatant retentit tout à coup : les voix d'abord timides entonnent chacune leur air caractéristique; chaque espèce fait entendre son cri, son sifflement plus ou moins perçant. Le doux et mélancolique nocturne a cessé; c'est une aubade que la gent ailée donne au soleil qui vient réchauffer son humide demeure. »

Quelle douce impression ces observations du naturaliste ne communiquent-elles point à l'âme! Comme la fraîcheur, la pureté de ces sensations ajoutent à celles de l'air! Nous voudrions vivre un instant de cette existence aérienne dans cette zone intermédiaire assez verte encore pour qu'on y trouve un abri contre les ardeurs du jour et le froid des nuits, assez éclaircie pour que l'œil puisse découvrir le magnifique panorama des montagnes et plonger avec délices dans le firmament; mais l'homme a été moins favorisé à cet égard que les oiseaux. Gravir une haute cime est toujours pour lui chose pénible : soit que l'air qu'il respire dans les lieux élevés contienne moins d'oxygène sous un volume donné et que la dissolution de ce gaz dans le sang s'opère plus difficilement sous une pression plus faible, soit que les mouvemens répétés qu'entraîne l'ascension fatigue le système musculaire, nous éprouvons à de grandes hauteurs une accélération du pouls, une difficulté de respiration, des vertiges, des nausées, des saignemens aux gencives et aux lèvres, enfin tout un cortége de fâcheux symptômes connus sous le nom de *mal de montagnes*. On a beaucoup discuté sur la véritable cause de ce phénomène pathologique; il tient certainement en grande partie à la pression différente de l'air. L'homme n'a pas été organisé comme les oiseaux pour s'élever dans l'atmosphère en traversant des couches

d'une densité différente. Les oiseaux sont en effet pourvus de sacs aériens qui communiquent avec les poumons comme avec l'intérieur des os, et remplissent une grande partie du corps de l'animal. Ces réservoirs constituent une sorte de pompe aspirante et foulante; dans l'inspiration ils appellent et reçoivent l'air extérieur, dans l'aspiration ils en chassent une partie par la glotte ou les fosses nasales et poussent l'autre à l'aide du poumon dans des réservoirs antérieurs et postérieurs. Ces réservoirs font sans cesse passer dans le poumon un air dont la pression est toujours en rapport avec les changemens de volume qu'ils subissent, en sorte que la surface respiratoire et ses nombreux vaisseaux sont chez l'oiseau comme séparés de l'atmosphère qu'il traverse à tire-d'aile; il échappe donc ainsi en partie à l'action de la pression variable de l'atmosphère. Une disposition analogue se présente chez les insectes. Ces petits animaux sont pourvus de trachées communiquant avec l'air extérieur par des stigmates qui peuvent se fermer au gré de l'animal. Il en résulte pour eux la faculté de résister à l'influence du vide pneumatique, des gaz délétères, et même de l'immersion dans l'eau.

Ces considérations que je puise chez un de nos plus célèbres physiologistes, M. Longet, expliquent la difficulté que nous éprouvons à supporter une ascension rapide et continue. Heureusement le mal des montagnes n'implique pas une incompatibilité absolue des hautes régions avec la vie humaine. Les troubles que nous ressentons tiennent surtout à ce que le changement s'opère d'une manière trop brusque; un certain laps de temps est toujours nécessaire pour que l'équilibre entre les gaz du sang et les gaz extérieurs puisse complétement s'établir, pour que les mouvemens plus actifs de la respiration se mettent en harmonie avec les conditions nouvelles, de telle manière que le poumon absorbe dans un temps donné la même quantité d'oxygène qu'exige l'état normal. On s'acclimate aux grandes hauteurs comme on s'acclimate dans des contrées qui semblaient trop chaudes, trop humides ou trop froides pour que l'homme y pût vivre. La ville de Quito, placée à 2,908 mètres au-dessus du niveau de la mer, renferme une nombreuse population qui ne paraît pas souffrir de cette altitude. Une autre ville des Andes, Potosi, est à 4,166 mètres, et contint jadis plus de cent mille âmes. Après que Saussure fut resté quinze jours au sommet des Alpes, son pouls reprit son mouvement normal, et Boussingault, après un séjour prolongé dans les villes des Andes, put aisément supporter la basse pression de la cime du Chimborazo. Il y a donc des précautions à prendre si l'on veut impunément se transporter dans les hautes régions, où, une fois établis dans des conditions convenables, il nous devient possible de vivre : il ne s'agit que d'habituer graduellement notre économie aux changemens barométriques de l'atmosphère.

III.

Ce qu'on vient de lire sur la condition physique des hautes montagnes indique dans les régions élevées du globe une prédominance de plus en plus marquée des phénomènes atmosphériques sur les phénomènes purement terrestres. La présence des masses montagneuses modifie encore sensiblement la marche des choses; mais l'influence du mouvement apparent du soleil, du rayonnement de la chaleur dans l'espace, est de moins en moins contrariée par les causes locales; une sorte d'équilibre tend à s'établir, et pour apprécier l'ensemble des phénomènes, il n'est plus nécessaire de tenir compte d'un aussi grand nombre d'accidens. La vie s'éteint de plus en plus; chaque étage nouveau accuse un plus grand appauvrissement de la faune et de la flore. L'absence d'oppositions dans l'état atmosphérique, la tendance vers la saturation qu'offre l'atmosphère ne donnent plus aux tissus organiques le ressort qui leur est nécessaire. Le sol manque aux végétaux, les végétaux manquent aux animaux; le froid fait souffrir les uns et les autres. Des vents violens enveloppent et renversent celui qui se hasarde à gravir les plus hautes cimes; une couche de glace de plus en plus épaisse s'étend sous ses pas; le voyageur y marche en trébuchant ou s'y enfonce.

Tout montre donc que les destinées de notre espèce appartiennent à de moindres altitudes. C'est dans les contrées chaudes et basses, aux bords de l'Euphrate, du Nil, de l'Indus, du Gange et du Hoang-Ho que la civilisation s'est développée aux plus anciennes époques. La tradition représente le premier séjour de l'homme non comme un nid d'aigle d'où la société est descendue pour aller butiner et plus tard s'établir dans la plaine, mais comme un fertile jardin arrosé par quatre fleuves, et les fleuves n'appartiennent pas à la région des montagnes. Ces régions ont au contraire été longtemps pour l'homme un séjour d'horreur et d'effroi; les Grecs en faisaient la demeure de Borée et d'Aquilon, une sorte de lieu d'exil et de punition; au dire des poètes, c'était au sommet du Caucase que le genre humain coupable, personnifié dans Prométhée, avait été enchaîné par la colère de Jupiter. Ce n'est qu'à une époque fort moderne qu'on s'est familiarisé avec les hautes montagnes, que l'on a été saisi pour elles d'amour et d'admiration. Les Romains étaient restés insensibles aux beautés naturelles de l'Helvétie; ils ne voyaient dans cette partie des Gaules que d'horribles *saltus*, que le triste repaire d'un peuple déshérité par le destin. Il n'y a pas deux siècles qu'on visite la Suisse par plaisir et par enthousiasme pour l'effet pittoresque de ses monta-

gnes. C'est vainement qu'on chercherait dans les auteurs du moyen âge une complaisante description de tant de beautés et de scènes imposantes. L'élan religieux, si puissant à cette époque, n'allait point au-delà des clochers et des tours des cathédrales; quant à la nature, à quelque hauteur qu'elle eût amoncelé ses ouvrages, nul ne pensait qu'elle pût élever aussi l'âme vers Dieu.

La plaine, voilà donc la vraie demeure de l'homme, celle qui lui assure la richesse, l'aisance et le progrès. C'est dans les pays plats, dans les vallées basses et ouvertes, que l'agriculteur trouve pour ses travaux le plus de facilité, qu'il obtient des récoltes plus abondantes, qu'il les voit moins exposées aux intempéries et aux catastrophes. Il ne rencontre pas en ces lieux d'obstacles pour se rendre d'un point à un autre, et la facilité de communication amène un échange plus fréquent d'idées et de denrées. Rien ne s'y oppose à l'extension indéfinie des villes, tout y est préparé comme à l'avance pour les merveilles de l'industrie et les splendeurs des arts; mais dans ce séjour, où la vie coule si facile et si égale, l'homme s'énerve et se corrompt, les générations s'affaiblissent et finissent par s'éteindre. Aussi est-ce un courant perpétuel de populations qui descendent de la montagne dans la plaine. Sans cesse de nouvelles familles de montagnards viennent prendre la place des familles éteintes et régénérer par l'infusion d'un sang plus vigoureux une race qui s'étiole ou perd graduellement son énergie. Tel est le spectacle que nous présente l'histoire. Les sociétés civilisées ne pourraient se suffire à elles-mêmes sans cette immigration; elles se déshabitueraient dans le bien-être du rude labeur des champs et des épreuves par lesquelles l'homme doit passer pour retremper ses forces et son caractère. Quand la première civilisation, qui s'était développée aux bords de l'Euphrate, sentit les atteintes d'une caducité précoce, les montagnards de la Chaldée descendirent en Mésopotamie et y dominèrent. Les Mèdes, venus du versant méridional du Caucase, jouèrent plus tard le même rôle. La conquête dorienne, l'invasion des populations gauloises dans la plaine du Pô, celle des habitans des forêts montagneuses de la Germanie dans les pays plats du nord de la Gaule, l'établissement des Mandchoux dans la Chine, aussi bien que celui des tribus de l'Asie centrale dans les plaines du Gange et de l'Indus, reproduisent à des époques diverses le même phénomène historique. De là l'opinion que les hauts plateaux ont été les premiers habités, que c'est au sommet des montagnes que l'homme avait sa primitive patrie. L'examen des lieux nous prouve au contraire que les destinées de l'humanité l'appelaient dans les contrées plus basses, et que là seulement l'homme a pu trouver un libre essor à ses facultés.

Si ces contrées où le relief du sol se résout dans d'imperceptibles ondulations offrent à la société des conditions de bien-être et de progrès qu'on ne trouve pas ailleurs au même degré, elles sont uniformes comme l'état social vers lequel tend l'humanité. Tout y semble petit et monotone comme l'œuvre de l'homme; rien n'y fait ressortir les grands effets de la création dont les hauts lieux gardent l'ineffaçable empreinte. Dans les plaines, l'esprit humain règne seul, et seul se laisse apercevoir; on ne rencontre que l'œuvre de nos mains ou le produit de nos efforts sur la nature. Dans les contrées de montagnes, c'est cette nature qui apparaît à son tour, et nos ouvrages infimes sont écrasés par la majesté et le grandiose qui les environnent. Tout est varié, tout est opposition et contraste; chaque coin de rocher, chaque cime, chaque pente, chaque ravin a sa physionomie propre, son cachet particulier d'élégance et de grandeur. Aussi ces régions sont-elles la terre promise des physiciens, des naturalistes, le théâtre d'une foule d'observations qui s'offrent d'elles-mêmes, et dont nous n'avons pu donner qu'un bien imparfait résumé.

Quelque ravissante que soit une de ces fêtes où notre esprit s'épuise en raffinemens et en inventions de toute sorte, quelque attachante que semble une de ces conversations, un de ces entretiens de salon où l'esprit se joue à travers mille sujets, provoque toutes les impressions et les fait revivre ensuite par une analyse délicate, quelque satisfaisans que soient pour notre orgueil les chefs-d'œuvre de l'art et du goût, les sensations que tant de plaisirs nous font éprouver n'égalent jamais en force, en plénitude, en imprévu la nature vierge, la vue des montagnes. Nul spectacle ne renferme des enseignemens plus salutaires, plus féconds, et n'invite davantage l'âme à descendre en elle-même pour s'élancer ensuite vers les régions d'une éternelle sérénité. Lorsque, fatigués de cette atmosphère des villes sans cesse respirée, nous ouvrons la fenêtre et apercevons dans le lointain les étages successifs des montagnes formant à l'horizon comme le premier degré des nuages, il nous semble que nous retournons aux joies pures de nos premières années, et que nous faisons de la nature, un instant obscurcie, une nouvelle découverte.

ALFRED MAURY.

ÉPISODES MILITAIRES

DE LA

VIE ANGLO-INDIENNE

III.

LA FIN DE LA GUERRE.

LUCKNOW REPRIS. — LA CHASSE AUX REBELLES.

I. *My Diary in India in the year 1858-1859,* by William Howard Russell, special correspondent of the *Times.* — II. *Eight Months Campaign against the Bengal Sepoys,* by colonel George Bourchier. — III. *The Mutiny of the Bengal army, an historical narrative,* by one who has served under sir Charles Napier.

V.

A deux heures de la nuit, les clairons sonnent, et l'armée anglaise s'éveille (1). Un étrange bruit occupe l'espace, jusque-là silencieux. On dirait des milliers de chevaux foulant de leurs sabots la terre dure et sonore. Sortez de votre tente, et au clair de lune vous verrez les *khelassies* (ouvriers du camp) frappant de leurs maillets de bois les innombrables piquets qui soutiennent les tentes : ébranlés ainsi et se maintenant à peine dans leurs trous élargis, les piquets laisseront tomber au moindre effort l'abri mobile. Sur le ciel clair et profond, semé d'innombrables étoiles, se détachent de tous côtés les blanches fumées qui s'envolent des feux du bivouac, et dont la lune argente les orbes légers. Autour de ces feux s'agitent les noires silhouettes des *camp-followers*, ou parasites d'armée. Un vaste murmure de voix humaines, le craquement de milliers d'essieux,

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

annoncent que la masse énorme se met en mouvement. Les bazars volans sont en route. Peu à peu le tumulte s'accroît d'une rumeur inexplicable, grognemens d'abord faibles et plaintifs, qui deviennent de plus en plus rudes et prennent l'accent de la fureur : ce sont les chameaux, éveillés plus tôt qu'ils ne voudraient, et qui protestent à leur manière contre les mauvais procédés passés et futurs dont ils ont gardé mémoire, dont ils prévoient le retour. Au moment où le *dood-wallah* (le cornac) tire la corde fixée au morceau de bois fiché dans la cloison cartilagineuse qui sépare ses naseaux, le pauvre animal ouvre son immense bouche garnie de dents noirâtres qui se projettent, comme des chevaux de frise, en avant de ses lèvres retroussées, et du fond de ce merveilleux appareil hydraulique qui absorbe et retient si bien la rare boisson fournie par les puits du désert, partent des clameurs, des rugissemens à étourdir même une oreille habituée au canon. Tout en criant, il obéit pourtant aux secousses réitérées de sa longe; il replie sous lui ses longues jambes et s'agenouille. Une corde qu'on passe autour de son cou et sous ses genoux l'empêche de se relever à l'improviste. Pendant qu'on empile sur son dos le fardeau qui l'effraie, il crie de plus belle, et crie encore longtemps après qu'il s'est relevé, mis en marche, et qu'il suit, attaché par le nez à la queue du chameau qui le précède, l'interminable file dont ils font tous deux partie. Il s'en exhale d'abominables odeurs auxquelles ne s'habituent guère certains chevaux, volontiers rétifs quand on veut les faire marcher côte à côte de ces exotiques compagnons.

L'une après l'autre, les tentes tombent; roulées autour de leurs piquets, elles vont prendre place sur le dos des chameaux. Les officiers qu'elles abritaient, restaurés par une tasse de thé, le cigare aux lèvres, cheminent déjà sur les flancs du long cortége. La route est large, mais le flot humain la déborde des deux côtés, et se fait, aux dépens des champs qu'elle traverse, deux autres chemins supplémentaires. Une poussière blanche, soulevée de tous côtés par les roues des chars et des caissons d'artillerie, emplit l'air de molécules calcaires; elle forme une espèce de rideau très favorable aux petites excursions que les fourrageurs se permettent à droite et à gauche vers les villages en vue, d'où ils rapportent des fagots de bois sec pour le feu du soir, avec des feuilles vertes qui défraieront au souper l'appétit des *doods* et des *hathees* (les chameaux et les éléphans).

Après plusieurs heures de marche, on aperçoit, planant au-dessus des nuages de poussière, une multitude de milans et de vautours. Ces avides oiseaux sont d'un heureux présage; au-dessous d'eux est le camp. En effet voici dans la plaine les tentes déjà dressées. L'étendard national, l'*Union-Jack*, planté devant celle du

général, indique à chacun dans quelle direction il doit chercher son quartier. Les *khelassies* ont marqué avec des cordes et des piquets chaque grande division de la cité improvisée. Telle on a quitté sa tente le matin, telle on la retrouve; le mobilier est en place, vos serviteurs, vêtus de blanc, les bras croisés, vous attendent respectueusement. Après quelques ablutions indispensables, vous vous rendez à la *mess-tent*, où le dîner est servi, suivant toutes les lois de l'étiquette, dans la porcelaine et l'argent. La chère est peut-être un peu moins délicate qu'au *Bengal-Club*, mais si le *khansamah* (l'intendant pourvoyeur) n'est pas un maladroit à fustiger et à destituer sur place, vous aurez le *curry*, les *steaks*, les côtelettes, l'*ale*, le *porter*, voire les vins de France ou de Portugal, absolument comme si vous étiez l'hôte bien venu et bien traité de la ménagère la plus entendue. De la table, après une causerie émaillée de *cheroots*, vous regagnez votre *charpoy*, où votre valet de chambre vous enferme soigneusement sous le moustiquaire impénétrable; demain, bien avant l'aurore, les *bugles* vous éveilleront; vous quitterez frissonnant vos couvertures; aux pâles clartés d'une bougie, vous avalerez une tasse de thé, vous allumerez votre cigare, et en route jusqu'au soir, sous le soleil, en pleine poussière!

Pour distractions, çà et là, quelque alerte, quelque panique. Les *grass-cutters* (1) (chargés d'approvisionner de foin la cavalerie) se sont éparpillés un peu loin. La peur les prend tout à coup; ils se rabattent à grand train vers la colonne. Les *sycees* (valets d'écurie), les gens du bazar s'effraient à leur tour; grand reflux d'hommes, de chevaux, d'ânes et d'éléphans, confusion, désordre, cris d'alarme : on annonce l'ennemi. « — Si c'est bien réellement l'ennemi, que faire? demande, étonné, le voyageur que nous connaissons, M. Russell. Comment les distinguer de nos propres hommes? — Ne vous inquiétez pas pour si peu, lui répond son ami Stewart. Tirez sur tout cavalier vêtu de blanc et armé d'un sabre; vous ne risquez guère de vous tromper. » Par bonheur, cette fois il n'y eut pas à dégaîner. Les *sowars* ennemis battaient, il est vrai, la campagne; mais ils n'en étaient pas à ce point d'oser se jeter sur l'armée dont ils observaient la marche.

Ceci se passait le 1er mars 1858, entre Oonao, qu'on avait quitté le matin, et Buntheerah, où l'on fit halte. Le 2, au lever du jour, sir Colin Campbell, à la tête d'un détachement, devançait la colonne et allait choisir dans les environs de Lucknow l'assiette du camp où il voulait s'établir. On n'avait plus qu'une journée de marche pour se trouver enfin devant la ville promise. En effet, le 3, de bonne

(1) Ils coupent l'herbe jusqu'à la racine avec un outil semblable au tranchet de nos cordonniers.

heure, la colonne défilait devant Jellalabad, petit fort aux murailles croulantes, occupé par une partie des défenseurs de l'Alumbagh. Plus d'une fois, les cipayes étaient venus de Lucknow attaquer cette extrémité de la ligne ennemie; leurs échelles étaient encore renversées le long des fossés; parmi les buissons, maint et maint squelette était resté sans sépulture. « Mais que fait là cet officier? se demande M. Russell; pourquoi pousse-t-il ainsi son cheval sur ces ossemens à demi recouverts par quelques rouges lambeaux de l'uniforme cipaye?.. Les vrais braves ne font point la guerre aux morts. »

Au-delà de Jellalabad apparaissent quelques bois, puis une vaste plaine inculte que bornent à gauche des bois encore et des plantations de cannes : une hauteur limite cet horizon. Derrière cette hauteur, quand on arrive au sommet, on trouve l'enceinte murée d'un vaste enclos planté d'arbres; c'est là un des parcs royaux situés à l'est de Lucknow, et dans lesquels l'armée de siége va s'établir. Sir Colin Campbell y a déjà sa tente, et les *khelassies* sont à l'œuvre. L'endroit s'appelle Bibiapore; il est en arrière et au sud de la Dilkoosha, autre parc bien plus vaste et plus découvert, d'où l'on a déjà chassé l'ennemi. L'enclos de La Martinière, qui confine à la Dilkoosha comme ce parc confine à Bibiapore, est encore occupé par les cipayes : « Mais le général n'a qu'à parler, dit à M. Russell l'honnête sergent qui le guide (vieille connaissance de Crimée), nous serions bientôt dans La Martinière! »

Arrêtons un instant nos yeux sur l'ensemble du paysage, si nous voulons bien nous rendre compte des combats qui vont y être livrés.

De Cawnpore, la route remonte vers Lucknow dans la direction du nord-est. Cette route côtoie les murs de l'Alumbagh, et l'armée anglaise ne l'a point suivie jusque-là; deux ou trois milles en-deçà, elle s'est rabattue par sa droite (autant vaut dire à l'est) jusqu'au fort de Jellalabad, qu'elle a tourné; puis, se dirigeant à nouveau vers le nord, elle est venue se placer entre la Goumti, à laquelle elle s'adosse, et la face orientale de l'énorme cité qu'elle veut réduire. Lucknow, dont la circonférence n'a pas moins de trente milles (environ 53 kilomètres), présente un front redoutable. Au nord, la Goumti couvre la ville et lui sert de fossés. Un ancien canal qui se détache de cette rivière à l'endroit même où un méandre bien marqué ramène ses eaux dans la direction du midi protége la place à l'est et forme, en face de la Dilkoosha, de La Martinière, etc., sa première ligne de défense. Inclinant ensuite par une courbe dans la direction de l'ouest et enveloppant ainsi la capitale au midi, ce canal continue l'enceinte. On peut, comme Havelock, attaquer Lucknow par le sud, en forçant l'unique pont jeté sur ce canal, près du palais appelé le Charbagh; mais alors on en est réduit, pour arriver jusqu'aux points fortifiés intérieurs (le Kaiserbagh, la Résidence,

l'Imanbarra, le *Begum's Kothie*), à traverser la ville dans presque toute son épaisseur. C'est là ce que ne veut pas sir Colin Campbell, instruit justement par cette fatale expérience, et qui se souvient du sang inutilement versé dans « la guerre de rues » que Havelock et Neill ont affrontée. Plus prudent, plus ménager de la vie de ses soldats, il entend renouveler l'attaque du 17 novembre 1857, qui, somme toute, lui a si bien réussi. C'est la ligne orientale des défenses ennemies qu'il veut forcer, et qu'il veut forcer à son extrémité nord, c'est-à-dire au point même où le Vieux-Canal se réunit à la Goumti. S'il y parvient, il prend à revers toute cette première ligne, et, sans rien avoir à démêler avec la ville proprement dite, se trouve en face d'une seconde ligne de fortifications, parallèle à la première, mais beaucoup plus restreinte. Celle-ci part de la Goumti, passe devant le Kaiserbagh, et, se rapprochant de la première enceinte, vient envelopper le Begum-Kothie et l'Imanbarra. La troisième et dernière ligne de défense s'appuie aux murailles mêmes du Kaiserbagh ; elle couvre la Résidence, et s'étend jusqu'aux deux ponts (*Iron bridge* et *Stone bridge*) qui permettent seuls de passer la Goumti.

A défaut de plan qui parle aux yeux, et afin d'être mieux compris, nous supposerons la Seine coulant de l'ouest à l'est. Nous lui ferons contourner au nord les fortifications de Paris, d'Asnières, si l'on veut, jusqu'à Joinville-le-Pont. Le parc de la Dilkoosha devient le bois de Vincennes, compris dans la courbe que forme le fleuve. Belleville, Ménilmontant, la place de la Bastille, le Jardin des Plantes et les boulevards du midi marqueraient alors assez bien la ligne de retranchemens opposés à l'armée anglaise. Ce rapprochement n'est pas si singulier qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Lucknow a plus d'une fois rappelé Paris au correspondant du *Times*, qui, sur les terrasses de la Dilkoosha, songeait aux perspectives de Saint-Cloud. Lucknow seulement jette plus de feux que Paris. Ses coupoles dorées, ses dômes d'azur, ses minarets, ses palais, ses toits plats et brillans, miroitent sous l'ardent soleil de l'Inde. De hautes colonnes se détachent du sein des massifs de verdure et portent haut dans l'espace des sphères dorées qui ressemblent à des constellations. La rivière roule des flots d'acier liquide, d'où jaillissent des reflets diamantés. Un moment ébloui par cette vision splendide, M. Russell cherche pourtant à se reconnaître, et, familier avec l'usage des lunettes d'approche, il a bientôt saisi les traits distinctifs de ce vaste panorama.

Du haut de la Dilkoosha, édifice d'architecture italienne dans le style du XVIIIe siècle, son œil embrasse toute la partie nord de Lucknow. A sa droite, en dehors des retranchemens, est l'enclos de La Martinière, ainsi nommé d'un brave Français, Claude Martin, enri-

chi dans les guerres de l'Inde, et dont le magnifique mausolée est encore debout à côté du palais qu'il s'était donné (1). Au premier coup d'œil jeté sur cette bizarre fabrique, on pousse un cri d'admiration; le second provoque un éclat de rire. Rien de plus fantastique, en effet, que cette architecture incohérente, où des maçons dociles ont essayé de réaliser les rêves d'un millionnaire en délire. Colonnes, arceaux, piliers s'amalgament et s'agencent sans ombre de raison : ici un escalier qui ne mène à rien, là des fenêtres sans emploi possible; en saillie, hors des murs, sans motif, sans symétrie, d'énormes têtes de lions grotesques. Une porte inutile sert de prétexte à deux pilastres incongrus. Des statues partout : au bord des perrons, au sommet des tourelles, à l'angle des terrasses, rangées, pressées l'une contre l'autre, et de là se répandant, comme la foule un jour de fête, dans le parc et jusque sur les murailles qui le bornent.

Par-delà ce singulier monument, à droite, au bord de la Goumti, commence le rempart élevé par les cipayes, et qui a dû coûter un travail énorme. Il ressemble de loin à ces longs remblais sur lesquels courent nos railways quand ils ont un vallon à traverser. On remarque ici une redoute accotée à ce rempart (moins solide en réalité qu'en apparence), plus loin une batterie, çà et là quelques canons en *barbette*. Justement en face du camp anglais, un ouvrage assez bien établi couvre un bâtiment à deux étages, le *Bank's Bungalow*. A gauche de cet édifice s'élèvent le palais de la begum (*Begum's Kothie*); en arrière, le petit Imanbarra (temple musulman); plus en arrière encore, et dans le même axe, le Kaiserbagh, groupe énorme de bâtimens aux coupoles étincelantes. Si le regard s'en détache et se détourne vers la droite (ou vers le nord), il rencontre la Résidence aux murailles démantelées et les trois ou quatre palais adjacens où Havelock s'était établi (Chuttur-Munzil, Motie-Mahal, etc.); s'il franchit la rivière, il aperçoit à l'autre bord le Badshahbagh, autre château de plaisance entouré d'un parc magnifique, puis de vastes plaines que traverse de l'ouest à l'est la route qui mène à Fyzabad. C'est par-delà cette route, et dans la même direction, qu'est le village de Chinhut, resté célèbre depuis l'échec subi par sir Henry Lawrence.

Au premier plan de ce vaste tableau, et pour ainsi dire au pied même de la Dilkoosha, M. Russell plongeait sur les tranchées en zigzag creusées sur la droite de La Martinière, et reliant à cette forteresse improvisée les fossés où se cachaient les tirailleurs cipayes, les *rifle-pits*, comme il les appelle.

(1) Ce palais, à l'époque de l'insurrection, était une grande et riche institution, une sorte d'université anglo-indienne. Voyez, sur Claude Martin et son rôle à Lucknow, l'étude de M. le major Fridolin sur *les Grandes Villes de l'Inde*, *Revue* du 15 mars 1857.

« Tandis que nous regardions, dit-il, un grand mouvement se manifeste tout à coup dans ces voies profondes. Des murs du parc on voit ruisseler dans les tranchées comme un flot d'hommes vêtus de blanc. Une fusillade irrégulière s'établit le long de ces boyaux anguleux; on dirait une traînée de poudre qui s'enflamme. Cette mousqueterie est à l'adresse de la Dilkoosha. Les balles passent dans l'air en frissonnant par-dessus nos têtes, ou viennent de temps en temps s'aplatir contre le toit; mais la grande majorité des coups ne porte pas jusqu'à nous, on le voit de reste aux petites éruptions de poussière que les balles font jaillir du sol en avant du château. *Grâce à Dieu,* l'ennemi ne possède encore que « la brune Bess (1). » Encore quelques années, et pas un de nous ne fût impunément resté sur cette terrasse, car nos bons amis des tranchées auraient été pourvus d'excellentes armes de précision, Enfield ou tout autres, bien rayées et portant à mille mètres. — Voyez donc, sergent... Faites tirer sur ces drôles, là-bas, autour de cet arbre! — En effet, d'une tranchée pratiquée en travers de la route qui mène directement de la Dilkoosha vers le *Bank's Bungalow,* venaient de sortir sept ou huit hommes, qui, s'abritant d'un gros arbre, s'amusaient à tirer sur nous. — Allons, Mac-Alister, dit le sergent, il me semble que vous pouvez calculer sur sept cents *yards* (2). — Laissez-moi essayer à six cent cinquante. — Et la balle vibre dans l'air. Nos bons amis saluent et courent se réfugier dans la tranchée. Un d'eux, au moment de sauter dans cet asile sauveur, a levé ses deux bras en l'air. — M'est avis, dit Mac-Alister, bourrant une autre cartouche dans son fusil, m'est avis que cette fois je les ai *pincés.* »

Peu à peu la fusillade gagnait du terrain, les Anglais se faisant un point d'honneur de répondre au feu des tranchées. Leurs balles coniques écrêtaient le bord de ces fosses sablonneuses; mais ni de part ni d'autre on ne se faisait grand mal. Tout à coup cependant, derrière un groupe d'arbres à la droite de La Martinière, un épais nuage de fumée s'envola, et un boulet passa sur la tourelle où le correspondant du *Times* s'était perché pour mieux voir. En même temps, une autre pièce placée devant le *Bank's Bungalow* ouvrait aussi son feu, et, par trois ricochets successifs, le projectile qu'elle expédiait aux Anglais, arrivant jusqu'au seuil même de la Dilkoosha, mit en déroute un groupe de curieux. Bref, il devint évident qu'on était sous le feu de l'artillerie des rebelles. Aussi un officier vint-il faire taire les tirailleurs qui garnissaient les fenêtres inférieures du château; leur feu ne servait à rien et attirait les boulets ennemis.

Sous ces boulets, et sans s'en inquiéter autrement, les chefs de l'armée anglaise, plans et cartes en main, délibéraient sur leurs attaques futures ou discutaient les rapports de leurs espions. Ceux-ci racontaient que les assiégés étaient loin d'être d'accord entre eux. Le

(1) *Brown-Bess* (Élisabeth-la-Brune), nom donné à l'ancienne carabine de munition, dont le canon était bruni.

(2) Le *yard* est à peu de chose près le mètre français.

principal agent de la résistance était toujours la begum Huzrut Mahul, mère du prétendu roi Brijeïs-Kuddr, femme énergique, passionnée, rompue aux intrigues du *zenanah*, mais gouvernée par un imbécile favori, nommé Mummoo-Khan (1). A la tête de l'opposition, et prêchant plus haut que le gouvernement lui-même la résistance aux Anglais, était le fameux *moulvie* de Fyzabad, — celui qu'on a longtemps appelé le *moulvie* sans trop savoir de qui l'on parlait (2).

Le 5 mars au soir, après un excellent dîner fourni par la *mess* des ingénieurs, — le vin de Bordeaux et le vin de Champagne y avaient représenté la France très honorablement, — la causerie se prolongeait et les pipes allaient s'éteindre, quand un jeune officier d'artillerie, la mine assez piteuse, vint s'enquérir « de la route à suivre pour aller au pont. » Il avait des canons à y conduire, et ne savait quel chemin prendre. Cette simple question n'était rien moins qu'un grand secret divulgué, un secret caché, même à M. Russell, par la prudence du général en chef. Le pont en question ne pouvait être qu'un pont en construction. Il ne s'agissait donc que de savoir où on travaillait à l'établir, et là n'était pas le difficile. On n'avait qu'à suivre les pièces envoyées pour couvrir et protéger le travail des ingénieurs.

Les vastes prairies comprises dans le parc de Bibiapore descendent par une pente adoucie jusqu'au bord de la Goumti. Là, tout à fait à l'arrière du camp, un corps de sapeurs était à l'œuvre, aidé par des centaines de *coolies*. Ils ajustaient, ils reliaient ensemble des barriques jadis pleines de *porter*, et qui allaient, disposées en radeau, former un pont mobile d'un bord à l'autre de la rivière, profondément encaissée en cet endroit et large de quarante yards. Cette opération, mystérieuse de sa nature, s'accomplissait à grand bruit. Les charretiers criaient, les roues gémissaient, et pour peu que l'ennemi eût mis en campagne des patrouilles vigilantes, ce tapage risquait fort de leur donner l'éveil. Or il eût suffi d'une centaine de fusiliers tapis dans les hautes herbes de la rive gauche pour gêner singulièrement les travaux entamés sur la rive droite. Pas un cipaye ne se montra. M. Russell put admirer tout à son aise l'adresse des pontonniers formés à Chatham et le talent de l'ingénieur Nicholson (le même, par parenthèse, qui, après la prise de Sébastopol, fut chargé de faire sauter les fameux docks); puis il s'alla paisiblement coucher et revint le lendemain, tout à loisir, s'informer des progrès qu'avait faits l'ouvrage. Un des deux radeaux destinés à soutenir le pont flottait déjà d'un bord à l'autre, et un détachement d'infanterie l'avait franchi pour protéger au besoin les ouvriers.

(1) Le même dont les dépêches de l'Inde reçues en avril 1860 annoncent le procès et l'exécution.

(2) Les *moulvies* sont des prêtres mahométans.

Tandis que, télescope en main, il admirait la sérénité du paysage, l'opulence paisible des champs de blé, la fraîcheur veloutée des prairies, il entrevit tout à coup, parmi les arbres et au-dessus des épis, quelques *blancheurs* mobiles. Son œil exercé ne pouvait s'y tromper : c'était l'ennemi. Un corps de cavalerie effectivement ne tarda point à se montrer hors des bois qui avaient d'abord masqué ses approches. M. Russell discernait d'ailleurs derrière les chevaux quelques têtes de bœufs, ce qui annonçait de l'artillerie. Prédire les boulets en pareil cas n'est point le fait d'un nécroman très subtil. Les boulets arrivèrent au moment dit, pendant que la cavalerie déployée dans la plaine s'avançait en bon ordre avec toute sorte de triomphantes allures :

« En tête, dit M. Russell, galopait un *swell* (1), — c'est le surnom que lui donnèrent aussitôt nos soldats, — coiffé d'un turban vert, vêtu de châles jaunes, monté sur un bel étalon blanc, et suivi d'une sorte d'état-major. Ses *sowars,* habillés de blanc et marchant sur trois de front, le suivaient la lance haute. On les reconnut aussitôt pour avoir appartenu à l'un des régimens révoltés. — Coquins d'enfer! grommelait près de moi un officier de l'armée indigène, ils ont tué leur colonel, et les infâmes poltrons ont échappé à la potence!... — Ils avançaient pourtant, déployaient leurs escouades, paradaient avec une sorte d'affectation, et furent bientôt sur notre droite à cinq ou six cents yards de l'endroit où nous nous tenions. C'était pour nos plus jeunes soldats une bravade un peu trop insolente... Au lieu d'attendre les *sowars* à trois ou quatre cents yards, le piquet de droite se leva tout d'un coup et leur envoya sa volée, au petit bonheur. Jamais changement à vue plus rapide que celui de ces vaillans paladins. Ils piaffaient, caracolaient, tranchaient du victorieux, brandissaient leurs sabres l'instant d'avant; mais à peine la première balle vint-elle, égratignant le sol, soulever une traînée de poussière aux pieds du cheval monté par le capitaine, que celui-ci, laissant retomber son sabre et piquant des deux, se déroba par une volte rapide à un danger sur lequel il ne comptait pas. Il fut suivi de près par tout son essaim de cavaliers, et pas un d'entre eux ne parut songer à retenir sa monture avant d'être à un bon mille de nos tireurs. »

Les canons en revanche se mirent de la partie, la batterie anglaise établie en-deçà de la Goumti s'empressa de leur répondre, et le spirituel correspondant jugea qu'il était temps de déjeuner. Il revint au camp, suivi et parfois précédé de quelques boulets lancés à toute volée qui ne laissèrent pas de blesser et tuer quelques bœufs et quelques chameaux.

Ce siége ne rappelait en rien les siéges ordinaires. Il n'y avait ni tranchée ouverte, ni travaux de sape, ni sorties à repousser, ni batteries à faire taire, ni murs à battre en brèche. Les cipayes étaient mal pourvus d'artillerie. Mieux armés sous ce rapport, ils

(1) Élégant de bas étage, qui fait montre de beaux habits, de bijoux, etc.

auraient rendu la Dilkoosha inhabitable. Un édifice pareil devant Sébastopol eût été jeté par terre en moins de douze heures; c'est ce que se disait M. Russell, réduit à philosopher, n'ayant rien à voir, sur les droits incontestables de la begum, sa légitimité vainement mise en doute par les Anglais, son habileté opiniâtre, les motifs sérieux de sa haine contre la race ingrate qui avait détrôné, oublieuse des immenses services qu'elle leur devait, les souverains héréditaires du royaume d'Oude. Si de temps en temps il sortait de ces méditations profondes, c'était pour catéchiser les généraux et les harceler de ses innombrables questions. Sa curiosité satisfaite et ses dépêches quotidiennes une fois livrées à la poste, il n'avait plus d'autre ressource pour tuer le temps que la bonne chère ou la pêche à la ligne. Ce dernier plaisir, assez fade en lui-même, était relevé par la chance attrayante de servir de cible aux *budmashes* errans sur la rive gauche de la Goumti. On était fréquemment exposé à périr ainsi, victime d'un affût perfide. Un mot tout exprès avait été forgé pour ce genre de péril : c'était le verbe *to pot*. *Poter* quelqu'un voulait dire en 1858, devant Lucknow, le canarder à loisir sans qu'il pût vous apercevoir. Être *potted* ou *empôté*, c'était jouer le rôle de ces poupées de tir qu'on s'amuse à mettre en pièces. Nous laissons à de plus savans étymologistes que nous ne le sommes le soin de chercher et le plaisir de trouver une origine rationnelle à cette expression du langage militaire anglo-indien.

Pourtant, le 6 mars, une manœuvre importante avait éclairci les plans ultérieurs du général en chef, qui prit alors la peine de les expliquer, cartes en main, au correspondant du *Times*. Sur ce pont de bateaux jeté à l'arrière du camp, une division tout entière allait franchir la Goumti. S'élevant ensuite au nord jusqu'au viaduc de Kokraul, ou en d'autres termes jusqu'à la route de Lucknow à Fyzabad, elle se porterait par un *à-gauche* rapide sur la face nord de la ville assiégée. Côtoyant alors au plus près possible la rivière, dont elle remonterait ainsi le cours, elle devait établir ses batteries de manière à prendre en enfilade les ouvrages extérieurs construits sur la ligne du Vieux-Canal; en avançant un peu plus à l'ouest, elle pourrait même les prendre à revers. L'extrémité septentrionale de la première ligne de défense, à la fois attaquée de front par sir Colin Campbell et balayée de côté ou même en arrière par les canons de la division détachée, ne pouvait tenir longtemps. Inutile d'ajouter qu'une manœuvre pareille eût été parfaitement insensée en face d'une garnison bien composée et bien commandée, et qu'en isolant de lui un tiers de sa petite armée, sir Colin Campbell se fût exposé à le voir écrasé sans pouvoir lui porter secours (1); mais son calcul

(1) C'est ce qui eût pu arriver devant Toulouse à l'une des divisions de l'armée an-

avait pour base l'ignorance et la lâcheté des innombrables soldats entassés dans Lucknow, et ce calcul devait se trouver juste.

Pendant que sir Colin entrait dans ces intéressans détails, la colonne détachée que commandait sir James Outram défilait sur le pont-radeau sans que l'ennemi fît mine de mettre obstacle à son passage, qui dura plus de quatre heures; elle emmenait trente canons, deux bataillons de *rifles*, deux régimens anglais, un régiment de fusiliers du Bengale, un régiment d'infanterie du Pendjab, un régiment de dragons, un de lanciers, trois régimens de cavaliers du Pendjab, sans parler de la multitude d'indigènes attachés à ces divers corps. Ceux-ci défilaient encore la nuit venue, et alors que la colonne elle-même avait disparu à l'horizon, derrière les bois qui en forment la limite.

Braquant sa lunette sur la plaine qu'allait bientôt avoir à franchir la division de sir James Outram, M. Russell voyait ce vaste espace littéralement couvert de petits groupes armés, sortis de Lucknow par les deux ponts, et qui se répandaient en désordre le long de la route de Fyzabad, dans les champs, derrière les arbres, dans les chaumières éparses, chacun s'embusquant à sa guise. Çà et là, dans cette foule éparpillée, se traînait un canon tiré par des bœufs; çà et là, dans son palanquin doré ou sur quelque éléphant, à l'ombre d'un immense parasol, se prélassait quelque chef, quelque haut fonctionnaire, allant en guerre avec toute la pompe, toutes les aises imaginables. Cavaliers et fantassins pêle-mêle marchaient ainsi au-devant des *Feringhees*. Alléchés par les promesses d'un pareil spectacle, les officiers de l'état-major se pressaient sur les terrasses de la Dilkoosha; leurs yeux sondaient la profondeur des bois et guettaient le moment où la tête de la colonne anglaise se montrerait enfin aux rebelles.

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?... La ville cesse de vomir ses essaims de soldats, la poussière s'épaissit dans la plaine et semble se rapprocher de nous. A travers le tapage que font nos canons en batterie presque sous nos pieds, il me semble que j'entends comme un bruit lointain d'artillerie... Tenez, tenez!... les bois fourmillent de blancs soldats, qui cette fois rebroussent chemin vers Lucknow...Voyez plutôt ce torrent de cavalerie qui se précipite vers le pont du Kokraul!.. Que de poussière! quelle course effrénée! Outram est donc sur leurs talons?... L'instant d'après, dans un désordre impardonnable, apparaît un escadron de nos *bays*, reconnaissables seulement à leurs vestes rouges, et courant le sabre haut sur les fugitifs, qui çà et là se retournent pour faire feu. La masse se jette dans ces terrains bouleversés, coupés de fossés, qui s'étendent entre le Kokraul et la

glaise, que la Garonne, grossie tout à coup, isola pendant deux jours de lord Wellington. Le maréchal Soult a été vivement blâmé par les historiens militaires de n'avoir pas mis cette occasion à profit.

rivière, terrains impraticables pour la cavalerie qui les poursuit. Une minute plus tard débouche une batterie d'artilleurs à cheval affamés de carnage. On détache les pièces, on les place. De ces points noirs jaillit un éclair, et dans le rayon que la mitraille a parcouru on voit la poussière monter plus épaisse... C'est en vain cependant que nos boulets cherchent la masse compacte des fuyards; ils sont déjà trop loin pour être vus, pour être atteints, tant le bruit de nos canons et la charge impétueuse de nos cavaliers ont accéléré leur retraite! Outram est maître du terrain et va poser son camp à l'issue même des bois qu'on prétendait lui disputer. »

Le lendemain (7 mars), les cipayes, qui, pendant la nuit, avaient incendié les hautes herbes des ravins, afin de mieux juger la position de ce nouveau camp, firent mine d'attaquer ses piquets et postes avancés: vain et ridicule effort après l'éclatant échec de la veille! Outram était désormais inébranlable. Aussi lui fit-on passer immédiatement vingt-deux canons de 16, avec leurs attelages d'éléphans et tout le matériel que comportait l'active coopération qu'on espérait de cette grosse artillerie. Les assiégés cependant, convaincus que le dimanche, à certaine heure, l'armée chrétienne devait être absorbée en ses dévotions, voulurent essayer une surprise; mais, bien qu'ils s'y reprissent à deux fois, ils purent s'apercevoir que l'office divin laissait beaucoup de bras disponibles, et que les soins du culte ne sont pas incompatibles avec la plus stricte observance des précautions militaires. Leur double tentative échoua misérablement. Trente-six heures se passèrent alors en préparatifs pour la journée décisive qui allait suivre. On brûlait force poudre de part et d'autre sans grands résultats, et de son observatoire élevé le correspondant du *Times* admirait le sang-froid de certains habitans de Lucknow qui, se livrant au passe-temps chéri des Hindous, lançaient leurs cerfs-volans dans l'azur par-delà les minarets dorés du Kaiserbagh. « Ces braves gens (se disait-il, moralisant toujours à sa manière), si nous tombions dans leurs mains, nous dépèceraient, nous éventreraient avec la même sérénité qu'ils mettent à ces jeux puérils. C'est leur nature, c'est celle de tous les Orientaux, participant à la fois du singe et du tigre. Et nous autres d'ailleurs, n'avons-nous pas traité les Juifs autrefois comme les Hindous et les mahométans traitent aujourd'hui les chrétiens? Nos croisés de Palestine, ou du moins leurs farouches soldats, ne faisaient guère quartier, que je sache, à l'infidèle que leur livrait une victoire; mais que dis-je? nous-mêmes, nous accordons rarement la vie à nos ennemis. Et nos auxiliaires, ces farouches *Pendjabees*, renchériraient, s'ils l'osaient, sur les cruautés que nous reprochons aux Poorbeahs... »

VI.

Les préparatifs de l'attaque étaient achevés. Un fil télégraphique, installé par le lieutenant Stewart, mettait en communication instantanée les deux fractions de l'armée assiégeante, et le concert parfait de leurs opérations se trouvait ainsi assuré. Sir Colin Campbell et sir James Outram devaient ce jour-là (9 mars) pousser en même temps l'ennemi. La colonne jetée au-delà de la Goumti s'ébranla de bonne heure, et, marchant derrière son artillerie, s'avança vers Lucknow, dans la plaine labourée par ses boulets. Les canons ennemis ripostaient faiblement, et, successivement ramenés de position en position, se rabattaient dans la direction des deux ponts. Du reste, un immense rideau de poussière enveloppait les combattans, et du haut de la Dilkoosha on ne distinguait les progrès de sir James Outram qu'au bruit de la mousqueterie et de la canonnade, apporté par l'écho dans une direction toujours plus voisine de la place. De temps en temps, un message arrivait, annonçant que la marche en avant continuait de ce côté sans rencontrer de trop sérieux obstacles. L'ennemi, chassé par le canon de toutes ses embuscades, se rejetait du côté du Badshahbagh, ce palais qui fait presque face à la Résidence, sur l'autre bord de la Goumti; il paraissait cependant vouloir défendre auparavant un autre palais baigné par la rivière, le Chuckerwallah-Kothie.

En même temps que ces nouvelles arrivaient au camp de la Dilkoosha, l'ordre y circulait, donné sans trop de bruit, de faire dîner les soldats à midi précis. On sait, en campagne, ce que présage une mesure de ce genre. Les officiers, entrevoyant du nouveau, questionnaient à l'envi l'impassible correspondant du *Times*, qu'on savait au courant de plus d'un mystère. Il était en effet prévenu qu'à deux heures on attaquerait La Martinière. Ceci lui gâtait le spectacle, et il se prenait à regretter la précision des ordres, les combinaisons trop méthodiques de la stratégie civilisée. Dans l'attaque préméditée, rien d'imprévu, rien de livré au hasard. En termes aussi clairs, aussi froids qu'une démonstration géométrique, le général Mansfield assignait à chacun son poste, son rôle, et chacun devait à ces indications de l'état-major une obéissance mécanique. Moyennant cette stricte observance des ordres reçus, la position de l'ennemi, en un temps donné, devait être occupée par *a* plus *b*; procédé merveilleux d'exactitude, de netteté, qui aboutit à épargner beaucoup d'hommes, mais laisse peu de place à la curiosité, à l'émotion du spectateur.

A droite et à gauche de la Dilkoosha, deux batteries, dont l'une était commandée par William Peel, redoublaient leur feu contre La

Martinière; elles y envoyaient une pluie d'obus, de boulets et de fusées. Les parapets s'ébréchaient, les murs croulaient, les statues de plâtre volaient en éclats : *Pandy* (1), malgré tout, tenait bon. Turbans blancs et faces noires fourmillaient encore dans ce palais en démolition. A couvert, et de loin, Pandy supporte le feu avec assez de constance. Cependant deux heures sonnent : à la minute même, au milieu des éclats de la canonnade, on entend de cour en cour passer le signal : *en avant!* Massées derrière le château, qui les abritait jusque-là, les colonnes d'attaque se mettent en marche. Elles ont l'ordre de ne pas tirer; c'est à la baïonnette que la position doit être enlevée. A peine les premiers pelotons de *highlanders* se sont-ils montrés, l'artillerie se tait tout à coup. C'en est assez pour que l'ennemi comprenne de quoi il s'agit. Du haut des terrasses, on voit les cipayes fuir de tous côtés dans les zigzags des tranchées et déserter à l'envi leurs fossés de tir; on les voit se presser à toutes les issues et se précipiter de toutes parts vers La Martinière. Un bien petit nombre songe à faire feu pendant cette brusque retraite. Les *highlanders* se déploient; les Sikhs se jettent pêle-mêle sur les flancs de la ligne formée par les *highlanders*. Tous prennent bientôt la course, c'est à qui rejoindra plus tôt l'ennemi. Cet élan rapide les met promptement à l'abri du feu de flanc que leur envoie, dès qu'ils sont à découvert, toute l'artillerie placée en écharpe sur la ligne du Vieux-Canal. Les boulets à leur adresse arrivent en plein sur les porte-brancards (*dooly-bearers*) qui marchent à l'arrière pour recueillir les blessés. Ces pauvres *coolies* tombent çà et là, victimes obscures auxquelles personne n'accorde même un regard. En revanche, sir Colin se fâche sérieusement contre « un imbécile » qui mène son régiment sous le feu en bon ordre et massé comme à la parade... « Allez!... courez lui dire d'éparpiller ses hommes... Peut-on commettre de pareilles bévues?... » Quand il s'agit d'économiser le sang anglo-saxon, le général en chef est intraitable. Il peut d'ailleurs se rassurer. Arrivés aux tranchées que les cipayes viennent d'évacuer, les *highlanders* et les Sikhs s'y jettent à l'envi et gagnent ainsi, à l'abri des boulets, les murs de La Martinière. On voit bientôt les cipayes s'élancer sur les degrés du palais et fuir par les longs corridors. Quelques minutes plus tard, le général en chef interpelle le correspondant du *Times :* « Tenez, monsieur Russell, je vous fais mon aide-de-camp provisoire... Prenez cette lunette,... vos yeux valent mieux que les miens... Sous ces arbres, sur la droite de La Martinière, quels sont ces hommes que je distingue à peine?... » C'étaient les *highlanders* et les Sikhs, déjà installés dans l'enceinte

(1) Surnom générique donné aux cipayes.

ennemie, où ils faisaient des progrès rapides au milieu d'une fusillade enragée. « Eh bien! reprit tranquillement sir Colin, c'est le moment d'aller à La Martinière. » Les chevaux amenés, l'état-major partit pour aller prendre possession de la nouvelle conquête. Quelques boulets passèrent, en déchirant l'air, bien près de ces hardis cavaliers; mais pas un d'entre eux ne fut atteint, et bientôt ils s'accoudaient aux balcons du palais de Claude Martin, ayant alors sous les yeux, dans toute sa splendeur, le panorama de Lucknow, dont, sur les terrasses de la Dilkoosha, l'œil n'embrasse qu'une partie. On voyait de là sans obstacle les mouvemens de la division Outram, s'avançant en bon ordre vers le Chuckerwallah-Kothie et le Badshahbagh, tandis qu'une partie de ses canons, déjà mise en batterie sur la marge sablonneuse de la Goumti, commençait à prendre en flanc la première ligne de défense. Le plan de sir Colin se réalisait de point en point.

Cette première ligne du reste était déjà presque abandonnée. Les artilleurs cipayes n'avaient pas même attendu la complète occupation de La Martinière pour se rabattre en arrière sur le palais de la begum (*Begum's Kothie*), l'Imanbarra et la ligne bastionnée qui partait de la rivière presque parallèlement au Badshahbagh. Pour renouveler la manœuvre qui venait de lui réussir si bien, le général Outram avait à s'emparer de tous les points encore défendus sur la rive gauche de la Goumti. Il continua donc avec vigueur son mouvement en avant, tandis que, satisfait d'avoir vu tomber la ligne du Vieux-Canal, sir Colin permettait simplement aux montagnards et aux Sikhs de s'établir dans les faubourgs situés entre cette ligne et la cité proprement dite.

Le Chuckerwallah-Kothie est ou plutôt était un grand édifice peint en jaune, situé sur le champ de courses, tout au bord de la rivière. Quelques vingtaines de cipayes s'y étaient enfermés, avec la ferme résolution de s'y défendre et la certitude, une fois cernés, de n'en pas sortir vivans. L'héroïsme de leur sacrifice aurait dû toucher les soldats d'Outram comme il a touché M. Russell :

« On les a traités d'insensés, de fanatiques, nous dit-il; ce qu'ils firent était tout simplement digne d'être chanté par un Tyrtée de leur race. Ils combattirent jusqu'au bout, tuant ou blessant tout ce qui venait à eux. Leurs balles ayant frappé à mort un des officiers anglais qui commandaient les Sikhs, et gravement blessé deux ou trois autres, on retira les troupes d'assaut, et on ouvrit sur cette habitation une canonnade terrible. Quand les murs furent percés, abattus en vingt endroits par les boulets et les obus, quand on devait croire que pas un homme de la petite garnison n'était debout, un détachement de Sikhs se précipita dans ces ruines. Quelques cipayes y respiraient encore. On les acheva: c'était clémence; mais par une rai-

son ou par une autre, qu'on n'a jamais bien éclaircie, un de ces malheureux fut tiré par les jambes hors de ces décombres; on le traîna sur le sable jusqu'à un endroit commode pour l'opération qui se préparait, et là, quelques-uns de ses bourreaux le tenant, d'autres lui lardaient la figure et tout le corps à coups de baïonnette, pendant que d'autres encore rassemblaient à grand'-peine quelques fragmens de charpente dont ils formèrent une espèce de petit bûcher. Quand tout fut prêt, cet homme fut brûlé vif!...

« Plus d'un Anglais assistait à cette scène atroce, plus d'un officier en fut témoin; pas un n'intervint. Un incident imprévu vint encore aggraver cette cruauté vraiment infernale. Ce fut la tentative que fit le malheureux, à moitié brûlé, pour se soustraire à la torture qu'on lui infligeait ainsi. Par un soudain effort, il bondit hors du brasier, et traînant après lui des lambeaux de chair fumans, il put encore fuir à quelques pas de là; mais on le saisit de nouveau, de nouveau il fut couché sur son lit de flammes, où on le maintint à la pointe des baïonnettes jusqu'à ce que la mort fût venue l'y clouer. — Je n'oublierai jamais, me disait l'ami qui me racontait cette horrible scène, je n'oublierai jamais les hurlemens de cet homme, et la hideuse image de son supplice m'accompagnera jusqu'à ma dernière heure. — Et vous n'avez pas essayé d'intervenir? — Je n'ai pas osé. Les Sikhs étaient enragés. Ils vengeaient la mort d'Anderson, et nos hommes, au lieu de les retenir, les encourageaient. Impossible de rien faire. »

Après la prise du Chuckerwallah-Kothie, le Badshahbagh ne fit pas très longue résistance. Dès le 9 au soir, maître de cette position importante, le général Outram put y établir trois batteries dont les feux convergens tombaient sur le Kaiserbagh, position centrale et dernier refuge de l'ennemi. Dans la soirée de ce jour, M. Russell alla rendre visite à William Peel, blessé grièvement, et qui, nonobstant des pronostics d'abord favorables, devait peu après mourir de sa blessure, aggravée par un accès de petite vérole. En le quittant, il s'assit à la même table que le major Hodson, officier encore plein de vie, d'ardeur, d'espérances guerrières; Hodson, quarante-huit heures plus tard, allait être mortellement frappé (1). Que de braves, que d'éminens soldats cette guerre d'esclaves aura coûtés à l'Angleterre! Ils ne figurent pas au bilan de ses pertes tel que le donnent les statisticiens de la trésorerie.

La journée du 10 mars fut consacrée tout entière à s'établir dans les positions enlevées le 9, et à bombarder impitoyablement les points fortifiés où l'ennemi tenait encore. Sir Colin prodiguait les boulets pour économiser les hommes. Ses troupes, bien abritées dans les maisons et jardins clos compris entre le Vieux-Canal et le *Begum's Kothie*, perçaient l'une après l'autre les murailles qui les séparaient de ce palais, transformé en forteresse. Les Anglais se dérobaient, en se frayant ainsi une espèce de chemin couvert, aux dangers d'un combat de rues qu'auraient rendu formidable les préparatifs de

(1) Voyez, sur ce brillant militaire, la *Revue* du 1er mai 1859.

l'ennemi : des barricades dans toutes les rues, la plupart armées de canons, partout des fenêtres crénelées, partout des meurtrières pratiquées dans les murs, et derrière tous ces abris près de soixante mille cipayes, appuyés par environ soixante-dix mille *mujeebs* ou soldats volontaires, simples paysans armés il est vrai, mais qui se battaient plus énergiquement et avec plus d'enthousiasme que les anciens soldats de la compagnie.

Le lendemain, rien ne faisait prévoir de graves événemens. L'affaire importante de la journée était un *durbar* (assemblée solennelle) préparé en l'honneur de Jung-Bahadour, qui arrivait enfin, ouvrier de la dernière heure. Les troupes du maharajah, établies sur la gauche de l'armée anglaise, menaçaient l'angle sud-ouest de Lucknow, le pont du Charbagh et cette partie de la ville qui s'étend au-dessous du *Bank's Bungalow*. Son altesse en personne s'était annoncée et avait fait demander, par l'entremise du colonel Mac-Gregor, un « salut royal. » Obligé de l'accorder, sir Colin se plaignait de l'extrême condescendance qu'on témoignait ainsi au souverain du Népaul. « Un officier d'artillerie, disait-il, proposer une telle dérogation à tous les usages !... Ne pouvait-il dire à ce Jung-Bahadour que pendant les siéges les salves de cérémonie sont interdites ?... »

La réception devait avoir lieu à quatre heures. Tous les officiers disponibles, en grande tenue, entouraient le général en chef, lui-même en grand uniforme. D'épais tapis couvraient le sol de la tente devant laquelle l'*Union-Jack* flottait déployé. Deux escadrons et deux canons étaient allés chercher l'altesse népaulaise, qui se faisait attendre. Vers quatre heures et demie, le bruit des canons qui grondaient sans relâche depuis le matin cessa tout à coup. L'écho n'apportait plus sous la tente que le crépitement sec de la mousqueterie. A ces signes certains, on pouvait reconnaître l'assaut du *Begum's Kothie*. Décidément Jung-Bahadour prenait mal son temps, et les braves militaires condamnés à l'attendre rongeaient leur frein avec une impatience toujours croissante. Sir Colin lui-même avait l'air d'un chasseur qui prête l'oreille aux aboiemens significatifs de la meute lointaine.

« Justement alors, dit M. Russell, une certaine agitation dans la foule des *camp-followers*, et les « garde à vous (1) ! » lancés aux soldats qui formaient la haie nous avertirent que le maharajah se décidait enfin à paraître. Bien lui en prit. Un quart d'heure plus tard, il risquait fort de trouver la tente vide. Son altesse arrivait, se prélassant, à pas comptés et majestueux, accompagnée de ses frères et du capitaine Metcalfe, chargé du rôle d'introducteur et d'interprète. Un état-major ghoorka suivait à distance. Nos yeux étaient fixés sur le prince, mais au fond nous étions tout oreilles et ne pensions qu'à l'assaut.

(1) *Stand to your arms !...*

« Sir Colin vint jusque sur le seuil de la tente à la rencontre du maharajah, lui prit la main et le fit entrer. Alors commença une série de révérences et de *salaams*, réitérés sans fin ni trève, à mesure que le prince présentait au général en chef d'abord les altesses ses frères, puis, un à un, tous ses grands officiers. Il s'écoula quelque temps avant que le général eût pu s'établir sur son fauteuil, placé au fond de la tente. Le prince ghoorka était à sa droite, et avec lui tous les hôtes qu'il nous avait amenés. Les Anglais occupaient la gauche. Le *durbar* était ouvert; il consistait en quelques discours fleuris que traduisait avec un sérieux parfait le capitaine Metcalfe, tandis que les Népaulais et les Anglais ne cessaient de s'examiner. Les premiers étaient en général d'assez gros hommes, à face de Kalmouk, hauts d'épaules, les jambes fortement arquées, richement vêtus d'une sorte d'uniforme d'ordre composite, mi-parti oriental et européen. Jung lui-même resplendissait comme une queue de paon étalée en plein soleil, et ses frères ne brillaient guère moins, il faut en convenir; mais ce qui jetait plus de feux que toutes les joailleries du maharajah, c'était son œil, dont la prunelle phosphorescente émettait je ne sais quels froids rayons, insupportables à contempler. Dans ce regard de tigre, que de cruauté, que de subtilité, que de ruse! Et comme il sondait, avide et brillant, toutes les profondeurs de la tente! « Voilà bien, murmurait un de mes plus proches voisins, le drôle le mieux conditionné qu'on ait jamais acquitté ou pendu. »

« Le *durbar* durait encore lorsqu'arrive un des aides-de-camp chargés par le général Mansfield d'annoncer à sir Colin que le *Begum's Kothie* est à nous. Nous avons peu de pertes à regretter. L'ennemi a laissé plus de cinq cents morts. Le *hourrah* qui s'arrête sur nos lèvres, chacun l'a poussé au fond du cœur. Jung essaie de paraître charmé de cette nouvelle, que sir Colin lui communique avec une certaine vivacité. Malgré tout, la conférence officielle avait duré trop longtemps, et quand les cornemuses écossaises se mirent de la partie, un vrai désespoir gagna l'assistance; mais pas un de nous n'osait bouger. Enfin le général en chef et le maharajah se levèrent, et alors commença la présentation des officiers anglais à son altesse. Arrivant à moi : « Désirez-vous, me dit sir Colin, être présenté au prince? — Excellence, je n'en ai pas la moindre envie. » J'échappai par cette simple réponse à la nécessité de presser une main qui a commis plus d'un meurtre. Son altesse et ses frères se hissèrent ensuite sur l'éléphant de cérémonie que le général avait mis à leur disposition, et dont j'admirais pour la première fois le *howdah* d'argent, le masque et la trompe, peints des plus vives couleurs, les formes massives qu'un harnachement somptueux semblait avoir incrustées d'or. Ce fut ainsi que, suivi de son cortége à cheval, Timur-Leng prit congé de nous! »

Le *Begum's Kothie* était pris, le petit Imanbarra fort menacé, le Kaiserbagh en échec et bombardé sur deux de ses faces. C'était assez pour une journée. Le général en chef s'attendait à une résistance encore énergique; mais, le Kaiserbagh dût-il tenir bon, la résistance qu'il pouvait offrir n'était plus qu'une question de temps. « Or, quelque temps qu'il nous prenne, j'aime encore mieux cela que de

voir mes soldats dans les rues, exposés au feu des maisons. » Ainsi parlait sir Colin Campbell dans sa prudence tout écossaise.

Pendant que, le 12 et le 13 mars, fidèle à son système, il faisait canonner la seconde ligne de défense et occuper un à un tous les postes d'où l'on délogeait les cipayes, M. Russell, avide d'informations, courait à cheval dans toutes les directions, visitant le Secunderbagh, le Shah-Nujeef, le Kuddom-Russoul, édifices épars le long de la Goumti (rive droite), et qui, lors de la première expédition de sir Colin (novembre 1857), avaient coûté de rudes combats. Cette fois l'ennemi les abandonnait sans coup férir. Un pont de bateaux jeté sur la rivière, non loin du Secunderbagh, lui permit d'aller rendre visite au général Outram. Le « Bayard de l'Inde, » — ainsi l'avait surnommé sir Charles Napier, — fit un excellent accueil au correspondant du *Times*, et, après l'avoir gardé toute une nuit sous sa tente, l'emmena, par mesure de bienvenue, dans une reconnaissance périlleuse qu'il allait faire du côté des deux ponts. A un moment donné, cette double issue pouvait être, pour les opérations à venir, d'une importance majeure. En attendant, les ponts, bien barricadés, étaient aux mains des rebelles, qui occupaient aussi en grand nombre les maisons les plus voisines. Dès que le général et ses compagnons se montrèrent dans une des rues que dominait le feu des cipayes, ils furent exposés à une véritable grêle de balles que le « Bédouin de la presse, » déjà fait au péril, affronta bravement, mais dont on s'aperçoit qu'il garda quelque rancune au Bayard de l'Inde. « Supposons, lui disait-il assez raisonnablement pendant que la mousqueterie sifflait autour d'eux, que vous succombiez ici, on dira, — et on dira vrai, — que votre mort est celle d'un soldat tombé en faisant son devoir et couvert de lauriers glorieux; mais si le crâne de votre serviteur n'était pas de force à résister aux instances d'une de ces balles qui viendrait frapper à sa porte en lui demandant l'hospitalité, que dirait-on, je vous le demande? Qu'il est mort en véritable imbécile, pour s'être fourré où il n'avait que faire, et qu'il s'en va couvert, non de lauriers, mais de ridicule. » La différence effectivement méritait d'être prise en considération.

VII.

Ce jeu fatal qu'on appelle la guerre a des chances tout à fait imprévues. Le programme du siége que nous racontons portait, à la date du 14, l'occupation du temple musulman (l'Imanbarra), vers lequel, depuis quarante-huit heures, les assiégeans se frayaient péniblement un chemin parallèle à la rue principale de Lucknow, — la Huzrutgung, — où Havelock avait fait jadis décimer sa colonne

d'attaque, imprudemment engagée. L'assaut était annoncé pour le milieu du jour, on venait de déjeuner, et les officiers de l'état-major que la rédaction des ordres ne retenait pas à leur bureau fumaient tranquillement leurs cigares, quand une ordonnance parut qui arrivait au galop, tenant à la main un papier plié en quatre. Un aide-de-camp passait quelques secondes plus tard. Le correspondant du *Times*, toujours aux aguets, crut devoir l'interpeller. « Eh bien! Norman?... l'Imanbarra est à nous?...— L'Imanbarra, mon cher?... Plaisantez-vous?... Nous sommes dans le Kaiserbagh !... »

Rien de plus imprévu, et pourtant rien de plus vrai. Deux officiers du génie (le lieutenant-colonel Harness et M. Napier) venaient d'annoncer que les défenses extérieures du palais impérial étaient tournées, et la vive fusillade qu'on entendait dans cette direction prouvait que les assiégeans avaient pénétré dans la place. A travers les jardins encombrés de soldats, parmi les *doolies* qui revenaient du combat et rapportaient les blessés, gravissant des brèches, se glissant d'issue en issue, M. Russell, à qui l'excitation du moment faisait oublier ses principes de prudence, parvint bientôt jusque dans l'Imanbarra, où sir Colin arrivait en même temps que lui, au milieu des immenses clameurs poussées par les troupes victorieuses. Le temple était jonché de débris. La joie farouche des soldats se donnait carrière, et pêle-mêle saccageait tout. Le pillage et les dévastations de Kertch revinrent à la mémoire de l'ancien « Criméen, » qui passa, haussant les épaules, et courut s'installer sur les terrasses de l'Imanbarra. Un certain nombre de *pandies*, postés sur les toits des environs, y envoyaient bien encore de temps en temps quelques balles perdues; mais « ils étaient trop agités pour bien viser, » et notre observateur put examiner en détail le curieux tableau qu'il avait sous les yeux : devant lui, les dômes bombés, les clochers-coupoles, les toits pointus du Kaiserbagh, où on se battait encore, où « la poudre parlait » à mots pressés; derrière la Goumti, sur la droite, les batteries d'Outram, tirant sans relâche, non pas sur le Kaiserbagh lui-même, mais sur l'espace compris entre le palais et les deux ponts, espace où s'entassaient les cipayes en retraite; dans les cours de l'Imanbarra, aux pieds du spectateur, tout le désarroi d'une évacuation soudaine : vêtemens, armes de tout genre, *tulwars*, mousquets à mèche, boucliers, etc., sur lesquels couraient de tous côtés les *highlanders* et les Sikhs, fouillant partout, pillant partout, et de temps à autre ramenant du fond de quelque retraite obscure, avec d'horribles cris de joie, quelque malheureux cipaye, bientôt immolé.

M. Russell ne resta pas longtemps au milieu de ce tumulte sans intérêt, et descendit dans la Huzrutgung, maintenant encombrée de troupes anglaises, qui, haletantes de chaleur, bouillonnant d'impa-

tience, attendaient l'ordre de marcher en avant. « Savez-vous pourquoi on nous fait languir ainsi? » lui demanda le lieutenant Ingram, dont l'impatience semblait au comble. Peu d'instans après, arrivait l'ordre attendu, et presque au seuil de ce palais fatal où s'élançait le jeune officier, animé d'une ardeur fiévreuse, il allait tomber, frappé à mort.

Le correspondant du *Times*, dans cette bagarre périlleuse, marchait escorté de son fidèle compagnon « Pat Stewart. » Ce fut avec lui qu'évitant une barricade incendiée, où deux canons peut-être chargés montraient leurs gueules noires au milieu des flammes, il parvint, le long d'un mur crénelé, à une grande porte murée, dans laquelle un détachement de sapeurs venait justement de faire brèche. Le porche était encore encombré de briques et de gravois, mais en somme le passage était praticable. Une fois franchi, on se trouvait dans une des cours du Kaiserbagh. Au fond de cette cour, sous une porte intérieure percée dans le même axe, les sapeurs, lancés à toute course, disparurent comme l'éclair. « Attention! disait un officier qui venait de rejoindre nos deux *promeneurs*... Tous ces appartemens qui entourent la cour sont encore pleins de cipayes... Je les vois,... je les entends... » Il n'y avait pourtant pas à reculer. Les trois curieux s'élancèrent sur la trace des sapeurs. Vingt balles se croisèrent sur leurs têtes, vingt autres rasèrent le sol à leurs pieds; mais « hors d'haleine et mourant de rire, » ils traversèrent sains et saufs l'espace ouvert. La seconde porte donnait accès dans une autre cour garnie de statues, plantée d'orangers et d'arbustes en fleurs, bordée de palais italiens, — petit paradis où l'enfer déchaîné prenait ses ébats. Un peloton de soldats en uniformes rouges, à peu près formé en bon ordre, envoyait ses volées à un ennemi invisible. Tout le reste était tumulte et chaos.

« Tableau plus étrange et plus navrant ne se voit guère, — continue M. Russell, — mais il avait quelque chose d'enivrant. Figurez-vous des cours aussi vastes que Temple-Gardens; tout autour d'élégans pavillons revêtus de stuc et d'or, dont les fausses fenêtres sont çà et là décorées de peintures à fresques, tandis que de vertes jalousies et des tendelets à l'italienne protégent le double rang des croisées où l'air et le soleil peuvent pénétrer. Des statues, des candélabres, des fontaines, des massifs d'orangers, des aqueducs, des kiosques recouverts en métal bruni occupent ces riches *squares*. Là, de tous côtés, dans toutes les directions, courent au hasard, avec de grands cris, soldats d'Europe, soldats indigènes, tirant aux fenêtres, d'où partent de temps en temps quelques mousquetades, quelques balles isolées. Devant chaque porte se presse un groupe ardent et avide qui cherche à l'enfoncer, tantôt à coups de crosse, tantôt en faisant sauter la serrure d'un coup de fusil. Quelques-uns de ces palais à colonnades, résidences des grands officiers de la couronne, ont déjà livré passage aux assiégeans, qu'on voit courir le long des corridors; on s'y fusille encore de chambre en chambre. Des cris sau-

vages, le bruit des glaces qu'on brise, parfois un jet de fumée à travers les treillis des jalousies, disent assez ce qui s'y passe. Parmi les orangers, dans les allées qu'ils abritent, gisent des cipayes morts ou mourans, et les blanches statues sont parfois teintes d'un rouge suspect. Un de nos soldats, adossé contre une Vénus de marbre, au sourire impassible, aspire péniblement l'air qui manque à ses poumons, et chaque aspiration lui coûte un flot de sang. Une balle lui a traversé le cou. Des officiers vont de çà, de là, courant après leurs soldats : promesses, menaces, rien n'y fait. La discipline n'existe plus. Par les portes enfoncées débouchent les pillards, chargés de butin, enivrés par la colère, altérés d'or. Châles, riches tapis, brocarts d'or et d'argent, écrins de pierreries, armes incrustées, vêtemens splendides, ils plient sous le faix. Quelques-uns, chargés de porcelaines ou de glaces magnifiques, les brisent de dépit sur la dalle, et retournent chercher un butin de meilleur aloi. D'autres s'occupent à détacher, des poignées d'épées, des canons de pistolets, des pommeaux de selles, des tuyaux de pipes, les pierreries qui les ornaient. Ceux-ci se traînent sous d'épais et lourds tissus, où, dans une trame de métal précieux, s'incrustent des arabesques de perles. Ceux-là, prenant tout ce qui se trouve sous leurs mains, arrivent chargés de vases en bronze ou en jade, de tableaux, de monstrueuses terres-cuites.

« Sous les voûtes qu'on traverse pour passer d'une cour à l'autre, — toutes offrant à peu près le même spectacle, — une épouvantable odeur de *grillé* vous saisit parfois à la gorge. C'est quelque cipaye tué à bout portant, dont les vêtemens de cotonnade ont pris feu, et qui se consume lentement sous la flamme que son cadavre alimente.

« ..... Nous voici dans un véritable cul-de-sac, une cour étroite, dont un côté est occupé par des hangars ouverts. Là sont entreposés toute sorte de voitures, calèches, coupés, *broughams*, — et des palanquins garnis de velours à franges d'or, — bref, un vrai magasin de carrosserie. De l'autre côté sont des entrepôts surmontés d'un étage de chambres, le tout bien clos et barricadé ; dans un recès passablement ombragé, une fontaine construite en pierre ; tout auprès, une porte donnant accès dans l'un des entrepôts dont il vient d'être question. Cette porte, enfoncée par quelques maraudeurs, est demeurée ouverte. Nous entrons : une montagne de caisses, pleines, à déborder, de porcelaines bien emballées et de vases énormes, de coupes, de gobelets, tous du plus beau jade. Quelques-unes ne renferment que des bouts de pipes, des cuillers, des tasses, des soucoupes, également en jade, et par conséquent d'un assez haut prix. Il y avait là, en fait de bric-à-brac et de curiosités, au moins une charge de chameau. Nous choisîmes, Stewart et moi, ainsi que deux ou trois autres officiers qui s'étaient joints à nous, quelques objets à notre convenance que nous mîmes de côté autour de la fontaine. Bien nous en prit, car tout aussitôt, dans l'hémicycle lumineux qui de l'arceau de la porte venait s'inscrire sur le pavé de la cour, l'ombre d'un homme s'allonge : une baïonnette se montre d'abord, évidemment à la hauteur de l'œil, puis l'extrémité d'une carabine Enfield, puis, ne se hasardant qu'à bon escient, la tête d'un soldat anglais. — Qui vive?... amis?... c'est entendu... Arrivez, vous autres !... — Et trois ou quatre bandits, appartenant à un régiment de sa majesté la reine, entrent en scène au pas de charge : faces noires de poudre, buffleteries rouges de sang,

poches gonflées de toute espèce d'objets de prix. Le pillage s'organise alors sous nos yeux. La première porte attaquée résiste à toute sorte d'efforts, jusqu'au moment où on fusille la serrure à bout portant. Nos hommes se précipitent, on entend un cri de joie : ils reviennent, rapportant à brassées des coffrets de fer, des écrins, des caisses. Ce sont des joyaux, des armes incrustées, des parures. Un de ces gaillards, qui vient de faire sauter une charnière qu'on eût crue en plomb, — mais elle était en bel et bon argent, — tire de la boîte qu'elle fermait un bracelet d'émeraudes, diamans et perles, le tout de dimensions si extraordinaires, que je ne pouvais le prendre au sérieux. Ce devait être, pensai-je, quelque fragment de lustre à girandoles en pierres fausses. — Qu'en donne votre honneur? me dit-il. Je le lâche pour cent roupies, vaille que vaille. — Malheur! trois fois malheur! je n'avais pas un *penny* dans mes poches, Stewart pas davantage, ni les autres officiers présens. C'est l'usage de l'Inde : le valet de chambre est chargé de la caisse. Le mien veillait avec un soin tout particulier sur mes poches, où il ne laissait jamais résider ni mohur d'or ni roupie d'argent. — Voyons, dis-je à mon brocanteur, vous aurez vos cent roupies; mais je dois vous prévenir que si les pierres que voilà ne sont pas fausses, le bracelet vaut bien davantage. — Soit, soit,... et tant mieux pour votre honneur... Vraies ou fausses, je les lui laisse pour cent roupies... Prenez, voici. — Alors vous viendrez toucher ce soir à l'état-major,... ou bien donnez-moi votre nom et le numéro de votre compagnie; je vous ferai passer cet argent. — Ah! mais votre honneur plaisante... Est-ce que je sais où je serai ce soir?... Peut-être à tous les diables, avec une bonne balle dans le coffre... Tenez, je me contenterai de deux mohurs (1) payés comptant, plus une bouteille de rhum fournie sur place... Ce n'est pas un jour, vous comprenez, à faire crédit. — L'axiome était incontestable, et toute discussion d'ailleurs tout à fait superflue. Le bijoutier improvisé remit dans leur écrin ces magnifiques émeraudes, dont le souvenir m'éblouit encore,... et ma fortune, du coup, se trouva manquée (2).

« En nous quittant, au reste, — comme s'il avait eu quelques remords de sa rigueur commerciale, — cet homme prit dans l'écrin deux colifichets qu'il nous offrit à titre de bon souvenir et à charge de revanche. Celui qui m'échut ainsi était un anneau de nez, orné de perles et de petits rubis. Stewart, plus heureux, fut gratifié d'un papillon, formant broche, dont les ailes étaient d'opale et de diamant.

« Mais ceci n'était qu'un épisode. Pendant que nous débattions notre marché, le pillage prenait des proportions fantastiques. Les soldats entassaient dans la cour des vêtemens brodés, de la vaisselle plate, des manteaux de brocart, des bannières, des tambours, des châles, des écharpes, des instrumens de musique, des miroirs, des tableaux, des livres, des fioles de médecines, des lances, des boucliers, que sais-je encore? Un catalogue complet tiendrait vingt pages. Ivres de pillage, — jamais je n'ai mieux compris la valeur de ce mot, que j'avais entendu plus d'une fois, — ils brisaient les armes, pour ne garder que l'or et les pierreries des montures, et brûlaient les tis-

(1) Le *mohur* vaut 32 shillings, soit 40 francs.

(2) M. Russell a ouï dire que les pierres de ce bracelet, arrivées dans les mains d'un officier, ont été revendues par lui à un joaillier 7,500 livres sterling (187,500 francs).

sus d'or et d'argent dans un feu allumé tout exprès, afin de les réduire en lingots portatifs. Ils cassaient la porcelaine et le jade par pure fantaisie de destruction; ils crevaient les tableaux et les lançaient par lambeaux sur l'ardent brasier. Les meubles servaient à l'alimenter.. Peu à peu, une vingtaine de pillards se trouvèrent ensemble dans la cour envahie. La plupart étaient Anglais; mais il y avait aussi quelques Sikhs. Plus d'une querelle s'élevait déjà, qui menaçait de mal finir. Les choses prenaient une physionomie de plus en plus sombre. Notre présence n'était d'aucune utilité, et comme un sapeur indigène vint justement à se montrer, nous nous emparâmes de lui pour faire transporter nos vases dans une autre cour. Tout s'y passait à peu près de même, mais elle était plus vaste, et dès lors on y courait moins de risques. »

Le Kaiserbagh était occupé, irrévocablement occupé; mais on se battait encore dans les rues de Lucknow, et plusieurs points plus ou moins importans, sur la rive droite de la Goumti (le grand Imanbarra, la Muchie-Baoun, etc.), étaient encore occupés par les rebelles en force. Le général Outram, établi dans le Badshahbagh, tenait fermé le pont de fer (le plus à l'est, le pont inférieur); mais le pont de pierre, situé à quelque cent mètres plus haut, était ouvert aux fuyards, qui s'y jetaient par milliers. Les batteries d'Outram leur envoyaient des boulets, et une fusillade bien nourrie se continuait dans cette direction; encore eût-il fallu, pour rendre la journée plus décisive, enlever le pont de fer, passer la rivière, et se placer avec une partie de la division sur la route même des fugitifs, tandis que le reste, avançant à l'ouest, irait leur fermer le *Stone bridge*. Par cette manœuvre, que la situation des choses indiquait nettement, on aurait décimé ces masses désordonnées et découragées. Peut-être aussi, à vrai dire, les eût-on réduites au désespoir, et une fois acculés, peut-être les cipayes se fussent-ils décidés à combattre plus énergiquement. Quoi qu'il en soit, ce grand *coup de filet* ne fut pas même essayé. Sir Colin Campbell avait donné au général Outram des instructions positives : ce dernier ne devait traverser le pont de fer que si cela se pouvait « sans risquer la perte d'un seul homme. » Entre le général en chef et son vaillant collègue, il existait, sinon une mésintelligence absolue, du moins une certaine *raideur* qui ne permettait pas à sir James Outram de prendre sur lui une infraction formelle à des ordres si positifs. Il se sentait les mains liées, et laissa perdre, — au grand regret de sir Colin lui-même, — une occasion qui ne devait plus s'offrir, celle de frapper sur la masse des révoltés, qui allaient, une fois hors de Lucknow, se disperser en *guerillas* encore redoutables.

Pendant toute la journée du 14 et une partie du 15 mars, Lucknow fut livré au pillage, malgré la résistance obstinée d'un grand nombre de retardataires qui défendaient çà et là certains quartiers,

certaines rues, certains édifices d'où il fallut successivement les déloger. Quand on parvenait à cerner quelqu'une de ces garnisons éparpillées, — comme cela eut lieu à l'*Engine-house*, un peu au-dessous du Chuttur-Munzil, près de la Goumti, — on les mitraillait, on les fusillait en masse. Trois ou quatre cents d'entre eux périrent à l'*Engine-house* sans qu'on fît quartier à un seul. M. Russell, toujours aux avant-postes, prit part, le 16, à l'expédition envoyée contre la Résidence et le grand Imanbarra, défendus encore par des révoltés pourvus de canons et abrités derrière des barricades qu'il fallut enlever à la baïonnette. Plus d'une poignée de mitraille, plus d'une balle isolée passèrent à quelques pouces de l'intrépide observateur, qui n'en prenait pas moins ses notes, le cigare aux lèvres, sous un ciel embrasé, dans une atmosphère infectée par la décomposition des cadavres, qui de tous côtés gisaient au soleil. On ne faisait pas encore quartier, et certains exemples de férocité individuelle déshonorèrent la victoire aux yeux mêmes des vainqueurs. Les fusiliers du Bengale venaient d'occuper la porte du grand Imanbarra, donnant sur la place qui sépare ce temple du Hosseinabad. « Un enfant kaschmyrien arriva au poste, conduisant par la main un vieillard aveugle, et, se jetant aux pieds d'un officier, implora sa protection. L'officier, — je le tiens de ses camarades, — prit son *revolver*, et, le dirigeant vers la tête du suppliant, lâcha la détente: — *Shame! shame* (honte! honte!) criaient les soldats. Le coup ne partit pas. L'officier arma de nouveau son pistolet, dont la capsule refusa encore service. Une troisième fois la détente fut pressée, une troisième fois l'arme rata. A la quatrième seulement, — il avait eu, à trois reprises, l'occasion de se laisser fléchir, — le noble officier en vint à ses fins! Le sang qui battait dans les veines de l'enfant ruissela aux pieds de son meurtrier, tandis que les assistans poussaient une clameur indignée (1). »

On se battait encore le 18 mars 1858, mais le pillage était arrêté. Des postes établis aux extrémités des rues faisaient rendre gorge aux déprédateurs qui circulaient chargés de dépouilles; la plupart étaient des valets de camp qui s'étaient abattus, comme des vautours, sur la grande cité presque morte. La begum, avec son fils Brijeis-Kuddr et le fameux moulvie de Fyzabad, était restée jusqu'alors à la tête de cinq ou six mille hommes campés autour du Moosabagh, vaste palais entouré de jardins et ceint de fortes murailles, situé à l'extrémité occidentale des faubourgs, bien au-delà du grand Imanbarra et du Hosseinabad. Sir Colin conçut un moment l'espoir de les enlever au moyen d'une triple expédition, qui, si elle était menée avec ensemble, devait tourner la position et fermer toute chance à la re-

(1) *My Diary in India*, tome Ier, page 348.

traite de ces chefs de la révolte, soit qu'ils voulussent fuir à l'ouest, soit que, traversant la rivière, ils songeassent à se jeter vers le nord; mais pour l'agilité, la dextérité des retraites, les cipayes en remontrent aux Anglais. Comme à travers les réseaux d'un filet mal tendu, la begum et ses adhérens se dérobèrent aux trois détachemens envoyés pour les envelopper. Les *bays* (cavalerie) que commandait le brigadier Campbell, et qui devaient fermer le côté sud du Moosabagh, ne mirent ni assez de promptitude dans leur marche, ni assez de décision dans leurs attaques. Le prétendu roi d'Oude, sa mère, et le prêtre fanatique qui, de tous les chefs de la révolte, a déployé le plus d'instinct militaire, s'échappèrent ensemble, et on sut bientôt qu'ils étaient dans le Rohilcund à la tête de plusieurs corps d'armée encore en état de tenir la campagne.

Lucknow pris, l'Oude n'était point rentré sous le joug; les grands chefs féodaux se maintenaient dans leurs « forteresses de boue (1), » et attendaient pour se soumettre des indications précises sur le sort qui leur était réservé par l'Angleterre victorieuse. De tous côtés erraient des bandes armées, levant les impôts au nom de l'insurrection. La begum était à Bitowlee, sur la Gogra; Koer-Singh battait le district d'Azimghur; un ancien *chuckledar* de l'Oude, Mehndie-Hossein, rassemblait à l'ouest, dans le Goruckpore, des forces qu'on disait formidables. Nana-Sahib était du côté de Calpee. Aussi fallut-il bientôt rompre l'armée (2) en plusieurs colonnes volantes qui, sous les ordres de sir Hope Grant, du général Rose, etc., marchèrent de tous côtés pour balayer le pays. M. Russell, atteint d'une forte dyssenterie, resta au quartier-général de Lucknow jusqu'au jour où sir Colin Campbell quitta la capitale conquise après y avoir installé le *commissioner* Montgomery. On était alors à la moitié d'avril. Le général en chef revenait à Cawnpore, d'où il allait bientôt, à la tête de forces respectables, se porter vers Futtehghur. Là, le brigadier Walpole, — qui, soit dit en passant, avait essuyé un rude échec devant un de ces « forts de boue » si dédaignés (3), — vint le rejoindre avec sa colonne. Le 27 avril, les deux généraux passèrent ensemble le Gange et pénétrèrent dans le Rohilcund. Deux jours après, le correspondant du *Times* reçut à l'intérieur de la cuisse un coup de pied de cheval qui allait lui rendre fort pénible le reste de la campagne. Cet accident le réduisit bientôt à ne plus marcher qu'en *doolie*, et par-

(1) *Mud-forts*. Cette expression revient à chaque instant sous la plume de M. Russell.

(2) Avant cette dislocation, en avril 1858, l'armée de sir Colin Campbell se composait (d'après les états officiels que cite M. Russell dans l'appendice de son *Diary*) de 18,278 hommes de toutes armes, dont 1,745 soldats ou officiers d'artillerie, 865 du génie, 3,169 sabres et 12,498 baïonnettes.

(3) Roya ou Royea, défendu par Nerput-Singh, un des chefs rebelles. Un des plus brillans officiers de l'armée anglaise, le jeune Adrian Hope, périt misérablement devant cette bicoque, imprudemment attaquée de front.

fois, quand le *doolie* manquait, à monter dans le *howdah* de quelque éléphant, ressource extrême dont il parle avec une rancune amère. De plus, il dut être saigné plusieurs fois, couvert d'emplâtres, bref traité de telle sorte que sa constance à marcher en avant, son rôle d'informateur public, sa curiosité qui le maintenait toujours en tête du long cortége formé par les troupes, prennent vraiment des proportions héroïques.

Arrivé à Shahjehanpore, sur la route de Bareilly, le corps d'armée de sir Colin Campbell y fit halte le 1er mai. On venait d'apprendre le désastre du vieux général Penny, tombé dans une embuscade de nuit et tué par les rebelles dans les rangs desquels son cheval l'avait emporté (1). Il fut en conséquence décidé que Shahjehanpore demeurerait occupé pendant qu'on marcherait en avant. Les colonels Hale et Percy Herbert y furent laissés avec quelques troupes, établies tant bien que mal dans la prison de la ville, le seul bâtiment propre à recevoir garnison que Nana-Sahib eût laissé debout dans cette place quittée par lui quelque temps auparavant. Le 2 mai, sir Colin Campbell se remit en route dès le matin. Il venait d'arriver à Tilhour (à douze milles de Shahjehanpore) quand le vent lui apporta un bruit de grosse artillerie. A peine avait-il perdu de vue Shahjehanpore que l'habile et obstiné moulvie de Fyzabad était accouru, menaçant la petite garnison dont nous avons parlé. Cette manœuvre si hardiment conçue et si adroitement exécutée fit froncer le sourcil du général en chef; mais il comptait sur l'énergique résistance des vaillans soldats qu'il avait laissés derrière lui, et continua flegmatiquement à marcher sur les rebelles, qui, disait-on, voulaient lui disputer Bareilly. Les espions racontaient qu'il y avait là 30,000 fantassins, 6,000 cavaliers et quarante pièces de canon.

VIII.

Cette affaire de Bareilly (5 mai 1858), où, faute d'informations suffisantes, sir Colin Campbell devait voir encore une fois lui échapper les rebelles alors qu'il se croyait certain de frapper un grand coup, un coup décisif, n'est pas en elle-même plus intéressante que vingt autres combats livrés à cette époque, ou dans les mois qui suivirent, aux sept ou huit principales fractions de l'armée insurgée qui parcouraient le pays dans toutes les directions. Les vaincre, si elles avaient voulu combattre en rase campagne, rien de plus facile; mais les

(1) Cette affaire eut lieu près d'Oosaite, sur la route du Budaon, dans un endroit nommé le Kukrowlee. La colonne du général Penny était de 1,550 hommes, dont 553 Anglais, un bataillon de Beloutchies, quelques fantassins du Pendjab, et 250 cavaliers du Moultan. Il menait avec lui six pièces de campagne. Plusieurs officiers furent grièvement blessés dans ce combat, qui eut tous les caractères d'une surprise.

traquer, les surprendre, les acculer, telle était la mission des généraux anglais, et il faut convenir qu'elle n'était pas des plus simples. La connaissance imparfaite des localités, les divergences des rapports d'espions (1), les chaleurs excessives qui tuèrent plusieurs centaines de soldats européens, les terribles orages de l'Inde, ces *tempêtes de sable*, comme on les appelle, où le simoun balaie devant lui des montagnes d'une poussière qu'on dirait empoisonnée, voilà ce qui, mieux que leurs fusils et leurs canons, protégeait les cipayes, favorisés d'ailleurs par le concours tacite des populations indigènes. Il a fallu plusieurs mois consécutifs, et plus d'expéditions encore que de mois, pour arriver peu à peu à les refouler vers la frontière du nord, les chasser vers le Népaul, les fatiguer, les réduire en détail : œuvre complexe dont nous n'aborderons pas le récit.

Ce qui nous ramène à Bareilly, c'est le souvenir que nous a laissé le récit de cette bataille (ou de ce combat) tel qu'il se trouve dans le journal du courageux correspondant. Jamais M. Russell n'avait couru de telles chances ou vu la mort de si près. Ses impressions furent vives; elles ont chaudement coloré la chronique de cette journée, mémorable à ses yeux. Nous nous permettons, tout en lui laissant la parole, d'abréger quelque peu sa vive et pittoresque narration.

« Nous marchions sur Bareilly par une chaussée élevée au-dessus du plat pays; on l'a ainsi construite pour la mettre à l'abri des inondations. La plaine est coupée de nombreux *nullahs* (ravins), ce qui gêne en bien des endroits les évolutions des troupes régulières. Le colonel Jones, qui vient pour prendre la ville à revers, est, on le suppose, à une journée de marche. Bareilly se trouve donc bloqué sur deux faces; mais il reste deux côtés par lesquels la plus grande partie des rebelles pourra s'échapper, attendu qu'ils ont une cavalerie bien plus nombreuse que la nôtre.

« J'ai dit ce matin à mon *sycee* qu'il eût à tenir mon cheval toujours à portée de la litière où je voyage. Alison et Baird (2) ont donné des instructions analogues à leurs serviteurs. L'ennemi a des milliers de *sowars,* nous avons seulement quelques centaines de cavaliers. Notre ligne de marche sera très longue, très imparfaitement protégée. Les indigènes aiment beaucoup les attaques de flanc et d'arrière-garde. Notre position spéciale nous expose particulièrement, car nos porteurs, en butte aux insultes des soldats qui

(1) La veille de la bataille de Bareilly, par exemple, plusieurs rapports signalaient la présence à Furreedpore de plusieurs corps ennemis bien pourvus de canons. Un voyageur qui arrivait de cette ville déclara qu'il n'y avait laissé ni un soldat ni une pièce d'artillerie. Le mensonge parut flagrant, et le quartier-maître général fit raser les sourcils, la barbe et les cheveux de l'imposteur, à qui on administra ce que les Anglo-Indiens appellent « un *backshish* de bambou, » savoir une forte bastonnade. Le lendemain, il fut constaté que lui seul avait dit vrai. (*My Diary,* t. Ier, p. 407.)

(2) Les deux premiers aides-de-camp de sir Colin Campbell, tous les deux malades, le dernier de la petite vérole.

encombrent la chaussée, s'écartent volontiers, et prennent à droite ou à gauche, à travers champs, sur les flancs de la colonne.

« Les mouches me persécutent, la poussière m'étouffe, la chaleur m'abat. Le sang qu'on m'a ôté, les récentes piqûres des sangsues, le vésicatoire posé récemment à l'intérieur de ma cuisse, viennent ajouter à mes souffrances. La belladone a perdu son influence calmante sur les douleurs du membre si rudement atteint. — Je ne vois, par l'interstice de mes rideaux, que les jambes des chameaux, des chevaux, des éléphans et des hommes, comme perdus dans un nuage de poussière. Pas d'arbres au bord de la route, un soleil de feu! Mes sensations sont à peu près celles d'un homme qu'on étoufferait dans un bain de boue. Les haltes fréquentes de la colonne sont *agaçantes* au dernier point. Quelques coups de feu à l'avant-garde,... je m'informe : c'est une patrouille ou un piquet ennemi auquel on vient d'enlever un canon destiné à balayer la route. Un escadron ou deux de carabiniers sont dans les champs à ma gauche, et se dirigent vers des bois qui bordent la plaine richement cultivée. Un nuage de fumée s'élève à la base d'un bouquet d'arbres. Arrive un boulet de l'ennemi qui ricoche dans la direction de ma litière, au grand émoi des *camp-followers* occupés à récolter les champs de légumes. Second coup de canon. Les carabiniers se retirent au petit trot hors de la ligne du feu. Sir Colin passe, suivi d'un petit état-major et d'une pièce attelée. L'ennemi semble les prendre pour but. Tout à coup cependant son feu cesse. Je regarde, penché hors de mon *doolie,* et je vois notre infanterie qui se développe sur les côtés de la route. On aperçoit à travers les arbres quelques blanches maisons : — *Bareilly hai, sahib!* me disent mes porteurs.

« Un officier passe près de moi et m'aperçoit dans le *doolie :* — Dites-moi, Russell, savez-vous où est Tod Brown (1)?... Le *chef* (général en chef) demande du gros canon... L'ennemi est bien retranché, il paraît nombreux; sir Colin, avant d'aller à lui, veut le régaler de quelques boulets... Il y a des masses de cavalerie sur nos deux flancs.

« J'avais vu Tod Brown une heure auparavant, cherchant à se frayer passage à travers les chariots et l'infanterie qui encombraient la route. Je le dis à mon questionneur, qui me quitta pour continuer ses recherches.

« La chaleur devenait de plus en plus écrasante. A chaque instant, des soldats européens se trouvaient mal, et je les voyais emporter. Le major Metcalfe m'avait donné le matin fort obligeamment deux bouteilles de vin de France; j'en fais porter une tasse à un pauvre diable étendu près de ma litière. On lui ingurgite le vin non sans difficulté, car il avait déjà les dents serrées et la langue collée au palais. Il reprend quelque peu connaissance, me regarde et me dit : *Dieu vous récompense!* puis il fait un effort pour se relever, aspire l'air avec peine, et retombe... mort.

« La route s'encombre de plus en plus. Ma litière subit de rudes chocs et menace de rouler en bas de la chaussée. J'aperçois sur notre gauche un petit bouquet d'arbres qui me semble à un petit quart de mille, et où nous serions à l'ombre. Tout autour, dans les champs, nos valets de camp continuent à piller les légumes, les salades, les grains de toute espèce qui semblent abon-

(1) Officier d'état-major attaché à l'artillerie.

der en ce fertile pays. Ce bouquet de bois, si attrayant de loin, n'est en somme qu'un groupe de bambous et d'autres arbustes donnant peu d'ombrage. Nous nous y installons cependant, et nos porteurs se dispersent dans les bambous pour y bavarder et y dormir tout à leur aise.

« De l'armée, plus de vestige; elle a disparu comme si un gouffre se fût ouvert sous elle. Nos troupes sont dans les ravins en avant de nous, et peut-être aussi dans la plaine à droite, dont la chaussée nous isole; derrière nous, assez loin, l'arrière-garde et les bagages. Çà et là des nuages de poussière indiquent la marche d'un corps de cavalerie. Grâce à nos moissonneurs, le paysage a l'aspect paisible de ceux d'Angleterre au temps des récoltes; mais le soleil nous avertit que nous ne sommes point dans le comté de Kent.

« Toutes mes plaies piquent ferme. J'ai, l'un après l'autre, dépouillé tous mes vêtemens, sauf ma chemise, et je demeure haletant au fond de mon *doolie*. Une demi-heure se passe ainsi dans une espèce de rêverie nuageuse et troublée. J'ai cessé de m'étonner de toutes ces lenteurs inexplicables. Un bruit de mousqueterie me réveille. Je regarde, penché à ma portière, et je vois une longue ligne de *highlanders* en avant de nous, qui, paisiblement, fermes à leur poste, les yeux fixés au loin, tiraillent isolément... sur quoi, je ne puis le deviner; on entrevoit cependant quelques troupes indigènes défilant en avant d'eux dans le lointain. Le feu, soudainement ouvert, s'éteint tout à coup. — Qu'y a-t-il donc? demandai-je à Baird. — Ah! je n'en ai pas la moindre idée... on tire... voilà tout... Quelle damnée chaleur!... Je me sens mourir... Suit une longue pause. Je regarde une ou deux fois vers la route, cherchant des yeux quelques symptômes de marche en avant; puis le sommeil me gagne... Quels rêves je fis, je ne m'en souviens guère; mais le réveil... oh! je me le rappelle bien. . . . . .

« Une clameur, des cris étourdissans à mon oreille; mon *doolie* brusquement soulevé retombe à terre : *Sowar! sowar!* criaient mes porteurs. Je les vois gagner pays tout effarés. Les *camp-followers* en grand désordre galopent tous vers la route; hommes, animaux battent le sol de leurs pieds tumultueux; les éléphans poussent des cris aigus, les chameaux, le cou tendu, allongent leur trot irrégulier. Chevaux, ânes, femmes, enfans, une véritable marée déferle, blanche et rapide, vers la chaussée en relief : bref, une panique-monstre; puis, ciel miséricordieux! à quelques centaines de mètres, un grand flot de blancs *sowars*, le sabre haut et brillant au soleil! L'air ébranlé s'emplit de leurs cris et de leur galop sonore; sur leur passage, les *camp-followers* tombent la tête fendue, les bras sanglans, et l'aile gauche de cette cavalerie enragée arrive en droite ligne vers le bouquet d'arbres qui nous abrite!...

« Un clin d'œil suffit pour embrasser un tableau que la langue ou la plume serait une bonne heure à rendre incomplétement.

« En ce moment, mon fidèle *sycee*, — la sueur perlant sur sa face noire, — accourait vers la litière, et tirait après lui mon cheval, qui se défendait et se cabrait; le brave homme poussait des gémissemens à fendre l'âme. A peine pouvais-je me mouvoir dans le *doolie*. Je ne sais donc comment je m'y pris, mais enfin je trouvai moyen, aidé par le pauvre Ramdeen, de me mettre en selle. Je crus enfourcher une plaque de fer rougi. La peau de ma cuisse,

brûlée par les vésicatoires, se détacha et roula sur elle-même comme un parchemin qu'on approche du feu. Les piqûres de sangsue se remirent à couler. Le fer des étriers me paraissait du charbon incandescent. La mort semblerait douce auprès d'une torture pareille.

« Je n'avais sur moi, — je l'ai dit, — que ma chemise. Pieds et jambes nus, la tête découverte, escorté de Ramdeen, qui avait saisi la courroie d'un de mes étriers, et poussait le cheval autant par ses cris qu'avec la branche épineuse dont il lui labourait les flancs, je traversai la plaine sous cet effrayant soleil. Je me trouvai bientôt dans un tohu-bohu d'animaux empêtrés les uns avec les autres, et quand je vis une compagnie de *sowars* se ruer sur nous, je dis adieu à toute espérance. Ramdeen poussa un grand cri, et, jetant par-dessus son épaule un regard effrayé, lâcha tout à coup mon étrier, puis disparut. Je suivis la direction de son regard, et aperçus un grand coquin à barbe noire, accompagné de trois *sowars,* qui venait droit à moi. Je n'avais ni sabre, ni pistolets. Précisément alors un pauvre *doodwallah* (1), menant sa bête par l'anneau passé dans le nez, se jeta en travers de moi, et voyant le *sowar* si près, se coula sous le ventre du chameau. Prompt comme la pensée, le *sowar* fit passer son cheval autour de l'obstacle qu'on lui opposait ainsi, et au moment où l'homme baissé se redressait, je vis, comme on voit l'éclair, le *tulwar* levé fondre sur sa tête. La lame traversa les deux mains qu'il avait machinalement portées en l'air pour parer le coup, et avec un faible cri de *Ram! Ram!* qui s'éteignit au fond de sa gorge, le chamelier tomba tout à côté de moi, la tête fendue jusqu'au nez.

« Je compris que mon heure était arrivée. Mes talons nus ne produisaient aucun effet sur les flancs de mon cheval essoufflé. J'entrevis bien un nuage de poussière et un groupe d'hommes qui, de la route, venaient sur nous; mais au même moment je sentis une douleur poignante, et il me sembla que deux éclairs jaillissaient de mes yeux. Cependant un sentiment net de la situation me restait encore : je compris que je venais d'être sabré; je portai ma main à ma tête, et la retirai non ensanglantée. Alors me vint un rêve joyeux, qui tout à coup me transporta dans mon pays. J'étais en pleine chasse, la meute aboyait autour de mon cheval lancé au galop; mais je ne pouvais plus me tenir en selle, un brouillard passait devant mes yeux, et tout ce qui me revient de mes sensations à cette minute même, c'est que je faisais un délicieux plongeon dans les fraîches eaux d'un lac, où j'enfonçais à des profondeurs inouies; puis les eaux pénétraient dans mes poumons avec ce bruit particulier qu'elles font à l'issue évasée d'un étroit conduit,... et je me sentis étouffé...

« En recouvrant mes sens, je me trouvai sur le bord de la route, couché dans un *doolie.* Tout ce qui m'était arrivé me faisait l'effet d'un rêve. Je voulus parler; ma bouche était pleine de sang. De violens spasmes dans les poumons me firent expectorer, pendant une heure et plus, des mucosités sanguinolentes. Des médecins m'ont dit depuis, — ce que j'ignorai dans le moment, — qu'un de mes poumons ne fonctionnait déjà plus, et que, sans l'événement qui détermina cette évacuation abondante, je serais infailliblement mort, non d'un coup de sabre, mais d'un coup de soleil. »

(1) *Dood,* chameau; *dood-wallah,* conducteur de chameaux.

A cette même journée de Bareilly, un incident caractéristique faillit priver l'armée anglaise de son général. Ce fut une charge de ces guerriers fanatiques qu'on appelle *ghazies*. Les ghazies sont liés par un serment religieux; d'avance ils ont fait le sacrifice de leur vie quand ils marchent contre les infidèles. Ceux-ci, coiffés de turbans verts, ceints d'écharpes vertes, arrivèrent, le *tulwar* en main, la tête abritée sous le bouclier, ayant au doigt l'anneau d'argent sur lequel est gravée une sentence du Koran. Ils criaient : *Deen! deen!* et se livraient à des danses frénétiques. Leur charge inattendue fut si rapide que sir Colin Campbell eut à peine le temps de commander aux grenadiers de son escorte de recevoir ces gens à la baïonnette. Quelques soldats malheureusement perdirent la tête et firent feu. A la faveur du désordre, les ghazies pénétrèrent derrière les soldats du 62e jusqu'au groupe de l'état-major, et quelques officiers, arrachés de leurs chevaux, faillirent être mis en pièces. Des ghazies, un ou deux à peine échappèrent. Leur chef ou champion était arrivé, avec des cris de défi et à travers les balles, jusqu'à un mètre de la ligne formée par les soldats. L'un de ceux-ci fit un pas en avant, et, lui appuyant sa carabine entre les deux yeux, lui cassa la tête à bout portant.

Tout semblait fini quand le regard de sir Colin Campbell, errant sur cette scène de carnage, rencontra celui d'un ghazie étendu à terre et qui faisait le mort, mais dont la main serrait étroitement le manche de son sabre : « Un coup de baïonnette à cet homme-là! » dit froidement le général. Un grenadier exécute l'ordre : la pointe de son arme s'engage sans pouvoir le percer dans l'épais tissu de coton maillé qui protégeait la poitrine du ghazie, et celui-ci se relève par un élan de bête fauve; mais un Sikh qui se trouvait là par hasard, d'un revers de son sabre bien affilé, fait rouler aux pieds de sir Colin la tête de son féroce ennemi.

La chance avait définitivement tourné contre M. Russell, déjà malade et blessé deux fois. Après une dizaine de jours passés à Bareilly, — que les rebelles avaient évacué, — il rebroussa chemin avec l'état-major, et, non sans dangers nouveaux, non sans fatigues nouvelles, se retrouva le 24 mai à Futtehghur. De là seulement il put se mettre en route pour Simla, où les médecins l'envoyaient respirer l'air vivifiant des montagnes. Ce fut à cette occasion qu'il vint à Delhi et fut admis à contempler dans sa misérable déchéance le vieillard à peu près idiot en qui se sera éteinte la dynastie mogole. Il en partit le 10 juin, et trois jours après il était au bord de cette fraîche zone qui enveloppe au nord les plaines brûlantes de l'Hindoustan. Son séjour à Simla, interrompu par deux excursions dont le récit offre de curieux détails, dura jusqu'au 6 octobre. A cette époque, lord Clyde (sir Colin Campbell) préparait une nouvelle expé-

dition contre ceux des grands feudataires de l'Oude qui n'avaient pas encore déposé les armes. M. Russell, bien rétabli et nullement rebuté par ses mésaventures de guerre, courut rejoindre l'état-major. Sur sa route se trouvaient Meerut, Agra, Mynpoorie, qu'il visita pour la première fois, et Cawnpore, qu'il revit avec de moins sombres préoccupations. D'Allahabad, où le 23 octobre il reprenait sa position quasi-officielle auprès de lord Clyde, il commençait le 1er novembre une seconde campagne qui dura deux mois.

Cette « chasse aux taloukdars, » — lui-même l'appelle ainsi, — fut un tissu de mécomptes quotidiens, de fausses manœuvres, d'avortemens stratégiques. L'ennemi était partout et n'était nulle part. Tantôt il offrait la bataille et disparaissait au moment où on croyait en venir aux mains, tantôt la forteresse où on pensait avoir cerné quelqu'un de ces chefs rebelles, — Bene-Madhoo, Mehndie-Hoosein, Tantia-Topee ou tout autre, — se trouvait évacuée de nuit par ces insaisissables fuyards. Cependant, au prix de marches et de fatigues énormes, on repoussait peu à peu les insurgés vers le nord, et les postes de police établis derrière l'armée dans chacun des districts qu'elle venait de balayer replaçaient le pays sous l'autorité britannique. Un moment vint où les corps insurgés furent rejetés derrière la Gogra. Les soumissions individuelles commencèrent dès le 18 novembre; les fiers *zemindars* venaient, l'un après l'autre, faire leur traité de paix. La misère sévissait dans les rangs des rebelles. On savait par le rapport des espions que de graves dissensions s'étaient glissées parmi leurs chefs. Enfin, après un dernier combat (30 décembre 1858), le dernier corps qui restait en-deçà de la Raptie fut rejeté derrière ce cours d'eau et se trouva ainsi sur le territoire du Népaul. Allié plus fidèle et moins indécis, Jung-Bahadour n'aurait pas eu grand'peine à dissoudre ce qui survivait de ces bandes amoindries et désorganisées; mais soit inertie, soit pour témoigner au gouvernement anglais qu'il ne se regardait pas comme assez largement payé de ses services passés, soit enfin, — ce qui est moins probable, — par un reste de compassion pour des hommes de même race et de même religion, le maharajah ne prit aucune mesure sérieuse contre les insurgés réfugiés chez lui. Pénétrer au-delà de la frontière anglaise était une mesure grave. Lord Clyde ne se croyait pas autorisé à la prendre sans consulter le gouverneur-général. Une chute de cheval était d'ailleurs venue tempérer son ardeur, et lui rendait le repos fort nécessaire. Aussi, dès la première quinzaine de janvier, après avoir reçu à merci plusieurs des principaux chefs rebelles, — mais sans s'être saisi du Nana, dont on avait presque constamment suivi la trace dans les derniers jours de l'expédition, — il reprenait la route de Lucknow, où M. Russell se sépara de lui définitivement le 18 janvier 1859. Sa mission était terminée, et,

parti le 3 mars de Cawnpore, il courut à Calcutta s'embarquer pour le *home, sweet home,* après une année qui doit compter au moins double dans les états de service de « la plume de guerre (1). »

L'impression générale que traduit son *journal,* et que, de retour en Angleterre, il paraît avoir conservée, est celle d'une surprise découragée. Bien évidemment, il ne s'attendait point à ce qu'il a vu. Bien évidemment aussi, ce qu'il a vu ne lui a point laissé sur l'avenir de l'empire anglo-indien des espérances trop flatteuses. Quelques vérités, bien constatées pour lui, attestent à ses yeux la fragilité de cette immense construction. La première est celle-ci : sans le concours des populations indigènes elles-mêmes, les Anglais ne pourraient pas se maintenir dans l'Inde. Supposez que les Sikhs et les Ghoorkas eussent refusé de marcher, la révolte des cipayes n'eût pu être domptée; elle l'eût été difficilement, même avec l'aide des Sikhs et des Ghoorkas, sans les services actifs de quelques puissans *rajahs* (2) demeurés fidèles à une cause qui leur était étrangère. Ces misérables *camp-followers* eux-mêmes, ces valets de camp, porteurs d'eau, porteurs de litières, marchands de lait, faucheurs, chameliers, cornacs d'éléphans, que l'Anglais hautain et brutal injurie ou frappe à tort et à travers, sont les agens indispensables de sa puissance. — Sans eux, disait un sergent à M. Russell, nous ne tiendrions pas huit jours la campagne. — Par un simple acte de mauvaise volonté, purement passive, en protestant, selon la mode du pays, par cet abandon collectif de toute industrie, de toute activité, (*dhurna*) que se sont quelquefois imposé les habitans d'une ville ou d'un district tout entier, l'Inde se débarrasserait, sans coup férir, de ses maîtres. Ces maîtres, elle les hait sans les comprendre. Les deux races juxtaposées sont une énigme l'une pour l'autre. L'Anglais ne peut se faire à ce calme du fatalisme oriental qui laisse si peu d'essor à la volonté, à l'activité humaine. Lui, l'homme glouton du Nord, il méprise ce sensualisme subtil qui se nourrit de parfums, de rêverie, de paresse et de voluptés. Lui, l'aristocrate laborieux, armé, dompteur d'hommes et d'animaux, écuyer, boxeur, rameur, orateur, voyageur, il prend pitié de cet autre aristocrate bien autrement fier, qui de ses pieds sacrés dédaigne de toucher le sol immonde, pour qui tout travail est une œuvre servile, tout trafic une souillure, tout effort un supplice infamant. Diplomate courtois et rusé, dont les lèvres distillent le miel au moment même où sa main cherche, sous le *cummerbund* de soie, le khanjiar empoisonné dont il va vous frapper, l'Hindou, par sa duplicité, révolte, exaspère l'honnêteté farouche de John Bull, qui oublie, en s'indignant, de

(1) *Pen-of-War;* c'est le surnom populaire qu'on a donné à M. William Russell.
(2) Le rajah de Puttiala, celui de Jheend, etc.

combien de promesses violées, de combien de traités menteurs, de combien d'attaques imprévues, de corruptions largement payées se compose le pouvoir qu'il est appelé à maintenir. Aux yeux de l'Hindou, qu'est-il donc? Pas même un homme, une créature étrange, — un orang-outang si l'on veut, très perfectionné, — qui sait se battre, envoyer des boules de feu qui tuent de très loin, faire marcher des voitures avec de l'eau chaude, obtenir à coups de bâton la rentrée de l'impôt, du reste sans aucune notion de la vie civilisée. Ne mange-t-il pas du porc? n'immole-t-il pas à son appétit insatiable le bœuf lui-même, animal sacré? Ne mêle-t-il pas à ses goinfreries l'abus des liqueurs qui rendent fou? Puis, les joues animées, la langue épaisse, après avoir hurlé on ne sait quels discours sauvages terminés par des cris de chien (*toasts* et *hurrahs*), ne le voit-on pas aller rejoindre, dans le salon voisin, des *mems* (*madams*) éhontées qui, le visage nu, les bras nus, les épaules nues, se laissent prendre à bras-le-corps et dansent comme des *nautch-girls* (bayadères)? Le domestique qui se tient debout, grave et vêtu de blanc, derrière chaque convive anglais à la table du *deputy commissioner*, ne pense et ne peut pas penser autre chose de ces *burra-sahibs* inexplicables, pour lesquels il a toutes les génuflexions qu'ils voudront, mais pas d'autre respect que celui dont le nègre entoure le commandeur qui le fouaille. Grave malentendu que des siècles ne détruiraient pas! Et l'Angleterre a-t-elle des siècles à rester maîtresse de cette colonie lointaine, coûteuse, énorme? Au fond du cœur, qu'en pensent ses hommes d'état? N'en est-il pas qui, s'ils osaient dire toute leur pensée, avoueraient qu'ils subissent l'Inde comme une succession acceptée, dont les charges passent les bénéfices? Mais comment donner cours à cette opinion quand l'abandon de l'Inde est reconnu impossible?

« Puisqu'il en est ainsi, disent certains politiques, convertissons, moralisons notre conquête. » Convertir et moraliser cent cinquante millions d'hommes, petite difficulté! Comment s'y prendre? — Comme s'y prenaient les lieutenans de Mahomet : le crucifix ou le sabre. — A merveille! Mais ce n'était pas le crucifix que l'on imposait en février 1857 aux cipayes de Berhampore : on leur demandait de porter à leurs lèvres un morceau de papier où pouvait se trouver l'arrière-trace de quelque substance réputée impure. De cette exigence, bien innocente à coup sûr, qu'est-il résulté? Nous ne savons trop ce que valent, comme engin de guerre, les cartouches Enfield; mais nous savons, en revanche, qu'elles coûtent présentement à l'Angleterre, qui liquide les frais de l'insurrection, plus d'un milliard de francs. A ce prix-là, que représente la conversion de l'Inde, chiffrée en livres sterling?

Sur tous ces sujets, réforme religieuse, réforme morale, réforme

militaire, réforme administrative de l'empire anglo-indien, les livres abondent (1). Il faut les parcourir pour se faire une idée juste de l'incohérence qui règne dans les vues, les déductions, les raisonnemens de tous ces réformateurs. Tout vient, selon l'un, de ce qu'on a laissé « déshonorer le Christ. » Cela veut dire qu'il fallait abolir l'idolâtrie des Hindous et forcer les mahométans à ne plus haïr Jésus. Encore une fois, détruire trois cent trente-trois millions de dieux, — c'est le chiffre du panthéon hindou, — adorés par deux cent millions d'êtres humains, cela n'est point une œuvre légère. Hunooman, le singe à face noire (2), Indra, Doorga, Shiva, Yuma, Gunesha, Puvuna et Brahma, ainsi que les animaux qu'ils montent, éléphant, lion, taureau, buffle, rat, daim, chèvre, etc., ont autant d'adorateurs que les saints de notre calendrier, et, — il faut bien le dire, — des adorateurs plus convaincus, plus fervens, plus exacts à pratiquer leur culte. Presque tous ces dieux ont une biographie romanesque, qui terrifie et réjouit l'imagination des croyans. L'Évangile leur paraît bien pâle quand ils le comparent aux incarnations de Wishnou, lequel eut deux femmes légitimes et en séduisit une foule d'autres : Rhada, par exemple, sa maîtresse favorite, dont l'image figure sans cesse, dans les cortéges solennels, à côté de celle du dieu, tandis que les épouses légitimes y brillent par leur absence. Que de gaieté dans les querelles de Shiva et de sa femme Parvutee, jalouse et fière comme Junon, et qui reproche à son Jupiter de courtiser « des filles de basse caste! » Indra, le roi du ciel, a violé la femme de son guide spirituel; Yuma, le Pluton hindou, a frappé sa mère d'un coup de pied; Doorga épouse deux fois son mari Shiva, sous un nom d'abord, puis sous un autre (Suttee et Parvutee); Kali (c'est encore Doorga), pour avoir bu le sang des géans vaincus par elle, a sur la poitrine un éternel ruisseau de sang. C'est Kali qu'invoquent de préférence les voleurs et les courtisanes, dévots et dévotes étranges, mais sincères, et qui ne manquent jamais de prier soit pour le succès d'une embuscade, soit pour la rencontre d'un riche amoureux.

Nous voilà un peu loin du christianisme; serions-nous par hasard plus près de la grande charte et du régime constitutionnel? Il est permis d'en douter, et d'admettre, au moins comme solution provisoire, celle qu'ont adoptée les maîtres de l'Inde, à savoir qu'il faut laisser subsister, comme instrument nécessaire, le pouvoir féodal des grands propriétaires terriens, les confirmer dans leurs privilé-

(1) *England and India, an Essay on the duties of Englishmen towards the Hindoos*, by Baptist Wriothesley Noel; 500 pages (London, Nisbet, 1859). — *Topics for Indian Statesmen*, by John Bruce Norton, barrister at law, Madras, 400 pages (London, Richardson brothers, 1858), etc.

(2) Fils de Puvuna et d'une guenon.

ges, les avoir pour intermédiaires entre les foules assujetties et la poignée de conquérans qui vient leur dicter des lois. Quant au mécanisme administratif à l'usage de ceux-ci, la conclusion le plus généralement acceptée à l'heure présente est qu'il faut le simplifier autant que possible, en donnant l'autorité la plus absolue, la plus arbitraire, aux représentans supérieurs du gouvernement britannique, tout en les maintenant sous un contrôle sévère, et en laissant peser sur eux de tout son poids la responsabilité de leurs erreurs ou de leurs crimes. C'est ce qu'on appelle le système du Pendjab. Mais tous ces changemens, toutes ces réformes seront vainement essayés, si le niveau moral de la race conquérante ne s'élève pas à la hauteur de sa tâche. Depuis les soldats anglais que M. Russell nous montre crevant les barils d'or placés sous leur escorte (1) jusqu'aux officiers et employés supérieurs qui, de leur propre aveu, « ne resteraient pas vingt-quatre heures dans l'Inde sans les roupies qu'on y récolte, » nous ne rencontrons que des hommes poussés par un mobile unique, l'amour du gain. C'est là, nous le savons de reste, la grande préoccupation des temps actuels, c'est le grand ressort de l'activité des nations. Cependant, pour résoudre un problème comme celui que l'Inde pose à l'Angleterre, il faut d'autres pensées, des vues plus hautes, un désintéressement, une abnégation dont quelques-uns de ses plus grands hommes d'état et de guerre lui ont, en divers temps, donné le glorieux exemple. Une immense part lui a été faite dans la tutelle du monde. L'Angleterre s'en est montrée digne à certains égards, ce n'est pas nous qui le contesterons jamais. La Providence semble lui demander plus encore, et certes la révolte de 1857 est une injonction solennelle s'il en fut jamais. Le moment est donc venu de ceindre ses reins, non pas comme le mineur rapace qui va creuser son filon dans la roche obscure, mais comme le pasteur d'hommes qui mène dans la bonne voie son troupeau docile. Le rôle de cette île riche et puissante lui interdit le repos. Pour elle, ne pas grandir est déchoir; s'arrêter, c'est ne plus vivre. Heureuse, après tout, la nation à qui Dieu dit : « Sois héroïque ou meurs! » Il ne peut parler ainsi qu'à celles qu'il a mises au premier rang.

E.-D. FORGUES.

(1) Il ajoute, — et ceci est une honte pour l'Angleterre, — qu'on en était venu à ne plus faire voyager les caisses publiques autrement que sous la garde des soldats indigènes!

LA

COMÉDIE ANGLAISE

SOUS LA RESTAURATION

I.

LE PUBLIC.

I.

Lorsqu'on quitte les nobles portraits de Van-Dyck pour les figures de Lely, la chute est subite et profonde : on sortait d'un palais, on tombe dans un mauvais lieu.

Au lieu de ces seigneurs fiers et calmes qui restent cavaliers en devenant hommes de cour, de ces grandes dames si simples qui semblent à la fois princesses et jeunes filles, de ce monde généreux et héroïque, élégant et orné, où resplendit encore la flamme de la renaissance, où reluit déjà la politesse de l'âge moderne, on rencontre des courtisanes dangereuses ou provocantes, à l'air ignoble ou dur, incapables de pudeur ni de pitié (1). Leurs mains potelées, épanouies, ploient mignardement des doigts à fossettes. Des torsades de cheveux lourds roulent sur leurs épaules charnues, les yeux noyés clignent voluptueusement, un fade sourire joue sur les lèvres sensuelles. L'une relève un flot de cheveux dénoués qui coule sur les rondeurs de sa chair rose; celle-ci, languissante, se laisse aller, ouvrant une manche dont la molle profondeur découvre toute la blancheur de son bras. Presque toutes sont en chemise; plusieurs

(1) Voyez surtout les portraits de lady Mooreland, de lady Williams, de la comtesse d'Ossory, de la duchesse de Cleveland, de lady Price, etc.

semblent sortir du lit; le peignoir froissé colle sur la gorge, et semble défait par une nuit de débauche; la robe de dessous, toute chiffonnée, tombe sur les hanches; les pieds froissent la soie qui chatoie et luit. Toutes débraillées qu'elles sont, elles se parent insolemment d'un luxe de filles : ceintures de diamans, dentelles bouillonnantes, splendeur brutale des dorures, profusion d'étoffes brodées et bruissantes, coiffures énormes, dont les boucles et les torsades enroulées et débordantes provoquent le regard par l'échafaudage de leur magnificence effrontée. Des draperies tortillées tombent alentour en forme d'alcôve, et les yeux plongent par une échappée sur les allées d'un grand parc dont la solitude sera commode à leurs plaisirs.

Tout cela était venu par contraste : le puritanisme avait amené l'orgie, les fanatiques avaient décrié la vertu. La sombre imagination anglaise, saisie de terreurs religieuses, avait désolé la vie humaine. La conscience, à l'idée de la mort et de l'obscure éternité, s'était troublée; des anxiétés sourdes y avaient pullulé en secret comme une végétation d'épines, et le cœur malade, tressaillant à chaque mouvement, avait fini par prendre en dégoût tous ses plaisirs et en horreur tous ses instincts. Ainsi empoisonné dans sa source, le divin sentiment de la justice s'était tourné en folie lugubre. L'homme, déclaré pervers et damné, se croyait enfermé dans un cachot de perdition et de vice où nul effort et nul hasard ne pouvaient faire entrer un rayon de lumière, à moins que la main d'en haut, par une faveur gratuite, ne vînt arracher la pierre scellée de ce tombeau. Il avait mené la vie d'un condamné, bourrelée et angoisseuse, opprimée par un désespoir morne, et hantée de spectres. Tel s'était cru souvent sur le point de mourir; tel autre, à l'idée d'une croix, était traversé d'hallucinations douloureuses (1); ceux-ci sentaient le frôlement du malin esprit : tous passaient des nuits les yeux fixés sur les histoires sanglantes et les appels passionnés de l'Ancien-Testament, écoutant les menaces et les tonnerres du Dieu terrible jusqu'à renouveler en leur propre cœur la férocité des égorgeurs et l'exaltation des voyans. Sous cet effort, la raison peu à peu défaillait. A force de chercher le Seigneur, on trouvait le rêve. Après de longues heures de sécheresse, l'imagination, faussée et surmenée, travaillait. Des figures éblouissantes, des idées inconnues se levaient tout d'un coup dans le cerveau échauffé; l'homme était soulevé et traversé de mouvemens extraordinaires. Ainsi transformé, il ne se reconnaissait plus lui-même; il ne s'attribuait pas ces inspirations véhémentes et soudaines qui s'imposaient à lui, qui l'entraînaient hors des chemins frayés, que rien ne liait entre elles, qui le

(1) Carlyle, *Cromwell*, t. Ier, p. 48.

secouaient et l'illuminaient sans qu'il pût les prévoir, les arrêter ou les régler : il y voyait l'action d'une puissance surhumaine, et s'y livrait avec l'enthousiasme du délire et la raideur de la foi.

Pour comble, le fanatisme s'était changé en institution; le sectaire avait noté tous les degrés de la transfiguration intérieure, réduit en théorie l'envahissement du rêve : il travaillait avec méthode à chasser la raison pour introniser l'extase. Fox en faisait l'histoire, Bunyan en donnait les règles, le parlement en offrait l'exemple, toutes les chaires en exaltaient la pratique. Des ouvriers, des soldats, des femmes en discouraient, y pénétraient, s'animaient par les détails de leur expérience et la publicité de leur émotion. Une nouvelle vie s'était déployée, qui avait flétri et proscrit l'ancienne. Tous les goûts temporels étaient supprimés, toutes les joies sensuelles étaient interdites; l'homme spirituel restait seul debout sur les ruines du reste, et le cœur, exclu de toutes ses issues naturelles, ne pouvait plus regarder ni respirer que du côté de son funeste Dieu. Le puritain passait lentement dans les rues, les yeux au ciel, les traits tirés, jaunes et hagards, les cheveux ras, vêtu de brun ou de noir, sans ornemens, ne s'habillant que pour se couvrir. Si quelqu'un avait les joues pleines, il passait pour tiède (1). Le corps entier, l'extérieur, jusqu'au ton de la voix, tout devait porter la marque de la pénitence et de la grâce. Le puritain discourait en paroles traînantes, d'un accent solennel, avec une sorte de nasillement, comme pour détruire la vivacité de la conversation et la mélodie de la voix naturelle. Ses entretiens remplis de citations bibliques, son style imité des prophètes, son nom et le nom de ses enfans, tirés de l'Ecriture, témoignaient que sa pensée habitait le monde terrible des prophètes et des exterminateurs. Du dedans, la contagion avait gagné le dehors. Les alarmes de la conscience s'étaient changées en lois d'état. La rigidité personnelle était devenue une tyrannie publique. Le puritain avait proscrit le plaisir comme un ennemi, chez autrui aussi bien qu'en lui-même. Le parlement faisait fermer les maisons de jeu, les théâtres, et fouetter les acteurs à la queue d'une charrette; les jurons étaient taxés; les arbres de mai étaient coupés; les ours, dont les combats amusaient le peuple, étaient tués; le plâtre des maçons puritains rendait décentes les nudités des statues; les belles fêtes poétiques étaient défendues. Des amendes et des punitions corporelles interdisaient même aux enfans « les jeux, les danses, les sonneries de cloches, les réjouissances, les régalades, les luttes, la chasse, » tous les exercices et tous les amusemens qui pouvaient profaner le dimanche. Les ornemens, les ta-

(1) Le colonel Hutchinson fut un instant suspect parce qu'il portait les cheveux longs et qu'il s'habillait bien.

bleaux, les statues des églises étaient arrachés ou déchirés. Le seul plaisir qu'on gardât et qu'on souffrît était le nasillement des psaumes, l'édification des sermons prolongés, l'excitation des controverses haineuses, la joie âpre et sombre de la victoire remportée sur le démon et de la tyrannie exercée contre ses fauteurs. En Écosse, pays plus froid et plus dur, l'intolérance allait jusqu'aux derniers confins de la férocité et de la minutie, instituant une surveillance sur les pratiques privées et sur la dévotion intérieure de chaque membre de chaque famille, ôtant aux catholiques leurs enfans, imposant l'abjuration sous peine de la prison perpétuelle ou de la mort, amenant par troupeaux (1) les sorcières au bûcher. Il semblait qu'un nuage noir se fût appesanti sur la vie humaine, noyant toute lumière, effaçant toute beauté, éteignant toute joie, traversé çà et là par des éclairs d'épée et par des lueurs de torches, sous lesquels on voyait vaciller des figures de despotes moroses, de sectaires malades, d'opprimés silencieux.

Le roi rétabli, ce fut une délivrance. Comme un fleuve barré et engorgé, l'esprit public se précipita de tout son poids naturel et de toute sa masse acquise dans le lit qu'on lui avait fermé. L'élan emporta les digues. Le violent retour aux sens noya la morale. La vertu parut puritaine. Le devoir et le fanatisme furent confondus dans un discrédit commun. Dans ce grand reflux, la dévotion, balayée avec l'honnêteté, laissa l'homme dévasté et fangeux. Les parties supérieures de sa nature disparurent; il n'en resta que l'animal sans frein ni guide, lâché par ses convoitises à travers la justice et la pudeur.

Quand on regarde ces mœurs à travers Hamilton et Saint-Évremond, on les tolère. C'est que leurs façons françaises font illusion. La débauche du Français n'est qu'à demi choquante; si l'animal en lui se déchaîne, c'est sans trop d'excès. Son fonds n'est pas, comme chez l'autre, rude et puissant. Vous pouvez casser la glace brillante qui le recouvre, sans rencontrer le torrent gonflé et bourbeux qui gronde sous son voisin; le ruisseau qui en sortira n'aura que de petites échappées, rentrera de lui-même et vite dans son lit accoutumé. Le Français est doux, naturellement civilisé, peu enclin à la sensualité grande ou grossière, amateur de conversation sobre, aisément prémuni contre les mœurs crapuleuses par sa finesse et son bon goût. Le chevalier de Grammont a trop d'esprit pour aimer l'orgie. C'est qu'en somme l'orgie n'est pas agréable : casser des verres, brailler, dire des ordures, s'emplir jusqu'à la nausée, il n'y a là rien de bien tentant pour des sens un peu délicats; il est né épicurien, non glou-

(1) 1648, trente en un jour. Une d'elles avoua qu'elle avait été à une assemblée où étaient cinq cents sorcières. — *Pictorial History*, t. III, p. 489.

ton ou ivrogne. Ce qu'il cherche, c'est l'amusement, non la joie déboutonnée ou le plaisir bestial. Je sais bien qu'il n'est pas sans reproche. Je ne lui confierais pas ma bourse, il oublie trop aisément la distinction du tien et du mien; surtout je ne lui confierais pas ma femme, il n'est pas net du côté de la délicatesse; ses escapades au jeu et auprès des dames sentent d'un peu bien près l'aigrefin et le suborneur. Mais j'ai tort d'employer ces grands mots à son endroit; ils sont trop pesans, ils écrasent une aussi fine et aussi jolie créature. Ces lourds habits d'honneur ou de honte ne peuvent être portés que par des gens sérieux, et Grammont ne prend rien au sérieux, ni les autres, ni lui-même, ni le vice ni la vertu. Passer le temps agréablement, voilà toute son affaire. « On ne s'ennuya plus dans l'armée, dit Hamilton, dès qu'il y fut. » C'est là sa gloire et son objet; il ne se pique ni se soucie d'autre chose. Son valet le vole : un autre eût fait pendre le coquin; mais le vol était joli, il garde son drôle. Il partait oubliant d'épouser sa fiancée, on le rattrape à Douvres : il revient, épouse; l'histoire était plaisante, il ne demande rien de mieux. Un jour, étant sans le sou, il détrousse au jeu le comte de Caméran. « Est-ce qu'après la figure qu'il a faite il peut plier bagage comme un croquant? Non pas, il a des sentimens, il soutiendra l'honneur de la France. » Le badinage couvre ici la tricherie; au fond, il n'a pas d'idées bien claires sur la propriété. Il régale Caméran avec l'argent de Caméran. Caméran eût-il mieux fait, ou autrement? Peu importe que son argent soit dans la poche de Grammont ou dans la sienne : le point important est gagné, puisqu'on s'est amusé à le prendre et qu'on s'amuse à le dépenser. L'odieux et l'ignoble disparaissent de la vie ainsi entendue. S'il fait sa cour, soyez sûr que ce n'est point à genoux : une âme si vive ne s'affaisse point sous le respect; l'esprit le met de niveau avec les plus grands; sous prétexte d'amuser le roi, il lui dit des vérités vraies. S'il tombe à Londres au milieu des scandales, il n'y enfonce point; il y glisse sur la pointe du pied, si lestement, qu'il ne garde pas de boue. On n'aperçoit plus sous ses récits les angoisses et les brutalités que les événemens recèlent; le conte file prestement, éveillant un sourire, puis un autre, puis encore un autre, si bien que l'esprit tout entier est emmené, d'un mouvement agile et facile, du côté de la belle humeur. A table, Grammont ne s'empiffrera pas; au jeu, il ne deviendra pas furieux; devant sa maîtresse, il ne lâchera pas de gros mots; dans les duels, il ne haïra pas son adversaire. L'esprit français est comme le vin français : il ne rend les gens ni brutaux, ni méchans, ni tristes. Telle est la source de cet agrément. Les soupers ne détruisent ici ni la finesse, ni la bonté, ni le plaisir. Le libertin reste sociable, poli et prévenant; sa gaieté n'est complète que par la gaieté des autres; il s'occupe d'eux pour s'occuper de lui-même,

et, par surcroît, il reste alerte et dispos d'intelligence; les saillies, les traits brillans, les tours heureux pétillent sur ses lèvres; il pense à table et en compagnie quelquefois mieux que seul ou à jeun. Vous voyez bien qu'ici le débauché n'opprime pas l'homme; Grammont dirait qu'il l'achève, et que l'esprit, le cœur, les sens, ne trouvent leur perfection et leur joie que dans l'élégance et l'entrain d'un souper choisi.

Tout au rebours en Angleterre. Si on gratte la morale qui sert d'enveloppe, la brute apparaît dans sa violence et sa laideur. Un de leurs hommes d'état disait que chez nous la populace lâchée se laisserait conduire par les mots d'humanité et d'honneur, mais que chez eux, pour l'apaiser, il faudrait lui jeter de la viande crue. L'injure, le sang, l'orgie, voilà la pâture où se rua cette populace de nobles. Tout ce qui excuse un carnaval y manque, et d'abord l'esprit. Trois ans après le retour du roi, Butler publie son *Hudibras*, avec quels applaudissemens, les contemporains seuls peuvent le dire, et le retentissement s'en est prolongé jusqu'à nous. Si vous saviez comme l'esprit en est bas, avec quelle maladresse et dans quelles balourdises il délaie sa farce vindicative! Çà et là subsiste une image heureuse, débris de la poésie qui vient de périr; mais tout le tissu de l'œuvre semble d'un Scarron, aussi ignoble que l'autre et plus méchant. Cela est imité, dit-on, de *Don Quichotte;* Hudibras est un chevalier puritain qui va, comme l'autre, redresser les torts et embourser des gourmades. Dites plutôt que cela ressemble à la misérable contrefaçon d'Avellaneda. Le petit vers bouffon trotte indéfiniment de son pas boiteux, clapotant dans la boue qu'il affectionne, aussi sale et aussi plat que dans *l'Énéide travestie.* La peinture d'Hudibras et de son cheval dure un chant presque entier; quarante vers sont dépensés à décrire sa barbe, quarante autres à décrire ses culottes. D'interminables discussions scolastiques, des disputes aussi prolongées que celles des puritains, étendent leurs landes et leurs épines sur toute une moitié du poème. Point d'action, point de naturel, partout des satires avortées, de grosses caricatures; ni art, ni mesure, ni goût, le style puritain transformé en un baragouin absurde, la rancune enfiellée manquant son but par son excès même, et défigurant le portrait qu'elle veut tracer. Croiriez-vous qu'un tel écrivain fait le joli, qu'il veut égayer, qu'il prétend être agréable? La belle raillerie que ce trait sur la barbe d'Hudibras! « Ce météore chevelu dénonçait la chute des sceptres et des couronnes; par son symbole lugubre, il figurait le déclin des gouvernemens, et sa bêche (1) hiéroglyphique disait que son tombeau et celui de l'état étaient creusés. » Il est si content de cette gaieté insipide qu'il la prolonge pendant

(1) Cette barbe était taillée en bêche.

dix vers encore. La bêtise croît à mesure qu'on avance. Se peut-il qu'on ait trouvé plaisantes des gentillesses comme celles-ci : « Son épée avait pour page une dague, qui était un peu petite pour son âge, et en conséquence l'accompagnait en la façon dont les nains suivaient les chevaliers errans. C'était un poignard de service, bon pour la corvée et pour le combat; quand il avait crevé une poitrine ou une tête, il servait à nettoyer les souliers ou à planter des oignons. » Tout tourne au trivial; si quelque beauté se présente, le burlesque la salit. A voir ces longs détails de cuisine, ces plaisanteries rampantes et crues, on croit avoir affaire à un amuseur des halles; ainsi parlent les charlatans des ponts quand ils approprient leur imagination et leur langage aux habitudes des tavernes et des taudis. L'ordure s'y trouve, et la canaille rit quand le bateleur fait allusion aux ignominies de la vie privée. Voilà le grotesque dont les courtisans de la restauration ont fait leurs délices; leur rancune et leur grossièreté se sont complu au spectacle de ces marionnettes criardes; d'ici à travers deux siècles, on entend le gros rire de cet auditoire de laquais.

Charles II à table faisait orgueilleusement remarquer à Grammont que ses officiers le servaient à genoux. Ils faisaient bien, c'était là leur vraie posture. Le grand-chancelier Clarendon, un des hommes les plus honorés et des plus honnêtes de la cour, apprend à l'improviste, en plein conseil, que sa fille Anne est grosse des œuvres du duc d'York, et que ce duc, frère du roi, lui a promis mariage. Voici les paroles de ce tendre père; il a pris soin lui-même de nous les transmettre. « Le chancelier (1) s'emporta avec une excessive colère contre la perversité de sa fille et dit avec toute la véhémence imaginable qu'aussitôt qu'il serait chez lui, il la mettrait à la porte comme une prostituée, lui déclarant qu'elle eût à se pourvoir comme elle pourrait, et qu'il ne la reverrait jamais. » Remarquez que ce grand homme avait reçu la nouvelle par surprise chez le roi, et qu'il trouvait du premier coup ces accens généreux et paternels. « Il ajouta qu'il aimerait beaucoup mieux que sa fille fût la catin du duc que de la voir sa femme. » N'est-ce pas héroïque? Mais laissons-le parler. Un cœur si noblement monarchique peut seul se surpasser lui-même. « Il était prêt à donner un avis positif, et il espérait que leurs seigneuries se joindraient à lui pour que le roi fît à l'instant envoyer *la femme* à la Tour, où elle serait jetée dans un cachot, sous une garde si stricte que nulle personne vivante ne pût être admise auprès d'elle, qu'aussitôt après on présenterait un acte au parlement pour lui faire couper la tête, que non-seulement il y donnerait son consentement, mais qu'il serait le premier à le proposer. »

(1) Mémoires de Clarendon, t. II, p. 65.

Quelle vertu romaine! Et de peur de n'être pas cru, il insiste. « Quiconque connaîtra le chancelier croira qu'il a dit tout cela de tout son cœur. » Il n'est pas encore content, il répète son avis, il s'adresse au roi avec toute sorte de raisons concluantes pour obtenir qu'on tranche la tête à sa fille. « J'aimerais mieux me soumettre à son déshonneur et le supporter en toute humilité que le voir réparé par son mariage, pensée que j'exècre si fort que je serais bien plus content de la voir morte avec toute l'infamie qui est due à sa présomption! » Voilà comment, en cas difficile, un homme garde ses traitemens et sa simarre. Sir Charles Berkeley, capitaine des gardes du duc d'York, fit mieux encore; il jura solennellement « qu'il avait couché » avec la jeune fille, et se dit prêt à l'épouser « pour l'amour du duc, quoique sachant le commerce du duc avec elle. » Puis un peu après il avoua qu'il avait menti, mais en tout bien, tout honneur, afin de sauver la famille royale de cette mésalliance. Ce beau dévouement fut payé; il eut bientôt une pension sur la cassette et fut créé comte de Falmouth. Dès l'abord, la bassesse des corps publics avait égalé celle des particuliers. La chambre des communes, tout à l'heure reine, encore pleine de presbytériens, de rebelles et de vainqueurs, vota « que ni elle ni le peuple d'Angleterre ne pouvaient être exempts du crime horrible de rébellion et de sa juste peine, s'ils ne s'appliquaient formellement la grâce et le pardon accordés par sa majesté dans la déclaration de Breda. » Puis tous ces héros allèrent en corps se jeter avec contrition aux pieds sacrés de leur monarque. Dans cet affaissement universel, il semblait que personne n'avait plus de cœur. Le roi se fait le mercenaire de Louis XIV, et vend son pays pour une pension de 200,000 livres. Des ministres, des membres du parlement, des ambassadeurs reçoivent l'argent de la France. La contagion gagna jusqu'aux patriotes, jusqu'aux plus purs, jusqu'aux martyrs. Lord Russell intrigua avec la cour de Versailles; Algernon Sidney accepta 500 guinées. Ils n'ont plus assez de goût pour garder un peu d'esprit, ils n'ont plus assez d'esprit pour garder un peu d'honneur.

Si vous regardez l'homme ainsi découronné, vous y retrouverez d'abord les instincts sanguinaires de la brute primitive. Un membre de la chambre des communes, sir John Coventry, avait laissé échapper une parole qu'on prit pour un blâme des galanteries royales. Le duc de Monmouth, son ami, le fit assaillir en trahison, sur l'ordre du roi, par d'honnêtes gens dévoués, qui lui fendirent le nez jusqu'à l'os. Un scélérat, Blood, avait tenté d'assassiner le duc d'Osmond et poignardé le gardien de la Tour pour voler les diamans de la couronne. Charles II, jugeant cet homme intéressant et distingué dans son genre, lui fit grâce, lui donna un domaine en Irlande, l'admit dans sa familiarité face à face avec le duc d'Os-

mond, si bien que Blood devint une sorte de héros et fut reçu dans le meilleur monde. Après de si beaux exemples, on pouvait tout oser. Le duc de Buckingham, amant de la comtesse de Shrewsbury, tue le comte en duel; la comtesse, déguisée en page, tenait le cheval de Buckingham, qu'elle embrassa tout sanglant; puis le couple de meurtriers et d'adultères revint publiquement, et comme en triomphe, à la maison du mort. On ne s'étonne plus d'entendre le comte de Kœnigsmark traiter « de peccadille » un assassinat qu'il avait commis avec guet-apens. Je traduis un duel d'après Pepys, pour faire comprendre ces mœurs de soudards et de coupe-jarrets. « Sir Henri Bellasses et Tom Porter, les deux plus grands amis du monde, parlaient ensemble, et sir H. Bellasses parlait un peu plus haut que d'ordinaire, lui donnant quelque avis. Quelqu'un de la compagnie qui était là dit : — Comment! est-ce qu'ils se querellent qu'ils parlent si haut? — Sir Henri Bellasses, entendant cela, dit : — Non, et je veux que vous sachiez que je ne querelle jamais que je ne frappe. Prenez cela comme une de mes règles. — Comment, dit Tom Porter, frapper? Je voudrais bien voir l'homme d'Angleterre qui oserait me donner un coup. — Là-dessus sir Henri Bellasses lui donna un soufflet sur l'oreille, et ils allèrent pour se battre... Tom Porter apprit que la voiture de sir Henri Bellasses arrivait; alors il sortit du café où il attendait les nouvelles, arrêta la voiture, et dit à sir Henri Bellasses de sortir. — Bien, dit sir Henri Bellasses, mais *vous ne m'attaquerez pas* pendant que je descendrai, n'est-ce pas? — Non, dit Tom Porter. Il descendit, et tous deux dégaînèrent. Ils furent blessés tous deux, et Henri Bellasses si fort, qu'il mourut dix jours après. » Ce n'étaient pas ces bouledogues qui pouvaient avoir pitié de leurs ennemis. La restauration s'ouvrit par une boucherie. Les lords conduisirent le procès des républicains avec une impudence de cruauté et une franchise de rancune extraordinaires. Un sheriff se colleta sur l'échafaud avec sir Henri Vane, fouillant dans ses poches, lui arrachant un papier qu'il essayait de lire. Pendant le procès du major-général Harrison, le bourreau fut placé à côté de lui, en habit sinistre, une corde à la main. On voulut lui donner tout au long l'avant-goût de la mort. Il fut détaché vivant de la potence, éventré. Il vit ses entrailles jetées dans le feu; puis il fut coupé en quartiers, et son cœur encore palpitant fut arraché et montré au peuple. Les cavaliers par plaisir venaient là. Tel renchérissait; le colonel Turner, voyant qu'on coupait en quartiers le légiste John Coke, dit aux gens du sheriff d'amener plus près Hugh Peters, autre condamné. L'exécuteur approcha, et, frottant ses mains rouges, demanda au malheureux si la besogne était de son goût. Les corps pourris de Cromwell, d'Ireton, de Bradshaw, furent déterrés,

traînés sur des claies, pendus à Tyburn, décapités le soir, et les têtes plantées sur des perches au haut de Westminster-Hall. Les dames allaient voir ces ignominies; le bon Evelyn y applaudissait; les courtisans en faisaient des chansons. Ils étaient tombés si bas, qu'ils n'avaient plus même le dégoût physique. Les yeux et l'odorat n'aidaient plus l'humanité de leurs répugnances; les sens étaient aussi amortis que le cœur.

Au sortir de ce sang, ils couraient à la débauche. Qu'on se rappelle la vie du comte de Rochester (1), homme de cour et poète, qui fut le héros du temps. Ce sont les mœurs d'un saltimbanque effréné et triste : hanter les tripots, suborner les femmes, écrire des chansons sales et des pamphlets orduriers, voilà ses plaisirs. Des commérages parmi les filles d'honneur, des tracasseries avec les écrivains, des injures reçues, des coups de bâton donnés, voilà ses occupations. Pour faire le galant, avant d'épouser sa femme, il l'enlève. Pour étaler du scepticisme, il finit par refuser un duel et gagner le nom de lâche. Cinq ans durant, il resta ivre. La fougue intérieure, manquant d'une issue noble, le roulait dans des aventures d'arlequin. Une fois, avec le duc de Buckingham, il loua sur la route de Newmarket une auberge, se fit aubergiste, régalant les maris et débauchant les femmes. Il s'introduit déguisé en vieille chez un bonhomme avare, lui prend sa femme, qu'il passe à Buckingham. Le mari se pend; ils trouvent l'affaire plaisante. Une autre fois il s'habille en porteur de chaise, puis en mendiant, et court les amourettes de la canaille. Il finit par se faire charlatan, astrologue, et vend dans les faubourgs des drogues pour faire avorter. C'est le dévergondage d'une imagination véhémente, qui se salit comme une autre se pare, qui se pousse en avant dans l'ordure et dans la folie comme un autre dans la raison et dans la beauté. Qu'est-ce que l'amour pouvait devenir dans des mains pareilles? On ne peut même pas copier les titres de ses poèmes : il n'a écrit que pour les mauvais lieux. Stendahl disait que l'amour ressemble à une branche sèche jetée au fond d'une mine; les cristaux la couvrent, se ramifient en dentelures, et finissent par transformer le bois vulgaire en une aigrette étincelante de diamans purs. Rochester commence par lui arracher toute cette parure; pour être plus sûr de le saisir, il le réduit à un bâton. Tous les fins sentimens, tous les rêves, cet enchantement, cette sereine et sublime lumière qui transfigure en un instant notre misérable monde, cette illusion qui, rassemblant toutes les forces de notre être, nous montre la perfection dans une créature bornée, et le bonheur éternel dans une émotion

(1) La *Revue* a publié une étude très complète de M. Forgues sur Rochester, 15 août et 1er septembre 1857.

qui va finir, tout disparaît; il ne reste chez lui qu'un appétit rassasié et des sens éteints; le pis, c'est qu'il écrit sans verve et correctement; l'ardeur animale, la sensualité pittoresque lui manquent; on retrouve dans ses satires un élève de Boileau. Rien de plus choquant que l'obscénité froide. On supporte les priapées de Jules Romain et la volupté vénitienne, parce que le génie y relève l'instinct physique, et que la beauté, avec ses draperies éclatantes, transforme l'orgie en une œuvre d'art. On pardonne à Rabelais quand on a senti la séve profonde de joie et de jeunesse virile qui regorge dans ses ripailles : on en est quitte pour se boucher le nez, et l'on suit avec admiration, même avec sympathie, le torrent d'idées et de fantaisies qui roule à travers sa fange; mais voir un homme qui tâche d'être élégant en restant sale, qui veut peindre en langage d'homme du monde des sentimens de crocheteur, qui s'applique à trouver pour chaque ordure une métaphore convenable, qui polissonne avec étude et de parti-pris, qui, n'ayant pour excuse ni le naturel, ni l'élan, ni la science, ni le génie, dégrade le pur style français jusqu'à cet office, c'est voir un goujat qui s'occupe à tremper une parure dans un ruisseau. Après tout viennent le dégoût et la maladie. Tandis que La Fontaine reste jusqu'au dernier jour capable de tendresse et de bonheur, celui-ci à trente ans injurie la femme avec une âcreté lugubre. « Quand elle est jeune, elle se prostitue pour son plaisir; quand elle est vieille, elle prostitue les autres pour son entretien. Elle est un piége, une machine à meurtre, une machine à débauche. Ingrate, perfide, envieuse, son naturel est si extravagant, qu'il tourne à la haine ou à la bonté absurde. Si elle veut être grave, elle a l'air d'un démon; on dirait d'une écervelée ou d'une coureuse quand elle tâche d'être polie : disputeuse, perverse, indigne de confiance, et avide pour tout dépenser en luxure. » Quelle confession qu'un tel jugement, et quel abrégé de vie! On voit à la fin le viveur hébété, desséché comme un squelette, rongé d'ulcères. Parmi les refrains, les satires crues, les souvenirs de projets avortés et de jouissances salies qui s'entassent comme dans un égout dans sa tête lassée, la crainte de la damnation fermente; il meurt dévot à trente-trois ans.

Tout en haut, le roi donne l'exemple. « Ce vieux bouc, » comme l'appellent les courtisans, se croit gai et élégant; quelle gaieté et quelle élégance! L'air français ne va pas aux gens d'outre-Manche. Catholiques, ils tombent dans la superstition étroite; épicuriens, dans la grosse débauche; courtisans, dans la servilité basse; sceptiques, dans l'athéisme débraillé. Cette cour ne sait imiter que nos ameublemens et nos costumes; l'extérieur de régularité et de décence que le bon goût public maintient à Versailles est rejeté d'ici comme incommode. Charles et son frère, en robe d'apparat,

se mettent à courir comme au carnaval. Le jour où la flotte hollandaise brûla les navires anglais dans la Tamise, il soupait chez la duchesse de Monmouth et s'amusa à poursuivre un phalène. Au conseil, pendant qu'on exposait les affaires, il jouait avec son chien. Rochester et Buckingham l'injuriaient de reparties insolentes ou d'épigrammes dévergondées; il s'emportait et les laissait faire. Il se prenait de gros mots avec sa maîtresse publiquement; elle l'appelait imbécile, et il l'appelait rosse. Il revenait de chez elle le matin, « si bien que les sentinelles elles-mêmes en parlaient (1). » Il se laissait tromper par elle aux yeux de tous; une fois elle prit deux acteurs, dont un saltimbanque. Au besoin, elle lui chantait pouille. « Le roi a déclaré qu'il n'était pas le père de l'enfant dont elle est grosse en ce moment; mais elle lui a dit : « Le diable m'emporte! vous le reconnaîtrez. » Là-dessus, il reconnaissait l'enfant, et prenait pour se consoler deux actrices. Quand arriva sa nouvelle épouse, Cathérine de Bragance, il la séquestra, chassa ses domestiques, la brutalisa pour lui imposer la familiarité de sa drôlesse, et finit par la dégrader jusqu'à cette amitié. Le bon Pepys, en dépit de son cœur monarchique, finit par dire : « Ayant entendu le duc et le roi parler, et voyant et observant leurs façons de s'entretenir, Dieu me pardonne, quoique je les admire avec toute l'obéissance possible, pourtant plus on les considère et on les observe, moins on trouve de différence entre eux et les autres hommes, quoique, grâce en soit rendue à Dieu, ils soient tous les deux des princes d'une grande noblesse et d'un beau naturel! » Il avait vu, un jour de fête, Charles II conduire miss Stewart dans une embrasure de croisée, « et la dévorer de baisers une demi-heure durant, à la vue de tous. » Un autre jour, « le capitaine Ferrers lui dit qu'un mois auparavant, dans un bal de la cour, une dame en dansant laissa tomber un enfant. » On l'emporta dans un mouchoir, « et le roi l'eut dans son cabinet environ une semaine, et le disséqua, faisant à son endroit de grandes plaisanteries. » Ces gaietés de carabin par-dessus ces aventures de mauvais lieu donnent la nausée. Les courtisans suivaient l'élan. Miss Jennings, qui devint duchesse de Tyrconnel, se déguisa un jour en vendeuse d'oranges, et cria sa marchandise dans les rues. Pepys raconte des fêtes où les seigneurs et les dames se barbouillaient l'un à l'autre le visage avec de la graisse de chandelle et de la suie, « tellement que la plupart d'entre eux ressemblaient à des diables. » La mode était de jurer, de raconter des scandales, de s'enivrer, de déblatérer contre les prêtres et l'Écriture, de jouer. Lady Castlemaine en une nuit perdit 25,000 liv. sterl. Le duc de Saint-Albans, aveugle, à quatre-vingts ans, allait au tripot, avec un domestique à côté

(1) Pepys.

de lui qui lui nommait chaque carte. Sedley et Buckarst se déshabillaient pour courir les rues après minuit. Un autre, en plein jour, se mettait nu à la fenêtre pour haranguer la multitude. Je laisse dans Grammont les accouchemens des filles d'honneur et les goûts contre nature : il faut les montrer ou les cacher, et je n'ai pas le courage de les insinuer joliment à sa manière. Je finis par un récit de Pepys qui donnera la mesure. « Harry Killigrew m'a fait comprendre ce que c'est que cette société dont on a tant parlé récemment, et qui est désignée sous le nom de *balleurs* (*ballers*). Elle s'est formée de quelques jeunes fous, au nombre desquels il figurait, et de lady Bennett (comtesse d'Arlington), avec ses dames de compagnie et ses femmes. On s'y livrait à tous les débordemens imaginables; on y dansait à l'état de pure nature. » L'inconcevable, c'est que cette kermesse n'est point gaie : ils sont misanthropes et deviennent moroses; ils citent Hobbes et l'ont pour maître. En effet, c'est la philosophie de Hobbes qui va donner de ce monde le dernier mot et le dernier trait.

Celui-ci est un de ces esprits puissans et limités qu'on nomme positifs, si fréquens en Angleterre, de la famille de Swift et de Bentham, efficaces et brutaux comme une machine d'acier. De là chez lui une méthode et un style d'une sécheresse et d'une vigueur extraordinaires, les plus capables de consolider et de détruire, et qui, par l'audace des dogmes, ont mis dans une lumière immortelle une des faces indestructibles de l'esprit humain. Dans chaque objet, dans chaque événement, il y a quelque fait primitif constant qui en est comme le noyau solide, autour duquel viennent se grouper les riches développemens qui l'achèvent. L'esprit positif s'abat du premier coup sur ce noyau, écrase l'éclatante végétation qui le recouvre, la disperse, l'anéantit, puis, concentrant sur lui tout l'effort de sa prise véhémente, le dégage, le soulève, le taille, et l'érige en un lieu visible d'où il brillera désormais à tous et pour toujours comme un cristal. Tous les ornemens, toutes les émotions, sont exclus du style de Hobbes; ce n'est qu'un amas de raisons et de faits serrés dans un petit espace, attachés entre eux par la déduction comme par des crampons de fer. Point de nuances, nul mot fin ou recherché. Il ne prend que les plus familiers de l'usage commun et durable; depuis deux cents ans, il n'y en a pas douze chez lui qui aient vieilli; il perce jusqu'au centre du sens radical, écarte l'écorce passagère et brillante, circonscrit la portion solide qui est la matière permanente de toute pensée et l'objet propre du sens commun. Partout pour affermir il retranche; il atteint la solidité par les suppressions. De tous les liens qui unissent les idées, il n'en garde qu'un, le plus stable; son style n'est qu'un raisonnement continu et de l'espèce la plus tenace, tout composé d'additions et de soustrac-

tions, réduit à la combinaison de quelques notions simples qui, s'ajoutant les unes aux autres ou se retranchant les unes des autres, forment sous des noms divers des totaux ou des différences dont on suit toujours la génération et les élémens. Il a pratiqué d'avance la méthode de Condillac, remontant dès l'abord au fait primordial, tout palpable et sensible, pour suivre de degré en degré la filiation et le parentage des idées dont il est la souche, en sorte que le lecteur, conduit de chiffre en chiffre, peut à chaque moment justifier l'exactitude de son opération et vérifier la valeur de ses produits. Un pareil instrument logique fauche à travers les préjugés avec une raideur et une hardiesse d'automate. Hobbes déblaie la science des mots et des théories scolastiques. Il raille les quiddités, il écarte les espèces sensibles et intelligibles, il rejette l'autorité des citations (1). Il tranche avec une main de chirurgien dans le cœur des croyances les plus vivantes. Il nie que les livres de Moïse, de Josué et des autres soient de leurs prétendus auteurs. Il déclare que nul raisonnement ne réussit à prouver la divinité de l'Écriture, et qu'il faut à chacun pour y croire une révélation surnaturelle et personnelle. Il renverse en six mots l'autorité de cette révélation et de toute autre : « Dire que Dieu a parlé en rêve à un homme, c'est dire simplement qu'il a rêvé que Dieu lui parlait. Dire qu'il a vu une vision ou entendu une voix, c'est dire qu'il a eu un rêve qui tenait du sommeil et de la veille. Dire qu'il parle par une inspiration surnaturelle, c'est dire qu'il trouve en lui-même un ardent désir de parler, ou quelque forte opinion pour laquelle il ne peut alléguer aucune raison naturelle et suffisante. » Il réduit l'homme à n'être qu'un corps, l'âme à n'être qu'une fonction, Dieu à n'être qu'une inconnue. Toutes ses phrases sont des équations ou des réductions mathématiques. En effet, c'est aux mathématiques qu'il emprunte son idée de la science; c'est d'après les mathématiques qu'il veut réformer les sciences morales : c'est le point de départ des mathématiques qu'il donne aux sciences morales, lorsqu'il pose que la sensation est un mouvement interne causé par un choc extérieur, le désir un mouvement interne dirigé vers un corps extérieur, et lorsqu'il fabrique avec ces deux notions combinées tout le monde moral. C'est la méthode des mathématiques qu'il donne aux sciences morales, lorsqu'il pose comme les géomètres deux idées simples qu'il transforme par degrés en idées plus complexes et qu'avec la sensation et le désir il compose les passions, les droits et les institutions humaines, comme les géomètres avec la ligne courbe et la ligne droite composent les polyèdres les plus compliqués. C'est l'aspect des mathématiques qu'il a donné aux sciences morales,

(1) « Si l'on veut respecter l'antiquité, c'est l'âge présent qui est le plus vieux. »

lorsqu'il a dressé dans la vie humaine sa construction incomplète et rigide semblable au réseau de figures idéales que les géomètres instituent au milieu des corps. Pour la première fois, on voyait chez lui comme chez Descartes, mais avec excès et en plus haut relief, la forme d'esprit qui fit par toute l'Europe l'âge classique : non pas l'indépendance de l'inspiration et du génie comme à la renaissance, non pas la maturité des méthodes expérimentales et des conceptions d'ensemble comme dans l'âge présent, mais l'indépendance de la raison raisonnante, qui, écartant l'imagination, s'affranchissant de la tradition, pratiquant mal l'expérience, trouve dans la logique sa reine, dans les mathématiques son modèle, dans le discours son organe, dans la société polie son auditoire, dans les vérités moyennes son emploi, dans l'homme abstrait sa matière, dans l'idéologie sa formule, dans la révolution française sa gloire et sa condamnation, son triomphe et sa fin.

Mais tandis que Descartes, au milieu d'une société et d'une religion épurées, ennoblies et apaisées, intronisait l'esprit et relevait l'homme, Hobbes, au milieu d'une société bouleversée et d'une religion en délire, dégradait l'homme et intronisait le corps. Par dégoût des puritains, les courtisans réduisaient la vie humaine à la volupté animale. Par dégoût des puritains, Hobbes réduisait la nature humaine à la partie animale. Ils étaient athées et brutaux en pratique : il était athée et brutal en spéculation. Ils avaient établi la mode de l'instinct et de l'égoïsme : il écrivait la philosophie de l'égoïsme et de l'instinct. Ils avaient effacé de leurs cœurs tous les sentimens fins et nobles : il effaçait du cœur tous les sentimens nobles et fins. Il érigeait leurs mœurs en théorie, donnait le manuel de leur conduite, et rédigeait d'avance les axiomes (1) qu'ils allaient traduire en actions. Selon lui comme selon eux, « le premier des biens est la conservation de la vie et des membres ; le plus grand des maux est la mort, surtout avec tourment. » Les autres biens et les autres maux ne sont que les moyens de ceux-là. Nul ne recherche ou souhaite que ce qui lui est agréable. « Nul ne donne qu'en vue d'un avantage personnel. — Pourquoi les amitiés sont-elles des biens? « Parce qu'elles sont utiles, les amis servant à la défense et encore à d'autres choses. » — Pourquoi avons-nous pitié du malheur d'autrui? « Parce que nous considérons qu'un malheur semblable pourrait nous arriver. » — Pourquoi est-il beau de pardonner à qui demande pardon? « Parce que c'est là une marque de confiance en soi-même. » Voilà le fond du cœur humain. Regardez maintenant ce qu'entre ces mains flétrissantes deviennent les plus précieuses fleurs. « La musique, la peinture, la poésie, sont agréables comme imita-

(1) Ses principaux ouvrages ont été écrits entre 1646 et 1655.

tions qui rappellent le passé, parce que, si le passé a été bon, il est agréable en imitation comme bon, et que, s'il a été mauvais, il est agréable en imitation comme passé. » C'est à ce grossier mécanisme qu'il réduit les beaux-arts, on s'en est aperçu quand il a voulu traduire l'*Iliade*. A ses yeux, la philosophie est du même ordre. « Si la sagesse est utile, c'est qu'elle est de quelque secours; si elle est désirable en soi, c'est qu'elle est agréable. » Ainsi nulle dignité dans la science : c'est un passe-temps ou une aide, bonne au même titre qu'un domestique ou un pantin. L'argent, étant plus utile, vaut mieux. C'est pourquoi « celui qui est sage n'est pas riche, comme disent les stoïciens, mais celui qui est riche est sage. » Pour la religion, elle n'est que la « crainte d'un pouvoir invisible feint par l'esprit ou imaginé par des contes publiquement autorisés. » En effet, cela est vrai pour l'âme d'un Rochester ou d'un Charles II; poltrons ou injurieux, crédules ou blasphémateurs, ils n'ont rien soupçonné au-delà. — Nul droit naturel. « Avant que les hommes se fussent liés par des conventions, chacun avait le droit de faire ce qu'il voulait contre qui il voulait. » Nulle amitié naturelle. « Les hommes ne s'associent que par intérêt ou vanité, c'est-à-dire par amour de soi, non par amour des autres. L'origine des grandes sociétés durables n'est pas la bienveillance mutuelle, mais la crainte mutuelle. » — « Tous dans l'état de nature ont plus ou moins la volonté de nuire... L'homme est un loup pour l'homme... L'état de nature est la guerre, non pas simple, mais de tous contre tous, et par essence cette guerre est éternelle. » Le déchaînement des sectes, le conflit des ambitions, la chute des gouvernemens, le débordement des imaginations aigries et des passions malfaisantes avaient suggéré cette idée de la société et de l'homme. Ils aspiraient tous, philosophes et peuple, à la monarchie et au repos. Hobbes, en logicien inexorable, la veut absolue; la répression en sera plus forte, la paix plus stable. Que nul ne résiste au souverain. Quoi qu'il fasse contre un sujet, quel qu'en soit le prétexte, ce n'est point injustice. C'est lui qui doit décider des livres canoniques. Il est pape et plus que pape. Ses sujets, s'il l'ordonne, doivent renoncer au Christ, au moins de bouche; le pacte primitif lui a livré sans réserve l'entière possession de tous les actes extérieurs. Au moins de cette façon les sectaires n'auront pas, pour troubler l'état, le prétexte de leur conscience. C'est dans ces extrémités que l'immense fatigue et l'horreur des guerres civiles avaient précipité un esprit étroit et conséquent. Sur cette prison scellée où il enfermait et resserrait de tout son effort la méchante bête de proie, il appuyait comme un dernier bloc, pour éterniser la captivité humaine, la philosophie entière et toute la théorie, non-seulement de l'homme, mais du reste de l'univers. Il réduisait les jugemens à « l'addition de deux noms, » les idées à des états du cerveau, les

sensations à des mouvemens corporels, les lois générales à de simples mots, toute substance au corps, toute science à la connaissance des corps sensibles, tout l'être humain à un corps capable de mouvement reçu ou rendu, en sorte que l'homme, n'apercevant lui-même et la nature que par la face méprisée, et rabattu dans sa conception de lui-même et du monde, put ployer sous le faix de l'autorité nécessaire et subir enfin le joug que sa nature rebelle refuse et doit porter. Tel est en effet le désir que suggère ce spectacle de la restauration anglaise. L'homme méritait ce traitement, parce qu'il inspirait cette philosophie; il va se montrer sur la scène tel qu'il s'est montré dans la théorie et dans les mœurs.

II.

Quand les théâtres, fermés par le parlement, rouvrirent, on s'aperçut bientôt que le goût avait changé. Shirley, le dernier de la grande école, n'écrit plus et meurt. Waller, Buckingham, Dryden, sont obligés de refaire les pièces de Shakspeare, de Fletcher, de Beaumont, pour les accommoder à la mode. Pepys, qui va voir *le Songe d'une nuit d'été* (1), déclare « qu'il n'y retournera plus jamais, car c'est la plus insipide et ridicule pièce qu'il ait vue de sa vie. » La comédie se transforme; c'est que le public s'était transformé.

Quels auditeurs que ceux de Shakspeare et de Fletcher (2)! Quelles âmes jeunes et charmantes! Dans cette salle infecte où il fallait brûler du genièvre, devant cette misérable scène à demi éclairée, ces décors de cabaret, ces rôles de femmes joués par des hommes, l'illusion les prenait. Ils ne s'inquiétaient guère des vraisemblances; on pouvait les promener en un instant sur des forêts et des océans, d'un ciel à l'autre, à travers vingt années, parmi dix batailles et tout le pêle-mêle des aventures. Ils ne se souciaient point de toujours rire; la comédie, après un éclat de bouffonnerie, reprenait son air sérieux ou tendre. Ils venaient moins pour s'égayer que pour rêver. Il y avait dans ces cœurs tout neufs comme un amas de passions et de songes, passions sourdes, songes éclatans, dont l'essaim emprisonné bourdonnait obscurément, attendant que le poète vînt lui ouvrir la nouveauté et la splendeur du ciel. Des paysages entrevus dans un éclair, la crinière grisonnante d'une longue vague qui surplombe, un coin de forêt humide où les biches lèvent leur tête inquiète, le sourire subit et la joue empourprée d'une jeune fille qui aime, le vol sublime et changeant de tous les sentimens délicats,

(1) 1662.
(2) Lire *la Fidèle Bergère.*

par-dessus tout l'extase des passions romanesques, voilà les spectacles et les émotions qu'ils venaient chercher. Ils montaient d'eux-mêmes au plus haut du monde idéal; ils voulaient contempler les extrêmes générosités, l'amour absolu; ils ne s'étonnaient point des féeries, ils entraient sans effort dans la région que la poésie transfigure; leurs yeux avaient besoin de sa lumière. Ils comprenaient du premier coup ses excès et ses caprices; ils n'avaient pas besoin d'être préparés; ils suivaient ses écarts, ses bizarreries, le fourmillement de ses inventions regorgeantes, les soudaines prodigalités de ses couleurs surchargées, comme un musicien suit une symphonie. Ils étaient dans cet état passager et extrême où l'imagination adulte et vierge, encombrée de désirs, de curiosités et de forces, développe tout d'un coup tout l'homme, et dans l'homme ce qu'il y a de plus exalté et de plus exquis.

Des viveurs ont pris leur place. Ils sont riches, ils ont tâché de se polir à la française, ils ont ajouté à la scène des décors mobiles, de la musique, des lumières, de la vraisemblance, de la commodité, toute sorte d'agrémens extérieurs; mais le cœur leur manque. Représentez-vous ces fats à demi ivres, qui ne voient dans l'amour que le plaisir, et dans l'homme que les sens : un Rochester au lieu d'un Mercutio! Avec quelle partie de son âme pourrait-il comprendre la poésie et la fantaisie? La comédie romanesque est hors de sa portée; il ne peut saisir que le monde réel, et dans ce monde l'enveloppe palpable et grossière. Donnez-lui une peinture exacte de la vie ordinaire, des événemens plats et probables, l'imitation littérale de ce qu'il fait et de ce qu'il est; mettez la scène à Londres, dans l'année courante; copiez ses gros mots, ses railleries brutales, ses entretiens avec les marchandes d'oranges, ses rendez-vous au parc, ses essais de dissertation française. Qu'il se reconnaisse, qu'il retrouve les gens et les façons qu'il vient de quitter à la taverne ou dans l'antichambre; que le théâtre et la rue soient de plain-pied. La comédie lui donnera les mêmes plaisirs que la vie; il y traînera également dans la vulgarité et dans l'ordure; il n'aura besoin pour y assister ni d'imagination, ni d'esprit; il lui suffira d'avoir des yeux et des souvenirs. Cette exacte imitation lui fournira l'amusement en même temps que l'intelligence. Les vilaines paroles le feront rire par sympathie, les images effrontées le divertiront par réminiscence. L'auteur d'ailleurs prend soin de lui fournir une fable qui le réveille. Il s'agit ordinairement d'un père ou d'un mari qu'on trompe. Les beaux gentilshommes prennent comme l'auteur le parti du galant, s'intéressent à ses progrès, et se croient avec lui en bonne fortune. Joignez à cela des femmes qu'on débauche et qui veulent être débauchées. Ces provocations, ces façons de filles, le chassez-croisez des échanges et des surprises, le carnaval des rendez-vous et des

soupers, l'impudence des scènes aventurées jusqu'aux démonstrations physiques, les chansons risquées, les *gueulées* (1) lancées et renvoyées parmi des tableaux vivans, toute cette orgie représentée remue les coureurs d'intrigues par l'endroit sensible. Et par surcroît le théâtre consacre leurs mœurs. A force de ne représenter que des vices, il autorise leurs vices. Les écrivains posent en règle que toutes les femmes sont des drôlesses, et que tous les hommes sont des brutes. La débauche entre leurs mains devient une chose naturelle, bien plus, une chose de bon goût; ils la professent. Rochester et Charles II pouvaient sortir du théâtre édifiés sur eux-mêmes, et convaincus comme ils l'étaient que la vertu n'est que la grimace des coquins adroits qui veulent se vendre cher.

Dryden, qui un des premiers (2) entre dans cette voie, n'y entre pas résolûment. Une sorte de fumée lumineuse, reste de l'âge précédent, plane encore sur son théâtre. Sa riche imagination le retient à demi dans la comédie romanesque. Un jour il arrange le *Paradis* de Milton, *la Tempête* et le *Troïlus* de Shakspeare. Un autre jour, dans *l'Amour au Couvent*, dans *le Mariage à la mode*, dans *le Faux Astrologue*, il imite les imbroglios et les surprises espagnoles. Il a tantôt des images éclatantes et des métaphores exaltées comme les vieux poètes nationaux, tantôt des figures cherchées et de l'esprit pointillé comme Calderon et Lope. Il mêle le tragique et le plaisant, les renversemens de trônes et les peintures de mœurs; mais dans ce compromis maladroit l'âme poétique de l'ancienne comédie a disparu : il n'en reste que le vêtement et la dorure. L'homme nouveau se montre grossier et immoral, avec ses instincts de laquais sous ses habits de grand seigneur, d'autant plus choquant que Dryden en cela contrarie son talent, qu'il est au fond sérieux et poète, qu'il suit la mode et non sa pensée, qu'il fait le libertin par réflexion, et pour se mettre au goût du jour. Il polissonne maladroitement et dogmatiquement; il est impie sans élan, en périodes développées. Un de ses galans s'écrie : « Est-ce que l'amour sans le prêtre et l'autel n'est pas l'amour? Le prêtre est là pour son salaire, et ne s'inquiète pas des cœurs qu'il unit. L'amour seul fait ce mariage. » « Je voudrais, dit Hippolyte, qu'il y eût un bal en permanence dans notre cloître, et que la moitié des jolies nonnes y fût changée en hommes pour le service des autres. » Nuls ménagemens, nul tact. Dans son *Moine espagnol*, la reine, assez honnête femme, dit à Torrismond qu'elle va faire tuer le vieux roi détrôné pour l'épouser, lui Torrismond, plus à son aise. Bientôt on leur annonce le meurtre : « Maintenant, dit la reine, marions-nous. Cette nuit, cette

(1) Mot de Le Sage.

(2) Son *Wild Gallant* est de 1662. Voyez, sur *Dryden*, la *Revue* du 1er décembre 1858.

heureuse nuit, est à vous et à moi. » A côté de cette tragédie sensuelle, l'intrigue comique, poussée jusqu'aux familiarités les plus lestes, étale l'amour d'un cavalier pour une femme mariée qui à la fin se trouve être sa sœur. Dryden ne trouve dans ce dénoûment rien qui froisse son cœur. Il a perdu jusqu'aux plus vulgaires répugnances de la pudeur naturelle. Quand il traduit une pièce hasardée, *Amphitryon* par exemple, il la trouve trop modeste; il en ôte les adoucissemens, il en alourdit le scandale. « Le roi et le prêtre, dit son Jupiter, sont en quelque manière contraints par convenance d'être des hypocrites bien masqués. » Là-dessus, le dieu étale crûment son despotisme. Au fond, ses sophismes et son impudence sont pour Dryden un moyen de décrier par contre-coup les théologiens et leur Dieu arbitraire. « Un pouvoir absolu, dit Jupiter, ne peut faire de mal. Je n'en puis faire à moi-même, puisque c'est ma volonté que je fais, ni aux hommes, puisque tout ce qu'ils ont est à moi. Cette nuit, je jouirai de la femme d'Amphitryon, car lorsque je la fis, je décrétai que mon bon plaisir serait de l'aimer. Ainsi je ne fais point de tort à son mari, car je me suis réservé le droit de l'avoir tant qu'elle me plairait. » Cette pédanterie ouverte se change en luxure ouverte sitôt qu'il voit Alcmène. Nul détail n'est omis : Jupiter lui dit tout, et devant les suivantes, et le lendemain, quand il sort, elle fait pis que lui, elle s'accroche à lui, elle entre dans des peintures intimes. Toutes les façons royales de la haute galanterie ont été arrachées comme un vêtement incommode. C'est le sans-gêne cynique au lieu de la décence aristocratique. C'est une scène d'après Charles II et la Castlemaine au lieu d'une scène d'après Louis XIV et Mme de Montespan.

J'en passe plusieurs : Crowne, l'auteur de *Sir Courtly Nice;* Shadwell, l'imitateur de Ben Jonson; mistress Afra Behn, qui se fit appeler Astrée, espion et courtisane, payée par le gouvernement et par le public. Etheredge est le premier qui, dans son *Homme à la mode*, donne l'exemple de la comédie imitative et peigne uniquement les mœurs d'alentour, « du reste franc viveur et contant librement ses habitudes (1). » « Pourchasser les filles, hanter le théâtre, ne songer à rien toute la journée, et toute la nuit aussi, direz-vous: » c'étaient là ses occupations à Londres. Plus tard, à Ratisbonne, « il fait de graves révérences, converse avec les sots, écrit des lettres insipides, » et se console mal avec les Allemandes. C'est avec ce sérieux qu'il prenait ses fonctions d'ambassadeur. Mais le héros de ce beau monde fut William Wycherley, le plus brutal des écrivains qui aient sali le théâtre. Envoyé en France pendant la révolution, il s'y fit papiste, puis au retour abjura, puis à

(1) Lettre à lord Middleton.

la fin, dit Pope, abjura encore. Privées du lest protestant, ces têtes vides allaient de dogme en dogme, de la superstition à l'incrédulité ou à l'indifférence, pour finir par la peur. Il avait appris chez M. de Montausier l'art de bien porter des gants et une perruque; cela suffisait alors pour faire un *gentleman*. Ce mérite et le succès d'une pièce ignoble, *l'Amour au bois*, attirèrent sur lui les yeux de la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi et de tout le monde. Cette femme, qui ramassait des danseurs de corde, le ramassa un jour au beau milieu du Ring. Elle mit la tête à la portière et lui cria publiquement : « Monsieur, vous êtes un maraud, un drôle, un fils de ..... » Touché de ce compliment, il accepta ses bonnes grâces, et obtint par contre-coup celles du roi. Il les perdit, épousa une femme de mauvaises mœurs, se ruina, resta sept ans en prison pour dettes, passa le reste de sa vie dans les embarras d'argent, regrettant sa jeunesse, perdant la mémoire, écrivaillant de mauvais vers qu'il faisait corriger par Pope avec toute sorte de tiraillemens d'amour-propre, rimant des obscénités plates, traînant son corps usé et son cerveau lassé à travers la misanthropie et le libertinage, jouant le misérable rôle de viveur édenté et de polisson en cheveux blancs. Onze jours avant sa mort, il avait épousé une jeune fille qui se trouva être une coquine. Il finit comme il avait commencé, par la maladresse et l'inconduite, n'ayant réussi ni à être heureux ni à être honnête, n'ayant employé un esprit viril et un talent vrai que pour son mal et le mal d'autrui.

C'est qu'il n'était pas né épicurien. Son fonds, vraiment anglais, c'est-à-dire énergique et sombre, répugnait à l'insouciance aisée et aimable qui permet de prendre la vie comme une partie de plaisir. Son style est travaillé et pénible. Son ton est virulent et acerbe. Il fausse souvent la comédie pour arriver à la satire haineuse. L'effort et l'animosité se marquent dans tout ce qu'il dit et fait dire. C'est un Hobbes, non pas méditatif et tranquille comme l'autre, mais actif et irrité, qui ne voit que du vice dans l'homme, et se sent homme jusqu'au fond. Le seul travers qu'il repousse, c'est l'hypocrisie; le seul devoir qu'il prescrive, c'est la franchise. Il veut que les autres avouent leur vice, et il commence par avouer le sien. « Quoique je ne sache pas mentir comme les poètes, dit-il, je suis aussi vain qu'eux; » puis, parlant de sa reconnaissance : « Voilà, madame, la gratitude des poètes, qui, en bon anglais, n'est qu'orgueil et ambition. » Chez lui, nulle poésie d'expression, nulle conception d'idéal, nul établissement de morale qui puisse consoler, relever ou épurer les hommes. Il les parque dans leur perversité et dans leur ordure, et s'y installe avec eux. Il leur montre les vilenies du bas-fond où il les confine; il veut qu'ils respirent cette fange; il les y enfonce, non pour les en dégoûter comme d'une chute acciden-

telle, mais pour les y accoutumer comme à une assiette naturelle. Il arrache les compartimens et les ornemens par lesquels ils essaient de couvrir leur état ou de régler leur désordre. Il s'amuse à les faire battre, il se complaît dans le tapage des instincts déchaînés; il aime les retours violens du pêle-mêle humain, l'embrouillement des méchancetés, la dureté des meurtrissures. Il déshabille les convoitises, il les fait agir tout au long, il les ressent par contre-coup, et, tout en les jugeant nauséabondes, il les savoure. En fait de plaisir, on prend ce qu'on trouve : les ivrognes de barrière, à qui l'on demande comment ils peuvent aimer leur vin bleu, répondent qu'il soûle tout de même et qu'ils n'ont que cela d'agrément.

Qu'on puisse oser beaucoup dans un roman, on le comprend. C'est un œuvre de psychologie voisine de la critique et de l'histoire, ayant des libertés presque égales, parce qu'elle contribue presque également à exposer l'anatomie du cœur. Il faut bien qu'on puisse représenter les maladies morales, surtout lorsqu'on le fait pour compléter la science, froidement, exactement, et en style de dissection. Un tel livre de sa nature est abstrait : il se lit dans un cabinet, sous la lampe; mais transportez-le sur le théâtre, empirez ces scènes d'alcôve, réchauffez-les par des scènes de mauvais lieux, donnez-leur un corps par les gestes et les paroles vibrantes des actrices; que les yeux et tous les sens s'en remplissent, non pas les yeux d'un spectateur isolé, mais ceux de mille hommes et femmes confondus dans le parterre, irrités par l'intérêt de la fable, par la précision de l'imitation littérale, par le ruissellement des lumières, par le bruit des applaudissemens, par la contagion des impressions qui courent comme un frisson par tous ces nerfs excités et tendus! Voilà le spectacle qu'a fourni Wycherley et qu'a goûté cette cour. Est-il possible qu'un public, et un public de choix, soit venu écouter de pareilles scènes? Dans *l'Amour au bois*, à travers les complications de rendez-vous nocturnes et de viols acceptés ou commencés, on voit un bel esprit, Dapperwitt, qui veut vendre Lucy, sa maîtresse, à un beau gentilhomme du temps, Ranger. Il la vante, avec quels détails! Il frappe à la porte; l'acheteur cependant s'impatiente et le traite comme un nègre. La mère ouvre, veut vendre Lucy pour elle-même et à son profit, les injurie et les renvoie. On amène alors un vieil usurier puritain et hypocrite, Gripe, qui d'abord ne veut pas financer. « Payez donc à dîner! » Il donne un *groat* pour un gâteau et de l'ale. La marraine se récrie, il lâche une couronne. « Mais pour les rubans, les pendans d'oreille, les bas, les gants, la dentelle et tout ce qu'il faut à la pauvre petite. » Il se débat. — Allons! une demi-guinée. — « Une demi-guinée! » dit la vieille. — Je t'en prie, va-t'en; prends l'autre guinée aussi, deux guinées, trois guinées, cinq; voilà, c'est tout ce que j'ai. — Il me faut aussi ce grand anneau à cachet, ou je

ne bouge pas! » Elle s'en va enfin, ayant tout extorqué, et Lucy fait l'innocente, semble croire que Gripe est un maître à danser, et lui demande sa leçon. Ici quelles scènes et quelles équivoques! Enfin elle crie, la mère et des gens apostés enfoncent la porte; Gripe est pris au piége, on le menace d'appeler le constable, on lui escroque cinq cents livres sterling. Faut-il conter le sujet de *l'Épouse campagnarde?* On a beau glisser, on appuie trop. Horner, gentilhomme qui revient de France, répand le bruit qu'il ne peut plus faire tort aux maris. Vous devinez ce qu'entre les mains de Wycherley une pareille donnée peut fournir, et il en tire tout ce qu'elle contient. Les femmes causent de son état, et devant lui se font détromper par lui, et s'en vantent. Il y en a trois qui viennent chez lui, font ripaille, boivent, chantent, et quelles chansons! C'est le débordement de l'orgie qui triomphe, se décerne elle-même la couronne et s'étale en maximes. « Notre vertu, dit l'une d'elles, est comme la conscience de l'homme d'état, la parole du quaker, le serment du joueur, l'honneur du grand seigneur : rien qu'une grimace pour duper ceux qui se fient à nous. » A la dernière scène, les soupçons éveillés se calment sur une nouvelle déclaration de Horner. Tous les mariages sont salis, et ce carnaval finit par une danse des maris trompés. Pour comble, Horner propose au public son exemple, et l'actrice qui vient dire l'épilogue achève l'ignominie de la pièce en avertissant les faux galans qu'ils aient à se bien tenir, et que s'ils peuvent duper les hommes, « ce n'est pas aux femmes qu'on en peut donner à garder. »

Mais ce qui est véritablement unique, et le plus extraordinaire des signes de ce temps, c'est qu'au milieu de ces provocations nulle circonstance repoussante n'est omise, et que le conteur semble tenir autant à nous dégoûter qu'à nous dépraver. A chaque instant, les élégans, même les dames, mettent en tiers dans la conversation ce qui, depuis le XVIe siècle, accompagne l'amour. Dapperwitt, en offrant Lucy, dit pour excuser les retards : « Laissez-lui le temps de mettre sa longue mouche sous l'œil gauche et de corriger son haleine avec un peu d'écorce de citron. » Lady Flippant, seule dans le parc, s'écrie : « Malheureuse femme que je suis! j'ai quitté le troupeau pour mettre les chiens à mes trousses, et pas un vagabond ivrogne qui vienne trébucher sur mon chemin! Les mendiantes en loques, les ramasseuses de cendres ont meilleure chance que moi. » Ce sont là les morceaux les plus doux, jugez des autres! Il prend à tâche de révolter même les sens; l'odorat, les yeux, tout souffre devant ses pièces; il faut que ses auditeurs aient des nerfs de matelot. Et c'est de cet abîme que la littérature anglaise est remontée jusqu'à la sévérité morale, jusqu'à la décence excessive qu'elle

s'impose aujourd'hui! Ce théâtre est comme une guerre déclarée à toute beauté, à toute délicatesse. Si Wycherley emprunte à quelque écrivain un personnage, c'est pour le violenter ou le dégrader jusqu'au niveau des siens. S'il imite l'Agnès de Molière (1), il la marie afin de profaner le mariage, lui ôte l'honneur, bien plus la pudeur, bien plus encore la grâce, change sa tendresse naïve en instinct éhonté et en confessions scandaleuses (2). S'il prend la Viola de Shakspeare (3), c'est pour la traîner dans des bassesses d'entremetteuse, parmi les brutalités et les coups de main. S'il traduit le rôle de Célimène, il efface d'un trait les façons de grande dame, les finesses de femme, le tact de maîtresse de maison, la politesse, le grand air, la supériorité d'esprit et de savoir-vivre, pour mettre à la place l'impudence et les escroqueries d'une courtisane « forte en gueule. » S'il invente une fille presque honnête, Hippolyta, il commence par lui mettre dans la bouche des paroles telles qu'on n'en peut rien transcrire. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, qu'il crée ou qu'il copie, qu'il blâme ou qu'il loue, son théâtre est une diffamation de l'homme, qui rebute en même temps qu'elle attire, et qui écœure quand elle corrompt.

Un don surnage pourtant, la force, qui ne manque jamais dans ce pays, et y donne un tour propre aux vertus comme aux vices. Quand on a écarté les phrases d'auteur tout oratoires et pesamment composées d'après les Français, on aperçoit le vrai talent anglais, le sentiment poignant de la nature et de la vie. Wycherley a ce lucide et hardi regard qui saisit dans une situation les gestes, l'expression physique, le détail sensible, qui fouille jusqu'au fond des crudités et des bassesses, qui atteint, non pas l'homme en général et la passion telle qu'elle doit être, mais l'individu particulier et la passion telle qu'elle est. Il est réaliste, non pas de parti-pris, comme nos modernes, mais par nature. Il plaque violemment son plâtre sur la figure grimaçante et bourgeonnée de ses drôles pour nous porter sous les yeux le masque implacable où s'est collée au passage l'em-

(1) Dans *l'Épouse campagnarde.*

(2) On connaît la lettre d'Agnès dans Molière : « Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles, etc. » Regardez la façon dont Wycherley la traduit : « Dear, sweet Mr Horner, my husband would have me send you a base, rude, unmannerly letter; but I won't, and would have forbid you loving me, but I won't; and would have me say to you, I hate you, poor Mr Horner, but I won't tell a lie for him. For I 'm sure if you and I were in the country at cards together, I could not help treading on your toe under the table, or rubbing knees with you, and staring in your face, till you saw me, and then looking down, and blushing for an hour together, etc. »

(3) Dans le *Plain dealer.*

preinte vivante de leur laideur. Il charge ses pièces d'incidens, il multiplie l'action, pousse la comédie jusqu'aux situations dramatiques; il bouscule ses personnages à travers les coups de main et les violences, il va jusqu'à les fausser pour outrer la satire. Voyez dans Olivia, qu'il copie d'après Célimène, la fougue des passions qu'il manie. Elle peint ses amis comme Célimène, mais avec quels outrages! « Milady Automne? — Un vieux carrosse repeint. — Sa fille? — Splendidement laide, une mauvaise croûte dans un cadre riche. — Oui, la vieille au bout de la table... — Renouvelle la coutume grecque de servir une tête de mort dans les banquets. » Nos nerfs modernes ne supporteraient pas le portrait qu'elle fait de Manly son amant, et celui-ci l'entend par surprise. A l'instant elle se redresse, le raille en face, se déclare mariée, lui dit qu'elle garde les diamans qu'elle a reçus de lui, et le brave. « Mais, lui dit-on, par quel attrait l'aimiez-vous? Qu'est-ce qui avait pu vous donner du goût pour lui? — Ce qui force tout le monde à flatter et à dissimuler, sa bourse; j'avais une vraie passion pour elle. » Son impudence est celle d'une courtisane déclarée. Amoureuse dès la première vue de Fidelio, qu'elle prend pour un jeune homme, elle se pend à son cou, « l'étouffe de baisers; » puis dans l'obscurité elle tâtonne pour le trouver en disant : » Où sont tes lèvres? » Il y a une sorte de « férocité » animale dans son amour. Elle renvoie son mari par une comédie improvisée; puis, avec un mouvement de danseuse : « Va-t'en, mon mari, et viens, mon ami. Justement les seaux dans le puits : l'un descendant fait monter l'autre. » Elle éclate d'un rire mordant : « Pourvu qu'ils n'aillent pas comme eux se heurter en route et se casser l'un l'autre! » Surprise en flagrant délit et ayant tout avoué à sa cousine, dès qu'elle entrevoit une espérance de salut, elle revient sur son aveu avec une effronterie d'actrice : « Eh bien! cousine, lui dit l'autre, je le confesse, c'était là de l'hypocrisie raisonnable. — Quelle hypocrisie? — Je veux dire, ce conte que vous avez fait à votre mari; il était permis, puisque c'était pour votre défense. — Quel conte? Je vous prie de savoir que je n'ai jamais fait de conte à mon mari. — Vous ne me comprenez pas, bien sûr; je dis que c'était une bonne manière d'en sortir, et honnête, de faire passer votre galant pour une femme. — Qu'est-ce que vous voulez dire, encore une fois, avec mon galant, et qui est-ce qui a passé pour une femme? — Comment! vous voyez bien que votre mari l'a pris pour une femme! — Qui? — Mon Dieu! mais l'homme qu'il a trouvé avec vous! — Seigneur! Vous êtes folle à coup sûr. — Oh! ce jeu-là est insipide, il est blessant. — Et se jouer de mon honneur est encore plus blessant. — Quelle hardiesse admirable! — De la hardiesse, moi! à moi un tel langage. Oh bien! je ne

reverrai plus votre visage. Lettice, où êtes-vous? Venez, laissons là cette mauvaise femme médisante. — Un mot d'abord, madame, je vous prie; pourriez-vous jurer que votre mari ne vous a pas trouvée avec... — Jurer! Oui, que quiconque est monté dans ma chambre, inconnu, dans l'obscurité, homme ou femme, je ne le connais pas, et par le ciel, et par tout ce qui est bon; et si je meurs, puissé-je n'avoir jamais une seule joie dans ce monde ni dans l'autre! Oui, et je veux être éternellement... — Damnée! et vous l'êtes; mais vous n'avez plus besoin de vous parjurer : autant jouer franc jeu. — O horrible! horrible avis! Sortons, ne l'entendons pas; viens, Lettice, elle nous corromprait. » Voilà de la verve, et si j'osais conter les audaces et les vérifications de l'action nocturne, on verrait que Mme Marneffe a une sœur et M. de Balzac un devancier.

Il y a un personnage qui montre en abrégé son talent et sa morale, tout composé d'énergie et d'indélicatesse, Manly le *plain dealer*, si visiblement son favori, que les contemporains ont donné à l'auteur en surnom le nom de son héros. Manly est peint d'après Alceste, et l'énormité des différences mesure la différence des deux mondes et des deux pays. Il n'est pas gentilhomme de cour, mais capitaine de vaisseau, avec les allures des marins du temps, « la casaque tachée de goudron et sentant l'eau-de-vie, » prompt aux voies de fait et aux jurons sales, appelant ses gens chiens et esclaves, et, quand ils lui déplaisent, les jetant à coups de pied dans l'escalier. « Mylord, dit-il à un seigneur avec un grondement de dogue, les gens de votre espèce sont comme les prostituées et les filous, dangereux seulement pour ceux que vous embrassez. » Puis, quand le pauvre homme essaie de lui parler à l'oreille : « Mylord, tout ce que vous m'avez appris en me chuchotant ce que je savais d'avance, c'est que vous avez l'haleine puante; voilà un secret pour votre secret. » Quand il est dans le salon d'Olivia avec « ces perroquets bavards, ces singes, ces échos d'hommes, » il vocifère comme sur son gaillard d'arrière : « Silence, bouffons de foire! » et il les prend au collet. « Pas de caquetage, babouins! dehors tout de suite, ou bien... » Et il les met à la porte. Voilà ses façons d'homme sincère. — Il a été ruiné par Olivia, qu'il aime et qui le renvoie. La pauvre Fidelia, déguisée en homme et qu'il prend pour un adolescent timide, vient le trouver pendant qu'il ronge sa colère : « Je puis vous servir, monsieur; au pis, j'irais mendier ou voler pour vous. — Bah! encore des vanteries... Tu dis que tu irais mendier pour moi? — De tout mon cœur, monsieur. — Eh bien! tu iras faire l'entremetteur pour moi. — Comment, monsieur? — Oui, auprès d'Olivia. Va, flatte, mens, agenouille-toi, promets n'importe

quoi pour me l'avoir. Je ne peux pas vivre sans l'avoir. » Et lorsque Fidelia revient lui disant qu'Olivia l'a embrassée, et de force, avec un emportement d'amour : « Son amour!... l'amour d'une prostituée, d'une sorcière! Ah! ah! n'est-ce pas qu'elle embrasse bien, monsieur? Bien sûr, je me figurais que ses lèvres... Mais je ne dois plus me les figurer. Et pourtant elles sont si belles que je voudrais les baiser encore, — m'y coller, — puis les arracher avec mes dents, les mâcher en morceaux et les cracher à la face de son entreteneur!... » Ces cris de sauvage annoncent des actions de sauvage. Il va la nuit avec Fidelia pour entrer sous son nom chez Olivia, et Fidelia, par jalousie, résiste. Son sang s'émeut alors, un flot de fureur lui monte à la face, et il lui crie tout bas d'une voix sifflante : « Ah! tu es donc mon rival? Eh bien! alors tu vas rester ici et garder la porte à ma place, pendant que j'entre à ta place. Puis, quand je serai dedans, si tu oses bouger de cette planche ou souffler un mot, je lui couperai la gorge, à elle d'abord, et si tu l'aimes, tu ne risqueras pas sa vie. Et la tienne aussi, je sais que la tienne au moins, tu l'aimes. Pas un mot, ou je commence par toi! » Il renverse le mari, autre traître, reprend à Olivia la cassette de bijoux qu'il lui avait donnée, lui en jette quelques-uns, disant « qu'il n'a jamais quitté une fille sans la payer, » et donne cette même cassette à Fidelia, qu'il épouse. Toutes ces actions paraissaient alors convenables. Wycherley prenait dans sa dédicace le titre de son héros, *Plain dealer;* il croyait avoir tracé le portrait d'un franc honnête homme, et s'applaudissait d'avoir donné un bon exemple au public. Il n'avait donné que le modèle d'une brute déclarée et énergique. C'est là tout ce qu'il restait de l'homme dans ce triste monde. Wycherley lui ôtait son manteau mal ajusté de politesse française, et le montrait avec la charpente de ses muscles et l'impudence de sa nudité.

A côté d'eux, un grand poète aveugle et tombé, l'âme remplie des misères présentes, peignait ainsi le tumulte de l'orgie infernale : « Bélial vint le dernier, le plus impur des esprits tombés du ciel, le plus grossier dans l'amour du vice pour lui-même... Nul n'est plus souvent dans les temples et aux autels, quand le prêtre devient athée, comme les fils d'Éli qui remplirent de leurs débauches et de leurs violences la maison de Dieu. Il règne aussi dans les cours et dans les palais, et dans les cités luxurieuses, où le bruit de l'orgie monte au-dessus des plus hautes tours, avec l'injure et l'outrage, quand la nuit obscurcit les rues, et que ses fils se répandent au dehors, gorgés d'insolence et de vin. »

H. Taine.

DE LA

RENAISSANCE LITTÉRAIRE

EN GRÈCE

LES POÈTES ZALOKOSTAS ET ORPHANIDIS.

I.

La renaissance littéraire de la Grèce n'a pas été, comme son réveil politique (1), l'objet d'une attention passionnée de la part des autres peuples. C'est chose toute simple : le grec est considéré, dans le reste de l'Europe, comme une langue morte, et l'on s'inquiète peu de savoir quelle sorte de langage a succédé à l'idiome splendide d'Homère. L'étude de ce langage offrirait cependant un très vif intérêt, car, sous les diverses transformations qu'il a subies depuis quatre siècles, il est facile de reconnaître chacune des phases dramatiques que le peuple grec a lui-même traversées. Les Vénitiens, les Génois, les Francs, les Turcs, tous les peuples qui ont successivement occupé ce malheureux pays ont laissé dans la langue même des traces de leur passage. En Épire, où l'oppression musulmane s'est montrée la plus dure, où elle subsiste encore, le grec est à peu près méconnaissable, tant il est surchargé de barbarismes albanais et turcs. En Morée, où la domination des Francs s'est maintenue le plus tard, où leur influence s'est le mieux établie, les idiomes, mé-

(1) Voyez, sur les héros des guerres de l'indépendance en Grèce, la *Revue* du 15 avril, 15 juin et 1er octobre 1859.

langés d'une foule de mots italiens, sont moins dénaturés et moins rudes. D'autre part, il est tel village, telle montagne du Péloponèse ou de la Roumélie, dont les habitans ont, par le fait du hasard ou d'une résistance exceptionnelle, échappé à l'introduction de presque tout élément étranger, et conservé comme de purs diamans dans leur dialecte des termes et des paroles antiques. A laisser même de côté toutes les considérations par lesquelles l'étude de la grammaire d'une nation peut se rattacher à la philosophie et à l'histoire, à n'envisager le grec moderne que comme un instrument plus ou moins parfait, une forme plus ou moins harmonieuse de la pensée, on y trouve une langue expressive et pittoresque, remarquable par l'abondance et l'éclat des images, par les contrastes saisissans que produit la réunion de tant d'élémens divers. Les molles consonnances italiennes, les sons gutturaux, vagues et prolongés des langues orientales, les termes âpres et sauvages de l'albanais s'y mêlent sans cesse aux expressions sonores, amples et mélodieuses du grec pur. Antique par le fond, barbare à la surface, correcte et magistrale dans son essence même, fantasque et déréglée dans ses détails extérieurs et dans ses accessoires, semblable en quelque sorte à ces bas-reliefs qui gisent au pied du Parthénon, dont les formes divines, ensevelies sous une couche de limon et de mousse, ne demanderaient qu'un peu de travail et de soin pour reparaître avec toute leur perfection sculpturale, cette langue est le symbole caractéristique de l'état social où le peuple qui la parle est resté plongé pendant plusieurs siècles.

Dès que cette situation a changé, dès qu'avec l'indépendance les Grecs ont vu les conditions morales et matérielles de leur existence se transformer radicalement, ils ont voulu effacer tout vestige du temps de l'esclavage, non-seulement dans leur législation et dans leurs mœurs, mais jusque dans leur vocabulaire. Les hommes qui se mirent alors à la tête de ce mouvement littéraire eurent à éviter un dangereux écueil: on pouvait craindre en effet qu'ils ne se laissassent aller à une réaction trop violente en voulant créer de prime-saut une langue si pure, si correcte, si éloignée de la langue vulgaire, que le peuple ne l'eût pas comprise, et ne se la fût jamais appropriée; mais ils eurent soin de ménager les transitions et de se tenir sans cesse à la portée de l'intelligence commune. Aussi la renaissance des lettres en Grèce offre-t-elle jusqu'à ce jour deux périodes bien marquées. La première transformation, qui fait suite immédiate aux guerres de l'indépendance, ne diffère du style et du génie demi-barbares des improvisateurs populaires que par l'absence des solécismes grossiers et par une composition moins inculte; l'autre, qui s'accomplit maintenant, accuse un progrès immense sur la précédente : la

forme y est presque antique, et la pensée se rapproche sensiblement du génie de la poésie moderne.

Une grande fête académique célébrée par les Athéniens offre chaque année aux voyageurs qui parcourent la Grèce l'occasion de reconnaître le caractère tout national de la nouvelle poésie hellénique. Chaque année, l'académie d'Athènes ouvre un concours poétique, et elle décerne un prix, fondé par l'opulent patriote Ambroise Ralli, au poète dont l'œuvre est jugée la plus remarquable par l'invention et la plus propre à ramener la langue à sa pureté première. Le jour fixé pour la clôture solennelle de ce concours est le 25 mars, anniversaire de la proclamation de l'indépendance hellénique. Ce jour-là, Athènes tout entière est en mouvement : toutes les classes de la société montrent un empressement égal; les cafés et les bazars sont déserts; les places sont encombrées par la foule, qui gesticule, crie, discute avec l'emportement naturel à ce peuple. Après la lecture d'un rapport sur les diverses productions soumises au concours, le président proclame le vainqueur, le félicite au nom de la nation, récite à haute voix ses vers, et pose sur son front une couronne de laurier. Au sortir de la séance, le poète couronné est accueilli par les acclamations de la foule et reporté chez lui presqu'en triomphe. On ne peut se faire une idée des querelles et des tempêtes qui jusqu'au dernier moment agitent ce grand débat littéraire.

Les poètes athéniens de nos jours sont donc animés de la même ambition qui poussait les grands poètes du passé à rechercher avant tout les suffrages populaires. Leurs accens s'adressent, non point à une classe privilégiée de lettrés et de savans, mais à la nation tout entière, et c'est d'elle seule qu'ils attendent la récompense et le prix de leurs travaux. Le gouvernement du roi Othon, absorbé par d'autres soins, n'a point encore songé à aider les poètes de son concours : sauf la fondation Ralli, Athènes n'a point d'institution destinée à protéger les lettres; cette indifférence du pouvoir laisse du moins aux écrivains une indépendance qui maintient en eux dans toute sa vigueur primitive l'énergie du sentiment patriotique et populaire, source féconde de leurs inspirations. Une autre condition rapproche en Grèce les poètes du peuple; c'est la modicité même du prix de leurs ouvrages, qui obtiennent ainsi une circulation des plus rapides. Ce n'est pas seulement pour les lire qu'on les achète, mais pour en apprendre par cœur les plus remarquables passages. Que de fois, pendant mes courses à l'intérieur de la Grèce, dans un caravansérail enfumé, n'ai-je pas entendu des artisans, des marchands, des voyageurs de la plus médiocre apparence, déclamer à tour de rôle les plus belles tirades de quelque récent poème, après avoir chanté les vieilles romances de leurs improvisateurs! Le peuple

grec aime ses poètes, et il sait à l'occasion les secourir dans leurs besoins et les soutenir dans les épreuves de la vie publique. Qu'un écrivain par exemple soit privé des ressources nécessaires à l'impression de ses œuvres, il fait appel à la nation et lance de toutes parts des listes de souscription qui sont rapidement couvertes de signatures (1). En 1858, un poète satirique, Soutzo, ayant été condamné à la prison pour de trop directes offenses à la dignité royale, les autorités durent, le jour de la condamnation, appeler toutes les troupes sous les armes afin de contenir l'effervescence de la foule et de s'opposer à la délivrance du prisonnier (2).

Avant d'examiner en détail les plus remarquables productions qui ont succédé, dans la même langue et sur le même sol, aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, il convient d'en esquisser la physionomie générale. Le sentiment qui domine la poésie grecque moderne tout entière, le mobile qui l'entraîne, le principe qui la féconde, c'est l'amour de la patrie et de la liberté. A l'époque où le joug de la domination musulmane était le plus pesant, la liberté avait déjà, au sein des forêts profondes, sur le sommet des montagnes abruptes, ses autels et ses défenseurs, ses poètes et ses soldats; tandis que les klephtes versaient leur sang pour elle, les improvisateurs la chantaient. Aujourd'hui les Hellènes sont encore trop voisins de l'époque de leur affranchissement pour que leurs poètes n'y trouvent pas la source à peu près exclusive de leur inspiration. La douce mélancolie, la vague tristesse, les rêveries des imaginations occidentales sont des sentimens étrangers à la muse des Grecs modernes. Le culte du pur idéal n'a point encore pénétré dans cette race, que les besoins de la réalité pressent de toutes parts, et qui doit lutter encore contre les obstacles multipliés que rencontre sa régénération : race active, audacieuse, héroïque, mais naturellement peu portée aux contemplations abstraites; douée néanmoins de grands instincts poétiques, sensible aux moindres impressions, trouvant dans les circonstances les plus ordinaires de la vie l'occasion de chanter et d'improviser. La na-

(1) Les livres ne sont pas le seul mode de publicité que les écrivains grecs aient à leur disposition. Les journaux qui, au nombre de cinquante environ, paraissent chaque jour à Athènes ou dans les villes principales, et qui, grâce à la liberté dont la presse jouit en Grèce, discutent à leur gré et souvent avec plus d'emportement que de sagesse les actes du gouvernement, réservent à peu près tous une place à des vers ou à des romans. Il existe surtout un certain nombre de recueils littéraires dont le but est d'entretenir dans les classes élevées le culte des lettres, de diriger le goût public, d'épurer le langage et d'enseigner aux écrivains modernes à suivre les traditions saines et pures de l'antiquité. On peut citer l'*Euterpe* et la *Pandore*; ce dernier recueil, fondé il y a une dizaine d'années par MM. Dragoumis, Rangabé, Papparigopoulo, est le plus important.

(2) Le roi Othon a depuis fait grâce au poète et lui a rendu la liberté.

ture, dont le spectacle nous emporte si facilement vers les hautes régions de l'idéal et de l'infini, exerce sur les Grecs une influence profonde: ils l'aiment avec passion, ils en jouissent avec ivresse; mais ici les sensations dominent encore la pensée : ils s'arrêtent à l'admiration de la beauté visible, et leur esprit ne franchit pas la limite des horizons terrestres. Leurs poètes excellent dans le récit et la description; ils savent encadrer en de magiques paysages les curieux épisodes de leur histoire, ou les légendes merveilleuses empruntées aux superstitions et aux traditions populaires; ils affectionnent les teintes chaudes et colorées dont la splendide lumière qui éclaire le ciel de la Grèce leur a livré le secret; ils attachent un prix souvent exagéré à la perfection matérielle du vers et à l'harmonie des périodes. Doit-on s'en étonner? La langue d'Homère et de Platon, si riche, si sonore, si prosodique, si mélodieusement accentuée, ne semble-t-elle pas bien faite pour leur inspirer le culte de la forme et les entraîner à la recherche souvent exclusive d'une harmonie toute musicale? Dans une pièce fugitive, *Pensées de solitude* (1), un des poètes les plus aimés de la Grèce moderne, M. Rizo Rangabé, a néanmoins laissé échapper quelques accens empreints d'une religieuse émotion et d'une véritable mélancolie. Voici cette page, la seule de ce genre qui soit tombée sous nos yeux :

« A peine la lune a-t-elle doré nos pâles horizons, que je m'enfuis dans les déserts, loin des hommes et des cités bruyantes. La nature, livre sublime sorti de la main de Dieu, déroule ses pages à mes yeux, et, le cœur plein d'un trouble mystérieux, je contemple la terre solitaire et le ciel paisible.

« O Nature, lorsque, le soir, tu rejettes amoureusement le voile qui dérobe aux regards profanes tes vénérables beautés, quelle heure magique, quelle harmonie, quelle joie pour tes austères amans!

« Avec quelles extases pieuses mon âme, perdue dans le vague éther, comprend alors ce réciproque amour qui fait que les astres gravitent les uns vers les autres, et que le nuage s'endort tranquille sur le sein frémissant des mers!

« Oui, un lien ineffable unit la créature au Créateur. La forêt qui tressaille, le lac qui sommeille, le torrent qui gronde, le zéphyr qui passe, tout a sa voix dans l'hymne de l'universelle harmonie. Quant à moi, discordance plaintive, rhythme inutile et déplacé dans ce concert immense, je suis au sein de l'immortel chef-d'œuvre comme un membre retranché, triste, seul, étranger au mouvement qui entraîne tout autour de moi, semblable au miroir des eaux qui reflète les vapeurs colorées de l'air, les feuilles des forêts, les fleurs du printemps, et qui n'a par lui-même ni forme ni couleur. »

(1) *Poésies diverses*, par A. Rizo Rangabé, Athènes, 1859, chez André Coromylas, tome Ier, p. 245.

Citons encore du même poète une charmante légende intitulée *la Voyageuse*. C'est l'une des imitations les plus heureuses qui aient été faites de la manière originale et naïve des bardes populaires. Elle rappelle complétement le style de ces derniers, et servira d'introduction naturelle, de prologue, si l'on veut, au tableau de la première période littéraire qui a succédé au temps où les improvisateurs étaient les seuls représentans de la poésie hellénique.

« Jeune fille aux cheveux d'or, aux épaules d'albâtre, où vas-tu par ce chemin désert? Il est minuit; ne sais-tu pas qu'à cette heure les esprits se promènent, que les fées glissent sur la prairie, et que les néréides (1) dansent sur la montagne?

« — Si les néréides dansent à cette heure, qu'elles dansent! Ce n'est point elles que je cherche. Vous qui passez, n'avez-vous point vu mon bien-aimé sur les chemins que vous avez suivis?

« — Et quand nous l'aurions vu, ton bien-aimé, sur les chemins que nous avons suivis, à quoi donc aurions-nous pu le reconnaître?

« — Il était grand, élancé; il était jeune, beau comme le soleil du printemps; son sourire était doux comme une journée de mai; il chantait sur sa lyre comme le rossignol. Il avait le miel sur sa bouche, l'amour dans ses yeux, la valeur dans son âme, et moi dans son cœur. Ensemble nous avons passé des années de joie et de bonheur, pareils aux inséparables tourterelles. Un jour, il m'a dit: « Viens auprès de moi, laisse-moi t'embrasser; il faut nous quitter. Vois-tu là-bas? Les balles pleuvent comme la grêle, le choc des épées retentit. Ce bruit m'appelle. Regarde ces pallikares, ils dansent leur danse guerrière; c'est moi qu'ils attendent pour conduire leur chœur sauvage. Écoute ces femmes, ces enfans qui gémissent; c'est moi qu'ils attendent pour les venger.

« — Ainsi, mon fidèle, tu pars! Tu pars et tu me laisses! Tu rencontreras d'autres belles; tu en aimeras une autre, et moi, tu m'oublieras!

« — Ne pleure pas, mon enfant; penche ton front sur mes lèvres; laisse-moi t'embrasser. Adieu, porte-toi bien. Je te serai fidèle jusqu'à ce que je meure. Lorsque les neiges seront tombées trois fois, et que trois fois elles auront fondu, tu entendras mes pas, tu entendras ma voix, et tu seras sur mon cœur.

« Et il partit. Trois fois la neige est tombée, elle a fondu trois fois, et j'ai pleuré pendant trois années sombres et malheureuses. Je ne l'ai pas entendu, je ne l'ai pas revu. Et maintenant, je parcours les montagnes, les plaines, les jardins, les déserts. Voyageurs qui m'écoutez avec des larmes dans vos yeux, n'y a-t-il plus d'espoir? S'il n'y en a plus, donnez-moi la mort. Voyageurs qui jouissez des délices de la route, oh! dites-moi où vous l'avez vu? Si vous l'avez vu à quelque fête, je cours l'y rejoindre; si vous l'avez vu dans la tombe, je veux m'y coucher près de lui.

(1) Les Grecs modernes appellent *néréides* ou *neraïdes* non-seulement les esprits des eaux, mais encore ceux qui fréquentent les lieux élevés. Les paysans du Magne et de la Laconie par exemple croient que les cimes du Taygète sont le séjour de trois femmes surnaturelles qui apparaissent parfois au moment des orages, et qu'ils appellent *néréides*.

« — Douce jeune fille, puisque tu me le demandes, j'ai vu ton bien-aimé. Il n'était point dans la tombe, il n'était point à une fête; seulement il passait avec mille hommes. Descends là-bas, gagne la montagne par ce chemin qui monte, peut-être à ton tour le verras-tu passer. Ses vêtemens sont noirs, ses larmes sont noires, son fusil est noir, son cœur est noir aussi.

« L'enfant descendit et prit le chemin qui monte. Elle escalade les rochers, elle marche près des abîmes, elle va sur la montagne. Près d'elle, les bêtes des forêts passent et grondent; seul, son bien-aimé ne passe pas. Ses yeux brûlent, son cœur se fend; elle s'assied sur un tertre de gazon, elle chante sa tristesse, et elle pleure. Une voix se fait entendre.

« — Qui a troublé mon sommeil? qui vient fouler le frais gazon sur ma tombe? N'étais-je pas un digne pallikare? J'ai tué trente Turcs, j'en ai pris quarante. Des lauriers ornaient mon sabre et ma lyre, et cependant je soupirais. « Je reviendrai après les troisièmes neiges, » avais-je dit; mais en faisant cette promesse, je n'avais pas consulté l'inflexible Charon (1). Avant le retour de la troisième neige, une balle m'a frappé à mon tour. Mon corps est froid, mon amour seul est toujours ardent.

« — Oh! c'est toi, j'entends tes pas, je reconnais ta voix! Combien de temps m'as-tu laissée seule et désespérée! Viens, afin que, t'ayant revu, je ne te quitte plus!

« — O jeune fille, ma chambre est noire et mon lit est étroit. Où je suis, les rayons du soleil ni la rosée des nuits n'ont jamais pénétré.

« — Qu'importe si ton lit est étroit et si ta chambre est noire? Dussé-je te suivre jusque dans la nuit sauvage de la mort, j'irai; dussé-je me coucher au fond de l'abîme, ce sera mon paradis!

« Elle voit l'ombre de son bien-aimé souillée de poussière, de poudre et de sang, comme au jour de sa dernière bataille. Les chiens aboient, les coucous pleurent, les rafales agitent les cyprès, le vent glacé du nord déracine les platanes, emportant avec lui des sanglots, des soupirs, et l'écho funèbre du psaume des morts; les nuages noirs courent et sèment la foudre, les éclairs luisent sur deux cadavres. »

Cette ballade a toutes les allures des petits drames fantastiques dont la poésie populaire de l'Épire et de la Thessalie surtout offre de nombreux exemples. Les improvisateurs savaient inventer à merveille de charmantes épopées et de romantiques histoires, lorsqu'ils n'avaient pas à chanter le trépas d'un klephte ou les exploits

(1) Charon était, comme on le sait, la personnification de la mort chez les anciens. Cette tradition s'est perpétuée, et les Grecs modernes ne désignent jamais la mort sous un autre nom. L'imagination du peuple et de ses poètes représente ce personnage redoutable sous mille formes diverses. Le plus souvent c'est un vieillard à la barbe blanche, au regard sinistre, au bras armé d'une faux, ou bien c'est un cavalier monté sur un coursier fantastique comme celui de la ballade de Lénore; il pousse devant lui les jeunes gens, il traîne les vieillards, il porte les femmes en croupe, et les petits enfans sont rangés en file sur le pommeau de sa selle; c'est encore une hirondelle noire qui plane sur le monde, et qui abat à chaque instant son vol pour décocher une flèche contre sa proie.

d'un capitaine. M. Rangabé est à peu près le seul des poètes lettrés de la Grèce qui les ait suivis aussi loin dans le domaine de la pure fantaisie. Il appartient donc tout à la fois à l'ère des improvisateurs par le genre de quelques-unes de ses meilleures compositions et à l'ère moderne par le tour moins abrupt qu'il sait donner à sa pensée, comme par l'époque à laquelle il a publié ses œuvres. Aussi, tout en nous reportant aux temps primitifs, où la poésie naissait entièrement de l'instinct populaire, nous ramène-t-il sans effort à l'époque où les lettres sont devenues en Grèce l'objet d'une étude approfondie et raisonnée, et de laquelle date la renaissance qu'on s'est proposé de suivre ici dans ses diverses phases et dans ses rapides progrès.

II.

Le poète George Zalokostas, né à Janina quelques années avant le commencement de l'insurrection grecque, personnifie de la façon la plus accentuée l'époque de transition qui suivit immédiatement les guerres de l'indépendance. L'exceptionnelle énergie de la race belliqueuse à laquelle il appartient, la sauvage beauté des sites qui entourèrent son enfance, les mélancoliques vallons de Paramythia, les roches sanglantes de Souli, les forêts sombres de Dodone et les alpes verdoyantes du Pinde, où s'écoula tour à tour sa jeunesse, toutes ces influences expliquent la séve et l'originalité de son talent, le rhythme vigoureux de son vers, l'harmonie un peu barbare de sa poésie. Sa muse s'est éveillée au bruit du combat, à la lueur des feux nocturnes du *limèri* (1). Zalokostas ne fut pas un des derniers à prendre les armes; ses œuvres laissent voir à chaque instant le klephte à côté du poète. Il décrit avec prédilection les habitudes et les passions guerrières, les luttes corps à corps, ces combats disproportionnés où l'audace et la ruse donnaient presque toujours la victoire au plus faible. *Le Khan de Gravia*, par exemple, est le récit d'un de ces brillans épisodes que l'histoire n'a pas coutume de relever, mais que la poésie aime toujours à recueillir et à parer de ses commentaires.

« En face de Gravia, la montagne retentit du bruit des instrumens; les armes d'or étincellent, les foustanelles blanches s'agitent. Par une pente oblique et rapide, un chœur de soldats descend; la flûte aux sons aigus accompagne leur voix. C'est Odyssée aux pieds légers qui les conduit; il se dirige vers le khan, et il couve dans son sein un projet audacieux.

« — Valeureux compagnons, dit-il, c'est ici que la patrie vous appelle;

(1) Camp ou bivouac dans les montagnes.

une armée innombrable va s'abattre sur ces lieux, et ce caravansérail obscur peut devenir pour nous un champ d'immortelle gloire. Les vieux morts de Sparte s'éveilleront et feront trembler le sol sous le pied des Turcs épouvantés; l'ombre de Diacos (1) entendra avec une grande joie le bruit retentissant du mousquet! »

En effet, les barbares traversent bientôt le fleuve en foule; les hommes crient, les chevaux hennissent, les adversaires sont en présence. A partir de ce moment, la fantaisie du poète s'empare des moindres détails de l'action, et en compose toute une petite épopée.

« Au-devant de tous, un derviche s'avance; il presse de l'éperon le flanc de son coursier. — Où vas-tu? lui crie Odyssée, fils d'Androutzos.

« — Je vais là où se trouvent les ennemis du prophète; je veux chanter Allah sur leurs cadavres!

« — O fils du prophète, reprend Odyssée, là où tu vas, il n'y a ni minaret ni mosquée, mais un bon fusil qui parle. Écoute sa voix.

« Soudain le derviche, lâchant ses rênes et son sabre, se renverse en arrière et roule sur la terre, qu'il baigne de son sang. »

Après toute une journée de lutte sanglante, la nuit tombe enfin. « Le métal luisant des armes ne brille plus; les monts, les bois, les abîmes sont silencieux. Les Turcs, semblables à des loups affamés, ont resserré leurs lignes autour du misérable khan. » Bientôt le sommeil, « frère de la mort, » s'empare d'eux. Le pacha lui-même, après une longue résistance, s'endort sur les épais coussins qui couvrent le sol de sa tente. A peine a-t-il fermé les yeux que l'ombre du derviche atteint au début de la journée lui apparaît et dit : « Ne crains rien, ô pacha, je suis le messager d'une bonne nouvelle; réjouis-toi, tu seras vainqueur des Grecs! — Et ce disant, le mort s'éloigna de son ami en lui jetant un regard plein de sarcasme. — Tu souris, ô pacha! murmura-t-il entre ses lèvres blêmes avant de disparaître; à ton réveil, tu verseras des larmes noires. »

Par ces derniers vers, l'auteur veut dire sans doute que quelque démon favorable aux Hellènes revêtit la forme du derviche pour inspirer au pacha une sécurité funeste, en lui prédisant une victoire qu'il ne devait pas remporter. L'apparition de ce fantôme prouve l'attrait que le merveilleux exerce sur l'imagination des Grecs, et la foi que ces derniers ajoutent aux rêves, arme puissante, disent-ils, dont les êtres surnaturels font usage pour prémunir les hommes contre les périls du lendemain ou pour les pousser à leur perte. On rencontre encore dans l'intérieur de la Grèce, en Épire surtout, des

(1) L'un des chefs grecs dont le nom revient le plus souvent dans les romances populaires.

femmes qui font métier de sorcellerie et prétendent posséder la science mystérieuse de l'interprétation des songes. Les gens du peuple ont à ce sujet une foule de croyances singulières. De même qu'ils s'imaginent que l'eau de certaines sources, qu'ils appellent *agiasma*, et devant lesquelles ils ne s'arrêtent jamais sans y plonger la tête, a la vertu de prévenir ou de guérir les maladies, ils croient aussi que l'ombre de certains arbres fait naître des songes tristes ou sourians, qu'il est des lieux, consacrés depuis plusieurs siècles par la superstition, où il faut aller dormir pour connaître l'avenir d'une façon certaine, et lorsqu'un pressentiment les tourmente ou qu'une inquiétude vague les agite, ils vont passer la nuit dans une église, afin de procurer à leur sommeil quelque apparition rassurante.

Le lendemain donc, le pacha, comptant sur la perfide promesse de l'ombre, livra de nouveau bataille; mais la poignée de braves renfermée dans les murailles du khan sortit triomphante de cette lutte inégale. Les vainqueurs n'eurent qu'une seule perte à déplorer, et le poète rend ce touchant hommage à l'unique victime de cette chaude affaire :

« Il est minuit; la lune et son cortége d'étoiles éclairent le sombre firmament; tout est silencieux; dans le lointain seulement, quelques détonations attardées troublent encore les échos.

« Il est minuit; les klephtes, sans rien dire, creusent les froides entrailles de la terre; ils ensevelissent un de leurs compagnons. Nulle fleur ne servira d'oreiller à sa tête, nulle branche verdoyante n'invitera les oiseaux à venir chanter près de lui.

« Sur cette tombe, l'encens ne brûle point; le psaume des morts ne répand pas sa triste mélodie; je n'entends pas non plus, ô vaillant Caplani, les gémissemens de ta mère! »

Cette dernière scène, pleine de charme et de poésie, jette une ombre de douce tristesse sur ce petit drame militaire, qu'elle termine fort naturellement, car les klephtes avaient coutume d'ensevelir leurs morts sur le champ de bataille même, et pour ne point faillir à l'accomplissement de ce devoir, ils s'exposèrent plus d'une fois à voir leur triomphe se changer en défaite, grâce au retour subit d'un ennemi plus nombreux. La privation de sépulture est aux yeux des Grecs la plus lamentable des infortunes; la condition des corps non ensevelis, exposés aux intempéries de l'air et à l'avidité des bêtes sauvages, excite en eux plus de terreurs que la mort elle-même. Ils croient que les âmes des malheureux dont le corps n'a point eu de funérailles errent éternellement au fond des solitudes, le long des fleuves, sur les bords de la mer, implorant sans cesse des prières, impuissantes d'ailleurs à terminer leur supplice. De leur côté, les Turcs ne manquaient jamais de trancher la tête aux cada-

vres des Grecs restés en leur pouvoir, et d'exposer ce hideux trophée aux injures et aux profanations d'une populace fanatique. De toutes les chances de la guerre, c'était celle que les klephtes redoutaient le plus. Aussi, lorsqu'ils étaient obligés de s'éloigner précipitamment du lieu du combat, emportaient-ils sur leurs épaules leurs blessés et leurs morts; si la nécessité d'une fuite rapide les obligeait de renoncer à ce précieux fardeau, ils n'hésitaient pas à décapiter de leurs propres mains leurs compagnons d'armes, alors même que ces malheureux n'avaient pas achevé de rendre le dernier soupir.

A voir l'inquiétude immense qui agite le peuple grec au sujet de la destinée des âmes dans l'autre monde, le soin superstitieux qu'il apporte à l'accomplissement des cérémonies funèbres dans la crainte que la moindre omission ne procure aux mânes du défunt les plus sinistres infortunes, on pourrait croire que la pensée de la mort excite en lui des terreurs et une appréhension toutes particulières. Loin de là, cette pensée est familière à ce peuple, elle l'accompagne partout, jusque dans ses réjouissances publiques, et si elle jette parfois sur son imagination une teinte de mélancolie, elle ne lui cause ni trouble ni frayeur. Voici un singulier exemple de ce que nous avançons. — Le jour de Saint-George, nous entrâmes dans un petit village qui porte le nom de ce saint, vénéré par toute la Grèce; les habitans de ce village, situé au fond des montagnes de la Laconie, célébraient la fête de leur patron et dansaient sur la place publique, aux portes de leur chétive église, autour d'une estrade sur laquelle deux ou trois musiciens chantaient en s'accompagnant d'un instrument discord et sauvage. Écoutez les étranges paroles de ce chant dont on répétait en chœur le refrain monotone :

« Réjouissez-vous, jeunes gens et jeunes filles; voici le soir qui vient; Charon compte nos jours un à un.

« Dansons sur cette terre qui doit nous dévorer.

« — Charon n'a ni discrétion ni pitié; il prend les vieillards, il prend les petits enfans sur le sein des nourrices...

« — Sous cette terre, nous descendrons tous un jour. Elle dévore sous les grands arbres les jeunes gens et les pallikares, et sous les fleurs, les belles jeunes filles...

« — Réjouissez-vous, jeunes gens et jeunes filles. Charon est résolu à ne pas laisser une âme sur la terre (1). »

Et les montagnards de Laconie qui dansaient au refrain de cette funèbre antienne avaient le regard joyeux et le sourire aux lèvres.

(1) Nous ne possédions que quelques fragmens de cette chanson, que nous avons retrouvée tout entière dans un opuscule sur la poésie grecque populaire, récemment publié à Athènes par M. Sp. Zampélio.

On voit maintenant combien les chants inspirés à Zalokostas par la pensée de la mort devaient répondre au sentiment populaire : ceux où il célébrait les joies du combat ne rencontraient pas de moins nombreux échos; mais faut-il le suivre pas à pas sur tous les champs de bataille où il a servi, le mousquet à la main, la cause de l'indépendance? Selon les chances capricieuses de la guerre, Zalokostas passe sans cesse de la Roumélie en Morée, de la Morée en Roumélie, un jour poursuivant les Turcs, et l'autre poursuivi par eux, errant tout à la fois en trouvère et en paladin, se battant toute la journée, et le soir charmant ses compagnons d'armes par la peinture de leurs propres exploits. Tantôt il fuit dans les montagnes, sans ressources et presque découragé; tantôt il entre victorieusement dans une ville, chantant une ode à la liberté. Sans entrer dans tous les détails de sa vie militaire, on peut en rapporter cependant ici les épisodes les plus saillans. A la tête de quelques partisans déterminés, Zalokostas guerroyait en Étolie vers la fin de l'année 1824. Surpris un jour par une nombreuse troupe de Turcs, près du village de Machala, il n'hésita point à accepter la bataille. Presque au début de l'action, il vit tomber à ses côtés un jeune homme du nom de Nasos, auquel il avait voué une amitié toute particulière. Les périls de ce combat inégal ne l'empêchèrent pas de rendre à son ami les derniers devoirs. Il lui ferma les yeux, tourna son visage du côté de l'orient, et jeta sur son cadavre la cape de poils de chèvre que portent les Albanais. Il allait s'éloigner, lorsqu'une jeune femme, que le pauvre Nasos avait épousée quelques jours auparavant, accourut cherchant partout son mari dans la mêlée. Zalokostas se contenta de lui montrer du doigt le manteau qui couvrait le cadavre. A ce signe, la jeune femme éperdue se jette sur le corps inanimé de Nasos, couvre ses lèvres de baisers, et, saisissant le sabre que le mort tenait encore dans sa main crispée, elle veut mettre fin à ses jours. Zalokostas l'arrête, lutte un instant avec elle et parvient à la désarmer; mais, pendant ce court espace de temps, il avait été séparé du reste de sa troupe : une nuée d'ennemis l'environne, il est fait prisonnier et conduit dans la forteresse de Vrachori (1). La nuit suivante, ayant réussi à ébranler l'un des barreaux de la fenêtre étroite de sa prison, il fixa solidement à l'autre l'extrémité de la ceinture démesurément longue qu'il portait autour de la taille, et qui fait partie du costume des pallikares; puis il se laissa glisser le long de la muraille. Il ne put atteindre le sol qu'en se laissant tomber d'une assez grande hauteur; le bruit de sa chute réveilla une sentinelle qui fit feu au hasard, et qui donna ainsi l'alarme à toute la garnison. Le jour

(1) Ville principale de l'Étolie.

commençait à poindre; le fugitif n'eut que le temps de se jeter dans un marécage où il resta toute la journée, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles et caché dans une épaisse touffe de joncs. Le soir seulement, il osa quitter ce dangereux abri, et il se rendit à Missolonghi, que les musulmans assiégèrent peu de temps après (1825). Pendant ce siége, qui coûta à la Grèce son sang le plus généreux, Zalokostas se distingua par un trait d'audace vraiment héroïque. Au bout de plusieurs mois de blocus, la ville était réduite aux dernières extrémités; ses défenseurs, décimés par la faim, les maladies et le feu de l'ennemi, suffisaient à peine à la garde des murs. Un soir, de grands feux, allumés sur le sommet des monts qui bornent au nord la plaine de Missolonghi, annoncèrent aux assiégés qu'un renfort inespéré leur arrivait de ce côté; mais il y avait peu d'espoir que ceux qui venaient ainsi à leur secours parvinssent à traverser les lignes ottomanes : il s'agissait donc de leur frayer un passage. A la faveur d'une nuit profondément obscure, Zalokostas, accompagné d'un seul homme et chargé de matières incendiaires, sortit de la ville, trompa les avant-postes ennemis en leur adressant la parole en albanais, et pénétra au centre même du camp. Ayant choisi l'endroit où les tentes se trouvaient le plus rapprochées les unes des autres, il entoura l'un de ces abris de résine et de poix, y mit le feu et s'éloigna. Il comptait que l'incendie gagnerait de proche en proche et pratiquerait une large trouée, à travers laquelle le renfort si ardemment désiré pourrait passer peut-être en profitant du tumulte et de la confusion que cet accident ne manquerait pas de faire naître parmi les Turcs. Son compagnon ayant été reconnu par un soldat et tué d'un coup de pistolet, Zalokostas le vengea sur l'heure, chargea sur ses épaules le cadavre de son ami, et put regagner la ville, grâce au désordre causé par l'explosion de l'incendie. Malheureusement le temps était très calme, le feu se propageait lentement, une pluie torrentielle survint, les flammes furent éteintes, et la ville ne put être secourue.

Quelques semaines plus tard, les Missolonghiotes au désespoir effectuèrent cette sortie qui est restée justement célèbre. Le soldat-poète était de la troupe héroïque qui chercha à se faire jour l'épée à la main à travers les Turcs, et qui fut aux trois quarts massacrée. Après avoir erré quelque temps dans les montagnes du canton de Zigos, il rencontra un petit nombre de Souliotes avec lesquels il réussit à traverser le golfe de Lépante sur une barque abandonnée. Ils rejoignirent ensemble à Nauplie le fameux partisan Caraïskakis, qui venait d'être investi par le gouvernement du commandement des armées de terre et chargé de déloger les Turcs de l'acropole d'Athènes. Zalokostas échappa ainsi à tous les dangers; on le verra

regretter plus tard de n'avoir pas été atteint, comme tant d'autres, par une balle ennemie.

Après la pacification de la Grèce, il entra au service du roi Othon. Il semble que l'heureuse étoile qui l'avait constamment protégé pendant dix années d'une existence pleine d'aventures et de périls l'ait abandonné à partir du jour où sa vie cessa d'être exposée à la chance des batailles. En effet, malgré sa réputation de bravoure et sa renommée de poète, il ne sortit pas des grades subalternes de l'armée, et il fut aussi frappé alors dans ses affections les plus chères par la perte d'un enfant tendrement aimé. La douleur profonde qu'il ressentit lui inspira les stances suivantes adressées à la lune :

« O lune bien-aimée, tu ne souffres pas, et je souffre; pourquoi donc parais-tu si triste là-haut dans le ciel?

« Toi qui répands tes rayons d'or sur la terre et de magiques enchantemens sur les flots, pourquoi m'enveloppes-tu d'une lueur si pâle que je ressemble à un trépassé dans son tombeau?

« O lune, parmi les anges qui habitent tes royaumes, mon ange n'est-il pas? Et n'est-ce pas un baiser de tes lèvres que ta lumière m'apporte?

« Écoute ma prière, prends ce soupir, et dis à mon enfant que mon âme dort avec lui sous la terre. Et s'il veut savoir quand mes maux finiront, réponds-lui qu'ils ne seront terminés que lorsque tes rayons bleus rencontreront ma tombe. »

Ce fut pour le talent de Zalokostas l'occasion d'une remarquable transformation. L'enthousiasme de la liberté, l'enivrement du combat, l'éclat des aventures guerrières, s'effacent en lui devant le sentiment de douleur qui l'absorbe. Sa muse se replie tristement sur elle-même, et en même temps rencontre des inspirations plus pénétrantes, qui se traduisent en de moins rudes accens. De cette époque datent ses meilleures poésies fugitives. Il en est une, *le Poète*, dans laquelle Zalokostas fait allusion à lui-même et au pressentiment de sa fin prochaine :

« L'étoile du matin tremble à l'horizon; les coteaux, les bois, les montagnes ne sont encore que des ombres douteuses; les prés s'abreuvent de la rosée nocturne; le rossignol chante, et de blanches lueurs paraissent et disparaissent sur les vagues irisées de la mer.

« Les esprits invisibles tressent des couronnes d'or sur le sommet des monts, et les anges concourent à ce mystérieux travail. Tout est parfum, fleurs, feuilles et branches.

« Assis près d'une source, un jeune homme, un poète, promène un regard distrait sur les vagues objets de la terre; il soupire et s'entretient avec la solitude.

« O triste nuit, quelle magie tu exerçais sur moi, et de quelle joie tu me pénétrais lorsque j'étais auprès de ma bien-aimée! Aujourd'hui, tandis que

les couples d'oiseaux conversent au fond des bois touffus, moi, je poursuis dans les déserts un fantôme qui m'échappe.

« On l'appelait Chryso, elle était jeune et belle : à quoi lui ont servi la beauté, la jeunesse en face de l'injuste Parque? L'impitoyable Charon, ce froid chasseur, la vit et la prit.

« O vous qui l'avez connue, sources, forêts, oiseaux et fleurs, ne dites pas que je suis insensible, si vous me voyez encore de ce monde à travers lequel je me traîne comme un spectre. Je voudrais mourir, car la vie est un tourment, et la mort une fête.

« Charon l'entendit : les amandiers n'ont pas encore refleuri dans les champs, et déjà le jeune homme dort sous la terre près de Chryso.

« Deux arbres mystérieusement accouplés ombragent cette double tombe, et lorsque le vent passe, ils s'inclinent l'un vers l'autre comme pour un baiser. »

L'œuvre capitale de Zalokostas, celle qui lui a coûté le plus d'efforts et qui a le plus contribué à sa renommée, est un poème intitulé : *Armatoles et Klephtes.* L'antagonisme du klephte et de l'armatole ne fut pas une des moindres calamités que la Grèce asservie eut à subir. L'armatole était une sorte de grand feudataire, institué pour la première fois sous le règne de Soliman II et chargé d'administrer dans de certaines limites les terres soumises à sa juridiction, de veiller à la sûreté des routes, de maintenir la tranquillité du pays, de réprimer la continuelle effervescence des populations chrétiennes. Sa charge était héréditaire. Le but de cette institution avait été de donner une sorte de satisfaction au sentiment national du peuple conquis : satisfaction illusoire, car, pour conserver ses biens et sa dignité, l'armatole se voyait forcé de pactiser sans cesse avec l'oppresseur. Quand il était las de servir les Turcs, ou qu'il avait quelque injure à venger, il se faisait klephte. Ce dernier était au contraire l'homme libre par excellence, l'ennemi juré de tout ce qui tenait au conquérant de près ou de loin. Le klephte et l'armatole se trouvaient donc sans cesse aux prises; par malheur, il arrivait souvent que l'un sous le prétexte de la tranquillité publique, et l'autre sous celui de la liberté, cachaient des querelles particulières et ne cherchaient qu'à terminer les armes à la main d'antiques haines de famille. Ils entretenaient ainsi une sorte de guerre civile presque aussi funeste au pays que la domination musulmane elle-même. Cette période de l'histoire des Grecs est fort obscure; elle ne nous est guère connue que par la poésie populaire, qui, fidèle interprète du sentiment national, jette un romanesque intérêt sur le klephte, vaillant, généreux, indompté, fuyant l'oppression dans le désert et préférant la compagnie des aigles et des loups à celle des Turcs. Zalokostas a puisé, dans le souvenir traditionnel de ces dissensions intestines, le sujet de son meilleur et dernier poème. Il le dédie aux

mânes de cet enfant qu'il devait rejoindre prématurément dans la tombe. La scène se passe en Épire, à Janina. L'âme du poète, en se reportant vers l'âpre berceau de sa première jeunesse, retrouve la séve et la vigueur de ses inspirations d'autrefois. Voici l'invocation qui lui sert de début :

« O muses, lumières divines de l'esprit, dissipez un instant les ténèbres du passé et soulevez à mes yeux le voile qui couvre le temps de notre esclavage! Transportez-moi sur le sol sacré de l'Épire, au fond de ses montagnes saintes. O Temps, et toi, Mort, fléaux du monde, laissez-moi puiser aujourd'hui dans le trésor de votre double richesse, toi dans les pages mystérieuses de ton livre, et toi dans les froides tombes.

« Je vois le mont Tmara (1), la neige couvre les forêts du sein desquelles son fier sommet s'élance; je vois le lac alimenté par les ondes noires du Cocyte, et l'île sur laquelle la résidence d'été et les palais efféminés d'un féroce pacha s'élèveront plus tard. Une tour apparaît seule en ces lieux, la tour triangulaire d'un armatole. »

Là vivait, puissant et heureux, l'armatole Chloros, régnant sans conteste sur les contrées environnantes. Cette paisible existence dura jusqu'au jour où il donna la main de Despo, sa fille, au brave Kentros. Parmi les hommes d'armes du vieux chef, il en était un, Photos, qui, violemment épris de Despo, avait osé la demander à son père, lui, le serviteur, le soldat aux gages de Chloros. « Eh quoi! lui avait répondu ce dernier, si je te prends pour gendre, qui dressera ma table? Qui aura soin de faire luire le fourreau de mon sabre et le canon de ma carabine? » Irrité de cette réponse dédaigneuse, le jeune homme, pendant qu'on célébrait les noces de Despo, se sauva dans la montagne, s'y fit klephte, et se mit à ravager sans relâche les terres de son ancien maître. Lamprinos, fils de l'armatole, et Kentros essayèrent vainement de délivrer le pays de cet hôte dangereux. Photos, à la tête d'une audacieuse bande, les repoussa toujours; les ayant enfin attirés dans une embuscade, il les conduisit chargés de chaînes au fond des gorges du Midjikelli (2).

« D'épaisses nuées s'amassent et noircissent le ciel; l'ouragan court sur les abîmes, les chênes déracinés roulent en bas dans la plaine, et les oiseaux s'envolent de toutes parts à la recherche d'un asile.

« Au sein d'un étroit vallon protégé par les rochers et par un bois de sapins aux feuilles épineuses, l'invincible klephte a établi son *liméri*. Là, il règne et couve dans son sein le feu sacré qui doit un jour embraser et rajeunir la Grèce. Ses soldats veillent sur ses prisonniers, qu'ils accablent de tourmens et d'injures. »

(1) Haute montagne en face de Janina.
(2) Autre montagne à quelques lieues de Janina.

A la faveur de la tempête, Kissas, protopallikare (1) de Chloros, réussit, sous le costume d'un paysan, à pénétrer dans le *liméri*, espérant trouver un stratagème pour sauver ses amis. Les klephtes le reconnaissent et lui font subir les plus cruels supplices. « Photos, s'écrie l'infortuné, si tu crois au Christ, si tu as encore quelque espoir de sauver ton âme, ne me laisse pas mourir avec mes péchés, fais-moi venir un confesseur. » Photos n'a point hâte de terminer les jours de ses captifs; il veut jouir longuement de leurs douleurs. Le poète redescend alors dans la demeure désolée de l'armatole.

« Tout auprès du *pyrgos*, il est un petit sanctuaire. Une lampe de cuivre y brûle entre l'image pensive d'un saint et la boîte peinte où le passant dépose son humble offrande pour l'encens et la cire. Devant l'image, une jeune femme est debout, les mains croisées dans l'attitude de la prière; elle attache un morne regard sur la face dorée du bienheureux.

« Elle ne peut prier; son cœur est en proie à mille tortures; son âme rêve la vengeance. La douleur a flétri l'éclat de ses vingt ans, comme le souffle du vent flétrit la fleur du narcisse; mais, sous son teint pâle, ses traits ont conservé leur délicate beauté.

« Soudain un bruit d'armes et de pas se fait entendre. Le vieil armatole entre dans le temple; à la sauvage expression de son visage, il est aisé de deviner qu'une tempête de passions couve dans son sein. Sa chevelure toute blanche s'échappe de son feutre pourpre et tombe en boucles épaisses sur ses larges épaules. La poignée de son sabre frappe ses genoux; il est fort comme un jeune homme.

« — Despo, dit-il, les ténèbres de la nuit ont achevé la moitié de leur course; il est temps de te reposer. — Mon père, la douleur ne dort pas; la vengeance ne laisse pas l'esprit en repos. Kissas, notre fidèle Kissas, est dans le *liméri* des klephtes; il n'a pas délivré mon frère, il n'a pas tué le meurtrier de Kentros. Le lendemain de mes noces, j'ai pris des habits de deuil.

« Soudain son cœur s'enflamme, la colère sillonne son front et fait trembler convulsivement ses lèvres, des éclairs jaillissent de ses yeux. — Mon père, l'âme de Kentros erre et soupire dans quelque solitude ignorée, sur une terre non purifiée par l'encens. Jusques à quand verserons-nous des pleurs inutiles? Courons le venger; son sang nous appelle. »

Cette douleur sans larmes, ce courroux viril, sont bien dans les traditions de la poésie populaire de la Grèce, traditions dont Zalokostas ne s'éloigne jamais, et dans lesquelles il trouve sa force et son originalité. La femme, telle que les improvisateurs l'ont chantée, est une création toute spéciale de la muse des Grecs modernes. Le patriotisme, le dévouement et une mâle pudeur sont ses premiers attributs. L'amour conjugal et l'amour maternel se confondent dans son cœur avec l'amour de la patrie; elle n'aime son mari que parce

(1) Sorte d'aide-de-camp.

qu'il combat pour la liberté; elle n'élève son enfant qu'en vue des luttes où elle espère qu'il se distinguera quelque jour. Les vertus humbles et douces du foyer domestique, la grâce et le charme de la créature délicate, sensible et faible sont étrangers à ce type tout héroïque. Loin de s'abandonner à de vaines plaintes, Despo se redresse et crie aux armes. Elle préside aux préparatifs du combat, excite les guerriers et distribue les panoplies décrochées par elle de la muraille, tandis que sa vieille mère prie et pleure dans son oratoire. Enfin Chloros donne le signal du départ.

A peine l'armatole et ses soldats ont-ils traversé le lac qu'ils rencontrent inopinément ceux qu'ils allaient secourir, et qu'un klephte du nom de Dimaras, touché de leurs souffrances, avait délivrés pendant la nuit. Ils reprennent tous ensemble le chemin de la montagne dans l'intention de livrer à leur ennemi une de ces homériques batailles dont l'Épire a été si souvent le théâtre.

« Déjà les forêts se dépouillent de l'ombre de la nuit, et le soleil éclaire de ses premiers rayons les gorges du Midjikelli. Pas un souffle n'agite le bois silencieux; le torrent seul gronde au bas de la montagne. Sur la cime de chaque rocher, à l'entrée de chaque défilé, d'invisibles sentinelles veillent, tandis que leurs compagnons reposent encore sur leur couche de feuilles sèches. Photos est le neuvième; il dort au milieu d'eux. Sa main gauche est crispée sur la poignée de son sabre, sa droite serre la crosse dorée d'un pistolet. Le sommeil l'a surpris dans un accès d'étrange joie, et le sourire amer de son âme est gravé sur sa figure.

« Ils dorment sans crainte, et cependant les armatoles, habitués aux abîmes, sont déjà près d'eux. Dimaras, le sauveur de Kentros, les a guidés à travers d'infranchissables ravins, par des sentiers secrets... Le voici donc, ce lieu terrible où nul rayon ne pénètre, où les klephtes dorment, où les louves gardent leurs couvées! Le feu commence, le sang coule, les cris des combattans font tressaillir la montagne. O toi! lecteur qui aimes ta patrie, tu as horreur de cette inimitié qui pousse des frères à s'entre-tuer. Détourne ton regard de cette scène de carnage.

Le poème finit par ce gracieux tableau du retour des armatoles vainqueurs :

« Le soleil au déclin de sa course argente les flots paisibles du lac, au milieu duquel l'île verdoyante sourit. Le *pyrgos* s'élève sur le rivage sablonneux; il apparaît de loin comme une forme magique. Debout sur le rempart, Despo, prodige de beauté, blanche, pâle, immobile comme un marbre, a les yeux fixés sur le bord opposé, du côté des forêts.

« Soudain une barque quitte le rivage et ride la surface des eaux; la proue divise les flots, et la poupe laisse après elle un sillon d'écume. Le cliquetis des armes retentit, l'or étincelle aux rayons du soleil couchant; mais dans la barque règne un silence profond. Hélas! pourquoi nul chant de victoire ne se fait-il entendre?

« Despo compte le nombre de ceux qui reviennent, elle en compte douze, elle compte encore : un seul manque, elle tremble ; mais bientôt elle reconnaît Kentros, Lamprinos et Chloros. Déjà l'esquif, ralentissant la rapidité de sa course, approche de la terre, et Despo, tirant de son sein des fleurs récemment cueillies, les répand, précieuse récompense, sur le groupe des vainqueurs.

« Puis elle jette sur un cadavre trois odorantes tubéreuses. Généreux Dimaras! quel est le cœur que ta mort laisse solitaire? quel est le flambeau nuptial que ton trépas éteint? Que n'ai-je pu, moi aussi, parcourant le champ de bataille d'un pas rapide, mais combattant pour une meilleure cause, mourir et recevoir pour prix de ma valeur des fleurs tombées des mains de ma bien-aimée! »

La dernière œuvre de Zalokostas fut couronnée par l'académie d'Athènes ; cette couronne ne s'adressait plus qu'à une tombe : le poète était mort depuis quelques mois, sans avoir joui du triomphe qui consacrait la célébrité et la popularité de son nom (1).

III.

L'idiome vulgaire qu'a employé Zalokostas n'est plus celui des poètes athéniens de nos jours. Depuis trente ans, cet idiome s'est peu à peu modifié; il s'est débarrassé des locutions étrangères et des empreintes barbares qui le défiguraient; il s'est transformé progressivement en une langue pure, grammaticale, mélodieuse, qui se perfectionne et s'enrichit chaque jour en puisant aux trésors du dialecte antique. L'école dont fait partie Zalokostas, et que les Athéniens appellent *vulgariste*, cède la place à un nouveau cycle qui compte parmi ses poètes les plus corrects et les plus élégans M. Orphanidis. Ce dernier est de Smyrne; par la forme, la couleur et l'image, il diffère du poète de Janina autant que le ciel voluptueux et doux de sa patrie diffère du ciel austère de l'Épire. Au fond, la source de son inspiration est la même; mais le théâtre et la mise en scène changent et se revêtent d'une parure plus harmonieuse et plus étudiée. Du sauvage séjour habité par les klephtes, nous entrons

(1) Zalokostas avait de son vivant publié dans la *Pandore* un certain nombre de pièces détachées. Après sa mort, ses œuvres ont été recueillies en 1859 par les soins de quelques amis et de sa veuve. Celle-ci a inscrit en tête du volume les lignes suivantes : « En publiant les œuvres complètes de mon bien-aimé Zalokostas, je regarde comme mon premier devoir de remercier la patrie du concours si délicat et si généreux qu'elle a prêté à cette publication. L'enthousiaste coopération de mes compatriotes, l'empressement de tous à subvenir aux frais de cet ouvrage, sont la plus douce récompense que puisse envier l'ombre de mon Zalokostas, le plus grand honneur fait à sa mémoire, la fierté de mes tristes et derniers jours. Cette œuvre est donc la propriété de la nation; c'est un enfant orphelin qu'elle adopte, et que je lui confie tout baigné de mes larmes. »

dans l'une des contrées les plus séduisantes de la Hellade, contrée que M. Orphanidis (1) a parcourue tout à la fois en poète et en naturaliste, cueillant le jour des fleurs près des fontaines que d'antiques traditions ont rendues sacrées en Phocide et en Béotie, et le soir écoutant les superstitieuses légendes racontées par les gens du pays. Au retour de ce voyage et sous l'impression qu'il en avait gardée, il écrivit le poème d'*Anna et Phloros ou la Tour de Pétra* (2). L'action se passe au pied du vert Hélicon, non loin de la ville de Livadie, que les Grecs appellent l'*humide* à cause des sources nombreuses qu'elle renferme, du torrent qui baigne ses murs et des neiges du Parnasse, qui la couronnent dans le lointain. Nous avons nous-même visité le paysage dans lequel l'auteur a encadré son récit, et, par un singulier hasard, nous avons aussi entendu raconter la légende que M. Orphanidis a prise pour canevas de son poème.

On sait que l'Hélicon est une montagne de la Béotie dont les anciens avaient fait l'un des séjours préférés des muses. Au dire de l'historien Pausanias, nulle plante vénéneuse n'en souillait le sol, et les vipères elles-mêmes, endormies sur ces tièdes coteaux, ne se nourrissaient que d'herbes inoffensives et parfumées qui ôtaient tout danger à leurs morsures. Apollon, Mercure, Bacchus, Orphée, Hésiode avaient leurs statues sous les arbres d'un bois sacré où s'élevait un temple que les plus grands artistes s'étaient plu à embellir de leurs chefs-d'œuvre. De ces splendeurs, il ne reste aujourd'hui qu'un poétique souvenir; mais la nature n'a pas changé, les vallons y sont toujours pleins de fraîcheur, de parfums et d'ombrages : un bois touffu, sur la lisière duquel on rencontre les ruines mélancoliques d'un petit monastère, couvre le penchant du mont; plus haut, une assise de rochers chaudement colorée par le soleil se dresse, comme pour garantir la vallée du souffle des orages et empêcher que, la nuit, quelque rafale n'emporte au loin les célestes fantômes des neuf sœurs. La végétation luxuriante de l'Hélicon forme un contraste frappant avec la désolante aridité de presque toutes les montagnes de la Grèce, qui semble avoir perdu ses fleuves et ses forêts en même temps que ses dieux. A une demi-journée de marche, au pied du Parnasse, la ville de Livadie, se détachant avec élégance sur un fond de rochers sombres, serpente en amphithéâtre autour d'un tertre élevé et montre au loin ses coupoles byzantines et ses minarets élancés. Sur la route de Thèbes à Livadie, à quelque distance du mont Hélicon, l'on aperçoit une ruine qui date du moyen âge et dont les murs semblent avoir été noircis par le feu. Je passais en cet

(1) Il occupe à l'académie d'Athènes une chaire de botanique.
(2) Publié pour la première fois à Athènes, chez Vilara, 1855.

endroit un soir d'automne (1854), accompagné d'un Thébain, mon hôte de la veille, qui se rendait à Livadie comme moi. J'invitai mon compagnon de route à monter sur cette ruine, afin de mieux contempler le soleil qui se couchait derrière les cimes lointaines de l'Eubée. Le Thébain refusa obstinément et me dit que ces lieux étaient hantés par les esprits, que personne n'osait s'y arrêter, à l'exception toutefois des pâtres, qui passent en Grèce pour entretenir avec les êtres surnaturels un commerce assidu. Il me raconta même que, l'année précédente, un voyageur, parvenu au sommet de ces vieilles murailles, fut pris d'un inexplicable vertige, et se précipita dans l'abîme la tête la première. Il s'engagea ensuite dans un long récit d'histoires fantastiques; mais comme ces histoires composent précisément le fonds du poème qui a commencé la réputation de M. Orphanidis, c'est à ce dernier qu'il faut emprunter le récit de la romanesque aventure dont ces lieux furent le théâtre, suivant la foi populaire.

« Une tour de forme barbare s'élève sur le chemin de Thèbes; elle domine la plaine du Copaïs, où l'azur du ciel se reflète çà et là dans les eaux. Les chouettes chantent assises sur les corniches du toit; les hibous, qui parlent dans le désert, ont leurs nids sous les balcons. Lorsque la lune, pâle, à demi noyée dans un océan de vapeurs, éclaire faiblement la campagne, on aperçoit un fantôme errant sur le pyrgos solitaire. Ce fantôme est celui d'une jeune fille vêtue d'une robe blanche qui tombe jusqu'à ses pieds : ses cheveux sont épars; ses traits, d'une beauté divine, expriment l'épouvante. Elle parcourt du sommet à la base, avec l'adresse et la légèreté des ombres, ce vieux donjon que le moindre vent fait trembler comme un cyprès et vibrer comme une lyre; elle agite les bras avec désespoir, comme pour demander du secours contre un pressant danger, apparaissant et disparaissant entre les créneaux, les balcons ciselés et les brèches béantes de la tour. Puis, se montrant à une fenêtre tournée vers l'orient, elle se penche au dehors et s'élance dans le vide en poussant un cri terrible que les échos des vallées répètent mille fois. »

Souvent aussi c'est un bruit d'armes, un éclat de rire confus; puis le tumulte cesse, et, par la muraille éventrée, une longue file de chevaux, de forme étrange, s'échappent emportant des cavaliers penchés sur leurs noires encolures; leurs sabots font jaillir des éclairs, leur galop retentit comme la foudre. Ils vont se précipiter dans les ravins du côté de Thèbes. Ce donjon était, il y a quelques siècles, la demeure d'un sinistre personnage, reflet un peu pâle des sombres héros de Byron, quoi qu'en dise M. Orphanidis, qui se défend quelque part d'avoir cherché à imiter le poète anglais. Cet homme, aussi beau que pervers, aussi riche que cruel, avait abordé les rivages de la Grèce seul, sur une barque légère, au milieu d'une

affreuse tempête. On ne savait de lui que deux choses : qu'il était de Venise et qu'il s'appelait Antonelli. Il n'avait pas tardé à se faire l'ami des Turcs, à imiter leur conduite, à remplir la contrée du bruit de ses orgies et de ses crimes. Aussi était-il l'effroi des citoyens paisibles, des femmes honnêtes et des vierges pudiques. Parmi ces dernières, il en était une pour laquelle Antonelli avait conçu une passion violente. Fille du vieux Lampros, riche habitant de Livadie, elle se nommait Anna, et elle était fiancée à un pallikare qu'elle aimait, Phloros. La veille du jour fixé pour le mariage, Antonelli entra dans Livadie, suivi d'une troupe nombreuse de cavaliers; il se rendit chez le toparque, homme toujours prêt à seconder une criminelle entreprise.

« La demeure de Lampros est toute en mouvement; la foule des amis et des proches remplit les vastes salles, et de nombreux serviteurs gardent les portes du vestibule. Les jeunes filles de Livadie, compagnes familières d'Anna, se sont assemblées et lui apportent la robe nuptiale, en chantant les couplets d'usage. Déjà le prêtre appelé dans la maison du père pour cette cérémonie a revêtu sa chape d'or, et les cierges de cire blanche brillent pour l'hyménée; déjà Phloros tient dans sa main la main tremblante d'Anna, lorsqu'un bruit effrayant se fait entendre autour de la maison; un cliquetis d'armes, des cris de soldats, jettent la terreur dans l'âme des conviés; la parole expire sur les lèvres du prêtre prêt à bénir les nouveaux époux. »

Au même instant, les satellites du toparque, à l'instigation d'Antonelli, font irruption dans la salle, se jettent sur le vieux Lampros, qu'ils entraînent, chargé de chaînes, sous une accusation mensongère. La jeune fille reste plongée dans le deuil, le sommeil la fuit: si parfois ses paupières appesanties se ferment, des songes affreux éloignent d'elle le repos et la forcent à déserter sa couche. Son père lui apparaît mort et baigné de sang. La pauvre enfant veut crier, mais un baiser de glace rend sa bouche muette. Alors le mort redevient vivant, et le vieillard doux et vénérable bénit sa fille avec un geste d'inexprimable tendresse.

Après plusieurs jours de désespoir et d'angoisse, Anna reçut un billet écrit d'une main inconnue. Ce billet lui assignait pour la nuit suivante un rendez-vous à l'antre de Trophonius; on lui promettait, si elle consentait à s'y rendre seule, de lui indiquer un moyen de sauver son père, encore vivant au fond des prisons du toparque. Anna, dont l'âme droite et pure ne soupçonnait nulle part la perfidie, n'hésita point à accepter cette mystérieuse entrevue. Elle courut s'agenouiller aux pieds de la madone, qui a son autel dans l'intérieur de toutes les familles grecques. Au moment où les premières paroles de sa prière sortirent de ses lèvres, la lampe qui brûlait devant l'image sainte s'éteignit brusquement. — Faites, s'écria la

jeune fille, effrayée de ce présage et troublée tout à coup par de funestes pressentimens, faites, ô Panagia, que mon espoir ne s'évanouisse pas comme cette faible lumière! — Et, reprenant courage, elle attendit le soir avec une fiévreuse impatience.

« La nuit vint enfin; Anna prit le chemin de l'antre prophétique. Un vent d'orage poussait rapidement de pesantes nuées qui voilaient toutes les lumières du ciel; le tonnerre mêlait sa voix à celle du torrent d'Hercyne, qui coule sur le rocher. Ce soir-là, le démon des tempêtes s'était assis sur la cime du Parnasse. Dans la ville, le silence, un silence d'esclaves, régnait; les chiens sauvages hurlaient dans la plaine. La jeune fille se hâte; chaque ombre la fait trembler, elle frissonne au moindre bruit. Son imagination troublée prête la vie aux choses inanimées. Les rochers se meuvent derrière elle et la suivent comme de gigantesques fantômes, les arbres étendent leurs bras décharnés, comme pour lui montrer la route que le destin lui ordonne de suivre; mais le souvenir de son père exalte son courage : elle arrive à l'entrée de la caverne redoutée où le dieu rendait jadis ses oracles. »

Cette sombre description laisse pressentir un malheur. En effet, c'est Antonelli lui-même qui a indiqué ce rendez-vous à la jeune fille, et quelques heures plus tard elle se trouve dans le pyrgos de Pétra, à la merci de son ravisseur. Cependant Phloros se met en campagne pour délivrer sa bien-aimée. Le poète aborde la description du camp de Phloros, devenu capitaine. Ce tableau est plein de vérité, et les figures des klephtes se détachent d'une manière frappante sur les contours harmonieux et doux du paysage au milieu duquel ils ont établi leur pittoresque bivouac.

« Des sources cristallines rafraîchissent les vertes forêts de l'Hélicon; là, les oiseaux chantent, et le printemps règne éternellement... C'est la troisième aurore depuis le jour où la fille de Lampros a disparu de Livadie. Près d'une fontaine, des hommes armés sont assis. A leur fière attitude, à leur longue chevelure, à leur poitrine velue, à leur terrible regard, on voit bien qu'ils sont tous de ces hôtes vaillans des montagnes, hommes libres, effroi des Turcs. Les uns fourbissent leurs armes étincelantes, les autres attisent le feu devant lequel rôtissent des agneaux entiers. Le plus grand nombre prête une oreille attentive aux récits guerriers d'un vieillard; d'autres groupes chantent, en regardant le ciel, la mort d'un frère ou d'un ami.

« Un seul, jeune, blond, de haute taille, se tient à l'écart, adossé au tronc d'un sapin touffu. Son visage pâle, sa tête tristement penchée sur sa poitrine, expriment éloquemment une douleur secrète. C'est Phloros. De temps à autre, son regard interroge le soleil, et mesure avec une sorte de colère la distance qui le sépare encore de l'horizon lointain du soir. Il semble reprocher à l'astre lumineux de mettre une lenteur inaccoutumée à parcourir sa carrière... Enfin le disque rougissant s'inclina vers le couchant, et ses derniers rayons envoyèrent des reflets pourprés sur les nuages roses et sur la neige des montagnes. Lorsque la nuit, mère du silence sacré, eut étendu

son voile sur la nature, les klephtes sortirent des bois et s'avancèrent sans bruit contre la tour de Pétra. »

Le Vénitien, toujours sur ses gardes, fait à ses ennemis une énergique résistance. Bientôt la porte extérieure est enfoncée; mais une seconde, plus pesante et plus massive que la première, s'oppose aux assaillans. Le sabre et l'arquebuse étant inutiles, ceux-ci prennent des armes de cyclopes, et, doués comme tous les héros populaires d'une force surnaturelle, ils lancent des quartiers de roches et des troncs d'arbres contre la muraille de fer. Phloros est le plus acharné, car, à travers le bruit du combat, la voix d'Anna se fait entendre. La seconde porte cède à son tour, et les assiégeans poussent un cri de victoire; mais un spectacle terrible les arrête. L'intérieur de la tour est en feu, les flammes la parcourent du sommet à la base, les poutres s'écroulent, et les défenseurs de ces murs ont disparu comme par enchantement. Saisis d'un superstitieux effroi, les klephtes croient au sortilége; persuadés qu'ils ont eu affaire à des démons subitement rentrés dans leurs domaines souterrains, ils reculent, lorsque Phloros distingue un bruit de chevaux galopant à travers la plaine; il regarde et aperçoit aux lueurs de l'incendie une légion de rouges fantômes qui fuient du côté de Thèbes. Il s'élance à leur poursuite et reconnaît au dernier rang, sur un même coursier, sa pâle fiancée et son redoutable ennemi. Il s'arrête, arme sa carabine en invoquant la Vierge, met un genou en terre pour mieux viser et tire. Le cheval est touché, il roule dans la poussière; mais le cavalier se relève en brandissant un cimeterre. Phloros reprend sa course. Il arrive; hélas! il ne retrouve plus que le cadavre sanglant de sa bien-aimée, et près d'elle l'arme de son meurtrier. — Depuis ce jour, on ne revit plus dans le pays aucun des acteurs de ce drame; il n'en reste comme souvenir, avec la tour incendiée, démantelée, fréquentée par de lamentables apparitions, que la tombe de la jeune fille, creusée par des mains inconnues, et sur laquelle s'épanouit un grand rosier qui ne cessa jamais de porter des fleurs.

Là se termine la légende telle que les habitans de l'ancienne Béotie la racontent, et l'on aime ce dénoûment vague où les personnages s'évanouissent comme les ombres d'un rêve; mais M. Orphanidis a voulu continuer l'aventure : il fait partir Phloros pour l'Italie. Phloros, arrivé à Venise, apprend qu'Antonelli est condamné à mort pour de nouveaux crimes; il demande à remplir l'office de bourreau, et tranche de sa propre main la tête du coupable en prononçant le nom d'Anna. Puis il revient en Grèce et s'en va dans le monastère de Saint-Lucas demander aux austérités de la vie religieuse l'oubli du passé; mais il ne tarde pas à reconnaître le vieux Lampros lui-même dans l'hégomène du couvent. Ne pouvant supporter cette vue,

qui rouvre à chaque instant les blessures de son cœur, l'infortuné novice se sauve au sein des solitudes les plus inacessibles du Parnasse, où il meurt bientôt de douleur, de froid et de faim.

Le talent de M. Orphanidis se montre plus sûr et plus élevé dans un autre poème en cinq chants, *Chios esclave* (1). Le premier il a célébré l'héroïsme et les infortunes des îles, qui jusque-là tenaient fort peu de place dans la poésie grecque, et n'avaient guère inspiré qu'un petit nombre d'improvisations en l'honneur de Canaris et de Miaoulis. De toutes les îles de la Grèce, Chios est assurément la plus belle; elle n'a jamais cessé d'être aussi la plus malheureuse. Rien n'égale la douceur de son climat, la fertilité de son sol, la richesse et la variété de ses produits, la grandeur et la grâce de ses paysages; mais que de calamités et de désastres ont de tout temps accablé cette contrée enchanteresse, que les Grecs appellent encore un *paradis terrestre*, malgré les maux qu'ils y ont soufferts! Voyant la silhouette de Chios se dresser du sein de la mer par un matin d'été près du golfe de Smyrne, nous regrettions de passer si vite devant cette côte séduisante. — N'y allez jamais, nous dit un Smyrniote assis près de nous; mieux vaut la voir de loin; à l'intérieur, vous ne rencontreriez que des Turcs et des ruines. — Cette pensée semble avoir dicté l'invocation suivante par laquelle M. Orphanidis ouvre son poème :

« Près des côtes de l'Asie-Mineure, non loin de Smyrne l'heureuse, le nautonier rencontre une île transparente que baigne une atmosphère embaumée. Lorsque la mer et les monts font silence, de mystérieuses paroles et de vagues rumeurs vous viennent de son rivage; cependant les dangereuses sirènes n'y ont point fixé leur séjour.

« Salut, Chios! Si tu n'es pas le berceau d'Homère, c'est chez toi du moins qu'il a placé l'Olympe. Saisi d'un saint respect, j'ai baisé la pierre où s'est reposé le génie de l'antique Grèce (2), et, dans le calme de la nuit, mon oreille attentive a cru distinguer, à travers les bruits harmonieux et confus de la nature, le vieil écho des paroles du divin aveugle.

« Salut, Chios! patrie des fleurs, fille charmante de la mer! un sang innocent a trop souvent arrosé ton sein fécond et béni; entre les fentes de tes pierres, on trouve des ossemens de martyrs. O toi, voyageur qui cingles vers ce beau rivage, contente-toi d'en aspirer de loin les parfums; n'y descends pas, car tout ce que tu verrais déchirerait ton cœur. »

Le sujet du poème est un épisode de la domination génoise, qui dura de 1346 à 1566, époque à laquelle les Turcs y mirent fin. Pendant ces deux siècles, les Génois se montrèrent presque aussi cruels que le furent ensuite leurs barbares successeurs. La famille des

(1) Athènes, 1858.

(2) A une heure environ de la capitale de Chios, on montre près de la mer un rocher qui porte le nom de *pierre* ou *école* d'Homère. Les Chiotes prétendent que le chantre des dieux enseignait et lisait ses poèmes au peuple du haut de ce rocher.

Giustiniani se distingua surtout par la dureté du joug qu'elle imposa aux Chiotes. Ces derniers tentèrent plus d'une fois de secouer cette domination. Une année, ils formèrent le projet de massacrer tous les étrangers le jour de Pâques (1), au moment où, suivant un usage qui n'a pas cessé d'exister, le peuple va baiser la main de ses archontes et leur souhaiter une longue et prospère existence, en répétant Χριστὸς ἀνέστη, *le Christ est ressuscité*, paroles sacramentelles que les Grecs ne manquent jamais ce jour-là de prononcer en s'abordant. L'un des conjurés livra le secret du complot, et les Génois se vengèrent par les plus terribles supplices. Les vieilles chroniques et les traditions populaires de l'île retentissent de ce sanglant épisode; elles prétendent que les conspirateurs furent trahis, non par l'un d'entre eux, mais par une jeune fille amoureuse d'un Giustiniani. Cette donnée ouvrait à la poésie un champ fertile en péripéties dramatiques. M. Orphanidis s'en est emparé avec succès. *Chios esclave* est une épopée courte, sobre, nerveuse, remplie d'un intérêt savamment ménagé, de situations tragiques et de physionomies bien dessinées. Les personnages qui se meuvent à travers les cinq chants dont elle se compose sortent enfin du moule exclusivement klephtique dans lequel les héros de la poésie grecque sont à peu près tous uniformément coulés. Isidore s'est condamné de bonne heure à l'exil pour fuir le spectacle des maux soufferts par sa patrie; suivant l'usage grec, il s'était fiancé, avant de partir, avec une enfant, la fille du vieux Mynas, l'un des habitans les plus riches et les plus influens de l'île. Au bout de neuf ans, il revient secrètement pour délivrer son pays et épouser ensuite celle dont il se croit toujours aimé; mais le temps de son absence a effacé son souvenir du cœur de l'oublieuse enfant: il la retrouve assise auprès de Jean Giustiniani, le neveu même du tyran, du gouverneur Pierre. Désormais Isidore aspire non-seulement à chasser l'oppresseur, mais à venger sa propre injure; il veut frapper du même coup et le tyran et le séducteur. Marie, la fille du vieux Mynas, n'est plus la femme

(1) La fête de Pâques est en Grèce la plus solennelle de l'année. Suivant la foi superstitieuse des Grecs, la nuit qui la précède est d'un heureux augure; elle ramène avec elle toutes les joies du printemps, et elle dissipe les influences pernicieuses des nuits sombres et néfastes de l'hiver. Le peuple la passe en prières, assemblé dans les églises. Aussitôt que le prêtre a annoncé la résurrection du Christ, les rues se remplissent d'une foule qui manifeste bruyamment sa joie, et décharge en l'air toute sorte d'armes à feu, tellement qu'on se croirait au milieu d'une émeute plutôt que d'une fête populaire. A ces réjouissances publiques se joignent celles de la famille; les discordes cessent, et les ennemis réconciliés viennent autour d'une même table manger l'agneau pascal : réconciliations quelquefois durables, souvent éphémères, car la vengeance est une passion fortement enracinée dans le cœur des Grecs. Autrefois les Turcs relâchaient pour ce jour-là leurs prisonniers, et leur permettaient d'aller célébrer la pâque au sein de leur famille.

purement héroïque que nous avons vue jusqu'ici; elle est douée de tous les charmes de son sexe, elle en partage aussi toutes les faiblesses. Éprise de celui qu'on appelait le *bon Jean*, parce qu'il s'efforçait parfois d'adoucir les rigoureuses sentences de son oncle, elle apprend avec désespoir de la bouche même de son père la vaste conjuration ourdie par ses compatriotes. Sachant que les jours de Jean sont menacés, elle tremble; elle hésite entre l'amour et le devoir. Enfin, à force de tristesse et de mystérieuses paroles, elle révèle à Jean le danger qu'il court. Tels sont en peu de mots les élémens principaux du poëme.

Le premier chant est une sorte de sombre ouverture; l'inexorable gouverneur de Chios ordonne les supplices, distribue les condamnations, tandis que son neveu hasarde de timides remontrances, et tente vainement de lui faire écouter la voix du peuple qui gémit et murmure. Au second chant, l'action s'engage et se poursuit sans digression. Par une nuit obscure, deux hommes se rencontrent sur l'une des plages les plus désertes de l'île : Isidore et l'évêque grec Procopios, l'un des chefs les plus ardens du complot. Procopios représente ici l'antagonisme des églises grecque et latine, qu'un abîme sépare, et qui ont de tout temps rempli l'Orient du bruit de leurs rivalités. Ce qu'il veut, c'est l'expulsion du clergé latin, qui a suivi les Génois et qui partage leur pouvoir. Isidore apprend au pontife que quatre vaisseaux et trois cents guerriers, envoyés par l'impératrice de Byzance, sont dans la rade; au premier signal, ils prêteront main-forte aux insurgés. « En attendant, ajoute-t-il, je suis mendiant et fou; je vais parcourir la ville et répéter au peuple ses chansons favorites. L'âge, l'exil, mes haillons, ma folie, me rendront méconnaissable. » Le lendemain, Procopios s'en allait prêcher par les bourgades et les villages, tandis que dans la ville un insensé, assis en face de la forteresse, chantait et rassemblait les passans. En l'écoutant, les uns riaient, les autres pleuraient.

En même temps voici ce qui se passait chez Mynas :

« Marie est seule dans le jardin; son bras, pur et blanc comme un marbre antique, soutient sa tête pensive. Elle regarde les fleurs, fleur charmante elle-même, mais nulle d'entre elles n'a d'attraits pour ses yeux. Elle écoute, mais ce n'est point le chant du rossignol qui captive son oreille.

« Soudain un bruit se fait entendre; elle s'élance, rapide et légère, parmi les citronniers; les branches en fleurs s'entr'ouvrent devant elle. C'est Jean, calme et joyeux comme de coutume. Ils se sourient l'un à l'autre. Marie fut la première à rompre le silence. « Je craignais que tu ne vinsses pas, dit-elle. — Lorsque l'aimant aura cessé d'attirer le fer, lorsque le corps sera sans ombre et la mer sans poissons, alors, ma bien-aimée, je pourrai vivre loin de toi; alors seulement, si tu m'appelles, je serai sourd à ta voix. — Je t'ai fait venir, reprit la jeune fille, car une douleur violente brise mon cœur.

Que ne suis-je insensible comme le rocher! Mon âme ne serait point agitée par le doute; je n'aurais point à choisir entre le sentiment et le devoir. — Je ne te comprends pas, fit le jeune homme; Marie, tu caches un mystère au fond de ton âme. Que de fois, depuis deux semaines, j'ai vu tes lèvres prêtes à parler, ton front innocent couvert d'une sueur froide! mais ta bouche restait muette : tu dévorais ton secret, et moi mes pleurs. »

« Marie allait répondre; mais elle pousse un cri de terreur. A quelques pas de la fenêtre, un homme couvert de haillons, les cheveux en désordre, est immobile et debout. Il fixe sur la jeune fille un regard courroucé; un sourire d'amer désespoir erre sur ses lèvres, un souffle précipité soulève sa poitrine.

« — Rassure-toi, dit Jean, c'est un mendiant débarqué récemment à Chios; il est privé de raison. Le pauvre diable s'imagine avoir été doge de Venise; c'est pourquoi il hait les Génois. Il croit que sa femme l'a trompé. Quelquefois il est plaisant et chante une foule de chansons... Mais par où a-t-il pu entrer? La porte est close et la muraille est haute. — A ces mots, Isidore pousse un éclat de rire et s'écrie :

« — Archonte, je suis entré par où entrent d'ordinaire la foudre et la vengeance du ciel! — Allons, reprit Jean, tu te crois encore à Venise. Chante-nous plutôt une de tes romances, afin que ma maîtresse t'entende, et si tu chantes bien, peut-être ta bien-aimée voudra encore de toi.

« Le fou se mit à chanter... »

Chacune des strophes de la ballade que le poète met dans la bouche du mendiant renferme une allusion aux événemens terribles qui se préparent. Un mystérieux pressentiment révèle à la jeune fille le sens des paroles obscures du chanteur :

« Dans son âme, où pénètre tout à coup un prophétique instinct, l'image attristée du passé, le remords du présent, l'effroi de l'avenir se pressaient en foule. Et puis la voix de l'indigent avait un timbre enchanteur et magique; il semblait à la pauvre enfant que son cœur avait autrefois, bien des années auparavant, tressailli aux accens d'une voix pareille. Cependant elle n'a point reconnu Isidore. « Que dis-tu de cette romance? fit le neveu de Giustiniani. — Elle n'est pas d'un fou, » repartit Marie avec une profonde tristesse. Et le jeune homme jeta un ducat aux pieds du mendiant.

« — Reprends ton or! s'écria ce dernier avec fureur, il est taché de sang. » Et le ducat vint frapper Jean en pleine poitrine. « Malheureux, fit celui-ci, tu vas pleurer ton insolence! » Mais Marie retint le bras de son amant : « Ne lui fais pas de mal, dit-elle, il est fou; cela te porterait malheur; laisse-moi le payer. » Et elle jeta deux ducats au chanteur. « Ta main est blanche, ô ma maîtresse, dit ce dernier en les ramassant; mais elle tremble. » Et il s'éloigna en répétant un refrain menaçant.

« Marie, saisissant avec force la main du noble Génois, reprit d'un ton suppliant : « Aujourd'hui c'est votre jeudi saint,... après-demain votre pâque commence... Promets-moi,... jure-moi que, le jour de Pâques, tu ne paraîtras pas un instant dans la ville,... que tu n'iras pas avec les autres à la maison du gouverneur! »

« A ces mots, le chevalier fronça le sourcil; il comprit la gravité de cette

prière, et le trouble de Marie le gagna. « Ne me demande rien de plus, continua l'enfant d'une voix brisée par l'émotion; mais si tu tiens à mon amour, si tu veux sauver tout ce que j'adore au monde, si ton âme a quelque pitié pour moi, fais ce que je te dis! — J'essaierai, » répondit le noble Génois. En cet instant, la voix de Mynas se fit entendre. « Fuis, fuis! s'écria Marie, car je mourrais s'il me fallait aujourd'hui me trouver entre mon père et mon amant; mais... ce soir,... reviens! »

A la fin du jour suivant, les conjurés s'assemblent dans le palais de l'archevêque. Inconnus les uns aux autres, ils se lient par un serment; ennemis peut-être, ils jurent de mourir en frères. Cinq lampes répandent une lueur faible et tremblante qui fait paraître plus pâles encore les pâles figures des conjurés.

En revenant du palais épiscopal, le père de Marie trouve sa fille tout en pleurs; il s'émeut de cette grande tristesse, et, cherchant à la consoler, il lui dit : « Je devine le motif de tes larmes; elles sont légitimes. N'es-tu pas à l'âge où la tigresse elle-même renonce à vivre seule dans le désert? » Et il se met à lui parler d'Isidore et de leurs jeux d'autrefois, alors qu'ils se plaisaient, elle tout enfant encore et lui déjà jeune homme, à effeuiller les fleurs ensemble, à courir vers la mer, à compter follement les grains de sable du rivage. Puis, comme Marie semble douter du retour de son fiancé, absent depuis neuf ans, Mynas lui révèle que le mendiant à qui elle a jeté deux ducats n'est autre qu'Isidore. Il s'efforce ensuite de faire briller aux yeux de son enfant la gloire dont ce dernier va se couvrir en devenant le libérateur de sa patrie, et, cédant peu à peu à l'exaltation que fait naître en lui la seule pensée des grandes choses qui vont s'accomplir le lendemain, il lui dévoile le secret et les projets des conjurés. A ce moment, on eût pu voir, par la fenêtre du jardin, un auditeur mystérieux de cet entretien s'enfuir rapidement... Quelques instans après, Jean Giustiniani entrait à la tête d'une troupe de soldats pour s'emparer du vieux Mynas. En apprenant la funeste vérité, celui-ci prononce sur la tête de son enfant cet anathème : « Malheureuse, tu trahis quelque chose de plus sacré que ton père, ta patrie; tu assassines tes frères, tu ériges sur leurs cadavres le trône des tyrans. Comme père, je te pardonne; comme homme, je te plains; comme citoyen, je te maudis, ainsi que la victime maudit le bourreau! Que ton souffle soit comme le souffle brûlant des damnés! Que la sauvage colère de ta conscience rende tes sommeils effrayans! Que les fantômes de ceux qui vont mourir par toi te poursuivent à ton chevet jusqu'à ta dernière heure, et qu'en face du juge tout-puissant leurs gémissantes voix demandent ta condamnation! »

Le complot découvert, les Génois n'eurent pas de peine à s'emparer des conjurés. Un seul leur échappa, Isidore, le plus redoutable.

Dès le lendemain, les exécutions commencèrent; la place publique fut environnée de potences. Marie put être témoin du supplice de son père sans qu'une larme s'échappât de ses yeux, sans qu'un soupir soulevât sa poitrine. Elle était folle. La tombe de Mynas fut creusée près du torrent, entre les débris d'un vieux temple. Chaque nuit, un bouquet de fleurs sauvages fut déposé sur cette tombe par des mains inconnues, et les passans apercevaient le matin avec surprise ce mystérieux témoignage d'un souvenir tendre et persévérant. C'était Isidore, qui, bravant les périls amassés sur sa tête, venait toutes les nuits orner de ce présent mélancolique le tombeau du martyr. Quant à Marie, une force invincible la ramenait toujours au lieu où son père avait expiré; elle restait là des journées entières, accroupie, la chevelure en désordre, le regard fixe, blanche, froide, immobile comme une Niobé de marbre. D'autres fois, poussée par le délire et par de sombres terreurs, elle sortait de la ville et parcourait les montagnes en jetant des cris de détresse; puis elle revenait, exténuée et tout en pleurs, s'asseoir à sa place accoutumée.

Cependant Isidore faisait parler de lui. Il avait soulevé les paysans, taillait en pièces les troupes lancées à sa poursuite, et massacrait sans pitié les étrangers. A quelque temps de là, le gouverneur Pierre convia à un grand repas tous ceux de sa famille et de sa cour. Un seul manquait, son neveu Jean, qui était allé chasser la perdrix.

« Le festin était joyeux et splendide; le vin de Chypre coulait à flots. Déjà les têtes s'échauffaient, lorsqu'un serviteur entra, portant entre ses mains une urne pesante, d'or massif, magnifiquement ciselée. Il la remit à Pierre, en même temps qu'un billet ainsi conçu : « Pierre, tu m'as causé bien des maux; n'ayant pu tirer de toi la vengeance que je méditais, je courbe la tête, et je t'envoie cette urne précieuse. Je la crois digne de toi, et je te l'offre. Dieu veuille que ce présent apaise ton cœur mauvais et cruel! C'est Isidore qui t'écrit des montagnes. » A ces mots, un silence d'étonnement se fait dans l'assemblée; tous les yeux s'attachent avec curiosité sur l'urne magnifique. Pierre l'ouvre,... il pousse un cri terrible et tombe inanimé... Au fond, il y avait une tête pâle et sanglante, la tête du *bon Jean.* »

Tels sont les épisodes les plus saillans de ce poème (1), dont la traduction est impuissante à rendre le principal mérite, qui réside dans l'extrême correction et l'expressive beauté du style. Ce qui distingue surtout M. Orphanidis, c'est l'art avec lequel il use des inépuisables ressources de l'idiome grec; la forme pure, élégante,

(1) Ce poème, ainsi que l'auteur nous en avertit dans une courte préface, n'est que la première partie d'une œuvre plus considérable. A ce tableau de la domination génoise doit succéder un tableau non moins sanglant, celui de la domination turque.

mélodieuse, dont il revêt sa pensée est éminemment faite pour charmer l'oreille athénienne, dont l'extrême délicatesse est restée proverbiale : en lisant ses vers, on serait parfois tenté de les croire écrits depuis deux mille ans, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. En effet, la renaissance des Hellènes à ses débuts est, comme la renaissance des peuples latins, un retour vers le passé, et s'il faut en juger par ce qui s'est produit à l'occident de l'Europe à l'aurore des temps modernes, cette étude des anciens, souvent exclusive, est un point de départ nécessaire aux peuples destinés à une sérieuse régénération.

Il y a dans les poètes dont nous venons d'examiner les œuvres deux tendances opposées, deux courans contraires qui dominent le mouvement de renaissance littéraire commencé depuis quelques années en Grèce. Zalokostas subit encore dans sa forme et dans son style demi-barbares l'influence des siècles de décadence et de servitude que les Hellènes ont traversés. En revanche, sa pensée est tout empreinte du génie antique; l'idée qui le domine est celle qui poursuivait les anciens poètes de la Hellade. Les héros qu'il chante, klephtes et soldats de l'indépendance, portent tous les signes d'une étroite parenté avec les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, auxquels ils tiennent de si près par leur physionomie générale, leurs coutumes, leur manière de combattre et de célébrer leurs victoires, qu'il ne leur manque peut-être qu'un Homère pour les entourer du même prestige. C'est en restant fidèle au sentiment patriotique qui a présidé de tout temps aux destinées des Hellènes, et qui, par la façon merveilleuse dont il s'est perpétué parmi eux, a préparé de nos jours leur affranchissement, que Zalokostas a trouvé la force, l'originalité, la popularité. M. Orphanidis au contraire, sous une forme empreinte d'une pureté antique, tend, par un singulier contraste, à s'éloigner des vieilles traditions; il s'efforce de donner un tour plus moderne à sa pensée ; il introduit quelques passions nouvelles dans l'action de son drame, et ses personnages ont quelque chose de moins exclusivement héroïque. Cette tendance à l'imitation des modernes que laissent entrevoir les poèmes de M. Orphanidis peut-elle exercer une heureuse influence sur le progrès des lettres grecques? Un fait certain du moins ressort de cette étude : c'est à la vitalité et à la persistance du génie antique au sein de leur race que les Grecs doivent leur résurrection politique; c'est à ce noble génie, dont Homère est l'éternelle et splendide personnification, qu'il leur faut demander avant tout leur renaissance intellectuelle.

E. YEMENIZ, consul de Grèce.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1860.

L'on a remarqué depuis longtemps qu'en politique l'année se partage en deux saisons : l'hiver et l'été. L'hiver est la saison des affaires, des luttes, des controverses, des agitations, des conflits; l'été, la saison de l'apaisement, du repos, du sommeil. Nous parlons des années ordinaires, de celles où la guerre et les révolutions ne viennent pas confondre les lois de la météorologie politique. On peut, sans se donner pour bien habile astrologue, prédire à la présente année la destinée régulière. Nos tracasseries et nos troubles d'hiver touchent visiblement à leur terme, et l'on voit venir un tranquille été. La question suisse a été notre lune rousse : nous en voici bientôt sortis sains et saufs.

Aux yeux des prudens, parmi lesquels nous avons, non la vanité, mais la modestie de nous ranger, l'affaire de la Savoie et de la Suisse pouvait avoir deux sortes de conséquences périlleuses : des conséquences immédiates et des conséquences éloignées. Nous étions, pour notre compte, surtout inquiets de celles-ci, telles que les laissaient voir le dépit marqué de l'Angleterre et la chance d'une sérieuse altération du système de nos alliances en Europe. Dans l'opinion, suivant l'usage, on se préoccupait davantage des conséquences immédiates : en effet, au ton pris par l'Angleterre au commencement de la transaction par laquelle la France a reculé son territoire jusqu'aux Alpes, on a pu croire un instant à des complications prochaines. Cette appréhension, que nous n'avons point partagée, doit à présent s'évanouir dans tous les esprits. Ici encore, nous assistons à la souveraine puissance du fait accompli. Si l'annexion de la Savoie eût dû donner lieu à quelque conflit grave, il est évident que les protestations et l'action diplomatique des intérêts qui auraient voulu faire obstacle à nos desseins eussent précédé la conclusion du traité par lequel la Sardaigne a cédé Nice et la Savoie à la France, et eussent devancé surtout la manifestation du suffrage universel parmi les populations de ces provinces. Si l'être de raison que l'on ap-

pelle l'Europe eût pu avoir la prétention d'intervenir dans cet arrangement territorial pour exercer une autorité collective fondée sur d'anciens traités, il eût fallu du moins que cette intervention eût lieu en temps opportun, avant que l'honneur et le droit de souveraineté de la France ne fussent engagés par la conclusion d'un traité et une déclaration du suffrage universel. Maintenant l'idée ne saurait venir à personne de demander à la France de renoncer à une partie des droits qu'elle s'est assurés. Avec l'occasion, le prétexte même d'un conflit a disparu : le gros de l'affaire est fini; il ne reste plus qu'à régler des accessoires et à remplir les dernières formalités. Les difficultés immédiates que l'on avait pu craindre sont réduites à néant.

Arrivé à ce point, l'on voit qu'une question qui, il y a un mois, paraissait très grave, la question de savoir s'il y aurait ou s'il n'y aurait pas de conférence, n'a plus d'importance sérieuse. L'importance d'une conférence assemblée pour examiner et régler les effets de l'annexion de la Savoie à la France par rapport à la neutralité suisse dépendait uniquement de la date de sa réunion. La convocation d'une conférence avant ou aussitôt après la conclusion du traité de Turin eût été un incident sérieux; par un tel acte, l'Europe eût paru revendiquer le droit d'intervenir dans les arrangemens territoriaux arrêtés entre la France et la Sardaigne, ou de les modifier. Le gouvernement français aurait vraisemblablement décliné la compétence d'une telle conférence; lors même qu'il eût consenti à y prendre part, si les prétentions de la majorité lui eussent été contraires, il eût pu refuser de céder : dans les deux cas, un grave antagonisme, difficile à maintenir dans la sphère diplomatique, eût pu se produire. Aujourd'hui rien de semblable n'est plus à craindre. Si une conférence est convoquée, le cercle de ses délibérations sera tracé d'avance : elle n'aura plus même le prétexte de toucher aux arrangemens territoriaux. Elle n'aura pas d'autre tâche que celle que lord John Russell a définie lui-même en répondant à la dernière interpellation de M. Horsman : « chercher à concilier avec le traité de Turin la garantie de neutralité que le traité de Vienne a donnée à la Suisse par la neutralisation de certains districts de la Savoie. » Pour mieux dire, elle n'aura au fond qu'à renouveler et à rajeunir la garantie européenne sous laquelle est placée la neutralité suisse, en admettant que le changement survenu en Savoie ait affecté les conditions de cette neutralité. La France, comme lord John Russell en a donné l'assurance à la chambre des communes, n'oppose aucune objection à la réunion d'une conférence dont la mission est aujourd'hui circonscrite dans ces termes. A bien peser les choses, l'on ne voit même pas qu'il soit nécessaire d'assembler une conférence pour un tel objet; il serait facile d'arriver au même résultat par la correspondance diplomatique et par un simple échange de notes.

Nous qui sommes impatiens d'échapper aux préoccupations de la politique extérieure, nous nous félicitons pour la France d'un tel résultat. Notre satisfaction est si sincère que nous n'avons pas la tentation d'y mêler des récriminations ironiques contre la Suisse ou contre l'Angleterre. Au lieu d'a-

dresser d'aigres reproches à la Suisse pour l'énergie avec laquelle elle a soutenu ses prétentions sur les districts neutralisés de la Savoie, nous avons, on le sait, essayé de comprendre impartialement les mobiles avouables qui ont inspiré sa conduite. L'on a dû rendre à la Suisse cette justice, qu'elle n'avait pour son compte aucun goût à l'agrandissement territorial qu'elle réclamait : elle eût préféré la conservation en Savoie de l'ancien état de choses. Probablement même elle eût mis moins de chaleur à demander sa part, si elle n'y eût été en quelque sorte autorisée par des promesses que l'on peut appeler imprudentes, puisque l'événement a prouvé qu'elles ne devaient point être tenues. Quant à la susceptibilité de la Suisse touchant les conditions de sa neutralité et à l'appel qu'elle a adressé aux puissances qui l'ont garantie, pourquoi en serions-nous étonnés? Par notre fait, il est survenu à la frontière méridionale de la Suisse une question litigieuse de mitoyenneté et de servitude, une question liée partiellement aux conditions de la neutralité helvétique. La garantie de la neutralité suisse était donc affectée, et la Suisse ne pouvait négliger de soumettre cette question aux puissances garantes sans s'exposer à laisser périmer les engagemens qui lient ces puissances au maintien de sa neutralité. Une semblable prudence paraîtrait simple et même louable dans la vie ordinaire, chez un particulier veillant à la conservation des titres et des droits de sa propriété. D'ailleurs la neutralité suisse est si utile à la France, que nous devons voir sans chagrin la confédération nous prouver, par la chaleur avec laquelle elle en plaide les intérêts contre nous-mêmes, la fermeté qu'elle saurait déployer au besoin pour la défendre contre d'autres. Enfin la modération est de bon goût envers la Suisse au moment où nous la déboutons de sa prétention la plus importante, et où il ne nous reste plus à lui donner que des satisfactions de forme. Nous ne songeons pas non plus à railler l'Angleterre de la modération à laquelle l'heureuse influence des vacances de Pâques a ramené ses ministres. « Aucune des puissances européennes n'en a dit autant que nous sur la question de Savoie, » a déclaré lord John Russell, non sans un secret sentiment de vanité satisfaite, dans sa réponse à M. Horsman. Lord John Russell est assurément le meilleur juge de ses succès, et nous ne sommes pas fâchés, en prenant congé de lui, de le laisser dans cette veine d'amour-propre accommodant. A ce prix, nous acceptons même volontiers les leçons qu'il nous donne en invoquant la pacifique influence du traité de commerce, et en nous promettant que dans l'avenir l'alliance commerciale de la France et de l'Angleterre apaisera leurs dissentimens politiques. Si, comme nous le souhaitons, l'alliance commerciale doit avoir cette vertu, si elle doit rendre les peuples amis, nous n'hésiterons pas à répéter avec lord John Russell qu'elle est préférable aux alliances des rois et des cabinets.

Au fait, au moment où paraissent cesser pour nous les préoccupations de la politique étrangère, nous revenons enfin en France à ces questions de réforme commerciale qui, il y a trois mois, à l'époque où elles furent présentées, paraissaient destinées à défrayer notre hiver politique : elles fe-

ront du moins notre tardif printemps. Mai commence, et avec le mois souriant la discussion des mesures qui remanient les tarifs douaniers dans notre corps législatif.

Mais ici un scrupule nous arrête. Cédant à l'impulsion d'un grand nombre de nos lecteurs, qui s'étonnent naïvement du silence que nous gardons sur les travaux du corps législatif, nous allions, étourdiment peut-être, nous occuper de ce qui se passe au palais Bourbon. Nous ne demanderions pas mieux, quant à nous, que de voir la presse éclairer de ses discussions, exciter et accompagner de ses commentaires les travaux de nos assemblées. A notre idée, il importerait à la vie des corps politiques qu'ils fussent entourés comme d'un chœur placé entre la scène et le public, qui, chaque jour et sur-le-champ, recevrait leurs impressions, leur transmettrait celles de l'opinion, et rendrait plus active la circulation de la vie politique entre le pays et ses organes naturels. La presse est appelée à être cet intermédiaire; mais ce chœur, qui joue un rôle si vivant dans le drame grec, la tragédie française l'a supprimé : cette médiation animée de la presse entre les corps politiques et le public a cessé en France, apparemment pour des raisons très sérieuses. La presse française ne croit pas avoir le droit de se mêler aux discussions du corps législatif. Quelques personnes prétendent pourtant qu'elle a tort, que la loi est moins restrictive qu'elle ne l'imagine, que gratuitement elle redouble par sa pusillanimité les sévérités de la loi. Certes nous ne dirons pas que depuis huit ans la presse française se fasse remarquer par la bravoure; nous ne nierons pas qu'elle ne se soit forgé à elle-même des chaînes plus dures que celles qu'une réaction qui commence à vieillir a cru nécessaire de lui imposer. On ne contestera pas néanmoins que les péchés de prudence de la presse ne soient dignes d'indulgence. Par exemple, touchant la question que nous venons de rencontrer sur notre chemin, ses doutes valent la peine d'être pesés.

Nous sommes fort peu instruits en France de l'esprit et de la portée du régime constitutionnel en vigueur. Les trente-sept années de liberté politique pendant lesquelles la France a vécu, de 1815 à 1852, ont établi dans les esprits une sorte de droit coutumier en matière de liberté auquel nous sommes toujours portés à nous fier par un invincible instinct; mais il faut contrôler avec soin cette tendance en se référant au droit écrit de 1852. A première vue, nous ne découvrons ni dans la constitution ni dans le décret du 17 février 1852, qui régit la presse, rien qui interdise aux journaux l'appréciation des discussions du corps législatif. Quant aux discussions du sénat, elles sont hors de question : l'article 24 de la constitution porte que les séances du sénat ne sont pas publiques; la presse est par conséquent tenue de les ignorer ou au moins de ne les connaître que par « les articles insérés au journal officiel, » comme s'exprime l'article 16 du décret du 17 février. Il est vrai que, même sur ce point, la presse pousse quelquefois trop loin les priviléges de son ignorance supposée; nous venons d'avoir un exemple piquant de cet excès de circonspection. Le journal officiel nous a

appris la semaine dernière que le sénat s'est occupé, pendant plusieurs séances, d'une proposition d'un de ses honorables membres. La proposition n'était pas définie autrement par le journal officiel que comme « tendant à modifier l'article 38 du règlement du sénat. » Cette proposition, débattue pendant plusieurs séances, éveillait la curiosité. Les esprits, encore sous l'influence d'une discussion remarquable du sénat qui a été récemment livrée à la publicité et mis en goût de révélations plus étendues et plus régulières, se demandaient ce que pouvait être cette motion mystérieuse. Ne s'agissait-il pas peut-être d'une extension de publicité réclamée pour les séances du premier corps de l'état, de quelque tentative de progrès libéral? Les têtes travaillaient. L'intérêt redoubla surtout lorsque l'on apprit que la proposition avait été adoptée par une majorité imposante. Hélas! il eût été facile aux journaux d'épargner au public ces anxiétés, ces doutes et ces espérances. L'ignorance du public touchant l'article 38 du règlement du sénat est excusable : peu de gens savent par cœur le règlement du sénat, tout le monde ne le porte pas dans sa poche ou ne l'a pas sous la main; mais les journaux doivent le connaître, et ils auraient pu, croyons-nous, apprendre au public, sans courir aucun danger, que l'article 38 du règlement du sénat contient les dispositions suivantes, et nulle autre : « Le président nomme les employés supérieurs du sénat. — Le grand-référendaire présente à la nomination du président les employés du service administratif; le secrétaire du sénat, ceux du service législatif. — Le grand-référendaire nomme tous les gens de service. »

Mais revenons au corps législatif. Il n'est pourvu aux rapports de la presse avec le corps législatif que par l'article 42 de la constitution et l'article 14 du décret du 17 février. La constitution dit : « Le compte-rendu des séances du corps législatif par les journaux ou tout autre moyen de publication ne consistera que dans la reproduction du procès-verbal dressé à l'issue de chaque séance par les soins du président du corps législatif. » Le décret organique du 17 février dit : « Toute contravention à l'article 42 de la constitution sur la publication des comptes-rendus officiels des séances du corps législatif sera punie d'une amende de 1,000 à 5,000 francs. » Est-on vraiment fondé à voir dans ces dispositions une restriction qui interdise toute appréciation, toute discussion des opinions émises par les députés dans les débats du corps législatif? Un journal, après avoir reproduit exactement le compte-rendu officiel d'une séance, trouvant dans ce document l'expression authentique des opinions représentées dans la discussion, ne pourra-t-il pas discuter lui-même ces opinions, rectifier celles qui lui paraîtront erronées, applaudir à celles qui lui paraîtront justes, critiquer ou louer, en observant toutes les convenances, les divers orateurs, combattre les vues de tel député, se fortifier de l'autorité de tel autre? En s'intéressant et en s'associant ainsi aux travaux législatifs, la presse ne se rendrait-elle pas service à elle-même? N'élèverait-elle pas et n'approfondirait-elle pas ses discussions, pour justifier l'influence à laquelle elle devrait prétendre? Ne rendrait-elle pas un

égal service aux députés, à l'œuvre qu'ils sont chargés d'accomplir, en stimulant leur émulation et en donnant à leur patriotisme, à leur talent, à leur zèle, la récompense d'un applaudissement public? La solution de ces questions si importantes à la vie politique et aux intérêts du pays dépend tout entière du sens qui doit être attaché aux mots « comptes-rendus des séances » employés par la constitution. L'appréciation des opinions consignées dans un document officiel peut-elle être assimilée à un compte-rendu? Par sa pratique de huit années, la presse française a elle-même résolu cette question dans le sens le plus étroit, le plus défavorable à ses intérêts, à ses droits, à son développement, à son influence.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels? Malheureusement la frayeur n'est que trop permise à la presse française. D'un autre côté pourtant, le législateur de 1852 ne semble pas précisément avoir voulu aller sur ce point aussi loin dans la restriction de l'action de la presse. « La discussion loyale des actes du pouvoir, disait le ministre de la justice dans sa circulaire du 27 mars 1852, — *l'examen consciencieux des matières soumises à l'élaboration politique du corps législatif,* seront toujours acceptés par le gouvernement, qui doit vouloir et qui veut en effet être éclairé. » Appeler l'examen de la presse sur les matières soumises à l'élaboration politique du corps législatif, ce n'est point assimiler la discussion de ces matières à un compte-rendu illégal. Nous avons appris par un procès de presse retentissant, celui de M. de Montalembert, que l'article 4 du décret du 11 août 1849 est toujours en vigueur; cet article déclare que « la présente disposition ne peut porter atteinte au droit de discussion et de censure du pouvoir exécutif et des ministres. » Si l'on a le droit de discuter et de censurer le pouvoir exécutif, n'a-t-on pas le droit bien moins agressif de discuter et de censurer au besoin les actes du pouvoir législatif? Entre la pratique de la presse, qui a renoncé depuis huit ans à s'occuper des travaux du corps législatif, et la signification plausible que l'on peut attacher aux dispositions de la loi écrite, quel choix faut-il faire? Qui nous résoudra tous ces doutes?

Si nous étions, comme l'Angleterre, un pays de droit coutumier en politique, nous pourrions espérer du moins que peu à peu, sans éclat et sans violence, l'usage et les mœurs fixeraient une législation douteuse, redresseraient une législation trop sévère. Justement l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre nous offre un précédent qui n'est point sans analogie avec les restrictions réelles ou imaginaires qui détournent depuis huit ans la presse française de s'occuper des travaux du corps législatif. Les *rules*, le règlement, ou, pour mieux dire, les coutumes de la chambre des communes d'Angleterre, ont longtemps interdit à la presse britannique le compte-rendu des débats parlementaires. Il n'y a guère moins de cent ans que les rapports de la presse avec le parlement étaient encore chez nos voisins à peu près au point où ils sont chez nous aujourd'hui. Cette avance d'un siècle que la liberté de la presse anglaise a sur nous n'est même pas consacrée par une franchise légale. Dans le sens littéral du mot, c'est illégale-

ment encore que les journaux anglais remplissent souvent avec les discours du parlement quinze ou vingt de leurs colonnes. Dans les pays où l'opinion fait les lois, elle dédaigne parfois d'exiger l'abrogation matérielle de celles qu'elle a souverainement frappées de désuétude. Jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique, les journaux anglais ne purent publier ouvertement les discours des membres du parlement. Il est vrai que depuis longtemps ils avaient pris un bizarre détour pour échapper à l'interdiction légale : ils imaginaient un sénat de convention où ils donnaient la parole à des orateurs de l'antiquité. L'illustre docteur Johnson, au début de sa carrière, a fait parler ainsi bien souvent, dans des harangues qu'il improvisait sur la table d'un café, les grands orateurs de cette époque, Pulteney, Wyndham, Robert Walpole, Carteret et le premier Pitt, en les baptisant de noms grecs ou romains; mais la presse française ne pourrait s'acheminer avec sécurité et dignité par de pareils subterfuges à la liberté certaine. Les besoins pratiques et l'activité de notre époque ne s'accommoderaient point de ce procédé fantasque; notre goût littéraire n'aimerait pas à chercher pour la politique contemporaine un langage maçonnique dans Tite-Live ou dans les *vies* de Plutarque, et ce serait une pédanterie ridicule et périlleuse que d'habiller pour le public les membres de notre corps législatif et les orateurs du gouvernement en Scipions ou en Gracchus, en Catilinas ou en Cicérons. Espérons que nous rattraperons les Anglais par un chemin plus droit et plus court que celui qu'ils ont suivi. Pourquoi la difficulté que nous avons signalée dans les rapports de la presse avec le corps législatif ne serait-elle pas résolue par un commentaire net et complet de la législation de la presse? Il y a là un sujet bien digne d'attirer l'attention et de susciter les travaux de nos légistes les plus distingués. Le sénat et le corps législatif comptent d'éminens jurisconsultes qui pourraient avec une autorité décisive nous donner l'utile et lumineux commentaire que nous réclamons.

En attendant qu'un guide sûr se charge d'édifier notre ignorance, nous sommes réduits à imiter la réserve de nos prudens confrères. Nous nous tairons donc sur le débat auquel a donné lieu un chemin terrible, le chemin de fer de Béziers à Graissessac, et, ce qui nous coûte davantage, nous nous abstiendrons de prendre part à la discussion de la réforme commerciale, discussion à laquelle l'organe de la commission chargée d'examiner la loi qui dégrève les droits sur les laines, l'honorable M. Pouyer-Quertier, a fourni pour point de départ un rapport dont nous ne partageons pas les idées économiques, mais dont nous ne saurions méconnaître la valeur et la portée. Dans cette épreuve parlementaire, qui ne peut être dangereuse, nous accompagnons de nos vœux la réforme commerciale. Nous voudrions hâter le moment où commencera l'expérience du dégrèvement des objets de grande consommation, des matières premières, et où l'on pourra passer à l'exécution du traité de commerce.

Ce traité et les grandes mesures financières qu'il a inspirées à M. Gladstone sont la seule bonne fortune que le ministère anglais ait rencontrée depuis le

commencement de la session du parlement. Nous ne reviendrons pas sur les mésaventures diplomatiques de lord John Russell. Nous avons dit qu'il en prenait son parti, et qu'il s'était prêté de bonne grâce à la détente qui se produit dans la situation générale de l'Europe. La politique étrangère lui tenait à cœur, puisque, pour prix de l'alliance qui l'a ramené au pouvoir avec lord Palmerston, il a exigé le *foreign-office*. La question intérieure de la réforme électorale n'excitait pas moins ses préoccupations. On se souvient que lord John a été l'auteur du *reform-act* de 1832, que c'est lui qui a ravivé en 1852 la question de réforme parlementaire, lui encore qui, après plusieurs tentatives infructueuses, a empêché l'an passé lord Derby et M. Disraeli de clore par une transaction cette épineuse controverse. Lord John Russell considère donc la réforme parlementaire comme son patrimoine, et traite en usurpateur quiconque veut s'établir dans ce domaine, dont il se croit maître. Il semblait naturel d'attendre de lui une mesure de réforme bien étudiée, complète, sage, qui pût rallier la majorité des esprits libéraux et pratiques au sein de la chambre des communes. Il est permis de dire aujourd'hui que lord John Russell a complétement échoué dans cette épreuve. Sa proposition est fort simple, et c'est cette simplicité qui en fait le vice. Elle se divise en deux parties : d'un côté, augmenter le nombre des électeurs, élever au vote une portion plus considérable de la population; de l'autre, enlever le droit d'élire des représentans à un certain nombre de bourgs électoraux dont la population est trop peu considérable, et reporter sur des localités plus peuplées les siéges devenus ainsi disponibles. Sur la seconde partie du projet, il n'y a guère de dissentiment sérieux. On peut discuter sur la quantité des bourgs qui doivent être sacrifiés; c'est une question de degré sur laquelle il est facile de se mettre d'accord, en faisant, comme on dit, une cote mal taillée. L'entente est plus difficile sur la première partie du projet de lord John Russell, celle qui a pour objet l'extension de la franchise électorale. Ici l'on touche à des questions vitales pour la liberté, aux principes mêmes du gouvernement représentatif.

Lord John Russell n'a pas assez hésité et réfléchi devant ces questions et ces principes : c'est le reproche que lui adressent non-seulement M. Disraeli et ses amis, mais la majorité des whigs, la presque unanimité des penseurs et des écrivains les plus éprouvés et les plus résolus du libéralisme. L'opinion, d'abord froide envers ce bill et inattentive à ses défauts, détournée qu'elle était par les préoccupations extérieures, réveillée maintenant et éclairée par les discussions de la presse, se prononce avec un tel ensemble que l'on assure que la mesure de lord John Russell n'a pas, dans la chambre des communes, l'adhésion sincère et convaincue de plus de cinquante membres. La simplicité est, nous l'avons dit, le vice de cette mesure : elle propose d'ajouter au corps électoral des bourgs où figuraient déjà les locataires payant 10 livres sterling de loyer les locataires qui n'en paient au minimum que 6; elle fait une réduction correspondante dans le minimum de la franchise pour le corps électoral des comtés. Quel est le nombre d'électeurs

que cette extension du vote introduirait dans le corps électoral de l'Angleterre? Les avis sont partagés sur cette évaluation statistique. Lord John Russell et ses collègues prétendent que l'addition aux électeurs actuels ne serait, du chef de la nouvelle franchise, que de 200,000 votes. Ses adversaires contestent cette évaluation, et prétendent, comme lord Grey l'a fait avec autorité dans la chambre des lords, que les électeurs nouveaux seraient deux fois plus nombreux que lord John Russell ne le suppose. Mais un point plus important, et sur lequel il ne saurait y avoir lieu à contestation, c'est la nature de la classe que l'on verserait ainsi dans le corps électoral. Évidemment les nouveaux électeurs appartiendraient tous à la même classe, la classe ouvrière. En leur ouvrant l'électorat aux conditions préparées par lord John Russell, on leur livrerait la majorité numérique dans la représentation nationale : c'est dire que l'on donnerait le gouvernement aux intérêts d'une seule classe, et encore de la moins instruite, de la moins éclairée, de la plus dépendante et de la plus besoigneuse. Les libéraux anglais se soulèvent contre cette perspective avec une prévoyance et une sollicitude que nous n'avons pas de peine à comprendre.

Ils disent en effet qu'il n'y a que deux principes en matière de représentation : l'un, indifférent à la liberté, qui livre le pouvoir au fait violent, brutal, accidentel, de la majorité numérique; l'autre, qui veut assurer la représentation judicieuse et équitable, l'influence combinée sur le pouvoir de toutes les forces, de tous les intérêts, de toutes les traditions vitales et de toutes les lumières qui composent une nation active, libre, vivante. Ils disent que le système de la majorité numérique, excepté peut-être chez les peuples naissans, où les intérêts sont peu compliqués encore, ne donne qu'une représentation mensongère, parce qu'aux diversités naturelles qu'engendre la vie d'une société intelligente et laborieuse, ce système substitue dans l'organisation du pouvoir une factice, arbitraire et tyrannique unité. Ils disent que, pour un corps politique formé d'élémens, d'intérêts, de forces complexes, il n'y a de vraie représentation qu'une représentation complexe aussi, et organisée de telle sorte qu'aucune des facultés, des traditions, des influences et des classes entre lesquelles la nation se divise n'en soit absente, ou n'y puisse effacer et opprimer les autres d'une façon durable. A l'appui de leur opinion, ils allèguent l'expérience, et la vérité nous oblige de convenir que les libéraux les plus intelligens de l'Angleterre sont loin encore de s'être laissé convertir par les récens et prodigieux succès du suffrage universel. Au bout de l'expérience du système de la majorité numérique, ils voient deux écueils, la corruption ou le despotisme, et dans les deux cas un déplorable échec pour la liberté. Ils soutiennent que, lorsque la fonction électorale descend dans les étages de la société où manquent les lumières et l'indépendance, sans lesquelles la faculté de choisir n'est pas sérieuse, l'électeur est exposé à céder aux suggestions les plus grossières de l'intérêt privé ou à la pression d'une force démagogique qui sera bientôt remplacée par une force dictatoriale. Ils regardent comme un pas vers ces

épreuves fatales la mesure par laquelle lord John Russell cherche à introduire dans le corps électoral anglais, sans contre-poids, sans précaution, sans garantie, trois ou quatre cent mille hommes pris exclusivement dans la classe ouvrière. Ils ne refusent pas à cette classe intéressante, si utile au pays, une part dans la représentation nationale, mais ils ne veulent pas qu'elle y prenne à son propre détriment la part dominante, et qu'on se serve d'elle, de son ignorance, de ses impatiences, et même de ses entraînemens généreux, pour dénaturer et renverser la constitution anglaise.

L'opposition générale que rencontre le bill de réforme de lord John Russell se trahit aux lenteurs extraordinaires qu'éprouve la seconde lecture de ce bill. La discussion sur la seconde lecture a commencé avant Pâques; elle n'est pas terminée encore. On sait que l'épreuve de la seconde lecture est ce que l'on appellerait en France la discussion générale, c'est-à-dire cette partie du débat qui porte sur le principe d'un projet de loi, et où les détails n'en sont point encore abordés. En ouvrant l'attaque, il y a un mois, contre la seconde lecture, M. Disraeli, tout en déclarant qu'il ne pousserait pas son opposition jusqu'à refuser de laisser discuter les articles, engageait le ministère à retirer ce bill et à préparer un nouveau projet plus conforme aux vœux de la chambre. Il y a quelques jours, un membre distingué du parti libéral, M. Massey, rattaché pourtant au ministère par une liaison ancienne avec lord Palmerston et par sa position de président des comités de la chambre, crut tirer le cabinet d'embarras en proposant que le bill fût renvoyé à une commission spéciale qui pût le soumettre à la refonte nécessaire. Cette proposition, qui indiquait les répugnances du parti libéral, ne fut point acceptée par lord John Russell; mais un autre incident n'a pas tardé à compromettre le sort de son bill. Lord Grey, à la chambre des lords, a demandé et obtenu qu'une commission fût chargée d'ouvrir une enquête pour s'assurer du nombre d'électeurs nouveaux que créerait l'extension proposée du droit de suffrage. Le succès de la motion de lord Grey ne permet plus de penser que le bill puisse être voté cette année, car il n'est pas probable que l'enquête de la chambre des lords soit terminée dans cette session. Les choses en étant là, un grand nombre de libéraux reviennent au conseil d'abord donné par M. Disraeli : ils proposent le renvoi du bill au ministère, qui peut seul, disent-ils, mettre à profit les conseils qui lui ont été donnés durant la discussion pour améliorer et compléter sa mesure, pour en combler les lacunes, et renforcer le bill des garanties que le parti libéral réclame. Nous croyons que lord John Russell, quoi qu'il en puisse coûter à son amour-propre, fera bien de se rendre à ce prudent avis. Le malaise que ce bill crée dans le parti libéral jette déjà une incertitude visible dans l'existence du ministère. La faible majorité que vient d'obtenir le bill des *church-rates,* qui les années précédentes passait avec des majorités considérables, prouve que le plan de réforme de lord John provoque au sein du parti libéral une sérieuse réaction conservatrice. En s'opiniâtrant à imposer ce plan à ses amis, lord John Russell com-

promettrait le sort même du ministère, et exposerait de gaieté de cœur le parti libéral à de nouveaux et regrettables déchiremens.

Un débat retentissant de la seconde chambre prussienne vient de rappeler sur les divisions intestines de l'Allemagne l'attention de l'Europe. La Prusse a subi dans ces derniers temps plusieurs échecs au sein de la diète germanique. Ses idées sur la réorganisation de l'armée fédérale ont été repoussées; elle n'a pas été plus heureuse dans ses efforts généreux en faveur des libertés de la Hesse électorale. Nous avons expliqué, il y a plusieurs mois, les circonstances nouvelles de cette malheureuse question de la Hesse, qui, après avoir failli, il y a dix ans, faire éclater la guerre entre la Prusse et l'Autriche, revenait cette année devant la diète. La chambre hessoise avait demandé le rétablissement de la constitution de 1831, et la Prusse l'appuyait dans sa demande. Le gouvernement hessois proposait de mettre en vigueur la constitution de 1852, qui avait obtenu la sanction de la diète, lorsque celle-ci, dans cette époque des réactions triomphantes, déclarait la constitution de 1831 incompatible avec les lois fédérales. Cette triste question hessoise est comme le résumé des difficultés qui travaillent l'organisation politique actuelle de l'Allemagne. Il y a en Europe peu de gouvernemens plus scandaleux que celui de la Hesse électorale; il n'en est pas contre lesquels les populations soient mieux fondées à élever une protestation permanente. Là éclate donc, sous le plus vilain jour, le mal secret qui ronge les petits états allemands, le divorce de peuples qui ont besoin d'être gouvernés économiquement, qui tendent par leurs aspirations à une grande vie nationale, avec les intérêts de petites cours et de petites maisons princières toujours tremblantes devant la perspective des médiatisations que la première commotion européenne dont les secousses atteindront l'Allemagne ne peut manquer d'entraîner. L'intérêt princier de la majorité des états secondaires, alors appuyé par l'empereur Nicolas et par l'Autriche, l'emporta donc en 1852, dans la diète, sur la légitimité des réclamations hessoises. La même coalition, toujours soutenue par l'Autriche et toujours animée de la même jalousie contre la Prusse, vient d'opposer, le 24 mars dernier, un nouveau déni de justice au peuple hessois. La Prusse se devait à elle-même de protester contre la décision fédérale qui a encore refusé aux Hessois le rétablissement de la constitution de 1831 : elle l'a fait avec une certaine énergie; elle a déclaré que la diète a outre-passé sa compétence, et que le gouvernement prussien se tenait pour délié des obligations que pourraient entraîner les conséquences d'une telle décision. La diète, sur la proposition du ministre d'Autriche, son président, a répondu que les résolutions légales de la majorité étaient obligatoires pour les confédérés. C'est encore cet antagonisme funeste de la légalité contre la justice où, soit malheur, soit maladresse, l'Autriche se place toujours, et où depuis quelque temps elle obtient si peu de succès. Dans ce conflit, l'opinion est intervenue avec éclat par l'organe de la seconde chambre prussienne, et sur l'initiative éloquente de M. de Wincke, qui a demandé pour le cabinet prussien un

vote d'approbation et de confiance. La chambre prussienne, en se prononçant de la sorte, a obéi à un généreux sentiment. Nous souhaitons que les accens du parlement prussien résonnent au sein des populations germaniques et consolent celles qui sont condamnées à subir tant d'onéreux petits gouvernemens; mais malgré la chaleur des discours prussiens, nous espérons qu'on évitera d'en venir aux extrémités où l'Allemagne fut conduite, il y a dix ans, par la question hessoise. L'état présent de l'Allemagne est précaire sans contredit, et nous ne traitons pas légèrement les véhémentes discussions qu'il soulève. Cependant, jusqu'à ce que la crise éclate, nous répéterons pour nous rassurer le proverbe allemand : « Une parole n'est pas une épée. »

Les émotions de la jeune et circonspecte liberté prussienne ont beau demeurer presque toujours stériles, elles n'en sont pas moins saines, et l'on a regret à en quitter le spectacle pour porter ses regards sur les maux dont souffre l'Autriche. Quel lugubre événement que la chute et la mort du baron de Bruck! Faut-il croire que cet homme capable, laborieux, appliqué, qui était parvenu, par une carrière commerciale entreprenante et heureuse, aux postes les plus élevés du gouvernement d'un grand empire, ait trempé dans les tristes malversations dont l'Autriche a souffert, et qu'il ait voulu se punir lui-même de sa propre main? M. de Bruck était l'espoir des Autrichiens libéraux qui attendaient la régénération de leur pays, et il est la première victime, non peut-être la victime innocente, des efforts que le gouvernement autrichien semble faire pour découvrir les désordres de son administration. Si M. de Bruck a été coupable, il a succombé, on ne peut l'oublier, aux tentations du gouvernement absolu. Le gouvernement autrichien agit en ce moment comme nos gouvernemens de l'ancien régime, qui, après avoir mis au pillage les finances publiques par leur organisation despotique, croyaient suffisamment venger la morale et rétablir leurs affaires en instituant des chambres de justice pour la recherche des financiers. Notre histoire parle des sévérités excessives dont les traitans étaient chez nous l'objet dans ces courtes réactions; mais la tempête passée, les abus renaissaient par l'effet même des vices du gouvernement. Le despotisme sera toujours la pire école de corruption. L'empereur François-Joseph n'aura rien fait pour le rétablissement de ses finances et de la probité de son administration tant qu'il ne consentira pas à assainir son empire par de larges courans de liberté. La Providence lui a donné un peuple généreux, le peuple hongrois, qui forme la plus belle et la plus forte moitié de son empire. Ce peuple était préparé, par un passé de plusieurs siècles, par des qualités aristocratiques et libérales, à initier l'Europe orientale et l'Autriche elle-même au gouvernement représentatif. Depuis dix ans, la cour de Vienne a ravi à ce peuple ses institutions libres. L'empereur François-Joseph semble disposé à revenir sur cette politique, qui a eu pour lui de si désastreux résultats. Qu'il se hâte, la régénération de l'empire d'Autriche est au prix de la résurrection de la Hongrie.

Tout demeure incertain encore en Italie; mais là du moins l'incertitude

ne tient point aux hésitations de la décrépitude : elle est la suite de l'étourdissement et du tumulte intérieur d'un peuple qui veut renaître à la vie, et que de grands événemens ont profondément ébranlé. Le voyage du roi Victor-Emmanuel dans les provinces qui se sont données à lui ne fournit matière à aucune appréciation politique intéressante : c'est une des fêtes prévues de la lune de miel des annexions. Ces fêtes ne sont point capables de distraire les observateurs des pensées sérieuses que fait naître la situation de l'Italie. De nombreuses réélections vont avoir lieu dans le royaume de la Haute-Italie; on semble craindre qu'elles n'accroissent les forces des partis extrêmes dans le parlement. On va même jusqu'à appréhender que M. de Cavour ne puisse contenir les esprits ardens et impatiens qui veulent pousser dans le sud de la péninsule le mouvement qui a triomphé au nord. Naples et la Sicile attirent la révolution italienne. Nous déplorerions de voir l'énergie italienne, au lieu de se concentrer sur les résultats acquis pour les consolider, au lieu de compter sur l'influence morale qu'aurait la reconstitution sérieuse de la nationalité dans le royaume du nord, s'épuiser en efforts dangereux pour allumer des incendies qui pourraient tout remettre en question. Malgré une proclamation regrettée de ses amis de France, le général de Lamoricière protége le pape de son nom comme d'une barrière morale; nous voudrions, comme on le fait espérer, que Pie IX ajoutât bientôt à la force que lui prête le général de Lamoricière celle qu'il retrouverait dans toute la chrétienté, en revenant, maintenant qu'il le peut avec une entière dignité et une complète indépendance, à l'esprit de réformation politique qui le rendit si populaire aux beaux débuts de son pontificat.

Cette triste échauffourée carliste, qui a un moment assombri les affaires de l'Espagne, vient de finir comme finissent toutes les échauffourées de ce genre, par quelques exécutions, toujours fatales, même quand elles sont trop justifiées, et en laissant de plus au gouvernement quelques-unes de ces difficultés attachées aux séditions où des princes se trouvent compromis de leur personne. Le déplorable héros de cette aventure du 1er avril n'a point tardé à expier sa tentative. Ortega a été pris, jugé par un conseil de guerre et fusillé à Tortosa. Il n'a point disputé sa vie, comme il l'a dit devant ses juges; il n'a point cherché à se justifier et n'a pas accusé les autres. L'heure venue, il a marché à la mort avec un visage serein, avec une bonne grâce simple et noble, comme un soldat que le feu n'effraie pas. Il ne s'est plaint que de quelques amertumes peut-être inutiles qui ne lui ont pas été épargnées en ces derniers instans. Cet homme était criminel assurément; sa trahison à l'intérieur, rapprochée de la guerre du Maroc, avait un caractère particulièrement coupable, qui a dû échapper à son esprit léger. La peine qu'il a subie était juste. Il ne faut pas s'y tromper cependant : quand Ortega a été bien abattu et jeté en face du supplice, il a intéressé à Madrid; on ne s'est plus souvenu de celui qui avait débarqué sur la côte d'Espagne en messager de guerre civile, on n'a plus vu que

l'homme qui allait mourir jeune encore. Ortega avait des amitiés nombreuses et même élevées qui ont intercédé pour lui. On s'est ému surtout des efforts de ce jeune officier, un fils du condamné, qui est accouru d'Afrique pour adresser à la reine de déchirantes supplications, offrant la croix de Saint-Ferdinand et le grade de lieutenant qu'il venait de gagner sur le champ de bataille en échange de la vie de son père et disant : « Que l'Ortega d'Afrique rachète l'Ortega des îles Baléares! » La politique a fait prévaloir les inexorables conseils. On aurait pu faire grâce sans nul doute, d'autant plus que, dans un pays où les insurrections militaires ne sont pas rares, les exécutions n'ont jamais découragé personne, et elles ont quelquefois fait une victime illustre de celui qui n'était qu'une pauvre tête de son vivant. La clémence eût été la meilleure politique.

Ce n'est pas tout encore cependant. Le sang d'Ortega sera vraisemblablement le dernier sang versé pour cette misérable affaire; mais il reste d'autres acteurs de l'échauffourée du 1er avril. Le prétendant lui-même, le comte de Montemolin, son frère don Fernando, l'ancien général carliste Elio, ont été pris également. Que va-t-on faire de ces embarrassans personnages? Il faut remarquer qu'ils sont dans des conditions toutes particulières. Ortega avait trahi, faussant son serment et abusant de son autorité de général; sa situation était déplorablement nette. Il n'en est pas de même des autres. Le comte de Montemolin et son frère don Fernando ne sont plus des infans d'Espagne, et ils ne sont pas non plus de simples particuliers; nous pourrions même ajouter que, si ce n'était le sang d'Ortega et de quelques autres, si ce n'était le malheur qui pèse toujours sur des captifs, il y aurait quelque chose d'assez comique dans la triste campagne de ces deux princes. Que va-t-on faire maintenant de ces deux hôtes incommodes? Seront-ils soumis à un jugement? Déférer le comte de Montemolin à la justice du sénat, ne serait-ce pas lui faire un piédestal, le mettre en vue et lui fournir l'occasion de se montrer au pays? La liberté immédiate et sans jugement ne garantit rien sans doute; mais qu'est-ce qui garantit l'avenir, si ce n'est un bon gouvernement, intelligent et large, qui popularise la monarchie constitutionnelle par ses bienfaits en la mettant au-dessus des agressions des prétendans absolutistes aussi bien que des factieux révolutionnaires? Après cela, on nous dispensera, nous l'espérons, d'attacher une souveraine importance aux programmes de gouvernement que le comte de Montemolin tenait, dit-on, en réserve, et qui devaient procurer à l'Espagne tous les biens, y compris le suffrage universel.

E. FORCADE.

V. DE MARS.

ÉCONOMISTES

CONTEMPORAINS

RICHARD COBDEN ET L'ÉCOLE DE MANCHESTER.

I. *History of the anti-corn-law League*, by Archibald Prentice, one of his executive council, 2 vol. — II. *History of thirty years peace*, by miss Martineau. — III. *Speeches of Richard Cobden*, 1 vol. — IV. *1793 et 1853, in three letters*, by R. Cobden, 1 vol. — V. *Sir Robert Peel*, par M. Guizot. — VI. *Statistical abstract for the United Kingdom in each of the last fifteen years from 1844 to 1858, presented to both houses of parliament by command of her majesty.* 1859.

L'Angleterre a donné récemment un spectacle auquel l'Europe n'était point accoutumée. On l'a vue assister, l'arme au bras, à une guerre que deux puissances de premier ordre avaient engagée sur le continent, échangeant des notes pendant qu'elles échangeaient des coups de canon. Elle a laissé s'accomplir des démembremens d'états, les uns lui agréant, les autres lui répugnant, sans s'y mêler autrement que par un consentement officieux ou de vaines remontrances. Des deux côtés du détroit, cette conduite a excité quelque surprise, elle a même provoqué le blâme. L'oubli, l'abandon des traditions étaient flagrans; on a été jusqu'à parler de déchéance. Ce n'était plus, disait-on, la politique des Pitt et des Castlereagh, celle qui avait animé et soutenu les esprits dans de longues et pénibles luttes. Cette politique d'autrefois ne se fût point accommodée de ces compromis qui tournent les difficultés au lieu de les prendre de front, elle n'eût point cédé à cette inertie qui vise à l'habileté et côtoie la faiblesse; elle eût été plus prompte à agir, plus ferme dans

ses résolutions, plus déterminée à les faire prévaloir. Ainsi ont parlé des juges sévères.

D'où viennent donc ces accès d'indifférence de l'Angleterre après tant d'accès de vive susceptibilité? D'où vient surtout que le pays s'y associe par une longanimité qui peut passer pour de la connivence? S'il y a faute, où sont les coupables? On a désigné les hommes de l'école de Manchester; on a accusé leurs écrits, leurs actes, même leurs succès. En excitant outre mesure le sentiment de l'intérêt, ils auraient porté, assure-t-on, un préjudice irréparable aux sentimens d'un ordre supérieur; ils auraient énervé et perverti les âmes. Cette langueur dans l'opinion, cette hésitation dans les desseins, c'est à leur influence qu'il faudrait les attribuer. Ils ont voulu soumettre au calcul des questions qu'on doit dégager de cet élément, sous peine de les voir se dénaturer et se réduire. Les comptes d'un grand état ne se règlent pas comme un inventaire de fabrique, où chaque objet ne vaut qu'en raison de ce qu'il coûte et de ce qu'il rend. Sans négliger sa richesse, un grand état est tenu de songer aussi à son honneur. Il a des devoirs de position, un nom à défendre, un rôle à jouer, une destination historique, des intérêts même dans le sens élevé du mot, tout ce qui fait le titre et la force d'une communauté, tout ce qui la classe, la distingue et lui assure le respect. La moindre défaillance dans cette mission est un commencement de déclin. Une nation qui s'efface prononce sa propre sentence, les pertes qu'elle a voulu éviter lui arrivent sous d'autres formes; elle souffre dans ce qu'elle a cru le mieux garantir : la sécurité, qui est la compagne de la puissance, lui échappe insensiblement; elle n'a plus au dehors la même importance et n'y montre plus le même orgueil; le prestige est détruit, elle se sent diminuée.

Telle est l'accusation; mais les hommes de l'école de Manchester ne sont point à court d'argumens. Quand ils se liguèrent il y a vingt ans contre la loi des céréales, ils savaient bien que le succès de leur réforme affecterait d'une manière profonde la politique de leur pays. Cette crise est arrivée, et ils persistent à la croire salutaire. Le sentiment de l'intérêt, dont ils s'appuyaient, n'est pas aussi vulgaire qu'on le dépeint et vise plus haut qu'on n'affecte de le dire, il n'est que l'instrument d'une pensée chrétienne et morale. Dans le développement des échanges, ils voyaient en première ligne l'union plus intime des peuples. Des rapports fréquens devaient amener entre eux de meilleurs procédés; plus ils se connaîtraient, moins ils seraient enclins à s'aigrir et à rompre. Pour cette œuvre de conciliation, ni les classes dominantes, ni les gouvernemens, n'ont l'esprit qui convient : on s'y fait un jeu du repos et des intérêts de la communauté; c'était donc à la communauté qu'ils s'adressaient en l'in-

vitant à résister au goût des aventures, familier aux classes dominantes et aux gouvernemens. Que par suite les traditions en dussent recevoir un échec, que l'on fît moins de sacrifices à la fausse grandeur, aux surprises et aux calculs des partis, aux entraînemens de la domination, peu leur importait; ils n'admettaient pas que cette politique fût la plus sûre, ni la meilleure, ils en pressentaient une autre où la dignité serait maintenue à moins de frais et l'ascendant au prix de moins de violences. Ils se disaient qu'à s'imposer toujours et partout, un état, si puissant qu'il soit, prend une charge au-dessus de ses forces, qu'il se blesse en blessant autrui, et ne réussit qu'en semant des rancunes. Même bien remplie, la tâche est constamment à reprendre, et tôt ou tard elle écrase ceux qui s'y sont volontairement condamnés.

Je n'ai pas à juger encore ce procès; je l'expose seulement et mets les parties en présence : ce que j'en veux faire ressortir, c'est le rôle qu'y jouent les hommes de l'école de Manchester. On semble d'accord pour leur attribuer, dans une certaine mesure, la trève des esprits, l'échec porté à l'humeur guerroyante, la désuétude des traditions et la tiédeur qui succède à d'anciens emportemens. Dans ce sens, l'histoire de cette école n'est pas celle d'un homme ni de plusieurs hommes, elle devient commune à la grande famille à laquelle ils appartiennent. Derrière les individus, la nation se montre, et l'intérêt s'élève en même temps que le cadre s'élargit. C'est ainsi que se présente l'une des physionomies les plus caractérisées de ce mouvement, celle de M. Richard Cobden. Il en est incontestablement le chef, il en a été l'âme. Les détails de sa vie pourraient se résumer en quelques pages, mais ils se lient à un effort et à des résultats dont l'Angleterre est encore remuée, et qui affectent sa politique autant que ses intérêts; à ce titre, quelques développemens sont nécessaires.

I.

Dans un pays libre et avec une race douée d'une fierté naturelle, comment une aristocratie a-t-elle pu jusqu'ici se maintenir? Ses services, si éclatans qu'ils soient, n'expliquent pas seuls sa durée; d'autres ont péri qui avaient le même droit de vivre. Par quels mérites celle-ci s'est-elle préservée? On en a cité deux : le respect et la défense des institutions, une grande habileté de conduite. Il est constant que l'aristocratie anglaise n'a manqué ni à l'un ni à l'autre de ces devoirs; elle n'a ni empiété ni résisté mal à propos. Elle a su toujours abandonner à temps les positions qu'elle ne pouvait défendre, et a mis dans ce mouvement de retraite une certaine dignité et beaucoup de bonne grâce. Après avoir lutté contre les réformes,

elle y a cédé en les prenant en main et en les tempérant. Cependant avec un autre peuple ces concessions judicieuses n'eussent pas suffi; il a fallu que des deux parts on se tînt en garde contre les entraînemens et qu'à la modération dans la défense répondît la modération dans l'attaque. Ailleurs on ne s'arrête pas ainsi; dans l'enivrement de la victoire, on ne laisse rien debout, sauf à se châtier de cet excès en tombant dans l'excès contraire. Comment le peuple anglais s'est-il refusé à ces tristes exécutions? Les instrumens ne lui manquaient pas; il a les libertés de la presse et de la plate-forme, il a le droit de réunion et au besoin l'agitation des rues. Que de tentations pour tout soumettre au même niveau, briser les compartimens artificiels, abaisser ce qui s'élève, proscrire ce qui se distingue! Ce spectacle va si bien aux passions de la foule; pourquoi ce peuple ne se l'est-il pas donné?

Plusieurs motifs l'en ont empêché. Le premier et le plus puissant, c'est qu'il réfléchit à ce qu'il va faire. Ne serait-il pas contenu par le scrupule de nuire à autrui, qu'il le serait par la crainte de se nuire à lui-même. Avant l'acte, il en calcule les suites et ne veut pas s'exposer à perdre plus de terrain qu'il n'en aurait gagné. Le second motif, c'est que ce privilége conféré à une classe flatte plutôt qu'il ne froisse l'orgueil des autres. Cette aristocratie n'a point de cadres fermés ou seulement ouverts à la faveur, le mérite y conduit aussi bien que la naissance. A côté d'anciens noms y figurent des noms nouveaux qui rajeunissent et retrempent l'institution, où viennent se confondre dans une parfaite égalité tous les services et toutes les gloires. Ensuite cette aristocratie ne prétend pas gouverner seule; elle n'impose pas ses médiocrités au pays, elle laisse le pouvoir où il doit être pour le bien commun, entre les mains les plus capables et les plus dignes. C'est ainsi qu'on désarme les passions en élevant les caractères. Que d'hommes nés dans les plus humbles rangs ont, par leur seule valeur, franchi les degrés de la hiérarchie et exercé une influence décisive sur les destinées de leur pays! Il suffit d'en citer deux qui appartiennent à ce siècle et ont une affinité d'origines, Wilberforce et M. Cobden. Au nom de l'un se rattache l'affranchissement des esclaves, au nom de l'autre l'affranchissement du commerce; le premier est sorti d'un port de mer, le second d'une ferme pour passer de là dans un comptoir.

C'est à Mindhurst, dans le comté de Sussex, que naquit, en 1804, M. Richard Cobden, et rien dans son enfance ne faisait prévoir qu'il dût appartenir à l'industrie et y marquer fortement son passage. La contrée est plus agricole que manufacturière; son père était un cultivateur chargé de famille, vivant sur un petit domaine qui suffisait à peine à ses besoins, et dont plus tard il fut dépossédé. Le jeune Richard passa donc par la rude école de la nécessité; il ne connut

dans son premier âge que le travail des champs, et le plus humble de tous : il gardait les moutons. On a fait à ce sujet un rapprochement curieux : près de la maison de son père était le château de Godwood, résidence du duc de Richmond, qui devait se montrer plus tard l'un des ardens défenseurs du privilége territorial. Qui eût dit alors au seigneur de cette résidence qu'entre lui et ce pauvre pâtre s'engagerait un jour, aux yeux du pays attentif, un duel où il n'aurait pas le beau rôle et qui se terminerait par un éclatant échec? Qui lui eût fait supposer que dans la tête de cet enfant naîtrait la pensée téméraire de s'attaquer à ce que les traditions avaient consacré, au droit de prélever, par des artifices de législation, une dîme sur les besoins de la communauté, et de tirer des produits du sol un prix supérieur à celui qui résulte d'un marché librement ouvert et d'une loyale concurrence?

Il est à croire que l'éducation du jeune Richard se ressentit, dans la période des débuts, de cette condition précaire et de cet assujettissement forcé. Il fallut s'en tenir aux premiers élémens, à ce qui se trouvait à portée dans la limite des heures disponibles et des ressources des parens. Plus tard, quand M. Cobden s'appartint, l'œuvre fut à refaire, et il ne s'y épargna pas. A ses autres mérites il joint celui de s'être formé lui-même. Dès l'adolescence, on put remarquer chez lui les signes auxquels se reconnaissent les vocations décidées : un esprit vigoureux, un caractère fortement trempé, un besoin d'activité qui des petites choses s'étendait aux grandes, une ambition contenue, et où l'ardeur n'excluait pas le calcul. Il avait en outre ce don bien rare de se séparer des idées convenues et de les soumettre au contrôle de ses propres réflexions, puis, sa conviction une fois arrêtée, la force d'y persister, quels que fussent les obstacles, et de garder néanmoins les limites au-delà desquelles il eût rencontré l'isolement. Sous ce rapport, ses débuts furent une sorte de préservatif. Avec des études plus spéculatives, il eût dévié vers l'utopie et partagé le sort des esprits qui oublient les faits dans l'enivrement des principes. M. Cobden dut à son étoile d'être placé sur un terrain plus consistant; il s'inspira du bruit des ateliers plus que du silence du cabinet, il vit les industries à l'œuvre, et put toujours invoquer l'expérience à l'appui de la démonstration. C'est ainsi que son succès s'explique. Dans les réunions où plus tard il eut à développer ses projets de réforme, jamais son tact ne le trahit. S'il atteignit l'éloquence, ce fut par un art naturel, et en restant dans des sujets familiers. Entre lui et son auditoire existait une communauté de sentimens, de notions, d'origine, à laquelle il conformait son langage. Enfant du peuple, il touchait la fibre populaire par des sorties tantôt véhémentes, tantôt ironiques, contre les abus du privilége seigneurial; homme du métier, il entrait dans des dé-

tails auxquels sa vie commencée dans les champs et continuée dans la manufacture l'avait successivement initié, — orateur sans y prétendre, et mieux servi par ses instincts que s'il en fût sorti pour chercher l'effet dans des moyens moins simples et moins appropriés.

Quand il fut en âge de choisir une carrière, M. Cobden n'eut qu'à obéir à la destinée. Il avait un oncle qui exerçait à Londres l'industrie des toiles peintes; c'est près de lui qu'il se rendit et commença son apprentissage commercial. La maison était le siége d'un travail très actif, trop actif peut-être, car à quelques années de là elle fut emportée par des spéculations qui excédaient ses ressources; mais les erreurs mêmes de l'oncle profitèrent à l'éducation du neveu. Avec un bon sens précoce, il vit et jugea les fautes commises, et quand il agit par lui-même et pour lui-même, il se garda d'y tomber. Son premier acte, dans ce moment d'épreuve, atteste combien déjà son caractère était réfléchi. A côté et au-dessus des motifs particuliers auxquels l'échec de son oncle pouvait être attribué, il avait entrevu des causes plus générales. Les belles toiles peintes, celles qui exigent plus d'art et de goût, s'étaient jusqu'alors fabriquées à Londres, où se trouvaient les ouvriers les plus expérimentés et les plus habiles dessinateurs; Manchester n'imprimait encore que des toiles communes. C'était comme un partage d'attributions qui d'un côté donnait un produit plus parfait avec une main-d'œuvre plus coûteuse, de l'autre un produit inférieur au prix le plus réduit. M. Cobden se demanda s'il n'y aurait pas avantage à réunir ces deux genres de fabrication dans les mêmes mains et dans la même localité, l'une servant de modèle à l'autre, et toutes d'eux s'aidant par le contact. Transporter à Londres l'impression des toiles communes, il n'y fallait pas songer; les charges de la vie dans une grande ville sont incompatibles avec des salaires modiques. Introduire au contraire à Manchester l'impression des toiles supérieures était une combinaison qui se présentait avec des chances favorables. Il ne s'agissait que d'attirer à Manchester de bons ouvriers et de bons dessinateurs. C'est ce qu'entreprit M. Cobden. Mieux que personne, il était en position d'y réussir. Il n'emporta de Londres que son idée; elle suffit pour lui ouvrir une carrière qui, d'abord modeste, alla chaque jour s'agrandissant. Pour l'industrie des toiles peintes, ce fut une révolution : au lieu de deux siéges, elle n'en eut plus qu'un, et peu à peu le Lancashire s'en empara au détriment du Middlesex.

Pendant plusieurs années, l'ambition de M. Cobden ne se porta point au-delà du soin de son industrie. Commis, puis intéressé dans une maison, enfin chef de maison lui-même, il gagnait lentement du terrain, sans autre prétention que d'arriver à la fortune par le

travail et la probité. En même temps il achevait son éducation par de fréquens voyages, visitait la France, la Belgique et la Suisse, où rien n'était indifférent à un esprit curieux comme le sien. Longtemps il se renferma dans cette préparation silencieuse. Manchester voyait pourtant se succéder des agitations qui avaient leurs programmes et leurs héros. Dès 1832, le célèbre Cobbett y avait fait un appel aux radicaux, et couru les chances d'une candidature au parlement. Fils de cultivateur comme M. Cobden, animé de colères que l'âge n'avait pas refroidies, il se présentait avec des titres qui ne prêtaient point à l'équivoque et des écrits où sa haine pour l'aristocratie était allée jusqu'à l'outrage. Il avait pour cliens les cent mille abonnés d'une feuille populaire, la plus redoutable que le gouvernement eût jamais rencontrée. Plus tard, ce fut le tour de Feargus O'Connor, qui ralliait les ouvriers sous les drapeaux d'une charte, monument de vertige, d'où se dégageaient à chaque article la désobéissance aux lois et l'indiscipline envers les maîtres. M. Cobden était trop avisé pour donner dans de pareils égaremens; il laissa passer avec une égale indifférence les chartistes et les radicaux. Ceux-ci étaient finis, ceux-là odieux; tous devaient s'éteindre dans l'impuissance. Peut-être avait-il, comme les radicaux, ses griefs particuliers contre l'aristocratie, et pensait-il, avec les chartistes, que le sort des ouvriers pouvait être amélioré; mais il ne séparait pas les réformes des moyens réguliers de les obtenir. Son caractère répugnait aux violences. Sans avoir la conscience de ce qu'il serait possible et utile de faire, il jugeait nettement ce qui devait avorter.

Pour la première fois, en 1835, M. Cobden se mêla ouvertement de questions politiques. M. Archibald Prentice raconte (1) qu'en sa qualité de directeur du *Manchester Times*, il reçut, dans le printemps de cette année, des communications intéressantes, qu'il livra à la publicité. L'écrivain ne s'était pas fait connaître, et malgré le succès de ces articles son nom restait une énigme, lorsqu'un petit volume, intitulé *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, fut déposé dans les bureaux du journal avec la suscription accoutumée: « De la part de l'auteur. » Sur-le-champ M. Prentice reconnut la plume de son écrivain anonyme. C'était M. Richard Cobden, qui avait cherché dans ces ébauches un délassement aux soins de la fabrique. Son écrit était une réponse à un pamphlet que venait de publier M. Urquhart, et qui avait toutes les allures d'un défi jeté à la Russie. M. Cobden, qui a pour la paix un goût très prononcé, s'efforçait de calmer les ardeurs du partisan de la guerre, et, avec un mélange de raison et d'ironie, frappait les partis politiques et les préjugés nationaux par-dessus la tête de son antagoniste. Il disait que la

(1) *History of the anti-corn-law League*, 2 vol.

meilleure diplomatie est celle des relations, et qu'aucun succès militaire ne vaut la conquête d'un débouché. Il préludait ainsi aux joutes qu'à quelques années de là il devait engager sur l'estrade des réunions publiques. L'écrit de M. Cobden, qui fit quelque bruit, fut suivi d'un second sur le même sujet (1). On trouvait piquant qu'un écrivain sorti de la fabrique donnât des leçons à des publicistes émérites et opposât à leurs jactances le langage du bon sens. On sut gré aussi à M. Cobden d'avoir pris la défense de l'intérêt commercial contre des déclamations au moins intempestives. Désormais son nom prit de la notoriété. On s'accordait à dire qu'il y avait dans cet homme plus que l'étoffe d'un manufacturier, et que le discernement qu'il avait montré dans la conduite de ses affaires privées l'accompagnerait dans l'étude et la discussion des affaires publiques.

C'est surtout parmi la jeune population des fabriques que M. Richard Cobden avait trouvé des partisans, et il employa son influence au profit d'une classe à laquelle il avait longtemps appartenu. L'instruction technique était en honneur à Manchester; dans une ville d'affaires, ce qui domine, c'est l'utilité. La culture intellectuelle et morale était plus négligée, elle manquait d'un foyer public. Secondé par quelques amis, M. Cobden fonda un *athenæum* où, après leur tâche remplie, les employés purent trouver des distractions moins coûteuses et plus profitables que celles des tavernes et des cafés. Des moyens d'étude y étaient mis à la disposition de ceux qui éprouvaient le besoin d'orner et de perfectionner leur esprit; aux autres on avait ménagé des délassemens variés; pour tous, c'était un point de réunion où ils s'éclairaient par l'échange des idées et se formaient par la meilleure des disciplines, l'esprit de corps. Nulle part le succès de ces institutions, si nombreuses en Angleterre, n'a été plus grand que dans le comté de Lancastre. M. Richard Cobden eut les honneurs de la séance d'ouverture; il y fit son début dans l'art de l'improvisateur. C'était une épreuve qu'il n'affronta point sans émotion. Rien dans sa carrière ne l'y avait préparé; il n'avait pour s'inspirer qu'une faculté naturelle, encore en germe : il répugnait à l'emphase, aux formes académiques, dont l'éloquence anglaise ne s'était pas dépouillée; il ne voulait réussir que par la simplicité unie au bon sens. Ainsi disposé, il occupa la chaire. Il a raconté plus tard que la vue de cet auditoire, redoutable dans son recueillement, lui enleva jusqu'à la conscience de ses paroles. Un nuage passa devant ses yeux, et il eût quitté la partie si les forces de sa volonté n'eussent dominé cette défaillance. Il acheva néanmoins son discours, mais sous l'empire d'une telle obsession que le lendemain seulement et par la lecture des journaux il sut ce qu'il avait dit : singulier début pour un

(1) *Russophobia*, chez Tait.

homme qui, pendant plus de dix années, devait marquer chaque jour de sa vie par une harangue, et répandre de ville en ville des opinions qui n'étaient pas toujours du goût de ceux qui l'écoutaient! Il paraît même que cette défiance n'abandonna pas M. Cobden dans ses campagnes les plus heureuses. Vétéran, il restait sous le coup des émotions qu'il avait ressenties à son premier feu. Seulement il s'en rendait mieux maître : ce travail intérieur ne se montrait au public que par une chaleur plus communicative, et ni l'esprit d'à-propos, ni l'aisance de l'orateur n'en étaient altérés; cette timidité, sous l'aiguillon du devoir, prenait les formes de la hardiesse.

Il donna bientôt une preuve de cette vigueur réfléchie. Manchester vivait alors sous l'empire de la fiction la plus étrange. Avec ses 250,000 habitans, sa merveilleuse industrie, ses richesses accumulées, cette ville n'était encore, légalement parlant, qu'un simple bourg, relevant d'un seigneur, le *lord du manoir*, comme on l'appelait. Ce lord dirigeait l'administration, levait des taxes, imposait des patentes, frappait les ventes d'une sorte de droit d'aubaine. Point de représentation locale qui agitât librement les intérêts de la cité et donnât à la population la garantie de sa surveillance. Le respect des traditions, si puissant chez nos voisins, avait maintenu ce régime; on le supportait comme un mal familier; l'esprit féodal survivait au milieu de cette activité toute moderne. M. Cobden éveilla chez les fabricans le désir de renverser ce vieux débris. On se réunit, on se concerta; une petite agitation locale fut résolue. Il y avait lieu de croire que des institutions semblables céderaient au premier effort. Appropriées à un village, elles devenaient une insulte et un déni de justice pour une grande cité. Cependant le lord du manoir résista et entraîna dans sa cause le parti qui se sentait menacé. Bien des bourgs se trouvaient dans le même cas, et si Manchester était une évidente exception, on pouvait, d'exception en exception, être conduit à la ruine du principe. Il fallut donc lutter, et M. Cobden ne fut pas l'un des moins ardens à la lutte. Le résultat, dans un pays sensé, ne pouvait être douteux. On reconnut enfin que Manchester avait acquis le droit de s'appartenir; une corporation municipale remplaça le seigneur. La population ne se montra point ingrate pour ceux qui l'avaient émancipée; presque tous les membres du comité d'agitation figurèrent dans le nouveau conseil. M. Cobden fut élu alderman, M. Thomas Potter eut le titre de maire et devint en même temps baronet. Manchester applaudit : s'il perdait un lord du manoir, il en avait la monnaie.

C'était encore un succès; M. Cobden se mettait de plus en plus en évidence. Nommé membre de la chambre de commerce, il y trouva l'occasion de montrer son aptitude. Une nouvelle suite de voyages acheva de le mûrir. Quoiqu'il s'y occupât beaucoup de ses

affaires, les vues générales le dominaient : l'attention que d'autres voyageurs portaient sur les monumens, il l'appliquait aux institutions et à leur influence sur le bien-être des peuples. Le champ était vaste; il s'attacha à l'explorer. Il parcourut la Turquie, l'Égypte, la Grèce, en étudiant le travail sous les diverses formes qu'il revêt selon les régimes, les climats, les races; puis, par le Danube, il pénétra en Allemagne, où une marqueterie d'états faisait l'essai d'un régime commun en matière de douanes. La ligue des villes libres le frappa surtout, et si fortement que plus tard il leur emprunta ce mot de ligue comme un des secrets de leur force. Cette vieille hanse qui avait pour objet de mettre les richesses privées à l'abri des déprédations seigneuriales lui parut être d'un bon exemple pour les pays où l'extorsion était encore en honneur, quoique plus adoucie. Dans les deux cas, il s'agissait d'une rançon, imposée ici par la force, là par la loi. Ses allusions à ce sujet étaient fréquentes; il insistait sur l'impression que lui avaient laissée, le long du Danube et du Rhin, ces vieux châteaux, repaires de violences jusqu'au jour où les marchands s'unirent pour les réduire et les démanteler. « J'ai vu ces ruines, s'écriait-il, elles attestent la puissance qui réside dans une défense commune. Les priviléges du sol, si l'on s'obstine à les maintenir, tomberont en poussière comme les créneaux et les tours de ces citadelles de l'exaction. »

Ces priviléges du sol avaient pour principal appui la législation des grains, qui frappait la consommation d'une taxe au profit des détenteurs de la terre. L'instrument était l'échelle mobile, dont le mécanisme bien connu aboutissait au maintien artificiel des prix. Au-dessous d'une certaine limite, portée d'abord à 80 shillings, puis descendue à 73, les grains étrangers rencontraient un droit qui était l'équivalent d'une prohibition; ce droit était alors d'un shilling par quarter; il s'élevait à chaque shilling de baisse dans les prix, de manière à arriver à 27 shillings quand le blé en valait 60. L'entrée libre ne se conciliait qu'avec des prix de disette. Le jeu de ce tarif n'avait rien d'équivoque ni pour ceux qui en profitaient ni pour ceux qui en souffraient; c'était une haute paye ménagée aux propriétaires et aux fermiers, une garantie contre la réduction de leurs revenus. Ces avantages accordés à une classe correspondaient à des préjudices, à des souffrances infligés aux autres. La moindre intempérie suffisait pour porter le trouble dans l'approvisionnement, et aucun commerce régulier ne pouvait s'établir sous la menace de cette taxe variable. A diverses époques, on en avait éprouvé les tristes effets. En 1800 et 1801, le blé avait valu 110 et 115 shillings le quarter, 122 shillings en 1812, 106 shillings en 1813, 94 shillings en 1817, c'est-à-dire 43 francs en moyenne pour notre hectolitre. Avec la paix, cette situation ne pouvait qu'empirer

et empirait en effet. D'un côté, la population tendait à s'accroître; de l'autre, la production des grains demeurait à peu près stationnaire. Un défaut d'équilibre se déclarait entre l'aliment et les bouches à nourrir. De là cette conséquence que la demande excédait toujours l'offre : l'acheteur se trouvait à la merci du vendeur, et la concurrence ne s'exerçait que dans le sens de la hausse. Le marché restait maîtrisé, même avec l'abondance. Il y a plus : une insuffisance manifeste menaçait la production des grains, quel que fût l'état des récoltes, et des évaluations faites avec soin portaient cette insuffisance à deux millions de quarters. Comment, sous cette perspective, l'agriculture eût-elle maintenu ses prétentions et gardé une tâche qui excédait ses forces? La raison et l'équité lui conseillaient de s'en dessaisir; il y allait de la paix publique. Le temps arrivait où l'approvisionnement étranger, longtemps éventuel, devait être converti en une ressource permanente.

Cette nécessité avait frappé de bons esprits. M. Hume en 1834, M. Clay en 1836, avaient fait des motions pour remplacer l'échelle mobile par un droit fixe. M. Villiers s'était montré plus hardi en demandant la suppression complète du droit. Une association formée à Londres, et qui comptait vingt-six membres du parlement, se proposait le même but. Aucune de ces tentatives n'aboutit. L'effort était en raison des chances de succès, et ces chances dépendaient de l'état des récoltes: étaient-elles abondantes, l'agriculture se plaignait; étaient-elles médiocres, l'industrie réclamait à son tour. Le fond du débat variait d'une saison à l'autre et flottait entre ces deux intérêts. Un fait néanmoins devenait évident, c'est que la prospérité de l'industrie se mesurait sur le prix des subsistances. Florissante en 1835 avec le blé à 39 shill. le quarter, elle éprouva, en 1836 et 1837, une crise affreuse avec le blé à 55 shill. Beaucoup d'ateliers se fermèrent, d'autres ne travaillaient que quatre jours par semaine; des milliers d'ouvriers furent congédiés, des maisons d'une solidité proverbiale succombèrent devant le resserrement du crédit, et le doute plana sur toutes celles qui avaient des engagemens en circulation. L'ébranlement durait encore quand, dans les premiers mois de 1838, M. Cobden rentra en Angleterre. Il s'inspira de l'état des esprits et jugea qu'abandonnée aux hommes politiques, la réforme serait pour longtemps enrayée. La tâche exigeait des champions d'une autre trempe, étrangers aux ménagemens, n'ayant point de position à compromettre, ne se mettant en souci que de frapper juste en frappant fort. Pour cela, il ne fallait pas viser trop haut, ni chercher des noms en crédit : le mouvement devait partir de la fabrique même, prendre des chefs dans ses rangs et se traiter comme se traite une affaire, avec des sacrifices au besoin. M. Cobden essaya d'abord

d'entraîner la chambre du commerce, mais il vit, à ses résistances, qu'elle suivrait l'impulsion et ne la donnerait pas.

Un événement, insignifiant en apparence, vint en aide à ses projets. La récolte de 1838 avait été mauvaise, et des prix de 64 et de 70 shillings par quarter rendaient l'existence bien rude aux ouvriers nécessiteux. Parmi les localités frappées, aucune ne l'était plus que Bolton, située aux portes de Manchester; dans une admirable étude sur sir Robert Peel (1), M. Guizot a fait de ses souffrances un tableau navrant. Tant de misères, et des misères si apparentes, devaient trouver des voix pour les signaler à la pitié publique. Un vieux docteur, M. Birnie, fit annoncer qu'il ferait le soir, dans la salle de spectacle de Bolton, une lecture sur la loi des grains et ses effets. La foule accourut et montra de telles dispositions à l'enthousiasme que l'orateur en fut troublé. Il hésita, balbutia, brouilla ses papiers, et finit par comprendre qu'il s'était chargé d'une tâche au-dessus de ses forces. Au milieu de ce désarroi, un jeune homme s'élança sur l'estrade. C'était un étudiant en médecine, M. Paulton : « Je ne vous demande que quelques minutes, dit-il. — Allez, allez, » s'écria-t-on de toutes parts. Il ne prit que vingt minutes en effet, mais ces minutes furent bien remplies. La chaleur de l'accent, la passion poussée jusqu'à l'invective transportèrent ce public. On l'applaudit à outrance, et on ne le tint quitte qu'après s'être mis d'accord avec lui pour l'entendre une seconde fois.

Justement le docteur Bowring venait d'arriver à Manchester, où le succès de M. Paulton faisait événement. Le docteur représentait Bolton au parlement, et il ne pouvait être indifférent à ce qui s'y passait. Aimant, comme dit M. Guizot, à faire du bien en faisant du bruit, il trouvait là une occasion à son goût; il la saisit. Un banquet par souscription eut lieu à l'hôtel d'York, et la loi des grains fut le texte des discours qui s'y échangèrent. Celui de M. Bowring fut très vif; il arrivait d'Orient, où il avait rencontré, disait-il, la famine en permanence, et à son retour il avait la douloureuse surprise de voir que l'Angleterre n'y échappait point. A quoi cela tenait-il? A l'oubli des notions de l'échange, si influent sur le bien-être des peuples. Après lui, d'autres orateurs revinrent sur ce sujet et en des termes plus véhémens; puis on passa aux santés d'usage : celle de M. Paulton ne fut point oubliée. L'élan était donné, il devint irrésistible. Vers la fin de septembre, l'association était constituée; les arrangemens préliminaires comprenaient l'objet, le nom de l'association (*anti-corn-law*), la cotisation, fixée à 5 shillings pour la tenir à la portée des moindres bourses. Sept personnes seulement assistaient à la pre-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai, 1er juillet, 1er août et 1er septembre 1856.

mière réunion; il y eut affluence dans les suivantes. Un comité de soixante-dix membres fut nommé; dans le nombre figuraient MM. Richard Cobden, John Bright, Thomas Potter, maire, et un modeste fabricant d'amidon, M. George Wilson, le futur président de la ligue. L'ardeur, l'union étaient manifestes; un seul dissentiment s'éleva. A l'appel de son nom et à propos de la cotisation, M. Robert Stuart, un riche manufacturier, s'écria : « Quoi! cinq shillings! rien que cinq shillings! Il nous faudra de bien autres sommes! Inscrivez-moi pour dix livres! » Le 20 octobre, le comité provisoire entrait en fonctions; l'agitation commençait.

Les honneurs du début appartenaient à M. Paulton; on l'invita à venir faire des lectures publiques à Manchester : il y fut accueilli avec enthousiasme, et y tint plusieurs séances. Ce fut dans l'une d'elles qu'il récita quelques vers dont la rime, invariablement reproduite, resta dans les mémoires. « Que veulent les lords, ces marchands de grains? La rente. Pourquoi envoient-ils leurs frères au combat? Pour la rente. Pourquoi votent-ils chaque année des millions arrosés de sang? Pour la rente. Leurs richesses, leur santé, leur joie et leur mécontentement, leur but, leur pensée, leur religion, se résument par un mot : la rente, la rente, la rente! » Cette rente bafouée était la rente de la terre, le revenu du sol. On peut juger du ton que déjà prenait la querelle : c'était la mise au ban d'une classe, on ne s'en cachait pas. Ces intempérances de langage répondaient aux émotions du dehors; il s'y joignit bientôt des actes plus sérieux. La chambre de commerce comprit qu'elle ne pouvait persister dans son indifférence; elle se réunit le 20 décembre, et un grave débat s'y éleva : il s'agissait de savoir si l'industrie, en se déclarant contre la protection en matière d'agriculture, y renoncerait en même temps pour elle-même. M. Cobden se prononça nettement pour l'affirmative. « Rigoureusement, dit-il, l'assimilation des deux priviléges n'est point exacte; la concurrence intérieure ne s'y exerce pas de la même manière : pour l'industrie, elle est sans limites; pour l'agriculture, elle est limitée par les surfaces à exploiter. Il convient cependant d'écarter les chicanes de détail, et garder le privilége pour soi, en le refusant à autrui, serait une inconséquence. » Après une discussion assez vive, cette opinion prévalut, et dans une adresse dont la rédaction lui fut confiée, M. Cobden la reproduisit en des termes qui ne laissaient point de prise à l'équivoque. Il voulait qu'il fût constant que l'industrie brûlait ses vaisseaux. « Convaincus, est-il dit dans cette pièce, que le fondement d'une justice commerciale est le droit qu'a tout homme d'échanger les fruits de son travail contre ceux des autres peuples, les pétitionnaires supplient la chambre des communes d'abolir les lois relatives à l'importation des

grains et autres denrées alimentaires, et de faire aboutir à leur plein développement, tant pour l'agriculture que pour la manufacture, les vrais et pacifiques principes du libre échange. » Cette adresse n'essuya pas d'objection sérieuse. Appuyée par l'une des notabilités de la fabrique, M. Greg, elle fut adoptée à la presque unanimité des membres de la chambre.

Cet incident marque pour les grands industriels de Manchester le passage de l'expectative à l'action. Du côté de la population ouvrière, le mouvement n'avait rien d'indécis; il gagnait de proche en proche. La grande industrie, le grand commerce hésitaient encore : ils craignaient les aventures; ils ne s'engagèrent résolûment et définitivement qu'à l'appel de leurs représentans officiels. Dès ce moment, l'association provisoire s'effaça devant une plus grande, où les moyens d'action étaient mieux en rapport avec les difficultés de la tâche et les ressources des adhérens. Aux souscriptions de 5 shillings succédèrent des souscriptions autrement significatives. « Donnons un peu de ce que nous avons, s'écria gaiement M. Cobden, afin de sauver le reste! » Il s'inscrivit pour 100 livres sterling; d'autres s'engagèrent pour la même somme; d'autres enfin pour 50, 30, 25, 10 et 5 livres. On réunit en moins de quatre semaines 6,136 livres (environ 155,000 francs). Si ce n'étaient pas encore les magnifiques collectes qui signalèrent la dernière période, c'était déjà un chiffre respectable et très suffisant pour un début. Un grand conseil fut élu en séance générale; il comptait cent sept membres et se subdivisait en comités chargés d'attributions spéciales. M. Cobden figurait dans les deux comités principaux, le comité exécutif et le comité des finances. M. J. B. Smith était président, et M. John Ballantyne secrétaire de l'association. Réorganisée sous cette forme le 28 janvier 1839, l'association devenait un instrument dont la trempe paraissait solide; il restait à voir quel parti en tireraient les mains entre lesquelles il était tombé.

Une force collective a besoin d'un homme qui la règle et la dirige. Dans l'agitation naissante, M. Cobden est cet homme : on l'y voit dès la première heure et au premier rang. Les orateurs brillans, les noms accrédités viendront plus tard : ils vont toujours du côté de la vogue; mais M. Cobden avait eu incontestablement les honneurs de ce travail d'organisation sans lequel une entreprise n'est point viable. A l'encontre des opinions qui admettaient un droit fixe en place du droit mobile, il avait soutenu et fait prévaloir la franchise absolue et la suppression de tout droit; il avait, déjouant des vœux secrets, amené la manufacture à se désister de ses priviléges pour qu'elle fût mieux fondée à combattre ceux de l'agriculture. Il avait préparé le terrain au nom d'un principe élémentaire,

l'égalité de traitement et la liberté pour tous. Cette justesse et cette promptitude de coup d'œil allaient le porter en avant dans des démonstrations plus décisives.

Réduite à Manchester et aux environs, l'agitation gardait un caractère local dont il importait de la dépouiller. Les adhésions arrivaient en foule, des pétitions se couvraient de signatures : Glasgow en avait réuni quatre-vingt mille, Leeds quinze mille; les autres villes manufacturières promettaient des chiffres équivalens : c'était par millions qu'avant peu on compterait les partisans de la réforme. S'appuyant de ces faits, M. Cobden proposa et fit adopter une motion qui désignait Londres comme lieu de rendez-vous à ces associations éparses, les invitant à choisir des délégués qui s'y réuniraient le 4 février 1839, à midi, à l'hôtel Brown. Au jour et à l'heure fixés, trente-un délégués s'y rencontraient. Manchester, Bolton, Liverpool, Glasgow, Leeds, Stockport, Kensal, Huddersfield, Preston, Birmingham et Londres y étaient représentés. L'hôtel Brown avait été choisi comme étant situé en face de la chambre des communes. M. Villiers, l'intrépide auteur d'une motion toujours écartée, assistait à la réunion, et se chargea de présenter à la chambre les délégués des villes manufacturières. Le parlement s'ouvrit, et ni le discours de la couronne ni l'adresse qui y répondait ne firent mention de la législation des céréales. Les délégués ne se découragèrent pas. Présens à toutes les séances du parlement, ils l'accablaient de pétitions formidables par le nombre. Comme il l'avait promis, M. Villiers demanda qu'ils fussent admis à la barre. La chambre semblait décidée à ne répondre que par le dédain; les whigs, alors au pouvoir, ne déguisaient ni leur impatience ni leur mauvaise volonté. Sur les instances de M. Villiers, il fallut pourtant s'expliquer, et lord John Russell se retrancha dans un refus formel. Une enquête était demandée; on alla aux voix : 172 voix admirent l'enquête, 361 voix la repoussèrent. C'était une partie perdue ou ajournée du moins. Avant de quitter Londres, les délégués tinrent une dernière séance. Beaucoup de membres du parlement y assistaient avec les rédacteurs des journaux influens et les hommes qui s'étaient signalés par leur dévouement à la cause de la liberté du commerce. Devant cette réunion, M. Cobden prononça un de ses discours les plus heureux. C'est là que, rappelant la destinée des villes hanséatiques, il les cita comme un exemple à suivre. « Eh bien! s'écria un des assistans, si nous formions une *ligue?* — Oui, reprit M. Cobden, formons une ligue, une ligue contre la loi des grains. » Le mot eut du succès, et devint pour l'association comme un second baptême. Elle devint la ligue; elle eut, pour répéter les expressions de M. Guizot, un chef populaire et un nom éclatant.

Le résultat de cette épreuve fut de ramener l'agitation dans son

foyer, accrue en force par le bruit qu'elle avait fait. A peine de retour, les délégués rendirent compte de leur mission d'un ton qui se ressentait du désappointement essuyé. Le vent était à la guerre; on s'y préparait dans le camp opposé, et sur deux points les hostilités avaient commencé. La première attaque vint de la Société centrale d'agriculture. Dans une réunion où elle attira la grande noblesse du comté se produisirent des argumens en faveur du maintien de la législation des grains. On soutint que, pour l'activité rurale, c'était une question de vie ou de mort, et qu'à moins de 80 shillings par quarter, il était impossible d'avoir pour le blé un prix rémunérateur, de bons gages pour les journaliers et des revenus satisfaisans pour les propriétaires. On traita les partisans de la réforme d'incendiaires et de spéculateurs, dont le but était de faire émigrer vers les villes les populations des campagnes, afin d'abuser de leur nombre pour faire baisser le taux des salaires et les pervertir par les habitudes de débauche inséparables de la vie des ateliers. Jusque-là les armes étaient loyales : déclamations contre déclamations, colère pour colère. Le parti conservateur alla plus loin; il voulut déconcerter ses adversaires par une diversion moins inoffensive et leur opposer des auxiliaires plus résolus. Il ne s'agissait que d'un peu d'argent à répandre et de quelques meneurs à embaucher; ces choses-là, dans le royaume-uni, se font sans scrupule.

On a vu qu'il existait, dans les classes populaires, un parti remuant qui avait la prétention de changer de fond en comble les institutions du pays : c'étaient les chartistes avec leur convention nationale et leur suffrage universel, illusion favorite de la multitude. Ces agitateurs de la pire espèce éprouvaient une jalousie mêlée de rage au spectacle de cette agitation plus calme, plus modeste, qui avait un but défini et un appui dans les classes opulentes. Rien de plus facile que de pousser à un scandale des hommes ainsi disposés : on n'y manqua pas. Jusqu'alors, l'entrée des réunions de la ligue était restée libre, les portes n'en étaient point gardées. Dans une séance où l'on devait donner communication d'un rapport, un certain nombre d'intrus se glissa dans la salle, et dès le début se fit remarquer par ses airs insolens et sa tenue équivoque. Deux ou trois discours venaient d'être prononcés, lorsque, sur un mot d'ordre, le tumulte éclata. « Que l'honnête Pat Murphy prenne le fauteuil! » dit une voix. Ce Pat Murphy était un marchand ambulant qui, avec son haquet, débitait de porte en porte des pommes de terre. Là-dessus réclamations, rumeurs dans l'assistance. Le fauteuil était occupé par M. Thomas Harbottle; on l'invita à ne pas s'en dessaisir. « Pat Murphy! nous voulons Pat Murphy! » répétèrent les interrupteurs. Le marchand de pommes de terre joua des poings et fendit la foule; quand il parut sur l'estrade, on put juger quel était l'homme à qui

on faisait un tel honneur. L'honnête Pat Murphy était ivre; couvert de haillons et chaussé de sabots, il essayait de se frayer un passage vers le fauteuil malgré les résistances du bureau. Ses amis lui prêtèrent main-forte, et parvinrent à l'installer sur un siége devant le président. A peine assis, il entra en fonctions. « Trois salves en faveur de la convention nationale! » dit-il. Les trois salves furent données. « Trois grognemens pour l'association contre la loi des céréales! » Les trois grognemens furent poussés. « Levez vos chaises pour Pat Murphy! » A l'instant, les chaises furent levées, et au lieu de les remettre à terre on les jeta à la tête des hommes qui protestaient. Une mêlée affreuse s'ensuivit, dans laquelle plusieurs personnes furent blessées. Devant de telles violences, il n'y avait qu'à battre en retraite. Le président donna l'exemple, et la partie honnête de l'assemblée le suivit; on laissa le champ libre aux énergumènes, qui complétèrent les jouissances de la soirée en brisant les quinquets sous la direction de l'honnête Pat Murphy.

De ce jour, on n'entra plus aux réunions de la ligue qu'avec des billets, et en appuyant cette mesure d'ordre, M. Cobden ajouta : « Loin de moi la pensée d'exclure les avocats de la loi des grains, s'ils consentent à une discussion paisible! Mais, au nom des classes laborieuses de Manchester, je proteste contre ces hommes qui à la raison substituent la force et sont venus ici hier commettre d'odieux attentats contre les propriétés et les personnes. Ouvriers, prenez-y garde, ces amis du bien d'autrui ne vous respecteront pas plus qu'ils n'ont respecté ce qui appartient à notre association; ils s'attaqueront à vos épargnes comme ils se sont attaqués à ce que nous avions payé de nos deniers; ils jetteront des yeux de convoitise sur les fonds de vos sociétés particulières, secours mutuels, assistances en cas de maladie, unions, assurances, tontines; ils mettront la main sur tout cela, si vous ne les arrêtez à temps. » L'auditoire, où beaucoup d'hommes du peuple avaient été admis, accueillit ces paroles avec des applaudissemens. M. Cobden continua en rappelant que la cause de la ligue était surtout la cause du pauvre, pour qui le premier des besoins était l'aliment à bon marché. « Nous avons adopté un principe, dit-il en terminant, celui d'une franchise absolue de droits; nous n'en dévierons pas. Maintenant nous faisons un appel à tous les hommes honnêtes de cette cité, sans distinction de classes ni de fortunes; ils savent ce qui est écrit sur notre bannière; qu'ils nous abandonnent, si nous ne restons pas fidèles à nos engagemens! »

La ligue se trouva bientôt fortement constituée; elle put mettre ses finances sur le meilleur pied. Un second appel de 50,000 livres sterling (1,250,000 francs) avait, comme le premier, réussi au-delà de toutes les espérances. Les caisses étaient pleines; il ne s'a-

gissait plus que de donner à cet argent un bon emploi. On créa un organe sous le titre de *Circulaire contre la loi des grains*, titre qui, deux fois modifié, devint la *Circulaire contre la taxe du pain*, et ensuite plus simplement *la Ligue*. Dès l'origine, on en plaça quinze mille exemplaires et trente mille quand la vogue fut établie. Des almanachs, des pamphlets à la main sortirent par millions d'une imprimerie qui appartenait à l'association. En même temps les réunions se multipliaient; des orateurs, les uns rétribués, les autres à titre gratuit, visitaient les villes, les bourgs, et jusqu'aux villages; dans la seule campagne de 1840, on compta sept cents séances tenues dans cinquante-six comtés. Des tribuns illustres ne dédaignaient pas d'y paraître, et Daniel O'Connell assista à un banquet à côté de MM. Bright et Milner Gibson. Son discours ne fut qu'une longue boutade. « La loi des grains! s'écria-t-il avec ses airs de mépris. A quoi est-elle bonne? A mettre de l'argent dans la poche des lords, non pas l'argent des Russes, des Danois, des Suédois, mais l'argent des compatriotes. » Le mouvement se propageait ainsi dans le public sans que le monde officiel en parût ébranlé. La motion annuelle de M. Villiers perdait du terrain au lieu d'en gagner, et, mis en demeure de s'expliquer, lord Melbourne et M. Baring se renfermaient dans des réponses évasives. Ce n'est pas que le ministère et le parlement fussent insensibles à la détresse des districts manufacturiers; ils résistaient seulement au moyen qui leur était proposé. Pour le parlement, c'était une question de principe; pour le cabinet, une question d'existence. L'agitation, si elle voulait pénétrer jusque-là, avait encore bien du chemin et des efforts à faire.

De deux côtés, il lui arriva des auxiliaires. Quelques membres de la ligue avaient songé au clergé; un appel fut adressé aux ministres de tous les cultes. Ceux de l'église établie le laissèrent sans réponse; trois exceptions seulement, — une dans l'église d'Angleterre, deux dans l'église d'Écosse, — servirent à mieux marquer cette hostilité de corps. L'intérêt n'y était pas étranger; la dîme au profit du clergé se prélevait sur le prix des denrées, et une baisse l'eût frappé dans ses revenus. En revanche, les cultes dissidens s'empressèrent d'accueillir l'ouverture qui leur était faite. Une réunion spéciale avait été indiquée pour le courant du mois d'août 1840. Sept cents ministres de la religion se rendirent à Manchester pour y assister. Les membres de la ligue se partagèrent l'honneur de leur offrir l'hospitalité; pendant une semaine que dura la conférence, ces pasteurs vécurent au sein des familles. Deux fois par jour, ils s'assemblaient à l'hôtel de ville; la séance du matin durait quatre heures, celle du soir cinq; sur quinze cents discours prononcés, six à peine furent en opposition formelle avec la réforme. Le sujet était surtout traité dans ses rap-

ports avec le sentiment religieux et la condition morale du peuple. Il y eut de curieux incidens, d'éloquentes protestations dans lesquelles la Bible figurait avec autorité. M. Cobden ouvrit la conférence comme délégué de la ligue; il dit quels étaient ses plans, quelles intentions l'animaient, quels moyens elle avait à sa disposition. Puis chaque ministre vint à son tour rendre compte de la situation des classes pauvres dans les paroisses de son ressort; l'un d'eux déclara, avec l'assentiment de tous, qu'il y avait dans le pays quinze cents membres du clergé décidés à soutenir cette agitation sans acception de partis ni d'intérêts, et que parmi ceux qui étaient présens plusieurs avaient fait à leurs frais quarante, cinquante et jusqu'à cent lieues, pour apporter leur concours à une œuvre qu'ils regardaient comme inspirée par le ciel et digne de ses bénédictions. Les conférences se résumèrent par une adresse qui exprimait ces sentimens, et l'assemblée se sépara avec la résolution d'agir dans le sens des convictions qu'elle s'était formées.

Le second appui que trouva la ligue lui vint des dames de Manchester. Admises depuis quelque temps aux réunions, elles les suivaient avec un intérêt évident et une vive sympathie. Des thés publics furent organisés; les dames en faisaient les honneurs, et remplie par des discours, la soirée se terminait par des quêtes. Les dames de Manchester ne s'en tinrent pas là; dans une assemblée spéciale où lord Holland occupait le fauteuil, elles votèrent une adresse à la reine, et se formèrent ensuite en comité, sous la présidence de Mme Cobden, pour ouvrir un bazar dont les recettes devaient servir à l'accroissement du fonds de la ligue et au soulagement des misères les plus urgentes. En moins de trois mois, ce projet fut mis à exécution. Le grand théâtre de la ville, approprié à cette destination et décoré avec goût, s'ouvrit aux dons volontaires; c'était, au sein des familles, à qui offrirait le plus de ces ouvrages délicats qui naissent sous l'aiguille ou sous le fuseau. Aux merveilles de l'industrie locale on ajouta tout ce qui pouvait piquer la curiosité. L'enceinte avait été divisée en stalles qu'occupaient en grande toilette des marchandes improvisées auxquelles les chalands ne résistaient pas, et qui rivalisaient d'adresse pour vendre à plus haut prix les moindres bagatelles. Les prix d'entrée avaient été fixés à 1 shilling le matin, à 2 shillings dans l'après-midi. Cette exposition dura dix jours, et les recettes prouvèrent ce que peuvent la grâce et le dévouement mis au service d'une pensée charitable. Au moment de la clôture, le bazar avait rapporté 10,000 livres sterling, plus de 250,000 francs. C'était un beau subside pour la ligue, et une riche aumône qui de ses mains devait aller dans celles des malheureux.

II.

M. Cobden n'avait plus qu'un degré à franchir pour arriver au parlement. La voix publique l'y appelait; ses titres étaient de ceux qu'on ne discute plus. Son talent de parole s'était montré au niveau de tous les auditoires, énergique dans les orages populaires, calme dans les conférences de délégués, toujours ingénieux et sensé, naturel surtout et gardant la juste mesure. Ce qui manquait à ses discours du côté de l'ornement était compensé par la connaissance des faits et la solidité de la discussion. Sa candidature se posait donc d'elle-même. N'était-il pas à croire que Manchester disputerait aux autres bourgs l'honneur de le nommer? Il n'en fut point ainsi. Des malentendus survinrent, et un peu de jalousie locale s'y mêla. Les whigs avaient jusqu'alors disposé des deux siéges, et M. Cobden déclara que, représentant d'une idée, il n'entendait pas aliéner son indépendance. Cette fierté mal comprise amena un autre choix, un choix aussi heureux qu'il pouvait l'être après cette ingratitude. M. Milner Gibson devint le candidat du parti libéral, et, investi du siége, il en représenta les opinions avec un véritable talent et une fidélité à toute épreuve. Il faut dire que la ligue connaissait alors imparfaitement sa force et qu'elle n'était pas ce qu'elle devint bientôt, une pépinière de membres du parlement. Déjà pourtant, dans une élection antérieure, à Walsall, où elle s'était tardivement essayée, elle avait pu balancer la puissante influence des Gladstone. A Bolton, elle assura la réélection du docteur Bowring, tandis que Stockport, sans autre pression que la notoriété du chef de la ligue, vengeait M. Cobden de l'abandon de Manchester et se le donnait pour représentant.

Les circonstances étaient graves quand M. Cobden reçut ce nouveau mandat; par l'effet des élections, le ministère whig tombait en minorité et se retirait (août 1841) devant une adresse hostile pour faire place à un nouveau cabinet, inspiré et dirigé par sir Robert Peel. Au fond, ce changement était plutôt favorable, et la suite le prouva bien, aux réformes que poursuivait M. Cobden. Les whigs, faute de pouvoir réel, en étaient venus à déserter leurs propres principes; depuis trois ans, ils se tenaient sur la défensive, moins jaloux de contenter leurs amis que de déjouer les efforts de leurs adversaires. Sir Robert Peel, au contraire, arrivait avec le désir et le besoin d'agir. Il allait, par la hardiesse de ses mesures, porter une diversion dans le camp opposé et le mettre dans l'alternative ou de s'y rallier ou de se démentir. Plus que les whigs, il était ému de l'état précaire des classes laborieuses et préoccupé des remèdes à y apporter. « Il y a là, disait-il dans un entretien avec

M. Guizot, trop de souffrance et trop de perplexité ; c'est une honte et un péril pour notre civilisation; il faut absolument rendre la condition de ce peuple du travail manuel moins rude et moins précaire. On n'y peut pas tout, bien s'en faut; mais on y peut quelque chose, et on y doit faire tout ce qu'on peut : » noble langage dont les événemens ont attesté la sincérité ! La tâche était pourtant pleine d'embarras. Le ministre n'était maître de son parti qu'à la condition de servir ses passions et d'épouser ses intérêts ; il fallait s'en détacher et en décomposer les élémens pour en obtenir les moindres réformes. De leur côté, les whigs avaient semé d'embûches le terrain qui leur échappait. Ce qu'ils n'avaient pu ni voulu faire, ils mettaient leurs successeurs en demeure et presqu'au défi de l'accomplir immédiatement. Sir Robert Peel déjoua le piége et se refusa à un engagement formel ; la prorogation le mit à couvert : il avait cinq mois devant lui pour se recueillir et préparer ses projets.

Il les exposa dès l'ouverture de la session de 1842 ; rien de plus net, de plus simple. Pour combler le découvert du trésor, il proposait deux mesures : l'impôt sur le revenu, la révision des tarifs. De 1,200 articles sujets à la taxe, 750 étaient modifiés; sur les matières premières, le droit descendait à 5 pour 100 de la valeur; sur les produits en partie manufacturés, à 12 pour 100; sur les produits manufacturés, à 20 pour 100. Quant aux grains, le droit était réduit à 20 shillings quand le blé serait à 51 shillings et décroîtrait de manière à n'être plus que de 1 shilling quand le blé en vaudrait 73. Ce n'était là, pour les whigs et les membres de la ligue, qu'une satisfaction incomplète; pour les conservateurs au contraire, c'était un commencement de trahison. Sir Robert Peel eut à défendre ses plans contre les prétentions des uns et les répugnances des autres. Déjà, dans la courte session du mois d'août, M. Cobden avait pu faire ses débuts devant la chambre, mais avec une réserve, une modération étudiées qui avaient causé quelque surprise. Cette fois il fut plus vif et eut à essuyer les interruptions et les rires ironiques qui partaient des bancs opposés. M. Villiers avait reproduit sa motion pour l'abolition complète; il l'appuya par un bon discours, où il ne dissimula rien ni de l'état des esprits, ni des difficultés de la situation. Le premier ministre resta inébranlable, il ne voulait pas faire d'autre violence à son parti; sa loi passa, telle qu'il l'avait présentée; à l'essai pourtant, on put voir combien elle était insuffisante. Loin de décroître, les prix haussaient sur les marchés ; jamais la misère n'avait plus cruellement sévi dans les villes industrielles. A Leeds, 30,000 âmes gagnaient à peine quinze sous par semaine ; dans un district de Manchester, 258 familles n'avaient que cinq sous par jour pour suffire à leurs besoins. De tous côtés arrivaient des avertissemens sinistres. Les ouvriers s'en prenaient aux fabricans, aux ma-

chines, et une fermentation redoutable régnait parmi eux. Les populations affamées n'écoutaient plus que la voix des chartistes; tout annonçait une prise d'armes, elle éclata bientôt.

Dans le courant du mois d'août 1842 et quelques semaines après la clôture de la session, les comtés manufacturiers devinrent le siége de violences qui provenaient d'un concert évident. Le mot d'ordre était la cessation du travail; le but, de rançonner les fabricans et d'amener le gouvernement à composition. Le premier rassemblement se forma à Ahston-sur-Lyne; de là il gagna les villes voisines, puis Manchester. 40,000 ouvriers avaient quitté leurs ateliers, et bientôt il n'y eut plus dans tout le comté un seul métier en mouvement. Aux menaces avaient succédé les voies de fait; des croisées avaient été brisées, des portes enfoncées, des boutiques de boulangers pillées. Il fallut sévir. Le commandant militaire du district arriva à Manchester avec des dragons, un corps de troupes et deux pièces d'artillerie; les forces de la police furent mises sur pied, et trois mille constables spéciaux leur furent adjoints. Un grand nombre de membres de la ligue tinrent à honneur de remplir ce mandat. Ils témoignaient ainsi de quel œil ils voyaient cette manifestation turbulente. Quelques jours s'écoulèrent avant qu'elle fût calmée. Une charge de dragons dispersa le principal rassemblement, et la présence du canon contint les autres. Tout se réduisit dès lors à des groupes inoffensifs. On s'y plaignait hautement des hommes de la ligue en disant qu'ils étaient agitateurs la veille et constables le lendemain. On ajoutait que le gouvernement avait tort d'intervenir dans la querelle, qu'elle était toute entre les fabricans et les ouvriers, et que ceux-ci n'avaient d'autre prétention que d'obtenir des salaires uniformes sur le pied de ceux de 1839. De leur côté, les fabricans répondaient à ce défi en déclarant que leurs ateliers seraient désormais fermés, que les ouvriers n'y rentreraient que par un acte de soumission volontaire. La lassitude s'en mêlait; après une semaine d'alerte, les troubles cessèrent sans qu'il y eût un coup de fusil tiré. Au fort de la crise, la ligue s'était réunie, et s'en rendant l'organe, M. Cobden avait nettement marqué les situations que l'on essayait de confondre; il avait déclaré qu'entre cette agitation politique allant à l'aventure, et par d'odieux moyens, et l'agitation commerciale poursuivant un but déterminé par des procédés réguliers, il n'y avait ni complicité, ni responsabilité possible. Les conséquences de cette échauffourée furent de délivrer la ligue de voisins incommodes; sa voix se fit mieux entendre quand il y eut moins de bruit à ses côtés.

L'ouverture du parlement en 1843 fut marquée par un incident bien fâcheux. Quelques jours avant qu'elle eût lieu, le secrétaire de sir Robert Peel avait été tué d'un coup de pistolet par un Écossais

qui l'avait pris pour le premier ministre. On arrêta ce malheureux, et après une enquête il fut envoyé dans une maison de fous. Sir Robert Peel perdait un ami et un confident; il en éprouva une vive douleur, mêlée d'un certain trouble. Il voyait bien qu'aucune de ses mesures n'avait réussi : le revenu public ne se relevait pas, la détresse persistait. De là un certain mécontentement de lui-même et une sourde irritation qui se partageait entre ceux qui l'attaquaient si vivement et ceux qui le soutenaient si mal. Dès les premières séances, cette disposition se trahit. Amené à s'expliquer au sujet de la loi des grains, il déclara qu'il la maintiendrait. Là-dessus un long débat s'éleva, et dans la cinquième nuit M. Cobden s'y engagea à son tour. Plus d'une fois la ligue avait été mise en cause, et dans les termes les moins mesurés; les représailles étaient permises. Il dit aux représentans des fermiers que la hausse des blés n'amenait pas la hausse des gages, mais la hausse de la rente du sol, et profitait au propriétaire plus qu'au cultivateur; il cita des noms, rappela des faits, puis, s'adressant au premier ministre : « Quel autre remède avez-vous, lui dit-il, pour mettre fin à la misère publique? Vous avez refusé d'écouter les manufacturiers; vous avez, en persistant dans votre loi, agi selon votre jugement : vous êtes responsable personnellement des conséquences... Oui, la responsabilité de ce déplorable et dangereux état des choses retombe sur vous. » Pendant ce discours, sir Robert Peel s'était contenu avec peine. Quand M. Cobden se fut rassis, il se leva; un autre conservateur avait demandé la parole; le ministre s'en empara avec brusquerie en commandant le silence par un geste violent. « L'honorable membre, dit-il avec une émotion visible, vient de répéter ici ce qu'il a répété bien des fois dans les conférences de la ligue, qu'il me regarde comme personnellement responsable de la détresse et des souffrances du pays. Quelles que puissent être les conséquences de ces insinuations, jamais aucune menace ne me fera tenir une conduite que je considère... » Le reste de la phrase se perdit au milieu du bruit. On comprit que le souvenir d'un attentat récent poursuivait sir Robert Peel, et qu'il trouvait dans les paroles de M. Cobden l'équivalent d'une provocation à l'assassinat. Celui-ci ne voulut pas rester sous le poids d'un injurieux soupçon. « Je n'ai point dit, s'écria-t-il, que je regardais l'honorable baronet comme responsable dans le sens qu'il attache à ce mot; j'ai dit et voulu dire qu'il était responsable à raison de ses fonctions, et l'ensemble de mon discours explique nettement ma pensée. » D'autres propos furent encore échangés, et sir Robert Peel n'y mit pas son sang-froid habituel. Il oubliait que les usages constans de la chambre autorisent l'orateur à rétablir le sens des paroles qu'il a prononcées, que dans ce cas il n'y a plus qu'une interprétation admise, et c'est la sienne.

Les conservateurs triomphaient; ils croyaient avoir frappé à mort la ligue dans son chef reconnu. Les événemens ne tardèrent pas à les détromper. Maltraité dans le sein de la chambre, M. Cobden eut au dehors d'éclatantes revanches. Une portion de la presse prit son parti. Il eut à Londres les honneurs d'une réhabilitation publique, à Manchester le dédommagement d'une protestation imposante. La ligue y avait, de ses deniers, bâti à son usage un édifice de cent trente-cinq pieds de long sur cent trois de large, récemment inauguré en présence des délégués de trente-neuf villes et de deux cents ministres de la religion. Ce fut dans cette salle que huit mille personnes se rassemblèrent; une adresse à M. Cobden fut votée au milieu d'applaudissemens qui en ébranlèrent les voûtes; on y rappelait son dévouement, son honnêteté, ses mœurs douces, ses sentimens chrétiens, puis on l'engageait à poursuivre fermement sa marche en dépit des outrages et des calomnies. En huit jours, cette adresse se couvrit de cinquante mille signatures, et il lui en parvint de semblables des comtés environnans. Au lieu de ruiner son crédit, on l'avait accru; au lieu d'abattre la ligue, on l'avait retrempée par la persécution. Ce fut alors qu'on songea sérieusement à déplacer le siége de son principal effort. Tant que l'agitation avait gardé un caractère local, Manchester suffisait; tout partait de là, tout venait y aboutir. Dans les débuts, c'était une force; c'eût été une faiblesse, si l'on eût persisté : sans de nouveaux alimens, ce foyer circonscrit se fût éteint de lui-même. Il fallait, pour réussir, que l'agitation devînt générale, et que de la province elle passât à la métropole. Ce que Manchester avait commencé, Londres devait l'achever. Jusqu'alors on n'y avait connu la ligue que par quelques conférences de délégués tenues dans des hôtels et presque à huis clos; aucun succès n'était possible à ces conditions, la scène était trop vaste pour des moyens si petits. Il était temps d'appliquer à une tâche sérieuse un levier plus puissant.

La première recherche était celle d'un local qui pût réunir un nombreux auditoire. A défaut de la salle d'Exeter, qui fut refusée, on traita avec le directeur du théâtre de Drury-Lane, fermé pendant le carême; on le loua pour une nuit par semaine. La première séance eut lieu le 15 mars 1843. Devant une salle pleine jusqu'aux combles, M. Cobden parut sur l'estrade : il avait été le premier à la peine, il était juste qu'il fût le premier à l'honneur; mais à ses côtés figuraient deux hommes qui allaient partager le poids des nouvelles campagnes et y déployer des ressources brillantes et variées : l'un était M. Bright, que la ville de Durham envoyait, peu de mois après, au parlement avec un nom et des succès déjà populaires; l'autre était M. W.-J. Fox, qui y arriva plus tard pour l'un des siéges dont la ligue disposait. Par leur diversité même, ces trois talens s'appuyaient et se complétaient. M. Bright maniait l'indignation comme

une arme familière, et dans ses véhémentes apostrophes ne ménageait ni les noms propres, ni les rangs, ni les positions. Sa conscience de quaker ne comportait aucun des tempéramens qui sont le cachet d'une éloquence de bon goût; il était sincère jusqu'à la brutalité, passionné jusqu'à l'emportement. Parlait-il des lords, le défi était sur ses lèvres; il s'étonnait qu'après avoir fait justice d'un roi, l'Angleterre se fût livrée à quelques centaines de despotes. « Vous avez abattu le lion! s'écriait-il. Est-ce donc pour vous incliner devant le loup? » M. Fox, avec une verve égale, mettait au service de ses idées une imagination pleine d'originalité. Petit et replet, avec des cheveux noirs flottans sur les épaules, il avait les apparences de la bonhomie; mais aux premiers mots le jouteur se montrait. Si vaste que fût une enceinte, sa voix la remplissait; on ne perdait pas une syllabe, et l'art du débit aidait au succès de la phrase. Son tour habituel était le sarcasme; il raillait les lords, que M. Bright venait de foudroyer, ou bien il multipliait les images sur le sort du pauvre avec plus de profusion que de choix. Tout cela était fort mêlé, des juges délicats auraient trouvé beaucoup à y reprendre; la foule n'y regardait pas de si près et acceptait tout au même titre. Tels étaient les deux assesseurs de M. Cobden, et celui-ci ajoutait à ces saillies et à ces sorties la solidité et l'abondance de ses informations.

Les séances du théâtre de Drury-Lane, continuées plus tard sur celui de Covent-Garden, furent des plus brillantes. La grande société de Londres ne dédaignait pas d'y paraître, les dames y accouraient. Le débit étudié de M. Fox, l'énergique accent de M. Bright, le ton calme et convaincu de M. Cobden, la dignité avec laquelle M. Wilson tenait le fauteuil, laissaient l'auditoire sous le coup des impressions les plus favorables. Des membres du parlement occupaient l'estrade; MM. Villiers, Ricardo, Milner Gibson, Thompson, Napier, Elphinstone, Holland, s'y montraient fort assidus; plusieurs d'entre eux prirent la parole: lord Kinnaird eut les honneurs d'une séance. L'effort, si obstiné qu'il fût, n'allait pas cependant au-delà de la tâche. Une ville comme Londres n'est pas facile à ébranler. Elle contient un tel mélange de classes et d'intérêts, offre un si grand contraste de positions et une somme si considérable d'influences, qu'il faut s'y reprendre plus d'une fois pour vaincre ses préventions et triompher de ses dédains. Les conservateurs, de leur côté, veillaient sur l'opinion et se gardaient contre les surprises. Maîtres du parlement, ils voulaient rester maîtres au dehors; les petits combats ne les trouvaient pas plus en défaut que les grands. Leurs armes étaient surtout la raillerie : ils appelaient la ligue une *émeute de pommes de terre*, et ses chefs les *lords du coton;* ils ne tarissaient pas en épigrammes qui allaient de salon en salon et descendaient de là dans

leur clientèle. Néanmoins il fut aisé de voir, quelques mois plus tard, à qui resterait l'avantage dans ce duel prolongé. Un siége aux communes était vacant parmi les représentans de la Cité. Les conservateurs y portaient M. Baring, un nom éprouvé et qui se recommandait de lui-même. De concert avec les whigs, la ligue lui opposa M. Pattison, qui n'avait d'autre appui que ce choix. L'élection paraissait très chanceuse, quoiqu'à cette occasion le plus riche banquier de Londres, M. Samuel John Loyd, se fût rallié au libre échange par une souscription publique. On alla aux voix : M. Pattison l'emporta. Aucun événement ne pouvait être plus significatif.

M. Cobden y puisa l'une de ses idées les plus heureuses; il en savait assez sur le parlement pour juger que, dans sa composition actuelle, il n'y avait rien à en attendre : comment y introduire des élémens nouveaux? Il étudia le bill de réforme, et voici ce qu'il y découvrit : une clause qui, du nom de l'auteur, portait le nom de *clause Chandos* accordait le droit d'élection aux fermiers, qui, même sans baux, étaient censés payer un loyer de 50 livres. Bien des abus accompagnaient ce droit; tous les parens d'un fermier se faisaient inscrire sur les listes comme associés à la ferme; leur serment suffisait, et ils le prêtaient sans scrupule. Les conservateurs mettaient ainsi leur majorité hors d'atteinte dans les comtés. Toutefois à côté de cette clause il y en avait une autre datant de six siècles, et qu'on avait conservée dans le bill comme inoffensive; c'était celle qui conférait l'aptitude électorale à tout individu possédant un bien libre d'un revenu de 40 shillings. Cette clause tombée dans l'oubli, M. Cobden entreprit de la faire revivre, et il s'en fit un redoutable instrument. Une nuée d'agens poursuivit, aux frais de la ligue, l'épuration et la modification des listes; des noms étaient éliminés, d'autres inscrits, suivant la couleur. Le mot d'ordre était : « prenez qualité, faites-vous inscrire. » On exhortait jusqu'aux ouvriers à donner cette destination à leurs épargnes. 40 shillings de revenu représentaient un capital de près de 60 livres sterling, à la portée des plus modestes fortunes. La ligue se chargeait des frais d'inscription, et au besoin elle faisait des avances. Des pères de famille, des gens de métier répondirent à cet appel. Au bout de quinze mois, la besogne était assez avancée pour que la majorité fût déplacée dans trente-deux bourgs et neuf comtés. Cent autres bourgs restaient sous le coup d'un remaniement qui devait à la longue les détacher de leur ancien patronage.

Parallèlement à cet effort, on s'occupa du développement des ressources. Le fonds de 50,000 livres était épuisé à 2,500 livres près. Dix millions d'exemplaires de pamphlets, de publications de toute nature avaient été distribués; l'on avait tenu sept cents réunions publiques, défrayé les députations dans cent cinquante-six bourgs,

payé les locations, bâti la grande salle de Manchester, soldé en un mot les dépenses de l'agitation, qui s'élevaient à 47,814 liv., comptes en main. Un troisième appel de 100,000 livres (2,500,000 francs) fut résolu, et tel était l'élan qu'en moins d'une semaine Manchester fournit pour sa part 21,000 livres. Dans les villes et les comtés voisins, en Angleterre comme en Écosse, l'empressement n'était pas moins grand : les recettes dépassaient toute attente. Pour la première fois le *Times* s'émut. Jusque-là il n'avait traité l'agitation que comme un badinage et parlé de la ligue que pour la bafouer : l'élection de Londres et la marche de la souscription publique amenèrent un de ces retours qu'il exécute à propos ; habitué à tâter l'opinion, il comprit de quel côté elle allait. « La ligue est un grand fait, dit-il ; bien fou serait celui qui en contesterait l'importance... Un nouveau pouvoir s'est élevé dans l'état. » Les autres feuilles se mirent à l'unisson, et il fut bientôt avéré que la ligue était à la fois un grand fait et un nouveau pouvoir. Qu'on la blâmât ou qu'on l'approuvât, il n'en fallait pas moins la reconnaître comme une expérience consistante. Elle s'introduisait dans les rangs les plus élevés. M. Loyd lui restait fidèle, M. Marshall de Leeds, un des plus riches manufacturiers du pays, se rangeait sous ses drapeaux ; le marquis de Westminster joignait à son adhésion un envoi de 500 livres pour le fonds commun ; les comtes Radnor et Fitzwilliam s'étaient depuis longtemps ralliés, et lord Morpeth, avec l'autorité de sa parole et de son caractère, confessait à Wakefield sa foi aux doctrines du libre échange devant une réunion où trente-sept villes du West-Riding étaient représentées.

Le parlement seul résistait. A l'ouverture de la session de 1844, il fut aisé de voir que rien ne serait changé dans le régime en vigueur. Le discours de la reine se taisait sur la loi des grains, et lord John Russell ne releva cette lacune que pour insister sur l'établissement d'un droit fixe. Peu de jours après, M. Cobden réclama à son tour une enquête sur les effets du droit protecteur au point de vue des intérêts des cultivateurs et des fermiers. A l'appui, il citait un rapport des commissaires de la loi des pauvres, dans lequel les misères des campagnes étaient décrites avec autant de force que de vérité : ici, une chaumière avec une seule pièce où couchaient vingt-neuf personnes ; là, un ménage chargé de six enfans et vivant avec 8 shillings par semaine ; partout des privations inconnues, même dans les maisons de travail ouvertes aux indigens. Quelque émotion qui s'attachât à ces tableaux, la chambre des communes vit où une enquête pouvait la conduire, et ne se laissa pas entraîner. M. Cobden revint à la charge, et dans la session suivante il reproduisit sa motion en se fondant sur de nouveaux motifs. D'après lui, la protection était impuissante à garantir ceux en faveur de qui elle était

instituée; ils en infligeaient la charge à autrui sans en bénéficier eux-mêmes. Qu'étaient en réalité le fermier et le cultivateur? Des manufacturiers comme les fabricans de fil et de toile, opérant les uns sur le sol, les autres sur des matières brutes. Dans les deux cas, le meilleur régime était un travail libre : en l'admettant pour les uns, il fallait l'admettre pour les autres; l'enquête démontrerait clairement cette nécessité. Et comment hésiter à la reconnaître? Ne s'agissait-il pas de la classe dont les conservateurs avaient pris la défense? La question était la leur; rien ne les empêchait de se l'approprier; ils restaient les maîtres de donner à l'information le tour qui leur conviendrait. L'essentiel était de savoir si l'agriculture ne demeurait pas en arrière de ce qui se passait ailleurs, si elle se tenait à la hauteur des autres branches de l'activité régnicole, si elle obéissait ou résistait à l'esprit du temps, si elle admettait ou repoussait les procédés nouveaux qui avaient agrandi le domaine des industries manufacturières. Tel était en substance le langage de M. Cobden, si concluant dans sa modération, que la chambre et le premier ministre s'en montrèrent émus. Malgré les avances qui leur étaient faites, les conservateurs se tinrent sur leurs gardes, ils virent le piége : l'enquête fut encore repoussée, mais l'effet du discours n'en fut pas moins grand. Tiré à des millions d'exemplaires, il se répandit de maison en maison, de chaumière en chaumière.

Cette année 1845 fut féconde en surprises. Commencée en pleine sécurité pour les conservateurs, elle s'acheva dans une déroute complète. Au mois de février, quand le parlement s'ouvrit, sir Robert Peel était maître de la situation; il pouvait agir ou s'abstenir; ses plus grands embarras lui venaient de son propre parti. Après le trouble d'un premier essai, ses réformes avaient réussi; le budget se soldait par un excédant, la consommation s'était accrue, l'industrie était en plein essor, la réduction des taxes avait abouti à de plus fortes recettes. Encouragé par ces résultats, il proposa et fit adopter des réductions nouvelles, raya du tarif 430 articles, dégreva les sucres, les cotons bruts, le verre et les charbons de terre. Sauf les grains, tout était refondu; la liberté du commerce n'avait plus qu'un point à emporter; le premier ministre lui livrait les autres à titre de gages. Les conservateurs ne s'y trompaient pas; ils assistaient avec tristesse et avec dépit à la défaite de leurs principes; ils se sentaient trahis, et les plus ardens d'entre eux n'épargnaient à leur chef ni les objections ni les sarcasmes. Dans le camp opposé, on acceptait les concessions sans tenir quitte celui qui les faisait. On appuyait sur l'omission des grains dans cette savante nomenclature. « Notre pain est taxé, disait-on, mais l'arsenic entre librement; nous ne pouvons nous nourrir, mais nous pouvons nous empoisonner à bon marché. Si les os sont exempts de droits, la viande en reste frappée; les animaux

étrangers peuvent nous fournir leurs peaux, leur poil, leurs cornes, leur queue, tout, excepté leur chair. » Le premier ministre essuyait la mauvaise humeur des uns et l'ironie des autres sans se départir de la marche qu'il s'était tracée; aller plus loin, c'eût été rompre avec les siens sans désarmer ses adversaires. Il ne devait toucher aux grains que sous l'empire d'une nécessité bien démontrée. Les agitations du dehors le fatiguaient sans l'ébranler. A mesure que la saison avançait, ces agitations devenaient plus intenses. Les fermiers s'y associaient; on discutait dans les campagnes comme dans les villes; on s'y prenait à maudire cette loi dont on se faisait naguère une planche de salut. A Londres même, le mouvement gagnait du terrain : un comité de dames s'y était formé pour renouveler l'expérience qui avait si bien réussi à Manchester. Un bazar fut ouvert avec un droit d'entrée et une vente des objets exposés. Le théâtre de Covent-Garden, transformé en salle gothique, reçut une collection d'objets qu'avaient généreusement fournis les villes manufacturières : des tissus de Manchester, des ouvrages de Colbroodale en fer et en fonte, des instrumens agricoles et des aciers de Sheffield. Parmi les singularités figuraient une pièce de mousseline fabriquée par le père de sir Robert Peel, un gâteau monstre du poids de trois cents livres, et une mèche de cheveux de Walter Scott. Les devises du libre échange avaient été prodiguées sur les panneaux; les portraits de MM. Cobden, Bright et Villiers se retrouvaient sur tous les murs, sur les étoffes, sur les bronzes, et jusque sur les articles des confiseurs. La foule accourut pour jouir du coup d'œil et faire des emplettes. L'exposition dura dix-sept jours, sans que la curiosité publique fût assouvie. La recette s'élevait à 25,000 livres (plus de 625,000 francs).

En même temps, lord John Russell recommençait les hostilités en proposant au cabinet huit points à résoudre, parmi lesquels se trouvait la question des grains; de son côté, M. Villiers renouvelait sa motion. Sir Robert Peel n'eut pas de peine à battre l'un et l'autre, le premier en lui prouvant qu'à beaucoup embrasser il n'avait rien su étreindre, le second en l'invitant à renoncer à une proposition tant de fois condamnée. Cependant, vers la fin de la session, le langage du premier ministre était moins fier et moins hostile; il se défendait plus mollement, il faisait des réserves, il éprouvait des scrupules. S'il se refusait aux conséquences du principe qu'il avait posé, il ne contestait pas qu'un jour, par la force des choses, ce principe ne pût être pleinement appliqué. C'est qu'il y avait alors dans l'air comme un présage d'événemens prochains. Cette réforme, à laquelle résistaient les hommes, semblait être entrée dans des desseins plus hauts que les leurs. Au mois d'août 1844, quand le parlement se sépara, de vives inquiétudes régnaient au sujet des récoltes. La saison

avait été humide et froide; tous les fruits de la terre étaient en retard. On eût dit que la nature se mettait du côté de la ligue et la servait par ses rigueurs. Quelques semaines s'écoulèrent sans que le soleil réparât les dommages causés par ces intempéries. Sous cette influence, le blé monta rapidement; de 47 shillings le quarter, il fut porté à 57 shillings. Ce n'était là que le moindre mal. En octobre, une nouvelle alarme se répandit dans le pays; on parla d'une maladie mystérieuse qui venait de frapper la pomme de terre et de laisser sans ressources des populations qui n'avaient pas d'autre aliment. En effet, la pomme de terre manqua sur plusieurs points, en Écosse et en Angleterre dans quelques comtés, en Irlande dans tous les comtés. Un vide énorme allait se faire dans l'approvisionnement. Là-dessus un cri s'éleva : « Ouvrez les ports! ouvrez les ports! » disait-on de tous côtés. « Ouvrez les ports! répétait M. Cobden dans une réunion tenue à Manchester; pourquoi tardez-vous tant à le faire? L'Allemagne, la Turquie, la Russie vous en ont donné l'exemple; que ne le suivez-vous? Attendez-vous des Turcs une leçon de christianisme et des Russes une leçon d'humanité? ou bien serait-ce que notre sultan à tous, le premier ministre, hésite dans la crainte de n'être pas appuyé par le pays? S'il en doutait, nous sommes rassemblés ici pour l'assurer de notre concours. Qu'il ouvre les ports, il en a le pouvoir, il serait coupable de n'en pas user! »

Combattu jusque-là, sir Robert Peel parut prendre un parti. Dans le commencement de novembre, le cabinet se réunit plusieurs fois. Les rapports sur l'état des récoltes furent examinés avec soin; on ouvrit une enquête sur la situation des approvisionnemens, on chercha à s'éclairer sur cette maladie inattendue qui allait faire de l'Irlande un pays d'affamés, on consulta les savans et les hommes du métier. Quelques détails sur ces séances transpirèrent dans le public. On sut que sir Robert Peel, qui proposait des mesures décisives, avait rencontré dans le conseil de graves dissentimens, que trois de ses collègues s'étaient seuls rangés de son avis. Quoi qu'il en soit, le conseil se sépara sans agir. Déjà les esprits s'irritaient, quand une lettre de lord John Russell, rendue publique et datée d'Édimbourg, éclata comme un coup de foudre. La lettre de lord John était un abandon formel de ses anciennes opinions au sujet d'un droit fixe sur les grains. On sait quelles en furent les conséquences : la démission de sir Robert Peel, présentée le 8 décembre; l'hésitation de lord John Russell à se charger du pouvoir; enfin la rentrée aux affaires de sir Robert, dont tous les collègues, excepté lord Stanley, acceptaient le plan de réforme. Dès ce moment, la ligue aurait pu laisser les événemens suivre leur cours; la victoire était sûre au prix de quelques délais. Cependant son conseil exécutif ne déposa pas les armes, il se crut obligé à un dernier effort : M. Cobden en

expliqua le motif. « Quel que soit, dit-il, le ministre qui se charge de la défense de nos principes, nous lui devons notre appui. Peu importent son opinion et son parti; dès qu'il est avec nous, il est des nôtres! » Séance tenante, de nouvelles résolutions furent adoptées. Un quatrième appel avait été fait pour un fonds de 250,000 livres sterling (7 millions de francs); on en pressa le recouvrement pour défrayer, au besoin, les plus grandes dépenses : 60,000 livres furent souscrites immédiatement; au bout d'un mois, on atteignait 150,000 livres. L'élan, il faut le dire, était un peu artificiel : on voyait arriver les hommes de la dernière heure, ceux qui vont vers le succès et épousent les causes quand elles sont gagnées. Les sacrifices d'ailleurs n'étaient qu'éventuels, tandis que les vétérans de l'agitation avaient fait les leurs sans pensée de retour et sur des espérances bien douteuses. Dans les réunions mêmes, on était frappé de l'attitude des nouveau-venus, qui cherchaient, par des excès de zèle, à relever une adhésion un peu tardive. Comme toutes les puissances, la ligue avait des parasites et des officieux; il était temps que le dénoûment vînt l'en délivrer.

Quand le parlement se rassembla le 19 janvier 1846, tous les visages exprimaient l'attente et la préoccupation. La reine l'ouvrit en personne; elle parla de l'insuffisance des récoltes et de la nécessité d'y porter remède. Dans la chambre haute, les personnalités ne furent pas ménagées; le duc de Richmond demanda avec aigreur pourquoi M. Cobden n'était pas nommé pair et n'occupait point le banc de la trésorerie. Aux communes, sir Robert Peel déclara qu'au sujet des grains son opinion avait subi un changement complet. Accueillies par les applaudissemens de l'opposition, ces paroles ne rencontrèrent que le silence sur les bancs ministériels. On attendait ses propositions; il les développa à quelques jours de là. La chambre était au grand complet; le prince Albert et le duc de Cambridge assistaient à la séance. Le premier ministre entra dans les détails. Après quelques réductions annoncées sur divers articles, il en vint aux grains; après trois années d'un régime mitigé et provisoire, ils devaient être complétement affranchis. Est-il besoin de rappeler comment furent accueillis ces projets de réformes et la vive irritation qu'ils provoquèrent parmi les anciens amis du ministre? Jamais langage plus irritant, jamais attaques plus personnelles ne vinrent frapper un homme sur son siége. Les mots de transfuge, d'apostat, volaient de bouche en bouche. Sir Robert Peel supporta le choc sans faiblir; aux personnalités il n'opposa que le dédain, et se borna à justifier ses mesures par les considérations les plus élevées. Trois admirables discours remplirent ce débat et resteront comme des monumens de dignité, de sagesse et d'éloquence.

Dans le cours de la discussion, les membres de la ligue qui sié-

geaient au parlement crurent qu'il était de bon goût de s'effacer. La question était bien celle qu'ils avaient conduite à maturité, mais elle s'agitait au-dessus de leurs têtes et à leur profit. M. Bright et M. Cobden parlèrent néanmoins et avec un certain à-propos, le premier pour rendre hommage au chef du cabinet, le second pour combattre une manœuvre et vider un fait personnel. Sir Robert Peel venait de prononcer un des plus beaux discours qu'eût entendus la tribune anglaise. Après avoir rappelé les avantages de position et les motifs de supériorité qui plaçaient sa nation en avant des autres, il se demandait si ce n'était pas le cas de faire acte de libéralité et de se soumettre aux chances de la concurrence. On pouvait échouer ou réussir à demi; l'honneur n'en restait pas moins grand. Aucun spectacle n'était plus digne de respect. Si d'autres misères survenaient, on aurait du moins la conscience d'avoir tout fait pour les conjurer. « Est-ce que vous ne direz pas alors avec une joie profonde, ajoutait-il en terminant, qu'aujourd'hui, à cette heure de prospérité comparative, sans céder à aucune clameur, à aucune crainte, si ce n'est à cette crainte prévoyante qui est la mère de la sûreté, vous avez prévenu les mauvais jours, et que, longtemps avant leur venue, vous avez écarté tout obstacle à la libre circulation des dons du Créateur? » Ce fut à cette péroraison, admirée de tous, que M. Bright crut devoir rendre publiquement justice. « L'honorable baronet, dit-il, a prononcé hier un discours d'une éloquence qui jamais dans cette chambre n'a été surpassée; je l'ai observé à sa sortie, et pour la première fois je lui ai envié ses sentimens. C'est vous, messieurs, — et il s'adressait aux conservateurs, — qui l'avez porté au pouvoir. Pourquoi? Parce qu'il était le plus capable de votre parti. Vous le disiez tous, vous ne le nierez pas aujourd'hui. Et pourquoi était-il le plus capable? Parce qu'il avait une plus grande expérience, des connaissances profondes et une honnête sollicitude pour le bien du pays... C'est quelque chose que d'avoir à répondre du pouvoir. Portez vos regards sur les populations du Lancashire et du Yorkshire, et malgré toute votre vaillance, quoique vous parliez sans cesse de lever le drapeau de la protection, demandez-vous à vous-mêmes s'il y a dans vos rangs des hommes qui veuillent aller occuper ce banc où siége l'honorable baronet à la condition de maintenir la loi sur les grains. Je les en défie! » L'éloge était heureux, le défi habile; le double trait porta.

M. Cobden ne montra pas moins de tact. Des conservateurs s'étaient retranchés dans une sorte d'appel au peuple; ils demandaient des élections nouvelles pour consulter l'opinion : pure tactique, afin de gagner du temps. Le chef de la ligue la démasqua. « Vous voulez, dit-il, une dissolution, vous parlez de vous adresser au pays : est-ce bien sérieusement? Des idées aussi démocratiques ne vous sont pas

habituelles. Tenez, je connais le pays aussi bien qu'aucun de vous, et je vous affirme en son nom qu'il ne vous donnerait pas la majorité. Votre parti y est en pleine dissolution. Il y a bien encore dans les comtés du nord une phalange qui vous est acquise, mais elle appartient plus au premier ministre qu'elle ne vous appartient. Combien des vôtres se sont ralliés à la liberté du commerce! Combien m'ont dit : « Sir Robert Peel nous la donnera! » Mais j'admets, par hypothèse, que vous ayez une majorité. Voyons ce que serait cette majorité, voyons en même temps quelle minorité vous auriez en face. » Et M. Cobden mit alors au défi les conservateurs de rallier à leurs opinions une seule ville de plus de vingt mille âmes. Des rires et des dénégations accueillant ses paroles : « Bon, répondit-il, riez maintenant comme les enfans sifflent dans un cimetière pour se donner du courage! Je vous répète qu'aucune ville de vingt mille âmes ne sera pour vous. Il est bien vrai que vous avez vos bourgs de poche et vos nominations de comtés. Supposons encore que ces comtés et ces bourgs vous fournissent une majorité de vingt ou de trente membres; mais d'un côté seront les représentans de Londres et de toutes les grandes cités, des comtés les plus riches et les plus industrieux; de l'autre ceux de vos Ripons, Stamfords, Woodstooks, Marlboroughs et autres méchantes bourgades : croyez-vous que vous vous sentiriez en force pour maintenir, malgré le vœu du pays, des lois qui prélèvent sur ses alimens une taxe désormais condamnée? Non, vous n'y tiendriez pas une semaine, et vous seriez obligés de nous ouvrir les portes toutes grandes pour vous donner ce qui vous manque et vous manquera toujours, la puissance de l'opinion! »

Après dix-sept jours de discussion acharnée et à la suite des trois lectures, la chambre des communes adopta, à 98 voix de majorité, le plan de sir Robert Peel; 106 conservateurs seulement se rangèrent de son côté; les autres, au nombre de 222, se séparèrent ouvertement de lui. Les whigs et les radicaux lui furent en revanche fidèles, et on le conçoit : le ministre avait fait leurs affaires et ne triomphait que sur les débris de son propre parti. A la chambre des lords, les mesures passèrent à une majorité de 47 voix sur un discours de lord Wellington. Le plan de sir Robert Peel avait traversé toutes les épreuves; le 26 mai 1846, il devenait la loi du pays. Désormais sir Robert Peel et M. Cobden devaient faire assaut de bons procédés. A cinq semaines de là, sir Robert Peel expiait sa victoire; la majorité à laquelle il avait fait violence se reformait contre lui à propos d'un bill sur l'Irlande. Lord Bentinck la ralliait à grand renfort d'invectives: il conviait ses amis, dans un langage amer, à chasser le ministre du pouvoir; il voulait le laisser seul ou presque seul entre la défection des siens et l'abandon des whigs, qui déjà

prenaient leur revanche. M. Cobden votait avec ces derniers, mais il ne voulut pas que le motif de ce vote fût dénaturé. Il répondit à lord Bentinck : « Le noble lord nous a dit avec franchise que le but de la majorité qui va se former était de faire justice du très honorable baronet pour sa politique durant cette session. Il a dit, si je ne me trompe, que tout honnête homme devait vouloir punir le traître, quoique la trahison pût plaire à quelques-uns... Je répudie pour moi et pour beaucoup d'autres honorables membres cette fausse et injuste interprétation de notre vote. Nous agirions en contradiction choquante avec l'opinion populaire, si nous acceptions une telle apparence vis-à-vis de l'honorable baronet... Il montre une grande modération en ne se prévalant pas de la force qu'il possède au dehors pour prendre au mot ses adversaires et en appeler au jugement du pays. S'il ne le fait pas, je suis certain que j'exprime le sentiment du peuple en offrant à l'honorable baronet mes remerciemens profonds pour l'infatigable persévérance, l'inébranlable fermeté et l'habileté incomparable avec lesquelles, pendant ces six derniers mois, il a conduit à travers cette chambre une des plus magnifiques réformes qui aient jamais été accomplies chez aucune nation. »

Tombé noblement du pouvoir, sir Robert Peel resta sensible à ce langage et saisit la première occasion pour le témoigner. Trois jours après, il résignait ses fonctions et prononçait devant la chambre émue et captivée son discours d'adieux. Après avoir rappelé ses actes avec simplicité, exposé quelles en étaient les intentions et les conséquences, il ajouta : « J'ai dit naguère et sincèrement qu'en proposant mes mesures de liberté commerciale, je ne voulais nullement enlever à d'autres le mérite qui leur en revient; je dirai pour les honorables membres qui siégent en face de moi, comme je le dis pour moi-même et pour mes amis, que ce n'est ni à moi-même, ni à eux, ni à nous, qu'appartient l'honneur de cette œuvre. Des partis en général opposés se sont unis : cette union et l'influence du gouvernement ont amené le succès de nos mesures; mais le nom qui doit être placé en tête de ce succès ne doit être ni celui du noble lord qui dirige le parti dont nous avons eu le concours, ni le mien; c'est le nom d'un homme qui, par des motifs purs, je crois, et avec une incessante énergie, a fait appel à notre raison à tous et nous a forcés de l'écouter par une éloquence d'autant plus admirable qu'elle était sans prétention et sans ornement : c'est le nom de Richard Cobden! »

La loi une fois votée, qu'allait faire la ligue? En d'autres pays, on n'eût pas renoncé de plein gré à un levier semblable; on en eût varié et forcé l'emploi. Ses chefs ne commirent pas cette faute; ils

avaient réclamé jusqu'au bout l'affranchissement immédiat, ils eurent le bon sens d'accepter l'affranchissement à terme comme une satisfaction suffisante. Le conseil exécutif, assisté de nombreux délégués accourus de tout le royaume, tint à Manchester, le 2 juillet, une dernière et solennelle séance. M. George Wilson, qui l'avait si longtemps et si dignement présidée, résuma les opérations de la ligue depuis ses débuts jusqu'à son triomphe. M. Cobden rendit justice aux hommes qui y avaient contribué et avant tout à sir Robert Peel, qui, en perdant son portefeuille, avait fait la conquête du pays. « Pour ma part, dit-il, j'aimerais mieux rentrer dans la vie privée comme il l'a fait que de monter au plus haut degré du pouvoir humain. » Il termina en demandant que les opérations de la ligue fussent closes dans le plus bref délai possible. M. Bright appuya la motion, qui passa à l'unanimité. Des détails de conduite furent ensuite réglés; on prit des précautions contre les surprises; le conseil restait juge de l'opportunité d'une reconstitution, et l'un des membres présens s'écria à ce sujet qu'il serait prudent de la part des ligueurs de garder leur poudre sèche. On ne renonça ni à la surveillance des listes, ni à l'influence exercée sur les élections. Ces points arrêtés, on fit la part de la reconnaissance. Une somme de 10,000 livres sterling fut offerte au président pour ses inappréciables services, et chacun des membres du conseil eut un service d'argent pour le thé et le café. Vis-à-vis de MM. Cobden et Bright, le témoignage prit la forme d'une souscription publique dont l'élan fut merveilleux : M. Bright reçut en don une magnifique bibliothèque, M. Cobden 75,000 livres sterling (près de 2 millions) recueillies à son intention. C'étaient de nobles récompenses, galamment offertes, dignement acceptées, relevées par l'intention et ayant le double mérite de la générosité et de l'empressement.

Ces actes étaient un adieu. Immédiatement après, le président déclara au milieu d'un profond silence que la ligue était conditionnellement dissoute. Ce congé ne fut pas reçu sans émotion par ces cinq cents délégués qui, dans une cause commune, avaient pris l'habitude de se voir et de se concerter. Dans le nombre, il y en avait beaucoup qui, d'après le conseil donné, se promirent de tenir leur poudre sèche. Cette poudre resta sans emploi; la guerre était bien finie. Trois ans après, le 31 janvier 1849, deux mille personnes se réunissaient pour un banquet dans la salle de Manchester : les principaux chefs de la ligue, MM. Cobden, Bright, George Wilson, y assistaient; c'était la veille du jour où le droit allait être aboli. Des discours suivirent le repas et se succédèrent dans le cours de la soirée; personne ne quitta la place. Cinq minutes avant minuit, la musique joua l'air populaire de la ligue : *Le bon temps vient!* et l'assemblée le répéta

en chœur. Quand l'horloge eut sonné les douze coups, le président commanda le silence : « Le bon temps est venu, » dit-il. D'interminables applaudissemens accueillirent ces mots; on entrait dans la période d'affranchissement du commerce des grains.

III.

Voici plus de onze ans que ce régime est en vigueur : quelles en ont été les conséquences? Elles ont dépassé ce que ses plus fervens défenseurs s'étaient promis et ce qu'ils avaient annoncé au public avec une assurance qui semblait téméraire. La liberté, mise à l'essai, a étonné jusqu'à ceux qui doutaient le moins d'elle. Ils avaient prédit que, sous son empire, il n'y aurait de dommage pour personne, et que sur tous elle étendrait ses bienfaits, que les fermiers et les propriétaires, qui voyaient leur ruine imminente, ne seraient pas les derniers à en profiter, que l'industrie s'y retremperait, que le commerce et la navigation y prendraient un incalculable essor, que, par l'effet d'une activité plus grande et d'un emploi plus soutenu des bras, on verrait les salaires s'élever, le nombre des pauvres s'amoindrir, les crimes décroître, l'instruction se répandre, la mortalité diminuer, l'émigration se réduire, enfin le revenu public grandir en prenant une meilleure assiette. Toutes ces conjectures se sont trouvées justes : le temps n'en a démenti aucune, les faits sont même allés au-delà. Et qu'on ne dise pas que ce sont là des présomptions, des assertions sans preuves, des exagérations de langage! Un document distribué en 1859 à la chambre des communes permet d'établir au vrai la situation. Ce document comprend en détail le mouvement de la richesse en Angleterre de 1844 à 1858 inclusivement, dans tous ses modes, dans toutes ses branches. C'est l'inventaire du régime de la protection mis en regard de celui d'un régime de liberté graduelle. Le rapprochement est significatif : il est à sa place dans une étude où l'on cherche non-seulement à raconter la vie d'un homme, mais à préciser la valeur d'un système.

Il faut s'en tenir aux chiffres les plus saillans. Pour le revenu public, la progression se mesure sur les besoins; on ne demande à l'impôt que les ressources nécessaires aux dépenses de l'état. En 1844, le revenu est de 54,003,753 livres sterling, il s'élève à 61,812,555 livres en 1858. Pendant ce temps, les charges annuelles de la dette ne se sont point accrues. Le capital, il est vrai, s'est élevé de 787,598,145 livres à 804,445,483 livres : les guerres de Crimée, de l'Inde et de la Chine expliquent cet accroissement de 16,847,338 livres (421 millions environ), tandis que nous empruntions plus de 2 milliards pour une destination analogue; mais, d'un

autre côté, le budget anglais ne demandait plus, en 1858, que 28,751,479 livres pour les intérêts et l'amortissement, tandis que le même service exigeait, en 1844, 30,495,459 livres. L'allégement tient aux conditions des emprunts et au mécanisme de l'échiquier. Sur l'importation, il y a une lacune dans le document dont je m'appuie. Avant 1854, les chiffres manquent; dans un document antérieur, les importations figurent, en 1842, pour 65,200,000 livres : elles sont, en 1854, de 152,389,053; en 1858, de 163,795,803 liv. Le mouvement de l'exportation est présenté avec plus de détail; on a les états de toute la période. En 1844, le point de départ consiste dans une exportation de 58,534,705 livres, total déjà élevé, si on le compare à celui de 1842, exceptionnel, il est vrai, et qui n'est que de 47,300,000 livres. De 1844 à 1848, le chiffre reste stationnaire, il descend même à 52,849,445 livres dans cette année d'ébranlement européen; mais à partir de 1849, date des grandes franchises, il monte à vue d'œil : 71,367,385 en 1850, 78,076,854 en 1852, 98,933,781 en 1853. La rupture avec la Russie et les débouchés qu'elle supprime ne l'arrêtent même pas; il garde à peu près son niveau jusqu'en 1856 et 1857, où il monte à 115,826,948 et à 122,086,107 livres. En 1858, en pleine crise commerciale, il est encore de 116,614,331 livres. L'écart entre le moindre chiffre et le plus fort est de 75,786,107 pour 1842 et de 63,551,402 pour 1844; 2 milliards dans le premier cas, 1,600 millions dans le second! Quel surcroît de travail et de salaires ces rapprochemens représentent! Après avoir défrayé les besoins du pays, l'activité des régnicoles, moins contenue, mieux encouragée, a versé sur tous les points du globe cet incroyable excédant de produits. L'industrie des transports marche du même pas; le transit d'une valeur en nombres ronds, de 2 millions de livres en 1851, passe à 4,500,000 livres en 1858; le tonnage des bâtimens, de 10,346,769 tonneaux en 1844, à 23,178,792 tonneaux en 1857 et 22,309,981 en 1858; les constructions navales, de 689 navires à voiles et à vapeur en 1844, à 1,278 en 1857 et 1,000 en 1858 : réponse péremptoire à ceux qui avaient annoncé qu'en renonçant à certains priviléges de navigation, l'Angleterre signait la condamnation de sa marine!

Ce travail de comparaison prend un intérêt plus vif encore quand on l'applique au sort des populations. Y a-t-il eu dans les naissances, dans les habitudes morales, dans le chiffre de la mortalité, dans l'état des pauvres, dans les institutions de prévoyance, dans le nombre des délits et des crimes, un mouvement en plus ou en moins qui corresponde à celui de cette fortune extérieure? Le document officiel de 1859 est explicite là-dessus, il suffit de le citer. Le chiffre de la population s'est constamment accru : il était, en 1844, de

16,520,000 pour l'Angleterre, de 3,004,290 pour l'Écosse; en 1858, de 19,523,000 pour l'Angleterre, de 3,093,000 pour l'Écosse. Sur l'Irlande, le document se tait; on sait quels vides y ont causés plusieurs années de famine. Le nombre des pauvres, malgré une population accrue, a diminué sensiblement : il était, en Angleterre, dans les maisons de travail ou au dehors, de 934, 419 en 1844, en 1858 de 857,003; en Écosse, de 82,357 en 1844, en 1858 de 79,199. Pour l'Irlande, les états où je puise constatent bien les violentes vicissitudes de ses destinées. En 1851, on y comptait 620,747 pauvres; ce nombre était réduit à 44,866 en 1858. Il convient d'ajouter que le mot de pauvre n'a pas en Angleterre la même signification qu'ailleurs; nulle part on ne supporte la pauvreté volontaire avec une tolérance plus voisine de l'encouragement. L'émigration n'affecte plus ces proportions alarmantes qui la portaient à 368,000 âmes en 1852; elle n'est, en 1858, que de 113,972 âmes. Le nombres des délits et des crimes s'est également réduit : il était, pour l'Angleterre et le pays de Galles, de 18,919 en 1844; il n'est, en 1858, que de 13,246. L'Écosse reste à peu près stationnaire; l'Irlande, au contraire, obéit aux variations qui résultent de ses cruelles épreuves : de 20,767 condamnations, politiques pour la plupart, qui la frappent en 1850, elle descend à 2,940 en 1858. Les caisses d'épargnes ont aussi leur progression, lente, mais suivie : de 29,504,861 livres en 1844, elles passent à 36,109,409 en 1858. Enfin les décés et les naissances se mettent en équilibre avec l'accroissement de la population dans une moyenne qui est de 1 sur 45 habitans pour les premiers et de 1 sur 35 pour les secondes, moyenne supérieure dans les deux cas aux moyennes ordinaires.

Ainsi cette révolution économique a produit, avec une évidence frappante, des fruits supérieurs à ceux qu'on en attendait. Elle a, par des usurpations heureuses, agrandi son domaine et ranimé le sentiment moral là même où l'on n'avait en vue que la satisfaction matérielle. Non-seulement elle a créé de nouvelles richesses, mais elle les a distribuées plus équitablement. Elle se fondait sur ce qui apaise et touche le plus les hommes, un retour à la justice; elle leur accordait ce qu'ils poursuivent par instinct, même au prix des orages, l'égalité de traitement. Elle a introduit dans le régime des intérêts un principe qu'on ne pourra plus méconnaître sans dommage ni sans péril, et qui peut se résumer en quelques mots : abandonner l'activité privée et publique à son cours naturel pour en tirer tout l'effet utile. Il semble que ce soit là une besogne aisée : aucune n'est plus rude ni plus remplie d'embarras. Tant de gens prétendent vivre aux dépens d'autrui qu'un gouvernement, si bien inspiré qu'il soit, ne peut toujours se défendre de certaines obsessions. Il lui faut un

certain effort pour écarter l'essaim des parasites et dominer leurs murmures, pour voir, au-dessus et au-delà des griefs particuliers, ce qui importe à la généralité et ce qu'il est opportun de faire. Les ministres anglais ont eu ce courage et ce bon sens : aucun, depuis sir Robert Peel, n'a dévié du chemin que cet homme illustre avait tracé d'une main ferme et à ses dépens. Il n'y a plus en Angleterre deux doctrines à ce sujet; il n'y en a qu'une, c'est la sienne. La protection a été inhumée dans la même tombe que la loi des grains. Comme l'a dit récemment M. Gladstone, elle habitait autrefois un palais; aujourd'hui on la déloge des recoins. Depuis dix ans, la politique commerciale de l'Angleterre est conforme à cette donnée. On a ouvert les portes de plus en plus grandes, dégrevé les subsistances, les objets manufacturés, les matières brutes, de manière à offrir au travail de l'homme un champ plus libre et plus d'occasions de s'exercer. On n'a pas calculé si telle ou telle industrie aurait à en souffrir, si quelques-unes ne succomberaient pas à l'épreuve; on les a toutes condamnées à ne compter que sur elles-mêmes, à se protéger par leurs seuls efforts, à combattre à découvert, quelles que fussent les chances du combat. C'est ainsi que le tarif a été émondé constamment et, on peut le dire, implacablement; c'est ainsi qu'on en a retranché les branches gourmandes qui épuisaient la séve au préjudice du fruit. En 1845, le nombre des articles soumis aux droits de douane était de 1163; en 1853, ce nombre était descendu à 466, en 1859 à 419; dans le budget de 1860, il tombe à 48 articles, dont 15 seulement essentiels et les autres nominaux. Les 15 articles de produit sont le sucre, le thé, le tabac, le café, le vin, les bois de construction, etc.; les autres ne sont maintenus au tarif que pour balancer des taxes intérieures. Tout ce qui reste en dehors de ces 48 articles entrera désormais en pleine franchise. Qu'on l'approuve ou non, il faut reconnaître que cette manière d'agir a une certaine grandeur et un remarquable esprit de suite. Ce qu'en font nos voisins n'est pas pour autrui, mais pour eux; ils croient se protéger en se découvrant : c'est exactement l'inverse de ce que l'on voit ailleurs. Et tandis qu'ailleurs on procède par hypothèse, ils s'appuient, eux, sur l'expérience. Ils ont vu ce que la liberté coûte et ce qu'elle produit; connaissant sa vertu, ils se l'appliquent à de plus fortes doses. Personne ne les y pousse, personne ne les imite; ils n'en persistent pas moins. Ils voient que les dégrèvemens de taxe portant sur de certains objets aboutissent, après un bref délai, à de plus fortes rentrées de taxes; ils dégrèvent. Ils voient que la suppression d'autres droits répand le bien-être et calme les agitations populaires; ils les suppriment. Ils voient enfin que le pays porte avec aisance les plus lourds fardeaux, des armemens ruineux, les frais de querelles lointaines, les

dépenses exorbitantes qu'exigent le renouvellement du matériel naval, l'entretien de la milice, l'augmentation des troupes soldées, le complet état de la défense des côtes, et ils se disent qu'un système qui a rendu ces sacrices possibles sans ébranler la richesse publique, sans troubler le crédit, est une de ces bienfaisantes inspirations qui arrivent aux peuples qui en sont dignes et qui savent en tirer parti.

Il n'est pas jusqu'aux violens adversaires de la réforme qui n'aient été désarmés par le spectacle de ces faits. Vainement chercherait-on aujourd'hui, parmi les fermiers et les propriétaires du sol, un homme qui voulût en revenir au régime dont ils ont si longtemps plaidé la nécessité. Comment ce retour d'opinion a-t-il eu lieu? Par la meilleure des leçons, celle de l'essai. L'agriculture, quoiqu'elle s'en défendît, s'endormait dans la routine. Menacée par la concurrence étrangère, elle s'est réveillée; elle a, comme on le lui conseillait, appliqué au sol les procédés de la manufacture; elle a mieux étudié l'instrument qu'elle avait entre les mains, elle en a vu les points défectueux, les a corrigés, et, à l'aide du capital et du travail, a augmenté le produit en diminuant la dépense. Sur ses propres fonds ou avec les prêts que le parlement avait consentis, elle a drainé les terres, assaini les palus, attaqué les landes, varié ses cultures, amélioré ses méthodes, vérifié le mérite de ses exploitations par le contrôle d'une comptabilité régulière. De là une force, une vigueur dont elle n'avait pas la conscience, et qui la constituent en profit là où naguère elle n'avait que des pertes. Ainsi armée, elle a attendu ces denrées exotiques dont elle croyait avoir tant à redouter. De ce côté-là se produisait le phénomène contraire. Ces greniers du dehors, que l'on présumait inépuisables, n'avaient à offrir que des approvisionnemens limités. Avilis quand ils étaient peu demandés, les grains se relevèrent par l'effet de demandes soutenues, et il fut bientôt visible que l'équilibre s'établirait entre les marchés de provenance et les ports de destination. C'est une loi constante qui des livres a passé dans les faits. L'agriculture anglaise produisant à plus bas prix, les pays étrangers vendant plus chèrement ont fini par trouver leur point de rencontre. Personne n'y a perdu, tout le monde y a gagné, la France plus que qui ce soit en versant dans les entrepôts du royaume-uni les excédans de ses récoltes de l'ouest. Les subsistances de l'Angleterre étaient assurées sans qu'elle eût rien compromis, rien sacrifié. Elle a pu recevoir jusqu'à dix millions de quarters de grain dans une année sans que les prix de ses marchés aient fléchi de manière à mettre en échec sa richesse rurale. En 1835, en plein privilége, les blés étaient descendus jusqu'à 39 shillings le quarter; avec la liberté, ce prix ne s'est rencontré

qu'une fois, en 1850; depuis lors, les blés se sont constamment tenus plus haut, 53, 72, 74, 69 shillings, suivant l'état des récoltes; en 1848, en pleine abondance, on payait le quarter 44 shillings. L'agriculture ne saurait se montrer mécontente de ces prix, accompagnés de rendemens supérieurs, et d'autre part la population y acquiesce; elle sait qu'elle paie les choses ce qu'elles valent, rien de plus, rien de moins; elle n'a plus motif de s'en prendre à personne, et la plainte cesse là où cesse l'abus. L'accord s'est fait; l'usage de la liberté en a donné le goût à ceux qui y résistaient le plus.

IV.

M. Cobden et ses amis pouvaient être fiers d'une révolution qui était en grande partie leur œuvre; il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à la voir tranquillement se développer. Un souci leur restait pourtant, et ils ne s'en cachaient pas. Cette richesse naturellement venue ne pouvait être féconde qu'à la condition d'un bon emploi. Ils craignaient surtout qu'on ne la dissipât dans les fantaisies que se permettent les états où les ressources abondent, dans la guerre principalement, de toutes les fantaisies la plus coûteuse. Ils avaient à ce sujet des idées aussi arrêtées, aussi absolues que celles dont ils s'étaient inspirés pour la réforme des tarifs. De là une campagne nouvelle qui fut une série d'échecs, comme l'autre avait été une série de victoires. Dans la première, ils suivaient le courant de l'opinion; dans la seconde, ils voulaient le remonter. Était-ce le cas, après avoir gagné une bonne partie, d'en engager une mauvaise? Ne valait-il pas mieux, sinon pour soi, du moins pour la cause commune, garder intactes l'influence et l'autorité acquises? N'y avait-il pas de l'imprudence au moins à quitter le terrain solide des faits pour se jeter dans les spéculations imaginaires? En parlant du travail, de ses lois, de ses conditions, M. Cobden et ses amis étaient dans leur sujet; ils en connaissaient la langue, les élémens; ils avaient pour eux l'expérience et le droit, ils défendaient leur domaine. Dans les redoutables questions de paix et de guerre, ces avantages s'effaçaient; ils n'avaient plus ni la même force, ni les mêmes titres, ils couraient vers les aventures, eux qui jusqu'alors s'en étaient si bien défendus; ils montraient une prétention plus haute que leur nom et leur crédit. Qu'apportaient-ils à cette éternelle dispute, où les plus robustes intelligences ont bronché? Quelques vues morales, une pensée chrétienne, des calculs ingénieux, tout ce que la tribune et la chaire ont répété bien des fois, et avec une éloquence toujours déçue : rien de nouveau dans tout cela, même en y faisant à l'intérêt une part plus grande qu'au sentiment.

Cette fois les rôles changèrent, à ce qu'il paraîtrait. M. Bright prit le commandement, M. Cobden ne vint qu'en second; l'autorité se déplaçait. Pour bien juger M. Bright, il faut se souvenir de ce qu'il est, un quaker, et un quaker convaincu. C'est ainsi seulement qu'on s'explique ces discours si étranges de la part d'un Anglais, et où, se faisant l'homme de toutes les nations, il affecte de n'être pas de la sienne. La croyance chez lui domine l'opinion : il ne voit dans le monde que des frères unis en Dieu et victimes ici-bas de séparations artificielles; il n'admet et ne veut admettre de justice que dans la paix; il refuse formellement aux peuples le droit de s'entre-tuer. Il est de la même église que l'un de ces fiers Américains qui disaient à Voltaire : « Nous n'allons jamais à la guerre; ce n'est pas que nous craignions la mort, mais nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais humains, mais chrétiens. » Ses discours sont comme lui, tout d'une pièce, plus sincères que polis. Sa conscience lui fait-elle un appel, il obéit et va droit au but comme un boulet; aucune puissance humaine ne saurait l'en détourner. Ne lui demandez pas ces ménagemens dans lesquels les opinions s'enveloppent : il les dédaigne; il a des formes qui n'appartiennent qu'à lui, une franchise qui touche à la crudité, une originalité et une éloquence qui captivent même quand elles choquent. D'ambition, il n'a que celle de dire ce qu'il pense et ce qu'il sent; de politique, il n'en sait pas de meilleure que celle dont la Bible lui a livré les secrets. Qu'on le trouve compromettant, maladroit, dangereux, peu lui importe, pourvu qu'il ne se démente en rien et demeure conforme à lui-même. Il est quaker en un mot, ami de la paix coûte que coûte, et disposé, pour la maintenir, à beaucoup d'accommodemens.

M. Cobden est aussi un ami de la paix, mais avec des réserves et sans esprit de secte. La réflexion et le calcul l'ont conduit où la croyance a conduit M. Bright. Volontiers il serait resté en-deçà, si son compagnon d'armes y eût consenti; il n'a marché que par entraînement. Cependant, bien que le but fût commun, les allures ont été différentes; les deux partisans de la paix ne l'ont été ni de la même manière ni par le même motif. L'esprit positif de M. Cobden ne s'est pas entièrement éclipsé dans cette chasse aux chimères; il en a du moins raisonné de sang-froid, sans trop d'illusions ni d'écarts, et en citoyen anglais plus qu'en citoyen de l'univers. Sa préoccupation principale était ce précieux argent qui s'en va et s'en ira toujours dans ces gouffres sans fond que l'on nomme la marine et l'armée. Il cherchait à déterminer par des chiffres précis ce que coûtent aux peuples, année par année, période par période, cette terrible manie qu'ils ont de s'attaquer de temps à autre, et par suite la nécessité où ils se trouvent de se tenir constamment sur un pied

de défense. Ces recherches le laissaient dans une inquiétude incurable sur les finances du pays, inquiétude que les événemens n'ont que trop justifiée. De 13,961,245 livres allouées en 1844, les services de terre et de mer sont arrivés en 1860 à 29,700 livres, sans compter les deux budgets de guerre de 1855 et 1856, — l'un de 48,392,045 livres, l'autre de 78,113,055. Si les recettes ont augmenté, les dépenses ont augmenté dans une proportion incomparablement plus forte, et M. Gladstone a dû dire récemment à la chambre des communes, en forme d'avertissement : « Entre les années 1842 et 1853, l'accroissement de la richesse générale a été dans la proportion de 12 pour 100 et l'accroissement des dépenses publiques dans la proportion de 8 3/4 pour 100. Entre les années 1853 et 1859, la richesse, prenant un bel essor, s'est bien accrue de 16 1/2 pour 100; mais les dépenses ont augmenté de 58 pour 100. Telle est la situation en toute sincérité. » Devant de pareils chiffres, comment se défendre d'un peu d'humeur? comment ne pas remonter à la cause de ces sacrifices?

La justice est en cela d'accord avec l'intérêt; M. Cobden s'est efforcé de l'établir par des preuves historiques. Il a choisi pour exemple cette déplorable prise d'armes de 1793, qui, sauf de courtes trèves, mit l'Europe en feu pendant vingt-deux ans, versa le sang humain à flots et causa des plaies financières que quarante années de repos n'ont pas encore guéries. Le sujet, traité en trois lettres adressées à un pasteur, forme un petit volume (1) où abondent des faits curieux. L'auteur y montre la marche pour ainsi dire irrésistible des ruptures entre les états; il nous fait assister à celle où figurèrent, comme agens principaux, lord Grenville d'une part, le marquis de Chauvelin de l'autre. La correspondance et jusqu'aux billets confidentiels sont cités en détail; on peut juger, on peut conclure. La conclusion de M. Cobden est formelle; il n'hésite pas à mettre les torts du côté de l'Angleterre, et pense qu'avec un peu plus de bonne foi et des façons plus conciliantes, cette guerre, qui allait durer jusqu'à épuisement, aurait pu être conjurée dès le début. Comment fut-on amené à rompre? Par des degrés presque insensibles. Ce n'était d'abord que de l'esprit de dénigrement, quelques écarts de langage, plus marqués dans la presse, plus contenus à la tribune; puis le ton s'aigrit, on s'accusa de griefs réciproques, on s'observa avec défiance; les armemens commencèrent et furent poussés avec vigueur, les notes diplomatiques s'envenimèrent, et cela au point qu'il fallut en venir à une déclaration d'hostilités. Les mésintelligences s'étaient engendrées les unes les autres; une fois la série commen-

(1) 1793 *et* 1853 *in three letters*, 1 vol. in-8°.

cée, on alla fatalement jusqu'au bout. Tel est le souci de M. Cobden; il voit dans le présent des symptômes dont le passé lui démontre la gravité, les récriminations, les armemens ruineux, les notes blessantes, et il se dit qu'à persister on serait conduit au même dénoûment. Cette conviction acquise, il n'a point hésité; il s'est mis du côté de l'intérêt et de la justice contre des passions qui lui paraissaient irréfléchies.

Longtemps avant que la guerre ne sévît, il avait attaqué l'esprit de guerre. En 1849, il vint à Paris pour assister à un congrès de la paix qui se tint dans la salle Sainte-Cécile. Au milieu des phrases prétentieuses et vides qui s'y débitaient, il sut rester simple, naturel, et prononça en français deux discours qui avaient au moins l'avantage de conclure. L'un traitait du désarmement naval, et prouvait que ce duel de préparatifs qui dure toujours sans jamais se vider, et où chaque peuple cherche à prendre l'avance, est à la fois une duperie et une ruine. L'autre discours roulait sur les emprunts de guerre et proposait, pour les frapper d'impuissance, un moyen plus ingénieux que solide : c'était de s'en tenir systématiquement éloigné. Plus tard, à Londres, il revint sur son idée en l'appliquant à un emprunt autrichien qui s'y était ouvert; il la reproduisit obstinément dans plusieurs réunions publiques, et pour tous les subsides qui avaient une prise d'armes pour objet. L'argent ne se montra point docile; il continua à ne consulter que sa propre convenance et à chercher ailleurs que dans la politique le mérite et la règle de ses placemens. M. Cobden en fut pour ses philippiques; il ne se découragea point et porta devant le parlement la partie de ses plans qui était la plus susceptible d'y être accueillie. Il ne représentait plus un bourg, mais un comté. Pourvu d'un double siége, il avait, sur le conseil de ses amis, opté pour le West-Riding du Yorkshire, l'une des plus vastes circonscriptions de l'Angleterre. Il parla dès lors avec d'autant plus d'autorité qu'il avait derrière lui un corps plus nombreux. Devant la chambre, réunie en comité de finances, il fit en 1851 la motion formelle d'ouvrir, entre la France et l'Angleterre, une négociation pour fixer, de part et d'autre, une limite aux armemens. Il ajouta qu'on s'exagérait les difficultés de l'exécution, qu'il y aurait dans tous les cas profit à les discuter. Il indiqua, comme exemple, ce qui s'était passé, entre le Canada et les États-Unis, au sujet des lacs limitrophes, où le nombre des bâtimens et le partage des eaux avaient été réglés à l'avantage des deux peuples et sans inconvénient sensible dans l'application. Un autre exemple, survenu depuis lors, a montré la Russie et la Turquie limitant leurs forces et souscrivant à la neutralité d'une portion de leurs mers. Il dit enfin que cet arrangement, quel qu'il fût, valait mieux que ce jeu puéril

où les deux nations mettent leur argent et leur génie à se surveiller et à se tromper, et qu'ainsi seulement on ferait passer dans les actes une alliance qui jusqu'alors n'avait été que sur les lèvres.

La proposition échoua, on le devine, et il est aisé de s'expliquer cet échec. Une nation ne se lie pas ainsi les mains sans émousser sa force ni s'exposer à des surprises. Une difficulté déjà grande existe dans le point de départ. Limiter les armemens, soit; mais comment, dans quelle proportion? L'Angleterre a la prétention d'avoir une marine supérieure d'un tiers aux marines européennes réunies. Est-ce une donnée admissible? L'admît-on, il s'agirait encore de savoir sur quoi reposerait ce calcul. Serait-ce dans le nombre des navires, dans le nombre des canons, dans la puissance des machines? Aucun de ces élémens ne fournit une certitude complète : pris à part, on n'en dégagerait pas la valeur exacte, l'unité appréciable, et, à les combiner, les embarras et les mécomptes seraient plus grands; tout se réduirait certainement à des approximations où chacun chercherait à faire pencher la balance de son côté. Tombât-on d'accord, ce qui est douteux, il faudrait s'entendre sur un autre point. Cette marine ainsi limitée serait-elle une marine immobile? Lui serait-il interdit d'appliquer à son matériel réglementaire des perfectionnemens qui en accroîtraient la puissance? Si elle reste libre d'agir, l'inégalité recommence, et le jeu des rivalités se représente sous une autre forme. Si on l'enchaîne, on n'a plus qu'un art naval stationnaire, voué au dépérissement et atteint dans sa dignité. Enfin où est la sanction d'un tel régime? Le pacte conclu, encore faut-il savoir comment il sera observé. Un contrôle est donc nécessaire. Ce contrôle, comment l'exercer sans froissemens, et, si on ne l'exerce pas, où sont les garanties? Il ne reste que la bonne foi des parties contractantes. Évidemment ce n'est point assez : au premier soupçon, fondé ou injuste, les méfiances se réveilleraient, et la guerre naîtrait des précautions mêmes qu'on aurait prises pour l'éloigner.

Par ce détail, on peut voir quelle inexpérience apportaient les amis de la paix dans ces questions délicates et compliquées. L'intention était droite, honnête; elle ne suffisait pas pour racheter le vide des moyens. Ils n'avaient plus là, comme pour les matières de commerce, l'autorité d'hommes du métier, ayant réponse à tout, allant au-devant des objections pour les écarter ou les résoudre. Leur point d'appui était dans une force d'emprunt, dans des généralités qui supportaient mal l'examen, dans des plans dont l'œil le moins exercé eût découvert les lacunes. Quel fonds faire sur de tels ballons d'essai? Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Cobden et à M. Bright du langage qu'ils ont tenu au sujet de la France dans

toutes ces discussions. Ce n'était pas seulement le ton qui convient entre nations qui se respectent, c'était celui qui doit régner lorsqu'on vise à des rapports vraiment affectueux. Que le témoignage fût sincère ou qu'il fût seulement un artifice de plaidoirie, il n'en avait pas moins pour effet de rappeler un peuple hautain, enivré de lui-même, à de meilleures habitudes. Ce qu'ils en faisaient n'était pas sans péril ni dommage pour eux; ils y engageaient leur crédit, leur popularité, leur position; ils voyaient à leurs côtés le vide se faire et le délaissement commencer. Malgré tout, ils ne renoncèrent pas; ils obéirent à leurs sentimens sans tenir compte des suites. En toute occasion, dans la chambre ou au dehors, ils prirent à cœur de calmer les esprits, d'aplanir les difficultés, de présenter les choses sous le meilleur jour, s'attachant surtout à combattre ce système de mauvais procédés qui entretient l'aigreur et rend la défiance incurable. Ils admettaient bien qu'il est des momens où, pour des motifs sérieux, l'animosité populaire peut et doit être réveillée; ils niaient qu'il fût sage et utile d'en venir là sur le moindre prétexte et à tout propos. Ils trouvaient indigne d'un peuple sensé d'avoir à la fois le défi à la bouche et l'arme au repos, de se répandre en bravades quand il n'était ni dans ses intérêts ni dans ses intentions d'en venir aux mains, et concluaient que la guerre, cette douloureuse nécessité, s'affronte et se poursuit avec d'autant plus de vigueur qu'on a la conscience plus libre au sujet des causes qui l'ont amenée.

Pendant six ans, M. Cobden se dévoua à cette défense ingrate de la paix. Quelque part qu'elle fût menacée, on était sûr de le voir accourir; il se fit le champion de la Russie comme il avait été le champion de la France. A la veille de la campagne de Crimée, il s'associa avec M. Bright pour la frapper d'un blâme formel, et n'en ménagea pas l'expression; ils trouvaient l'un et l'autre l'entreprise inopportune, ruineuse et pleine de mécomptes, même dans l'hypothèse d'un succès. Cette opposition ne cessa point quand les armées furent aux prises; c'était dépasser la mesure et se condamner sans retour. L'opinion en Angleterre ne pouvait point hésiter là-dessus; peu lui importait ce que coûterait la guerre, pourvu qu'elle se terminât glorieusement. M. Cobden et ses amis en furent pour leurs calculs et leurs remontrances. Engagés de nouveau, deux années plus tard, dans la discussion soulevée par la première querelle avec la Chine, les amis de la paix y eurent du moins l'appui d'un grand parti. Sur la motion de M. Cobden, les communes désapprouvèrent la conduite du commissaire anglais, et après ce vote lord Palmerston, qui avait défendu son agent, eut à choisir entre sa retraite et la dissolution de la chambre. Il préféra la dissolution; l'opinion publique fut mise en demeure de se prononcer. Pour les partisans

systématiques de la paix, la circonstance était critique; ils venaient de se séparer des whigs, leurs alliés naturels. On était au printemps de 1857; depuis trois ans, les esprits étaient animés par le souffle de la guerre; l'indifférence et la tiédeur passaient pour suspectes; encore moins supportait-on une résistance à ce qui faisait battre d'orgueil le cœur du pays. Les élections eurent lieu sous cette impression. Au scrutin, MM. Cobden, Bright et Milner Gibson restèrent en minorité de voix. Le châtiment était rude, et il portait sur des noms auxquels on ne pouvait refuser ni la considération, ni l'éclat, ni le mérite des services.

Que devenait, pendant cette expérience malheureuse, l'idée plus juste et plus féconde à laquelle M. Cobden devait sa célébrité? Pour en suivre la marche, il faut remonter de quelques années en arrière. A peine les réformes commerciales étaient-elles inscrites en germe dans la loi anglaise que M. Cobden eut de plus grandes ambitions pour elles; il songea à les introduire dans les états du continent. Il ne lui suffisait plus d'avoir converti l'Angleterre, il voulait convertir l'Europe : entreprise difficile avec les préventions qui s'attachaient à son nom, et surtout prématurée tant que l'expérience insulaire n'aurait pas dit son dernier mot. S'y prendre de si bonne heure, n'était-ce pas prêter le flanc au soupçon et fournir aux défenseurs des tarifs un de ces argumens qui font leur chemin d'une manière d'autant plus sûre qu'ils sont moins sérieux? Un Anglais prêchant le libre échange, quel piége! Évidemment on n'avait pris l'avance au-delà du détroit que pour nous entraîner; la manœuvre se démasquait d'elle-même. Comment supposer qu'un peuple si préoccupé de ses intérêts donnât aux autres un conseil qui ne fût pas entaché d'un sentiment d'égoïsme? Que pouvait-il nous venir de là, si ce n'est la ruine de nos manufactures, de nos forges, de nos propriétés minérales et forestières? Plus que jamais il fallait se tenir sur ses gardes et repousser l'épidémie par un cordon sanitaire de plus en plus impénétrable. Ainsi, par un renversement d'idées, la présence du chef de la ligue allait contre son but, et créait plus d'embarras qu'elle n'apportait de force au petit nombre d'hommes qui, en France surtout, s'étaient dévoués à la défense de la liberté commerciale. M. Cobden ne s'arrêta point, et il fit bien, devant les commentaires malveillans. C'était de son plein gré et avec un complet désintéressement qu'il voulait répandre des principes dont la vertu lui était démontrée, et qu'il croyait bons pour tous les pays, quelle que fût la condition de leurs industries. Échouât-il dans ce dessein, il aurait au moins l'avantage de se mettre en rapport avec ceux qui partageaient ses idées. Il quitta l'Angleterre dans les derniers mois de 1846.

Paris fut naturellement sa première étape; il y trouva un groupe d'amis qui s'y essayaient à l'agitation avec plus d'ardeur que de fruit. On le fêta en famille. Des économistes, des hommes politiques, lui donnèrent un banquet où il eut l'occasion de montrer ce qu'il y a chez lui de rares et solides mérites. Dans un discours d'un français très pur, et auquel l'accent ajoutait une saveur particulière, il résuma les travaux de la ligue, les objections qui lui avaient été faites, et les réponses à ces objections. Les convives restèrent charmés du ton simple et modeste, de la grâce et de l'aisance de l'orateur. A Bordeaux, où il se rendit ensuite, sur cette terre des grands crus, le voyageur ne pouvait éluder un sujet que, par calcul ou par réticence, la réforme anglaise n'avait pas encore compris dans ses affranchissemens. Il s'en tira d'une manière plus spirituelle que concluante. Rendant justice au mérite des vins qu'il avait goûtés, il ajouta qu'il ne connaissait pas de remède plus sûr contre la manie du porto, et que le triomphe du claret, s'il était ajourné, n'en serait pas moins certain. Après un court séjour aux Pyrénées, M. Cobden passa en Espagne. J'ai sous les yeux des notes sur ce voyage, qui fut une succession de banquets, d'adresses et de diplômes. Les sociétés savantes tinrent à honneur de l'avoir pour membre ou pour associé. Il visita Barcelone, Malaga, Valence, Xérès, Séville, recueillant des adhésions et emportant des promesses. A Madrid, le banquet qu'on lui donna était présidé par l'un des vétérans de la science économique, Florès Estrada. Mêmes démonstrations en Italie, où il arriva au printemps de 1847. La doctrine y avait des foyers consacrés par la tradition et entretenus par l'étude; l'héritage des Verri et des Galiani n'était pas resté vacant. A Turin, à Bologne, à Florence, à Rome, à Naples, on le harangua dans cette langue italienne qui prête si bien à l'emphase. Dans les deux péninsules, M. Cobden laissait plus que des amis, il laissait des écoles florissantes, qu'il avait animées par sa présence et fortifiées par ses conseils.

Au fond pourtant, il y avait là plus de satisfactions personnelles que de conquêtes pour ses idées. En Angleterre, M. Cobden ne se fût pas contenté de l'apparat; il n'aurait pas cru qu'il suffît de traverser son pays pour le soumettre; il apportait là dans son entreprise tout ce qu'il fallait y apporter pour obtenir des résultats sérieux : la connaissance de la langue et des hommes, l'étude du terrain, la patience et le temps nécessaires, l'argent aussi, ce nerf de toute guerre. Il faut donc voir dans cette promenade du chef de la ligue à travers le continent moins un effort caractérisé qu'un délassement après de longs travaux. A sa rentrée en Angleterre, il pouvait dire aux voyageurs de profession qu'il avait fait son tour de France, d'Espagne et d'Italie, avec des honneurs et un cortége qu'aucun d'eux, si opu-

lent qu'il fût, n'eût obtenus même à grands frais. Dans cette limite, l'ambition de M. Cobden n'avait rien d'excessif; elle aurait eu ce caractère, s'il avait cru que quelques mots semés au passage auraient la vertu de gagner les populations et d'amener les intérêts à résipiscence. Les intérêts ne désarment pas ainsi; ils sont d'une nature opiniâtre, et ils le prouvent chaque jour. Quand on les tient pour vaincus, ils se redressent avec l'énergie du désespoir; même à terre, ils luttent encore. Quelle action M. Cobden aurait-il pu exercer sur eux? Les sentimens, la langue, tout différait. Son influence ne s'étendait pas dès lors au-delà du cercle d'esprits déjà convaincus qui s'étaient formés sans lui ou avant lui, et qui s'associaient à ses victoires comme à un triomphe commun. Après comme avant sa visite, les économistes du continent restaient aux prises avec des intérêts irrités, ombrageux et intraitables; la réforme anglaise, loin de dompter ces intérêts, n'avait fait que les aigrir.

De retour à Manchester, il y reprit le cours de ses occupations positives. Quoique le pouvoir eût changé de mains, la liberté commerciale n'était pas menacée; elle gagnait au contraire du terrain : les tarifs étaient de plus en plus extirpés, les priviléges de navigation allaient disparaître. Ce fut à la réforme électorale qu'il s'attacha. A Leeds, à Wakefield, centres du comté qui l'avait nommé, il revint à diverses reprises, devant des réunions imposantes, sur le travail des listes et l'utilité qu'il y avait à inscrire le plus possible d'électeurs à 40 shillings. En attendant que la loi fournît d'autres armes, il ne fallait pas négliger celles qu'elle mettait à la disposition des hommes vigilans. L'avis fut écouté, et pendant plusieurs années l'enregistrement électoral fut mené avec zèle et surveillé avec soin. On préparait ainsi les élémens d'une réforme plus complète, qui des vieux bourgs devait faire passer la prépondérance dans les centres populeux. Quant aux limites de cette réforme, il ne semble pas qu'elles aient été dès lors fixées parmi les membres de l'ancienne ligue. Le vote secret, l'extension du suffrage, semblent être les seuls termes sur lesquels on fût d'accord; en allant plus loin, on eût craint de se confondre avec les radicaux et les chartistes, et d'aboutir aux déceptions du suffrage universel. Ces travaux, commencés en 1849, conduisirent M. Cobden jusqu'à l'époque où il perdit complétement sa voie et se vit abandonné par ses commettans. Destitué par le scrutin, il supporta dignement son échec, et, malgré les instances qu'on lui fit, il se refusa à d'autres candidatures dont les chances étaient certaines. Des affaires de famille, le soin de sa santé, contribuaient à l'éloigner de la vie publique; le goût du repos, après tant d'agitations, lui était venu. Il était sincère en cela; il n'y mettait ni calcul, ni fausse coquetterie. Pour

supporter la lutte et en affronter les émotions, il lui fallait la conscience des services qu'il pourrait rendre. Moins écouté, il se sentait affranchi et disposait librement de lui-même.

Pendant deux ans, il garda un silence absolu et s'effaça complétement. Au printemps de 1859, des intérêts particuliers l'appelèrent aux États-Unis; il n'y sortit pas de sa réserve. A deux titres, il se trouvait là sur son véritable terrain : comme champion de la liberté commerciale, comme ami de la paix. Aucun pays ne se prête davantage aux ovations, et pour les voir se multiplier, il eût suffi d'y consentir. M. Cobden résista; il n'accepta que les témoignages qu'il ne pouvait empêcher et ceux qui avaient un caractère privé. A Washington, il fut l'hôte du président de la république, et reçut du congrès un vote de complimens accompagné des discours les plus courtois. Dans les villes où il séjourna, il rencontra le même accueil sans distinction de partis ni de classes. Pendant ce temps, l'Angleterre lui ménageait une surprise des plus flatteuses. Cette réparation dont il n'avait pas voulu quand il était sur les lieux, absent et à son insu, on la lui imposa, et si complète qu'elle dut effacer tout souvenir amer, s'il en eût gardé. Le bourg de Rochdale l'avait élu au parlement, et lord Palmerston lui réservait une place dans le nouveau cabinet, celle de président du bureau du commerce. C'est à Liverpool seulement et à son retour que M. Cobden apprit les deux nouvelles. Ses amis, venus des comtés voisins, l'attendaient sur le môle pour le féliciter; trois députations et quatre adresses occupaient le second rang avec l'appareil ordinaire. Bien qu'après onze jours de mer, pendant lesquels il n'avait vécu que de sorbets, il fût exténué de fatigue et eût préféré le repos à toute espèce d'ovation, il n'en reçut pas moins les députations et les adresses, répondant à chacune avec une liberté d'esprit et un enjouement qui n'avaient rien d'un malade. Il parla, dit un journal anglais, en enfant terrible, et laissa prévoir ses dispositions au sujet des offres du premier ministre. Sans se lier les mains et en répétant qu'il s'ouvrirait d'abord à qui de droit, il maintint ses anciennes opinions sur la paix, sur les taxes indirectes, sur la liberté du commerce. C'étaient autant d'incompatibilités. Quelle figure eût-il faite auprès de lord Palmerston avec des convictions aussi absolues, aussi inflexibles? Gêné lui-même, il eût été pour ses collègues un embarras; à la première occasion délicate, il se fût retiré de son propre mouvement, ou eût été jeté à la mer comme un hôte dangereux. Il ne voulut pas s'exposer à cette alternative : son premier et son dernier mot furent un refus.

V.

Il n'en sut pas moins de gré au cabinet d'une offre qui aurait pu être une charge et qui restait un honneur. Dans des conditions plus libres, il ne renonça point à l'appuyer et à le servir. L'occasion s'en présenta bientôt. Sa santé ne lui permettait plus d'habiter l'Angleterre pendant l'hiver; il fallait à sa poitrine un air plus doux et une température plus égale. Dès les premiers jours d'octobre 1859, il passa en France. Ceux qui l'ont vu alors savent que le hasard est pour beaucoup dans l'événement qui a marqué son séjour. Il ne venait à Paris que pour rejoindre ses enfans, qui y achevaient leur éducation. Un entretien avec le chancelier de l'échiquier, M. Gladstone, était le seul élément qu'il eût emporté de Londres; il n'avait ni mission précise, ni caractère officiel. Ce fut librement, sur sa propre inspiration et sous sa responsabilité seule, qu'il fit les premières démarches pour un rapprochement de l'Angleterre et de la France sur le terrain commercial. Dévoué à ses idées, il ne résistait pas au désir de les introduire partout où elles étaient méconnues. Le besoin d'agir, de paraître, qui avait sommeillé pendant trois ans, s'était réveillé chez lui. Il vit ses amis, sonda le terrain, avec peu d'espoir d'abord, puis avec plus de confiance. Dès le début, il comprit où était le véritable levier, et, écartant les scrupules, il y eut recours en homme qui tient moins à la forme qu'au fond. L'agitation en France ne pouvait pas avoir un caractère libre et populaire; c'est dans les sommets du gouvernement que M. Cobden la transporta. Il lui était réservé de réussir deux fois au prix des plus manifestes contrastes. La pensée d'un traité de commerce entre les deux nations avait été souvent mise en avant, puis abandonnée; on la reprit dans l'intention de la faire aboutir. Sur ce point, les institutions en vigueur sont sobres de formalités; les traités de commerce restent pour la France en dehors des délibérations ordinaires et entrent dans les attributs de la souveraineté. Il s'agissait de convaincre quelques hommes dont les conseils avaient du crédit, et qui avaient qualité pour les faire entendre. Pendant six semaines, M. Cobden s'en occupa; le terrain était plus facile, mieux préparé qu'il ne l'imaginait. Dès ce moment, l'affaire prit un autre tour; des énonciations précises remplacèrent les termes assez vagues dans lesquels on s'était d'abord renfermé. Les points de détail furent débattus, réglés, sans qu'il s'élevât de difficulté sérieuse; des deux côtés, le désir de conclure dominait les négociations. L'Angleterre abolissait, sauf deux ou trois réserves, tous les droits sur les objets manufacturés; elle réduisait dans une large proportion les droits sur les eaux-de-vie et les vins; sur quel-

ques autres articles, elle ne maintenait que des taxes d'équilibre correspondant à des taxes intérieures. Toutes ces concessions, à part un petit nombre, étaient immédiates. La France, à diverses dates, supprimait la prohibition pour la remplacer par des droits dont le maximum serait de 30 pour 100 de la valeur, abaissés à 25 pour 100 à une époque déterminée; elle réduisait en outre les droits sur la houille et le coke, la fonte, les fers et les aciers, les outils et les machines, les fils et les étoffes de lin et de chanvre. Telles étaient les conditions principales sur lesquelles l'accord s'était établi. Alors, mais seulement alors, la mission de M. Cobden changea de nature. De négociateur il devint plénipotentiaire, et mit sa signature au bas du traité. Peut-être n'était-il pas le moins étonné d'avoir si bien réussi.

Ce traité a été vivement attaqué des deux côtés du détroit. On lui a reproché de n'être pas assez étudié, de violer les principes, d'être onéreux aux deux parties. Un mot suffit pour le défendre : il est ce qu'il pouvait être, rien de plus, rien de moins. S'il blesse profondément les favoris du privilége, il ne donne pas aux amis de la liberté une satisfaction sans mélange. Pour les uns il va au-delà, pour les autres il reste en-deçà d'un arrangement vraiment profitable aux intérêts du pays; puis une condition essentielle lui manque, c'est le débat libre. Il faudrait pourtant se mettre d'accord sur les torts qu'on impute à ce pacte. En France, on l'accuse d'avoir été fait au profit de l'Angleterre, en Angleterre d'avoir été fait au profit de la France. Où est la vérité? Pour les hommes de bonne foi, il est démontré que là où l'Angleterre donne un gage sérieux, la France ne donne qu'une promesse en bien des points illusoire. Dans dix-huit mois d'ici, un mot, la prohibition, aura disparu des tarifs; mais si les droits sont portés au maximum du traité, la chose restera. L'interdit sera le même, l'écart est trop grand pour qu'une concurrence s'établisse. Pourquoi donc la manufacture jette-t-elle de si hauts cris? On ne ferait que lui donner la sécurité sous une autre forme. Se sentirait-elle plus directement menacée? comment? dans quelle mesure? On ne le sait. Là est le vide, le défaut du traité; il est une lettre morte jusqu'à l'interprétation; il est un cadre, reste à savoir comment on le remplira; il garde jusqu'au bout son allure arbitraire. Les hommes qui n'aiment pas le bruit pour rien n'ont qu'à attendre et à se réserver. Quand le traité sera un traité, quand il aura une consistance, un corps, des clauses déterminées, il sera temps de juger ce qu'il est, où il va et quels effets il doit produire.

M. Cobden n'a pas été épargné dans les attaques dont le traité de commerce a été l'objet; comme le traité lui-même, il a essuyé un double feu. En France on en a fait un agent secret de l'Angleterre,

en Angleterre un complice de la France; suivant le besoin, il a été taxé ici de subtilité, là d'ignorance. Des deux parts on se prétend blessé, et c'est contre lui qu'on se retourne. Que le traité n'ait point été assez étudié, c'était inévitable avec la hâte qu'on y a mise. M. Cobden tenait surtout au principe; il a négligé quelques points de détail. Or les hommes préoccupés du détail sont aussi nombreux en Angleterre qu'en France, aussi ombrageux, aussi jaloux de leurs droits. Le chef de la ligue avait à leurs yeux un tort irrémissible : en simplifiant les tarifs, il supprimait les emplois : de là des colères qui ont trouvé cette occasion pour éclater. Il ne faut voir là-dedans qu'une querelle de bureaux. Quand notre armée de fonctionnaires sera menacée par une réforme sérieuse, elle n'aura ni plus de résignation ni plus de philosophie. On peut regretter néanmoins que M. Cobden ne se soit pas effacé de lui-même, quand il a vu que les choses marchaient toutes seules et relevaient d'une influence prépondérante. Il aurait laissé à d'autres le soin d'achever, à titre accrédité, ce qu'il avait commencé un peu à l'aventure et de son propre mouvement : son nom n'y eût rien perdu, et l'acte y eût peut-être gagné. Pour la France, c'eût été un épouvantail de moins, épouvantail ridicule, mais réel; pour l'Angleterre, c'était un sacrifice à l'étiquette, sacrifice utile dans un pays où on ne viole pas impunément les formes. Il eût été moins exposé, moins attaqué; il est vrai qu'il y eût perdu l'avantage d'être noblement défendu par M. Gladstone. « Quant à M. Cobden, a dit le chancelier de l'échiquier, parlant dans un temps où toutes les colères sont éteintes, je ne puis m'empêcher de lui exprimer mon obligation des peines qu'il a prises et des sacrifices personnels qu'il a faits pour assurer le succès d'une mesure qu'il considère, lui si bon juge, comme l'un des plus grands triomphes de la liberté commerciale. C'est un grand bonheur pour un homme qu'ayant, il y a quinze ans, rendu à l'Angleterre un service signalé, il ait eu cette heureuse fortune de pouvoir rendre de nouveau et dans la même cause un service équivalent à son pays, qui, je l'espère, ne se montrera point ingrat. » La réponse à cette dernière phrase ne s'est pas fait attendre; un mois après, la Cité de Londres accordait à M. Cobden le droit de bourgeoisie.

Vingt années de la vie de M. Cobden, les dix premières surtout, ont été un duel acharné contre des institutions vivement défendues. On l'a vu, en huit jours, parcourir cinq cents lieues et parler dans six réunions différentes, en prenant à peine quelques heures de sommeil. Sa volonté dominait ces fatigues où de plus vigoureux eussent succombé. Si le corps paraît frêle, l'esprit est indomptable. Volontiers M. Cobden garde le silence et se tient au repos; mais vienne le moment d'agir, rien ne l'arrête. Il recommence alors sa lutte obstinée jusqu'à

épuisement des forces. Son visage pensif semble réfléchir un travail intérieur; il ne s'anime que sur les sujets qui le touchent. S'il a de l'ambition, elle se déguise sous une modestie naturelle et une simplicité de manières qui ne sont pas sans charme. On voit un homme qui se contient; rien du tribun populaire, comme on se le figure sur ce mot. Ce calme et cette réserve ont désarmé bien des préventions. Quand il entra aux communes, son nom ne se séparait pas des vivacités de langage qui accompagnent les luttes extérieures. Peu à peu, par sa modération, il a gagné ceux qui l'ont mieux connu et ramené les autres à des sentimens moins hostiles. Il n'est plus au parlement comme un homme qui en a forcé les portes; il est de la maison, et on compte avec lui. A-t-il pour cela l'étoffe d'un homme politique? Il s'en défend, et il a raison. Un homme vraiment politique se classe mieux et d'une manière plus nette que M. Cobden ne l'a fait. Il est des choses auxquelles il se résigne, d'autres dont il sait se défendre. Même en vue d'un succès, il n'accepterait pas certains compromis, il ne prendrait point de toute main ce qui flatte ses idées favorites. Pour l'homme politique, il y a plus que des devoirs de conscience, il y a des devoirs de parti; il y a aussi cet esprit de discipline qui crée les liens, réprime les écarts et constitue la force. Comme l'armée, la politique a ses cadres : rester en dehors, ne relever que de soi, est un moyen de se mettre mieux en vue, mais on y perd les bénéfices de la règle en courant les risques de l'isolement.

Il est vrai que, si M. Cobden n'est pas d'un parti, il est d'une école avec M. Bright et M. Milner Gibson. Que veut cette école? où va-t-elle? que se propose-t-elle? Il serait difficile de le dire au milieu des contradictions qui s'y montrent. Elle a tout à la fois des appétits effrénés de liberté et de singulières faiblesses pour le despotisme. Ces mélanges adultères répugnent à des esprits sincèrement libéraux. Il faut qu'une école, puisque école il y a, sache se respecter elle-même si elle veut être respectée, qu'elle se garde des mauvaises alliances, ne frappe pas à tort et à travers, au gré du caprice ou d'on ne saurait dire quel intérêt du moment; il faut surtout qu'elle distingue nettement ses amis et ses ennemis, qu'elle s'appuie sur les uns et rompe avec les autres. On n'est un parti et même une école qu'à ce prix. Au fond, chez les hommes de Manchester, le sentiment est démocratique; c'est dans l'excès de ce sentiment qu'ils puisent leur haine pour une liberté relative, et leurs condescendances pour le despotisme s'expliqueraient par un penchant secret pour le despotisme de la multitude. Ils devraient pourtant en être guéris par le souvenir des épreuves qu'ils ont traversées, quand le chartisme grondait à leurs portes avec ses violences contre les personnes et ses attentats contre les propriétés. Voudraient-ils se con-

fondre aujourd'hui avec Feargus O'Connor et ses bandes? Non, ils s'en défendent, et on doit les croire. Dans la chambre, hors de la chambre, ils se séparent ouvertement des radicaux; mais s'ils ne sont ni radicaux, ni chartistes, ni whigs, ni tories, que sont-ils? Se réservent-ils d'être un peu avec tout le monde, un peu contre tout le monde, suivant les cas, les besoins, les inspirations de leur fantaisie ou de leur vanité? Ce serait une gageure qu'ils ne pourraient pas pousser bien loin. Quelque art qu'ait mis M. Bright à s'emparer de ces riches et laborieuses populations du comté de Lancastre, qu'il alarme ou excite à son gré en leur montrant tantôt la guerre à leurs portes avec la clôture des mers, tantôt la noblesse les insultant du haut de ses bourgs-pourris, il arrivera un jour où, lasses d'être ballottées de la cupidité à l'envie, elles lui demanderont ce qu'il est, où il va, ce qu'il entend faire, où il prétend les conduire. Il faudra s'expliquer alors et trouver autre chose que des terreurs à froid et des déclamations sans consistance.

Comme économiste, M. Richard Cobden n'a rien dit, rien écrit qui ressemble à un corps de doctrines. Il a été conduit à la science par l'observation plutôt que par la réflexion, et par les faits plus que par l'étude. Cette méthode n'est pas la moins sûre : elle peut laisser quelques points dans l'ombre, elle n'égare jamais. De quelques principes bien éprouvés, le chef de la ligue tirait avec discernement toutes les conséquences dont ils étaient susceptibles. On peut le voir à ses discours : rarement il y cite les maîtres de la science, encore moins s'y livre-t-il à des controverses. Il se contente de ce qu'il y a de plus élémentaire, de ce qui est à la portée de tous ses auditeurs, et l'applique vigoureusement à la défense de sa cause. Rien d'obscur d'ailleurs ni de tendu, pas même l'ombre d'une subtilité. Le sujet y eût cependant prêté : il s'agissait de la loi des grains et de la rente du sol; n'était-ce pas le cas de s'appuyer sur la théorie de Ricardo? Il ne la mentionne même pas; il sent qu'elle est un embarras plutôt qu'une force. La notion de la rente, comme on l'appelle, le touchait moins que ses effets, et il aimait mieux combattre la rente dans ses abus que la définir dans ses origines. Quand la doctrine se montre chez lui, elle ne laisse dans l'esprit ni trouble ni confusion; elle est d'une clarté qui frappe, elle va droit au but. Ce n'est donc pas comme savant qu'il a rendu à l'économie politique des services que l'on ne saurait méconnaître : c'est plutôt comme metteur en œuvre et praticien. Avec une idée simple et juste, obstinément reproduite et sous les formes les plus variées, il a fait, en sept ans, gagner à la science plus de terrain qu'elle n'en avait, par ses seules forces, gagné pendant un demi-siècle. Adam Smith avait répandu la semence, d'autres ensuite l'avaient vue lever; M. Cobden a eu les honneurs de la moisson.

En résumé, il y a dans la vie de M. Cobden trois périodes que, pour le bien juger, il ne faut pas confondre. Dans la première, il est l'agitateur purement anglais, sortant de sa fabrique pour annoncer à ses compatriotes que l'heure de la liberté commerciale est venue, et qu'au prix de tous les sacrifices de temps, d'argent, de paroles, il faut qu'elle devienne la loi du pays. On a vu ce qu'il lui en a coûté pour cela, et quelle somme d'efforts il a dépensée. Si la résistance est opiniâtre, l'attaque ne l'est pas moins. De part et d'autre, toutes les forces, toutes les énergies se produisent; l'opinion se forme, s'éclaire, et le champ du combat reste à ceux qui ont pour eux la vérité, la justice et le nombre. Devant cet arrêt, les vaincus se résignent, et par une modération plus grande les vainqueurs désarment. On arrive au but, on ne le dépasse pas. Ainsi se passent les choses dans une société qui dispose d'elle-même. C'est le beau moment de M. Richard Cobden, son titre réel, une victoire qui l'honore. Il s'en enivre et veut aller plus loin, imposer à l'Europe ce que dans son pays il a conquis pied à pied. Ici commencent les illusions, mêlées d'un peu d'orgueil : c'est la seconde période; il est impossible de la prendre bien au sérieux. Pour l'enseignement des autres peuples, il fallait s'en remettre au spectacle de l'expérience anglaise et à l'impression lente, mais solide, qu'elle laisserait dans les esprits. Les missions libres ou autorisées étaient de trop. Enfin la troisième période est celle où M. Cobden, à ses risques et périls, se fait l'avocat systématique et absolu de la paix. De ce thème, il n'y a rien à dire, si ce n'est qu'il est épuisé, et que le reprendre, c'est montrer beaucoup de candeur. Toutefois ce qui est plus nouveau et moins acceptable, c'est le langage que tiennent quelques hommes de l'école de Manchester, M. Bright entre autres, pour assurer, coûte que coûte, l'effet de leurs opinions; ce sont les moyens dont ils s'appuient pour comprimer ce qu'il y a dans l'homme de plus généreux et de plus viril, le point d'honneur par exemple, qui est la meilleure garantie de la dignité d'un peuple; c'est la manière dont ils fouillent dans les cœurs pour y réveiller ce qu'ils renferment d'instincts et de sentimens inférieurs. Il y a là une atteinte portée à la moralité publique, contre laquelle on ne saurait protester par des paroles trop sévères. Ces appels constans à l'intérêt, à l'intérêt seul, à un intérêt étroit, égoïste, exclusif, sont du plus détestable exemple, et, s'ils étaient écoutés, ils aboutiraient infailliblement à l'abaissement des caractères et à la décadence des institutions.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LA

REINE DU SABBAT

SCÈNES DE LA VIE DES LANDES.

I.

La petite ville de Barcelonne, située dans le département du Gers, mais dont les dernières maisons touchent au département des Landes, a des foires renommées. Les Béarnais et les Landais s'y rendent en foule, et il s'y fait un grand commerce de bœufs de la Chalosse et de petits chevaux du pays. La foire de décembre 1845 (j'ai quelques raisons pour me rappeler cette date) fut une des plus belles que j'aie jamais vues dans cette modeste localité. Ce jour-là, le ciel était si pur, le soleil si chaud, qu'on se serait cru en plein été. Vers quatre heures cependant, les étrangers qui demeuraient loin songèrent à partir. A cette époque, la mode des cabriolets, des tilburys, ne s'était pas répandue; on n'allait pas aux foires en diligences ou en wagons; les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards ne voyageaient qu'à cheval. Aussi, dès l'heure où commençait ce qu'on nomme la débâcle de la foire, de longues caravanes sorties de la ville qui avait donné lieu à cette commerciale et joyeuse solennité allaient se perdre aux quatre coins de l'horizon.

Rien n'était plus gai que ce retour, opéré moitié pendant le jour, moitié pendant la nuit, par des gens habitués à revenir ensemble. Toutes les classes de la société rustique étaient représentées dans cette foule alerte. On y voyait les négocians en eaux-de-vie et en grains toujours solidement montés sur un percheron bon trotteur,

le fils de famille en train de manger au billard ce que son père lui avait péniblement amassé, le propriétaire aisé qui suit toutes les foires sans pouvoir se décider à vendre ses denrées, le petit brocanteur maintenant de son mieux une vieille jument souvent aveugle, la jeune campagnarde solidement assise sur un bât bien rembourré, coquettement coiffée d'un foulard, ne manquant ni une foire ni un marché afin d'entretenir les espérances de cinq ou six galans. On y voyait aussi le meunier qui, sur le dos de son mulet déjà trop chargé de blé, trouvait le moyen de hisser quelque jolie servante. Tous ces braves gens vivaient en assez bonne intelligence, et la plus franche gaieté régnait parmi eux. Malheureusement la cavalcade s'appauvrissait à chaque embranchement. Il y avait des bifurcations où elle perdait la moitié de son monde, et les plus éloignés, alors que la nuit devenait de plus en plus noire, revenaient seuls chez eux à travers les bruyères désertes.

En décembre 1845, la bande dont je faisais partie tournait le dos à l'Adour et se dirigeait vers le Bas-Armagnac. Outre les élémens que je viens de décrire, elle comptait un ecclésiastique. C'était un homme qui pouvait avoir quarante-cinq ans, aux traits mâles et réguliers, à la physionomie assez intelligente. Il avait retroussé sa soutane, qui n'avait plus que la longueur d'une veste de hussard; ses jambes étaient emprisonnées dans de lourdes bottes à l'écuyère garnies de longs éperons d'argent. Je demandai à mon voisin quel était cet ecclésiastique, et il me répondit que c'était l'abbé Garrigues, curé de Carabussan. Je le regardai alors avec une curiosité doublement intéressée, d'abord parce qu'il devait être un de mes derniers compagnons sur une route que je connaissais mal, ensuite parce qu'il avait la réputation d'être *pousouè*, c'est-à-dire sorcier.

Cette qualité, bien avérée dans le pays, n'empêchait point nos compagnons de voyage de causer avec l'abbé Garrigues, et même de lui faire bonne mine. Il paraissait non-seulement fort affable, mais de joyeuse humeur. Il était monté sur un grand cheval noir au poil vif, aux oreilles inquiètes, et qui faisait mille folies quand il le pinçait, ce qui lui arrivait quelquefois. Comme j'appartenais à l'arrière-garde, je pus demander quelques détails sur le curé à un brave paysan dont la jument était souvent obligée d'attendre son poulain, qui faisait l'école buissonnière; mais je ne pus tirer de mon homme que des demi-confidences. On croyait que le curé était sorcier, et pourtant on ne pouvait l'affirmer. Ce qu'il y avait de certain, c'est que l'oncle du curé, ancien desservant de la même commune, était un sorcier comme on en voit rarement. Du reste, tous les gens de Carabussan étaient sorciers. Ils vivaient au milieu des étangs et des forêts, et le sabbat était chez eux en permanence. On pouvait en

compter une douzaine qui, la nuit, se déguisaient en loups blancs. Le mieux était de ne pas avoir affaire avec les gens de ce pays.

La nuit commençait à venir; mon interlocuteur me quitta pour suivre un petit sentier, et je m'aperçus que notre troupe était singulièrement diminuée. Au bout d'un quart d'heure, il arriva ce que j'avais prévu : j'étais seul avec le curé. Nos chevaux se mirent au même pas, et bientôt s'engagea une conversation pleine d'intérêt sur le prix des vins et le cours des bœufs. Nous parcourions un immense plateau couvert de landes et nous suivions un chemin à peine frayé. Le ciel était chargé de nuages, et, bien que l'on fût au mois de décembre, on apercevait dans la direction de la montagne de longs éclairs qui déchiraient les nues; en même temps de grosses gouttes commençaient à tomber. Nous piquâmes nos chevaux, nous nous enveloppâmes dans nos manteaux, mais ce furent là des précautions inutiles. Le vent de la montagne nous envoya un orage qui versa sur nous des torrens de pluie. Le curé Garrigues m'offrit l'hospitalité dans son presbytère. J'acceptai, car je me sentais incapable de me guider dans les ténèbres. Nous avancions d'un assez bon pas, lorsque tout à coup nos deux chevaux firent chacun un écart qui faillit nous désarçonner. Nous leur mîmes l'éperon au ventre : le cheval du curé se cabra d'une façon effrayante. Quant au mien, qui était beaucoup plus pacifique, il se contenta de reculer. Le gros de l'orage s'était éloigné; cependant à la lueur d'un éclair nous crûmes voir une forme humaine qui était couchée en travers du chemin.

— Tenez mon cheval, me dit le curé, je vais voir ce que c'est.

Il descendit, s'approcha de la forme entrevue et poussa une exclamation. — C'est bien elle, dit-il, je m'en doutais. Nous sommes auprès du moulin, monsieur, continua-t-il en s'adressant à moi. Il y a une bonne action à faire. Voici une pauvre vieille femme dont la raison est altérée. Nous ne pouvons l'abandonner par une pareille nuit dans cette lande déserte; elle y périrait de froid. Il faut que vous m'aidiez à la conduire chez elle. Nous serons un peu plus mouillés, mais nous sauverons la vie à une créature humaine.

Je consentis facilement à ce que le curé demandait, et il se mit à secouer le bras de la vieille, qu'il appela à plusieurs reprises d'un nom bizarre; mais la vieille ne bougeait pas.

— Elle est peut-être morte, lui dis-je.

— Morte! non pas; mais le vin est fort cette année, et quand elle a bu, elle vient cuver son ivresse auprès de ce moulin. Une idée de folle! C'est là que sa grand'mère fut brûlée il y a cent ans environ.

— Brûlée!

— Oui, légalement, comme sorcière.

L'aventure se compliquait. La vieille femme parut enfin disposée à se remettre sur ses pieds.

— Il faut que vous me prêtiez votre cheval, me dit le curé, il est moins vif que le mien. Nous la mettrons sur votre selle, car il sera difficile de la faire marcher.

Je descendis de mon cheval, je montai sur l'autre. Le curé, après avoir convenablement placé la vieille femme, conduisit sa monture par la bride. Les chemins étaient mauvais et glissans, mais la pluie avait cessé. La lune, dégagée des nuages, éclaira autour de nous un pays singulier. Nous avions quitté le plateau nu et découvert pour descendre dans une longue vallée. A notre droite tout était ténèbres, une côte rapide couverte d'arbres nous interceptait la lumière; à notre gauche au contraire, à perte de vue, des roseaux gigantesques agitaient leurs têtes mobiles avec un bruit mystérieux. Au milieu des roseaux brillaient, éclairées par la lune, de larges flaques d'eau dormante. Le bruit de nos pas faisait envoler des poules d'eau et des canards sauvages peu habitués à être dérangés à une pareille heure, et il me sembla entendre deux ou trois fois le hurlement des loups. A ce moment, la vieille femme s'agita sur le cheval. Elle se mit à chanter, et je pus saisir quelques vers dont voici le sens :

Maudite soit la guerre!
Celui qui l'a voulue,...

— Que dit-elle? demandai-je au curé.

— Rien, répondit celui-ci; une vieille chanson.

La vieille continua de chanter :

Voilà son corps en terre,
Son âme en paradis.

— Elle pense à son fils, continua le curé à voix basse. Elle se figure qu'il est mort au service, tandis que le corps du pauvre garçon est au fond d'un précipice des Pyrénées, — du moins ce qu'en ont laissé les aigles et les vautours.

— Est-elle ivre ou est-elle folle? demandai-je.

— Ivre probablement, folle certainement. Sa grand'mère, ainsi que je vous l'ai dit, a été brûlée comme sorcière, et celle-ci s'imagine toutes les nuits qu'elle va au sabbat.

Le curé avait commis une imprudence en prononçant ce mot. La vieille femme, qui jusqu'à ce moment s'était tenue assez tranquille, leva tout à coup les bras au ciel, en proie à une vive émotion. — Sabbat, sabbat! cria-t-elle. Harri! Harri! le sabbat était beau ce soir. Les marmites bouillaient, les crapauds chantaient, et les sonneurs sonnaient leurs plus jolis airs.

Je suis la fille du bourreau,
Du bourreau de la ville.
Quand l'officier entend cela,
Il n'ose lui rien dire.

Ce fut avec une verve inexprimable qu'elle chanta ce morceau de ronde.

— Taisez-vous, folle, dit le curé; taisez-vous, ou je vous laisse auprès de l'étang, et les loups vous mangeront.

Mais cette menace parut faire peu d'impression sur la vieille femme. — Je vous connais bien, dit-elle, vous êtes le curé sorcier; vous avez dit la messe noire, vous avez voulu danser avec Marthe, mais *l'autre* n'a pas voulu! Et elle continua sa chanson.

Je ris de toi, je ris de moi,
Je ris de ta bêtise;
Tu m'as laissé passer le bois
Sans oser me rien dire.

Elle se tut un moment. Nous passions alors sur la digue d'un grand étang. Le curé, à l'extrémité de la digue, fit détourner le cheval, et nous arrivâmes devant une masure de la plus triste apparence. Cette masure disparaissait entièrement sous la végétation puissante qui l'entourait, et qui, bien que desséchée par l'hiver, semblait vouloir l'engloutir.

Nous étions arrivés. Un rayon de lune passant à travers les fentes du toit, quelques charbons qui brillaient dans l'âtre nous guidèrent dans l'obscurité. Le curé alluma une chandelle de résine; l'aspect de cette tannière était affreux. La misère s'y montrait partout. Un vieil escabeau, une table boiteuse, un lit ou plutôt une sorte d'auge pleine de paille, tel était l'ameublement. Sur la table, on apercevait une quenouille garnie de grossière étoupe et une grande bouteille à moitié pleine.

La lueur de la résine me permit d'examiner la vieille femme. Elle était de petite taille et d'une maigreur extrême. Ses yeux enfoncés et rouges, son nez crochu, sa bouche édentée, ses cheveux gris coupés en rond à la hauteur des oreilles, mais qui, souillés de boue et dérangés par le vent, couvraient en partie sa figure, les haillons bizarres et de toute couleur qui l'habillaient à peine, lui donnaient tout à fait la tournure d'une sorcière. Elle fit quelques pas dans la chambre, et je m'aperçus qu'elle boitait. Le curé lui ordonna de se coucher, et elle alla se jeter sur le grabat dont j'ai parlé; ensuite il vida par terre ce qui restait de vin dans la bouteille. La vieille voulut s'élancer sur le curé, qui la contint en lui disant d'un ton sévère que si elle remuait, il la ferait mettre en prison. Elle se contenta de pleurer et de se plaindre comme un enfant.

— Nous pouvons partir, je crois, dit le curé; elle est plus tranquille, et elle n'a plus de vin.

Nous franchissions déjà le seuil de la porte lorsque la vieille se dressa sur son séant. — Bernard, s'écria-t-elle, Marthe était avec moi cette nuit, et *l'autre* l'a faite notre reine.

Et elle se mit à rire.

— De qui veut-elle parler quand elle dit *l'autre?* demandai-je au curé en remontant à cheval.

— Du diable, répondit-il laconiquement.

Nous nous trouvâmes de nouveau dans les ténèbres. De gros nuages noirs avaient couvert la lune, et nous étions menacés d'une nouvelle bourrasque. — Laissez-moi passer devant, me dit-il, le chemin est dangereux; nous sommes au milieu des étangs et des marais.

A peine avions-nous quitté la masure de la vieille femme, que nous fûmes surpris par une pluie torrentielle. Nos chevaux s'enfonçaient dans la boue, et l'obscurité était telle que le curé fut obligé de reconnaître qu'il s'était égaré dans sa propre paroisse. Nous avançâmes néanmoins, et il poussa un cri de joie. — Voyez-vous là-bas cette grande lueur? me dit-il; nous sommes sauvés, nous allons trouver un abri et un bon feu pour nous sécher.

J'aperçus en effet une large lueur qui ne paraissait pas très éloignée.

— Quel est ce feu? demandai-je.

— C'est une *brûlerie*, un endroit où l'on fait de l'eau-de-vie. C'est là que demeure un bon propriétaire qui nous donnera à coucher, si ce temps infernal continue.

Quelques minutes après cette promesse consolante, nous arrivions devant un grand bâtiment dont les portes étaient ouvertes. Nous descendîmes de cheval, et à peine le curé se fut-il montré, que deux ou trois hommes sortirent et se disputèrent l'honneur de prendre soin de nos montures. J'avoue que lorsque j'eus franchi le seuil de la porte, je crus n'avoir fait que changer de ténèbres, car l'immense grange où je me trouvais était tellement remplie de fumée que je n'aperçus d'abord que des formes vagues s'agitant au milieu d'un nuage. Mes yeux s'habituèrent cependant à cette atmosphère cuisante, et je pus me rendre compte des objets et des personnages qui m'entouraient. En face de moi, l'horizon était borné par d'énormes cuves de bois, foudres gigantesques dont les extrémités se perdaient dans l'obscurité. Sur le sol se dressait l'alambic avec ses chaudières, ses colonnes, ses cornues, ses serpentins, dont le cuivre rouge reflétait la lueur des chandelles de résine. Au-dessous de la principale colonne brillait un foyer incandescent où brûlaient sur des grilles chauffées à blanc des troncs entiers de chêne. A l'autre extrémité, on voyait couler l'alcool limpide comme l'eau qui sort du rocher. Le premier personnage qui frappa mes yeux, dès qu'ils furent un peu accoutumés à la fumée, était un petit homme maigre, trapu, avec une grosse tête pâle, un nez d'aigle et des yeux d'orfraie. Il marchait sur l'appareil avec une agilité singulière, mettant la main tantôt à un piston, tantôt à un robinet, examinant l'éprouvette, pal-

pant le chauffe-vin, toujours en éveil, promenant partout son grand œil placide. Il semblait doué d'une activité et d'une mobilité infatigables. C'était le *brûleur*. J'appris depuis qu'il y avait trois jours qu'il ne s'était couché. Autour de la fournaise, presque roulés dans les cendres brûlantes, il y avait tout un monde d'enfans et de chiens. Les chiens étaient assez tranquilles, ils dormaient paisiblement, heureux de cette bonne aubaine de chaleur qu'ils ne rencontraient qu'une fois dans l'hiver : il y avait deux ou trois courans à poil ras, un bel épagneul et un gros chien des Pyrénées; mais si les chiens étaient tranquilles, il n'en était point de même des enfans, et je remarquai quatre ou cinq *drôles* (style du pays) qui faisaient un tapage épouvantable. Ils avaient tous une charmante figure, filles et garçons, avec leurs yeux qui semblaient être des diamans noirs. Ils faisaient cuire des pommes de terre et des châtaignes, et de là venaient les grandes colères et les grands cris. Autour d'eux se tenaient debout cinq ou six hommes : un berger de la montagne enveloppé dans sa grande cape blanche, un vieillard long, osseux, coiffé d'un bonnet en peau de renard et qui fumait une courte pipe. Éclairé par le reflet sanglant du brasier, cet homme me parut avoir une mine patibulaire. Son voisin formait avec lui un parfait contraste par sa physionomie franche et ouverte. C'était le maître de la maison, qui nous accueillit avec les démonstrations les plus chaleureuses. Il voulait nous faire souper, il nous offrait un lit; nous n'acceptâmes provisoirement qu'une place à son excellent feu, déclarant que nous aviserions plus tard. On demanda à mon compagnon de voyage comment il se faisait qu'il se fût égaré. Il répondit que nous avions rencontré la *Chouric* (la chauve-souris) étendue au milieu de la Lande des Sorciers, et qu'il nous avait fallu la ramener chez elle.

— Elle était seule? s'écria le brûleur.

— Oui.

— Le sabbat était donc fini? — Le curé secoua la tête. — Vous ne croyez pas aux sorciers, vous, monsieur le curé, continua le brûleur. Vous y croiriez que vous ne nous le diriez pas. Il est pourtant certain qu'il y a un sabbat. Sans cela, pourquoi aurait-on brûlé la grand'mère de la Chouric? Pourquoi les curés disaient-ils autrefois avant la messe: « Sorciers et sorcières, s'il y en a dans cette église, sortez? » Qui donc charmerait les gens et les bêtes, s'il n'y avait pas de sorciers? Quant à moi, je n'ai pas à me plaindre de la Chouric, elle m'a guéri de la fièvre quarte.

— Et comment? dirent les autres.

— Rien de plus simple : elle m'a mis au cou un morceau de roseau dans lequel était enfermée une cicoulane vivante (lézard gris); la cicoulane est morte, et j'ai été guéri.

Personne ne se permit de plaisanter sur cette cure miraculeuse :

ce fut au contraire un feu roulant, chacun voulut raconter un exploit de la sorcière.

— J'ai failli, dit l'un des assistans, la brûler toute vive, il y a de cela trois ans. Je ne sais ce qu'elle avait contre moi; toujours est-il qu'elle avait jeté un charme sur ma maison : mes bœufs et ma femme étaient malades. Un jour qu'il faisait bien chaud, sous prétexte de lui faire goûter mon vin, je l'attire chez moi. Il faut vous dire que préalablement j'avais fait chauffer le four, qui était aussi ardent que le brasier qui est sous cette chaudière. La Chouric arrive, je la fais boire, et ensuite je lui dis : Tu vois ce four? Eh bien! je vais te mettre dedans si tu ne guéris pas immédiatement mes bœufs et ma femme. La Chouric pleure, elle prétend qu'elle ne m'a pas jeté de sort. Je m'y attendais, je la laisse parler pendant un quart d'heure; ensuite je la prends, je la soulève, et ma foi elle avait déjà les pieds dans le four, lorsqu'elle me promet de lever le charme. Je la pose à terre; elle me demande du laurier du jour des Rameaux et de l'eau bénite, elle va asperger ma femme et mes bœufs, et me promet que le lendemain ils seront guéris.

— Et tu la laissas aller? dirent les auditeurs en riant.

— Ma foi, comment auriez-vous fait, vous autres? D'ailleurs je n'eus pas trop à me plaindre de la sorcière. Ma femme mourut, mais le lendemain mes bœufs étaient aussi frais que s'ils n'eussent jamais été malades.

— Et vous, Noguès, dit le brûleur en s'adressant au maître de la maison, n'avez-vous pas eu quelque démêlé avec la sorcière? J'ai entendu parler d'un coup de fusil...

La figure de Noguès s'assombrit, et il répondit assez brusquement que c'était une vieille histoire. Le curé intervint et voulut détourner la conversation en parlant de la qualité du vin qu'on brûlait alors. Cependant la question du brûleur me parut produire sur Noguès une fâcheuse impression.

En ce moment, une femme, sortant de l'obscurité, pénétra dans le cercle lumineux. C'était une paysanne de grande taille, et d'une physionomie qui attirait immédiatement l'attention. Sa figure était très pâle, mais d'une régularité qui faisait penser aux camées antiques. Il y avait quelque chose d'imposant, je dirais presque de majestueux dans toute sa personne. Il était difficile de deviner quel pouvait être son âge. Sous son foulard jaune, ses cheveux étaient encore d'un noir splendide; mais autour de ses yeux et le long de ses joues des rides profondes avaient été creusées par la maladie et par le chagrin.

Aussitôt qu'ils l'eurent aperçue, les enfans s'élancèrent vers elle. Elle s'adressa au curé, elle lui dit qu'elle pensait que nous voudrions bien faire l'honneur à son frère d'accepter l'hospitalité sous

son toit, et que nos lits étaient préparés. Elle ajouta quelques paroles pleines de courtoisie prononcées avec une voix très douce. Il ne pleuvait plus. Le curé remercia Noguès et sa sœur de leurs bonnes intentions, et malgré leurs instances nous nous remîmes en selle. Le cheval du curé, qui se retrouvait sur un chemin connu, n'eut garde cette fois de s'égarer. Nous arrivâmes bientôt au presbytère, où nous fûmes accueillis par une servante d'un âge très canonique, qui, après nous avoir fait souper, me conduisit dans une chambre bien close où se trouvait un lit bien chaud.

Le lendemain matin, le ciel était redevenu pur, et le curé Garrigues me proposa avant de déjeuner d'aller voir son église. Elle était petite, mais d'une unité de style parfaite et dans une charmante situation. Cette église, du style roman le plus pur, s'élevait dans un véritable jardin anglais, au milieu d'une prairie dominée par des chênes séculaires. On eût dit la chapelle d'un ermitage. D'une fenêtre du presbytère, le curé me la fit admirer. Il avait une petite exploitation agricole qu'il cultivait de son mieux. Il ne me fit grâce d'aucune pièce de terre; il me fallut passer en revue ses bœufs, ses vaches, ses moutons et deux beaux chevaux qu'il avait dans son écurie. L'ecclésiastique ne reparut qu'après le propriétaire. Nous allâmes enfin visiter l'église : elle était à l'intérieur d'une grande simplicité; la chapelle de la Vierge se faisait seule remarquer par une profusion de vases ornés et de fleurs en papier qui, nouées en guirlandes et en festons, couvraient presque la statue et les parois de l'autel. Comme je me récriais sur cette abondance d'ornemens : — C'est Marthe la marguillière, me dit-il, qui est emportée par son zèle. La pauvre fille n'est pas heureuse, la religion seule a des consolations pour elle; mais vous l'avez vue déjà : Marthe est la sœur du propriétaire chez qui nous nous sommes arrêtés hier au soir.

Pendant le déjeuner, j'essayai de faire causer le curé, et je lui posai plusieurs questions sur la vieille femme que nous avions rencontrée la veille. Je m'attendais à une histoire complète, une véritable histoire de sorcière. Il me donna des renseignemens assez vagues. Elle appartenait à une famille déconsidérée dans le pays. Sa grand'mère ou son arrière-grand'mère avait été brûlée comme sorcière en vertu d'un arrêt du parlement de Toulouse. Le supplice avait eu lieu précisément à l'endroit où nous l'avions trouvée la veille. Elle s'était mariée avec un assez mauvais sujet, une espèce de bohémien qui faisait le commerce des chiens de chasse. Il l'avait laissée veuve de bonne heure. Son fils unique était mort. Cette perte avait troublé sa raison. Elle se croyait sorcière, elle le disait souvent, et on l'avait prise au mot. Il était incontestable que toutes les femmes de cette famille avaient certains remèdes secrets, illusoires pour la

plupart, mais que l'efficacité de quelques-uns était difficile à expliquer. Voilà tout ce que je pus recueillir le premier jour; mais je revins voir le curé Garrigues. C'était un homme instruit, intelligent, charitable dans toute l'étendue évangélique du mot, extrêmement actif. Nous chassions souvent ensemble dans les marais. Il était très adroit à cette chasse. Il avait d'excellens cigares espagnols qu'il offrait à ses amis, et dont il prenait sa part pour combattre, disait-il, les miasmes marécageux, peut-être aussi pour endormir quelque douleur secrète, car, malgré ses dehors remuans, il avait des heures de mélancolie profonde. Son caractère me convenait, je le voyais assez souvent. Un jour, après un long dîner, il pleuvait; la conversation vint à errer çà et là. Nous parlâmes du sabbat. — On prétend que vous êtes sorcier! lui dis-je en riant.

Il secoua la tête. — Vous voudriez bien savoir l'histoire de ma sorcellerie? répondit-il.

J'avouai que c'était en ce moment le plus cher de mes vœux.

— Eh bien! écoutez cette histoire, et vous saurez comment dans l'imagination de nos braves paysans des Landes se crée une réputation de sorcier.

II.

J'avais dix ans lorsque j'arrivai à Carabussan. Je venais de perdre ma mère; mon père était mort depuis longtemps. Ils étaient pauvres et travaillaient pour vivre. Avant d'être pasteur d'âmes, j'ai été pasteur de brebis, et lorsque mon oncle me prit auprès de lui, je ne savais que ce que l'on apprend au *pastouris*, des chansons de veillée et des histoires de sorciers. On y parlait souvent de mon oncle comme d'un habitué du sabbat. Aussi, lorsque, accompagné de sa gouvernante, je partis pour Carabussan, les autres petits bergers me suivirent pendant longtemps en criant : « Au sabbat! au sabbat! Oh! le joli pasteur de crapauds! » Ce fut sous cette impression que j'arrivai au presbytère, et je dois déclarer que la figure de mon oncle n'était pas faite pour me rassurer. C'était un homme de grande taille, extrêmement maigre. Des cheveux gris, crépus et désordonnés, lui couvraient la moitié de la face, et on n'apercevait, au premier abord, qu'un nez long et pointu, que des yeux noirs d'une petitesse et d'une mobilité extrêmes. Sa soutane était d'une propreté douteuse. Il avait de grosses guêtres couleur de cannelle, qui, ainsi que ses souliers et ses éperons, étaient tachées de cette boue tenace qu'on trouve dans les marnières. Pour m'embrasser, il tira de sa bouche une longue pipe de terre dont la fumée m'avait désagréablement affecté lors de mon entrée.

Après m'avoir examiné attentivement et dit quelques paroles affectueuses, il me fit visiter le presbytère et toute sa petite exploitation, dont la propreté et l'ordre parfait contrastaient avec la toilette du propriétaire. Il me conduisit à l'écurie, et me montra une belle jument bretonne. Dans une loge voisine, il y avait une jument du pays, accompagnée d'une charmante pouliche. Je dus admirer ensuite une paire de bœufs *hagets* couleur de froment, une vache bigourdane et son veau, une génisse. Tout cela était frais et gras; les chevaux et le bétail avaient de la litière jusqu'au ventre; les râteliers étaient pleins de fourrages odorans. J'avoue que l'aspect de ces richesses augmenta de beaucoup l'estime que j'avais pour mon oncle, et j'oubliai un moment ses cheveux en broussailles, sa pipe et sa réputation de sorcier. Nous passâmes ensuite au jardin, qui me parut être le paradis terrestre. Il y avait peu de fleurs, mais de si beaux choux et de si beaux arbres fruitiers en quenouilles et en espaliers! Après m'avoir laissé manger une quantité raisonnable de poires et de pêches : — Pierre, me dit mon oncle, ce n'est pas tout que de songer au corps, il faut songer à l'âme. Tu as dix ans, et tu ne sais pas encore lire; j'ai bien peur que tu ne sois un rude écolier. Voici la leçon qui va commencer, il ne faut jamais renvoyer au lendemain ce qui peut se faire le jour même. Suis-moi.

La salle où mon oncle m'introduisit était loin d'offrir au regard l'ordre que j'avais admiré dans le jardin et dans les étables. La chambre était basse, humide et assez obscure, parce que des branches de jasmins d'Espagne et les tulipiers de Virginie plantés au pied des fenêtres empêchaient le jour d'y pénétrer franchement. Ce qui me frappa le plus en entrant, ce fut d'abord une grande statue de la Vierge, placée sur le chambranle de la cheminée, et ensuite l'immense quantité de livres qui encombraient la chambre. Il y en avait de toutes les reliures et de tous les formats, les uns entassés en pile dans les coins de la pièce, les autres rangés assez régulièrement sur des planches; mais tous plus ou moins paraissaient avoir eu à souffrir de la visite des rats et de l'humidité. Rongés, maculés, mangés des vers, couverts de poussière et de toiles d'araignée, ils avaient en outre à subir l'humiliant contact d'objets d'une nature assez disparate : c'étaient des étrilles, de vieux coutres de charrue, des éperons, des brides, des robinets de cuivre, des ciseaux à tailler les arbres, de grandes bouteilles renfermant des drogues de vétérinaire, et de petites fioles bien bouchées qui paraissaient avoir une destination plus chrétienne. Il y avait aussi des filets de toute sorte. Dans un coin, on apercevait une de ces grandes arbalètes qui servent à la pêche aux grenouilles, et une canardière dont le canon atteignait le plafond : elle devait être d'un poids considérable; il n'est pas rare d'en rencontrer de semblables dans ce

pays d'étangs et de marais. Cette arme était en bon état d'entretien. Devant une table, où régnait le même désordre que sur les planches, il y avait une jeune fille assise. Elle tenait sa tête dans ses deux mains et étudiait avec une attention pleine d'opiniâtreté. Notre entrée inattendue ne parut pas la déranger. — Marthe, lui dit mon oncle, je t'amène un compagnon d'étude.

La jeune fille leva la tête. Elle était très brune, avait de beaux yeux noirs, et paraissait âgée de quatorze ans environ. Était-elle jolie? Je ne me le rappelle pas, mais elle avait une physionomie si ouverte, si intelligente, si avenante, elle me regarda avec un sourire si doux qu'elle me réconcilia avec tous les livres qui encombraient cette chambre, et qui m'effrayaient déjà.

C'était Marthe, la pauvre fille que nous avons vue si pâle la nuit où il nous fallut chercher refuge à la *brûlerie*. Elle était orpheline, et mon oncle avait pris officieusement sa tutelle ainsi que celle de son frère Louis Noguès. Leurs parens leur avaient laissé une propriété d'environ cinquante hectares située dans la meilleure portion de la commune. Mon oncle avait vainement essayé de donner quelque instruction au jeune Noguès. L'enfant s'était montré absolument rebelle aux premiers élémens de toute éducation. Il ne voulut jamais apprendre à lire, et ne se servit de son alphabet que pour bourrer une longue carabine, arme qu'il savait rendre très meurtrière aux canards de nos étangs.

Vous avez vu Noguès, vous avez pu le juger. Il est impossible de rencontrer un meilleur cœur et un esprit plus étroit. Chez lui, la matière absorbe l'intelligence, et il n'a pas même cette finesse et cette vivacité d'imagination qu'on rencontre chez les plus grossiers de nos paysans; mais vous ne trouverez pas dans le canton un écuyer plus hardi, un chasseur plus intrépide. Il ne connaît pas de chevaux vicieux, et il ne monte jamais que des bêtes que personne ne peut monter. Il a dans son chenil une douzaine de chiens courans qui mangent plus de pain que six domestiques, mais ils ont une gorge sans pareille. Pendant tout l'hiver, on les entend hurler dans les landes et dans les bois, et il rentre le soir se plaignant d'avoir fatigué ses chiens sans avoir pu se fatiguer lui-même. Quand il ne va pas à la chasse, il va aux foires et aux marchés. Il ne peut rester chez lui, il est toujours par monts et par vaux. Sa femme et sa sœur dirigent la propriété et tiennent la clé du coffre-fort, non pas qu'il soit fainéant, il laboure lui-même quand il faut semer; de sa puissante épaule, il soutient un char dans les chemins dangereux pendant la saison des foins; son fléau, dans les grands jours caniculaires, vide les épis et fait jaillir le blé; les arbres des pressoirs rendent sous son effort des sons lamentables, et la vis descend de deux pas. Tout ce qu'on peut exiger raisonnablement des muscles et des nerfs, on

peut le lui demander, mais rien de plus. Il faut pourtant lui rendre cette justice, Noguès aime sa femme et ses enfans, et il observe ses devoirs de chrétien.

Mon oncle avait été plus heureux avec la sœur qu'il ne l'avait été avec le frère. Marthe venait tous les jours au presbytère. Elle aidait la vieille femme de charge, qui commençait à être un peu âgée, à tenir le jardin et les écuries en ordre. Elle allait à la fontaine, qui est assez éloignée de la maison, elle ornait les chapelles, elle préparait les remèdes, elle blanchissait les aubes. Marthe fut, à vrai dire, ma véritable institutrice. J'avais la tête dure, et mon oncle n'était point patient. J'appris mes lettres avec une difficulté extrême, et lorsqu'il me voyait hésiter, il entrait dans des fureurs terribles. Il me renvoyait à mes brebis, il me disait que je ne serais jamais bon que pour le fléau et pour la charrue, et il sortait en s'arrachant des poignées de cheveux. Marthe intervenait alors, elle essuyait mes larmes, elle me flattait, elle me faisait reprendre le livre et étudiait avec moi. Quand j'avais triomphé de quelque grande difficulté, elle m'embrassait en souriant. Lorsqu'elle allait à la fontaine, elle me conduisait avec elle. Revenait-elle du jardin, c'était toujours avec des fruits pour moi. C'est elle qui intercédait auprès de mon oncle et qui obtenait de lui la permission de me laisser aller aux foires et aux fêtes locales. Pendant qu'elle repassait le linge, elle avait toujours quelque jolie chanson à me chanter, et elle ne s'impatientait jamais lorsqu'avec mon importunité d'enfant je lui disais : Encore! Pendant les vendanges, elle choisissait le sillon voisin du mien et m'aidait à remplir mon panier pour que je n'eusse pas la honte d'être en retard. Quand, aux veillées joyeuses que ramène la saison du maïs, on l'invitait à danser, elle me prenait la main et m'entraînait dans la ronde. Elle me donnait chaque jour des marques d'amitié qui ne s'adressaient pas à un ingrat. Je n'avais jamais été aimé, ou, pour mieux dire, ma pauvre mère n'avait eu le temps de me prouver qu'elle m'aimait qu'en se tuant pour me nourrir. L'affection que Marthe me témoignait était chose toute nouvelle pour moi. Ma nature rude et brutale se fondit sous les rayons de cette tendresse, et je vouai à Marthe une amitié pleine d'exaltation. Je n'ose pas donner un autre nom au sentiment que j'éprouvais pour elle, car je n'étais encore qu'un enfant. Bien qu'elle eût à peine quatorze ans, comme elle était grande et bien formée, elle paraissait plus âgée. Ses traits étaient d'une régularité admirable, et elle avait une gaieté placide qui donnait à sa physionomie un charme qu'elle a malheureusement perdu depuis longtemps. C'est certainement à Marthe que je dois de savoir lire et écrire. Tout autre professeur eût échoué.

Mon oncle la laissait faire; considérant notre âge, il ne redoutait aucun danger ni pour l'un ni pour l'autre. C'était le meilleur

des hommes, vif comme la poudre, mais d'une bonté qui allait jusqu'à l'abnégation la plus sublime. Il exerçait une véritable dictature sur ses paroissiens, qui l'adoraient, bien qu'ils le considérassent comme sorcier, et voici pourquoi. — Mon oncle, pris par la grande réquisition de 1792, avait été pendant quelque temps infirmier dans les ambulances de l'armée des Pyrénées occidentales, et en avait rapporté quelques connaissances médicales dont il faisait profiter ses ouailles; mais le véritable motif qui le faisait considérer comme sorcier, c'est que depuis qu'il desservait la commune de Carabussan, il n'avait pas grêlé dans cette commune, et il y avait de cela plus de trente ans. Or, pendant ce laps de temps, les vignes des communes d'alentour furent souvent dévastées par la grêle. En vain avaient-elles changé leurs cloches : aucune cloche, même du poids le plus formidable, n'avait été assez puissante pour chasser l'orage. Plus d'une fois on avait vu les nuées à bandes sinistres se diviser lorsqu'elles arrivaient au-dessus de Carabussan, et aller ravager les coteaux environnans, tandis que ceux de la commune privilégiée restaient intacts. De ce fait, les communes voisines avaient conclu que mon oncle était sorcier, et avaient intrigué à l'archevêché afin de l'avoir pour curé, car les paysans se soucient beaucoup plus du salut de leurs vignes que de celui de leur pasteur. Leurs démarches néanmoins étaient restées inutiles. D'ailleurs les gens de Carabussan ne l'eussent point laissé partir. Où eussent-ils trouvé un curé qui, comme mon oncle, leur eût dit au prône : Mes chers frères, je ne prêcherai pas aujourd'hui et nous ne dirons pas vêpres? Le vent d'autan souffle depuis hier, la montagne paraît proche, il pleuvra demain. Rentrez vos foins aujourd'hui, il n'y a pas de temps à perdre, car ceux qui n'auront pas suivi mes conseils pourront compter les côtes de leurs bœufs cet hiver. — Il m'encourageait fort à m'occuper d'agriculture, car il cultivait avec passion son petit bien. Ah! le bon temps! et au milieu de quels rires éclatans, avec Marthe, ses amies et quelques voisins choisis, nous faisions la récolte!

Cette heureuse vie devait pourtant avoir un terme. Mon oncle, voyant que la raison de Marthe était complétement formée, lui conseilla d'aller administrer la maison de son frère, qui était pillée par de mauvaises servantes, et je me trouvai seul dans notre bienheureuse salle d'études, où nous avions tant ri. Le dimanche, j'apercevais Marthe avec ses amies à l'église; mais elles devenaient décidément de grandes filles. Après les offices, elles sortaient suivies d'un cortége de galans, parmi lesquels je n'osais me montrer. J'avais l'air d'un nain au milieu de ces géans. D'ailleurs j'approchais de l'âge où l'on devient timide. Marthe me faisait peur, et cependant je ne cessais de songer à elle. Je me promenais seul dans les bois et le long des étangs. Mon oncle me surprit un jour couché au milieu des ro-

seaux; je lisais le premier chapitre de *Télémaque*, et je pleurais. Il comprit mieux que moi, à ce qu'il paraît, ce qui se passait dans mon âme, car le lendemain il me fit venir dans sa chambre et me dit : — Bernard, tu t'ennuies ici, je t'ai appris à peu près tout ce que je sais. Demain je te conduirai au collége d'Aire.

III.

J'avais passé quatre années au collége d'Aire, pendant lesquelles mes impressions d'enfance s'étaient fort affaiblies, lorsque vers la fin du carnaval on vint me chercher de la part de mon oncle. Louis Noguès, le frère de Marthe, se mariait et m'avait pris pour premier *donzelon* (garçon d'honneur). Mon oncle, entièrement rassuré sur l'état de mon cœur, m'avait permis d'accepter. En réalité, Noguès faisait un assez sot mariage : il épousait la fille d'un maquignon nommé Capin; on l'appelait la Capinette, et je ne lui ai jamais connu d'autre nom. C'était une fille de petite taille, ronde, blonde avec des yeux noirs. Elle avait une nature hardie et turbulente, et quelques esprits moroses la trouvaient effrontée. On prétendait qu'à force de courir les fêtes et les foires, elle y avait laissé un peu de sa réputation. Peut-être ses allures étaient-elles cause de tous ces méchans bruits. Dans tous les cas, sa réputation ne pouvait être plus mauvaise que celle de son père le maquignon.

Vous avez vu Capin chez Noguès; c'était l'homme qui avait sur la tête une casquette de peau de renard. Je puis dire, sans blesser la charité chrétienne, que c'est un fripon. Il le reconnaît lui-même, et il raconte volontiers les bons tours qu'il a joués dans sa vie; mais il serait heureux pour lui qu'il n'eût sur la conscience que des duperies commises dans les foires et dans les marchés. A cette époque, Capin n'était qu'un petit sire; il avait un misérable bien qui ne lui donnait pas de quoi vivre, et son commerce, bien qu'il employât tous les moyens possibles pour le rendre fructueux, ne lui fournissait pas de quoi payer les cabaretiers et les aubergistes, car c'était le plus grand débauché des environs. Il faisait des dupes partout et trouvait cependant partout bon visage, car personne n'était plus obséquieux que lui avec ses supérieurs et meilleur compagnon avec les gens de son rang. Il avait un grand nombre d'amis, et c'étaient ceux-là qu'il attrapait de préférence.

Il s'était habilement emparé de l'esprit de Noguès, qui n'était pas difficile à séduire. Il ne le trompait pas trop en lui vendant des chevaux; il lui avait appris à jouer au billard, à mettre de l'eau-de-vie dans son café, à conduire un attelage. Il lui rendait presque toujours l'argent qu'il lui empruntait. Depuis longtemps, il avait arrêté dans son esprit qu'il le marierait avec sa fille, qui n'avait pas de

dot : il avait d'ailleurs une complice innocente dans la personne de Marthe, qui aimait beaucoup la Capinette. On les voyait toujours ensemble, car la Capinette ne pouvait le plus souvent rester chez son père, qui voyait mauvaise compagnie. Mon oncle eût bien voulu empêcher cette union, mais Noguès était amoureux, il avait la tête faible; la fille était hardie comme un page, elle et son père voulaient à tout prix ce mariage. Mon oncle craignit un scandale, et se contenta de faire quelques observations. Il ne parut même pas lors du contrat de mariage, que le maquignon sut faire rédiger complétement à son avantage.

Ce fut Capin qui vint me chercher au collége. J'étais fier d'être *donzelon*, je me sentais à moitié *monsieur*. J'espérais produire sur les gens de la noce un effet flatteur pour mon amour-propre, et quoique je ne ressentisse aucune sympathie pour Capin, je le suivis joyeusement.

En quittant le collége, nous nous dirigeâmes vers une auberge borgne, où les maquignons de son espèce avaient coutume de descendre. Ils étaient là cinq ou six, tous gens d'assez mauvaise mine, avec de grands fouets et de grandes bottes, fumant, buvant et se querellant. Aussitôt qu'ils aperçurent Capin, ils se pressèrent autour de lui et se mirent à le complimenter bruyamment. Je ne compris pas tout d'abord la cause de ces félicitations, mais elles me semblaient faites sur un ton assez goguenard. Il s'agissait d'une certaine pouliche qui aurait été avantageusement placée, d'un paysan qui aurait été rudement attrapé. Je finis par comprendre que sous ces allégories d'un goût brutal se cachaient des félicitations au sujet du mariage de la Capinette avec Noguès.

Cependant Capin supportait ces plaisanteries avec impatience. Il était extrêmement vaniteux. — Après tout, s'écria-t-il, Noguès ne fait pas un si vilain mariage; ma fille a douze mille francs!

En entendant ce chiffre, les maquignons se laissèrent aller à une hilarité dont l'explosion faillit menacer la solidité de l'édifice. Jamais gasconnade n'eut un pareil succès.

Capin devint pâle. — Ils sont portés au contrat de mariage! continua-t-il.

— Les as-tu comptés? s'écrièrent quelques-uns; les paieras-tu avec des mèches de fouet ou du crin de cheval? — Et l'hilarité redoubla.

— Je les compterai en bons louis d'or, quand il le faudra! répondit-il d'un ton bourru, et il me fit signe de quitter la salle. Nous montâmes à cheval, et je ne pensai plus à cette scène, où, avec un léger effort de mémoire, j'aurais pu trouver plus tard l'explication de bien des mystères.

J'arrivai à Carabussan, je revis Marthe; elle me parut plus sé-

rieuse, mais sa beauté avait alors un éclat qui me frappa tout d'abord. Mes fonctions m'introduisaient dans la maison Noguès sur un grand pied d'intimité. Je voyais Marthe tous les jours, et je compris sans grand effroi que mes anciens sentimens pourraient bien se réveiller; je dis sans grand effroi, car j'étais orgueilleux de ma raison, et je me croyais de force, le cas échéant, à dompter cette passion renaissante.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'entrai dans mes fonctions de garçon d'honneur : je partis pour faire les invitations. On m'avait donné pour second un garçon farinier (Noguès a un moulin sur le grand étang); il se nommait Pierre et était le fils de la Chouric. Il était d'une vigueur peu commune et pouvait passer pour le plus bel homme du pays; on l'avait vu porter sans plier les genoux un sac de blé sur chaque épaule. C'était un garçon doux, un peu endormi, mais ayant un goût prononcé pour la musique. Monté sur son mulet, il aimait à siffler les rondes du pays et faisait preuve d'un souffle puissant et d'une rare justesse d'oreille. Aussi, en entendant les grelots du mulet et l'harmonieuse mélodie accompagnée le plus souvent d'une violente batterie de coups de fouet, les filles qui travaillaient dans les champs disaient : Voilà le Muscadin qui passe. Ce surnom de Muscadin, il l'avait bien mérité; personne ne poussait plus loin que lui le soin de sa toilette. Le fils de la Chouric était habillé de droguet blanc des pieds à la tête, comme il convient à un garçon meunier, mais il portait au cou une cravate de soie rouge; des boutons en filigrane d'argent, de ceux que vendent les colporteurs catalans, ornaient son gilet; son béret, d'une blancheur éclatante, était choisi parmi les plus fins de ceux fabriqués à Nay. Son mulet même se ressentait de ce goût pour la toilette, il le couvrait de grelots et de pompons. Il n'est pas étonnant que, beau et vêtu avec tant d'élégance, le Muscadin fût en grande faveur auprès des filles de Carabussan : il eût trouvé peu de cruelles; cependant il ne fit aucune victime. Il parlait peu, et son air endormi glaçait les plus hardies. Avait-il un amour dans le cœur? la réputation de sa mère pesait-elle sur lui? C'est ce qu'il était difficile de savoir.

Nous partîmes équipés conformément à l'usage. Marthe nous avait attaché à la boutonnière des bouquets de fleurs artificielles et des rubans blancs. Le Muscadin me remit une paire de petits pistolets et s'arma d'un grand fouet dont il renouvela soigneusement la mèche. Que ces pistolets ne vous effraient pas; ils devaient simplement annoncer notre arrivée devant les maisons. Quant au fouet, il devait avoir un usage plus pratique, il était destiné aux chiens, qui, n'étant pas invités à la noce, avaient un goût peu prononcé pour les grands rubans blancs et les coups de pistolet.

Le Muscadin n'était pas bavard. Il commença d'abord par siffler

ses airs favoris; mais, trouvant sans doute que cette musique de tous les jours n'était pas à la hauteur des fonctions qu'il remplissait, il tira de sa poche une *guitare*. La guitare, chez les paysans gascons, n'est autre chose que ce qu'on appelle une *guimbarde* dans le nord; mais c'est une habitude chez nous de donner aux choses un nom un peu plus relevé que leur condition. Il mit la guitare dans sa bouche, et, agitant la languette d'acier, il me régala d'une sorte de mélopée nasillarde qui n'ajouta rien aux charmes du voyage.

Nous arrivâmes à la première maison où nous devions faire nos invitations. Les hurlemens des chiens à notre approche me firent comprendre l'utilité du fouet dont s'était muni mon collègue. Il l'employa savamment, comme il convenait à un garçon meunier. Je déchargeai mes deux pistolets, j'entrai dans la maison, et je fis les invitations du ton le plus officiel et le plus cérémonieux. On nous servit à boire, le Muscadin chanta une chanson de circonstance, et nous partîmes bien fêtés. Le Muscadin, excité par cette première libation, reprit sa guitare, qu'il fit résonner avec plus de verve que jamais.

Nous parcourûmes ainsi une douzaine de maisons et autant de kilomètres. Partout nous rencontrâmes la même hospitalité. Les libations n'avaient fait aucune impression sur le Muscadin; quant à moi, je me sentais le cerveau un peu troublé, mais je faisais bonne contenance, ne voulant pas déshonorer mes rubans blancs. Comme la nuit commençait à tomber, il nous fallut traverser les landes désertes où nous nous égarâmes l'autre jour. En approchant du vieux moulin, mon compagnon me parut en proie à une pénible impression; son pas se ralentit, il mit sa guitare dans sa poche; il regardait à droite et à gauche, comme s'il eût cherché un autre chemin. Enfin il s'arrêta, me regarda et me dit d'un ton persuasif: — Nous n'aurions qu'à escalader deux ou trois clôtures qui n'ont pas beaucoup d'épines, le ruisseau n'est pas très profond, l'eau n'est pas bien froide, nous raccourcirions beaucoup le chemin.

— Je comprends votre pensée, lui répondis-je; de cette façon nous ne passerions pas devant le Moulin-du-Diable?

Il secoua sa grosse tête.

— Et nous ne risquerions pas de rencontrer le loup blanc et le lièvre noir?

— Oui, c'est cela, dit-il.

— Ma foi, répondis-je, excité par le *piquepoult*, l'âne et le lièvre ont de longues oreilles, je veux les leur tirer. Déchirez votre culotte aux épines des clôtures, prenez un bain froid si cela vous plaît; moi, je poursuis mon chemin.

Et sans attendre sa réponse, je continuai à marcher en ligne droite.

Il me laissa marcher environ vingt pas et courut après moi; il

me rattrapa facilement. — Après tout, dit-il, vous êtes à moitié curé, et vous saurez dire les paroles qu'il faut dire. D'ailleurs *l'autre* n'oserait rien faire au neveu de votre oncle, ni au fils de ma mère.

La nuit se faisait plus obscure lorsque nous arrivâmes sur le plateau. Les vallées étaient couvertes de brume; seuls, quelques clochers surnageaient comme les mâts de vaisseaux naufragés. A l'horizon, une longue bande orange annonçait pour le lendemain une journée de chaleur et de beau temps. La terre que nous foulions était aride; le genêt épineux, au lieu de porter haut sa tête couronnée de fleurs d'or, rampait sombre et rabougri, abritant mal une herbe desséchée. L'heure était triste, le lieu était sombre. En approchant du moulin, mon compagnon me serra de plus près; je sentis son épaule contre la mienne, et, passant devant un cercle de pierres noires, il se signa avec ferveur. Nous n'aperçûmes ni le loup blanc, ni le lièvre noir, et déjà je m'apprêtais à railler le Muscadin, lorsque, dans l'endroit où le plateau s'abaisse vers la gorge, il me sembla apercevoir une forme singulière. Ce ne pouvait être un animal. Était-ce un être humain? Cela ressemblait à un grand corps courbé qui marchait avec de très petites jambes. Le Muscadin s'arrêta court comme un mulet ombrageux. — Là-bas, là-bas! fit-il.

Je regardai plus attentivement. — Là-bas? dis-je, c'est une vieille femme qui porte un faix.

— C'est vrai; mais qui peut-elle être pour oser traverser la lande à cette heure?

La femme s'approchait de nous; elle montait, et le crépuscule l'éclairait mieux.

— C'est votre mère! lui dis-je.

En effet, le doute n'était plus possible. C'était la Chouric. Elle portait sur la tête un faix de bois mort. Pour mieux placer son fardeau, elle avait ôté sa coiffe, et ses cheveux, moitié rouges et moitié blancs, lui couvraient le visage. Elle tenait à la main quelque chose que je ne pus pas bien distinguer, mais qui, examiné avec plus de soin, fit reculer d'horreur le Muscadin : ce n'était rien moins qu'une paire de vipères, un grand lézard vert et quelques plantes à feuilles grises mouchetées de blanc, qui, en pareille compagnie surtout, avaient un aspect bien sinistre.

— Ma mère, ma mère! dit le Muscadin en frappant du pied, vous m'aviez promis que cela ne serait plus.

— Eh bien! répondit la Chouric. Qu'y a-t-il?... Ces insectes te font-ils peur? J'en ferai ce soir un bouillon pour la Jioujiou, qui est tombée en langueur. Et quant aux herbes, infusées dans une bouteille de vin, elles serviront à désenfler les jambes du vieux Pierrille. Le diable n'a rien à voir là-dedans. Et si celle qu'on a brûlée là, con-

tinua-t-elle en montrant les pierres noires, n'en a pas fait plus que moi, à l'heure qu'il est, elle prie pour nous dans le paradis.

Le Muscadin secoua la tête et garda le silence. — Au lieu de me quereller, reprit la vieille femme, tu ferais mieux de porter mon faix jusqu'à la maison. Il fait noir, et je pourrais trébucher.

J'intervins alors. — Nous allions chez vous, dis-je à la Chouric, nous allions vous inviter à la noce.

— Alors, dit-elle, vous me ferez l'honneur d'accepter le vin des *donzelons*.

Nous arrivâmes à la cabane que vous connaissez. Elle n'était pas délabrée alors; l'intérieur était en bon état. La petite vieille, alerte et propre, alluma une chandelle de résine, rinça trois verres qu'elle nous présenta dans une assiette de faïence à fleurs, et nous bûmes à la santé de la maîtresse de la maison. Toutefois le Muscadin ne chanta pas. — Mère, dit-il en s'en allant, est-ce que vous irez à la noce?

— Et pourquoi n'irais-je pas? dit sur son ton le plus aigre l'irascible Chouric. Ne suis-je pas leur parente et leur voisine? Ont-ils à rougir de moi? Veulent-ils économiser le pain et la viande? Ont-ils peur que mon cotillon et ma coiffe ne leur fassent honte? M'ont-ils invitée pour me faire un affront?

J'essayai de la calmer; cela fut facile. — Oui, oui, dit-elle en riant, je vois ce que c'est. Ce grand fou a peur de moi. Il craint que je ne charme le *nobi*. Il me croit sorcière... Ah! mon pauvre enfant! il y a longtemps que je ne le suis plus. Je n'ai jamais su charmer qu'un seul homme, et c'était ton père... Oui, continua la Chouric, j'irai. La Capinette a toujours été bonne avec moi, je veux danser à sa noce. Je veux voir Marthe et lui parler, car tu es un grand niais, et, sans t'en douter, tu es bien plus sorcier que moi.

Nous revînmes le soir même chez Noguès, et pendant quelques jours nous continuâmes cette vie sans qu'il se produisît de nouveaux incidens. C'était toujours la même histoire, des coups de fouet aux chiens, des coups de pistolet aux portes, des rasades à plein verre, des chants à plein gosier.

J'accomplis consciencieusement toutes mes fonctions de *donzelon*. Le dimanche qui précéda la noce, j'assistai à la *fête de la volaille*, ce qui est une façon de parler, car la volaille n'a aucune raison de se réjouir, puisque c'est ce jour-là qu'on la plume. Donzelles et *donzelons* travaillaient, chantaient, se querellaient, échangeaient des insultes bouffonnes, et puis il fallut danser. Ma grandeur me retenait au rivage. Je pensais dès lors à embrasser l'état ecclésiastique, et je ne voulais pas que mon exemple pût fournir plus tard à mes paroissiens une arme contre moi. Cependant j'enviai le Mus-

cadin quand je lui vis prendre la main de Marthe. Grande, svelte, sérieuse, elle était alors dans toute la fleur de sa beauté : son regard restait pensif au milieu de toute cette bacchanale, son pied battait la mesure; à quoi pensait-elle? Mes yeux ne pouvaient se détacher de son visage. Mon amour d'enfant s'était éteint; mais je crois que ce soir-là naquit un autre amour, qui, grâce à Dieu, s'est éteint, lui aussi, pour toujours.

Heureusement les noces de Gascogne ne se prêtent pas aux mélancolies. Le lendemain, il nous fallut transporter chez Noguès le lit de la *nobi*. Dès la veille, on avait préparé un char couvert d'un drap blanc; de longues guirlandes de buis l'entouraient de leurs festons, des feuilles de laurier fixées en croix au tissu faisaient presque disparaître la blancheur du drap. Sur leurs cimiers de peau de mouton, les bœufs portaient toute une jonchée. Sur ce char d'apparat, on chargea le lit; sur le devant du char se tenait tout droit un grand gaillard à mine hâlée portant la quenouille de la mariée et filant gravement au milieu des éclats de rire des donzelles mises en gaieté par un déjeuner copieux. Les *donzelons* et les donzelles chantaient, s'arrêtant devant chaque maison qu'ils rencontraient et demandant la *passade*, c'est-à-dire du vin, qu'on ne leur refusait jamais. J'étais resté seul derrière le char avec Marthe. Il y avait dans l'air une pointe de printemps. Les revers des chemins creux étaient déjà tout tapissés de violettes et de primevères. L'épine noire montrait ses fleurs blanches. Les genévriers avec leurs baies roses, les vieux chênes couverts de mousse pourpre et dorée étincelaient au soleil. Marthe marchait silencieuse; je voulais lui parler, j'avais dans ma tête tout un trésor de paroles, mais j'en avais perdu la clé. Mon amour grandissait; nous marchions tous deux sans échanger un mot, écoutant tout ce fracas de la noce qui nous précédait.

Le soir, il fallut encore danser et manger; mais lorsque j'entendis le sonneur qui accordait sa vielle, je partis et je retournai au presbytère. Chemin faisant, tout auprès du grand étang, je rencontrai la Chouric, qui ramassait du bois dans un taillis. Ma présence l'effraya, car le bois ne lui appartenait point, et les branches qu'elle portait eussent au printemps été couvertes de feuilles. — Ne me trahissez pas, monsieur Bernard, me dit-elle; il n'y a que vous et le maquignon qui sachiez que je viens ici. Je fais mal sans doute, mais les communaux sont si loin, et je commence à être vieille.

Je m'éloignai en lui assurant que je n'avais pas l'intention de suppléer le garde champêtre, et de ma vie je ne me fusse rappelé cette circonstance sans un événement que je vous raconterai tout à l'heure.

Le lendemain, le soleil qui devait éclairer la noce se leva aussi brillant qu'on pouvait le désirer. Mon oncle me confia sa jument

favorite, non la plus fringante, mais la plus solide; c'était une brave percheronne bien capable de porter le double fardeau que je lui destinais. Premier *donzelon*, je devais porter la première donzelle, et la première donzelle, c'était Marthe.

La matinée était radieuse, et les étangs, dégagés de la brume, brillaient comme des miroirs; les montagnes montraient leurs fronts neigeux à l'horizon et les blés verdoyaient sur la route. Louis Noguès était accompagné d'une cavalcade de plus de vingt chevaux; il était seul sur le sien, qui était un grand navarrais noir, mais chacun de nous avait une compagne de voyage, et les uns au trot, les autres au galop, nous dévorions l'espace. Il y avait des chevaux mal élevés qui, impatiens de ce double fardeau, sautaient, ruaient et se cabraient; on entendait alors des cris perçans presque aussitôt couverts par des éclats de rire formidables; d'autres s'amusaient à faire caracoler leur monture dans les bourbiers qu'ils rencontraient, et c'étaient des imprécations furieuses qui finissaient bien vite par des explosions de gaieté. La percheronne de mon oncle était sage; elle avait une allure extrêmement douce. Marthe, assise sur mon manteau, ne bougeait pas; son bras était passé autour de ma taille, elle eût pu compter les battemens de mon cœur, mais elle ne pensait guère à mon cœur. Le beau foulard jaune qu'elle avait sur la tête, peut-être aussi le Muscadin, qui, plus élégant que jamais, faisait piaffer sa mule couverte de grelots, l'occupaient plus que moi.

A une bifurcation du chemin, nous rencontrâmes la cavalcade de la *nobi*. Capin, monté sur un énorme cheval normand, portait la Capinette. Le cheval était presque aveugle, mais son cavalier le manœuvrait avec une habileté qui ne permettait pas de soupçonner son infirmité. Il espérait le vendre à quelque personnage de la noce, et c'est ce qu'il ne manqua pas de faire. En se rencontrant, les deux cortéges redoublèrent leur tapage. Tous se mirent en chœur à chanter la *nobi*. Les fiers écuyers faisaient danser leurs chevaux. Dans ces chemins étroits et profonds, il y avait une confusion indicible. Nous arrivâmes à l'église sans accident. Là tous redevinrent sérieux, la *nobi* et le *nobi* étaient devant la porte. En ma qualité de premier *donzelon*, je m'approchai de la *nobi*, et je passai autour de sa taille un long ruban blanc dont les extrémités retombaient jusqu'à ses pieds : c'était la ceinture symbole de sa pureté. En même temps la première donzelle mettait au revers de la veste du marié une fleur ornée de rubans blancs exprimant le même symbole. La cérémonie eut lieu sans que rien en vînt troubler le recueillement. Suivant l'habitude, la *nobi* garda les deux anneaux, et toute la noce remonta à cheval. Louis Noguès portait la Capinette en croupe, et Dieu sait ce que le navarrais fit de courbettes, ruades, écarts et sauts de mouton tant que dura la route. Enfin on alla dîner. Il y avait à table plus de

deux cents convives; aucun *monsieur* ne s'y trouvait, mais de riches paysans, des artisans, des ouvriers de la terre. Tous les âges étaient représentés, depuis les enfans à la mamelle jusqu'aux centenaires. Il m'est impossible de vous décrire le menu de ce repas pantagruélique. C'était quelque chose de confus comme une mêlée. En plein air, sur le sol, on avait construit d'énormes fourneaux en terre d'où sortaient tout bouillis des armées de chapons et des quartiers de veau sans nombre. Il y avait des fours qui paraissaient sans fond, et d'où l'on extrayait plus de dindons et d'agneaux qu'on ne se figurait qu'il y en eût dans toute la commune. On voyait des pâtés gigantesques dont les flancs recélaient un agréable mélange de poires cuites et de têtes et de pattes de volaille. Cette chère pouvait n'être pas délicate, mais elle plaisait aux convives. Il y en avait là une bonne moitié qui pendant toute leur vie avaient mangé plus d'ail et d'oignons crus que de viande; aussi fallait-il voir la fête qu'ils faisaient à ces plats savoureux. En moyenne, il se consomma bien dix livres de viande par tête, et les chiens n'eurent que des os parfaitement rongés. Cette scène de gloutonnerie se passait dans un vaste hangar, et la table était dressée au milieu de foudres gigantesques: l'un d'eux avait son robinet ouvert, et le vin, recueilli dans d'énormes cruches, ne cessait de circuler parmi les convives.

Le dîner finit au milieu d'un grand tumulte. Tout le monde parlait en même temps. J'entendais la voix du maquignon, qui vantait les qualités de son cheval normand à un paysan qui se plaignait qu'il lui eût vendu dans une autre circonstance un cheval poussif. A deux pas de moi se passait une autre scène qui attira mon attention. La Chouric, coiffée d'une capulette qu'elle n'avait peut-être pas mise depuis le jour de son mariage, vêtue d'une robe à grands ramages, était rouge comme le feu, en proie à une exaltation facile à expliquer. Elle agitait violemment les bras, et paraissait adresser de vives exhortations au Muscadin, qui, les yeux baissés, secouait la tête comme une personne qui doute de ce qu'on lui dit. Le débat dura quelques instans; mais la Chouric remporta évidemment la victoire, car, en quittant son fils, elle se mit à danser toute seule en commandant au sonneur de jouer une ronde.

Le bal commença. Marthe dansa. Il me sembla que bien souvent le hasard la mettait auprès du Muscadin; cela me donna de l'humeur. J'allais me retirer. Quelques amis de mon oncle me forcèrent de rester, et il était trois heures du matin lorsqu'on parla de porter le réveillon aux *nobis*, qui étaient couchés depuis longtemps. Il paraît que le Muscadin avait promis d'être un des premiers à cette cérémonie assez brutale, à laquelle je n'avais pas voulu me mêler. J'entendis que les autres *donzelons* l'appelaient à grands cris. Le Muscadin ne répondit pas à l'appel des *donzelons*. Machinalement

je parcourus du regard toute la salle. Ni Marthe, ni le Muscadin n'y étaient. Je n'avais pas le droit d'être jaloux; Marthe ne savait pas que je l'aimais. Cependant une sorte de fureur s'empara de moi, et, sans me rendre compte de ce que je faisais, je sortis décidé à trouver le Muscadin, et bien persuadé qu'il était avec Marthe. Je n'eus pas beaucoup de chemin à parcourir : dans un petit enclos attenant à la maison, j'aperçus deux formes humaines. A sa haute taille et à son béret blanc, qu'éclairait un rayon égaré de la lune, je reconnus le Muscadin; l'autre personne était une femme. Il lui parlait, et elle semblait lui répondre par un rire contenu. Je me glissai auprès d'eux sous le hangar. Le Muscadin venait d'adresser à Marthe la question qui, dans nos campagnes, précède toute demande en mariage. — Marthe, disait-il d'une voix émue, Marthe, voulez-vous que « je vous enseigne un galant? »

Il n'y avait plus à s'y tromper, c'était une déclaration que j'allais entendre, car chez nos paysans les préliminaires du mariage ont leur rite et leurs formules, comme le mariage lui-même.

Marthe répondit par une sorte de rire nerveux. Je m'aperçus alors que sa main était dans celle du Muscadin.

— Je vous en préviens, continua-t-il; le galant que je vous propose est petit et laid, il est gourmand, il est fainéant...

Le rire de Marthe devint plus nerveux.

— Dites, voulez-vous du galant que je vous propose?

— Comment voulez-vous que je prenne un pareil galant? répondit Marthe. Si vous n'en avez que de pareils à me proposer, je n'en prendrai jamais aucun.

— Ah! dit le Muscadin, je le savais bien!

Et il laissa tomber la main de Marthe, et déjà il se préparait à quitter l'enclos; mais celle-ci, lui touchant doucement l'épaule : — Ne partez pas, Pierre; celui que vous me proposez n'est ni fainéant ni gourmand : il est au contraire vaillant comme le feu, brave comme le pain et sobre comme l'eau; mais il est pauvre, et n'a pour lui que ses deux bras et sa bonne réputation. Dites-lui que j'écouterais peut-être un galant de cette sorte, surtout s'il était le plus grand ami de mon frère.

Rien ne peut donner une idée de la joie que manifesta le Muscadin en entendant ces paroles si rassurantes; il étendit les bras, sauta deux ou trois fois, battit un entrechat, tira sa guitare de sa poche et exécuta en quelques notes une fanfare éblouissante, puis se retourna vers Marthe pour la remercier; mais Marthe était partie. Ce départ le rendit pensif; il murmura quelques mots. — Peut-être ne m'aime-t-elle pas! disait-il; c'est ma mère qui lui aura jeté un charme! C'est elle qui m'a dit que Marthe m'aimait; comment l'aurait-elle su? — Et il s'éloigna en marchant à pas lents.

Au moment où, moi aussi, je quittais ma retraite, je m'aperçus que je n'avais pas été seul à écouter la conversation de Marthe et du Muscadin. Je vis dans l'ombre se dessiner la longue silhouette du maquignon. Il cherchait à retrouver la porte de la maison en trébuchant, et murmurait des menaces contre Marthe et le Muscadin. Sans prêter l'oreille à ses paroles incohérentes, j'entrai dans la salle. La ronde venait de recommencer. C'était le Muscadin qui la menait. Sa joie se trahissait par des bonds prodigieux; il sautait d'une façon inquiétante pour les jambons pendus au plafond. Il riait, glapissait, et tout en sautant il ne cessait de regarder Marthe, qui lui donnait la main. Elle tenait les yeux baissés. Au milieu de tous ces visages enluminés, elle était pâle, mais belle d'une beauté que je ne lui avais jamais vue. Elle était heureuse du bonheur de son galant. Je ne restai pas longtemps à contempler ce spectacle, je partis désespéré, emportant de cette fête, que j'avais tant désirée, le plus cruel chagrin que j'aie ressenti de ma vie.

IV.

Au lieu de reprendre le chemin le plus direct pour aller au presbytère, je descendis vers les étangs. J'avais besoin d'être seul, de fuir cet odieux son de vielle, de respirer un air humide et frais, car je sentais mes artères battre avec force dans mes tempes. La lune, qui s'était levée tard, était déjà haute et donnait toute sa lumière. La soirée était douce, et on n'entendait d'autre bruit que celui du vent qui agitait les feuilles flétries des roseaux. Je me promenai pendant quelque temps sur la digue du grand étang. On raille les peines d'amour, on dit que cela n'est pas dangereux; je n'en ai pas fait une longue expérience, mais rien au monde n'est plus douloureux : il me semblait que, sous l'effort de cette angoisse qui me torturait, tout mon être allait se briser. J'étais en proie à de véritables hallucinations. Par momens, il me semblait apercevoir Marthe descendant la colline qui domine les étangs, il me semblait que sa voix prononçait mon nom; mais j'écoutais en vain, Marthe n'arrivait pas. Ce que j'avais pris pour elle, c'était l'ombre de quelque arbre isolé, et la voix qui prononçait mon nom n'existait que dans le délire de la fièvre qui me rendait presque fou. Cependant il arriva un moment où mon illusion eut quelque raison d'être : une voix se fit entendre dans ce désert, et une forme humaine se dessina nettement sous les rayons de la lune. Elle ne fut bientôt plus qu'à cent pas de moi. C'était une femme; elle ne marchait pas, elle dansait, elle sautait, et tout en sautant elle parlait à haute voix et s'arrêtait de temps en temps, s'adressant à un être animé qui marchait dans son

ombre, et que je n'apercevais pas bien distinctement. Était-ce un enfant? était-ce un chien? Un grognement, suivi d'un aboiement sonore, me convainquit que cette dernière hypothèse était la bonne. Le chien m'avait aperçu. — Tais-toi, tais-toi, bavard, dit la femme, tu vas réveiller les loups. Celui qui est là sur la digue ne me fait pas peur. Quand les hommes me rencontrent la nuit, ils se sauvent. Harri! harri!... Tu es bien audacieux de m'attendre! Je suis la Chouric, je m'en vais à la foire de minuit.

C'était en effet la Chouric. Sa coiffe était rejetée en arrière et ses cheveux flottaient au vent. Elle sautait comme les pâtres, en s'appuyant sur un bâton plus haut qu'elle. Le chien qui la suivait avait assez mauvaise mine : c'était un grand chien blanc, métis de dogue et de chien de montagne, qui, malgré l'injonction de la Chouric, me regardait avec des yeux sanglans.

— Ah! ah! dit-elle en me reconnaissant, c'est vous, monsieur Bernard? Vous avez quitté la noce, et vous venez vous égarer dans le pays des loups-garous? Attendez-vous quelque fillette, *men* (1)? C'est une pitié de la conduire si loin, au milieu des brumes de ces marais. L'ombre des paillers ne vous suffit-elle pas?... Les Noguès ont cinq paillers, dit-elle, passant sans transition d'une idée à une autre; ce sont des gens riches, et Marthe est le plus beau parti de la commune. C'est une jolie fille que Marthe; elle est tendre comme la rosée, et ses yeux semblent deux étoiles. Qui eût dit qu'elle deviendrait la bru de la Chouric? C'est moi qui ai tout fait. Tout le monde me traite de sorcière, j'ai montré ce que la sorcière savait faire. Marthe n'aurait pas osé se marier avec un pauvre garçon qui n'a rien et qui est le fils de la Chouric; mais j'ai su contraindre sa volonté. Si j'avais voulu, je l'aurais conduite au bout du monde, au sabbat! J'ai bien forcé ce chien de me suivre, et il y a une heure il ne me connaissait pas. Harri! harri!... Suis-moi, mon chien, sus aux loups! Mais si nous rencontrons le loup blanc, faisons-lui bonne mine, c'est un ami qui voyage.

En disant ces derniers mots, la Chouric continua sa route; elle s'avançait par bonds irréguliers, adressant des encouragemens à son chien, qui la suivait docilement. Les divagations de cette vieille femme firent une impression profonde sur mon cerveau, déjà troublé par la jalousie. Toutes mes superstitions de pâtre s'emparèrent de nouveau de mon esprit. Je m'élançai à la poursuite de la Chouric, je la saisis par le bras. — Vous ne voulez pas dire que vous avez jeté un charme sur Marthe? m'écriai-je.

— Un charme! répondit-elle en riant, un charme! Qui pourrait

(1) Expression familière : « mon enfant. »

le dire? Qui l'a vu? Votre oncle a-t-il bien regardé lorsqu'il a dit la messe? Peut-être y avait-il une cantharide sous la nappe de l'autel. Le fossoyeur a-t-il compté les os du cimetière? Peut-être lui en a-t-on volé un. Ne sais-je pas les réduire en poudre? N'avez-vous pas vu un peu de poussière blanche sur le bel habillement de Marthe? La Chouric sait son métier...

— Misérable! m'écriai-je.

Nous étions sur le bord de la digue du grand étang; je la saisis avec rage, je l'enlevai et je la balançai au-dessus de l'eau.

— A moi, Satan! s'écria-t-elle, à moi, mon chien blanc!

Le chien s'élança sur moi et mordit mon habit auprès du collet. Je laissai aller la sorcière, et par un effort brusque et violent je fis lâcher prise au chien. La Chouric profita de ce moment pour s'enfuir; le chien me regardait toujours en grondant. La sorcière, quand elle fut à une certaine distance, le siffla, et il la suivit.

Je revins au presbytère. La nuit approchait de sa fin. Le lendemain, toute la noce devait assister à la messe d'actions de grâces. J'aurais voulu me dispenser de prendre part à cette cérémonie, j'avais résolu de ne plus revoir Marthe; mais mon oncle vint me chercher lui-même : il voulut que je lui servisse la messe, et j'eus le crève-cœur de voir arriver la cavalcade, au milieu de laquelle caracolait le Muscadin avec Marthe en croupe. A peine la messe fut-elle dite que je quittai l'église et courus me réfugier dans le presbytère. Caché derrière un volet, j'entendais le piétinement des chevaux et le rire des gens de la noce. La mariée demanda où j'étais. J'étais à deux pas d'elle, la tête dans mes deux mains, ne pouvant contenir mes larmes ni mes sanglots. Tout à coup mon oncle entra, accompagné de Marthe. Celle-ci avait les yeux baissés, et ne s'aperçut pas de mon désordre extrême; mais je ne pus le dissimuler aux yeux de mon oncle, qui secoua la tête. A mon grand étonnement, mon oncle fit entrer Marthe dans notre ancien cabinet de travail. Ils y restèrent assez longtemps. Lorsqu'elle sortit, son visage était radieux, elle me salua en souriant; mais son regard n'était pas pour moi. Le Muscadin, plus beau et plus pomponné que jamais, l'aida à monter derrière lui.

— Marthe épouse le Muscadin, dit mon oncle en me regardant.

Je me tus, mais le soir je demandai l'autorisation de revenir au séminaire. Il me déclara que je resterais auprès de lui jusqu'après la pêche des étangs. — Il faut savoir se vaincre, dit-il. Tu éviteras Marthe, si bon te semble; mais tu resteras auprès de moi.

L'Armagnac est un pays de cocagne. On en avait à peine fini avec les joies du carnaval que les grandes pêches commencèrent. C'étaient de nouvelles fêtes. A cette époque surtout, le pays était couvert de grands étangs qui pendant le carême fournissaient du

poisson à tous les départemens voisins. Tant que dure la pêche, on campe sur les digues, situées pour la plupart au milieu des bois. Le *piquepoult* coule à flots. Tout passant devient un hôte, et peut à son gré choisir parmi les poissons aux écailles d'or qui frétillent sur l'herbe et faire griller celui qu'il a choisi sur des charbons ardens. Mon oncle avait un étang, et nous fîmes la pêche, qui fut assez heureuse. Le lendemain, Noguès devait pêcher : nous étions invités; mais mon oncle ne poussa pas la cruauté jusqu'à me forcer de me rendre à cette invitation. Nous travaillions tous les deux au jardin, taillant les arbres fruitiers, lorsque nous vîmes arriver Noguès, Capin le maquignon, deux ou trois voisins. Noguès était extrêmement pâle. — Monsieur le curé, dit-il en entrant dans le jardin, je suis ruiné, complétement ruiné. J'ai voulu pêcher ce matin, mais j'ai trouvé tous mes poissons le ventre en l'air. Pas un n'était vivant!

— C'est un grand malheur, répondit mon oncle. Peut-être a-t-on mis du lin dans l'étang. C'est un grand malheur; mais la perte de votre poisson ne vous ruinera pas.

— Et la perte des bœufs, et la perte des chevaux? répondit Noguès avec une ironie pleine de colère. J'ai abattu mon plus beau bœuf ce matin. J'en ai un autre qui ne vaut guère mieux. Un cheval qui m'a coûté plus de vingt-cinq louis est devenu boiteux dans l'écurie. Tout cela n'est pas naturel, il y faut une fin. Les sorciers s'acharnent après moi. Ils ont empoisonné mon poisson, ils ont tué mes bœufs, ils ont estropié mon cheval. Vous êtes notre curé; que vous le teniez de Dieu ou du diable, vous avez pouvoir sur ces gens-là : je viens vous demander de les mettre à la raison.

Mon oncle essaya de le calmer; il l'exhorta à la patience, il lui représenta les accidens dont il se plaignait comme étant produits par le hasard. Malheureusement il voulut démontrer qu'il n'y avait pas de sorciers, et cette démonstration n'eut aucun succès. J'entendis même deux ou trois paysans dire qu'en matière de sorcellerie mon oncle savait mieux que personne à quoi s'en tenir.

— Il n'y a pas de sorciers? s'écria Noguès en riant d'une façon forcée. Cela vous plaît à dire, monsieur le curé; mais on les a vus, les sorciers, ou plutôt la sorcière. On l'a vue entrer cette nuit dans mon étable, on l'a vue se promener sur la digue de l'étang et le traverser à la nage. Elle rôde toutes les nuits autour de ma maison, et si vous ne voulez pas la chasser avec de l'eau bénite, je la chasserai avec du plomb numéro deux.

— Et qu'a-t-on vu? dit mon oncle.

— Oh! rien, répondit Capin, qui prit part à la conversation, un loup blanc grand comme un âne. On sait ce que cela veut dire. Il n'est pas difficile de deviner quelle est celle qui se cache sous cette peau de bête.

— Et qui est celle-là? dit mon oncle.

— La Chouric.

Je dois reconnaître que ce ne fut pas Capin seul qui prononça ce nom; il fut prononcé en même temps et presque instinctivement par tous les assistans.

Mon oncle haussa les épaules.

J'eus la malheureuse idée de vouloir apporter, moi aussi, une preuve dans ce débat. — La Chouric s'est vantée devant moi d'avoir jeté un charme sur Marthe.

— Vous voyez? s'écrièrent en même temps Noguès et Capin.

Mon oncle me commanda sévèrement de me taire, et il mit les autres à la porte de son jardin en leur disant qu'ils étaient fous. Il me fallut essuyer une longue mercuriale, et je reconnais maintenant que je la méritais bien.

Ce soir-là même, j'étais resté dans le jardin. Le soleil était près de se coucher, lorsque derrière une haie vive je vis se dresser le long corps du maquignon. — Monsieur Bernard, me dit-il, voulez-vous nous accompagner? Le loup blanc est dans le bois de l'étang; nous forcerons la Chouric de lever le charme qu'elle a jeté sur Marthe.

Je franchis la haie, et je le suivis.

A une centaine de pas du bois désigné, je trouvai une petite troupe d'hommes, tous armés de fourches et de faux; Noguès seul avait un fusil à un coup. Il avait entortillé un chapelet autour du canon de son arme. La bande paraissait médiocrement rassurée. Le Muscadin était auprès de Noguès.

— Tu as tort de venir avec nous, lui dit le maquignon, nous allons peut-être rencontrer quelqu'un de ta connaissance.

— Si c'est ma mère, répondit le Muscadin, tant pis pour elle! Meurent les sorciers!

Cette réponse sauvage nous donna du cœur. Nous nous dirigeâmes vers le taillis. C'était précisément celui où j'avais rencontré la Chouric volant du bois. Le jour devenait de plus en plus sombre, et le taillis était si épais que les dernières lueurs du crépuscule arrivaient avec peine sous les branches. On n'entendait que le bruit de nos pas sur les feuilles sèches. Tout à coup le maquignon fit un geste; nous nous arrêtâmes. Il nous montra quelque chose avec son doigt. A trente pas de nous, dans une petite clairière, au pied d'un grand chêne, nous aperçûmes une grande forme blanche qui nous parut être celle d'un loup ou d'un chien. — C'est la Chouric, murmura à voix basse le maquignon; je vais lui couper la retraite. Comptez jusqu'à cent, et tirez sur elle.

Personne de nous n'envia le poste que le maquignon s'était réservé. Nous nous serrâmes les uns contre les autres. Il faut rendre

cette justice à Noguès : il n'hésita pas; il compta jusqu'à cent, se signa rapidement, ajusta et fit feu. Nous entendîmes d'abord un hurlement plaintif, et presque en même temps une autre détonation; mais comme le grand étang avait plusieurs échos, nous ne fîmes pas attention au bruit de cet autre coup de feu.

Dans un taillis aussi fourré que celui où nous nous trouvions, la fumée s'élève lentement. Quand elle eut disparu, la clairière était vide; mais il nous sembla apercevoir à travers les arbres la forme blanche qui s'enfuyait, et par intervalles le même cri plaintif se faisait entendre. Personne n'osa poursuivre la sorcière. Ce fut même avec une certaine anxiété que nous attendîmes le retour du maquignon. Il revint enfin. Il était très essoufflé. — C'était bien la Chouric, dit-il; vous lui avez donné une leçon, je l'ai vue passer sur trois pattes, elle se dirige du côté de sa maison.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas achevée? dirent les autres.

— Messieurs, répondit-il, je n'ai pas osé l'attaquer, n'ayant que cette fourche et rien de bénit sur moi.

Il fut décidé que notre chasse en resterait là. Cependant, avant de partir, j'allai auprès du gros chêne, au pied duquel nous avions aperçu la forme blanche, et je trouvai un quartier d'agneau à moitié rongé. Me rappelant ce que m'avait souvent dit mon oncle au sujet du maquignon, je commençai à douter du sortilége, et pensai que le chien blanc pourrait bien être celui que que j'avais rencontré avec la Chouric la nuit de la noce. Aussi, refusant le souper que m'offrait Noguès, je quittai la bande armée et me dirigeai rapidement vers le presbytère, où, comme vous le pensez bien, je ne me vantai pas de mon expédition.

Le lendemain matin, mon oncle entra de bonne heure dans ma chambre; il était fort irrité. — Il vient de se commettre un assassinat, me dit-il; viens avec moi chez Noguès : il faut que je lave la tête à cette bande de fous. La pauvre Chouric est bien malade : on lui a tiré un coup de feu hier au soir. Si j'étais arrivé une heure plus tard, l'hémorragie l'emportait. Je ne sais si elle pourra jamais se servir de sa jambe.

Cette nouvelle me rendit toute ma crédulité. Que ce fût sur un loup ou sur un chien, c'était certainement sur un animal et non sur une femme que Noguès avait tiré. Il l'avait blessé à la jambe, et la Chouric était précisément blessée à la jambe d'un coup de feu. Les choses ne se passaient pas autrement dans les légendes que les pâtres ont coutume de se raconter. Il y a toujours un grand sorcier qui se déguise en loup blanc, on lui tire un coup de fusil, et le lendemain les parens du sorcier le font enterrer sans permettre qu'on visite son corps, parce qu'il est criblé de grains de plomb.

Nous arrivâmes chez Noguès. On savait déjà que la Chouric était

blessée. Noguès, au milieu de ses compagnons de la veille, paraissait radieux.

— Eh bien! monsieur le curé, dit-il, y a-t-il des sorciers, et la Chouric est-elle sorcière? Je lui fais grâce pour cette fois, mais qu'elle n'y revienne plus! Maintenant que j'ai tâté de ce gibier-là, la main ne me tremblera plus, et je ne la manquerai pas.

— Misérable! répondit mon oncle, vous pouvez aller en cour d'assises!

— En cour d'assises! qu'ai-je fait? J'ai tiré sur un loup blanc. Cela n'est-il pas permis? Il y a plus de dix personnes qui m'ont vu tirer. Votre neveu lui-même était présent. Si la Chouric ne veut pas qu'on tire sur elle, pourquoi s'habille-t-elle en bête?

Mon oncle me regarda sévèrement. Il essaya de sonder le masque impénétrable du maquignon : il pensait avec raison que le coup partait de là, et soupçonnait quelque cruelle supercherie; mais le moment de chercher à la dévoiler n'était pas venu. Noguès avait pour lui l'autorité des faits. Tous ceux qui étaient là se fussent déclarés en sa faveur. Ayant aperçu le Muscadin : — Que fais-tu dans cette maison? lui dit mon oncle durement; va soigner ta mère.

Le Muscadin hésita, il balbutia quelques mots; puis, faisant un effort sur lui-même : — Tant pis pour la sorcière!... s'écria-t-il; qu'elle aille chercher une famille au sabbat! — Maître, continua-t-il en se tournant vers Noguès, payez-moi ce que vous me devez. Je partirai ce soir, je me ferai soldat. Quand bien même Marthe me voudrait encore, je ne puis la prendre pour femme; qui sait quel charme *elle* lui a jeté?

Marthe fit un mouvement. Sa bouche s'ouvrit, mais trop de regards étaient dirigés sur elle. Devant cette réprobation générale, elle garda le silence. Nous retournâmes au presbytère. Ce soir-là même, le Muscadin quittait Carabussan, et moi je retournais à Aire.

V.

J'étais heureux de revenir au séminaire. J'avais besoin de vivre dans cette calme atmosphère pour recouvrer l'équilibre de mes facultés, gravement compromis, et par mon amour, et par les scènes étranges dont j'avais été le témoin. Je cherchai dans un travail opiniâtre un remède contre le trouble qui m'agitait. Je déployai un zèle extraordinaire dans l'exercice de mes devoirs religieux. Je trouvai dans la prière un auxiliaire puissant, et néanmoins, pendant les deux années que je passai au petit séminaire, je pensai bien souvent à Marthe. Des fenêtres de ma chambre, j'apercevais une grande partie de la vallée de l'Adour; je n'avais pour horizon que les montagnes et les *piñadas*. Combien de journées, combien

de nuits ai-je passées à ces fenêtres! combien de fois me suis-je demandé si ce n'était pas Noguès qui avait raison, s'il était impossible que l'ennemi des hommes eût donné à des êtres humains un pouvoir sur d'autres êtres! Avec quelle fièvre je lisais tout ce qui avait rapport à la démonologie! Je n'osais interroger nos professeurs sur cette question délicate, je craignais qu'ils ne se moquassent de moi; mais s'ils parlaient de sorciers et de sorcières, avec quelle avidité je les écoutais! Aucun d'eux n'y croyait; leurs railleries, dirigées contre les paysans qui racontaient des histoires de sabbat, me faisaient mal. J'aurais voulu croire aux sorciers, cra alors j'aurais pu admettre que Marthe était la victime d'un charme.

J'allais chaque année passer les vacances à Carabussan. La première fois que je revins chez mon oncle, j'espérais trouver Marthe guérie de son amour ou de son *charme*. Je rêvais un accueil cordial, une familiarité aussi douce que celle des premières années; mais lorsque le dimanche qui suivit mon arrivée je la saluai au sortir de la messe, ses yeux restèrent tristes et mornes, et d'une voix indolente elle me dit : — Bonjour, monsieur Bernard. — Tout était bien fini. Sa pâleur me fit mal; qu'il fût naturel ou surnaturel, le charme opérait toujours. Elle ne m'avait jamais aimé, elle ne m'aimerait jamais. Dès lors, j'évitai toute occasion de la revoir. Je restais enfermé dans le presbytère, et je ne sortais que lorsque j'y étais absolument contraint par mon oncle. Les vacances se passèrent assez tristement. Mes anciens amis s'étonnèrent d'abord de ce changement dans mon caractère; mais ils prirent facilement leur parti : on l'a fait trop étudier, et il est devenu *pec*, disaient-ils; or qui dit *pec* dit idiot. Cependant, malgré moi, j'appris plus de choses que je ne désirais en savoir. Marthe allait souvent à la dérobée chez la vieille Chouric, qui n'était pas morte de son coup de feu, mais qui était demeurée boiteuse. Le Muscadin ne s'était pas fait soldat, mais contrebandier. Il avait, en quittant Carabussan, rencontré un berger de la montagne qui l'avait adressé à une maison d'Oloron. Il faisait la contrebande dans les Pyrénées. Il envoyait souvent de l'argent à mon oncle, qui le remettait à la Chouric.

Lorsque j'eus fini ma rhétorique et ma philosophie, je revins à Carabussan. Il était convenu avec mon oncle que je resterais pendant six mois avec lui, et qu'ensuite je prendrais un parti. « Si tu veux te faire prêtre, m'avait-il dit, tu entreras au grand séminaire; dans le cas contraire, j'ai une douzaine d'hectares de terre qui ne doivent rien à personne. Tu oublieras ton grec et ton latin; tu prendras une bonne femme et une charrue, et à la grâce de Dieu! » Je quittai le collége d'Aire avec plusieurs camarades. Mon oncle m'avait envoyé sa jument par le maquignon, qui avait des affaires de ce côté. Mes camarades étaient pressés de savoir des nouvelles du

pays, et il y en avait quelques-unes que le maquignon n'était pas moins pressé de leur communiquer, surtout en ma présence. L'un d'eux parla de Marthe Noguès.

— Marthe Noguès! dit le maquignon, dont le petit œil noir me guettait. Oh! la pauvrette! elle est dans un grand danger.

— Malade! m'écriai-je.

— Non, non, dit Capin en souriant méchamment, car la ruse avait réussi. Son corps va bien, mais son âme! M. le curé n'a pas voulu écouter mon gendre, qui voulait faire rebaptiser Marthe. Il avait peut-être ses raisons. Marthe est un peu âgée pour être rebaptisée, et nous aurions été sûrs d'être grêlés à plat, car *l'autre* ne plaisante pas quand on lui enlève son gibier; mais c'est une pitié de voir une aussi jolie fille aller au sabbat.

— Au sabbat! firent mes compagnons de voyage, les uns avec l'intonation de l'ironie, les autres avec effroi.

— Oui, au sabbat, reprit le maquignon. Elle y va avec la Chouric. Je ne devrais pas le dire, c'est presque ma parente; mais ce n'est plus un mystère. La Chouric raconte partout ce qu'elles font ensemble. Il n'y a pas trois nuits qu'elles sont allées au Pic du Midi, et il paraît que la pauvre Marthe a conduit la danse avec le grand bouc. Louis est désolé. Il veut tuer la Chouric. Marthe ne se mariera jamais : qui voudrait épouser une sorcière? D'ailleurs il y a du danger. Il s'est présenté deux galans pour elle; l'un d'eux est mort, et l'autre, pauvre garçon, n'en vaut guère mieux. Je crois bien que le troisième ne sera jamais assez hardi pour la demander.

Je savais que le maquignon mentait; mais ce que j'avais vu et entendu moi-même était si étrange que ces récits jetaient le trouble dans mon intelligence. Il cessa de parler de Marthe, et je cessai de l'écouter.

Deux jours après mon arrivée à Carabussan, mon oncle me rappela ce qu'il m'avait dit. — Mon parti est tout pris, lui répondis-je; si Marthe Noguès veut de moi, je laisserai les livres et prendrai la charrue.

Mon oncle parut étonné. Il balbutia d'abord. — Marthe était une brave et honnête fille, une fille pieuse, une fille qui avait du cœur, sa dot était convenable; mais elle était plus âgée que moi... Elle pensait peut-être encore au Muscadin, qui pouvait revenir... Marthe était sage, et ce premier amour avait dû laisser une profonde impression dans son cœur. Cela méritait réflexion, nous en reparlerions plus tard. — Mais j'en étais arrivé à un point qui ne me permettait plus d'attendre. L'incertitude me tuait. Je voulais essayer de rompre le cercle magique tracé autour de Marthe. Le sort des autres prétendans ne m'effrayait pas, et m'inspirait au contraire

une exaltation chevaleresque. J'étais déterminé à tenter l'aventure. Si j'échouais, je n'attendrais pas le délai fixé par mon oncle, et j'irais cacher derrière les murs d'un séminaire la honte de ma défaite. Malheureusement personne moins que moi n'était fait pour entamer cette question délicate avec Marthe. J'avais au plus haut degré ce que nos paysans, se servant du vieux mot français, appellent la *vergogne*. Ma langue se fût collée à mon palais avant que j'eusse prononcé la moitié de la première phrase sacramentelle : « Marthe, voulez-vous que je vous enseigne un galant? » Mais j'eus une heureuse inspiration, et je m'adressai à la femme de Noguès, à la Capinette. L'âge l'avait rendue plus tranquille. Elle avait quatre enfans, et la jeune fille trop éveillée était devenue une commère joyeuse, mais qui ne faisait pas parler d'elle. Je lui dis tout simplement que j'aimais Marthe. Elle se mit d'abord à rire. — Je m'en doutais depuis longtemps, s'écria-t-elle. Puis elle devint sérieuse. — Ah! Bernard, continua-t-elle, je voudrais vous voir marié avec Marthe. Je ferai en sorte que cela soit, mais j'ai bien peur que la pauvre Marthe ne se marie jamais...

Je lui demandai si c'était son amour pour le Muscadin qui empêcherait Marthe de se marier. La Capinette me répondit obligeamment que je saurais bien faire oublier le Muscadin, et je crus ce qu'elle me disait; mais bientôt elle se jeta dans une suite de propos décousus. Il fallait prendre les plus grandes précautions; elle se chargeait de parler à Marthe, mais je ne devais communiquer mon projet à personne; il y avait du danger.

— Oui, oui, lui dis-je; il paraît qu'il y a déjà deux des galans de Marthe qui sont morts?

— Il y en a un de mort, répondit la Capinette, c'est vrai; je l'avais trop fait danser. Quant à l'autre, il a plus de peur que de mal : c'est un niais qui s'est laissé persuader par mon père...

En prononçant ce dernier mot, elle s'arrêta court. Elle semblait craindre d'en avoir trop dit. Elle continua un moment après, et me quitta en me donnant les meilleures espérances.

A cet endroit de son récit, le curé Garrigues fit une courte pause. — Je serai très bref sur la fin de mon histoire, reprit-il en souriant tristement. Il ne faut pas jouer avec le feu. Je suis guéri, complétement guéri; je puis voir Marthe sans éprouver dans mon cœur aucun tressaillement : j'ai soin néanmoins de ne pas réveiller les souvenirs de cette époque. J'ai cru un instant que j'étais aimé. Quelques jours après la conversation que j'ai cherché à résumer, la Capinette vint me dire que Marthe agréait ma recherche, et que Louis serait le plus heureux des hommes de me voir son beau-frère. Je vous ai dit que je croyais être aimé; je dois ajouter qu'il me fallait beaucoup

de bonne volonté pour croire à cet amour. Marthe se montrait pour moi pleine de douceur et me souffrait patiemment auprès d'elle. Elle écoutait tous mes longs discours sans jamais témoigner d'humeur, car ma langue s'était dénouée, et j'étais devenu un amoureux terriblement bavard. Elle acceptait mes soins de cavalier servant : je la portais en croupe aux marchés, j'allais aux champs travailler avec elle, et j'essayais de lui prendre une partie de sa besogne. Je dois même dire que je réussissais assez mal, car elle était plus adroite que moi dans tous les travaux champêtres, et c'était elle au contraire qui m'aidait. Je l'accompagnais lorsqu'elle sortait de la messe et des vêpres. Elle était bienveillante pour moi, mais en même temps toujours froide et sérieuse. Si elle voulait sourire, son sourire était contraint; sa main restait inerte dans la mienne. Quelquefois elle me disait : — Mon Dieu, Bernard! pourquoi m'avez-vous choisie? quelle triste femme vous allez avoir!

Ces paroles me décourageaient bien un peu, mais la Capinette me rendait le courage.

— Elle vous aimera, dit-elle; vous ne savez pas ce que nous disons entre nous, nous autres filles de campagne : « Quand il sera le mien, il faudra que je l'aime! » Elle me recommandait en même temps de ne pas afficher notre amour ou de nous marier le plus vite possible. La joie que j'éprouvais d'être auprès de Marthe me fit oublier la première recommandation. Quant au mariage, Marthe ne voulait pas en entendre parler avant le carnaval suivant. Le maquignon, que je rencontrais souvent, paraissait avoir oublié tout ce qu'il avait dit de Marthe. Il me félicitait et semblait impatient de voir arriver le jour de la noce, se promettant de danser; mais le jour de la noce était bien loin, car nous n'étions encore qu'à la Saint-Jean. J'étais à ce moment le plus heureux des hommes. Depuis quelques jours, il me semblait que Marthe était plus joyeuse. Ses joues avaient repris leurs couleurs; je l'avais entendue chanter; elle riait, ses yeux étaient brillans. La Marthe d'autrefois avait vaincu le charme. Mon oncle, qui n'était pas partisan des longues amours, s'était engagé à hâter notre mariage. Aussi, le soir de la Saint-Jean, à peine le soleil était-il couché, je m'en allai chez Noguès. J'étais dans d'excellentes dispositions pour prendre ma part des divertissemens de cette soirée.

C'était alors dans nos landes une grande solennité que la fête de saint Jean, et pas un chef de maison n'eût oublié ce jour-là d'allumer la *haille;* quand j'arrivai chez Noguès, je vis qu'on la préparait sur le point culminant du coteau où était située la maison. Autour d'une longue barre de bois fixée en terre, on entassait des épines sèches, des sarmens, et les enfans regardaient ces apprêts

avec curiosité et impatience. Je demandai où était Marthe; la Capinette jeta avec étonnement les yeux autour d'elle, et me dit que Marthe était probablement à la plaine, qu'elle allait rentrer. La nuit tomba tout à fait, Marthe ne rentrait pas. Je commençais à être inquiet, peut-être un peu jaloux. Elle arriva enfin. Elle était tout essoufflée. Elle portait sur sa tête un grand tablier rempli de fèves et de pois. Son arrivée fut le signal de la fête. Déjà, à tous les points de l'horizon, on voyait s'élever vers le ciel de longues colonnes de flammes rouges qui pendant quelques instans brillaient dans l'obscurité, qu'elles constellaient d'étincelles, et disparaissaient comme des étoiles filantes. Le vent nous apportait les chants et les cris de fête, et nous pouvions voir se dessiner autour de la flamme les silhouettes des paysans qui dansaient autour des feux les plus rapprochés. Noguès alluma la *haille* aux vifs applaudissemens des enfans, qui attendaient ce moment avec impatience. Le maître, la maîtresse, tous les domestiques de la maison et quelques voisins se prirent par la main et commencèrent une ronde autour du feu de joie. Marthe ne dansait pas, elle se tenait à l'écart. A la lueur de cette grande flamme, elle me parut pâle et inquiète. Je lui adressai deux ou trois fois la parole, elle me répondit à peine. Je ne m'en étonnai point, elle n'aimait pas ces divertissemens bruyans. La *haille*, après avoir jeté une vive lueur, s'éteignit peu à peu, et avec elle les chants cessèrent. Les enfans s'exercèrent à franchir la flamme, devenue plus modeste; les gens superstitieux se chauffèrent le dos, car il est reconnu que ceux qui se chauffent le dos au feu de la Saint-Jean sont préservés de la sciatique; d'autres faisaient cuire de l'ail dans la cendre, ce qui guérit de je ne sais quelle autre maladie. Le feu finit par s'éteindre entièrement, et tout rentra dans l'obscurité et le silence.

— En voilà jusqu'à l'année prochaine! dit une voix à côté de moi.

Je me retournai et j'aperçus le maquignon. Ce personnage m'inspirait une répulsion que je ne me donnais plus la peine de dissimuler: je ne lui répondis pas; mais l'impudence était l'essence même de sa nature. — Une belle nuit pour le sabbat!.. continua-t-il. Les sorcières auront beau jeu pour ramasser la graine de fougère et pour attraper les *mandagots* (1). C'est le jour ou plutôt c'est la nuit de leur passage. Vous n'avez jamais eu l'idée d'attraper une paire de mandagots?

Je hâtai le pas sans lui répondre; mais il continua sans se laisser

(1) Les *mandagots* sont des chats qui, à ceux qui s'en rendent maîtres, révèlent les trésors cachés.

intimider. — Si vous n'y allez pas, une autre ira à votre place, et j'ai l'idée que Marthe vous en rapportera demain une provision.

Je m'arrêtai. — Capin, lui dis-je assez durement, pas plus que moi vous ne croyez au sabbat ni aux mandagots. Vous voulez faire du tort à Marthe; mais sous peu de jours elle sera ma femme, et je la défendrai.

Le maquignon, approchant alors sa bouche de mon oreille : — Et si cette nuit, me dit-il, je vous la montrais dans la Lande des Sorciers?

Je lui répondis par une sorte de sifflement qui indiquait l'incrédulité la plus complète.

— Je vous dis la vérité, continua-t-il. La soirée est belle, venez avec moi jusqu'à la lande. Si vous ne voyez pas le sabbat, vous verrez peut-être autre chose, et vous ne direz plus que je suis un menteur.

Si j'avais pu entrer dans la maison de Noguès, je n'aurais pas suivi le maquignon; mais tout le monde était couché, je ne voulais pas faire de scandale, je suivis Capin.

La nuit était belle. Quelques *hailles* retardataires flamboyaient de loin en loin. La lune montait à l'horizon. Les chemins étaient déserts. Capin marchait auprès de moi. Nous gardions tous deux le silence. J'étais en colère contre lui et contre moi : contre lui, car je voyais bien qu'il allait essayer de me rendre victime de quelque supercherie ourdie par ses mains; contre moi, car je manquais de confiance vis-à-vis de Marthe, et je me sentais coupable d'une sorte de trahison. Il marchait très rapidement, et je m'aperçus qu'il prenait le chemin le plus difficile, mais le plus direct.

Nous arrivâmes enfin sur le plateau, qui était éclairé par la lune. La lande était déserte; la vieille tour du moulin planait sur cette solitude. Le silence le plus complet régnait partout. Le maquignon jeta un regard rapide autour de lui.

— Eh bien? lui dis-je.

— Attendez, répondit-il. Et il m'entraîna derrière une touffe de genêt épineux parvenu à l'état arborescent.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Une voix se fit entendre, une voix que je connaissais, celle de la Chouric, et bientôt nous pûmes l'apercevoir. Elle n'était pas seule. A côté d'elle était une autre femme couverte d'une capule. Cette femme avait la taille de Marthe; mais eût-il fait grand jour, on n'eût pu la reconnaître, car sa figure était soigneusement cachée. Je serrai violemment le bras du maquignon. — Ce n'est pas Marthe, lui dis-je.

Il se contenta de répondre encore : — Attendez.

Les deux femmes se dirigèrent vers le moulin. Elles y entrèrent et y restèrent quelques momens. Lorsqu'elles en sortirent, une troi-

sième personne les accompagnait. Cette troisième personne était un homme de haute taille qui portait le costume catalan. Il avait une culotte courte, des espadrilles et un grand bonnet de laine dont l'extrémité arrondie lui retombait au milieu du dos. Il s'assit sur une grosse pierre. La femme à la capule se tenait debout auprès de lui. Je ne pouvais distinguer la figure de l'homme, qui s'était placé dans l'ombre projetée par la tour du moulin. Il me sembla qu'il mangeait et qu'il buvait.

La Chouric s'était éloignée d'eux. Elle se promena d'abord paisiblement, puis elle se mit à sauter, à danser et à chanter. Elle imita ensuite le miaulement du chat et cria tout haut : *Mounin, mounin*, qui est le nom des chats dans le pays. Après avoir fait quelque temps ce manége, elle rentra dans le moulin, et elle en sortit tirant après elle un animal de petite taille qui paraissait avoir des cornes formidables.

— Le sabbat va commencer, dit le maquignon.

Mais en ce moment un cheval ayant henni dans une pâture voisine, l'animal mystérieux se mit à braire de la façon la plus accentuée. Pour moi, je m'inquiétais peu de ce que faisait la sorcière. L'homme avait fini de manger. La femme à la capule s'était assise auprès de lui. Il avait allumé une cigarette, et ils causaient. Parfois le vent m'apportait le bruit d'un chuchotement confus où je ne retrouvais aucune voix connue. Je souffrais horriblement, j'étais plongé dans une anxiété qui me tuait. Était-ce Marthe que je voyais? Quel était cet homme? Tout à coup un son nasillard se fit entendre, le son d'une guitare.

Je ne pus m'empêcher de dire presque tout haut : — C'est le Muscadin.

— Patience! me répondit Capin à voix basse.

— Mais ce n'est pas Marthe.

— Suivez-moi, dit-il, courbez la tête.

Je fis ce qu'il me commandait de faire. Nous contournâmes la lande, et il me conduisit sur un petit chemin entouré de haies vives. — Elle va passer là, dit-il; si vous avez un peu de cœur, vous pourrez savoir si c'est Marthe qui cause avec le Muscadin.

Nous attendîmes un quart d'heure environ. Le bruit de la guitare arrivait jusqu'à nous. Je reconnaissais tous les airs favoris du Muscadin. Enfin la guitare se tut. J'entendis la voix de la Chouric; elle passa devant nous. L'autre femme la suivait, se tenant éloignée de quelques pas. J'eus un moment de faiblesse, j'hésitai; je sentais que le sort de ma vie entière allait se décider. Le son de la guitare se fit entendre de nouveau; je m'élançai, et j'écartai violemment les bords de la capule. La lune éclaira en plein le visage de Marthe.

Elle poussa un cri et cacha sa tête dans ses mains. Il me sembla qu'elle chancelait, mais moi-même je sentais la terre fuir sous mes pieds. J'étais fou. — Partons! dis-je au maquignon. Nous passâmes devant la Chouric, qui s'arrêta tout étonnée, et nous l'entendîmes crier : — Sabbat! sabbat!

J'étais guéri de ma croyance aux sorciers; je ne crus plus qu'à la perfidie des femmes. Ce n'était guère moins absurde dans les circonstances où je me trouvais. Ai-je besoin de vous dire que, bon gré, mal gré, mon oncle fut obligé de me laisser partir le lendemain pour le grand séminaire? La plaie que je portais au cœur fut lente à se guérir, mais cette fois la guérison fut radicale. Lorsqu'après la mort de mon oncle, je fus nommé, sur ma demande, à la cure de Carabussan, j'étais sûr de moi, et je pouvais revoir Marthe sans craindre une rechute. La pauvre fille n'était pas mariée; elle ne se mariera jamais... Le jour de la Saint-Jean, les gendarmes, avertis par Capin, firent une descente dans le moulin abandonné. Le Muscadin put toutefois échapper à leurs recherches. Il avait été condamné comme contrebandier dans le département des Basses-Pyrénées, et, traqué dans ce département, il était venu chercher un refuge à Carabussan. Il se cacha pendant quelque temps dans la commune, et il repartit pour reprendre son dangereux métier. De temps en temps, il envoyait un peu d'argent à mon oncle, qui le remettait à la Chouric. Les envois d'argent cessèrent. Un berger de Laruns raconta que, poursuivi par les douaniers de Gabas, le Muscadin était tombé dans un précipice; on n'avait jamais retrouvé son cadavre. On eut la cruauté d'apprendre sans précaution cette nouvelle à la Chouric, qui devint tout à fait folle. Elle se figure que son fils a été tué à la guerre, et elle maudit ceux qui la font. Elle erre pendant la nuit et croit assister à des sabbats imaginaires dont elle fait la description. Elle y place tous les gens dont les noms lui viennent à l'esprit, et surtout ceux qu'elle aime. Comme Marthe et moi nous venons à son aide, elle ne manque jamais de nous y faire figurer au premier rang. Elle prétend que je dis des messes magiques, et que le diable a choisi Marthe pour être la reine du sabbat. Les paysans qui l'écoutent la croient sur parole; ils parlent tout bas de ce qui me concerne; quant à Marthe, elle est irrévocablement perdue à leurs yeux. La sœur de Noguès a su heureusement élever son âme au-dessus des malheurs de la terre. La religion la console. La Capinette est d'ailleurs excellente pour elle, et elle est adorée des enfans de son frère.

— Je suis bien de votre avis, dis-je au curé quand il eut fini son histoire, et je crois moins que jamais aux sorciers; mais l'histoire du loup blanc reste encore pour moi un mystère.

— Rien n'est plus facile à expliquer, répondit-il. Le maquignon avait promis une dot de douze mille francs à sa fille. Il lui était impossible de la payer; n'en eût-il payé qu'une portion, il se serait ruiné entièrement. Or il avait stipulé dans le contrat que cette dot ne serait payable que lors du mariage de Marthe, et il avait préalablement décidé que la pauvre fille ne se marierait jamais. L'amour du Muscadin dérangeait son plan. Il se servit habilement de la réputation de la mère pour empêcher le mariage du fils. C'est lui qui avait empoisonné les poissons de l'étang et les bœufs de Noguès. Cependant, comme il voyait que ce dernier hésitait encore, il tenta un coup hardi. Il savait que la vieille femme allait avec son chien tous les soirs à la maraude dans un petit bois. Il éloigna le chien de la maison à l'aide d'un quartier d'agneau, et tira sur la Chouric, tandis que Noguès tirait sur le prétendu loup blanc. Il avait caché son fusil dans le bois. Il pouvait d'autant plus facilement hasarder cette fourberie que tous les gens qui faisaient partie de notre bande étaient à moitié morts de peur; aucun n'avait conservé son sang-froid. Vous savez comment il s'y prit pour empêcher mon mariage. En résumé, il voulait que Marthe restât fille, et il a réussi. Il n'y a dans tout cela rien de prodigieux, si ce n'est la bêtise de mes paroissiens et l'esprit de ruse infernal déployé par le maquignon.

Le soir même du jour où le curé m'avait raconté cette histoire, je revenais chez moi. J'avais pris le plus long, parce que je voulais revoir la cabane de la sorcière. Chemin faisant, je rencontrai le brûleur qui avait été guéri de la fièvre quarte, et nous causâmes de choses et d'autres. Nous arrivâmes devant la maison de la Chouric. Dans le petit jardin, encombré de ronces et de mauvaises herbes, nous aperçûmes deux femmes : c'était la Chouric et Marthe.

Quand nous fûmes à une petite distance, le brûleur me dit en fermant un œil et en souriant de son air le plus fin : — Il paraît qu'il y aura fête ce soir!

— Vous voulez parler du sabbat? lui dis-je.

— Oui, répondit-il ; il y a bien des gens qui iront, et dont on ne se méfie guère.

— M. le curé par exemple? ajoutai-je, voulant faire l'homme bien informé.

— Peut-être, dit le brûleur. Dans tous les cas, il n'est pas aussi bon sorcier que son oncle. Il a grêlé deux fois depuis qu'il est ici; mais il n'est pas étonnant que *l'autre* ne soit pas très bien avec lui : ils aiment tous les deux la même femme, la *reine du sabbat*.

EUGÈNE DUCOM.

DE

LA SITUATION DE LA FRANCE

ET

DE LA PAPAUTÉ EN ITALIE

Je veux mettre en lumière les deux traits principaux de la situation de la France et de la papauté en Italie, et je demande la permission de commencer par les deux conclusions auxquelles je veux arriver.

1° Quelles que soient les apparences et quelles que soient les circonstances, Rome ne peut pas se brouiller avec la France, et la France ne peut pas non plus se brouiller avec Rome. Rome a besoin de la France en Italie, et la France a besoin aussi de Rome en Italie.

2° La cour de Rome a beau s'obstiner depuis dix ans à ne pas faire de réformes dans son administration; elle sera forcée d'en faire, et c'est par les réformes qu'elle recouvrera les populations qu'elle risque de perdre.

La première de ces conclusions a pour elle l'histoire de la France et de la papauté depuis onze cents ans, l'expérience très significative de l'expédition de Rome, faite par la république française de 1849, et l'occupation continuée par l'empire depuis dix ans.

La seconde de ces conclusions a pour elle le témoignage de tous les états européens qui, depuis 1830, ont pressé le gouvernement du saint-siége de se réformer; les généreux efforts de Pie IX, qui, en 1846 et 1847, a tenté une réforme que l'esprit révolutionnaire a interrompue; les représentations que le gouvernement français a faites depuis dix ans au gouvernement pontifical. Je ne sais pas quand

viendront ces réformes; je sais seulement que, comme il est encore plus impossible à la papauté de continuer l'état de choses actuel que de se réformer, la réforme est inévitable et prochaine.

Je dois maintenant reprendre ces conclusions et les expliquer rapidement.

I.

Toutes les fois que la France n'a pas cherché à s'établir en Italie et à y avoir des possessions, elle a eu le saint-siége pour allié sincère, et elle a été l'amie et la protectrice sincère aussi du saint-siége.

Il faut distinguer ici dans le pape le prince et le pontife. Le pontife a eu souvent des démêlés avec les rois de France comme avec les autres princes de l'Europe; mais cela tenait au vieux débat entre le spirituel et le temporel. Le pontife, comme chef de la chrétienté, voulait soumettre les rois et les princes à la loi chrétienne ou même à la loi ecclésiastique. Les rois et les princes résistaient, tantôt ayant raison et tantôt ayant tort. Les rois et les princes, de leur côté, voulaient soumettre les évêques et les prêtres de leurs états à leurs volontés ou à des décrets plus ou moins justes. Les évêques et les prêtres s'appuyaient sur le pape pour résister. De là, de fréquentes querelles; mais ces querelles ne venaient pas de ce que le pape était prince, l'intégrité des états du saint-siége n'était pour rien dans la question. Quand le pape Innocent III ordonnait à Philippe-Auguste de quitter Agnès de Méranie et de reprendre sa première femme Ingelburge, les papes parlaient comme pontifes, comme dépositaires du pouvoir spirituel, et non comme princes. Dans la lutte entre Philippe le Bel et Boniface VIII, il ne s'agit pas des états du saint-siége, mais du droit que Philippe le Bel veut avoir d'imposer le clergé et du droit que le pape réclame de nommer les évêques en France sans l'intervention du roi. Le spirituel empiète sur le temporel, le temporel empiète sur le spirituel; mais la principauté pontificale n'est pas mise en question. Quand Louis XIV lutte contre le pape, quand il fait proclamer par les évêques de France les quatre fameux articles qui contiennent la doctrine de l'église gallicane, c'est le pontife qu'il prend à partie, et non le prince qui est à Rome.

Nous rappelons ces faits parce qu'il y a quelques personnes qui croient que, si le pape perdait son pouvoir temporel, s'il cessait d'être prince indépendant, les vieilles luttes entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel prendraient fin comme par enchantement. Il n'en serait rien. Il est possible qu'en Italie le pape, étant prince, soit souvent gêné dans l'exercice de son pouvoir pontifical

par les nécessités de l'ordre temporel, de même que le prince, étant prêtre, est souvent gêné aussi dans l'exercice de son pouvoir politique par les obligations de l'ordre spirituel. Ce sont là des embarras assurément, mais ces embarras-là ne sont pour rien dans la querelle des investitures et dans la lutte immémoriale du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Qu'est-ce qui l'emportera dans ce monde du principe spirituel ou du principe temporel? Qu'est-ce qui régnera et qui gouvernera, la couronne ou la tiare, le sabre ou la crosse? Voilà quel est le débat qui a rempli l'histoire moderne. S'imaginer qu'ôter au pape sa principauté temporelle en Italie, ce serait lui ôter sa prépotence spirituelle, grande erreur. Le pape aura beau n'être plus à Rome, il sera toujours le pape, le chef du spiritualisme catholique, et à ce titre il aura toujours le droit, s'il plaît aux rois et aux empereurs de nommer des évêques comme ils nomment des préfets, de refuser à ces préfets le pouvoir de lier et de délier les consciences. Prisonnier à Fontainebleau, le pape Pie VII luttait contre l'empereur; il n'avait pourtant plus un pouce de terre en Italie : en quoi son pouvoir spirituel se trouvait-il affaibli? en quoi la vieille guerre entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel était-elle moins ardente? Pie VII à Rome, encore prince, encore indépendant, aurait-il mieux soutenu la lutte que Pie VII captif et dépouillé de ses états?

Les querelles que les papes ont eues avec les souverains de la France n'ont presque jamais eu pour cause la principauté temporelle des papes en Italie. C'est lorsque la France a voulu s'établir et régner en Italie, sous Charles VIII, sous Louis XII et sous François Ier, c'est alors seulement que la France a eu les papes pour ennemis. Alors le pape, comme prince italien, a combattu, même avec les armes spirituelles, pour défendre ou pour recouvrer son indépendance italienne, pour augmenter ses états. Alexandre VI se ligue avec les Vénitiens, les Espagnols et les Allemands, pour arracher l'Italie à Charles VIII, qui l'a conquise en courant; Jules II en fait de même contre Louis XII. Ce ne sont pas les papes seuls qui, à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, s'efforcent d'affranchir l'Italie du joug de la France; ce sont tous les princes italiens, petits et grands. Comme la France, à cette époque, revendique à la fois le duché de Milan et le royaume de Naples, c'est-à-dire l'Italie du nord et l'Italie du midi, il ne faut pas s'étonner de cette conspiration universelle des Italiens contre nous. L'Italie veut dès ce moment rejeter de son sol ce qu'elle nomme les barbares; seulement elle s'y prend mal. Elle appelle les Espagnols et les Allemands pour repousser les Français, elle appellera plus tard les Français pour repousser les Espagnols. — L'unité de l'Italie,

dira-t-on, peut seule créer son indépendance. — Je sais que chaque état de l'Italie a tour à tour essayé de fonder l'unité italienne à son profit: les Vénitiens y ont songé, les papes l'ont essayé sous Jules II, les Espagnols y ont presque réussi au XVIe et au XVIIe siècle, quand ils étaient maîtres à la fois du royaume de Naples et du duché de Milan. Ils ont perdu leur suprématie italienne au XVIIIe siècle, quand l'Autriche s'est emparée du Milanais. Aujourd'hui le Piémont tente à son tour de fonder l'unité de l'Italie à son profit. Il n'est pas plus Italien que ne l'étaient les Vénitiens du XIVe et du XVe siècle, ou les papes, qui, depuis la fin du XVe siècle, sont tous Italiens; mais il est plus fort que Venise, parce qu'il a en Italie une base continentale plus large et plus solide; il est plus puissant aussi que la papauté, qui n'a que des chefs électifs ordinairement vieux, et qui ne peuvent pas longtemps poursuivre leurs desseins. Le Piémont fait donc en ce moment une grande expérience, qui jusqu'à lui n'a pas réussi. Il veut fonder l'unité de l'Italie par les Italiens. Est-il besoin pour cela de réunir par annexion ou par conquête à ses états héréditaires les diverses parties de l'Italie centrale et méridionale? Il y a là une question qu'on peut résoudre en sens différens : l'avenir verra. Je ne veux faire sur cette unité nouvelle de l'Italie qu'une seule réflexion.

Il est bien à souhaiter que cette unité réussisse et qu'elle réussisse par la justice plutôt que par la force, par la modération plutôt que par l'ambition, par la confédération plutôt que par l'annexion; car si cette unité nouvelle ne réussit pas, Dieu sait ce que deviendra l'Italie maniée et remaniée plusieurs fois par l'esprit de révolution et par l'esprit de conquête. Elle retombera au pouvoir de l'étranger, qui lui apportera l'oppression sous le nom de repos. Ayant perdu le centre nouveau qu'elle aura voulu se donner, et n'ayant plus les centres locaux qu'elle avait jusque-là, elle serait en proie au premier occupant, qui profitera à son aise des remaniemens antérieurs et qui aura le droit de ne pas se soucier beaucoup des démarcations anciennes qu'il trouvera effacées. Nous souhaitons donc vivement le succès pacifique de l'expérience que tente en ce moment le Piémont pour fonder l'unité de l'Italie, car, encore un coup, si cette expérience ne réussit pas, elle laissera l'Italie dans un état pire qu'elle l'a prise; elle la laissera plus faible, plus impuissante, plus livrée à l'ambition de l'étranger.

Si la France souhaite le succès de l'unité italienne, diront quelques personnes, que la France alors ne la contrarie et ne la chicane pas. Il faut s'entendre sur ce point. Y a-t-il des Italiens décidés à mettre sur le compte de la France tous les échecs que pourra rencontrer l'unité italienne? Y a-t-il des Italiens décidés à nous rendre

responsables des mésaventures possibles de l'expérience qu'ils entreprennent? Que faudrait-il donc faire pour éviter ces soupçons? Faudrait-il faire de nos mains et à nos risques et périls l'unité italienne? et jusqu'où s'étendra cette unité que nous aurions à fonder? Quels sont les nouveaux états italiens dont il faudrait procurer l'annexion? Il n'en reste que trois : Venise, Rome et Naples.

Un mot sur chacun de ces états. Nous sommes de ceux qui ont vivement regretté que la paix de Villafranca n'ait pas été faite trois jours plus tard, c'est-à-dire quand notre brave marine aurait eu délivré Venise des Autrichiens. Encore trois jours, disent tous nos marins, et nous entrions à Venise, et la vieille reine de l'Adriatique était libre. Nous sommes grands partisans de la paix de Villafranca, nous l'avons toujours trouvée bonne et nous la trouvons encore bonne, aujourd'hui qu'elle n'a plus de valeur que dans l'histoire; mais il y a un reproche dont nous n'avons jamais pu songer à justifier le traité de Villafranca : Venise est restée autrichienne. La possession du fameux quadrilatère est une question très italienne, mais l'affranchissement de Venise était une question européenne. Pour la France, c'était l'expiation de la vieille faute de Campo-Formio; pour la civilisation, c'était un grand nom rendu à l'avenir. Nous devons donc en Italie être favorables à toutes les circonstances qui pourront amener la délivrance de Venise. Il y a là un arriéré à solder de la guerre de 1859.

Passons à Rome. S'il y a quelques personnes, soit en France, soit en Italie, qui souhaitent que les graves démêlés qui séparent le saint-siége du royaume de Sardaigne s'apaisent peu à peu, nous nous mettons sans hésiter de ce parti, si petit qu'il soit. Nous savons combien est grande la difficulté : l'annexion de la Romagne a tout envenimé. Le saint-siége se trouve dépouillé : comment se réconcilier avec le spoliateur? Le roi de Sardaigne a accepté l'annexion de la Romagne : comment la rendre au pape? Je n'ai pas la prétention de dire comment peut finir ce procès; mais je n'hésite pas à dire qu'il est de l'intérêt de la Sardaigne de se réconcilier avec le saint-siége et de revenir à la politique de Gioberti, de Manzoni, de Balbo, c'est-à-dire à la politique qui voulait arriver à la délivrance de l'Italie par l'union de toutes les forces et de toutes les grandeurs de l'Italie, qui, parmi ces forces et ces grandeurs de l'Italie, se gardait bien d'oublier Rome et la papauté. Loin de considérer Rome et la papauté comme un obstacle à l'unité de l'Italie, cette première école des libéraux italiens la considérait comme un des moyens les plus efficaces de cette unité.

Il est vrai qu'il y a, si je puis ainsi parler, deux sortes d'unités de l'Italie; il y a l'unité matérielle et l'unité morale. L'unité ma-

térielle ressemble à notre centralisation française; elle fait peu de cas des indépendances locales; elle les regarde comme des gênes et des embarras. Elle vise en tout à l'uniformité. Ne parlez pas aux partisans de ce genre d'unité de respecter les souverainetés locales. Une grande armée, un grand bureau, une grande caisse centrale, voilà à leurs yeux l'idéal de l'état parfait, et tant que l'Italie n'aura pas, du nord au sud et de l'ouest à l'est, les mêmes règlemens administratifs, financiers et militaires, l'unité de l'Italie ne sera pas accomplie. L'unité morale est moins dure et moins systématique. Quand un pays a la même origine, la même langue, la même religion, mais qu'il est partagé en états différens par des causes historiques et par une disposition particulière de l'esprit national, les partisans de l'unité morale essaient d'augmenter les ressemblances entre ces états différens sans viser pourtant à l'uniformité. L'unité morale, pour faire de grandes choses, n'a pas besoin d'aboutir à l'unité matérielle. Il y a un glorieux exemple de cette vérité dans l'histoire de l'Allemagne en 1813 et 1814. C'est par son unité morale qu'elle s'est affranchie. En 1848, l'Allemagne a voulu pousser cette unité morale jusqu'à l'unité politique. Elle a échoué par des causes intérieures et sans qu'aucune intervention étrangère l'ait contrariée dans les efforts qu'elle faisait pour fonder son unité politique. Ces deux grandes expériences de 1813 et de 1848 ont enseigné à l'Allemagne quelle était la puissance de son unité morale et quelles en étaient aussi les limites. Je ne dis pas que l'Italie ne soit pas plus propre à l'unité que l'Allemagne : elle l'est peut-être, quoiqu'elle ne l'ait pas montré jusqu'à ces derniers temps; mais quel est le genre d'unité dont elle est le plus capable? Est-ce l'unité morale, est-ce l'unité matérielle? L'école de Gioberti visait surtout à l'unité morale, et l'intime et sincère union de la papauté avec la Sardaigne était le moyen le plus sûr de créer cette unité morale.

Faut-il aujourd'hui abandonner l'unité morale de l'Italie et ne plus songer qu'à son unité matérielle? C'est la doctrine qui semble prévaloir en Italie; mais la France n'est pas tenue de rien faire pour le succès de cette doctrine. Faudrait-il pour la servir laisser Rome s'annexer et se subordonner à Turin? Qu'y gagneraient la France, l'Europe, l'Italie? Si le pape restait à Rome, la France aurait un sujet du roi de Piémont pour chef spirituel de son église. Cette fameuse épée de saint Pierre, dont la pointe, disait-on, est partout et la poignée à Rome, où en serait la poignée? A Turin. Ce serait le cas de restaurer bien vite toutes les vieilles libertés de l'église gallicane et de les relever pour ainsi dire jusqu'au schisme. L'Europe catholique recevrait des encycliques contre-signées par les ministres du roi de Sardaigne. Quant à l'Italie, si le pape quittait Rome, que de-

viendrait Rome? et que gagnerait l'Italie, perdant à Rome, qui ne serait plus qu'un musée, son plus ancien centre et sa plus vieille grandeur? L'unité morale respecte toutes les grandeurs italiennes; l'unité matérielle les sacrifie toutes à une grandeur unique et nouvelle qui devient la seule ressource de l'Italie et son seul avenir. Elle met tout sur une seule carte.

Je dirai de Naples ce que je viens de dire de Rome. Dans l'incertitude de l'expérience que tente en ce moment l'Italie, il n'est pas de l'intérêt de la France de s'employer à détruire l'indépendance du royaume des Deux-Siciles. Si les populations de l'Italie méridionale veulent s'unir avec les populations de l'Italie septentrionale et ne plus former qu'un seul état, la France ne doit ni empêcher ce mouvement ni y aider; mais elle n'a aucun intérêt à défaire de ses propres mains ce qui reste d'indépendances locales en Italie. Pourquoi déferait-elle elle-même ou la principauté temporelle du pape, ou l'indépendance du royaume des Deux-Siciles? Si l'Italie préfère son unité politique à tout, elle est bien assez forte pour l'accomplir. Nous estimons fort l'unité des états, nous ne croyons pas cependant que l'unité soit le seul bien des peuples; nous n'adoptons pas la vieille et triste devise de la république française : unité, fraternité, indivisibilité ou la mort. Nous souhaitons à l'Italie, nous souhaitons aussi à l'Allemagne d'arriver à toute l'unité qu'elles peuvent comporter. Nous ne pensons pas pourtant qu'en Allemagne la civilisation, les lettres, les sciences et les arts aient à se plaindre que Munich, Dresde, Stuttgart ou Weimar ne soient point depuis longtemps des chefs-lieux de préfecture prussiens ou autrichiens.

J'ai dû m'expliquer sur l'unité de l'Italie, qui est la grande question du moment. Je reviens à la situation de la papauté en Italie et à son union nécessaire avec la France, aussitôt que la France cesse de vouloir tenir des possessions en Italie.

II.

Lorsqu'au VIIIe siècle de notre ère les papes se virent abandonnés par l'empire d'Orient, trop faible pour défendre Rome, et qu'ils se sentirent menacés par les Lombards, qui, maîtres de l'Italie septentrionale, visaient à s'emparer de toute l'Italie, ils s'adressèrent aux Francs, à Pepin le Bref, à Charlemagne. Le pape Étienne II supplia Pepin le Bref de venir à son secours, et pour mieux toucher le cœur du roi de France, il fit parler saint Pierre lui-même. C'est saint Pierre qui demande à ses fils adoptifs de défendre Rome contre les attaques de ses ennemis, Rome, c'est-à-dire le lieu où il repose selon

la chair et qu'il faut arracher à la profanation des gentils. « Venez donc, dit saint Pierre, avec toutes vos forces au secours de mon peuple romain, afin que je vous secoure moi-même dans cette vie et au jour du jugement dernier (1). »

Le soin que la papauté avait alors de rester en bonne intelligence avec les Carlovingiens éclate encore mieux dans une lettre que le pape Étienne III adresse à Charlemagne et à son frère Carloman au commencement de leur règne. D'ennemis des Francs, les Lombards semblaient près de devenir leurs amis. On parlait de mariages entre Charlemagne et la fille de Didier, roi des Lombards, entre le fils de Didier et Giselle, sœur de Charlemagne. Étienne III supplie Charlemagne de renoncer à cette union. La diplomatie de cette époque n'est guère polie; Étienne dit que ce projet de mariage n'est qu'une inspiration diabolique : « En effet, mes très chers et très illustres fils, grands rois, quelle est cette erreur qu'on peut à peine exprimer? La grande nation des Francs, qui l'emporte sur toutes les autres nations, votre royale famille, si magnifique et si noble, se souiller par l'alliance de la race perfide et impure des Lombards, qui n'est pas mise au nombre des nations, et dont il est certain que sont sortis les lépreux! » Malgré les prières et les menaces du pape, Charlemagne épousa la fille de Didier; mais il la répudia au bout d'un an et détruisit le royaume des Lombards (2).

L'accroissement du pouvoir spirituel et temporel des papes date de leur alliance avec les Carlovingiens et de la destruction du royaume des Lombards. Dès ce moment fut fondée en Italie une puissance essentiellement italienne; plus tard naquirent les républiques italiennes, et on peut dire sans hésiter que pendant tout le moyen âge, malgré les fréquentes invasions des césars d'Allemagne, l'activité de l'Italie a été tout italienne. C'est le temps de la poésie, qui fleurit avec Pétrarque et avec Dante; c'est le temps des beaux-arts renaissans; c'est le temps aussi, il est vrai, de je ne sais

(1) « Ego Petrus apostolus,... qui vos adoptivos habeo filios, ad defendendum de manibus adversariorum hanc romanam civitatem et populum mihi à Deo commissum, sed et domum, ubi secundum carnem requiesco, de contaminatione gentium eruendam, vestram omnium provocans dilectionem, adhortor... Præstate ergo populo meo romano, mihi a Deo commisso, præsidia totis vestris viribus, ut ego Petrus vocatus Dei apostolus, in hac vita et in die futuri examinis vobis alterna impendam patrocinia... » (*Lehrbuch der Kirchengeschichte,* von Gieseler, t. II, p. 30.)

(2) « Quod certe si ita est, hoc proprie diabolica est immissio, et non tam matrimonii conjunctio... Quæ est enim, præcellentissimi filii, magni reges, talis desipientia, ut penitus vel dici liceat, quod vestra præclara Francorum gens, quæ super omnes gentes enitet, et tam splendiflua ac nobilissima regalis vestræ potentiæ proles, perfidâ, quod absit, ac fœtentissimâ gente Longobardorum polluatur, quæ in numero gentium nequaquam computatur, de cujus natione et leprosorum genus oriri certum est. » (*Lehrbuch der Kirchengeschichte,* von Gieseler, t. II, p. 31.)

combien de guerres civiles et de dissensions. Alors luttent les guelfes contre les gibelins : les gibelins défendant les empereurs d'Allemagne à la condition que ceux-ci deviendront des césars d'Italie, et avec Frédéric II, le dernier des princes de la maison de Souabe, la métamorphose est presque faite ; les guelfes au contraire défendant l'indépendance de l'Italie, et les papes sont presque toujours à la tête du parti guelfe, qu'ils font triompher.

A l'ère agitée des républiques succède l'ère des principautés italiennes, qui trop souvent appellent les étrangers au secours de leurs ambitions et de leurs rivalités. C'est ainsi que nous arrivons au XVe et au XVIe siècle, où les étrangers prennent en Italie une prépondérance décisive. Après la défaite de François Ier à Pavie et la prise de Rome par le connétable de Bourbon au nom de Charles-Quint, qui défend de se réjouir d'une victoire remportée sur le pape, mais qui se hâte d'en profiter et même d'en abuser, la prépotence des Espagnols en Italie est assurée. Ils ont le Milanais et le royaume de Naples; ils influent d'une manière impérieuse partout où ils ne commandent pas. Venise n'est plus rien et s'achemine doucement vers une décadence cachée sous les plaisirs. Alors les papes, se soumettant avec répugnance à cet ascendant de l'Espagne, essaient de se tourner vers la France; mais la France, à la fin du XVIe siècle, se débat elle-même avec peine contre la puissance de l'Espagne : ce n'est qu'avec Henri IV qu'elle recouvre son indépendance et sa force. Dès ce moment, les papes savent qu'ils peuvent trouver en France un appui contre l'Espagne, et ils s'en servent comme font les autres princes italiens (1). Ils ne souhaitent pas que les Français rentrent en

(1) Je trouve dans un recueil de lettres inédites d'Henri IV, que vient de publier M. le prince Galitzin, un passage curieux sur la politique d'Henri IV avec le saint-siége. « L'alliance de l'église, dont je suis le fils aîné, disait-il à un ambassadeur de la république de Venise, m'est plus précieuse et plus étroite que toutes les autres. Personne ne voudra quitter Rome pour Venise, ni Saint-Pierre pour Saint-Marc, et moi moins que tous, de qui les prédécesseurs ont passé les Alpes tant de fois pour secourir les papes. Ne doutez point qu'en vous raidissant contre les censures, vous ne perdiez partie de vos peuples. Les princes voisins, et surtout le roi d'Espagne, profiteront volontiers de votre débris, car en moindre occasion Florence, Sienne et Pise ont perdu leur première liberté. C'est une invention de Satan, qui tâche d'affaiblir les chrétiens par leurs divisions, lorsque leur commun ennemi tend aux abois (le Turc). Toujours faudra-t-il venir à quelque composition ou demeurer à jamais schismatique. Enfin je ne trouve point dans la révocation de vos décrets tant d'inconvéniens que dans le divorce d'avec la chaire apostolique. » (Mathieu, *Henri le Grand,* liv. III, p. 746.) Et comme l'ambassadeur, après s'être longtemps étendu sur le danger que faisaient courir à l'autorité civile les prétentions des papes, demandait à Henri IV ce qu'on pourrait attendre de lui, si on en venait aux armes, il lui dit nettement en la galerie du Louvre, le 25 janvier 1607, « qu'il serait toujours pour le pape, mais qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour ne réduire les affaires en ces extrémités; que si les Vénitiens refusaient les conditions que l'on jugeait raisonnables, on les verrait dans peu de temps la proie de leurs voisins. »

Italie, mais ils souhaitent trouver en eux des protecteurs contre la tyrannie de l'Espagne. Gregorio Leti, écrivain bavard du XVIIe siècle, mais bavard parfois pénétrant et sagace, traite dans ses *Dialoghi politici* des causes et des raisons qui poussent les princes et les républiques d'Italie à pencher tantôt vers la France et tantôt vers l'Espagne. « Ne serait-ce pas un bon coup, dit un des interlocuteurs de son sixième dialogue, de pouvoir chasser les Espagnols, et que l'Italie n'ait plus que des princes italiens? » Voilà la vieille pensée de l'indépendance italienne. « Oui, répond l'autre interlocuteur, mais cela ne pourrait pas se faire sans un secours extraordinaire de la France, et la France ne voudra pas dépenser son sang et son argent pour chasser les Espagnols sans se mettre à leur place... Il vaut donc mieux peut-être garder les Espagnols, que nous connaissons, que les Français, avec lesquels il faudrait faire connaissance... — Eh bien! conservons les Espagnols en Italie comme ennemis, et les Français hors de l'Italie comme amis, s'ils veulent se contenter de ce rôle (1). » Ce dialogue exprime fidèlement les sentimens de l'Italie au XVIIe siècle et de tout temps. Avant tout l'indépendance de l'Italie; mais cette indépendance n'est pas possible par les efforts de l'Italie seulement, qui ne peut chasser les Espagnols qu'avec l'aide des Français. Ceux-ci seront des maîtres à leur tour. Les Français ne peuvent être aimés de l'Italie que s'ils restent hors de l'Italie, s'ils la secourent sans la posséder. Le secret de notre influence en Italie est là.

Voilà pour l'Italie en général. Voyons pour la papauté. « Si les papes, continue l'interlocuteur principal des dialogues de Leti, faisaient plus d'attention aux intérêts du saint-siége qu'à leurs intérêts particuliers ou à ceux de leurs neveux (2), ils pencheraient plutôt vers la France que vers l'Espagne, car, à dire vrai, l'église a toujours reçu plus de secours et plus de protection de la France que de l'Espagne. Quel roi d'Espagne est jamais venu secourir le pape menacé dans Rome?... Quelle province l'Espagne a-t-elle jamais donnée à l'église romaine? Sixte-Quint disait un jour à un Espagnol qui attaquait les Français comme étant des hérétiques : L'église a pourtant reçu plus de faveurs de la France, que vous nommez hérétique, que de l'Espagne, qu'on croit si catholique... Depuis Paul IV (1555) jusqu'à Urbain VIII (1623), les Espagnols ont été dans Rome plutôt des maîtres que des amis. Cette sujétion déplaisait à quelques papes; mais ils n'osaient pas lutter contre les Espagnols et risquer par là la fortune de leur maison, instruits par l'exemple du

(1) Dialogo sesto.

(2) Leti s'était converti au calvinisme. Il est très malveillant pour la cour de Rome, qu'il attaque partout dans ses ouvrages.

cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII (1592). Comme ce pape n'avait pas été favorable à l'Espagne, son neveu fut persécuté par les Espagnols... De plus, les Espagnols ont de grosses abbayes à donner dans leurs états, et les neveux des papes tirent plus de profit du roi catholique que du roi très chrétien, ce qui les rend Espagnols d'intérêt, sinon de cœur. — J'entends, répond l'interlocuteur, la France est plus utile au saint-siége qu'aux particuliers, et l'Espagne aux particuliers qu'au saint-siége (1). »

Appliquons au temps présent ce que nous venons de lire : d'abord les papes n'ont plus de neveux, ou du moins le népotisme ne prévaut plus à Rome. Les papes n'ont donc plus ces intérêts particuliers qui les poussaient à ménager les Espagnols; ils n'ont plus qu'à s'occuper des intérêts du saint-siége, première cause d'union avec la France.

Il n'y a plus d'Espagnols non plus en Italie, mais il y a encore deux ans l'Autriche dominait en Italie, comme autrefois l'Espagne. La papauté semblait aussi partagée entre deux influences qu'elle opposait l'une à l'autre, celle de l'Autriche et celle de la France. De ces deux influences, quelle était celle que devait préférer la papauté? Amour-propre national à part, nous n'hésitons pas à croire que c'était l'influence de la France, d'une part à cause du service rendu par la France à la papauté en 1849, et d'autre part à cause de notre désintéressement territorial en Italie. L'Autriche avait la Lombardie et la Vénétie, l'Autriche avait garnison à Ferrare; nous n'avions pas un pouce de terre en Italie : grande raison au XIXe siècle, comme au XVIIe siècle, pour être bons amis avec les Italiens. Nous occupions Rome, il est vrai, pour y défendre le pape contre l'esprit révolutionnaire; mais l'Autriche occupait les Légations, et les occupait par contiguïté avec ses possessions italiennes, tandis que entre Rome et Marseille il y a la mer. Nous étions donc des amis pas trop voisins, des protecteurs qui ne pouvaient pas et ne voulaient pas devenir des maîtres.

La guerre de 1859 ne nous a pas ôté ce caractère de désintéressement territorial qui est si important pour nous en Italie. Nous avons vaincu, nous n'avons rien conquis en Italie. L'annexion de la Savoie a fait quelques Français de plus, elle ne fait pas de nous une puissance italienne. Nous devons garder soigneusement cette situation, qui fait de la France l'alliée naturelle de l'Italie et la protectrice la moins gênante de la papauté à Rome.

Nous sommes persuadés que cette vérité sera de jour en jour mieux comprise et mieux sentie à Rome et à Paris. Il y a des cir-

(1) Leti, dialogue sixième.

constances momentanées qui peuvent la contrarier en apparence; il n'y en a pas qui puissent la détruire, sauf une seule : un établissement de la France en Italie. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là : nous ne voulons être ni les héritiers de Charles VIII à Naples, ni ceux de Louis XII à Milan, ni ceux du brave et malheureux Murat dans l'Italie méridionale, ni ceux de l'enfant qui fut roi de Rome, ni ceux du prince Eugène dans le royaume d'Italie. Avec cette résolution, nous sommes, en dépit des querelles et des émotions passagères, les amis et les alliés nécessaires du saint-siége en Italie. On a beau dire que par notre système de laisser faire et de laisser passer nous avons pris part à l'annexion de la Romagne, et qu'à ce titre la bulle d'excommunication nous atteint d'une façon plus ou moins directe. Je ne cherche pas à savoir si nous répudions l'annexion des Romagnes plus que nous n'y consentons, ou si nous y consentons plus que nous ne la répudions; il y a là un mystère ou une incertitude que je ne veux pas essayer d'expliquer. Ce que je sais et ce que j'ose affirmer, c'est que la question des Romagnes, quelque importante qu'elle puisse être, ne l'est pas assez pour détruire les causes fondamentales d'union entre le saint-siége et la France, tant que la France n'a pas de possessions en Italie.

Je vois bien qu'à Paris on parle avec humeur des sages conseils qui ont été donnés au pape et qui n'ont pas été suivis; je vois bien qu'à Rome on parle avec tristesse des promesses qui ont été faites et qui n'ont pas, dit-on, été tenues. A Paris, on adopte presque tout entière la doctrine de la souveraineté nationale des peuples, et on est tout près d'approuver l'annexion des Romagnes à la Sardaigne. A Rome, on adopte sans hésiter la doctrine des traités de 1815 et de l'immutabilité des principautés fondées sur le vieux droit européen. Le dissentiment est profond. Il faut savoir cependant jusqu'où il va. Supposons que Rome soit menacée par la Sardaigne, que le patrimoine de saint Pierre soit près d'être englouti dans le royaume des Lombards : à qui, dans l'état actuel de l'Europe, le saint-siége demandera-t-il protection? Je défie que ce ne soit pas à la France malgré les dépits qu'il a pu avoir contre la France. La France, à son tour mécontente et aigrie, refusera-t-elle son appui au saint-siége? Je l'en défie. De telle sorte que, malgré les aigreurs, les difficultés, les reproches mutuels, le saint-siége sera secouru par la France; de telle sorte que, quoique la France soit, dit-on, très révolutionnaire, elle ne permettra pas à la révolution de mettre la main sur Rome, pas plus en 1860 qu'en 1849; de telle sorte enfin que le saint-siége, quoique invoquant sans cesse le droit européen de 1815, appellera très volontairement à son secours la puissance qui a le plus contesté et enfreint ce droit européen de

1815. Les répugnances créées par la différence des doctrines céderont à la force des choses.

Ce ne sera certes pas la première fois dans le monde, et à Rome ou à Paris. Quelles différences de doctrines, de sentimens et d'idées entre la révolution de 1848 et la papauté! C'est cependant la république sortie de la révolution de 1848 qui a fait l'expédition de Rome en 1849. Je reconnais que ces différences de doctrines se sont fait sentir dans les délibérations qui ont amené l'expédition de Rome et jusque dans les événemens mêmes de la guerre; mais la nécessité de l'union entre Rome et la France, cette force des choses qui fait de la France l'alliée et la protectrice naturelle de la papauté, a tout décidé et tout dominé.

Qu'ai-je besoin, après tout, de citer 1849 ou de faire des hypothèses? Le président du conseil d'état, l'orateur du gouvernement, n'a-t-il pas déclaré tout récemment que « les troupes françaises ne seraient retirées de Rome que lorsque le saint-père, suffisamment confiant dans ses propres troupes, se jugerait assez fort pour se passer de l'appui de nos soldats? » Remarquez que le discours dans lequel M. le président du conseil d'état faisait cette déclaration solennelle était un discours plutôt sévère qu'indulgent pour le gouvernement pontifical. L'orateur du cabinet français reprochait au saint-siége de n'avoir pas fait les réformes convenables, de n'avoir pas écouté les conseils de sagesse qui lui étaient donnés. Il y avait de l'humeur enfin contre la papauté, et encore plus contre ses défenseurs, humeur respectueuse, mais visible, et cependant M. Baroche déclarait en même temps que le gouvernement français se garderait bien d'évacuer Rome, d'abandonner le saint-siége à ses propres forces, de le laisser aux prises avec la révolution, de faire enfin « l'expérience du lendemain, » c'est-à-dire de mettre le pape dans l'embarras, afin de lui prouver qu'il était dans son tort. — Singulière contradiction, dira-t-on : soutenir un pouvoir qui vous a presque excommunié! Pourquoi ne pas le punir en lui retirant l'appui qui seul l'empêche de tomber? — Pourquoi! parce qu'il faudrait le relever, à peine tombé, parce qu'il n'est ni de l'intérêt ni de l'honneur de la France de laisser Rome aux mains de la révolution. Nos soldats protégent à Rome la sécurité et l'indépendance de la papauté; ils n'abandonneront Rome que lorsque la papauté se croira assez forte pour défendre elle-même sa sécurité et son indépendance. Assurément, et à ne consulter que la logique, il y a une contradiction de la part du gouvernement français à parler contre le pape et à agir en sa faveur, de même qu'il y a contradiction aussi de la part du pape à se plaindre de la France et à recevoir ses services; mais la force des choses domine et maîtrise toutes ces contra-

dictions apparentes. Les inconséquences de la raison valent mieux que les conséquences de la logique, parce qu'elles sont au profit du bon sens.

Ici je dois parler d'une tentative que fait en ce moment la papauté pour échapper à cette contradiction apparente. Le pape vient d'appeler au commandement de ses troupes un de nos anciens et de nos plus illustres généraux d'Afrique, le général Lamoricière. Il m'est impossible de concevoir pourquoi quelques orateurs du sénat et du corps législatif ont vu avec humeur le général Lamoricière accepter le commandement qui lui a été confié. Le gouvernement français a autorisé le brave général à servir à l'étranger, puisque les circonstances l'empêchaient de servir en France. Tout est donc régulier. J'ajoute que tout est conforme à la bonne politique française. Si le pape peut à Rome se passer de nos soldats, il est bon que ce soit à l'aide de l'activité et des talens d'un de nos généraux français, et s'il ne peut pas s'en passer, il est bon encore que ce soit un général français qui, à la tête des troupes pontificales, se prête à la combinaison des deux forces qui représentent l'indépendance de la papauté. J'entends dire par des amis sincères et dévoués du saint-siége qu'à Rome ce n'est pas seulement un général français qu'il faudrait; il y faudrait aussi quelques administrateurs français. Je ne sais pas jusqu'à quel point l'esprit italien et l'esprit romain accepteraient de bon cœur ces moniteurs d'administration et de comptabilité française. Ce que je sais, c'est que, si le saint-siége entrait dans cette voie de réformation volontaire, la France aurait bien tort de s'en plaindre. Si la papauté peut se passer de nous à l'aide de nous, où est le mal? Si l'administration romaine se *francise*, et par conséquent se sécularise de bonne grâce, où est le mal? N'est-ce pas là ce que nous demandons depuis 1831? Il est possible que cela se fasse un peu par pique contre la France : qu'importe? le bien n'en sera pas moins fait, et par des mains françaises.

De deux choses l'une : ou la tentative du général Lamoricière réussira, ou elle échouera. Supposons qu'elle échoue, et c'est là l'espoir malveillant de quelques personnes : cet échec ne sera pas assurément un motif pour nous retirer de Rome. Quand il sera bien prouvé qu'à cause de la difficulté des temps le pape est en ce moment impuissant à se protéger lui-même, ce ne sera pas une raison de plus pour abandonner Rome et la papauté aux chances de cette faiblesse. La république française de 1849 ne l'a point fait; aucun gouvernement français ne le fera. Il y a pour cela une raison fort simple : c'est que les embarras où se trouve le pape n'étant jamais les embarras d'un prince isolé, mais des embarras européens, il est impossible que, bon gré, mal gré, la France n'y prenne

pas part comme à toutes les grandes complications européennes. Le jour où elle voudrait s'en abstenir, elle renoncerait à être quelque chose dans le monde.

Supposons au contraire que la tentative du général Lamoricière réussisse; supposons même que l'Europe catholique parvienne à son but, qui me paraît noble et élevé, quoique difficile à atteindre, supposons qu'elle puisse créer et conserver au pape une armée indépendante et forte : en quoi cette indépendance militaire peut-elle blesser la France? Ce n'est pas assurément contre elle qu'elle est dirigée; elle en serait plus naturellement l'auxiliaire que l'adversaire, car l'indépendance du saint-siége est un des intérêts de la France en Italie. A considérer les intérêts ecclésiastiques, la France ne peut pas souhaiter que le pape soit le sujet du roi de Sardaigne ou qu'il soit l'hôte du roi de Naples, si le roi de Naples a encore une hospitalité à lui offrir. Si l'Autriche redevenait puissante en Italie, la France, à consulter l'intérêt de l'équilibre européen, ne peut pas permettre que cette prépondérance s'étende jusque sur Rome. L'expédition d'Ancône en 1832, celle de Rome en 1849, ont été faites toutes les deux pour préserver la papauté de la prépondérance de l'Autriche. On peut même dire sans paradoxe que tant qu'il y a des Autrichiens en Italie, il faut qu'il y ait aussi des Français quelque part; il faut que nous soyons au jeu, cela importe à l'honneur de la France et à l'intérêt de l'équilibre européen. Voilà pourquoi, par exemple en 1839, M. Guizot, M. le duc de Broglie, M. Thiers, M. Duchâtel, blâmaient si vivement l'évacuation d'Ancône faite par M. Molé.

Si cette indépendance du saint-siége, que nous avons soutenue en 1832 par l'occupation d'Ancône faite malgré le pape, en 1849 par l'expédition et, depuis 1849, par l'occupation de Rome, si cette indépendance, qui est pour la France une maxime d'état, est désormais assurée par une armée pontificale indépendante, de quoi la France peut-elle se plaindre? ses vœux ne sont-ils pas accomplis? Qu'il y ait une crise nouvelle en Italie, que le système des annexions continue à s'étendre, cette armée préservera Rome; si elle n'y suffit pas, notre armée lui viendra en aide, et elle s'entendra aisément avec le brave et habile général français qui commande l'armée pontificale. Notre armée à Rome est l'en-cas suprême de l'indépendance pontificale; il faut que cet en-cas soit toujours prêt.

III.

Nous avons essayé de justifier la première de nos conclusions : en Italie, la papauté a besoin de la France, à la condition que la France n'y soit pas possessionnée; en Italie, la France a besoin de la papauté indépendante, comme garantie de l'indépendance de l'église catholique. Voyons maintenant notre seconde conclusion : la réforme de l'administration pontificale est inévitable; elle se fera en dépit de toutes les répugnances.

Il m'est impossible de ne pas remarquer qu'elle est déjà commencée. Le commandement de l'armée pontificale remis au général Lamoricière; le ministère des armes confié à M. de Mérode, ce sont là des principes de réforme. Je sais que les moqueurs superficiels n'ont pas manqué en France de railler un général français transformé en soldat du pape. A Rome, au contraire, les réactionnaires du retour de Gaëte disent que, si les choses continuent à marcher comme elles font, ce ne sera plus M. Lamoricière qui sera le soldat du pape, ce sera Pie IX qui deviendra le pape du soldat. Laissons de côté ces murmures naturels de l'esprit révolutionnaire et de l'esprit réactionnaire. Il se fait en ce moment à Rome une expérience grande et décisive. En face de l'Italie nouvelle, laisser l'administration pontificale telle qu'elle était, sans lui donner une vie nouvelle, serait la plus grande des erreurs et la plus promptement punie. Mais cette vie nouvelle, où la prendre? Sera-ce dans l'imitation docile de toutes les pratiques du droit administratif moderne, dans la centralisation? Beaucoup de personnes ignorent que l'administration romaine n'a qu'un seul tort, c'est de ressembler déjà beaucoup trop à l'administration française. Elle en a tous les défauts sans en avoir les qualités. On croit que la centralisation est un instrument de gouvernement si merveilleux que quiconque s'en sert gouverne bien. On se trompe. Là comme ailleurs, l'outil dépend de l'ouvrier. Ce qui fait le mérite de l'administration française, ce sont les qualités de l'esprit et du caractère français. Au fond, la centralisation n'est que l'unité organisée du commandement; mais ce commandement a besoin d'avoir beaucoup d'activité, de justice, de probité. Quand, en 1814, l'administration française quitta Rome, la centralisation y resta comme un système commode et facile; mais elle y resta moins les qualités françaises qui la justifient, plus les défauts italiens qui la rendirent insupportable. Il y avait un vieux gouvernement pontifical créé par Sixte-Quint; c'était une administration collective et qui avait quelque chose de la polysynodie du bon abbé de Saint-Pierre. Les pouvoirs

émanaient tous du pape, mais ils étaient divisés et tempérés dans ses délégués. En 1814, toutes ces administrations collectives ne furent plus que des bureaux, et l'autorité se trouva centralisée entre les mains du cardinal secrétaire d'état.

La réforme à faire à Rome doit donc autant s'appliquer aux abus de la centralisation moderne qu'aux abus de la vieille administration romaine. Il ne s'agit pas, pour tout améliorer, de substituer l'esprit de notre siècle à l'esprit des siècles passés; cette substitution a déjà été faite et n'a pas réussi : il s'agit de reprendre dans le passé beaucoup de libertés locales, qui faisaient la vie des municipalités italiennes et que la centralisation a détruites. Il y a des personnes de très bonne foi qui s'imaginent que le remède à tous les maux de l'administration romaine est de mettre des laïques partout où il y a des prêtres. Sécularisez l'administration, et tout ira bien. On a déjà répondu que les laïques pullulent dans l'administration romaine. D'ailleurs il ne suffit pas d'être laïque pour avoir la capacité administrative : il n'est pas non plus établi par l'expérience de l'histoire que les prêtres sont incapables de gouverner. Il y a des ecclésiastiques qui ont l'esprit très séculier, je le dis en bonne part, et des laïques qui ont l'esprit très clérical. Ce n'est donc pas le laïcisme partout triomphant qui régénérera Rome, c'est le libéralisme intelligent, tel qu'il convient à l'église catholique, ce libéralisme qui sait reprendre dans le passé les vieilles traditions de la liberté et les appliquer à la société nouvelle, qui ne croit pas que tout ce qui est ancien soit mauvais, et qui ne croit pas non plus que tout ce qui est moderne soit impie. Les laïques et les prêtres ne valent point par leur habit, mais par leur esprit : c'est à l'esprit et non à la robe qu'il faut s'attacher.

Que ceux qui veulent la destruction pure et simple du grand pontificat catholique répètent à tout propos qu'il faut séculariser l'administration romaine, que c'est là le seul remède à tous les abus, je comprends parfaitement ce système; mais que ceux qui veulent maintenir la souveraineté pontificale se laissent aller à croire que le pape peut être le seul prêtre de son administration, c'est là ce que je conçois moins bien. Le jour où à Rome, de sécularisations en sécularisations, il n'y aura plus que le pape qui ne soit pas un séculier, la sécularisation de la papauté est faite. L'évêque devient prince et fonde une principauté héréditaire, s'il en a la force, ou bien Rome tombe en des mains étrangères, et le pape n'est plus qu'un curé de paroisse.

La réforme de l'administration romaine doit se faire entre ces deux écueils à éviter : un cléricanisme étroit et se tenant avec une préméditation opiniâtre hors des conditions de la société moderne;

une sécularisation excessive et rompant brusquement avec le principe même de la souveraineté pontificale. La route est difficile à suivre, et difficile surtout, si l'on veut faire d'avance un système complet de réforme. Il ne s'agit pour le moment que de considérer la marche des événemens et de pourvoir aux nécessités de chaque jour. L'appel du général de Lamoricière à Rome et la réorganisation de l'armée pontificale étaient une de ces nécessités. Il fallait avoir une force disponible contre un coup de main; cette force créée, il faut savoir s'en servir habilement, c'est-à-dire ne point provoquer mal à propos l'ennemi extérieur, et ne point non plus employer cette force nouvelle à continuer la réaction cléricale. Cette réaction a été essayée depuis dix ans comme moyen de gouvernement; elle n'a pas réussi. Qu'en peut-on attendre encore?

Rester fermement l'arme au bras en face de l'ennemi extérieur, libéraliser l'administration qui date de 1814 par les traditions de Sixte-Quint, favoriser dans les États-Romains le retour de l'esprit municipal, afin de se défendre contre l'esprit unitaire, voilà quelques-unes des pensées de prudence qui prévaudront chaque jour davantage à Rome, et qui amèneront la réforme que nous souhaitons avec d'autant plus de confiance que nous la regardons comme inévitable. La crise qui vient d'avoir lieu a été violente. La papauté temporelle n'est pourtant pas tombée du coup. C'est là le point capital. Deux choses l'ont soutenue : à Rome et sur les lieux, la présence de notre armée; en Europe, l'émotion catholique qui s'est manifestée. Cette émotion a été sincère; elle est devenue une force pour la papauté. Qu'on ne croie pas cependant à Rome que cette force extra-italienne, étant toute pontificale, soit décidée à soutenir purement et simplement la réaction cléricale des dix dernières années : elle sait bien que Rome ne peut être sauvée que par des mesures libérales, par un esprit différent de celui qui l'a perdue. C'est donc à l'esprit de 1847, à l'esprit des premiers jours de Pie IX, qu'il faudra tôt ou tard recourir. Quoiqu'on parle beaucoup de l'ingratitude et de l'oubli des peuples, et qu'il y ait lieu, je l'avoue, d'en beaucoup parler, l'Italie cependant n'a point perdu, j'en suis sûr, le souvenir des premiers jours de Pie IX, et elle n'attend pour s'en souvenir que de voir le pape en reprendre lui-même la mémoire.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LA

COMÉDIE ANGLAISE

SOUS LA RESTAURATION

II.

LES POÈTES.

I.

Au XVIIe siècle s'ouvre en Europe un genre de vie nouveau, la vie mondaine, qui bientôt prime et façonne les autres (1). C'est en France surtout et en Angleterre qu'elle paraît et qu'elle règne, pour les mêmes causes et dans le même temps.

Pour remplir les salons, il faut un certain état politique, et cet état, qui est la suprématie du roi jointe à la régularité de la police, s'établissait à la même époque des deux côtés du détroit. La police régulière met la paix entre les hommes, les tire de l'isolement et de l'indépendance féodale et campagnarde, multiplie et facilite les communications, la confiance, les réunions, les commodités et les plaisirs. La suprématie du roi institue une cour, centre des conversations, source des grâces, théâtre des jouissances et des splendeurs. Ainsi attirés l'un vers l'autre et vers le trône par la sécurité, la curiosité, l'amusement et l'intérêt, les grands seigneurs s'assemblent, et du même coup ils deviennent gens du monde et gens de cour. Ce ne sont plus les barons du siècle précédent, debout dans la haute salle,

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

armés et sombres, occupés de l'idée qu'ils pourront bien au sortir du palais se tailler en pièces, et que s'ils se frappent dans le palais, le bourreau est là pour leur couper la main et boucher les veines avec un fer rouge, sachant de plus que le roi leur fera peut-être demain trancher la tête, partant prompts à s'agenouiller pour se répandre en protestations de fidélité soumise, mais comptant tout bas les épées qui prendront leur querelle et les hommes sûrs qui font sentinelle derrière le pont-levis de leur château. Les droits, les pouvoirs, les contraintes et les attraits de la vie féodale ont disparu. Ils n'ont plus besoin que leur manoir soit une forteresse. Ils n'ont plus le plaisir d'y régner comme dans un état. Ils s'y ennuient, et ils en sortent. N'ayant plus rien à disputer au roi, ils vont chez lui. Sa cour est un salon, le plus agréable à voir et le plus utile à fréquenter. On y trouve des fêtes, des ameublemens splendides, une compagnie parée et choisie, des nouvelles et des commérages : on y rencontre des pensions, des titres, des places pour soi et pour les siens ; on s'y divertit et on y profite : c'est tout gain et tout plaisir. Les voilà donc qui vont au lever, assistent au dîner, reviennent pour le bal, s'assoient pour le jeu, sont là au coucher. Ils y font belle figure avec leurs habits demi-français, leurs perruques, leurs chapeaux chargés de plumes, leurs hauts-de-chausses en étages, leurs canons, et les larges rosettes de rubans qui couvrent leurs souliers. Les dames se fardent (1), se mettent des mouches (2), étalent des robes de satin et du velours le plus magnifique, toutes galonnées d'argent et traînantes, au-dessus desquelles paraît la blancheur de leur poitrine, dont l'éclatante nudité se continue sur toute l'épaule et jusqu'au bras. On les regarde, on salue et on approche. Le roi monte à cheval pour sa promenade à Hyde-Park ; à ses côtés courent la reine, et avec elle ses deux maîtresses, lady Castlemaine et mistress Stewart : « la reine (3) en gilet blanc galonné, en jupon court cramoisi, et coiffée *à la négligence ;* mistress Stewart avec son chapeau à cornes, sa plume rouge, ses yeux doux, son petit nez romain, sa taille parfaite. » On rentre à White-Hall, « les dames vont, viennent, causant, jouant avec leurs chapeaux et leurs plumes, les échangeant, chacune essayant tour à tour ceux des autres et riant. » En si belle compagnie la galanterie ne manque pas. « Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences, et autres menues denrées d'amour arrivent de Paris chaque semaine. » Londres fournit « des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans et belles guinées de Dieu ; les belles

(1) 1654.
(2) 1660.
(3) Pepys. 1663.

s'en accommodaient, comme si cela fût venu de plus loin. » Les intrigues trottent, Dieu sait combien et lesquelles. Naturellement aussi la conversation va son train. On développe tout haut les aventures de Mlle Warmestré la dédaigneuse, « qui, surprise apparemment pour avoir mal compté, prend la liberté d'accoucher au milieu de la cour. » On se répète tout bas les tentatives de Mlle Hobart, l'heureux malheur de Mlle Churchill, qui, étant fort laide, mais ayant eu l'esprit de tomber de cheval, toucha les yeux et le cœur du duc d'York. Le chevalier de Grammont conte au roi l'histoire de Termes ou de l'aumônier Poussatin, tout le monde quitte le bal pour venir l'écouter, et le conte fait, chacun rit à se tenir les côtes. Vous voyez que si ce monde n'est pas celui de Louis XIV, c'est néanmoins le monde, et que s'il a plus d'écume, il va du même courant. Le grand objet y est aussi de s'amuser et de paraître. On veut être homme à la mode; un habit rend célèbre : Grammont est tout désolé quand la coquinerie de son valet l'oblige à porter deux fois le même. Tel autre se pique de faire des chansons, de bien jouer de la guitare. « Russell avait un recueil de deux ou trois cents contredanses en tablature, qu'il dansait toutes à livre ouvert. » Jermyn est connu pour ses bonnes fortunes. « Un gentilhomme, dit Etheredge, doit s'habiller bien, danser bien, faire bien des armes, avoir du talent pour les lettres d'amour, une voix de chambre agréable, être très amoureux, assez discret, mais point trop constant. » Voilà déjà l'air de cour tel qu'il dura chez nous jusque sous Louis XVI. Avec de pareilles mœurs, la parole remplace l'action. La vie se passe en visites, en entretiens. L'art de causer devient le premier de tous, bien entendu qu'il s'agit de causer agréablement, pour employer une heure, sur vingt sujets en une heure, toujours en glissant, sans jamais enfoncer, de telle façon que la conversation ne soit pas un travail, mais une promenade. Au retour, elle continue par des lettres qu'on écrit le soir, par des madrigaux ou des épigrammes qu'on lira le matin, par des tragédies de salon ou des parodies de société. Ainsi naît une littérature nouvelle, œuvre et portrait du monde qui l'a pour public et pour modèle, qui en sort et y aboutit.

Encore faut-il qu'ils sachent causer, et ils commencent à l'apprendre. Une révolution s'est faite dans l'esprit comme dans les mœurs. En même temps que les situations reçoivent un nouveau tour, la pensée prend une nouvelle forme. La renaissance finit, l'âge classique s'ouvre, et l'artiste fait place à l'écrivain. L'homme revient de son premier voyage autour des choses; l'enthousiasme, le trouble de l'imagination soulevée, le fourmillement tumultueux des idées neuves, toutes les facultés qu'éveille une première découverte se sont contentées, puis affaissées. Leur aiguillon est émoussé

parce que leur œuvre est faite. Les bizarreries, les profondes percées, l'originalité sans frein, les irruptions toutes-puissantes du génie lancé au centre de la vérité à travers les extrêmes folies, tous les traits de la grande invention ont disparu. L'imagination se tempère, l'esprit se discipline : il revient sur ses pas ; il parcourt une seconde fois son domaine avec une curiosité calmée, avec une expérience acquise. Il se déjuge et se corrige. Il trouve une religion, un art, une philosophie à reformer et à réformer. Il n'est plus propre à l'intuition inspirée, mais à la décomposition régulière. Il n'a plus le sentiment ou la vue de l'ensemble; il a le tact et l'observation des parties. Il choisit et il classe, il épure et il ordonne. Il cesse d'être créateur, il devient discoureur. Il sort de l'invention, il s'assoit dans la critique. Il entre dans cet amas magnifique et confus de dogmes et de formes où l'âge précédent a entassé pêle-mêle les rêveries et les découvertes; il en retire des idées qu'il adoucit et qu'il vérifie. Il les range en longues chaînes de raisonnemens aisés, qui descendent anneau par anneau jusqu'à l'intelligence du public. Il les exprime en mots exacts, qui offrent leur série graduée, échelons par échelons, à la réflexion du public. Il institue dans tout le champ de la pensée une suite de compartimens et un réseau de routes qui, empêchant toute erreur et tout écart, mènent insensiblement tout esprit vers tout objet. Il atteint la clarté, la commodité, l'agrément. Et le monde l'y aide. Les circonstances rencontrées achèvent la révolution naturelle. Le goût change par sa propre pente, mais aussi par l'ascendant de la cour. Quand la conversation devient la première affaire de la vie, elle façonne le style à son image et selon ses besoins. Elle en chasse les écarts, les images excessives, les cris passionnés, toutes les allures décousues et violentes. On ne peut pas crier, gesticuler, rêver tout haut dans un salon : on s'y contient; les gens s'y critiquent et s'y observent; le temps s'y passe à conter et à discuter; il y faut des expressions nettes et un langage exact, des raisonnemens clairs et suivis; sinon, on ne peut s'escarmoucher ni s'entendre. Le style correct, la bonne langue, le discours y naissent d'eux-mêmes, et ils s'y perfectionnent bien vite, car le raffinement est le but de la vie mondaine; on s'étudie à rendre toutes choses plus jolies et plus commodes, les meubles comme les mots, les périodes comme les ajustemens. L'art et l'artifice y sont la grande marque. On se pique de savoir parfaitement sa langue, de ne jamais manquer au sens exact des termes, d'écarter les expressions roturières, d'aligner les antithèses, d'employer les développemens, de pratiquer la rhétorique. Rien de plus fort que le contraste des conversations de Shakspeare et de Fletcher, mises en regard de celles de Wycherley et de Congreve. Chez Shaks-

peare, les entretiens ressemblent à des assauts; vous croiriez voir des artistes qui s'escriment de mots et de gestes dans une salle d'armes. Ils bouffonnent, ils chantent, ils songent tout haut, ils éclatent en rires, en calembours, en paroles de poissarde et de poète, en bizarreries recherchées; ils ont le goût des choses saugrenues, éclatantes; tel danse en parlant; volontiers ils marcheraient sur leurs mains; il n'y a pas un grain de calcul et il y a plus de trois grains de folie dans leurs têtes. Ici les gens sont posés; ils dissertent ou disputent; le raisonnement est le fond de leur style; ils sont écrivains si bien qu'ils le sont trop, et qu'on voit à travers eux l'auteur occupé à combiner des phrases. Ils arrangent des portraits, ils redoublent des comparaisons ingénieuses, ils balancent des périodes symétriques. Tel personnage débite une satire, tel autre compose un petit essai de morale. On tirerait des comédies du temps un volume de sentences; elles sont pleines de morceaux littéraires qui annoncent déjà le *Spectator*. Ils recherchent l'expression adroite et heureuse, ils habillent les choses hasardées avec des mots convenables, ils glissent prestement sur la glace fragile des bienséances et la rayent sans la briser. Je vois des gentilshommes, assis sur des fauteuils dorés, fort calmes d'esprit, fort étudiés dans leurs paroles, observateurs froids, sceptiques diserts, experts en matière de façons, amateurs d'élégance, curieux du beau langage autant par vanité que par goût, et qui, occupés à discourir entre un compliment et une révérence, n'oublieront pas plus leur bon style que leurs gants fins ou leur chapeau.

Ce sont là les mœurs oratoires et polies qui peu à peu, à travers l'orgie, percent et prennent l'ascendant. Insensiblement le courant se nettoie et marque sa voie, comme il arrive à un fleuve qui, entrant violemment dans un nouveau lit, clapote d'abord dans une tempête de bourbe, puis pousse en avant ses eaux encore fangeuses, qui par degrés vont s'épurer. Ces débauchés tâchent d'être gens du monde, y réussissent parfois. Wycherley écrit bien, très clairement, sans la moindre trace d'euphémisme, presque à la française. Son Dapperwitt dit de Lucy, en périodes balancées : « Elle est belle sans affectation, folâtre sans grossièreté, amoureuse sans impertinence. » Au besoin Wycherley est ingénieux, ses *gentlemen* échangent des comparaisons heureuses. « Les maîtresses, dit l'un, sont comme les livres : si vous vous y appliquez trop, ils vous alourdissent, et vous rendent impropre au monde; mais si vous en usez avec discrétion, vous n'en êtes que plus propre à la conversation. — Oui, dit un autre, une maîtresse devrait être comme une petite retraite à la campagne, près de la ville, non pour y demeurer constamment, mais pour y passer la nuit de temps en temps. Et vite dehors, afin

de mieux goûter la ville au retour ! » Ces gens font du style, et même à contre-temps, en dépit de la situation ou de la condition des personnages. Un cordonnier dit dans Etheredge : « Il n'y a personne dans la ville qui vive plus en gentilhomme que moi avec sa femme. Je ne m'inquiète jamais de ses sorties, elle ne s'informe jamais des miennes; nous nous parlons civilement et nous nous haïssons cordialement. » L'art est parfait dans ce petit discours : tout y est, jusqu'à l'antithèse symétrique de mots, d'idées et de sons; quel beau diseur que ce cordonnier satirique !—Après la satire, le madrigal. Tel personnage, au beau milieu du dialogue et en pleine prose, décrit « de jolies lèvres boudeuses avec une petite moiteur qui s'y pose, pareilles à une rose de Provins fraîche sur la branche, avant que le soleil du matin en ait séché toute la rosée. » Ne voilà-t-il pas les gracieuses galanteries de la cour? Rochester lui-même parfois en rencontre. Deux ou trois de ses chansons sont encore dans les recueils expurgés à l'usage des jeunes filles pudiques. Ils ont beau polissonner de fait, à chaque instant il faut qu'ils complimentent et saluent; devant les femmes qu'ils veulent séduire, ils sont bien obligés de roucouler des tendresses et des fadeurs; s'ils n'ont plus qu'un frein, l'obligation de paraître bien élevés, ce frein les retient encore. Rochester est correct même au milieu de ses immondices; il ne dit d'ordures que dans le style habile et solide de Boileau. Tous ces viveurs veulent être gens d'esprit et du monde. Sir Charles Sedley se ruine et se salit, mais Charles II l'appelle « le vice-roi d'Apollon, » Buckingham exalte « la magie de son style. » Il est le plus charmant, le plus recherché des causeurs; il fait des mots, et aussi des vers, toujours agréables, quelquefois délicats; il manie avec dextérité le joli jargon mythologique; il insinue en légères chansons coulantes toutes ces douceurs un peu apprêtées qui sont comme les friandises des salons. « Ma passion, dit-il à Chloris, croissait avec votre beauté, et l'Amour à mon cœur, pendant que sa mère vous favorisait, lançait un nouveau dard de flamme. » Puis il ajoute en manière de chute : « Ils employaient tout leur art amoureux, lui pour faire un amant, elle pour faire une beauté. »

Il n'y a point du tout d'amour dans ces gentillesses; on les accepte comme on les offre, — avec un sourire; elles font partie du langage obligé, des petits soins que les cavaliers rendent aux dames : j'imagine qu'on les envoyait le matin avec le bouquet ou la boîte de cédrats confits. Roscommon compose une pièce sur un petit chien mort, sur le rhume d'une jeune fille; ce méchant rhume l'empêche de chanter : maudit hiver! Et là-dessus il prend l'hiver à partie, l'apostrophe longuement. Vous reconnaissez les amusemens

littéraires de la vie mondaine. On y prend tout légèrement, gaiement, l'amour d'abord, et aussi le danger. La veille d'une bataille navale, Dorset, en mer, au roulis du vaisseau, adresse aux dames une chanson célèbre. Rien n'y est sérieux, ni le sentiment ni l'esprit; ce sont des couplets qu'on fredonne en passant; il en part un éclair de gaieté; un instant après, on n'y pense plus. « Surtout, leur dit Dorset, pas d'inconstance! Nous en avons assez ici en mer.» Et ailleurs : « Si les Hollandais savaient notre état, ils arriveraient bien vite; quelle résistance leur feraient des gens qui ont laissé leurs cœurs au logis? » Puis viennent des plaisanteries trop anglaises : « Ne nous croyez pas infidèles si nous ne vous écrivons point à chaque poste. Nos larmes prendront une voie plus courte; la marée vous les apportera deux fois par jour. » Voilà des larmes qui ne sont guère tristes; la dame les regarde comme l'amant les verse, de bonne humeur, en un lieu agréable (il s'en doute et l'écrit), offrant sa main blanche à un autre qui la baise, et se donnant une contenance avec le froufrou de son éventail. Dorset ne s'en afflige guère, continue à jouer avec la poésie, sans excès ni assiduité, au courant de la plume, écrivant aujourd'hui un couplet contre Dorinda, demain une satire contre M. Howard, toujours facilement et sans étude, en véritable gentilhomme. Il est comte, chambellan, riche, pensionne et patronne les poètes comme il ferait des coquettes, c'est-à-dire pour se divertir sans s'attacher. Le duc de Buckingham fait la même chose et le contraire, caresse l'un, parodie l'autre, est adulé, moqué, et finit par attraper son portrait, qui est un chef-d'œuvre, mais point flatté, de la main de Dryden. On a vu en France ces passe-temps et ces tracasseries; on trouve ici les mêmes façons et la même littérature, parce qu'on y rencontre la même société et le même esprit.

Entre ces poètes, au premier rang, est Edmund Waller, qui vécut et écrivit ainsi jusqu'à quatre-vingt-deux ans : homme d'esprit et à la mode, bien élevé, familier dès l'abord avec les grands, ayant du tact et de la prévoyance, prompt aux reparties, difficile à décontenancer, du reste personnel, de sensibilité médiocre, ayant changé plusieurs fois de parti, et portant fort bien le souvenir de ses volte-faces; bref, le véritable modèle du mondain et du courtisan. C'est lui qui, ayant loué Cromwell, puis Charles II, mais celui-ci moins bien que l'autre, répondait pour s'excuser : « Les poètes, sire, réussissent mieux dans la fiction que dans la vérité. » Dans cette sorte de vie, les trois quarts des vers sont de circonstance : ils font la menue monnaie de la conversation ou de la flatterie; ils ressemblent aux petits événemens et aux petits sentimens d'où ils sont nés. Telle pièce est sur le thé, telle autre sur un portrait de la reine : il faut bien faire sa cour; d'ailleurs « sa majesté a commandé les

vers. » Une dame lui fait cadeau d'une plume d'argent, vite un remerciement rimé; une autre peut dormir à volonté, vite un couplet enjoué; un faux bruit se répand qu'elle vient de se faire peindre, vite des stances sur cette grosse affaire. Un peu plus loin, il y aura des vers à la comtesse de Carlisle sur sa chambre, des condoléances à lord Northumberland sur la mort de sa femme, un joli mot sur une dame qui a été pressée dans la foule, une réponse, couplet pour couplet, à des vers de sir John Suckling. Il prend au vol les frivolités, les nouvelles, les bienséances, et la poésie n'est qu'une conversation écrite, j'entends la conversation qu'on fait au bal, quand on parle pour parler, en relevant une boucle de perruque ou en tortillant un gant glacé. La galanterie, comme il convient, en a la plus grande part, et on se doute bien que l'amour n'y est pas trop sincère. Au fond, Waller soupire avec réflexion (Sacharissa avait une belle dot), à tout le moins par convenance; ce qu'il y a de plus visible dans ses poèmes tendres, c'est qu'il souhaite écrire coulamment et bien rimer. Il est affecté, il exagère, il fait de l'esprit, il est auteur. Il s'adresse à la suivante, « sa compagne de servage, » n'osant s'adresser à Sacharissa elle-même. « Ainsi, dans les nations qui adorent le soleil, un Persan modeste, un Maure aux yeux affaiblis n'ose point élever ses regards éblouis au-delà du nuage doré qui, sous la lumière du dieu triomphant, orne le ciel oriental, et honoré de ses rayons, dépasse en splendeur tout le reste. » Bonne comparaison! Voilà une révérence bien faite : j'espère que Sacharissa répond par une révérence aussi correcte. Ses désespoirs sont du même goût; il perce de ses cris les allées de Penshurst, « raconte sa flamme aux hêtres, » et les hêtres bien appris « inclinent leurs têtes par compassion. » Il est probable que dans ces promenades douloureuses son plus grand soin était de ne pas mouiller ses souliers à talons. Ces transports d'amour amènent les machines classiques, Apollon, les Muses; Apollon est fâché qu'on maltraite un de ses serviteurs, lui dit de s'en aller, et il s'en va en effet, disant à Sacharissa qu'elle est plus dure qu'un chêne, et que certainement elle est née d'un rocher.

Ce qu'il y a de bien réel en tout cela, c'est la sensualité, non pas ardente, mais leste et gaie; il y a telle pièce *sur une chute* qu'un abbé de cour sous Louis XV eût pu écrire : « Ne rougissez pas, belle, ne prenez pas l'air sévère; que pouvait faire l'amant, hélas! sinon fléchir quand tout son ciel sur lui s'appuyait? Son tort unique, s'il en eut un, fut de vous laisser vous relever trop tôt. » D'autres mots se sentent de l'entourage et ne sont point assez polis. « Amoret, s'écrie-t-il, vous aussi douce, aussi bonne que le mets le plus délicieux, qui, à peine goûté, verse dans le cœur la vie et la joie... » Je ne serais pas satisfait, si j'étais femme, d'être comparée à un

beefsteak, même appétissant; je n'aimerais pas davantage à me voir, comme Sacharissa, mise au niveau du bon vin qui porte à la tête : c'est trop d'honneur pour le porto et pour la viande. Le fond anglais perçait ici et ailleurs; par exemple, la belle Sacharissa, qui n'était plus belle, ayant demandé à Waller s'il ferait encore des vers pour elle : « Oui, madame, répondit-il, quand vous serez aussi jeune et aussi belle qu'autrefois. » Voilà de quoi scandaliser un Français. Néanmoins Waller est d'ordinaire aimable; une sorte de lumière riante flotte comme une gaze autour de ses vers; il est toujours élégant, souvent gracieux. Cette grâce est comme le parfum qui s'exhale du monde; les fraîches toilettes, les salons parés, l'abondance et la recherche de toutes les commodités délicates mettent dans l'âme une sorte de douceur qui se répand au dehors en complaisances et en sourires; Waller en a, et des plus caressans, à propos d'un bouton, d'une ceinture, d'une rose. Ces sortes de bouquets conviennent à sa main et à son art. Il y a une galanterie exquise dans ses stances à la petite lady Lucy Sidney sur son âge. Et quoi de plus attrayant pour un homme de salon que ce frais bouton de jeunesse encore fermé, mais qui déjà rougit et va s'ouvrir? « Pourtant, charmante fleur, ne dédaignez pas cet âge que vous allez connaître si tôt; le matin rose laisse sa lumière se perdre dans l'éclat plus riche du midi. » Tous ses vers coulent avec une harmonie, une limpidité, une aisance continues, sans que jamais la voix s'élève, ou détonne, ou éclate, ou manque au juste accent, sinon par l'affectation mondaine qui altère uniformément tous les tons pour les assouplir. Sa poésie ressemble à une de ces jolies femmes maniérées, attifées, occupées à pencher la tête, à murmurer d'une voix flûtée des choses communes qu'elles ne pensent guère, agréables pourtant dans leur parure trop enrubannée, et qui plairaient tout à fait si elles ne songeaient pas à plaire toujours.

Ce n'est pas qu'ils ne puissent toucher les sujets graves; mais ils les touchent à leur façon, sans sérieux ni profondeur. Ce qui manque le plus à l'homme de cour, c'est l'émotion vraie de l'idée inventée et personnelle. Ce qui intéresse le plus l'homme de cour, c'est la justesse de la décoration et la perfection de l'apparence extérieure. Ils s'attachent médiocrement au fond, et beaucoup à la forme. En effet, c'est la forme qu'ils prennent pour sujet dans presque toutes leurs poésies sérieuses; ils sont critiques, ils posent des préceptes, ils font des *arts poétiques*. Denham, puis Roscommon, dans un poème complet, enseignent l'art de bien traduire les vers. Le duc de Buckingham versifie un *Essai sur la poésie* et un *Essai sur la satire*. Dryden est au premier rang parmi ces pédagogues. Comme Dryden encore, ils se font traducteurs, amplificateurs. Roscommon traduit l'*Art poétique* d'Horace, Waller le pre-

mier acte de *Pompée*, Denham des fragmens d'Homère, de Virgile, un poème italien sur *la justice* et *la tempérance*. Rochester compose un poème sur *l'homme* dans le goût de Boileau, une épître sur *le rien*; Waller, l'amoureux, fabrique un poème didactique sur *la crainte de Dieu*, un autre en six chants sur *l'amour divin*. Ce sont des exercices de style. Ces gens prennent une thèse de théologie, un lieu-commun de philosophie, un précepte de poésie, et le développent en prose mesurée, munie de rimes; ils n'inventent rien, ne sentent pas grand'chose, et ne s'occupent qu'à faire de bons raisonnemens avec des métaphores classiques, en termes nobles, sur un patron convenu. La plupart des vers consistent en deux substantifs munis de leurs épithètes et liés par un verbe, à la façon des vers latins de collége. L'épithète est bonne; il a fallu feuilleter le *Gradus* pour la trouver, ou, comme dit Boileau, emporter le vers inachevé dans sa tête, et rêver une heure en plein champ, jusqu'à ce que au coin d'un bois on ait trouvé le mot qui avait fui. — Je bâille, mais j'applaudis. C'est à ce prix qu'une génération finit par former le style soutenu qui est nécessaire pour porter, publier et prouver les grandes choses. En attendant, avec leur diction ornée, officielle, et leurs pensées d'emprunt, ils sont comme des chambellans brodés, compassés, qui assistent à un mariage royal ou à un baptême auguste l'esprit vide, l'air grave, admirables de dignité et de manières, ayant la correction et les idées d'un mannequin.

Un d'eux (Dryden toujours à part) s'est élevé jusqu'au talent, sir John Denham, secrétaire de Charles Ier, employé aux affaires publiques, qui, après une jeunesse dissolue, revint aux habitudes graves, et laissant derrière lui des chansons satiriques et des polissonneries de parti, atteignit dans un âge plus mûr le haut style oratoire. Son meilleur poème, *Cooper's Hill*, est la description d'une colline et de ses alentours, jointe aux souvenirs historiques que sa vue réveille et aux réflexions morales que son aspect peut suggérer. Tous ces sujets sont appropriés à la noblesse et aux limites de l'esprit classique, et, déployant ses forces sans révéler ses faiblesses, le poète peut ainsi ne dire que ce que ses yeux ont vu et ce que son âme a pensé. Le beau langage rencontre alors toute sa beauté, parce qu'il est sincère. On a du plaisir à suivre le déroulement régulier de ces phrases abondantes où les idées opposées et redoublées atteignent pour la première fois leur assiette définitive et leur clarté complète, où la symétrie ne fait que préciser le raisonnement, où le développement ne fait qu'achever la pensée, sans que jamais l'antithèse et la répétition y apportent leurs badinages et leurs afféteries, où la musique des vers, ajoutant l'ampleur du son à la plénitude du sens, conduit le cortége des idées sans effort et sans désordre sur un rhythme approprié à leur bel ordre et à leur mouvement. L'agré-

ment se joint à la solidité; l'auteur de *Cooper's Hill* sait plaire autant qu'imposer. Son poème est comme un parc monarchique, digne et nivelé sans doute, mais arrangé pour le plaisir des yeux et rempli de points de vue choisis. Il nous promène en détours aisés à travers une multitude d'idées variées. Il rencontre ici une montagne, là-bas un souvenir des nymphes, souvenir classique qui ressemble à un portique de statues, plus loin le large cours d'un fleuve, et à côté les débris d'une abbaye : chaque page du poème est comme une allée distincte qui a sa perspective distincte. Un peu après, la pensée se reporte vers les superstitions du moyen âge ignorant et vers les excès de la révolution récente; puis vient l'idée d'une chasse royale, on voit le cerf inquiet arrêté au milieu du feuillage. « Il se rappelle sa force, puis sa vitesse; ses pieds ailés, puis sa tête armée, les uns pour fuir son destin, l'autre pour l'affronter. » Il fuit pourtant, et les chiens aboyans le pressent. Ce sont là les spectacles nobles et la diversité étudiée des promenades aristocratiques. Chaque objet d'ailleurs reçoit ici, comme en une résidence royale, tout l'ornement qu'on peut lui donner; les épithètes d'embellissement viennent recouvrir les substantifs trop maigres; les décorations de l'art transforment la vulgarité de la nature; les vaisseaux sont des « tours flottantes; » la Tamise est la fille bien-aimée de l'Océan; la montagne cache sa tête altière au sein des nues, pendant qu'un manteau de verdure flotte sur ses épaules et sur ses flancs. Entre les diverses sortes d'imaginations, il y en a une monarchique, toute pleine de cérémonies officielles et magnifiques, de gestes contenus et d'apparat, de figures correctes et commandantes, uniforme et imposante comme l'ameublement d'un palais: c'est d'elle que les classiques et Denham tirent toutes leurs couleurs poétiques; les objets, les événemens, prennent sa teinte, parce qu'ils sont contraints de la traverser. Ici les objets et les événemens sont contraints de traverser encore autre chose. Denham n'est pas seulement courtisan, il est Anglais, c'est-à-dire préoccupé d'émotions morales. Souvent il quitte son paysage pour entrer dans quelque réflexion grave; la politique, la religion, viennent déranger le plaisir de ses yeux; à propos d'une colline ou d'une forêt, il médite sur l'homme; le dehors le ramène au dedans, et l'impression des sens à la contemplation de l'âme. Les gens de cette race sont par nature et par habitude des hommes intérieurs. Lorsqu'il voit la Tamise se jeter dans la mer, il la compare « à la vie mortelle qui court à la rencontre de l'éternité. » Le front d'une montagne battue par les tempêtes lui rappelle « la commune destinée de tout ce qui est haut et grand. » Le cours du fleuve lui suggère des idées de réformation intérieure. « Ah! si ma vie pouvait couler comme ton onde, si je pouvais prendre ton cours pour modèle, comme je l'ai pris pour sujet, limpide, quoique profond, doux

et non endormi, puissant sans fureur, plein sans débordemens! » Il y a dans ces âmes un fonds indestructible d'instincts moraux et de mélancolie grandiose, et c'en est la plus grande marque que de retrouver ce fonds à la cour de Charles II.

Ce ne sont là pourtant que des percées rares, et comme des affleuremens de la roche primitive. Les habitudes mondaines font une couche épaisse qui partout la recouvre ici. Les mœurs, la conversation, le style, le théâtre, le goût, tout est français ou tâche de l'être; ils nous imitent comme ils peuvent et vont se former en France. Beaucoup de cavaliers y vinrent, chassés par Cromwell. Denham, Waller, Roscommon et Rochester y résidèrent; la duchesse de Newcastle, poète du temps, se maria à Paris; le duc de Buckingham fit une campagne sous Turenne; Wycherley fut envoyé en France par son père, qui voulait le dérober à la contagion des opinions puritaines; Van Brugh, un des meilleurs comiques, alla s'y polir. Les deux cours étaient alliées presque toujours de fait et toujours de cœur, par la communauté d'intérêts et de principes religieux et monarchiques; Charles II recevait de Louis XIV une pension, une maîtresse, des conseils et des exemples; les seigneurs suivaient le prince, et la France était le modèle de la cour. Sa littérature et ses mœurs, les plus belles de l'âge classique, faisaient la mode. On voit dans les écrits anglais que les auteurs français sont leurs maîtres, et entre les mains de tous les gens bien élevés. On consulte Bossu, on traduit Corneille, on imite Molière, on respecte Boileau. Cela va si loin, que les plus galans tâchent d'être tout à fait Français, de mêler dans toutes leurs phrases des bribes de phrases françaises. « Parler en bon anglais, dit Wycherley, est maintenant une marque de mauvaise éducation, comme écrire en bon anglais, avoir le sens droit ou la main brave. » Ces fats (1) sont complimenteurs, toujours poudrés, parfumés, « éminens pour être bien gantés. » Ils affectent la délicatesse, font les dégoûtés, trouvent les Anglais brutaux, tristes et raides, essaient d'être évaporés, étourdis, rient, bavardent à tort et à travers, et mettent la gloire de l'homme dans la perfection de la perruque et des saluts. Le théâtre, qui raille ces imitateurs, est imitateur à leur manière. La comédie française devient un modèle comme la politesse française. On les copie l'une et l'autre en les altérant, sans les égaler, car la France monarchique et classique se trouve entre toutes les nations la mieux disposée par ses instincts et sa constitution pour les façons de la vie mondaine et les œuvres de l'esprit oratoire. L'Angleterre la suit dans cette voie, emportée par le courant universel du siècle, mais à distance, et tirée de côté par ses inclinations nationales. C'est cette direction commune et cette

(1) Etheredge dans *Sir Fopling Flutter*, Wycherley dans *Monsieur de Paris*.

déviation particulière que le monde et sa poésie ont annoncées, que le théâtre et ses personnages vont manifester.

II.

Quatre écrivains principaux établissent cette comédie : Wycherley, Congreve, Van Brugh, Farquhar (1), — le premier grossier et dans la première irruption du vice, les autres plus rassis, ayant le goût de l'urbanité plutôt que du libertinage, tous du reste hommes du monde et se piquant de savoir vivre, de passer leur temps à la cour ou dans les belles compagnies, d'avoir les goûts et la carrière des nobles. « Je ne suis pas un écrivain, disait Congreve à Voltaire, je suis un *gentleman.* » En effet, dit Pope, « il vécut plus comme un homme de qualité que comme un homme de lettres, fut célèbre pour ses bonnes fortunes, et passa ses dernières années dans la maison de la duchesse de Marlborough. » On a vu que Wycherley, sous Charles II, était un des courtisans les plus à la mode. Il servit à l'armée quelque temps, comme aussi Van Brugh et Farquhar ; rien de plus galant que le nom « de capitaine » qu'ils prenaient, les récits militaires qu'ils rapportaient, et la plume qu'ils mettaient à leur chapeau. Ils écrivirent tous des comédies du même genre, mondain et classique, composées d'actions probables, telles que nous en voyons autour de nous et tous les jours, de personnages bien élevés, tels qu'on en rencontre ordinairement dans un salon, de conversations correctes ou élégantes, telles que les gens bien élevés peuvent en tenir. Ce théâtre, dépourvu de poésie, de fantaisie et d'aventures, imitatif et discoureur, se forme en même temps que celui de Molière, par les mêmes causes, et d'après lui, en sorte que, pour le comprendre, c'est à celui de Molière qu'il faut le comparer.

« Molière n'est d'aucune nation, disait un grand acteur anglais ; un jour le dieu de la comédie, ayant voulu écrire, se fit homme, et par hasard tomba en France. » Je le veux bien ; mais en devenant homme il se trouva du même coup homme du XVIIe siècle et Français, et c'est pour cela qu'il fut le dieu de la comédie. « Divertir les honnêtes gens, disait Molière, quelle entreprise étrange ! » Il n'y a que l'art français et du XVIIe siècle qui pouvait y réussir, car il consiste à conduire aux idées générales par un chemin agréable, et le goût de ces idées est, comme l'habitude de ce chemin, la marque propre des honnêtes gens. Molière, comme Racine, développe et compose. Ouvrez la première venue de ses pièces à la première scène venue ; au bout de trois réponses, vous êtes entraîné ou plutôt emmené. La seconde continue la première, la troisième achève

(1) De 1672 à 1726.

la seconde, la quatrième complète le tout; un courant s'est formé qui me porte, m'emporte et ne me lâche plus. Nul arrêt, nul écart: point de hors-d'œuvre qui vienne me distraire. Pour empêcher les échappées de l'esprit distrait, un personnage secondaire, le laquais, la suivante, l'épouse, viennent couplet par couplet doubler en style différent la réponse du principal personnage, et à force de symétrie et de contraste me maintenir dans la voie tracée. Arrivés au terme, un second courant nous prend et fait de même. Il est composé comme le premier et en vue du premier. Il le rend visible par son opposition ou le fortifie par sa ressemblance. Ici les valets répètent la dispute, puis la réconciliation des maîtres. Là-bas Alceste, tiré d'un côté pendant trois pages par la colère, est ramené du côté contraire et pendant trois pages par l'amour. Plus loin, les fournisseurs, les professeurs, les proches, les domestiques se relaient scène sur scène pour mieux mettre en lumière les prétentions et la duperie de M. Jourdain. Chaque scène, chaque acte relève, termine ou prépare l'autre. Tout est lié et tout est simple; l'action marche et ne marche que pour porter l'idée; nulle complication, point d'incidens. Un événement comique suffit à la fable. Une douzaine de conversations composent *le Misanthrope*. La même situation cinq ou six fois renouvelée est toute *l'École des Femmes*. Ces pièces sont « faites avec rien. » Elles n'ont pas besoin d'événemens, elles se trouvent au large dans l'enceinte d'une chambre et d'une journée, sans coups de main, sans décoration, avec une tapisserie et quatre fauteuils. Ce peu de matière laisse l'idée percer plus nettement et plus vite; en effet, tout leur objet est de mettre cette idée en lumière : la simplicité du sujet, le progrès de l'action, la liaison des scènes, tout aboutit là. A chaque pas, la clarté croît, l'impression s'approfondit, le vice fait saillie, le ridicule s'amoncelle, jusqu'à ce que sous ces sollicitations appropriées et combinées le rire parte et fasse éclat. Et ce rire n'est pas une simple convulsion de gaieté physique; un jugement l'a provoqué. L'écrivain est un philosophe qui nous fait toucher dans un exemple particulier une vérité universelle. Nous comprenons par lui, comme par La Bruyère ou Nicole, la force de la prévention, l'entêtement du système, l'aveuglement de l'amour. Les couplets de son dialogue, comme les argumens de leurs traités, ne sont que les preuves suivies et la justification logique d'une conclusion préconçue. Nous philosophons avec lui sur l'homme, et nous pensons parce qu'il a pensé. Et il n'a pensé ainsi qu'à titre de Français, pour un auditoire de Français gens du monde. Nous goûtons chez lui notre plaisir national. Notre esprit fin et ordonnateur, le plus exact à saisir la filiation des idées, le plus prompt à dégager les idées de leur matière, le plus curieux d'idées nettes et accessibles, trouve ici son aliment avec son image. Aucun de ceux qui ont voulu nous montrer

l'homme ne nous ont conduits par une voie plus droite et plus commode vers un portrait mieux éclairé et plus parlant.

J'ajoute : vers un portrait plus agréable, et c'est là le grand talent comique ; il consiste à effacer l'odieux, et remarquez que dans le monde l'odieux foisonne ! Sitôt que vous voulez le peindre avec vérité, en philosophe, vous rencontrez le vice, l'injustice et l'indignation ; le divertissement périt sous la colère et la morale. Regardez au fond du *Tartufe*, un sale cuistre, un paillard rougeaud de sacristie qui, faufilé dans une honnête et délicate famille, veut chasser le fils, épouser la fille, suborner la femme, ruiner et emprisonner le père, il y réussit presque, non par des ruses fines, mais avec des momeries de carrefour et par l'audace brutale de son tempérament de cocher : quoi de plus repoussant ? Et comment tirer de l'amusement d'une telle matière, où Beaumarchais et La Bruyère vont échouer ? Pareillement, dans *le Misanthrope*, le spectacle d'un honnête homme loyalement sincère, profondément amoureux, que sa vertu finit par combler de ridicules et chasser du monde, n'est-il pas triste à voir ? Rousseau s'est irrité qu'on y ait ri, et si nous regardions la chose, non dans Molière, mais en elle-même, nous y trouverions de quoi révolter notre générosité native. Parcourez les autres sujets : c'est George Dandin qu'on mystifie, Géronte qu'on bat, Arnolphe qu'on dupe, Harpagon qu'on vole, Sganarelle qu'on marie, des filles qu'on séduit, des maladroits qu'on rosse, des niais qu'on fait financer. Il y a des douleurs en tout cela, et très grandes ; bien des gens ont plus d'envie d'en pleurer que d'en rire : Arnolphe, Dandin, Harpagon, approchent de bien près des personnages tragiques, et quand on les regarde dans le monde, non au théâtre, on n'est pas disposé au sarcasme, mais à la pitié. Faites-vous décrire les originaux d'après lesquels Molière compose ses médecins. Allez voir cet expérimentateur hasardeux qui, dans l'intérêt de la science, essaie une nouvelle scie ou inocule un virus ; pensez aux longues nuits d'hôpital, au patient have qu'on porte sur un matelas vers la table d'opérations et qui étend la jambe, ou bien encore au grabat du paysan, dans la chaumière humide où suffoque la vieille mère hydropique (1), pendant que ses enfans comptent, en grommelant, les écus qu'elle a déjà coûtés. Vous en sortez le cœur gros, tout gonflé par le sentiment de la misère humaine ; vous découvrez que la vie, vue de près et face à face, est un amas de crudités triviales et de passions douloureuses ; vous êtes tenté, si vous voulez la peindre, d'entrer dans la fange lugubre où bâtit Shakspeare ; vous n'y voyez d'autre poésie que l'audacieuse logique qui, dans ce pêle-mêle, dégage les forces maîtresses,

(1) *Médecin malgré lui.*

ou l'illumination du génie qui flamboie sur le fourmillement et sur les chutes de tant de malheureux salis et meurtris. Comme tout change aux mains de mon léger Français! comme toute laideur s'efface! comme il est amusant le spectacle que Molière vient d'arranger pour lui! comme nous savons gré au grand artiste d'avoir si bien transformé les choses! Enfin nous avons un monde riant, en peinture il est vrai; on ne peut l'avoir autrement, mais nous l'avons. Qu'il est doux d'oublier la vérité! quel art que celui qui nous dérobe à nous-mêmes! quelle perspective que celle qui transforme en grimaces comiques les contorsions de la souffrance! La gaieté est venue; c'est le plus clair de notre avoir à nous gens de France : les soldats de Villars dansaient pour oublier qu'ils n'avaient plus de pain. De tous les avoirs, c'est aussi le meilleur. Celui-ci ne détruit pas la pensée, il la recouvre. Chez Molière, la vérité est au fond, mais elle est cachée; il a entendu les sanglots de la tragédie humaine, mais il aime mieux ne pas leur faire écho. C'est bien assez de sentir nos plaies; n'allons pas les revoir au théâtre. La philosophie, qui nous les montre, nous conseille de n'y pas trop penser. Égayons notre condition, comme une chambre de malade, de conversation libre et de bonne plaisanterie. Affublons Tartufe, Harpagon, les médecins, de gros ridicules; le ridicule fera oublier le vice : ils feront plaisir au lieu de faire horreur. Qu'Alceste soit bourru et maladroit, cela est vrai d'abord, nos plus vaillantes vertus ne sont que les heurts d'un tempérament mal ajusté aux circonstances; mais par surcroît cela sera agréable. Ses mésaventures ne seront plus le martyre de la justice, mais les désagrémens d'un caractère grognon. Quant aux mystifications des maris, des tuteurs et des pères, j'imagine que vous n'y voyez point d'attaques en règle contre la société ou la morale. Ce soir, nous nous divertissons, rien de plus. Les lavemens et les coups de bâton, les mascarades et les ballets montrent qu'il s'agit de bouffonneries. Ne craignez pas de voir la philosophie périr sous les pantalonnades; elle subsiste même dans *le Mariage forcé*, même dans *le Malade imaginaire*. Le propre du Français et de l'homme du monde est d'envelopper tout, même le sérieux, sous le rire. Quand il pense, il ne veut pas en avoir l'air; il reste, aux plus violens momens, maître de maison, hôte aimable; il vous fait les honneurs de sa réflexion ou de sa souffrance. Mirabeau à l'agonie disait en souriant à un de ses amis : « Approchez donc, monsieur l'amateur des belles morts, vous verrez la mienne! » C'est dans ce style que nous causons quand nous nous montrons la vie; il n'y a pas d'autre nation où l'on sache philosopher lestement et mourir avec bon goût.

C'est pour cela qu'il n'y en a pas d'autre où la comédie, en res-

tant comique, offre une morale; Molière est le seul qui nous donne des modèles sans tomber dans la pédanterie, sans toucher au tragique, sans entrer dans la solennité. Ce modèle est « l'honnête homme, » comme on disait alors, Philinte, Ariste, Clitandre, Éraste (1); il n'y en a point d'autre qui puisse nous instruire et en même temps nous amuser. Son esprit est un fonds de réflexion, mais cultivé par le monde. Son caractère est un fonds d'honnêteté, mais accommodé au monde. Vous pouvez l'imiter sans manquer à la raison ni au devoir; ce n'est ni un freluquet ni un viveur. Vous pouvez l'imiter sans négliger vos intérêts et sans encourir le ridicule; ce n'est ni un niais ni un malappris. Il a lu et comprend le jargon de Trissotin et de M. Lycidas, mais c'est pour les percer à jour, les battre avec leurs règles et égayer à leurs dépens toute la galerie. Il disserte même de morale, même de religion, mais en style si naturel, en preuves si claires, avec une chaleur si vraie, qu'il intéresse les femmes et que les plus mondains l'écoutent. Il connaît l'homme et il en raisonne, mais en sentences si courtes, en portraits si vivans, en moqueries si piquantes, que sa philosophie est le meilleur des divertissemens. Il est fidèle à sa maîtresse ruinée, à son ami calomnié, mais sans fracas, avec grâce. Toutes ses actions, même les belles, ont un tour aisé qui les orne; il ne fait rien sans agrément. Son grand talent est le savoir-vivre; ce n'est plus seulement dans les petites formalités de la vie courante qu'il le porte, c'est dans les circonstances violentes, au fort des pires embarras. Un bretteur de qualité veut le prendre pour témoin de son duel; il réfléchit un instant, prononce vingt phrases qui le dégagent, et, « sans faire le capitan, » laisse les spectateurs persuadés qu'il n'est point lâche. Armande l'injurie, puis se jette à sa tête; il essuie poliment l'orage, écarte l'offre avec la plus loyale franchise, et, sans essayer un seul mensonge, laisse les spectateurs persuadés qu'il n'est pas grossier (2). Quand il aime Éliante, qui préfère Alceste et qu'Alceste un jour peut épouser, il se propose avec une délicatesse et une dignité entières, sans s'abaisser, sans récriminer, sans faire tort à lui-même ou à son ami. Quand Oronte vient lui lire un sonnet, au lieu d'exiger d'un fat le naturel qu'il ne peut avoir, il le loue de ses vers convenus en phrases convenues, et n'a pas la maladresse d'étaler une poétique hors de propos. Il prend dès l'abord le ton des circonstances; il sent du premier coup ce qu'il faut dire ou taire, dans quelle mesure, avec quelles nuances, quel biais précis accommodera la vérité et la mode, jusqu'où il faut transiger ou résister, quelle

(1) Parmi les femmes, Éliante, Henriette, Élise, Uranie, Elmire.
(2) Voyez l'admirable tact et le sang-froid d'Éliante, d'Henriette et d'Elmire.

fine limite sépare les bienséances et la flatterie, la véracité et la maladresse. Sur cette ligne étroite, il avance exempt d'embarras et de méprises, sans être jamais dérouté par les heurts ou les changemens du contour, sans permettre au fin sourire de la politesse de quitter jamais ses lèvres, sans manquer une occasion d'accueillir par le rire de la belle humeur les balourdises de son voisin. C'est cette dextérité toute française qui concilie en lui l'honnêteté foncière et l'éducation mondaine; sans elle, il irait tout d'un côté ou tout de l'autre. C'est par elle qu'entre les roués et les pécheurs la comédie trouve son héros.

Un tel théâtre peint une race et un siècle. Ce mélange de solidité et d'élégance appartient au XVIIe siècle et nous appartient. Le monde ne nous dépravé point, il nous développe. Ce n'étaient pas seulement les manières et l'intérieur qu'il polissait alors, mais encore les sentimens et les idées. La conversation provoquait la pensée; elle n'était pas un bavardage, mais un examen. Avec l'échange des nouvelles, elle provoquait le commerce des réflexions. La théologie y entrait, et aussi la philosophie; la morale et l'observation du cœur en faisaient l'aliment quotidien. La science gardait sa séve et n'y perdait que ses épines. L'agrément recouvrait la raison sans l'étouffer. Nulle part nous ne pensons mieux qu'en société: le jeu des physionomies nous excite; nos idées si promptes naissent en éclairs au choc des idées d'autrui. L'allure inconstante des entretiens s'accommode de nos soubresauts, le fréquent changement de sujets renouvelle notre invention; la finesse des mots piquans réduit les vérités en monnaie menue et précieuse, appropriée à la légèreté de notre main. Et le cœur ne s'y gâte pas plus que l'esprit. Le Français est de tempérament sobre, peu enclin aux brutalités d'ivrognes, à la jovialité violente, au tapage des soupers sales; il est doux d'ailleurs, prévenant, toujours disposé à faire plaisir; il a besoin pour être à l'aise de ce courant de bienveillance et d'élégance que le monde forme et nourrit. Et là-dessus il érige en maximes ses inclinations tempérées et aimables; il se fait un point d'honneur d'être serviable et délicat. Voilà l'honnête homme, œuvre de la société dans une race sociable. Il n'en était pas ainsi en Angleterre. Les idées n'y naissent point dans l'élan de la causerie improvisée, mais dans la concentration des méditations solitaires; c'est pourquoi alors les idées manquaient. L'honnêteté n'y est pas le fruit des instincts sociables, mais le produit de la réflexion personnelle; c'est pourquoi alors l'honnêteté était absente. Le fonds brutal était resté, l'écorce seule était unie. Les façons étaient douces et les sentimens étaient durs; le langage était paré, les idées étaient frivoles. La pensée et la délicatesse d'âme étaient rares, les talens et l'esprit disert étaient fréquens. On y rencontrait

la politesse des formes, non celle du cœur; ils n'avaient du monde que la convention et les convenances, l'étourderie et l'étourdissement.

Leurs comiques peignent ses vices et les ont. Ces vices, que leur théâtre imite, se communiquent à lui. L'art y manque, et la philosophie aussi. Les écrivains ne vont pas vers une idée générale, et ils ne vont pas par le chemin le plus droit. Ils composent mal, et s'embarrassent de matériaux. Leurs pièces ont communément deux intrigues entre-croisées, visiblement distinctes (1), réunies pour amonceler les événemens, et parce que le public a besoin d'un surcroît de personnages et d'action. Ils veulent un gros courant d'actions tumultueuses pour remuer leurs sens épais; ils font comme les Romains, qui fondaient en une seule plusieurs pièces attiques. Ils s'ennuient de la simplicité de l'action française, parce qu'ils n'ont pas la finesse du goût français. Leurs deux séries d'actions se confondent et se heurtent. On ne sait où l'on va; à chaque instant, on est détourné de son chemin. Les scènes sont mal liées; elles changent vingt fois de lieu. Quand l'une commence à se développer, un déluge d'incidens vient l'interrompre. Les conversations parasites traînent entre les événemens. On dirait d'un livre où les notes sont pêle-mêle entrées dans le texte. Il n'y a pas de plan véritablement calculé et rigoureusement suivi; ils se sont donné un canevas, et en écrivent les scènes au fur et à mesure, à peu près comme elles viennent. La vraisemblance n'est pas bien gardée; il y a des déguisemens mal arrangés, des folies mal simulées, des mariages de paravent, des attaques de brigands dignes tout au plus de l'opéra-comique. C'est que pour atteindre l'enchaînement, la vraisemblance, il faut partir de quelque idée générale; une conception de l'avarice, de l'hypocrisie, de l'éducation des femmes, de la disproportion en fait de mariage, arrange et lie par sa vertu propre les événemens qui peuvent la manifester. Ici cette conception manque. Congreve, Farquhar, Van Brugh ne sont que des gens d'esprit, et non des penseurs. Ils glissent à la surface des choses, ils n'y pénètrent pas. Ils jouent avec les personnages. Ils visent au succès, à l'amusement. Ils esquissent des caricatures, ils filent vivement la conversation futile et frondeuse; ils heurtent les répliques, ils lancent les paradoxes; leurs doigts agiles manient et escamotent les événemens en cent façons ingénieuses et imprévues. Ils ont de l'entrain, ils abondent en gestes, en ripostes; le va-et-vient du théâtre et la verve animale font autour d'eux comme un pétillement. Néan-

(1) Dryden s'en vante. Il y a toujours chez lui une comédie complète amalgamée grossièrement avec une tragédie complète.

moins tout ce plaisir reste à fleur de peau; on n'a rien vu du fonds éternel et de la vraie nature de l'homme; on n'emporte aucune pensée; on a passé une heure, et voilà tout; le divertissement vous laisse vide, et n'est bon que pour occuper des soirées de coquettes et de fats.

Ajoutez que ce plaisir n'est pas franc; il ne ressemble point au bon rire de Molière. Dans le comique anglais, il y a toujours un fonds d'âcreté. On l'a vu, et de reste, chez Wycherley; les autres, quoique moins cruels, raillent âprement. Leurs personnages, par plaisanteries, échangent des duretés; ils s'amusent à se blesser; un Français souffre d'entendre ce commerce de prêtendues politesses; nous n'allons point par gaieté à des assauts de pugilat. Leur dialogue tourne naturellement à la satire haineuse; au lieu de couvrir le vice, il le met en saillie; au lieu de le rendre risible, il le rend odieux. « A quoi avez-vous passé la nuit? dit une dame à son amie (1). — A chercher tous les moyens de faire enrager mon mari. — Rien d'étonnant que vous paraissiez si fraîche ce matin après une nuit de rêveries si agréables! » Ces femmes sont vraiment méchantes et trop ouvertement. Partout ici le vice est cru, poussé à ses extrêmes, présenté avec ses accompagnemens physiques. « Quand j'appris que mon père avait reçu une balle dans la tête, dit un héritier, mon cœur fit une cabriole jusqu'à mon gosier. — Consultez les veuves de la ville, dit une jeune dame qui ne veut pas se remarier, elles vous diront qu'il ne faut pas prendre à bail fixe une maison qu'on peut louer pour trois mois. » Les *gentlemen* se collettent sur la scène, brusquent les femmes aux yeux du public, achèvent l'adultère à deux pas, dans la coulisse. Les rôles ignobles ou féroces abondent. Il y a des furies comme mistress Loveit et lady Touchwood. Il y a des pourceaux comme le chapelain Bull et l'entremetteur Coupler. Lady Touchwood, sur la scène, veut poignarder son amant; Coupler, sur la scène, a des gestes qui rappellent la cour de notre Henri III. Les scélérats comme Fainall et Maskwell restent entiers, sans que leur odieux soit dissimulé par le grotesque. Les femmes même honnêtes, comme Silvia et mistress Sullen, sont aventurées jusqu'aux situations les plus choquantes. Rien ne choque ce public; il n'a de l'éducation que le vernis.

Il y a une correspondance forcée entre l'esprit d'un écrivain, le monde qui l'entoure et les personnages qu'il produit, car c'est dans cet esprit et dans ce monde qu'il prend les matériaux dont il les fait. Les sentimens qu'il contemple en autrui et qu'il éprouve en lui-même s'organisent peu à peu en caractères; il ne peut inventer

(1) Van Brugh, *Confederacy*, acte II, scène Ire.

que d'après sa structure donnée et son expérience acquise, et ses personnages ne font que manifester ce qu'il est, ou abréger ce qu'il a vu. Deux traits dominent dans ce monde, ils dominent aussi dans ce théâtre. Tous les personnages réussis s'y ramènent à deux groupes : les êtres naturels d'un côté, les êtres artificiels de l'autre; les uns avec la grossièreté et l'impudeur des inclinations primitives, les autres avec la frivolité et les vices des habitudes mondaines; les uns incultes, sans que leur simplicité révèle autre chose que la bassesse native, les autres cultivés, sans que leur raffinement leur imprime autre chose qu'une corruption nouvelle. Et le talent des écrivains est propre à la peinture de ces deux groupes : ils ont la grande faculté anglaise, qui est la connaissance du détail précis et des sentimens réels; ils voient les gestes, les alentours, les habits, ils entendent les sons de voix. Ils osent les montrer; ils ont hérité bien peu, et de bien loin, et malgré eux, mais ils ont hérité de Shakspeare. Ils manient franchement, et sans l'adoucir, le gros rouge cru qui seul peut rendre la figure de leurs brutes. D'autre part, ils ont la verve et le bon style; ils peuvent exprimer le caquetage étourdi, les affectations folâtres, l'intarissable et capricieuse abondance des fatuités de salon; ils ont autant d'entrain que les plus fous, et en même temps ils parlent aussi bien que les mieux appris. Ils peuvent donner le modèle des conversations ingénieuses. Ils ont la légèreté de touche, le brillant; ils ont la facilité, la correction sans lesquelles on ne fait pas le portrait des gens du monde. Ils trouvent naturellement sur leur palette les fortes couleurs qui conviennent à leurs barbares et les jolies enluminures qui conviennent à leurs élégans.

Il y a d'abord le butor, le squire Sullen (1), ou sir John Brute (2), sorte d'ivrogne ignoble « qui, le soir, roule dans la chambre de sa femme en trébuchant comme un passager qui a le mal de mer, entre brutalement au lit, les pieds froids comme de la glace, l'haleine chaude comme une fournaise, les mains et la face aussi grasses que son bonnet de flanelle, renverse les matelas, retrousse les draps par-dessus ses épaules et ronfle. » On lui demande pourquoi il s'est marié. « Pourquoi je me suis marié? Je me suis marié parce que j'avais l'idée de coucher avec elle, et qu'elle ne voulait pas me laisser faire. » Il fait de son salon une écurie, fume jusqu'à l'empester pour en chasser les femmes, leur jette sa pipe à la tête, boit, jure et sacre. Les gros mots, les malédictions coulent dans sa conversation comme les ordures dans un ruisseau. Il se soûle au cabaret et hurle : « Au diable la morale, au diable la garde! et que le constable

(1) Farquhar, *The Beaux Stratagem.*
(2) Van Brugh, *Provoked Wife.*

soit marié! » Il crie qu'il est Anglais, homme libre; il veut sortir et tout casser. « Laissez-moi donc tranquille avec ma femme et votre maîtresse, je les donne au diable toutes les deux de tout mon cœur, et toutes les jambes qui traînent une jupe, excepté quatre braves drôlesses, et Betty Sands en tête, qui se grisent avec lord Rake et moi cinq fois par semaine. » Il sort de l'auberge avec des chenapans avinés, et court sus aux femmes à travers les rues. Il détrousse un tailleur qui portait une soutane, s'en habille, rosse la garde. On l'empoigne et on le mène au constable; il déblatère en chemin, et finit, au milieu des hoquets et des rabâchages d'ivrogne, par proposer au constable d'aller pêcher quelque part ensemble une bouteille et une fille. Il rentre enfin, « couvert de sang et de boue, » grondant comme un dogue, les yeux gonflés, rouge, appelant sa nièce salope et sa femme menteuse. Il va à elle, l'embrasse de force, et comme elle se détourne : « Ah! ah! je vois que cela vous fait mal au cœur. Eh bien! justement à cause de cela, embrassez-moi encore une fois. » Là-dessus il la chiffonne et la bouscule : « Bon; maintenant que vous voilà aussi sale et aussi torchonnée que moi, les deux cochons font la paire (1). » Il veut prendre la théière dans une armoire, enfonce la porte d'un coup de pied, et découvre le galant de sa femme avec celui de sa nièce. Il tempête, vocifère de sa langue pâteuse un radotage d'imbécile, puis tout d'un coup tombe endormi. Son valet arrive et charge sur son dos cette carcasse inerte. C'est le portrait du pur animal, et je trouve qu'il n'est pas beau.

Voilà le mari, voyons le père, sir Tunbelly, un gentilhomme campagnard, élégant s'il en fut. Tom Fashion frappe à la porte du château, qui a l'air d'un poulailler, et où on le reçoit comme dans une ville de guerre. Un domestique paraît à la fenêtre, l'arquebuse à la main; à grand'peine, à la fin, il se laisse persuader qu'il doit avertir son maître : « Vas-y, Ralph, mais écoute; appelle la nourrice pour qu'elle enferme miss Hoyden avant que la porte soit ouverte. » Vous remarquerez que dans cette maison on prend des précautions à l'endroit des filles. Sir Tunbelly arrive avec ses gens munis de fourches, de faux et de gourdins, d'un air peu aimable, et veut savoir le nom du visiteur, « car tant que je ne saurai pas votre nom, je ne vous demanderai pas d'entrer chez moi, et quand je saurai votre nom, il y a six à parier contre quatre que je ne vous le demanderai pas non plus. » Il a l'air d'un chien de garde qui gronde et regarde les mollets d'un intrus; mais bientôt il apprend que cet intrus est son futur gendre : il s'exclame, il s'excuse, il crie à ses domestiques d'aller mettre en place les chaises de tapisserie,

(1) « We will pig together. » J'ai pris le sens le plus décent.

de tirer de l'armoire les grands chandeliers de cuivre, de « lâcher » miss Hoyden, de lui faire passer une gorgerette propre, « si ce n'a pas été aujourd'hui le jour du changement de linge. » Le faux gendre veut épouser Hoyden tout de suite : « Oh! non, sa robe de noces n'est pas encore arrivée. — Si, tout de suite, sans cérémonie, cela épargnera de l'argent. — De l'argent, épargner de l'argent, quand c'est la noce d'Hoyden! Vertudieu! je donnerai à ma donzelle un dîner de noces, quand je devrais aller brouter l'herbe à cause de cela comme le roi d'Assyrie, et un fameux dîner, qu'on ne pourra pas cuire dans le temps de pocher un œuf. Ah! pauvre fille, comme elle sera effarouchée la nuit des noces! car, révérence parler, elle ne reconnaîtrait pas un homme d'une femme, sauf par la barbe et les culottes. » Il se frotte les mains, fait l'égrillard. Plus tard il se grise, il embrasse les dames, il chante, il essaie de danser. « Voilà ma fille; prenez, tâtez, je la garantis, elle pondra comme une lapine apprivoisée. » Arrive Foppington, le vrai gendre. Sir Tunbelly, le prenant pour un imposteur, l'appelle chien; Hoyden propose qu'on le traîne dans l'abreuvoir; on lui lie les pieds et les mains, et on le fourre dans le chenil; sir Tunbelly lui met le poing sous le nez, voudrait lui enfoncer les dents jusque dans le gosier. Plus tard, ayant reconnu l'imposteur : « Mylord, dit-il du premier coup, lui couperai-je la gorge, ou sera-ce vous? » Il se démène, il veut tomber dessus à grands coups de poing. Tel est le gentilhomme de campagne, seigneur et fermier, boxeur et buveur, braillard et bête. Il sort de toutes ces scènes un fumet de mangeaille, un bruit de bousculades, une odeur de fumier.

Tel père, telle fille. Quelle ingénue que miss Hoyden! Elle gronde toute seule « d'être enfermée comme la bière dans le cellier. — Heureusement qu'il me vient un mari, ou, par ma foi! j'épouserais le boulanger, je l'épouserais! » Quand la nourrice annonce l'arrivée du futur, elle saute de joie, elle embrasse la vieille : « O bon Dieu! je vais mettre une chemise à dentelles, quand je devrais pour cela être fouettée jusqu'au sang. » Tom vient lui-même et lui demande si elle veut être sa femme. « Monsieur, je ne désobéis jamais à mon père, excepté pour manger des groseilles vertes. — Mais votre père veut attendre une semaine? — Oh! une semaine! je serai une vieille femme après tant de temps que cela! » Je ne puis pas traduire toutes ses réponses. Il y a un tempérament de chèvre sous ses phrases de servante. Elle épouse Tom en secret, à l'instant, et le chapelain leur souhaite beaucoup d'enfans. « Par ma foi! de tout mon cœur! plus il y en aura, plus nous serons gais, je vous le promets, hé! nourrice. » Mais le vrai futur se présente, et Tom se sauve. A l'instant son parti est pris, elle dit à la nourrice et au chapelain de

tenir leurs langues; « j'épouserai celui-là aussi, voilà la fin de l'histoire. » Elle s'en dégoûte pourtant, et assez vite, il n'est pas bien bâti, il ne lui donne guère d'argent de poche; elle hésite entre les deux, calcule : « Comment est-ce que je m'appellerais avec l'autre? mistress, mistress, mistress quoi? Comment appelle-t-on cet homme que j'ai épousé, nourrice? — *Squire* Fashion. — *Squire* Fashion? Oh bien! squire, cela vaut mieux que rien. — Mais, mylady, cela vaut mieux encore. — Est-ce que vous croyez que je l'aime, nourrice? Par ma foi! je ne me soucierai guère qu'il soit pendu quand je l'aurai épousé une bonne fois. Non, ce qui me plaît, c'est de penser au fracas que je ferai une fois à Londres, car quand je serai les deux choses, épousée et dame, par ma foi! nourrice, je me pavanerai avec les meilleures d'entre elles toutes. » Elle est prudente pourtant, elle sait que son père a « son fouet de chiens » à la ceinture, et « qu'il la secouera ferme. » Elle prend ses précautions en conséquence : « Dites donc, nourrice, faites attention de vous mettre entre moi et mon père, car vous savez ses tours, il me jetterait par terre d'un coup de poing. » Voilà la vraie sanction morale; pour un si beau naturel, il n'y en a pas d'autre, et sir Tunbelly fait bien de la tenir à l'attache, avec un régime suivi de coups de pied quotidiens.

Conduisons à la ville cette personne modeste, mettons-la avec ses pareilles dans la société des beaux. Toutes ces ingénues y font merveille, d'action et de maximes. *L'Épouse campagnarde* de Wycherley a donné le ton. Quand par hasard une d'elles se trouve presqu'à demi honnête (1), elle a les façons et l'audace d'un hussard en robe. Les autres naissent avec des âmes de courtisane et de procureuse. « Si j'épouse mylord Aimwell, dit Dorinda, j'aurai titre, rang, préséance, le parc, le théâtre, l'antichambre, de la splendeur, un équipage, du bruit, des flambeaux. — Holà! ici les gens de mylady Aimwell! — Des lumières, des lumières sur l'escalier! — Faites avancer le carrosse de mylady Aimwell. — Otez-vous de là, faites place à sa seigneurie. — Est-ce que tout cela n'a pas son prix? » Elle est franche, et les autres aussi, Corinna, miss Betty, Belinda par exemple. Belinda a dit à sa tante, dont la vertu chancelle : « Plus tôt vous capitulerez, mieux cela vaudra. » Un peu plus tard, quand elle se décide à épouser Heartfree, pour sauver sa tante compromise, elle fait une profession de foi qui pronostique bien clairement l'avenir du nouvel époux : « Si votre affaire n'était pas dans la balance, je songerais plutôt à pêcher quelque odieux mari, homme de qualité pourtant, et je prendrais le pauvre Heartfree seulement pour

(1) L'Hippolyta de Wycherley, la Silvia de Farquhar.

galant. » Ces demoiselles sont savantes et en tout cas très disposées à suivre les bonnes leçons. Écoutez plutôt miss Prue : « Regardez cela, madame, regardez ce que M. Tattle m'a donné. Regardez, ma cousine, une tabatière! Et il y a du tabac dedans; tenez, en voulez-vous? Oh! Dieu! que cela sent bon! M. Tattle sent bon partout, sa perruque sent bon, et ses gants sentent bon, et son mouchoir sent bon, très bon, meilleur que les roses. Sentez, maman, madame, veux-je dire. Il m'a donné cette bague pour un baiser. (A Tattle.) Je vous prie, prêtez-moi votre mouchoir. Sentez, cousine. Il dit qu'il me donnera quelque chose qui fera que mes chemises sentiront aussi bon; cela vaut mieux que la lavande; je ne veux plus que ma nourrice mette de lavande dans mes chemises. » C'est le caquetage étourdissant d'une jeune pie qui pour la première fois prend sa volée. Tattle, resté seul avec elle, lui dit qu'il va lui faire l'amour. « Bien, et de quelle façon me ferez-vous l'amour? Allez, je suis impatiente que vous commenciez. Dois-je faire l'amour aussi? Il faut que vous me disiez comment. — Il faut que vous me laissiez parler, miss, il ne faut pas que vous parliez la première; je vous ferai des questions, et vous me ferez les réponses. — Ah! c'est donc comme le catéchisme? Eh bien! allez, questionnez. — Pensez-vous que vous pourrez m'aimer? — Oui. — Oh! diable! vous ne devez pas dire oui si vite; vous devez dire non, ou que vous ne savez pas, ou que vous ne sauriez répondre. — Comment! je dois donc mentir? — Oui, si vous voulez être bien élevée; toutes les personnes bien élevées mentent; d'ailleurs vous êtes femme, et vous ne devez jamais dire ce que vous pensez. Ainsi, quand je vous demande si vous pouvez m'aimer, vous devez répondre non et m'aimer tout de même. Si je vous demande de m'embrasser, vous devez être en colère, mais ne pas me refuser. — O bon Dieu! que ceci est gentil! j'aime bien mieux cela que notre vieille façon campagnarde de dire ce qu'on pense. Eh bien! vrai, j'ai toujours eu grande envie de dire des mensonges, mais on me faisait peur, et on me disait que c'est un péché. — Eh bien! ma jolie créature, voulez-vous me rendre heureux en me donnant un baiser? — Non certes, je suis en colère contre vous. (Elle court à lui et l'embrasse.) — Holà! holà! c'est assez bien, mais vous n'auriez pas dû me le donner, vous auriez dû me le laisser prendre. — Ah bien! nous recommencerons. » Elle fait des progrès si prompts qu'il faut enrayer la citation tout de suite. Et remarquez que la caque sent toujours le hareng. Toutes ces charmantes personnes arrivent très vite au langage des laveuses de vaisselle. Quand Ben, le marin balourd, veut lui faire la cour, elle le renvoie avec des injures, elle se démène, elle lâche une gargouillade de petits cris et de gros mots, elle l'appelle grand veau

marin. « Veau marin! sale torchon que vous êtes! je ne suis pas assez veau pour lécher votre museau peint, votre face de fromage! » Excitée par ces aménités, elle s'emporte, elle pleure, elle l'appelle *barrique de goudron puant*. On vient mettre le holà dans cette première entrevue toute galante. Elle s'enflamme, elle crie qu'elle veut épouser Tattle, ou, au défaut, Robin, le sommeiller. Son père la menace des verges: « Au diable les verges! je veux un homme, j'aurai un homme! » Ce sont des cavales, jolies si vous voulez et bondissantes; mais décidément, entre les mains de ces poètes, l'homme naturel n'est plus qu'un échappé d'écurie ou de chenil.

Serez-vous plus content de l'homme cultivé? La vie mondaine qu'ils peignent est un carnaval; les têtes de leurs héroïnes sont des moulins d'imaginations extravagantes et de bavardage effréné. Voyez dans Congreve comme elles caquettent, avec quel flux de paroles, d'affectations, de quelle voix flûtée et modulée, avec quels gestes, quels tortillemens des bras, du cou, quels regards levés au ciel, quelles gentillesses et quelles singeries (1)! » Es-tu sûre que sir Rowland n'oubliera pas de venir, et qu'il ne s'oubliera pas s'il vient? Sera-t-il importun, Foible, et me pressera-t-il? car s'il n'était pas importun... Oh! je ne violerai jamais les convenances! je mourrai de confusion si je suis forcée de faire des avances! Oh! non, je ne pourrai jamais faire d'avances. Je m'évanouirai s'il s'attend à des avances. Non, j'espère que sir Rowland est trop bien élevé pour mettre une dame dans la nécessité de manquer aux formes. Je ne veux pas pourtant être trop retenue, je ne veux pas le mettre au désespoir; mais un peu de hauteur n'est pas déplacé, un peu de dédain attire. — Oui, un peu de dédain convient à madame. — Oui, mais la tendresse me convient mieux que tout: une sorte d'air mourant. Tu vois ce portrait, — n'est-ce pas, Foible? — tu vois qu'il a quelque chose de noyé dans le regard. Oui, j'aurai ce regard-là. Ma nièce veut l'avoir, mais elle n'a pas les traits qu'il faut. Sir Rowland est-il bien? Qu'on enlève ma toilette, je m'habillerai en haut. Je veux recevoir sir Rowland en haut. Est-il bien? Ne me réponds pas. Je ne veux pas le savoir. Je veux être surprise. Je veux qu'on me prenne par surprise. Et quel air ai-je, Foible? — Un air tout à fait vainqueur, madame. — Bien, mais comment le recevrai-je? Dans quelle attitude ferai-je sur son cœur la première impression? Serai-je assise? Non, je ne veux pas être assise. Je marcherai. Oui, je marcherai quand il entrera comme si je venais de la porte, et puis je me retournerai en plein vers lui! Non, ce serait trop soudain. Je serai couchée; c'est cela, je serai couchée. Je le recevrai dans mon petit

(1) Congreve, *The Way of the World*.

boudoir, il y a un sopha. Oui, je ferai la première impression sur un sopha. Je ne serai pas couchée pourtant, mais penchée et appuyée sur un coude, avec un pied un peu pendant, dépassant la robe et dandinant d'une façon pensive. Oui, et alors, aussitôt qu'il paraîtra, je sursauterai, c'est cela, je sursauterai, et je serai surprise, et je me lèverai pour aller à sa rencontre dans le plus joli désordre. » Ces agitations de coquette mûre deviennent encore plus véhémentes au moment critique (1). Lady Pliant, sorte de Belise anglaise, se croit aimée de Millefond, qui ne l'aime pas du tout et tâche en vain de la détromper : « Pour l'amour du ciel, madame! — Oh! ne nommez plus le ciel. Bon Dieu, comment pouvez-vous parler du ciel et avoir tant de perversité dans le cœur? Mais peut-être vous ne pensez pas que ce soit un péché. On dit qu'il y a des *gentlemen* parmi vous qui ne pensent pas que ce soit un péché. Peut-être n'est-ce point un péché pour ceux qui pensent que ce n'en est pas un. En vérité, si je pensais que ce n'est pas un péché... Pourtant mon honneur... Non, non, levez-vous, venez, vous verrez combien je suis bonne. Je sais que l'amour est puissant, et que personne ne peut s'empêcher d'être épris. Ce n'est pas votre faute... Et vraiment je jure que ce n'est pas non plus la mienne. Comment pouvais-je m'empêcher d'avoir des charmes? Et comment pouviez-vous vous empêcher de devenir mon captif? Je jure que c'est une vraie pitié que ce soit une faute; mais mon honneur... Oui, mais votre honneur aussi... Et le péché! Oui, et la nécessité!... O Seigneur Dieu, voici quelqu'un qui vient. Je n'ose rester. Bien, vous devez réfléchir à votre crime, et lutter autant que vous pourrez contre lui,—lutter, certainement; mais ne soyez pas mélancolique, ne vous désespérez pas. N'imaginez pas non plus que je vous accorderai jamais quoi que ce soit. Oh! non, non... Mais faites état qu'il vous faut quitter toutes les idées de mariage, car j'ai beau savoir que vous n'aimiez Cynthia que comme un paravent de votre passion pour moi, cela pourtant me rendrait jalouse. Oh! bon Dieu, qu'est-ce que j'ai dit? Jalouse, non, non. Je ne peux pas être jalouse, puisque je ne dois pas vous aimer. Aussi n'espérez pas; mais ne désespérez pas non plus. Oh! les voilà qui viennent, il faut que je me sauve. » Elle se sauve, et nous ne courons pas après.

Cette étourderie, cette volubilité, cette jolie corruption, ces façons évaporées et affectées se rassemblent en un portrait le plus brillant, le plus mondain de ce théâtre, celui de mistress Millamant, « une belle dame, » dit la liste des personnages (2). Elle entre

(1) Congreve, *Double Dealer*.
(2) Congreve, *The Way of the World*.

« toutes voiles dehors, l'éventail ouvert, » traînant l'équipage de ses falbalas et de ses rubans, fendant la presse des beaux dorés, attifés, en perruques fines, qui papillonnent sur son passage, dédaigneuse et folâtre, spirituelle et moqueuse, jouant avec les galanteries, pétulante, ayant horreur de toute parole grave et de toute action soutenue, ne s'accommodant que du changement et du plaisir. Elle rit des sermons de Mirabell, son prétendant. « N'ayez donc pas cette figure tragique, inflexiblement sage, comme Salomon dans une vieille tapisserie, quand on va couper l'enfant. — Ha! ha! ha! pardonnez-moi, il faut que je rie; ha! ha! ha! quoique je vous accorde que c'est un peu barbare. » Elle éclate, puis elle se met en colère, puis elle badine, puis elle chante, puis elle fait des mines. Le décor change à chaque mouvement et à vue. C'est un vrai tourbillon; tout tourne dans sa cervelle comme dans une horloge dont on a cassé le grand ressort. Rien de plus joli que sa façon d'entrer en ménage. « Ah! je ne me marierai jamais que je ne sois sûre d'abord de faire ma volonté et mon plaisir. Écoutez bien, je ne veux pas qu'on me donne de petits noms après que je serai mariée; positivement, je ne veux pas de petits noms. — De petits noms? — Oui, comme ma femme, mon amie, ma chère, ma joie, mon bijou, mon amour, mon cher cœur, et tout ce vilain jargon de familiarité nauséabonde entre mari et femme. Je ne supporterai jamais cela. Bon Mirabell, ne soyons jamais familiers ou tendres. N'allons jamais en visite ensemble, ni au théâtre ensemble. Soyons étrangers l'un pour l'autre et bien élevés; soyons aussi étrangers que si nous étions mariés depuis longtemps, et aussi bien élevés que si nous n'étions pas mariés du tout... J'aurai la liberté de rendre des visites à qui je voudrai, et d'en recevoir de qui je voudrai, d'écrire et recevoir des lettres, sans que vous m'interrogiez, sans que vous me fassiez la mine. Je viendrai dîner quand il me plaira; je dînerai dans mon boudoir quand je serai de mauvaise humeur, et cela sans donner de raison. Mon cabinet sera inviolable; je serai la seule reine de ma table à thé, vous n'en approcherez jamais sans demander permission d'abord, et enfin, partout où je serai, vous frapperez toujours à la porte avant d'entrer. » Le code est complet; j'y voudrais pourtant encore un article, la séparation de biens et de corps; ce serait le vrai mariage mondain, c'est-à-dire le divorce décent. Et je réponds que dans deux ans Mirabell et sa femme y viendront. Au reste tout ce théâtre y aboutit, car remarquez qu'en fait de femmes, d'épouses surtout, je n'en ai présenté que les aspects les plus doux. Il est sombre au fond, amer, et par-dessus tout pernicieux. Il présente le ménage comme une prison, le mariage comme une guerre, la femme comme une révoltée, l'adultère comme une issue, le dés-

ordre comme un droit, et l'extravagance comme un plaisir. Une femme comme il faut se couche au matin, se lève à midi, maudit son mari, écoute des gravelures, court les bals, hante les théâtres, déchire les réputations, met chez elle un tripot, emprunte de l'argent (1), agace les hommes, traîne et accroche son honneur et sa fortune à travers les dettes et les rendez-vous. « Nous sommes aussi perverses que les hommes, dit lady Brute, mais nos vices prennent une autre pente. A cause de notre poltronnerie, nous nous contentons de mordre par derrière, de mentir, de tricher aux cartes, et autres choses pareilles; comme ils ont plus de courage que nous, ils commettent des péchés plus hardis et plus imprudens : ils se querellent, se battent, jurent, boivent, blasphèment, et le reste. » Excellent résumé, où les *gentlemen* sont compris comme les autres! Le monde n'a fait que les munir de phrases correctes et de beaux habits. Ils ont ici, chez Congreve surtout, le style le plus élégant; ils savent donner la main aux dames, les entretenir de nouvelles; ils sont experts dans l'escrime des ripostes et des répliques; ils ne se décontenancent jamais, ils trouvent des tournures pour faire entendre les idées scabreuses; ils discutent fort bien, ils parlent excellemment, ils saluent mieux encore; mais en somme ce sont des drôles. Ils sont épicuriens par système, séducteurs par profession. Ils mettent l'immoralité en maximes et raisonnent leur vice. « Donnez-moi, dit l'un d'eux, un homme qui tienne ses cinq sens aiguisés et brillans comme son épée, qui les garde toujours dégaînés dans l'ordre convenable, avec toute la portée possible, ayant sa raison comme général, pour les détacher tour à tour sur tout plaisir qui s'offre à propos, et pour ordonner la retraite à la moindre apparence de désavantage et de danger. J'aime une belle maison, mais pourvu qu'elle soit à un autre, et voilà justement comme j'aime une belle femme. » Tel séduit de parti-pris la femme de son ami; un autre, sous un faux nom, prend la fiancée de son frère. Tel suborne des témoins pour accrocher une dot. Je prie le lecteur d'aller lire lui-même les stratagèmes délicats de Worthy, de Mirabell et des autres. Ce sont des coquins froids qui manient le faux, l'adultère, l'escroquerie en experts. On les présente ici comme des gens de bel air; ce sont les *jeunes-premiers*, les héros, et comme tels ils obtiennent à la fin les héritières. Il faut voir dans Mirabell, par exemple, ce mélange de corruption et d'élégance; mistress Fainall, son ancienne maîtresse, mariée par lui à un ami commun qui est un misérable, se plaint à lui de cet odieux

(1) « Je suis folle des assemblées, j'adore les mascarades, mon cœur saute à l'idée d'un bal; j'aime le théâtre à l'idolâtrie, les cartes m'enchantent, les dés mettent ma petite cervelle hors d'elle-même... Cher, cher hasard, quelle musique que le roulement des dés, comparé à un opéra qui endort! » — Van Brugh, *A Journey to London*.

mariage. Il l'apaise, il la conseille, il lui indique la mesure précise, le vrai biais qui doit accommoder les choses : « Vous devez avoir du dégoût pour votre mari, mais tout juste ce qu'il en faut afin d'avoir du goût pour votre amant. » Elle s'écrie avec désespoir : « Pourquoi m'avez-vous fait épouser cet homme? » Il sourit d'un air composé : « Pourquoi commettons-nous tous les jours des actions dangereuses et désagréables? Pour sauver cette idole, la réputation. » Comme ce raisonnement est tendre! Peut-on mieux consoler une femme qu'on a jetée dans l'extrême malheur? Et comme l'insinuation qui suit est d'une logique touchante! « Si la familiarité de nos amours avait produit les conséquences que vous redoutiez, sur qui auriez-vous fait tomber le nom de père avec plus d'apparence que sur un mari? » Il insiste en style excellent; écoutez ce dilemme d'un homme de cœur : « Votre mari était juste ce qu'il nous fallait, ni trop vil, ni trop honnête. Un meilleur eût mérité de ne pas être *sacrifié* à cette occasion, un père n'aurait pas répondu à notre idée. Quand vous serez lasse de lui, vous savez le remède. » C'est ainsi qu'on ménage les sentimens d'une femme, surtout d'une femme qu'on a aimée. Pour comble, ce délicat entretien a pour but de faire entrer la pauvre délaissée dans une intrigue basse qui procurera à Mirabell une jolie femme et une belle dot. Certainement le *gentleman* sait son monde, on ne saurait mieux que lui employer une ancienne maîtresse. Voilà les personnages cultivés de ce théâtre, aussi malhonnêtes que les personnages incultes, ayant transformé les mauvais instincts en vices réfléchis, la concupiscence en débauche, la brutalité en cynisme, la perversité en dépravation, égoïstes de parti-pris, sensuels avec calcul, immoraux de maximes, réduisant les sentimens à l'intérêt, l'honneur aux bienséances, et le bonheur au plaisir.

La restauration anglaise tout entière fut une de ces grandes crises qui, en faussant le développement d'une société et d'une littérature, manifestent l'esprit intérieur qu'elles altèrent et qui les contredit. Ni les forces n'ont manqué à cette société, ni le talent n'a manqué à cette littérature; les hommes du monde ont été polis, et les écrivains ont été inventifs. On eut une cour, des salons, une conversation, la vie mondaine, le goût des lettres, l'exemple de la France, la paix, le loisir, le voisinage des sciences, de la politique, de la théologie, bref toutes les circonstances heureuses qui peuvent élever l'esprit et civiliser les mœurs. On eut la vigueur satirique de Wycherley, le brillant dialogue et la fine moquerie de Congreve, le franc naturel et l'entrain de Van Brugh, les inventions multipliées de Farquhar, bref toutes les ressources qui peuvent nourrir l'esprit comique et ajouter un vrai théâtre aux meilleures constructions de l'esprit humain. Rien n'aboutit, et tout avorta. Ce monde n'a laissé qu'un

souvenir de corruption; cette comédie est demeurée un répertoire de vices; cette société n'a eu qu'une élégance salie; cette littérature n'a atteint qu'un esprit refroidi. Les mœurs ont été grossières, frivoles; les idées sont demeurées incomplètes ou futiles. Par dégoût et par contraste, une révolution se préparait dans les inclinations littéraires et dans les habitudes morales en même temps que dans les croyances générales et dans la constitution politique. L'homme changeait tout entier, et d'une seule volte-face. La même répugnance et la même expérience le détachaient de toutes les parties de son ancien état. L'Anglais découvrait qu'il n'est point monarchique, papiste ni sceptique, mais libéral, protestant et croyant. Il comprenait qu'il n'est point viveur ni mondain, mais réfléchi et intérieur. Il y a en lui un trop violent courant de vie animale pour qu'il puisse sans danger se lâcher du côté de la jouissance. Il lui faut une barrière de raisonnemens moraux qui réprime ses débordemens. Il y a en lui un trop fort courant d'attention et de volonté pour qu'il puisse s'employer à porter des bagatelles; il lui faut quelque lourd travail utile qui dépense sa force. Il a besoin d'une digue et d'un emploi. Il lui faut une constitution et une religion qui le réfrènent par des devoirs à observer, et qui l'occupent par des droits à défendre. Il n'est bien que dans la vie sérieuse et réglée; il y trouve le canal naturel et le débouché nécessaire de ses facultés et de ses passions. Dès à présent il y entre, et ce théâtre lui-même en porte la marque. Il se défait et se transforme. Collier l'a discrédité, Addison le blâme. Le sentiment national s'y réveille : les mœurs françaises y sont raillées; les prologues célèbrent les défaites de Louis XIV : on y présente sous un jour ridicule ou odieux la licence, l'élégance et la religion de sa cour. L'immoralité par degrés y diminue, le mariage est plus respecté, les héroïnes ne vont plus qu'au bord de l'adultère; les viveurs s'arrêtent au moment scabreux : tel à cet instant se dit purifié et parle en vers pour mieux marquer son enthousiasme, tel loue le mariage; quelques-uns, au cinquième acte, aspirent à la vie rangée. Désormais la comédie décline, et le talent littéraire se porte ailleurs. L'essai, le roman, le pamphlet, la dissertation, remplacent le drame, et l'esprit anglais classique, abandonnant des genres qui répugnent à sa structure, commence les grandes œuvres qui vont l'éterniser et l'exprimer.

H. Taine.

LA TURQUIE

SON GOUVERNEMENT ET SES ARMÉES

PENDANT LA GUERRE D'ORIENT.

I.

LA CAMPAGNE D'ARMÉNIE.

Papers relative to military affairs in Asiatic Turkey and the Defence and Capitulation of Kars, presented to both houses of parliament by command of her majesty. London 1856.

I.

L'histoire des guerres modernes n'est considérée le plus souvent qu'au point de vue de la stratégie : elle ne s'adresse pas dès lors à toutes les intelligences, nous ne le contestons nullement; mais on la trouvera, ce nous semble, féconde en enseignemens d'un intérêt général, si, laissant de côté la partie technique, on vient à l'étudier dans ses rapports avec l'état des sociétés. La guerre, qui met en jeu toutes les forces vives des nations, ne nous apprend pas seulement ce que vaut leur organisation militaire, elle nous révèle encore l'esprit de leurs institutions politiques, l'étendue de leurs ressources matérielles; elle nous fait apprécier le développement de leur intelligence, de leur civilisation, de leur industrie, en un mot les conditions mêmes de leur existence sociale. Les observer en temps de paix, c'est en quelque sorte observer la nature au repos. La part que les Turcs ont prise à la guerre d'Orient mérite, dans cet ordre d'idées, toute notre attention; elle n'eut pas sans doute d'influence

réelle sur les événemens de cette époque, mais elle nous permet d'analyser la situation de l'empire ottoman au sortir d'une de ces révolutions qui parfois rendent aux nations une nouvelle vie, qui parfois aussi épuisent leurs dernières forces.

La tâche que le sultan Mahmoud avait si laborieusement poursuivie pendant le cours de son règne pouvait être considérée vers la fin de 1853 comme définitivement accomplie. L'antique organisation militaire et féodale due au génie des premiers conquérans turcs était détruite de fond en comble : les milices des sipahis et des janissaires, qui en formaient la base, avaient perdu leurs priviléges et leurs domaines; le régime du sabre faisait place aux formes savantes et compliquées d'un gouvernement emprunté à la civilisation la plus avancée; les institutions nouvelles étaient acceptées sans résistance, et déjà des esprits ardens voyaient en elles la régénération de la Turquie. Cependant l'œuvre de Mahmoud n'avait pas encore subi sa dernière épreuve : la guerre allait faire reparaître, à travers cette couche d'une civilisation factice, les vices qui depuis des siècles minent l'existence de l'empire.

Aujourd'hui la situation de la Turquie ne pourrait laisser d'illusion à personne, si les idées n'avaient été complétement faussées par les publications passionnées qui, pendant le cours de la dernière guerre d'Orient, vinrent inonder l'Europe. Les apologistes de la Turquie avaient alors seuls la parole : ils se gardaient de nous dévoiler les hôntes et les misères de nos alliés; ils nous les montraient, au milieu même de leurs malheurs, dignes de toutes nos sympathies par les mâles vertus dont ils avaient conservé l'héritage. Depuis six mois, ne tenaient-ils pas en échec les armées du tsar sur les bords du Danube? n'avaient-ils pas remporté la victoire dans de sanglantes rencontres où ils combattaient un contre quatre? Ces fables et tant d'autres que l'imagination des Turcs enfantait au milieu des émotions de la guerre étaient accueillies avec enthousiasme par la presse européenne, qui les livrait en pâture à la crédulité de ses lecteurs; elles sont insensiblement passées depuis lors presque à l'état de vérités historiques.

Si nous voulons cependant nous former une idée juste de la Turquie, de son gouvernement et de ses armées, il nous faut détourner notre attention des bords du Danube, où les Turcs obtenaient des succès illusoires, pour interroger les souvenirs de la guerre qui s'engagea en Asie et se termina par la capitulation de Kars. Les incidens de cette guerre sont demeurés à peu près inaperçus en France; mais, de l'autre côté du détroit, ils furent l'objet de vives préoccupations, qu'explique la jalousie inquiète de la nation anglaise en ce qui touche sa prépondérance en Asie. La chute de Kars

causa dans toute l'Angleterre une profonde émotion, bientôt suivie de récriminations auxquelles le ministère crut devoir répondre par la publication de sa correspondance avec lord Stratford de Redcliffe, le colonel Williams et les officiers qui dirigèrent la défense de la place. Cette correspondance nous initie aux moindres détails de l'organisation militaire des armées turques, et par là même nous permet de remonter aux causes premières des désastres qu'elles essuyèrent en Asie. Les armées sont en tout pays ce que les font les institutions qui les régissent. Or, nous le savons maintenant par des témoignages irrécusables, les institutions politiques et militaires de l'empire ottoman sont profondément viciées par la corruption générale des mœurs; la société tout entière est arrivée à son dernier terme de décomposition. Cette fois, pour nous, le voile se déchire, et la Turquie nous apparaît dans toute sa misère et sa décrépitude.

Ce fut vers le milieu de l'année 1854 que lord Clarendon, alarmé des nouvelles qu'il recevait d'Asie, se résolut à envoyer à Kars le colonel d'artillerie Williams. Les instructions de cet officier lui prescrivaient de rendre compte à son gouvernement de la situation des Turcs et de s'efforcer en même temps de mettre un terme aux désordres de tout genre qui, s'il fallait en croire les renseignemens transmis dès lors par l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, menaçaient d'anéantir en Asie non-seulement l'armée, mais la domination même du sultan. Ces renseignemens n'étaient que trop exacts. Au moment où le colonel arrivait à sa destination, l'armée de Kars n'existait plus que de nom; l'incurie du gouvernement, l'ignorance barbare et l'impudente rapacité des généraux, l'inconduite, l'ivrognerie, l'ignominieuse lâcheté des officiers avaient été pour elle la source d'une longue suite de désastres. Tous les services étaient désorganisés, les magasins épuisés, les caisses vides, le pays ravagé. Les soldats, livrés à la plus affreuse misère, désertaient par milliers; Kars allait se trouver sans défenseurs. Cette importante position une fois tombée entre les mains des Russes, l'Asie-Mineure, dénuée de tout moyen de résistance, leur était ouverte jusqu'aux rives du Bosphore. Les Turcs le savaient, mais l'effort suprême qu'ils avaient dû faire pour entreprendre la guerre contre la Russie les avait complétement épuisés; les rouages du gouvernement, qui fonctionnaient encore tant bien que mal en temps de paix, s'étaient brusquement arrêtés; la nation tout entière était tombée dans un état de torpeur voisin de l'anéantissement.

Si dans un moment aussi critique la Turquie s'abandonnait elle-même, l'Angleterre était là qui veillait pour elle. Cette fidèle alliée en ce moment ne pouvait lui venir matériellement en aide, mais

elle avait à sa disposition de ces hommes qui pour les empires valent des armées. Lord Stratford à Constantinople, le colonel Williams à Kars allaient, par la seule force de leur volonté, rendre à la Turquie défaillante un dernier souffle de vie.

Le colonel Williams était le type de cette énergique race anglo-saxonne qui partout semble appelée à dominer. Seul au milieu de ces régions barbares, il n'hésite pas à s'emparer du gouvernement du pays. Pour rétablir la discipline dans l'armée, l'ordre dans l'administration, il se voit obligé d'entrer en lutte ouverte avec cette société corrompue. Son inexorable sévérité lui attire bientôt la haine des généraux, des gouverneurs de province, des administrateurs des finances, des fonctionnaires de tout ordre acharnés à la curée des provinces de l'empire. Irrité des obstacles que ces misérables lui suscitent, il les dénonce au divan, les fait arrêter, les envoie sous bonne garde répondre à Constantinople de leurs méfaits. Grâce à ces exemples, il parvient à se faire obéir; maître dès lors de la situation, il commande, il exécute, et devient ainsi l'âme de la défense du pays. Au nom de lord Stratford, tout tremble devant lui, car, les Turcs le savent, lord Stratford à son tour fait trembler le divan. Il parle au nom de l'Angleterre, et le langage de cette puissance est le dur langage que tenait Rome à ses alliés. « Votre excellence, écrit lord Clarendon, informera Rechid-Pacha du parfait mécontentement que cause au gouvernement de sa majesté la conduite des affaires en ce qui concerne l'armée d'Asie. » Lord Stratford n'est point homme à atténuer dans ses communications de si hautaines paroles; il ne ménage au divan ni les leçons, ni les réprimandes, ni les injonctions, à peine voilées sous la forme de conseils. La physionomie de cet homme d'état, qui eut une si grande influence sur les destinées de la Turquie, se détache nettement dans sa correspondance. A chaque pas se fait jour l'âpreté de ce caractère difficile, cassant, mais ferme, actif, infatigable dans la défense des intérêts qui lui sont confiés. Nous le voyons discuter les plans de campagne, présider au choix des généraux, à l'organisation de leurs armées, surveiller les préparatifs de guerre, presser les envois de troupes, de vivres, de munitions. Il entre, en ce qui touche l'Asie, dans les moindres détails que lui signale le colonel Williams. Les sabres de cavalerie sont trop courts, ils doivent être remplacés par d'autres achetés en Angleterre. L'étamage négligé des gamelles est une cause de dyssenterie pour les troupes, il faut se hâter d'y porter remède. Le calibre des balles ne peut être le même pour les armes rayées et les fusils de munition. Rien, on le voit, n'échappe à sa vigilance; mais en même temps sa seigneurie ne daigne pas même accuser au colonel Williams réception de ses dépêches.

« Le colonel Williams (écrit lord Clarendon à lord Stratford) est entouré de traîtres et de voleurs; il a besoin de toute l'aide et de tout l'encouragement que peuvent lui donner les serviteurs de sa majesté. Le gouvernement de la reine ne peut voir sans regret la mortification qu'a dû ressentir cet officier en n'obtenant pas un mot de réponse à cinquante-quatre de ses dépêches. »

« J'en ai bien reçu soixante-dix, sans compter les pièces à l'appui (répond vivement lord Stratford). J'ai appelé l'attention du gouvernement ottoman sur celles des observations du commissaire de la reine qui ont rapport à l'organisation des armées du sultan; mais il en est d'autres qui ne rentrent évidemment pas dans ses attributions, ou qui me semblent d'un intérêt contestable, et j'ai cru devoir en référer à votre seigneurie avant d'en entretenir les ministres du sultan : les questions de forme ou de compétence ne sauraient m'arrêter dans la voie que je suis pour obtenir d'eux ce qui me semble utile à la cause commune. Dans cette vue, je m'efforce d'éviter toute difficulté personnelle, toute discussion avec les individus qui doivent agir de concert avec moi pour le service de sa majesté. Je laisse ainsi à l'appréciation de votre seigneurie les défauts de forme qui échappent au commissaire de la reine et ne s'accordent pas avec les égards qu'il doit à l'ambassadeur de sa majesté... Enfin je voudrais savoir quelle est exactement la position attribuée au colonel Williams et l'étendue de nos devoirs réciproques... Il paraît que le commissaire de la reine se croit le droit d'exiger une obéissance immédiate, soit qu'il demande la punition ou la destitution d'un officier accusé par lui, soit qu'il indique une réforme à introduire, soit qu'il trace le plan d'une opération militaire. Si tels sont les pouvoirs qui lui sont conférés, je ne vois pas en quoi ils diffèrent de ceux d'un général en chef. Je remarque enfin dans les instructions de votre seigneurie qu'il est recommandé au colonel Williams d'entretenir les relations les plus amicales avec les officiers turcs, et je me hasarde à demander si les formes abruptes, les menaces, les propos violens, les ordres absolus qu'atteste sa correspondance, s'accordent avec les intentions de votre seigneurie. »

Tout en blâmant le colonel Williams de la rudesse avec laquelle il traite les Turcs, tout en rappelant à lord Clarendon le danger d'anéantir les restes de l'indépendance du pays, lord Stratford n'en soutient pas moins son compatriote dans l'exercice de l'autorité qu'il s'est arrogée. Demande-t-il à être élevé au grade de *ferik*, grade qui lui assurera plus complétement le respect et l'obéissance des Turcs, lord Stratford ne se contentera pas d'obtenir à l'instant cette faveur. L'usage veut que les Européens prennent en pareille occurrence un nom musulman qui déguise aux yeux des soldats leur qualité de chrétiens. Lord Stratford n'entend point se soumettre aux préjugés du pays; il exigera que le colonel soit proclamé *ferik* sous le nom de *Williams-Pacha*, et le divan finira encore par se soumettre à cette exigence. Le jeûne du ramazan empêche-t-il les

soldats de travailler aux fortifications de Kars, la loi religieuse devra céder aux considérations militaires. Le *cheik-ul-islam*, consulté par lord Stratford, trouvera une interprétation du Koran qui permette aux soldats de rompre le jeûne. Faut-il des exemples pour rétablir la discipline, arrêter les déprédations, faire taire les murmures des officiers, des généraux, le divan concédera tout. Les plus hautes dignités n'abriteront pas les coupables; ils seront arrêtés, traînés en prison, jugés, condamnés. Lord Stratford veillera encore à ce qu'ils n'échappent point au châtiment de leurs méfaits, ainsi qu'il arrive trop souvent en Orient. Les *mouchirs* Achmet-Pacha, Moustafa-Zarif-Pacha, les *feriks* Aali-Pacha, Souleyman-Pacha, les *livas* (1) Achmet-Pacha, Moustafa-Pacha, Kourd-Moustafa-Bey, Kadry-Bey, Nouri-Bey, et nombre d'autres officiers-généraux et supérieurs sont ainsi traduits devant des conseils de guerre pour vol, ivrognerie ou lâcheté sur le champ de bataille. Le ferik Schoukri-Pacha, commandant intérimaire de l'armée d'Asie, et son chef d'état-major Hussein-Pacha, accusés d'avoir manqué de respect au commissaire de la reine, n'échappent à une condamnation que grâce aux subterfuges de leurs protecteurs à Constantinople.

Le divan aurait voulu parfois se soustraire à la sollicitude de cette incommode amitié, mais lord Stratford n'a garde de l'abandonner à lui-même. Il connaît l'apathie des Turcs, leur esprit d'intrigues, leur vénalité, leur corruption, « ce chancre, dit-il, qu'il combat depuis douze années. » Il ne leur accorde ni repos ni trève, il veut les sauver en dépit d'eux-mêmes; mais il veut poursuivre cette œuvre à sa guise, et il faut que le gouvernement anglais ne contrarie en rien sa volonté. Lord Clarendon s'avise-t-il de se plaindre de l'abandon où le divan laisse l'armée d'Asie, lord Stratford prend alors la défense de ses protégés; mais en quels termes!

« Sans doute il est à regretter, dit-il, que les ministres ottomans apportent à suivre les conseils que je leur transmets une lenteur si peu compatible avec les exigences de la situation. On ne fait pas boire des chevaux malgré eux : le proverbe n'est pas moins vrai à Constantinople qu'à Londres ou à Paris; mais, si je ne puis décider mes chevaux à prendre une allure plus vive, je dois dire que les circonstances parfois les excusent. Les rigueurs de l'hiver, les distances, l'état des routes, le défaut d'argent, l'étendue du mal auquel il s'agit de porter remède, la difficulté pour le gouvernement de trouver des agens qui méritent sa confiance,... ces causes et tant d'autres que je pourrais énumérer entraînent des pertes de temps. Je regrette qu'il en soit ainsi, je blâme les ministres ottomans de ne pas mettre plus d'activité à surmonter les obstacles qui s'opposent à la marche des affaires; mais

(1) Les grades de *mouchir*, de *ferik*, de *liva*, équivalent en Turquie aux grades de maréchal de France, de général de division et de général de brigade.

je ne saurais m'en étonner. Non, la corruption, l'ignorance, l'égoïsme des intérêts privés, en étouffant le patriotisme, auraient partout les mêmes conséquences. Des chancres aussi profonds, aussi invétérés sont la ruine des empires, et les nations n'échappent à leur action destructive qu'autant que l'opinion publique est en droit de les stigmatiser et d'exiger qu'il y soit porté remède.

« L'Angleterre elle-même a-t-elle toujours été à l'abri de la contagion? N'avons-nous jamais entendu parler de Bacon et de Marlborough? Avons-nous oublié les mémoires de Pepys et les hontes de cette époque? Les dénonciations de Burke ne résonnent-elles pas encore à nos oreilles? Le mal existe partout en germe; mais, suivant les temps, les lieux, les circonstances, il se développe avec plus ou moins de violence. En Turquie, le mal est à son comble. Dans la chrétienté, il est généralement en décroissance. En Russie, il infecte toute l'administration, et causerait les mêmes maux qu'en Turquie, si la toute-puissance du gouvernement ne le combattait avec énergie. »

Lord Stratford dit plus loin : « La corruption générale mène à sa ruine l'empire ottoman. » Tel est évidemment, sur le présent et sur l'avenir de la Turquie, le dernier mot de cet homme d'état, et ce mot trouve partout sa confirmation dans la correspondance soumise au parlement. En retraçant aujourd'hui les incidens de cette guerre d'Asie qui jettent à notre sens la plus vive lumière sur la situation de l'empire ottoman, nous avons interrogé soigneusement cette correspondance. Les renseignemens qu'elle nous offrait ont pu être complétés grâce à quelques informations particulières ainsi qu'aux relations publiées par le général Bystrzonowski, le général Kmety, le colonel Lake, le chirurgien militaire Sandwith, et divers autres Européens qui vinrent à cette époque offrir leurs services au sultan. Telles sont les sources d'un travail dont la campagne d'Arménie et la défense de Kars marquent les divisions principales.

II.

« La position de Kars, écrivait Fuad-Pacha à lord Clarendon, est la clé de nos frontières d'Asie. Si cette place venait (à Dieu ne plaise!) à tomber entre les mains des Russes, d'abord Erzeroum serait menacé, puis toute l'Anatolie serait en danger : cela est indubitable. »

Il est facile de s'expliquer l'importance que les Turcs attachent à ces derniers débris de leur puissance en Arménie. Si nous examinons en effet la configuration de cette partie du globe, nous voyons qu'un énorme massif de montagnes sépare le bassin central de l'Asie du bassin de l'Europe méditerranéenne. Les chaînes du Caucase, de l'Alaghez, de l'Ararat, du Taurus (1), en forment la charpente;

(1) Nous ne parlons ici que de la partie orientale du Taurus. Cette chaîne descend

ces chaînes suivent une direction sensiblement parallèle du sud-est au nord-ouest, et soutiennent une succession de plateaux qui s'élèvent en forme de degrés depuis les plaines basses de l'Asie jusqu'à la région comprise entre l'Ararat et le Taurus. La ville d'Erzeroum est située dans cette partie du massif, au point de partage des eaux, qui se déversent en tous sens. L'Euphrate et le Tigre vont se jeter dans le golfe Persique, l'Araxe et la Koura dans la Mer-Caspienne, le Tchorok et les deux Irmaks dans la Mer-Noire. Le maître de ce point de partage des eaux se trouve maître en réalité de toute la partie occidentale de l'Asie. Il n'a qu'à suivre le cours des fleuves pour descendre dans l'Asie-Mineure, dans la Mésopotamie, dans la Géorgie, dans la Perse.

Cette considération ne pouvait échapper au génie conquérant des Turcs, et lorsqu'ils tournèrent leurs regards vers l'orient, ils songèrent tout d'abord à s'emparer de l'Arménie. Le sultan Sélim II, par la conquête d'Erzeroum, ouvrit la voie à ses successeurs Soliman le Grand et Mourad III, qui enlevèrent aux Persans la Géorgie et la Mésopotamie. Après une lutte qui dura près d'un siècle, les Turcs se trouvèrent en possession de cette longue chaîne de montagnes qui, sous le nom de montagnes de l'Arménie et du Kurdistan, s'étendent en ligne droite de la Mer-Noire à la mer des Indes. Ils n'avaient plus qu'un pas à faire pour descendre en Perse; ils touchaient à l'apogée de leur puissance, qui dès lors allait rapidement décliner. Déjà ces expéditions lointaines entraînaient d'immenses difficultés. De graves désastres firent même sentir aux sultans la nécessité d'asseoir fortement leur domination en Arménie avant de pousser plus loin leurs conquêtes. Pendant le cours de ces guerres, leur base d'opérations était toujours Erzeroum; mais la situation de cette ville au milieu d'une plaine la rendait, dans les idées du temps, peu propre à la défense. Il fallait donc avant tout s'assurer des passages des montagnes qui d'Erzeroum mènent en Perse et en Géorgie. Du côté de la Perse, il n'existe qu'une seule route, suivie de temps immémorial par les armées et les caravanes. Au sortir de la plaine d'Erzeroum, elle gagne, à travers les monts Bingel, la vallée de l'Euphrate, la remonte jusqu'aux sources de ce fleuve et débouche dans la plaine de Tchaldiran par le col de Bajazid, dépression qui sépare la flèche de l'Ararat du massif inaccessible des montagnes du Kurdistan. Du côté de la Géorgie, les chaînes parallèles au Caucase, l'Ararat et l'Alaghez, opposent un double obstacle à la marche des armées. Bien qu'à la rigueur ces montagnes

ensuite vers le sud et délimite ainsi le bassin de la Méditerranée. La géographie de ces contrées n'est connue que par des travaux fort récens, et encore incomplets. On les trouve résumés dans l'ouvrage de Ritter et dans les cartes de Kiepert.

puissent être traversées sur d'autres points, elles ne livrent un passage facile que dans la partie suivie par la grande route d'Erzeroum à Tiflis. Cette route franchit la chaîne de l'Ararat au col désigné par les indigènes sous le nom de Soghanly-Dagh, coupe la plaine qu'arrose le Kars-Tchaï, s'enfonce dans l'Alaghez, et par la gorge d'Ellidara gagne Tiflis et la Géorgie. Aussi le premier soin du sultan Mourad III, après la conquête de Tiflis, fut-il de se rendre complétement maître de cette communication en fortifiant la ville de Kars. Ce sultan, dont le nom est resté attaché aux grands monumens de la puissance militaire des Turcs en Asie, fit quelques années après relever l'enceinte d'Érivan et remettre en état de défense les autres villes enlevées aux Persans. Il couvrit le pays d'un réseau de places et de châteaux-forts qui servaient à ses armées de dépôts de vivres et de munitions, qui jalonnaient les étapes des colonnes et leur permettaient ainsi de se mouvoir librement dans un pays impraticable à la marche de longs convois.

Dans le système de défense que les Turcs avaient adopté, ils conservaient en Géorgie quelques avant-postes, tels que les châteaux de Tiflis, de Gori, de Gandzak, destinés à tenir en bride les princes chrétiens et les khans des bords de la Caspienne, qui reconnaissaient la suzeraineté de la Porte; mais leurs véritables lignes de défense étaient d'abord la chaîne de l'Alaghez : les passages de ces montagnes étaient occupés par des châteaux, dont quelques-uns ont encore joué un rôle dans les guerres avec la Russie. L'histoire nous a transmis ainsi les noms des châteaux d'Atzchweri, de Kerthvisi, d'Achalkalaki. Plus loin s'étend jusqu'au pied de l'Ararat un vaste et fertile plateau. Au milieu de ces plaines s'élevaient trois grandes places fortes, où pendant le cours de leurs guerres se concentraient les armées turques : Kars, Érivan et Achaltziche. Enfin, sur le revers opposé de l'Ararat, les villes d'Olti, Hassan-Kalé, Toprak-Kalé, Bajazid, reliées par une multitude de châteaux, couvraient en dernière ligne la capitale de l'Anatolie.

Tel était l'ensemble des positions que les Turcs, à l'époque de leur grandeur, occupaient en Arménie. Ils s'y étaient longtemps maintenus au milieu d'alternatives de succès et de revers. Cependant les Persans avaient fini par recouvrer une partie des territoires perdus. De longues brèches se trouvaient ouvertes ainsi dans les lignes de défense des Turcs, quand un nouvel ennemi, apparaissant au-delà du Caucase, vint menacer l'existence des deux nations rivales. Les progrès de la Russie furent rapides. Aujourd'hui elle est solidement assise en Géorgie; elle a forcé la ligne de l'Alaghez. La place d'Achaltziche, enlevée aux Turcs en 1828, et la citadelle de Goumry, hexagone bastionné construit depuis cette époque au dé-

bouché des gorges d'Ellidara, lui donnent pied en Arménie. Enfin les provinces d'Érivan et de Nachdjevan, après de longues vicissitudes, sont également tombées au pouvoir de la Russie. Les Russes se trouvent ainsi maîtres des défilés de l'Ararat, ils peuvent descendre sur Bajazid et, par la route de Perse, gagner en quelques marches Erzeroum; mais ces provinces, séparées de la Géorgie par les âpres montagnes qui entourent le lac de Zevanga, ne leur offrant pas une base d'opérations assez large, la route directe de Tiflis à Erzeroum est encore la grande ligne stratégique que les Russes doivent suivre pour arriver à la conquête de l'Anatolie, et cette route leur est interdite par la position de Kars.

En un mot, Kars est pour la Turquie d'Asie ce qu'est Choumla pour la Turquie d'Europe.

Aux premiers indices d'une guerre avec la Russie, la Porte avait dirigé sur cette ville les troupes qu'elle destinait à la défense de ses frontières d'Asie; elle en avait donné le commandement au mouchir Abdi-Pacha. Ce personnage appartenait, en Turquie, à la nouvelle école; il avait fait ses études militaires en Allemagne, et jouissait, à ce titre, d'une réputation de savoir et de capacité que nul ne s'avisait de contester à Constantinople. Le ferik Sélim-Pacha occupait avec un autre corps d'armée Bathoum et le littoral de la Mer-Noire.

Les Turcs prirent, de ce côté, l'initiative des hostilités. Dans la nuit du 31 octobre 1853, ils franchirent le Tchorok et enlevèrent un petit poste avancé, décoré pompeusement du nom de fort Saint-Nicolas. Le mouchir pénétra en même temps dans les provinces arméniennes soumises à la Russie; il les ravagea sans rencontrer la moindre résistance de la part de l'ennemi. L'armée du Caucase était encore dans ses cantonnemens. Loin de se disposer à envahir le territoire ottoman, elle n'était pas même en mesure de repousser l'agression des Turcs. Ce n'est pas là le fait le moins curieux de cette campagne, et nous ne saurions en trouver l'explication que dans la politique suivie par l'empereur Nicolas lors de ses démêlés avec la Porte. Ce prince venait de se décider à occuper les provinces danubiennes. Intervertissant l'ordre naturel des idées, il jetait ainsi le poids de ses armées dans la balance, et considérait cette mesure comme un terme moyen qui seconderait ses négociations sans mener à la guerre. Il se trouva donc pris au dépourvu du côté de l'Asie. Des renforts y furent envoyés en toute hâte, mais en attendant l'armée russe se trouva réduite à l'inaction. La jactance des Turcs s'en accrut naturellement. Après un engagement fort insignifiant près de Bayandir, le mouchir annonça officiellement à son gouvernement qu'il avait taillé en pièces les ennemis, et qu'il se disposait à leur enlever les places de Goumry et d'Achaltziche, où ils étaient venus chercher un refuge.

A l'arrivée du Tartare porteur de ces nouvelles, l'enthousiasme des défenseurs de la cause ottomane ne connut plus de bornes; le nom de Schamyl était alors dans toutes les bouches, et nul ne doutait qu'à la tête de soixante mille Circassiens il ne vînt rejoindre les Turcs dans leur marche sur Tiflis. Du reste il nous serait difficile de dire si, dans ce premier moment de surprise, l'invasion de la Géorgie n'avait pas quelque chance de succès. Nous devons l'avouer, les événemens qui signalèrent cette partie de la campagne nous sont très imparfaitement connus. On voit seulement que les bulletins du mouchir Abdi-Pacha excitaient l'hilarité de ses propres soldats. « Vous avez traversé notre bivouac, disait un chef de *bachi-bozouks*, Aali-Bey, au docteur Sandwith (1): nos hommes couchent à la belle étoile; moi, j'ai cette tente pour abri. Sachez cependant que, s'il faut en croire nos pachas, nous avons ici deux mille tentes enlevées aux Russes. Mon histoire est connue de toute l'armée. Dans une de mes courses, j'avais eu la chance d'arrêter un chariot escorté de quelques cavaliers. Ce chariot contenait des sacs de biscuit et une tente. J'amenai ma prise au mouchir. « C'est bien, me dit-il; garde pour toi la tente. » Cette tente, vous la voyez. Un mois après, un de mes hommes m'apporta le journal; j'appris ainsi qu'après un combat acharné, nous avions enlevé aux Russes un convoi chargé de biscuit et deux mille tentes. — Les pachas, ajoutait d'un ton sentencieux le chef de *bachi-bozouks*, sont les pères du mensonge. »

Les triomphes des Turcs furent du reste de courte durée. L'arrivée de la 18e division et d'une brigade de la 13e ayant mis les Russes en mesure de reprendre l'offensive, ils attaquèrent le corps d'armée qui, sous les ordres du ferik Aali-Pacha, menaçait Achaltziche. Ce général avait éparpillé ses troupes autour de la place. Grâce à ses mauvaises dispositions, il n'eut pas le temps de les concentrer au moment décisif. Le 26 novembre, les Russes, un peu avant le jour, enlevèrent à la baïonnette le village de Soukoupliss, où les Turcs s'étaient retranchés. Canons, drapeaux et bagages tombèrent entre leurs mains. La déroute fut complète. Aali-Pacha ne songea d'abord qu'à pourvoir à sa propre sûreté; mais, une fois hors de danger, il s'efforça d'arrêter à coups de sabre les fuyards. Le ferik donnait ce témoignage de bonne volonté un peu tard. « L'affaire était finie depuis deux heures, le mal était sans remède; » telle est la remarque judicieuse que nous trouvons dans un rapport adressé à Haïreddin-Pacha (2). A la nouvelle de cet échec, le mouchir donna l'ordre à son lieutenant ou *reïs* Achmet-Pacha, qui observait Goumry, de se

(1) Voyez *A Narrative of the Siege of Kars*, by Humphry Sandwith, M. D. London 1856.

(2) Ce rapport manuscrit nous a été communiqué par le général Bystrzonowski, que nous avons déjà cité parmi les écrivains militaires qui ont raconté la guerre d'Arménie.

retirer sur Kars. Celui-ci, n'ayant pas opéré son mouvement à temps, se vit à son tour attaqué par le général Béboutof à Basch-Kadik-Lar. L'action s'engagea dans la matinée du 2 décembre 1853; elle fut vive. Le canon des Turcs fit éprouver aux Russes des pertes sensibles; mais Vély-Pacha, qui arrivait avec sa division sur le champ de bataille, n'osa pas s'engager et laissa écraser les troupes du reïs. Cette fois encore la débandade fut générale; toute l'artillerie tomba aux mains des Russes. Le désarroi de l'armée turque fut tel qu'en arrivant à Kars, les soldats mirent à sac la ville et les bazars.

A leur retour, les généraux s'accusèrent réciproquement de ces désastres. Le mouchir Abdi-Pacha, qui était resté à Kars, se plaignit amèrement de la désobéissance de ses lieutenans; mais le lieutenant Achmet intrigua si bien à Constantinople qu'il fit retomber la faute sur la tête de son chef, et obtint le commandement de l'armée à sa place. Ce fut là un nouveau malheur. Abdi-Pacha était sans doute un médiocre personnage; ses connaissances militaires, si fort prisées à Constantinople, étaient nulles. Pendant son séjour à Vienne, il ne s'était occupé en réalité que d'ornithologie, science évidemment peu propre à former un général. Du moins il était honnête homme, et son successeur se trouva être un misérable.

La campagne était finie; la tâche du nouveau mouchir se réduisait donc à veiller pendant l'hiver à l'entretien de ses troupes; mais Achmet avait bien d'autres soucis : il s'agissait pour lui de rentrer, avant tout, dans son argent. Le commandement d'une armée dans ce pays est dispendieux à acquérir, plus dispendieux encore à conserver. En thèse générale, un Turc ne saurait parvenir, s'il n'est la créature de quelque dignitaire de l'empire, et nul ne saurait acheter trop cher les bonnes grâces de tels protecteurs. Ce n'est pas tout d'ailleurs, il faut compter encore avec le sérail; femmes, eunuques, serviteurs du sultan, ne se laissent point oublier. Tout ce monde une fois gorgé, il reste enfin à partager les bénéfices avec les ministres. Or, Achmet le savait, le séraskier Riza-Pacha n'entendait pas laisser contester ses droits sur ce chapitre. Il partageait avec l'apothicaire de l'armée, à plus forte raison avec le général en chef. Achmet pilla donc, mais il pilla si démesurément que son armée faillit en périr de misère et de faim. « Rien ne peut donner idée de l'horreur de l'hiver qui s'écoula pendant le commandement d'Achmet-Pacha, dit le docteur Sandwith; les soldats, entassés dans des caves, dans des réduits infects, couchés sur de la paille pourrie, privés de vêtemens, de combustibles, d'alimens même, succombèrent par milliers. La plume se refuse à décrire le spectacle des hôpitaux. Tel était l'épuisement des malades que, dans les cas de fièvre simple, leurs extrémités se gangrenaient avant que la vie ne fût éteinte en eux. De larges tranchées, ouvertes à grand'-

peine dans la terre gelée, reçurent ainsi plus de douze mille cadavres que les chiens et les loups venaient dévorer pendant la nuit. » Grâce à l'incurie du gouvernement, ces faits eussent passé inaperçus, si lord Stratford ne s'en fût ému. Il provoqua une enquête, et sur le rapport de Haïreddin-Pacha, qui se rendit à Kars à la fin du mois de mars 1854, Achmet et son chef d'état-major Aali-Pacha furent arrêtés et traduits devant un conseil de guerre. Pendant longtemps, nous voyons lord Stratford poursuivre le châtiment des coupables, et enfin l'obtenir.

On avait fait un exemple; mais ce n'était pas tout : il fallait trouver un successeur à Achmet. Le séraskier Riza-Pacha avait tout juste sous la main un homme qui réunissait à son gré les qualités nécessaires pour réorganiser l'armée et la commander dans le cours de la campagne prochaine. C'était le gouverneur d'Erzeroum, Moustafa-Zarif-Pacha. Barbier de son état, Moustafa-Zarif avait été au service du séraskier, qui l'avait pris en amitié et lui avait fait obtenir l'emploi de trésorier dans un régiment. Une fois lancé, Moustafa-Zarif, qui ne manquait pas d'intelligence, s'était poussé dans le commissariat. Malheureusement il avait été dénoncé pour ses rapines et s'était vu destituer. Un accident semblable n'est point de nature à briser la carrière d'un Turc. Le séraskier ne lui en continua pas moins sa protection, et, pour le dédommager, le fit entrer dans l'administration civile. Cette fois la fortune fut moins cruelle au barbier; il parvint rapidement au poste de gouverneur de province. Il n'avait ainsi qu'un pas à faire pour devenir mouchir. Sans doute de tels antécédens ne nous semblent point donner droit au commandement des armées; mais en Orient un usage immémorial veut qu'un Turc soit propre à tous les emplois. La volonté du sultan eût appelé Moustafa-Zarif aux fonctions de ministre des finances, d'ambassadeur ou d'amiral, que nul ne s'en fût étonné. Du reste, une fois nommé mouchir, Moustafa-Zarif justifia la confiance du séraskier : il sut allier dans une proportion convenable le service de l'état au soin de ses intérêts. Naturellement il ne s'oublia pas; mais, loin d'imiter la coupable incurie de son prédécesseur, il prit des mesures énergiques pour mettre son armée en état d'entrer en campagne. Il s'occupa d'abord des approvisionnemens. S'étant aperçu de la détestable qualité des farines que livrait le munitionnaire Kosma, il le prit à partie; à la suite d'explications orageuses, il le fit saisir par ses aides-de-camp et lui appliqua de sa main une volée de coups de canne. Ce retour aux vieux usages produisit le meilleur effet dans l'armée. Les premières chaleurs ayant permis en même temps de tirer les soldats de leurs demeures dans la ville pour les faire camper sous la tente, le changement d'air et les ablutions prescrites par la loi religieuse eurent bientôt rétabli la constitution naturelle-

ment vigoureuse des Turcs. Dès lors les travaux du camp retranché furent poussés avec activité. Le mouchir enfin s'occupa de combler les vides ouverts dans les rangs de l'armée par les misères de l'hiver précédent. Les ressources de la conscription se trouvant déjà épuisées, il fit saisir tous les hommes valides que ses gendarmes rencontrèrent sur leur chemin et les enrôla dans ses régimens. Grâce à ces levées et à quelques renforts venus de Constantinople, l'armée se trouva compter environ quarante mille hommes de troupes régulières sans les *bachi-bozouks*, qui, ne recevant ni solde ni vivres, s'étaient tirés d'affaire en ravageant affreusement le pays.

Avant d'entrer en campagne, le mouchir se résolut à passer ses soldats en revue. Pour lui donner idée de l'ordre d'une armée en bataille, les généraux européens dont le sultan avait accepté les services se chargèrent de disposer les troupes sur le terrain : l'infanterie sur deux lignes, l'artillerie dans les intervalles, la cavalerie sur les ailes, les réserves en arrière. Le mouchir, entouré de son état-major, parcourut les rangs; il inspecta à diverses reprises l'armement et l'équipement des différens corps; il n'oublia pas, en passant, de laisser tomber quelques mots d'une familiarité soldatesque. Moustafa-Zarif n'était pas sans avoir entendu parler de Napoléon. A son exemple, il s'arrêta devant un vieux sergent et lui saisit l'oreille en l'interrogeant sur ses campagnes. A ce geste, le sergent s'imagina qu'il allait recevoir la bastonnade et poussa des hurlemens lamentables. Outré d'une telle stupidité, le mouchir jugea que les officiers seuls étaient en état de le comprendre. Les ayant réunis autour de lui, il les harangua en ces termes : « Officiers de l'armée d'Anatolie, nous allons attaquer les giaours russes, combattre pour notre padishah et notre patrie. Montrez-vous ce que vous êtes; gardez-vous surtout de fuir, car moi, votre mouchir, je serai là pour vous surveiller et vous punir. Au milieu du feu, les *milazims* veilleront sur les soldats, les *uzbachis* sur les *milazims*, les *bimbachis* sur les *uzbachis*, les *miralaïs* sur les *bimbachis*, les *livas* et les *feriks* se tiendront un peu plus en arrière et veilleront sur les *miralaïs*, et moi je suivrai tous les mouvemens des *livas* et des *feriks*. Vive le padishah ! » Après cette allocution, le mouchir se fit apporter sa pipe et donna l'ordre de faire défiler les troupes.

L'aspect de ces troupes était singulièrement misérable. Les uniformes en lambeaux n'offraient plus la moindre trace des couleurs primitives. Les capotes et les sacs avaient été perdus l'année précédente pendant les déroutes qui avaient suivi les affaires d'Achaltziche et de Bach-Kadik-Lar. Depuis lors, nulle mesure n'ayant été prise à cet égard, la plupart des soldats en étaient réduits à porter leurs effets noués dans un morceau de toile. Du reste ils n'avaient ni bas, ni souliers, le plus souvent point de chemise; enfin telle était

l'incurie du gouvernement et des généraux que, malgré la rigueur du froid, leur tenue était encore le pantalon de toile. Sous leurs haillons, ces malheureux soldats conservaient un air martial; leurs armes étaient bien entretenues, ils les maniaient avec aisance et régularité, mais c'était tout. Leur instruction, en ce qui touche l'école de peloton et de bataillon, était complétement négligée. Les manœuvres les plus simples s'exécutaient avec lenteur et confusion.

La cavalerie était hors d'état de rendre le moindre service : les vices de son organisation ne lui permettaient même pas de soutenir la comparaison avec la cavalerie irrégulière des *bachi-bozouks*. Les hommes, formés par des instructeurs européens à une école dont les principes sont en désaccord avec les usages du pays, étaient pour la plupart mauvais cavaliers. Nous devons ajouter qu'ils n'avaient ni bottes, ni éperons, et que leur armement était des plus mal entendus. Quant aux chevaux, de race petite, mais vigoureuse, ils étaient tellement exténués qu'ils pouvaient à peine supporter le poids de l'homme. Les *bachi-bozouks* au contraire, livrés à eux-mêmes et vivant aux dépens du pays, avaient pour leurs chevaux la sollicitude qui distingue les Orientaux. Ils les montaient à leur mode et en tiraient un très bon parti. Armés de l'antique *djerid*, ils lançaient avec une adresse merveilleuse ce long roseau dont la pointe acérée transperçait l'ennemi avant qu'il pût les joindre à l'arme blanche. Malheureusement les *bachi-bozouks*, recrutés parmi les tribus kourdes que les mesures du sultan Mahmoud avaient exaspérées, n'étaient attirés cette fois sous les drapeaux que par l'espoir du pillage. C'étaient de lâches brigands, et rien ne rappelait en eux la valeur des sipahis, véritables seigneurs féodaux dont les derniers débris ont été enveloppés dans la ruine des janissaires.

L'artillerie seule était dans des conditions meilleures. Les hommes sans doute étaient tout aussi déguenillés, mais les chevaux avaient moins souffert, le matériel était en état convenable. Le contraste avec les autres armes était même frappant. On en peut trouver la cause dans l'aptitude et la prédilection des Turcs pour le service de l'artillerie. Cette disposition est naturelle à toutes les races asiatiques, et les instructeurs ont formé ainsi une classe d'excellens sous-officiers qui, à défaut d'officiers, répondent aux premières exigences du service en campagne.

Ce ne sont pas, on le voit, les soldats qui manquent à l'empire ottoman. Encore aujourd'hui les Turcs méritent cet éloge suprême que leur donne Montecuculli : « ils sont braves, sobres et patiens; » mais ces qualités sont frappées d'impuissance par le défaut d'organisation. Dans le système de guerre moderne, il ne faut pas l'oublier, l'individu disparaît; les masses organisées jouent seules un rôle, et par ce motif les cadres d'une armée font toute sa force. Or dans l'ar-

mée turque les cadres n'existent que de nom. L'avancement n'est soumis à aucune règle; les rudes débuts du service militaire n'assurant ainsi aucun avantage, les classes riches délaissent le métier des armes pour entrer dans les carrières civiles, qui conduisent même au commandement des armées. Les officiers subalternes sont des soldats tirés des rangs par le caprice ou le hasard. Rien ne les sépare de leurs subordonnés avec lesquels ils vivent dans une familiarité que repousse toute bonne discipline; rien ne les excite à s'élever par le mérite, l'instruction ou la valeur, — l'intrigue seule et l'argent donnant accès aux grades supérieurs. Ceux-ci reviennent de droit à l'ignoble classe des *chiboukjis*, barbiers, valets et commensaux des grands fonctionnaires. Complétement étrangers à l'armée, corrompus par l'atmosphère de Constantinople, créatures du sérail et des ministères, ces hommes n'apportent dans les camps que leurs vices. Le mépris qu'ils inspiraient ressort de la correspondance de tous les officiers anglais qui se sont trouvés en contact avec eux. « Ils sont, nous disent-ils, lâches, voleurs, débauchés et ivrognes. » Ce dernier vice semble extraordinaire chez les Orientaux; il est en réalité, de tous les résultats de la civilisation, le seul qui se soit généralement propagé chez les Turcs. Tout individu qui se fait gloire d'avoir pris part aux lumières de l'Occident se fait par là même gloire d'avoir su vaincre les préjugés religieux relatifs à l'usage du vin; mais là se borne le plus souvent le goût des Turcs pour la civilisation. Infatués d'une vaine admiration pour les connaissances des Européens, ils n'en conservent pas moins au fond du cœur le mépris du musulman pour le *giaour*, et ce mépris s'étend à ceux de leurs compatriotes qui se rapprochent des chrétiens par l'éducation. Ils repoussent ainsi des rangs de l'armée avec une obstination invincible les jeunes gens élevés dans les écoles militaires de Constantinople. A leur sortie des écoles, ces officiers, dont quelques-uns ont un mérite véritable, sont fatalement condamnés à végéter dans les arsenaux de l'artillerie et de la marine, où leur concours est indispensable. Plusieurs d'entre eux étaient allés rejoindre l'armée d'Anatolie, mais bientôt ils avaient dû céder aux avanies systématiques qui leur étaient infligées. Le colonel Williams en trouva encore trois ou quatre qui, privés d'emploi et de solde, avaient dû s'attacher au service personnel de quelques valets ignorans devenus feriks ou livas.

Par une contradiction apparente, mais qu'explique l'usage immémorial chez les Turcs de prendre à leur service des renégats de tous les pays, l'armée turque était encombrée de réfugiés allemands, italiens, hongrois, polonais, la plupart gens de sac et de corde qui, ne sachant où se réfugier, s'étaient décidés à prendre le turban. L'An-

glais Duncan (1) cite entre autres un baron Wetzler qui avait fini par oublier sa langue, son pays et sa religion, et qui, pour l'ignorance et la superstition, ressemblait de tous points à un Turc du vieux régime. Tous du reste, renégats ou chrétiens, portaient des noms turcs et se confondaient ainsi avec l'armée dont ils faisaient partie. Dans les momens critiques, remarque un autre témoin, le miracle de la tour de Babel semblait se renouveler, et tous les dialectes du monde se croisaient au milieu des rangs.

Il ne régnait pas une moindre confusion dans l'état-major général de l'armée. Le mouchir ne savait pas le premier mot de la guerre, et il en était de même des généraux turcs qu'il avait sous ses ordres. Pour obvier à cet inconvénient, le divan lui avait envoyé trois officiers européens destinés à l'éclairer de leurs lumières : c'étaient les généraux polonais Bystrzonowski, Breanski, et le général hongrois Guyon. Comme ni les uns ni les autres n'avaient adopté la religion musulmane, ils ne pouvaient avoir le commandement direct des troupes. Ils se bornaient donc à donner des conseils; mais, ainsi qu'il arrive à des généraux irresponsables, ces conseils se contredisaient continuellement. Les idées des Turcs se brouillaient au milieu des combinaisons de la stratégie; faisant abstraction de leur bon sens naturel, ils suivaient tour à tour les plans les plus opposés. Au fond de l'âme, le mouchir était fort partagé; il sentait instinctivement que son armée était hors d'état de se mesurer avec les Russes. Ses instructions d'ailleurs lui prescrivaient de demeurer sur la défensive, et le souvenir des désastres de l'année précédente ne justifiait que trop une telle circonspection; mais parfois aussi il se laissait aller à l'idée de s'illustrer par quelque action d'éclat. L'armée russe, disséminée sur un immense territoire, était faible partout. Ainsi le général Béboutof n'avait à Goumry que dix-sept bataillons, affaiblis encore par les maladies. La grande supériorité de l'armée turque permettait de l'accabler; l'occasion était belle. Moustafa-Zarif-Pacha, dans un conseil de guerre, proposa gravement d'aller attaquer Goumry. Il fallait toute son ignorance pour avoir la pensée de se rendre maître d'une place régulièrement fortifiée sans posséder les premiers élémens d'un équipage de siége. Le mouchir finit par céder aux observations des généraux européens. Ceux-ci avaient une tout autre idée : ils voulaient porter la guerre en Géorgie, donner la main aux Circassiens et marcher sur Tiflis. La difficulté pour l'armée turque était de franchir la chaîne de l'Alaghez sans passer sous le canon des deux places de Goumry et d'Achaltziche, qui s'élèvent à l'entrée des montagnes; mais il existe un défilé intermé-

(1) *A Campaign with the Turks in Asia*, by Charles Duncan, esq. London 1855.

diaire que couvre le château d'Achalchalaki. Ce château, en mauvais état, n'était gardé que par trois bataillons. Le général Bystrzonowski proposait en conséquence de se porter rapidement sur ce point, d'enlever la garnison et de descendre ensuite en Géorgie par ce défilé, qui présente sans doute quelques difficultés, mais n'est pas absolument impraticable pour une armée. Une fois en Géorgie, les Turcs se seraient dirigés sur le col de Souram, et auraient fait leur jonction avec le corps d'armée de Sélim-Pacha, qui de Bathoum serait venu les rejoindre par Koutaïs. Ainsi assurés de leurs communications avec la Mer-Noire, les Turcs pouvaient alors marcher sur Tiflis, recueillir en route les Circassiens et porter un coup mortel à la puissance russe en Asie. Ce plan, que devait adopter l'année suivante Omer-Pacha, était ingénieux; mais avec des troupes aussi mal disciplinées que celles du mouchir, il faisait une part excessive au hasard.

III.

Sur ces entrefaites, les coureurs de l'armée vinrent annoncer que les Russes, sortis de Goumry, s'avançaient dans la plaine de Kars, et qu'un détachement de la garnison d'Achaltziche menaçait en même temps Ardahan, où se trouvait la division de Kérim-Pacha, formant l'aile gauche. A cette nouvelle, le mouchir avait envoyé en toute hâte des renforts à Kérim-Pacha, et s'était porté de sa personne au-devant des Russes. Les deux armées s'observèrent ainsi pendant quelques jours sans en venir aux mains, puis les Russes rentrèrent dans leurs positions sans qu'il fût possible de deviner le motif de leurs mouvemens. On apprit seulement, quelques jours après, que Sélim-Pacha avait été complétement défait dans l'intervalle. En effet, le ferik avait eu la malencontreuse idée de s'avancer dans le Gouriel jusqu'à Ouzourghetti. Les Russes, qui se tenaient généralement sur la défensive, avaient cette fois marché sur lui et l'avaient poursuivi jusqu'au-delà du Tcholok. Sélim-Pacha avait pris position derrière cette rivière, entre Kakouthi et Dschandjour. Brusquement attaqués, les Turcs avaient pris la fuite, abandonnant, comme d'habitude, aux mains de l'ennemi leur artillerie et leurs bagages.

Le malheur de Sélim-Pacha avait fait faire de sérieuses réflexions au mouchir. Guéri par ce triste exemple de sa passion naissante pour la guerre, il avait ramené son armée à Kars et s'y tenait immobile. Dans cette situation, son flanc gauche se trouvait couvert par la division de Kérim-Pacha, qu'il avait laissée à Ardahan, son flanc droit par un détachement destiné, sous les ordres d'un autre Sélim-

Pacha, à observer les passages de l'Ararat qui mènent à Bayazid. Le mouchir avait formellement enjoint à ses lieutenans de ne rien entreprendre. Les jours s'écoulaient ainsi dans un repos que rien ne serait venu troubler, si les Russes ne se fussent avisés, en juillet 1854, de pénétrer dans la plaine de Kars pour y faire des fourrages.

Cette plaine est située au milieu de l'amphithéâtre des montagnes de l'Ararat (1) et de l'Alaghez. Le Kars-Tchaï, après avoir longé les derniers contre-forts de l'Ararat, fait un coude et traverse la plaine à distances à peu près égales de Kars et de Goumry. Il semblait aux Turcs que ce cours d'eau traçait entre les deux armées une limite qu'elles ne devaient pas franchir. Or les Russes, toujours en fourrageant, s'étaient avancés jusqu'au Kars-Tchaï; le 4 juillet 1854, ils l'avaient même traversé au gué de Djamouschly. Cette manœuvre avait fini par devenir suspecte au mouchir. Il rappela à lui le corps de Kérim-Pacha, et le 11 juillet vint prendre position avec toute son armée à Hadji-Veli-Keui, village éloigné seulement de 12 kilomètres du Kars-Tchaï. Il espérait par ce déploiement de forces décider les Russes à se retirer; mais ceux-ci n'en tinrent aucun compte, et continuèrent à fourrager, même à démolir les villages voisins, pour se procurer le combustible qui leur manquait dans ces plaines dénudées. Ils avaient fortifié la tête du vallon d'Indjé-Déré, qui mène au gué de Djamouschly. Leurs troupes étaient campées en avant, dans la plaine, entre les villages de Kourouk-Déré et de Poldervan. Enfin, sur leur droite, ils travaillaient à construire une redoute au sommet du Kara-Iel, amas de collines volcaniques qui domine le vallon d'Indjé-Déré, la plaine, le cours du Kars-Tchaï, et qui forme ainsi la clé de la position.

Fort contrarié de l'insistance des Russes à se maintenir si près de Kars, le mouchir tenait conseil de guerre sur conseil de guerre pour trouver le moyen de les déloger sans arriver à livrer bataille. Les projets les plus divers furent successivement mis en avant; de grandes reconnaissances furent poussées sur divers points; des escarmouches de cavalerie eurent même lieu, sans que les Russes montrassent la moindre émotion. Le mois de juillet s'écoula ainsi. Les troupes, laissées dans l'inaction, commençaient à se démoraliser; elles souffraient des violentes transitions de la température. Pendant le jour, le soleil avait une ardeur insupportable; la nuit, il régnait une fraîcheur glaciale; parfois même, au matin, la terre était couverte de gelée blanche. Les villages voisins avaient été successivement détruits, le bois manquait, les fourrages étaient consommés tout à l'entour du camp; le moment était venu de se retirer ou de

(1) L'amphithéâtre est tracé à l'est par le Soghanli-Dagh et les monts Tchildir, que longe le Kars-Tchaï, au nord par le Gok-Dagh, à l'ouest par la flèche de l'Alaghez.

marcher en avant. Le mouchir ne savait encore quel parti prendre; enfin il annonça un beau jour, à l'étonnement général, qu'il allait livrer bataille. La circonstance qui avait mis fin à ses perplexités est significative; elle montre l'asservissement actuel des Turcs aux idées de l'Europe. Le mouchir venait de recevoir des dépêches de Constantinople que lui avait apportées un Français attaché à l'état-major d'Omer-Pacha. M. le comte de Meffray, avant d'entrer au service de la Turquie, avait été officier d'ordonnance du général commandant la garde nationale de Paris. Un service de ce genre n'avait pu l'initier aux combinaisons de la stratégie; mais le mouchir n'en savait pas si long. Enchanté de pouvoir se décharger sur un officier européen de sa responsabilité de général en chef, il se décida, d'après l'avis du nouveau-venu, à prendre l'offensive. Comme les jours suivans dans le calendrier des Turcs étaient néfastes, il différa du reste ses projets jusqu'au 6 août, jour regardé comme propice. Le mouchir n'était pas au bout de ses peines; au moment même où il se disposait à l'action, arrivait la nouvelle d'un événement qui pouvait avoir les plus fâcheuses conséquences pour le sort de l'armée : les troupes qui, sous les ordres de Sélim-Pacha, occupaient Bayazid depuis le commencement de la guerre venaient d'être taillées en pièces.

Sélim-Pacha, ayant appris que le général Wrangel, qui commandait à Érivan, se dirigeait, par la route d'Igdyr, sur Bayazid, avait essayé de lui disputer le passage de l'Ararat. Il avait occupé le défilé d'Ilglyl; son artillerie balayait au loin la route que les Russes devaient suivre; son infanterie était massée en arrière, les irréguliers étaient dispersés au loin, sur les hauteurs environnantes. Les Russes, abordant la position à la baïonnette, avaient tout renversé sur leur passage. Les Turcs s'étaient enfuis dans toutes les directions, et Sélim-Pacha, entraîné dans la déroute, n'était pas même parvenu à les ramener sur la route d'Erzeroum. Il avait dû, avec le gros des fuyards, chercher un refuge à Van. La ville de Bayazid ayant ouvert ses portes au général Wrangel, tout le pays, de ce côté, était sans défense contre les Russes, et le premier parti de cavalerie qui se présenterait devant Erzeroum pouvait en un instant anéantir les magasins de l'armée, qui s'y trouvaient réunis. Telles étaient les réflexions qui se présentaient à tous les esprits. Évidemment, dans ces tristes conjonctures, il ne restait plus qu'à battre en retraite. Le mouchir, en conséquence, donna ses ordres, dans la journée du 4 août, pour qu'un détachement d'environ dix mille hommes allât prendre position à Toprak-Kalé sur la route d'Erzeroum, tandis que le gros de l'armée filerait à la nuit tombante vers Kars. Malheureusement, ainsi qu'il arrive aux caractères faibles dans les momens de crise, le mouchir passa le soir même à une résolution diamétrale-

ment opposée. Ayant réuni ses généraux, il leur signifia son intention arrêtée de livrer immédiatement bataille aux Russes. Après une discussion de quelques instans, où les généraux Guyon et Bystrzonowski eurent comme d'habitude de la peine à se mettre d'accord, le plan de ce dernier fut adopté. Il consistait essentiellement à assaillir tout d'abord les hauteurs du Kara-Iel, qui formaient, ainsi que nous l'avons dit, la clef de la position. L'armée turque, à cet effet, était répartie ainsi qu'il suit :

Avant-garde. — Liva : Abderrhaman-Pacha.		
5 bataillons	2,340	2,390
1 batterie	50	
Bachi-bozouks		1,200
Premier corps. — Ferik : Kérim-Pacha.		
20 bataillons	11,911	14,649
16 escadrons	2,058	
6 batteries	680	
Deuxième corps. — Ferik : Vély-Pacha.		
23 bataillons	12,173	16,025
26 escadrons	3,072	
7 batteries	780	
Bachi-bozouks		3,500
Total général de l'armée (1)		37,764

L'avant-garde de cette armée devait se mettre en marche à onze heures du soir; une demi-heure après, le premier corps, commandé par Kérim-Pacha; une autre demi-heure après, l'échelonnant à gauche, le deuxième corps sous les ordres de Vély-Pacha. Le Kara-Iel une fois enlevé, Kérim-Pacha devait appuyer son aile droite à la colline et aborder l'extrême gauche de l'armée russe. Il était probable que l'ennemi, se voyant attaqué de ce côté, rectifierait son ordre de bataille, pivoterait sur sa gauche et avancerait à droite pour déborder les Turcs au moyen de sa nombreuse cavalerie. Le mouchir lui opposerait les vingt-six escadrons et les trois mille cinq cents *bachi-bozouks* qu'il avait en réserve, et ferait en même temps effort contre le centre de l'ennemi pour le rejeter dans le Kars-Tchaï. Ce plan, on le voit, était simple (2). Il fallait sans doute, pour arriver à portée de l'armée russe, exécuter une marche de nuit; mais justement cette nuit-là était parfaitement claire. La lune, dans son dernier quartier, n'était voilée par aucun nuage. L'extrême transparence de l'atmo-

(1) Cet état de situation nous a été communiqué par le général Bystrzonowski. Il ne comprend que les troupes engagées le jour de la bataille.

(2) Voyez sur les détails de ce plan la relation publiée par le général Bystrzonowski dans *le Spectateur militaire* (1858).

sphère dans ces régions élevées permettait de discerner les moindres plis de terrain : çà et là, les cônes volcaniques qui surgissent au milieu de la plaine; plus loin, les masses sombres du Kara-Iel; plus loin encore, le magnifique amphithéâtre des montagnes de l'Alaghez et le pic couvert de neiges éternelles qui les domine toutes. Il n'était donc pas difficile de se diriger au milieu de la plaine. Cependant l'armée turque ne parvint pas à suivre l'ordre de marche qui lui était prescrit. L'avant-garde se mit en mouvement à onze heures du soir, le premier corps suivit ses traces; mais le deuxième corps, sous le commandement immédiat du mouchir, perdit un temps énorme. A la sortie même du camp, les différentes colonnes qui le composaient se croisèrent. Le mouchir eut toutes les peines du monde à leur faire prendre leurs positions respectives. Une fois en ordre, le deuxième corps se remit en marche, mais il donna beaucoup trop à gauche. Vers la pointe du jour, il se trouva ainsi au pied du Kabak-Tépé, colline située à près de deux heures du Kara-Iel.

Cependant l'avant-garde et le premier corps avaient atteint la ligne dominante du terrain, qui descend ensuite vers le Kars-Tchaï. Le premier corps y fit halte à deux heures du matin; l'avant-garde continua sa marche vers le Kara-Iel et disparut bientôt à tous les regards. Chacun s'attendait à voir éclater une vive fusillade; mais la colline restait complétement silencieuse. Les minutes s'écoulaient ainsi pour tous dans une vive anxiété. A l'approche de l'aube, on put remarquer des formes encore indécises qui s'agitaient dans le demi-jour au sommet de la colline. Enfin l'aurore vint éclairer les immenses drapeaux rouges des *bachi-bozouks* d'Abderrhaman-Pacha, qui avaient occupé sans coup férir la redoute. Grande fut la surprise! Au même moment, les rayons du soleil inondèrent de leur lumière la plaine, et laissèrent voir sur la gauche des Turcs toute l'armée russe formée en colonnes.

Le général Béboutof avait sans doute appris par ses espions le projet de retraite du mouchir. Il avait en conséquence levé son camp dans la nuit, et il s'acheminait vers Kars. Laissant le Kara-Iel à sa gauche, il remontait les pentes que descendaient les Turcs de Kérim-Pacha. Les deux armées se trouvèrent ainsi en présence, de part et d'autre, fort inopinément. Kérim-Pacha, brave et vieux soldat, mais d'une intelligence bornée, se disposa aussitôt au combat, et, sans se préoccuper autrement de l'éloignement des troupes du mouchir, déploya les siennes sur la crête où elles avaient fait halte. L'idée ne lui vint même pas d'appuyer sa droite au Kara-Iel et de se relier ainsi au corps d'Abderrhaman-Pacha, qui, faute d'ordres, demeura immobile sur la hauteur. Kérim-Pacha avait en ligne seize bataillons, trois batteries d'artillerie sur son front, huit escadrons sur ses ailes, quatre bataillons et huit escadrons en réserve. Le gé-

néral Béboutof avait de son côté dix-huit bataillons, vingt-six escadrons de dragons, une brigade de cavalerie musulmane, des cosaques, et cinquante-six pièces d'artillerie. Voyant qu'il avait affaire à une partie de l'armée turque, il engagea immédiatement contre elle presque toutes ses forces; il garda seulement en réserve six bataillons, dix escadrons, trois batteries d'artillerie, la cavalerie musulmane et six sotnies de cosaques.

Il était quatre heures et demie du matin quand la canonnade commença. Bientôt les deux armées furent aux prises sur toute la ligne. Kérim-Pacha, reconnaissable à sa haute taille courbée par l'âge, à sa longue barbe blanche, parcourait, son cimeterre à la main, les rangs des troupes, et se montrait partout au plus fort de l'action. Quelques officiers turcs, à son exemple, firent bravement leur devoir. Le général d'artillerie Tahir-Pacha, Zachariah-Bey, colonel du 6e régiment (rédif d'Anatolie), Hussein-Daïn-Tcherkess-Bey, colonel du 1er régiment (nizam d'Arabistan), s'efforcèrent jusqu'à la fin de maintenir leurs soldats; mais les autres abandonnèrent honteusement leur poste. Le liva Achmet-Pacha, au premier coup de canon, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et ne s'arrêta qu'à deux heures de là pour sabrer les fuyards. Le liva Moustafa-Pacha, les colonels Kadry-Bey du 6e régiment d'Arabistan, Kurd-Mustafa-Bey du 5e régiment d'Anatolie, s'enfuirent également avec tout leur état-major dès le commencement de l'action. D'autres officiers de tous grades s'entassèrent dans les voitures destinées aux blessés, et d'autorité se firent ramener à Kars. « Je vis moi-même, dit l'Anglais Duncan, un chef de bataillon de chasseurs à pied de la garde refuser de marcher à l'ennemi. — Je n'ai pas d'ordres de mon colonel, disait au général Kolman cet officier en tremblant de tous ses membres. — Lâche, hurlait Kolman, c'est au nom du mouchir que je vous donne l'ordre de marcher. » Les soldats, indignés, menaçaient leur chef de leurs baïonnettes; il fit alors quelques pas en avant, mit son cheval au galop, et s'enfuit. Grâce à cette lâcheté générale des officiers, des régimens entiers se trouvèrent bientôt commandés par de simples sous-officiers. La cavalerie avait disparu depuis longtemps; dispersés au loin dans la plaine, les hommes avaient débridé leurs chevaux et les faisaient paître en attendant l'issue du combat. Les rangs de l'infanterie s'éclaircissaient rapidement. Une multitude de soldats en était sortie pour enlever les blessés : soin inutile, car les chirurgiens militaires avaient disparu. Ces malheureux, abandonnés sans secours, se tordaient dans les convulsions de l'agonie. Partout régnait un affreux désordre; les réserves mêmes, avant d'avoir entendu siffler une balle, étaient déjà démoralisées.

Au bout d'une heure et demie, le corps de Kérim-Pacha était tout

à fait compromis. L'artillerie seule soutenait intrépidement le combat, mais elle avait beaucoup souffert, et la vivacité de son feu diminuait, quand apparurent enfin les têtes de colonne du deuxième corps. A mesure qu'elles arrivaient sur la ligne dominante du terrain où l'action se trouvait engagée, le mouchir leur faisait prendre l'offensive, en s'efforçant toujours de prolonger la droite des Russes. Il avait en première et deuxième ligne quatorze bataillons, quatre batteries d'artillerie sur son front. Sa cavalerie, composée de douze escadrons et de 3,500 *bachi-bozouks*, précédait son extrême gauche. Neuf bataillons, quatorze escadrons, trois batteries d'artillerie formaient sa réserve. Les troupes du mouchir gagnèrent rapidement du terrain : elles menaçaient même de tourner complétement l'armée russe, qui, fort inférieure en nombre, avait dû engager ses dernières réserves; mais en ce moment les *bachi-bozouks*, écrasés par le feu de l'artillerie russe, prirent la fuite. Il fallut les remplacer au moyen des réserves d'infanterie que le mouchir appela à lui; tout le deuxième corps fut ainsi entraîné à descendre la pente, et, faute de précision dans les mouvemens, la ligne de l'armée turque se trouva disjointe. Les Russes, profitant de cette trouée, allaient percer le centre, quand le général Guyon, apercevant le danger, amena sur ce point les trois batteries de la réserve. Il arrêta le mouvement d'attaque par le feu de son artillerie. Formant alors en colonne les quatorze escadrons qui lui restaient, il les lança sur les Russes. Lui-même chargea des premiers. Malheureusement toute cette cavalerie, une fois arrivée au milieu du feu, tourna bride et s'enfuit au loin, sans qu'il fût possible de la rallier. Au même moment, le corps tout entier de Kérim-Pacha, saisi d'une terreur panique, se débanda. Cette panique était causée par l'apparition inattendue des Russes sur les derrières de l'armée turque. En effet, tandis que ce combat se livrait dans la plaine, un détachement de l'armée ennemie avait gravi les hauteurs du Kara-Iel et en avait délogé le corps d'Abderrhaman-Pacha. Redescendant la pente opposée, ce détachement s'était hardiment jeté sur le flanc des Turcs. Les réserves avaient à l'instant pris la fuite; une grande partie de la deuxième ligne s'était laissé entraîner par l'exemple de la réserve, et la première ligne, se voyant ainsi abandonnée, avait succombé sous une charge générale des dragons russes.

Délivré de toute appréhension de ce côté, le général Béboutof tourna tous ses efforts contre les troupes du mouchir, qui se trouvèrent alors dans la situation la plus critique. Il ne leur restait plus qu'à regagner au plus vite la position dominante qu'elles avaient quittée. Chargées par la cavalerie russe, elles durent se former en carrés. Deux de ces carrés sur cinq furent enfoncés et sabrés; les autres regagnèrent à grand'peine le sommet du plateau. A la vue de

la plaine couverte de fuyards, ces malheureux soldats furent saisis de la contagion générale et se débandèrent à leur tour. « Il ne resta pas dix hommes réunis, dit le général Bystrzonowski; un millier de cavaliers lancés en ce moment eussent pu tout prendre, tout détruire; le général russe, qui, de la position qu'il occupait, voyait au loin tout ce qui se passait dans la plaine, n'eut pas même l'idée de nous poursuivre. » L'armée russe fit halte au sommet du plateau, poussa trois hourras et regagna son camp au son des musiques militaires.

L'armée turque laissa aux mains de l'ennemi quinze pièces de canon et deux mille prisonniers. La perte en tués et en blessés ne saurait être évaluée, car la désertion fut immense. Il nous suffira de dire que peu de jours après le mouchir n'avait plus que dix-sept mille cinq cents hommes. Comme l'année précédente, la ville de Kars fut en danger d'être pillée; mais cette fois Moustafa-Zarif prit des mesures énergiques pour arrêter le désordre et fit garder les bazars par les bataillons qui étaient restés dans la place. Il parvint avec de grands efforts les jours suivans à reformer les débris de son armée. Telle était néanmoins la consternation qu'au moindre mouvement des Russes il eût été impossible au mouchir de se maintenir à Kars; mais à la surprise universelle le général Béboutof demeura immobile dans sa position d'Indjé-Déré. Son inaction permit aux Turcs de respirer. Enfin le 17 août le mouchir apprit que l'armée russe se disposait à regagner Goumry. Les *bachi-bozouks* allèrent rôder autour du camp, parvinrent même à enlever quelques chariots qu'ils ramenèrent en triomphe à Kars. Moustafa-Zarif, enchanté de cette retraite, écrivit à Constantinople qu'il avait repoussé les Russes sur Goumry et leur avait enlevé une grande partie de leurs bagages. Le canon de la ville, tiré en signe de réjouissance, annonça aux pieux musulmans que le Tout-Puissant avait béni les armes du sultan.

IV.

Moustafa-Zarif-Pacha eut beau faire cependant, personne ne voulut accepter la déroute de Kourouk-Déré comme une victoire, et lord Stratford ayant demandé son rappel, l'ordre de venir rendre compte de sa conduite parvint au mouchir dans le courant de septembre 1854, au moment où le colonel Williams arrivait à Kars. L'inspection minutieuse à laquelle cet officier se livra lui révéla bientôt la misérable condition où ce triste chef laissait son armée.

« J'admire, dit-il dans un ensemble de rapports adressés à lord Clarendon, la patience avec laquelle cette race endurante et sobre de l'Asie supporte des souffrances qui deviendraient partout ailleurs un sujet de continuelles muti-

neries. La nourriture du soldat est pitoyable; son pain, mal pétri, mal cuit, est de la dernière qualité; le beurre qui sert à accommoder le riz de son pilau est fétide; encore cet aliment, le plus substantiel de son ordinaire, lui est-il maintenant supprimé deux fois par semaine. Il en est de même le plus souvent de sa ration de viande. Une affreuse saleté règne dans les cuisines, et telle est la négligence que le cuivre des chaudières, oxydé faute d'étamage, occasionne des accidens journaliers. Les règles les plus simples de l'hygiène sont méconnues; les troupes sont entassées dans les maisons de la ville, au milieu des débris de tout genre; il en résulte une infection dont les miasmes engendrent continuellement la fièvre et le typhus. Les hôpitaux sans doute sont dans de moins fâcheuses conditions; mais il règne dans la pharmacie un complet désordre. Les médecins et les chirurgiens sont d'une ignorance grossière, et les blessés qui sont livrés à leurs soins meurent ou restent estropiés. Ils sont alors renvoyés sans secours et réduits à mendier leur pain. La chaussure, l'habillement, l'équipement sont hors de service. La solde est arriérée, suivant les corps, de dix-huit, vingt, vingt-deux mois. Les approvisionnemens de tout genre, à l'exception de ceux de l'artillerie, sont épuisés. L'armée vit, au jour le jour, des ressources du pays. Le service, la discipline, l'instruction des troupes sont honteusement négligés par les officiers; la plupart d'entre eux, surtout dans les grades élevés, sont indignes du commandement. Sur le champ de bataille, ils ont fait preuve d'une lâcheté scandaleuse; dans l'habitude de la vie, ils sont ivres et ne s'occupent qu'à voler le soldat. A cet égard, le mouchir donne l'exemple de la malversation. La connivence des généraux, des colonels et des comptables, avec lesquels il partage le produit de ses rapines, lui a permis jusqu'ici d'envoyer à Constantinople des états de situation entachés de fraudes énormes. Les rations sont délivrées par le gouvernement sur le pied de 33,000 hommes, tandis qu'il n'en existe réellement que 17,500 présens sous les drapeaux. La solde des *bachi-bozouks,* en raison de l'irrégularité de ce corps, est une source de larges profits pour le mouchir et les chefs de ces bandes, Hassan-Yazi-jy et Injeh-Arap. Au lieu de 3,500 hommes portés sur les contrôles, ces chefs n'en ont que 800 sous leurs ordres. Le mouchir ne dédaigne pas même les plus petits profits: il a fait vendre ainsi les dépouilles des 12,000 soldats morts dans les hôpitaux l'hiver dernier, et comme les sommes destinées aux besoins de l'armée lui sont versées partie en argent et partie en papier, il garde l'argent et paie en papier, qui perd environ 20 pour 100. Les généraux et les colonels trouvent d'autres moyens de voler; ils s'entendent avec les comptables pour toucher en argent la valeur des rations de riz et de viande, ou, s'ils sont obligés de les prendre en nature, ils les font vendre à leur compte. Ils envoient des corvées couper les moissons des environs, démolir les villages pour en retirer le bois, qui, dans ce pays, a une grande valeur. Chacun s'ingénie de son côté à se faire dans ce pillage la part la plus large. »

Il était évident qu'un aussi effroyable désordre devait rapidement amener la ruine de l'armée; mais en ce moment l'approche de l'hiver ajoutait à l'imminence du péril. La ville de Kars est située à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est entourée de

montagnes de dix, douze, et même seize mille pieds de hauteur. Le froid devient terrible pendant l'hiver; le thermomètre descend d'ordinaire à 20 degrés Réaumur au-dessous de zéro. L'abondance des neiges rend les routes impraticables, surtout au col du Soghanly-Dagh, que suit la route d'Erzeroum. L'armée, dépourvue de magasins, privée des ressources que le pays lui offrait au commencement de la guerre, était exposée à mourir littéralement de faim. Les malheureux soldats entrevoyaient avec terreur l'idée de passer un hiver semblable à celui qui avait coûté la vie à tant des leurs l'année précédente. La désertion, qui avait déjà réduit l'armée des deux tiers, continuait à éclaircir ses rangs, Kars allait se trouver sans défenseurs, si des mesures énergiques n'étaient prises à l'instant pour sauver ce boulevard de l'Anatolie.

Le colonel Williams n'hésita point à assumer la responsabilité de ces mesures : il réunit chez le réis Kérim-Pacha les chefs de l'armée. Après leur avoir reproché dans les termes les plus durs leurs malversations, il leur signifia que désormais il tiendrait la main ferme au maintien de l'ordre et de la discipline, et les menaça, s'ils contrevenaient à leur devoir, du courroux de la reine d'Angleterre et de son ambassadeur à Constantinople, lord Stratford; puis, laissant à Kars son aide-de-camp, le lieutenant Teesdale, pour les surveiller, il se rendit de sa personne à Erzeroum, où sa présence n'était pas moins indispensable pour empêcher le gaspillage des ressources destinées à l'alimentation de l'armée. Ce n'était pas tout : les soldats étaient dans un dénûment complet; il s'adressa à lord Stratford pour obtenir, par son entremise, de l'argent, des munitions, des effets d'habillement et d'équipement, des renforts, mais surtout des officiers et un général capable, honnête et brave. C'était demander l'impossible. « Le divan, répond lord Stratford, est dans le plus grand embarras pour trouver un général. » A cette occasion, il laisse tomber de sa plume ces mots, qui sont la condamnation formelle d'une société : « Il ne saurait être ici question d'accorder les emplois au mérite. Le gouvernement, en changeant ses agens, ne peut avoir en vue d'autre objet que le châtiment des coupables. »

Le divan avait fini par jeter les yeux sur Ismaïl-Pacha, qui, disait-on, avait montré de l'intelligence et de la valeur pendant le cours de la campagne du Danube; mais le héros de Tchétaté, tout en acceptant le grade et les émolumens de mouchir, ne se souciait pas d'aller compromettre ses lauriers à Kars. Pour ne pas se rendre à son poste, il alléguait l'état de sa santé, et obtint l'autorisation de passer l'hiver à Constantinople. En attendant, il envoya en Asie son réis, Schoukri-Pacha, avec les instructions qu'il avait rédigées pour

la réorganisation de l'armée. Ces instructions incroyablement puériles (1) firent bondir le colonel Williams; mais Schoukri-Pacha allait lui fournir de bien autres sujets de plainte. Après avoir fait connaître aux troupes les intentions du mouchir, le réis, rassuré sur leur sort, ne s'occupa plus qu'à contrecarrer Williams. Le colonel était en ce moment à Erzeroum, où il poursuivait la difficile entreprise de réunir dans les magasins de cette ville, pour les diriger ensuite sur Kars, les approvisionnemens nécessaires à la garnison. Il avait à lutter contre des difficultés infinies, le défaut d'argent, de moyens de transport, le mauvais état des routes, l'abondance des neiges, mais surtout la mauvaise volonté des autorités civiles et militaires, que gênait singulièrement sa rigoureuse surveillance. Aussi Schoukri-Pacha ne tarda-t-il pas à ameuter contre lui tout le pays. Le temps que Schoukri-Pacha n'employait pas à ses intrigues, il le passait en parties de débauche. Pour son malheur, il s'avisa, sous l'influence du vin, de parler en termes peu circonspects de l'autorité que s'était arrogée, disait-il, un simple officier de l'armée anglaise. Ces propos revinrent bientôt au colonel. Il n'en fallait pas tant pour exaspérer son humeur irascible et despotique. A la suite d'une scène violente qu'il eut avec Schoukri-Pacha, il exigea du divan que ce général fût arrêté et envoyé à Constantinople pour y répondre de sa conduite irrévérencieuse envers le commissaire de la reine et d'une longue suite d'autres méfaits, parmi lesquels figuraient ses habitudes scandaleuses d'ivrognerie et de *dissipation*. Le lecteur devine aisément ce que signifie ce mot de dissipation sous la plume réservée d'un officier anglais.

Cependant les malheureux ministres du sultan ne savaient plus à quel choix s'arrêter pour donner satisfaction à lord Stratford. Comme Ismaïl-Pacha décidément ne voulait pas aller en Asie, ils désignèrent à sa place Vassif-Pacha. C'était, depuis dix-huit mois, le cinquième général qu'ils envoyaient à l'armée de Kars. Vassif-Pacha était un honnête homme, faible de corps et d'esprit, mais animé des meilleures intentions. Il devint un docile instrument entre les mains du colonel Williams, et bientôt des actes d'une inexorable sévérité apprirent aux Turcs que désormais ils avaient à compter avec le commissaire de la reine d'Angleterre. Toutefois ces exemples ne pouvaient qu'arrêter momentanément le désordre. La source du mal était dans le sérail même. « C'est de là, dit Williams, que le flot de la corruption se répand dans tout l'empire pour y engendrer ces nuées de tyrans et de concussionnaires qui dévorent la substance

(1) Elles étaient ainsi conçues : « Article Ier. Désormais le fez sera porté sur l'oreille gauche, au lieu d'être porté sur l'oreille droite. — Article II. Les paremens des uniformes seront rouges au lieu d'être jaunes. — Article III. Les officiers porteront des cravates noires. — Article IV. Les officiers n'iront pas au même bain que les soldats. »

du pays. » A l'image des grands dignitaires de la capitale, les fonctionnaires des provinces passaient leur temps à voler, à intriguer, à se dénoncer réciproquement. Le *defterdar* (1) Djazim-Pacha était un voleur; le gouverneur de Kars, Sirri-Pacha, était encore un voleur : il s'entendait avec le munitionnaire Kosma, qui naturellement était aussi un voleur. Le gouverneur-général d'Erzeroum avait les mains plus nettes; mais il était âgé, infirme, hors d'état de se livrer à un travail soutenu, et cependant, comme les autres, il était livré à la *dissipation;* tout occupé de ses plaisirs, il laissait chacun voler autour de lui. Kérim-Pacha, le réis de l'armée, était un brave soldat et montrait de la bonne volonté pour rétablir la discipline; mais il n'était pas sans avoir de graves reproches à se faire. Des malversations nouvelles se découvraient à chaque instant. Un jour, c'est le réis du *medjlis* (2) et son trésorier qui se font arrêter pour détournemens s'élevant à 300,000 piastres. Un autre jour, c'est le liva Achmet-Pacha qui, de connivence avec les colonels Ethem-Bey et Moustafa-Bey, a laissé périr de faim et de misère les troupes placées sous ses ordres dans les cantonnemens d'Olty et de Bardez.

« Les quatre bataillons, écrit l'aide-de-camp du colonel Williams, le lieutenant Teesdale, sont réduits à 1,115 hommes; le reste est mort ou malade. Entassés dans des demeures sombres et humides, couchés sur de la paille que personne ne songe à changer, privés de bois, de viande, de riz, couverts de vermine, à ce point qu'il est impossible de les approcher, ces malheureux soldats succombent journellement aux ravages du typhus. »

« — Les autorités turques, écrit le baron de Schwartzembourg, commandant le corps de cavalerie détaché à Toprak-Kalé, laissent mes hommes mourir de faim; elles ont mis à leur profit un droit sur le riz qui nous vient de Perse, et arrêtent ainsi l'importation d'une denrée indispensable à la garnison de Kars. »

Les autres témoignages recueillis dans les correspondances officielles sont de tous points semblables.

« J'ai l'honneur d'appeler votre attention, écrit le docteur Sandwith, sur la qualité des médicamens qui nous sont envoyés par la pharmacie centrale de Constantinople. Le sieur Della-Souda n'a évidemment d'autre but que de se débarrasser de son fonds de magasin. Outre les instrumens de chirurgie endommagés, abandonnés depuis longtemps par la pratique, ou destinés à la chirurgie des femmes, nous avons reçu une quantité de substances, les unes gâtées, les autres inutiles, de l'eau de Cologne, jusqu'à des pots de pommade. Le sieur Della-Souda gagne ainsi tous les ans des sommes énormes, qu'il partage notoirement avec le ministre de la guerre, Riza-Pacha. Le service des hôpitaux se fait de la manière la plus déplorable; les pharmaciens, après la bataille de Kourouk-Déré, ont volé tous les médica-

(1) Receveur-général des finances.

(2) Conseil de l'intendance attaché à chaque armée.

mens qui conservaient quelque valeur, et les ont vendus comme butin enlevé aux Russes. Les médecins et les chirurgiens militaires sont d'une incroyable ignorance... La source de tout le mal est à Constantinople : les professeurs des écoles doivent leurs fonctions à l'intrigue ou à l'argent; à leur tour, ils se laissent influencer par les mêmes causes, et accordent les diplômes sans tenir le moindre compte du mérite réel des candidats. »

« — Les colonels ont recommencé à voler le riz du soldat, écrit une autre fois le lieutenant Teesdale... Les colonels envoient leurs soldats couper du bois qu'ils vendent ensuite pour leur propre compte... Les colonels volent sur le prix des chevaux qu'ils achètent pour le compte du gouvernement. La somme de 10 livres sterling leur est généralement allouée à cet effet; ils paient 4 ou 5 livres des chevaux de rebut et gardent le reste. »

« — Le *defterdar,* écrit le colonel Williams à Sirri-Pacha, vous accuse de trafiquer des misères de l'armée en forçant les paysans de vous vendre à bas prix le grain que vous revendez ensuite avec de gros bénéfices au sultan. Il vous accuse aussi de l'avoir contraint, par l'entremise de Kérim-Pacha, à vous payer 75,000 piastres pour vous-même et 50,000 pour les dépenses arriérées. Ces dépenses arriérées sont en réalité la part de ces indignes colonels qui volent le riz du soldat. Je vous préviens que je ne vous laisserai pas vous joindre au pillage général. »

Nous hésiterions à admettre une démoralisation aussi complète, si elle ne nous était attestée par le gouvernement ottoman lui-même. Les instructions adressées par le grand-vizir et le séraskier ne nous laissent aucun doute à cet égard; nous en reproduisons fidèlement le texte.

« L'armée sur laquelle le gouvernement comptait le plus au commencement de la guerre avec la Russie était l'armée d'Anatolie. Pour l'amener à l'état de désorganisation où elle se trouve aujourd'hui, il a fallu les fautes accumulées par ses chefs depuis le commencement de cette guerre. Les uns n'ont à se reprocher que leur négligence et leur incapacité, les autres de plus se sont rendus coupables de malversations de tout genre.

« Les opérations militaires ont été conduites avec ineptie et déraison. Évidemment il fallait avant tout rassurer et protéger les populations qui venaient faire leur soumission et offrir leurs services : elles ont été livrées à la fureur des *bachi-bozouks,* qui ont jeté partout la terreur par leurs excès. Les sujets du sultan ont été les premières victimes de ces vagabonds.

« L'usage dégoûtant de voler le gouvernement est condamnable en tout temps; mais il l'est plus particulièrement dans un moment où la Porte soutient une lutte qui peut décider de son existence. Il est alors du devoir de tout homme qui conserve au fond du cœur le moindre sentiment d'honnêteté et de patriotisme de s'abstenir de semblables prévarications, et de ne pas quitter le sentier de l'intégrité. Des gens méprisables ont profité de ces temps de trouble pour satisfaire leurs intérêts privés aux dépens du gouvernement; ils ont ainsi acheté du grain à bas prix pour le lui revendre le double de ce qu'il valait. D'autres ont eu l'impudence de soustraire une partie des rations destinées à l'armée impériale, dont nous devons cependant prendre plus de soin que de nous-mêmes. Ces actes répréhensibles ont

désorganisé l'armée; ils ont réduit les soldats de sa majesté impériale à la misère, ils ont rempli d'une douleur profonde le cœur des fidèles sujets du sultan. Vassif-Pacha, immédiatement après son arrivée, ouvrira une enquête sur la conduite des fonctionnaires grands et petits; il fera arrêter et enverra ici tous ceux dont la culpabilité sera démontrée, pour qu'ils soient punis conformément aux lois. La Sublime-Porte a pris la résolution de ne pas laisser impunis les méfaits de ces êtres, qui, par leur corruption, tombent bien au-dessous de l'humanité. Ni le rang ni les relations des coupables ne leur feront obtenir la moindre indulgence. Décidément l'intention du gouvernement impérial est que Vassif-Pacha, libre de toute préoccupation, purge l'armée de cette bande de concussionnaires; mais Vassif-Pacha ne doit pas oublier qu'une fois entré dans cette voie, il doit y persévérer : s'il agissait autrement, le désordre reprendrait bientôt son cours. De plus, qu'il le sache bien, il ne suffit pas qu'un général soit lui-même honnête, il faut qu'il empêche les gens de sa suite de voler; il doit apporter la plus grande attention aux fournitures de l'armée, prévenir les malversations, veiller à l'exacte distribution des rations, donner en un mot tous ses soins au bien-être de ses troupes. Pour convaincre son excellence de l'importance des recommandations que nous lui adressons ici, nous croyons nécessaire de lui rappeler que les odieuses malversations commises à Erzeroum et à Kars sont connues dans tout l'empire ottoman, et sont même devenues un texte de conversation en Europe. L'honneur et le patriotisme nous font un devoir de ne pas permettre que les crimes d'un petit nombre d'êtres misérables, qui ne méritent pas le nom d'hommes, nous fassent passer pour un peuple apathique et corrompu. Vassif-Pacha est donc autorisé à user de la plus grande sévérité... Si son excellence négligeait les investigations que nous lui recommandons, s'il venait, par quelque raison que ce soit, à cacher les faits qui parviendraient à sa connaissance, il en serait responsable envers la Porte dans ce monde, et dans l'autre envers Dieu. »

Or, il ne faut pas l'oublier, le ministre qui adressait au mouchir ces belles instructions était ce même Riza-Pacha dont lord Stratford, dans ses dépêches, flétrissait « l'administration perverse. » Son nom se retrouvait au fond de toutes les iniquités, de toutes les intrigues, de toutes les malversations. Grâce à son incurie, l'armée, depuis le commencement de la guerre, était abandonnée sans ressources au fond de l'Asie. Il n'était pas le seul coupable : son successeur, Méhémet-Rouchdi-Pacha, opposait à toutes les réclamations de lord Stratford la même force d'inertie. A la veille de cette campagne qui devait consommer sa ruine, la malheureuse armée d'Anatolie n'avait encore reçu ni solde, ni vêtemens, ni munitions, ni renforts. « Il semble, écrit le colonel Williams le 2 avril 1855, que les autorités de Constantinople prennent un secret plaisir à ruiner la seule armée qui leur reste en Asie. En dépit de toutes mes représentations sur notre dénûment absolu, nous n'avons obtenu ni souliers, ni sacs pour notre infanterie, ni bottes ni sabres pour notre cavalerie; pas un soldat n'est venu nous rejoindre. » — « Les Turcs, dit lord Strat-

ford en répondant à ces plaintes du colonel Williams, font ce qu'ils peuvent; mais, permettez-moi de vous le rappeler, le désordre n'est pas moindre dans l'administration que dans l'armée. Partout l'honnêteté, l'intelligence, le patriotisme, font défaut; les finances sont dilapidées, les ressources du pays épuisées. Le gouvernement, dans son impuissance à créer une armée régulière, en est réduit à appeler sous ses drapeaux des hordes indisciplinées. »

Ainsi qu'il arrive aux empires parvenus au dernier degré de la décrépitude, le temps se passait en discussions, en projets, en enquêtes, en ordonnances, en paroles enfin. Rien ne se faisait. S'agissait-il d'envoyer les vêtemens et les armes demandés par le colonel Williams, le séraskier répondait imperturbablement que les convois étaient déjà partis pour l'Asie. Puis, comme rien n'arrivait, il alléguait à lord Stratford des causes réelles ou imaginaires de retard : les convois allaient partir, ils étaient partis, ils étaient arrivés à Trébizonde, et, fait incroyable, un an après, au moment où la garnison de Kars allait capituler, le séraskier apprenait à lord Stratford que certainement les effets d'habillement, les armes et les munitions avaient été débarqués dans le port de Trébizonde, mais que depuis lors il était impossible de savoir ce que cet envoi était devenu! Il en était de même de la solde. Le sultan avait bien rendu un firman par lequel il ordonnait l'envoi à Kars de 43,000 bourses; mais le ministre des finances, au lieu d'envoyer l'argent, avait entamé avec le defterdar une interminable correspondance pour se faire rendre préalablement compte des sommes que Moustafa-Zarif-Pacha avait reçues l'année précédente. Or, comme personne ne savait l'usage qu'il en avait fait, le temps s'écoulait en plaintes, en enquêtes, en récriminations. Le defterdar était en avance de 10,000 bourses, et sa caisse contenait tout juste 1,500 bourses destinées à satisfaire aux menues dépenses de tous les jours. Quant aux renforts, le divan ne faisait nulle difficulté de reconnaître qu'il lui était impossible d'en envoyer. La conscription ne fournissait en réalité que 18 ou 20,000 hommes par an; les réserves avaient été appelées en totalité, ainsi que les contingens des provinces vassales de l'empire. Les Turcs n'avaient cependant guère plus de 140,000 hommes sous les armes, dont 50,000 se trouvaient en Bulgarie, 60,000 en Crimée, 30,000 en Asie.

Leur situation de ce côté était des plus critiques. La garnison de Kars absorbait à elle seule 18,000 hommes, celle de Bathoum de 7 à 8,000; encore ces troupes étaient-elles tout juste suffisantes pour occuper ces positions. En cas d'agression de la part de la Russie, il ne fallait pas moins de 20,000 hommes pour défendre les passages secondaires des montagnes et couvrir Erzeroum. Ce n'était pas tout

cependant : aux dangers de l'extérieur venaient se joindre les dangers de l'intérieur. Le chef kourde Yezdeschir-Bey avait appelé à la révolte les tribus des montagnes qui entourent le lac de Van. Deux bataillons levés parmi ces tribus avaient déserté avec armes et bagages. L'insurrection, fomentée par les intrigues de la Russie, alimentée par la haine du régime de la conscription, que le sultan Mahmoud avait imposé à ces sauvages montagnards par la force des armes, gagnait de proche en proche et menaçait de devenir générale. Les populations grecques et arméniennes, courbées sous le joug depuis des siècles, répétaient avec une évidente satisfaction que les Russes étaient venus à Erzeroum en 1828, et qu'ils y reviendraient bientôt. Elles assistaient les ennemis en secret de tout leur pouvoir, les instruisaient des moindres détails qu'il leur importait de savoir, et se gardaient de dévoiler aux Turcs les préparatifs de guerre qui se faisaient à Goumry. Une armée russe de 30,000 hommes put ainsi se concentrer à quelques heures de Kars, sans que le colonel Williams en reçût le moindre avis. Ce fut seulement le 29 mai 1855, au moment où les Russes allaient entrer en campagne, que le lieutenant-colonel Lake, détaché à Kars pour surveiller les travaux des fortifications, lui fit part des projets de l'ennemi, en l'invitant à se rendre au plus vite auprès du mouchir. Celui-ci voulait, dans son effroi, abandonner la position et ramener son armée à Erzeroum. Il fallut toute l'autorité que le colonel Williams s'était acquise sur son esprit pour le décider à rester à son poste.

Le siége de Kars allait donc commencer et donner à cette triste guerre un dénoûment trop prévu. Le mouvement des Russes sur Kars prenait l'armée turque au dépourvu; de grands approvisionnemens accumulés sur le revers opposé du Soghanly-Dagh n'avaient pu être amenés jusqu'à la ville faute de charrois. Quelques dépôts durent même être abandonnés dans les villages voisins. Malgré ce contre-temps, la garnison avait des vivres assurés pour quatre mois, les ouvrages du camp retranché étaient terminés et armés. Les troupes, dont l'instruction avait été pendant le cours de l'hiver l'objet de soins assidus, étaient maintenant en état de défendre vigoureusement les positions qu'elles occupaient. Elles avaient confiance en elles-mêmes. Les officiers qui les avaient si lâchement abandonnées pendant la bataille de Kourouk-Déré avaient été chassés et remplacés par ceux qui, dans cette rencontre, avaient fait preuve d'intelligence et d'énergie. La défense était dirigée par quelques officiers anglais d'un véritable mérite, et, ce qui valait encore mieux, le colonel Williams, qui avait en réalité le commandement suprême, était résolu à résister jusqu'à la dernière extrémité.

SAINT-PRIEST, duc D'ALMAZAN.

LES RÉVOLUTIONS

ET

LES DICTATURES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

EN 1859.

Annuaire des Deux Mondes.

Ce monde est un vaste laboratoire où tout subit la grande, la mystérieuse et implacable loi de la transformation, du travail et de l'épreuve. D'une extrémité à l'autre du globe, des races qui se connaissent à peine s'agitent dans des sphères d'action différentes. La civilisation apparaît à la fois à tous les degrés, dans ses phénomènes les plus caractéristiques, mœurs, religions, organisations politiques, crises intérieures qui dégénèrent en révolutions, antagonismes nationaux d'où naissent les guerres. Une des œuvres les plus curieuses, les plus instructives, je l'ai toujours pensé, serait celle où, à travers des faits rassemblés avec un zèle sérieux d'exactitude, distribués dans un ordre simple et juste, on sentirait palpiter cette vie universelle. Par là on arriverait à connaître les directions essentielles du monde contemporain et à suivre la fortune inégale de tous les peuples engagés dans les luttes de la vie. Napoléon, qu'on a cru communément peu accessible aux émotions poétiques, écrivait un jour à son frère Joseph qu'il lisait les *états* de ses troupes, et qu'il goûtait à cette lecture autant de plaisir qu'une jeune fille en pouvait prendre à lire un roman : c'est que dans ces chiffres, muets

et énigmatiques pour d'autres, ce terrible esprit voyait se dessiner et se mouvoir sa pensée; il lisait le roman de ses aventures démesurées dans cette sèche statistique. Tout le monde n'est pas Napoléon, — heureusement; mais cet intérêt que l'empereur, en vrai chef guerrier, trouvait dans les *états* de ses armées, ceux qui réfléchissent sont plus naturellement fondés, ce me semble, à le chercher dans cet ensemble de faits et même de chiffres, qui sont en quelque sorte les *états* de la vie des peuples. La presse est le reflet quotidien de cette vie dans ce qu'elle a de plus actuel comme aussi dans ce qu'elle a de confus et souvent de contradictoire. L'œuvre d'une périodicité annuelle qui laissera un peu mûrir les événemens, qui permettra aux résultats de se dégager et aux contradictions du moment de se dissiper, cette œuvre sera déjà de l'histoire, une histoire constatant d'année en année les progrès des uns, la stagnation ou le déclin des autres, les efforts de tous. Ce sera la statistique morale, politique, diplomatique et matérielle de tous les pays, des extrémités de l'Orient jusqu'en Europe, du fond de l'Amérique jusqu'à l'empire de Russie; en un mot, ce sera l'*Annuaire des Deux Mondes*, un livre qui fait son chemin depuis dix ans, où bien des fois on a puisé sans le dire, et qui deviendra un des plus étendus comme un des plus sérieux documens d'histoire contemporaine. Ce recueil, lui aussi, est l'*état* de cette grande armée dont les soldats sont des nations.

Assurément, dans toutes ces contrées dont l'*Annuaire des Deux Mondes* décrit encore une fois l'histoire, et dont il fait l'abondant inventaire, il y a bien des problèmes qui s'agitent aujourd'hui, qui s'agitaient déjà il y a un an. Dans l'Inde, une insurrection formidable est à peine domptée après avoir contraint la puissance anglaise à un immense effort. En Chine, un choc est toujours imminent entre la civilisation de l'Occident et l'esprit oriental. Plus près de nous, sous nos yeux, la Russie poursuit la laborieuse expérience d'une transformation sociale par l'affranchissement des serfs de l'empire. L'Autriche, qui, après une guerre malheureuse, semble imiter en tout la Russie, s'est repliée en elle-même, et dans son recueillement elle trouve, elle aussi, à ce qu'il paraît, une leçon de progrès intérieur. La Prusse flotte de son côté entre des habitudes qui la rattachent aux traditions du droit de 1815 et les tentations d'agrandissement qui furent la politique de Frédéric II, le plus déterminé des annexionistes à coup sûr. L'Allemagne, profondément remuée et incertaine, se demande dans quelle sphère d'action elle sera entraînée, tandis que la lutte engagée en Italie s'est dénouée par la reconstitution d'une nationalité à qui il ne manque qu'une prudence virile pour assurer ce que les armes ont conquis. Au-delà des Pyrénées même, un ébranlement de patriotisme a jeté l'Espagne dans

une guerre avec le Maroc. Vers quelque point du monde que le regard se dirige, il trouve des changemens, les uns à peine entrevus, d'autres irrévocablement accomplis. Ne parlons pas même, si l'on veut, des événemens qui sont la partie dramatique et presque romanesque de l'histoire. Comment tous ces pays sont-ils organisés? Quels sont leurs moyens d'action et leurs ressources? Où est le rapport entre leurs institutions et les tendances de leur politique extérieure? Ce sont là les élémens sérieux, positifs, de cette vaste enquête qui embrasse à la fois les deux hémisphères.

Un des épisodes les plus curieux vraiment dans cette universelle histoire est ce qui se passe tous les jours dans le Nouveau-Monde, aux États-Unis d'abord sans doute, et aussi dans cette partie de l'Amérique où la race espagnole est restée maîtresse et dominatrice. Là également et plus qu'en toute autre région est le doute, le problème. Il s'agit de savoir comment la civilisation prendra racine sur ce sol tourmenté, si la race hispano-américaine, par son travail et par son industrie, est apte à rester la souveraine de cet immense continent qu'elle occupe, ou si elle est définitivement et incurablement condamnée à tourner dans un cercle d'agitations stériles et sans grandeur, en attendant que d'autres viennent suppléer à son incapacité. Voici en effet des populations émancipées depuis cinquante ans et peu nombreuses encore, répandues dans des contrées sans limites. Leur première pensée devait être de fonder leur indépendance et leur nationalité sur des bases solides et durables, en consacrant tous leurs efforts à régulariser leur vie, à développer leurs forces naturelles; elles se créent au contraire une existence factice, sans sécurité et sans profit. Elles devraient sentir le prix de l'union, de la cohésion; elles se divisent, elles se morcellent. Dans un même pays, il y a des provinces, des villes toujours en guerre. Un trait distinctif de ces quinze républiques hispano-américaines, c'est l'identité de toutes les questions de civilisation morale et matérielle. Des circonstances locales peuvent donner un caractère particulier à l'existence de chacun de ces états. Ces différences, plus accidentelles que profondes, tiennent à la position géographique, à l'action plus ou moins violente de certaines influences, à des combinaisons d'intérêts ou de passions qui se compliquent indéfiniment, sans perdre le caractère primitif d'une origine commune.

Si l'on veut se rendre un compte exact de l'état de ces contrées, il faut s'arrêter peu à ces apparences aussi bien qu'aux noms dont se décorent les partis, acharnés à se disputer un pouvoir chimérique sous des drapeaux divers. Que selon les pays les partis s'appellent libéraux et conservateurs, ou radicaux et oligarques, ou fédéralistes et unitaires, ces classifications n'ont qu'un rapport lointain avec le sens attaché à ces mots de la langue politique. Ce ne sont pas des

luttes d'idées et de systèmes qui s'agitent, ce sont plutôt des luttes de passions et d'ambitions. On en est encore dans l'Amérique du Sud au conflit orageux entre les vieilles traditions du régime colonial et un instinct vague de réorganisation qui n'a pu arriver jusqu'ici à se formuler, et à travers tout le phénomène prédominant et caractéristique reste toujours ce qu'on nomme au-delà de l'Atlantique le *caudillage*, le despotisme d'un chef de hasard, qui grandit par la guerre civile, dissout les congrès, règle des dettes nationales, se querelle avec les étrangers qui le gênent, et s'assure une autocratie de quelques années pour tomber ensuite comme il s'est élevé. On a cru voir autrefois une exception dans le général Rosas. Le dictateur argentin n'était que le type d'une race qui existe partout, et dont les spécimens contemporains sont les Monagas dans le Venezuela, Urbina dans l'Équateur, Carrera dans l'Amérique centrale, Castilla au Pérou, comme elle a produit autrefois Oribe, Lavalleja, Rivera, Florès, Belzu. Il y a maintenant juste un demi-siècle que les républiques hispano-américaines ont commencé leur mouvement d'émancipation, et il y a un demi-siècle que le drame continue. Quand s'arrêtera-t-il? C'est le problème de l'Amérique du Sud tout entière, et à une telle question la plus instructive réponse est un coup d'œil jeté sur les plus récentes agitations de tous ces pays répandus dans le Nouveau-Monde espagnol: le Mexique et l'Amérique centrale, — les états qui formèrent autrefois la Colombie et qui s'étendent, sur l'Océan-Pacifique, jusqu'au Pérou et au Chili, — les républiques enfin qui remplissent de leurs querelles le grand bassin fluvial du Rio de la Plata. Ce sera, si l'on veut, un voyage à travers les révolutions et les dictatures de l'Amérique du Sud.

I.

Le Mexique a bien quelque droit à la primauté dans l'histoire de l'anarchie américaine. Depuis qu'il existe comme état indépendant, il a parcouru les plus singulières vicissitudes. Il fut même un moment érigé en empire sous Iturbide en 1822, empire fort éphémère, qui dura moins d'un an. Depuis lors, la question est de savoir si le Mexique sera une république fédérative ou une république unitaire, s'il sera gouverné par le parti conservateur ou s'il passera sous la domination des radicaux, qui par un euphémisme bizarre s'appellent aussi les *puros*. Ce que cette question a déjà produit de révolutions et de présidences sous toutes les formes et sous tous les titres, ce qu'elle a fait naître de *plans* successifs de régénération, il serait difficile de le dire. Les événemens qui agitent depuis quelque temps le Mexique et qui l'ont rejeté plus que jamais dans la guerre civile ne sont que la continuation de ce conflit permanent; ils remontent,

par leur origine la plus immédiate, à quelques années déjà, à la révolution accomplie contre la dernière dictature du général Santa-Anna.

Le premier promoteur de cette révolution était un vieil Indien, le général Alvarez, qui a passé sa vie dans l'état de Guerrero, où il s'est créé une sorte de souveraineté féodale, et qui traînait jusqu'à Mexico ses bandes d'Indiens *pintos*. Le résultat le plus clair du mouvement fut la prédominance du radicalisme démocratique. Le signe du triomphe de la révolution fut le vote d'une constitution, en date de 1857, qui rétablissait le fédéralisme et réalisait l'idéal de la démocratie. Enfin un personnage du moment, M. Comonfort, qui n'avait été d'abord que le lieutenant du général Alvarez, devint lui-même président, tandis que le vieil Indien regagnait l'état de Guerrero avec ses bandes sauvages.

Succès éphémère pourtant! Pressé entre les radicaux, qui le débordaient en le soupçonnant de tendances trop modérées, et une réaction conservatrice qui devenait déjà menaçante, M. Comonfort disparut. On était alors en 1858. Un *pronunciamiento* militaire provoqué d'abord par le président, puis tourné contre lui, renversa cette impuissante dictature d'un jour et donna le pouvoir à un nouveau chef, le général Félix Zuloaga, qui arrivait au gouvernement soutenu par l'armée et investi de la mission de faire prévaloir un *plan* dit de Tacubaya, destiné, comme tant d'autres, à assurer la régénération du Mexique. C'était un succès pour le parti conservateur, qui se voyait ainsi délivré soudainement de la domination des *puros*. Malheureusement le parti démocratique, vaincu à Mexico, s'agitait d'un autre côté dans les provinces, et relevait comme un drapeau la constitution de 1857. Le vice-président de la république, un petit Indien remuant et obstiné, radical intraitable, M. Benito Juarez, organisait une sorte de gouvernement pseudo-légal au nom de cette constitution; après avoir erré de ville en ville, il finissait par aller s'établir à la Vera-Cruz, dont le parti révolutionnaire était parvenu à s'emparer.

Il y avait donc deux gouvernemens au Mexique. L'un était établi à Mexico même; il avait pour lui une grande partie de l'armée, le clergé, tous les intérêts conservateurs. Sans être un pouvoir régulier par son origine, il était après tout maître de la capitale, et seul il était reconnu par les puissances étrangères, dont les agens avaient immédiatement noué des relations avec lui. L'autre gouvernement, expression de la légalité révolutionnaire qui venait d'être vaincue à Mexico, se personnifiait en M. Benito Juarez. Maître de la Vera-Cruz, c'est-à-dire du principal port de la république, il avait la main sur les douanes, et disposait d'une ressource pécuniaire qui lui permettait pour le moment de vivre et d'attendre. A défaut d'une

armée régulière, il trouvait dans les provinces des partisans qui se levaient pour le défendre, — anciens gouverneurs, licenciés transformés en généraux, chefs de bandes toujours prêts à piller et à rançonner le pays sous un drapeau quelconque. La cause dite constitutionnelle avait également au nord l'appui d'un personnage qui n'a pas été le moins curieux dans ces dernières années, M. Santiago Vidaurri. Portant lui-même du sang indien dans les veines, opiniâtre et énergique, ayant la tête pleine de quelques idées confuses, et de plus d'ambition encore, M. Vidaurri avait passé trente ans à se frayer le chemin du pouvoir, et il y était arrivé, régnant à peu près en maître dans les provinces limitrophes des États-Unis, qu'il a menacé plus d'une fois de détacher du Mexique pour former une république nouvelle de la *Sierra-Madre*. Pour le moment, c'était un auxiliaire de M. Juarez.

La lutte était ainsi engagée. La première nécessité pour le gouvernement qui siégeait à Mexico, c'était évidemment de briser ce réseau de résistances qui se formait autour de lui, pour arriver à pacifier la république, et à l'organiser d'une façon un peu plus régulière. Au nord, du côté de l'état de Jalisco, un corps d'armée, envoyé sous les ordres de deux jeunes officiers énergiques, Osollo et Miramon, obtint d'abord quelques succès. Osollo faisait capituler plusieurs chefs constitutionnels; il s'emparait de quelques villes et poursuivait victorieusement la campagne, lorsqu'il fut subitement frappé à mort dans un combat. C'était une perte pour le gouvernement de Mexico, car Osollo était un officier de capacité et de résolution dont on attendait beaucoup. Cette perte fut réparée toutefois par la présence au camp de l'armée du nord d'un homme tout jeune encore, également vigoureux, et qui allait bientôt prendre un rôle considérable dans les affaires du Mexique : c'était le général Miguel Miramon, qui avait été jusque-là le lieutenant d'Osollo, et qui passait au premier rang par la mort de ce dernier. Miramon prit avec une énergie nouvelle la direction de la guerre. Doué d'une vive intelligence militaire, plein de confiance en lui-même, il montra une activité infatigable, battit les factieux en toute rencontre, et releva l'ascendant du parti conservateur de telle façon que peu à peu tous les regards se tournèrent vers ce jeune général, à qui rien ne pouvait résister.

Les victoires de Miramon demeuraient par malheur assez stériles et n'avaient aucun résultat politique. Tandis que l'armée du nord, habilement conduite, battait les constitutionnels, l'armée de l'est, commandée par le général Echeagaray et dirigée contre la Vera-Cruz, perdait le temps à des opérations impuissantes. Le gouvernement de Mexico se montrait lui-même dépourvu de tout esprit d'initiative; il vivait d'expédiens et ne tirait aucun profit des avan-

tages obtenus par l'armée du nord. Le président élevé au pouvoir en janvier 1858 et adopté par le parti conservateur, le général Zuloaga, laissait voir une déplorable médiocrité politique, qui devenait une cause de déconsidération et de défiance universelle. Il en résulta une sorte d'équilibre entre le gouvernement de Mexico, au nom duquel Miramon poursuivait inutilement ses succès, et le gouvernement qui continuait à vivre à la Vera-Cruz, s'enhardissant de l'impuissance même des opérations dirigées contre lui. Tous les avantages qui avaient semblé favoriser le pouvoir de Zuloaga, reconnaissance du corps diplomatique, succès d'un général habile, ne servirent nullement à décider la question entre les partis. C'est de cet ensemble de faits que naquit une péripétie nouvelle dans la situation du Mexique. Le général Echeagaray, au lieu de tourner ses efforts contre la Vera-Cruz, qu'il était chargé de prendre, se mit en insurrection contre le président Zuloaga, de qui il tenait ses pouvoirs. Echeagaray avait fait son mouvement à Ayotla, en publiant, selon l'habitude, un nouveau *plan* politique. Le 23 décembre 1858, le général Roblès Pezuela, commandant de la garnison de Mexico, suivait l'impulsion et adoptait à son tour un programme qui n'était que le plan d'Ayotla un peu modifié. Zuloaga avait tout juste le temps de se réfugier à la légation britannique, tandis que Roblès devenait le maître de la capitale et du gouvernement. Le mot de ce *pronunciamiento*, né du désordre universel, était la fusion ou la réconciliation des deux partis en lutte. On s'était hâté de nommer un comité où entraient le général Mariano Salas, le licencié Castañeda, le général Casanova; une junte composée de cent cinquante notables devait se réunir peu de jours après pour élire un président provisoire, en attendant l'organisation définitive de la république, qui devait être l'œuvre d'un congrès où tous les partis seraient représentés.

Or il restait à savoir deux choses : d'abord comment M. Juarez répondrait, au nom des constitutionnels, à ces offres de conciliation qui lui étaient adressées, ensuite quelle serait l'attitude de Miramon en face des événemens qui venaient de s'accomplir. — M. Juarez répondit avec dédain aux propositions qui lui étaient transmises.

Quant à Miramon, il était loin, et à l'heure même où cette crise éclatait à Mexico, il infligeait une rude défaite à l'un des principaux chefs constitutionnels, Santos Degollado. Une chose était visible toutefois, c'est que de l'attitude du commandant de l'armée du nord dépendait en grande partie le succès du mouvement de Mexico. Cette crise même augmenta l'importance du jeune général, et tel était l'ascendant qu'il exerçait déjà, que lorsque la junte se rassembla, le 1er janvier 1859, pour élire un président provisoire, ce fut lui qui réunit la majorité; il eut 52 voix, le général Roblès n'en obtint que 46.

Miramon, qui n'avait point quitté son armée, se trouvait élu, sans le savoir, chef suprême de la république à la place de Zuloaga, révolutionnairement déposé; ce qu'il y avait de plus caractéristique, c'est qu'au moment de cette élection on ne connaissait pas même l'opinion de Miramon sur les derniers événemens.

La vérité est que le commandant de l'armée du nord condamnait énergiquement la sédition militaire qui avait renversé Zuloaga. Comme conservateur, il refusait de s'associer à un mouvement qui n'était qu'une avance impolitique faite au parti révolutionnaire; comme militaire, il s'indignait d'un acte qui était le désaveu du sang versé par ses soldats. C'est dans ce sens qu'il répondit aux ouvertures que M. Roblès lui fit dès le premier moment pour obtenir son adhésion. C'est aussi dans ces dispositions que Miramon reçut à Guadalajara l'avis de son élection. Se laisserait-il gagner par l'appât offert à son ambition, et accepterait-il le bénéfice d'un mouvement qu'il réprouvait? Nul ne connaissait ses desseins, peut-être ne savait-il pas lui-même ce qu'il ferait. Toujours est-il qu'il se rapprocha de Mexico sans trop se hâter, et que lorsqu'il y arriva le 21 janvier 1859, tout le monde commença à s'apercevoir que le jeune officier, parti presque inconnu quelques mois auparavant, rentrait en maître.

C'était un personnage nouveau dans l'histoire politique de la république mexicaine, personnage vraiment singulier, qui à vingt-six ans arrivait à une sorte de dictature, sans affectation d'empressement, sans nulle intrigue. Ce qu'on sait peu, c'est que l'homme qui a joué depuis un an, et qui joue encore un des premiers rôles au Mexique, est d'origine française. Sa famille est du Béarn et appartenait à la noblesse. Elle émigra en Espagne au dernier siècle; le grand-père de don Miguel Miramon passa au Mexique comme aide-de-camp d'un des vice-rois; son père, M. Bernardo Miramon, se maria dans le pays et y resta. C'est encore aujourd'hui un des plus vieux généraux mexicains. Le président actuel, né de ce mélange de sang français et espagnol, a été élevé à l'école militaire de Chapultepec. Il a commencé sa carrière en guerroyant contre les Américains du Nord; mais jusqu'en 1858 il n'était encore qu'un jeune officier connu pour sa bravoure. La campagne dont la direction lui était échue par la mort d'Osollo suffit à sa fortune en révélant en lui le don du commandement, une singulière fermeté, de la promptitude de décision, une brillante valeur unie à une certaine réserve dans les actes et dans les paroles. C'est par ces qualités que Miramon était parvenu à inspirer à ses soldats la confiance absolue qu'il avait en lui-même, et qui avait fini par gagner le monde politique de Mexico. Aussi attendait-on son arrivée avec une vive anxiété. Pour tous, il était l'arbitre de la situation.

Miramon arriva à Mexico le 21 janvier sans escorte, évitant toute démonstration officielle, et il alla droit chez son père; il arrivait mécontent, sentant sa force et ne cachant nullement ses dispositions sévères. Il reçut tout le monde avec hauteur. Le vieux général Salas voulut lui dire que s'il songeait à rétablir Zuloaga, il ne serait point appuyé : Miramon répondit qu'il ne comptait sur personne, si ce n'est sur son épée. Quant au général Roblès, qui était un officier du génie, il lui signifia de se préparer à l'accompagner dans les opérations qu'il méditait contre la Vera-Cruz. Les vieux généraux et d'autres murmuraient bien un peu des façons de ce dominateur de vingt-six ans, de ce *muchacho*, comme on disait, car ils n'étaient pas accoutumés à être ainsi traités; on subissait néanmoins son ascendant. Sans accepter la présidence qui lui était dévolue par le vote de la junte, Miramon avait commencé par se faire nommer général en chef de l'armée mexicaine. Trois jours après, le 23 janvier, il rappelait à la présidence le général Félix Zuloaga. Le mouvement des généraux Echeagaray et Roblès était considéré comme non avenu. Zuloaga était donc solennellement rétabli le 24 janvier 1859.

Il était bien clair cependant que ce pouvoir restauré s'éclipsait entièrement derrière le hautain protecteur qui le remettait ainsi sur pied. Nul ne pouvait s'y tromper. Zuloaga seul peut-être avait la simplicité de se prendre au sérieux. Pour tout le monde à Mexico, cette situation n'était qu'un artifice, et en admettant même cette restauration comme un hommage rendu à un semblant de légalité, on sentait que la magistrature suprême devait aller là où était la réalité du pouvoir. C'est ce que le général Zuloaga lui-même était contraint de reconnaître, pressé par l'opinion, et une semaine était à peine écoulée qu'il abdiquait l'autorité présidentielle, la remettant par un décret à Miramon. Cette fois Miramon acceptait la situation qui lui était faite, et le 2 février il prenait possession du pouvoir par un discours où il disait des vérités un peu dures à tout le monde, même à son parti, ce que les conservateurs n'entendaient pas sans étonnement. Désormais on pouvait peut-être s'attendre à des fautes nées de l'inexpérience politique du nouveau président, et encore plus de l'inextricable situation du pays, — non à de la mollesse.

La première pensée de Miramon fut d'aller forcer le gouvernement de M. Juarez dans sa citadelle de la Vera-Cruz. Là était à ses yeux le nœud de la question. Après avoir formé un ministère et s'être procuré quelque argent par un impôt extraordinaire, le président partit le 16 février et dirigea ses forces contre la Vera-Cruz. Si Miramon n'avait eu qu'à vaincre l'ennemi qui était devant lui, il eût probablement réussi; mais il était dans une de ces situations confuses où tout se déplace à chaque instant. Les opérations furent

d'abord ralenties, puis neutralisées par une série de circonstances qui lui échappaient entièrement, et devaient le tenir en échec en multipliant les difficultés autour de lui.

Tant que Miramon avait été à l'armée du nord, il avait battu les constitutionnels dans toutes les rencontres et avait créé un semblant de pacification. En son absence, les constitutionnels retrouvèrent leur activité et leur audace; ils se réunirent dans l'intérieur au nombre de sept ou huit mille hommes sous les ordres de don Santos Degollado, qui prit le titre de ministre de la guerre, s'emparèrent par surprise de la ville de Guanajuato et marchèrent sur Mexico. Cette armée, pillant et dévastant tout sur son passage, arriva le 21 mars à Tacubaya, aux portes de la capitale. Mexico se trouvait en état de siége et sous le coup d'un assaut toujours possible. Le 1er avril, les constitutionnels tentèrent l'attaque par la porte de San-Cosme; ils furent repoussés, mais ils restaient encore menaçans à Tacubaya. Sur ces entrefaites, un des lieutenans les plus énergiques de Miramon, le général Leonardo Marquez, arriva avec des forces nouvelles, se mit immédiatement à la poursuite des fédéraux et les chassa vigoureusement au loin. Enfin Miramon se porta lui-même au secours de la capitale, obligé de se détourner ainsi de son expédition de la Vera-Cruz.

Un incident d'un ordre différent vint d'autre part modifier un peu les chances des partis en lutte en donnant un certain crédit, une sorte d'authenticité internationale, au gouvernement de M. Juarez et de ses adhérens. Jusque-là, le gouvernement de Mexico avait eu l'avantage d'être seul reconnu par les états étrangers. L'agent même des États-Unis, M. Forsyth, était resté accrédité auprès du général Zuloaga. Dès les premiers mois de 1859 cependant, on apprit que le cabinet de Washington se disposait à changer de politique vis-à-vis de la république mexicaine : effectivement M. Forsyth était remplacé par un nouvel envoyé, M. Mac-Lane, qui reconnaissait bientôt M. Juarez. Comment s'expliquait cette évolution? Le voici : aussitôt après l'avénement de Zuloaga, M. Forsyth avait songé à tirer parti des circonstances et des embarras d'un pouvoir naissant, encore mal affermi, pour assurer quelque nouveau gage à l'invariable ambition de l'Union américaine. Il avait proposé un traité assurant aux États-Unis une cession de territoire déguisée sous forme d'une rectification de la frontière du nord, un droit de passage à perpétuité par l'isthme de Tehuantepec, le tout moyennant compensation pécuniaire pour le Mexique. Le cabinet du général Zuloaga s'était nettement refusé à une telle négociation, présentée comme une offre de secours, comme un acte de générosité des États-Unis. Dès ce moment, M. Forsyth avait manifesté une très médiocre sympathie pour le gouvernement de Mexico. Il redoublait

d'aigreur, favorisait ostensiblement les menées des conspirateurs, et soutenait avec une vivacité impérieuse les réclamations des citoyens américains lésés dans leurs intérêts par des faits de guerre civile.

Bref, on en venait à une sorte de rupture. Les griefs des Américains du Nord étaient assurément fondés, comme ceux de beaucoup d'autres étrangers. Il y avait cependant une singulière logique à rendre le gouvernement de Mexico responsable des actes commis par ses ennemis, puis à se tourner vers le gouvernement de la Vera-Cruz, dont les défenseurs étaient justement ceux qui commettaient ces actes! Ce changement de politique de la part des États-Unis avait évidemment un motif étranger aux réclamations des citoyens américains : on voulait obtenir de M. Juarez ce que M. Forsyth n'avait point obtenu du général Zuloaga. Le nouvel envoyé américain, M. Mac-Lane, arriva dans les premiers jours d'avril 1859 à la Vera-Cruz. Il était, dit-on, muni pour la forme d'instructions qui l'autorisaient à décider lui-même quel gouvernement il devait reconnaître au Mexique. A peine avait-il passé vingt-quatre heures à la Vera-Cruz qu'il s'était résolu à reconnaître M. Juarez.

Reconnu par les États-Unis, dégagé pour le moment de toute menace d'attaque par l'obligation où s'était vu Miramon de se replier vers Mexico, servi en même temps par les diversions multipliées des bandes dites constitutionnelles qui entretenaient la guerre civile dans l'intérieur, le gouvernement de M. Juarez songea à manifester son existence par d'autres actes. Les circonstances lui donnaient un répit de quelques mois, il en profita; il reprit législativement la guerre engagée par la dernière révolution contre l'église, et institua par décret le mariage civil. Il publia aussi un manifeste annonçant toute sorte de réformes couronnées par l'expropriation du clergé. Cette dernière mesure, faite pour attirer tous les spéculateurs décidés à s'enrichir à tout prix, n'était pas non plus sans rapport avec les relations nouvelles qui venaient de s'établir entre les Américains du Nord et M. Juarez, les propriétés ecclésiastiques étant une garantie toute trouvée à offrir aux États-Unis dans une négociation. Le cabinet de Mexico protesta contre la loi d'expropriation de l'église, comme il avait protesté contre la reconnaissance de M. Juarez par les États-Unis. D'avance il déclina les conséquences que pourrait avoir pour les particuliers et pour les étrangers toute immixtion dans la vente des biens du clergé, de même qu'il déclara nul tout traité qui pourrait être conclu entre le cabinet de la Vera-Cruz et les Américains du Nord.

C'était une guerre de décrets, de lois, de protestations ajoutée à la guerre par les armes, qui continuait à désoler le pays. Naturellement le gouvernement de Mexico fit tout l'opposé de ce que ten-

tait de faire celui de la Vera-Cruz. Au manifeste de Juarez, Miramon opposa un autre manifeste, où il exposait avec amertume toutes les plaies saignantes du pays. Malheureusement le jeune président avait plus d'intrépidité et de coup d'œil sur le champ de bataille que d'expérience dans le maniement des affaires publiques. C'est ainsi qu'au mois de juillet 1859, séduit par les beaux projets d'un jeune homme, M. Carlos de la Peza, qui se présentait comme possesseur d'un secret pour la régénération financière du Mexique, il l'appela au ministère. On le blâma de s'être laissé séduire, et on le blâma un peu plus tard d'abandonner l'expérience, lorsque l'inefficacité du secret de M. de la Peza fut trop démontrée. Ces tiraillemens tenaient moins à l'absence de qualités de gouvernement chez Miramon qu'à une situation impossible. Pourtant les forces militaires du gouvernement de Mexico gardaient leurs avantages. Le général Leonardo Marquez, placé à la tête de l'armée du nord, maintenait son ascendant. D'autres chefs, Woll, Vicario, obtenaient des succès. Cobos battait les factieux à Teotitlan et s'emparait d'Oajaca, qui est la clé des états de Chiapas, de Tabasco, de Tehuantepec. D'un autre côté, M. Santiago Vidaurri, qui, dans les états du nord, avait soutenu jusque-là M. Juarez, se prononçait contre lui au mois de septembre, ou du moins se proclamait neutre entre les deux partis. Toutefois rien ne se terminait, et, voyant cela, Miramon prit la résolution de partir le 4 novembre 1859 pour Queretaro à l'improviste, presque seul, au risque d'être enlevé par quelque bande de fédéraux.

Arrivé à Queretaro, Miramon apprit que les constitutionnels, conduits par Degollado, Doblado, Blanco, Arteaga, se réunissaient, au nombre de 7 ou 8,000 hommes, pour tenter un coup de main sur Guanajuato. Il appela aussitôt toutes les forces qui étaient à sa portée, fit venir de l'artillerie de Mexico, et se disposa à marcher sur l'armée constitutionnelle. Avant qu'on en vînt aux mains, il accepta une entrevue avec don Santos Degollado, qui lui proposa de le reconnaître pour président, s'il acceptait la constitution de 1857, sauf à la faire réformer par un congrès. Miramon refusa nettement. Degollado, se croyant supérieur en nombre, prit alors un ton menaçant. Le jeune président ne s'émut pas. « — Très bien, don Santos, dit-il à son interlocuteur, je n'ai que la moitié de vos forces, et pourtant demain matin j'aurai l'honneur de vous battre. » Le lendemain en effet, à la *estancia de las Vacas*, Miramon dispersait l'armée constitutionnelle, et ce nouveau succès lui rendait un prestige qui s'était un peu affaibli dans toutes les tergiversations politiques au milieu desquelles il avait vécu à Mexico. Son activité, son audace toujours heureuse réveillaient cette confiance qui l'avait élevé au pouvoir suprême.

Les batailles ont rarement un résultat décisif au Mexique, et cette

guerre civile, qui dure déjà depuis deux ans, ne semble pas près du dénoûment, toujours fuyant, quoique toujours annoncé comme prochain. Depuis que les partis sont aux prises, c'est-à-dire depuis le mois de janvier 1858, il s'est livré 8 batailles importantes, 24 combats de second ordre, 39 engagemens d'un degré inférieur, en tout 71 actions militaires, sur lesquelles 16 seulement ont été à l'avantage des constitutionnels. Au reste, la guerre civile n'est le plus souvent qu'un prétexte pour commettre toute sorte d'excès et de déprédations. En réalité, le parti qui s'appelle fédéral ou constitutionnel, ou même *constitutionnaliste*, comme on dit au Mexique, n'est qu'un ramassis de bandes indisciplinées ravageant le pays. Chaque chef agit pour son compte, et ces chefs sont innombrables. Les plus connus par leurs méfaits sont Carbajal, Alatriste, Pueblita, Villalta, Alvarez.

Au mois de mai 1859, les fédéraux pillaient la maison de monnaie de Guanajuato, et s'emparaient de 180,000 piastres, dont 90,000 appartenaient à des Anglais. Un des ministres de M. Juarez, M. Zamora, disait pour expliquer le fait que ce n'était là « qu'une occupation temporaire de fonds étrangers destinés à subvenir aux besoins les plus pressans de l'armée fédérale. » A Tepic, Coronado, un général constitutionnel, extorquait à M. Allsopp, consul britannique, une somme de 11,000 piastres. Sur un autre point, le colonel Carretero s'emparait d'un convoi de six cents mules chargées appartenant aux négocians de Puebla. Au mois de novembre, les fédéraux, en s'enfuyant de la ville d'Oajaca, emportaient 40 arrobes ou 10 quintaux d'argent pris dans une église. Ces étranges chefs du radicalisme mexicain ont trouvé un nouveau moyen de se procurer des ressources. Il leur est arrivé quelquefois de s'emparer des prêtres ou des moines, et de ne les rendre que moyennant argent. A Zacatecas, ils rendaient huit prêtres pour 8,500 piastres; à San-Luis, la liberté d'un seul a coûté 10,000 piastres.

La vie des étrangers n'est pas plus en sûreté que leurs intérêts et que l'existence ou les intérêts des nationaux. Un jour, pendant le siége de Mexico, au mois de mars 1859, quelques Allemands, choisissant bien leur temps à la vérité, projetèrent une excursion au grand désert. Ils s'arrêtèrent le soir à la ferme de Cuaji-Malpa pour continuer leur course le lendemain. Ils venaient de faire paisiblement leur partie de whist, lorsque les portes furent enfoncées, et l'un d'eux, le docteur Fuchs, tomba frappé d'une balle. Ils furent tous sommés de se rendre et pillés. Des muletiers qui étaient dans la même ferme et qui transportaient des marchandises à Toluca eurent le même sort, tout ceci au cri de *vive la fédération!* On ne saurait dire que les chefs qui font la guerre pour le gouvernement de Mexico s'interdisent absolument des méfaits de ce genre. Ainsi

au mois de novembre 1859 le général Marquez enlevait, pour payer son armée, une somme de 600,000 piastres à un convoi d'argent qui passait par Guadalajara : ce qu'il faut ajouter, c'est que Miramon, en apprenant ce fait, fut saisi de la plus vive indignation; il ordonna immédiatement la restitution de l'argent détourné, et ôta au général Marquez le commandement de l'armée du nord.

Telle est l'histoire du Mexique, de ses révolutions, de ses guerres civiles, de son anarchie, pourrait-on dire. La situation respective des deux partis ne peut être mieux caractérisée que par un des épisodes les plus récens de cette histoire. Ce qui était facile à prévoir, en considérant les relations nouvelles nouées entre les États-Unis et le gouvernement dit constitutionnel de la Vera-Cruz, s'est réalisé. Les Américains du Nord n'avaient pu songer à reconnaître le gouvernement de Juarez sans compensation, sans espoir d'en tirer avantage, et Juarez, à son tour, ne pouvait manquer de chercher à s'assurer à tout prix l'appui des États-Unis. De là une négociation qui commençait aussitôt après l'arrivée de M. Mac-Lane, et qui s'est terminée par un traité conçu d'après les données que M. Forsyth avait inutilement proposées à Mexico. Le traité est par le fait une cession déguisée d'une partie du territoire mexicain et une sorte de haut protectorat institué au profit des États-Unis. M. Juarez pensait sans doute trouver une force dans l'appui qu'il achetait des Américains du Nord; mais il comptait sans l'impopularité qui devait l'assaillir à la première divulgation du traité Mac-Lane, même parmi beaucoup de ses partisans, et ce qu'il considérait comme une force, comme un gage de succès, est devenu une cause de discrédit et d'affaiblissement. Les États-Unis eux-mêmes semblent hésiter à soutenir jusqu'au bout l'œuvre de leur plénipotentiaire, voyant M. Juarez compromis et menacé plus que jamais. En effet, tandis que M. Juarez signait son traité avec l'Union américaine, Miramon se remettait en campagne, réunissait de nouvelles forces pour reprendre des opérations plus sérieuses et plus décisives contre la Vera-Cruz. Il y a peu de temps, les États-Unis, pour venir en aide à Juarez, ont mis la main sans façon sur deux navires à vapeur destinés à seconder les opérations de Miramon, ce qui a singulièrement dérangé celui-ci, sans le décourager toutefois. Les deux partis sont donc toujours en présence, et la question se précise, si ce mot peut avoir une apparence de vérité au sein d'une telle anarchie.

Les républiques centro-américaines offrent-elles un spectacle très différent? Depuis que l'Amérique centrale a été délivrée des flibustiers qui l'ont un moment ravagée et qui la menacent toujours sans avoir réussi jusqu'à présent à donner une forme sensible à leurs plans perpétuels d'invasion, le pays n'a point cessé d'être le théâtre

d'un travail aussi actif que confus. Il semble que tous les intérêts, toutes les rivalités se soient donné rendez-vous dans ce coin de terre, transformé en champ de bataille industriel et diplomatique, comme toutes les parties du Nouveau-Monde à travers lesquelles un passage peut s'ouvrir entre l'Océan-Atlantique et l'Océan-Pacifique. Nicaragua, Tehuantepec, Panama, c'est sur ces trois points que les États-Unis ont les yeux, car sur ces trois points à la fois s'agite la question essentielle de ces contrées, la question du transit. C'est ce qu'on pourrait appeler la question des isthmes américains, et les États-Unis, sentant l'importance pour leur grandeur de rapides et faciles communications, ne négligent rien, on le comprend, pour s'assurer une certaine prépondérance sur ces voies interocéaniques, si favorables à leurs desseins. L'Angleterre, la France elle-même, sans vues exclusives, s'efforcent à leur tour de sauvegarder les droits, les intérêts de l'Europe et du commerce universel. De là ce conflit d'entreprises rivales, de négociations simultanées et contradictoires, et tout ce bruit enfin soulevé autour de cette question du transit, qui n'est résolue en fait jusqu'ici qu'à Panama par l'établissement du chemin de fer.

Ces luttes n'existeraient pas si, par leur constitution et par leurs moyens propres, les états centro-américains pouvaient régler en commun leurs affaires et maintenir une certaine autorité sur leur territoire. Malheureusement que sont ces républiques de l'Amérique centrale? On le sait, elles ont des gouvernemens toujours menacés par les guerres civiles, des intérêts à peu près stationnaires, une population incohérente et rare, un degré de consistance qui ne résiste pas à l'invasion d'une bande de flibustiers étrangers. Il ne faut rien exagérer toutefois dans cet ordre de faits intérieurs : il n'y a eu que deux révolutions dans ces républiques en 1859, deux révolutions accomplies d'ailleurs sans effusion de sang au Salvador et à Costa-Rica. Quant aux autres parties de l'Amérique centrale, Nicaragua, Honduras, Guatemala, — elles ont vécu à peu près en paix, et il est à remarquer que ces cinq états, toujours prêts à en venir aux mains en cherchant toujours à se rapprocher, n'ont eu entre eux aucune querelle bien grave depuis quelque temps.

Guatemala, la plus importante des républiques centro-américaines, est depuis quelques années à l'abri des révolutions intérieures sous l'autorité d'un homme étrange, le général Rafael Carrera. Ce personnage, devenu l'autocrate de la république guatemaltèque, est un *ladino* ou métis de naissance. Il a passé sa jeunesse dans la campagne, élevant des bestiaux, vivant au milieu des Indiens, sur lesquels il exerçait un certain prestige par son énergie et sa résolution. C'est en se servant de ces masses d'Indiens, en les conduisant au

combat, que Carrera a fait son entrée dans la politique et a conquis le pouvoir. Lui aussi, comme bien d'autres, notamment comme Santa-Anna au Mexique, il a eu son vote populaire qui lui a donné la présidence à vie. Seulement, à la différence de Santa-Anna, il s'est maintenu jusqu'ici, faisant habilement alliance avec la classe qui pouvait s'effrayer de son origine et de ses habitudes peu civilisées. Le secret de la paix intérieure de Guatemala est bien moins au reste dans le scrutin populaire, qui a été l'origine de cette situation, que dans une sorte d'accord tacite assez fidèlement observé. Carrera, tout en voulant rester président, a eu le bon sens de comprendre qu'il ne réunissait pas toutes les conditions nécessaires pour gouverner utilement, et il laisse gouverner pour lui. D'un autre côté, les ministres ont compris qu'ils pouvaient tout faire avec Carrera, en lui laissant la dignité de la magistrature suprême, et ils se sont contentés de gouverner effectivement sans aspirer pour eux-mêmes à la présidence. Il en est résulté une situation que n'agite pas perpétuellement le jeu des ambitions personnelles.

C'est donc au Salvador et à Costa-Rica, comme nous le disions, que se sont concentrées les agitations les plus récentes de l'Amérique centrale. Comment se fait un président au Salvador? Cette petite république avait en 1858 un chef du pouvoir exécutif, M. Miguel Santin del Castillo, qui venait d'être élu. Malheureusement pour lui, le nouveau président du Salvador avait à ses côtés un homme fort préoccupé de ne plus rester au second rang : c'était le général Barrios, qui occupait tout à la fois les fonctions de ministre des relations extérieures et de général en chef. Barrios était un homme de cinquante ans, de peu de suite dans les idées, d'une médiocre consistance, mais inquiet, actif et ambitieux. Dans des vues d'élévation personnelle, il voulait faire réformer l'article de la constitution qui fixait à deux années seulement la durée de la présidence. Il s'efforça d'amener le président à proposer et à soutenir cette réforme, à quoi M. Santin se refusa. Il s'ensuivit des discussions très vives sous l'impression desquelles le président invitait Barrios à se démettre de tous ses emplois. Ce n'était pas du tout le compte du général Barrios, qui exigeait une destitution formelle, et M. Santin se décida effectivement à en venir là; seulement le président ne s'était pas tout à fait rendu compte de sa position, et quand il s'adressa pour obtenir le contre-seing du décret de destitution aux deux autres ministres, MM. Cabañas et Quiros, ceux-ci, qui étaient parens et amis de Barrios, refusèrent de s'associer à cette mesure. M. Santin n'avait d'autre ressource que de former un nouveau cabinet; il nomma deux ministres, MM. Dueñas et Zelaya : le premier, chef de l'opposition; le second, natif de Honduras et jouissant de

quelque considération. Qu'arriva-t-il alors? Sans plus de forme, le général Barrios fit tout simplement enlever les deux nouveaux ministres et les expédia à Guatemala.

La rupture était complète, et la situation ne laissait pas de devenir bizarre. Barrios ne s'arrêtait pas en si bon chemin. Aux approches de la session qui allait commencer, il usait de toute son influence sur les membres du congrès, et les déterminait à appeler dans la capitale le général Guzman, son beau-père, vice-président de la république, pour lui remettre le pouvoir à l'exclusion de M. Santin, et c'est ce qui fut fait. Le journal officiel assura avec gravité que M. Santin se retirait pour motif de santé. Ce coup d'état fut facilement sanctionné par les chambres, dont la session commençait le 17 janvier 1859 et se termina le 12 février. Quelque courte que fût d'ailleurs cette session, les chambres eurent le temps de réaliser la réforme constitutionnelle tant désirée par Barrios. La durée de la présidence fut portée de deux à six années, le mandat des députés fut également prolongé de deux à quatre ans. La situation toutefois continuait à être singulièrement équivoque. Le vice-président de la république, le général Guzman, se lassa bien vite du pouvoir et se retira. Ici surgissait une difficulté nouvelle. D'après la constitution, en cas d'empêchement du président et du vice-président, le pouvoir passe à l'un des trois sénateurs désignés à cet effet. Or l'un de ces sénateurs, le premier, était Barrios lui-même, qui s'excusa, et l'autorité exécutive échut à un homme fort peu accoutumé à la direction des affaires, à un propriétaire, M. Peralta, qui accepta d'abord d'être le prête-nom de Barrios, entre les mains de qui, on le comprend, restait le pouvoir réel.

Jusque-là, sauf l'étrangeté de ces scènes d'une politique un peu sommaire, les choses avaient marché sans trop d'embarras. Cette série de coups de tête faisait pourtant des mécontens qui ne tardèrent point à s'agiter. Le 4 mars, une sorte de révolte éclatait dans une des casernes de la capitale. L'effervescence se répandit. Il y eut alors un mouvement attribué à M. Dueñas. On eut facilement raison de ces agitations. M. Peralta ne garda du reste que peu de jours l'autorité nominale qu'il avait acceptée; il se retira à son tour, et cette fois Barrios prit directement le pouvoir. Il était arrivé à ses fins : il avait devant lui, comme chef provisoire du gouvernement, ce qui restait de temps jusqu'à la fin de la présidence de M. Santin, puis il se promettait bien de se faire élire lui-même président pour six ans. La combinaison n'était pas mal calculée. Pourtant Barrios avait encore affaire à ses ennemis, qui, après avoir été vaincus dans le premier moment, s'étaient réfugiés au Honduras, d'où ils menaçaient de revenir en armes. M. Santin lui-même, le président dé-

possédé, était du nombre. De là quelques difficultés entre le Honduras et Salvador. Barrios prétendait exiger que le président du Honduras, le général Guardiola, prît des mesures à l'égard des réfugiés, et Guardiola se montrait peu disposé à souscrire à ces exigences. Ces nuages n'ont été que passagers, grâce à l'entremise de Guatemala. Les réfugiés n'ont pu d'ailleurs tenter rien de sérieux, et le général Barrios a réussi, comme il le désirait, à se faire élire pour six ans président de la république de Salvador, après quoi il se tiendra sans doute tranquille. Cette élection date du mois de janvier 1860.

On vient de voir comment se fait un président dans l'Amérique centrale. On va voir comment un autre président tombe sans le savoir, en quelques heures, par la plus expéditive des révolutions, et cette fois c'est à Costa-Rica que la scène se passe, dans une république qui avait pu être considérée comme un phénomène par le calme invariable dans lequel elle vivait. Costa-Rica ne se trouvait point cependant dans des conditions particulières d'agitation. On n'aperçoit même pas la trace de partis véritables dans ce petit pays : le président, M. Juan-Rafael Mora, homme de quelque capacité et de quelque énergie, qui semblait universellement accepté, s'était fait réélire, sans nul effort, le 8 mai 1859; mais, à défaut de causes bien profondes, quelques faits peuvent mettre sur la voie de cette péripétie imprévue. D'abord, à la fin de 1858, il y avait eu un conflit très vif entre le président, M. Mora, et l'évêque de San-Jose, Mgr Llorente. Pour quel motif? Parce que le président avait établi sur les propriétés du clergé un impôt au profit de l'hôpital et du lazaret. L'évêque de San-Jose ordonnait aussitôt des prières pour obtenir du ciel les lumières nécessaires afin de défendre les droits méconnus de l'église, à quoi M. Mora répondait en faisant rendre par le congrès un décret d'expulsion contre l'évêque Llorente, qui était effectivement expédié à Punta-Arenas. Il dut en résulter une sourde hostilité dans le clergé. De plus, on sait que des entreprises rivales se disputent incessamment la voie du transit interocéanique : M. Mora, en signant un traité de concession avec une compagnie dont un Français, M. Félix Belly, était l'agent, et en patronant énergiquement cette compagnie, avait dû froisser d'autres intérêts, outre qu'il ne se montrait pas, dit-on, très coulant dans les négociations que l'Angleterre suivait, vers cette époque, dans l'Amérique centrale. Que ces circonstances aient eu une part directe dans ce qui allait arriver, qu'un chef ambitieux ait saisi l'occasion que lui offraient quelques mécontentemens nationaux ou étrangers, toujours est-il qu'on ne s'attendait guère à une révolution à Costa-Rica, et le président s'y attendait moins que personne.

Ce fut une révolution très bizarre et tout à fait improvisée. Le 14 août, à cinq heures du matin, le président Mora recevait la visite inopinée de quelques individus dont deux officiers, accourus, disaient-ils, pour l'informer qu'une mutinerie venait d'éclater dans une caserne de la ville, et se prétendant envoyés par le colonel Salazar, pour lui demander de se rendre aussitôt sur le lieu de la révolte. Bien qu'un peu surpris, M. Mora, qui était couché, se disposait à se rendre à cet appel; il ne se hâtait pas trop cependant, comme s'il eût eu quelque méfiance, lorsque les officiers qui étaient venus lui procurer ce fâcheux réveil s'emparèrent de sa personne, et, lui laissant à peine le temps de s'habiller, le traînèrent à la caserne. Là, il se trouvait réellement prisonnier, victime contrainte d'un guet-apens. On l'obligea d'abord à écrire aux commandans militaires des autres villes et aux principales autorités pour leur défendre de s'opposer au mouvement qui était en cours d'exécution, car ces prudens révolutionnaires ne voulaient pas l'effusion du sang; puis, quelques heures après, le président, son frère Jose-Joaquin Mora, général en chef de l'armée, et le général Jose-Maria Canas, ministre de la guerre et des finances, étaient conduits sous bonne escorte à Punta-Arenas pour être embarqués. Pendant ce temps, la population de San-Jose avait été appelée sous les armes par un coup de canon, signal habituel dans les circonstances graves, et le peuple de Costa-Rica s'était trouvé, sans s'en douter, concourir à une révolution dont il n'avait pas le secret. Qui profitait de ce mouvement? C'était un médecin, M. Jose-Maria Montealegre, qui se faisait nommer ou se nommait immédiatement président provisoire, et prononçait une sentence de bannissement contre M. Mora, son frère Jose-Joaquin, contre le général Canas et un juge, M. Arguello. Il est vrai qu'on épargnait les propriétés des proscrits, qui n'étaient pas confisquées.

Les événemens s'étaient tellement précipités que M. Mora, d'ailleurs sévèrement gardé, n'avait pu opposer aucune résistance. Une fois mis à bord du *Guatemala*, il ne put que protester, se fondant sur la violence qui lui avait été faite, sur le caractère odieux d'une sédition imposée au peuple lui-même. M. Mora eut beau protester, les révolutionnaires de San-Jose n'avaient pas moins atteint leur but, et tandis que l'ancien président se rendait à Guatemala et au Salvador, puis de là à Panama et à New-York, les auteurs du mouvement du 14 août restaient maîtres du pouvoir. Ce qui tendrait à prouver que l'opposition faite par M. Mora aux négociations britanniques dans l'Amérique centrale a bien pu être exploitée contre lui, c'est que deux Anglais, M. Joy, fixé à San-Jose, et M. Allpress figuraient au premier moment dans cette échauffourée. Ce qui indiquerait

aussi que les nouveaux maîtres du pouvoir n'étaient pas sans compter sur le clergé, c'est que l'évêque Llorente rentrait aussitôt de son exil. M. Mora, depuis ce temps, a essayé de rentrer à Costa-Rica d'une façon ou d'autre, fût-ce à main armée; il n'a point réussi. La révolution a suivi son cours. Une assemblée s'est réunie et a fait une nouvelle constitution, qui a été présentée au président provisoire, M. Montealegre. Puis le congrès constituant s'est retiré, et des chambres législatives ordinaires ont été convoquées. La révolution de Costa-Rica en est là. Et voilà comment la plus pacifique, la plus régulière des républiques centro-américaines a glissé elle-même dans ces agitations fantasques où des ambitions personnelles se disputent le pouvoir pour n'en rien faire le plus souvent!

II.

Lorsque le premier cri de l'indépendance fut poussé dans le Nouveau-Monde espagnol, cette contrée qui commence à l'isthme de Panama s'appela la Colombie et forma une confédération soutenue à sa naissance par l'épée et le conseil de Bolivar. Lorsque cette confédération, mal équilibrée, tomba en dissolution, trois républiques surgirent, — le Venezuela, la Nouvelle-Grenade et l'Équateur, — et chacune de ces républiques a suivi la carrière des révolutions. Cette carrière est loin d'être épuisée, si l'on en juge par les derniers événemens : l'histoire continue, offrant toutes les variétés de l'esprit d'anarchie.

La dernière révolution du Venezuela date de 1858; elle était dirigée contre une sorte de dynastie assez étrange qui était parvenue à s'emparer du pouvoir, et qui s'en servait depuis dix ans à son profit : c'était la dynastie des Monagas. Les divers membres de cette famille se transmettaient en effet la présidence et se succédaient l'un à l'autre; ils étaient les dictateurs, les généraux, les ministres, les financiers du pays. Ils représentaient ce qu'on pourrait appeler l'élément démocratique, et ils ne reculaient devant aucun moyen, à tel point qu'ils n'avaient pas craint quelquefois de faire appel aux passions et aux ressentimens de la population de couleur. Le règne de cette famille date de 1848. L'aîné de la race, le général Tadeo Monagas, s'instituait dictateur à cette époque, en dispersant le congrès à coups de fusil. Depuis, il avait cédé le pouvoir à son frère Gregorio Monagas, qui le lui avait rendu à son tour. Il y avait seulement une différence entre les deux frères, c'est que l'aîné, sans avoir des habitudes moins despotiques, laissait voir pourtant des instincts plus civilisés, et avait l'autocratie plus décente, tandis que Gregorio se ressentait visiblement de la vie qu'il avait toujours menée dans les

llanos. Accoutumé à passer son temps dans la province de Barcelone au milieu des nègres et des gens de couleur, frayant peu avec la société cultivée, il représentait passablement un chef campé en pays conquis, si bien qu'à l'expiration de sa présidence, le retour de Tadeo avait paru presque un bienfait au premier moment.

La présence au pouvoir de cette famille n'était pas moins le signe de l'humiliation et de l'abaissement de l'ancien parti conservateur ou oligarque, qui ne supportait le joug qu'avec impatience, et qui s'était souvent levé en armes pour le secouer. Les Monagas avaient réussi à dompter toutes les résistances, et même en 1858 l'aîné de la dynastie, alors président, le général Tadeo, venait de remporter une victoire qu'il croyait décisive : il avait fait réformer la constitution de façon à prolonger la durée de sa présidence. C'était cependant le moment où il était renversé tout d'un coup. On était las de cette domination semi-démocratique, semi-militaire, pleine d'oppression, de violence, de déprédations financières, qui durait depuis dix ans. La veille encore, le général Tadeo Monagas se croyait tout-puissant, le lendemain il tombait, il était menacé dans sa liberté et dans sa vie, et peut-être n'échappait-il à quelque représaille sommaire des vainqueurs qu'en se réfugiant d'abord à la légation de France, puis en quittant le pays sous la protection de la diplomatie, dont le rôle en ces circonstances était des plus difficiles et des plus ingrats.

Voilà donc une révolution accomplie à Caracas. Le chef de l'insurrection, le général Julian Castro, garda provisoirement la direction des affaires. Une convention nationale fut convoquée à Valencia pour faire une nouvelle constitution et réorganiser le pays. La difficulté cependant était de se mouvoir au milieu de tous les partis qui s'agitaient, de tracer la marche de la révolution qui avait triomphé le 15 mars 1858. Cette révolution n'était pas seulement l'œuvre des oligarques, bien qu'ils eussent particulièrement souffert de la domination des Monagas et pussent être considérés comme ses antagonistes naturels ; beaucoup de libéraux s'y étaient associés et l'avaient préparée en se séparant de la dernière présidence. Il y avait donc une lutte toujours possible au sein du nouveau pouvoir entre l'ancien parti conservateur, qui revenait sur la scène, et les libéraux, qui prétendaient exercer une certaine influence. De plus, quelques méfaits qu'eût à se reprocher le général Tadeo Monagas, il avait eu du moins le mérite, au dernier moment, d'abdiquer sans recourir aux armes et d'épargner au pays une guerre civile. Les amis du dernier président étaient assez nombreux encore et avaient assez de moyens d'influence pour se faire compter, outre qu'une politique de réaction trop marquée pouvait faire éclater la

lutte entre les oligarques et les libéraux, dont l'alliance avait fait le succès de la révolution et devait en assurer la durée.

C'est dans ces conditions que la convention nationale chargée de réorganiser le pays se réunit à Valencia en juillet 1858. Elle resta six mois en session, et fit une constitution. La république de Venezuela se trouvait replacée en apparence sous un régime régulier; au fond, la situation n'était rien moins que rassurante. Le pays était à peine reconstitué qu'il était déjà menacé de nouveaux déchiremens. D'un côté, le gouvernement se laissait aller à un étroit et violent esprit de coterie; il reproduisait dans la politique et dans les finances les mêmes abus qu'on avait vus précédemment; d'un autre côté, les partis s'agitaient singulièrement. Le président, le général Castro, homme faible et de peu de tête, flottait au milieu de ces complications intérieures, se laissant dominer par son entourage et ne donnant aucune direction. Lorsqu'il rentra dans la capitale de la république, à Caracas, le 14 janvier 1859, après être resté à Valencia pendant la durée de la session de la convention, il ne trouva partout que froideur et symptômes alarmans.

Déjà les mouvemens révolutionnaires commençaient à éclater. A Guanarito, point limitrophe des provinces de Barinas, de Barquisimeto et de Carabobo, une faction de 1,200 ou 1,500 hommes s'était levée; elle avait pour chef un propriétaire du pays, M. Linarès, oligarque d'opinion, mais devenu l'ennemi acharné du gouvernement à la suite du plus violent outrage, fait à sa sœur par un officier. Vers la fin de février, la garnison de Coro se prononçait sous les ordres du général Zamora, qui allait battre la campagne avec 1,500 hommes. D'un autre côté, La Guayra semblait prête à se soulever; on s'attendait à tout instant à voir débarquer les généraux Falcon et Sotillo. Ce dernier ne tarda point à arriver à Maturin, où la famille des Monagas jouit d'une grande influence. Sotillo, qui a, dit-on, vingt-cinq fils légitimes ou naturels, et qui ne manque pas de crédit sur la population noire, suffisait, avec ses nombreux enfans, pour donner une nouvelle activité à la guerre civile. L'insurrection, éclatant à l'orient et à l'occident, prit bientôt des proportions menaçantes. Les insurgés évitaient d'ailleurs de trop mettre en avant le nom des Monagas, tout en se grossissant de la nombreuse clientèle de cette famille; ils arboraient le drapeau du fédéralisme, et ces mouvemens, en se propageant, ne laissèrent pas de produire une assez vive impression à Caracas même.

Le général Castro ne savait que faire; il flottait, choisissant alternativement des ministres parmi les libéraux et parmi les oligarques, promulguant des amnisties, puis les retirant, tantôt résolu à combattre la révolution et le lendemain inclinant à traiter avec elle. Il

en vint à quitter subitement le pouvoir au mois de juin, et immédiatement il le reprenait, se tournant définitivement vers le parti libéral, formant un cabinet de cette opinion, dont les membres principaux étaient le licencié Aranda et le général noir Laurencio Silva. Par cette péripétie du 21 juin, la situation du Venezuela se trouva totalement transformée; c'était un échec complet pour les oligarques évincés du pouvoir et en même temps une avance faite au parti révolutionnaire, à qui on proposait la paix.

Tout fut inutile. La révolution n'avait cessé de se développer pendant qu'on s'agitait stérilement à Caracas. Le général Zamora avait organisé à Barinas une sorte de gouvernement provincial qui fonctionnait presque régulièrement. Sotillo occupait toujours les provinces d'orient. Enfin, le 24 juillet, le général Falcon, longtemps attendu comme le chef le plus autorisé de la révolution, débarquait près de Puerto-Cabello. Les événemens marchaient si vite que, le 30 juillet, il circulait à Caracas une proclamation désignant les généraux Falcon et Zamora comme les héros et les chefs de la régénération fédéraliste.

La situation était critique. Castro, débordé par l'insurrection, avait rompu trop ouvertement avec les oligarques pour se tourner encore vers eux. Il fit un pas de plus : il publia lui-même une proclamation par laquelle il semblait se rallier au fédéralisme. N'ayant pas su conjurer la révolution, ne pouvant la dominer, il tâchait de s'y associer et de prendre position pour balancer l'influence de Falcon et de Zamora. Il était trop tard; les événemens allaient se précipiter d'une singulière façon et déjouer tous les plans. Dès le lendemain en effet, le 1er août, Castro fut surpris chez lui et mis en arrestation par les deux bataillons *Cinco de marzo* et *Convencion*, dont les officiers lui devaient leur position et leurs grades, et ne le trahissaient pas moins. Cela fait, ces officiers proclamèrent la fédération et le général Falcon. Une partie de la population fut appelée à former un gouvernement provisoire. Le général Silva resta commandant militaire supérieur. Ce gouvernement alla siéger dans une maison de la place San-Pablo, et se hâta de rédiger l'acte de *pronunciamiento* qu'il fit publier. En présence de ce mouvement, les oligarques de leur côté ne restèrent point inactifs. Délivrés du général Castro, ils organisèrent la résistance dans leur propre intérêt, et trouvèrent un secours très efficace dans le colonel Casas, qui était maître du parc d'artillerie de la capitale, et qui refusa nettement de reconnaître le gouvernement insurrectionnel.

La lutte était ainsi flagrante entre les deux partis. Le tout était de savoir qui pouvait compter sur la garnison. Le gouvernement établi à San-Pablo, pour s'assurer jusqu'au bout l'appui des deux batail-

lons *Cinco de marzo* et *Convencion*, garantit aux officiers la conservation de leurs grades. Les oligarques employèrent sans doute pour gagner cette troupe de meilleurs argumens que leurs adversaires, car le lendemain le général Aguado, qui avait proclamé la fédération à La Guayra, et qui accourait avec 300 hommes pour soutenir le mouvement libéral de Caracas, fut reçu à coups de fusil par ceux-là mêmes qu'on croyait ralliés à la situation nouvelle. Le combat s'engagea aussitôt dans les rues entre les insurgés fédéralistes et les partisans des oligarques, qui prétendaient défendre la constitution et le gouvernement légal. La victoire échut à ceux-ci, le gouvernement provisoire disparut, et Aguado fut obligé de reprendre en désordre le chemin de La Guayra avec ce qui lui restait de son monde. Maîtres du champ de bataille, les vainqueurs songèrent aussitôt à organiser leur victoire, et comme le vice-président de la république, M. Manuel Felipe Tovar, ne se présentait pas, ce fut le troisième fonctionnaire, indiqué par la constitution sous le titre de *designado*, le docteur Pedro Gual, qui se chargea du pouvoir exécutif. Du général Castro il ne fut plus question; il disparaissait tristement, ayant montré toujours aussi peu de résolution que de capacité dans cette série d'événemens qu'il n'avait su ni diriger ni empêcher.

Ce n'était pas tout cependant de vaincre dans un combat. Quelque légal et constitutionnel que prétendît être le gouvernement demeuré le maître de Caracas, il ne pouvait se dissimuler que sa situation était extrêmement précaire et que la révolution était partout. La Guayra restait au pouvoir des fédéraux. Le général Falcon disposait de près de 3,000 hommes, avec lesquels il errait autour de Valencia et allait menacer Barcelone. Sotillo était devant Maturin. Sur tous les points il y avait des bandes insurgées. La capitale elle-même était presque bloquée, et l'autorité oligarque n'était reconnue que dans un rayon très restreint. Le gouvernement de Caracas ne se découragea pas toutefois. Il réunit un petit corps d'armée qui parvint à reprendre possession de La Guayra, défendue par le général Aguado. Ce coup de main heureux n'était pas seulement un succès militaire et politique : il avait un important effet financier, en rendant au gouvernement de Caracas une des principales douanes de la république, — et en Amérique, on le sait, qui met la main sur une ville de douane a toujours le pouvoir de soutenir la guerre civile. Ce premier avantage était d'ailleurs suivi bientôt d'une série d'autres succès obtenus par les troupes du gouvernement. La révolution, après avoir été tout près de triompher au mois d'août 1859, a paru depuis être tout à fait en déclin. Il n'est pas dit pourtant qu'elle ne retrouvera pas l'avantage, et que la fortune des Monagas ne se relèvera

pas dans la confusion. On peut s'étonner quelquefois de la durée de ces guerres civiles. Le fait n'est pas absolument surprenant. D'abord toutes ces insurrections trouvent toujours des soldats, mais il arrive souvent qu'elles n'ont ni armes ni munitions à leur service, et il s'ensuit qu'elles sont d'habitude moins sanglantes qu'elles ne le paraissent. Et puis, rien ne presse tous ces chefs d'arriver à un dénoûment; la guerre civile leur donne ce qu'un état régulier ne leur donnerait pas. Le pays seul souffre et reste paralysé dans son développement moral et matériel.

On ne peut parler qu'à peine de la Nouvelle-Grenade, tout occupée depuis quelque temps à se transformer en république fédérative, et où le régime fédéral n'a paru être jusqu'ici que la décentralisation du désordre, le déplacement des conflits intérieurs transportés du centre du pays dans une multitude de foyers locaux. Il y a peu d'années encore, la lutte était engagée entre le radicalisme démocratique le plus exalté et les tendances d'une politique plus conservatrice; aujourd'hui cette lutte, après avoir produit tout ce qu'elle pouvait produire, l'anarchie et la dictature, s'est compliquée d'un nouvel élément, la passion du fédéralisme. En présence du pouvoir central désarmé et traité en ennemi, les états nouveaux se sont sentis pris d'une émulation singulière d'indépendance locale. Dans le sud, le général Mosquera, qui a été autrefois président de la Nouvelle-Grenade et qui est maintenant gouverneur du Cauca, a semblé viser à se créer un grand fief, — sans suzerain bien entendu. Au nord, dans l'état de Bolivar, une révolution a éclaté, s'est étendue aux contrées voisines, et a menacé d'enflammer tout le pays. Qu'ont fait le président et le congrès fédéral? Ils n'ont rien fait et ne pouvaient rien faire, n'ayant ni armée, ni finances, ni autorité d'aucune sorte. Le chef de la confédération néo-grenadine, M. Mariano Ospina, homme d'ailleurs d'une réelle portée d'esprit, semble à peu près réduit au rôle de président philosophe, observant ce qui se passe autour de lui comme une bizarre expérience, racontant dans son dernier message les révolutions accomplies déjà et celles qu'on lui promet.

Qu'est-ce que l'Équateur maintenant? C'est un état relativement petit en Amérique et qui serait grand en Europe, qui réunirait tous les élémens de prospérité, si depuis quelque dix ans il n'était livré à cette domination, mélange d'autocratie militaire et de prétentions démocratiques, dont on a vu déjà quelques personnifications. Deux hommes ont représenté ce régime, le général Urbina et M. Roblès, habituellement secondés par un autre personnage, le général Franco, qui est un ancien chef de la campagne, se ressentant fort de sa vie d'autrefois, fréquentant volontiers les mulâtres et les *sambos*. Urbina a été l'inaugurateur du système : c'était un de ces militaires remuans

et ambitieux comme il y en a eu beaucoup en Amérique. Il n'a point eu de repos qu'il ne fût arrivé à la présidence, et après lui est venu M. Roblès, avec qui il a continué à partager le pouvoir, on le comprend, du droit du premier inventeur. Cette double présidence a réalisé pour l'Équateur l'idéal de la démocratie militaire. Ce régime, longtemps heureux, a eu pourtant une fin. Urbina et Roblès, les deux dictateurs *jumeaux*, comme on les appelle dans le pays, ont disparu, il y a moins d'un an, dans une série d'événemens obscurs où les révolutions se mêlent à la guerre étrangère. La guerre est venue d'une rupture avec le Pérou. Que dans cette querelle il y eût une question litigieuse au sujet de la frontière des deux pays, c'est affaire de diplomatie qui ne pouvait certes conduire à la guerre lorsqu'il s'agissait de contrées désertes, de forêts vierges, dont aucun des deux états n'a rien fait jusqu'ici et ne fera rien de longtemps sans doute. Au fond, la vraie cause de mésintelligence et de conflit était d'une nature plus particulière et plus personnelle; elle dérivait de l'antipathie profonde qui existait entre Urbina et Roblès d'une part et le général Castilla, président du Pérou, de l'autre. Les deux chefs équatoriens se croyaient intéressés, pour la sûreté de leur pouvoir, à renverser Castilla, lequel n'avait pas moins à cœur de renverser Urbina et Roblès. Il ne fallait qu'un prétexte; ce prétexte fut le renvoi d'un ministre péruvien assez irascible, M. Cavero, que le gouvernement de l'Équateur fit partir de Quito.

Dès lors la guerre était déclarée, sinon entre les deux peuples, du moins entre deux influences ennemies acharnées à se détruire. Des forces navales péruviennes parurent devant Guayaquil, et de leur côté les chefs équatoriens se mirent en devoir de se défendre, de rendre à Castilla guerre pour guerre. Or ici on peut voir comment dans ces pays ces questions, simplement extérieures en apparence, se compliquent vite de tous les élémens de la situation intérieure. Si les Équatoriens n'avaient vu que la défense d'un intérêt national, ils auraient sans doute soutenu leur gouvernement; mais dès que Castilla se proposait uniquement, comme il le déclarait, de renverser Roblès, ils furent très portés à faire des vœux en sa faveur. L'esprit d'opposition se fit jour surtout à l'occasion des pouvoirs extraordinaires demandés par le général Roblès aux chambres, et que les députés proposèrent peu après de lui enlever, en l'accusant formellement de vouloir s'en servir pour livrer les îles Galapagos aux Américains du Nord moyennant une somme de 2 ou 3 millions de piastres. Roblès et Urbina recoururent alors à leurs moyens ordinaires, — et le congrès, battu sans être content, fut obligé de céder la place à un arbitraire qui allait souvent jusqu'à la brutalité la plus soldatesque.

Le terrain ainsi déblayé, restait à savoir quelle forme allait prendre cette dictature dans la situation critique qui naissait. On la décora du nom de *suprême direction de la guerre*. Roblès, comme président, fut le *directeur suprême*, Urbina *général en chef* de l'armée, — et comme ils s'étaient nommés eux-mêmes, Roblès déclara dans une proclamation, au moment de se diriger sur Guayaquil, qu'il partait « avec les pouvoirs que le peuple lui avait confiés. » Ainsi d'un côté les forces navales péruviennes s'étaient avancées dans la rivière de Guayaquil et bloquaient la ville; de l'autre, Roblès et Urbina se tenaient sur la défensive à la tête de leur armée.

Entre les deux ennemis, qui se montraient d'ailleurs peu pressés d'en venir aux mains, une médiation survint, proposée d'abord par le Chili seul, puis de concert avec la Nouvelle-Grenade, et elle fut acceptée. En dépit de leurs manifestations belliqueuses, et si peu de goût qu'ils eussent pour le président du Pérou, les deux dictateurs équatoriens étaient certainement les plus sincères dans leur acceptation et dans leur désir de paix, car ils étaient les plus intéressés à voir finir un état de guerre dont ils sentaient tous les dangers pour la sécurité de leur pouvoir. Castilla se montrait infiniment moins pressé d'en finir; il louvoyait, ergotait, et en venait à décourager les médiateurs, qui renoncèrent à leur mission. Qu'attendait-il? quel était le secret de ses temporisations? Le président du Pérou gagnait du temps, se fiant toujours aux mouvemens intérieurs que le blocus de Guayaquil ne pouvait manquer de provoquer dans l'Équateur, et il ne se trompait pas absolument dans ses calculs.

Tandis que le blocus de Guayaquil était maintenu par l'amiral péruvien Mariategui, et que la médiation avait tant de peine à naître, puis à vivre, voici en effet ce qui se passait dans l'intérieur de l'Équateur. Dès le 4 avril 1859, une tentative d'insurrection éclatait à Guayaquil même. A onze heures du soir, un officier, le commandant Darquea, se présentait avec vingt hommes chez le président Roblès; il le trouvait jouant aux cartes avec le général Franco et ses familiers, et il l'arrêtait. Roblès, ne pouvant résister, se laissait emmener, lorsque Franco, qui s'était échappé dans le premier moment, revenait un tromblon à la main et déchargeait son arme sur le commandant Darquea, qu'il blessait mortellement. Les soldats hésitaient alors et laissaient Roblès reprendre sa liberté. Pendant ce temps, le vrai chef du mouvement, le général Maldonado, était allé prendre position sur un mamelon dominant la ville. Il disposait des meilleures troupes, et il était réellement maître de la situation. La mésaventure du commandant Darquea le troubla, et il entra aussitôt en négociation avec Roblès, qui ne se montra pas difficile sur les conditions, vu la gravité des circonstances. Les troupes rentrèrent

donc dans leurs quartiers, et tout fut fini pour le moment. Il n'en résulta pour le président qu'une perte de 500 hommes, qui avaient profité de l'événement pour déserter.

Un mois était à peine écoulé, qu'une tentative de révolution plus sérieuse éclata à Quito, et ici c'était tout le parti conservateur, c'est-à-dire l'ensemble des classes éclairées et cultivées, qui composait ce mouvement, d'un caractère plus politique que celui de Guayaquil. Un gouvernement provisoire se forma. Le mouvement de Quito gagna immédiatement les provinces de Imbabura, Pichincha, Chimborazo. Il ne restait à Roblès que Guayaquil et Cuença, qu'il s'agissait de lui enlever en provoquant, s'il était possible, la défection de son armée. C'est ce dont se chargea M. Garcia Moreno, qui partit de Quito avec 5 ou 600 hommes, ramassés à la hâte, tandis que de son côté le général Urbina accourait avec des troupes pour étouffer l'insurrection. Les deux partis se rencontrèrent à Tamburuc. Garcia Moreno eut la témérité d'aller se jeter sur Urbina, qui avait des forces supérieures, des soldats mieux disciplinés, mieux armés, et qui de plus avait su se réserver l'avantage de la position. Il fut battu et compromit tout. Urbina rentrait bientôt victorieux à Quito, et cette seconde tentative de révolution avait encore échoué. Pourtant Roblès et Urbina n'en étaient pas moins désormais sérieusement menacés.

Castilla, voyant l'insuccès de ces diverses tentatives de révolution intérieure et délivré de la médiation, résolut d'agir plus énergiquement. L'amiral péruvien Mariategui resserra le blocus de Guayaquil; la ville commençait à souffrir cruellement, et manquait déjà de vivres et d'eau douce. Mariategui donna un délai de trois jours pour l'évacuation de la ville. Le commandant militaire de Guayaquil était le général Franco, qui jusque-là n'avait pas séparé sa cause de celles de Roblès et d'Urbina, et qui dans ce moment même paraissait fort disposé à se défendre. Sur ces entrefaites, le chargé d'affaires d'Espagne, M. Heriberto Garcia de Quevedo, intervint, dit-on, pour faciliter une rencontre entre l'amiral péruvien et le commandant de la ville. De cette entrevue sortit une convention signée le 21 août 1859 par les deux chefs des forces belligérantes. L'approbation du gouvernement supérieur de l'Équateur n'était pas même stipulée. C'était, à tout prendre, une véritable défection de Franco.

Roblès était déjà rentré à Quito depuis quelque temps; son embarras fut grand au premier bruit de cette péripétie inattendue. Sans approuver ni désapprouver la convention du 21 août, ce qu'on ne lui demandait pas au surplus, il partit pour Guayaquil à tout hasard; mais sur la route, à Huaranda, il fut informé par Urbina qu'en présence des événemens qui venaient de s'accomplir, on ne

pouvait plus compter sur l'obéissance des troupes. Ce n'est pas tout : à la suite de son départ de Quito, la révolution avait éclaté de nouveau. Le gouvernement provisoire du 1er mai reparut. Ainsi Roblès ne pouvait plus compter sur l'armée, il laissait derrière lui la révolution à Quito, et devant lui à Guayaquil il trouvait la défection. Il n'avait plus qu'à abdiquer; son rôle était fini, et il alla attendre à Punta-Española le passage du paquebot de Panama pour se rendre au Chili. Quelques jours après, Urbina fut réduit à la même extrémité, et se vit forcé de chercher sa sûreté sur un bâtiment français.

Où était cependant le gouvernement de l'Équateur? Il y en avait un sans doute à Quito; mais que se passait-il à Guayaquil? Que faisait Franco et que devenait la convention du 21 août? Mariategui avait bien voulu se servir de Franco pour renverser Roblès, mais non pas pour l'élever lui-même, tandis que Franco entendait faire tourner cette révolution à son profit, et effectivement il se déclarait chef militaire de toute la province. Quelques jours après, le 17 septembre, il convoquait les citoyens pour élire un chef suprême. Ce qu'il y eut de curieux dans cette élection, c'est que Franco ne réunit que 161 voix, et que Garcia Moreno, l'un des principaux personnages du gouvernement de Quito, obtint 160 suffrages. Malgré ce qu'il y avait d'équivoque dans ce résultat, qui donnait une médiocre idée de la popularité de Franco, celui-ci ne se proclama pas moins. Il y eut donc à la fin de septembre 1859 deux gouvernemens au moins dans l'Équateur : l'un établi à Quito et reconnu dans les provinces de Chimborazo, Pichincha, Imbabura, — l'autre à Guayaquil, et retenant dans sa sphère les provinces de Manabi, de Cuença. Avec ces forces divisées, l'Équateur avait à faire face aux hostilités persistantes du Pérou.

A ce moment, on apprit à Guayaquil que Castilla allait arriver lui-même pour en finir. Le président du Pérou ne paraissait plus se contenter de la chute de Roblès : il voulait imposer et dicter la paix à l'Équateur, quel que fût le gouvernement de ce pays. Si le patriotisme avait eu voix au conseil, assurément ces deux pouvoirs rivaux établis à Quito et à Guayaquil se seraient mis d'accord pour faire face à l'ennemi commun. Cela était d'autant plus simple que Garcia Moreno, qui venait de faire le voyage de Lima pour sonder Castilla, en était reparti fort désabusé. On essaya en effet de se rapprocher : Garcia Moreno eut une entrevue avec Franco; mais les défiances furent plus fortes que tout : les deux factions équatoriennes en étaient au même point de mésintelligence.

Que venait faire Castilla avec une force de 6,000 hommes? Il parut tout d'abord se disposer à débarquer militairement, puis il suspendit ses préparatifs d'attaque, et pendant ce temps il suivait une

sorte de négociation tout à la fois avec Guayaquil et avec Quito. Le chef péruvien, tenant sous sa dépendance la ville de Guayaquil, crut sans doute avoir meilleure composition avec Franco, et il ne se trompait pas. Le 4 décembre en effet, les deux généraux signaient une convention stipulant un armistice de quarante jours, pendant lequel les divers districts de la république devaient être invités à prendre part à des négociations. Castilla se réservait toutefois de pouvoir traiter avec celui des gouvernemens existans dont l'autorité s'étendrait aux deux tiers de la république, c'est-à-dire qu'il restait maître de traiter avec qui il voudrait. La conclusion de tout ceci fut que le 20 décembre 1859 les deux chefs signèrent à la hâte un arrangement définitif, par lequel le général Castilla reconnut le gouvernement de Guayaquil comme gouvernement suprême de l'Équateur. On ajoutait qu'il y avait entre les deux généraux un pacte secret stipulant une alliance offensive et défensive. Guayaquil n'allait pas moins être provisoirement occupé par les soldats du Pérou, et Franco prenait le pouvoir sous la protection de Castilla; c'était au reste la plus sûre garantie dans la situation où il se trouvait placé, et la république équatorienne, tant bien que mal, rentrait en paix avec un état voisin qui depuis un an la tenait sous le coup de ses menaces d'hostilités. Il est douteux qu'elle retrouve de si tôt la paix intérieure.

Une figure singulière apparaît à travers toutes ces affaires si bizarrement emmêlées de l'Équateur, c'est le général Ramon Castilla, qui résume en sa personne, à vrai dire, la vie politique du Pérou, sans se préoccuper beaucoup, quant à lui, de démocratie ou d'idées conservatrices, du système fédéral ou du système unitaire. Ramon Castilla est un vrai cacique au Pérou. Accoutumé à se considérer comme le chef naturel de son pays, jaloux de son pouvoir, peu endurant, astucieux et inquiet de toute rivalité, il supporte malaisément les contradictions dans l'exercice de son autorité, et en cela il a tous les instincts, toutes les habitudes du dictateur; il est singulièrement ombrageux dans ses relations avec les états étrangers, et en cela il est essentiellement Américain. Pour tout dire, il se joue volontiers des assemblées plus ou moins nationales qui se succèdent, comme aussi quelquefois des puissances européennes elles-mêmes qui ont à défendre les intérêts de leurs nationaux. Il s'ensuit qu'il s'attire souvent des affaires, qu'il aggrave par ses façons d'agir. Son gouvernement porte la marque d'une humeur jalouse, violente et même ambitieuse. Tel qu'il est, le chef péruvien a évidemment un rôle exceptionnel et prépondérant dans un pays habitué à la dictature, et qui serait encore heureux de trouver un despotisme intelligent; sa personnalité originale efface toutes les autres et garde une

supériorité relative, due à ses défauts peut-être autant qu'à ses mérites.

Ce n'est pas la première fois que le général Castilla est président du Pérou; il l'a été autrefois; il l'est redevenu grâce à une révolution qui renversait le général Echenique; mais ici, dans ce retour de fortune, Castilla se trouvait d'une part avoir à combattre une insurrection redoutable organisée et dirigée contre lui par le général Vivanco, de l'autre avoir à se démener avec une convention nationale sortie comme lui de la révolution dernière, et occupée à élaborer une constitution qui semblait un moment destinée à annihiler le pouvoir exécutif en le dépouillant de toutes ses prérogatives. L'insurrection de Vivanco fut comprimée. Quant à la convention nationale, qui prolongeait son existence outre mesure, le président s'en trouva débarrassé d'une singulière façon. Cette pauvre assemblée, atteinte de déconsidération, finit, le 2 novembre 1857, des suites d'un coup d'état exécuté par un officier subalterne, qui la somma tout simplement de se dissoudre, ce qu'elle fit aussitôt. Castilla, occupé alors devant Arequipa, et son cabinet, qui était à Lima, désavouèrent, il s'entend, cet étrange serviteur; ils n'acceptèrent pas moins l'acte du 2 novembre comme un fait accompli, et, partant de là, — la défaite de l'insurrection de Vivanco une fois assurée, — ils convoquèrent un nouveau congrès, en lui assignant de leur propre autorité la mission de réformer la constitution votée par la convention nationale, et morte avec l'assemblée qui l'avait décrétée. Castilla fut définitivement élu président par le suffrage populaire au mois d'août 1858, et le congrès nouveau se réunit à Lima trois mois après.

Le fait saillant de cette situation, c'est que, sous une forme ou sous l'autre, le président exerçait une véritable dictature, disposée peut-être à ne pas trop se faire sentir si on ne la contrariait pas, mais qui en venait facilement à toutes les extrémités dès qu'on lui résistait. Or, dans cet état de choses, quels allaient être les rapports entre le nouveau congrès et le chef du pouvoir exécutif, qui n'avait convoqué l'assemblée que pour réformer la constitution? Dès le premier moment, des symptômes de mésintelligence se manifestèrent. Au lieu de s'occuper à réformer la constitution, les députés observaient, surveillaient le président, discutaient ses actes, et Castilla, qui se disposait dès lors à agir contre l'Équateur, qui se faisait au même moment une querelle avec le représentant de la France, qui en un mot portait son humeur despotique dans les affaires extérieures comme dans les affaires intérieures, Castilla supportait impatiemment ces contradictions. De là des incidens qui agitèrent cette session jusqu'à ce que ce congrès disparût à son tour.

La lutte ne tarda pas à se dessiner, d'abord au sujet de la détention prolongée d'un certain nombre de personnes fort légèrement accusées d'avoir trempé dans quelques troubles au Callao et obstinément retenues par Castilla, malgré les réclamations des chambres, puis à l'occasion de cette aventure du 2 novembre 1857 dans laquelle avait péri la convention nationale. Le gouvernement, en déclinant la responsabilité de ce coup d'état, en avait profité, comme on l'a vu; puis on n'avait plus parlé de rien. L'affaire du 2 novembre était tombée dans l'oubli, lorsque le président, à l'ouverture de la nouvelle session, eut l'étrange idée d'y revenir en rappelant la nécessité de punir les coupables et en invitant les chambres à prendre des mesures en conséquence. Le général Castilla était sans doute fort peu sincère en parlant ainsi; il suggérait un système d'enquête rétrospective et de sévérité dont il ne se souciait pas du tout; il l'avait prouvé en s'abstenant lui-même de toute mesure à l'égard du colonel Arguedas, le principal auteur du coup d'état. Les chambres ne prirent pas moins au sérieux cette insinuation assez perfide; elles évoquèrent cette irritante affaire, et après délibération elles condamnèrent le colonel Arguedas à être destitué de son emploi et privé de ses droits politiques. Cette sentence fut communiquée au pouvoir exécutif pour avoir son effet. Ce n'était point l'affaire du gouvernement, qui renvoya aussitôt cette délibération aux chambres en leur faisant observer qu'elles avaient outre-passé leurs pouvoirs et usurpé les droits de l'autorité judiciaire, seule compétente pour rendre un arrêt de condamnation. Les chambres, une fois engagées, persistèrent à demander la promulgation de leur loi, et le président, non moins obstiné, opposa un refus péremptoire dans une note d'un ton impérieux et violent. C'était le 8 avril 1859. Le congrès se mit en permanence et appela devant lui le cabinet; les ministres feignirent d'abord de ne point entendre : les uns se dirent malades, les autres retenus par les affaires de leur département. Puis ils comparurent, déclarant que le président, pour sa part, ne croyait pas devoir promulguer la loi, mais que cette loi, une fois promulguée, recevrait son exécution. Le congrès fut trop heureux de se tirer d'affaire en prenant acte de cette espèce d'engagement. Le président de l'assemblée promulgua la sentence prononcée, et l'on crut tout fini.

Il n'en était rien; l'astucieux président ne se rendait pas si aisément. Quelques jours se passèrent sans qu'aucune mesure fût prise pour l'exécution de la sentence législative. Le congrès alors, revenant à la charge, adressa une nouvelle note au gouvernement; le ministre de la guerre, le général San-Roman, répondit sur un ton à la fois délibéré et ambigu que, la loi ayant suivi le cours tracé par la

constitution, il n'y avait plus lieu de s'en occuper. En d'autres termes, cela signifiait que le congrès avait agi selon sa volonté, et que le président agissait aussi comme il l'entendait. L'irritation fut extrême dans l'assemblée; les discussions violentes, les votes contradictoires se succédèrent; on se mit à délibérer sur une motion déclarant la patrie en danger et la présidence de la république vacante. Or voici où l'on reconnaît que tout ce bruit avait bien peu de portée, que l'assemblée péruvienne n'avait pas consulté ses forces, et que Castilla avait grandement raison de ne pas s'émouvoir beaucoup. Le premier article de la motion déclarant la patrie en danger fut voté par 44 voix contre 32; quand on en vint à la disposition qui déclarait la présidence vacante, l'article fut rejeté par 42 voix contre 33. De cette étrange lutte, c'était le gouvernement qui sortait victorieux. Les députés avaient reculé et s'étaient mis dans une position d'humiliante impuissance; ils le sentirent si bien que ni le lendemain, ni les jours suivans, ils ne se trouvèrent plus en nombre suffisant pour délibérer.

Une semaine après environ, sans paraître prendre garde à ce qui s'était passé, Castilla lut aux chambres en séance secrète un message dans lequel il annonçait une vaste conspiration. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le gouvernement se servit en cette circonstance, pour appuyer quelques mesures extraordinaires, de la motion par laquelle le congrès avait déclaré la patrie en danger, et qui était primitivement dirigée contre lui. Castilla, on le voit, traitait légèrement le congrès; il avait maintenu ses avantages dans cette crise bizarre, refusant ouvertement de sanctionner la décision du pouvoir législatif et se moquant à peu près des députés. Ce n'est qu'un peu plus tard que sans tenir compte de la loi votée par le congrès, il se décida de lui-même à traduire le colonel Arguedas devant un conseil de guerre et à le faire condamner à un an d'exil. Le général Castilla joignait dans ses procédés la ruse à la hauteur. Après cela, il ne restait plus à l'assemblée péruvienne d'autre issue qu'une prudente retraite. Elle le comprit et mit fin à ses séances le 25 mai 1859, en s'ajournant toutefois au 28 juillet; mais dans l'intervalle Castilla prit sur lui de dissoudre définitivement le congrès péruvien, et, si l'on nous permet ce terme, il écrivit son épitaphe dans un décret du 11 juillet, constatant que l'assemblée, convoquée pour réformer la constitution, avait consacré cent vingt-cinq séances à ne rien faire, et appelant le peuple péruvien à se réunir en ses comices le 10 décembre 1859 pour élire un congrès ordinaire qui se rassemblerait le 28 juillet 1860. Ce congrès extraordinaire de 1858-1859 a donc eu une assez triste fin, comme la convention nationale qui l'avait précédé. Après lui, comme avant lui, c'est la dictature de Castilla :

tout ceci sous la réserve de quelque insurrection toujours possible, quoique pour le moment invraisemblable, car les rivaux de Castilla, — Vivanco, Echenique, — n'ont dans le pays qu'une influence très peu en rapport avec leurs prétentions.

Castilla, on le voit, règne et gouverne dans la république péruvienne, ne souffrant aucune contradiction, ne reconnaissant d'autre autorité que la sienne, qu'il exerce en vieux cacique, et cet esprit américain, dont il est une des curieuses personnifications, se fait sentir bien plus encore peut-être dans les relations extérieures, conduites avec un mélange de violence et d'astuce, de méfiance et d'ambition. Castilla est, lui aussi, dans une certaine mesure, un héros de ce qu'on a appelé l'américanisme, et il le montre surtout dans ses rapports avec les puissances de l'Europe. Dans ces pays livrés à toutes les révolutions, les étrangers, on le sait, ont souvent à supporter des dommages; ils souffrent dans leurs intérêts, ils subissent des actes qui sont une violation de leur qualité d'étrangers; on leur applique des mesures à l'abri desquelles ils devraient être par leur nationalité, et ce sont là autant de causes de réclamations incessantes que les personnes lésées exagèrent souvent, mais qui n'en ont pas moins un fondement légitime. Or ces réclamations, Castilla ne les aime pas, il les élude, se refusant volontiers à toute satisfaction qui coûte à son orgueil. Céder sur quoi que ce soit est ce qu'il comprend le moins. Il résiste avec une humeur astucieuse et hautaine. C'est ce qui lui est arrivé récemment avec la France, et il en est résulté une rupture qui ne s'est point d'ailleurs prolongée. Combien de temps encore durera la domination du général Castilla? Le Pérou a-t-il même intérêt à ce qu'elle cesse? Oui sans doute, s'il doit entrer dans une voie de développement régulier; qu'importe au contraire si, à travers des révolutions nouvelles, il ne fait que changer de dictateur?

III.

Dans ces immenses régions du Nouveau-Monde, les républiques du Rio de la Plata, — la Confédération Argentine, la République-Orientale, le Paraguay, — sont peut-être les états les plus favorisés de la nature, les mieux situés pour prospérer et grandir. Elles ont tout, la douceur du climat, la fertilité du sol, l'étendue du territoire, — tout, moins la paix, qui seule peut faire germer la richesse et mettre des peuples là où il n'y a que des agglomérations turbulentes. Autrefois c'était, disait-on, le despote violent de ces contrées qui était un obstacle à tout. Rosas une fois tombé, les merveilles de la civilisation allaient se dérouler. Si ces pays étaient sans

aucune espèce d'ordre intérieur, sans organisation politique, si tous les intérêts ne se développaient pas, c'était la faute du dictateur argentin. Rosas est tombé, qu'est-il arrivé? La Confédération Argentine la première est aussitôt retombée dans la guerre civile, et s'est violemment divisée en deux parties ennemies, — Buenos-Ayres d'un côté, et de l'autre le reste de la confédération, sous l'autorité du général Urquiza. Aux yeux de Buenos-Ayres, la ville aux esprits cultivés et ardens, Urquiza a été toujours le chef de campagne, le *caudillo* qui n'a renversé Rosas que pour s'élever à sa place, et qui, du sein de sa province d'Entre-Rios, prétend faire peser le joug du *gaucho* sur l'esprit argentin; aux yeux d'Urquiza et de ses adhérens au contraire, Buénos-Ayres a toujours été la ville rebelle et ambitieuse qui, sous des dehors libéraux, prétend attirer à elle et garder toute l'importance politique, le monopole du commerce et de la vie extérieure.

Telles sont les dispositions respectives de ces deux fractions ennemies de la république argentine, que depuis huit ans elles n'ont pu s'entendre. Trop faibles pour se réduire mutuellement par les armes, trop dominées par leurs passions pour céder à la nécessité supérieure d'un rapprochement volontaire, elles ont vécu de cette vie singulière qui n'était ni l'existence en commun ni l'indépendance complète. Chacune d'elles a eu son gouvernement, sa constitution, sa législation propre, et même sa représentation extérieure. Un moment, en 1854 et 1855, à défaut de l'unité nationale qu'elles ne pouvaient rétablir, elles essayaient du moins de sauvegarder leurs intérêts communs en réglant par des conventions leurs rapports commerciaux, en faisant un certain ordre dans le désordre; mais cet état de paix relative, qui laissait intacte la grande question de l'intégrité nationale, durait peu, et après une courte expérience Urquiza, ne pouvant malgré tout renoncer à l'espoir de soumettre Buenos-Ayres, essayait d'un autre système qu'il croyait devoir être plus efficace que l'emploi de la force. Il cherchait à atteindre la province dissidente dans ses intérêts en favorisant le commerce direct entre les états étrangers et la confédération par l'établissement de droits différentiels sur les marchandises importées ou exportées qui toucheraient à Buenos-Ayres. C'était une guerre commerciale compliquée d'ailleurs d'incessantes manifestations d'hostilités d'un autre genre qui ne pouvaient qu'exciter et rendre plus irréconciliables les animosités en préparant une lutte nouvelle devenue inévitable en 1859.

Les symptômes de ces intentions belliqueuses ne tardèrent pas à se manifester et se succédèrent rapidement. Le chef de la confédération, le général Urquiza, ne demandait qu'à être ou à paraître

pressé par l'opinion. Il y eut d'abord sur divers points de vrais *pronunciamientos* en faveur de la guerre contre la province dissidente. Le mot d'ordre était partout la reconstitution de l'intégrité nationale. Bientôt un fait singulièrement significatif se produisit : on rétablit comme signe de ralliement la fameuse ceinture rouge (*la cinta*) du temps de Rosas. La devise était, il est vrai, moins farouche. Ce n'était pas moins une résurrection fort malheureuse d'un déplorable emblème de haine et de guerre civile. Dans le même temps, le cabinet de Parana remettait au jour une loi de 1856, par laquelle il avait protesté contre tout acte de souveraineté extérieure de Buenos-Ayres. On ne pouvait se méprendre sur le sens de cette série de faits. On voulait la guerre à Parana, on la voulait le plus promptement possible. Cette pensée se laissait voir pleinement dans le message par lequel le président de la confédération ouvrait la session législative le 1er mai 1859; elle éclatait dans le premier acte du congrès, qui était d'autoriser le chef de l'état « à résoudre la question de l'intégrité de la république par des négociations pacifiques ou par la guerre, à mobiliser les gardes nationales, à augmenter les troupes de ligne, à faire toutes les dépenses nécessaires, et à prendre au besoin le commandement de l'armée. »

Quoi qu'en pût dire le général Urquiza dans son message aux chambres fédérales, il n'est pas moins vrai que Buenos-Ayres ne prenait nullement l'initiative de l'agression dans cette lutte nouvelle qui se préparait. Sans doute la province dissidente était jusqu'à un certain point rebelle et agressive par sa position, par les principes qui inspiraient son gouvernement, par ses prétentions de suprématie, par cette usurpation de souveraineté extérieure inhérente à la demi-indépendance qu'elle s'était donnée. En un mot, elle se trouvait dans une situation anomale qui devait déplaire au chef de la confédération, et qui ne pouvait durer. Au point de vue actuel et immédiat, il faut reconnaître qu'elle n'avait rien fait qui fût de nature à changer subitement cette situation irrégulière en un conflit déclaré. Elle restait plutôt sur la défensive, non cependant sans observer avec une amertume croissante cette série d'actes d'hostilité qui s'accomplissaient à Parana, et qui ne pouvaient qu'enflammer les haines contre Urquiza. Tandis que le chef de la confédération parlait un langage menaçant où se dévoilaient ses desseins, le gouverneur de Buenos-Ayres, M. Alsina, disait de son côté : « Buenos-Ayres n'a point provoqué et ne désire point la guerre, mais elle ne la craint pas. » Et M. Alsina, lui aussi, se faisait autoriser à disposer de toutes les forces de l'état dans l'intérêt de la défense et de la sûreté du territoire.

La guerre renaissait dès lors invinciblement. Ce qu'il y eut de sin-

gulier, c'est que, les hostilités une fois ouvertes, les deux adversaires n'étaient pas en position de se rencontrer de si tôt. Le gouvernement de Buenos-Ayres fit envahir la province de Santa-Fé, mais sans poursuivre rien de décisif. De son côté, Urquiza tardait à se mettre en campagne; il avait besoin de temps et de moyens qui lui manquaient d'abord pour conduire son armée de l'Entre-Rios sur la rive droite du fleuve. On entrait dans la saison d'hiver de ces contrées, et toute opération se trouvait enrayée. Trois mois se passèrent sans amener aucun événement sérieux; tout au plus y avait-il quelques escarmouches. De part et d'autre, des escadrilles sillonnaient le fleuve. On s'observait et on se gênait mutuellement. Le fait est que, des deux côtés, à défaut d'une action militaire ajournée, on recourait à un moyen souvent employé dans ces contrées et dont Buenos-Ayres se servit avec succès, il y a quelques années, pour se délivrer d'un blocus par lequel Urquiza essayait de la réduire : chacune des deux parties essaya d'affaiblir l'autre par la captation et la corruption.

Cet intervalle de quelques mois laissé entre l'ouverture des hostilités et les opérations actives n'était point après tout sans avantage à un autre point de vue; il permettait à des médiations désintéressées de se produire et de tenter, sous les auspices d'un arbitrage étranger, un rapprochement qui avait toujours échoué sous la forme d'une négociation directe. C'était vraiment la période des médiations : médiation des États-Unis, médiation au nom de la France, de l'Angleterre et du Brésil agissant en commun, médiation du Paraguay. La première en date fut celle du ministre des États-Unis, M. Yancey, et ce ne fut pas la plus heureuse. M. Yancey arriva à Buenos-Ayres au commencement de juillet 1859. Malheureusement, dès la première heure, on put voir de quelles difficultés épineuses se trouvait hérissée cette entreprise de pacification. L'embarras n'était pas de faire admettre le principe de l'*intégrité nationale* proposé par M. Yancey et que personne ne contestait; mais d'abord Buenos-Ayres refusait formellement de souscrire à une suspension d'hostilités. En outre, elle répondait aux propositions de M. Yancey par des conditions au moins singulières, dont la plus difficile à faire accepter était l'abdication du chef actuel de la confédération et son éloignement de la vie publique pendant six ans, sans que cela impliquât au reste la réincorporation immédiate de la province séparée. C'était mettre la paix à des conditions impossibles et proposer un arrangement qui n'en était pas un; M. Yancey ne manqua pas de le faire observer. L'opposition de Buenos-Ayres avait si visiblement pour mobile l'animosité personnelle à l'égard du chef de la confédération, que, par une dernière concession, M. Alsina consentait à faire représenter la

province dans un congrès qui se réunirait pour réformer la constitution fédérale « aussitôt que le général Urquiza se retirerait de la vie publique. » C'était toujours la même difficulté; il y avait vraiment trop peu de chances de s'entendre, et M. Yancey, un peu moins avancé le 15 août que le 6 juillet, déclarait sa médiation terminée.

Ce n'était point la dernière tentative de conciliation qui devait se produire. La mission malheureuse de M. Yancey était suivie peu après de deux médiations, — l'une exercée par le Paraguay, — l'autre proposée par les trois gouvernemens réunis de la France, de l'Angleterre et du Brésil, — et par une singularité de plus en cette affaire, c'est la moins importante en apparence qui devait amener un dénoûment. Comment le rôle de ces trois dernières puissances s'est-il effacé devant l'intervention d'un petit état américain? C'est que la médiation du Paraguay avait été offerte et acceptée à Parana dès le 22 août, — peut-être même était-elle le résultat de combinaisons antérieures, — tandis que les représentans de la France et de l'Angleterre n'étaient en position d'offrir leurs bons offices qu'à la fin de septembre. On eut l'idée un moment de réunir tous ces efforts et de ne former qu'une seule et même médiation; cela ne put réussir. Quoi qu'il en soit, le fils du président du Paraguay, le général Solano Lopez, arrivait au commencement d'octobre dans la Plata, muni de tous les pouvoirs nécessaires, et le ministre de France à Parana, M. Lefebvre de Bécour, ne tardait pas à se rendre lui-même à Buenos-Ayres avec le chargé d'affaires d'Angleterre à Montevideo et le plénipotentiaire brésilien, dont les lenteurs avaient peut-être contribué à entraver cette intervention de l'Europe. Dans tous les cas, cette médiation des grandes puissances restait une dernière ressource, et la présence des agens européens ne pouvait que venir en aide au médiateur qui avait réclamé son droit d'antériorité.

Le général Solano Lopez se mit à l'œuvre dès son arrivée à Buenos-Ayres. Le résultat de ses premières démarches ne fut pas d'un bon augure. Le gouvernement de Buenos-Ayres ne mettait pas moins d'obstination que par le passé à refuser une suspension d'hostilités que le général Urquiza demandait toujours pour pouvoir traiter. Seulement, après l'insuccès de la mission de M. Yancey, Urquiza croyait de sa dignité de montrer un peu plus de hauteur; il ne consentait plus à envoyer ses plénipotentiaires à Buenos-Ayres, il exigeait que les plénipotentiaires de Buenos-Ayres se rendissent à son quartier-général. Le médiateur paraguayen essayait vainement de tout concilier; il était tout près de voir échapper de ses mains le fil de cette négociation, lorsqu'il reçut tout à coup un secours inattendu des événemens.

Pendant ce temps, les armées des deux belligérans s'étaient peu

à peu rapprochées, si bien que vers le 20 octobre 1859, quelques jours après l'ouverture de la médiation, elles se trouvaient en présence. Celle de Buenos-Ayres était sous les ordres du général Bartolomé Mitre, celle de la confédération était commandée par le général Urquiza lui-même. Il était difficile de ne point se heurter. Les deux armées se rencontrèrent en effet le 23 octobre à Cepeda, et l'avantage resta au général Urquiza; la cavalerie de l'armée opposée avait pris la fuite dès le commencement du combat. Le général Mitre eut beau se représenter dans ses rapports comme victorieux à l'aide de son infanterie et comme étant resté maître du champ de bataille : il n'est pas moins certain qu'il fut obligé de battre en retraite dans le plus grand désordre, et qu'il fit une marche forcée de quinze heures pour aller se mettre à l'abri de toute poursuite à San-Nicolas, ce qui était une singulière façon d'être victorieux. L'affaire de Cepeda devait donner fort à réfléchir à Buenos-Ayres. La route de la capitale était ouverte devant Urquiza, qui s'avançait et qui avait d'ailleurs des intelligences dans toute la province. Il n'en fallut pas davantage pour relever l'autorité de la médiation du général Solano Lopez.

Cette fois en effet les négociations se renouèrent et ne pouvaient qu'être plus sérieuses. Un point fut désigné en dehors des défenses de Buenos-Ayres pour la réunion des conférences de paix; mais en peu de jours tout avait changé. Il n'y avait plus désormais à exiger l'éloignement du général Urquiza, c'était M. Alsina qui était obligé de se résigner au *sacrifice patriotique* qu'il voulait naguère imposer au chef de la confédération; à un certain moment, la négociation fut même sur le point de se rompre, s'il ne quittait pas le pouvoir. M. Alsina et ses ministres furent alors invités par l'assemblée législative de Buenos-Ayres à abdiquer leurs fonctions, ce qu'ils firent aussitôt, et dès lors la négociation se dénouait le 11 novembre par un traité de paix. Les conditions se ressentaient naturellement des circonstances nouvelles où l'on se trouvait. Buenos-Ayres se déclarait dès ce moment partie intégrante de la Confédération Argentine. Dans un délai de vingt jours, elle devait rassembler une convention provinciale chargée d'examiner la constitution fédérale en vigueur; elle cessait immédiatement d'avoir des relations diplomatiques d'aucune espèce avec les états étrangers. La douane rentrait dans le ressort fédéral. Enfin le Paraguay garantissait l'exécution des engagemens réciproques contractés sous sa médiation. Ainsi la paix se trouvait rétablie dans la république argentine.

Les événemens ultérieurs n'ont été que le développement de ce premier acte de pacification. On s'est occupé de part et d'autre de l'exécution des clauses du traité du 11 novembre. Il y a eu pourtant

plus d'un embarras dans l'exécution de ce traité. Lorsque la convention récemment élue s'est réunie à Buenos-Ayres, elle a paru, dès les premières séances, se diviser en deux partis assez tranchés, dont l'un était d'avis d'accepter purement et simplement la constitution fédérale actuelle, sauf à en demander plus tard la révision, tandis que l'autre semblait disposé à réclamer, comme préliminaire de la fusion définitive, la réforme de divers articles constitutionnels, ce qui entraînerait de nouveaux retards. Une autre difficulté s'est élevée lorsque le gouvernement de Parana a voulu envoyer un commissaire à Buenos-Ayres pour prendre possession de la douane, replacée désormais sous la juridiction de l'autorité fédérale. L'administration de Buenos-Ayres s'est opposée à cette mesure, qu'elle représentait comme prématurée et ne devant avoir lieu qu'après la complète réincorporation de la province.

Enfin, pendant que s'agitaient et se dénouaient à demi toutes ces luttes, un fait important s'est produit dans la confédération. Un nouveau président a été choisi pour remplacer le général Urquiza, dont les pouvoirs allaient expirer, et qui a tenu à démentir par son désintéressement les prédictions de ceux qui l'accusaient de vouloir perpétuer son autorité. Le nouvel élu est le ministre de l'intérieur de la dernière présidence, M. Santiago Derqui, qui n'est pas moins attaché que le général Urquiza aux idées fédérales. Buenos-Ayres aura donc à ratifier ce choix auquel elle est restée étrangère, et comme elle a elle-même, d'un autre côté, à élire prochainement un gouverneur provincial, il reste à se demander si elle ne cherchera point à opposer, par la désignation qu'elle fera, quelque protestation indirecte contre le sens généralement attaché à la nomination du nouveau président fédéral. La république argentine a donc à concilier les gages de paix qui sont tout entiers dans le traité du 11 novembre 1859 avec les mille difficultés qui naissent de l'exécution pratique de ce pacte si laborieusement conquis. Ici encore les intérêts du pays et les passions des hommes sont en lutte, de telle manière qu'on ne saurait dire au juste si ces événemens sont le prélude d'une ère de paix définitive ou une halte entre les dissensions de la veille et les troubles du lendemain.

Et le Paraguay n'a-t-il point sa place dans cet ensemble de choses? Le Paraguay n'est point sans avoir eu, lui aussi, ses tribulations récentes et ses petites péripéties, tribulations de l'ordre diplomatique surtout, car depuis que le président Lopez, chef invariable de la république paraguayenne, a voulu faire une figure dans le monde, il s'est attiré successivement mainte querelle. C'était la conséquence à peu près inévitable de cette combinaison bizarre d'une politique extérieure d'apparence un peu libérale pratiquée avec les habitudes

d'une politique intérieure ombrageuse et exclusive. Le Paraguay a donc eu ses aventures, les unes assez heureuses comme sa médiation dans les affaires argentines, d'autres plus scabreuses comme son démêlé avec les États-Unis.

C'était au fond une vieille querelle. Les causes de mésintelligence entre les deux états s'étaient accumulées. Il y a quelques années déjà, un citoyen américain, M. Hopkins, grand organisateur d'affaires, consul de l'Union à l'Assomption, chef d'une compagnie de navigation, s'était vu atteint dans ses intérêts particuliers aussi bien que dans son caractère consulaire par l'expulsion dont il avait été l'objet, et même un de ses parens avait eu le singulier désagrément d'être sabré par un soldat paraguayen pour ne s'être pas conformé à une consigne. Ce n'est pas tout. Un bâtiment américain, le *Water-Witch*, chargé de l'exploration scientifique des rivières de la Plata, avait été canonné à son entrée dans les eaux du Paraguay. Enfin un traité de commerce et de navigation avait été négocié et signé en 1853 entre les États-Unis et le Paraguay. Ce traité, amendé par le sénat de Washington, n'avait pas été ratifié sous sa forme nouvelle à l'Assomption. Les griefs, on le voit, étaient de diverse nature, et les États-Unis avaient annoncé l'intention où ils étaient de faire entendre raison au président Lopez. Dès les premiers jours de 1859, une escadre américaine se présenta dans la Plata, sous les ordres du commodore Shubrick, qui était accompagné du capitaine Page et d'un commissaire extraordinaire, M. Bowlin, porteur, dit-on, d'un ultimatum assez effrayant. La situation devenait critique, car M. Lopez ne pouvait songer à opposer une résistance bien sérieuse.

En présence de cette menace de guerre, les médiations, selon l'habitude, se multiplièrent. Le Brésil avait proposé la sienne, et la faible République-Orientale elle-même offrait de s'interposer; mais le général Urquiza, devançant toutes les démarches, se hâtait de se rendre à l'Assomption pour porter au président Lopez moins une promesse de secours que l'autorité de ses conseils, et lui ménager au besoin une capitulation convenable. Une négociation s'ouvrit donc, avec le concours, d'ailleurs tout officieux, du général Urquiza. Le président Lopez n'était point évidemment en position d'être bien difficile; il fit pourtant bonne contenance, et ce ne fut pas sans peine que le général Urquiza lui fit accepter des conditions qui n'avaient au surplus rien de bien dur. Le commissaire américain n'obtenait pas tout ce qu'il avait été chargé de demander; mais, en voyant de plus près les choses, il avait compris sans doute qu'obtenir beaucoup plus ne serait pas une grande victoire. De son côté, M. Lopez avait l'air de ne céder qu'à l'intervention pressante du gé-

néral Urquiza, qui lui rendait ainsi d'avance le service qu'il devait en recevoir plus tard. Il est vrai que le général Urquiza avait peut-être une autre pensée, qu'il espérait amener M. Lopez à lui prêter son concours dans la croisade qu'il méditait contre Buenos-Ayres. Le président paraguayen n'était pas homme à se laisser si aisément convaincre. Le moment venu, il rendit médiation pour médiation.

Ce n'était pas encore le dernier embarras pour le Paraguay; une espèce de fortune ironique lui réservait l'ennui d'un démêlé imprévu au milieu même du succès diplomatique de sa médiation dans les affaires de la république argentine. Au moment où le général Solano Lopez, après avoir rempli heureusement sa mission à Buenos-Ayres, s'embarquait sur le navire paraguayen le *Tacuari* pour retourner à l'Assomption, un bâtiment anglais attendait ce dernier navire à la sortie du port, lui donnait la chasse et menaçait de s'en emparer de vive force. Le *Tacuari* n'eut que le temps de rentrer bien vite au port, et il y resta provisoirement. Le général Solano Lopez fut obligé de prendre la voie de terre pour revenir dans son pays. C'était, à vrai dire, de la part des forces navales anglaises, un procédé un peu sommaire, d'un caractère assez inusité en l'absence de toute déclaration de guerre. Il s'expliquait toutefois, jusqu'à un certain point, par l'état des relations de l'Angleterre et du Paraguay, par une sorte de rupture qui avait eu lieu entre le gouvernement de l'Assomption et le consul britannique, M. Henderson, à l'occasion de l'incarcération d'un Anglais du nom de Canstatt. M. Lopez avait compté sans doute sur l'infaillibilité de son procédé habituel : quand il est en querelle avec quelque agent étranger, il s'adresse au gouvernement que représente cet agent, et il gagne ainsi du temps. Il se trompait cette fois; les Anglais agirent plus sommairement. De là la mésaventure du *Tacuari*. M. Lopez a fini pourtant par mettre en liberté l'Anglais Canstatt, et le *Tacuari* a pu alors sortir librement pour regagner le Paraguay.

Malheureusement on a toujours affaire ici à un petit despote qui se prévaut de son éloignement et de son isolement. La difficulté, nous le disions, réside dans le conflit incessant entre une politique qui a manifesté depuis quelques années des prétentions un peu plus libérales et une manière d'entendre cette politique toute pleine d'ombrages traditionnels. M. Lopez veut bien avoir des relations extérieures, mais il prétend les interpréter et les régler à sa façon; il veut bien recevoir les étrangers, mais en les traitant comme il traite ses sujets; il ne refuse pas de proclamer la liberté de navigation, à la condition qu'on en use le moins possible. Dans ses rapports avec les autres états, si on n'a pas pour lui tous les égards voulus, il est très fier et très chatouilleux; si on lui fait sentir le

poids du droit et de la loi universelle des nations, il se rejette avec une astucieuse modestie sur l'infériorité du Paraguay. En un mot, il veut rester maître chez lui envers les étrangers comme envers les nationaux, et réellement il est tout dans son pays, il dispose de tout, il règle tout; les Paraguayens ne se marient même pas sans sa permission. Il ne supporte autour de lui aucune influence, pas même celle de son fils, le général Solano Lopez, qui, soit calcul, soit soumission volontaire, ne contrarie d'ailleurs en rien son père. Avec cela, il a réalisé sans doute quelques progrès, mais il s'arrange pour que tout se fasse par lui et rien que par lui: homme bizarre et original après tout, qui continue dignement le système du docteur Francia. Le président Lopez vieillit cependant, et il est atteint d'infirmités incurables, dues à la vie laborieuse qu'il mène, à la tension permanente de toutes ses facultés, incessamment occupées des plus infimes minuties du gouvernement. On lui a prescrit le repos, il n'a pu s'y assujettir, car il s'est tellement accoutumé à cette vie de préoccupations jalouses, que le repos le tuerait, comme cette vie même accélère le progrès de ses infirmités. Le président Lopez n'aura pas moins été une des curieuses figures de l'Amérique du Sud, et sans sortir de cet isolement au sein duquel il se retranche avec une ténacité difficile à vaincre, on le voit encore, en 1859, mettre la main à une des plus sérieuses affaires de ces contrées, à la pacification de la république argentine.

Passons la République-Orientale, qui n'est pas encore si loin des révolutions intérieures qu'elle n'en porte toutes les traces, et dont l'impuissance est rendue plus palpable par le traité signé le 2 janvier 1859 entre la Confédération Argentine et le Brésil pour consacrer la neutralité perpétuelle du territoire de l'Uruguay. Par le fait, il n'y a jusqu'ici que deux états sud-américains, le Chili et le Brésil, qui, placés dans des conditions différentes, aient paru représenter sur le sol du Nouveau-Monde la paix et un progrès assez régulier. Le Chili a cessé d'être une de ces exceptions heureuses. Il vient d'avoir, lui aussi, sa guerre civile, que le gouvernement a comprimée, mais qui n'attend peut-être que le moment favorable d'une nouvelle élection présidentielle pour se réveiller (1). Le Brésil reste donc seul; il le doit sans contredit tout d'abord à la monarchie constitutionnelle, qui met le pouvoir souverain au-dessus des rivalités ambitieuses des chefs de hasard, en laissant aux partis la liberté de leurs luttes.

Le Brésil garde dans son existence un double caractère qui se dévoile à travers les événemens de tous les jours et qui fait son origi-

(1) Cette guerre civile a déjà été racontée dans la *Revue;* voyez la livraison du 15 décembre 1859.

nalité politique. Il est sans doute américain, et grandement américain, par sa population, par la nature de ses ressources et de son développement, par les lacunes d'une civilisation si disproportionnée avec l'immensité du pays, en un mot par tout ce qu'il possède comme par tout ce qui lui manque. En même temps, de tous les états du Nouveau-Monde c'est celui qui se rapproche le plus de l'Europe par ses habitudes de gouvernement, par l'extérieur officiel de sa vie, par son aptitude politique. Le Brésil, c'est assurément son honneur et sa force, ne va pas de révolution en révolution; il a une marche suivie, des affaires régulières dans leur ensemble, surtout des relations diplomatiques généralement conduites avec habileté, et des hommes d'état capables qui exercent alternativement le pouvoir sous la prudente direction d'un souverain plein de zèle et de circonspection, ayant toute la bonne volonté possible de bien faire. De là vient que, si dans ce jeune empire il y a des crises politiques, il n'y a point de commotions sérieuses; si l'on rencontre toutes les incohérences inévitables dans un état de civilisation encore si imparfait, ces incohérences ne se compliquent pas du moins du mouvement de toutes les passions acharnées à bouleverser le pays dès longtemps pacifié.

Et maintenant quelle impression générale laisse dans l'esprit la vue de ces républiques dont l'existence n'apparaît le plus souvent que comme un tourbillon lointain? On ne peut se le dissimuler, le Nouveau-Monde n'est encore que le gigantesque cadre de sociétés en voie de formation, dont l'ébauche ne peut pas même être entrevue, dont tous les élémens flottent dans la confusion. Aux États-Unis, tout est violence sans doute, jusque dans la paix; il y a une audace qui trop souvent ne tient compte ni du droit, ni des faibles, mais qui agit, qui marche, et qui, en s'avançant chaque jour, dépose un germe, prend possession de la terre, fait reculer le désert et le vide. Dans l'Amérique du Sud, ce qui frappe, c'est cette universelle et colossale disproportion entre tous les intérêts déterminés par la nature et les événemens, œuvres des ambitions, — entre les ressources latentes d'un sol prodigieux et l'incurie des hommes, — entre l'étendue même du domaine et l'impuissance des dominateurs, qui semblent vouloir suppléer à leur petit nombre par l'agitation. Contemplez ce vaste continent : dans cet espace immense qui va de l'Océan-Atlantique à la Cordillère des Andes et du Rio de la Plata à la Patagonie, la Confédération Argentine voit se perdre une population qui ne va peut-être pas à 1,500,000 âmes. Au Venezuela, les *llanos* ou savanes, qui ont neuf mille lieues carrées, ne renferment pas 50,000 habitans; la zone des bois, des montagnes, qui pourrait donner asile à plus de 15 millions d'hommes, en a

60,000. Dans l'intérieur de l'Équateur, les vastes régions de Quijos, de Macas et de Mainas sont couvertes de forêts séculaires où errent quelques tribus que nulle civilisation n'atteint, sur lesquelles le gouvernement n'exerce aucune action. Buenos-Ayres, l'Athènes du Nouveau-Monde, a presque à ses portes le désert et la vie sauvage, et le Chili lui-même est réduit à combattre les vieilles et fières peuplades de l'Arauco ou à traiter avec elles. Enfin ces contrées sont sillonnées de merveilleux réseaux de fleuves, comme celui du Rio de la Plata et celui de l'Amazone, artères naturelles de civilisation. Le principe de la liberté de navigation proclamé par des traités réserve l'avenir. Quels résultats a-t-on vus cependant jusqu'à présent, si ce n'est l'aventureuse expédition de quelques barques dans les rivières argentines, et quelques tentatives de navigation pour relier le Brésil et le Pérou à travers l'épaisseur du continent américain?

Pendant ce temps, au sein de cette fécondité et au milieu de tous ces problèmes qui sollicitent à la fois l'activité humaine, des partis font et défont des constitutions, des chefs militaires se disputent le pouvoir, — et les uns et les autres se servent des Indiens en les disciplinant pour leurs guerres civiles, sans les élever par l'éducation et le travail, c'est-à-dire en leur donnant des armes à l'aide desquelles ils arriveront à pénétrer avec effraction dans la politique et iront camper dans les villes, comme on le voit déjà au Mexique. Il y a quelques années, Santa-Anna le disait dans un message aux Mexicains : « Après trente ans d'indépendance, où en sommes-nous? Quel est votre crédit au dehors? quelle est votre réputation auprès des nations étrangères? » La réponse était navrante et claire : des territoires perdus pour le Mexique, des révolutions et des dictatures partout, c'est, à peu d'exceptions près, l'histoire de ce monde espagnol. Parce que l'Amérique du Sud en est encore à cette période où rien n'est équilibré, où tout est hasard, où l'on ne peut même entrevoir un but prochain, il ne faudrait pas toutefois se laisser aller à ce dédain des civilisés pour ce qui n'est pas conforme à leurs habitudes et à leurs goûts. Ce monde est un vaste laboratoire, disions-nous : l'Europe elle-même est sortie de là. Quelques siècles avant le christianisme, était-elle, comme aujourd'hui, riche, éclairée et florissante? Ce n'est que par degrés, en suivant une échelle infinie de transformations et d'épreuves souvent obscures et vulgaires, que les sociétés se forment. Dieu, qui a créé cet imposant et prodigieux théâtre du continent sud-américain, en le livrant à la race humaine, n'a pu vouloir qu'il fût indéfiniment la pompeuse et inutile décoration de drames sanglans ou puérils.

CH. DE MAZADE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

DÉCADENCE DU THÉATRE.

Notre siècle s'est habitué à porter le deuil de tant de choses qui semblaient indispensables autrefois à l'existence des nations, qu'il ne s'affligerait sans doute pas beaucoup si on lui annonçait qu'il doit préparer encore une fois ses vêtemens de couleur sombre et faire emplette de crêpes neufs. Il porte si légèrement et si gaiement ses chagrins, il se fait si vite à l'idée de ne plus voir ce qu'il a perdu, il donne si bien raison, par son oubli rapide de ce qu'il prétendait aimer, à ce triste proverbe : « Les absens ont tort, » qu'il n'éprouvera sans doute pas une bien grande peine à la nouvelle du profond malaise de la littérature dramatique. Il y a si longtemps qu'il suit son déclin, que cette nouvelle ne l'étonnera ni ne le troublera probablement pas beaucoup. Tout en effet semble annoncer que nous devons nous résigner à l'éclipse prochaine de la littérature dramatique. Et vraiment pour notre part nous nous résignons facilement, car rien n'est lamentable à voir et à entendre comme la pâleur livide, la démarche affaissée, la respiration courte et sifflante, les accès de toux de cette pauvre malade qui se traîne sans courage : mieux vaudrait la mort que le prolongement d'une si frêle existence.

Parmi les symptômes fâcheux pour notre avenir littéraire qu'il est trop aisé de recueillir aujourd'hui, nous n'en connaissons pas de plus frappant que cette situation de la littérature dramatique. Que la littérature d'imagination en général languisse ou soit enveloppée

d'un nuage, il n'y a rien là de trop étonnant. Il a fallu le phénomène très excentrique de la révolution romantique pour inspirer à la France le désir ou plutôt le caprice d'avoir ce qu'on appelle une *littérature d'imagination*, et lui donner l'idée qu'elle était capable de réaliser ce désir. La poésie et le roman peuvent à leur aise subir en France des éclipses plus ou moins longues; ces éclipses ne seront pas des symptômes caractéristiques de la santé de l'esprit français. La poésie et le roman peuvent être malades, et l'esprit français se porter cependant à merveille. Il n'en est pas de même de la littérature dramatique : si elle est atteinte, soyez sûr que l'esprit français souffre également. De tous les genres littéraires, le drame est le seul que la France ait cultivé avec amour et avec persévérance. C'est pour le théâtre que l'imagination française avait réservé tout ce qu'elle contenait d'ardeur, d'habileté ingénieuse, de puissance et d'invention. Dans le roman et la poésie, elle innovait peu, et ne visait pas à sortir des cadres connus; au théâtre, au contraire, pendant plus de deux siècles, elle a innové sans relâche, elle a multiplié les tentatives et les essais. Dans les autres genres littéraires, l'imagination française a souvent trouvé sans chercher, par une inspiration fortuite ou un de ces hasards heureux qui favorisent la paresse et la négligence; mais au théâtre elle a montré une application soutenue, patiente, elle a fait preuve d'efforts sérieux pour chercher et trouver. Elle attachait évidemment un plus grand prix aux succès du théâtre qu'à tous les autres, et en tout cas elle semblait croire que c'était la forme nécessaire de ses pensées, le cadre qui pouvait le mieux faire ressortir la beauté qui lui était propre, le milieu dans lequel elle se montrait le mieux à son avantage, le seul genre, en un mot, qui lui permettait de révéler au monde tout ce qu'elle valait.

Nous craignons vraiment de ne pas dire assez en disant que la littérature dramatique est la forme préférée de l'imagination française. On serait bien plus près de la vérité en disant que cette littérature a absorbé tout ce que l'esprit français contient d'imagination et de poésie, car par littérature dramatique nous n'entendons pas seulement le drame et la comédie, mais encore tous ces genres secondaires qui sont comme des branches du théâtre, la satire, l'épigramme, le conte. Quels sont, en dehors du théâtre, les vrais poètes de la France? Ce sont les railleurs, les satiriques, les épigrammatistes, tous ceux qui cherchent leurs inspirations dans le spectacle du monde social plutôt que dans le spectacle de la nature, et dans l'action humaine plutôt que dans la rêverie. Clément Marot, Régnier, Boileau, Voltaire, voilà quels sont, en dehors du théâtre, les vrais poètes de la France, et certes il est inutile de

s'armer d'un microscope grossissant pour découvrir que leur talent est de même nature que celui des poètes dramatiques, et que les qualités qui recommandent leurs œuvres sont les mêmes que nous applaudissons dans le drame et la comédie. Point n'est besoin de détourner de son sens l'épithète de dramatique pour l'appliquer à leurs œuvres, car leur rêverie est toujours à fleur d'âme, leur enthousiasme toujours impersonnel, et leur émotion toujours nettement déterminée par la situation et l'action qu'ils représentent. Tout en France tourne au drame et au théâtre, car tout y tourne à l'action, même la philosophie, même la religion, si bien qu'on peut oser affirmer, sans crainte d'être irrespectueux, que Bossuet lui-même n'est à plus d'un titre qu'un acteur sublime et un admirable auteur dramatique. S'il en est ainsi, il est facile de comprendre comment le théâtre ne peut être malade en France sans que la santé de l'esprit français soit atteinte du même coup. Donnez à un critique habile le bulletin de l'état des théâtres, et, sans autres renseignemens, il vous rédigera le bulletin de la santé morale publique, et il vous dressera l'inventaire des richesses de l'imagination et de l'invention françaises.

Faut-il dresser cependant aujourd'hui, d'après le bulletin de notre littérature dramatique, l'inventaire de la richesse publique et l'état de santé du génie national? En ce cas, on pourrait nous croire bien malades. Si la littérature dramatique a une telle importance pour la France, il y a certainement, à l'heure qu'il est, quelque chose qui va mal. Quel est ce *quelque chose* et de quel nom on le nomme, c'est ce que je ne sais pas et ce que je ne me permettrai pas de rechercher. Je crains seulement que ce ne soit un mal compliqué, à noms multiples, à symptômes déconcertans, précisément comme celui dont souffre aujourd'hui la littérature dramatique. On dirait que tous les organes de la vie sont attaqués à la fois, et que toutes les maladies des différens âges se sont réunies et amalgamées pour former ce mal bizarre. Est-ce le cœur qui est atteint? On le croirait volontiers à voir la sécheresse des nouvelles productions dramatiques. Est-ce le cerveau? Peut-être, tant la pensée est faible, défaillante, impuissante à s'exprimer. Observez cependant ces violences nerveuses suivies de prostrations et de langueur : peut-être le mal gît-il dans l'appareil de la sensibilité, et pourrait-il se dissiper avec un bon régime moral? Oui, mais prenons garde de nous tromper : ces éruptions à la surface de la peau ne seraient-elles pas plutôt l'indice d'un sang grossier, plébéien, non encore purifié par les habitudes de la civilisation? Et quel âge le patient a-t-il en réalité? Est-ce un vieillard qui s'affaisse sous le poids des souvenirs trop accumulés? Est-ce un jeune homme tourmenté par les vagues et violens malaises de l'adolescence? Vous pouvez choisir à votre gré dans

ce catalogue de maladies : il y en a pour tous les goûts; mais quelque choix que vous fassiez et quelque jugement que vous prononciez, vous serez obligé de reconnaître que tous ces symptômes se réduisent à deux principaux, l'impuissance et la maladresse, et que par conséquent la maladie dont souffrent le théâtre et par suite l'esprit français est double. Nommons cette double maladie le mariage de la sénilité et de la barbarie, rapprochées par une de ces combinaisons qui ne se peuvent rencontrer que dans ces sociétés vieillies où deux excès forment par leur union un équilibre de forces, et dans ces tempéramens longtemps éprouvés où deux maladies forment un état de santé.

Le théâtre contemporain offre donc ce double caractère de la sénilité et de la barbarie. Tantôt on dirait les pensées surannées d'un vieux pédant dont la mémoire a gardé trop fidèlement les souvenirs d'autrefois, tantôt les hardiesses malséantes d'un barbare ambitieux et inexpérimenté. Tous les genres sont confondus en un seul, tous les styles sont violemment rapprochés dans une association bizarre. Imaginez un pêle-mêle de comédie, de drame, de vaudeville, une sorte d'*olla podrida* littéraire où votre esprit, étonné de la variété de ce régal nouveau, rencontre tour à tour un bouquet à Chloris, une phrase d'argot, une tirade de rhétoricien qui s'essaie à l'éloquence, une déclamation sentimentale, des plaisanteries d'atelier et de coulisses, des bons mots d'ancien régime et des boutades populaires : vous aurez à peu près l'idée de ce qu'en l'an de grâce 1860 on nomme chez nous un drame ou une comédie. Si la littérature est l'expression des mœurs, et si le théâtre est fait à l'image du public, n'en conclurez-vous pas, sans trop de finesse, que le public qui vient écouter ou applaudir ces productions extraordinaires doit être aussi fort mélangé, venir de points très divers, qu'il doit contenir bien des variétés de l'espèce humaine, et qu'il doit offrir l'image de bien des discordances? Le théâtre est devenu démocratique comme la société, et les anciens genres dramatiques ont subi le sort des anciens cadres sociaux. Le public trouve dans cette confusion des genres une image peu aimable de lui-même, mais contre laquelle il ne récrimine pas. Il n'est pas choqué de voir la comédie unie au mélodrame et le langage de l'argot mêlé au langage académique. Chacun ne trouve-t-il pas quelque chose de pareil dans son expérience personnelle? Ne vivons-nous pas dans un temps de confusion et d'anarchie que caractérise le pêle-mêle des sentimens et des idées encore plus que le pêle-mêle des classes et des personnes, où les contradictions les plus étonnantes se présentent non-seulement dans la société, mais dans l'individu lui-même, qui peut être à la fois cultivé comme un Byzantin, sauvage comme un Scythe, grossier comme un parvenu plébéien et poli comme un aristocrate

de l'ancien régime? Qui n'a vu de nos jours ce spectacle vraiment curieux d'un homme poli qui s'essaie à la grossièreté, et d'un barbare qui s'essaie à la civilisation? J'ai vu pour ma part d'honnêtes gens, partisans déclarés de la tragédie classique, essayer de prendre goût au mélodrame, et des vaudevillistes ambitionner la gloire des auteurs tragiques. Nous vivons dans un temps où le même homme contient en lui cinq ou six ébauches d'hommes différens qui se font mutuellement une guerre acharnée et se raillent les uns des autres. Autrefois il y avait plusieurs publics distincts, dont chacun avait une manière de vivre et de penser différente; aujourd'hui il n'y a plus qu'un seul public qui a tant bien que mal absorbé et amalgamé tous les publics d'autrefois. Chacun de nous fait donc pour ainsi dire partie de cinq ou six publics, en comprend le langage, en partage les mœurs. Voilà pourquoi nous pouvons écouter sans trop d'étonnement et d'impatience tant de drames et de comédies sans unité, sans cohésion, sans logique, à la fois crus et artificiels, cyniques et alambiqués, bariolés de tous les sentimens et de tous les styles. Les pièces nouvelles sont mauvaises, et je crois que nous méritons un meilleur miroir de nous-mêmes: cependant, à tout prendre, si mauvaises qu'elles soient, elles nous ressemblent, et c'est pourquoi nous les écoutons avec froideur, mais sans dépit et sans protestation. Chacun y prend ce qui lui plaît, choisit la scène qui le fait se souvenir de lui-même, le personnage qu'il connaît, et tous sortent l'esprit paisible, ni contens ni mécontens, et disant à l'unisson : « La pièce n'est pas bonne; cependant il y a quelque chose. »

Les nouvelles productions dramatiques ne s'adressent donc plus comme autrefois à un public déterminé, spécial, qu'on puisse classer, mais à un public vague, anonyme, dont les limites ne peuvent être précisées, qui se compose de cinq ou six publics très différens les uns des autres, mais qui se sont pénétrés et pour ainsi dire traversés sans pour cela se rapprocher et se fondre complétement. Rien, sous ce rapport, ne marque mieux que le théâtre contemporain l'ascendant de la marée montante de la démocratie. Cette confusion de tous les anciens genres dramatiques en un seul que présente le nouveau théâtre est une conséquence de l'apparition de ce nouveau public anonyme et flottant qui commence on ne sait où et qui ne finit nulle part. Il n'y a pas un seul des anciens genres qui puisse, à l'heure présente, répondre aux besoins de ce public. Il n'y a déjà plus de bourgeois qui voulût faire son régal habituel de l'ancienne comédie sentimentale du Gymnase; les bourgeois ont perdu trop de leur ancienne naïveté au contact des événemens contemporains pour qu'ils trouvent beaucoup d'attrait dans le spectacle des sentimens factices. On cherchera dans quelques années l'aristocrate et le lettré qui se contenteront des froids plaisirs de la tragédie classique; déjà

ils sont trop loin de la société pour laquelle ont été composés ces nobles modèles, ils ont été initiés par la critique à trop de secrets d'art et de poésie, ils ont trop lu et trop comparé de littératures étrangères pour ressentir les émotions qu'ils ressentaient il y a vingt ans encore. Et où est aujourd'hui le jeune homme assez étourdi, assez peu sérieux pour croire que les plaisirs d'imagination sont les seuls désirables, et pour applaudir sans réserve aux hardiesses du drame romantique? Nous comprenons plus, sinon mieux, que tout cela; nous sommes à la fois classiques, romantiques et bourgeois; le factice ne nous déplaît pas pris à petites doses; les plaisirs d'imagination nous plaisent, pourvu qu'ils ne se prolongent pas assez longtemps pour nous donner le loisir de réfléchir que nous sommes dupes d'une illusion; nous aimons le vieux théâtre classique comme on aime un souvenir lointain dont l'émotion est adoucie par la distance, et auquel le temps a fait perdre ce qu'il avait d'âpre et de passionné. Cependant, si nous comprenons plus que tout cela, ce n'est pas parce que nous avons un idéal supérieur, c'est parce que nous avons été trop ballottés par la mer de la vie, que nous avons traversé trop de sphères différentes, et vu de trop près l'infinie diversité des choses humaines. De toutes ces expériences contraires, il est résulté chez l'individu une variété infinie de goûts, que ne peuvent satisfaire les anciens régals littéraires, et en même temps une connaissance pratique et grossière de la vie qui l'empêche de prendre bien vivement parti pour tel ou tel ordre de sentimens et de pensées. Un peu de poésie, un peu d'imagination, un peu de sentimens factices, beaucoup de prose, de brutalité et de dureté, voilà le mélange agréable qui nous plaît, et ce mélange, le théâtre contemporain se charge de nous le présenter. Vous voyez quels liens étroits enchaînent les destinées du théâtre aux transformations de la société, et combien nous avions raison de dire que le bulletin des théâtres pouvait être considéré comme le bulletin de santé de la société. Or, comme ce mélange est contraire aux conditions essentielles du théâtre, qui demande avant tout de l'unité, de l'harmonie et de la logique, nous ne nous étonnerons pas que la littérature dramatique soit en complète décadence. Il est vraiment chimérique de croire qu'on pourra satisfaire en une soirée des besoins si divers, procurer en quelques heures aux spectateurs les plaisirs de l'émotion naïve, des sentimens artificiels et de l'imagination, les chatouillemens de la sensualité et les gaietés de la platitude cynique. L'homme de génie qui serait capable de réaliser une œuvre aussi monstrueuse ne peut *heureusement* pas se rencontrer; la nature défend l'apparition d'un tel phénomène.

Les partisans de l'unité à tout prix doivent être satisfaits, au moins à demi, car l'uniformité la plus édifiante règne aujourd'hui

dans les régions dramatiques. Nous venons de constater deux faits importans : la fusion des divers publics en un seul, la fusion des divers genres en un seul mélange qui n'a pas encore trouvé de nom. Ces deux faits devaient réagir forcément sur les conditions d'existence matérielle des théâtres, et c'est en effet ce qui est arrivé. Les divers théâtres, étant tous visités par le même public et condamnés à subir la même littérature dramatique, ont perdu leur caractère et leur originalité. Il n'y a plus de salles principales ni de salles secondaires, la hiérarchie des théâtres est détruite. Les théâtres ne sont plus que des entreprises dramatiques entre lesquelles régne la plus parfaite égalité. On ne voit pas bien pourquoi tous les théâtres ne sont pas réduits à un seul, si ce n'est par cette raison qu'un seul ne suffirait pas à contenir chaque soir les spectateurs affamés de divertissemens scéniques; la question sera résolue le jour où l'on aura trouvé les moyens de construire une salle assez vaste pour contenir la population qui s'éparpille sans grand profit de la rue Richelieu au boulevard Beaumarchais. Si les théâtres conservent encore les noms qui les distinguaient, qui constataient leur originalité propre et indiquaient à l'esprit le genre auquel ils s'étaient voués de préférence, c'est sans doute par un reste d'habitude; mais le jour libérateur n'est pas éloigné où tous ces noms gênans pourront être effacés comme des signes odieux d'un ancien régime dramatique à jamais détruit, où ils ne porteront plus que le nom collectif d'entreprises, où on les distinguera les uns des autres tout simplement par le nom de la place et du boulevard sur lesquels ils seront situés. De même que les différens théâtres n'ont plus de genres qui leur soient propres, ils n'ont plus de troupes dramatiques qui soient à eux. Il n'y a que les acteurs secondaires et médiocres qui soient attachés à tel ou tel théâtre; les bons comédiens sont pour ainsi dire à l'état errant et passent d'une scène à l'autre avec une merveilleuse facilité. Lorsqu'un directeur a besoin d'un comédien pour remplir un rôle dont aucun de ses acteurs ordinaires ne pourrait se charger sans dommage pour le succès de la pièce nouvelle, il va le chercher dans un théâtre voisin et l'engage à prix d'or. Le comédien accepte avec d'autant plus de facilité qu'il est sûr, en changeant de théâtre, de n'avoir pas à changer d'habitudes. Dans la nouvelle salle où il va faire son entrée, il rencontrera le même public qu'il vient de quitter et jouera les mêmes rôles qui lui sont familiers; c'est à peine si de loin en loin il aura besoin de changer de costume.

La saison dramatique de 1860 touche à sa fin ; qu'aura-t-elle produit? Trois pièces de valeur fort inégale. Dès l'entrée de l'hiver, le théâtre aurait donné tout ce qu'il devait donner cette année avec *le Duc Job* et *le Père prodigue*, si dans ces dernières semaines *la Tentation* de M. Octave Feuillet n'était venue fournir en quelque sorte

le dessert de ce maigre banquet dramatique. En dehors de ces trois pièces, sur lesquelles nous avons depuis longtemps exprimé notre opinion, que pouvons-nous recommander à nos lecteurs? Rien en vérité, si ce n'est quelques candidatures dramatiques. Nous employons ce mot faute d'un autre pour désigner les ambitions nouvelles que le théâtre fait naître encore malgré son abaissement. Le théâtre en effet, c'est l'Eldorado rêvé de la plupart des jeunes gens qui sont lancés dans la carrière littéraire, de tous ceux qui désirent la gloire immédiate plutôt que la gloire durable, qui préfèrent le succès éclatant, visible, dont on ne peut douter, à ce succès anonyme, invisible, dont on n'est jamais sûr, qui est la récompense habituelle des autres œuvres de l'esprit. La fortune d'un livre est bien différente de celle d'une pièce de théâtre : elle est obscure, lente, pénible. Le livre gagne un à un ses lecteurs et ses partisans. L'écrivain ne connaît pas ses lecteurs, et peut au besoin douter de leur existence. Il ne triomphe pas des larmes qu'il fait répandre et des éclats de rire qu'il soulève. Combien différent est le sort d'un auteur dramatique! Il voit ses spectateurs, il les compte, il entend leurs applaudissemens. Il sait, à n'en pouvoir douter, puisqu'il contemple de ses propres yeux ce phénomène agréable pour sa vanité, que plusieurs centaines d'honnêtes personnes de toute condition ont quitté leurs foyers et se sont dérangées de leurs affaires ou de leurs plaisirs tout exprès pour venir l'entendre. Une chute au théâtre est, à tout prendre, un succès relatif, car l'œuvre condamnée aura été au moins représentée une fois, et l'auteur est sûr par conséquent d'avoir été entendu avant d'être jugé. Même en échouant, il a en partie atteint son but, qui était de graver son nom dans la mémoire du public. Ajoutez, en cas de succès, un irrésistible attrait, — celui des avantages pécuniaires, car le théâtre est le seul de tous les genres littéraires qui rende au travail de l'auteur une importante rémunération. Une pièce médiocre et banale, pourvu qu'elle obtienne la vogue, peut suffire à elle seule à donner à un jeune écrivain ce que ne lui donneraient peut-être pas dix chefs-d'œuvre poétiques ou romanesques, c'est-à-dire l'aisance. Un succès au théâtre, même dans des conditions déplaisantes et anti-littéraires, un succès de mélodramaturge ou de faiseur, n'a rien qui effraie l'imagination des jeunes écrivains et des jeunes poètes, car ce succès sans gloire représente au moins pour eux l'indépendance rêvée. Il ne faut donc pas trop s'étonner si le nombre des aspirans à la carrière dramatique se maintient, si même il augmente, en dépit de l'abaissement du théâtre et des difficultés que les exigences de la politique et l'institution de la censure imposent à l'imagination des auteurs. A défaut d'auteurs nouveaux, les candidats dramatiques sont là, qui fournissent au théâtre les denrées nécessaires pour

alimenter son commerce, boucher les trous et combler les lacunes que laissent, en se retirant de la scène ou en disparaissant de ce monde, les anciens auteurs dramatiques.

Disette d'auteurs nouveaux et abondance de candidats dramatiques, voilà en deux mots toute la situation du théâtre. Ces candidats apportent à la scène l'inexpérience, la maladresse et la bonne volonté qui caractérisent les apprentis et les simples bacheliers en tous genres; c'est assez dire qu'ils échappent au contrôle de la critique. Le rôle de la critique est en effet fort difficile à leur égard : si elle se montre sévère, comme elle en a le droit et comme la valeur réelle de la plupart des pièces l'y autoriserait, elle risque d'être cruelle; si elle se montre indulgente, elle tombe dans la banalité. Sévère, elle ne tiendra pas assez compte des encouragemens qui sont dus au désir de bien faire; indulgente, elle couvre de sa protection des entreprises malheureuses et des œuvres avortées. Le plus sage pour la critique n'est-il pas de garder à l'égard des débutans dramatiques la plus stricte neutralité, et de se contenter d'applaudir *in petto* aux efforts de leur bonne volonté jusqu'à ce qu'ils aient donné leur mesure et produit une œuvre qui révèle clairement ce qu'on peut attendre d'eux? C'est là du moins l'attitude qui nous semble commandée envers les jeunes débutans à la fois par le respect qui est dû à l'art, et par la sympathie que mérite tout effort sérieux. Toutefois nous sortirons aujourd'hui de ce rôle passif, et nous présenterons à nos lecteurs deux de ces candidats dramatiques, M. Charles de Courcy et M. Amédée Rolland, parce que ces deux noms nous permettent de résumer un débat littéraire qui divise depuis longtemps les jeunes écrivains et même la plupart des critiques, et qui n'a, selon nous, aucune importance sérieuse.

La question est celle-ci : dans une production dramatique, le mérite littéraire n'a-t-il qu'une importance secondaire? l'action doit-elle dominer avant tout, même au détriment de la poésie, de la vérité, du bon sens et de l'art d'écrire? L'auteur dramatique doit-il dominer l'écrivain, ou l'écrivain l'auteur dramatique? Si on vous parlait ainsi, à vous simple amateur littéraire, vous répondriez probablement que cette question n'en est pas une, et qu'en tout cas il vous semble qu'elle peut facilement être résolue. Il y a même quelque chose d'impertinent à poser une pareille question, car il est logique qu'une pièce de théâtre soit habilement conduite, puisqu'elle est destinée à être jouée, et il est fort naturel qu'elle satisfasse aux conditions de la littérature, puisqu'elle rentre dans la catégorie des œuvres littéraires. Il paraît donc tout simple qu'une pièce de théâtre soit à la fois bien conduite et écrite avec soin. Quant à la question de savoir laquelle est préférable de deux pièces où ces deux élémens de l'action et du style sont inégalement associés, elle me pa-

raît oiseuse, et me donne envie de répondre, à peu près comme Scarmentado, qu'il m'est égal que l'un de ces élémens soit supérieur à l'autre, pourvu qu'ils soient mélangés en proportion suffisante et que la pièce ait de la saveur et soit cuite à point. Voilà cependant le débat qui est en litige depuis plus de vingt ans dans les régions dramatiques. Les poètes ou ceux qui se prétendent tels n'ont pas assez de mépris pour les *charpentiers* dramatiques, qui croient que l'action est tout au théâtre et dispense de style, de poésie et d'observation; les dramaturges de profession n'ont pas assez de quolibets pour les poètes, qui croient qu'une pièce peut se composer d'élégies, de dithyrambes et de sonnets mis à la suite les uns des autres, et que l'action ne doit être que le fil mince et invisible qui réunit les perles d'un collier. Il résulte de cette sotte querelle que les uns sacrifient trop, et les autres pas assez, aux exigences du théâtre. M. Charles de Courcy, par exemple, me semble avoir involontairement versé dans la première de ces deux erreurs; je dis involontairement, car son drame de *Daniel Lambert* révèle un effort sensible, quoique stérile, pour mettre d'accord ces deux élémens de l'action et du sentiment poétique. Il a voulu évidemment faire une œuvre qui fût à la fois dramatique et littéraire, et on ne peut sans injustice ne pas lui tenir compte de cette bonne volonté; mais il s'est trompé, peut-être par une connaissance trop intime de la partie matérielle du théâtre. Nourri dans le sérail dramatique, il en connaît trop les détours. Il a vu de trop près et observé trop minutieusement les moyens par lesquels on tient les spectateurs attentifs, les procédés par lesquels on obtient un jeu de scène ou une situation émouvante. Cette connaissance des choses du théâtre a enlevé à son esprit toute liberté; il s'est préoccupé outre mesure des exigences de l'optique et de l'acoustique théâtrales. Le théâtre ne souffre aucun détail parasite, il a voulu que chacune des phrases du dialogue portât coup. Le théâtre ne supporte pas une action languissante, il a voulu que l'intérêt de la pièce ne fût pas interrompu un instant, et, pour atteindre ce but, il a exagéré les caractères, fait violence à l'action, et traîné de gré ou de force les situations sur la scène. Ce qu'on distingue le mieux dans cette pièce un peu trouble, ce sont les projets de l'auteur, qui en a eu de toute sorte : projets de mots comiques, projets de dialogues vifs et animés, projets de contrastes, projets même de situations dramatiques.

Il est dommage en vérité que la pièce ne soit pas meilleure; la donnée en était excellente et bien trouvée. Il s'agissait de mettre en contraste deux nuances très fines du sentiment amoureux : — une nuance de l'amour de tête, le caprice orageux et passager; une nuance de l'amour de cœur, la sympathie, — et de prouver que l'amitié d'une femme valait souvent mieux que son amour. Or cette

donnée, pour être développée, demandait les qualités précisément contraires à celles qu'a cherchées l'auteur, c'est-à-dire de la finesse, de la subtilité, de la poésie, une analyse lente, patiente et minutieuse. Ici nous placerons une observation qui s'adresse non-seulement à l'auteur de *Daniel Lambert*, mais à tous les jeunes écrivains qui travaillent pour le théâtre. Qu'ils ne se préoccupent que le moins possible des exigences de la scène, et qu'ils écrivent comme si la pièce devait être lue et non pas jouée. Qu'ils ne laissent pas la crainte du public tyranniser leur imagination. S'ils se demandent pendant qu'ils écriront ce que le spectateur pensera de telle ou telle partie de leur drame, s'il comprendra telle audace, s'il applaudira telle situation, ils seront remplis de terreurs bizarres qui troubleront leur esprit, paralyseront leurs facultés, et feront trembler leur main. On ne sait pas quelles sottises peut faire commettre à un auteur la crainte de n'être pas applaudi, et quelles timidités extravagantes engendre la frayeur d'être sifflé. N'ayez donc nul souci du spectateur, et reportez sur votre œuvre toute votre sollicitude. Les jeunes écrivains dramatiques devraient réfléchir plus souvent que quelques-unes des meilleures pièces du théâtre moderne sont celles que les auteurs avaient écrites au coin de leur feu pour leur plaisir et pour le plaisir de quelques lecteurs sympathiques et choisis. Alfred de Musset et Octave Feuillet nous offrent un témoignage remarquable de cette vérité, que les jeunes écrivains dramatiques feront bien de ne jamais perdre de vue.

Ce n'est pas à M. Amédée Rolland qu'on peut reprocher une préoccupation trop vive des exigences de la scène; on dirait au contraire qu'il y a chez lui un parti-pris de ne pas s'en inquiéter. M. Amédée Rolland doit avoir un souverain mépris pour les *charpentiers* littéraires; mais son mépris ne lui a pas porté bonheur. Il est bon de sacrifier à toutes les muses de la poésie; mais le bon sens indique assez que le poète doit réserver les meilleurs de ses hommages pour la muse qui préside au genre qu'il a choisi. A chaque instant, M. Amédée Rolland déserte la maison de Thalie pour courir après une Euterpe ou une Érato quelconque, qui l'éloigne de sa déesse et lui fait faire mille incartades, aimables peut-être, mais parfaitement hors de saison et dont le poète ferait bien de se dispenser. Thalie, mécontente, boude, ne souffle mot, reste froide, et les spectateurs trouvent que ses froideurs sont motivées et que M. Rolland se conduit mal. Telle est, pour ma part, l'impression que m'a laissée la représentation d'*Un Parvenu*, pièce curieuse à connaître pour ceux qui désirent savoir jusqu'où peut mener le dédain de l'action et des exigences dramatiques les plus légitimes.

Je me suis demandé d'où pouvait venir un mépris aussi bizarre des lois de l'art dramatique. Je pense que M. Rolland ne se croit

tenu à ce mépris que parce qu'il écrit en vers. Peut-être s'est-il dit que lorsqu'on se met en frais de poésie, on ne saurait être trop prodigue, qu'on peut se permettre tous les écarts et toutes les fantaisies, et que l'action est faite exclusivement pour les pièces en prose. Il faut que M. Rolland pense quelque chose de pareil, puisqu'il a composé une pièce en prose, *l'Usurier de village*, qui pèche justement par le défaut contraire à celui que nous signalons, et dont l'action est aussi compliquée et violente que celle de ses pièces en vers est peu dramatique. Il y a cependant une action dans cette pièce; mais l'auteur a négligé de la conduire, il l'a abandonnée à la providence du hasard et à la merci des odes et des élégies dont il a rempli sa comédie. L'action joue un rôle misérable et subalterne, un rôle de paria et de souffre-douleur. Les personnages la poussent devant eux à grand renfort de dithyrambes, se la passent de main en main comme un prétexte à déclamations, et se la lancent comme un volant au bout de deux tirades. Des tirades trop prolongées et trop multipliées sont toujours souverainement ennuyeuses; mais enfin, quand elles servent à expliquer la conduite et les caractères des personnages, elles ne sont pas hors de leur place et commandent jusqu'à un certain point l'attention du spectateur. Dans la pièce de M. Rolland, elles n'ont pas même ce mérite secondaire, elles portent sur des généralités et des lieux communs sociaux : la noblesse, la bourgeoisie, le parvenu, l'amour, la courtisane, etc.,

Admirables matières à mettre en vers latins!

Passe encore si cette poésie était originale et marquée d'un caractère individuel; mais non : l'auteur tombe, qu'il le sache ou non, dans le lyrisme familier de M. Émile Augier, et ramasse les fleurs fanées des bouquets de *la Jeunesse* et de *l'Aventurière*. Je me rappelle cependant une certaine chanson bourguignonne de M. Rolland pleine de rondeur et de franchise pantagruélique qui avait vraiment du caractère. M. Rolland doit avoir une originalité. Que ne la cherche-t-il et ne se creuse-t-il davantage pour l'atteindre!

Cette futile question de savoir à laquelle, de la poésie ou de l'action, doit appartenir la prééminence est la plus importante que soulèvent les pièces représentées dans ces derniers mois. Elles laissent en général la pensée fort calme, et, en pièces polies qu'elles sont, se gardent bien de troubler le travail de digestion du spectateur qui vient les écouter après son dîner. On a fait quelque bruit autour d'un petit acte de M. Théodore Barrière représenté au Théâtre-Français, *le Feu au Couvent*. Ce n'est pourtant qu'un vaudeville, et un vaudeville d'un genre assez peu élevé encore, qui aurait pu sans inconvénient être représenté sur une autre scène à côté du *Piano de Berthe* et autres vaudevilles de l'auteur. M. Barrière a fait mieux

que cela, même sur des scènes qui ne sont pas celle du Théâtre-Français. Ce qui m'a le plus frappé dans cette pièce, c'est le nombre d'allusions, j'allais dire de *réclames*, qu'elle contient : il y en a de sympathiques pour M. Henri Murger et d'ironiques pour M. Émile Augier; il y en a pour le talent du pianiste Lacombe et pour les bronzes de M. Barbedienne! Tout cela peut être très moderne, mais cela est d'un goût douteux et d'un médiocre intérêt. Signalons également pour mémoire la candidature dramatique de M. Alphonse Karr, presque aussitôt retirée que posée devant le public. Que M. Alphonse Karr ait fait une mauvaise pièce, je n'en suis pas étonné, car son talent capricieux, rêveur, humoristique, inégal, n'a aucune des qualités ni aucun des défauts qui conviennent à l'auteur dramatique; ce qui m'étonne, c'est qu'il se soit laissé persuader qu'il pouvait courir une telle aventure sans danger, et qu'il se soit trouvé un directeur pour lui proposer de tenter la fortune du théâtre. Le roman de *la Pénélope normande* était inférieur à tout ce que nous connaissions de l'auteur; la pièce est encore inférieure au roman. L'impression qui m'est restée de cette pièce est celle qu'éprouverait un homme lisant un roman dont les feuillets seraient déchirés çà et là, et qui serait forcé de deviner le sens des pages perdues. La partie intéressante de l'œuvre se passe dans les coulisses et pendant les entr'actes; quand ils se présentent devant le spectateur, les personnages n'ont plus rien à faire qu'à lui raconter ce qu'il aurait bien voulu voir de ses propres yeux. L'insuccès de *la Pénélope normande* n'est pas fait pour engager M. Karr à renouveler sa tentative, et nous croyons que dans l'intérêt de sa réputation il fera prudemment de borner là sa carrière dramatique.

En vérité, M. Émile Augier peut être fier de lui-même et se laisser aller sans trop de fatuité aux enivremens de l'orgueil. Il est vraiment le roi du théâtre contemporain, et il dépasse de plusieurs coudées la tête de tous ces prétendans au trône dramatique qu'il peut voir s'agiter à ses pieds lorsqu'il daigne abaisser vers la terre son front ceint de couronnes. Quoiqu'il soit jeune encore, il peut parler hardiment comme le vieux burgrave de M. Victor Hugo, et proclamer comme lui qu'il reste seul sur l'abîme où s'est englouti l'art dramatique. Cependant toute notre admiration n'ira pas jusqu'à nous faire approuver la transformation qu'il a fait subir à sa comédie de *l'Aventurière*. Telle qu'elle était, nous la trouvions très à notre gré, cette vive et légère comédie avec son costume d'un archaïsme de si bon goût et son demi-masque italien. M. Augier avait en quelque sorte mis ce masque à sa science du cœur humain, comme pour laisser planer un doute sur l'âge qu'elle avait réellement. Avec la décision cruelle, mais saine, franche et morale de la

jeunesse, il nous avait égayés, comme tous ses prédécesseurs dans l'art comique, sur les ridicules d'un vieillard amoureux; il nous avait fait rire sans pitié des fantaisies galantes de Mucarade, sans songer que Mucarade avait un cœur et que ce cœur pouvait souffrir, puisqu'il pouvait aimer. Douze ans se sont passés depuis l'époque où fut représentée devant un public distrait par les bruits de la politique cette comédie, qui était restée vive et alerte comme au premier jour. Personne, si ce n'est M. Augier lui-même, ne se serait avisé qu'il y avait quelque chose à y changer. Dans cet intervalle de douze ans, l'expérience a enseigné à M. Augier de nouveaux secrets du cœur plus subtils peut-être, mais, je le crains, moins moraux que ceux que la jeunesse lui avait enseignés. Il s'est attendri sur le sort du vieillard amoureux, et s'est repenti du rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer; je crois qu'il s'est trompé, et que le jugement que porte la jeunesse sur les amours d'un vieillard, s'il est le plus cruel, est le seul moral et le seul vrai. Point n'était besoin d'ailleurs de toucher à *l'Aventurière* pour réparer l'injustice qu'il croyait avoir commise envers Mucarade; il n'avait qu'à construire sur cette nouvelle donnée une seconde comédie, qui aurait été la contre-partie de la première. De beaux détails et de beaux vers ne peuvent nous faire pardonner à l'auteur d'avoir dénaturé, on ne sait pour quel motif, une des plus jolies pièces de son répertoire.

J'ai vidé maintenant tout mon bagage dramatique. — C'est bien peu! me direz-vous. — C'est peu sans doute, et pourtant j'ai ramassé sur ma route tout ce que j'ai trouvé de supportable pour vous le présenter. Ma récolte s'est élevée à un chiffre total de cinq pièces, qui peut se décomposer ainsi : deux pièces de débutans, un vaudeville en un acte, un drame maladroitement découpé dans un roman, plus une comédie vieille de dix ans, récrépie à neuf et gâtée par les réparations de l'auteur. Vous voyez que la pénurie ne peut pas être plus complète. Il y a maintenant un peu plus de quinze ans qu'a commencé cette décadence, dont on a pu suivre les progrès lents et continus, mais jamais le niveau des eaux dramatiques n'avait été plus bas que dans ces deux dernières années. La décadence théâtrale peut s'arrêter, l'art dramatique est descendu jusqu'au bas de la pente, et maintenant il est en pleine ornière. Remontera-t-il jamais cette pente, et comment la remontera-t-il? La remontera-t-il lentement, comme il l'a descendue, ou brusquement, par un coup d'aile de quelque génie inconnu qui le transportera en un soir jusqu'aux sommets d'où il a été chassé, et qui paraissent aujourd'hui inaccessibles? C'est le secret du temps.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1860.

Nous sommes obligés de nous avouer victimes d'une nouvelle déception. Nous espérions toucher au repos, après lequel tout le monde en France soupirait, et la sécurité nous fuit. Garibaldi nous replace en pleine aventure. Nous avons beau considérer comme excessive, et dépassant toutes les bornes de la raison, l'émotion soudaine excitée en France par le départ de l'expédition du général Garibaldi pour la Sicile : les argumens échouent contre le fait. Garibaldi est parti pour provoquer ou appuyer une insurrection sicilienne! En vérité, cela suffit-il pour mettre en France la paix en question? D'abord l'incident était-il imprévu? Nous-mêmes, il y a quinze jours, exprimant le sentiment de tous les observateurs des affaires italiennes, nous disions : « On appréhende que M. de Cavour ne puisse contenir les esprits ardens et impatiens qui veulent pousser dans le sud de la péninsule le mouvement qui a triomphé au nord. Naples et la Sicile attirent la révolution italienne. » Garibaldi et ses amis ont-ils dissimulé leurs projets et couvert leurs apprêts de mystère? Nullement: tous les gouvernemens intéressés ont été informés à loisir de ce qui se préparait. A Milan, à Florence, à Turin, les souscriptions pour l'expédition de Sicile étaient appelées au grand jour : la Société nationale, d'après le témoignage d'une de ses circulaires, recueillait en une journée 50,000 francs. La réunion des fonds, l'enrôlement et le rassemblement des volontaires, étaient le secret d'une comédie que le public pouvait regarder du parterre, que la diplomatie voyait à coup sûr des premières loges, sinon des coulisses. Pourquoi donc tant d'émoi, puisqu'on ne peut alléguer la surprise?

C'est Burke, si notre mémoire ne nous trompe, qui s'écriait : « La confiance est une plante lente à croître, et qui prend difficilement racine dans le cœur d'un vieillard. » L'esprit public, si ce mot parmi nous s'applique encore à quelque chose, paraît être incurablement frappé de cette chagrine défiance qui, suivant l'orateur anglais, accompagne la vieillesse. Dans un temps régulier, sous l'influence des libertés dont nous avons joui autre-

fois, et qui éclairaient l'opinion publique sur les événemens probables par des informations et des discussions constantes, et en même temps assuraient à l'opinion un contrôle efficace et certain sur la marche des choses, un incident tel que l'expédition de Garibaldi n'eût pas troublé à ce point les intérêts et déconcerté ainsi tous les jugemens. On n'eût pas même eu le sentiment que la France pût être compromise par un incident purement italien. On se serait dit avec raison que l'ébranlement causé par une si téméraire entreprise n'eût pas, quelle qu'en fût l'issue, dépassé les limites de la péninsule. On aurait compris sur-le-champ que le seul rôle et le seul devoir qui pussent être imposés à notre pays par les suites de cette échauffourée se fussent réduits à une œuvre de surveillance d'abord, et plus tard peut-être, comme cela nous est déjà arrivé à d'autres époques et dans les mêmes lieux, à une médiation pacifique entre les combattans pour faire cesser, au nom de l'humanité, une effusion de sang et des excès aussi stériles que déplorables. Nous eussions assisté aux guerres civiles de l'Italie avec des sympathies diverses, comme nous avons eu si longtemps le triste spectacle des guerres civiles d'Espagne, sans supposer un instant que la tranquillité de la France et la paix de l'Europe fussent à la merci du coup de main d'un hardi partisan. Nous croyons que, même dans les circonstances actuelles, l'entreprise de Garibaldi devrait être envisagée avec le même sang-froid; mais nous sommes bien obligés de nous rendre compte des motifs qui expliquent, s'ils ne les justifient, les impressions contraires qui se manifestent si généralement autour de nous.

Les événemens qui se sont accomplis depuis un an ont répandu dans les esprits une conviction d'autant plus dangereuse qu'elle est vague, d'autant plus tenace qu'elle est instinctive : c'est que les anciennes bases de la stabilité de l'ordre européen n'existent plus, c'est qu'une crise violente d'où doit sortir une distribution nouvelle de nationalités et de territoires est inévitable. Il serait oiseux de rappeler comment s'est formé ce sentiment, qui est maintenant commun à tous les peuples européens. Il serait inutile de chercher à le réfuter par des argumens. Quand certaines idées se sont emparées non plus seulement du cerveau des hommes d'état, mais de l'imagination des peuples, elles résistent aux raisons théoriques, elles ne se modifient ou ne disparaissent que sous l'empire des faits. Pour nous, qui voulons personnellement résister jusqu'au bout à cette obsession, nous ne nous sentons plus par momens le courage moral de la combattre chez les autres. Partisans du progrès par la liberté et par la paix, spectateurs sceptiques et tour à tour affligés ou indignés des tentatives de la force brutale, nous ne reconnaissons plus qu'à un seul fait la souveraine vertu de ramener la sécurité dans la conscience et dans les intérêts de l'Europe. Ce fait serait le rétablissement de la liberté politique dans tous les états, y compris la France, où elle a été détruite ou obscurcie par les réactions outrées de 1852; mais l'on dira que nous mettons notre foi dans une utopie. Revenons donc à la réalité. Que nous offre-t-elle? Les grands états divisés ou étrangement rappro-

chés par des guerres récentes; la France exubérante de ressources financières et de forces militaires, mais exposée aux jalousies, aux défiances, aux craintes qu'elle a ameutées et liguées contre elle à toutes les époques où elle a fait montre de sa puissance, et où cette puissance n'était pas modérée par la liberté; l'Autriche ruinée et démoralisée au milieu de la fermentation des races aimables ou vigoureuses qu'elle a contenues jusqu'à présent sous son sceptre pédant, maladroit et lourd; la Russie, qui ne cache pas son ambition même après qu'est tombé le masque de sa puissance; la Prusse avec ses convoitises perpétuelles et ses irrésolutions inguérissables; la race allemande, que l'exemple de l'Italie, à laquelle elle s'est si longtemps crue supérieure, émeut dans ses aspirations à l'unité et dont les récens succès de la France réveillent les craintes et rallument les passions; l'Angleterre, hommes d'état et peuple, incertaine, mais profondément inquiète, embarrassée par le conflit des opinions, mais universellement défiante, qui s'arrête dans la voie qu'elle suit depuis quarante ans comme si elle allait retourner aux préoccupations qu'elle avait répudiées, avec tant d'entrain et d'ensemble, à son grand avantage et au profit du monde; l'Italie emportée vers l'unité au péril de la papauté, clé de voûte du catholicisme; l'Orient, où tout le monde sent que qui voudra pourra en tout temps mettre le feu à la mine qui fera éclater l'Europe; — partout, au-dessus des nationalités frémissantes, les cabinets déconcertés, disloqués, et les alliances mises aux enchères. Avec ce tableau devant les yeux, et c'est à qui en assombrira le plus les couleurs, le vulgaire (et qui peut se flatter de n'être point du vulgaire?) se demande avec anxiété : N'est-ce pas le signal et le commencement de la grande mêlée? Voilà l'interrogation secrète que trahit l'émotion générale produite par l'expédition de Garibaldi.

Nous ne jugerons pas en lui-même l'acte du capitaine aventurier et de ses compagnons. On en a fait l'objet d'assimilations iniques. On a comparé Garibaldi au flibustier américain Walker. C'est une absurde injustice. On pourra contester le jugement du héros italien, mais on devra respecter sa bravoure et cette chevalerie qui le pousse à courir toutes les chances pour la défense de sa patrie et de sa cause. Il viole manifestement aujourd'hui la légalité internationale, puisqu'il va faire la guerre civile dans un état dont il n'est point le sujet; mais pour lui et pour ses amis Naples n'est point un royaume distinct de l'Italie, Naples n'est qu'une portion de l'Italie elle-même : ils sont unitaires. L'entreprise de Garibaldi ne doit donc ni exciter l'étonnement ni encourir le blâme de ceux qui ont concouru et applaudi à la guerre de l'année dernière : il n'était pas plus permis aux moins clairvoyans d'ignorer, il y a un an, que le mouvement italien tendait à l'unité qu'il n'est aujourd'hui permis aux plus aveugles de le nier. Quant à nous, nous laisserons volontiers le gouvernement napolitain et les unitaires vider leur querelle ensemble. Le gouvernement de Naples a été si peu clairvoyant et si entêté, il a si peu profité des avertissemens que lui ont donnés les libéraux les plus honnêtes et les événemens les plus graves, que sa cause n'est point faite

assurément pour inspirer plus d'intérêt que celle de Garibaldi. Comment prendre le parti d'un gouvernement qui maintient en Sicile un chef de police qui vient de faire arrêter tous les fils de famille de Palerme comme suspects, et qui au même moment a fait nommer son propre fils, âgé de quatre ans, caissier-général de la douane? Comment s'intéresser à ce despotisme qui a l'art de marier le grotesque à l'odieux? Notre sympathie pour ce gouvernement ne va pas au-delà de l'expression de ce vœu : puisse l'oncle le plus capable et le plus estimé du roi, le comte d'Aquila, prendre à temps la résolution d'affranchir son jeune neveu de l'influence de la reine-douairière et de la coterie rétrograde imbue de la politique de l'ancien roi qui a tout compromis par ses conseils! Une révolution de palais, qui ne renverserait qu'une camarilla, pourrait épargner au royaume des Deux-Siciles la guerre civile et de grands malheurs; l'établissement d'un gouvernement libéral et raisonnable au midi de la péninsule sauverait peut-être les intérêts de l'ordre en Italie : ce serait le seul moyen de prévenir ou un antagonisme déplorable entre les deux royaumes de la péninsule, ou l'orageuse et périlleuse unité de l'Italie.

Mais si nous n'avons aucun goût à juger l'entreprise de Garibaldi au point de vue personnel de l'audacieux partisan ou au point de vue du gouvernement napolitain, il nous est impossible de n'en pas calculer les conséquences pour la politique piémontaise. C'est le côté grave de la question. Nous dirons tout de suite notre pensée : le Piémont est, suivant nous, engagé par l'entreprise de Garibaldi, quelle qu'en soit l'issue. La chose va de soi, si le coup de main de Garibaldi réussit : l'insurrection sicilienne a pour drapeau l'unité italienne et pour cri de ralliement le nom de Victor-Emmanuel, qui vient de conquérir jusqu'à Mazzini. On ne désavoue pas ses partisans vainqueurs. La compromission du gouvernement sarde ne nous semble pas moins inévitable, si l'expédition de Garibaldi est écrasée. Le gouvernement sarde a laissé préparer cette expédition, il n'en a pas contrarié le départ. Les motifs de la tolérance du cabinet sarde semblent avoir été pris en considération par la France, par la Russie et par l'Angleterre. M. de Cavour a allégué avec raison le sentiment populaire, chaudement favorable à la tentative de Garibaldi. Il se croit affaibli vis-à-vis du parti avancé par la cession de la Savoie et de Nice, qu'il a été obligé de faire à la France; sa grande affaire est d'obtenir pour cette cession la sanction du parlement sarde. Nous ne pensons pas, d'après le résultat connu des réélections, que la minorité qui se prononcera contre le traité de cession dépasse soixante voix; mais dans la position où se trouve M. de Cavour, c'est une coquetterie bien naturelle que de se donner pour plus malade qu'on ne l'est en réalité. En tout cas, ce que M. de Cavour peut soutenir sans contestation, c'est qu'il n'a point encore de majorité faite, qu'il ne connaît point sa majorité, et que dans cette incertitude, au milieu d'un pays qui est encore dans toute l'effervescence d'une révolution triomphante, il ne pouvait, sans

exposer l'Italie du nord aux plus grands troubles, entamer une lutte ouverte avec le héros populaire de l'indépendance italienne. Mais si l'élan populaire s'est prononcé avec tant de puissance en faveur de l'entreprise de Garibaldi, que M. de Cavour n'a pu songer à employer que les moyens décens, mais stériles, de la persuasion, pour essayer infructueusement de la détourner; si M. de Cavour ne s'est pas cru assez fort contre l'opinion pour prévenir par la contrainte matérielle un acte que l'orthodoxie diplomatique l'oblige lui-même à considérer officiellement comme une atteinte au droit des gens, nous poserons cette simple question : croit-on que le parti avancé sera plus faible, que l'opinion sera moins exigeante, que M. de Cavour sera plus fort dans le cas où Garibaldi et ses corps francs seraient vaincus, et feraient entendre à l'Italie du nord un cri de détresse? Un désastre de Garibaldi peut obliger le Piémont à marcher contre Naples. L'intérêt politique s'unirait alors au sentiment populaire pour pousser le Piémont à cette extrémité. Si en effet le gouvernement napolitain sortait victorieux et plus absolu de sa lutte contre les Siciliens et les corps francs du nord, ce succès donnerait en Italie à la réaction une prépondérance que le Piémont ne pourrait subir. Nous ne pensons donc pas que l'on puisse regarder l'expédition de Garibaldi comme une entreprise isolée, qui ne met en question que le sort d'un chef de partisans et de sa troupe. C'est une nouvelle phase qui commence plus tôt que nous ne l'eussions désiré dans les affaires d'Italie; c'est le travail intérieur de la réorganisation de la péninsule qui se poursuit violemment et précipitamment, mais avec logique, dans le sens de l'unité. Un seul fait pourrait, suivant nous, prévenir ou atténuer les conséquences extrêmes de ce mouvement : ce serait, comme nous le disions tout à l'heure, ce serait, sous l'influence du comte d'Aquila, une transformation libérale et sensée du gouvernement napolitain.

Exigera-t-on de nous que nous nous lancions déjà dans des appréciations conjecturales sur le contre-coup que la série des événemens qui s'ouvre en Italie aura sur la politique générale de l'Europe? La France, l'Autriche, l'Angleterre et tout le monde catholique par la papauté sont intéressés à ce qui va se passer en Italie. Si nous consultions nos sentimens personnels plus que l'instinct public, nous l'avouerons, nous ne serions point effrayés pour la France de la perspective de l'unité de l'Italie. Nos lecteurs savent que nous regardons comme une tradition frappée de caducité de l'ancienne politique cette idée que l'intérêt français est opposé à la constitution des peuples voisins en états aussi grands territorialement que le comportent les caractères, les tendances et la composition homogène de leur nationalité. A nos yeux, cette routine n'est plus applicable à notre époque. Les causes d'hostilité qui existaient autrefois entre les états, et qui justifiaient cette politique jalouse, ont disparu ou doivent disparaître avec l'ancien régime européen. Les états étaient autrefois fondés sur les intérêts des maisons souveraines et non sur les intérêts naturels et la liberté des peuples : la guerre était toujours au bout des combinaisons d'intérêts des maisons sou-

veraines; de là cette politique qui voulait que l'on affaiblît ses voisins et que l'on se mît en travers de leurs tentatives d'agrandissement. Les intérêts des peuples, lorsqu'ils se gouvernent librement dans le cercle légitime de leur nationalité indépendante et satisfaite, peuvent être divers, mais ils ne sont point hostiles les uns aux autres; ils se complètent au contraire et se servent mutuellement par leur diversité même. Les cours de l'ancienne Europe se disputaient des provinces sans s'inquiéter des élémens de nationalité qui existaient sur les territoires contestés. Les peuples se gouvernant librement n'ont ni l'intérêt ni le goût de rapiner des territoires et d'opprimer des nationalités. Nous sommes donc convaincus que la France, qui finira bien sans doute avant peu par arriver à la liberté, n'aurait rien à envier à une Italie grande et indépendante, n'aurait rien à redouter d'une Italie libre, aurait au contraire beaucoup de profit à retirer d'une Italie qui, gouvernée raisonnablement, entrerait dans la vie industrielle et commerciale des sociétés modernes, et mettrait en valeur, conformément à l'esprit de notre époque, par des routes, des chemins de fer et l'utile application des capitaux, les richesses naturelles du plus beau pays de l'Europe. Nous croyons que la politique vraiment libérale et intelligente est pour la France de surveiller les nouveaux *rivolgimenti* de la péninsule sans hostilité contre le mouvement unitaire. Nous sommes de l'avis d'un éloquent orateur, M. Jules Favre, qui esquissait naguère le véritable système de la politique française dans la Méditerranée en dessinant ce grand triangle des races latines, qui a la France pour sommet, l'Espagne et l'Italie pour côtés, et pour base notre rive africaine. La France est intéressée à voir ce triangle s'achever par la renaissance de l'Italie. L'Angleterre est intéressée aussi à l'affranchissement et à l'organisation nationale de l'Italie par le libéralisme de sa politique et son esprit commercial. Loin de découvrir dans les nouveaux événemens italiens, comme le veulent les esprits mal faits, des causes d'antagonisme entre la France et l'Angleterre, nous n'y voyons au contraire que des motifs de rapprochement. On dit que l'Angleterre a des desseins sur la Sicile : il faut être bien ignorant de l'esprit actuel de la politique anglaise pour remettre en circulation cet absurde lieu commun. Le libéralisme anglais veut que la Sicile soit bien gouvernée, et cela suffirait aux intérêts commerciaux de l'Angleterre; mais comment peut-on ignorer, et combien il serait difficile à l'Angleterre de faire la conquête de la Sicile, et combien les idées d'acquisitions semblables sont antipathiques aujourd'hui à sa politique? Reste l'Autriche, la puissance qui croit à la force de la lettre des anciens contrats, et qui ne sait pas en perpétuer l'esprit et la vie; l'Autriche, qui verra une menace directe contre elle dans le ralliement de toutes les parties de l'Italie à la cause de l'indépendance. L'état de ses finances et les réformes intérieures rendues nécessaires par ses récens malheurs ne lui permettent pas de rien tenter par la force; elle peut même se consoler de son inaction et s'en faire un système par la pensée que l'expérience des révolutions italiennes justifiera son ancienne politique de compression dans la péninsule. Au besoin, la France et

l'Angleterre pourraient lui fournir d'autres raisons qui ne seraient pas moins concluantes en faveur de l'attitude que lui conseille sa situation présente.

Nous ne pouvons omettre, parmi les difficultés que le mouvement intérieur de l'Italie présente dans sa nouvelle phase, la plus grave de toutes, la question romaine. Nous avons toujours conseillé aux Italiens de prendre garde d'aller heurter violemment l'écueil de Rome, car le choc contre la papauté dénaturerait leur cause, et leur susciterait artificiellement et gratuitement de nombreux et redoutables ennemis. Nous avons dû espérer surtout, lorsque nous avons vu les catholiques libéraux reprendre à Rome un ascendant marqué, que le pape de son côté, recouvrant la dignité de son initiative et mettant la main à des réformes indispensables, rapprocherait son pouvoir temporel des conditions indiquées par les circonstances présentes. Nous ne savons si notre espérance sera déçue, et si la cour de Rome se laissera une fois de plus surprendre par les événemens. Au pis aller, si de nouvelles secousses compromettaient le pouvoir temporel, le concours de la France, nous aimons à le croire, ne manquerait point au souverain pontife. La France aurait, dans ce cas, une difficile et délicate transaction à opérer entre la papauté et l'Italie; mais qui ne voit qu'elle apporterait dans l'accomplissement de cette tâche une autorité d'autant plus grande qu'elle n'aurait opposé aucune malveillante résistance aux efforts légitimes de l'Italie? Le sentiment que nous avons des devoirs que peut nous imposer le sort temporel de la papauté nous fait regretter que la question romaine ne soit pas toujours abordée en France avec de prudens ménagemens par les hommes auxquels leur âge et leur position commandent la gravité. Nous avons éprouvé ce regret en feuilletant une compilation publiée de nouveau par M. Dupin sous le titre de *Libertés de l'église gallicane,* manuel de droit ecclésiastique français. Cet entassement singulier de pièces hétérogènes échappe, comme tous les écrits du même auteur, à la critique littéraire. Comment se fait-il qu'un orateur qui a conservé tant de verve (il nous l'a montré récemment) dans son active vieillesse soit un écrivain si nu, si nul et si plat? Mais surtout comment ce vétéran politique a-t-il si peu le sentiment de l'opportunité que d'autres appelleraient le bon goût? Auriez-vous deviné sans M. Dupin que les libertés qui sont aujourd'hui le plus en péril et en souffrance parmi nous sont les libertés de l'église gallicane? « On a tant abusé de ces libertés, écrivait à M. Dupin l'évêque d'Hermopolis en 1824, pour tourmenter, persécuter et détruire, qu'il n'est pas étonnant que quelques esprits en soient effarouchés. » M. Dupin a imprimé dans son pêle-mêle de pièces cette lettre de M. Frayssinous, et il n'a pas pris garde que nous sommes justement à une époque où les libertés de l'église gallicane peuvent aisément devenir un instrument de persécution et d'oppression, et où, pour des millions de catholiques, le pouvoir spirituel et temporel du pape peut devenir la garantie de la liberté de conscience.

« Tout le monde vous doit de la reconnaissance, écrivait aussi en 1824 M. le comte Daru à M. Dupin, car, en protégeant les intérêts de vos cliens,

vous défendez toujours quelques-uns de nos droits. » Malgré les dissentimens qui nous séparent de l'illustre procureur-général, nous reconnaissons volontiers que c'est un honneur pour lui d'avoir mérité un tel éloge, et nous nous approprierons la pensée de M. Daru en exprimant le regret que, grâce à la fortune politique de sa carrière, M. Dupin ait cessé d'avoir des cliens. Que ne pouvons-nous être ses cliens nous-mêmes! S'il avait à nous disculper d'involontaires et innocentes erreurs, nous lui donnerions du moins des droits sérieux à défendre. L'autre jour, en essayant d'élucider la question des rapports de la presse avec le corps législatif, en examinant s'il ne serait pas avantageux à la vie politique du pays d'associer les discussions de la presse aux débats de notre assemblée représentative, en cherchant à tâtons les franchises que pouvait nous laisser à cet égard la légalité de 1852, nous sommes tombés imprudemment sous l'épaisse férule d'un organe du principe d'autorité dûment pénétré de la grave et imposante fonction qu'il remplit. Dans notre timide recherche, nous avions, en passant, cru indiquer l'objet d'une discussion du sénat qui était demeurée énigmatique pour le public. Le *Moniteur* n'avait pas fait connaître l'objet de cette discussion; le journal officiel s'était contenté d'annoncer qu'il s'agissait d'une proposition tendant à modifier l'article 38 du règlement du sénat, sans publier le texte de la proposition ni les dispositions de l'article 38. Notre embarras n'était pas moindre que notre curiosité, car enfin, comme nous le confessions ingénument, tout le monde ne porte pas dans sa poche le règlement du sénat. Avisant un recueil officiel et tombant sur l'article 38 du décret qui règle l'organisation du sénat, trouvant dans cet article, qui pourvoit à la nomination des employés, et dans un grand nombre d'autres articles du même document des dispositions semblables à celles qui forment la matière ordinaire des règlemens d'assemblée, nous crûmes témérairement avoir découvert le précieux secret. Un journal trop accoutumé à l'adulation pour avoir conservé l'habitude de la politesse nous apprend que nous avons confondu le décret organique avec le règlement intérieur. Eh bien! soit; mais notre ignorance était-elle si surprenante? Nous avons mal vu; mais qui avait oublié d'allumer la lanterne? Pourquoi ce journal, qui a le droit de savoir et de dire ce qui se passe au sénat, a-t-il tant tardé à nous apprendre que « cette assemblée avait consacré plusieurs séances à une discussion sérieuse sur un intérêt des plus graves, sur ce droit de pétition si respectable, et dont nous n'usons peut-être pas assez? » Hélas! sans notre utile erreur, *felix culpa,* nous serions encore à attendre cette bonne nouvelle et la patriotique exhortation qui l'accompagne!

A la suite du progrès que le droit de pétition, comme nous venons de l'apprendre, vient d'accomplir au sénat, mentionnons une pétition de M. Louis Couture, dont les intentions politiques ne sauraient être suspectes, qui demande la publicité pour les séances du sénat où sont discutées les pétitions des citoyens : M. Couture n'a pas de peine à démontrer que cette publicité serait la plus réelle garantie du droit de pétition. Con-

statons également le chemin que commence à faire la question soulevée ici, il y a quinze jours, touchant le droit de discussion par la presse des opinions émises par les députés dans les délibérations du corps législatif. Un honorable député, M. Émile Ollivier, a écrit à ce propos une lettre à un journal, et interprète la loi comme nous l'avons fait nous-mêmes. Que d'autres jurisconsultes de nos assemblées suivent cet utile exemple, et leurs explications, nous n'en doutons pas, viendront à bout de la timidité immodérée de la presse. Comptons encore et surtout, parmi les rares bonnes fortunes qui échoient au libéralisme français, la publication du quatrième volume de l'*Histoire du Gouvernement parlementaire* de M. Duvergier de Hauranne. Dans ce beau livre, qui révèle aux générations actuelles les glorieux efforts qu'ont faits leurs devancières pour fonder en France la liberté politique, M. Duvergier de Hauranne, avec cette foi persévérante qui anime et vivifie son remarquable talent, recueille un trésor d'expérience que, plus heureux que nos pères, nous saurons dans un meilleur temps mettre à profit.

La question suisse est bien effacée par les nouvelles proportions que les événemens sont en train de prendre en Italie. Elle ne se réduit plus guère, pour la Suisse, qu'à savoir s'il y aura ou s'il n'y aura pas de conférence, ou, pour mieux dire, si la Suisse sera relevée par les puissances signataires du traité de Vienne des devoirs que lui assignait la neutralisation des districts savoisiens. Une brochure, qui a pris pour titre *la Conférence* et qui résume avec précision la thèse soutenue par la Suisse dans ce débat diplomatique, ramène à peu près la question à ces termes. C'est ainsi que nous avions compris nous-mêmes l'attitude prise par la confédération helvétique, et il nous avait paru d'une bonne politique d'entrer avec modération dans les raisons sérieuses présentées par nos voisins. La Suisse, ayant reçu de l'Europe la sanction de sa neutralité, se considère comme investie d'un mandat européen pour le maintien des conditions attachées à cette neutralité. Elle croit que la neutralisation des provinces savoisiennes faisait partie de ce mandat, et elle n'a pas pensé pouvoir y renoncer sans recourir à ses mandans, c'est-à-dire aux signataires du traité de Vienne, et sans avoir obtenu soit une nouvelle interprétation, soit l'abrogation de la partie de ses obligations qui était relative à la Savoie. Cette affaire sera-t-elle terminée par une conférence? Le gouvernement français n'aurait pas d'objection, croyons-nous, à ce procédé. La difficulté vient plutôt de l'Autriche, qui s'opposerait à l'admission du Piémont dans la conférence. En attendant, les Suisses s'aperçoivent qu'ils ne peuvent compter sur l'appui chaleureux d'aucune grande puissance. M. Dapples, leur envoyé en Prusse, quitte Berlin et n'emporte aucun encouragement; il se rend à Pétersbourg, où il n'en rencontrera pas davantage. Le langage de lord John Russell au parlement a aussi refroidi les Suisses. Les esprits se modèrent dans la confédération; on dit même que M. Frey-Hérosé, que le parti extrême voulait pousser à publier une nouvelle proclamation, s'y est refusé.

Que faites-vous, ma sœur? demandait, il y a longtemps, à l'Allemagne un

des écrivains français qui nous ont initiés avec la plus pénétrante sympathie au génie germanique. — Je me dispute avec moi-même, pourrait répondre aujourd'hui l'Allemagne, si pareille question lui était adressée. Le moment est-il bien choisi? C'est à elle d'en juger. Nous ne pensons pas, malgré ce qui a été dit récemment, que le gouvernement français ait songé à intervenir dans ces débats. On a fait grand bruit de la discussion à laquelle les affaires du Slesvig ont donné lieu dans la seconde chambre prussienne. Le débat relatif au Slesvig a pourtant accusé moins violemment que la discussion sur la Hesse l'antagonisme de la Prusse contre la diète. Par l'amendement de M. de Blanckenbourg, qui a réclamé « le concert des alliés allemands pour les efforts que M. de Carlowitz demandait au gouvernement de faire en faveur du Slesvig, » la diète et les états allemands, qu'on avait honnis et bafoués peu de jours auparavant, ont été tout d'un coup replacés à leur rang d'alliés de la Prusse. On a généralement senti à Berlin que le Slesvig n'était pas un bon terrain pour attaquer les états secondaires et l'Autriche, car au gré des Allemands la Prusse n'a brillé ni en 1849 dans la guerre du Slesvig-Holstein, ni plus tard dans la négociation de la paix avec le Danemark. Ce sentiment a percé dans le discours publié, quoiqu'il n'ait pu être prononcé, d'un personnage qui était en 1849 même ministre des affaires étrangères, M. d'Arnim. Les récriminations de confédérés à confédérés avaient tout l'air de s'apaiser lorsqu'un ministre hanovrien, M. de Borries, a fourni au parti de Gotha des armes pour reconquérir une portion du terrain que lui avaient fait perdre en Allemagne les discussions de la chambre prussienne. En combattant l'hégémonie prussienne, pour laquelle l'association dite nationale fait une propagande fort active, surtout dans le Hanovre, ce ministre a dit en pleine chambre que les états secondaires et les petits états, plutôt que de se soumettre à une telle hégémonie, se ligueraient, et « pourraient même se voir forcés à chercher des alliances étrangères. » On sait l'émoi produit par cette déclaration; elle a choqué en Allemagne beaucoup de libéraux qui ne sont nullement sympathiques aux tendances prussiennes. C'est ainsi que dans une protestation dirigée contre les paroles de M. de Borries et signée à Heidelberg le 6 mai par les chefs du parti de Gotha et de l'association nationale, on trouve le nom de H. de Gagern, l'ancien président du parlement de Francfort, et des ministres de l'empire allemand en 1848 et 1849. Or M. de Gagern, dans une lettre publiée il y a peu de mois, s'était énergiquement prononcé contre l'hégémonie prussienne, la Prusse ayant, suivant lui, trahi la confiance de la nation, en la retenant dans une stérile neutralité pendant les guerres d'Orient et d'Italie, au lieu de se placer du côté de l'Autriche. Ce qu'il y a d'ailleurs de plus important dans cette protestation de Heidelberg, c'est que les coryphées du parti de Gotha, qui s'étaient soigneusement tenus jusqu'ici à l'écart de l'association nationale, viennent pour la première fois de se joindre aux chefs de cette association. Celle-ci, ainsi que le parti de Gotha, a saisi avec empressement les paroles prononcées par M. de Borries pour exhaler son

indignation et s'entourer d'une auréole populaire et patriotique. Du reste, M. de Borries a expliqué sa pensée. Il a dit qu'il n'avait voulu présenter une alliance avec l'étranger que comme une extrémité à laquelle on ne pourrait avoir recours que si la politique de l'association nationale allumait, comme elle y tend suivant lui, une guerre civile en Allemagne. Malgré les protestations de ce ministre inconsidéré, le vacarme qu'il a causé durera longtemps encore au sein de la confédération.

Nous nous ferions un scrupule, dans les circonstances actuelles, de servir d'écho aux accusations envenimées auxquelles peut donner lieu le gouvernement autrichien. Nous préférerions au contraire encourager par des éloges les tentatives faibles encore, mais marquées pourtant, de ce gouvernement pour améliorer son administration et le sort politique des diverses nationalités de l'empire qui ont eu si longtemps à se plaindre de la violation de leurs droits. La nomination du général Benedek au gouvernement de la Hongrie et la lettre où l'empereur annonçait presque un retour aux anciennes institutions hongroises ont dû tant coûter à l'orgueil de François-Joseph, qu'il faut lui tenir compte, dans une certaine mesure, de l'effort qu'il a fait sur lui-même pour entrer dans cette voie de concessions. L'empereur François-Joseph a également témoigné par divers actes, par sa patente aux protestans de Hongrie, par l'extension des droits civils qu'il a accordés aux israélites, par les garanties religieuses données aux protestans de l'armée autrichienne, qu'il voulait revenir sur la politique intolérante du concordat et se montrer plus respectueux envers la liberté de conscience. Ces efforts méritent d'autant plus d'être soutenus par l'approbation des esprits éclairés en Europe, qu'ils exposent l'empereur d'Autriche à une opposition inattendue, celle du clergé catholique, pour lequel il a fait tant de sacrifices. Le clergé catholique ne peut supporter que la puissance qu'il tient du concordat, et qui sur bien des points égale son autorité à celle de l'empereur, soit affaiblie ou menacée. Malgré ses énormes richesses, il n'a pas voulu contribuer au dernier emprunt, qui était comme un héroïque effort du gouvernement autrichien pour relever ses finances. Malheureusement, dans sa résistance aux tendances libérales du gouvernement en matière religieuse, il a recours à des moyens plus odieux. Le clergé autrichien ne craint pas de s'adresser aux préjugés les plus bas et aux instincts les plus vils du fanatisme populaire, il prêche contre les Juifs une sorte de croisade renouvelée des plus mauvais jours du moyen âge. Des mandemens contre les israélites ont été lancés par un grand nombre de prélats autrichiens. On cite surtout un mandement de l'archevêque de Lemberg, primat de Galicie, qui prescrit à son clergé de préserver les fidèles de tout contact avec les israélites, qui veut que les rapports cessent entre les uns et les autres, qu'un catholique n'habite pas une maison occupée par un Juif, ne prenne pas de service chez le Juif, ou ne lui engage pas son travail. Ces excitations barbares n'ont pas tardé à produire leurs fruits : à Trebitch, en Galicie, la populace s'est ameutée contre les Juifs et a démoli leurs maisons. Dans les faubourgs de

Vienne, de nombreux ouvriers catholiques désertent les ateliers des israélites. Partout les chaires tonnent contre la race proscrite. Nous ne voulons pas croire que le gouvernement autrichien seconde ce débordement de fanatisme, lequel, à notre époque, déshonorerait le gouvernement et le peuple qui ne sauraient pas le contenir et le réprimer. On ne pourrait donc qu'accuser la faiblesse du gouvernement autrichien, si ces menées intolérantes, qui aboutissent à d'odieux excès, venaient à se prolonger. Que ce gouvernement y prenne garde : il n'y a pas de signe plus certain de la décomposition du pouvoir et pas d'état plus révolutionnaire que la résistance non refrénée de l'intolérance religieuse aux intentions réformatrices d'un souverain. La France en sait quelque chose : elle a vu où la monarchie a été conduite par l'opposition stupide et factieuse que rencontraient avant 1789, dans le clergé et dans la noblesse, les idées généreuses de Louis XVI et des plus intelligens de ses ministres.

En Angleterre, les préoccupations de la politique étrangère se calment un moment, et les questions intérieures viennent de prendre un intérêt qu'elles n'avaient point présenté au commencement de la session. Comme on le savait d'avance, il n'y a pas eu de vote sur la seconde lecture du bill de réforme. L'opposition, habilement conduite par M. Disraeli, avait annoncé qu'elle ne refuserait pas la seconde lecture; mais elle s'est arrangée de façon à prolonger le débat jusqu'à l'épuisement. Grâce à cette tactique, les vices de la mesure de lord John Russell ont été minutieusement fouillés et dénoncés avec vivacité par la plupart des orateurs libéraux. Un des discours les plus remarquables qui aient été prononcés à la fin du débat a été celui de M. Gregory, revenu récemment des États-Unis, et qui a opposé au bill tous les argumens que fournit contre l'abus du suffrage universel l'expérience de la démocratie américaine. Le discours de cet orateur libéral devrait être imprimé à la suite de l'immortel ouvrage de Tocqueville sur la démocratie en Amérique, car M. Gregory s'est en quelque sorte étudié à montrer dans les faits actuels la justesse prophétique des jugemens portés par le grand publiciste français sur les conséquences inévitables du gouvernement démocratique. Ce débat sur la réforme, les dissensions qu'il a laissé voir au sein du parti ministériel, celles qu'il a permis de pressentir au sein même du cabinet, n'ont pas peu contribué à la réaction qui s'est produite contre la politique financière de M. Gladstone, et s'est manifestée à la troisième lecture du bill qui abolit le droit d'excise sur le papier. Ce bill n'a passé qu'à la majorité de 10 voix : il a donné lieu à un des débats les plus brillans de la session; M. Disraeli y a pris corps à corps son illustre rival avec un à-propos d'argumens et une verve d'invectives qui ont excité les applaudissemens frénétiques de ses amis, et ont obtenu sur les bancs ministériels déconcertés le succès du silence. Plusieurs membres très importans du parti whig, sir John Ramsden, le colonel Coke, M. Adeane, lord Harry Vane, les deux MM. Ellice, ont dans cette circonstance voté contre le cabinet. Jusqu'à présent, les conservateurs n'avaient jamais eu parmi les

libéraux que l'appui accidentel des radicaux, ou de ces membres excentriques et indisciplinés que nos voisins appellent des *bachi-bozouks*. C'est la première fois qu'une section aristocratique de whigs vote avec eux. Il est probable que, sanctionné par une si faible majorité de la chambre des communes, le bill sera rejeté par la chambre des lords. C'est un échec pour la politique confiante de M. Gladstone, c'est un premier ébranlement donné au cabinet actuel. Comment ce cabinet se soutiendra-t-il, si, comme on l'assure, — et comme le donne à craindre la présence, aux bords du Pruth, d'un gros corps d'armée russe, lequel évidemment attend là quelque chose, — la question d'Orient est sur le point de s'ouvrir? E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

La saison du Théâtre-Italien s'est terminée avec plus d'éclat qu'elle n'avait commencé. L'arrivée de M. Tamberlick, qui a chanté successivement dans *Otello, il Trovatore, Rigoletto, Poliuto,* et même une fois dans *Don Giovanni*, a ravivé la curiosité du public, qui ne manque jamais à aucun des plaisirs délicats qu'on lui prépare. Le Théâtre-Italien surtout, contre lequel nous élevons souvent une voix amie, comme on gronde volontiers les gens qu'on aime, est certain d'attirer la foule, et la foule d'élite, toutes les fois qu'il donnera un vieux chef-d'œuvre passablement interprété. Nulle part à Paris on ne chante mieux qu'à la salle Ventadour, et rien ne saurait tenir lieu d'une voix humaine bien exercée exprimant un sentiment de l'âme dans une belle phrase mélodique. Jusqu'à ce que M. Richard Wagner et les barbares qu'il traîne à sa suite aient changé tout cela, comme dit Sganarelle, l'opéra italien, avec les qualités et les défauts qui lui sont propres, sera recherché et goûté en Europe et dans le monde entier par la grande majorité du public intelligent. Voyez plutôt ce qui se passe en Allemagne. Une troupe de chanteurs italiens qui n'était pas composée d'artistes de premier ordre a charmé pendant tout l'hiver les *dilettanti* de Berlin, de cette ville protestante et dédaigneuse, toute confite dans l'admiration de Bach, de Graun et de Mendelssohn! A Vienne, malgré les événemens qui se sont passés en Italie, la musique et l'art de Cimarosa et de Rossini ne tarderont pas à y être réinstallés, le public ne voulant pas s'accoutumer aux douceurs du *Tannhauser* et du *Lohengrin*. C'est ce que l'Allemagne peut faire de mieux dans la crise où se trouve la musique dramatique de ce grand et poétique pays que de revenir à l'opéra italien, qui a fait l'éducation de Gluck, d'Haydn, de Mozart, de Weber même, et de tous les compositeurs dramatiques qui sont parvenus à bien écrire pour la voix humaine. L'Allemagne ne perdra pas dans ce contact avec l'art italien le génie grandiose et lyrique qui lui a fait créer des merveilles dans la musique instrumentale. Tant que l'on chantera dans ce monde, il faudra suivre les erremens d'une nation heureusement douée, qui a créé pour ainsi dire la musique vocale.

Parmi les représentations intéressantes du Théâtre-Italien pendant la saison qui vient de finir, nous devons mentionner celle du *Matrimonio Segreto* de Cimarosa, qui ne vieillit pas, quoi qu'on fasse, et celle de *Don Giovanni*,

qui a été pourtant représenté sous les plus tristes auspices, avec des chanteurs qui, excepté Mme Alboni et Mme Penco, n'avaient que de la bonne volonté pour interpréter, le mot est ici à sa place, la langue divine de Mozart. Je ne parle ni du *Trovatore*, ni de *Rigoletto*, qui ont toujours le privilége d'attirer beaucoup de monde, ce qui ne me réconcilie pas avec les œuvres de M. Verdi, dont je n'ai jamais méconnu cependant la flamme et les qualités distinctives. Après *la Sonnambula* de Bellini, qui a servi aux débuts d'une jeune et intéressante cantatrice française, Mlle Battu, après la *Semiramide* et l'*Otello* de Rossini, ce sont les quatre représentations du *Poliuto* de Donizetti qui ont le plus vivement excité l'intérêt des amateurs. Dans cet ouvrage médiocre au fond et faiblement écrit, il y a deux ou trois morceaux d'élite où M. Tamberlick est véritablement admirable. Cette année surtout, il s'est élevé plus haut que les années précédentes par l'élan, l'exaltation religieuse et la tenue sévère qu'il a prêtés au beau caractère de Poliuto, dont l'artiste a su faire l'une de ses meilleures conquêtes. Aucun chanteur de la génération actuelle ne dit le récitatif sérieux comme M. Tamberlick. On peut affirmer que dans cette partie très importante de l'art, M. Tamberlick est bien supérieur à Rubini. Il me rappelle directement Garcia, qui, dans *Otello*, dans *il Barbiere di Siviglia* et dans *Don Giovanni*, n'a jamais eu son égal pour la vigueur du style et l'intrépidité de la vocalisation. Une autre qualité précieuse du talent de M. Tamberlick, c'est la netteté de son articulation: dans sa bouche, la belle langue italienne a toute sa saveur; on entend chaque syllabe appuyée fortement sur l'accent qui lui est propre. Pour les connaisseurs, c'est là un plaisir délicat qui a tout son prix et qui s'ajoute au plaisir que procure la musique dramatique. Excepté M. Badiali, qui est aussi un artiste véritable, nourri des bons modèles, personne au Théâtre-Italien de Paris ne prononce convenablement la langue du pays *dove'l si suona*. Mme Penco, qui est une cantatrice de talent et qui a fait de véritables progrès depuis qu'elle est à Paris, n'y a pas appris malheureusement à corriger sa prononciation, qui est vicieuse, empâtée d'euphémismes équivoques. Mme Borghi-Mamo, après une infidélité de trois ans, qu'elle a passés à l'Opéra, est revenue cet hiver au Théâtre-Italien, qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Sa voix, d'un timbre délicat et distingué, a un peu souffert à déclamer dans une langue étrangère un répertoire qui exige plus de force que de goût, plus d'élans dramatiques que de véritable art de chanter. L'Alboni elle-même n'a pu s'expatrier à l'Opéra sans perdre quelque chose de son plumage d'or. Mme Borghi-Mamo n'en reste pas moins l'une des meilleures cantatrices italiennes de ce temps-ci. Le ténor Giuglini, qui a fait une courte apparition au Théâtre-Italien, où il a chanté douze fois, n'y a pas produit tout l'effet qu'en attendait l'administration. M. Giuglini possède cependant une très jolie voix de ténor, qui manque sans doute de flexibilité, mais dont les notes supérieures ont un charme incontestable. Si cet artiste eût fait un plus long séjour à Paris, il aurait pu acquérir beaucoup de qualités qui lui manquent et compléter une éducation fort imparfaite, qu'il n'achèvera pas sous l'influence du public de Londres. En général, on a le droit de reprocher à la direction de M. Calzado de n'avoir jamais sous la main une troupe complète, composée d'artistes bien assortis, avec lesquels on puisse entreprendre des études sérieuses et monter dignement les chefs-d'œuvre du ré-

pertoire. Ce ne sont que des allées et des venues, des virtuoses qui passent rapidement devant le public sans qu'il y puisse prendre goût et s'intéresser au développement de leurs talens. On sent que le Théâtre-Italien n'est pas dirigé, qu'il y manque un homme avisé qui ait au moins l'intelligence de ses intérêts et sache au besoin suivre un bon conseil. On se demande encore ce qui a pu engager M. Calzado à faire paraître au Théâtre-Italien ce pauvre M. Roger, et à perdre un mois d'études et de fatigues à monter *il Crociato in Egitto* malgré la volonté expresse du maître.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, les choses tendent à se simplifier beaucoup. On semble n'avoir plus besoin de voix pour chanter un répertoire où la musique va chaque jour perdant de son influence. M. Faure est parti pour Londres, Mme Faure doit le suivre, M. Jourdan est à Bruxelles, et si la direction pouvait tout à fait se passer de compositeurs, je crois qu'elle inventerait un mot spirituel qui prouverait que rien n'est plus inutile que la musique pour amuser pendant trois heures un public de voyageurs ahuris qu'amènent chaque jour les chemins de fer. Cependant ce théâtre économe de frais inutiles a donné, le 23 avril, la première représentation d'un opéra en trois actes qui s'intitule *le Château-Trompette*. La scène se passe dans la bonne ville de Bordeaux, au temps où ce drôle de maréchal de Richelieu, que Voltaire a eu bien de la peine à faire passer pour le vainqueur de Mahon, était gouverneur de la Guyenne. La vraisemblance n'est pas la qualité la plus saillante du libretto de MM. Cormon et Michel Carré; mais le tout s'écoute pourtant sans trop d'impatience, grâce à quelques personnages secondaires assez comiques.

La musique de cet opéra en trois actes est l'œuvre de M. Gevaërt, un Belge natif de Gand, où il a commencé ses études musicales, et qui s'est déjà fait connaître par trois ou quatre ouvrages, tels que *le Billet de Marguerite, les Lavandières de Santarem* et *Quentin Durward,* qui ont obtenu un succès d'estime. M. Gevaërt, dont le talent est incontestable, n'a pu prouver jusqu'ici qu'il eût des idées, du sentiment, quelque chose enfin qui ne s'achète pas au marché et qui ne s'apprend pas dans les écoles. Il écrit convenablement, mais son instrumentation et ses mélodies, quand il en trouve, ressemblent à tout ce qui se fait autour de lui. Entendez *le Roman d'Elvire* et dix opéras semblables écrits par qui vous voudrez qui ne soit pas M. Auber, ni M. Halévy ou M. Reber, et il est impossible au public de distinguer l'imperceptible nuance de facture qui révèle la main d'un musicien plutôt que celle d'un autre. Tous les ouvrages qu'on nous donne depuis une quinzaine d'années semblent sortir de la même officine. C'est de la musique grise, pâle, contournée, de petites phrases rapportées et laborieusement soudées ensemble avec plus de talent que d'inspiration. Le talent! mais il court les rues! C'est un compositeur qu'il nous faut, un compositeur qui ait quelque chose à dire et qui dirige la situation. Tous ces pauvres moutons de Panurge qui tournent autour des théâtres lyriques demandent un berger qu'ils puissent suivre et imiter.

Le berger de ce troupeau ne sera pas encore M. Gevaërt, quoique nous nous plaisions à reconnaître tout d'abord que le nouvel ouvrage qu'il vient de produire à l'Opéra-Comique marque un progrès dans sa manière d'écrire, qui tend à se simplifier, à se clarifier. Je ne dirai rien de l'ouverture du

Château-Trompette, mais je ne demande pas mieux que de signaler, au premier acte, les très jolis couplets que chante Mme Cabel, qui est revenue à ses premières amours, je veux dire à un de ces rôles de gentille grisette, les seuls qu'elle ait pu jouer depuis qu'elle est au théâtre. Ces couplets, agréablement encadrés dans un petit chœur de femmes qui en répercute le refrain : *Ah! monsieur de Richelieu!* sont charmans. J'en aime surtout les éclats de rire que Lise fait jaillir sur une gamme diatonique qui monte jusqu'à l'*ut* supérieur, je pense. La stretta du duo pour soprano et ténor, entre Lise et le valet de chambre du maréchal, ne manque pas de vivacité, pas plus que le trio qui vient immédiatement après. Nous pouvons encore citer un agréable nocturne entre Lise et son amant Olivier, et le chœur d'hommes et de femmes éclatant de rire (car on rit beaucoup dans la pièce) qui précède la terminaison du premier acte. A l'acte suivant, je puis signaler aux connaisseurs, mais aux connaisseurs seulement, un petit bijou de quatuor qui ne dure que quelques secondes, pendant que le maréchal de Richelieu invite la jolie Bordelaise à prendre place à la table somptueuse qu'il a fait préparer pour un souper mignon. Ah! si M. Gevaërt nous faisait souvent des morceaux semblables, moins fugitifs et plus développés, il serait bien vite le berger que nous cherchons. Au troisième acte, il y a encore un duo qui a son prix de gaieté et de franc comique. A tout prendre, l'opéra du *Château-Trompette* n'est pas tout à fait un mécompte.

Mais une bonne trouvaille que vient de faire le théâtre de l'Opéra-Comique, c'est un charmant petit opéra posthume de Donizetti, *Rita, ou le Mari battu par sa femme.* On ne saurait mettre en doute l'authenticité de cette agréable partition à trois personnages, dont chaque morceau révèle la main facile et élégante de l'auteur de *Don Pasquale* et de *l'Elisire d'amore.* Pauvre Donizetti! il a improvisé ce petit ouvrage dans les derniers instans lucides qui ont précédé la chute de son beau génie! Quelques jours après, la nuit obscurcissait pour toujours cette imagination riante qui a créé *Lucie, la Favorite, Dom Sébastien,* qu'on devrait bien reprendre à l'Opéra, et tant d'autres chefs-d'œuvre inconnus à Paris. C'est un vrai bijou que ce petit opéra en un acte, dont le canevas amusant est de M. Gustave Vaëz, et où Mme Faure-Lefebvre est piquante. Ah! messieurs les compositeurs forts en thème, qui fabriquez si savamment des opéras ennuyeux pour tout le monde, allez entendre *Rita*, et vous verrez comment on fait de la musique facile, chantante, appropriée à la situation et aux personnages, quand le ciel a doué quelqu'un de son influence secrète, et qu'il l'a destiné à faire de l'art et non pas du contre-point!

Le Théâtre-Lyrique, pour avoir changé de direction, n'a pas heureusement changé de système, et c'est toujours là-bas, au boulevard du Temple, qu'il faut aller pour entendre un peu de bonne musique dans un théâtre de Paris. Cette fois-ci, on s'est attaqué à une œuvre bien autrement difficile à restaurer que *les Noces de Figaro, Oberon,* ou bien *Orphée. Fidelio* de Beethoven, le seul opéra qui soit sorti des mains de ce grand et magnifique génie, n'a pas les grâces faciles des ouvrages de Mozart ni des chefs-d'œuvre de Gluck. C'est une œuvre complexe qui renferme de grandes beautés, mais dont la contexture mélodique n'est pas d'un accès facile. Il faut de grandes et puissantes voix pour chanter les principaux rôles de *Fidelio,* qui, même

en Allemagne, n'a jamais eu un succès franchement populaire équivalant à celui de *la Flûte enchantée* de Mozart ou du *Freyschütz* de Weber. Les circonstances qui ont donné lieu à la naissance de *Fidelio,* que le maître a retouché jusqu'à trois fois, méritent d'être rapportées.

C'est le 20 novembre 1805 que la première représentation de *Fidelio* a eu lieu sur un théâtre de Vienne. Beethoven avait alors trente-cinq ans, et il avait déjà produit assez d'œuvres puissantes, ne fût-ce que la *symphonie héroïque,* pour exciter l'admiration des connaisseurs. Beethoven fut engagé à composer un opéra par un certain M. Braun, directeur du théâtre privilégié *An der Wien,* à qui l'oratorio *Christ au mont des Oliviers* avait inspiré la confiance que le grand maître pourrait également réussir dans une composition dramatique. On lui fit proposer le sujet de *l'Amour conjugal,* qui était emprunté à un opéra français de Gaveaux, paroles de Bouilly, donné au théâtre Feydeau en 1799. Le compositeur italien Paer avait également traité ce même sujet sous le titre de *Leonora.* Ce fut le poète dramatique Joseph Sonnleithner qui arrangea le *libretto* allemand soumis à Beethoven. Il le trouva de son goût et se mit bravement à l'ouvrage. Dans l'intervalle, un grand événement s'était accompli : l'armée française avait passé le Danube elle pénétrait dans la ville de Vienne le jour même de la première représentation de *Fidelio.* Le parterre était rempli d'officiers français qui n'étaient certainement pas préparés par leur éducation à goûter une pareille musique. Aussi *Fidelio* n'eut-il d'abord que trois représentations. On le reprit le 27 mars 1806, réduit en deux actes avec le titre de *Leonora.* Beethoven ajouta à la partition primitive un nouvel air avec chœurs pour Pizarre, et supprima le duo entre Marceline et Léonore, avec accompagnement de violon solo, ainsi qu'un trio comique entre Marceline, Rocco et Jacquino. L'opéra fut donné jusqu'au 10 avril de la même année, et puis retomba dans l'oubli jusqu'en 1814. En effet, dans le mois de mai 1814, *Fidelio* fut repris et représenté plusieurs fois, d'abord au bénéfice de deux artistes attachés au théâtre de la cour, puis au bénéfice de Beethoven lui-même, qui conduisit en personne l'exécution. Le maître retoucha encore la partition. Il écrivit un nouvel air de ténor pour Florestan, l'une des deux ouvertures en *mi majeur* et deux autres morceaux : un air pour Rocco et le grand air de Léonore, avec accompagnement de trois cors obligés. Cette reprise de *Fidelio* paraît avoir été très brillante, grâce surtout aux artistes remarquables qui étaient chargés des premiers rôles. C'est Mme Milder, l'une des meilleures cantatrices dramatiques de l'Allemagne, qui a créé dans l'origine, en 1805, le rôle de Fidelio, qu'elle a chanté également en 1814. Celui de Pizarre fut rempli par Fogel, et la partie de Rocco fut chantée par Weinmüller, comédien et chanteur accomplis, à ce que dit le biographe de Beethoven à qui nous empruntons ces renseignemens. Ce fut un Italien nommé Radichi qui chanta avec beaucoup de goût le rôle difficile de Florestan. Huit ans après, en 1822, *Fidelio* reparut pour la troisième fois, et cette reprise donna lieu à une scène douloureuse qui mérite d'être racontée.

Le nouveau directeur du théâtre de Josephstadt, Charles-Frédéric Hensler, auteur d'une foule de pièces très populaires en Allemagne, était depuis longtemps en relations avec Beethoven. Hensler conçut le projet d'inaugurer sa direction par une représentation extraordinaire pour l'anniversaire de

la naissance de l'empereur d'Autriche François II. Hensler choisit pour cette solennité *les Ruines d'Athènes,* dont on revit le texte, qui était de Kotzebue. Beethoven fut également prié d'ajouter quelque chose de nouveau à cette cantate symbolique, qu'il avait composée en 1812 pour une fête semblable, qui avait été donnée au théâtre de Pesth. Beethoven composa pour cette circonstance l'ouverture des *Ruines d'Athènes,* qu'on exécute à la Société des concerts. Le jour de la représentation, Beethoven était assis au piano, ayant à ses côtés le chef d'orchestre Glaeser, qui était chargé de transmettre les mouvemens du compositeur. Malheureusement les mouvemens indiqués par Beethoven n'étaient ni assez précis, ni assez facilement intelligibles pour des artistes qui étaient sur la scène, et l'exécution de l'œuvre se ressentit beaucoup de ce manque d'équilibre dans les commandemens du chef. Le public néanmoins ne fut pas trop mécontent, et fit à Beethoven un accueil enthousiaste. Il dut paraître sur la scène accompagné du directeur.

Le succès de cette soirée donna l'idée à la direction de reprendre *Fidelio* pour le bénéfice de Mme Schroeder-Devrient, une grande cantatrice dramatique qui, après la Milder, est celle qui a le mieux réussi dans le rôle difficile de Léonore. Beethoven, ne sachant s'il devait encore se hasarder à présider lui-même à l'exécution de son opéra, consulta quelques amis, qui tous furent d'un avis contraire. Beethoven cependant ne se laissa pas persuader, et le jour de la répétition générale on le vit apparaître à la tête de l'orchestre. Après l'exécution de l'ouverture en *mi majeur,* qui fut très bien rendue, on s'aperçut, dès le premier duo entre Marceline et Jacquino, que Beethoven n'avait pas conscience de ce qui se passait sur la scène, et que ses mouvemens n'étaient pas en harmonie avec ceux que suivaient les chanteurs. Il fallut recommencer, et le même désaccord se fit sentir de nouveau. Chacun fut convaincu alors que l'exécution ne pouvait pas marcher ainsi sous la direction de Beethoven; mais comment faire comprendre au grand maître la cause de ce désordre? Personne n'osait lui dire la vérité, tout le monde gardait autour de lui un silence respectueux. Beethoven, sur son siége de chef d'orchestre, ressemblait à un lion acculé, interrogeant d'un regard anxieux le visage des exécutans, qu'il voyait immobiles et consternés. Il fit signe à M. Schindler, son biographe, de s'approcher de lui, et M. Schindler écrivit avec un crayon sur un calepin que Beethoven portait toujours dans sa poche : « Je vous prie de ne pas continuer... A la maison, je vous dirai le reste. » Beethoven s'élança hors de l'orchestre et du théâtre, courut à sa demeure, qui était assez éloignée, et se jeta sur un canapé en se couvrant le visage de ses deux mains. L'infortuné et sublime génie avait acquis la conviction qu'il était complétement sourd!

Fidelio est resté dans le répertoire de presque tous les grands théâtres lyriques de l'Allemagne. On le donne assez souvent à Vienne, à Berlin, et dans d'autres villes importantes. *Fidelio* a été entendu en France pour la première fois en 1825 au théâtre de l'Odéon, je crois. En 1831, une troupe de chanteurs allemands, parmi lesquels se trouvaient le ténor Haitzinger et Mme Schroeder-Devrient, donna *Fidelio* au théâtre Favart. *Fidelio* fut chanté au Théâtre-Italien en 1852 par Mlle Cruvelli, qui se fit remarquer dans le rôle de Léonore, où sa belle voix était secondée par un instinct tout germanique.

Je ne crois pas avoir besoin de dire que la partition de *Fidelio* renferme

des beautés musicales de premier ordre, telles que le fameux chœur des prisonniers au second acte, l'air de Leonora, celui de Florestan, dont l'*andante* en *la bémol majeur* semble annoncer déjà l'accent mélodique de Schubert; le duo de la fosse entre Rocco et Leonora, duo d'une couleur sinistre et toute shakspearienne; les charmans couplets de Rocco au premier acte, dont certains détails d'accompagnement n'ont pas dû être inutiles à l'éducation de Weber, et le finale du second acte; mais il est tout aussi vrai de dire que cette musique sévère, d'une instrumentation si puissante et si variée de couleurs et de rhythmes, est péniblement écrite pour les voix, et qu'elle renferme des intonations impossibles à réaliser sans efforts. En général, presque tous les morceaux de *Fidelio* dépassent par leurs proportions symphoniques la situation où se trouvent les personnages. Le théâtre exige avant tout de l'action et de la variété, et le génie épique de Beethoven s'y trouvait trop à l'étroit. Aussi *Fidelio* n'a-t-il jamais complétement réussi hors de l'Allemagne, et la première condition pour exécuter cette œuvre, dont l'enfantement a été si laborieux, ce sont de belles voix, des chœurs bien nourris et un excellent orchestre.

Les arrangeurs de la pièce qui se joue au Théâtre-Lyrique, MM. Jules Barbier et Michel Carré, ont cru devoir changer le nom de quelques personnages et modifier le dénoûment. Au lieu d'un mélodrame sombre qui a bien la couleur de l'époque où il a été joué, et dont l'action se passe on ne sait trop dans quel pays, qui touche à l'Espagne peut-être, comme semblent l'indiquer les noms de Pizarre et de don Fernand, ces messieurs ont recouvert cette fable toute bourgeoise d'un faux vernis de couleur historique. Ils ont transporté Rocco, sa fille Marceline et Léonore à Milan, au temps de Jean Galéas, de Louis Sforza et de Charles VIII, roi de France, qu'ils font intervenir d'une manière ridicule. Ces changemens ne sont pas heureux, et il eût mieux valu se contenter de la pièce qui a inspiré Beethoven. L'exécution n'a pas été non plus ce qu'on pouvait désirer pour une œuvre aussi difficile. Mme Viardot, dont la rare intelligence est à la hauteur des plus grandes conceptions, n'a plus la voix assez jeune et assez puissante pour chanter la partie de Léonore. Elle a dit avec un grand style le récitatif qui précède l'air du second acte, mais dans tout le reste de l'ouvrage ses forces ont trahi son goût. Une cantatrice médiocre, Mlle Faivre, a rendu le rôle de Marceline insupportable, tandis que le ténor, M. Guardi, a chanté avec assez de sentiment l'air de Florestan. M. Battaille seul est à sa place dans le rôle de Rocco, qu'il joue avec esprit et chante avec ampleur. L'orchestre lui-même nous a paru un peu faible, soit dans l'exécution de l'ouverture, qui est loin d'être un chef-d'œuvre, soit dans les accompagnemens de cette partition trop robuste. Il n'y a que la marche très originale qui sert d'introduction au second acte qui ait été exécutée avec finesse. Quoi qu'il en soit de nos critiques, l'opéra de *Fidelio* est bon à entendre, et les amateurs de la grande musique ne peuvent se dispenser de faire un pèlerinage au Théâtre-Lyrique.

P. SCUDO.

V. DE MARS.

LES COMMENTAIRES

D'UN SOLDAT

IV.

LA GUERRE D'ITALIE.

I.

Entre la campagne de Crimée et la guerre dont je veux parler aujourd'hui, il y a toute la différence d'un hiver russe à un été italien. Autant l'action est lente et se traîne sur un sombre théâtre dans le drame qui se joue devant Sébastopol (1), autant, dans le drame qui commence à Magenta pour finir à Solferino, l'action est rapide et se promène à travers toutes les natures d'enchantement. En Crimée, le soldat a subi à la même place deux hivers, des maladies sans nombre et le feu d'une bataille démesurée, empourprant éternellement de ses clartés les mêmes horizons; en Italie, il a traversé pendant une saison éblouissante des villes que pavoisaient les peuples et des champs que pavoisait le printemps. Aussi cette guerre italienne m'apparaît-elle déjà comme une vision; plus je m'en éloignerai, plus elle prendra pour moi ces formes de rêve. Essayons donc de la peindre pendant qu'elle se balance encore dans la vive lumière des récens souvenirs, et que l'on peut respirer dans l'air le parfum, déjà bien adouci, des fleurs qu'elle secoue de sa robe ensanglantée avec une profusion si bizarre.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, du 1er et 15 février 1860.

Ma situation militaire au moment où commença la guerre d'Italie permit au maréchal Canrobert de me prendre encore une fois auprès de lui comme officier d'ordonnance. Je reçus l'ordre de mon départ dans les derniers jours d'avril. Je traversai rapidement la France, toute frémissante de cette émotion enthousiaste qu'elle s'étonne elle-même de toujours trouver en elle aussitôt qu'elle voit debout, et lui faisant signe, les guerres mêmes qu'elle n'a point appelées. Depuis Paris jusqu'à notre frontière des Alpes, je rencontrai sans cesse ces regards qui nous paient d'avance de toutes les blessures que nous pourrons recevoir, ces regards qui se réunissent tous pour en former un seul, que chaque soldat emporte dans son cœur, le regard de la patrie. Étrange chose! il n'y a point de générations qui ne vieillissent, il y a même des générations qui naissent vieilles; que d'âmes désespérées adressent continuellement à la jeunesse le mot de Brutus à la vertu! Où trouver, s'écrie-t-on sans cesse, l'être désigné par ce divin nom, qui signifie le dévouement, la chaleur, la foi avec sa grandeur et ses grâces, c'est-à-dire la prescience de l'avenir et toutes les saintes crédulités? où le trouver? Eh bien! il est auprès de nous, il nous enserre, et, pour me servir sans peur d'une expression surannée, c'est cet antique pays de France. Là brûle un feu sacré, dévorant bien souvent ceux qui le gardent, mais ne s'éteignant jamais, Dieu merci. Chacun de nous peut pleurer sa force brisée, ses illusions disparues, être ou se croire vieux tout à son aise. Heureusement notre mère est jeune, même d'une bouillante et prodigue jeunesse, qui, au service de ses désirs et de ses rêves, de ses pitiés et de ses colères, garde un trésor inépuisable de sang dont elle fait pleuvoir les gouttes brûlantes sur le monde entier.

J'arrivai en chemin de fer jusqu'aux Alpes. Tout un régiment d'infanterie avait pris place dans le convoi qui m'emportait. Envoyé en avant par le maréchal Canrobert, je reçus l'hospitalité dans un wagon d'une bande de jeunes officiers, tous impatiens de lire cette première page du roman de la guerre qui ressemble, par son ardent et mystérieux attrait, à la première page d'un autre roman. Sur les rails, qui obéissent parfois aux caprices d'une nature violente aussitôt que l'on pénètre en Savoie, et se mettent à suivre les aspérités d'un terrain montueux, notre convoi, chargé d'hommes, de chevaux et d'armes, prit d'orageuses allures. Notre wagon s'abandonna peu à peu à des balancemens de chaloupe brusquement interrompus par des temps d'arrêt qui nous heurtaient les uns contre les autres. A chacun de ces chocs imprévus, des exclamations joyeuses sortaient de la bouche d'un de mes voisins, bouche ombragée d'une moustache dont chaque poil appartenait encore à l'heureuse famille des

poils follets. « A la bonne heure! tant mieux! allons donc! si nous pouvions avoir quelque accident! répétait ce gai compagnon; je veux goûter de tous les dangers! » Je ne sais pas si quelque balle a brisé la tête blonde où pétillait cette verve guerrière; je me la rappelle avec plaisir : tous les périls étaient pour ce généreux enfant comme toutes les femmes pour Chérubin; il n'aurait pas plus dédaigné un accident en chemin de fer que la vieille Marceline.

Les hasards de ma vie ne m'avaient pas encore conduit en Savoie. Depuis longtemps, j'ai remis à la guerre le soin d'ordonner mes voyages. C'est un guide qui me plaît, dont la fantaisie a plus d'imprévu que la mienne n'en saurait jamais avoir. Les paysages savoyards m'ont ravi. Ils étaient d'ailleurs remplis en ces heures rapides d'une émotion inaccoutumée. Dans les sentiers les plus écartés, aucun paysan qui, en voyant de loin l'uniforme français aux portières des wagons, ne se mît à nous adresser des signes enthousiastes. A chaque station, nous avions reçu des aubades, et nous avions eu les oreilles assourdies par ces énergiques *vivat* qui produisent toujours sur le cœur une sorte d'ébranlement, comme les clairons et les tambours, n'importe pour quelle cause ils résonnent. J'avise tout à coup dans une campagne solitaire, sur un chemin montueux, une charrette à l'aspect paisible, toute chargée de foin. En regardant cette image des tranquilles labeurs, mon esprit part en des rêves champêtres, et je me dis que la vie humaine ne s'agite point partout dans l'atmosphère fiévreuse où je respire; mais voilà que soudain de cette charrette s'élève au milieu du foin une grosse tête surmontée d'une épaisse chevelure, puis un bras terminé par un grand chapeau; la tête et le bras se remuent avec furie; le chapeau parle avec toute l'éloquence qui puisse animer un objet de son espèce. C'est que la charrette recélait un charretier qui avait vu de loin nos képis rouges; le patriotisme s'élançait de ces bottes de foin pour nous acclamer. Nul enthousiasme ne m'a plus frappé que celui de ce charretier savoyard. Ce vieux feutre délabré qu'une main de paysan agitait sous un vaste ciel, au milieu d'un site agreste et désert, était pour moi le signe moins surnaturel à coup sûr, mais tout aussi certain, d'une grande victoire que la croix entrevue par Constantin. Il disait quel feu brûle dans toute son étendue le sol où la France pose le pied quand elle part pour un de ses redoutables voyages.

Le chemin de fer me conduisit à Saint-Jean-de-Maurienne. Là je rompis pour quelques jours avec les inventions des âges modernes, et je poursuivis ma route à cheval. Dans un petit village de la montagne, à Modane, j'eus pour logis un presbytère, où je trouvai une réunion de prêtres qui me donna la plus favorable idée du clergé

savoyard. Mon hôte, le curé du lieu, avait un aimable esprit et une gracieuse figure; il me fit songer au héros d'un grand poète, puis, l'auteur de *Jocelyn* lui-même serait de mon avis, à une œuvre plus touchante encore et plus idéale que la sienne. Il y avait comme un parfum de l'Évangile dans les humbles détails où mon hôte entrait pour s'occuper de mon bien-être. Je me séparai de ce prêtre comme d'un ami. L'idée chrétienne est la seule région où les amitiés subites aient le droit de naître et d'être parées dès leur naissance d'une grâce immortelle. Le lendemain de mon séjour à Modane, je couchais au pied du Mont-Cenis.

Les montagnes sont couronnées d'une poésie éternelle comme les neiges qui blanchissent leurs sommets. Ce n'est jamais sans émotion que l'on gravit ces mystérieuses hauteurs, dont l'existence, ainsi que celle du désert et de la mer, n'a aucune raison humaine. Il semble toujours qu'on trouvera sur leurs cimes je ne sais quoi de superbe et d'inconnu. Ce je ne sais quoi, on le rencontre souvent en effet au sein de ces âpres solitudes, soit dans le ciel, qu'on voit de plus près, soit dans son cœur, que l'on écoute mieux. Si les montagnes agissent sur nous avec tant de force dans les circonstances habituelles de notre vie, on peut concevoir de quelle puissance elles doivent être armées pour celui qui les aborde à des heures solennelles, tout rempli de ces pensées que l'approche des grands événemens rassemble frémissantes et pressées au fond de notre âme.

Je commençai l'ascension du Mont-Cenis au lever du jour. Quand je me mis en route, je marchais dans un air tiède, à travers des arbres parés d'une verdure printanière. Peu à peu je gagnai ces hauteurs où la végétation change d'aspect, où l'on ne rencontre plus que deux espèces d'arbres, quelques chênes isolés, dans des attitudes inspirées et violentes, pareils à des prophètes centenaires, travaillés dans le désert par l'esprit de Dieu, et ces grands pins, droits, immobiles et sombres, images d'une résignation lugubre, qui ont l'air de laisser tomber leurs bras en disant : « Tout est consommé. » Je pénétrai enfin dans les régions froides et désertes. J'abordai ce vaste plateau couvert de neige où l'on est pris d'une soudaine tristesse, où l'on se demande pourquoi tant d'altières magnificences prodiguées à cette montagne qui porte un suaire, où, au contact d'une nature glacée, on s'imagine un instant que le terme de tous les enchantemens d'où l'on sort est un baiser sur les lèvres d'une morte. J'éprouvai une sorte de bien-être quand, après avoir descendu les dernières pentes du Mont-Cenis, je m'engageai dans la route de Suse. Je prenais possession de ce champ clos qui depuis tant d'années appartient à nos armes. On dit que l'Italie est notre tombeau; je ne le crois pas. Si c'est notre tombeau, en tout cas, la

pierre en est mal scellée, et nulles sentinelles encore n'ont pu garder le mort qu'il renferme.

Je trouvai le maréchal Canrobert à Suse. Peu d'instans après mon départ, le maréchal quittait Lyon, où je m'étais séparé de lui; il traversait en quelques heures, avec des chevaux de poste, la route que je mettais trois jours à parcourir, et se rendait à Turin, où l'appelaient les plus urgentes nécessités. La loyauté de la France, qui avait attendu l'invasion du territoire piémontais pour faire avancer ses soldats, pouvait rendre critique notre situation et celle de nos alliés; une généreuse et hardie résolution venait de prescrire le passage des frontières aux troupes placées le plus près des Alpes. On avait compté avec raison sur l'apparition de notre drapeau pour donner aux Italiens la résolution et la confiance que réclamait cette heure décisive; mais il ne fallait point que ce drapeau subît un échec, et tandis que nos bataillons s'embarquaient pour Gênes et descendaient du sommet des Alpes, l'armée autrichienne tout entière avait franchi le Tessin, et par une marche rapide elle pouvait mettre Turin en danger.

Commandant alors en chef les premières troupes qui pénétraient en Italie, le maréchal Canrobert s'était dirigé en toute hâte vers cette capitale menacée avec le général Niel et le général Frossard. Après une visite à la Dora-Baltea, qu'un moment il fut question de défendre, il avait décidé l'occupation de Casal et d'Alexandrie. J'ai moins que jamais la pensée d'écrire une œuvre stratégique, mais je ne saurais passer sous silence ce mouvement, qui étonna les Autrichiens et favorisa si puissamment la concentration de notre armée. Pour comprendre d'ailleurs même les plus infimes détails d'un tableau, il faut qu'on en connaisse les grandes lignes.

Je trouvai donc le maréchal Canrobert à Suse, établi au palais épiscopal, qui était devenu notre quartier-général. La ville était encombrée de troupes se promenant sous une pluie torrentielle à travers des rues creusées par un large ruisseau, et où d'innombrables gouttières déversaient leurs eaux sur les passans avec un fracas de cascade. Je n'ai vu Suse que sous ce ciel inclément, à travers ce déluge; quand elle me serait apparue à travers le plus gracieux sourire d'un ciel printanier, je ne sais s'il aurait pu m'en rester un bien net et bien vif souvenir. Nous étions livrés, en ces débuts d'une guerre soudaine, à cette maussade activité qui rappelle les insupportables vulgarités des voyages; nous appartenions au chemin de fer : il fallait embarquer hâtivement les hommes, les chevaux, les munitions; puis nous appartenions encore aux télégraphes électriques, dont les fils s'agitaient sans relâche. Cette double voie ouverte à l'inquiétude humaine, cette ligne de fer sur le sol, cette

ligne de fer dans les airs, sont l'organisation de la fièvre universelle. Suse, outre beaucoup d'ennuis, renferma pour nous une tristesse : le général Bouat, en prenant son repas dans une auberge où se pressaient une foule d'officiers, fut frappé d'une mort subite.

Le général Bouat était un chef énergique qui s'était fait apprécier des soldats en Crimée. Sa mort produisit sur la troupe une impression pénible. Dans ce sort d'un homme renversé par une force invisible à quelques pas de l'ennemi, ne recevant point pour son dernier voyage, sur le seuil d'un champ de bataille, l'aumône d'un morceau de plomb ou de fer, il y avait ce genre de fatalité ironique qui offense si cruellement notre esprit. Au moment même où je quittai Suse, le cercueil qui renfermait les restes du général Bouat était exposé sous les arcades d'une rue pleine de mouvement et de bruit, devant l'auberge où ce vaillant soldat avait trouvé cette misérable mort. Je me disposais à escorter ses dépouilles au cimetière, quand je reçus l'ordre de partir sur-le-champ pour Turin, où le maréchal Canrobert s'était rendu de nouveau il y avait à peine quelques heures. Au lieu de revenir à Suse comme il le pensait en partant, le maréchal restait à Turin, où sa présence était nécessaire. Je profitai d'un convoi qui emmenait quelques hommes et quelques chevaux appartenant à une batterie d'artillerie, je m'installai dans un wagon avec l'officier chargé de ce transport, et me voilà de nouveau entraîné vers l'inconnu par la force qui fait aujourd'hui marcher les vivans aussi vite que les morts de la ballade.

Dans mon rapide trajet, je retrouvai plus ardent, plus expansif encore, l'enthousiasme qui était venu fondre sur nous dès nos premiers pas en Savoie. Malgré les obscurs voyageurs qu'il portait, notre convoi ne pouvait point s'arrêter sans être salué par des populations entières, accourues aux stations. Nous recevions, mon compagnon et moi, les honneurs les plus imprévus et les plus singulièrement en désaccord avec nos épaulettes. Ainsi nos signes désespérés ne purent persuader à une garde nationale rustique, rangée en bataille sur notre passage, de ne pas nous présenter les armes. Quant aux fleurs, elles commençaient leur rôle : ces légers et odorans projectiles, que la mitraille devait remplacer bientôt, pleuvaient sur nous de tous côtés. Les fleurs étaient le langage du patriotisme féminin, patriotisme plein de grâces inattendues et impétueuses, qui avant le combat nous versait à grands flots le vin du triomphe. Des mères prenaient leurs enfans dans les bras et poussaient sous nos lèvres des têtes blondes. Il faut bien l'avouer, nous étions attendris tout en nous moquant de notre attendrissement. L'humeur de notre nation est à la fois enthousiaste et sceptique. Le cœur du dernier de nos soldats est fait comme un poème de lord Byron, avec

cette étrange matière formée de la passion et de la raillerie. Que dire enfin? femmes, enfans et fleurs nous conquéraient à notre insu; nous faisions de ces trois élémens une aimable et charmante trinité qui nous représentait toute l'Italie.

J'arrivai à Turin dans la nuit, par un violent orage qui rendait toutes les rues désertes. Je me fis conduire au palais du roi, où le maréchal Canrobert était installé. Ce fut à la lueur d'un éclair que j'aperçus pour la première fois ce vaste château, qui a quelque chose de guerrier et de claustral. Cette clarté, du reste, convenait merveilleusement à ces pierres et au moment où je les voyais. Le matin même, le roi était parti pour se mettre à la tête de ses troupes. Turin avait vu s'éloigner son souverain avec émotion, et la vieille demeure royale avait un air de veuve, mais de veuve altière. Heureuses de nos jours les royales demeures que les guerres seules forcent à recevoir les adieux de leurs maîtres! Je passai la nuit presque tout entière près de la chambre du maréchal, dans un grand salon où veillaient avec moi quelques officiers. A chaque instant, la télégraphie électrique nous transmettait une nouvelle dépêche. Souvent le maréchal venait au milieu de nous, consultait ses cartes et prenait les mesures que lui conseillaient les graves intérêts dont il était chargé. Cette guerre faite ainsi la nuit, dans le silence du cabinet, au milieu de ce palais délaissé, avait une émouvante bizarrerie : c'était comme la lutte d'un médecin au chevet d'un malade contre ces ennemis invisibles auxquels s'attaque la science. Quand les dépêches nous laissaient en repos, je m'enfonçais dans un fauteuil, et à travers la fumée de mon cigare je regardais les lieux qui m'entouraient. Dans ce splendide quartier-général, je me rappelais les baraques de la Crimée. Je songeais à tous les logis que nous habitons en ce monde, depuis la maison de notre enfance, la première maison, la maison aimée, toute remplie pour nous d'intimes familiarités et de profondes tendresses, jusqu'à ces gîtes imprévus, étranges et parfois cruels, où nous conduit ensuite la vie quand elle prend les allures fantasques du songe.

Évidemment, si dans le cours régulier d'une existence paisible j'avais visité un jour ce palais de Turin, que tant de voyageurs ont regardé déjà et regarderont encore d'un œil indifférent, cette visite m'aurait laissé quelque pâle souvenir que je n'évoquerais pas sans doute de ces régions de notre esprit où s'entassent les ombres des choses passées; mais ce palais s'est offert à moi dans ces conditions singulières où la guerre place vis-à-vis les uns des autres les êtres de toute nature, soit inanimés, soit vivans, que ses caprices tout puissans rapprochent. De là les vives images que j'en ai gardées. Ainsi je revois sans cesse cette salle d'armes que je traversai d'un

pas hâtif en sortant de table, me repentant des loisirs que je m'accordais. Ces étranges figures dont elle est bordée, ces grands fantômes équestres créés par le génie des panoplies, m'ont bien autrement frappé que si je les avais contemplés, pendant de longues heures, du regard tranquille dont on savoure les richesses d'un musée. Je sentais le souffle des guerres présentes passer à travers ces héroïques armures qui me racontaient les guerres d'autrefois. A l'approche de l'un de ces orages dont elles aimaient jadis les fureurs, toutes ces choses belliqueuses me semblaient frémir comme des arbres prêts à se livrer aux étreintes de la tempête. Je regardai avec une curiosité ardente une cuirasse qui avait appartenu au prince Eugène de Savoie. Les traces de balles qui marquent en maint endroit l'acier damasquiné prouvaient que ce vaillant capitaine pratiquait le métier de soldat. Près de cette cuirasse reposait, sous un verre et sur un coussin de velours, une épée portée autrefois par Napoléon Ier, une de ces épées délicates et minces que chacun connaît, représentant une pensée plutôt qu'une force matérielle, une épée symbolique évoquant le génie silencieux qui a dominé les plus grands tumultes de ce monde.

Je dois au palais de Turin un souvenir aussi vivant que celui de sa salle d'armes, c'est le souvenir de son jardin. Dans quelques pages publiées récemment, le plus grand rêveur de notre siècle, le roi de ces songes tristes et splendides qu'a tant aimés une génération déjà vieillie, l'auteur de *René* passe en revue tous les jardins où il a erré. Le fait est que le jardin sera toujours, malgré ce que la poésie du siècle dernier en a voulu faire, une sorte de région mystérieuse où résident des puissances plus humaines et plus émues que les sauvages énergies de la nature. C'est dans un jardin que le premier sourire de la femme dore le premier péché de ce monde; c'est dans un jardin qu'un Dieu, transformé un instant en homme par un miracle de dévouement et d'amour, sent toutes les tristesses humaines envahir son âme, où il découvre le seul infini de cette terre, la douleur. Aussi ai-je toujours eu les jardins en vénération, même avant les momens que j'ai passés dans le jardin de Turin.

Il était environ trois heures; c'était le 2 mai; le maréchal Canrobert, accablé par la fatigue d'un travail incessant, voulut respirer l'air pendant quelques minutes; il se fit ouvrir le jardin qui s'étendait sous les fenêtres des appartemens où il résidait. C'était un jardin dessiné de cette simple et large manière dont le XVIIe siècle eut le secret : de longues allées droites et sévères, bordées d'arbres majestueux; aucune de ces grâces théâtrales, nul de ces ornemens factices que le goût moderne a introduits dans le royaume même de la verdure et des fleurs. Le château, dont je n'avais vu que confusé-

ment encore les murs extérieurs, m'apparut, de ce lieu austère, comme une sorte de couvent qui me fit songer aux grandeurs moroses de l'Escurial. De hautes murailles, offrant une sombre et imposante nudité, étaient percées par des fenêtres garnies de petits carreaux rappelant le treillage des casques. On se sentait regardé par ce morne palais d'un regard de fantôme. Les allées où s'imprimaient nos pas étaient hantées par les mêmes esprits que la salle d'armes; le passé nous y poursuivait d'un œil semblable à ces yeux qui, du fond des vieux cadres, jettent parfois des troubles si bizarres dans nos cœurs. Le maréchal se reposa sur un banc, je pris place à ses côtés, et nos pensées se mirent, dans le monde invisible, à parcourir les mêmes sentiers. Nous jouissions d'une halte rapide dans une course sans trève à travers des sites imprévus et vers des faits ignorés. Le maréchal retrouva tout à coup dans sa mémoire l'apologue de Cynéas à Pyrrhus, qu'il me récita en souriant. Le repos devient pour les âmes guerrières une sorte d'idéal, mais un idéal que l'on tremble de rencontrer, et que l'on se plaît à reléguer dans les clartés indécises d'un jour lointain. Aurions-nous voulu contre ces clartés changer la lumière ardente et les senteurs orageuses que les jours prochains répandaient pour nous sous ces grands arbres? Assurément je ne le crois pas. Du reste, notre entretien dura peu; le maréchal fut obligé de regagner bientôt la royale demeure, où il devait reprendre le faix qu'il avait un instant déposé. Ceux qui, dans le drame de la vie, sont chargés des rôles importans n'ont que de bien rares et bien courts momens pour soulever le masque fixé sur leurs traits par la main même des destinées, et rafraîchir leur visage découvert au souffle des régions éternelles. Le privilége des hommes obscurs, c'est le commerce perpétuel qu'il leur est permis d'entretenir avec ces hautes puissances de l'âme qu'on appelle les rêveries. Ces puissances m'ont parlé avec une éloquence particulière dans le jardin de Turin, et voilà pourquoi ce jardin occupe presque autant de place qu'un champ de bataille à travers des récits que ne dictent ni la renommée ni la science, mais que murmurent simplement à voix basse le libre génie de nos songes et la fée capricieuse de nos souvenirs.

II.

Le 3 mai, le maréchal Canrobert alla se jeter dans Alexandrie. Les Autrichiens, depuis plusieurs jours, se préparaient au passage du Pô. Nous le savions. Une audacieuse inspiration chez le général qui les commandait pouvait, aux débuts de la guerre, nous créer de graves embarras. Le troisième et le quatrième corps étaient loin

d'être réunis. On expédiait de Suse à Alexandrie des troupes qui, malgré toute la rapidité des chemins de fer et le zèle ardent de leurs chefs, mettaient forcément à s'assembler un temps dont l'ennemi pouvait profiter. Les corps du maréchal Baraguay-d'Hilliers et du général Mac-Mahon, qui débarquaient à Gênes, ne pourraient pas s'ébranler pour nous rejoindre avant d'être au complet et de posséder les moyens de tenir la campagne. Le maréchal Canrobert sentait l'importance des heures, qu'il aurait voulu pouvoir pousser comme les hommes. Il se rendit à Alexandrie pour se rapprocher à la fois de Valence, où était le quartier-général de l'armée sarde, de Gênes, où débarquaient sans cesse des troupes françaises, et des points menacés par les Autrichiens, dont il fallait épier chaque mouvement.

Alexandrie, malgré le soleil printanier qui l'éclairait dans la matinée où elle m'apparut pour la première fois, avait le triste aspect des forteresses, ces grandes prisons où la guerre, au lieu de prendre son essor comme sur les champs de bataille, s'assied les ailes reployées dans une morne et sombre attitude. Le maréchal fut accueilli dans cette place forte par les généraux piémontais Durando et Fanti, qui l'avertirent que les Autrichiens venaient de passer le grand bras du Pô à Cambio. Le troisième corps se composait de trois divisions commandées par les généraux Renault, Bourbaki et Trochu, le successeur du général Bouat. Trois divisions commandées par de pareils hommes auraient pu assurément soutenir les premiers efforts de l'invasion autrichienne; mais la division Bourbaki était seule établie dans Alexandrie, les autres arrivaient. Quelque coup de main heureux de l'ennemi contre le chemin de fer qui nous amenait d'indispensables renforts eût engagé pour nous la lutte dans de rudes conditions. Le premier soin du maréchal fut de visiter soigneusement toutes les fortifications de la place. Une pensée surtout l'inquiétait : maintenir ses communications libres avec Gênes et avec Turin. Il s'occupa tout d'abord de la défense des voies ferrées. Il fit établir sur les remparts de nouvelles batteries, puis indiqua en dehors de la ville des points où l'on pouvait créneler et retrancher des maisons. Il se rendit ensuite au palais d'Alexandrie, que le roi lui avait assigné pour demeure.

Le palais d'Alexandrie ne rappelle en rien celui de Turin. Il a le caractère de la ville où il s'élève. Le luxe en est proscrit, ou plutôt, je crois, n'a jamais songé à y venir. C'est une résidence toute guerrière, renfermant de grandes pièces dégarnies, faites pour prêter un abri passager à une existence hâtive et virile. Cependant les appartemens réservés au roi n'ont pas tout à fait la physionomie rigide de la vaste salle où le maréchal installa son état-major. Eh bien!

en dépit de sa mine sérieuse, cette salle nue, où chacun de nous, le soir, faisait dresser tour à tour un lit de camp sur lequel il ne dormait guère, cette chambre à la haute cheminée, aux murailles épaisses, sentant le vieux château et la forteresse, est un gîte dont je me souviens avec un secret plaisir. La cour sur laquelle s'ouvraient nos fenêtres était une scène aussi féconde, aussi variée que celle où se joue le génie de Shakspeare. Paysans, soldats, souverains, j'ai vu dans cette cour tous les personnages de la comédie humaine. Cet homme en haillons, le front pâle, le regard craintif, marchant entre des gens armés, dont les mains violentes s'impriment sur sa misérable veste, c'est un espion. Le pauvre diable a échoué dans une de ces entreprises qui appartiennent tantôt à l'infamie, tantôt à l'héroïsme, mais qui, héroïques ou infâmes, offenseront éternellement le cœur. On le regarde avec cette curiosité mêlée de répugnance qu'inspire le reptile, l'oiseau de nuit, tout ce qui se cache, tout ce qui rampe, tout ce qui redoute le jour. J'aperçois des hommes qui éveillent, eux aussi, une curiosité profonde, mais une curiosité sans aversion, mêlée au contraire d'une sorte de déférence : ce sont des prisonniers. Voici donc comment sont faits les gens que nous aurons bientôt devant nous. Ceux-ci étaient des Tyroliens surpris, je ne sais trop comment, par une patrouille piémontaise. Ils portaient avec une aisance qui ne manquait pas de grâce des habits d'une étoffe grossière, mais bien taillée. Leurs formes élancées étaient dessinées par cette jaquette de toile grise dont toute l'armée autrichienne est vêtue en campagne. Sur leurs têtes s'inclinait un chapeau coquettement retroussé et surmonté d'une plume noire, le chapeau des chasseurs dans l'opéra de *Freyschütz*. J'éprouve toujours une sympathie involontaire pour les gens que j'ai combattus ou que je vais combattre. La haine ne peut point vivre en compagnie des sentimens que la guerre développe en nous.

Mais il s'élève dans la rue un grand bruit. On entend un tapage de chevaux, des cris enthousiastes; c'est quelque grand de ce monde qui passe. En effet, je vois entrer sous le portique du palais où les tambours battent aux champs, où le poste vient de prendre les armes, le roi Victor-Emmanuel. Je reconnais ce visage que, sous plus d'un humble toit, des gravures grossières m'ont déjà montré. Voilà cet œil ardent et bienveillant qui darde un regard droit et hardi au-dessus d'une moustache provocante et comme irritée. Je laisse à d'autres le soin de citer ce prince à ce qu'on nomme le tribunal de l'histoire. Seulement dès aujourd'hui je pense à part moi qu'un souverain à cheval aux heures des périls fera toujours battre le cœur. M. de Lamartine l'a dit, lui qui pourtant a écrit *la Marseillaise de la Paix*, « le cheval est le piédestal des princes. » Il a écrit ces mots, si

je ne me trompe, à propos de ce malheureux roi qui a donné un saint de plus à sa race, mais frappé si cruellement la royauté en la forçant de suivre à pied, humiliée, affaissée, bafouée, cette voie douloureuse dont la Divinité seule peut faire une voie triomphale. Quel sort attend un monarque maintenant à la poursuite de la grande entreprise qui tente et défie de notre temps toutes les monarchies, déployant l'antique bannière de sa maison à des vents qui jusqu'à ce jour n'ont respecté qu'un seul drapeau? Je n'en sais rien; quoi qu'il advienne, je n'oublierai jamais le roi Victor-Emmanuel tel que je l'ai vu la première fois, à cheval, le sabre au côté, respirant librement et joyeusement dans l'air guerrier d'Alexandrie comme dans une atmosphère faite pour ses poumons. Bien d'autres mémoires que la mienne garderont assurément cette image, et dans l'âme des peuples une image est presque toujours un jugement.

Peut-être comprend-on maintenant pourquoi j'aime le palais d'Alexandrie et sa tour carrée, entourée de solides murailles, qui doit ressembler en temps ordinaire au préau d'une prison. Tandis que j'étais occupé des spectacles de toute nature qui venaient me trouver jusque dans ma demeure, les Autrichiens continuaient leurs inquiétantes, mais stériles démonstrations. On apprit une nuit qu'ils s'étaient montrés à Tortone, à quelques lieues de nous. La cavalerie piémontaise résolut de pousser une reconnaissance jusqu'à ce village, où du reste ils n'avaient fait qu'une rapide apparition. Le maréchal m'envoya aux avant-postes, d'où cette reconnaissance devait se mettre en route. Pour accomplir ma mission, je devais traverser le champ de bataille de Marengo. « J'aime ce champ de bataille, où la liberté dansa sur des roses sanglantes sa danse de noces. » Ces paroles sont d'un poète allemand mort, il y a quelques années, dans notre pays, qu'il aimait avec une tendresse passionnée. Henri Heine a laissé sortir ce cri de son cœur en traversant ces plaines célèbres, où l'avait conduit la fantaisie du voyageur et où le devoir du soldat m'amenait à mon tour. Le champ de bataille de Marengo, au moment où je le traversai, était paré des plus riantes couleurs dont disposent le matin et le printemps. Cette terre où dorment tant de morts à la fois glorieux et oubliés se cachait sous une herbe épaisse dont chaque brin étincelait d'une larme, mais d'une larme féconde et céleste; le soleil n'avait pas encore bu la rosée. Ai-je rencontré sur ce théâtre verdoyant d'une terrible lutte les pensées qu'y salua le poète dont le nom est revenu à ma mémoire? Je ne le crois pas. C'est de notre âme après tout que s'échappent ces apparitions qui vont ensuite se poser devant nous, tantôt au pied d'un arbre séculaire, tantôt au pied d'une colonne, et mon âme est hantée par d'autres fantômes que ceux qui peuplaient l'âme d'Henri Heine. Tou-

tefois ces lieux m'ont ému, et j'y ai vu ce que ne pouvait y voir un Allemand, même amoureux de notre pays; j'y ai vu un objet plus éclatant mille fois que l'herbe humide sur laquelle il brillait, ce voile merveilleux que notre gloire y a laissé et qu'aucune puissance ne pourrait faire disparaître.

La reconnaissance piémontaise qui s'avança jusqu'à Tortone nous apprit que les Autrichiens étaient en retraite; tandis que l'ennemi s'éloignait sans avoir détruit nos lignes télégraphiques, nos chemins de fer, tous les moyens d'action dont nous avions un si grand besoin, notre concentration s'opérait. Nos communications avec Turin étaient assurées, nos communications avec Gênes régulièrement établies. Nous n'avions plus désormais qu'à tenter ces épreuves abordées par notre armée avec tant de confiance. Les mauvaises heures étaient passées. Me voici arrivé aux faits éclatans; mais je ne veux pas me séparer d'une époque où j'ai goûté plus d'une fois, malgré bien des tracas extérieurs, les plus précieuses jouissances du recueillement, sans raconter un incident qui se lie à des pensées dont l'expression serait, suivant moi, une profonde initiation à ce que j'appellerai la vie spirituelle en temps de guerre.

Entre une journée de fatigues et une nuit destinée aux veilles, le maréchal Canrobert voulut essayer un soir d'aller au théâtre d'Alexandrie. On nous introduit dans une vaste loge d'où nos regards se promènent sur une salle spacieuse, élégante et bien disposée, comme l'est toute salle de spectacle en Italie; mais cette enceinte lumineuse et parée est littéralement déserte. Toutes les loges ont cet aspect si singulièrement désolé qu'offrent les loges vides. Aucun spectateur n'est assis sur les banquettes du parterre. Nous sommes tout éveillés au milieu d'un rêve familier à ceux qui connaissent dans ses mille détours la cité des songes. Nous voyons autour de nous des lambris dorés, des lumières, tout ce qui est préparé pour les fêtes, tout ce qui attend la foule; mais à la place de la foule règne une solitude qui, dans ces lieux ornés, a quelque chose d'effrayant et d'étrange, comme un cadavre sur un trône. J'étais sous la pénible impression de cette salle vide, quand, au son de quelques violons criant dans ce désert, la toile se leva. On jouait une pièce de Goldoni. J'ai contre Goldoni des préjugés qui datent de loin. Il y a déjà de longues années, au temps de mon enfance, j'essayais de le lire dans de vieux volumes revêtus d'une couverture qui m'attristait; je suis convaincu aujourd'hui que c'était son pâle esprit qui donnait à cette couverture une teinte chagrine, puisque je trouvais quelque chose de vivant et de joyeux à la couverture plus flétrie encore qui habillait le livre jauni où résidait pour moi, à la même époque, le génie de Molière.

On représentait donc devant ces loges veuves et ces banquettes nues une pièce de Goldoni. Alors, tout en écoutant ces lazzis surannés, tout en assistant aux débats de cette gaieté tremblotante et chenue, je sentis tomber sur mon cœur une tristesse pénétrante, et je me dis que la grande mélancolie de la guerre n'était pas assurément là où la plaçaient ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité de cette étrange puissance. Jamais aucun champ de bataille, même le soir, à l'heure où les ombres de la nuit viennent s'ajouter aux ombres éternelles pour peser sur les morts de la journée, jamais un champ de bataille ne m'a semblé aussi lugubre que cette salle de spectacle. Ce n'est point l'événement prévu, le fait dont la pensée depuis longtemps tient en éveil toutes les forces de votre âme, qui vous jette dans ces abîmes où on se laisse choir avec une sorte de volupté : c'est un incident imprévu, c'est la surprise, la surprise, dont l'énergie des gens de guerre doit se défier, comme la vertu des saints. Je vins à penser soudain, au fond de ma loge, à ce qu'il y avait de presque sinistre dans ces jeux d'une muse défunte regardés à l'extrémité d'une salle déserte par ces êtres appartenant au monde incertain des périls, et devenus déjà choses ténébreuses, pour me servir d'une expression biblique.

Et quand bien même, pensais-je encore, cette salle se peuplerait tout à coup d'une foule bruyante et passionnée, quand, à la place de cette livide comédie, trébuchant sur ses brodequins usés, cette scène me montrerait quelque drame éclatant d'une immortelle jeunesse, mon âme pourrait-elle s'ouvrir à de moins sombres pensées? Non; elle serait en droit au contraire de recéler de plus profondes tristesses, car c'est alors qu'apparaîtrait ce contraste que la guerre, lorsqu'elle se promène en plein pays civilisé, établit entre ceux qu'elle regarde passer et ceux qui suivent ses pas. Deux races séparées par des océans ne sont pas plus distinctes l'une de l'autre que ces deux races vivant côte à côte dans une apparente familiarité. Ces hommes continuent à parler la même langue, mais les mots qui ont un sens pour ceux-ci sont dénués de sens pour ceux-là. Les uns doivent sourire au sentiment que les autres doivent étouffer. Les uns ont le droit de se croire l'avenir, les autres n'ont pas même le droit de se croire le lendemain. Les uns enfin sont les sujets de la vie; les autres, tout en côtoyant les vivans, se sentent les esclaves d'une puissance plus vaguement redoutable que la mort.

Voilà les pensées qui ont peuplé pour moi un instant cette salle sans spectateurs. Ici ou là, j'en suis sûr, en des temps semblables à ceux où j'ai vécu et où j'espère vivre encore, elles se sont offertes à d'autres esprits que le mien; c'est ce qui m'empêche de les passer sous silence. Mais les mêmes pensées se colorent de différentes

clartés suivant les différentes dispositions de l'âme, et ce qui m'a inspiré un soir une mélancolie passagère, mêlée d'ailleurs d'un plaisir secret, m'a causé bien souvent des joies intimes et ardentes. Il y a dans cette incertitude du lendemain un charme que les natures les plus grossières savourent; peut-être après tout le chagrin dont on est parfois saisi aux heures où l'on se sent glisser à travers cette vie comme un songe n'est-il que la terreur de l'instant où, le péril évanoui, on s'y trouvera de nouveau, créature enchaînée et chose pesante.

Le 14 mai, l'empereur arrivait à Alexandrie. Si dans le cours ordinaire de la vie les souverains excitent déjà une curiosité si ardente, on se figure ce que cette curiosité peut devenir aux jours où l'excitation est dans toutes les âmes, où l'on épie un mouvement, un signe de ces événemens cachés encore, mais dont chacun sent la présence, que l'on sait debout et prêts à paraître. Alexandrie s'était transformée : une population que je n'avais même point soupçonnée inondait les rues et semblait monter le long des maisons, car fenêtres, balcons, corniches, tout espace où pouvait se blottir un spectateur était envahi; chaque muraille avait un revêtement humain. Cet immense regard de la foule, où tant de passions réunissent leurs énergies magnétiques, tombait sur le visage de l'empereur, qui s'avançait lentement à cheval, en tenue de guerre, entre deux haies de soldats immobiles. L'air retentissant d'acclamations était à chaque instant obscurci par des pluies odorantes; c'était l'enthousiasme italien qui se répandait en pluie de fleurs. J'ai vu depuis les fêtes de Milan; malgré leurs magnificences, elles ne m'ont point fait oublier l'entrée dans Alexandrie. Ce qui marquait cette journée, c'était une émotion plus puissante que celle du triomphe, l'émotion du désir et de l'attente; l'instant où l'on débouche sur un champ de bataille que les boulets n'ont point sillonné encore, voilà l'heure qui sera toujours la plus solennelle dans toute guerre. Que doit-on donc éprouver quand ce champ de bataille est une contrée tout entière, et qu'aux premiers pas on y est salué par l'âme d'une nation? L'âme du peuple qui saluait les armes françaises avec cette reconnaissance exaltée, chacun peut l'apprécier à sa guise, l'aimer ou la haïr, l'accuser ou la défendre : nul n'aurait pu ce jour-là se soustraire à l'action vibrante de ses transports. Il y a tel air trouvé par le génie de notre révolution aux jours où il bouleversait tous les domaines de l'âme et de la matière pour chercher les élémens créateurs de son œuvre, qui bien des fois a enivré d'un charme violent ceux-là mêmes qu'il remplissait de cruels souvenirs. Le magique secret de cet air se retrouvera toujours dans les émotions semblables à celles qui soulevaient Alexandrie. Qu'on les recherche

ou qu'on les évite, qu'on les exècre ou qu'on les adore, ces émotions ont des étreintes dont ne s'arrache impunément aucun cœur.

L'empereur, à peine arrivé, dessine ce mouvement sur sa droite qui fait croire à l'ennemi que nous voulons forcer le passage de Stradella. Le premier corps s'avance jusqu'à Voghera, et le maréchal Canrobert va établir son quartier-général à Tortone. J'abandonne Alexandrie avec joie; à cheval, en plein air, je jouis à loisir de ces paysages que jusqu'à ce jour j'ai entrevus d'habitude par la portière des wagons. En marchant sur ces routes bordées de verdure, le long de ces prairies couvertes d'arbres qu'enlace une vigne semblable aux lianes du Nouveau-Monde, je me rappelle un livre dont ma jeunesse fut charmée, le voyage de Goethe en Italie. L'auteur du *Divan*, dans son enthousiasme pour cette contrée où s'épanouissent les deux seules amours de sa grande âme, l'amour de l'art et l'amour de la nature, va jusqu'à louer la chaude poussière dont il traverse les nuages en rêvant. S'il eût porté un sac et un fusil, comme nos fantassins, à coup sûr voilà un éloge qu'il n'eût point fait; mais je m'associe du reste volontiers aux impressions du poète allemand, et mieux que jamais je comprends pourquoi nous allons nous battre. Cette nature dont est née pour la poésie antique l'idée de la Vénus féconde, de la Vénus mère des hommes, n'existe que dans les clartés du soleil. La terre baignée de cette lumière sera éternellement pour les peuples du nord la mamelle que les enfans cherchent à tâtons dès qu'ils ont jeté leur premier cri en ce monde. Les Tudesques, comme disent les Italiens, donnent en vain à la Germanie le nom de mère. La vraie mère est celle qui nous réchauffe et qui nous berce sur son sein.

En commençant ces marches que plus d'un combat interrompra, que n'achèveront point nombre d'entre nous, je me rappelle aussi un proverbe que j'ai cité déjà : *l'Italie, tombeau des Français.* Ce proverbe, qui me revient au moment même où je côtoie de nouveau ces plaines de Marengo dont je parlais tout à l'heure, s'offre à mon esprit cette fois tout rempli d'une douceur singulière. J'ai vu en Turquie, dans une vaste salle où glissaient les derviches tourneurs, une tombe souriante, faite d'un marbre rose et délicat. C'était dans cette tombe que le chef des derviches devait être enseveli. Suivant un usage traditionnel, il venait se livrer aux exercices de sa communauté devant ce sépulcre qu'effleurait parfois le mouvement de sa danse extatique. Voilà qu'un caprice de mes souvenirs me fait songer à ce mausolée ottoman. L'Italie est cette tombe rose près de laquelle nous ramène souvent une danse comme celle des derviches, mystérieuse, entraînante et sacrée.

Nous arrivons à Tortone, qui est un gros village, presque une

ville. Nous habitons dans une rue sombre une vaste maison un peu triste, mais qui ne me déplaît point, une de ces maisons où se cache le génie intime et rêveur de la province. Un jardin avec d'étroites allées, quelques fleurs communes, une herbe capricieuse, poussant çà et là dans l'indépendance de tout jardinier; une sorte de grand hangar, à la fois remise et vestibule, où aboutit un escalier rustique qui conduit aux appartemens du premier : voilà notre demeure de Tortone. Nous prenons nos repas au rez-de-chaussée, dans une salle basse donnant sur le jardin. Le soir, à l'heure du dîner, la musique des régimens de ligne vient se faire entendre sous les fenêtres de notre salle à manger. J'en demande pardon aux grands maîtres qui ont fait dans le monde des sons tant de rares et précieuses conquêtes; mais les airs communs ressemblent aux fleurs communes, ils ont un charme qu'on est obligé de subir. Dans la vie guerrière, ce sont les seuls qui répandent dans les cœurs une gaieté salutaire ou une mélancolie inoffensive. Notre musique militaire à Tortone m'a laissé des souvenirs qui s'accordent avec ceux du jardin où elle résonnait. Ses accens ne rappelaient guère l'harmonie qui, dans un drame de Shakspeare, arrache au prince d'un de ces splendides et fantastiques pays créés par le génie du poète anglais des cris d'une volupté douloureuse. Ils ne s'étaient point chargés d'une mystérieuse et fébrile tendresse en passant sur un parterre de violettes délicates où une fille de roi pourrait se choisir un bouquet; ils avaient tout simplement l'éclat, la fraîcheur, la santé des vives et fortes roses entre lesquelles ils étaient nés.

Nous étions à Tortone depuis trois jours, quand le canon se fit entendre une après-midi dans la direction de Voghera. A l'instant où ce bruit retentit, le maréchal Canrobert était à Ponte-Curone, village situé entre Voghera et Tortone, où le maréchal Baraguay-d'Hilliers avait son quartier-général : le maréchal Baraguay-d'Hilliers lui apprit que cette canonnade était le résultat d'une rencontre entre les Autrichiens, qui depuis quelques jours poussaient des reconnaissances offensives dont il était las, et le général Forey, qu'il avait envoyé pour mettre fin à ces démonstrations. Le général Forey livrait en ce moment, près de Casteggio, en avant de Voghera, ce combat qui a pris le nom de combat de Montebello. Tandis que le maréchal Canrobert s'entretenait avec le maréchal Baraguay-d'Hilliers, j'écoutais, dans une grande pièce où se tenaient quelques officiers, ce canon que pour la première fois j'entendais en Italie. Malgré ce qu'elle a de lugubre, avec ce je ne sais quoi de voilé et d'amplifié en même temps que lui donne la distance, cette voix du canon nous réjouissait; elle nous disait que les heures attendues étaient enfin arrivées, qu'une nouvelle guerre faisait son entrée

dans le monde, signalée, nous n'en doutions point, par une nouvelle victoire pour nos armes. C'était le 20 mai, sur une terre en pleine floraison, qu'avait lieu ce premier combat. Les boulets déchiraient la robe du printemps, toutefois sans offenser ses charmes, car, je le répète souvent, parce que je l'ai éprouvé sans cesse, rien qui soit dans un accord plus harmonieux que les attraits d'une belle contrée et les émotions de la guerre. Ce sont ces émotions-là qui gagnent plus encore que cette musique dont parle Shakspeare à passer au-dessus de la verdure et des fleurs.

Le 21 mai dans la nuit, le maréchal Canrobert recevait l'ordre de quitter Tortone et d'aller remplacer à Ponte-Curone le maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui allait, lui, établir son quartier-général à Voghera. Cette ville, située tout près du lieu où s'était passée l'action de la veille, offrait le 21 mai au matin un spectacle attendrissant et radieux. Ce spectacle, je pus en jouir, car, avant de s'installer à Ponte-Curone, le maréchal Canrobert voulut aller lui-même visiter le nouveau quartier-général du premier corps. Les rues de Voghera, riantes, spacieuses, bien percées, ouvertes de tous côtés à la lumière d'un beau ciel, étaient animées d'une vie passionnée, se traduisant par cet éclat fébrile dont se revêtent les cités après une victoire remportée sous leurs murs ou dans leur sein. Toutes les maisons étaient pavoisées, et avec leurs boutonnières enrubanées, leurs chapeaux à cocarde, les habitans eux-mêmes semblaient pavoisés comme leurs toits. Un général ne pouvait se montrer, une troupe en armes ne pouvait faire un pas, sans soulever un ouragan de cris enthousiastes. Cette joie violente qui agitait la foule avait pour sœur une joie plus émouvante encore, la joie recueillie et réservée de nos soldats. Les combattans de Montebello avaient sur leurs traits cette étrange empreinte que laisse sur les visages la première journée de poudre : c'est comme la trace d'un bonheur que l'on porte en soi et que l'on savoure secrètement. Réunissez dans un même groupe, au commencement d'une guerre, ceux qui n'ont pas encore vu l'ennemi et ceux qui déjà lui ont laissé de terribles souvenirs : un œil exercé les distinguera. Ainsi, avec des physionomies diverses, nombre d'hommes se réjouissent à Voghera; toutefois nombre d'hommes y souffrent : de là ce fébrile éclat dont je parlais. Cette guerre italienne m'a fait songer souvent à ce vin renfermé dans des coupes précieuses sur lequel les anciens effeuillaient des roses. Cette fois ce n'est pas sur le vin, c'est sur une liqueur plus généreuse que s'effeuillent les fleurs de l'Italie : c'est sur le sang de nos soldats.

Le maréchal Canrobert visite avec le maréchal Baraguay-d'Hilliers l'ambulance improvisée que l'on a établie dans une maison de

Voghera. Je rentre dans ces lieux de souffrances où j'ai déjà erré tant de fois avec un sentiment que je retrouve toujours au commencement de chaque campagne : c'est une sorte de compassion mêlée de résignation et de fierté. La résignation naît de ce que mon esprit envisage, et la fierté, de ce que voient mes yeux, car la manière dont la plupart de nos soldats supportent leurs blessures donnerait aux plus humbles d'entre nous des mouvemens d'orgueil national. A l'aspect de ces linges ensanglantés entourant un visage pâle, de ces taches rouges se montrant entre les plis d'une chemise grossière, sur une poitrine livide, je me dis : « Allons, le sort en est jeté, voilà un nouveau pacte signé avec la mort et ses ministres. » Mais le pâle visage est rayonnant, et l'on sent dans la poitrine livide quelque chose d'ardent, d'ému, de prompt à se soulever, — cette vie dont jaillissent nos victoires, cette vie aux sources innombrables qui se retrouve dans la chair offerte joyeusement au canon par toutes nos générations guerrières. Le maréchal Baraguay-d'Hilliers montre son bras mutilé, et dit à ceux dont tout à l'heure le couteau du médecin entamera peut-être les os : « Allons, mes enfans, j'ai passé par là. » Ces mots renferment la sainte transmission du sacrifice, ils contiennent une plus haute et plus énergique consolation que de longs discours. Ceux qui, dans quelques instans, auront dépouillé, avant de mourir, une partie de leur vêtement terrestre sourient à ce doyen des amputés, et voient qu'il y a de nobles routes en ce monde où l'on peut encore marcher droit et ferme avec quelques os de moins.

Deux jours après cette excursion, je retournais à Voghera. Une démonstration des Autrichiens avait mis en mouvement une partie de notre armée; mais après quelques heures d'attente nos troupes regagnèrent leur cantonnement. L'ennemi n'essaya point de nous attaquer. Décidément l'initiative nous était réservée dans cette campagne. Notre quartier-général de Ponte-Curone ne manquait ni de grandeur ni de grâce. C'était une belle maison bien située; le premier étage était en partie occupé par un immense vestibule qui me rappelait cette pièce banale de la tragédie classique, cette sorte de forum intérieur où le traître conspire, où le souverain apparaît entouré de ses gardes, où le prince amoureux débite à la princesse ingénue les élégantes litanies de ses respectueuses amours. Ce vestibule, où résidait notre état-major, était hanté tour à tour par des soldats, des généraux, des habitans du pays. Je retrouvais le palais d'Alexandrie, ou du moins sa cour si vivante. Un des plus grands charmes qu'aient, à mon sens, les bouleversemens que Dieu nous envoie de temps en temps pour empêcher l'existence humaine de tomber sous la morne puissance de l'ennui, c'est la création bi-

zarre dans toute sorte de lieux inattendus, — dans ce palais, dans cette chaumière, sur cette place, — de centres où viennent brusquement se réunir les mouvemens des êtres les plus opposés, les plus divers, les plus séparés d'habitude en ce monde. Bientôt peut-être j'aurai l'occasion de montrer sur des théâtres plus humbles encore que ce vestibule des scènes autrement animées et puissantes que celles dont ce lieu fut témoin. Cependant je n'ai pas voulu oublier cette vaste salle, où l'on arrivait par un escalier spacieux qu'éclairait dans la journée une belle lumière, et où je me promenais le soir dans une agréable rêverie, en regardant mon ombre sur le mur. Je m'étonne toujours de ce singulier commerce que nous entretenons avec des êtres de pierre; on ne peut le nier pourtant. J'ai bien souvent senti la justesse de ces vers pleins d'une si mystérieuse conviction, faits par un pauvre poète qui s'est échappé brusquement de la vie, sur les hôtes cachés de la matière, sur le regard des vieux murs (1). J'ai rencontré nombre de ces regards-là dans mes courses à travers tant de pays; ils ont pénétré dans mon âme, et je me plais à les y retrouver, car ils y répandent un charme profond qui n'a rien de commun avec les redoutables enchantemens du regard humain.

Le bas de notre logis, à Ponte-Curone, se composait de grandes pièces qui n'étaient pas dépourvues de cette majesté un peu surannée qu'on rencontre souvent en Italie. Ces pièces, garnies de tableaux pressés les uns contre les autres, formaient une sorte de musée. Nulle de ces peintures que j'aimais pourtant à contempler dans leurs cadres somptueux et noircis ne m'a vivement frappé, quoique j'aie conservé un vague souvenir d'une Judith et d'une Cléopâtre, éclatant toutes deux, sur un fond obscur et confus, de cette pâleur splendide que prennent parfois avec le temps les chairs dues aux pinceaux des vieux maîtres. Le tableau qui m'a séduit à Ponte-Curone, et qui de lui-même est venu se placer dans le meilleur jour de ma mémoire, c'est une toile que j'ai rencontrée soudain dans le coin d'une église. On avait fait de cette église un magasin pour notre armée; le maître-autel était voilé, les dalles étaient couvertes de paille, tous les ingrats attributs de l'industrie remplaçaient les ornemens des lieux saints. Quelques peintures cependant étaient restées, et l'une d'elles m'atteignit au cœur à l'instant où je passais dans une contre-allée : c'était une tête de vierge pleine d'une grâce à la fois idéale et enfantine. La charmante image ressemblait,

(1) Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie,
A la matière même un verbe est attaché.
Ne la fais point servir à quelque usage impie:
Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché.
(Gérard de Nerval.)

dans ce sanctuaire dépouillé, à une fleur aux fentes d'une masure. C'était bien une fleur en effet, fleur éclose de quelque génie oublié et disparu, jetant avec la céleste indifférence de ses sœurs, les fleurs des champs, son attrait à la solitude, au dédain et à l'ignorance.

J'ai dit tout ce que Ponte-Curone me rappelle. L'ordre nous vint un matin de nous préparer à partir dans la soirée. L'empereur avait décidé cet audacieux mouvement qui trompa l'armée autrichienne, nous porta en quelques jours sur les rives du Tessin, et nous ouvrit les portes de Milan. Où allions-nous? C'était ce que chacun ignorait; seulement, à notre grande surprise, au lieu de nous diriger à pied et à cheval sur les routes où nous marchions depuis plusieurs jours, on nous fit reprendre les voies ferrées. Au tomber de la nuit, on nous mit tous, bêtes et gens, dans des wagons. Où devait s'arrêter le convoi qui nous emportait? Assurément la troupe ne le savait guère, puisque je ne le savais pas moi-même. Les soldats comprenaient pourtant que l'on se précipitait vers une prompte et décisive action. De là une joie expansive qui a fait pour moi de ce départ un des meilleurs incidens de la campagne. La gare de Ponte-Curone était encombrée de troupes qui toutes ne pouvaient point partir à la fois. Les hommes qui s'embarquaient étaient salués de mille propos, gais, pressés et bruyans, par ceux qui bientôt allaient les suivre. Quelques voix claires et vibrantes portaient à nos oreilles, avec son tour impossible à méconnaître, son accent distinct entre tous, la plaisanterie parisienne : « Train de plaisir, criait-on, grande vitesse! » J'aimais ces voix qui me rappelaient les débuts de ma vie militaire, la gent leste, intelligente et hardie qui courait au feu, il y a douze ans, sous le regard souriant et attendri de la grande cité qu'elle sauvait. L'esprit parisien du reste n'est qu'une variété de l'esprit français. Le fond de l'humeur est le même chez tous nos soldats, n'importe de quelle province ils viennent. Je m'en étais aperçu depuis longtemps; une fois de plus cette soirée me le montrait. Jamais gens partant pour les buts les plus rians de ce monde n'eurent un départ plus vivement marqué que le nôtre au coin de la verve, de la pétulance et de l'entrain. La soirée était d'une douceur merveilleuse; le chemin de fer, à Ponte-Curone, était bordé par des champs où s'étaient allumés maints feux de bivouac. A la clarté de ces feux resplendissaient des figures animées nous envoyant des paroles ardentes et légères, comme les étincelles qui, après avoir tournoyé un instant dans l'air, s'abattaient entre les herbes des prairies.

Le cœur encore ému, les oreilles encore remplies de ces accens, je m'endormis peu à peu au fond d'un wagon où j'avais pris place entre des compagnons nombreux. Je m'étais assoupi au bruit d'une

conversation qui se ressentait de ces gais adieux, de cet insouciant départ, de cette heure entraînante, puis peut-être aussi d'une atmosphère où le tabac déployait son heureuse magie. Le sommeil est une précieuse et fatale caresse de la mort qu'on ne reçoit jamais impunément. Il nous force à recommencer sans cesse la tâche inconnue qui allait nous devenir familière, et dont il nous a déshabitués en un instant. Tout homme qui se réveille aurait le droit de pousser un cri de douleur aussi bien que tout homme qui fait son entrée en ce monde. Si je n'éprouvai point en me réveillant la poignante tristesse qui traverse certains cœurs comme une lame aiguë lorsque dans le sang qui les anime ils sentent rentrer l'air froid et cruel de la vie, je me sentis bien éloigné pourtant des régions où s'étaient fermés mes yeux. Notre convoi s'était arrêté, nous étions arrivés à notre destination. Une portière qu'on venait brusquement d'ouvrir laissait pénétrer un air nocturne qui avait quelque chose d'âpre et d'irritant. Mes compagnons, autour de moi, bâillaient, se frottaient les yeux, passaient enfin par cet implacable malaise qui, au sortir de tout repos, de tout oubli, de tout songe, s'offre à nous comme le portique de la vie. J'appris que je venais d'arriver à Casal.

Nos chevaux ne pouvaient pas être débarqués sur-le-champ, et le maréchal Canrobert avait hâte de gagner la demeure où devait s'établir son quartier-général. Il se mit pédestrement en route au milieu de la nuit. Nous marchions dans l'ombre de grandes maisons, plus semblables à des casernes ou à des cloîtres qu'à des palais, qui bordaient des rues longues et étroites. Il me sembla que nous marchions longtemps. Chacun sait la dimension que prennent les courses dans les pays inconnus. Ces deux choses si profondément conventionnelles qu'on appelle la distance et le temps touchent tantôt à l'infini, tantôt au néant, suivant les jeux de notre esprit. Ces jeux de notre esprit si rians ou si douloureux, avec quelle puissance ils s'exercent dans une contrée que l'on aborde tout à coup et pour la première fois, où pas un seul souvenir ne vient çà et là nous offrir un point de repère! On s'avance alors dans une région mystérieuse comme le désert et comme lui féconde en incroyables mirages. Qu'on suppose enfin ce lieu inconnu abordé la nuit en des circonstances semblables à celles où je traversai Casal, et l'on comprendra ce que je sentis. Le terme de notre promenade nocturne arriva. Le maréchal Canrobert avait pour demeure un vaste palais dont la porte, haute et massive, donnait sur une sombre rue. On aurait dit quelque logis féodal fait pour servir d'asile aux drames énergiques du moyen âge, la maison d'un Capulet ou d'un Montaigu. C'était le palais d'un riche banquier; mais, quoiqu'il appartînt, je crois, à la race juive, le propriétaire de cette maison sei-

gneuriale avait dans ses immenses salons plus d'une noble peinture où respirait le génie passionné de notre foi. Ces salons, que je parcourus rapidement à la clarté des flambeaux avant de gagner ma chambre, étaient décorés dans un goût en harmonie avec leurs vastes et sévères proportions. Sur les murailles aux riches tentures, des toiles de maîtres nous retraçaient maintes figures pieuses et guerrières. Des vierges ingénues cherchaient avec une curiosité grave et souriante tous les mystères du ciel et de la terre dans les yeux du divin enfant. Des martyrs élevaient au ciel leur âme réfugiée dans leurs regards, où la poursuivaient vainement à travers leur corps déchiré les flammes d'une impuissante douleur. Des chevaliers emprisonnés dans leurs armures semblaient encore peser sur le monde, dont ils étaient autrefois les dieux de fer. Enfin tous les souvenirs des temps passés, toute la poésie des âges héroïques et religieux remplissaient ce palais; mais à l'endroit le plus apparent d'un salon splendide, au milieu d'un vaste panneau, entre ces peintures sacrées, était accroché un tableau représentant un vieillard dans le costume de nos jours. Je ne veux point médire de ce portrait : peut-être était-ce celui de l'hôte à qui nous devions cette magnifique hospitalité. Cet habit noir cependant avait quelque chose de plus terrible que les armures dont il était entouré. C'était la griffe de la vie moderne imprimée sur le monde dont elle a pris possession, griffe que l'on dit inoffensive, clémente, incapable de causer une blessure, mais que je sais pénétrante, aiguë et meurtrière, puisqu'elle s'enfonce sans cesse dans notre cœur à l'endroit où il alimente de ses sucs les plus précieux la plante divine de l'idéal.

III.

Le maréchal Canrobert quitta Casal un lundi, à quatre heures du matin. Le Pô, sur lequel on avait jeté un pont de bateaux, me parut, sinon le roi des fleuves, comme l'appelaient les poètes antiques, du moins un fleuve de noble apparence et de rang illustre. L'été n'avait pas desséché ses eaux, qui n'ont pas la transparence lumineuse des eaux du Tessin, mais qui parlent à l'imagination par un air d'impétuosité et de grandeur. J'étais du reste en d'heureuses dispositions le jour où pour la première fois mon regard rencontra ses ondes. Le passage de ce fleuve, dont les rives portaient encore l'empreinte des bivouacs autrichiens, était une action importante. Le Pô franchi, on se sentait en plein pays de guerre. Or, tant que les années n'auront point jeté la glace à mon corps et l'ombre à mon âme, ce que j'appelle le pays de la guerre m'offrira, j'espère, l'attrait que le pays de chasse présente à une race d'hommes si

nombreuse. On avance avec précaution, on écoute tous les bruits, on sonde toutes les profondeurs du feuillage, on respire dans la nature entière, qu'emplit la puissance mystérieuse du péril, le charme inquiet des bois sacrés. Après une longue marche à travers des routes couvertes où des tirailleurs déterminés auraient pu nous faire la terrible guerre qui illustra et ensanglanta le Bocage, le maréchal Canrobert parvint à un amas de maisons chétives qui porte le nom de Prarolo.

Il était environ midi quand nos yeux découvrirent ce petit village aux pieds noyés dans un sol humide et au front baigné dans le pâle ombrage des peupliers. La Lombardie ressemble en cette partie, que resserrent d'un côté le Pô et de l'autre la Sesia, aux fossés où s'épanouissent dans nos pays les cultures des maraîchers. On sent sous cette attrayante feuillée, entre cette riche végétation, l'air oppresseur des lieux bas; on aspire à des sommets ou tout au moins à des plaines éveillant quelque idée d'espace et de liberté. Telle est l'impression générale que je cherche à rendre, car pour ma part j'aime d'une égale tendresse toutes les apparences que revêt la nature : je ne voudrais pas dépouiller la magicienne d'une seule des formes à travers lesquelles se poursuivent les amours de notre âme et de son essence inconnue. Je sais ce que j'ai rencontré sur les montagnes, et mon cœur, je m'en souviens, dans les grandes plaines a souvent bondi plus joyeusement que mon cheval; mais les lieux bas, humides et couverts ont aussi un attrait qui me pénètre. Les hautes herbes qui embarrassent nos pas, les branches qui fouettent notre visage ne peuvent parvenir à m'irriter. Je subis sans impatience l'enlacement de toutes ces choses verdoyantes et fraîches. Au grand air et sur les routes unies, je me sens doucement poursuivi par la pensée d'une étreinte que je n'ai point hâte d'abréger.

La maison où s'établit le maréchal Canrobert à Prarolo était un presbytère, un des plus humbles presbytères qu'ait jamais habité le desservant d'une église rustique. Le prêtre qui occupait ce logis portait le vieux costume ultramontain. Avec son habit noir à larges basques, sa culotte courte et ses souliers à boucles, il ressemblait à un personnage évoqué des abîmes du temps passé. On eût dit une ombre égarée sous ce ciel où résonnaient nos fanfares et où flottait le drapeau tricolore; mais c'était une ombre bénigne et bienfaisante. Le pauvre homme trouvait dans son zèle à pratiquer envers nous les devoirs de l'hospitalité les ingénieuses ressources d'une puissance presque surhumaine. Il faisait mieux que de multiplier les humbles ustensiles qu'il mettait à notre disposition, il se multipliait lui-même pour nous servir, et cela si littéralement que je songeai à ce récit fantastique d'Hoffmann où je ne sais quel digne conseiller,

portant, lui aussi, un grand habit et des culottes courtes, se trouve tiré soudain à vingt exemplaires. Je n'ai pas toutefois à m'accuser d'une pensée moqueuse. Si une pareille pensée eût un instant traversé mon esprit, elle eût été effacée comme le juron de l'oncle Tobie, et sans le secours d'une larme céleste, par un simple mouvement de mon cœur.

On nous servit à déjeuner dans une salle basse. Au moment où notre repas finissait, une assez vive fusillade, appuyée par quelques coups de canon, se fit entendre du côté de la Sesia. Je montai à cheval par l'ordre du maréchal. Un combat, dont nous séparait la rivière, se livrait près de nous. Les Piémontais délogeaient les Autrichiens de Palestro. J'entendais le bruit de ce combat dans une grande prairie que le cours d'eau traversait. Le village où se passait l'action était trop loin et environné de trop d'arbres pour qu'il me fût possible de rien distinguer; mais évidemment l'armée piémontaise était victorieuse, car la fusillade s'éloignait, et quand elle eut entièrement cessé, aucune troupe n'apparut sur la rive que nous devions aborder le lendemain. Si les Autrichiens avaient été vainqueurs, ils auraient probablement songé à faire observer la rivière, que nous étions sur le point de franchir.

Les travaux nécessaires à cette opération ne se firent pas attendre. De grandes prolonges, traînées par de vigoureux attelages, chargées de bateaux et de planches, traversent Prarolo, à la grande satisfaction des troupiers, qui chérissent, comme les enfans, tout incident nouveau dans leur vie, et se plaisent particulièrement aux œuvres rapides, soit de construction, soit de destruction. Ces prolonges portent notre équipage de pont, et l'un des hommes qui ont le plus travaillé aux attaques de Sébastopol, le général Lebœuf, vient lui-même diriger les efforts de nos pontonniers. C'est dans cette prairie, où tout à l'heure j'écoutais le bruit de la fusillade, que l'on décharge nos prolonges et que nos travailleurs se mettent en action. Le maréchal Canrobert s'est transporté en ce lieu, où arrive bientôt aussi un officier d'ordonnance de l'empereur. Ce que je vois m'intéresse et m'amuse. C'est à ce dernier point que je tiens surtout, car j'avoue que j'ai un profond éloignement pour toute chose humaine, œuvre d'art ou de guerre, tableau, statue, poème ou combat, dont on peut dire : « Cela m'intéresse, mais cela ne m'amuse pas. » S'il est un plaisir grossier que le ciel réprouve, contre lequel proteste notre âme par d'invincibles tristesses et de mystérieux dégoûts, il est un plaisir au contraire que je crois noble, divin d'origine, comme la vie elle-même, dont il est la chaleur et l'éclat. C'est ce plaisir que je connais, que je cherche, dont je voudrais m'emparer sans cesse. Je ne crois bien voir et juger que les choses qui m'ont apparu dans sa lumière.

Je m'amusais donc au milieu de cette prairie si déserte, si recueillie sans doute la veille entre les saulès qui l'entouraient, si bruyante aujourd'hui sous le pied des hommes et des chevaux; je m'amusais à voir s'exécuter avec une prestesse merveilleuse une des plus délicates opérations qu'on puisse faire en campagne, un passage de rivière. Nous étions en présence de l'ennemi, quoique l'ennemi fût encore invisible. D'un moment à l'autre, quelque obus pouvait tomber entre nos travailleurs; quelque boulet pouvait briser nos bateaux et disperser au milieu de la rivière nos premières planches à peine posées; des tirailleurs pouvaient se déployer devant nous, décimer nos pontonniers, abattre leurs chefs; nous courions enfin toutes les chances de ce grand jeu où l'énergie, la prudence et le hasard s'arrachent tour à tour les dés. Ce jour-là, aucun des incidens que l'ennemi pouvait faire naître ne se produisit, et le maréchal Canrobert, après avoir vu jeter sur la rivière les assises flottantes de trois ponts qui devaient nous porter le lendemain, regagna au déclin du jour son modeste logis de Prarolo.

Il était deux heures du matin; j'étais couché sur un lit de cantine, dans une petite pièce attenant à la chambre où reposait le maréchal Canrobert, quand un officier d'artillerie vint me réveiller. Il s'agissait d'avertir le maréchal qu'une crue soudaine de la Sesia venait d'emporter deux de nos ponts; un seul pouvait maintenant servir au transport de nos troupes. Pour faire face à ce contre-temps, le maréchal donna l'ordre immédiat d'avancer le départ du 3e corps, qui se mit en marche au premier rayon du jour. Ces rivières italiennes, qui, dans les chaleurs de l'été, deviennent invisibles, dont les lits arides ne sont plus, au milieu de la campagne, que de vastes et brûlans sillons, se montrent au printemps dans l'appareil de fleuves puissans et capricieux. La Sesia, majestueuse et paisible la veille, roulait maintenant avec colère ses flots jaunes comme une crinière de lion. On avait profité d'une petite île jetée au milieu de ce cours d'eau pour diminuer les travaux de nos pontonniers. Notre pont unique était coupé en deux parties formées par cette île, où pouvaient au besoin se masser plusieurs bataillons. Nos régimens défilaient depuis de longues heures, et le corps entier n'était point passé. Le règne du matin était fini, un soleil qui commençait à se faire offensant et lourd s'était emparé du ciel. Le maréchal avait franchi la Sesia en m'ordonnant de rester sur la rive qu'il quittait pour assister au défilé des troupes. J'étais assis auprès du pont, sur l'herbe échauffée déjà, luttant contre un sommeil qui voulait se venger de la manière dont, malgré moi, je le traitais depuis plusieurs jours, quand j'aperçus à l'horizon, dans le ciel bleu, au-dessus d'un bouquet de bois, un rapide éclair, suivi d'une détonation. Ce n'était ni le bruit ni la lumière de la foudre; je reconnus le canon.

La plus grande partie de nos troupes est passée, je traverse le pont pour aller rejoindre le maréchal, et je puis m'assurer enfin que c'est bien le canon autrichien dont nous avons entendu l'explosion, car un officier supérieur d'infanterie, le commandant Duhamel, vient d'avoir la tête emportée par un boulet, et quelques soldats gisent dans leur sang. En me dirigeant vers l'endroit d'où partent les projectiles, je comprends l'incident qui se produit : l'ennemi s'est avisé de notre opération, il voudrait la troubler; heureusement il est trop tard. Dans quelques instans, le troisième corps tout entier aura franchi la Sesia. Dès à présent nous avons assez de monde sur la rive où tonne le canon autrichien pour goûter une sécurité parfaite. Je rencontre le maréchal Canrobert, qui a parcouru le village de Palestro, et qui revient attiré par la canonnade. Il s'arrête sur un tertre, et fait mettre en batterie, pour répondre à ce feu tardif qu'un remords de l'ennemi dirige contre nous, quelques-unes de nos pièces à longue portée. Alors s'engage un rapide combat d'artillerie qui, malgré ses faibles proportions, captive mon esprit. En revoyant ce petit nuage rougeâtre que les boulets soulèvent quand ils tombent au milieu d'un champ, en contemplant l'herbe écrasée, le sol meurtri par ces globes mystérieux de fer dont dépendent tant de destinées, je rentre en des régions que je croyais évanouies. Derrière le visage de l'Italie, je retrouve le visage de la Crimée. Rien d'étonnant à cela : Italie et Crimée se confondent pour moi dans un même idéal, cet idéal que les plus éclatans comme les plus obscurs, les plus grossiers comme les plus raffinés entre les gens de guerre, ont pour fin suprême de leurs actes, pour loi secrète ou cachée, niée ou reconnue, mais toute-puissante de leur vie.

Presque en même temps que cette action, un glorieux fait d'armes s'accomplissait. Le 3e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que je pus contempler des lieux désormais célèbres dans notre histoire militaire : ce champ où les zouaves commencèrent leur course héroïque sous les boulets autrichiens, à une si grande distance des pièces dont ils allaient éteindre le feu, cette rivière encaissée et profonde où ils se jetèrent à la nage, ce talus glissant où s'imprimèrent leurs mains, ce pont dont ils gravirent les parapets, et où s'agita cette mêlée qui rappelle les combats des vieux âges. Il était trois heures de l'après-midi; nous n'étions pas encore descendus de cheval. Le maréchal Canrobert visitait, avec le roi de Sardaigne, le village de Palestro. Nous étions derrière une pièce placée dans la direction de Robbio, qui de temps en temps envoyait quelques projectiles à longue portée sur la route qu'elle dominait. Tout

à coup un grand bruit se fit dans le village; c'était l'empereur, qui venait juger par lui-même des événemens de la journée. La grande rue où s'avançait son cortége était encombrée de cacolets portant des blessés. Parfois de quelques corps affaissés se ballottant sur ces fauteuils de cuir s'échappait le cri lugubre et poignant qu'arrache à la chair vaincue une douleur surhumaine. On entendait plus souvent des cris énergiques, d'ardentes et mâles paroles, l'expression enfin d'une vie passionnée et intrépide s'attachant aux lambeaux d'une enveloppe déchirée comme un assiégé aux murs d'une ville en ruine. — Allons, docteur, dépêchons, débarrassez-moi de cela! — Je n'oublierai ni l'accent de ces mots, ni la bouche qui les prononçait. Celui qui parlait ainsi au seuil d'une ambulance, avant même d'être descendu du mulet dont il avait rougi le flanc par le sang échappé de ses veines, était un vieux zouave au front rasé, à la barbe de patriarche, aux yeux d'un bleu clair s'ouvrant dans une face bronzée. « Cela, » c'était son bras brisé, déformé, inerte, et ne tenant plus à son corps que par quelques linéamens ensanglantés. Je dirais, si j'osais employer un pareil mot à propos d'une telle image, que cet homme me fit plaisir, car le triomphe de l'homme sur la souffrance sera toujours un des plus nobles spectacles de ce monde. Cette victoire, célébrée par des voix éloquentes, a entouré d'un pompeux éclat bien des personnages qui peut-être ne valaient pas ce stoïque obscur dont je n'ai pas su le nom, et dont la vertu n'aura point laissé d'autre trace que la vibration d'une parole virile dans mon âme.

Dans cette même rue de Palestro, à l'heure où je me reporte maintenant, une autre vision m'attendait, dont je voudrais rendre l'éblouissement rapide. J'aperçus une pièce de canon qui roulait sur le pavé et que ne traînait pourtant aucun attelage. Elle était poussée par ceux qui venaient de la conquérir. A la droite de cette pièce, dont sa main couvrait la lumière, marchait un zouave aux traits sérieux et réguliers, décoré au front non point d'une cicatrice, mais d'une blessure toute fraîche, toute béante, d'un rouge éclatant et sacré comme le premier ruban d'un légionnaire. Si je ne l'avais sue déjà, ce soldat m'aurait appris une étrange chose, l'incarnation soudaine qui, à certaines heures de vastes et violentes émotions, se fait tout à coup des pensées les plus brillantes et les plus hautes dans les plus simples, parfois dans les plus grossiers. Le nom de cet homme qui criait au médecin de lui arracher son bras, je regrette de ne pas le savoir; son visage m'a laissé un souvenir distinct : c'était celui d'un rude compagnon que je retrouverais avec bonheur. Le nom de ce soldat qui étendait sa main sur ce canon enlevé à l'ennemi, je n'ai pas besoin de le connaître, car ce soldat en

cet instant, c'était son régiment, c'était l'armée, c'était la France. Rien ne lui appartenait, ni sa marche, ni son regard, ni ce geste d'une indicible majesté que nul art ne pourrait enseigner au plus habile. Il me rappelait cette fiction des poèmes épiques qui fait tout à coup d'une enveloppe terrestre l'asile d'un hôte divin. Cette fiction, comme toutes les prétendues créations de notre cervelle, répond à une merveille du monde réel. C'est cette merveille que je voyais passer dans la grande rue de Palestro.

L'empereur, en quittant le village, voulut visiter l'endroit où s'était livré le rude combat du matin; le maréchal Canrobert l'accompagnait : je parcourus ainsi moi-même ces lieux restés dans mon esprit avec une netteté que m'explique l'émotion dont ils étaient remplis encore au moment où ils frappèrent mes regards. Nos chevaux entrèrent d'abord dans un champ où l'on voyait que l'action avait commencé. La terre y était déchirée par des boulets, foulée par des pas rapides; çà et là apparaissaient quelques-unes de ces épaves dont le sol est jonché après les orages de la poudre : des fusils brisés, des cartouches, des gibernes, quelques cadavres enfin, qui devenaient plus nombreux et plus pressés à mesure que l'on s'avançait vers l'endroit occupé, il y avait quelques heures, par les canons autrichiens. Ces canons étaient placés derrière une rivière, ils prenaient les assaillans en écharpe. Dans une course aussi intelligente qu'audacieuse, les zouaves, après avoir supporté sur leur flanc le feu de l'ennemi, exécutèrent un à-gauche avec leur prestesse merveilleuse, et se jetèrent dans la rivière, dominée par une berge droite et haute où les Autrichiens avaient établi leurs pièces. Avec une incroyable prévoyance, une sagacité guerrière qui tient de l'instinct des sauvages, en franchissant le talus qu'ils rencontrèrent au sortir de l'eau, quelques-uns d'entre eux prirent dans leurs mains de la terre glaise; dans la lutte corps à corps de ces zouaves avec les canonniers ennemis, cette argile devait servir à boucher la lumière des canons.

Tous les incidens de la lutte à peine éteinte dont je parcourais le foyer brûlant encore parvenaient à mes oreilles, à mon cœur, à mon esprit de mille façons. Ce combat que me racontaient maintes bouches m'environnait, me saisissait comme ces peintures disposées par un art savant dans des chambres magiques. Pour rendre honneur à l'empereur, le 3e zouaves avait pris les armes. Cet admirable régiment était rangé en bataille sur le lieu même qu'il venait d'illustrer. A quelques pas des vivans, qui, les yeux ardens et le corps immobile, présentaient les armes au souverain, gisait dans la sinistre pâleur, dans les bizarres attitudes familières aux cadavres des champs de bataille, le pêle-mêle des morts. Deux dépouilles surtout se faisaient remarquer par la terrible mutilation dont elles

portaient également l'empreinte, une dépouille d'homme et une dépouille de cheval. Un boulet avait arraché la tête d'un capitaine adjudant-major en passant par le cou de sa monture. Le cavalier et son cheval, décapités tous deux, reposaient l'un auprès de l'autre dans une même flaque de sang. Ces débris étaient au bord de l'eau, sous un grand arbre qui, penché de leur côté, semblait leur verser de ses rameaux la paix des régions inconnues. Tout en galopant, je regardais tour à tour les hommes debout poussant des acclamations joyeuses et les hommes silencieux déjà couchés dans des ténèbres apparentes malgré la lumière qui venait se briser contre leurs chairs livides. La route que nous suivions avait l'air de séparer deux mondes : la mort d'un côté, de l'autre la vie, fournissaient les deux haies entre lesquelles couraient nos chevaux. Malgré ce que l'une d'elles avait de terrible, ces deux haies se complétaient, et je n'aurais voulu supprimer ni l'une ni l'autre. Ce sont les morts qui donnent au champ de bataille ses mystérieuses émotions et son caractère sacré; ils créent sous nos pas, ils font toucher à nos regards l'orifice béant de cet abîme que nombre de créatures humaines trouvent une joie étrange à effleurer.

J'arrivai au pont même de Palestro, pont que barrait une pièce d'artillerie au moment où les zouaves s'en étaient emparés. Je vis les parapets qu'avaient escaladés nos soldats. Il fallait cette entreprenante agilité de pieds qui distingue nos fantassins pour transformer en passage cette construction étroite dont la cime ébranlée s'émiettait au-dessus de l'eau pendant le combat. Je pénétrai enfin dans la cour du moulin. La mêlée avait pris là un caractère furieux, qu'attestait chaque pavé empourpré par un sang encore fumant et épais. Les baïonnettes tordues, les sacs vides, les shakos troués, les corps amoncelés surtout, disaient ce qu'avait vu cette demeure rustique. Les poètes accusent souvent la nature d'insensibilité pour les drames qui s'accomplissent dans son sein; le reproche qu'ils adressent aux arbres et aux plantes n'est point mérité par les pierres, du moins par celles que les hommes associent à leurs destinées en les chargeant de les abriter. Rien de lugubre comme ces pauvres toits accoutumés à recéler une vie tranquille, quand l'ouragan des colères terrestres les a tout à coup visités. Il y a des maisons plus expressives, après un combat, que toutes les figures humaines. Les fenêtres aux vitres brisées ressemblent à des yeux déchirés et saignans, les murailles dépouillées ont quelque chose d'indigné et d'effrayé à la fois; enfin, quand la demeure violée est une chaumière, la paille arrachée et brûlée de la toiture a une éloquente désolation, comme la chevelure que laisse pendre sur ses traits une femme en pleurs.

Revenons aux zouaves. Pendant que l'empereur parcourait le

front étincelant de ce régiment victorieux, je regardais l'un après l'autre chaque soldat, et je réfléchissais sur cette troupe qui s'est fait une si grande part dans la gloire de notre jeune armée. Les zouaves sont animés d'un même esprit, mais ils renferment des types bien différens. Près du soldat vigoureux, trapu, à longue barbe, près de l'homme bronzé, pour me servir d'une expression devenue vulgaire, mais qui exprime si bien cette sorte de dureté métallique, de revêtement impénétrable, dont la fatigue, la misère et le danger finissent par armer ceux qu'ils ont tenté vainement de détruire; près du vieux zouave en un mot, voyez ce jeune homme au teint pâle, aux formes frêles, qui semble presque exhaler la fièvre: c'est un zouave aussi cependant, et malgré ses morbides apparences, ne craignez point pour lui l'hôpital. Regardez ses yeux, ils rayonnent de cette ardeur morale qui supplée aux énergies de la matière. Il est renommé pour sa gaieté; on l'appelle d'ordinaire le Parisien, et le fait est que, n'importe où il soit né, on le sent, Paris est sa vraie mère. Il est passionné, il est moqueur; mais n'allez point dire qu'il est sceptique! O vous qui gouvernez les peuples, m'écrierais-je volontiers, si j'osais parler comme Bossuet, instruisez-vous en étudiant cet homme; il dissipera peut-être dans votre esprit bien des erreurs. Malgré leur verve, leur entrain, leur malice, ses traits recèlent dans leurs profondeurs quelque chose de sombre et d'enflammé qui ressemble à du fanatisme. Eh bien! pourquoi ne le dirai-je pas? c'est qu'il est fanatique en effet, et cette passion brûlante, dont son cœur est le foyer à présent tout aussi bien qu'au temps de la ligue, peut toujours s'attacher à de nobles objets. Voici un trait que j'aurais pu placer dans mes souvenirs de Crimée, mais que je ne regrette pas d'avoir négligé, puisqu'il peut trouver place ici. Un zouave venait tous les matins me raser sous ma tente. C'était un vrai Figaro. Son sourire, en dépit de la neige, étincelait comme la musique de Rossini. Je causais avec lui, il m'amusait. Je lui demandais des nouvelles des tranchées, dont il me racontait les commérages et les lazzis. C'était le petit journal du siége. Un jour je lui parlai de Paris : « Nous nous y reverrons, lui dis-je en riant. — Peut-être, me répondit-il, je ne l'espère guère; mais que je laisse ici un bras, une jambe, et si c'est nécessaire toute ma peau, peu m'importe, pourvu que la ville soit à nous! » Ce disant, la savonnette d'une main et le rasoir de l'autre, il poursuivait sa besogne. Comprend-on maintenant ce qui fait la force des zouaves? Des enthousiasmes maladroits et des jalousies mesquines ont essayé souvent de leur créer une situation qui ne doit pas être la leur. Ils ne sont pas une exception dans la famille militaire, ils sont au contraire une vive et complète expression de notre armée : voilà leur gloire; je dirai plus, ils sont une expression de la nation tout entière : voilà

le vrai secret de leur puissance. « On parle sans cesse des zouaves, disait récemment un orateur du parlement anglais, et l'on débite sur eux tant de choses qu'on ne sait plus en vérité ce que c'est. » Eh bien! tout Français aurait pu répondre à cet orateur : « Le zouave est comme la vigne, un secret du vieux sol gaulois; c'est un secret qui depuis bien longtemps court le monde, mais que nul n'a pu nous ravir encore. »

Une gravure populaire en Italie, que j'ai vue à Plaisance derrière les vitres des marchands, représente le roi Victor-Emmanuel en uniforme de zouave. Je ne donne pas assurément cette gravure comme un modèle de bon goût : il y a là quelque chose qui sent un peu trop peut-être ces énergiques caresses de la popularité dont les princes, à certaines heures, courent parfois le risque d'être meurtris. Du reste, qu'on l'approuve ou non, cette image constate le seul fait dont je veuille m'occuper en ce moment : l'union qui, sur le champ de bataille de Palestro, s'établit entre le roi de Sardaigne et le régiment français placé sous ses ordres. Le combat dont je n'ai raconté qu'un épisode fit une vérité de cette phrase consacrée, mais si souvent menteuse, que l'on applique d'ordinaire aux troupes alliées : il confondit réellement le sang des nôtres et le sang piémontais. Les zouaves virent le roi de Sardaigne d'aussi près que les grenadiers du Trocadero avaient vu autrefois le prince de Carignan. Un tel souverain et de tels soldats étaient destinés à se plaire; la séduction eut lieu de part et d'autre : elle fut prompte et vive, comme l'action même dont elle naquit. Aussi l'empereur répondit-il au vœu des zouaves en décidant que les canons conquis par eux dans la journée du 31 mai seraient offerts au roi de Sardaigne. Un des officiers supérieurs qui avaient le plus contribué à la victoire de Palestro et le chef de l'état-major de l'artillerie du troisième corps furent chargés d'accomplir la décision impériale. Le maréchal Canrobert me confia l'agréable mission de faire connaître cette volonté à celui qu'elle intéressait. Je montai à cheval une après-dînée pour me rendre au quartier-général du roi. J'avais fait quelques pas à peine dans la grande rue de Palestro, quand des acclamations m'apprirent que ma course était arrivée à son but. Le prince que j'allais trouver chevauchait, au milieu de tout son état-major, entre les groupes nombreux de promeneurs militaires dont le village était alors encombré. Cette rencontre ne me surprit point, je puis même dire que je l'attendais, car près d'une armée piémontaise, n'importe en quel sens on pousse son cheval, on est sûr de se trouver devant le roi. J'exécutai les ordres du maréchal Canrobert, et j'exprimai de mon mieux au roi, qui m'encourageait du reste par un bon et loyal sourire, les sentimens que j'avais recueillis sur son compte dans les rangs les plus obscurs de notre armée. Si j'ai été courtisan,

Dieu me le pardonne, ma conscience ne me reproche rien, et tout ce que je souhaite, c'est d'être encore courtisan de la même manière, n'importe avec quel monarque, pourvu qu'il reçoive mes complimens à cheval, que j'aie le bonheur, en les lui adressant, d'être à cheval aussi, et qu'il s'agisse dans mes discours de canons enlevés par nos armes.

Le troisième corps fit séjour à Palestro. La maison qu'occupait le maréchal Canrobert était une demeure des plus modestes, un presbytère encore, je le crois du moins, car je n'ai recueilli aucun renseignement précis sur ce gîte que son propriétaire avait abandonné. Dans la matinée du 2 juin, notre réveil fut hâté par une fusillade assez vive. Le jour paraissait à peine, et déjà la mousqueterie nous donnait une aubade. Le troisième corps et l'armée piémontaise formaient en cet instant le pivot du mouvement qu'accomplissait l'empereur. L'ennemi pouvait tenter contre ce pivot quelque énergique effort. Telle fut la pensée qui frappa également le roi et le maréchal. Les troupes françaises et italiennes prirent donc les armes, et se tinrent prêtes à marcher; mais les Autrichiens ne songeaient pas à l'offensive : loin de là, ils cachaient, suivant leur habitude, une retraite par une démonstration de tirailleurs. La fusillade qui avait éclaté à nos avant-postes se ralentit bientôt, puis cessa tout à fait. L'ennemi avait abandonné Robbio. C'était ce qu'à midi nous ignorions encore. A cette heure de la journée, le roi et le maréchal étaient réunis pour concerter une attaque sur ce point, dont une courte distance nous séparait. Le roi s'était rendu chez le maréchal, qui en ce moment même attendait de l'empereur une dépêche importante, à laquelle ses résolutions devaient être subordonnées. La conférence entre le commandant du troisième corps et le chef royal de l'armée piémontaise avait eu lieu dans un petit jardin dominé par un clocher d'église villageoise, devant les murs lézardés de notre maison, à l'ombre d'arbres chargés d'années qui me rappelaient les arbres chers aux romanciers allemands, ces témoins verdoyans de la vie domestique qu'une volonté cruelle veut faire abattre, mais que sauve la sensibilité d'un enfant ou d'un vieillard. Cependant le temps s'écoulait, et la dépêche attendue n'arrivait point. Le roi, après avoir fumé quelques cigares, se coucha sur la terre, appuya sa tête sur son bras et s'endormit sur le lit guerrier par excellence, puisque rien, pas même un manteau, ne le séparait du gazon. Autour de lui, les conversations continuaient, car le jardin était rempli d'officiers, et les soldats en capote grise qui montaient la garde devant le logis du maréchal auraient pu le frôler en passant dans cet étroit espace. Il dormait, prêt à se réveiller pour retourner au feu, qu'il avait quitté la veille, quand notre jardin fut littéralement en-

vahi par une bande de paysans. Voilà aussitôt le roi debout et les nouveau-venus qui l'entourent avec des attitudes, avec des gestes, tout ce luxe de démonstrations qui n'appartient qu'aux races italiennes. Ces villageois étaient des habitans de Robbio qui venaient apprendre à leur souverain que les Autrichiens étaient en retraite. L'ennemi, tant qu'il avait été parmi eux, leur avait assigné leur village pour prison. Ils se dédommageaient d'une captivité qui, à en juger par la volubilité de leurs paroles, semblait surtout avoir pesé sur leurs langues. Le roi était assailli par vingt récits à la fois, récits tout remplis d'attendrissemens et de bouffonneries, car l'Italie, comme les muses antiques, tient un masque à la main, un masque qu'elle manie avec la prestesse, la verve et l'entrain des Espagnoles dans la manœuvre de l'éventail. Ce masque joyeux, tantôt elle l'écarte, tantôt elle le rapproche de son noble et sérieux visage. Quelquefois les traits épanouis de la face en carton s'éclairent d'une lumière douloureuse : c'est qu'aux fentes du masque vient de se coller un œil plein de larmes.

Au moment où se passait cette scène, la dépêche de l'empereur arriva. Le maréchal reçut l'ordre de se diriger sur Novare. Ainsi se déroulait le plan qui devait aboutir à la victoire de Magenta. Ce fut le vendredi 3 juin que le corps du maréchal Canrobert quitta Palestro. L'étape que nous avions à faire était courte. Nous suivions une route unie dans un pays plat. Novare nous apparut de bonne heure, et nous causa une agréable impression. La ville était toute remplie d'une allégresse guerrière. L'air, où pleuvaient en cet instant les fleurs, était imprégné d'une odeur récente de poudre. Il y avait trois jours à peine, une batterie autrichienne enfilait la grande rue, maintenant pavoisée aux couleurs italiennes, où nous avancions sous la grêle des bouquets, et jetait de la mitraille à la tête de nos premières colonnes. L'ennemi toutefois n'avait pas cherché à nous disputer sérieusement cette cité. Les pièces qui avaient accueilli nos soldats par une brusque décharge s'étaient retirées au galop. Les Autrichiens ne voulaient point tenter de nouveau la fortune sur le champ de bataille où l'âme intrépide de Charles-Albert reçut une mortelle atteinte. Ils nous attendaient derrière le Tessin, dans ces positions formidables que nous devions aborder et enlever comme celles de l'Alma.

Le maréchal Canrobert descendit dans une grande maison située à l'extrémité de la ville. Aux fenêtres de notre demeure apparaissaient tant de têtes gracieuses, que nous aurions pu nous croire logés dans un couvent de jeunes filles. Aux mauvais jours de nos discordes civiles, chacun a répété cette phrase : « Il y a des hommes qui semblent surgir des pavés. » Aux heures dont j'ai gardé le sou-

venir, du sein ému des villes italiennes, ce n'étaient point des hommes qui semblaient sortir, c'étaient des jeunes filles. On avait sous les yeux les enchantemens de l'Arioste : au lieu de ces farouches figures que le sombre génie des révolutions tire chez nous de cavernes inconnues, mille visages sourians se montraient à toutes les ouvertures des maisons illuminées par le soleil, et ce patriotisme féminin dont j'ai déjà parlé continuait ses démonstrations fleuries. Rien de joyeux comme Novare la veille de Magenta. Les feuilles de roses tombaient sur nos épaulettes et s'arrêtaient sur la crinière de nos chevaux. Combien devaient mourir le lendemain parmi ceux qui respiraient les parfums de cette matinée ! Pluie de fer, pluie de fleurs, voilà toute la guerre d'Italie.

L'empereur s'était établi à Novare dans un vaste palais situé au centre d'un quartier populeux. Ce fut là que le maréchal Canrobert se rendit quelques heures après son arrivée. L'empereur était à cheval; il avait été reconnaître l'endroit où le corps du général Mac-Mahon devait opérer son passage. C'est en cet instant même que se livrait le combat de Turbigo. A plusieurs reprises, on avait entendu dans la ville le canon de ce combat. L'heure avançait, et le chef de notre armée ne rentrait point. Une secrète inquiétude agitait déjà quelques esprits. La vie devient chose si fragile dans une enveloppe qu'on promène au souffle du canon ! Tout à coup la ville se remplit d'acclamations; d'une fenêtre où je m'étais placé, je vis briller l'uniforme des cent-gardes et enfin paraître l'empereur lui-même. Il portait sur ses traits cette placidité mystérieuse que le lendemain je devais retrouver sur son visage entre les cadavres et les trophées de Magenta.

IV.

Le 4 juin, nous devions quitter Novare à onze heures; mais la route qui conduisait de Novare à San-Martino était tellement encombrée, qu'à une heure seulement nous montions à cheval. Heureusement le maréchal Canrobert avait prescrit le départ isolé de la brigade Picard, qui s'était mise en route à neuf heures. Cette brigade fut une des premières troupes qui rejoignit l'empereur et porta un utile secours à la garde, si vigoureusement engagée. Ce fut une grande joie pour le maréchal de la trouver à l'instant où lui-même, devançant le corps qu'il commandait, venait prendre place au terrible jeu où une nouvelle victoire naissait à la France.

Le ciel, au moment de notre départ, est éclairé par un soleil ardent et passionné dont les rayons maîtrisent les nuées d'un ciel orageux. La route que nous suivons est une de ces routes italiennes qui ont l'été un aspect si joyeux, et que j'aime malgré la blanche

poussière dont elles semblent prendre plaisir à nous poudrer avec la malice acharnée que les masques du Corso mettent à enfariner les promeneurs. Le chemin s'allonge entre des prairies d'un vert éclatant, bordées d'arbres aux tailles élégantes et sveltes, et sur ce chemin tout semble en fête; les soldats entonnent leurs chansons de route; les bagages offrent ce bizarre entassement d'objets qui est la partie fantasque des armées. Dans cette charrette s'entrechoquent des bidons et des gamelles; cette petite voiture, peinte de vives couleurs, qui rappelle par sa forme les chars où les élixirs merveilleux se promènent dans nos campagnes, est conduite par une cantinière. Ces bagages dont s'amusent mes yeux, le moment va bientôt venir où je les maudirai de toutes les forces de mon âme. La colonne, qui marchait lentement et d'un pas sans cesse interrompu, s'était arrêtée. Le maréchal Canrobert venait d'entrer dans un champ où il avait mis pied à terre, quand une de ces sourdes vibrations qui annoncent quelque part le jeu puissant d'une force électrique parvint subitement jusqu'à nous. Les hommes juchés sur les voitures tournaient leurs regards dans la direction de San-Martino. Là, disait-on, tourbillonnait un épais nuage. Était-ce de la poussière? était-ce de la fumée? C'est ce que l'on ignorait. Quelques oreilles qui s'approchaient du sol croyaient entendre le bruit du canon. Chacun sait à quels caprices de l'air ce bruit formidable est soumis. Quelquefois des vents complaisans vous l'apportent à travers d'énormes distances, clair, distinct, sonore, dans toute l'imposante plénitude qu'il possède au sortir des bouches cuivrées dont il s'envole. Quelquefois au contraire, quand vous en êtes séparé à peine, l'atmosphère ne vous le transmet qu'à l'état de son latent et confus. C'est ce qui arrivait en ce moment.

Sous l'influence pourtant du frémissement qui agite la troupe, des rumeurs qui parcourent la colonne, le maréchal Canrobert fait monter à cheval un capitaine piémontais attaché à son état-major, le comte Vimercati. Il prescrit à cet officier d'aller trouver l'empereur et de prendre ses ordres. Le capitaine Vimercati part au galop malgré tous les obstacles dont la route est embarrassée, et accomplit sa mission avec une célérité prodigieuse. Il revient nous annoncer que, depuis plusieurs heures, l'empereur soutient avec la garde une lutte gigantesque contre un ennemi nombreux, acharné, résolu à jouer dans une grande bataille le sort de la Lombardie. L'ordre de l'empereur est que le troisième corps se rende le plus promptement possible sur le théâtre du combat. Un officier de l'état-major impérial vient confirmer les paroles du comte Vimercati. On peut s'imaginer l'effet que de semblables nouvelles produisent sur l'âme du maréchal Canrobert.

La division Renault formait ce jour-là notre tête de colonne, et,

nous l'avons dit, une brigade de cette division, la brigade Picard, nous avait heureusement précédés. Le maréchal ordonne au général Renault, dévoré d'une impatience semblable à la sienne, d'accourir avec la brigade Jeannin en écartant tous les obstacles de la route, et lui-même, entouré de son état-major, vole au canon de toute la vitesse de son cheval. Deux hussards de notre escorte, lancés en avant de nous, tracent un sillon dans cette foule pesante de voitures que rien tout à l'heure n'aurait semblé devoir ouvrir. Au sortir du tumulte des charrettes, les rangs pressés des soldats à travers lesquels nous courons s'écartent d'eux-mêmes avec rapidité. Cette multitude armée sent passer au milieu d'elle non point un homme, mais une volonté, une force dont rien ne doit retarder l'essor. Au fur et à mesure que nous approchons de la fournaise où s'accomplit le grand œuvre, tous les bruits du combat deviennent distincts et s'emparent avec énergie de nos oreilles; puis voilà ces mille émotions qui rayonnent dans une variété innombrable d'incidens à l'entrée des champs de bataille. Le souffle et la lave du volcan arrivent à nous.

Le maréchal s'arrête un instant devant l'empereur, qui se tient à ce pont de Buffalora dont il a défendu les abords par des batteries qu'il a lui-même fait placer. On sait que le pont de Buffalora est miné, une partie s'en est écroulée déjà; mais heureusement la poudre autrichienne a fait incomplétement sa besogne, elle a laissé une voie périlleuse et vacillante où se pose le pied de notre armée. L'empereur veille sur cette fragile artère par laquelle circule tout le sang dont se nourrit la bataille, et qui, en se rompant, frapperait chacun de nous au cœur. Il adresse quelques paroles au maréchal Canrobert, et notre course effrénée recommence. Il était en ce moment près de quatre heures. Le ciel était alors bouleversé par un orage printanier, orage passager et sans sérieuses colères, mais qui jouait avec le soleil dont il brisait les rayons, avec les nuées qu'il assemblait, dispersait, barbouillait de mille couleurs, et qui mettait ainsi les régions de la lumière en harmonie avec le théâtre de nos combats. Ainsi je me rappelle deux rapides impressions de mon entrée sur le champ de bataille. Tandis que devant moi je voyais se dessiner sur un ciel bleu les uniformes de nos soldats et monter dans une clarté transparente la fumée blanche de notre mousqueterie, à ma droite, dans un immense pan de vapeur grise traversé par de fauves rayons, semblable à ce voile de nuées que les peintres abaissent derrière la croix où meurt le Christ sur la cime du Golgotha, je voyais s'avancer une longue et sombre colonne. C'étaient des prisonniers autrichiens marchant entre des baïonnettes françaises. Sur ces visages de vaincus, je retrouvais çà et là ce regard tout rempli

d'exaltation douloureuse que j'ai déjà vu bien souvent éclairer des traits ensanglantés.

Parmi les figures que je vois passer en m'enfonçant de plus en plus dans la route embrasée où nous voilà engagés maintenant, je reconnais plus d'une figure amie, mais qui déjà n'appartient plus à cette terre. Je suis côtoyé par des civières où reposent pâles, immobiles et couronnés, pour parler comme un poète allemand, des premières violettes de la mort, des compagnons qui me rappellent les plus vivans souvenirs de ma vie. C'est ainsi que les yeux fermés et le corps raidi de Bougoz, un capitaine de grenadiers, tombé noblement à la tête de sa compagnie, font revivre pour moi la Crimée et une promenade à Kamiesch. Je donne en courant un regret à ce brave garçon que je rejoindrai peut-être tout à l'heure dans un autre monde, et je continue ma course à travers la foule, composée de vivans et de morts, qu'enveloppe une même vapeur de poudre et de sang. L'endroit où nous parvenons présente un aspect étrange; c'est un lieu où la nature et les hommes ont multiplié à l'envi les accidens. Dans un sol mamelonné, couvert d'une végétation énergique, on a pratiqué un canal et un chemin de fer. Ces œuvres de la paix ont été singulièrement transformées par la guerre. Le canal, dont la plupart des ponts sont brisés, remplit l'office du fossé autour des places fortes, et le chemin de fer est une tranchée où sont entassés des soldats. C'est dans ce lieu que, sous les ordres du général Regnault de Saint-Jean-d'Angély, la garde soutient depuis le matin une lutte acharnée contre l'armée autrichienne. Elle est maîtresse de toutes les redoutables positions que l'ennemi tenait à son arrivée; elle occupe sur le canal un pont que les Autrichiens ont vainement tenté de faire sauter. Elle se cramponne à ce terrain ardu dont chaque pouce est rougi du sang qui coule depuis tant d'heures de ses veines; mais il lui est interdit d'avancer : elle a joué au début de la bataille le rôle que son aînée d'Austerlitz et de Wagram jouait à la fin des actions. L'ennemi n'espère plus la vaincre de front; aussi tente-t-il contre son flanc droit des efforts violens et désespérés. C'est là qu'il dirige ses feux incessans et qu'il essaie de pratiquer une brèche; mais c'est là qu'arrive le maréchal Canrobert.

D'un coup d'œil il juge la situation. Il embrasse en même temps les forces qu'il doit combattre, les obstacles qu'il doit vaincre et les élémens dont il dispose. Les élémens ne sont pas nombreux. La seule brigade de son corps qui soit en ce moment arrivée, la brigade Picard, a déjà livré de rudes combats. Elle est loin d'être épuisée à coup sûr, mais elle a fait des pertes cruelles : ses officiers sont décimés; il en est peu qui soient sans blessures. Ses soldats, qui combattent avec cette ardeur individuelle si nécessaire d'ailleurs au

terrain et à l'action où ils sont lancés, forment un mélange de tous les corps et de toutes les compagnies : grenadiers, fusiliers, voltigeurs, chasseurs à pied tournoient sous le feu dans de mêmes groupes où frappe également la mort.

Je ne voyagerai jamais entre les deux talus d'un chemin de fer sans songer à la tranchée où j'arrivai à la suite du maréchal. La cime de cette tranchée est écrêtée par les balles et semée de cadavres en capotes grises. Il faut franchir ce rempart et repousser les tirailleurs autrichiens, dont la ligne se prolonge jusqu'à Ponte-Vecchio-di-Magenta, où nous devons à tout prix nous établir. Le maréchal fait gravir à son cheval cet escarpement ensanglanté, ramasse autour de lui quelques hommes et m'ordonne de les porter sur une butte qui s'élève en avant de nous, d'où, dominant un terrain couvert, il faut débusquer l'ennemi. Secondé par le chef de son artillerie, le général Courtois d'Hurbal, qui, sans commandement par le retard forcé de nos pièces, a pris ce jour-là le rôle d'aide-de-camp, il établit lui-même d'autres tirailleurs et relie au village de Ponte-Vecchio la butte où il m'a placé. Cette butte était surmontée d'un kiosque couvert de pampres qui est resté agréablement dans mon esprit. Tout l'espace du reste qui s'étendait entre cette hauteur verdoyante et le village que le général Gyulai nous a disputé si vivement offrait le plus attrayant aspect. Les arbres y étaient enlacés par les festons de cette vigne grimpante qui est la couronne de la campagne italienne. C'était un lieu semblable à celui où le Corrége a mollement étendu son Antiope; mais ce lieu alors était bien loin d'être propice au repos. Toutes les charmilles abritaient des tirailleurs. Les balles sifflaient à travers les arbres, dont elles emportaient les feuilles et brisaient les branches. Il y avait pourtant des figures couchées sous ces bruyans ombrages; seulement ce n'étaient point des figures vivantes. Les cadavres étendus dans ces lieux arcadiens, au pied de ces mûriers touffus, sous ces rameaux de vigne, tiraient un effet puissant de ce qui les entourait. L'orage dont j'ai parlé tout à l'heure s'était dissipé. Le ciel avait cette gaieté attendrie, la terre cet émouvant éclat qui suivent les bourrasques du printemps. Les corps où régnait la mort gisaient sur une herbe brillante, toute remplie de cette tiède et féconde existence qui gonfle le sein de la nature quand elle enfante ses merveilles de chaque année. Eh bien ! cette bataille en cette saison, à travers ce beau pays, offrait à l'âme un charme violent, elle l'inondait de cette volupté douloureuse qui est le secret suprême de toute jouissance humaine. Nul de nous en ce moment n'aurait pu accuser le ciel de ne pas remplir cette coupe avide que, suivant un poète, nous lui tendons éternellement. Le ciel nous jetait avec profusion au contraire

tout ce qui peut faire déborder le vase insatiable : odeur des prés, senteurs de l'orage, parfum de la poudre. Voilà ce que je pensais tandis que nos chevaux franchissaient les cadavres et rompaient avec leurs poitrails les enlacemens de la vigne.

Ce que je pensais, je le retrouve facilement dans ma mémoire. Il y a des ivresses qui se dissipent, pour ne plus jamais renaître, dans l'air qui nous environne; il en est d'autres au contraire, mystérieuses et puissantes, dont les vapeurs vont se perdre au fond de notre âme: telles sont les ivresses des combats. Celles-là sont restées en nous, et sortent de notre cœur quand nous le déchirons pour en faire jaillir le souvenir. Mais ce que j'ai senti n'est pas ce que je souhaite le plus de rendre; je voudrais avant tout dire ce que j'ai vu. Or quand on a vraiment participé à un combat, même de la manière la plus obscure, quand toutes les énergies d'une bataille, semblables aux willis de la ballade allemande, vous ont saisi et maintenu des heures entières dans le tourbillon de leurs mouvemens, peut-on avoir autre chose dans sa cervelle que des images forcément incomplètes, tumultueuses, confuses? Eh bien! cette série d'images, pareilles aux arbres vacillans, aux maisons roulantes, aux paysages ivres, qu'on traverse en chemin de fer, je voudrais les faire courir maintenant sous les regards auxquels j'ouvre mon esprit, comme elles ont couru sous mes yeux.

Le maréchal Canrobert s'élance vers un amas de maisons qu'entoure une épaisse fumée. Cet amas de maisons s'appelle Ponte-Vecchio-di-Magenta. Le canal qui traverse ce village le sépare en deux parties, sans communication entre elles, car les Autrichiens ont fait sauter le pont qui les unissait. Pourtant nos soldats devaient combattre sur les deux rives de ce cours d'eau. J'ai su depuis ce que le général Vinoy et le général Renault avaient fait sur la rive gauche. Je vois encore le maréchal sur la rive droite. Au moment où nous arrivons à Ponte-Vecchio, ce village, qui, en quelques heures, fut pris et repris sept fois, subissait une invasion autrichienne. Quoique animées d'un dévouement héroïque et commandées par des officiers intrépides, quelques compagnies se retiraient devant les masses poussées par le général Gyulai, qui jetait en cette partie du champ de bataille colonne sur colonne, avec l'acharnement d'un joueur épuisant tout l'or de sa bourse sur un même coup. Le vent brûlant de la mousqueterie sifflait à travers le village, brisant les tuiles et arrachant le plâtre des maisons. Le maréchal Canrobert fait rebrousser chemin aux premiers soldats qu'il rencontre. — Allons, mes amis, leur crie-t-il, encore un effort à la baïonnette! — A la baïonnette! répètent autour de lui des voix fatiguées, mais ardentes, où l'on sent vibrer toute l'énergie que des vouloirs indomptables peu-

vent arracher aux dernières profondeurs de l'âme. Et ces compagnies décimées, conduites par des officiers qui presque tous ont reçu des contusions ou des blessures, marchent de nouveau sur les feux ennemis, se jettent sur la mort, qu'elles forcent à reculer comme un fantôme vaincu par la sainte magie de la foi.

Les Autrichiens se sont repliés à leur tour. Quand nos yeux ne nous le diraient pas, nous le saurions par ces longs sifflemens qui traversent l'air, puis viennent aboutir sur le sol à une explosion soulevant autour de nos chevaux les mottes de terre et les touffes d'herbe. L'ennemi recommence à lancer ces fusées qu'il tient en estime particulière : projectile d'un poétique effet, mais lent, maladroit, incapable de lutter contre ce coin de fer que le canon rayé, à travers de fabuleuses distances, enfonce au cœur d'une armée. Le canon rayé, je le vois jouer son rôle sous la direction du général Lebœuf au pont du chemin de fer, où le maréchal Canrobert retourne un instant. Le général Lebœuf a mis là quelques pièces en batterie. Ces pièces, tournées vers Ponte-Vecchio, lancent des boulets qui, décrivant une courbe immense, passent au-dessus du village où sont retranchés nos soldats, et vont tomber dans les rangs autrichiens. Ce chemin de fer d'où tout à l'heure nous courions à l'ennemi offre un spectacle entraînant. Le maréchal Canrobert y est accueilli avec enthousiasme par des troupes heureuses du secours chaleureux qu'il leur apporte, et qui assure le succès de leurs longs efforts. Pendant que le commandant en chef du troisième corps échange quelques mots avec le général Niel, qui vient de donner des ordres à la division Vinoy, je promène mes regards sur ce qui m'entoure. La confiance règne sur tous les visages. La statue n'est pas encore fondue, la statue immortelle que le soir nous offrirons à notre pays, mais les terribles accidens ne sont plus à craindre; grâce à ces êtres d'âme et de chair qui se font une joie de se jeter dans la fournaise où il ne faut pas que la flamme s'éteigne un instant, elle sortira complète et radieuse du moule brûlant qui la cache à nos yeux.

Je reconnais dans ce coin du champ de bataille plusieurs visages que j'ai déjà vus, éclairés par des lueurs semblables à celles qu'ils réfléchissent maintenant. Ainsi je retrouve le général de Wimpfen, qui me rappelle l'Afrique et la Crimée. Les traits de ce vaillant soldat, dont le vieux nom est mêlé aux guerres de tous les pays et de tous les temps, sont ensanglantés et noircis; mais son regard est rayonnant. Il m'adresse quelques paroles qui me font plaisir : « Ce sont toujours les mêmes hommes qui se font tuer, » disait en riant le maréchal Bugeaud. Le fait est que les champs de bataille ressemblent à ces salons où l'on retrouve toujours une même société. Ils ont un personnel d'habitués que les balles endommagent et di-

minuent de temps en temps, mais dont on voit constamment reparaître quelques débris.

Bientôt le maréchal Canrobert reprend sa course. Nous retournons aux lieux que nous venons de quitter. Les Autrichiens n'ont point renoncé à l'attaque de Ponte-Vecchio. Le maréchal s'arrête encore à ce village, puis parcourt de nouveau les lignes de tirailleurs qui en protégent les approches. Il se meut, à la fois calme et passionné, au milieu du feu. Il se porte à tous les endroits où un exemple énergique est nécessaire. Chaque soldat tour à tour entend à son oreille cette parole amicale et impérieuse, héroïque et familière qui tantôt le pousse où il faut courir, tantôt l'enchaîne où il faut rester. Tandis que les heures s'écoulaient pour nous dans cet espace étroit, mais où se passait une grande lutte, le général Mac-Mahon accomplissait son mouvement tournant sur Magenta. Le maréchal Canrobert avait envoyé le comte Vimercati s'enquérir des opérations du deuxième corps. Tout à coup nous voyons cet officier s'avancer vers nous au galop. La joie d'une bonne nouvelle est sur ses traits. Il nous apprend en effet que Magenta, où il vient lui-même de pénétrer, est au pouvoir de nos armes. En cet instant, le maréchal Canrobert était sur la lisière d'un champ, à l'entrée de Ponte-Vecchio. L'ennemi tentait sur ce village un effort suprême. Le feu redoublait de furie. Je vois encore, à l'horizon d'un tableau que je pourrais dessiner, ces soldats autrichiens élégans et sveltes, avec leurs tuniques blanches et leurs bonnets bleus, ouvrant les bras et tombant à côté de leurs fusils. Dans ce paysage embrasé, la mort était en pleine moisson; mais le maréchal Canrobert sentait la victoire décidée. En préservant le flanc droit de l'armée, il avait assuré les succès obtenus aux débuts de l'action par la garde; la prise de Magenta par le général Mac-Mahon venait à présent confirmer l'heureux résultat de la lutte qu'il soutenait depuis plusieurs heures. Ainsi trois actes éclatans amenaient le dénoûment triomphant du drame. Le maréchal Canrobert s'adresse à un groupe de soldats dont son cheval est environné. Il leur fait partager la joie patriotique dont il est rempli, puis, se tournant vers le capitaine Vimercati et vers moi, il nous ordonne d'aller au plus vite annoncer à l'empereur ce qu'il vient d'apprendre.

Nous partons de toute la vitesse de nos chevaux, nous parcourons la voie qui couronne le talus du chemin de fer, voie embarrassée à chaque pas par des cadavres que nous sommes obligés de franchir. Nous arrivons aux lieux où se tient l'empereur et nous remplissons notre mission. L'empereur, au moment où nous l'abordons, dirigeait le mouvement d'une batterie. Il nous reçut avec un sourire affectueux, mais les traits empreints de ce calme profond qui m'a-

vait frappé la veille. Ni les heures passées si pleines d'angoisses, ni l'heure présente si remplie d'enivrement, n'avaient pu mettre leur trace sur son visage. Un moment arriva cependant où, dans ce regard que l'ivresse du succès n'avait point troublé, un sentiment profond se peignit, et, je dois le dire, un sentiment de tristesse. Cet incident m'a frappé vivement, et je veux essayer de le raconter.

Pour gagner l'ambulance, qu'on avait établie à la hâte, les blessés étaient obligés de suivre la route où se tenait l'empereur. Ainsi aucune horreur de la bataille n'était épargnée à celui qui en réglait les mouvemens. Comme les fils de cet illustre supplicié forcés à recevoir sous l'échafaud le sang de leur père, l'empereur, en offrant lui-même sa chair aux balles, sentait tomber goutte à goutte sur son cœur tout le sang de son armée. Placé à quelques pas derrière lui, après m'être acquitté de mon message, j'accordais, je l'avoue, une assez médiocre attention au lugubre défilé dont j'étais le spectateur. J'étais rempli d'une joie immense, ma cervelle résonnait de fanfares. Le ciel mélancolique pourtant, et où s'allongeaient les premières ombres du soir, me semblait pavoisé à nos couleurs; mais soudain mon regard fut attiré par une civière où se tenait à demi couché un blessé dont le visage avait une particulière énergie. C'était un soldat. Ses jambes étaient cachées par sa capote grise, à laquelle ses épaulettes de laine étaient attachées encore; une chemise grossière couvrait seule son buste, dont le bas portait des traces sanglantes, et le haut de ce buste offrait un terrible spectacle. Un boulet avait atteint cet homme à l'épaule et lui avait arraché le bras; l'endroit où ce boulet avait frappé présentait une plaie sinistre, une immense surface de chair rougie où se tordaient des fibres déchirées. Eh bien! en passant devant l'empereur, ce soldat, par je ne sais quel effort, car outre cette horrible plaie il avait au ventre une autre blessure, ce soldat parvint à se soulever, et, se mettant sur son séant, il appela l'empereur. « Sire, votre main! » s'écria-t-il avec cet accent étrange, violent et sourd, sonnant le formidable et l'inconnu que prend le verbe de l'homme quand il s'agite comme un oiseau de nuit effrayé entre les parois de la masure d'où le chasse la mort. A cet appel, l'empereur, comme si une puissance surhumaine l'eût évoqué, s'avança lentement, et mit sa main nue dans la main que le soldat agonisant lui tendit par-dessus sa capote, à quelques pouces de la plaie béante qui était la cause de cette étreinte. Après cette poignée de main, la civière poursuivit sa route. Le front du soldat était radieux, celui du souverain était voilé. L'empereur donna encore la main à un officier blessé à la poitrine, qui, en passant devant lui, s'était soulevé également sur sa civière pour l'acclamer avec un accent qui avait quelque chose de jeune et de touchant.

Toutefois c'est du soldat mutilé que j'ai gardé le plus vif souvenir. Cette poignée de main sur ce brancard décoré par des épaulettes de laine m'a singulièrement remué. Elle renfermait, suivant moi, toute la tristesse et toute la grandeur de ces éclatantes et mystérieuses journées, pleines d'un charme sans mélange pour des combattans obscurs, mais faites pour remplir d'une solennelle émotion ceux qui tiennent du ciel le terrible droit de les nommer leurs filles.

V.

La nuit commençait à tomber, et le champ de bataille se refroidissait comme les cieux; les bruits et les ardeurs de la lutte qui avait rempli la journée s'éteignaient de toutes parts. Les cadavres couchés sur la terre n'étaient plus offensés ni par la lumière du jour ni par le regard des vivans. Les ténèbres les ensevelissaient, et le vent du soir les pleurait. Dans la direction de Ponte-Vecchio, que je cherchais à regagner, je rencontrai le maréchal Canrobert, qui se rendait auprès de l'empereur. Je rebroussai chemin pour l'accompagner. J'appris des officiers qui le suivaient qu'après mon départ le combat s'était prolongé encore dans les rues de Ponte-Vecchio-di-Magenta. Dans ce combat, me dit-on, le chef de notre état-major, le colonel de Senneville, avait reçu une balle au cœur. Le colonel de Senneville était le dernier officier à qui j'adressais la parole en me séparant du maréchal; il m'empruntait, je crois, en ce moment le feu de mon cigare. Je devais aller le lendemain ensevelir ses dépouilles dans ce lieu même où, sans le savoir, je lui avais dit un éternel adieu. J'avais une respectueuse affection pour cet homme vaillant et calme que j'avais déjà connu en Crimée. Puis, par un de ces caprices de la mémoire, fréquens à ces heures violentes où l'esprit reçoit tant d'impressions, je me rappelais avec une force singulière le dernier regard que j'avais vu dans ses yeux. Pendant la soirée où l'on m'apprit sa rapide et noble fin, je sentis continuellement ce regard sous ma cervelle. Il y ouvrait comme un abîme où je faisais descendre cette rêverie mêlée d'amertume et de douceur qui va de notre âme à celle des morts.

Cette funeste nouvelle n'était pas la seule que je devais apprendre ce soir-là. Pendant que l'empereur s'entretenait avec le maréchal Canrobert, je sus que nous avions perdu le général Cler et le général Espinasse. C'étaient encore deux figures d'Afrique et de Crimée qui disparaissaient pour moi, et deux figures que j'avais vues passer dans des clartés glorieuses. Ces deux hommes avaient eu du reste assurément le trépas qu'ambitionnaient leurs cœurs. Pour parler le langage de Montluc et de Brantôme, tous deux étaient les nourrissons

de Bellone, qui les avait allaités de la plus énergique liqueur de ses mamelles. Aussi tous ceux qui les ont connus se rappellent la joie dont ils rayonnaient quand ils pouvaient courir à cette formidable nourrice. Le général Espinasse avait pour officier d'ordonnance un de ses cousins, jeune homme à la nature chevaleresque, haut de cœur, prompt de main, soulevé facilement par toutes les émotions généreuses. Le lieutenant Froidefond, ainsi s'appelait cet officier, pour qui je me sentais un vif attrait, tomba dans les rues de Magenta, près de son général. Voilà encore un homme qui fut traité par la Providence suivant ses ambitions et ses instincts. Certainement, quand leurs cadavres sont encore chauds, on voudrait rappeler à la vie les braves gens que la mort vient de frapper, on s'indigne contre le coup qui les atteint tout en sachant que leurs cœurs y auraient souscrit. L'avenir se réjouit de ces trépas que pleure le présent, c'est là ce qui doit nous consoler. Ces morts héroïques, qui passent en quelques brèves paroles d'une génération militaire à l'autre, se dégagent peu à peu des tristesses dont elles étaient entourées pour ne plus garder que leur virtuel éclat.

L'empereur avait établi son quartier-général à San-Martino, dans une petite maison ombragée par ces grands sycomores qui se réfléchissent dans les eaux transparentes du Tessin. Cette petite maison se composait de deux chambres également étroites, également nues, l'une que s'était réservée le souverain, l'autre où se pressaient tous les officiers de sa suite. Je sentais une faim violente et j'étais dévoré par une de ces soifs particulières aux champs de bataille, qui semblent avoir fait passer dans notre gosier toutes les ardeurs de notre cœur. J'obtins un morceau de pain et quelques gouttes de vin qui étaient dans cette résidence impériale le présent de la plus généreuse hospitalité, car la table de l'empereur, ce jour-là, avait été en harmonie avec son logis. Je quittai ce glorieux et détestable gîte pour me diriger vers des pénates inconnus que je devais trouver plus sordides et plus bouleversés encore.

La maréchal Canrobert alla camper de sa personne en avant des positions que la garde avait si vaillamment enlevées le matin. De hautes masures couvertes par le combat de la journée d'innombrables cicatrices se dressaient en face l'une de l'autre dans les ténèbres. Le seuil d'une de ces maisons était éclairé; la porte laissait passer par ses fentes des rayons de lumière. Je poussai ces planches mal jointes; elles glissèrent dans une flaque de sang où gisaient quelques couvertures grossières. Ces couvertures étaient jetées sur des cadavres, placés entre des chandelles fumeuses, qui reposaient sur ce sol ensanglanté. J'étais entré dans une chambre mortuaire. Je quittai cette demeure où les vivans n'avaient pas le droit de dormir, et j'allai au gîte opposé.

Là n'existait aucune porte. On entrait dans une cour vaste et obscure, où soufflait le vent de la nuit. Dans un coin de cette cour, je rencontrai un corps de logis brisé, démantelé comme un navire qui a prêté toute une journée ses flancs aux boulets. Là sans doute s'étaient embusqués des tirailleurs que nos baïonnettes avaient délogés. Je pénétrai à tâtons dans une grande pièce, où je sentais mon pied se heurter contre toute sorte de débris d'une espèce inconnue. La clarté d'une allumette, que j'enflammai à mon cigare, me permit de distinguer parmi ces débris de grands fragmens de papier. C'étaient des gravures arrachées aux lambris de cette triste demeure, — ces humbles gravures, luxe naïf de l'indigence, ces images de l'Été, du Printemps, de l'Automne, qui sourient dans de pauvres cadres, sous des toits de chaume. Je ramassai quelques-unes de ces images, j'y mis le feu et les jetai dans un vaste foyer, où je lançai ensuite tout ce que je trouvai sous ma main, chaises boiteuses et bancs cassés. Alors à la clarté de cette flamme, que je destinais à combattre je ne sais quelle particulière espèce de malsaine et pénible humidité, je fis avec les lieux où m'avait poussé la guerre une connaissance qui n'était pas de nature à me charmer. Une table où je voulus appuyer ma tête pour dormir, un siége que j'avais respecté et placé près du feu pour m'y établir commodément, avaient un suintement que je m'expliquai; l'humidité dont je m'étais senti pénétré, cette chambre déserte la devait à une vapeur de sang.

J'abandonnai encore cette pièce inhospitalière, plus hideuse peut-être avec ses vagues empreintes de meurtre que la chambre où tout à l'heure mon pied heurtait contre des cadavres, et j'allai me coucher au dehors sur le gazon de la cour. Là j'allumai avec quelques officiers et quelques soldats un feu de bivouac; je m'enveloppai dans mon manteau, et je plaçai sous ma tête l'antique oreiller de Jacob. Si je ne trouvai pas sur la pierre où je m'endormis les songes mystiques que Dieu envoya au patriarche, j'y goûtai un sommeil plein de douceur, un de ces sommeils où notre être tout entier s'étend avec délices le soir d'une bataille, et qui, remplis de mystérieuses caresses, nous reçoivent comme les eaux profondes du fleuve chanté par le poète reçurent le pasteur Aristée.

Je fus réveillé à cette heure matinale où l'on se sépare à regret d'une couche même aussi dure que l'était la mienne, à cette heure où notre âme et la nature encore sous le charme l'une du rêve, l'autre de la nuit, semblent renaître avec tristesse toutes deux à la réalité et au jour. Je reçus l'ordre de monter à cheval pour accompagner le maréchal Canrobert, qui allait avec son état-major visiter ses avant-postes. Nous arrivons à Ponte-Vecchio-di-Magenta, où est installée la division Trochu. Nous traversons le village, et nous pénétrons dans les champs où sont établies nos grand'gardes. Nous cir-

culions au milieu des hommes couchés sur leurs sacs et des armes réunies en faisceaux, quand un bruit soudain de mousqueterie retentit à quelques pas de nous dans le brouillard du matin. L'air est envahi de nouveau par l'essaim turbulent des balles. Nous pouvons nous croire rentrés dans les régions de la veille. Cette fusillade matinale, cette diane sonnée en coups de feu, avaient pour but de cacher un mouvement du général Gyulai. C'était, a dit le rapport autrichien, le dernier effort d'un vaillant régiment qui avait perdu la moitié de ses officiers dans la journée de Magenta; tandis que l'armée ennemie, campée dans la direction d'Abbiate-Grasso, opérait sa retraite, ce régiment, lancé en avant, venait essayer de cacher sous le rideau brûlant d'un nouveau combat ce qui se passait derrière lui. A cette explosion de coups de fusil, le général Trochu monte à cheval; il fait prendre les armes à toute sa division, et se jette lui-même sur l'ennemi à la tête des premières troupes qui sont prêtes. Les hommes se mettent au pas redoublé, les clairons et les tambours entonnent la charge, et, soulevés par ces accens entraînans, voilà les pieds de nos fantassins qui courent à travers l'herbe chargée de rosée. Je me rappelle avec bonheur ce brillant départ. Il avait je ne sais quoi d'héroïque et de gai. Cette image de l'alouette gauloise, qui me revient toujours quand je me trouve entre les rangs agiles et joyeux de notre infanterie, s'offrit à moi plus vive que jamais. Je la voyais, cette alouette, prendre sa volée aux premiers rayons du jour, à travers les champs de maïs, allègre, audacieuse et défiant le plomb qui sifflait autour de ses ailes. Ce rapide engagement eut des résultats qui répondirent à ses débuts. Le général Trochu repoussa l'ennemi, et le poursuivit en lui faisant éprouver des pertes sensibles. Perdu dans la gloire de la veille, le combat de cette matinée ne fut point pourtant sans éclat. Il eut dans ses étroites proportions ses nobles dévouemens, ses généreux trépas, aussi bien que les plus grandes batailles, car l'héroïsme et la mort surtout se jouent des limites encore plus que le génie; ce qui est marqué à leur empreinte offre partout la même grandeur.

Le lendemain de Magenta est une des journées qui font le plus de lumière dans mes souvenirs; je retrouve l'une après l'autre toutes les heures qui ont passé pour moi dans cette région du temps, et le regard particulier que chacune d'elles m'a jeté en passant. Ainsi je me rappelle une longue séance que je fis sur le pont du chemin de fer, où le maréchal s'était arrêté, attendant les ordres de l'empereur et l'allure qu'allaient prendre les événemens. C'était sur ce pont que la garde avait livré la veille ses plus opiniâtres combats. Aujourd'hui ce lieu où les soldats circulaient joyeusement, devisant des périls passés, se parant en jouant d'uniformes enlevés à l'ennemi, ce lieu avait quelque chose de souriant qui rappelait les fêtes

de village, et cependant de chaque côté du pont, sur des rampes escarpées, la mort avait placé deux enseignes sinistres : c'étaient deux monceaux de cadavres réunissant des types et des vêtemens variés. Un zouave avec une barbe monacale était étendu les bras en croix; son front pâle reposait sur la poitrine déchirée d'un Autrichien; auprès de lui se serrait un grenadier dont on ne voyait pas le visage, car il était tombé la face contre terre, mais qui avait dans ses cheveux courts et drus ce je ne sais quoi qui sent la toison nouvelle, caractère commun aux têtes de novices et de jeunes soldats. Cet homme était bien un jeune soldat en effet; je pus m'en convaincre en voyant son honnête visage, que reconnurent deux de ses camarades. « — Tiens! firent les compagnons de ce mort qui se promenaient sur le champ de bataille, fouillant de leurs regards curieux les débris dont ils étaient entourés, voilà un tel qui manquait à l'appel ce matin. »

Ces corps sans sépulture étaient un spectacle qu'on ne voulut point laisser aux soldats; l'ordre fut donné de creuser partout des fosses, et le sol enferma bientôt ces cadavres qui flanquaient les deux côtés du pont : Autrichiens et Français furent ensevelis côte à côte; habits bleus et habits blancs disparurent cachés par les mêmes pelletées de terre. Ainsi naissait sous la main des fossoyeurs la fraternité, cette fleur idéale que les songeurs demandent aux régions de la vie et qui ne veut s'épanouir que dans la tombe. J'étais destiné à voir ce jour-là toutes les natures de funérailles qui suivent les vastes actions. Le maréchal Canrobert voulut rendre les derniers devoirs au chef de son état-major, le colonel de Senneville.

Il partit accompagné de quelques officiers parmi lesquels je me trouvais; il se rendit à l'entrée de Ponte-Vecchio-di-Magenta, au coin du champ où la veille j'avais parlé pour la dernière fois à celui dont j'allais voir disparaître les restes. Il y a aux heures tristes de la vie des lieux qui opèrent dans notre mémoire un miracle semblable à celui du saint suaire. Ce paysage, où vers la fin du jour j'ensevelis un compagnon aimé, a laissé son empreinte sur mon esprit, nette, vivante, comme la face divine sur le tissu dont elle fut touchée. Je vois la maison qui s'élevait derrière moi, le pré qui était à ma gauche, et où les hussards de notre escorte s'arrêtèrent pendant la cérémonie funèbre pour faire un fourrage improvisé. Je vois plus que tout cela encore : le sentier étroit où gisait, enveloppé dans une couverture de campement, le corps du colonel de Senneville. Le maréchal Canrobert fit soulever le grossier linceul qui lui dérobait un visage ami. Il attacha sur ces traits rendus pour quelques instans à la clarté du jour un regard rempli à la fois de mélancolie et de fermeté, puis il fit creuser lui-même par des grenadiers la fosse où l'on allait déposer le cadavre. Pour savoir si cette fosse

avait la longueur et la profondeur nécessaires, il ordonna à un des fossoyeurs en capote grise de s'y coucher. Celui qui reçut cet ordre était un jeune soldat dont la figure prit quelque chose de soucieux. — Allons, mon enfant, dit le maréchal, cela vous portera bonheur. Quand la tombe eut les dimensions voulues, on y descendit le mort, que l'on plaça la tête tournée vers la France. On planta ensuite sur la terre à qui ces dépouilles étaient confiées l'étendard de la patrie que vivant ou mort on rencontre, n'importe de quel côté on se tourne; la croix s'éleva sur ce sol piétiné par les luttes de la veille; un prêtre récita les prières de l'église. Les prières terminées, le maréchal Canrobert, prêt à remonter à cheval, s'inclina une dernière fois vers la tombe où il venait de coucher son compagnon, et jeta ces paroles dans notre silence : — Au revoir, Senneville, au revoir!

Celui qui faisait à la formule consacrée cet heureux et noble changement, qui, à l'hôte récent de cette tombe guerrière, disait : « Au revoir! » et non pas « adieu! » avait couché la nuit entre des cadavres, et ne savait guère quelle demeure il aurait le lendemain. Cette courte oraison funèbre entre deux batailles fit passer dans nos cœurs ce frémissement dont nous agite la parole humaine, quand elle mérite de s'appeler l'inspiration. Le maréchal Canrobert, au bout de quelques heures, avait oublié le mot qu'il avait prononcé; mais ce mot est resté dans des âmes où il pénétra, comme un trait, tout vibrant de l'impulsion qu'il devait à une force inconnue.

Trois jours après la bataille de Magenta, nous entrions à Milan. Cette triomphale journée du 8 juin 1859 m'a laissé dans ses débuts une pénible impression. Nous suivions, pour gagner la ville, les chemins qui se prolongent des deux côtés de cet interminable canal que l'on appelle le Naviglio-Grande. Resserrées dans ces voies étroites, les troupes s'avançaient avec lenteur. Il fallait subir continuellement le supplice des marches pompeuses, ces temps d'arrêt qui emplissent l'âme d'un sentiment chagrin et impatient, semblable à l'ennui morbide des salles d'attente. Nous avions couché la veille dans un petit village sur les bords du canal. Nous étions à cheval depuis quatre heures du matin, et à midi nous n'apercevions pas encore les toits de Milan. On sentait dans le ciel un lourd soleil; la fatigue et la chaleur unissaient contre nos cervelles leurs puissances oppressives. La pensée toutefois d'assister à des prodiges d'enthousiasme, d'entrer dans une ville en fête, d'appuyer enfin nos lèvres un instant aux bords de l'immense coupe où les membres inconnus des légions illustres s'enivrent obscurément de la gloire, cette pensée nous soutenait et ramenait par intervalles un sourire sur nos visages poudreux; mais nous avions compté sans les nécessités de la guerre, qui dominent tyranniquement chaque heure des existences qu'elles régissent.

Tandis que Milan se pavoisait et se couronnait de fleurs, cette armée autrichienne qui l'avait traversée la veille, sombre, silencieuse, irritée, laissant derrière elle une trace de sang, les courageux vaincus de Magenta n'étaient qu'à quelques pas de nous, et la lutte dont nous sortions pouvait recommencer. L'ordre nous vint de tourner la ville au lieu d'y pénétrer, et d'aller nous établir sur les boulevards extérieurs, prêts à soutenir les corps Baraguay-d'Hilliers et Mac-Mahon, qui s'avançaient déjà vers l'ennemi.

Je ne pus donc d'abord juger Milan que sur quelques faubourgs déserts, car tout le sang de cette ville passionnée affluait en ce moment à son cœur. Cependant, nos troupes établies dans les campemens qui leur étaient assignés, le maréchal Canrobert voulut se rendre au quartier impérial. Je vis alors dans toute sa splendeur le spectacle désiré. Milan avait l'aspect d'une ville où vient de s'accomplir une révolution, mais une révolution sans épouvante et sans larmes. On y sentait d'abord cette vie étrange, expansive, qui, à des heures brûlantes et rapides, inonde tout à coup de grandes cités. Les rues étaient encombrées de cette foule où se confondent tous les rangs, où tous les regards s'interrogent, où tous les cœurs se répondent, enfin où se montrent, enchanteurs et dangereux fantômes, ces visions que les peuples n'oublient plus quand elles leur sont apparues une fois. Malgré le nombre de Français qu'il avait déjà salués, l'enthousiasme milanais n'était point las. En se dirigeant vers le quartier impérial, notre état-major glana encore nombre d'acclamations et de fleurs.

Le palais occupé par l'empereur était rempli de costumes étranges. A côté de nos uniformes se montraient ces bizarres accoutremens sous lesquels se produisent soudain, aux jours d'émotions publiques, nombre de citoyens souvent respectables et paisibles. Une sorte de garde nationale s'était formée immédiatement. Plusieurs notables milanais avaient modifié leur tenue habituelle par un baudrier passé sur une redingote bourgeoise et par une coiffure militaire. Dieu me préserve du reste d'une pensée ironique en racontant ces détails, que je recueille uniquement pour faire revivre les scènes qui m'ont frappé! Je trouve qu'il ne faut pas railler l'enthousiasme chez l'homme isolé, à plus forte raison chez les peuples. Un fait qui se retrace en ce moment même à ma mémoire donnera une idée de l'empressement que nous montraient à l'envi toutes les classes de la société dans la capitale de la Lombardie. Suivant une règle enseignée par l'expérience de la guerre pour éviter les pertes fâcheuses de temps, le maréchal Canrobert, dans tous les lieux où il bivouaquait, faisait venir le soir à son quartier quelques guides chargés d'accompagner ses plantons. Le soir du 8 juin, comme à son ordi-

naire, il voulut prendre cette précaution. Dans une ville aussi grande que Milan, les plantons pouvaient s'égarer. On fait demander des guides à la municipalité; au bout de quelques instans, ces guides arrivent. Le maréchal était à table; souriant à une pensée soudaine, il envoie un officier savoir quels gens lui a expédiés le patriotisme milanais. Cet officier trouve dans le vestibule, où se tiennent les plantons, deux membres élégans et titrés de l'aristocratie lombarde. Je pourrais citer maints incidens de cette nature. Il y a des heures où la patrie, au lieu d'être une divinité à la fois oubliée et invisible, devient une personne vivante pour tous les cœurs, présente pour tous les regards, marchant, comme le Dieu fait homme, au milieu de la foule, dans la poussière de nos routes. Alors les âmes s'exaltent de concert, et chacun se dispute l'honneur de rendre à l'être glorieux les plus humbles services. Point de chevelure précieuse qui ne soit fière d'essuyer ses pieds. Voilà ce qui arrivait à Milan; mais je reviens au quartier impérial.

Le maréchal Canrobert y apprit que son corps ferait peut-être une halte de quelques jours. Il alla s'établir dans un palais où nous attendait une gracieuse et splendide hospitalité. L'Italie est encore à 89, si, ce qu'à Dieu ne plaise du reste, elle doit retrouver toutes nos étapes dans la route où la voilà engagée, si la Providence a décrété qu'on pourrait lui appliquer le mot douloureux de Shakspeare, si son histoire est destinée à être un conte déjà raconté. Malgré les refrains patriotiques, malgré les flammes tricolores qui résonnent et brillent dans son atmosphère, Milan possède toujours ses seigneurs. J'ai entendu cette expression sur des bouches de paysans, et qui plus est de bourgeois. A deux pas d'un poste de la garde civique, sous le portique d'un palais décoré aux couleurs nationales, j'ai vu la main d'un de ces seigneurs baisée gravement par un homme décemment vêtu, ce qui me rappelait les us en vigueur dans la société féodale des Arabes. La noblesse milanaise a gardé des demeures dignes du prestige qui l'environne. Nos regards, où flottaient encore les images des champs de bataille, erraient dans notre nouveau gîte sur des murs aux sculptures dorées, et revêtus de cette divine parure qu'ont seules les murailles italiennes. Les vastes pièces où nous errions étaient toutes remplies de cette mystérieuse lumière qui s'échappe des toiles immortelles comme de lieux enchantés et profonds.

Une fête presque aussi chère à mes yeux que les plus précieux tableaux dans notre résidence de Milan, c'était un vaste et sombre jardin qui s'étendait sous nos fenêtres. Je ne me suis point promené dans ce jardin, et je ne m'en repens pas. Il ne faut jamais s'approcher de ce qui ressemble à une vision. J'ai gardé ainsi avec plus

de puissance le souvenir d'un gazon épais, à la verdure foncée et luisante, qui, au milieu des grands arbres dont il était entouré, avait un aspect de lac magique. Le 8 juin, vers cinq heures du soir, je regardais ce jardin, où venait de tomber une pluie d'orage, quand j'entendis un bruit que je pris d'abord pour celui de la foudre, mais que je reconnus bientôt pour le bruit du canon. A l'heure même où je jouissais de tous les charmes qu'une ville peut renfermer, le corps du maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui le matin avait traversé Milan au pas de course, était aux prises avec l'ennemi. Encore parés des fleurs qu'on leur avait jetées, nos soldats soutenaient dans le cimetière de Melegnano cette héroïque et sombre lutte qui ensanglantait la pierre des tombeaux. Ce canon lointain, dont les accens m'arrivaient avec les bouffées d'un vent humide, me causait une singulière impression. Ces lugubres accords, pour parvenir jusqu'à mes oreilles, traversaient tant de charmantes choses : une riante campagne, une ville ornée comme une salle de bal, et ces allées solitaires, au feuillage lustré par l'eau du ciel, dont je ne pouvais détacher mes yeux. Cette canonnade du reste fit tressaillir le cœur de Milan, et bien d'autres que moi, j'en suis sûr, en ont gardé le souvenir. Dieu fait des drames plus puissans que ceux de Sophocle et d'Eschyle, a dit je ne sais quel père de l'église; il est certain que, lorsqu'elle dispose tout à coup la vie des peuples en scènes rapides, dominées par une seule action et concourant à un même but, la Providence semble se plaire à réunir tous les effets de l'art le plus ingénieusement émouvant. Le canon de Melegnano, jetant sa note voilée dans le concert de sons éclatans qui remplissait une ville ivre de joie, produisait ce qu'on nommerait une beauté merveilleuse dans une œuvre du génie humain. Le glas de ce bronze invisible, sonnant à travers une fête de triomphales funérailles, avait une solennité imprévue dont chacun se sentait pénétré. Je vois encore le recueillement et l'anxiété peints sur le visage de nos hôtes. Les vœux qui en ce moment sortaient si passionnés de tant d'âmes ne furent point trompés. Malgré ce qu'il avait de sinistre avec ses sourds roulemens, le canon de Melegnano était digne du jour où il résonnait : il annonçait une victoire.

Le 9 juin, l'empereur et le roi de Piémont allaient entendre un *Te Deum* à la cathédrale de Milan. Je n'aimerais pas à revoir dans les conditions habituelles de la vie, éclairés par la seule lumière d'un jour semblable à un millier de jours, les lieux que j'ai vus à la lueur des grands événemens. Peut-être, à ces clartés trop vives, ne voit-on pas les objets tels qu'ils sont, suivant le témoignage habituel de nos sens; mais qui sait, après tout, si les vraies formes des choses répondent bien à ce témoignage, si elles ne nous apparaissent au

contraire qu'à ces seuls instans où elles sont mises en un contact mystérieux et passager avec notre âme par ces puissances calomniées que l'on appelle les illusions?

Cette cathédrale de Milan si souvent décrite, je n'essaierai pas de la décrire à mon tour. Je crois pouvoir dire seulement que je l'ai vue, et ce mot-là renferme toute ma pensée. Elle m'a rappelé ces apparitions qui, suivant quelques livres mystiques, se montrent à la lumière du soleil, et qui même, je crois, portent un nom dans les sciences occultes et s'appellent les fantômes de midi. Le fait est qu'elle s'élevait dans un ciel ardent, blanche, transparente, aérienne; avec sa population de figures sacrées, étagées les unes sur les autres, c'était l'échelle du patriarche. Elle semblait ce qu'on lui demandait d'être en ce jour, où la prière d'une nation émue venait la trouver : une voie ouverte entre ce monde et le monde divin. Pour aller du palais qu'il habitait à cette sainte et glorieuse demeure, l'empereur traversa entre la double haie de ses grenadiers des rues bordées de maisons frémissantes comme des arbres qu'agiterait le vent. C'est qu'en effet ces maisons étaient devenues des choses vivantes. Vêtues de la splendeur mouvante des navires qui célèbrent une fête sur l'onde, elles dardaient tant de regards de toutes leurs ouvertures, elles jetaient au ciel tant de cris, elles semblaient enfin soulevées par tant de passion, qu'elles renouvelaient le miracle des temps antiques : c'étaient des pierres animées et soumises aux enthousiasmes humains. Dans ces lieux où étaient déchaînées toutes les puissances expansives de l'Italie, il n'y avait d'immobiles que les soldats rangés sur le passage de l'empereur; coiffés de ce bonnet qui devant Sébastopol rappelait Smolensk et le Kremlin, ils se tenaient calmes, droits et fiers, cariatides habituées à supporter sans fléchir le poids des gigantesques édifices dont on les charge.

Une soirée à la Scala marqua le dernier jour de notre passage à Milan. Nulle troupe d'acteurs n'était alors dans cette ville, qui voulait pourtant faire concourir à ces fêtes l'éclat de son magnifique théâtre. Il fut décidé que la salle de la Scala serait éclairée par une de ces illuminations dont l'Italie a le secret; quant à la scène, elle serait occupée par des chœurs chantant des hymnes nationaux. Cette musique improvisée était un prétexte de réunion bien suffisant pour une solennité de cette nature. Il eût été inutile, en une pareille soirée, de faire appel au génie des grands maîtres et au talent des célèbres chanteurs. Le spectacle que cherchait le public, l'art ne pouvait point le lui donner. L'empereur et le roi de Piémont, quand ils parurent dans la vaste loge décorée pour leur triomphe, rendirent la salle aussi bruyante qu'elle était lumineuse. Tout en laissant une partie de mon esprit s'épanouir au sein de ces clartés et de ces

rumeurs, je songeais involontairement à toutes les régions obscures qui entouraient ce point rayonnant du temps et de l'espace, aux combats de la veille et aux combats du lendemain, à tel arbre en cet instant même incliné par le vent de la nuit sur le sol qui recouvrait la dépouille d'un compagnon. Ce sont les pensées de cette nature qui donnent une si âpre saveur aux rapides jouissances de la guerre, en rôdant autour des parties subitement éclairées de notre âme, comme ces pâles et sinistres figures qui, dans les grandes cités, rôdent autour des maisons en fête.

Je pus me convaincre bientôt du reste que j'avais raison d'imiter l'homme destiné à se lever avant le jour, et ne livrant qu'une moitié de lui-même aux chaînes dorées du sommeil. On frappa soudain à la porte de la vaste loge, où j'aurais pu me croire perdu dans un coin élégant et charmant de la société milanaise. Un mouvement venait d'être décidé, et nous devions, dans la nuit même, faire nos préparatifs de départ. J'abandonnai un entretien commencé, je rejetai au-delà de l'incertain horizon des batailles les projets que je devais exécuter le lendemain, je dis adieu à des hôtes d'une heure que probablement je ne reverrais plus, et je me dirigeai dans la nuit vers le palais où, sans le savoir, j'avais passé ma dernière journée. Milan n'était pas encore éveillé quand je montai à cheval pour rentrer dans les sentiers habituels de ma vie. Je m'éloignai de cette ville endormie le cœur reconnaissant, mais sans chagrin. Le soldat est un Juif errant volontaire : il n'a qu'une crainte, quoi qu'il en dise parfois, la terreur d'échapper au tourbillon qui le contraint à marcher.

VI.

Je n'ai pas même entrevu Brescia. J'ai passé bien près de cette ville. Un soir, dans une course à cheval où j'accompagnais le maréchal Canrobert, j'arrivai jusqu'au détour d'un chemin bordé d'eaux limpides et ombragé par de grands arbres, qui m'aurait conduit en quelques minutes, si j'avais continué à le suivre, à la plus guerrière des cités lombardes; mais le maréchal revint sur ses pas, et je ne lui demandai pas la permission de pousser plus loin ma promenade. Je l'ai déjà dit, j'obéis scrupuleusement, dans mes excursions à travers ce monde, aux lois d'une fatalité qui me paraît toute remplie de charme, et qui, en tout cas, délivre d'un grand poids ma conscience de voyageur. Même quand un simple rideau de feuillage me sépare de quelque objet réputé curieux et célèbre, je m'arrête derrière ce voile sans répugnance et sans regret, si les nécessités de ma vie me l'ordonnent.

Depuis mon départ de Milan jusqu'à mon arrivée sur le champ de bataille de Solferino, le seul incident qui ait laissé une trace dans mon esprit est une mission que je remplis auprès de l'empereur à Triviglio. Le quartier impérial consistait en une modeste habitation située au fond d'une petite cour. J'étais parti à quatre heures du matin; le ciel avait encore des teintes roses et l'air des souffles frais, quand j'arrivai à mon but. Je trouvai l'empereur, en uniforme et en épaulettes, dans une pièce étroite qui composait, je crois, tous ses appartemens. Il était assis, la tête inclinée devant une table chargée de cartes géographiques. Je n'ai pas à raconter ici la mission, toute militaire, et d'une très secondaire importance, qui m'était confiée; mais ce qui, dans une histoire, ne mériterait pas d'occuper une ligne a le droit de figurer dans des commentaires, puisque c'est dans le développement des pensées intimes que réside toute la force de ce genre d'écrits. Je n'avais pas revu l'empereur depuis le jour où je l'avais aperçu à la Scala, au fond de cette salle éclatante que sa présence remplissait de tant de bruit. Je le retrouvais seul, dans une chambre silencieuse éclairée par un jour matinal. Il y avait là des contrastes qui devaient forcément me frapper. J'ai toujours pris plaisir aux décorations changeantes de la vie; puis le tableau qui était devant moi renfermait le mystérieux attrait que présenteront toujours les tableaux de cette nature. Que l'on me montre dans un cadre, au fond d'une galerie, animé de la seule existence que peut donner le pinceau, un des puissans de ce monde se recueillant à la veille d'une action décisive : je m'abîmerai dans de longues rêveries. L'émotion que me feront éprouver quelques traits et quelques couleurs sur un morceau de toile, je puis l'accepter à coup sûr d'une scène offerte à mon esprit et à mes yeux par la main vivante du destin.

Notre dernière étape avant le champ de bataille où devait se passer la plus grande lutte peut-être des temps modernes fut un petit village appelé Mezzane. Là, le maréchal Canrobert fut logé dans une riante maison située au milieu d'un jardin, entre deux gazons frais et brillans où de grands arbres projetaient leurs ombres. Sur la même ligne que cette maison, dont la séparait seulement un fossé rempli d'eau courante, une église au toit élégant, une véritable église d'Italie, se dessinait sur un ciel d'un bleu gai et limpide. J'ai passé deux jours entiers dans cet aimable paysage où ma pensée retourne souvent. L'attrait de ces lieux et de ces journées tient en grande partie, je le crois, à ce qui allait leur succéder. Pour moi, le séjour à Mezzane est le prologue de Solferino, ou, pour mieux dire, le rideau gracieux derrière lequel se dressaient à mon insu toutes les machines formidables et tous les éclatans décors de l'immense drame où j'allais avoir le bonheur de figurer.

Le 23 juin au soir, le maréchal Canrobert réunit à sa table les généraux du troisième corps. On savait que le lendemain, à quatre heures, on se mettrait en route, que l'on marcherait en ordre de bataille, et que l'on était en présence de l'ennemi. Aussi le repas eut-il cette gaieté d'une nature haute et sereine que donne à ce genre de réunion l'approche des heures décisives. Les grands périls, ainsi que les grandes cimes, quand ils se dressent devant nous, laissent tomber sur notre vie une ombre qui donne soudain aux plus vulgaires et aux plus habituelles de nos jouissances quelque chose de profond et de pur. Il y avait douze ans, à pareil jour, la veille d'une bataille bien différente de celle que me réservaient les champs de l'Italie, mais rude, mais terrible aussi, et qui restera couronnée à travers les siècles d'une gloire douloureuse, je prenais place à une table dont les convives, par une singulière volonté du sort, devaient tous être frappés le lendemain. Cette fois les mêmes destinées ne nous attendaient point; nul d'entre nous déjà n'appartenait à la mort, mais tous appartenaient au danger, et à un de ces dangers généreux, féconds, désirés, dont l'étreinte laisse des traces ineffaçables aux âmes qui les ont subis.

Les convives du maréchal se retirèrent de bonne heure pour vaquer aux préparatifs qu'exigeait la journée du lendemain. Je restai avec quelques-uns de mes compagnons dans le salon de la villa qui nous donnait son hospitalité. A l'extrémité de ce salon, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin et où pénétrait l'air parfumé d'une soirée de juin en Italie, se trouvait un piano qui déjà plus d'une fois avait occupé nos loisirs. Un vieil Italien, l'ami du maître de la villa, que je n'avais pas vu entrer au milieu de nous, s'empara de cet instrument et se mit à jouer des mélodies de Mozart. Le piano était médiocre, et celui qui le faisait résonner n'était pas à coup sûr un maître illustre; mais cette musique inattendue me fit plaisir : elle avait, dans les circonstances où je l'entendais, je ne sais quoi de mélancolique et de fantasque qui me rappelait les maladives inspirations d'Hoffmann. C'était maître Kreissler ou plutôt son fantôme que je croyais entrevoir dans le coin de cette pièce, où mes yeux erraient sur des objets qui m'étaient inconnus la veille, et qui, dans quelques heures, allaient m'être pour toujours étrangers. Le salon n'était plus éclairé que par une seule bougie jetant une lumière chevrotante comme le jeu du vieux musicien. Enseveli entre les coussins d'un divan, je suspendais mon esprit avec une bizarre volupté à ce filet de lumière et de musique. Sentant déjà sur mon front l'ardente haleine du lendemain, je savourais dans l'obscurité la fraîcheur de l'heure présente. Telle fut pour moi la veille de Solferino.

Le 24 juin, à deux heures et demie du matin, le troisième corps se mettait en marche. Tout près du village que nous quittions, nous

avions un passage de rivière à opérer, le passage de la Chiese. Le général Jeannin, depuis la veille, occupait avec sa brigade le pont jeté sur ce cours d'eau. Derrière la Chiese serpentaient des routes étroites et bordées d'arbres où nous étions engagés depuis quelques instans, quand nos oreilles entendirent tout à coup dans l'air matinal le bruit distinct du canon. Je pensai, pour ma part, qu'il se livrait sur notre front quelque combat d'avant-garde. L'idée d'une grande bataille ne s'offrit point d'abord à mon esprit. Cependant je sentais bien par instinct que l'air était chargé de poudre. A quoi se devinent ces orages humains que j'ai vus fondre tour à tour dans les rues les plus fréquentées de nos villes et dans les paysages faits pour la solitude, voilà ce que je ne saurais trop dire. Il me semble que le sol sur lequel on va se battre change d'aspect, comme la mer que les souffles de l'ouragan vont bouleverser. Le pavé prend quelque chose d'ardent et de sinistre, l'herbe a des frémissemens inconnus. Ainsi du moins peut en juger une âme toute remplie elle-même des passions qui vont se déchaîner en elle et autour d'elle. Du reste, dans la matinée du 24 juin, des signes précis se joignirent bientôt aux signes d'une espèce vague et incertaine. Au moment où le soleil enflammait l'horizon, nul de nous n'avait plus besoin, pour connaître l'avenir de la journée, d'interroger ce sens occulte qui des parties intimes de notre être perçoit à travers le monde tout un ordre de phénomènes mystérieux. Nos sens ordinaires et visibles suffisaient pour nous instruire. A des coups de canon isolés, lointains, semblables à la voix intermittente d'un navire en détresse, avait succédé une canonnade rapprochée et soutenue. Comme la voix d'un chanteur se détachant en notes légères sur la puissante harmonie d'un orchestre, la fusillade ne tarda point à jeter ses étincelantes broderies sur le fond imposant de la canonnade. Les oreilles éprises de sons guerriers purent bientôt distinguer avec plaisir le feu de deux rangs, à la fois si preste et si régulier dans ses allures, le feu capricieux des tirailleurs, le feu brusque, mordant et rapide des pelotons, enfin toutes les sources d'accords dont se compose le concert d'une bataille. C'était une bataille en effet qui s'engageait à quelques pas de nous.

Il est un sentiment que j'éprouve toujours, quand la fatalité de mon récit m'amène à une de ces actions que je voudrais dire comme chacun voudrait les savoir : c'est une sorte d'embarras, de découragement et de regret. Ces figures éclatantes et de cent coudées que l'on appelle des victoires, quand j'essaie de les peindre, je comprends combien je les ai mal vues. Dans cette immense étendue de terrain où s'est livrée la bataille de Solferino, je n'ai vraiment connu que la motte de terre qui s'est ensanglantée sous mes yeux. Je suivrai ma coutume; je resterai obstinément dans le cercle où mon

destin m'a enserré. Là les obscurs détails qui ont occupé mes regards, je les rendrai ou tâcherai de les rendre. Quant aux grands traits, aux vastes horizons du tableau, je les montrerai tels qu'ils me sont apparus dans les éclaircies du terrain couvert où tournait mon cheval et de la fumée brûlante qui m'entourait.

Nous marchions sur Medole, où nous devions coucher. A quelque distance de ce village est une petite ville appelée Castel-Goffredo, entourée d'une vieille muraille. Nous trouvons les portes de cette petite ville barricadées, et des paysans nous disent qu'un parti ennemi s'y est retranché. Castel-Goffredo était seulement occupé par un détachement de hulans qui furent sabrés par l'escorte du maréchal Canrobert; mais malgré la rapidité que mirent nos hussards à s'acquitter de cette besogne, cet incident retarda un peu notre marche, et tout retard en ce moment devait irriter le commandant du troisième corps, impatient d'arriver sur les lieux où se faisait entendre le canon. Pour prendre une part plus prompte à l'action, le maréchal Canrobert se jette dans des chemins de traverse, et vers neuf heures et demie du matin il pénètre dans Medole avec les premiers bataillons de la division Renault, qui formait sa tête de colonne. Un soleil ardent tombait sur la place de l'église, où pendant une courte halte je promenai mon regard autour de moi. L'ombre de nos chevaux se dessinait sur les grandes flaques de lumière que formait ce soleil en inondant une terre blanchâtre. Dans cette éclatante clarté, le village avait un aspect lugubre; toutes les maisons étaient closes, sauf une vaste maison transformée déjà en ambulance. Au coin de la première rue où je m'avançai, j'aperçus le cadavre d'un Autrichien. Les lieux à cette heure n'étaient animés que par la terrible vie des combats. Il n'y avait debout sous ce ciel d'été que des hommes prêts à mourir.

Le maréchal Canrobert prit une route à sa droite, où quelques projectiles commençaient à siffler. Cette route plate et bordée d'arbres ne me permettait de rien voir; mais au bruit croissant dont nous étions entourés, je sentais que nous entrions dans des espaces où se choquaient des flots humains, que nous pénétrions dans le lit d'une grande bataille. Depuis plusieurs heures en effet, l'armée presque tout entière était aux prises avec l'ennemi, et le quatrième corps soutenait en avant de Medole une lutte opiniâtre contre des forces supérieures aux siennes. Le maréchal Canrobert veut prêter son appui au général Niel, le commandant de ce corps; mais il n'a en ce moment avec lui que sa tête de colonne: le gros de ses troupes est engagé encore dans les routes étroites que le bruit du canon leur fait parcourir au pas redoublé. Cependant le chef du troisième corps n'hésite pas et fait marcher, sous les ordres du général Jeannin, les bataillons dont il dispose. Le maréchal Canrobert était auprès d'un

chemin creux, s'occupant du départ de ces troupes; il échangeait quelques paroles avec le général Courtois d'Hurbal, qui revenait d'une rapide reconnaissance, quand deux officiers d'ordonnance de l'empereur arrivèrent presque en même temps au milieu de nous. L'un de ces officiers portait au maréchal l'ordre déjà deviné et accompli d'appuyer le quatrième corps; l'autre lui enjoignait de faire observer les mouvemens que, d'après un document sérieux, un parti d'Autrichiens venant de Mantoue se disposait à tenter sur nos derrières. Je raconte ces faits, consignés du reste dans les récits officiels, parce que j'en ai été le témoin, parce qu'ils se sont passés en des lieux dont je pourrais décrire chaque arbre et chaque pierre. Voilà ce qui les met sous la loi de mon récit. J'ai hâte de revenir aux obscurs incidens des batailles. Que d'humbles deniers jetés par des mains inconnues dans ces trésors éblouissans de gloire qui font l'orgueil des peuples! Ce sont ces deniers que je recherche, et que je voudrais entourer pour tous les regards de l'éclat sacré qu'ils ont pour mes yeux.

« Notre pauvre vieux commandant, la première balle a été pour lui; il y allait de tout son cœur; il n'était pas toujours commode, mais vraiment cela m'a fait de la peine. » De qui parlaient les deux grenadiers dont j'ai recueilli ces paroles au milieu d'un champ de maïs, je n'en sais rien. Je cherchais en cet instant le maréchal Canrobert, et cette recherche faisait passer devant mes yeux une succession rapide de tableaux. Les soldats qui accordaient leurs regrets à un chef qu'ils venaient de voir tuer avaient cette honnête expression si touchante aux heures des dangers. C'étaient des paysans apportant la foi du charbonnier dans la religion de l'honneur et du drapeau. Quant à ce vieux commandant qui n'était pas toujours commode et qui allait au feu de tout son cœur, chacun pourrait faire son portrait. Dans ces trois hommes, l'officier qui venait de mourir, les grenadiers qu'affligeait cette mort, je saluais avec un respect attendri toute une partie de notre armée. Qui pourra faire pousser plutôt que ceux dont j'ai en ce moment l'âme remplie cette exclamation répétée par tant de bouches : « O sainte simplicité! » cette simplicité, qui est une vertu dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire une souveraine, une invincible puissance, où la rencontrer plus émouvante et plus complète que dans ces hommes insoucieux de leurs jours, ignorans d'eux-mêmes, également étrangers aux grandeurs de leur mort et de leur vie?

Le maréchal Canrobert, quand je le rejoignis, n'avait autour de lui, de tout son corps d'armée, que les officiers de son état-major. Il avait laissé à notre droite, dans un village appelé Rebecco, le général Renault, qui avait prêté au général Luzy un concours intelligent et vigoureux. Il avait envoyé chercher le général Trochu, dont

la division débouchait à peine sur Medole. Le général Bourbaki était retenu loin de l'action par la mission particulière qu'il avait reçue. Le chef du troisième corps était donc sans troupes; mais, fidèle à la loi de toute sa vie, à la loi du dévouement, il s'était porté de sa personne à l'endroit où le quatrième corps lui avait semblé le plus fortement engagé. Cet espace sombre, resserré, coupé par des fossés, couvert d'arbres, où je le vis des heures entières, tantôt marchant isolément, tantôt s'entretenant, sous les balles, avec le général Niel, cet espace a été pour moi tout le champ de bataille; quand ce grand nom de Solferino retentit à mes oreilles, c'est dans ce coin de terre que retourne ma pensée. Qu'on s'imagine un de ces paysages italiens où se marient tous les luxes et toutes les puissances de la végétation. Nos chevaux écrasaient sous leurs pieds les longues tiges de maïs. Du sein de ces moissons sortaient des mûriers rappelant les arbres d'un verger par leurs rangs alignés et nombreux; sur notre droite et devant nous, à de prochains horizons, des peupliers élevaient dans le ciel ce feuillage frémissant et pâle, qui a vraiment l'air de s'animer d'une émotion surnaturelle quand il est agité par les souffles du canon.

A l'heure dont je parle, ces souffles régnaient sur un immense paysage dont ils envahissaient les plus profondes retraites. Les boulets exécutaient autour de nous leurs danses brutales sur un sol où l'herbe des champs, frappée comme les hommes, se couchait abattue et brisée près de ceux qui s'endormaient dans la mort. Hôtes invisibles, mais tumultueux de l'air, les balles déchiraient nos oreilles de leurs sifflemens; elles atteignaient tantôt des branches d'arbres qui rendaient en se cassant un bruit sec, tantôt des hommes et des chevaux qui s'affaissaient silencieusement. Ce champ où je trouvai le maréchal Canrobert me fit songer à ces feux de bivouac que des mains infatigables entretiennent avec des poignées incessantes de bois pétillant; c'était à chaque instant un redoublement d'énergie et d'ardeur dans le foyer où nous respirions. Rien du reste d'étonnant à cela; nous étions presque en face de Guidizzolo, et c'est sur ce point que l'armée autrichienne, délogée de ses positions les plus formidables, tentait un suprême effort. S'il faut en croire les récits du lendemain, l'empereur François-Joseph lui-même était devant nous à ce moment de la bataille. Dans cette action, qui rappelle les ballades héroïques où des souverains ensevelissent en pleurant leurs armées, l'empereur d'Autriche voulait, dit-on, avant de se retirer, frapper un dernier coup sur notre droite. Je ne sais si le fait est exact; ce dont je suis certain, c'est que les Autrichiens qui luttaient contre nous méritaient de se battre sous le regard de leur chef.

A l'instant où les balles devenaient plus drues, où le cercle de feu qui nous entourait se resserrait plus étroitement, le général Trochu

arrivait. Il amenait avec lui une partie de sa division. Le général Trochu s'entretint tour à tour avec le maréchal Canrobert et le général Niel. Mon souvenir le plus net d'alors, c'est l'aspect d'une compagnie de voltigeurs que l'on avait fait coucher à travers les maïs en attendant le moment où l'on allait redresser ces braves et les jeter contre l'ennemi. J'éprouvai, en passant devant cette ligne au pas de mon cheval, cette sorte de joie confiante, je dirai volontiers d'orgueil béat, dont plus d'une fois j'ai été saisi au milieu de notre armée. Il y avait tant de bonne volonté et de bonne humeur sur ces visages qui sortaient gaiement des épis. Malgré les boulets et les balles, on goûtait le bien-être d'un abri près de cette troupe calme et résolue. On y était abrité en effet contre tout autre dam que celui du corps; l'âme ne pouvait là recevoir aucune atteinte, même dans les régions où s'épanouissent ses plus délicats et ses plus irritables sentimens. Ces tranquilles soldats souriaient d'avance à la victoire, visible pour eux comme le sont pour les cœurs simples toutes les divines apparitions.

Le général Trochu prit ses dispositions d'attaque et se porta en avant. Comme il arrive lorsqu'on se bat de près, la mousqueterie, pendant quelque temps, parla presque seule; puis les boulets, en revenant, annoncèrent que l'ennemi pliait. Quelques-unes de ces fusées qui sont si chères aux Autrichiens décrivirent au-dessus des arbres leurs cercles enflammés, et vinrent se briser sur le sol avec leurs longs frémissemens. Le maréchal Canrobert montait un cheval d'Orient qui l'avait souvent porté devant Sébastopol à l'entrée des tranchées. Malgré son habitude du feu, cet animal s'agitait, s'inquiétait, tournait sur lui-même, et, forcé sous la main de son cavalier à se tenir auprès des projectiles fumans, prenait ces expressions du cheval sur les champs de bataille, étranges et magnifiques expressions que je ne crains point d'évoquer dans un récit consacré aux choses remuantes du cœur. On peut, à côté de tous les aspects que donne au visage humain le jeu spontané des passions ou le travail inspiré de l'art, placer ce masque ardent, mystérieux, effrayé et terrible du cheval, quand il s'associe en tremblant à toutes les puissances des combats. Dans cette œuvre qui jaillit de ma mémoire comme les vieilles églises jaillirent, dit-on, de la foi avec d'innombrables figures où s'incarnent au hasard tous les caprices de la passion, que l'on me pardonne cette tête de cheval. Je la voyais; je l'ai montrée. Dans l'ordre impérieux de mes pensées, après ce souvenir infime vient le plus vaste de mes souvenirs.

J'aperçus tout à coup, en chevauchant à l'extrémité d'une sorte de sentier, ce que je n'avais pas vu encore, les énormes espaces qu'embrassait l'action de cette journée décisive. Un nuage de fu-

mée, en se dissipant, me laissa voir comme un lumineux royaume, la région de bruits et de feux où notre armée accomplissait des prodiges. Je découvris dans un lointain embrasé cette chaîne de hauteurs où les Autrichiens avaient le droit de se croire invincibles, Cavriana et la montagne prédestinée, la montagne glorieuse qui devait être le piédestal de notre victoire, ce pic droit, hardi, élancé que domine la tour de Solferino. J'ignore l'histoire de cette tour, je ne saurais en dire l'origine; mais elle m'a confirmé dans cette pensée, familière depuis longtemps à mon esprit, que Dieu marque ici-bas chaque objet, inanimé ou vivant, d'un caractère en harmonie avec le rôle qu'il lui destine. Ce n'est pas un hasard qui a assigné cette place ni donné cette forme à ce spectre de pierre, témoin lugubre pour ceux-ci, pour ceux-là triomphal, d'une si longue et si puissante lutte. Quelque chose de brûlant me sembla passer devant mes yeux à la vision de ce champ de bataille. C'était pour moi comme la découverte soudaine d'un océan qu'un brouillard m'aurait dérobé. Cet océan, je connaissais toutes ses rumeurs et tous ses mouvemens, car j'étais moi-même, depuis nombre d'heures, un des atomes qu'il soulevait; mais pour la première fois je contemplais son immense et resplendissante étendue.

Encore sous l'impression de ce spectacle, mais renfermé de nouveau, grâce à un redoublement de fumée, entre nos horizons habituels, je me livrais à une jouissance toute militaire. J'admirais avec quelle précision opéraient les troupes du général Trochu, disposées habilement en échiquier; je voyais notre artillerie s'avancer et se mettre en bataille; j'éprouvais enfin ce plaisir assez rare à la guerre, où les combinaisons des meilleurs esprits sont dérangées par tant d'incidens tumultueux, de voir se projeter nettement des traits dont je me rendais compte. Puis mon état de satisfaction intime était augmentée encore par une nouvelle qui venait de m'être annoncée: je savais que la division Bourbaki arrivait. Le vaillant officier qui avait eu le bonheur de porter les premiers coups à Inkerman allait peut-être avoir la fortune de porter les derniers coups à Solferino. Tels étaient mes sentimens et mes pensées, quand un orage violent et soudain se déchaîna sur le champ de bataille. Nous avions affaire à une vraie tempête. Le sol, remué par les trombes d'un vent furieux, soulevait des nuages d'une poussière brune qui nous aveuglait et faisait tourner nos chevaux. Une pluie torrentielle se ruait sur nous, pénétrait nos vêtemens, et rendait nos armes inutiles. A tous les bruits qui régnaient tout à l'heure avait succédé un seul bruit, le fracas d'un tonnerre incessant dont on était comme enveloppé. Ni notre temps ni notre armée ne peuvent assurément se prêter à l'interprétation superstitieuse des signes extérieurs; toutefois

il y avait dans cette intervention du ciel au milieu de cette action sanglante quelque chose dont il était impossible de ne pas être frappé. C'était un terrible et victorieux défi adressé à l'homme par la nature. Sous l'étreinte d'une main invisible, le bras humain était arrêté. Quand cet ouragan disparut, l'armée autrichienne s'était éloignée, et de notre côté la lutte ne recommença point. Bien avant pourtant dans la soirée, le canon se faisait entendre encore. Des projectiles, lancés à grande portée, poursuivaient les masses ennemies dans leur retraite. Depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, il n'est pas une minute où ne soit tombée une goutte de sang sur le plus grand champ de bataille peut-être qu'aient jamais fait trembler deux armées.

L'ordre du 24 juin prescrivait au commandant en chef du troisième corps d'établir son quartier-général à Médole; mais le maréchal Canrobert voulut coucher, au milieu de ses troupes, dans le village de Rebecco. Notre état-major s'installa donc, au milieu de la nuit, dans l'église de ce village, qu'occupait déjà le général Renault. Entre ces fantaisies suprêmes de la guerre si remplies d'une sombre et attrayante grandeur, je n'oublierai point l'aspect que nous présentait l'église de Rebecco lorsqu'elle nous servit de dortoir. A la porte de cet édifice, déchiré par les projectiles et dominant des maisons en ruines, gisaient des cadavres. Je me rappelle tout particulièrement le corps calciné d'un soldat brûlé dans un gîte où s'étaient retranchés des tirailleurs. L'intérieur de l'église était éclairé par quelques cierges que nous avait fournis la sacristie. Les bancs, rapprochés les uns des autres et couverts de foin, formaient des lits de camp. Le maréchal Canrobert se jeta sur une de ces couches improvisées, où il ne tarda pas à goûter un profond sommeil. Je m'emparai du seul espace qui restât libre : c'était une marche du maître-autel. Mes regards, avant de se fermer, parcoururent quelque temps l'étrange gîte où je reposais. Une plaie béante à la voûte de l'église occupait surtout ma pensée : c'était un large trou fait par un obus, dont les fragmens étaient épars sur les dalles. Je m'endormis en contemplant la blessure de ces pierres sacrées.

Le 25 juin, le troisième corps allait camper à Solferino. Nous avions à traverser, pour atteindre notre nouveau bivouac, le champ de bataille tout entier. Nous étions partis à une heure avancée déjà de la matinée, de sorte que ces grandes campagnes m'apparurent toutes resplendissantes d'une douce et sereine lumière; malgré la grande quantité de cadavres dont elles étaient parsemées, elles n'avaient point l'horrible aspect que présentent les champs de bataille étroits. Quelle différence entre ces plaines dorées et ce sol sinistre d'Inkerman, où l'on trébuchait à chaque pas contre des monceaux

de morts également souillés par le sang et par la boue! Les corps d'hommes et de chevaux répandus à travers ces vastes espaces, attachés aux flancs de cette terre chaude et féconde, offraient une image adoucie du trépas; cependant j'éprouvai, en épelant sur les lieux mêmes où elle venait d'être écrite, cette page de notre histoire, une impression qui ne me trompa point. Je me dis que ces prodigalités magnanimes de la vie humaine, auxquelles la guerre moderne condamne les nations, ne peuvent avoir lieu en vain, qu'une journée où, pendant dix-sept heures, la mort a plané sur quatre cent mille hommes doit être forcément décisive. Aussi je me préparai à la fin de la campagne, quand sur les hauteurs mêmes de Solferino j'entendis ces paroles de l'empereur : « Espérons que tant de sang ne sera point perdu pour le bonheur des peuples! »

Après la bataille de Marengo, qui fut bien loin pourtant d'égaler la bataille de Solferino en carnage, Napoléon Ier éprouva un de ces sentimens soudains et puissans, étrangers aux conseils de la politique, supérieurs peut-être aux inspirations mêmes du génie, un de ces sentimens, le secret des âmes héroïques, qui éclosent sous les regards de Dieu, dans les parties les plus hautes et les plus mystérieuses de la conscience. « C'est sur le champ de bataille, écrivit-il à l'empereur d'Autriche, au milieu des souffrances d'une multitude de blessés, et environné de quinze mille cadavres, que je conjure votre majesté d'écouter la voix de l'humanité. » Cette lettre, que nous a donnée tout entière un historien célèbre de nos jours, m'a vivement frappé. Celui qui l'avait tracée en fut lui-même ému et surpris. Sa surprise ne fut point mêlée toutefois du remords secret dont sont pénétrés, à ce qu'ils nomment leur réveil, ces hommes qui accusent leur esprit d'avoir dormi quand ils ont laissé s'accomplir quelque acte généreux de leur cœur. Il accepta, sous la forme imprévue où elle s'était offerte à lui, une pensée dont il comprenait et respectait la source.

Or la source de la pensée qui arracha au vainqueur de Marengo cet étrange cri de pitié et de tristesse, la bataille de Solferino, suivant moi, la faisait de nouveau jaillir. Dans la maison dévastée, aux vitres brisées, aux chambres remplies de cartouches, où je couchai le soir du 25 juin, j'appris sur la bataille de la veille ces innombrables détails qui déterminent et complètent au fond de notre mémoire l'image de ces grandes actions. Je voudrais transcrire ici les noms de tous ceux dont on me raconta le trépas. Ces listes d'hommes tombés sous le ciel, les armes à la main, pour une de ces causes qui intéressent les masses, mais qui sont si étrangères à l'individu, ces listes m'ont toujours singulièrement remué. Je me surprends sans cesse à lire et relire une série de noms ignorés qui me semblent

avoir gardé quelque chose des êtres passionnés qu'ils désignaient. Pour moi, c'est comme une poussière où je sens brûler une vertu que je voudrais saisir et montrer. Parmi ceux dont j'appris la mort avec la plus profonde et la plus respectueuse émotion, je dois mettre au premier rang un officier d'une famille anciennement alliée à la mienne, le colonel du 55e de ligne, Charles de Maleville. Le colonel de Maleville avait pris le drapeau de son régiment pour porter en avant ses soldats sous un de ces feux écrasans qui brisent parfois les plus héroïques efforts. Ce fut entre les plis de ce drapeau qu'une balle le frappa mortellement. Il y a dans une mort semblable une sorte de prédestination glorieuse. Comme ceux dont le dernier soupir s'exhale sur le crucifix, ceux qui meurent en embrassant le drapeau semblent associer dès ce monde leur nature défaillante à la nature d'un objet impérissable et sacré. Je sus aussi qu'il s'était accompli dans cette journée de Solferino un de ces faits saisissans et douloureux qu'on aurait attribué à quelque loi implacable dans les temps antiques, mais où la foi chrétienne nous apprend à ne voir qu'une mystérieuse élection. Le commandant Mennessier mourait le troisième de trois frères partis en même temps pour l'Italie. Louis et Stanislas Mennessier, l'un lieutenant-colonel, l'autre capitaine, avaient reçu des blessures mortelles à Magenta. Le 24 juin, à la fin de l'action, Alphonse Mennessier, déjà blessé au bras, tombait à son tour pour ne plus se relever. Jeunes, intelligens, bien doués, ces trois frères étaient entourés dans l'armée de la bienveillance toute particulière qu'inspirent un même sang animant plusieurs cœurs généreux, un même nom hardiment porté par les efforts réunis d'hommes vaillans. La famille que Dieu a choisie pour faire une si complète offrande mérite de ne pas être oubliée. Je souhaiterais que ma parole eût la vertu de ce sacrifice pour en conserver le souvenir.

Je voudrais parler longuement de nos morts, mais je suis découragé par l'immense étendue d'un champ de bataille où gisent tant de cadavres qui me montreraient des visages familiers à mes yeux, si je venais à les retourner. Ma frêle barque sombrerait d'ailleurs si j'essayais d'y recueillir toutes les ombres que je reconnais, qui me regardent et par qui je me sens appelé. Il est un trépas cependant que je ne veux point passer sous silence, quoiqu'il n'ait pas illustré nos armes. Le 25 juin au matin, en accompagnant le maréchal Canrobert dans une reconnaissance sur la route de Goïto, j'appris la mort du prince Windischgraëtz. Cette mort, nous dit-on, remplissait les Autrichiens d'une tristesse profonde. Si le récit qui s'en est répandu reproduit fidèlement la vérité, cette tristesse devait être accompagnée d'orgueil. Le prince Windischgraëtz attaquait une ferme

défendue avec énergie par les nôtres. Son régiment, qu'il avait ramené plusieurs fois sous un feu opiniâtre, était près de céder quand il reçut une blessure mortelle. Encore animé pour un instant de l'âme qu'il allait rendre à Dieu, il se fit porter comme un drapeau par ses soldats et les maintint ainsi à leur poste. Pendant quelques minutes, ce régiment décimé se tint immobile sous notre feu, élevant entre ses bras son chef qui mourait. J'aime à croire que tout est vrai dans ce trait ainsi raconté. Je ne sais rien de plus touchant que ces soldats ralliés autour de ce magnifique trépas, que ce chef transformant en étendard, par une suprême et sublime inspiration de son agonie, son corps qui devient un cadavre. Il n'est point de défaite honteuse sous un pareil drapeau, et je ne souhaite à nos ennemis que de nobles revers.

Mais plus la bataille de Solferino me fut connue dans toutes ses grandeurs, plus je me préparai au dénoûment qu'amènent de semblables actes. Pour ma part, je n'éprouvai aucune surprise quand, dans cette belle campagne de Valeggio où notre armée entière était sous les armes, le général Fleury passa un matin, revenant de Vérone et rapportant l'armistice conclu entre les deux empereurs. Peu de temps après cette journée, l'armistice était devenu la paix. L'Italie n'allait plus être occupée que par les troupes destinées, sous les ordres du major-général le maréchal Vaillant, à veiller sur les grands intérêts dont avaient décidé nos victoires.

Avec la paix finissent ces récits. Je ne suis pas un voyageur. Par un caprice bizarre de ma nature, les lieux m'ennuient quand je cesse d'y sentir cette âme que leur prête la guerre. J'éprouvai en traversant Gênes une des plus mornes tristesses dont j'aie été jamais envahi. Toute cette pompeuse série de palais couvrant de leur ombre des rues étroites ne disait rien à mon esprit. Que m'importait cette muette magnificence du marbre alors que mes yeux étaient encore remplis de la splendeur vivante des batailles! Dans le maladif dédain qui me saisit, je repoussai même, je m'en accuse, des jouissances chères à mon cœur : je ne visitai aucun de ces musées où j'aurais voulu goûter en d'autres temps cette précieuse et bien-aimée rêverie que nous verse la lumière immortelle des tableaux. Ce fut seulement en saluant la France que je sentis renaître en moi les souffles habituels de ma vie. Quand j'eus touché ce sol auquel tant de liens invisibles nous attachent, je regardai en arrière sans chagrin. Je souris à cette ombre que notre armée ne se lasse point d'aller chercher dans la région des épouvantes et de la mort, à cette gloire qui est l'épouse idéale de notre pays.

PAUL DE MOLÈNES.

LA CHUTE

DU GRAND EMPIRE

Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers, tome XVII.

Le règne de Napoléon a deux aspects divers : à mesure que les impressions deviennent moins personnelles, l'histoire s'éloigne du point de vue où se placèrent la plupart des contemporains, et ses calmes sévérités succèdent aux jugemens passionnés des partis. L'éblouissante carrière où la grandeur des revers égala celle des prospérités eut pour la France tout l'attrait d'un drame durant lequel les plus obscurs acteurs souffraient moins de leurs sacrifices qu'ils ne jouissaient de leurs émotions. L'armée s'était identifiée avec son général par la solidarité de la gloire et des périls; devenue indifférente aux droits des autres comme aux siens, la nation profitait, sans l'avoir souhaité, de l'asservissement du monde : désintéressée du soin de ses destinées, déshabituée de toute prévoyance, il lui suffisait que son rôle fût grand, celui de son chef plus grand encore, et que chaque jour la victoire ajoutât un miracle à tant de miracles accomplis. Lorsque la politique impériale sombra sous la tempête évoquée par elle-même, le nouveau Prométhée, enchaîné sur un rocher de l'Océan, s'entoura d'un prestige qu'il avait à peine atteint au sommet de sa puissance. De son vivant, Napoléon se sentit devenir dieu, et il eut cette destinée que pour lui la poésie a précédé la prose, et que la légende a préexisté à l'histoire.

Mais le temps, encore plus meurtrier que la guerre, décimait l'héroïque génération dont le sang avait cimenté l'édifice impérial,

et quand les factions ne furent plus dans le cas d'user des souvenirs de l'empire pour battre en brèche les établissemens politiques qui lui avaient succédé, l'on se prit à étudier ce règne dans la pensée fondamentale dont il avait suivi le développement avec une logique inexorable. L'on se demanda si cette pensée n'était pas le contre-pied de toutes les idées vers l'avénement desquelles s'acheminait le monde moderne. A l'ouverture d'une ère de paix, de travail et de liberté, Napoléon Ier n'avait-il pas entrepris de transformer la nation française en une armée permanente pour asseoir l'empire d'Occident sur la pointe des baïonnettes? N'avait-il pas estimé légitime et même facile d'anéantir les nationalités les plus vivaces, les dynasties les plus historiques, pour faire de tous les peuples et de tous les gouvernemens européens les rouages d'une machine immense ayant un centre unique et un seul être pour moteur? Cette appréciation, justifiée par tous les faits, provoqua des répulsions de plus en plus profondes dans la partie éclairée d'un pays qui croyait alors se dévouer pour toujours au culte des pensées généreuses. D'ailleurs les révélations arrivaient en foule, les portefeuilles, les archives se vidaient, et sous le reflet de la lumière que chaque jour versait à flots, au sommet triomphal de la colonne où la révolution de 1830 venait de rétablir sa statue, l'empereur parut moins éclairé par son génie que dominé par ses passions. On ne tarda pas à entrevoir que, dans un duel obstiné contre l'impossible, il avait réuni presque toujours les torts de la conduite au tort même de ses desseins. La politique, avec ses appréciations précises, remplaça donc la chronique au détriment du demi-dieu que les partis n'avaient su qu'adorer ou maudire. Après Hérodote et Froissard, on put attendre Thucydide et Machiavel.

Comme deux fleuves qui se heurtent avant de confondre leurs eaux dans un lit large et profond, ces deux courans opposés se rencontrent dans la grande œuvre historique qui touche aujourd'hui à son terme, et dont ils entretiennent le mouvement et la vie lors même qu'ils peuvent en altérer l'unité. Enivré de la poésie populaire qu'avait respirée sa jeunesse, M. Thiers a dû se défendre d'autant moins du prestige qu'exerçait sur ses contemporains la personne de Napoléon, que des aptitudes singulières semblaient prédestiner l'écrivain jeune encore à la mission que gardait l'avenir à sa maturité et à sa retraite. Il avait deviné la stratégie comme d'autres ont deviné les mathématiques, et la Providence lui réservait la tâche d'écrire l'histoire du premier général de tous les siècles. M. Thiers était doué d'une parole dont aucun orateur n'a surpassé la lucidité abondante, et il avait à faire un récit dans lequel s'enlacent, par des nœuds que sa main seule était assez souple pour dénouer, tous les problèmes de la guerre, de la diplomatie et de l'administration. La

plus sympathique des intelligences se trouvait donc associée par un lien indissoluble au foudroyant génie auquel n'échappait aucun détail, ni dans la conduite de ses armées, ni dans le gouvernement de son vaste empire. Ces deux activités se multiplièrent en quelque sorte l'une par l'autre pour enfanter une œuvre où ni la précision des faits, ni les études techniques ne nuisent à l'émotion continue du drame : monument unique de labeur et de réflexion, qui rencontre l'idéal en affectant de le dédaigner, où l'admiration persistante de l'historien pour le héros laisse sans appel possible les arrêts du publiciste, et dans lequel la postérité prendra contre le grand homme qui abusa si cruellement de sa fortune tous les chefs d'une accusation d'autant plus terrible qu'ils se sont imposés pour ainsi dire malgré lui-même à la conscience de M. Thiers.

Ce livre est devenu le livre de tous. Pendant qu'à cette lecture le vieux médaillé de Sainte-Hélène essuie sur son front dénudé les ardentes sueurs du champ de bataille, le diplomate suit avec une sorte d'effroi silencieux les combinaisons du potentat qui mit dans sa main le globe de Charlemagne, et, sans altérer l'harmonie du tableau, l'administration porte son contingent de chiffres à côté des récits les plus animés ou des scènes les plus grandioses. M. Thiers a résolu en matière d'histoire le même problème que Shakspeare en matière de poésie : il a confondu les genres dans l'unité supérieure qui les embrasse, et il a triomphé de la théorie par la pratique. Que vaudraient des éloges auprès d'une telle popularité, et de quel poids pèseraient en face d'un succès sans exemple des critiques d'art empruntées aux rhéteurs sur la meilleure méthode historique? Un tel ouvrage convie les publicistes à des devoirs plus sérieux, car il livre Napoléon au jugement de la postérité dans un récit authentique et complet, qui finit, sous l'entraînement de la vérité, et lors même que l'historien y semble le moins songer, par devenir un réquisitoire accablant.

J'ai déjà consigné ici les appréciations politiques qui m'ont été inspirées par l'histoire de M. Thiers (1). En étudiant, il y a quelques années, la partie de ce grand ouvrage consacrée aux prospérités du règne, j'ai eu l'heureuse fortune de pressentir et de devancer les jugemens plus sévères qui s'imposent aujourd'hui à la conscience publique avec une irrésistible autorité. Pour recommencer un pareil exposé, il faudrait donc me répéter, et si les lecteurs de ce recueil ont, chose fort naturelle, oublié ces études d'une date déjà lointaine, je m'en souviens trop bien moi-même pour me croire le droit de les reproduire. Une autre perspective me reste ouverte :

(1) *Le Consulat et l'Empire,* livraisons des 1er janvier 1851, 15 février, 1er et 15 mars, 1er octobre 1854.

j'aimerais à mettre le volume qui, dans sa saisissante unité, nous fait embrasser la catastrophe en regard du grand monument où l'empire élève successivement ses hautes assises sur une base inconsistante; après avoir pénétré jusqu'à cette base même, je voudrais montrer, le livre de M. Thiers à la main, ce qu'il y eut, non pas d'excessif, comme on l'admet généralement, dans les ambitions impériales, mais de radicalement faux dans la pensée sur laquelle s'éleva le premier empire, pensée prédestinée à une issue funeste, parce qu'elle engageait avec le siècle l'une de ces luttes à mort où l'esprit des temps finit toujours par triompher du génie des princes.

I.

Les grands services font les grands hommes, car la vraie gloire n'appartient qu'aux idées fécondes. Pyrrhus bouleversant la Grèce et l'Italie, Charles XII ruinant son pays dans des entreprises impossibles, sont d'héroïques aventuriers qui n'ont apporté aux peuples que des douleurs stériles et des maux sans compensation; étrangers au chœur immortel des initiateurs de l'humanité, ils laissent dans l'histoire une trace moins lumineuse que sanglante. Si les générations qui ont suivi Alexandre n'avaient connu que les pompes mythologiques de ses triomphes et ses courses dans les sables de la Libye à la poursuite d'une divine origine, elles n'auraient pas décerné au fils de Philippe le titre que lui a confirmé la postérité; mais Alexandre fut l'instrument de la victoire définitive remportée par le génie de l'Europe sur le génie asiatique, de la personnalité intelligente et libre sur le despotisme et l'inertie, et à ce titre il prend place à côté, pour ne pas dire au-dessus des plus grands hommes. César, en concentrant l'unité de la société romaine avant l'assaut des Barbares, prolongea de mille ans l'agonie de l'empire; ce fut aussi pour mille ans que Charlemagne fonda sur la mystique union de l'état et de l'église l'édifice de la chrétienté, plutôt ébranlé que dissous par la réforme. Sous une inspiration également légitime, quoique moins élevée, Frédéric II créa la Prusse à force de courage et de persévérance, et le tsar Pierre osa arracher avec le fer du sein de la barbarie l'empire auquel son génie imposa une précoce virilité. Si une auréole incontestée entoure ces fronts augustes, c'est que ces grands hommes ont tous été les instrumens d'une idée vraie, d'une évolution nécessaire ou d'un progrès accompli. S'ils ont réussi, c'est que la conscience publique leur prêtait sa force irrésistible. Et voilà pourquoi, dans le cours de leur carrière accidentée, la reconnaissance des peuples ne leur tient pas moins compte des revers que des succès.

Napoléon à son tour rencontra, dans la première partie de sa car-

rière, l'une de ces situations préparées par le cours des âges, dans lesquelles la Providence a besoin d'un homme, et où les nationalités menacées s'incarnent dans ceux qui les sauvent. La France de 1799 venait de faire une révolution dont elle continuait à aimer les principes, mais dont les résultats effectifs, sans trop ébranler sa foi, avaient fait évanouir la plupart de ses espérances. Le découragement avait succédé à l'enthousiasme, et, par une conséquence naturelle, les défaites avaient remplacé les victoires. C'était avec un gouvernement méprisé qu'il fallait résister à l'Europe, inexorable dans ses vengeances; c'était à des partis dont elle ne voulait point le triomphe que la nation semblait fatalement conduite à remettre le soin de son avenir. Le général Bonaparte se sentit en mesure de la sauver sans lui imposer aucun sacrifice, de restaurer le pouvoir sans alarmer aucun intérêt et sans troubler aucune conscience; toujours victorieux et grandi par les combats, il semblait résolu à ne plus faire la guerre que pour conquérir la paix, et marqua de la pointe de son épée les limites qu'il entendait garantir à la France pacifiée, en prenant le ciel et la terre à témoin de sa ferme résolution de ne jamais les dépasser. Dans ce plan, conçu avec une si audacieuse sagesse, la promptitude de l'exécution dépassa toujours la hardiesse de la pensée. En deux années, les plus fécondes peut-être de l'histoire, il eut relevé le crédit, la religion, la moralité perdue; il prépara des codes devenus l'admiration du monde, et promulgua des institutions qui, si elles donnaient à l'administration une prépondérance alors universellement réclamée, ne gênaient cependant point la liberté dans ses manifestations essentielles. Jamais homme n'avait si bien deviné le sentiment public, jamais restauration sociale n'avait été accomplie avec une aussi sereine activité.

Le tableau du consulat est d'une simplicité antique. Toutes les lignes y sont précises, et l'œil ne s'y égare point dans le vague des horizons indéfinis. L'acteur consommé qui va bientôt monter sur la scène impériale pour ne la plus quitter, même à l'heure de son agonie, se sent assez dans la vérité pour ne pas éprouver encore le besoin d'enivrer les multitudes, et pour aller chercher, à travers tous les préjugés et tous les obstacles, le suffrage des esprits d'élite. Avec un instinct infaillible, il pénètre les pensées de la France sans prétendre au droit de lui imposer les siennes; jusqu'au jour du consulat à vie, qui ouvre devant lui des perspectives nouvelles et semble changer brusquement le cours de ses pensées, il subordonne sa personne à son œuvre et ne grandit que par la grandeur de son pays.

Mais Bonaparte n'avait pu monter sur les hauteurs d'où il distançait de si loin les autres hommes sans se sentir pris de vertige. Pendant que la politique consulaire accomplissait les actes les plus sages,

une pensée toute contraire à celle qui l'avait inspirée se glissait en quelque sorte furtivement dans l'âme du premier consul, et le conduisait bientôt à entreprendre une œuvre sans aucun rapport avec celle qu'il poursuivait alors aux applaudissemens du monde. Lorsqu'en 1801 Napoléon signait l'immortel traité de Lunéville, il était déjà moins sage qu'il ne le laissait paraître; dès cette époque, il avait en effet quelque chose à cacher à la France et peut-être à se cacher à lui-même, car il inclinait à sacrifier l'intérêt de son pays à une chimère, et commençait à se ménager sur l'Europe des perspectives de nature à changer le cours de ses desseins comme celui de nos destinées. Les stipulations de l'acte diplomatique arraché aux longues résistances de l'Autriche par les batailles de Marengo et d'Hohenlinden sont sans doute irréprochables, à ne les considérer qu'en elles-mêmes, car en exigeant la frontière des Alpes, le cours de l'Escaut et la rive gauche du Rhin, la France victorieuse s'assurait la juste compensation des agrandissemens que le partage de la Pologne, la conquête des Indes et les sécularisations germaniques avaient procurés à d'autres puissances. Malheureusement, si le traité de Lunéville était excellent dans ses dispositions écrites, il était funeste par ses réticences ou ses réserves, et ces omissions systématiques, toutes profondément calculées, révélaient déjà dans l'esprit inquiet de Napoléon des tentations désastreuses et des fascinations bientôt irrésistibles.

Fidèles à leurs instructions secrètes, ses plénipotentiaires n'avaient laissé mentionner dans le traité de 1801 ni l'Italie, ni la Hollande, ni la Suisse, contrées profondément troublées, sur lesquelles la France exerçait alors une autorité équivalente à une possession territoriale. Le silence significatif gardé sur le Piémont, sur Rome et sur Naples, la faculté qu'on semblait par là reconnaître à Napoléon de disposer à son gré des territoires italiens occupés par nos armées, sous la condition de laisser à ces pays une indépendance purement nominale, tel fut l'écueil élevé par la main même du premier consul contre l'empire au jour où l'heureux général commençait à en caresser la séduisante image.

Il était naturel que Napoléon, aussi séparé déjà des autres hommes par la gloire que les princes le sont par la naissance, et répondant en ceci aux plus profondes aspirations de la France, donnât à la nation un gage qui, à tous les services qu'il lui avait rendus, ajoutât l'illusion toujours déçue, mais toujours si chère, de la perpétuité. La reconstitution d'une royauté héréditaire était le dernier terme de la réaction commencée au 9 thermidor. Aller jusque-là, c'était donc faire un calcul bon pour le pays comme pour soi-même, à la condition toutefois de ne point se tromper sur l'esprit de cette réaction, et de ne point violenter l'idée pacifique et libérale qui sur-

vivait à toutes les vicissitudes. Assise sur des principes dont le pays aurait tiré des conséquences fécondes, s'il n'en avait été détourné par la poursuite d'intérêts étrangers et de projets désastreux, prépondérante en Europe sans aspirer à y devenir dominatrice, la monarchie napoléonienne de Lunéville et d'Amiens, continuant la tradition consulaire sans s'ouvrir d'horizons nouveaux, militaire par son origine, conservatrice et pacifique par ses tendances, aurait présenté la combinaison la plus naturelle, probablement même la plus heureuse pour la France comme pour le monde. Cette combinaison eût été en tout cas la plus propre à fermer l'abîme de la révolution dans un pays qui en avait conservé l'esprit en en répudiant les crimes; mais Napoléon ne comprit pas ainsi le rôle que lui envoyait la fortune. A peine acclamé, l'empereur rompit avec le premier consul : ce ne fut pas la couronne de saint Louis que Napoléon plaça sur sa tête dans la solennité de son sacre, ce fut celle de Charlemagne. Le bandeau impérial lui fit monter au cerveau des vapeurs ardentes qui, sans rien ôter à la hauteur de son génie, semblèrent oblitérer tout à coup l'humble sens des réalités.

L'huile sainte n'avait pas encore coulé sur son front, que déjà il imprimait à l'établissement impérial un caractère moins national qu'européen. Toutes ses inclinations le portaient vers les traditions du saint-empire romain, dont on ne tarda point à rechercher avec complaisance tous les précédens, afin de les appliquer à l'étiquette et aux dignités de la cour nouvelle. Pour donner la mesure des extrémités auxquelles peut descendre la flatterie et des profonds calculs de la bassesse humaine, l'on vit des révolutionnaires émérites travailler de tout cœur à greffer sur la bulle d'or la constitution de l'an VIII, en appliquant à une société ardemment démocratique le plus mystique symbolisme du droit féodal (1). Malheureusement ces fantaisies rétrospectives n'avaient pas trait seulement à la constitution intérieure de l'empire : dès le commencement de 1804, elles étaient le reflet de la pensée qui allait bientôt changer le cours des destinées naturelles de la France pour embrasser l'Europe dans l'universalité de ses desseins. Son génie se dilatant avec sa fortune, Napoléon se faisait acclamer en Suisse à titre de médiateur, et six

(1) « M. de Talleyrand, le plus ingénieux des inventeurs quand il s'agissait de satisfaire les ambitions, avait imaginé d'emprunter à l'empire germanique quelques-unes de ses grandes dignités. Chacun des sept électeurs était, dans ce vieil empire, l'un ministre, l'autre échanson, celui-ci trésorier, celui-là chancelier des Gaules ou d'Italie, etc. Dans la pensée vague encore de rétablir peut-être un jour l'empire d'Occident au profit de la France, c'était en préparer les élémens que d'entourer l'empereur de grands dignitaires choisis dans le moment parmi les princes français ou les grands personnages de la république, mais destinés plus tard à devenir rois eux-mêmes et à former un cortége de monarques vassaux autour du trône du moderne Charlemagne. » (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome V, page 102.)

mois après le sacre de Notre-Dame, il allait prendre à Milan la couronne des rois lombards. Sans traité et sans combat, et comme s'il était désormais dispensé même du soin d'imposer par des victoires ses volontés nouvelles, il réunissait le Piémont et l'état de Gênes à la France, constituait en Italie un royaume dont il commettait l'administration à son fils adoptif, et jetait sur Naples l'un de ces regards qui séchaient déjà les dynasties dans leurs racines. Moins d'une année après la proclamation de l'empire, il découpait des fiefs pour les princesses de sa famille dans ces provinces d'Italie sur lesquelles les empereurs d'Allemagne avaient réclamé des droits séculaires toujours héroïquement contestés. Pour répondre à ces actes dont la hauteur dédaigneuse avec laquelle ils étaient accomplis aggravait encore la portée, l'Angleterre avait refusé l'évacuation de Malte, et la guerre maritime était sortie de la politique qui prétendait pour elle au droit de bouleverser le monde en réclamant des autres l'exécution ponctuelle des traités. La guerre territoriale allait suivre, car dès 1805 le continent commençait à entrevoir le plan de Napoléon, et il était encore bien loin de lui soupçonner la force nécessaire pour l'accomplir.

Le coup de tonnerre d'Austerlitz déchira tous les voiles, et, le front couronné de foudres, le dominateur du continent apparut alors dans son omnipotence. Le traité de Presbourg, fruit de cette grande victoire, constitua le nouvel empire dans les conditions où l'avait compris son fondateur, car ce traité imprima à l'établissement impérial une couleur militaire et féodale qui n'avait rien de l'antique monarchie; il le revêtit d'une sorte de caractère européen aussi étranger au génie de la France historique qu'à l'esprit de sa révolution récente. « L'empereur et M. de Talleyrand, prôneur assidu des créations de ce genre, avaient à eux deux conçu un vaste système de vassalité, comprenant des ducs, des grands-ducs, des rois sous la suzeraineté de l'empereur, et ayant non pas de vains titres, mais de véritables principautés, et conservant tous sur les trônes qu'ils allaient occuper leur qualité de grands dignitaires de l'empire français... Ces rois dignitaires de l'empire devaient avoir un établissement royal au Louvre approprié à leur usage; ils devaient former le conseil de la famille impériale, et même élire l'empereur dans le cas où la ligne masculine viendrait à s'éteindre (1). »

Porté d'un seul bond par la victoire dans le palais qu'avaient habité Marie-Thérèse et la longue suite de ses aïeux, Napoléon avait dès 1806 conçu la pensée, M. Thiers le reconnaît lui-même, de remplacer sur tous les trônes de l'Europe les princes de la maison de Bourbon par des princes de la famille Bonaparte. Joseph partit pour

(1) M. Thiers, tome VI, p. 464.

aller exécuter à Naples l'arrêt du destin, en attendant sa promotion par avancement à une plus haute couronne; Murat débuta dans la carrière royale par le surnumérariat du grand-duché de Berg; Louis, au grand profit d'ailleurs de ses nouveaux sujets, devint roi de Hollande; des principautés pour les ministres qui conseillaient de telles choses et pour les généraux qui aidaient à les exécuter furent disséminées comme des diamans lancés par la main de la fortune depuis la Souabe jusqu'au fond de l'Illyrie; trois couronnes royales vinrent récompenser en Allemagne les défections princières, résolues d'avance à se racheter au besoin par l'ingratitude; enfin, en organisant sous son patronage direct la confédération rhénane, Napoléon vint notifier à la nationalité la plus indélébile de l'Europe le firman de sa déchéance. La patrie des Arminius, des Frédéric et des Othon n'eut plus pour mission politique que d'orner le cortége d'un triomphateur étranger par les lambeaux déchirés d'une histoire dont la main d'un homme croyait avoir pour jamais terminé le cours. Un pareil acte était pour l'Allemagne plus qu'une révolution : ce n'étaient pas seulement les ruines du saint-empire romain dont il faisait tomber la dernière pierre; c'était le génie de quarante millions d'hommes qu'il frappait sans pitié, lorsque Klopstock, Schiller, Kant, Goethe, Lessing, Wieland vivaient encore ou venaient à peine de fermer les yeux, et quand Arndt et Kœrner chantaient les gloires de la patrie en présence des baïonnettes françaises.

Toutefois le système de vassalité politique et militaire inauguré par le traité de Presbourg pour l'Europe occidentale eut un résultat bien plus funeste encore que l'humiliation de l'Allemagne : il atteignit au cœur la pensée de la France et violenta le cours régulier de ses destinées; il fit de la nation l'instrument passif d'un projet auquel elle demeura fort indifférente aux jours de la victoire pour lui devenir antipathique aux jours du malheur. Ce fut le premier acte d'une pièce héroïque où les plus éclatans symboles couvrirent les plus prosaïques réalités.

Lorsque la France fonda l'empire et proclama l'hérédité de la dynastie qu'elle s'était donnée, elle avait la confiance de continuer le cours de sa propre histoire et d'agir dans son seul et véritable intérêt; elle se trouva tout au contraire conduite à entreprendre contre tous les peuples, et l'on pourrait ajouter contre elle-même, une tâche que désavouaient la rectitude de son esprit et l'instinct inné de sa justice. Assise dans ses frontières incontestées, elle souhaitait ardemment la paix, et on lui offrait en perspective une guerre à laquelle on assignait pour terme le jour où l'univers désespéré se reposerait volontairement dans la servitude! En 1804, la France s'était proposé de perpétuer les bienfaits d'un gouvernement modéré appuyé sur toutes les forces morales du pays; en 1806, on lui im-

posait une dictature militaire soutenue par un fanatique enivrement, devant lequel l'intelligence disparaissait avec la liberté. En couronnant une nouvelle dynastie, elle avait entendu finir chez elle la révolution, et on la contraignait de consommer celle de l'Europe. Elle voulait s'arrêter aux bords du Rhin, et on liait son sort à une entreprise qui devait fatalement la conduire sur les bords de la Moskova!

Il faut qu'on en reste bien convaincu : la catastrophe finale où s'est abîmé l'empire a été strictement logique, et le système du souverain l'avait rendue inévitable. Chacune des fautes relevées par M. Thiers avec une admirable sagacité aux phases diverses du règne ont accru sans aucun doute soit les difficultés, soit les périls, et Napoléon ne s'est pas porté un moindre préjudice par la violence de ses procédés que par la pensée déplorable sortie d'un seul jet et tout armée de son cerveau. Néanmoins l'empereur aurait évité toutes les fautes de détail signalées par son historien, qu'en présence d'une lutte perpétuelle contre la nature, il n'aurait pu manquer d'en commettre d'autres, et que son œuvre n'aurait pas eu probablement une durée beaucoup plus considérable. Il est des choses heureusement impossibles, et l'entreprise de Napoléon contre la liberté du monde était au nombre de ces impossibilités-là. C'est sur ce point que la conscience publique regrette de ne pas voir porter un blâme énergiquement formulé : personne n'a mieux que M. Thiers jugé l'empire dans la série presque infinie de ses travaux militaires et diplomatiques; mais il aurait appartenu à l'illustre historien mieux qu'à tout autre d'établir que, parmi les fautes qui ont compromis l'œuvre carlovingienne de Napoléon, aucune n'était comparable à la folie de l'avoir conçue.

Qu'était-ce en effet que cette gigantesque agression contre l'histoire, contre le droit et contre la vie intime des peuples? Prétendre réduire les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et les Allemands à la condition de vassaux régis par des princes d'origine française et hôtes obligés du Louvre, c'était reprendre, en pleine civilisation chrétienne, le régime de la Rome païenne sur les municipes et les rois alliés, c'était reproduire la théorie grecque sur la subordination naturelle des races conquises à une race conquérante. Pour prix d'une abdication qui placerait à la disposition de l'empire leurs armées et leurs trésors, Napoléon entendait, il est vrai, départir aux peuples vassaux, avec un grand bien-être matériel, certains résultats civils de la révolution française. S'il dotait largement les généraux établis par lui dans leurs domaines, il voulait bien frapper au cœur les aristocraties indigènes importunées d'un tel voisinage. Les tributaires pouvaient espérer encore un autre service où la France trouvait d'ailleurs son compte, celui de recevoir de Paris des administrateurs intelligens et d'habiles financiers; ils avaient aussi chance

d'obtenir des ports maritimes afin de menacer l'Angleterre, et une viabilité perfectionnée au point de vue stratégique, bienfaits immenses pour lesquels on ne leur demandait qu'une bagatelle : abdiquer la patrie!

Je ne saurais concéder à M. Thiers qu'avec moins d'impatience et plus de temps, l'œuvre d'assimilation au grand empire, qu'il déclare insensée pour les peuples de souche germanique, eût été possible si elle avait été restreinte aux nations d'origine latine (1), car je ne vois pas que la création des royaumes de Hollande et de Westphalie ait été pour Napoléon un plus grand malheur ou une plus grande faute que la guerre d'Espagne et l'invasion du Portugal. C'est dans la Péninsule que le doigt de Dieu a touché le conquérant: les Espagnols et les Portugais étaient en armes bien avant que les Allemands et les Hollandais tentassent de briser le joug, et si l'ange exterminateur n'avait pas frappé nos légions sur le sol glacé où la neige les enveloppa d'un immense linceul, les populations riveraines du Rhin et du Weser auraient hésité longtemps encore, malgré leurs humiliations et leurs souffrances, à suivre l'exemple que leur avaient déjà donné les montagnards des *sierras* espagnoles et du Tyrol italien.

Je ne puis, je l'avoue, reconnaître non plus dans le système impérial, même restreint dans son application aux races purement latines, une imitation de la politique suivie par la maison de Bourbon dans les deux péninsules. En acceptant pour son petit-fils le trône que lui déférait un acte tout spontané de la volonté de Charles II, Louis XIV avait commencé ses instructions au duc d'Anjou par ces paroles : « Soyez bon Espagnol, car vos premiers devoirs sont pour vos peuples. » — *Vous êtes Français, et n'avez de devoirs qu'envers moi seul*, écrivait chaque jour Napoléon à ses frères, condamnés au supplice de répondre à ses exigences, en étalant dans des capitales transformées en chefs-lieux de préfecture un simulacre de royauté. Lorsque ces princes, supérieurs au rôle qui leur était imposé, hasardaient quelques respectueuses allusions au pacte qui, durant la seconde moitié du siècle précédent, avait uni la maison de Bourbon dans une alliance où l'intimité n'enlevait rien ni à l'indépendance ni à l'honneur, des traits sanglans d'ironie ou les éclats d'une colère terrible les remettaient bientôt à leur place, et venaient déchirer des voiles dont l'empereur n'éprouvait d'ailleurs pour son compte aucun désir de s'envelopper. N'amnistions pas le principe en condamnant les conséquences, et n'hésitons jamais à remonter à l'idée mère d'où ont surgi toutes les fautes du premier empire pour y attacher une réprobation plus éclatante encore que ne l'a été sa

(1) Tome V, page 465.

gloire. Cette idée, n'était-ce pas l'asservissement de l'Europe à la France, et l'abdication de la France elle-même aux mains d'un seul homme?

Du haut de ce calvaire démocratique où il eut la rare fortune de monter en tombant du trône, Napoléon, transformé en victime des rois conjurés, a maintes fois répété que les résistances obstinées de ses ennemis avaient provoqué les accroissemens imprévus de son empire et l'extension démesurée de son pouvoir. Faisant passer dans sa langue immortelle les déclamations des tribuns et parfois jusqu'aux refrains des chansonniers, il a prétendu qu'une dictature essentiellement temporaire préparait dans sa pensée l'éclatant réveil de toutes les libertés suspendues et de toutes les nationalités outragées : vaines affirmations dont le grand homme calculait la portée populaire sans s'abuser lui-même, commentaires ingénieux qui ont dû le faire plus d'une fois sourire dans les amères tristesses de l'exil! A moins d'admettre que les peuples étrangers ne fissent aucun effort pour défendre leur propre vie contre une agression qu'aucun conquérant n'avait encore osée, il faut bien reconnaître que toutes ces résistances étaient inévitables; il faut voir surtout qu'elles devaient s'organiser et s'étendre tant que l'Angleterre, dans la plénitude de sa puissance, continuerait le combat engagé pour la délivrance du monde, tant qu'elle demeurerait assez riche pour en subventionner le désespoir.

On aimerait à entendre l'illustre historien le déclarer aussi nettement qu'il le croit : la pensée la plus antipathique à l'empereur Napoléon fut toujours ce droit suprême des nationalités qu'un prince de son sang, qui semble répudier la tradition impériale pour se rattacher à la tradition consulaire, entreprend de donner aujourd'hui pour base au nouveau droit public de l'Europe. L'empereur avait délivré l'Italie de ses dominateurs étrangers, et connaissait mieux que personne les longues aspirations de ce pays vers l'indépendance; mais au lieu de le préparer pour un tel avenir, il y tailla à sa fantaisie des royaumes, des duchés et des départemens, et comme pour insulter la nationalité italienne dans son symbole le plus auguste, il alla bientôt jusqu'à remplacer à Rome le pape par un préfet français! Deux fois il avait pu, pour répondre à l'espérance la plus obstinément persistante qu'un peuple ait placée dans un homme, relever la Pologne et acquitter le prix d'un concours héroïque par la réparation d'une odieuse iniquité; deux fois il échappa à ce devoir de la reconnaissance, dont l'accomplissement aurait peut-être sauvé l'empire par la puissance réparatrice qu'exerce toute œuvre sainte. L'homme qui avait détruit la Prusse, anéanti l'empire germanique, arraché à l'Autriche un tiers de ses possessions; celui qui, pour punir quelque hésitation dans l'accomplissement des mesures fiscales

décrétées par lui contre l'Angleterre, se préparait à rejeter la Russie dans ses steppes et dans ses déserts, sitôt qu'il s'agissait de la Pologne, n'entrevoyait plus que difficultés, ne parlait plus que de ménagemens pour les cabinets copartageans, de respect pour les traités européens! Au fond, Napoléon ne voyait peut-être dans les nationalités que l'idéologie du droit public. Devant ce terrible joueur, incessamment penché sur l'échiquier des batailles, un peuple n'existait que par son armée et ne comptait que par elle; les forces morales n'avaient à ses yeux d'importance qu'autant qu'elles servaient à la discipline sociale. Pour lui, la stratégie était donc le dernier mot de la politique, et chaque fois que l'empereur couchait sur un champ de victoire, il croyait avoir creusé le sépulcre d'une nation.

En appréciant les parties antérieurement publiées de l'œuvre de M. Thiers, j'ai essayé d'exposer la filiation des idées et des faits qui, des murs de Vienne, allaient conduire l'empereur Napoléon à Rome, à Madrid et à Moscou. La Prusse, écrasée la première à Iéna, ne parvint pas à rétablir par le sort des armes son honneur compromis dans une négociation cynique; contraint à l'ambition par la terreur, son malheureux roi, qui du pillage du monde avait espéré retirer au moins le Hanovre, y perdit d'un seul coup la moitié de ses états. Un trône de famille fut érigé en Westphalie pour consommer la dénationalisation germanique, et Napoléon crut sa domination consolidée en Allemagne parce qu'il n'y comptait plus que des vassaux couronnés par sa main ou des ennemis anéantis par ses armes. Déjà gravement atteinte à Austerlitz, la Russie subit à Friedland le même sort que ses alliés, et ne dut un reste de prestige qu'à la générosité fort calculée du vainqueur.

Tilsitt marque le point culminant de l'ère napoléonienne; cette paix, complément de celle de Presbourg, fut à l'empire ce que celle de Lunéville avait été au consulat. Sanctionnant toutes les acquisitions consommées, ratifiant d'avance toutes les spoliations déjà méditées en Espagne et en Portugal, ce traité attribuait en fait l'empire du monde à Napoléon depuis le Tage jusqu'au Niémen, et la Russie recevait en échange la vague permission de caresser le rêve de Catherine, dont son nouvel allié était d'ailleurs fort résolu à ne jamais souffrir l'accomplissement, même partiel. Le droit d'aller en Finlande conquérir des rochers héroïquement disputés fut pour l'empereur Alexandre le seul résultat effectif de cette éclatante entrevue avec le grand homme dont il se croyait l'ami et dont il était la dupe.

Si, dans ce jour décisif, Napoléon avait été aussi maître de lui-même qu'il l'était de l'univers, peut-être aurait-il donné un autre cours aux événemens. S'il avait eu, en dehors du soin de sa propre grandeur, le généreux instinct des grandes choses, il aurait pu rele-

ver la Pologne, secouer le sommeil des Grecs et des Slaves en hâtant les renaissances auxquelles touche aujourd'hui le monde; mais pour atteindre un pareil but, il aurait fallu consentir sans arrière-pensée à l'extension territoriale ardemment souhaitée par la Russie, et se résigner à reconnaître quelque puissance hors de la sienne. En permettant à son jeune émule de régner un jour à Constantinople, lorsqu'il se préparait lui-même à déclarer Rome la seconde capitale de l'empire français, Napoléon aurait du moins jeté une ancre dans la mer sans fond où s'abîma sa destinée. Sans méconnaître les périls lointains d'une pareille combinaison, il n'est pas interdit de penser que la rivalité des forces lui aurait été moins funeste que l'isolement qui fit sa perte. L'empire d'Orient était le seul contrepoids que pût recevoir l'empire d'Occident, si le monde était condamné au malheur de le subir; mais, pas plus à Tilsitt qu'à Erfurt, Napoléon n'avait voulu fortifier son allié, car une telle pensée lui répugnait toujours instinctivement. Il s'était proposé, sur le radeau du Niémen, de donner un magnifique spectacle qui servît à couvrir, jusqu'à la consommation de l'attentat de Bayonne, les ténèbres de ses desseins. Le jour où Alexandre, pris au piége malgré une sagacité peu commune, réclama le prix de ses complaisances, pour ne pas dire de sa complicité, Napoléon se cuirassa donc de son égoïsme, et l'on put prévoir avec une sorte de certitude l'heure prochaine où la guerre sortirait des déceptions qui suivent toujours les alliances léonines.

La véritable pensée de Tilsitt, celle qu'y suscitèrent nos conquêtes, contre-balancées par les progrès maritimes de l'Angleterre, ce fut le système continental, tentative encore plus impossible que gigantesque, mais à laquelle la force des choses avait acculé l'empire. L'Angleterre avait obtenu à Trafalgar sa victoire d'Austerlitz, et cette journée lui avait garanti pour jamais l'inviolabilité de son territoire. Obligé de jouer le personnage de Charlemagne sans avoir accompli celui de Guillaume le Conquérant, et trouvant en face de lui un peuple dont la richesse était aussi inépuisable que la haine, l'empereur n'avait qu'un parti à prendre : c'était de priver d'air vital son ennemi en l'atteignant dans son commerce extérieur, puisqu'il lui était désormais interdit de le frapper sur un sol où il était inexpugnable. *Vaincre la mer par la terre,* telle fut la formule rigoureuse dans laquelle étaient venues se condenser les dernières conséquences de la théorie impériale. A ce compte, on armait, il est vrai, contre soi tous les intérêts de la vie domestique : il fallait, depuis Lisbonne jusqu'à Archangel, déclarer en état de trahison contre le grand empire quiconque consommerait du sucre de canne ou se vêtirait de coton; mais cet audacieux défi à toutes les habitudes et à toutes les bourses était le dernier mot du système. Cette extrême

limite de la toute-puissance en délire fut atteinte sans doute afin de laisser comprendre aux hommes que le plus grand fléau infligé à la terre, c'est le génie hors de la vérité et la force séparée du droit.

Par des mesures dont M. Thiers a exposé l'ingénieux mécanisme, l'empereur Napoléon atténuait singulièrement pour lui-même les prescriptions qu'il entendait imposer aux peuples vassaux dans leur impitoyable rigueur. La Russie, qui avait accepté le principe des prohibitions françaises, s'efforçait, en s'y conformant, de ménager du moins les intérêts vitaux d'un grand empire agricole. Trompée par les déférences qui, à Erfurt, lui avaient voilé sa situation véritable, elle prétendait demeurer dans l'alliance sur un pied d'égalité dont l'empereur Napoléon ne supportait pas la pensée. Le spectacle d'une politique indépendante lui apparaissait à la fois comme un péril pour son empire et comme une sorte d'attentat contre le droit divin de son génie. La guerre de 1812 ne sortit point du débat commercial qui lui servit de prétexte; Napoléon estima cette lutte nécessaire pour raffermir l'opinion ébranlée de l'Europe, en prenant contre la Russie une éclatante revanche de l'insurrection espagnole. Fasciner les uns par la terreur, les autres par l'admiration, tel fut le double mobile d'une politique qui ne s'inquiétait plus de frapper juste, pourvu qu'elle frappât fort. Il fallait que la course fatale se continuât jusqu'aux frontières de l'Asie; il fallait que le conquérant pénétrât dans Moscou, après quoi, si Dieu ne l'y avait arrêté court, il serait allé jusqu'à Calcutta, faute de pouvoir arriver à Londres. Il partit donc, traînant à sa suite un million d'hommes, parmi lesquels figuraient les contingens de tous les peuples vaincus, étranges alliés qui n'avaient entre eux d'autre lien qu'une haine commune contre leur vainqueur. Déjà cependant le grand drame touchait à sa fin, et les pieds d'argile de la statue allaient heurter contre un caillou. Quelques moujiks armés d'allumettes abattirent dans une nuit la puissance devant laquelle se taisait le monde; le rêve se dissipa à la fumée d'un incendie, et l'Europe s'arma pour sa délivrance, pendant que son maître foudroyé s'agitait, comme l'archange de Milton, entre une mer de glace et un enfer de feu.

II.

Quelques mois suffirent pour faire disparaître l'empire, qui avait mis dix ans à s'élever. En cessant de paraître invincible, il perdait sa raison d'être, car à la force abusant d'elle-même il faut la complicité constante de la fortune. Peintre étincelant de nos victoires, M. Thiers s'est surpassé dans le tableau des désastres qui remplissent ses trois derniers volumes. Ces pages, où s'étalent tant de tortures

dans une vérité sans confusion, demeureront à jamais comme la condamnation de l'œuvre impossible à laquelle furent immolées de sang-froid et la destinée d'un grand pays et celle d'un grand homme, condamnation d'autant plus irrévocable que, dans le cours de ce récit funèbre et jusqu'à l'heure du dénoûment, l'historien semble partagé entre son horreur pour tant de scènes sinistres et sa sympathie pour l'être prodigieux dont il blâme sévèrement toutes les fautes, en cherchant dans les entraînemens de son génie des excuses que je ne saurais admettre, et que j'ai parfois peine à comprendre.

Comme l'établit M. Thiers, l'empereur Napoléon ne trouva jamais plus de ressources dans sa puissance de calcul et sa lucide impassibilité que durant cette lutte d'une année contre le malheur, le seul adversaire dont il n'eût pas encore triomphé; mais dès le début de cette épreuve on voit à nu tous les rouages de la grande machine, et l'on pénètre jusque dans les dernières profondeurs de la catastrophe finale qui se prépare. En se montrant calme et comme supérieur au coup qui l'a frappé, l'empereur ne fait oublier à personne qu'il a cherché sa ruine et qu'il en est seul responsable. Il trouve en France l'isolement, qui a été la loi fatale de l'empire, et qui a causé sa perte en Europe.

En comptant sur l'héroïsme de l'adolescence pour suppléer à la vigueur de l'âge, Napoléon fait sortir sans doute une nouvelle armée de la terre dont il aspire depuis si longtemps la substance. A la tête d'enfans magnétisés par l'éclair de son regard, il retrouve en Saxe les fécondes inspirations de ses meilleures journées, et dans cette campagne de 1813, où il lutte à un contre quatre en présence de défections accomplies et sous le coup d'autres défections imminentes, l'empereur peut encore balancer la fortune. Enfin le succès est pour les ennemis de Napoléon chose si nouvelle et si imprévue, que si l'infatuation de cette puissante intelligence n'avait pris le caractère d'une sorte de monomanie, il aurait été en mesure, en consentant à des concessions secondaires, de conserver à Prague le cadre presque complet du grand empire, de telle sorte qu'après un désastre sans égal, il eût laissé la France quatre fois plus puissante encore que sous Louis XIV, selon le mot du grand ministre autrichien qui s'efforça vainement d'arracher Napoléon à l'obsession de sa déplorable pensée.

Mais les ressources militaires par lesquelles l'empereur releva pour quelques momens sa fortune ne sortaient plus spontanément des entrailles du pays : c'était le fruit précoce et forcé de la serre administrative, le résultat du mécanisme qui, depuis quelques années, formait l'objet presque exclusif des préoccupations impériales

à l'intérieur. Levés par les préfets, les conscrits étaient talonnés par les gendarmes, et marchaient à la mort avec la conviction que leur sang ne coulerait pas pour les véritables intérêts de la patrie. La France tout entière avait pénétré la fausseté du plan politique pour lequel on épuisait depuis dix ans les sources mêmes de sa vie, et l'ambition carlovingienne de l'empereur ne touchait aucunement la génération de 1789. Missionnaire de la justice et du droit, le pays qui depuis la Massoure jusqu'à Solferino a toujours prétendu combattre pour une idée était vainement provoqué par le pouvoir à s'indigner contre des défections qu'il savait inspirées par le patriotisme germanique et consacrées par l'honneur. La force morale avait donc passé à la coalition, car Napoléon, qui jusqu'alors n'avait eu devant lui que des armées, trouvait enfin debout dans toute sa puissance le redoutable principe dont il n'avait jamais estimé nécessaire de tenir compte. M. Thiers a nommé avec l'Allemagne la journée de Leipzig *la bataille des nations*, et il a résumé dans ce mot tout l'esprit de la campagne de 1813. La France a été vaincue par les peuples; c'est pour cela que le résultat de la lutte était écrit à l'avance, quelques prodiges que pussent enfanter encore les talens militaires de Napoléon.

Sous la tempête qui ébranlait la terre allemande depuis Stuttgart jusqu'à Memel, l'empire français avait disparu comme un château de cartes; les rois vassaux ne songeaient qu'à faire oublier aux peuples, à force de zèle pour la cause commune, l'origine de leur récente royauté, et les princes tombés des trônes de famille avaient dû descendre au rang de généraux à la suite. Avant même que les armées coalisées eussent passé le Rhin, l'on avait pu mesurer la solidité de l'établissement à celle de ses étais. En Hollande, où un prince honnête s'était ménagé un plus durable souvenir par son abdication que par sa royauté passagère, les populations, soulevées à l'approche d'un faible corps détaché de l'armée de Bernadotte, avaient arboré le drapeau de la maison d'Orange, et la Belgique menaçait de préparer elle-même, par sa scission spontanée, un spécieux argument pour les mesures déjà méditées contre la France. A l'autre extrémité de l'empire, la fidélité modeste du prince Eugène contenait à peine l'Italie, et le sang de l'un de ses ministres coulait dans une émeute aux cris de « mort aux Français! » Enivré par la coupe du pouvoir, le brillant roi de Naples cherchait dans ses devoirs envers ses sujets quelques motifs plausibles pour colorer la trahison qui allait flétrir son honneur sans profiter à sa puissance. Cent mille Anglo-Espagnols, après avoir d'étape en étape poursuivi nos soldats sur la terre fatale qui les avait dévorés, paraissaient menacer nos cités méridionales de vengeances que la conscience publique aurait eu quelque peine à ne pas trouver légitimes. Enfin, pour mettre le

comble aux démentis infligés par la Providence et par la nature aux attentats de la force et aux machinations de la ruse, Napoléon était réduit à préparer secrètement la restauration espagnole en négociant avec son captif royal de Valençay, en même temps qu'il renvoyait lui-même Pie VII à Rome, heureux si, au prix de cette double expiation, il avait pu effacer un double souvenir!

Avec les royautés vassales avaient disparu les dotations, les duchés, les fiefs et tout le mobilier féodal dont l'héritier des césars avait prétendu garnir son fantastique empire. De tout cela, une seule chose était demeurée : c'était une soif inextinguible de fortune et de bien-être, c'était chez les lieutenans de Napoléon une vive irritation contre le chef qui, après avoir suscité de tels désirs, les faisait suivre d'aussi cruelles déceptions; c'était enfin une disposition de plus en plus sensible à sacrifier le bienfaiteur pour conserver au moins une partie des bienfaits. Comme Louis XIV aux jours de sa décadence, Napoléon avait alors à répondre devant la postérité de la génération formée par lui-même : épreuve suprême qui ne tourne pas toujours contre les gouvernemens modestes et qui écrase parfois les pouvoirs les plus glorieux!

Depuis dix ans, l'empire avait pris autant de soin pour étouffer les forces intellectuelles que le consulat en avait paru prendre pour les susciter. Le chef de l'église était captif du prince qu'il avait sacré, et le redoutable nom de roi de Rome avait été infligé à l'héritier du trône. Contristé, mais timide, et n'étant pas plus un appui qu'un obstacle, l'épiscopat français, sous la main-mise de l'état et malgré d'héroïques exceptions, se voyait incessamment provoqué à prendre l'attitude de bonhomie vulgaire qui s'est révélée par une évocation récente. La pensée était suspecte sous toutes ses formes, la parole interdite dans l'état et surveillée dans la famille. Depuis longtemps, aucun contact légal n'existait plus entre la nation et son gouvernement, et, au grand péril du maître, ses serviteurs étaient presque tous trop abaissés pour ne pas chercher à se grandir par la trahison. La France était encore plus lasse qu'épuisée, plus fatiguée de son joug qu'attristée de sa fortune, symptôme mortel parce qu'il était tout spontané, et qu'il ne pouvait être imputé à aucune manœuvre des factions. En retraçant dans un tableau d'une vérité incomparable l'état intérieur de la France au moment de l'invasion, M. Thiers fait ressortir, de manière à lever tous les doutes jusque dans les esprits les plus prévenus, l'abandon universel sous lequel s'affaissait l'établissement européen dont le sort avait toujours trouvé la France indifférente. Pendant qu'il s'attache à mettre en relief ce qui pouvait rester encore de ressources militaires à Napoléon, l'historien démontre que le sentiment public avait déjà condamné l'empire; il prouve que, sans s'inquiéter du lendemain, et sans songer

surtout à complaire à des partis alors parfaitement oubliés, la France aspirait à un changement de système qui, sous quelque drapeau qu'il s'opérât, prendrait le caractère d'une délivrance. Cette irrésistible démonstration, qui demeure comme la note dominante et la moralité même de son récit, paralyse singulièrement l'importance que M. Thiers paraît attribuer à des accidens stratégiques et à des combinaisons dont le succès n'aurait à coup sûr changé ni le cours de la pensée publique, ni l'issue des événemens dans la crise où la France rencontrait en face d'elle la puissance des gros bataillons, fortifiée par celle du bon droit.

La coalition avait promptement passé de l'œuvre de la délivrance commune à celle de ses vengeances. L'instant où Napoléon aurait pu négocier à Francfort sur la base des frontières naturelles avait été court, pour ne pas dire fugitif. La modération calculée de l'Autriche, la lassitude de la Russie après une poursuite qui avait conduit tout d'un trait ses armées de Smolensk à Mayence, avaient bientôt cédé aux fureurs patriotiques de la Prusse et de l'Allemagne, et toutes les chances de paix s'étaient évanouies devant l'espérance que commençait à entretenir l'Angleterre d'arracher Anvers et les provinces belgiques à la France. Arrivé en vue du Rhin, l'on avait un moment hésité à franchir le fleuve, barrière alors universellement reconnue de l'empire; une sorte de vague terreur avait saisi ces rois si souvent vaincus à la pensée des chances nouvelles qu'une telle guerre allait présenter. « L'idée d'affronter chez elle, observe M. Thiers, cette nation qui avait inondé l'Europe de ses armées victorieuses, chez laquelle il n'y avait presque pas un homme qui n'eût porté les armes, cette idée-là troublait, intimidait les plus sages des généraux et des ministres de la coalition. »

Il n'existe dans aucune histoire de tableau plus pittoresque, dans aucun traité spécial d'exposé plus admirable que ceux de l'immortelle campagne commencée aux bords du Rhin pour finir après trois mois aux buttes Montmartre. Le lecteur est conduit par la magie du talent à entretenir parfois sur l'issue possible de la lutte des illusions que l'écrivain provoque certainement sans les partager, car, s'il tient pour inépuisables chez Napoléon les ressources de l'inspiration et du calcul, il croit aussi d'une foi ferme au désespoir de la France, et personne n'avait exposé d'une manière aussi saisissante le divorce survenu entre la nation et son chef. « L'état moral du pays était plus désolant encore, s'il est possible, que son état matériel. L'armée, convaincue de la folie de la politique pour laquelle on versait son sang, murmurait hautement, quoiqu'elle fût toujours prête, en présence de l'ennemi, à soutenir l'honneur des armes. La nation, profondément irritée de ce qu'on n'avait pas profité des victoires de Lutzen et de Bautzen pour conclure la paix, se regardant

comme sacrifiée à une ambition insensée, connaissait maintenant, par l'horreur des résultats, les inconvéniens d'un gouvernement sans contrôle. Désenchantée du génie de Napoléon, n'ayant jamais cru à sa prudence, mais ayant toujours cru à son invincibilité, elle était à la fois dégoûtée de son gouvernement, peu rassurée par ses talens militaires, épouvantée de l'immensité des masses ennemies qui s'approchaient, moralement brisée, en un mot, au moment même où elle aurait eu besoin, pour se sauver, de tout l'enthousiasme patriotique qui l'avait animée en 1792, ou de toute l'admiration confiante que lui inspirait en 1800 le premier consul! Jamais enfin plus grand abattement ne s'était rencontré en face d'un plus affreux péril (1)! »

L'irritation contre ce pouvoir sans prévoyance était assurément trop justifiée, lorsqu'on mettait en regard des dangers qui menaçaient le pays au mois de janvier 1814 les ressources avec lesquelles on lui demandait d'y faire face. Voici quel en était le bilan d'après M. Thiers.

Sur le Rhin, 50,000 bons soldats, suivis de 50,000 traînards ou malades, devaient faire face aux 300,000 hommes de la coalition, derrière lesquels s'avançait au nord l'armée de Bernadotte. En Italie, 36,000 combattans, conscrits pour la plupart, se trouvaient aux prises avec 60,000 Autrichiens, dans un pays à moitié soulevé déjà, et lorsque Murat traitait secrètement à Naples avec les émissaires des alliés. Sur les Pyrénées, 75,000 vieux soldats, débris héroïques des grandes batailles, conduits à tous les désordres par un long désespoir, défendaient les marches méridionales de la France, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, contre lord Wellington, à la tête de deux armées victorieuses représentant une force de plus de 170,000 combattans, grassement soldés par l'Angleterre et exaltés par le succès. La politique téméraire qui avait exclu jusqu'à la possibilité d'un échec des chances de l'avenir avait, à cette heure décisive, enchaîné aux extrémités du continent les bras de 140,000 Français, les meilleurs soldats que comptât notre armée, et ces soldats tenaient alors garnison dans les plus lointaines places de guerre du grand empire dont Napoléon s'était refusé jusqu'à la dernière extrémité à désorganiser le cadre fatal. Prisonniers dans leurs anciennes conquêtes, ces tristes otages contenaient à peine les populations soulevées autour d'eux. Les deux lignes de places fortes construites par nos pères pour protéger la France de l'histoire et celle de l'avenir étaient dégarnies par l'envoi d'un matériel immense hors de nos frontières. Rien à Strasbourg, ni à Metz, ni à Lille, mais en revanche des milliers de canons et des approvisionnemens gi-

(1) M. Thiers, tome XVII, page 21.

gantesques à Magdebourg, à Hambourg, à Alexandrie, à Mantoue, à Venise; rien aux mains de la France pour se défendre, tout aux mains de l'ennemi pour l'attaquer! L'on manquait de fusils pour armer les nouvelles levées et les gardes nationales. Sur un million environ de fusils fabriqués durant l'empire, cinq cent mille étaient enfouis dans les neiges de la Russie, et trois cent mille s'étaient perdus dans la déroute, des bords de l'Elbe à ceux du Rhin. Les autres se trouvaient pour la plus grande partie aux arsenaux des places dont l'accès nous était interdit. M. Thiers constate également qu'au jour de l'invasion, le personnel du génie presque tout entier était dispersé dans plus de cent cités étrangères dont nous séparaient désormais quatre cents lieues et quatre cent mille hommes. Il prouve qu'il ne restait en France que des dépôts ruinés, chargés de la tâche ingrate de dresser en quelques semaines de jeunes conscrits pour la mort plutôt que pour le combat. « Ainsi, pour conquérir le monde, la France était demeurée sans défense. »

Ce mot résume les annales d'un règne durant lequel le prince, tout entier à son rôle extérieur, n'avait eu d'un roi de France ni les perspectives nettes et sensées ni les paternelles sollicitudes. Devant les périls accumulés par une imprévoyance fabuleuse et les doutes qui paralysaient à sa source l'entraînement national, Napoléon n'avait plus à opposer au sort que le mot de Médée. Il allait seul en effet, et l'on sait avec quel éclat, lutter contre l'univers conjuré, et dans ce duel à mort provoqué par une pensée chimérique, la France, dont il prétendait faire son second, entendait n'être plus que son témoin en quelque sorte, car, autant par instinct de la justice que par défiance de la fortune, elle cherchait à décliner la solidarité qu'il s'efforçait de rendre chaque jour plus étroite entre sa cause personnelle et celle de la nation. Découragée de toute espérance, celle-ci laissait donc s'accomplir la catastrophe au sein de laquelle allait disparaître un pouvoir que Dieu et les hommes semblaient avoir doté à l'envi de toutes les conditions de la durée comme de la gloire. Demeuré fidèle à la pensée toute nationale et fort sensée qui l'avait porté sur le trône, l'empereur Napoléon aurait pu assurer l'avenir de sa dynastie comme celui de la France. Qu'il eût préparé les générations nouvelles pour la paix et pour la liberté au lieu de les façonner pour la dictature et l'asservissement du monde, et l'empire aurait probablement traversé sans péril la plus redoutable des épreuves, celle de perdre l'empereur. Ce pouvoir, sorti de l'élan de la volonté nationale, ne rencontrait alors devant lui ni des partis organisés, ni des besoins auxquels il lui fût interdit de satisfaire : *il n'avait détrôné que l'anarchie*; sa victoire ne froissait aucune idée puissante, elle n'humiliait personne, et le pays ne lui avait demandé qu'une chose, demeurer fidèle à la tradition française et ne pas chercher

pour lui-même une autre grandeur que celle de la nation. La France voulait être l'objet unique de ses sollicitudes souveraines, et Napoléon avait fait de son vaste empire une sorte de cercle immense *dont le centre était partout et la circonférence nulle part!*

III.

L'empereur et le pays avaient donc cessé de penser ensemble, et un désaccord de plus en plus profond se manifestait sur la manière de comprendre leurs devoirs vis-à-vis l'un de l'autre. Napoléon avait un coup d'œil trop pénétrant pour ne pas deviner des souffrances devenues intolérables, et pour ignorer les violences quotidiennes d'une administration qui depuis si longtemps n'avait à compter avec personne; mais il ne reconnaissait pas le droit de se plaindre en présence de l'ennemi, et ces plaintes inopportunes, qu'on lui avait épargnées durant le cours de ses prospérités, revêtaient alors à ses yeux le caractère d'une sorte de trahison.

Depuis le passage du Rhin, les soulèvemens de la Hollande et les agitations chaque jour croissantes de l'Italie, le fantôme du grand empire s'était évanoui, et Napoléon respirait enfin, délivré de ce cauchemar mortel. Il souhaitait donc la paix avec une résignation douloureuse, mais en ce moment très sincère, et c'était parfois en termes magnifiques qu'il faisait la confession de ses illusions et de ses fautes (1); mais il en était en 1814 de l'empereur vaincu comme des hommes corrigés dans leur vieillesse, dont on admet moins le repentir que l'impuissance. On doutait d'ailleurs, malgré des protestations réitérées, de ses volontés pacifiques, et les hommes les mieux renseignés pensaient, ce qui était vrai aussi, qu'il était résolu à ne négocier sérieusement qu'autant qu'il obtiendrait de ses ennemis des conditions devenues alors impossibles. L'empereur de-

(1) « J'avais formé d'immenses projets; je voulais assurer à la France l'empire du monde! Je me trompais : ces projets n'étaient pas proportionnés à la force numérique de notre population. Il aurait fallu l'appeler tout entière aux armes, et, je le reconnais, les progrès de l'état social, l'adoucissement même des mœurs, ne permettent pas de convertir toute une nation en un peuple de soldats. Je dois expier le tort d'avoir trop compté sur ma fortune, et je l'expierai. Je ferai la paix, je la ferai telle que la commandent les circonstances, et cette paix ne sera mortifiante que pour moi. C'est à moi qui me suis trompé, c'est à moi à souffrir, ce n'est point à la France... Qu'elle ait donc la gloire de mon entreprise, qu'elle l'ait tout entière, je la lui laisse. Quant à moi, je ne me réserve que l'honneur de montrer un courage bien difficile, celui de renoncer à la plus grande ambition qui fut jamais, et de sacrifier au bonheur de mon peuple des vues de grandeur qui ne pourraient s'accomplir que par des efforts que je ne veux plus demander... Je demande uniquement le moyen de rejeter l'ennemi hors du territoire. Je veux traiter, mais sur la frontière et non au sein de nos provinces désolées par un essaim de barbares. » (Discours de l'empereur aux sénateurs envoyés en mission dans les départemens, janvier 1814. M. Thiers, t. XVII, p. 183.)

mandait au pays de s'identifier avec lui et de n'articuler aucun grief avant d'avoir refoulé l'étranger au-delà du Rhin; le pays avait-il tort de croire de son côté que l'unique chance qu'il eût de faire accueillir ses plaintes était de profiter de la faiblesse du pouvoir, afin de lui faire entendre des paroles de vérité? Enfin l'empereur prétendait faire sortir de l'extrémité même du péril une dictature encore plus absolue, tandis que la France entrevoyait à travers ces chances redoutables une première lueur de liberté. Deux points de départ aussi opposés ne pouvaient manquer de rendre d'heure en heure le désaccord plus profond et la séparation plus imminente.

Ce n'est pas tout : en 1814, l'empereur voulait certainement la paix, mais il ne la voulait qu'aux seules conditions où elle fût vraiment acceptable pour lui-même. Lorsque dans la solennité de son sacre il avait juré sur l'épée de Marengo de ne pas laisser amoindrir entre ses mains la France arrachée par lui-même aux mains du directoire, lorsqu'afin de l'agrandir encore il avait depuis dix ans versé à flot le sang français depuis Moscou jusqu'à Cadix, la laisser moins grande qu'il ne l'avait prise en 1800 était à la fois pour un soldat couronné une impossibilité d'honneur, pour le chef d'un gouvernement absolu une impossibilité politique. M. Thiers l'a démontré de manière à forcer sur ce point les convictions les plus rebelles: Napoléon ne pouvait régner sur la France ramenée par l'Europe victorieuse à ses limites antérieures à la révolution, car un tel changement n'était honorablement acceptable pour le pays qu'au prix d'une transformation complète de ses institutions et du principe même de son gouvernement. Aux yeux de l'Europe, une pareille paix n'aurait jamais revêtu d'ailleurs du vivant de Napoléon que le caractère d'une pure suspension d'armes. Mais ce qui était inadmissible pour l'empereur ne l'était plus pour la nation. Tout en tenant très justement à cette limite du Rhin, que protégeait alors l'équilibre même de l'Europe, puisque tous les états de premier ordre allaient s'agrandir démesurément à la paix, la France ne voyait ni son honneur ni son avenir compromis dans les combinaisons diplomatiques dont l'empereur, sous la pressante influence de sa situation personnelle, refusait obstinément d'admettre le principe au congrès de Châtillon.

Pendant que la nation aspirait à des garanties nouvelles et que l'empereur de son côté resserrait, pour faire face à la crise, les ressorts de sa toute-puissance, l'on se trouvait donc, avec un désir égal de la paix, comprendre d'une manière toute différente la question diplomatique aussi bien que la question intérieure. Le mot de négociation n'avait le même sens ni pour la France ni pour l'empereur, car pendant que celle-là paraissait résignée d'avance à rentrer au besoin

dans ses anciennes limites, celui-ci, regardant avec quelque raison un tel arrêt comme celui de sa déchéance, protestait qu'il ne le subirait jamais, et s'efforçait d'arracher à la nation le dernier souffle de sa vie pour une cause qui ne pouvait plus guère la toucher. La force des choses avait conduit le corps législatif à se faire l'interprète respectueux, mais résolu du sentiment public. Composé d'esprits honnêtes, beaucoup plus timides que hardis, ce corps ne pouvait être suspect à la dynastie impériale, qui, au début de la session, n'y comptait pas même un ennemi; mais pour la politique du dedans comme pour celle du dehors, sa pensée était très différente de celle de l'empereur, et celui-ci jugea moins dangereux, dans sa situation terrible, de prendre aux yeux du monde les formes de la tyrannie que de laisser croire un moment à un affaiblissement de son pouvoir. Il le brisa donc avec éclat après l'une de ces scènes calculées qui, lorsque l'effet en est manqué, compromettent les acteurs les plus habiles. Au moment où six cent mille hommes se dirigeaient sur Paris par la Champagne et par la Gascogne, où Bordeaux, occupé par les Anglais, proclamait les Bourbons, Napoléon, seul pour ainsi dire en France comme dans l'univers, n'avait plus autour de lui que son sénat, que M. Thiers, retrouvant la plume de Tacite pour peindre ces contemporains de Tibère, nous représente comme « placé entre deux peurs, celle du maître et celle de l'ennemi. »

Le point de vue de la France était à coup sûr beaucoup plus juste que celui de Napoléon, et en appréciant les éventualités probables et prochaines, la nation avait malheureusement raison contre lui. La paix glorieuse qu'il poursuivait avec la limite du Rhin était alors une pure illusion. Lorsque l'ennemi marchait vers Paris entre la Marne et la Seine, ni les combinaisons les plus merveilleuses de la stratégie, ni les retours les plus imprévus de la fortune, ne pouvaient compenser désormais pour Napoléon l'accablante infériorité des forces; c'était donc très vainement qu'il paraissait se flatter de voir encore la question des frontières naturelles devenir la base des négociations ouvertes entre M. de Caulaincourt et les ministres de la coalition triomphante. Quand il luttait avec cinquante mille hommes contre une armée de trois cent mille ennemis, armée dont le chiffre aurait été doublé en peu de mois, Napoléon touchait manifestement au terme de sa destinée. Pour soutenir au-delà de quelques semaines un pareil effort, pour le faire aboutir à la libération d'un territoire envahi sur la ligne des Pyrénées comme sur celle du Rhin, il aurait fallu que la nation se levât en masse dans un de ces accès de délire populaire dont l'empire avait tari les sources : du moment que la lutte conservait un caractère purement militaire, l'issue pouvait en être pressentie par tout le monde, et l'empereur

était perdu dès qu'il n'avait que des soldats à opposer à des soldats. Cette conclusion inévitable et trop prévue d'une campagne aussi héroïque que vaine enlève une grande partie de son intérêt au dramatique récit des prodiges accumulés dans l'espace de quelques semaines.

Rien n'est plus admirable dans l'histoire militaire que la courte campagne durant laquelle un général vaincu détruit avec une poignée d'hommes toute une armée, menace d'en écraser une autre, et, comme un sanglier frappé à mort, guette et rencontre avant d'expirer l'occasion de faire de larges entailles aux chasseurs dont il a trompé la vigilance et déjoué les calculs. Champaubert et Montmirail égalent, s'ils ne le surpassent, l'éclat des plus grandes journées de l'empire; mais que pouvait désormais la gloire de Napoléon pour sa fortune, et quel intérêt français servait en définitive cette agonie savamment prolongée par l'égoïsme du génie? Les conditions de la paix future et du nouvel état territorial du continent s'étaient trouvées fixées le jour où l'Angleterre, enfin résolue à nous enlever l'Escaut, avait fait agréer aux souverains la perspective de l'établissement de la maison d'Orange en Belgique. Cette pensée, portée au quartier-général des alliés par lord Castlereagh aux derniers jours de janvier 1814, était devenue, sans être encore formulée, l'idée-mère des conférences de Châtillon; elle forma le lien du pacte de Chaumont, par lequel la coalition associait l'avenir à ses vengeances, et c'est parce qu'il savait les résolutions des cabinets irrévocables que M. de Caulaincourt, la honte et la douleur dans l'âme, insistait si vivement pour que l'empereur ne repoussât pas, si dure qu'elle fût, la condition des limites de 1790. Comme le dit fort bien M. Thiers, « cette question signifiait au fond qu'on ne voulait plus avoir affaire à Napoléon, et qu'on était résolu à le détrôner pour substituer une autre dynastie à la sienne. » Telle était en effet la conséquence, visible à tous les regards, de propositions qu'en France seul Napoléon se trouvait dans l'impossibilité personnelle d'accepter. Celui-ci le savait encore mieux que l'Europe : il était donc naturel qu'il opposât à de telles perspectives des résistances désespérées; il était fort simple que l'empereur s'efforçât de compromettre le pays dans une question qui impliquait celle de sa propre déchéance. Je ne sais rien de plus triste à suivre que la lutte sans espérance engagée par un pouvoir solitaire qui met le salut du pays au prix d'un élan national qu'il a tout fait lui-même depuis dix ans pour rendre impossible. D'auxiliaires, l'empereur n'en eut jamais; de point d'appui, il n'en veut pas, lors même qu'il en éprouve le plus pressant besoin, car, en renvoyant les membres du corps législatif, il leur a adressé ces paroles : « Moi seul je représente la nation, qui ne vous connaît

pas; la France, c'est un homme, et cet homme, c'est moi, avec ma volonté, mon caractère et ma renommée (1). »

Dans l'absence de toutes les forces morales systématiquement anéanties, afin qu'elles ne devinssent pas des obstacles, il faut donc marcher seul; il faut aller à l'abîme entre des créatures telles que Murat, trop accoutumé au trône pour en descendre, et des serviteurs tels que M. de Talleyrand, trop dédaigné pour n'être pas irréconciliable, et demeuré trop puissant pour n'être pas dangereux. Mais quel moyen de marcher lorsque les victoires ne sont guère moins funestes que les revers, et quand vos meilleures intentions, par un trop juste arrêt de l'opinion publique, sont ou réputées suspectes, ou trouvées tardives?

Du 7 au 15 février, depuis le combat de Champaubert jusqu'à celui de Vauchamp, Napoléon écrase l'armée de Silésie; il lui tue dix mille hommes et lui fait vingt mille prisonniers, et cependant, le volume de M. Thiers à la main, il est facile de constater que quinze jours après il se trouve à Craonne dans une situation plus désespérée qu'avant ces succès. L'empereur ne perd pas seulement ses faibles chances en épuisant par la victoire le reste du sang de ses soldats, il en est à voir l'opinion méconnaître jusqu'à ses triomphes les plus éclatans. Afin de remonter le moral des Parisiens, il imagine de faire donner en spectacle sur les boulevards l'entrée des prisonniers prussiens recueillis aux plaines de la Champagne, et la crédulité publique ne voit dans ces longues colonnes d'étrangers que des comparses de théâtre que l'on fait entrer et sortir successivement par deux barrières afin de prolonger le défilé! Enfin, chose plus triste à dire, ces victoires elles-mêmes alarment plus qu'elles ne rassurent, car l'on y entrevoit un obstacle de plus pour cette paix, le seul bien dont on soit désormais affamé!

Les négociations réussissent plus mal encore à l'empereur que les opérations militaires. Il voudrait traiter avec les cortès d'Espagne, et ses porteurs de paroles courraient risque de la vie, s'ils osaient seulement avouer leur mission. Il fait adresser par l'impératrice des appels réitérés au cœur de son père, et l'Autriche, si bienveillante à Prague, si modérée même à Francfort, se montre à Châtillon plus résolue qu'aucun des cabinets à ne traiter de la paix que sous des conditions inacceptables pour Napoléon. Les affections domestiques que ses alliés soupçonnent chez François II deviennent pour ses ministres un motif de plus d'aller jusqu'aux dernières extrémités, afin de n'être pas suspects à l'Europe. Convaincue que Napoléon ne se laissera pas mettre sur le lit de Procuste qu'on lui

(1) M. Thiers, tome XVII, p. 189.

prépare, persuadée que la régence exercée par l'impératrice au nom d'un prince de trois ans aurait le double effet de masquer la main de l'empereur et de compromettre gravement le cabinet de Vienne, l'Autriche, aux derniers jours de février, adhère donc avec éclat au traité de Chaumont, acte décisif qui constitue pour vingt ans l'armement permanent de l'Europe contre la France. C'est ainsi que dans la folle partie engagée contre les peuples tout finit par tourner contre Napoléon, jusque et y compris les faveurs les plus inespérées de sa fortune. A Presbourg, il a prétendu briser l'Europe, et par une réaction naturelle celle-ci reconstitue pour un demi-siècle à Chaumont son unité politique contre l'empire et contre la France.

De toutes parts, les difficultés s'accumulent, de telle sorte que Napoléon n'a plus à demander à la nation comme à l'armée que des choses impossibles. « Enfans, dit-il à des recrues imberbes, imitez la vieille garde, et vous ferez ce qu'elle a fait elle-même. » « Rajeunissez de vingt ans, écrit-il à Augereau, *reprenez vos bottes de* 93, et en vous exposant aux premiers coups vous entraînerez votre armée. » C'est ainsi qu'aux adolescens l'empereur demande la maturité, aux vieillards l'entraînement du premier âge et celui des passions qui ne sont plus. D'égoïstes repus, il attend une fidélité inviolable; il réclame d'une population sceptique, d'une capitale riche et amollie les efforts surhumains du patriotisme et de la foi. De tous, il exige ce que personne ne veut, ni, à vrai dire, ne peut plus lui donner. Autour de Napoléon, la solitude se fait donc immense comme sa faute, et bientôt dans les cours désertes de Fontainebleau, traversées par les pas de quelques derniers serviteurs, on apprend que tout a échappé à l'ancien maître du monde, tout, jusqu'au poison et jusqu'à la mort.

Ce n'est donc pas par un coup de tonnerre que le songe impérial a fini. Si quelques gouvernemens sont tombés par surprise, d'autres par faiblesse, le nouveau Charlemagne a succombé par l'effet d'un principe faux auquel la France aurait résisté non moins énergiquement que l'univers, si on lui en avait laissé les moyens, et cette résistance aurait probablement sauvé Napoléon en la préservant elle-même. Instrument de ses desseins, elle n'en recevait pas la confidence; encore moins fut-elle admise au droit de les discuter, lorsqu'elle était condamnée à mourir pour les accomplir.

Aussi, dans cette crise suprême, la nation posait-elle le problème de son avenir en d'autres termes que l'empereur, et déclinait-elle plus résolûment chaque jour la solidarité que son chef s'attachait à établir entre deux intérêts que tant de fautes avaient rendus distincts. En mars 1814, elle croyait d'ailleurs à l'arrêt du sort contre Napoléon, et les peuples se soumettent à la fortune encore plus vite

que les particuliers. Lorsqu'on prétendait lui ouvrir les veines pour exprimer les dernières gouttes de son sang, elle résistait à ces immolations bien moins encore parce qu'elles étaient cruelles que parce qu'elles lui semblaient inutiles. En entendant l'empereur soutenir qu'il aurait changé la face des choses et l'issue de la guerre, si la capitulation de Soissons n'avait pas livré à Blücher le passage de l'Aisne, en le voyant quelques semaines après dévouer à toutes les malédictions de la postérité le malheureux général qui, après la capitulation de Paris, avait cessé une résistance manifestement impossible, la France se disait que, pour tromper le monde et s'abuser lui-même, le grand homme aux abois en imposait à l'histoire; elle pensait avec toute raison que d'aussi petites causes ne pouvaient entraîner d'aussi grands effets; elle persistait donc à faire peser sur Napoléon seul la responsabilité d'une catastrophe provoquée par une politique à laquelle la nation était demeurée parfaitement étrangère, et dont elle avait dès lors tout droit de se laver les mains.

Aussi l'abîme qui séparait l'empereur de la France s'élargissait-il en quelque sorte à vue d'œil. Au sein du pays qu'il conviait chaque jour à un patriotique martyre, les éclats de sa voix se perdaient en quelque sorte dans le vide; l'écho ne lui en était plus renvoyé que par quelques sénateurs plus inquiets de leur sort que du sien; il ne le retrouvait que dans les proclamations des préfets et les mandemens de quelques rares évêques attardés dans la soumission et la reconnaissance. Le sénat décrétait des levées, et sur tous les points du territoire les conscrits échappaient aux mains des recruteurs; des sanglans champs de bataille de la Rothière et d'Arcis-sur-Aube, l'empereur proposait en exemple à la capitale de son empire le siége de Saragosse, et Paris lui répondait en ouvrant avidement son oreille à toutes les insinuations des partis, auxquels la crise avait rendu tout à coup une puissance très imprévue. Cette ville, au lieu d'enfanter son Palafox, allait avoir son Talleyrand. Qu'aurait-elle pu faire d'ailleurs, alors même qu'elle eût voulu, ce qui était loin de sa pensée, prolonger par des moyens extrêmes une résistance qu'elle estimait impossible, et sur laquelle l'empereur avait fondé pourtant toute l'économie de son plan de campagne? Pour commandant militaire Paris avait le roi Joseph, pour défense le mur d'octroi, pour défenseurs des gardes nationaux et des ouvriers, dont les trois quarts restaient désarmés faute de fusils; afin de remonter le moral d'une grande population à laquelle on recommandait la guerre des rues et la résistance avec des piques, l'empereur ordonnait secrètement à l'impératrice de partir avec son fils, et faisait transporter au-delà de la Loire le siége de son gouvernement. Enfin, à la dernière heure de ce drame sinistre, il prenait la

résolution étrange tout au moins de se diriger de sa personne vers la frontière pour y rallier les cent mille hommes oubliés dans les places fortes, et revenir bientôt à leur tête soit assister les Parisiens derrière leurs barricades, soit les venger dans leur tombe!

Rien de tout cela n'était sérieux, car la base de ces divers projets reposait sur une hypothèse inadmissible, celle d'une lutte prolongée dans les rues de Paris, et le sens public pénétrait fort bien l'inanité de combinaisons qui, en échange de désastres trop certains, ne présentaient aucune chance solide de succès. En m'efforçant de comprendre les manœuvres multipliées conçues par Napoléon dans la fièvre féconde de son désespoir, combinaisons savantes que son historien nous déroule jusque dans leurs plus lointaines profondeurs, j'ai souvent été tenté de croire qu'au fond Napoléon pouvait bien avoir pensé sur toutes ces choses-là à peu près comme la France, et qu'au mois de mars il ne croyait guère plus que le pays à la possibilité d'une résistance efficace. La campagne de France fut peut-être le prologue héroïque du drame populaire de Sainte-Hélène, prologue moins préparé pour sauver l'empire que pour déifier l'empereur.

Comme un fruit mûr, quoique inattendu, la restauration sortit d'elle-même du mouvement de l'esprit public, qui, s'il n'avait pas renversé l'empire, l'avait du moins laissé tomber. Les Bourbons en effet pouvaient accepter avec honneur la seule paix que la nation eût alors à attendre, car la France qu'on nous laissait était celle que leurs ancêtres avaient léguée aux nôtres; au dehors, ils intervenaient comme des médiateurs naturels entre leur patrie et l'Europe; au dedans, ils pouvaient, sans blesser aucun des principes dont leur maison était l'expression glorieuse, substituer les bienfaits de la liberté au prestige évanoui de nos armes, et renouer la chaîne des temps brisée dans la tempête. Jamais révolution ne fut plus naturelle et plus réfléchie dans ses causes, en même temps qu'accueillie avec une adhésion plus manifeste. « La sage bourgeoisie de Paris, expression toujours juste du sentiment public, longtemps attachée à Napoléon, qui lui avait procuré le repos avec la gloire, et détachée de lui uniquement par ses fautes, avait compris que, Napoléon renversé, les Bourbons devenaient ses successeurs nécessaires et désirables, que le respect qui entourait leur titre au trône, que la paix dont ils apportaient la certitude, que la liberté qui pouvait se concilier si bien avec leur antique autorité étaient pour la France des gages d'un bonheur paisible et durable. Cette bourgeoisie était donc animée des meilleurs sentimens pour les Bourbons, et prête à se jeter dans leurs bras, s'ils lui montraient un peu de bonne volonté et de bon sens (1). »

(1) M. Thiers, tome XVII, page 816.

Personne n'a mieux défini que M. Thiers le caractère de la restauration. Dans sa bouche, un pareil jugement est un arrêt dont on ne sera plus tenté d'appeler. C'est une noble chose qu'un tel hommage à une cause vaincue rendu par l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* écrivant sous le second empire. Tout n'a point été perdu dans nos douloureuses vicissitudes politiques, puisque nous y avons contracté du moins l'habitude de la justice. Aussi les anciens partis voient-ils aujourd'hui avec une égale confiance l'illustre historien, poursuivant sa tâche, se préparer à pénétrer sur un terrain plus brûlant, pour nous peindre, avec la vérité sévère de son dessin et l'inépuisable variété de ses couleurs, l'époque sinistre où s'ouvrirent tant de plaies dont les cicatrices n'ont pas encore disparu. J'éprouve d'ailleurs, pour mon compte, la curiosité bien naturelle de savoir quelle impression pourra recevoir M. Thiers en voyant Napoléon demeurer aux cent-jours si fort au-dessous des périls, résultats certains de son audacieuse tentative, et n'ayant pas même à présenter à la France une chance de conjurer tant de malheurs gratuitement provoqués.

Pendant ces trois mois de funeste mémoire, l'empereur agit sous une contrainte visible, qu'il ne subit que soutenu par l'espérance de s'en délivrer. Tout a changé autour de Napoléon, et il est demeuré le même. Il entend un langage qu'il croyait oublié, voit se produire des idées qu'il hait ou qu'il dédaigne, et se trouve obligé d'en caresser les représentans en affectant de compter avec eux. Il n'est pas de pire supplice que celui des esprits violens condamnés à l'hypocrisie. Sur l'estrade du champ de mai, le lion revêtu d'une peau de renard semble toujours sur le point de la rejeter pour s'élancer sur le parterre et déchirer les sots qui l'applaudissent. Plus que jamais il a besoin d'hommes et d'argent, et il faut élaborer une constitution libérale; plus que jamais la dictature lui est nécessaire, et il doit décréter la liberté de la presse! Dans ses élucubrations constitutionnelles aux Tuileries, dans ses incertitudes et ses perplexités à l'Élysée, l'empereur, rappelé et soutenu par l'armée, survivant à la pensée nationale qui fit sa force et ne représentant point la pensée politique qui vient de naître, ne peut s'appuyer ni sur le passé ni sur l'avenir. La monarchie constitutionnelle est vengée en voyant le despotisme militaire balbutier son langage et s'affubler de son manteau.

L'empereur Napoléon aux prises avec les idées dont son historien a eu l'honneur de demeurer toute sa vie l'un des plus illustres représentans, un tel spectacle redoublera encore, s'il est possible, l'intérêt ardent avec lequel le public poursuit la lecture de ce livre. Des cent-jours sortent toutes nos humiliations devant l'Europe, toutes les difficultés de notre politique extérieure pendant quarante ans, tous les obstacles sous lesquels a succombé le gouvernement représen-

tatif. M. Thiers le constatera certainement avec cette puissance de démonstration dont il possède le secret : en présence d'un tel malheur pour le droit et pour la liberté, devant les vengeances de l'étranger devenues presque légitimes et les réactions intérieures rendues inévitables, l'équilibre ne sera plus possible entre l'admiration pour le génie et la sévérité pour les fautes. C'est donc un bonheur pour l'équité historique que M. Thiers se soit résolu à poursuivre son œuvre jusqu'à la seconde abdication; mais je n'hésite point à penser qu'il n'en sera pas ainsi pour la mémoire de Napoléon. Nous le montrât-il aussi merveilleux de prévoyance et de sang-froid sur le champ de bataille de Waterloo que sur celui d'Austerlitz, dût-il venger son héros, au point de vue militaire, de toutes les imputations des partis, cette réhabilitation technique profiterait fort peu en définitive à la grandeur de l'empereur dans l'histoire. Qu'un général ait commis certaines fautes, ou qu'il ait perdu une bataille conformément à toutes les règles, ce sont là des questions spéciales qui ont assurément une importance fort naturelle pour les écoles d'état-major, mais qui en ont assez peu devant la postérité. Celle-ci ne juge pas comme un conseil de guerre : elle ne sépare jamais, grâce à Dieu, le général de sa cause; celui-ci portât-il dans l'exercice de son art la profondeur de Newton, y déployât-il à la fois l'impétuosité de Condé et la prudence de Turenne, elle ne s'intéresse guère plus à ses succès qu'à ses revers, si, lorsqu'il joue au jeu terrible des batailles, il demeure étranger à toutes les idées qui font à la fois et notre honneur et notre torture. Depuis Rivoli jusqu'à Marengo, Napoléon représenta la France de la révolution se réhabilitant par la gloire. Depuis Austerlitz jusqu'à Friedland, on le voit mettant le monde en coupe réglée pour accomplir une œuvre dont une tragique expiation ne peut faire oublier les désastreuses conséquences. C'est ainsi que cette carrière, où les malheurs finirent par dépasser les fautes, se présentera sous deux aspects divers à mesure que la vérité se dégagera du mythe, de telle sorte que l'on peut parfois se demander si la postérité, à qui seule appartiennent les grandes justices, en plaçant le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, l'auteur des codes et du concordat, entre Charlemagne et César, ne ballottera pas entre Charles XII et Pyrrhus l'homme de Bayonne et de Moscou.

LOUIS DE CARNÉ.

LA TURQUIE

SON GOUVERNEMENT ET SES ARMÉES

PENDANT LA GUERRE D'ORIENT.

II.

LA DÉFENSE DE KARS.

Papers relative to military affairs in Asiatic Turkey and the Defence and Capitulation of Kars, presented to both houses of parliament by command of her majesty. London 1856.

I.

Les positions respectives des deux armées étaient, au printemps de 1855, les mêmes qu'au commencement de la guerre (1); seulement les rôles étaient intervertis. Les Turcs se trouvaient réduits à garder strictement la défensive. Ils avaient à Kars environ 18,000 hommes, sans compter, il est vrai, les *bachi-bozouks*, les habitans de la ville, qui, au nombre de 3,000, s'étaient offerts à prendre part à la défense, enfin quelques bandes indisciplinées de Lazes, que Chérif-Bey avait levées dans les montagnes d'Achaltziche. Vély-Pacha se trouvait avec 5 ou 6,000 hommes à Toprak-Kalé; il couvrait ainsi la route de la Perse, et avait ordre, dans le cas où il se verrait attaqué, de se retirer d'abord sur le pont de l'Araxe, à Kopri-Keuï, puis sur le col de Dévé-Boynou, qui donne entrée dans la plaine d'Erzeroum. Le colonel Williams avait fait mettre en état de défense ces deux positions, qui offraient à Vély-Pacha un point d'appui suffisant pour qu'il pût y arrêter l'ennemi. La ville d'Erzeroum elle-même était complétement dégarnie de troupes. Quant à l'armée

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

de Bathoum, qui ne comptait plus que 7 ou 8,000 hommes, elle était hors d'état de rien entreprendre.

Les Russes se disposaient au contraire à prendre l'offensive. Ils n'avaient plus en effet les mêmes motifs de ménager le territoire ottoman. Les alliés de la Turquie, après avoir épuisé la voie des négociations, avaient eu recours aux armes. La lutte était engagée depuis près d'une année, et déjà les circonstances permettaient d'en prévoir l'issue. La puissance morale de la Russie allait se trouver compromise en Occident : il s'agissait de la sauver en Orient. Le moment d'agir était venu; l'occasion s'offrait d'anéantir l'armée turque, abandonnée sans secours à Kars. Il n'était pas même nécessaire d'aller la forcer dans ses lignes; pour l'amener à capituler, il suffisait de l'y bloquer pendant quelques mois. En s'emparant de Kars, la ville inexpugnable qui pendant deux siècles avait bravé tous les efforts des Persans, la Russie montrait aux populations de l'Asie quels étaient les véritables maîtres de cette contrée, et, sans le moindre risque, obtenait un grand résultat politique.

Le général Mouravief, qui, cette année, avait le commandement de l'armée du Caucase, avait consacré l'hiver aux préparatifs de tout genre qu'exigeait son entreprise. La principale difficulté qu'il avait à vaincre était de tenir de grandes masses de troupes réunies dans ces contrées dépeuplées : c'était, comme l'avait trop bien prouvé l'expérience du passé, une difficulté sérieuse. Pendant le cours de ses campagnes d'Arménie, le général Paskiévitch s'était vu souvent arrêté par le défaut de vivres. Cette fois d'ailleurs le pays avait été complétement ravagé; il fallait tout tirer de la Géorgie. Le général Mouravief réussit néanmoins à pourvoir aux besoins de son armée de 50,000 hommes jusqu'au milieu des rigueurs de l'hiver suivant. Ce fait mérite attention; il révèle à lui seul l'étendue des ressources que les provinces du Caucase offrent à la Russie pour l'accomplissement de ses projets sur l'Asie.

Les Russes avaient, pendant le mois de mai, concentré leurs forces aux environs de Goumry et d'Achalkalaki; elles s'élevaient à 28,000 hommes d'infanterie, 7,500 de cavalerie, 64 pièces d'artillerie. Une forte garnison occupait la place d'Achaltziche, et devait par la suite concourir aux opérations de l'armée. Dans le Gouriel, le prince Bagration-Moukhranski, avec les milices du pays et quelques troupes de ligne, contenait les Turcs de Bathoum. Le détachement d'Érivan, sous les ordres du général Souslof, observait Vély-Pacha dans la vallée de l'Euphrate.

Aux premiers jours du mois de juin, l'armée russe se mit en mouvement sur trois colonnes, commandées par les généraux Gagarin, Nyrod et Kowalevski. Les deux premières colonnes prirent position à Akdja-Kala, en attendant que celle du général Kowalevski eût occupé

Ardahan. Les Lazes que Chérif-Bey avait levés se trouvaient en partie réunis sur ce dernier point; ils n'attendirent pas l'arrivée des Russes pour se disperser et regagner leurs foyers. Le général Kowalevski, après avoir fait sauter les murailles du château d'Ardahan, se rabattit sur Akdja-Kala, où il rejoignit le général Mouravief. Cependant deux des officiers européens au service de la Turquie, le colonel anglais Lake et le baron allemand de Schwarzembourg, étaient sortis de Kars avec deux régimens de cavalerie et les *bachi-bozouks* pour reconnaître l'ennemi. Ils se trouvèrent en présence de ses grand'-gardes, près de Masra. Un engagement s'ensuivit, mais il ne fut pas de longue durée. Après avoir échangé quelques coups de fusil avec les Cosaques, les *bachi-bozouks* tournèrent bride, et entraînèrent par leur exemple la cavalerie régulière, qui prit honteusement la fuite. Ce triste début ne découragea pas le colonel Lake. Le lendemain même, il se remit en campagne. L'armée russe avait franchi le Kars-Tchaï au pont de Zaïm; elle s'avançait dans la plaine qui s'étend au pied de la ville et des hauteurs du Kara-Dagh. Le colonel attaqua aussitôt les régimens de Cosaques qui formaient son avant-garde. Mal lui en prit. Les Cosaques, traversant la ligne des *bachi-bozouks*, chargèrent si rudement sa cavalerie, que cette fois encore elle prit la fuite et se débanda complétement. Pour échapper aux lances de l'ennemi, les cavaliers turcs sautaient à bas de leurs montures, et se cachaient dans l'herbe prodigieusement haute qui couvre cette plaine fertile. Quelques hommes furent tués ou pris; les autres se rallièrent à grand'peine sous le canon de la place. Le colonel Lake tenta une dernière fois de reporter les Turcs en avant sans que ce nouvel effort fût plus heureux que les autres. Les fusées lancées par les Russes suffirent pour arrêter les assaillans et les rejeter en désordre sur leurs lignes. Il fallut y renoncer. « Cette escarmouche, remarque philosophiquement le colonel Lake, nous apprit du moins que nous ne pouvions tirer le moindre parti de notre cavalerie. »

Pendant ce temps, le général Mouravief faisait la reconnaissance des positions occupées par les Turcs.

La ville de Kars s'élève en gradins sur le flanc d'un énorme rocher que couronne l'antique citadelle bâtie par le sultan Mourad (1). Ce rocher se détache isolément d'un massif de collines dénudées, dernier contre-fort des monts Tchildir, qui enferment la plaine du côté du nord. Le Kars-Tchaï, cours d'eau peu profond, mais large et rapide, coule au pied de ces montagnes, puis, détourné par le rocher qui supporte la ville, s'engouffre dans une gorge dont les parois sont coupées à pic. La rivière divise ainsi la position en deux

(1) La situation de Kars rappelle celle de Constantine.

parties : elle laisse sur la rive gauche le plateau de Tachmas, et sur la rive droite la ville, la citadelle et les hauteurs du Kara-Dagh. La citadelle possède plusieurs enceintes flanquées de tours. La ville elle-même est entourée d'une épaisse muraille en pierre et d'un rempart bastionné, qui se relie, d'un côté à la citadelle, de l'autre aux défenses du Kara-Dagh. Le développement total de la forteresse est d'environ 3,000 mètres. Les faubourgs s'étendent dans la plaine; ils sont couverts par une muraille et des marécages qui en rendent difficiles les approches. L'escarpement du rocher du côté du nord, les nombreuses fortifications superposées du côté du midi, faisaient autrefois de Kars une des places les plus fortes de l'Asie; mais alors l'artillerie était dans l'enfance, et ces ouvrages sont aujourd'hui sans valeur. En effet le plateau de Tachmas, que la rivière laisse sur sa rive gauche, domine complétement la ville. Ce plateau est la clé de la position. Le général Paskiévitch, en 1828, s'en étant emparé par surprise, y établit des batteries qui écrasèrent de feux plongeans les assiégés, et les amenèrent en quelques heures à se rendre. En 1855, la situation n'était plus la même. Instruits par l'expérience, les Turcs avaient enfermé dans leurs lignes la partie du massif la plus rapprochée de la ville, et alors ils travaillaient encore à compléter de ce côté leur système de défense. Sur la rive droite, deux grands ouvrages en terre occupaient les sommets escarpés du Kara-Dagh. Ces ouvrages formaient avec la citadelle un triangle dont les feux battaient au loin la plaine et les abords du camp retranché où campait le gros de l'armée turque. La rive droite offrait une position inexpugnable; le général Mouravief résolut de la tourner.

En franchissant le Kars-Tchaï et pénétrant dans les montagnes, il menaçait le plateau de Tachmas, dont les abords sont moins abrupts que ceux du Kara-Dagh, et il interceptait en même temps la grand'route d'Erzeroum à Kars. Ce mouvement se prêtait, on le voit, à toutes les combinaisons que pouvaient lui suggérer les événemens. Il lui fallait, il est vrai, exécuter à la vue de l'ennemi une marche de flanc; mais les Turcs étaient des ennemis peu redoutables, ils n'osèrent pas, en effet, troubler l'armée russe dans son mouvement. Cette armée offrait, de la ville, le spectacle le plus imposant. L'infanterie marchait sur deux colonnes, la gauche en tête, l'artillerie dans les intervalles; elle conservait ainsi son ordre de bataille, et pouvait en un instant former ses deux lignes. Plus loin venait parallèlement une troisième colonne disposée dans le même ordre et destinée à servir de réserve. Plus loin encore filaient les équipages. Deux régimens de dragons et deux batteries d'artillerie des Cosaques du Don observaient de près la place, et couvraient le flanc droit de l'armée. La plaine était éclairée au loin par les cavaliers

irréguliers, appartenant aux innombrables tribus, toutes différentes de religion, de mœurs et de langage, qui vivent, sans se confondre, sous le sceptre de la Russie.

L'organisation de la cavalerie irrégulière des Russes est due à la sage politique du général Paskiévitch. Sachant que l'argent est un appât irrésistible pour ces peuplades sauvages et belliqueuses, Paskiévitch, pendant sa campagne de 1828, n'hésita pas à les appeler sous ses drapeaux, et se fit des alliés fidèles d'ennemis qu'il aurait eu à combattre. Depuis cette époque, la Russie n'a cessé d'entretenir des régimens de cavalerie irrégulière, levés parmi les tribus les plus inquiètes. Des Lazes, des Karapapaks, des Adjares étaient venus, au commencement de la campagne, s'enrôler sous les drapeaux du général Mouravief. Le colonel Loris-Mélikof, héritier des princes géorgiens de Loris, avait recruté dans le Caucase un corps nombreux de cavalerie où l'on parlait les soixante-dix dialectes de cette région, désignée en Orient sous le nom caractéristique de Montagne-des-Langues. Les populations encore soumises à la Turquie fournissaient elles-mêmes leur contingent à l'armée russe. Les Kurdes à eux seuls formaient quatre beaux régimens. Entre tous, la cohorte noble des seigneurs de Géorgie se faisait remarquer par la richesse des costumes et des armes, par la beauté de ses chevaux, tous peints en rouge, suivant la mode usitée en Perse.

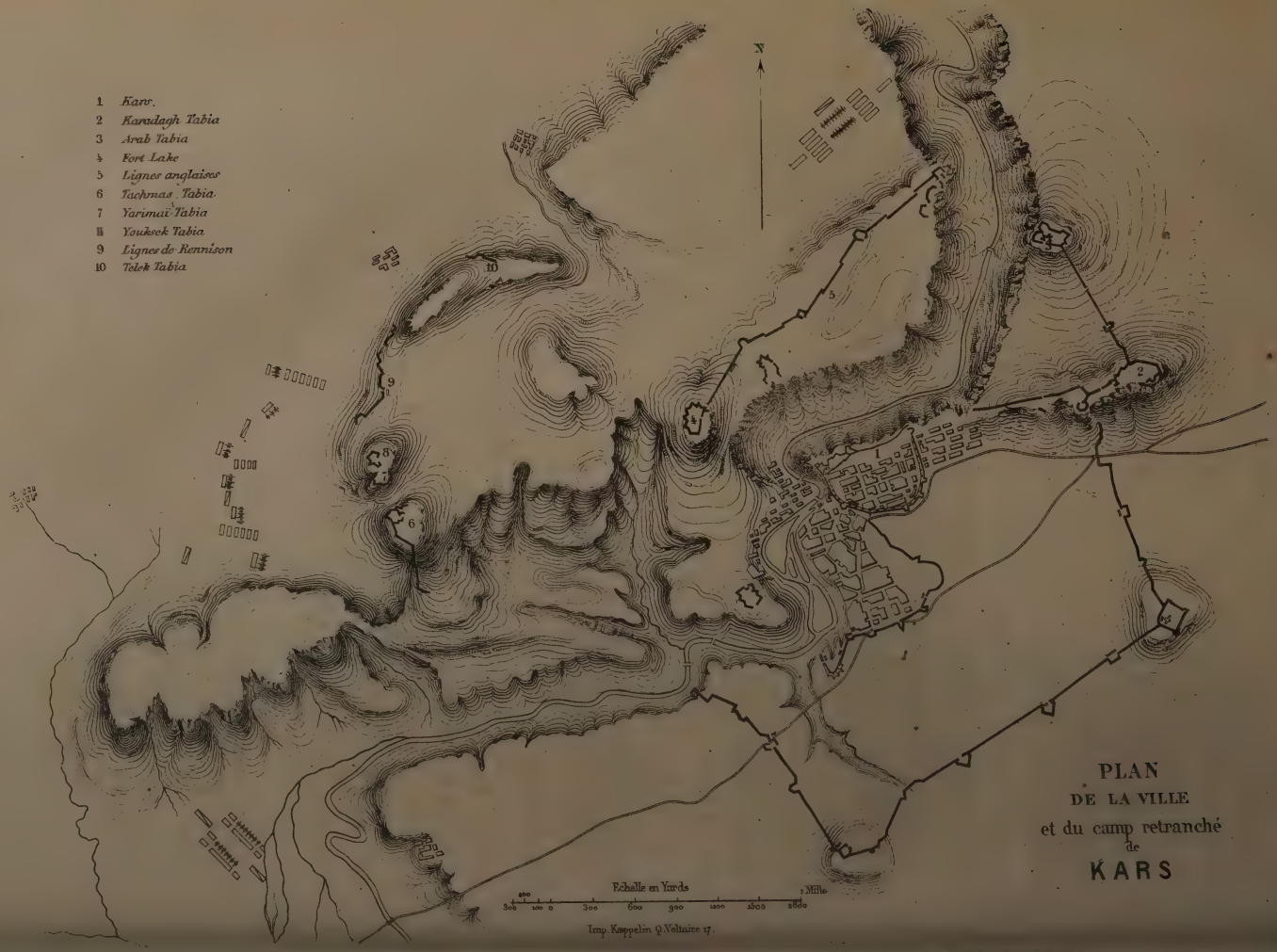
L'armée russe fit halte au village de Mongaradjik. Des pluies torrentielles vinrent l'y assaillir, et l'y retinrent dans l'inaction jusqu'à la fin du mois de juin. Néanmoins des détachemens de Cosaques, sous les ordres du général Baklanof, bravant les rivières débordées, poussèrent jusqu'au pied du Soghanly-Dagh, et enlevèrent dans les villages les dépôts de grains que les Turcs avaient dû y abandonner. Ils signalèrent l'existence de grands approvisionnemens qui se trouvaient accumulés sur le revers opposé des montagnes. Il était important d'enlever aux assiégés ces ressources; aussi le premier soin du général Mouravief fut-il de tenter une opération de ce côté dès que le temps le permit. Laissant une partie de ses forces à la garde de son camp, qu'il avait transporté sur les hauteurs inabordables de Kani-Keuï, il prit avec lui quinze bataillons d'infanterie, trois régimens de dragons, trois régimens de Cosaques, quarante bouches à feu, et s'enfonça dans les montagnes. Il avait envoyé en même temps au général Souslof l'ordre de ne point perdre de vue Vély-Pacha, qui pouvait se porter, par le col de Déli-Baba, sur le revers du Soghanly-Dagh, et contrarier ainsi les mouvemens qu'il méditait. Le général russe s'exagérait évidemment la résistance que pouvaient lui opposer les Turcs. Il occupa sans coup férir les retranchemens élevés au sommet de la montagne : les Turcs les avaient laissés inachevés, et ne songeaient même pas en ce moment à les garder.

L'infanterie russe fit halte sur ce point; la cavalerie seule descendit sur le revers du Soghanly-Dagh, et surprit à Bardez Sirri-Pacha et quelques centaines de *bachi-bozouks*, qui eurent à peine le temps de s'échapper en abandonnant les magasins accumulés par le colonel Williams au prix de tant d'efforts. Les subsistances que perdit ainsi la garnison lui eussent permis de prolonger de deux mois sa résistance, et d'attendre l'époque où la rigueur du froid eût forcé les Russes à lever le siége. « Nous n'avons pu nous procurer ni l'argent ni les voitures nécessaires pour amener ici ces approvisionnemens, écrit le colonel Williams avec un sentiment de douleur facile à comprendre, et nous voyons l'ennemi disposer de moyens de transport immenses... En ce moment même, il lui arrive de Goumry un convoi de cinq mille *arabas* et de deux mille chameaux! » Quelques jours furent employés par les Russes à vider les magasins dont ils s'étaient emparés. Les Cosaques fouillèrent au loin le pays, et se saisirent ainsi d'un grand convoi qui s'acheminait tranquillement vers Bardez. Après s'être assuré que tous les approvisionnemens avaient été enlevés ou détruits, le général Mouravief ramena son armée devant Kars. Le 3 juillet, il était de retour. Pendant le cours de son expédition, il n'avait même pas été inquiété. Les populations des montagnes, qui, lors de la dernière guerre, avaient concouru énergiquement à la défense du pays, venaient cette fois au-devant du général russe lui offrir le pain et le sel en signe de paix et d'amitié. Pour Vély-Pacha, loin de songer à se porter sur Bardez, il s'était hâté, à la nouvelle de la marche des Russes, de regagner ses lignes de Kopri-Keuï. Atteint par le général Souslof avant d'avoir franchi le col de Déli-Baba, il avait laissé entre ses mains quelques cavaliers, Hassan-Aga, leur commandant, et Bahloul, pacha héréditaire de Bayazid. Ce pacha, homme d'esprit et fort exempt de préjugés, ne manquait jamais une occasion de se faire prendre. Autrefois captif tour à tour des Persans et des Russes, il s'était trouvé en mesure de rendre des services au général Paskiévitch. C'était lui qui avait déterminé par ses intrigues les pachas de Van et de Much à rester spectateurs de la lutte où la Turquie se trouvait engagée en 1828.

A son retour, le général Mouravief se disposa à resserrer les Turcs dans leurs lignes. Il s'établit avec le gros de son armée près du hameau de Bouyouk-Tikmé, situé sur la grande route d'Erzeroum, à trois heures de Kars. Il interceptait ainsi complétement les passages du Soghanly-Dagh. Un détachement de huit bataillons d'infanterie, deux batteries d'artillerie, deux régimens de cavalerie, observaient la place de plus près. Les Cosaques et les irréguliers parcouraient sans relâche les environs; ils allaient jusque sous le canon de Kars attaquer les fourrageurs qui parfois se hasardaient hors de la ville.

Cependant quelques convois de vivres venant d'Olty se faisaient encore jour en suivant par un long détour la route d'Ardahan; mais cette ressource devait bientôt échapper aux assiégés. A la fin de juillet, un détachement de la garnison d'Achaltziche, sous les ordres du général Bazin, vint occuper les deux versans des monts qui séparent la plaine d'Ardahan de celle de Kars. La ville se trouva ainsi complétement bloquée.

L'armée russe occupait alors des positions habilement choisies. Le général Mouravief avait son quartier-général à Tchivtli-Tchaï; le comte Nyrod était à Kani-Keuï, le colonel Edigorof à Hadji-Véli-Keuï, le général Baklanof à Mélik-Keuï, le colonel Doudoukof Korsakof à Bozgaly, le colonel Ungern-Sternberg au lac Aïger-Gœl, le général Bazin à Maraga. La force totale de ces différens corps est évaluée par le colonel Williams à trente-trois bataillons d'infanterie, cent pièces attelées et plus de 10,000 hommes de cavalerie. Des renforts rendus disponibles par l'évacuation des ports de la Mer-Noire étaient encore attendus. Inférieure en nombre, plus inférieure encore en discipline, l'armée turque était hors d'état d'entreprendre un mouvement offensif. Il ne lui restait aucun secours à attendre de l'intérieur de l'empire. Le séraskier avait fait parvenir cette triste nouvelle au mouchir; il ne pouvait distraire la moindre partie des troupes qui se trouvaient en Bulgarie et en Crimée. Le divan projetait bien d'exécuter en Géorgie une diversion qui forçât le général Mouravief à lever le siége de Kars; mais, pour donner suite à ce projet, il devait attendre que la prise de Sébastopol rendît disponible son armée de Crimée. Dans le moment, les seules troupes qu'il pût envoyer en Arménie consistaient en deux bataillons d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie et quelques centaines d'hommes appartenant à l'artillerie des Dardanelles. Vély-Pacha n'avait en réalité que 5 ou 6,000 hommes de troupes régulières, auxquels était venu se joindre un nombre à peu près égal de *bachi-bozouks*, plus disposés à piller qu'à se battre. Avec de pareilles troupes, il était impossible à ce général de se hasarder contre les Russes. Aussi demeurait-il blotti derrière ses retranchemens de Kopri-Keuï; il allait même se voir forcé d'abandonner cette position pour en prendre une plus éloignée. Le général Mouravief avait, le 31 juillet 1855, passé une seconde fois le Soghanly-Dagh; le 2 août, il rejoignait au pont de l'Araxe le général Souslof, qui, de son côté, s'était reporté au-delà du col de Déli-Baba. Vély-Pacha s'était retiré dans la nuit sur ses lignes de Dévé-Boynou; mais là même il ne semblait pas disposé à attendre l'ennemi. Les autorités d'Erzeroum étaient consternées, et l'aspect des troupes qu'amenait Vély-Pacha n'était pas de nature à les rassurer. Nulles mesures n'avaient été prises pour la défense de la position. Le désordre le plus complet régnait dans le camp. Les pièces d'artillerie, séparées de



PLAN
DE LA VILLE
et du camp retranché
de
KARS

leurs caissons, étaient dispersées au milieu des bagages; les soldats erraient à l'aventure; les *bachi-bozouks* s'étaient enfuis, ils regagnaient Erzeroum, confondus avec les malheureux habitans de la plaine, qui venaient, avec leurs familles et leurs bestiaux, chercher un refuge dans cette ville. Les Kurdes, descendus de leurs montagnes, saccageaient et brûlaient les villages. « La conduite lâche et imbécile de nos pachas, écrit le consul anglais Brand (1), ne nous laisse aucune chance de résister à l'ennemi. Nul doute que notre ville ne soit abandonnée et pillée, d'abord par les Turcs, puis par les Russes. » Heureusement le général Mouravief ne songea pas à poursuivre sa marche. Satisfait d'avoir éloigné Vély-Pacha, il rasa les retranchemens élevés à Kopri-Keuï, et, laissant sur ce point le corps du général Souslof, il reprit la route de Kars.

Cependant la position des assiégés devenait de plus en plus inquiétante. Les vivres diminuaient rapidement; les soldats avaient été mis à la demi-ration; les habitans de la ville enduraient déjà de cruelles souffrances. Il en résultait des murmures, des mutineries, des désertions. Des bandes entières de Lazes, quittant leurs postes, essayaient de regagner les montagnes à travers les lignes des Russes. Le plus grand malheur était que les ennemis recevaient jour par jour d'exactes informations sur tout ce qui se passait dans la ville. Ils apprirent ainsi que le colonel Williams se disposait à faire sortir de son camp toute la cavalerie, qui, périssant d'inanition, ne pouvait plus lui rendre le moindre service. Un premier détachement avait échappé à la vigilance des Russes, et était parvenu à regagner un corps de troupes turques qui, sous les ordres d'Aali-Pacha, occupait Olty et Péniaki. Encouragé par ce succès, le colonel Williams avait fait choix de douze cents de ses meilleurs cavaliers, et leur avait adjoint deux cents soldats d'artillerie, une partie des *bachi-bozouks* et une douzaine de pachas dont il ne savait que faire. Cette colonne sortit de Kars à la nuit tombante et s'engagea dans les montagnes. Vers dix heures du soir, elle donna dans les avant-postes russes. Une charge exécutée par les Cosaques la coupa en deux. L'arrière-garde dut regagner Kars en toute hâte. Le gros de la colonne essaya de pousser en avant; mais, au bruit de la fusillade, des détachemens, qui sur toute la ligne se tenaient prêts à monter à cheval, accoururent de toutes parts. Les Turcs se trouvèrent bientôt séparés les uns des autres. Quelques-uns se jetèrent dans le village

(1) « J'ai déjà appelé l'attention de votre seigneurie, écrit le consul à lord Clarendon, sur le rôle dangereux que devaient jouer dans ce pays les Kurdes en cas de guerre avec la Russie; ils se conduisent, ainsi que je l'avais prévu, en ennemis acharnés de la domination du sultan. » Cette remarque est digne d'attention. Les Kurdes sont en effet un des élémens de dissolution de l'empire ottoman. Ils habitent la région comprise entre l'Ararat et le Taurus, et coupent ainsi, à la moindre insurrection, les communications entre la Syrie, la Mésopotamie et le reste de l'empire.

de Soukoupliss, où ils furent cernés et obligés de se rendre. D'autres mirent pied à terre, essayèrent de se défendre au milieu des rochers, mais ils se virent bientôt débusqués par les troupes d'infanterie arrivées à leur tour sur le théâtre de la lutte. Deux cents cavaliers et plusieurs centaines de chevaux tombèrent ainsi aux mains des Russes. Les autres parvinrent isolément à regagner le corps d'Aali-Pacha; même auprès de ce général, ils ne devaient pas rester longtemps tranquilles. Peu de jours après, un détachement russe, sous les ordres du général Kowalevski, vint les surprendre. Nul, dans le camp des Turcs, ne s'attendait à cette attaque. Un chef kurde cependant était venu la veille avertir Aali-Pacha de la marche des Russes et du danger qu'il courait; mais Aali, troublé dans sa quiétude, avait fait donner des coups de bâton à cet importun.

« Le 9 septembre au soir, dit le capitaine Cameron, un cavalier, la terreur peinte sur le visage, courait à la tente du général en criant : Voilà l'ennemi! En effet, les Cosaques apparaissaient déjà sur le versant opposé de la vallée. Aali fit sonner à cheval. A ce signal, les *bachi-bozouks* chargèrent sur leurs chevaux le butin qu'ils avaient enlevé aux habitans du pays, et prirent la fuite dans toutes les directions. La cavalerie régulière, qui comptait environ douze cents chevaux, fit d'abord meilleure contenance. Tandis qu'elle formait ses rangs, j'offris mes services pour pointer les obusiers de montagne, que les artilleurs entouraient les bras croisés. Quelques coups furent tirés; mais alors les fusées lancées par les Russes vinrent tomber dans les rangs de la cavalerie, qui peu à peu tourna bride, prit le trot, puis le galop, et disparut, abandonnant l'artillerie, le camp et son général Aali-Pacha. Ce Turc donnait d'un air impassible des ordres pour l'enlèvement de sa tente et de ses effets. Je le perdis de vue, et j'appris par la suite que son obstination à sauver ses bagages l'avait fait tomber entre les mains des Russes. »

Ainsi s'éloignaient pour les assiégés les dernières chances de secours. « La majeure partie de nos provisions est consommée, écrit Williams au commencement de septembre. Le soldat ne reçoit plus qu'une demi-ration, le plus souvent du biscuit au lieu de pain : rien de plus. Pas d'argent. La population musulmane meurt de faim, les Arméniens ont ordre de quitter la ville. Pas d'avoine; à peine des fourrages. Les chevaux d'artillerie sont de vrais squelettes. » L'investissement de la ville était si complet que le colonel était depuis longtemps sans la moindre nouvelle du dehors. Un hardi chef de *bachi-bozouks* parvint enfin à traverser les lignes des Russes. Il apportait des dépêches d'Omer-Pacha, qui annonçait au mouchir la prise de Sébastopol et la concentration sur les bords du Tchorok d'une armée turque appelée à délivrer la ville. Bien que la dépêche fût conçue en termes assez vagues, elle ne laissa pas de causer aux

assiégés une vive allégresse. Une salve de cent coups de canon salua la prise de Sébastopol. Il semblait que la nouvelle d'un tel échec devait porter le découragement dans les rangs des Russes, et chacun s'attendait à les voir battre en retraite. Il n'en fut rien. Le général russe se disposait au contraire à livrer un de ces assauts désespérés qu'expliquent, sans les justifier, les souvenirs d'Oczakof et d'Ismaïl (1). L'idée de brusquer la prise de la ville fut adoptée à l'unanimité par les généraux. Quant aux soldats, fatigués de la longueur de ce siége, ils accueillirent avec enthousiasme l'annonce d'une rencontre avec les Turcs. Habitués à mépriser ces ennemis qu'ils avaient vus fuir en toute occasion devant leurs drapeaux victorieux, ils ne doutaient pas un instant du succès. Cette confiance devait leur être fatale. Ils oubliaient trop que le soldat turc est individuellement brave, et que le défaut d'instruction et de discipline annule seul ses qualités militaires : le jour où il se voit livré à lui-même, il retrouve son intrépidité naturelle et se défend à l'abri d'un retranchement avec une obstination qui nous étonnerait, si on n'observait ailleurs les mêmes contrastes. Il suffit de rappeler les armées espagnoles à l'époque de leur désorganisation et la célèbre défense de Saragosse.

II.

La position à enlever était évidemment le massif de Tachmas. Ce massif, dont les pentes escarpées dominent à l'ouest la vallée de Chorak et au sud la plaine et le cours du Kars-Tchaï, est séparé à l'est des rochers du Kara-Dagh par la gorge où s'engouffre la rivière (2). Le sommet offre une surface généralement assez unie pour laisser un libre développement à l'action des trois armes. Des accidens de terrain dessinent néanmoins deux plateaux parfaitement distincts, auxquels les petits villages de Chorak et de Tchakmak ont donné leurs noms. Les Turcs se bornèrent d'abord à retrancher le plateau de Tchakmak, le plus rapproché de la ville. Sur une crête qui domine tout l'espace environnant, ils avaient construit un ouvrage d'assez grande dimension pour qu'il leur tînt lieu de citadelle. Un blockhaus en occupait le centre ; les parapets, de dix-huit pieds de relief, étaient armés de sept pièces de divers calibres et d'un mortier. Cet ouvrage, auquel l'officier du génie anglais Lake avait donné son nom, formait la tête d'une ligne de retranchemens

(1) Tout porte à croire du moins que le seul objet du général Mouravief était de compenser par un fait d'armes éclatant l'effet produit en Europe par la chute de Sébastopol.

(2) Voir la carte ci-jointe, qui est la réduction de celle que le colonel Lake a donnée dans sa relation du siége de Kars.

(les redoutes anglaises) qui suivait l'arête du plateau de Tchakmak jusqu'au bord des falaises, et se reliait ainsi aux redoutes du Kara-Dagh, situé sur la rive opposée. Ces travaux suffisaient pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main pareil à celui qui avait réussi au général Paskiévitch; mais ils avaient un inconvénient grave: ils étaient commandés à leur tour par le plateau de Chorak. Aussi devint-il indispensable pour les Turcs de comprendre dans leurs lignes le massif tout entier, du jour où les Russes, pénétrant dans les montagnes, eurent pris position sur le revers opposé. La position, du reste, était naturellement forte, et n'exigeait qu'un petit nombre de travaux pour être mise en état de défense. Les pentes qui descendent vers la plaine se trouvent battues par les feux du camp inférieur et du fort Lake. Du côté de la vallée de Chorak, une ligne de rochers à pic forme, sur un espace de huit cents pas, un obstacle à peu près insurmontable. C'est seulement en se rapprochant de la partie inférieure de la vallée que le rocher disparaît pour faire place à un terrain moins accidenté. Sur ce point, deux petits ravins livrent passage aux chemins qui mènent au sommet du plateau. Entre ces deux ravins, sur une éminence qui occupe le centre de la position, les Turcs avaient construit une redoute fermée à la gorge (Youksek-Tabia). Cette redoute était armée de six pièces; elle était flanquée à gauche d'une petite lunette (Yarimaï-Tabia), armée de deux pièces, et à droite d'un long retranchement (les lignes de Rennison), armé de quatre pièces, qui s'étendait jusqu'aux rochers. Enfin, à l'autre extrémité de ces rochers, une petite batterie (Télek-Tabia), armée de deux pièces, commandait le ravin qui descend vers le village de Tchakmak, et complétait ainsi la défense du côté droit. Du côté gauche, à sept cents pas environ de la redoute centrale de Youksek-Tabia, se trouve une autre éminence que les Turcs avaient fortifiée au moyen d'une grande flèche destinée à amortir le premier effort de l'assaillant. Plus tard, ils avaient fermé à la gorge une partie de cette flèche, et en avaient fait ainsi une redoute de dimension assez grande pour contenir environ 1,500 hommes. A la droite de cette redoute (Tachmas-Tabia), la flèche se prolongeait sur un espace de cent pas; à la gauche, elle suivait une pente escarpée, et se terminait, à quatre cents pas plus bas, par une petite lunette située sur une croupe du plateau qui domine la vallée à son débouché dans la plaine. La lunette était armée de deux pièces, la flèche de trois pièces placées immédiatement au-dessous de la redoute; la redoute elle-même était armée de six pièces.

L'ensemble de ces retranchemens formait une ligne à peu près parallèle à celle des redoutes anglaises, et en était séparé par un espace de dix-huit cents pas. L'avantage d'un système de défense parfaitement complet se trouvait cette fois diminué par l'inconvé-

nient de laisser une enceinte trop étendue à défendre. Il ne fallait pas moins de trois heures pour faire à cheval le tour du camp retranché. La garnison ne comptait guère plus de 20,000 hommes; le mouchir n'avait donc pu laisser sur ce point qu'une division d'un peu plus de 6,000 hommes, dont voici la composition :

PREMIÈRE BRIGADE. — Général : Tcherkess-Hussein-Daim-Pacha.		
1er bataillon de chasseurs à pied de l'Arabistan.....	400	2,670
1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e bataillons *nizam* de l'Arabistan.....	2,270	
DEUXIÈME BRIGADE. — Colonel : Yanik-Moustafa-Bey.		
1er bataillon de chasseurs à pied de la garde.....	520	2,270
1er et 2e bataillons du 1er régiment *nizam* d'Anatolie....	650	
1er et 2e bataillons du 2e régiment *rédif* d'Anatolie.....	1,100	
Lazes.....		330
Cavaliers démontés.....		250
Artilleurs.....		939
Total général.....		6,459 (1).

Les quatre bataillons *nizam* et *rédif* d'Anatolie et les Lazes étaient distribués dans le fort Lake et les lignes anglaises; le bataillon de chasseurs à pied de l'Arabistan, le 1er et le 2e bataillon *nizam* du même corps occupaient les lignes de Tachmas; le 3e bataillon, Yarimaï-Tabia; le 4e bataillon, les lignes de Rennison; trois compagnies du bataillon de chasseurs à pied de la garde étaient postés sur les rochers et dans la petite redoute de Télek-Tabia; cinq autres compagnies, le 5e et le 6e bataillon de l'Arabistan, avec les cavaliers démontés et cinq pièces attelées, formaient au centre du plateau la réserve.

La défense du plateau de Tachmas avait été confiée au général hongrois Kméty. Cet officier combattait dans les rangs des Turcs depuis le commencement de la guerre. Une âme de feu animait en lui un corps usé par les fatigues et les souffrances; une infatigable activité, jointe à une extrême bravoure, faisait de cet officier un chef accompli. Il parlait la langue du pays, et, dans ses rapports journaliers avec les soldats, avait su se concilier leur confiance et leur attachement. L'intrépidité qu'allaient déployer sous ses ordres les Turcs dans ce terrible assaut du 29 septembre 1855 offre un exemple mémorable de l'influence qu'un général peut exercer sur ses troupes.

Le général Mouravief résolut de porter tous ses efforts contre les ouvrages qui défendaient les hauteurs de Chorak. Il garda en conséquence sous sa main le gros de son armée, et en forma trois colonnes d'assaut et une réserve. Deux autres colonnes furent destinées à exécuter des diversions et à tenir ainsi en échec une partie de la garnison. Le tableau suivant, nécessaire à l'intelligence de ce ré-

(1) De plus, les imams, écrivains, musiciens et tambours étaient tous armés et postés.

cit, fera connaître l'organisation des corps qui furent engagés le jour de l'assaut.

Général-lieutenant : Kowalevski.

6 bataillons	5,301	7,792
8 escadrons de dragons	1,374	
5 escadrons de Cosaques	680	
1 batterie d'artillerie à pied	194	
1 batterie d'artillerie à cheval	194	
1 batterie de fusées de guerre	49	

Général-Major : Maydel.

10 bataillons	8,494	10,415
3 compagnies de sapeurs	669	
2 compagnies de tirailleurs	310	
4 escadrons de Cosaques	499	
1 batterie d'artillerie à pied	189	
1 batterie d'artillerie légère	168	
1 batterie d'artillerie de montagne	86	

Général-lieutenant : prince Gagarin.

4 bataillons	3,197	3,672
1 compagnie de sapeurs	224	
1 compagnie de tirailleurs	155	
1 demi-batterie d'artillerie à pied	96	

Général-lieutenant : Brummer.

10 bataillons	8,380	9,511
1 compagnie de tirailleurs	155	
4 escadrons de Cosaques	520	
1 escadron de nobles géorgiens	104	
1 batterie d'artillerie à pied	150	
1 batterie d'artillerie légère	151	
1 demi-batterie d'artillerie légère	79	
2 pièces d'artillerie de siége	72	

Général-major : Baklanof.

10 escadrons de dragons	1,559	3,288
11 escadrons de Cosaques	1,402	
2 escadrons d'irréguliers	148	
1 batterie d'artillerie à cheval	179	

Général-major : Bazin.

3 bataillons d'infanterie	1,636	2,903
1 compagnie de milice de Loris	117	
1 demi-batterie d'artillerie légère	75	
1 demi-batterie d'artillerie à pied	75	

Général-major : comte Nyrod.

3 bataillons	2,367	4,835
8 escadrons de dragons	1,160	
8 escadrons de la milice du colonel Loris-Mélikof	896	
1 batterie d'artillerie à cheval	132	
1 demi-batterie d'artillerie à pied	97	
1 batterie d'artillerie à pied	183	
Total général		42,416

Les colonnes d'assaut avaient ordre de prendre position, dans la nuit du 28 au 29 septembre, au pied des hauteurs de Chorak et de se tenir prêtes à attaquer à quatre heures du matin. Le général Maydel, commandant la colonne de droite, après avoir fait occuper par deux compagnies d'infanterie et une batterie d'artillerie légère la colline de Moukha, dernier contre-fort du plateau, devait se porter contre les lignes de Tachmas; le général Kowalevski, commandant la colonne de gauche, contre les lignes de Rennison. La colonne du centre, sous les ordres du général prince Gagarin, attendait en position que l'action s'engageât pour agir suivant les circonstances. Enfin les réserves, sous les ordres du général Brummer, demeuraient au pont de Koutchouk-Keuï, en arrière de la colline de Moukha. Les généraux Bazin et Baklanof devaient attaquer du côté du nord les lignes anglaises, le général comte Nyrod s'avancer dans la plaine de Kars, et exécuter ainsi, du côté du sud, une démonstration contre la partie inférieure du camp retranché.

La concentration des troupes russes s'accomplit sans attirer l'attention des Turcs. Des bruits lointains de voitures en marche, des allées et des venues de lanternes furent bien observés pendant la nuit, mais nul n'y attacha d'importance, tant chacun était persuadé que les Russes allaient battre en retraite.

« La veille encore rien n'était changé dans l'aspect de leurs campemens, dit le général Kméty (1). Le coup de canon du soir fut tiré comme d'habitude, puis tout rentra dans le silence. La nuit s'écoula ainsi, mais à trois heures du matin des hommes hors d'haleine vinrent à mon quartier-général m'annoncer l'approche des Russes. Après avoir donné sur toute la ligne l'ordre de prendre sans bruit les armes, je me rendis aux avant-postes pour m'assurer par moi-même de l'exactitude de ces rapports. La nuit était claire, la lune encore sur l'horizon; néanmoins il était impossible de rien distinguer au fond de la vallée. Seulement de grands espaces sombres offraient avec le sol environnant le contraste des champs labourés au milieu des chaumes. En y regardant plus attentivement, ces champs labourés semblaient se mouvoir; ils s'arrêtaient, puis s'avançaient de nouveau. J'approchai mon oreille du sol; il m'apporta le bruit sourd et régulier que produit le pas de l'infanterie en marche. Plus de doute, les Russes se disposaient à nous attaquer. En effet, je vis bientôt après deux grosses colonnes se diriger, l'une sur les lignes de Tachmas, l'autre sur les lignes de Rennison. Ces dernières étaient la partie faible de la position : elles étaient situées du côté le moins escarpé du plateau, et consistaient en un simple retranchement, tandis que la partie de la flèche de Tachmas qui avait été fermée à la gorge offrait aux troupes de Hussein-Pacha un asile où elles pouvaient se maintenir. En conséquence, je me contentai d'envoyer un bataillon de renfort à Hussein-Pacha, et je gardai avec moi l'autre bataillon et les cinq

(1) *A Narrative of the Defence of Kars on the 29 septembre 1855*, by George Kméty; London 1856.

compagnies de chasseurs de la garde que je destinai à la défense des lignes de Rennison. Je les postai, et fis placer dans les embrasures trois des pièces attelées de la réserve; je jetai les deux autres dans Youksek-Tabia.

« Tandis que je prenais ces dispositions, les colonnes ennemies étaient parvenues au pied des hauteurs. La distance qui nous séparait n'était plus que de douze cents pas. J'ordonnai d'ouvrir le feu; il éclata sur toute la ligne. Les Russes y répondirent par de longs hourras, et continuèrent à s'avancer bravement sous le feu croisé de l'artillerie et de la mousqueterie. La colonne que j'avais en face de moi mit près d'une demi-heure à gravir la pente encombrée de quartiers de rocher et de pierres éboulées que couronnaient les lignes de Rennison. Arrivés à cent cinquante pas de nous, les hommes qui formaient la tête de la colonne firent feu. Je respirai : il y avait du flottement! En effet, la force d'impulsion qu'avait conservée la colonne sembla dès lors s'amortir; elle ne s'arrêta néanmoins qu'à dix pas du fossé. Les plus hardis y descendirent et même escaladèrent les embrasures. Après un combat à bout portant où les nôtres en vinrent à se défendre à coups de pierres, les Russes durent se retirer, laissant le sol jonché d'un millier de morts et de blessés, dont huit cents ne formaient qu'un seul monceau. Le feu avait été si vif que toutes nos munitions étaient épuisées, et que, pour y suppléer, les soldats durent en prendre dans les gibernes des Russes tombés au pied des retranchemens. Je ralliai au plus vite mes hommes, car la fortune nous était moins favorable à la gauche; un aide-de-camp de Hussein-Pacha venait au même instant m'apprendre la situation critique où se trouvait le général. »

Tandis que la colonne du général Kowalevski livrait cet assaut infructueux, celle du général Maydel avait attaqué les lignes de Tachmas avec une telle vigueur que Hussein-Pacha avait eu tout juste le temps de se jeter avec ses quatre bataillons dans la redoute. Yanik-Moustafa-Bey, qui accourait du fort Lake à son secours avec quatre compagnies de son régiment, avait même failli, dans ce premier moment, être enlevé par les Russes. Il avait dû chercher un refuge derrière un long mur en demi-cercle que les soldats turcs avaient construit à l'extrémité du camp pour abriter du vent leurs feux de cuisine, et s'y défendait à grand'peine, quand Hussein-Pacha, exécutant une vigoureuse sortie, parvint à le dégager et à le ramener avec lui dans Tachmas-Tabia. Quelque temps après, il recueillit de même le réïs Kérim-Pacha, qui avec quatre cavaliers d'escorte s'était lancé au milieu des Russes dans l'espoir de rejoindre les siens. Ce brave soldat ne cessa dès lors d'animer par son exemple les défenseurs de Tachmas. Seul à cheval au milieu de la redoute, fumant imperturbablement son chibouk sous une grêle de balles, il rappelait par son intrépidité les guerriers des temps héroïques de la Turquie. Du reste, tout ce que les troupes de Hussein-Pacha avaient pu faire était de se maintenir à l'abri de leurs retranchemens. Elles étaient hors d'état d'arrêter le flot des assaillans, qui montait toujours et les débordait de toutes parts.

Animés par un premier succès, les bataillons russes se succédaient au pas de charge, et, franchissant la partie des retranchemens qu'ils avaient enlevée dès l'abord, ils attaquaient maintenant la redoute à revers. Un fort détachement lancé sur la lunette de Yarimaï l'avait de même prise à revers, en avait délogé les Turcs et les avait poursuivis jusque dans la redoute de Youksek-Tabia. La colonne du prince Gagarin escaladait en même temps le saillant de cet ouvrage, du côté de la vallée. Le désordre s'était déjà mis parmi les Turcs; ils allaient céder, quand le lieutenant Teesdale, accourant au bruit du canon, suffit à ranimer leur courage par sa présence. Un combat corps à corps s'engagea au milieu même de la redoute; les Russes, qui se montraient déjà de tous côtés sur les parapets, furent à la fin culbutés. Une fois maître de la position, le lieutenant Teesdale fit tirer à mitraille. Youksek-Tabia était sauvée. Les Russes se maintinrent néanmoins dans Yarimaï, d'où ils continuèrent à entretenir le feu contre Youksek.

L'obscurité avait voilé jusque-là les divers incidens de la lutte; mais les ombres de la nuit se dissipaient à l'approche de l'aube. Il était près de six heures; les rayons du soleil éclairèrent enfin cette scène de carnage. Les redoutes de Youksek et de Tachmas-Tabia disparaissaient au milieu d'énormes tourbillons de fumée sans cesse déchirés par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. La partie droite de la position était déjà complétement dégagée. Des monceaux de morts et de blessés marquaient seuls le passage des colonnes du général Kowalevski et du prince Gagarin. Ces colonnes se reformaient dans la vallée sous la protection de leur artillerie; mais il n'en était pas de même à la gauche : les troupes du général Maydel enveloppaient complétement la redoute de Tachmas. Arrêtées par le feu des Turcs, elles s'étaient entassées aux environs et subissaient par là même des pertes énormes. Du côté des Turcs en effet, tous les coups portaient, et la mitraille incessamment vomie par leur artillerie ouvrait de larges brèches dans les rangs des Russes, sans parvenir à leur faire lâcher prise; d'autre part, les obus de la batterie que le général Maydel avait établie sur la colline de Moukha pour canonner Tachmas, dépassant souvent le but, éclataient au milieu de ses propres troupes, qui s'étaient répandues sur le plateau. Les Russes n'en gagnaient pas moins du terrain. Les Cosaques et les Géorgiens avaient poussé jusqu'au quartier-général de Kméty. Le drapeau russe flottait sur sa tente. Au loin dans la plaine tonnait le canon du général Nyrod aux prises avec les batteries du Kara-Dagh, de la ville et du camp inférieur. Enfin un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, en se rapprochant du fort Lake, annonçait l'occupation par les Russes des lignes anglaises.

Les généraux Bazin et Baklanof avaient trouvé de ce côté peu de résistance. Profitant des accidens de terrain et de l'obscurité de la nuit, ils étaient arrivés inopinément sur les lignes anglaises. A la vue des colonnes russes, Achmet-Bey, colonel du 2e régiment d'Anatolie, avait perdu la tête et pris la fuite. Quelques soldats avaient essayé de se défendre; mais les autres, découragés par l'exemple de leur chef, avaient cherché un refuge dans le fort Lake. Loin de les sauver, cette fuite honteuse les avait fait tomber sous les coups des Cosaques, qui, les devançant, avaient trouvé moyen d'escalader les lignes sur divers points. L'infanterie russe avait occupé successivement les redoutes; mais sa faiblesse numérique ne lui avait pas permis d'assaillir le fort Lake. Elle s'était donc contentée de se maintenir dans les positions conquises, et d'attendre ainsi l'issue de l'assaut livré du côté de Chorak.

Telle était, au point du jour, la situation des deux armées. D'un coup d'œil, le général Kméty jugea qu'il fallait avant tout dégager complétement Yarimaï et les abords de Youksek-Tabia, pour arriver ainsi de proche en proche jusqu'à Tachmas-Tabia. Il se mit à la tête de quatre compagnies de chasseurs à pied de la garde, fondit sur la lunette Yarimaï, s'en rendit maître après une courte mêlée, puis, gravissant la pente opposée, il atteignit l'extrémité de la flèche qui se prolongeait à la droite de la redoute de Tachmas, et en délogea de même les Russes. Il y fit mettre en batterie deux pièces attelées qu'il avait tirées de Youksek-Tabia. Une heureuse chance lui amenait en même temps un renfort de deux bataillons appartenant au 5e régiment d'Anatolie. Ces deux bataillons, sous les ordres du colonel Zachariah-Bey, que nous avons déjà vu se distinguer à Kourouk-Déré, s'étaient aventurés jusqu'à ce mur, qui avait une première fois servi de refuge à Yanik-Moustafa-Bey; ils se firent jour jusqu'au général Kméty, qui les posta sur le revers extérieur du parapet. La situation des deux armées se trouvait ainsi complétement intervertie, au grand détriment des Russes. Toutes leurs forces étaient concentrées sur le plateau en arrière des lignes de Tachmas; ils essuyaient à la fois le feu des troupes de Hussein-Pacha et celui des pièces de gros calibre qui armaient le fort Lake, Tchim-Tabia, et les retranchemens de la plaine. Les soldats russes se maintenaient avec un acharnement incroyable aux abords de la redoute; se faisant un abri des tentes, ils chargeaient leurs armes, puis venaient à portée de pistolet les décharger sur les Turcs, jusqu'au moment où ils trouvaient la mort. Chaque tente comptait ainsi dix, douze cadavres; mais le courage que déployait individuellement le soldat ne décidait de rien. Les efforts décousus que faisaient les chefs pour enlever d'assaut la redoute amenaient sans résultat des pertes effroyables. Dès le com-

mencement de l'action, le général Maydel avait été blessé d'un coup de feu au bras; il resta néanmoins à la tête de ses troupes jusqu'au moment où il fut atteint d'un second coup de feu en pleine poitrine. Le commandement revenait au colonel du régiment de Mingrélie, Sérébriakof; mais il venait d'être également blessé. Ce fut le colonel du régiment des grenadiers du Caucase, prince Tarkhan-Mouravief, qui le prit à son défaut. Saisissant un drapeau, cet officier s'élança contre la redoute, à la tête du 2e bataillon des grenadiers du Caucase et de quelques compagnies du bataillon des tirailleurs du même corps. Il arriva ainsi jusque dans le fossé; mais après de vains efforts pour escalader le parapet, il dut y renoncer. Il fallut demander des renforts au général Mouravief, qui envoya successivement quatre bataillons tirés de la réserve, sans que leur arrivée changeât en rien la situation. Les artilleurs des deux batteries qui avaient accompagné la colonne du général Maydel étaient parvenus à hisser leurs pièces sur le plateau; mais la crête sur laquelle la redoute était construite dominant tout l'espace environnant, ils se trouvaient encore placés trop bas pour répondre efficacement au feu des Turcs, qui, parfaitement abrités par leurs retranchemens, tiraient au contraire à coup sûr. Voulant à tout prix en finir, le général Mouravief envoya un nouveau renfort de quatre bataillons, sous les ordres du général Bronewsky. L'attaque fut renouvelée sur toute la ligne, mais au moment même le général Bronewsky fut blessé. Le colonel du régiment de Riajsk, Ganetsky, lui succéda dans le commandement. Saisissant, lui aussi, le drapeau de son régiment, il amena encore une fois ses soldats jusque dans le fossé, sans parvenir à pénétrer dans la redoute. Il fut blessé. Le colonel Moskalef, qui le remplaça, fut tué. Privés de tous leurs chefs de corps, les officiers et les soldats n'en persistèrent pas moins à se maintenir dans les positions qu'ils occupaient. A diverses reprises, ils se lancèrent avec une véritable rage tantôt contre Tachmas-Tabia, tantôt contre Youksek-Tabia; partout ils furent repoussés. Tant d'efforts infructueux avaient fini par jeter du désordre dans les rangs des Russes. Enhardis par le succès de la défense, les Turcs se risquèrent à sortir du fort Lake; ils parvinrent même, dans un de ces mouvemens offensifs, à couper un bataillon du régiment de Riazan, qui, sous les ordres du colonel Kauffmann, s'était dirigé contre Youksek-Tabia. Ce bataillon, déjà décimé par sa tentative malheureuse, battu en tête et en queue par l'artillerie des lignes de Tchakmak et de Chorak, assailli de tous côtés par les Turcs, se trouva dans la situation la plus critique. Cependant pour des soldats de l'armée du Caucase il ne pouvait être question de se rendre aux Turcs. Une résolution désespérée les sauva. Le colonel Kauffmann, entendant retentir au loin le canon du général Bazin, se décida à traverser tout le plateau pour

rejoindre ainsi les siens. Arrivé sur une crête, il aperçut enfin les soldats du général Bazin : ils opéraient en ce moment même leur retraite. Un Cosaque, monté sur un cheval blessé, blessé lui-même, se dévoua pour ses compagnons d'infortune. Il parvint à rejoindre le général Bazin, qui s'arrêta et recueillit ces braves gens, réduits, il est vrai, à une poignée d'hommes.

Il était dix heures et demie; dix-huit bataillons avaient été engagés, il ne restait plus de disponibles que trois bataillons de la réserve. Le général Mouravief en confia deux au général Brummer, qui dut se rendre sur le terrain et juger ainsi par lui-même s'il convenait ou non de prolonger la lutte. Sept mille tués et blessés, qui jonchaient les pentes de Chorak, témoignaient suffisamment des héroïques efforts qu'avaient faits les Russes pour enlever ces lignes. Il ne restait plus évidemment qu'à se retirer. Le général Brummer en donna l'ordre. Il déploya sur la colline de Moukha ses deux derniers bataillons, qu'il destinait à couvrir la retraite. Les différentes colonnes redescendirent alors la pente méridionale du plateau vers le pont de Koutchouk-Keuï, emmenant avec elles leurs blessés, leur artillerie et les deux pièces prises dans la lunette de l'extrême gauche. Les chefs de l'armée turque n'osèrent pas risquer une poursuite, et laissèrent leurs soldats exhaler à la mode de l'Orient la joie que leur inspirait ce succès inespéré. Au son doux et plaintif de leurs flûtes, les chasseurs de l'Arabistan, montagnards zebeks pour la plupart, exécutèrent leur danse nationale sur les cadavres de leurs ennemis.

Les Turcs, qui s'étaient toujours battus à couvert, n'avaient perdu que 1,094 hommes; les Russes en avaient perdu 7,059. Cette perte fut supportée à peu de chose près par l'infanterie, qui eut ainsi le quart de son effectif hors de combat. Le régiment des grenadiers du Caucase eut à lui seul 1,270 hommes tués ou blessés; le régiment des carabiniers d'Erivan, 962; le régiment des chasseurs de Biélev, 992. « L'infanterie russe, dit le général Kméty, déploya jusqu'à la fin la plus grande intrépidité; mais l'affaire, comme ensemble, fut menée sans discernement et livrée au hasard. Le général russe, ignorant sans doute que la flèche de Tachmas avait été fermée à la gorge, arrêta son plan d'attaque en conséquence, il semble n'avoir pas un instant supposé la possibilité d'un échec. S'étant trouvé en présence d'un obstacle imprévu, il ne sut pas modifier ses dispositions premières, et s'obstina littéralement à prendre le taureau par les cornes (1). »

Dans la soirée, l'armée russe avait disparu. Les Turcs conçurent

(1) Nous citons ici l'opinion du général Kméty; mais nous ne saurions juger de l'exactitude de ses allégations, n'ayant pu nous procurer, du côté des Russes, d'autres renseignemens que le bulletin officiel du général Mouravief.

encore un instant l'espoir de la voir, après cet échec, se retirer en Géorgie. Leurs regards interrogeaient continuellement l'horizon. Le moindre convoi, la moindre colonne de soldats en marche leur semblait le signal de leur délivrance; mais c'étaient autant de fausses joies. Il leur fallut se rendre à l'évidence. La garnison était bloquée plus étroitement que jamais, et le général Mouravief semblait résolu à passer, s'il le fallait, l'hiver autour de Kars. Comme le froid devenait de plus en plus vif, il avait fait construire pour ses troupes des baraques en bois au lieu et place des tentes. Ces baraques, véritable merveille au milieu de plaines complétement dépourvues d'arbres, formaient des villes régulièrement percées. De larges cheminées entretenaient l'air et la chaleur dans les demeures des soldats. Le jour pénétrait dans celles des officiers par des fenêtres garnies de vitres. Des écuries abritaient les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie. Pour ceux des Cosaques, ils demeuraient nuit et jour au piquet, bravant, grâce à leur épaisse toison, l'inclémence de la saison. Les routes, ensevelies sous la neige, avaient été jalonnées de perches jusqu'à Goumry, et d'immenses transports amenaient journellement aux divers camps les vivres, les fourrages, les bois de chauffage. Les soldats avaient été revêtus de caftans en peau de mouton. Grâce à ces soins, ils ne semblaient guère se soucier d'un froid qui allait toujours croissant. Ils redoublaient de vigilance, venaient toutes les nuits insulter les remparts de la place, et par ces alertes forçaient les assiégés à demeurer nuit et jour sous les armes. Tout semblait conjuré pour lasser la constance des Turcs, la fatigue, le froid, la faim, la soif même, car les fontaines étaient gelées, et la rivière disparaissait sous une épaisse couche de glace. Il avait fallu réduire encore la nourriture des soldats. Elle ne consistait plus que dans les deux cinquièmes d'une ration de pain. Ces malheureux, pour assouvir leur faim, dévoraient, à tout risque, des herbes qu'ils allaient arracher dans les champs autour de la ville (1). Aussi avaient-ils l'air de vrais squelettes. Leur visage noir comme du charbon, leur peau collée sur les os, leur démarche chancelante, leur voix creuse et à peine accentuée, témoignaient des ravages qu'exerçait la faim sur leur organisation. Ils tombaient morts dans les tentes, dans les maisons, çà et là dans les rues, dans l'enceinte du camp. Les hôpitaux étaient combles. Deux mille hommes avaient péri d'épuisement. Il fallait l'âme de fer du colonel Williams pour résister au spectacle navrant qui l'entourait. Des bandes de vieilles femmes assiégeaient sa demeure, et faisaient retentir leurs cris la-

(1) Ce n'est pas une exagération : le docteur Sandwith mentionne l'empoisonnement d'une vingtaine d'hommes qui avaient espéré trouver un aliment dans les racines de la plante nommée *hyosciamus niger*.

mentables jusque dans la salle du conseil. De pauvres mères venaient déposer à ses pieds leurs enfans, en lui disant : « Prenez-en soin, nous n'avons plus de pain à leur donner. » Toute cette population aurait péri, s'il n'eût partagé avec elle le reste de ses approvisionnemens. Tel est néanmoins dans ce pays l'empire des préjugés religieux, que nul n'aurait voulu toucher à la viande des chevaux que le colonel faisait abattre pour donner du bouillon aux malades. Encore ceux-ci n'acceptaient-ils cet aliment que grâce à une innocente ruse des médecins, qui le leur offraient en guise de médicament. « Nous veillons pour le sultan, le sultan ne veille pas pour nous; » telle était la seule plainte qu'arrachât cette affreuse misère aux soldats. Ils se sentaient abandonnés. Depuis le jour où l'envoyé d'Omer-Pacha était venu leur annoncer la concentration de l'armée du serdar sur le Tchorok, ils étaient sans nouvelles de ce général, et l'attitude même des Russes indiquait qu'ils ne prenaient pas le moindre souci de ses opérations. En effet Omer-Pacha n'avait pas quitté les bords de la Mer-Noire, et pour arriver à délivrer la garnison de Kars sans s'exposer aux coups des Russes, il venait d'exécuter une des marches les plus fabuleuses dont l'histoire fasse mention.

III.

Pour être juste envers le *serdar-ekrem*, nous devons reconnaître qu'il s'était vu longtemps entravé dans ses projets par des circonstances étrangères à sa volonté. Dès le mois de juillet, il avait adressé aux généraux alliés une lettre qu'il convient de reproduire ici :

Omer-Pacha aux généraux Pélissier et Simpson.

« Quartier-général, au vallon des marins anglais,
le 12 juillet 1855.

« Excellence,

« J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre qui m'a été adressée par votre excellence et le général en chef de l'armée anglaise.

« Je m'empresse de vous informer qu'hier, depuis que j'ai adressé à votre excellence la note du 11 juillet, j'ai reçu de mon gouvernement une dépêche dans laquelle le gouvernement m'informe que toute la Turquie d'Asie est exposée, même jusqu'aux portes de Constantinople, et me prie incessamment, en disant que chaque heure est de la plus grande valeur, de trouver les moyens et de mettre en exécution les mesures nécessaires pour éloigner le grand danger dans lequel se trouvent le gouvernement, la Turquie et par conséquent la cause des alliés.

« Dans ces circonstances, ayant dans la Crimée 60,000 Turcs, dont la plupart viennent d'Asie, et dont la famille et les biens sont exposés aux ravages de l'ennemi, et trouvant que cette armée reste en Crimée inactive, sans que

je voie aucune probabilité d'action immédiate, je crois de mon devoir envers mon souverain et la cause commune de vous renouveler la proposition que j'ai faite dans ma note du 11 juillet.

« Comme l'affaire m'est représentée par mon gouvernement de la plus grande urgence, je me propose de me porter demain au quartier-général anglais, à quatre heures après midi, où je vous prie de vous rendre pour une conférence (1). »

Deux projets étaient en présence. Lord Clarendon pensait que la voie la plus simple était de débarquer l'armée turque à Trébizonde, et de la diriger ensuite sur Erzeroum et Kars. Le serdar insistait vivement pour une diversion en Géorgie. D'après les renseignemens qu'il avait recueillis, ce projet n'offrait dans l'exécution aucune difficulté sérieuse.

La région comprise entre les chaînes de l'Alaghez et du Caucase est partagée par un rameau de cette dernière chaîne en deux bassins dont les eaux se déversent à l'est et à l'ouest. Ces eaux sont recueillies par la Koura et le Rion, qui portent leur tribut l'un à la Mer-Caspienne, l'autre à la Mer-Noire. Il s'agissait pour les Turcs de débarquer à l'embouchure du Rion, d'en remonter le cours jusque dans les montagnes et de gagner ainsi le col de Souram, qui donne entrée dans le bassin de la Koura. Le fait seul de leur présence à l'entrée de cette vallée obligeait le général Mouravief à lever le siége de Kars pour courir à la défense de Tiflis. Aucun obstacle matériel ne s'opposait à l'exécution de ce plan. La grand'route ouverte par les Russes du port de Redout-Kalé à Tiflis livrait un passage facile à l'armée turque, et lui permettait de gagner Koutaïs en dix-huit heures de marche. Cette ville, située à moitié route du col de Souram, devenait sa base d'opérations. Le climat y était plus sain que sur les côtes marécageuses de la Mer-Noire. Le pays n'offrait pas, il est vrai, de grandes ressources; mais le Rion étant navigable jusqu'à Mahran, village situé à une faible distance de Koutaïs, les approvisionnemens, tirés de la flotte, pouvaient être amenés par cette voie. Tel était l'ensemble des motifs sur lesquels Omer-Pacha s'appuyait pour donner la préférence à une diversion en Géorgie. Du reste, l'un et l'autre projet durent être ajournés pour le moment, le général Pélissier, qui semble s'être fort peu soucié des malheurs des Turcs, ayant déclaré que la présence du contingent sous les ordres d'Omer-Pacha lui était indispensable en Crimée. Lord Cowley s'entremit à ce sujet près de l'empereur des Français; mais ses efforts échouèrent. Désespéré d'un si fâcheux contre-temps, lord Stratford mettait tout en œuvre pour trouver les 25,000 hommes que demandait le serdar.

(1) Nous reproduisons cette lettre, écrite dans un français fort incorrect, telle que nous la donne la correspondance présentée au parlement anglais.

Par malheur l'épuisement des Turcs en hommes et en argent était absolu. Il fallut attendre la prise de Sébastopol. Encore le général Pélissier tenait-il à son idée, et ne voulait-il dans les premiers temps concéder à Omer-Pacha que trois bataillons de chasseurs. Ce fut seulement à la fin de septembre qu'il autorisa l'envoi en Asie d'un corps de 16,000 hommes. Omer-Pacha, qui dans l'intervalle s'était rendu à Constantinople, puis à l'armée de Bulgarie pour tout disposer à l'avance, avait 15,000 hommes prêts à s'embarquer à Sisopolis. Avec les troupes qui formaient la garnison de Bathoum, il se trouvait à la tête de 40,000 hommes, chiffre très supérieur à celui qu'il avait primitivement demandé. On est cependant fondé à croire qu'au moment d'agir il sentit faiblir en lui la résolution dont il avait fait preuve jusque-là; du moins, une fois en Asie, le voyons-nous procéder avec une lenteur inconcevable.

La garnison de Kars en était réduite aux dernières extrémités. Pour la sauver, il ne fallait pas perdre un jour. Or qu'arrive-t-il? Au lieu de débarquer à Redout-Kalé et de gagner ensuite rapidement Koutaïs, le serdar change de projet et se décide à prendre pour base d'opérations Soukoum-Kalé, port situé à une vingtaine de lieues plus au nord : il se donne ainsi un trajet double à parcourir pour arriver à Koutaïs. Cette faute à elle seule décidait du sort de la campagne; mais ce n'est pas tout. Une fois à Soukoum-Kalé, le serdar y perd un mois. Le mécontentement que cause sa conduite à Constantinople ne lui permettant plus de différer davantage, il prend son parti, et le 1er novembre rejoint enfin avec le gros de son armée son avant-garde, qu'il avait portée à Ertitschali, village situé à une faible distance de l'Ingour. Il avait alors sous ses ordres trente-deux bataillons d'infanterie, quatre bataillons de chasseurs à pied, un millier de cavaliers, vingt-sept pièces d'artillerie, dix obusiers de montagne, en tout une trentaine de mille hommes. Les Russes se disposaient à défendre le passage de la rivière au gué de Rouki, ils avaient élevé des batteries dont le feu balayait le gué; mais ils n'avaient que sept bataillons d'infanterie de ligne, trois mille hommes de milice, et une multitude confuse d'indigènes armés. Malgré la disproportion des forces, le serdar n'ose risquer un passage à la vue de l'ennemi, et se décide à manœuvrer. Pour masquer le mouvement qu'il médite, il fait élever deux batteries en face de la position occupée par les Russes. Ces batteries ouvrent leur feu le 6 novembre. Le serdar laisse sur ce point une brigade destinée à les protéger, et descend avec le gros de ses forces le cours du fleuve. A la faveur des forêts qui couvrent le pays, il gagne ainsi sans être aperçu le gué de Koki. Il prend position dans une longue île qui sépare le fleuve en deux bras, et s'efforce de passer la rivière sous le feu de

deux bataillons russes et d'une batterie de six pièces qui commandait la rive opposée. La journée se passe à tirailler. A la fin, deux gués sont découverts aux extrémités de l'île. La brigade d'Osman-Pacha parvient à gagner la rive opposée avec une perte d'une cinquantaine d'hommes. En même temps le major Simons, officier anglais détaché auprès du serdar, franchit l'autre gué sans être aperçu, et tombe inopinément sur les Russes, qui se voient obligés de battre en retraite en abandonnant trois de leurs pièces. Cette affaire coûte aux Turcs 310 hommes tués ou blessés. Malgré l'insignifiance de cette perte, le serdar juge indispensable de donner à son armée deux jours de repos. Le 9, il se décide à reprendre son mouvement et arrive à Zugdidi, gros village situé à douze milles de Koki et à quatre de Rouki. Après cet effort, il donne encore cinq jours de repos à son armée. Les reconnaissances qu'il avait poussées au loin dans l'intervalle lui ayant appris que les Russes avaient complétement évacué le pays, il semblait qu'il dût suivre la route qui mène directement à Koutaïs; mais non: le 15, au sortir de Zugdidi, il se rejette sur sa droite, en se rapprochant ainsi de la mer. Enfin le 17 novembre il atteint la grande route de Tiflis, et se retrouve, après dix-sept jours de campagne, à quelques heures de Redout-Kalé!

La correspondance anglaise, si explicite, si détaillée en ce qui touche les autres généraux turcs, ne nous parle des opérations d'Omer-Pacha qu'avec une extrême réserve. Nous n'y trouvons qu'une seule dépêche du major Simons; encore cette dépêche semble-t-elle être une simple apologie de la conduite d'Omer-Pacha. elle nous explique que, par cette marche savante, le serdar avait pris à revers les ouvrages élevés par les Russes sur la route en avant de Redout-Kalé; mais elle ajoute fort mal à propos que les Russes s'étaient mépris sur la valeur de la résistance qu'ils pouvaient opposer à l'armée turque. « Les ennemis, dit cette dépêche, ont abandonné le pays; ils ont brûlé leur flottille de guerre sur le Rion, leurs établissemens et leurs magasins. Tout démontre qu'ils ne nous attendront pas à Koutaïs. Ils défendront tout au plus le passage du Tcheniss-Zkal pour se donner le temps de faire filer leurs bagages et leurs convois de malades et de blessés. »

N'ayant pas les mêmes ménagemens à garder, nous n'hésiterons point à dire que les motifs allégués par le major Simons ne nous semblent nullement concluans. Une fois maître de la route de Tiflis et par là même assuré de ses communications avec Bathoum et Redout-Kalé, le serdar marche-t-il plus rapidement? Nullement; il prend position sur les bords du Tikour, et y reste quinze jours. A force d'attendre, le temps, qui était resté magnifique jusque-là,

tourne à la pluie, et le 2 décembre, par un orage affreux, Omer-Pacha donne l'ordre de marcher; mais, ainsi que cela ne pouvait manquer de lui arriver à cette époque de l'année, il se trouve à chaque pas arrêté par le débordement des eaux. Parvenu aux bords du Tcheniss-Zkal, rivière qui forme la séparation de l'Imérétie et de la Mingrélie, il la trouve tellement gonflée par les pluies, qu'il se voit obligé d'attendre quatre jours pour la passer. Enfin le serdar-ekrem reçoit la nouvelle de la reddition de Kars. Dès lors le général Mouravief peut apparaître d'un moment à l'autre. Aussi l'armée turque reçoit-elle incontinent le signal de la retraite. Cette retraite, dit l'Anglais Lawrence Oliphant (1), se fit dans un effroyable désordre. C'était à qui regagnerait le plus vite les bords de la mer. Les pachas retrouvaient pour s'éloigner une ardeur que nul jusque-là n'aurait pu deviner en eux. La confusion était effroyable, et l'apparition d'un millier de Cosaques eût suffi pour changer cette retraite en une complète déroute.

Le généralissime des troupes ottomanes ne devait pas échapper à la honte d'avoir si misérablement abandonné la garnison de Kars. Le colonel Williams flétrit sa conduite d'un seul mot : « J'ai tenu, dit-il, jusqu'au jour où j'ai appris qu'Omer-Pacha était débarqué à Soukoum-Kalé (2). » Le colonel avait reçu cette nouvelle le 24 novembre; il réunit à l'instant les généraux turcs, et leur exposa que, tout espoir de secours étant perdu, il ne leur restait plus qu'à se rendre. Tous en tombèrent d'accord, et le mouchir l'ayant autorisé à traiter, il se rendit auprès de Mouravief. Le général russe l'accueillit avec courtoisie, se montra d'abord résolu à considérer comme prisonniers de guerre tous les défenseurs de la place, qu'ils appartinssent au *nizam*, au *rédif*, ou aux corps irréguliers. Le colonel Williams intercéda vivement pour les *rédifs*, qui, appartenant à la réserve et laissant leur famille dans le dénûment, méritaient un intérêt particulier. Il obtint que la liberté serait rendue à tous les hommes qui ne feraient pas partie du *nizam*. La capitulation fut signée dans ces termes le 27 novembre 1855. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville. Ce fut pour tous un cruel moment. Les soldats, les habitans, les femmes même, dans un sentiment de patriotique douleur, oubliaient leurs longues souffrances. Se rendre à des *giaours* était une profonde humiliation pour cette race particulièrement belliqueuse et fanatique des Karslis, qui, engagés dans

(1) *The Trans-Caucasian campaign of the Turkish army under Omer-Pacha*, by Lawrence Oliphant; London 1856.

(2) Nous avons fait remarquer déjà que le choix de Soukoum-Kalé, port situé à vingt lieues au nord de Redout-Kalé, entraînait forcément des lenteurs qui condamnaient l'entreprise à ne pas atteindre son but, la délivrance de Kars.

des guerres continuelles avec les Persans et les Géorgiens, disaient d'eux-mêmes : « Un homme de Kars vaut deux hommes d'Achaltziche, trois d'Érivan. » Réunis sur la place, les habitans exprimaient leurs sentimens avec le calme de l'Orient, mais l'amertume n'en était pas moins réelle. « Dieu est grand! s'écriaient-ils; mais est-ce possible? Les *giaours* sont à nos portes, et les armes nous tombent des mains! Que n'avons-nous péri le jour de l'assaut! Du moins nous apparaîtrions purifiés de nos péchés devant le Tout-Puissant, et nos yeux ne verraient pas le triomphe de nos ennemis! » Les femmes éclataient en sanglots. Les soldats brisaient leurs armes, s'en prenant aux pachas, au sultan lui-même; ils exhalaient leur rage en imprécations que, dans leur plus grande détresse, ils n'avaient jamais osé proférer. « En ce moment, dit le docteur Sandwith, le colonel Williams parut à cheval sur la place; tous coururent à lui, l'entourèrent, baisant ses étriers, appelant les bénédictions de Dieu sur la tête du vaillant défenseur de Kars. « Où allez-vous ainsi, notre pacha? lui criaient-ils. — Il faut que je vous quitte, répondit Williams, je suis prisonnier. — Ne nous abandonnez pas, notre pacha; nous vous suivrons partout où vous irez. *Vaï, vaï!* la dernière heure de l'islam est-elle donc venue? »

Le 28 novembre, les derniers soldats de l'armée d'Anatolie mirent bas les armes. Les neiges amoncelées sur les flancs de l'Ararat étaient désormais de ce côté le seul obstacle qui arrêtât les Russes. Heureusement la guerre d'Orient touchait alors à sa fin. Quelques mois après, la Russie se laissait dicter par les alliés les conditions de la paix et rendait Kars à ses anciens maîtres. La dernière heure de la Turquie n'avait pas encore sonné.

Nous ne saurions l'oublier cependant, la cause première des désastres de l'empire subsiste toujours. Cette cause, le récit que nous venons de faire l'a mise en relief à chaque page; nous la retrouvons toujours la même, chaque jour plus active, déshonorant, à partir du XVIe siècle, les annales des Turcs, et annonçant après le déclin la décomposition. Ne semble-t-il pas que nous soyons appelés à voir s'accomplir les destinées que prédit jadis à l'empire ottoman un des confidens de Soliman le Grand, Chemsi-Pacha? « Enfin je tiens ma vengeance, dit au kiaja Aali-Pacha ce dernier héritier de la dynastie des Kizil-Ahmedlou; la race d'Othman a précipité la mienne du trône : à mon tour j'amènerai sa ruine. — Comment donc? dit le kiaja. — En déterminant le sultan lui-même à prendre part à la corruption qui déjà nous envahit. Je lui ai compté quarante mille ducats, j'ai versé le poison; la coupe est bue, et le jour viendra où l'empire tombera en pourriture. »

SAINT-PRIEST, duc D'ALMAZAN.

UNE

RENCONTRE DE VOYAGE

SOUVENIRS DE LA SUISSE ITALIENNE.

Pour peu qu'on sache observer et se souvenir, la vie de voyage offre souvent un charme singulier, qu'on pourrait définir en deux mots : l'harmonie dans l'imprévu. Rien par exemple ne fait mieux comprendre certains caractères complexes que la diversité des milieux où on les rencontre. Que la plaine remplace la montagne, ou bien qu'aux pompes austères de la nature du nord succèdent les joyeux horizons du midi, il n'en faut pas davantage pour tirer de l'ombre où elles s'enferment les âmes les plus fidèles d'habitude à un discret silence. Parmi les caractères qui se sont présentés à moi, ainsi éclairés en quelque sorte par le paysage où ils s'encadraient, il en est deux surtout que je rapproche volontiers dans mes souvenirs, et qui, j'espère le prouver par ce simple récit, personnifient dans leurs intimes douleurs quelques-unes des causes de dépérissement contre lesquelles ont à lutter aujourd'hui certaines classes, en apparence privilégiées, de la société européenne.

A la fin de l'année 1855, après avoir pris les bains sur les côtes de la Mer du Nord, je traversais le canton des Grisons pour me rendre au bord des lacs de la Suisse italienne. Au sortir de Tusan, il semble que le passage va tout à coup être fermé par des montagnes infranchissables; mais on ne tarde pas à découvrir, entre les deux chaînes du Beverin et du Mutterberg, l'ouverture que s'est frayée

le Rhin, et au travers de laquelle a été faite la route qui mène du val Tomiliaska à la vallée de Schams. Primitivement, cette ouverture, où l'homme n'avait point encore pénétré, s'appelait le *trou-perdu*. Les Grisons remontaient alors le val Nolla, et prenaient de rudes sentiers sur les flancs du Beverin. La première route, qui date de 1470, exposée aux accidens causés par les avalanches et la chute des rochers, était digne du nom de *via mala*, que ne mérite guère le magnifique chemin construit, depuis 1822, sous l'habile direction d'un conseiller d'état tessinois, M. Poccobelli. L'art n'a enlevé d'ailleurs à la route maudite aucune de ses beautés. On la considère avec raison comme un des plus merveilleux passages des Alpes. La galerie qui traverse le *trou-perdu* est un tunnel d'environ soixante-dix mètres creusé dans le roc vif. A peu de distance du tunnel, la gorge forme une sorte de bassin; mais bientôt elle se rétrécit de nouveau et prend un aspect sauvage.

L'effet que produisit sur moi cette route étroite, taillée en corniche, qui passe entre deux rochers de plus de cinq cents mètres de haut, ne trompa point mon attente. Une force inconnue a partagé la montagne d'une façon tellement symétrique, que si les deux parties venaient à se rejoindre, elles s'adapteraient, ce semble, de manière à ne laisser aucun vide entre elles. La voie qui les divise, et qui n'a par intervalles que dix mètres de large, suit parfois la rive droite et parfois la rive gauche du fleuve; elle passe sur trois ponts vacillans. On cherche involontairement tantôt le ciel et tantôt le Rhin. Le ciel n'est plus qu'une bande si mince, qu'on éprouve, en le contemplant, une sorte de malaise, et qu'on craint à chaque instant de le perdre de vue. Dans le triste mois de novembre, il n'en descendait qu'une lumière avare, interceptée par la lisière des sapins qui se balançaient au sommet des rochers, lumière parfaitement en harmonie avec ce sévère paysage. Quant au Rhin, qu'on entend bondir à une épouvantable profondeur, il paraît presque aussi éloigné que le ciel; dans son état normal, il est à cent trente mètres au-dessous du *pont du milieu*, dont il a touché la voûte dans la grande inondation de 1834.

Tandis que je contemplais avec un muet ravissement ce spectacle sublime, la voiture s'était arrêtée, et une conversation s'était engagée entre le conducteur et deux voyageurs qui demandaient une place. Le coupé étant obstinément pris, depuis Wallenstadt, par un capucin de la Lombardie mélancoliquement flanqué de deux hérétiques, un *gentleman* anglais et un major prussien, on proposa aux nouveau-venus de monter dans l'intérieur. Pendant qu'on établissait leur bagage dans la lourde diligence fédérale que j'avais cru devoir prendre à Coire pour traverser prudemment ces passages dif-

ficiles, les deux voyageurs causaient entre eux de la scène grandiose qui s'offrait à leurs regards. Le plus jeune manifestait un enthousiasme assez réservé, comme s'il eût redouté les épigrammes et l'attitude moqueuse de son compagnon. En effet, celui-ci, après l'avoir écouté un moment, répondit d'un ton ironique : — Les merveilles de la nature sont comme celles de l'histoire et de la société; c'est en réalité un chaos qu'on devrait regarder avec étonnement et pitié bien plus qu'avec satisfaction. Pour moi, je ne vois ici que les traces des étranges révolutions qui, pendant des milliers de siècles, ont ravagé notre triste globe, afin de préparer un théâtre digne d'elle à l'activité déréglée d'une espèce qui porte dans son cœur plus de causes de trouble et de misères que cette terre n'enferme dans ses flancs de causes de destruction.

L'accent de ce raisonneur désenchanté était évidemment russe; mais il usait de telles précautions contre les frimas de l'automne, qu'on n'apercevait pas même le bout de son nez. En Occident, les habitans du grand empire du nord se plaignent volontiers du froid; c'est un moyen patriotique de faire comprendre qu'on ne gèle pas en Russie, comme le croit le vulgaire. Lorsque l'étranger fut parvenu à hisser dans la diligence sa maigre personne, son lourd bonnet, ses épaisses fourrures, tout son équipage septentrional enfin, son compagnon prit place à ses côtés. C'était un jeune homme pâle et de petite taille; il avait l'air doux, presque timide. On lisait dans ses yeux une indécision naturelle, que trahissaient aussi ses gestes. Il parlait peu, et ne semblait occupé qu'à contempler les montagnes. De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur son *Guide en Suisse*, comme pour se donner une contenance. Quand une phrase trop excentrique à son gré sortait de la bouche du Russe, il le regardait d'un air étonné, puis il se remettait à étudier le paysage et son *Guide* avec une plus grande attention. Une phrase de la conversation des voyageurs m'apprit que le plus jeune était Belge.

A Splügen, on quitte la diligence pour prendre les traîneaux. Les uns se dirigent vers le passage du Splügen qui mène en Valteline, les autres franchissent le Bernardino et prennent la route de Bellinzona. Quand on arrive, au commencement de novembre, dans le village de Splügen, dont les environs sont ravagés par les avalanches, qui entraînent souvent des maisons, des animaux et des hommes, on est sûr d'y rencontrer l'hiver. Le matin, vous étiez encore en automne; vous aviez joui, dans le canton des Grisons, des lueurs d'un soleil encore tiède : à Splügen, vous trouvez à la fois la neige et l'Italie. En effet, à peine avions-nous débarqué dans la vaste cour de l'hôtel, que les accens si doux de la langue italienne retentissaient à nos oreilles. Une partie des montagnards qui préparaient

les traîneaux causaient entre eux dans cette admirable langue que le monde civilisé envie à la belle Ausonie. J'éprouvai une véritable joie d'enfant en écoutant ces mots harmonieux qui me rappelaient et l'héroïque Venise et les jours sans nuages que j'y ai passés, quand la ville de saint Marc renversait dans la poussière l'étendard jaune et noir, et quand le drapeau tricolore de l'Italie ressuscitée flottait triomphalement sur les lagunes. Le voyageur belge parut surpris de mon air joyeux, qui faisait, il faut l'avouer, contraste avec les regards mélancoliques qu'il promenait sur les sombres montagnes dont nous étions environnés.

Des traîneaux nous attendaient dans la cour de l'hôtel. Rien de moins comfortable que les légers véhicules usités dans cette partie des Alpes : chaque traîneau renferme deux places; le cocher se tient debout par derrière, et les bagages doivent être transportés, non avec les voyageurs, mais bien sur des traîneaux séparés. Une pluie de neige tombait sur nos frêles équipages. Bientôt cependant les lourdes vapeurs qui planaient sur les montagnes commencèrent à se déchirer, et un ciel d'azur, le ciel de l'Italie, resplendit dans les intervalles des nuages. A Hinter-Rhein, il faisait le plus beau temps du monde. Hinter-Rhein doit son nom au voisinage de la source du Rhin postérieur qui sort du glacier de Rheinwald, au pied du Moschelhorn et du Vogelberg, deux des plus hautes montagnes des Grisons, formant un groupe nommé par les Italiens *Monte-Adula* (le Mont-Adule de Boileau). Le pont qui traverse le fleuve est situé à une petite distance du village. A notre droite se dressait la masse colossale du Moschelhorn; à gauche s'élançait dans le ciel bleu le noir sommet du Mittaghorn.

Quand on a franchi le pont du Rhin, on s'élève par une série de zigzags sur le flanc septentrional du Bernardino. La route était couverte d'une épaisse couche de neige. Malgré la légèreté de notre traîneau, les chevaux avançaient avec peine. Durant cette longue ascension, on est assez disposé à la causerie. Cependant les deux voyageurs, qui me précédaient de quelques pas, se taisaient presque constamment. Le plus âgé essayait en vain d'engager la conversation, il n'obtenait pour toute réponse que des monosyllabes. Son attention se concentrait de plus en plus sur le magnifique paysage qui se déroulait à nos pieds. Il ne semblait nullement préoccupé des dangers qui, sans être bien redoutables, inquiètent ordinairement les voyageurs qui franchissent les Alpes. Les conducteurs avaient quitté leurs places en nous abandonnant à l'instinct des chevaux. La route est tellement étroite et domine des abîmes si vastes que cette insouciance ne paraissait pas sans péril. Aussi, plus nous nous élevions sur les pentes du Bernardino, plus mes compagnons de route deve-

naient sérieux, et leur conversation languissante. D'ailleurs le soir arrivait, la bise alpestre nous glaçait sous nos fourrures. En outre, à mesure que nous avancions, la majesté sévère de ces solitudes, à la fois mornes et resplendissantes, agissait de plus en plus sur notre imagination.

Au sommet du Bernardino, qui s'élève de 2,191 mètres au-dessus du niveau de la mer, une vue magnifique s'offrit à nos regards. Nous planions sur la profonde vallée du Rheinthal et sur les glaciers d'où sort le « fleuve allemand. » Une grande maison, qui porte cette inscription fort peu rassurante, *casa di refugio*, est habitée toute l'année par un employé que le gouvernement des Grisons y entretient pour venir au secours des voyageurs surpris par la tempête. Après avoir dépassé le col du Bernardino, occupé en partie par le lac Moësola, d'où la turbulente Moësa descend vers le sud, nous rencontrâmes, au-delà du pont qui porte le nom de Victor-Emmanuel, un toit solide sous lequel s'engagent les traîneaux, et qui est destiné à protéger les passans contre les avalanches et les trombes de neige. Nous étions emportés par un mouvement si rapide que l'attention était concentrée nécessairement sur les dangers d'une pareille marche. La pente est beaucoup plus forte sur le revers méridional du Bernardino que du côté du nord. Or, sur ce sentier, qui ressemble à un câble tordu, les conducteurs lancèrent leurs chevaux au grand trot. Après une ascension d'une lenteur fatigante, nous pouvions croire qu'une avalanche nous entraînait vers le Tessin, car notre frêle équipage oscillait perpétuellement à gauche et à droite comme un pendule. Un admirable clair de lune semait sur les déserts de glace des millions de diamans. Notre conducteur fouettait ses chevaux avec autant d'indifférence que s'il les eût lancés dans les plaines de la Belgique, et tandis que nous passions avec la rapidité de l'éclair auprès de gouffres incommensurables, il jetait sur ces abîmes un regard vague et insouciant.

Comme les deux voyageurs se proposaient de visiter Bellinzona, une des capitales du canton du Tessin (1), nous nous séparâmes dans cette ville, car je partais immédiatement pour Lugano. Après avoir examiné à leur aise les vieilles forteresses de Bellinzona qui gardent l'entrée des Alpes, le *Castello di Mezzo*, le *Castello di Cime* et le *Castello Grande*, les deux touristes se dirigèrent vers Locarno, afin de faire une excursion aux rives du Lago-Maggiore et dans le val Leventina, que le Tessin, tombant des hauteurs du Saint-Gothard, arrose de ses eaux limpides. L'hiver de 1855 fut si radieux

(1) Le gouvernement cantonal réside tour à tour à Bellinzona, à Lugano et à Locarno, aucune de ces villes n'ayant voulu renoncer aux priviléges de capitale.

dans cette belle contrée, qu'ils prolongèrent leur course et n'arrivèrent à Lugano qu'à la fin de décembre.

Pour moi, qui ressentais encore la fatigue des longs voyages que j'avais entrepris cette année en Russie, en Bavière, aux bords du Rhin et en Belgique, j'avais passé très paisiblement sur les rives du Lago-Ceresio le commencement de ce qu'on appelle partout la mauvaise saison, et qui ressemble dans le Tessin à un véritable printemps. Sur cette terre aimée du ciel, la nature est dans une perpétuelle activité. A peine les mûriers ont-ils perdu leurs dernières feuilles que les primevères d'un or pâle commencent à étoiler le gazon. Bientôt des pervenches plus bleues qu'un ciel d'été se montrent au pied des coteaux abrités. L'ardent soleil qui fait croître les aloès dans les rochers voisins de Lugano fournit aussi aux scorpions leur poison redouté. La base du San-Salvadore fourmille de vipères, tant le ciel du midi prodigue à la fois les biens et les maux. Rien cependant pour les âmes attristées par la mélancolie du septentrion, rien ne saurait être aussi salutaire que l'influence de ce soleil brûlant. Aussi, lorsqu'après avoir visité Bellinzona, le vicomte Norbert (c'était le nom du jeune Belge) fut arrivé à Lugano, il parut se transformer momentanément dans cette atmosphère vivifiante. Entre les deux voyageurs et moi, les rencontres étaient fréquentes, et nous échangions volontiers nos pensées, quoique différant presque toujours d'opinion. Loin de craindre les discussions contraires aux croyances naïves de sa chère Flandre, le vicomte Norbert les provoquait avec une certaine résolution. Rien n'autorisait à croire qu'il eût renoncé aux convictions de sa jeunesse dans ce qu'elles avaient d'essentiel, mais il n'était pas difficile de se convaincre qu'il accepterait, en dernière analyse, les opinions les plus opposées aux préjugés de sa race.

Après s'être promenés quelques jours à Lugano et aux environs, les deux étrangers s'établirent à Capolago, à l'extrémité méridionale du Lago-Ceresio, dans une charmante maison peinte en rose pâle, que leur avait louée un bourgeois de Mendrisio, qui ne l'habitait qu'en été. Le jour où le vicomte partit pour sa nouvelle résidence, il avait cueilli sur les flancs du San-Salvadore un gros bouquet de roses de Noël. Son compagnon le railla un peu sur l'attention émue avec laquelle il contemplait de temps en temps le grand calice d'albâtre de cette magnifique fleur, qui l'hiver transforme la montagne en un véritable jardin. Norbert ne répondit que par un triste sourire. Un épais brouillard, qui cachait à nos yeux les sommets du San-Salvadore et du Monte-Caprino, enveloppait ce jour-là et la ville et le lac. Peut-être l'aspect mélancolique du paysage avait-il momentanément rendu à l'imagination du jeune homme sa

tendance primitive, peut-être la fleur d'hiver était-elle l'emblème d'une phase significative de cette vie à peine commencée. Je me promis, à la prochaine occasion, de tâcher de savoir par son ami, le docteur Paul Ivanovitch, ce que j'en devais penser.

Cette occasion se présenta bientôt. Par une magnifique journée du mois de janvier, j'eus la fantaisie d'aller en bateau à Gandria, « où l'hiver, disent les pêcheurs du lac, n'est pas visible. » En effet, avec ses oliviers et ses bois de lauriers, dont les feuilles sonores retentissent sur les flancs de la montagne, Gandria ne semble pas connaître les outrages de la mauvaise saison. Quand on voit un ciel d'azur briller sur ce village couronné de lauriers, on pourrait se croire aux rives de l'Attique ou sur les coteaux fleuris de Parthénope.

Ce fut dans le petit port de ce pittoresque village que je rencontrai le docteur Paul. Il regardait d'un air un peu sceptique les saintes images aux vives couleurs peintes sur les noires cabanes. Il était venu seul, à la prière d'un Tessinois de ses amis, visiter un batelier de Capolago, qui était subitement tombé malade pour avoir fait trop d'honneur au vin piémontais d'Asti. Le docteur Paul, ancien élève de l'université de Dorpat, était un des savans les plus justement célèbres de la Russie méridionale. Plus d'une fois, son oncle maternel, que j'avais connu à Odessa et qui avait été mon médecin, m'avait parlé des grandes espérances qu'il donnait. Cependant le docteur Paul avait renoncé à l'exercice de la médecine pour s'occuper d'un grand ouvrage de physiologie, dans lequel il devait résumer les résultats d'une longue expérience, et défendre, ajoutait-il avec un malin sourire, certains principes plus ou moins orthodoxes; mais, avant de publier ce livre, il avait voulu consulter les oracles des facultés de l'Occident. A Bruxelles, où il s'était entretenu de ses projets avec les hommes les plus distingués de l'Académie royale de médecine, il avait connu chez le ministre de Russie, qui avait pour lui une grande affection, le vicomte Norbert, dont le père, sénateur belge, demeurait aux environs de Gand. A Ostende, j'avais entendu parler plus d'une fois de son père, le comte Charles-Hubert, qui passe pour un homme éminemment spirituel. Je l'avais même rencontré sur la jetée d'Ostende, où presque toute l'Europe occidentale se donne rendez-vous chaque année au mois d'août et au mois de septembre.

Lorsque le docteur eut écrit son ordonnance, nous nous promenâmes dans les rues montueuses de Gandria, et, tout en admirant l'aspect étrange de ce paysage essentiellement italien, nous ne tardâmes pas à parler de son compagnon de voyage. Il était très disposé à satisfaire ma curiosité, d'abord parce qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et ensuite parce que les Slaves de l'est placent la con-

versation au nombre de leurs plaisirs les plus vifs. Je demandai au docteur pourquoi le vicomte avait paru si occupé de son bouquet de roses de Noël. Il me répondit en souriant : — La raison en est bien simple; ces belles et pâles fleurs sont le symbole de son premier amour, amour essentiellement flamand, comme les candides héros qui ont joué un rôle dans cette idylle. — Cette idylle, pour me servir des expressions du docteur, je la raconte telle que je l'ai comprise.

Norbert n'avait que vingt ans lorsqu'il quitta l'université de Louvain, cette *alma mater* catholique de la jeune noblesse belge. Il y avait été reçu docteur en droit après de brillans examens, et les professeurs avaient fait insérer dans le *Journal de Bruxelles* un article enthousiaste qui annonçait à la Flandre un défenseur illustre de sa vieille orthodoxie. Un travail acharné avait malheureusement affaibli la santé du vicomte. Son père l'envoya donc pour quelque temps aux environs de Spa, chez un de ses parens, le baron Engelbert de B... Grand d'Espagne, Félix-Engelbert de B... était l'un de ces types aristocratiques tels qu'on en trouve encore aujourd'hui dans les châteaux de l'Europe occidentale. A une époque où le voltairianisme dominait partout, même dans le faubourg Saint-Germain, il avait mené à Paris une existence très peu mystique. Cependant, lorsqu'il était déjà question de son mariage avec l'héritière d'une des plus fières maisons des Flandres, élevée par des religieuses de Bruges dans cet ardent catholicisme dont la domination espagnole a doté la Belgique, il se laissa conduire par un de ses amis chez l'abbé de Lamennais. L'exaltation du prêtre breton, son évidente bonne foi, sa vie simple et studieuse, son courage à braver les opinions reçues, firent une vive impression sur le baron. Il revint se marier dans son pays, partageant toutes les convictions de sa fiancée, et après la noce il s'enferma avec elle dans un de ses châteaux, sans avoir aucune communication avec les hérétiques et les libres penseurs. Conformant soigneusement son genre de vie à ses théories, il avait refusé de faire partie du sénat, menait l'existence d'un gentilhomme paysan, n'allait guère à la ville, et tournait de plus en plus à une sombre misanthropie, qu'il qualifiait de « mépris d'un siècle ergoteur et corrompu. »

Le baron et la baronne avaient eu deux filles. Marie, l'aînée, qui avait toutes leurs affections, était morte au moment où sa jeunesse et sa beauté s'épanouissaient comme une fleur splendide. La cadette, Antoinette-Ghislaine, qu'on nommait toujours Ghislaine, avait eu pour marraine une duchesse d'Arenberg-Meppen, et pour parrain un prince de Léon, de cette famille française qui a été substituée aux Rohan. Cependant l'illustration de sa race et la fortune

immense de sa famille n'avaient pu la préserver des chagrins d'une enfance qui s'était écoulée dans les circonstances les plus douloureuses. La mort de Marie avait plongé son père et sa mère dans un abattement dont il serait difficile de donner une idée. Le baron, s'imaginant que le ciel avait voulu punir en lui-même un ancien allié des « rationalistes, » se croyait obligé de devenir chaque jour plus insociable et plus atrabilaire. Quant à la baronne, qui n'avait pas de semblables reproches à se faire, elle n'était pas moins profondément atteinte. On craignit quelque temps pour sa raison, et jamais sa tête ne se remit tout à fait de la secousse qu'elle avait éprouvée. Quoiqu'elle fût encore jeune et belle, elle tomba dans une sorte d'insouciance et d'apathie singulières. Vêtue plus que modestement, elle s'acharnait des heures entières sur une tapisserie, et sa fille pouvait à peine lui arracher quelques paroles insignifiantes.

Les enfans, dont les impressions sont très mobiles, ne se rendent pas compte de l'effet que peuvent produire ces incurables douleurs. La tristesse qu'on leur montre, sans même songer à se contraindre, leur semble inspirée par quelque mécontentement secret ou même par le défaut d'affection. On les rend ainsi irritables et défians. D'ailleurs Ghislaine n'était pas douée d'un esprit pénétrant; elle s'arrêtait en tout à la superficie des choses. Le peu d'imagination qu'elle avait ne lui inspirait que des idées sombres, entretenues par le milieu sinistre où elle vivait. Elle grandit sans joies et même sans distractions. Aussi était-elle blanche, frêle et presque toujours souffrante. Sa mère vit dans cette faible santé un prétexte pour laisser son intelligence sans culture. D'ailleurs, indolente comme l'était Ghislaine, les raisons n'auraient jamais manqué à la baronne pour abandonner sa fille à l'ignorance. Non-seulement Ghislaine se portait si mal qu'on avait craint plusieurs fois pour sa vie, mais son intelligence était rebelle. Très loin de ressembler à son aînée, qui comprenait tout sans le moindre effort, Ghislaine était regardée comme une bonne fille qui devait, dans son intérêt, végéter aussi paisiblement que possible.

Lorsque Ghislaine eut atteint l'âge de seize ans, sa grand'mère maternelle, personne ambitieuse et vaine, crut devoir faire des représentations, d'ailleurs fondées, sur la bizarre éducation que l'on donnait à sa petite-fille. La baronne, qui subissait l'influence de cette femme impérieuse, tout en l'aimant médiocrement, se décida en murmurant à quelques concessions. On laissa la vieille dame s'occuper de la toilette de Ghislaine, qui passa subitement d'une modestie rustique à une élégance toute parisienne. On consentit même à recevoir de temps en temps, surtout pendant la saison des chasses à courre, quelques parens et quelques amis. Le baron En-

gelbert ne rangeait pas la chasse parmi les amusemens frivoles ou dangereux. « C'était, disait-il, une image de la guerre, une vie d'action qui préservait l'âme des vaines langueurs du siècle et des dangereux raisonnemens des sophistes. » Aussi reprenait-il une espèce de gaieté quand, la trompe aux lèvres, il suivait à travers les champs et les bois quelque malheureux lièvre, et qu'il avait la satisfaction de le voir déchirer vivant, après de terribles angoisses, par la meute hideuse de ses chiens affamés; mais si les piqueurs faisaient quelque faute, si les chiens s'acquittaient mal de leur besogne, si un paysan avait regardé d'un air étonné ou narquois ce fier gentilhomme guerroyant contre les lièvres, il grondait ses gens, fouettait ses chiens avec fureur, et revenait en maugréant contre le « radicalisme insolent des villageois. »

Norbert, qui se croyait obligé d'aimer la chasse autant que son compatriote saint Hubert, fut bien reçu au château du baron, où il arriva deux ans après le commencement de la réaction provoquée par la grand'mère de Ghislaine. La chasse l'absorba d'abord tout entier, mais la chasse ne durait pas toujours : il fallait laisser reposer les chiens; le baron d'ailleurs s'occupait assez d'agriculture pour n'avoir pas toute sa liberté. Norbert n'avait alors d'autre ressource que de causer avec sa cousine en se promenant avec elle autour des massifs de fleurs dispersés parmi les gazons du parc sous les fenêtres du salon. Ghislaine y cueillait des roses de Noël, pâle ornement des derniers jours de l'année, dont le charme mélancolique semblait sourire à son imagination. Elle avait dix-huit ans, elle était devenue une très belle personne, et sa beauté n'était pas trop flamande. Elle était plus blanche que ces lis dont l'Évangile loue la splendeur, elle était grande, et sa taille était ravissante. Quoique ses traits manquassent d'expression, son nez d'une forme parfaite, son front élevé, encadré de cheveux châtains, ses yeux aussi doux que ceux des colombes, donnaient à sa physionomie un remarquable cachet de noblesse et d'élégance. Quand elle s'animait, ce qui était rare, une teinte pareille à la nuance délicate des roses du Bengale colorait momentanément ses joues. Rien en elle ne rappelait les épaisses et blondes nymphes de Rubens, masses de chair et de sang, nourries de lait et de beurre dans les plaines plantureuses de la Belgique, et que le grand artiste a transportées dans un monde où l'humanité avait les formes idéales d'une poétique adolescence. Ghislaine possédait toutes les séductions de sa race sans en avoir les défauts; elle était surtout faite pour plaire à une âme naïve, sans aucune expérience de la vie, toute pleine encore d'illusions virgiliennes, et qui se figurait que la première femme qu'il devait aimer serait

Candidior cycnis, hedera formosior alba.

Dans cette heureuse période de l'existence où rien ne se montre à l'intelligence sous son véritable jour, chacun de nous jouit de la faculté dont le genre humain était doué aux époques primitives. Tout alors prenait un merveilleux aspect. Les rayons immaculés de l'aube étaient les regards de génies bienfaisans qui contemplaient la terre endormie avec un sourire d'amour, l'haleine d'un dieu soupirait dans la brise printanière, et la corolle parfumée des roses servait de retraite à l'essaim des sylphes charmans. Quel homme n'a point à vingt ans, pour peu qu'il ait reçu du ciel le moindre sentiment poétique, opéré d'aussi grands miracles? De quelles séductions irrésistibles n'a-t-il point paré l'objet d'une passion pleine d'une abnégation sans égale! Tel est le secret qui assure aux premières amours un caractère exceptionnel. On aime alors avec une telle spontanéité que toute ombre s'anéantit dans les torrens de lumière qui s'épanchent de l'âme éprise. La réflexion est si peu développée, l'expérience si imparfaite, que l'idéalisation la plus hardie ne rencontre devant elle aucun obstacle. Les mots de culte, d'adoration, de sacrifice, qui, hélas! sont destinés à devenir de trompeuses formules, sont alors l'expression exacte des mouvemens impétueux d'un cœur qui possède la glorieuse plénitude de son action.

D'ailleurs la coquetterie instinctive qui ne manque à aucune fille d'Ève donnait à Ghislaine des conseils dont elle profitait avec une innocente adresse. Elle était, en présence de son cousin, humiliée de son ignorance; mais, grâce à ce tact exquis, privilége des natures féminines, et qui se développe en elles à leur insu, elle semblait avide de savoir et ne négligeait aucune occasion de demander quelque conseil à Norbert. Elle déplorait avec lui l'insouciance glacée de sa mère, l'étrange froideur du baron. Elle se plaignait amèrement d'avoir été sacrifiée à un deuil qui pouvait être sincère sans entraîner l'oubli des devoirs les plus sacrés. Elle racontait, avec cette verve naturelle qu'une conviction profonde donne aux moins éloquens, les ennuis et les épreuves de sa vie, ses découragemens, ses révoltes secrètes, ses colères juvéniles. Ces entretiens pleins d'épanchemens se continuaient d'autant plus aisément que la baronne, qui redoutait le mouvement plus que la mort, laissait volontiers les deux jeunes parens se promener sous les fenêtres du salon. Le soir, quand ils se trouvaient auprès de la baronne, elle s'absorbait tellement dans ses souvenirs qu'ils pouvaient causer fort longtemps sans qu'elle prêtât la moindre attention à leurs paroles. Après le dîner, le baron ne tardait point à disparaître; il avait calculé qu'en se couchant de très bonne heure et en se levant avec l'aurore, il vivrait beaucoup moins avec cette espèce humaine qu'il avait prise en antipathie sous prétexte de perfection. La baronne, organi-

sation lymphatique et molle, blonde et pâle, s'affaissait chaque jour davantage sous le poids invisible qui l'écrasait. Avec l'apathie d'un être privé de réflexion, elle travaillait jusqu'à minuit et quelquefois plus tard, non par amour d'une besogne insipide, mais dans la crainte de faire un mouvement pour gagner sa chambre à coucher.

La jeunesse de Ghislaine, sa beauté, surtout la rare élégance de ses manières, empêchaient de distinguer chez elle les germes des défauts qui, au premier coup d'œil, frappaient chez ses parens. Un observateur pénétrant eût peut-être conjecturé qu'elle aurait un jour l'esprit misanthropique et défiant du baron et la mélancolie découragée de sa mère. Norbert, à vrai dire, n'était pas un psychologue très exercé. Sa belle cousine, — la rose de Noël, comme il aimait à l'appeler, — lui paraissait une créature idéale, et il éprouvait une telle jouissance de l'amitié qu'elle lui témoignait que son imagination n'allait pas au-delà de ce paradis, qu'il faudrait, hélas! bientôt quitter. Pour Ghislaine, le mot d'amitié que je viens d'employer était peut-être exact, — quelle jeune fille voit clairement à cet âge ce qui se passe dans son âme? — Pour Norbert, il était trop faible. Un homme moins inexpérimenté que Norbert n'eût pas tardé à deviner que son amitié pour Ghislaine était une vraie passion.

Plusieurs causes contribuaient à son aveuglement. Sa cousine était beaucoup plus riche que lui, et il n'ignorait pas que sa famille l'avait depuis longtemps promise à une famille ducale française, dont les terres étaient en Bretagne. Ces considérations lui paraissaient si fortes que Ghislaine lui semblait placée dans une autre sphère que celle où devait se passer sa vie. Du reste, ses appréciations étaient assez fondées. Sa cousine, qui n'avait presque rien appris, s'était cependant assimilé quelques idées qui étaient devenues pour elle une sorte de religion. Elle était intimement convaincue qu'elle était destinée à être duchesse; son rôle social faisait, à ses yeux, partie de l'essence même des choses. Dans ces intelligences froides et bornées, les conventions humaines prennent aisément, du moins dans la jeunesse, la place de la fatalité antique. Le peu d'affection dont elles sont susceptibles est toujours subordonné à certains principes qui se rattachent au ciel; mais quand elles ont acquis plus d'expérience de la vie, ces principes conservent-ils la même valeur absolue? Il serait téméraire de l'affirmer.

Ai-je eu raison d'appeler Ghislaine « une âme froide? » Ce mot, je le crains, ne rend pas très exactement ma pensée. Aucune passion ne pouvait encore prendre racine dans son cœur; mais elle portait dans l'amitié une ardeur très sincère, car les natures disposées à la mélancolie ont généralement besoin de consolateurs. Or

Norbert s'acquittait à merveille de ce rôle. Il n'humiliait jamais, comme la baronne, l'orgueil de sa cousine; il ne froissait jamais sa sensibilité, comme son père; il ne paraissait jamais surpris de son ignorance : il comprenait toutes les causes de ses chagrins, il était toujours disposé à lui donner raison contre ceux qui refusaient de voir en elle la plus parfaite des créatures. Sans s'en douter, et guidé par l'instinct mystérieux de l'amour, Norbert agissait comme un séducteur consommé; mais un séducteur aurait nécessairement nourri d'autres espérances que lui, espérances qui eussent excité le courroux de la jeune Flamande. Elle aimait en effet moins le consolateur que la consolation, l'idéal autant que la personne. Sans connaître même le nom du divin Platon, elle était essentiellement platonicienne. Dans l'isolement moral auquel les circonstances l'avaient condamnée, le bonheur suprême qu'elle avait rêvé, c'était d'épancher ses douleurs dans un cœur fraternel. Son beau songe se trouvait réalisé; mais ce que Norbert ne soupçonnait même pas, c'est qu'une tante, une cousine, une sœur se fût peut-être acquittée aussi bien que lui du rôle dont il était si fier.

Cependant, au lieu d'essayer de se rendre compte de sa situation, il se laissait aller à l'exaltation si naturelle à son âge. Il dormait peu, il ne travaillait plus, il chassait le moins possible, il n'avait plus qu'une pensée, qu'une préoccupation. Une fleur que Ghislaine avait touchée devenait pour lui un véritable trésor; il ne feuilletait d'autres livres que les siens, il griffonnait des vers pour les déchirer avec colère comme indignes de la divinité à laquelle il rendait un culte aussi fervent que discret. Les hommes de quarante ans souriront de ces enfantillages; mais Norbert n'était pas dans l'âge où l'on regarde les décisions de la raison comme des oracles. Il ne tarda point cependant à comprendre le rôle qu'elles jouent dans la vie quand je ne sais quel vieux duc vint demander la main de Ghislaine pour son fils aîné. Ce voyage transforma momentanément les habitans du château. Le baron était enchanté d'une alliance qui faisait entrer sa fille dans une famille intimement liée avec les anciens chefs de la Vendée et de la Bretagne. Les Celtes entêtés de l'ouest de la France étaient à ses yeux le type du peuple catholique et monarchique par excellence. Tous leurs généraux étaient des héros et des martyrs, et il canonisait à la fois Vendéens et chouans, Lescure et Puisaye, Bonchamp et Cadoudal. Le duc, ancien ami du prince de Talmont, était lui-même un peu embarrassé d'être vénéré comme un saint de l'église primitive; il avait quelque envie de sourire en entendant parler des vertus chrétiennes de Charette, le voluptueux général des *cabaniers* et des *huttiers* du Poitou. Norbert était le seul qui conservât son sang-froid. Malgré les leçons des révérends

pères de la compagnie de Jésus, il n'était pas aussi étranger que ses hôtes aux idées de son siècle et à tous les enseignemens de l'histoire. D'ailleurs l'arrivée du duc ne l'avait nullement porté à l'enthousiasme. Il contemplait avec une stupéfaction profonde le changement soudain qui s'était opéré dans sa poétique cousine. Elle était descendue sur la terre de la façon la plus dégagée. Elle ne parlait que de bijoux, de dentelles, de cachemires, de corbeille, comme si ces graves sujets l'eussent préoccupée toute sa vie. De ses rêveries, de ses ennuis, de ses épreuves, aucune trace ne restait sur son beau front, aussi serein qu'un ciel d'été; l'ange devenait une fiancée comme tant d'autres.

Norbert était atteint au cœur; sa foi dans l'être parfait, et malheureusement fantastique, auquel il donnait le nom de femme était détruite, et cette déception est la plus cruelle, parce qu'elle est la première et qu'elle ouvre à l'imagination la porte d'un monde de douleurs. Il avait l'air d'un croyant qui a découvert une objection insoluble contre la religion à laquelle il a dévoué sa vie. C'est en vain qu'il essayait de se distraire de ces douloureuses préoccupations. La promenade n'était pour lui qu'une occasion de s'absorber dans ses pensées. Dès qu'au retour de ses excursions il apercevait les arbres du parc ou les toits du château, il s'arrêtait dans une sombre extase, sans pouvoir détacher ses regards de ce séjour où il avait passé les heures les plus belles de sa vie. Il se disait bien alors qu'un prompt départ était inévitable; mais quand approchait le moment de prendre une résolution définitive, son courage faiblissait. Sa volonté n'avait pas été assez énergique pour donner à Ghislaine la conviction qu'aucun homme ne pouvait, comme lui, assurer son bonheur, elle n'était pas non plus assez forte pour le décider à mettre fin à une situation devenue intolérable. Comme toutes les âmes qui ne sont pas solidement trempées, il se faisait de sa douleur une sorte de satisfaction amère; mais parfois elle le jetait dans de tels désespoirs que des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. Les courts momens qu'il donnait au sommeil étaient troublés par des visions étranges. Cependant, quoiqu'il fût assez fier pour affecter le plus grand calme, son attitude pensive faisait un contraste trop visible avec la satisfaction de ses hôtes. Il s'aperçut qu'il commençait à ne pas dissimuler assez bien l'amertume et le dédain qui remplissaient son âme. Ce jeune homme, dont l'air était doux et presque timide, excellait dans la satire quand il était sérieusement révolté, et il devenait d'autant plus redoutable qu'il ne dépassait jamais dans ses épigrammes les plus sanglantes les limites de la convenance la plus rigoureuse. Il fit bientôt ses adieux au baron Engelbert, emportant de Ghislaine un souvenir plein d'amertume, et plus entraîné encore

vers les idées mystiques qu'au moment où il quittait l'université de Louvain.

Vieux diplomate, honoré de la confiance du roi des Pays-Bas alors que la Belgique et la Hollande ne faisaient qu'un seul état, le comte Charles-Hubert n'avait aucun des préjugés de son fils, quoiqu'il eût cru devoir, par une condescendance assurément exagérée, le faire élever chez les jésuites. « Voltaire, disait-il pour se consoler de sa faiblesse, a été leur disciple, et je compte d'autant plus sur la loi inévitable des réactions que je connais l'intelligence naturellement droite de Norbert. » Cependant, quand il vit que son fils, après avoir déjà passé quelques années dans la diplomatie, se laissait envahir de plus en plus par la mélancolie, il s'inquiéta sérieusement des tendances d'un esprit dont le développement était si lent et si douloureux. La comtesse, née en France, dans un des départemens de l'ouest, entretenait malheureusement chez Norbert les dispositions bizarres d'une imagination qui ne l'entraînait pas, comme s'il eût été Italien ou Provençal, vers une vie de plaisir et d'aventures, mais qui le plongeait dans des rêves sans fin, dans des extases perpétuelles, et parfois dans un abattement profond. Son père comprit la nécessité de réveiller cette intelligence engourdie, de lui faire connaître et la vie et les hommes. Il était convaincu que le soleil du midi chasserait de son âme les tristes fantômes qui naissent dans les brouillards de la Mer du Nord. Il avait donc pensé à le conduire lui-même dans la Suisse italienne, en Italie, en Grèce et aux bords du Danube. Seulement il se sentait bien vieux pour de si longs voyages. En outre, comme il s'agissait de rendre à une organisation exaltée le calme, le bien-être et la pleine possession de ses forces, l'expérience et la sagacité d'un médecin lui paraissaient indispensables. Le docteur Paul Ivanovitch se proposant de parcourir l'Europe méridionale, il se décida à lui confier Norbert. « Si son esprit, lui dit-il, n'est pas exempt de bizarreries, s'il est peu expansif, il a un cœur d'or ; il ne tardera point à s'attacher à un compagnon qui, comme vous, a l'habitude de se dévouer à ceux qui souffrent, et qui sait que les plus malades ne sont pas toujours dans leur lit. Votre voyage sera d'autant plus avantageux pour Norbert qu'il y trouvera mille sujets d'études. Menez-le dans les Alpes méridionales, au bord des lacs charmans de la Suisse italienne, dans les plaines de la Lombardie, au fond des vallées de l'Arcadie et des Karpathes. Quand il aura examiné les Romansches protestans (1), les Italiens ultramontains, les Grecs, les Roumains et les Serbes orthodoxes, il comprendra sans peine que le christianisme se modifie conformément

(1) Le canton des Grisons est mixte, mais les réformés sont les plus nombreux.

au génie des peuples. Le libéralisme naturel qu'il tient de son sang flamand se fortifiera par la réflexion et la comparaison des civilisations diverses. Sans doute il ne goûtera jamais des théories pareilles aux nôtres, qui sont trop contraires à la tendance sentimentale de son caractère; mais pourtant j'ai l'intime conviction que vous en ferez un homme, même un diplomate. »

Quelques jours après cet entretien, Norbert et le docteur partaient pour la Suisse, où je les rencontrai une première fois dans les circonstances qu'on connaît. Quand je les revis, c'était presque à la veille du jour où la triste histoire de la duchesse Ghislaine et du vicomte Norbert allait se dénouer. Depuis ma promenade à Gandria, je n'avais entendu parler de mes voisins de Capolago qu'au retour de la belle saison. J'appris d'un Italien établi à Mendrisio qu'ils faisaient de fréquentes excursions en Lombardie, au bord du Lac-Majeur et des lacs de Varese, de Como, d'Iseo et de Garda. Lorsqu'un soleil chaque jour plus brûlant leur fit regarder le canton du Tessin comme une région relativement tempérée, ils dirigèrent leurs courses vers les pentes boisées du Monte-Cenere, couvert de forêts de châtaigniers, et qui divise le canton en deux parties inégales. Ayant su que je me proposais de visiter le couvent de Bigorio, situé sur des hauteurs perpétuellement rafraîchies par des eaux jaillissantes, ils s'arrangèrent de façon à faire aussi ce pèlerinage, qu'une madone célèbre recommande aux artistes.

Tout le pays qu'on parcourt pour aller de Lugano à Bigorio ressemble à un parc. Après avoir traversé les villages de Canobio et de Tesserete, on arrive à Sala, où l'on commence la facile ascension de la montagne sur laquelle est bâti le monastère. Tandis que je descendais de voiture, on bridait un mulet destiné à une jeune femme qu'un homme plus âgé accompagnait. Sans m'occuper beaucoup de cette rencontre, je m'élançai dans la direction du couvent. Le long du chemin, on a construit de petites chapelles qui servent à cette pratique de dévotion que les catholiques romains nomment *via crucis*. Sans ces petits édifices consacrés à la passion du Rédempteur, cette délicieuse Arcadie ne ferait jamais songer à une croix douloureuse; mais le ver rongeur n'est-il pas caché dans le calice des fleurs, et l'affreux squelette de la mort n'apparaît-il point quelquefois même dans le sourire de la jeunesse et de la beauté? L'élégante étrangère qui gravissait derrière moi la montagne, et que j'apercevais en me retournant pour regarder le paysage, semblait elle-même une personnification des douleurs secrètes qui empoisonnent les existences les plus brillantes en apparence. En effet, elle s'avançait d'un air profondément ennuyé, sans paraître écouter les dissertations de son compagnon, comme une personne qui s'acquitte

d'une tâche pénible avec assez peu de résignation. Lorsqu'elle atteignit la plate-forme qui est voisine du monastère, je m'attendais à voir la magnificence du spectacle triompher de son indifférence; il n'en fut rien cependant, elle resta impassible devant un paysage digne du pinceau de Claude Lorrain.

Pendant que je m'oubliais dans la contemplation du splendide panorama qu'on découvre du haut de la montagne, le docteur et le vicomte sortirent du monastère. Celui-ci, à la vue de l'étrangère, ne put contenir une émotion profonde. La jeune femme que j'avais sous les yeux n'était autre que Ghislaine, qui avait atteint la plate-forme presque en même temps que moi. La présence de Norbert parut causer à la duchesse une surprise agréable. Il ne fallait pas être un observateur bien pénétrant pour s'apercevoir que le mariage qu'elle avait accepté avec tant d'empressement n'avait pas réalisé ses espérances. Le duc n'était pourtant ni un méchant homme ni un mauvais mari. Grâce à la fortune considérable que son père lui avait laissée, il ne refusait jamais de satisfaire les fantaisies de sa femme. Malheureusement il était très absolu, très personnel, et sûr d'être dans son droit en se préoccupant sans cesse de lui-même. Il ne comprenait pas que sa compagne pût avoir une autre manière de voir que lui. Dès les premiers jours de son mariage, il avait eu la maladresse d'irriter la vanité de la fière Ghislaine en voulant redresser toutes ses idées, combattre ses préjugés, « refaire son éducation, » car telles étaient les expressions qu'il employait bravement. La jeune Flamande écouta tous ses sermons avec une déférence apparente; mais dès lors elle le trouva souverainement ridicule. Quoiqu'elle dissimulât d'abord assez habilement toutes ses impressions, il était difficile que le mari de Ghislaine ne s'aperçût pas avec le temps qu'elle ne faisait aucun cas de ses théories, et qu'elle attachait à son affection une très médiocre importance. Or le duc, qui prétendait être le centre de toutes choses, s'acharnait de plus en plus à obtenir une intimité impossible. Aussi, après avoir semblé ennuyeux, finit-il par paraître intolérable.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour comprendre les causes de ce profond désaccord. Ghislaine m'avait priée de l'aider à découvrir une habitation commode aux bords du lac, et, dans une longue promenade que nous fîmes jusqu'à Melano, son mari me révéla franchement les côtés faibles de son caractère. Lorsque nous entrâmes dans le bateau, j'éprouvai quelque hésitation en indiquant aux bateliers la direction qu'il fallait prendre. En effet, quoique d'une étendue médiocre, le lac de Lugano est composé de plusieurs golfes qui ont tous leur physionomie et leurs paysages particuliers. Le golfe de Porlezza se dirige au nord-est; au midi, le lac s'enfonce

dans les terres vers Porto-Morcote, et plus profondément vers Capolago; le petit golfe de Ponte-Tresa tourne au nord-ouest, et celui d'Agno, plus allongé, au nord. Après un moment de réflexion, il me sembla qu'en marchant vers le sud nous trouverions plus aisément une villa bien située; mais à peine étions-nous arrivés en face du San-Salvadore que le duc voulait déjà descendre au village de Paradiso. Ce village, bâti au pied de la verte montagne, se compose de maisons peintes en gris, en jaune et en rose pâle, d'une construction très régulière, qui baignent leurs pieds dans les ondes du Lago-Ceresio. Au-dessus du Paradiso, consacré à l'industrie de la soie, qui occupe dans le Tessin un grand nombre de bras, s'épanouissent sur des sillons soigneusement cultivés des mûriers au feuillage lustré. A mesure qu'on s'élève sur les pentes du San-Salvadore, les mûriers sont remplacés par des arbres forestiers, puis par des buissons, qui poussent avec une sorte d'ardeur dans les flancs du rocher, revêtu jusqu'à son sommet d'un opulent manteau de verdure. Le duc, sans même jeter un regard sur le site, déclara qu'il était inutile d'aller plus loin. Il craignait, disait-il, de s'aventurer à une trop grande distance de la ville, n'ayant aucune espèce de penchant pour la vie de chalet, et n'entendant nullement renoncer à « ses aises. » Sans s'apercevoir du sourire ironique qui donnait un nouveau charme à la belle figure de sa femme, sans même lui demander son avis, il développait son opinion avec la vivacité étourdie d'un enfant égoïste et entêté; mais s'il avait la pétulance de l'enfance, il en avait aussi la mobilité, et comme Ghislaine ne paraissait pas très pressée de s'établir au milieu des magnaneries, je décidai assez facilement le duc à continuer notre voyage.

Une révolution géologique a détaché du San-Salvadore et jeté dans le lac le promontoire de San-Martino, séparé des flancs arides de la montagne par la route soigneusement entretenue qui suit le Ceresio à travers des arbres, des arbustes et des fleurs de toute espèce. Les châtaigniers, les mûriers, les oliviers, les hêtres, se mêlent aux clématites des haies, aux vignes vulpines, aux cytises et aux chèvrefeuilles. Quand les lis bulbifères étalent sur le rocher leurs fleurs campanulées, d'un pourpre éclatant, on croirait voir briller dans les halliers le *flammeum* qui flotte en Albanie sur le front des épouses. Malheureusement, non loin du promontoire s'élèvent les ruines d'un château, asile bien-aimé des vipères, qui fourmillent à la base du San-Salvadore, et dont les murailles poudreuses sont surmontées de pâles oliviers, étagés d'une manière tellement symétrique, qu'à une certaine distance ils paraissent former une crête sur la cime de la montagne. Au lieu d'appeler l'attention de mes compagnons sur la physionomie de ce paysage, j'entamai de

lugubres histoires sur la perfidie des vipères, dont le vieux castel que nous avions sous les yeux était devenu la demeure favorite. Tandis que nous longions l'Arbostora, ramification boisée du San-Salvadore, je me faisais un malin plaisir d'exciter la colère du duc contre ces régions « sauvages, » où les reptiles pullulent comme aux siècles antédiluviens, et où les hommes semblent avoir conservé les passions ardentes des époques primitives. La duchesse portait des regards d'envie de l'autre côté du lac sur le village de Campiglione. L'église, assez éloignée de ce village, avec son double escalier et son portail hardi, a l'air d'une retraite bâtie aux bords des eaux pour les âmes qui veulent se recueillir devant l'Éternel, loin des agitations du monde et de la vie. A mesure que nous approchions, Ghislaine s'absorbait de plus en plus dans les pensées que paraissait lui inspirer cette riante solitude, que l'éclatant soleil du midi inondait alors de tous ses feux. Ses yeux s'arrêtaient avec une sorte de fixité maladive sur une belle maison, construite entre l'église et le pont de Mélide, et dont les blanches murailles brillaient au milieu des mûriers, des noyers et des cascades murmurant dans les hautes herbes. Nous arrivâmes devant Bissone, en passant sous l'immense pont qui unit les deux rivages du Ceresio. Le village de Bissone, bâti en face de Mélide, sur la rive orientale du lac, dont il est séparé par une place plantée de mûriers, a un aspect si riant que le duc fut séduit et que la duchesse elle-même, malgré son indifférence, laissa échapper un signe d'approbation. Trois ormes immenses, qui s'élevaient parmi les mûriers, semblaient fiers de la majesté de leur taille et de la grandeur de leurs rameaux. Aux branches des arbres pendaient de longs filets qui laissaient voir à travers leurs grandes mailles les maisons construites sur des arcades où les indigènes viennent, à l'abri d'un soleil dévorant, contempler leur lac d'azur, le pont gigantesque, les blanches « caves » de Mélide et les pentes verdoyantes de l'Arbostora. Nous descendîmes du bateau pour nous promener dans le village protégé par le dieu (*divus*) Carpophore, car sur le sol italien les saints deviennent des dieux (1), comme autrefois les césars. Les bateliers cueillirent pour nous des juliennes, des roses et du thym dans le jardin d'un hôtel dont l'enseigne pendait, balancée par la brise, à la gueule d'un poisson; mais l'apparence plus que modeste de cet hôtel donna au duc une fâcheuse idée de la *civilisation* de Bissone. Quoiqu'il ne se séparât jamais de son cuisinier, il parut craindre que cet artiste éminent ne fût très mal secondé par les pêcheurs de Bissone, que l'honorable gentilhomme trouvait « fa-

(1) On lit sur le fronton de l'église : *Divo Carpophoro dicatum.*

rouches, » probablement à cause de leurs chapeaux pointus, de leurs barbes noires, de leurs regards expressifs et de leurs vestes brunes négligemment jetées sur une épaule.

Nous retournâmes à Lugano : le duc, après avoir jeté un coup d'œil sur Melano, ne voulut pas prolonger l'excursion. Pourquoi cependant gardai-je de cette promenade un profond souvenir? C'est que j'avais trop bien compris en observant le duc et Ghislaine que l'union de ces deux êtres si différens se transformerait tôt ou tard en une lutte douloureuse. Comme tous les esprits étroits, le duc avait le malheur de se croire très capable, parce qu'il possédait au plus haut degré le don de maintenir et d'accroître son bien-être individuel. L'admiration très sincère qu'il avait pour lui-même, pour son rang, pour sa fortune, pour tous les avantages accumulés sur sa tête précieuse, ne lui permettait pas même de penser qu'on pût jamais lui préférer personne. Il aurait dû naître chez les Slaves du sud ou chez les Albanais, parmi lesquels le chef de la famille est pour sa compagne un être infaillible et irréprochable. Malheureusement, dans l'Europe occidentale, de pareilles illusions sont la cause d'une sécurité déplorable, car les combinaisons les plus ingénieuses n'y sauraient rendre le moindre prestige au « principe d'autorité, » tel qu'il est compris dans les pays semi-asiatiques. Toute domination qui n'a pas l'affection et la confiance pour base est exposée à de cruelles déceptions. Le duc s'apercevait bien que l'humeur de Ghislaine devenait de plus en plus difficile, mais il attribuait son état à des causes purement physiques. Il s'était, me disait-il, décidé à voyager pour calmer une surexcitation nerveuse qui menaçait de s'aggraver. Sa femme avait eu dès l'enfance des crises de somnambulisme dont le retour inquiétait les médecins. Il avait donc pris le parti de se diriger vers le midi, d'autant plus volontiers que le climat de la froide Bretagne n'était pas très favorable à sa propre santé.

Les commencemens du séjour que les deux époux firent à Bissone tranquillisèrent le duc, qui avait été un moment inquiet de l'état d'esprit de sa femme. La duchesse était en apparence moins irritable; mais ce calme précurseur de l'orage n'aurait pas rassuré un esprit sagace. Ghislaine, presque toujours isolée dans ses réflexions, se préparait visiblement à quelque grand parti. En arrivant dans la Suisse italienne, elle était disposée à faire comprendre au duc la valeur du trésor dont il était devenu l'indigne possesseur. Norbert était précisément le personnage nécessaire à l'exécution de ses plans de vengeance. Sans doute il n'avait plus ses anciennes illusions; mais la puissance des souvenirs de la jeunesse est si grande qu'il est toujours aisé de les réveiller. La fièvre qui brillait dans les yeux de Ghislaine, le son de sa voix, l'animation de son teint, indiquaient as-

sez qu'elle entrait dans une de ces heures solennelles où se brisent souvent les organisations incomplètes, qui se jettent dans l'abîme avec l'imprévoyance farouche du taureau qu'irrite le drap rouge.

Norbert, il ne faut pas le perdre de vue, avait été le premier ami et le patient consolateur de Ghislaine. Il lui avait inspiré autant de confiance que d'affection. Quoiqu'elle ne trouvât plus en lui l'enthousiasme qu'elle lui avait autrefois inspiré, cependant le duc ne gagnait guère à être comparé à un homme tel que Norbert, aussi dévoué que modeste, aussi porté à oublier ses désirs qu'à se préoccuper de ceux des autres. Son irrésolution naturelle et la faiblesse de sa volonté n'étaient pas des défauts aux yeux de l'impérieuse Ghislaine, qui avait soif d'autorité, et que son mari s'efforçait maladroitement de maintenir dans une minorité perpétuelle et humiliante. Elle, qui aimait à imposer ses opinions, était flattée au-delà de toute expression de voir son cousin, dont chacun vantait l'esprit et la prudence, adopter avec ardeur toutes ses rancunes et tous ses préjugés contre le duc. A l'époque de son mariage, elle était trop jeune, trop peu portée surtout à la réflexion pour s'être aperçue de l'antipathie qu'avait inspirée à Norbert celui qu'il devait naturellement considérer comme un rival. Aussi, après la rencontre de Bigorio, fut-elle enchantée et surprise de trouver dans l'âme du jeune homme l'écho de ses colères. Elle s'habitua bien vite à lui confier comme autrefois ses déceptions et ses chagrins. Seulement cette intimité, qui était, quelques années plus tôt, dénuée de tout inconvénient sérieux, ne pouvait plus avoir le même caractère. Autant la jeune fille était réservée, autant la jeune femme, animée probablement par le courroux, semblait passionnée. Commençait-elle à aimer dans Norbert l'ami enthousiaste de la jeunesse et le confident sympathique de ses chagrins? La passion, autrefois endormie dans son cœur, lui donnait-elle ses premiers conseils? Était-elle arrivée à cette période de l'existence où toute fille d'Ève caresse involontairement des rêves d'amour? N'obéissait-elle qu'aux pensées de vengeance dont son imagination était obsédée? Toutes ces causes agissaient probablement sur sa volonté pour la décider à une insurrection complète; le mot insurrection n'est pas trop fort, car il n'était pas difficile de prévoir que Ghislaine, avec son caractère, loin de chercher à tromper le duc, se ferait gloire de sa révolte.

Le docteur Paul Ivanovitch, habile à saisir les symptômes les plus légers de ces graves phénomènes, m'en parlait parfois avec le ton insouciant d'un observateur habitué aux manifestations les plus excentriques de la nature humaine; mais l'excellent homme n'échappait pas à l'émotion quand il voyait le malheur fondre avec la sinistre rapidité d'un oiseau de proie sur les personnes qui lui avaient

témoigné la moindre bienveillance. Un jour il entra chez moi, et s'assit d'un air tellement accablé que je devinai sans peine quelques graves complications. « Non-seulement Ghislaine, me dit-il, s'est subitement décidée à devenir infidèle à son mari, mais elle l'a bravé par je ne sais quelle confidence audacieuse où le nom de Norbert a été prononcé. » Voici, comme je l'appris plus tard, la scène qui avait eu lieu.

Un soir, Ghislaine était rentrée après la promenade qu'elle faisait chaque jour sur le lac. Le duc s'était montré plus ennuyé, plus occupé de lui-même que jamais. En débarquant, les deux époux avaient trouvé Norbert qui marchait seul au bord de l'eau.

— Venez, lui dit le duc d'un air parfaitement insouciant, venez prendre le thé avec nous. Vous tiendrez compagnie à ma femme, car je me retirerai de bonne heure : ce maudit lac m'a donné un rhume affreux!

Ghislaine prit le bras du vicomte. En la voyant marcher à côté de lui, on eût dit que, fatiguée d'une lutte intérieure, elle allait s'affaisser à chaque pas. Le duc, toujours fidèle aux résolutions que lui imposait l'hygiène, quitta le salon après avoir déposé un baiser sur le front de Ghislaine et invité Norbert, comme il le faisait tous les jours, à revenir le lendemain.

La duchesse attacha un long et mélancolique regard sur la porte qu'il venait de refermer, puis sa tête s'inclina sur sa poitrine comme ces pâles fleurs dont le calice délicat est appesanti par l'abondante rosée du matin. Norbert, surpris de son silence prolongé, la contemplait avec une stupéfaction mêlée d'angoisse. Cette espèce d'extase lui paraissait tellement semblable aux crises de somnambulisme auxquelles il la savait sujette, qu'il commençait à s'inquiéter sérieusement, lorsqu'il vit une larme couler sur la joue de la duchesse.

— Vous souffrez, Ghislaine? demanda le vicomte d'une voix attendrie.

— Non, dit-elle. Peut-être ai-je souffert;... mais je ne veux plus souffrir, ajouta-t-elle en regardant Norbert avec exaltation.

Norbert la pressa sur son cœur, et dans cette longue étreinte elle parut oublier, avec les ennuis du passé, les périls de l'avenir.

Les natures imparfaites, qui ne comprennent pas plus la passion que le sacrifice, ne rencontrent jamais dans les entraînemens les plus impétueux la réalisation de leurs rêves. Après avoir essayé d'atteindre l'idéal qui a séduit leur mobile imagination, elles retombent brisées par cet effort à la fois douloureux et impuissant. A peine, au bout de quelques jours, Ghislaine eut-elle sondé du regard l'abîme où elle s'était précipitée, qu'elle se révolta à la fois et contre elle-même et contre Norbert. Elle résolut de ne plus revoir

l'homme dont la seule pensée lui était devenue odieuse. Tandis que le vicomte perdait tout prestige à ses yeux, le duc, grâce à une réaction irrésistible, lui apparaissait sous un jour complétement différent. Aussi, cédant à une de ces impulsions énergiques qui étaient une conséquence de son organisation, elle monta chez son mari, et, sans même s'apercevoir du sourire froid avec lequel il la recevait, elle lui avoua la faute commise, et qu'elle voulait, disait-elle, faire oublier par une vie de dévouement et de repentir. Après ce déluge de paroles, des torrens de larmes s'échappèrent de ses yeux. Dominée par une émotion terrible, elle ne cherchait même pas à lire dans les yeux de son mari l'effet produit par cette confession singulière.

Quand elle eut fini, le duc se leva. — Calmez-vous, madame, dit-il avec l'impassibilité glaciale d'un juge; l'exaltation dont vous venez d'être victime est le résultat d'une déplorable éducation que j'ai en vain essayé de refaire. Après avoir dédaigné mes conseils avec une invincible obstination, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même des conséquences d'un orgueil et d'un entêtement que j'ai toujours profondément déplorés.

Tandis qu'il s'éloignait en conservant la sérénité de ces pontifes des anciens âges qui, dociles à la voix de leurs dieux, enfonçaient un glaive sacré dans le sein des victimes humaines, la duchesse, frappée au cœur, tombait évanouie. On la transporta mourante dans son lit, et on appela le docteur Paul Ivanovitch, qui avait deviné une partie du drame mystérieux dont il était le témoin. En proie à un délire presque continuel, Ghislaine murmurait tristement tantôt le nom de Norbert, tantôt celui de son mari; mais alors ses traits amaigris trahissaient un singulier effroi. En d'autres momens, elle tombait dans une paisible extase. Elle semblait sourire aux célestes phalanges, et on l'entendait répéter tout bas : « Refuge des pécheurs, ô Marie, priez pour moi! » Dans les intervalles lucides que lui laissait cette crise terrible, elle confiait au docteur, avec une véritable naïveté d'enfant, ses pensées, ses remords, ses projets; la terreur que lui inspirait son mari, sa résolution de fuir Norbert, son intention bien arrêtée de chercher dans la religion les moyens d'expier sa faute. Ne pouvant s'empêcher d'associer son complice à ces sentimens de pénitence, elle conjurait le médecin de l'engager à revenir aux salutaires croyances de sa jeunesse.

Norbert ne donnait guère moins d'inquiétude au bon docteur. L'étrangeté de cette situation le plongeait dans un profond désespoir. Il s'accusait d'être la cause des douleurs de Ghislaine et de sa folie. Un secret amour-propre le disposait, sans qu'il s'en aperçût, à s'estimer plus coupable qu'il ne l'était peut-être. Quel homme se

résigne, même dans les chagrins les plus sincères, à n'être qu'un rouage insignifiant? D'ailleurs Norbert était obligé de s'avouer que sa passion pour Ghislaine avait exercé une incontestable action sur la destinée de la jeune femme.

C'est encore au milieu des plus charmans paysages de la Suisse italienne que se déroulèrent presque devant moi les dernières scènes de ce triste drame. Avant de quitter Lugano et de m'embarquer sur le Lac-Majeur pour les îles Borromées, j'avais l'intention de m'arrêter à Locarno. Je ne quittais pas sans regret les rives heureuses du Lago-Ceresio. Lorsque j'entrai dans la calèche qui m'attendait devant l'hôtel du Parc, le soleil dardait ses flèches d'or sur les campaniles de Lugano. La campagne rayonnait d'une splendeur indescriptible. Les monts retentissaient du cri des grives chanteuses; le thym et le serpolet exhalaient leurs parfums le long des haies, où les tiges anguleuses du houblon, parées de grappes vertes, s'enlaçaient aux branches des sureaux et de la viorne-aubier. Les torrens mêlaient leur voix à celle des bouvreuils et des fauvettes. Le magnifique paon du jour nageait dans une atmosphère limpide, pareil à ces fleurs que le vent balance un moment dans les airs. La mésange au bec fin secouait ses ailes cendrées sur les pierres luisantes, tandis que l'alouette s'élançait joyeusement vers un ciel plus bleu que les plus beaux saphirs. La route serpentait dans le val d'Agno, digne d'être chanté par un Théocrite, qui mène au Monte-Cenere, dont le sommet dépassait les collines couvertes de maisons aux larges arcades, de vignes capricieuses et de verdoyans pâturages. Dans les villages de Vesia, de Cadempino, de Taverne, de Bironico, s'épanouissaient aux fenêtres des œillets rouges dont les tiges bleuâtres voilaient la brune figure des jeunes Tessinoises à l'œil vif et curieux. Le chemin était borné de ronces en fleur et d'églantiers aux corolles roses et blanches. Des milliers d'insectes bourdonnaient dans la fleur de pourpre des rhododendrons ou dans la cloche azurée des campanules. L'âme se sentait involontairement pénétrée de la sérénité de cette nature souriante.

Le chemin, après avoir gravi les pentes du Cenere, où grandissent d'admirables châtaigniers au tronc noir et rugueux, descend vers le val Leventina, vallée véritablement arcadienne, arrosée par le Tessin, qui se précipite en grondant des sommets sublimes du Saint-Gothard. Au loin, Bellinzona, qui garde le passage des Alpes avec ses vieilles tours féodales, se perdait dans la brume qui rampait dans les gorges des montagnes. Sous mes pieds s'épanouissait la vallée avec ses moissons qui renaissent deux fois dans l'année, ses champs symétriquement découpés, bordés de peupliers et de saules, sa rivière remplie d'îlots sablonneux, dont les ondes, un moment paresseuses, se traînent languissamment vers le Lac-Majeur, où elles

semblent se perdre avec regret. Quand on atteint le pied du Monte-Cenere, on trouve Magadino, dont les murs sont ornés de fresques représentant des saints qui ne parviennent pas à préserver les habitans de la *mal'aria*. Les maisons se mirent dans l'azur profond du lac, qui se prolonge au loin à travers les gorges vertes des montagnes. En face de Magadino s'épanouit Locarno, avec ses citronniers, ses arcades élancées, ses maisons aux couleurs vives et aux contrevens bigarrés. Tandis que Magadino est privé pendant trois mois des rayons du soleil, Locarno jouit perpétuellement d'un climat vraiment italien, sans toutefois être complétement à l'abri de la *mal'aria*, fléau engendré par l'incurie, et dont sont préservés Bellinzona, Lugano et Mendrisio.

Après avoir traversé le lac en bateau, je me décidai, sous la voix d'un secret pressentiment, à me diriger sur-le-champ vers le sanctuaire le plus fréquenté du Tessin. Dans la montagne, au milieu d'un large ravin, apparaît un roc sur lequel sont construites les chapelles qui mènent à la Madonna del Sasso (Madone du Rocher). La pente est assez douce et couverte de bouquets d'arbres. Un limpide ruisseau descend vers Locarno, le long du rocher et par un double lit, en formant sur sa route de petites cascades dont la voix se mêle aux cris des cigales.

Lorsque je me présentai à l'entrée de l'église, la porte en était ouverte. Dans ce temple charmant, éblouissant de dorures, régnait la plus agréable fraîcheur. Au dehors, au contraire, un ardent soleil brûlait les dalles; les pavés étincelaient; les larges fleurs de pourpre d'un cactus placé à une des fenêtres du couvent pendaient languissamment le long de la grille de fer; un souffle embrasé pénétrait la nature tout entière. Jamais je n'avais aussi bien compris qu'en ce moment le penchant qui entraîne les populations du midi, en Asie comme en Europe, dans l'Hindoustan comme en Italie, vers la quiétude monastique. Le climat dévorant du sud produit les moines, comme la Scandinavie et la Grande-Bretagne les soldats et les agriculteurs.

Pendant que je respirais avec bonheur la tiède atmosphère de l'église, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit groupe de pèlerins qui s'étaient beaucoup plus que moi rapprochés de l'autel. En avant de ce groupe, une jeune femme assise semblait plongée dans une profonde méditation. Je reconnus Ghislaine. Comme mon entrée s'était faite sans bruit et que je me tenais auprès du portail, personne ne s'était aperçu de ma présence. Je pus donc contempler la jeune duchesse à loisir. Son attitude n'était point celle d'une chrétienne tourmentée par le sentiment d'une grave erreur ou le repentir d'une grande faute. L'invincible obstination de son esprit la préservait en-

core, malgré ses convictions religieuses, des atteintes du remords. Son beau visage était aussi pâle que la fleur d'hiver dont on aimait à lui donner le nom. Elle vint à moi, quand elle m'aperçut, sans manifester le moindre embarras. Cependant elle me parla de son mari avec plus d'indifférence qu'à l'ordinaire, mais en évitant ces allusions ironiques dont elle avait l'habitude. Elle ajouta qu'il avait été appelé à Milan pour une affaire importante et imprévue, et qu'elle avait profité de cette absence pour aller visiter une de ses amies, religieuse au couvent des dominicaines de Katzis. Elle se disposait donc à partir le lendemain pour Bellinzona et à passer le Bernardino.

Nous sortîmes ensemble de l'église, afin de nous promener sous un cloître bâti à côté du temple de la Madonna, d'où la vue s'étend sur un magnifique paysage. Le mur blanc de ce cloître avait reçu les confidences des pèlerins et des touristes. Tout près de ces mots, écrits probablement par un radical tessinois : *Viva la repubblica e la libertà!* se trouvaient ces vers français :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours;
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Ghislaine lut cette strophe d'une voix singulièrement harmonieuse. Elle prononça d'une façon si expressive les mots :

Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,

que je ne pus m'empêcher d'y reconnaître l'accent vibrant d'une âme profondément dégoûtée des agitations de la vie, et qui regarde la mort plutôt comme un ange libérateur que comme un spectre menaçant. Craignant peut-être de me laisser deviner ses impressions, la jeune femme se tourna vivement vers le lac et appela elle-même mon attention sur le spectacle qui s'offrait à nos regards. Un olivier, qui s'élevait d'un petit jardin jusqu'à la hauteur du cloître, nous permettait de l'admirer à notre aise, en nous préservant des rayons du soleil. Les eaux du Lago-Maggiore étaient d'un vert foncé. A notre gauche, les maisons, au lieu de former des rues régulières, s'éparpillaient au bord du lac et dans les vignes, dont les longs rameaux pendaient aux branches des érables. Détournant nos yeux du marécage qui s'est formé à la tête du lac, nous les reposions sur une langue de terre couverte de bois qui s'avance dans les ondes, et dont les

sveltes peupliers frissonnaient au souffle de la brise. Je ne pouvais m'empêcher de comparer la sérénité de cette nature enchantée et le front chargé d'orages de ma belle compagne. Quoique je n'attache pas beaucoup plus d'importance aux pressentimens qu'aux présages, je luttais avec peine contre les pensées sinistres qui se pressaient dans mon âme. Le caractère hautain de la jeune duchesse, joint à la faiblesse de sa tête, n'était-il pas de nature à faire craindre les résolutions les plus précipitées et les moins raisonnables? L'infortunée jeune femme avait en partage tout ce qui peut assurer le bonheur terrestre : la beauté, la naissance et la richesse; malheureusement elle avait apporté en naissant le germe d'agitations stériles qui devaient compromettre la paix de son cœur et sa destinée tout entière. Telle est la loi de certaines existences auxquelles ont manqué dès la jeunesse les salutaires émotions d'une vie libre, et qui, semblables aux roses de Noël, ne s'épanouissent un jour que pour s'effeuiller flétries le lendemain. Aussi, lorsqu'elle me quitta, éprouvai-je une réelle angoisse que je ne parvins pas à dissimuler complétement.

A la fin de l'été de 1856, Ghislaine arrivait au monastère de Katzis, où elle obtenait l'autorisation de s'établir provisoirement, tandis que le duc allait passer l'hiver en Égypte, le climat de Nice ou de Gênes n'ayant pas été trouvé assez doux pour sa poitrine, qui devenait, disait-il, fort délicate. C'est dans le val Tomiliaska, au canton des Grisons, vallée célèbre par la beauté de ses paysages et le nombre de ses châteaux, la plupart en ruines, vieux manoirs disséminés sur des rochers qui paraissent inaccessibles, qu'est situé le village de Katzis, habité par des Romansches catholiques. Katzis est au pied d'un groupe de hauteurs connu sous le nom de la *Montagna*, où se trouvent plusieurs lacs, beaucoup de métairies et de villages. En face est Furstenau, où se dresse le château des évêques de Coire, jadis puissans seigneurs féodaux, et qui se résignent avec tant de peine aux conditions d'un état démocratique. Katzis possède lui-même un antique monastère, respecté par les Français, qui, en 1799, brûlèrent le fameux couvent de Disentis.

Le duc n'avait pas jugé convenable d'emmener sa femme en Égypte et d'exposer la faible santé de Ghislaine aux ennuis et aux fatigues d'un si long voyage. Comprenant avec la sagacité de l'égoïsme tout ce qu'il y avait d'irréparable dans la situation qui lui était faite, le prudent gentilhomme s'était occupé immédiatement d'en tirer le meilleur parti possible. Disposé, disait-il, à montrer jusqu'au bout la plus grande modération, il avait obtenu de la duchesse des concessions immenses. Lorsque le duc fut arrivé à ses fins, il se garda bien de lui conseiller aucune démarche extraordinaire. Loin de l'engager à s'établir à Katzis, il lui avait proposé de louer pour

elle une villa sur les rives délicieuses du lac de Come, que n'atteint pas le souffle des hivers. Sans refuser ces propositions, Ghislaine avait manifesté de la manière la plus positive l'intention d'aller d'abord passer quelque temps à Katzis. Là ses idées prirent subitement une direction toute religieuse et pacifique. La solitude, qui n'est saine que pour les êtres doués d'une raison inébranlable, devait exercer une action énergique sur l'esprit de Ghislaine. Les espérances et les terreurs de la religion, toutes les impressions de son adolescence, reprirent leur primitive puissance, et ses regards se tournèrent vers le ciel avec la pétulance maladive qui caractérisait toutes ses déterminations. Seulement, comme la religion catholique exalte la sensibilité plutôt qu'elle ne la comprime, son cœur s'ouvrit de plus en plus aux sentimens tendres qui lui étaient autrefois assez étrangers. Elle finit par ne garder qu'un vague souvenir de ses griefs contre le duc. En même temps le penchant qu'elle avait pour Norbert se transforma, dans ses extases solitaires, en une passion bizarre, dans laquelle les gracieux souvenirs de la jeunesse se mêlaient aux vives ardeurs du mysticisme. Son imagination, planant au-dessus de ce monde misérable, se transportait dans un paradis rempli de merveilles, où elle souriait sans crainte et sans remords à l'ami transfiguré de ses premières années. Cette âme, si longtemps tourmentée, avait enfin découvert son idéal, et après tant de souffrances et de combats elle eût trouvé dans cet idéal une espèce de calme et peut-être de bonheur, si Norbert eût voulu marcher docilement dans la voie nouvelle où la jeune duchesse s'était engagée. Malheureusement entre elle et son cousin le temps avait creusé un profond abîme. Au milieu des plus graves agitations, elle avait gardé intactes toutes les croyances de ses jeunes années. Lui, au contraire, avait subi d'une manière irréparable l'influence d'un siècle essentiellement sceptique.

Ce problème était la préoccupation constante de la pauvre Ghislaine. Une jeune religieuse, devenue son amie et sa confidente, prenait une part de plus en plus grande aux pensées pénibles qui agitaient la duchesse.

Il y avait trois ans qu'Yvonne de Kergarouët avait pris le voile. Elle était la fille unique d'un gentilhomme breton chez lequel Norbert avait passé quelque temps après le mariage de sa cousine. Yvonne était de petite taille, et ses traits n'étaient point délicats; mais elle avait beaucoup de physionomie, une douceur sans égale, une voix pénétrante, une bienveillance qui semblait embrasser la création, une discrétion telle qu'on n'avait jamais pu lui reprocher une parole hasardée, un tact si grand qu'elle comptait parmi ses admirateurs les misanthropes les plus décidés d'une province fertile en Alcestes. Quand on la connaissait peu, on était porté à croire que

son ardente dévotion l'empêchait de comprendre les sentimens purement humains. Pourtant il n'en était point ainsi; elle prenait feu si vite pour tout ce qui lui semblait juste et bon, elle portait dans son dévouement aux siens une tendresse tellement passionnée, qu'il devenait impossible de l'accuser d'insensibilité. Aussi, lorsqu'après la mort de Mme de Kergarouët elle vit son père effrayé de la pensée de rester seul dans une petite terre de Bretagne, lui avait-elle juré spontanément de ne jamais se marier et d'entrer au couvent, si elle devait lui survivre. Cette promesse, elle l'avait tenue.

Habituée dès l'enfance à une réserve excessive, fortifiée encore par la discipline monastique, la jeune Bretonne avait accueilli les confidences de Ghislaine sans lui laisser soupçonner qu'elles pussent l'intéresser. Cependant la singulière mélancolie dans laquelle Norbert paraissait plongé lorsqu'il vivait sous le toit de son père avait excité la sympathie de cette âme profondément compatissante. Le souvenir de cet étranger qui lui paraissait si digne d'être aimé avait laissé chez elle une trace ineffaçable. Avec la ténacité de sa race, Yvonne était restée fidèle à ce premier, à cet unique amour. Tant que la duchesse lui avait parlé d'une manière vague des épreuves de son existence, elle l'avait écoutée avec une complaisance facile à comprendre. Jetées l'une et l'autre au milieu de filles qui avaient quitté la cabane des paysans des Alpes pour entrer dans le cloître, Yvonne et Ghislaine avaient été heureuses de se replacer, par l'échange de leurs sentimens et de leurs souvenirs, dans la sphère sociale où elles avaient passé leur jeunesse; mais lorsque, leur intimité devenant plus grande, la duchesse vint à parler de Norbert, la sensibilité de son amie fut exposée à des épreuves de toute espèce. Les détails les plus insignifians ne tardèrent pas à devenir pour Yvonne le sujet des plus douloureuses méditations. Tandis que Ghislaine paraissait trouver une paix relative dans les déceptions d'une cruelle expérience, tandis que son imagination se portait vers une vie supérieure à l'existence terrestre, Yvonne, qui n'avait souffert que des agitations nées de l'isolement, ne goûtait pas dans le cloître le calme qu'elle y avait cherché. Comme la fille de Jephté, elle eût volontiers pleuré sur les montagnes une jeunesse sevrée d'amour. Parfois le sort de Ghislaine excitait sa jalousie, car celle-ci, même dans ses plus grands accès de ferveur religieuse, semblait toujours aux plus vives expressions de ses remords ajouter cette pensée du poète :

Mais de l'avoir aimé je ne m'en repens pas.

Quant à Norbert, l'absence de Ghislaine l'avait plongé dans un

découragement profond. Son activité morale avait reçu de cette secousse de vives atteintes. Ce que ses idées avaient d'original ou même de personnel s'effaçait peu à peu. Le scepticisme indécis qui avait remplacé son ancien dogmatisme lui avait inspiré une sorte de respect pour les opinions dominantes et pour les faits accomplis. La seule pensée de s'exposer aux traits de la satire lui inspirait une véritable terreur. Le docteur Paul Ivanovitch, qui commençait à se désoler de cette apathie, relevait par momens son courage. C'est ainsi qu'il lui démontra la nécessité d'une courte apparition à Katzis, où la duchesse avait, disait-elle, d'importantes communications à lui faire. Sans croire à l'importance de ces communications, le médecin russe était convaincu que le vicomte devait essayer tout ce qui serait possible pour calmer l'exaltation de Ghislaine et la ramener à une existence moins excentrique. Il ne dissimulait pas les inquiétudes que lui inspirait l'état de la jeune femme : l'irritabilité de ses nerfs pouvait se calmer avec le temps; mais plus d'une fois les douleurs qu'elle éprouvait dans la région du cœur lui avaient fait redouter une de ces cruelles maladies qui frappent leurs victimes avec la rapidité de la foudre, et que le chagrin aggrave d'une manière redoutable. Lorsque Norbert apprit ces détails, il s'empressa de franchir le Bernardino. Cependant, lorsqu'il arriva à Katzis, il fut assez déconcerté en apprenant que la duchesse était trop malade pour le recevoir, et qu'il serait forcé de passer quelques jours dans un village des Grisons.

Le lendemain, Ghislaine lui écrivit qu'elle allait beaucoup mieux, et qu'elle tâcherait de le faire attendre le moins longtemps possible. Malheureusement les pensées qui fermentaient dans sa tête ne lui permettaient pas de prendre le repos nécessaire à son rétablissement. Sans cesse elle répétait à Yvonne, qui lui servait de garde-malade et qui veillait impassible à côté de son lit, les discours touchans qu'elle avait préparés pour réveiller dans le jeune homme la foi de ses aïeux. On eût dit que, cette entreprise couronnée de succès, le monde du repos et du bonheur devait s'ouvrir devant elle, et qu'elle allait y précéder un ami que les décrets du ciel appelaient à l'y rejoindre dans le plus bref délai. Cette ardeur mystique, voisine de l'hallucination, lui suggérait des accens d'une éloquence bizarre, mais entraînante. Elle parlait de l'union des âmes dans la paix éternelle avec l'enthousiasme d'une Catherine de Sienne ou d'une Thérèse de Cépède. Sans qu'elle parût s'en apercevoir, elle cédait à la puissante influence d'un sentiment qui, en changeant de forme, était arrivé à un remarquable degré d'énergie. N'était-il pas naturel qu'une passion primitivement assez mondaine devînt chaque jour plus profonde en se dégageant de ses élémens terrestres? Si

elle eût conservé son caractère primitif, si on eût pu la considérer comme le réveil dangereux d'un penchant de jeunesse favorisé par les rancunes de l'épouse, Ghislaine eût sans doute fini par comprendre la nécessité d'y résister; mais quel scrupule pouvait-elle avoir maintenant, elle, dont la pensée planait perpétuellement dans les régions célestes, et que les naïves religieuses étaient disposées à considérer comme une espèce de sainte? Aussi n'éprouvait-elle aucun embarras lorsque l'envie lui prenait d'ouvrir son cœur à Yvonne. Le salut des âmes n'est-il point une préoccupation essentiellement chrétienne? N'est-il pas permis de songer à celles qui sont exposées à de plus grands malheurs, surtout quand on n'est pas resté étranger aux accidens qui peuvent avoir pour elles des conséquences si terribles?

La veille du jour que l'église romaine consacre à la mémoire des morts, Ghislaine s'était endormie vers onze heures du soir. A peine avait-elle fermé les yeux, qu'une affreuse tempête commençait à gronder dans les gorges des montagnes. Rien n'est sinistre comme un ouragan nocturne au milieu des vallées alpestres. Les murs fragiles des chalets, rudement secoués par les vents furieux, semblent gémir, et l'on dirait qu'à chaque instant les toits, malgré les lourdes pierres dont on les couvre, vont être emportés jusqu'au fond des abîmes. L'orage ne troublait pas le sommeil de la duchesse, qui paraissait aussi paisible que celui d'un enfant. De temps en temps, un faible sourire entr'ouvrait ses lèvres pâles, qui murmuraient des paroles inarticulées. Tout à coup elle se mit sur son séant avec une raideur automatique, quitta son lit, et, s'enveloppant dans une robe de chambre, se dirigea vers le piano. Yvonne, qui avait toujours entendu dire qu'on devait se garder de mettre le moindre obstacle aux mouvemens des somnambules, resta auprès du lit, tandis que Ghislaine commençait à jouer un air de la Dalécarlie :

Perdus tous deux dans le steppe infini...

Cet air mélancolique, dont les notes se mêlaient aux rugissemens de la tempête, pareils aux plaintes lugubres des âmes en peine, ébranla singulièrement les nerfs de la religieuse bretonne. Elle se voyait franchissant, avec un être aimé, les murs de la sombre retraite où elle avait enseveli son cœur et sa jeunesse, pour se lancer dans les espaces sans limites du vaste monde. De grosses larmes coulaient de ses yeux, comme ces larges gouttes de pluie qui, aux premières matinées de l'été, descendent lentement d'un ciel orageux sur les sommets des Alpes. Absorbée dans ces douloureuses réflexions, elle oublia un instant et Ghislaine et ses devoirs de garde-malade. Quand elle sortit de sa douloureuse extase, Ghislaine était

morte, frappée par la dernière et suprême atteinte d'une maladie de cœur...

Norbert, averti par un billet d'Yvonne de la catastrophe qui avait ému tout le village, passa dans un abattement profond le temps qui s'écoula entre la mort de la duchesse et ses funérailles. La tempête, qui continuait de sévir, semblait remplir la montagne de cris funèbres et de sanglots. De même que dans notre Orient on répand sur les morts chéris des plaintes improvisées, ainsi la nature tout entière avait l'air de pleurer la belle fleur de Noël prématurément arrachée de sa tige par les vents meurtriers. N'aimerait-on point à penser qu'elle ne reste point insensible à ces jeunes trépas, et qu'elle verse sur ces tombes trop vite creusées quelques larmes maternelles? Quelquefois dans les Alpes les nuages chargés de pluie s'abaissent si pesamment vers la terre, que le regard désolé essaie en vain de chercher au ciel un rayon de lumière. Bois, rochers, rivières et lacs disparaissent dans le vêtement lugubre dont s'enveloppe toute la création. Le soir où, paré de colchiques dont la corolle violette semble faite pour le deuil, le cercueil fut confié à la terre, jamais peut-être les montagnes grisonnes n'avaient été plus profondément plongées dans les lourdes vapeurs de l'automne. Aux bruits de l'orage avait succédé un calme plus triste encore, interrompu seulement par la voix rauque de quelques corbeaux qui secouaient leurs ailes au sommet des noirs sapins.

Perdu dans la foule, un jeune homme, qui frissonnait sous son manteau, prêtait une oreille parfois distraite et parfois attentive aux magnifiques lamentations de la liturgie des morts. La religion en deuil, empruntant à la poésie orientale ses plus pathétiques accens, gémissait sur la vie humaine, qui « disparaît au moindre souffle comme une vapeur, » elle parlait de ces « jours qui déclinent aussi vite que l'ombre » et de cette existence « qui sèche comme l'herbe des champs. » Lorsqu'il entendit ces douloureuses paroles, le jeune homme pressa sur ses lèvres une fleur fanée. C'était une rose de Noël cueillie dans le parc où Ghislaine, destinée à mourir presque aussitôt qu'elle, s'épanouissait autrefois dans toute la splendeur de la jeunesse.

DORA D'ISTRIA.

RAPHAËL

Raphaël d'Urbin et son père Giovanni Santi, par J.-D. Passavant, édition française corrigée et augmentée par l'auteur, Paris 1860. — Vasari, édition Le Monnier, Florence, tome VIII.

Au milieu de la société toscane, vivante, hardie, lettrée, passionnée pour la vie publique, demandant à la science, à l'antiquité, à la raison les élémens d'une civilisation nouvelle, tandis qu'un souffle irrésistible entraînait les artistes florentins vers un naturalisme de jour en jour plus accusé, une école humble et disséminée vivait loin du bruit dans les montagnes de l'Ombrie et sur la pente occidentale des Apennins jusque vers l'Adriatique. Elle gardait les pures et sévères traditions de l'art religieux, et n'avait subi que très indirectement l'influence de la rénovation qui s'accomplissait si près d'elle. Ce n'était point l'art qu'elle poursuivait; il n'était pas son but: elle l'employait comme un moyen précieux, dans un temps d'ignorance, de compléter l'enseignement oral, en représentant les scènes de l'Évangile ou de la vie des saints, et si ces maîtres pieux et naïfs ont donné à leurs ouvrages une si suave et si exquise beauté, ce n'était que pour rendre la vérité plus aimable, et parce qu'un reflet de leur propre cœur illuminait les saints personnages qu'ils représentaient. Ils se bornaient à mettre en pratique les ordres du second concile de Nicée : « La sainte église catholique met en œuvre tous nos sens pour nous amener à la pénitence et à l'observation des commandemens de Dieu; elle s'efforce de nous entraîner non-seulement par l'oreille, mais par la vue, dans le désir qu'elle a de perfectionner nos mœurs. »

Ces peintres croyans, camaldules ou dominicains pour la plupart, se contentèrent d'abord d'orner de miniatures des livres de chœur, des missels ou des objets destinés au culte. Sans préoccupation mondaine ni science, ils mirent dans leurs œuvres une grâce et une chasteté, une ardeur convaincue, souvent un goût et un sentiment instinctif de la beauté, qui jettent l'âme dans l'extase religieuse qu'ils éprouvaient eux-mêmes en retraçant ces pieuses images. N'étant poussés par aucun motif de gloire ni d'intérêt, ils n'ont rien fait pour conserver leurs noms; c'est à peine si nous connaissons ceux de dom Silvestre et de dom Jacques le Florentin, du monastère des Anges, qui ornèrent de merveilleuses miniatures le livre de chœur qu'on admire à la Bibliothèque Laurentienne, et de dom Barthélemy, également moine de ce couvent, qui, au milieu du xve siècle, essaya la peinture en grand, fit un nombre considérable de tableaux d'église, et travailla même avec le Pérugin à la fresque du *Christ donnant les clés à saint Pierre* de la chapelle Sixtine.

C'est Angelico, le pieux moine de Fiesole, qui personnifie dans ce qu'elle offre à la fois de plus pieux et de plus savant la peinture mystique d'Ombrie. Il avait pratiqué la miniature comme ses prédécesseurs, et nous savons qu'aidé de son frère, il orna de peintures un certain nombre de manuscrits aujourd'hui perdus. Le succès qu'obtinrent ses peintures murales et ses tableaux d'autel ne lui laissèrent pas le loisir de continuer des travaux que la découverte de l'imprimerie et de la gravure devait faire abandonner tout à fait. Ses fresques des corridors et des cellules du couvent de Saint-Marc, l'admirable *Crucifixion* du réfectoire, les tableaux qu'il avait exécutés dans diverses villes de la Toscane pendant la persécution que subit sa confrérie, la chapelle du Vatican, qu'il décora à la prière d'Eugène IV, firent sortir son nom de l'obscurité. Toute la tendresse et la ferveur de Fra Angelico débordent dans ces naïfs et émouvans ouvrages. On sait qu'il s'agenouillait avant de commencer à peindre, qu'il ne pouvait représenter le Christ en croix sans que son visage se baignât de larmes, et il a mis dans toutes ses compositions l'impression vivante de ses sentimens sincères et profonds. Son élève Benozzo Gozzoli et son contemporain Gentile da Fabriano (1), l'un dans ses grandes fresques du Campo-Santo et dans son *Adoration des Mages* du palais Riccardi, l'autre dans les nombreux tableaux qu'il fit dans presque toutes les villes d'Italie depuis Venise jusqu'à

(1) Il ne paraît pas que Gentile soit l'élève de Fra Angelico, comme le dit Vasari. Il était son contemporain, probablement son aîné de quelques années, et il se pourrait même qu'il ait été son maître. Il fut certainement celui de Jean Bellin. Il naquit vers 1370, et mourut à Rome très probablement en 1450. (Mündler, *Essai d'une analyse critique de la notice des tableaux italiens du musée du Louvre.*)

Naples, développèrent et répandirent au loin les doctrines ombriennes; mais, arrivée avec ces trois maîtres à son apogée, cette école déclina rapidement. Elle ne disparut pas, mais se transforma. D'essentiellement ecclésiastique qu'elle avait été jusque-là, elle devint laïque. Ses derniers représentans avaient vu Florence, Milan, Mantoue et Venise; ils avaient pu connaître Jean Bellin, Léonard, Mantegna, Signorelli. La seconde école d'Ombrie, tout en conservant le caractère mystique, tout en restant dans la voie traditionnelle à l'égard des sujets, des types, de la composition générale, profita dans une certaine mesure des progrès accomplis dans les autres écoles d'Italie. Elle devint plus savante et moins naïve: gagna-t-elle à cette transformation autant qu'elle y perdit? Pinturicchio, Pérugin, sont assurément de grands peintres; mais au temps où ils vivaient, la faiblesse comparative de leurs œuvres n'avait plus ni motifs ni excuse, et quant au sentiment religieux qu'elles présentent, il est souvent systématique et conventionnel. Sans force et sans audace, cette école n'a rien de ce qui place si haut celle de Florence; elle n'a pas davantage l'émotion, l'intimité, la ferveur qu'on trouve dans les moindres compositions du moine de Saint-Marc. Elle ne devait cependant pas périr. Précisément à l'heure où elle allait se perdre dans le grand courant florentin, un merveilleux génie apparut. Raphaël hérita de ce qu'elle conservait de véritablement fécond; sa belle, facile et heureuse nature reçut et développa ces germes qui chez tout autre auraient dégénéré. Il les transporta à temps dans le terrain fertile du naturalisme, mais les œuvres qui en sortirent gardèrent toujours, comme un signe de leur origine, le parfum des montagnes natales.

Ce n'est pas s'écarter de la direction particulière imprimée de nos jours à la critique d'art que de chercher à rétablir, même après l'appréciation d'un excellent juge (1), les traits principaux de la physionomie de Raphaël, en s'attachant surtout ici, comme dans des travaux précédens (2), à éclairer l'analyse des œuvres par celle du caractère. Les études sérieuses sur l'histoire des beaux-arts semblent, depuis quelques années, reprendre faveur en France, et notre littérature tend à conquérir le rang qu'elle y doit occuper, en suivant une voie où nous nous étions laissé devancer par l'Angleterre, par l'Italie, et surtout par l'Allemagne. C'est par Raphaël que l'on a commencé, et il faut espérer que les autres maîtres de l'art moderne ne tarderont point à avoir leur tour. Il y a trente ans déjà que M. Quatremère de Quincy donnait une histoire du peintre d'Ur-

(1) M. Planche dans la *Revue* du 1er janvier 1848.

(2) Voyez les études sur *Michel-Ange* et *Léonard de Vinci*, *Revue* du 1er juillet 1859 et du 1er avril 1860.

bin qui, malgré de très graves imperfections, a servi de point de départ à des travaux plus exacts et plus complets. M. Gruyer a publié récemment deux intéressantes études sur les fresques du Vatican, et nous avons sous les yeux la traduction de la vie de Raphaël par M. Passavant, ouvrage auquel l'auteur a consacré quarante ans d'études et de recherches, fruit d'une vie entière et d'une vie bien employée, un de ces livres qui restent classiques, que l'on peut corriger et améliorer, mais que l'on ne refait point. Cette édition française est elle-même en quelque sorte un livre nouveau (1). M. Passavant en a surveillé la traduction et l'a enrichie d'une foule de renseignemens qui ne se trouvent pas dans la publication allemande, comme il a corrigé les erreurs qui lui avaient échappé dans son premier travail.

I.

C'est à Urbino, au milieu de l'une des contrées les plus gracieuses des Apennins, entre les hauts sommets de ces Alpes italiennes et la mer Adriatique, que naquit Raphaël le vendredi saint 28 mars 1483. Son père, Giovanni Santi (2), appartenait à une famille de condition moyenne, moitié bourgeoise, moitié artiste. Parmi ses ancêtres se trouvent quatre peintres; d'autres avaient rempli des fonctions publiques ou fait divers métiers : Giovanni lui-même était peintre et poète. On conserve au Vatican une chronique rimée qu'il écrivit en l'honneur du duc d'Urbin, Federico di Montifeltro, son protecteur. Ces vers ne sont pas sans mérite; ils dénotent beaucoup de discernement et une rare indépendance d'esprit, car, bien que l'un des plus fervens adeptes de l'école ombrienne, Giovanni Santi parle avec enthousiasme d'André Mantegna, de Signorelli, et même de Léonard de Vinci, qu'il admire à l'égal du Pérugin.

Due giovin' par d'etate e par d'amori,
Leonardo da Vinci e'l Perusino
Pier della Pieve, que son' divin pittori.

Vasari traite Giovanni Santi de peintre médiocre; il se trompe. Je n'irai pas aussi loin que M. Waagen, qui fait du père de Raphaël presque l'égal de Pinturicchio et du Pérugin; mais à en juger par ceux de ses ouvrages qui se trouvent encore à Urbin et dans les environs de cette ville, ainsi que par son *Annonciation* de la galerie

(1) 2 vol. in-8°, librairie Renouard, Paris 1860.

(2) Dans ses lettres, Raphaël signe Rafaelo ou Rafaello da Urbino. Les actes seuls portent son nom de famille, Santo, ou de Sancto, ou Santi. En latin, on a dit Sanctius, d'où les Italiens ont fait Sanzio.

de Brera et par sa *Madone* du musée de Berlin, on peut bien dire qu'il est au rang des meilleurs peintres de l'école ombrienne. Il éleva son fils avec une tendresse extrême. Homme de sens et de jugement, dit de lui Vasari, avec raison cette fois, il savait combien il importe de ne pas confier à des mains étrangères un enfant qui pourrait contracter des habitudes basses et grossières parmi des gens sans éducation. Aussi voulut-il que ce fils unique et désiré fût nourri du lait de sa mère, et pût dès les premiers instans de sa vie s'accoutumer aux mœurs paternelles. Giovanni fut le premier maître de son fils. De très bonne heure, le jeune homme l'aida dans ses travaux, et s'il a plus tard imité la disposition et les types du Pérugin, on reconnaît cependant dans ses premiers ouvrages un sentiment vrai, fort, un goût pur qui rappelle la manière de son père. C'est au milieu de cette famille honnête, dans ces habitudes de travail, aimé par une tendre mère, guidé par un homme intelligent, que grandit Raphaël. Une admirable nature frappa ses premiers regards. A l'âge où les impressions sont ineffaçables, il respira au foyer paternel l'enthousiasme mystique qui, dans l'école d'Ombrie, était une religion plutôt qu'une simple tradition d'art. Cet ensemble heureux de circonstances devait être bientôt brisé. Sa mère, Magia Ciarla, mourut en 1491; il perdit son père trois ans plus tard, le 1er août 1494; il n'était alors âgé que de onze ans et quatre mois.

Il est vraisemblable que, pendant les deux ou trois années qui s'écoulèrent avant son entrée dans l'atelier du Pérugin, le jeune Raphaël demeura dans sa ville natale, confié aux soins de son oncle maternel, Simone di Batista Ciarla. Il est bien permis de conclure de la précocité de son talent, et du goût passionné qu'il avait montré dès son plus jeune âge pour la peinture, que pendant ce temps il n'abandonna pas ses études. Il vit probablement alors Signorelli, qui travaillait à Urbin en 1494, et Timoteo Viti, élève de Francia, qui y revint l'année suivante; mais on ne possède aucuns détails qui méritent quelque confiance sur les années qui suivirent la mort de son père. C'est à la fin de 1495 ou en 1496 qu'on le confia au Pérugin (1). Vasari raconte avec son assurance accoutumée que Giovanni (mort depuis un an ou deux) conduisit lui-même son fils à Pérouse; il parle aussi des larmes que cette séparation coûta à sa mère! — La fin de sa narration n'a cependant rien d'improbable. « Lorsque Pietro vit les dessins de Raphaël, dit-il, sa jolie figure, ses gentilles manières et son air naïf et gracieux, il en porta d'avance le jugegement que la postérité a ratifié. »

(1) Le Pérugin ne termina ses fresques de la chapelle Sixtine qu'à la fin de 1495, et ne revint par conséquent pas avant cette époque à Pérouse.

Le Pérugin était né à Castello della Pieve en 1446. Sa famille était très pauvre. Il fut de bonne heure orphelin. Recueilli et élevé par charité, il connut les atteintes d'une misère qu'il mit une énergie singulière à surmonter. Ses premiers maîtres sont inconnus, mais Rumohr suppose avec beaucoup de vraisemblance qu'il reçut des leçons ou au moins les conseils de Fiorenzo di Lorenzo (1). Il se rendit à Florence, et fréquenta l'atelier de Verrocchio, où il connut Léonard de Vinci et Lorenzo di Credi. Il avait toujours devant les yeux, nous dit Vasari, le hideux fantôme de la pauvreté. Il était si misérable, qu'il coucha pendant plusieurs mois sur un coffre de bois. Il travaillait sans répit, « et, pour arriver un jour à vivre à l'aise et en repos, il brava la faim, le froid, la fatigue, les incommodités de tout genre et même la honte. » Le biographe ajoute qu'il mettait toute son espérance dans les biens de la fortune, qu'il aurait été capable de tout pour de l'argent, qu'il ne voulut jamais croire à l'immortalité de l'âme, et que rien ne pouvait vaincre l'obstination de son cerveau de marbre. » Le Pérugin atteignit son but. « Il amassa, nous dit encore Vasari, de grandes richesses; il bâtit et acheta des maisons à Florence, il acquit une foule de bonnes et solides propriétés à Pérouse et à Castello della Pieve. » Je sais tout ce qu'il faut rabattre des imputations et des opinions passionnées de Vasari. Le reproche d'impiété est dans sa bouche une accusation banale qu'il prodiguait à tous ceux de ses confrères qui n'avaient pas le bonheur de lui plaire. En supposant qu'il ait outre-passé la vérité, que l'impiété du Pérugin n'ait rien eu de violent, il faut cependant bien conclure de sa conduite durant les troubles de Florence, de sa réserve au milieu des événemens qui amenèrent la mort de Savonarole, qu'il était, ainsi que son ami Léonard, d'une indifférence absolue à l'égard des questions religieuses, indifférence qui surprend chez le chef de l'école ombrienne au moment où les intérêts qu'il paraît défendre dans l'art sont en péril, et qui contraste d'une manière pénible avec la conduite que tinrent dans ces mêmes circonstances les Boticelli, les Fra Bartolomeo, les Lorenzo di Credi. Quant à son avarice, elle est moins contestable encore que son impiété. On a cherché à combattre les assertions de Vasari; on a cité une lettre que le Pérugin écrivit à Isabelle, marquise de Mantoue, en lui envoyant son tableau du *Combat de l'amour et de la chasteté*, où il dit entre autres choses : « Je me suis appliqué à cet ouvrage avec tout le soin suffisant pour la satisfaction de votre excellence et de mon honneur, que j'ai toujours préféré à tous les avantages. » Et

(1) Le Pérugin passe pour élève de Piero della Francesca; mais ce peintre devint aveugle en 1434, lorsque le Pérugin n'avait que douze ans.

il se trouve que précisément ce tableau, que le musée du Louvre possède, est l'un des ouvrages les plus négligés qu'il ait faits. Il paraît enfin qu'il était peu considéré à Florence, et qu'on lui reprochait son mercantilisme, qui devenait tous les jours plus choquant. Ayant essayé quelques intrigues contre Michel-Ange, qui ne devait certainement pas l'aimer, celui-ci le traita en public de « ganache » (*goffo nell' arte*). Le Pérugin fit comparaître Michel-Ange devant le conseil des huit, mais il fut honteusement renvoyé sans obtenir la satisfaction qu'il demandait. — Cet homme cupide et sans conviction est cependant, à tout prendre, le représentant le plus distingué de la pieuse école d'Ombrie. On ne sait comment concilier un pareil caractère avec un génie qui, pour avoir été surfait, n'en est pas moins très réel et très élevé, et ce problème n'est pas le moins inquiétant de ceux que présente l'histoire de l'art à cette époque. Tout s'expliquerait si nous ne connaissions que cette série de tableaux fades et béats qui datent des fresques de la salle du Cambio de Pérouse et déshonorèrent les vingt-cinq dernières années de sa vie. Ce ne serait qu'un habile négociant qui, ayant trouvé une veine fertile, l'exploiterait pour son plus grand profit; mais il y a autre chose chez le Pérugin, et si même dans ses plus mauvais ouvrages on trouve un accent de sincérité, un sentiment religieux, une suavité, une impression pure et chaste qu'il est impossible de méconnaître, ces mêmes caractères sont bien plus évidens encore dans les véritables chefs-d'œuvre qu'il peignit avant 1500 : le *Sposalizio* du musée de Caen, *la Pietà* du palais Pitti, *l'Ascension* du musée de Lyon, et l'admirable fresque de *Sainte Marie Madeleine* à Florence.

Il faut d'ailleurs que les souvenirs qu'emportaient de cette terre sacrée d'Ombrie les peintres qui la quittaient fussent bien profonds pour que le Pérugin, vivant à Rome et à Florence au temps de Michel-Ange et dans l'intimité de Léonard de Vinci, n'ait jamais abandonné les traditions de l'école. Tandis que les individualités se développaient librement, non-seulement à Florence, mais à Venise, à Bologne, à Mantoue, le Pérugin conservait invariablement les sujets, les types, les dispositions symétriques et uniformes, le dessin sec et maigre, mais aussi la naïveté, la pureté, cette beauté en quelque sorte immatérielle qui caractérise l'école mystique d'Ombrie. Prise dans ses plus faibles ou dans ses meilleurs ouvrages, sa peinture est toujours impersonnelle et hiératique, et cette tyrannie d'un art religieux était tellement puissante, que Raphaël lui-même, quoique appartenant à une autre génération, quoique transporté encore adolescent hors de son pays, la subit, et resta pendant plusieurs années courbé sous ce joug sacré.

Quel que soit, du reste, le jugement que l'on porte sur le caractère et sur le talent du Pérugin, à l'époque où Raphaël entra dans son école, le maître ombrien était dans toute sa force, et il n'avait pas encore adopté cette manière expéditive, négligée, ces répétitions perpétuelles des mêmes compositions, des mêmes types, des mêmes impressions, qui ne sont plus d'un artiste, mais d'un spéculateur qui aurait pris la peinture religieuse pour objet de son industrie. Raphaël resta dans son atelier, presque sans interruption, jusqu'à 1504. Pendant ces six ou huit années, malgré la précocité de son talent, il paraît s'être religieusement conformé aux enseignemens du maître et s'être très docilement soumis à une discipline qui était beaucoup plus sévère dans l'école d'Ombrie que dans celle de Florence. Aussi ne peut-on distinguer qu'avec peine quelques-uns de ses premiers ouvrages de ceux du Pérugin, et sans les renseignemens précis qui suppléent à l'insuffisance du caractère personnel, il serait permis de confondre plusieurs des tableaux de l'élève avec ceux du maître. Raphaël avait trouvé dans l'atelier de Vannucci plusieurs jeunes peintres de son âge, Gaudenzio Ferrari, Domenico di Paris Alfani, Girolamo Genga d'Urbino, avec lesquels il s'était beaucoup lié. Il s'attacha tout particulièrement à Giovanni di Pietro, surnommé le Spagna. Dans cette admirable contrée de Pérouse, entouré d'amis de son choix, celui qu'on a avec tant de raison appelé *il graziosissimo* prolongeait son adolescence, sans paraître désirer d'essayer de trop bonne heure ses propres forces. Son activité était cependant très grande, car M. Passavant ne compte pas moins de vingt-six tableaux de Raphaël qu'il rapporte à cette première période. Déjà ses productions avaient cette facilité sans négligence, cette aisance de facture dont il donna plus tard de si étonnans exemples, et à défaut d'originalité dans les compositions, qui rappellent trop celles de son maître, une suavité et une grâce qui font pressentir le divin Raphaël de Florence et de Rome.

Dès l'année 1500, pendant un séjour que le Pérugin fit à Florence, le Sanzio, âgé de dix-sept ans seulement, se rendit avec quelques-uns de ses amis à Città di Castello, et y fit plusieurs tableaux qui, pour être peints de sa main, n'en sont pas moins presque entièrement péruginesques de composition et de facture, mais auxquels leur date donne un intérêt particulier. *Le Couronnement de saint Nicolas di Tolentino par la Vierge et par saint Augustin,* que Lanzi put voir dans son intégrité avant que Pie VI eût fait séparer du reste le haut du tableau, qui représentait *le Père éternel entouré d'anges,* est malheureusement perdu (1); mais d'après l'historien,

(1) Les moines de Saint-Nicolas le vendirent en 1789 au pape, qui le fit couper en plusieurs morceaux. Il resta au Vatican jusqu'à l'entrée des Français à Rome. Depuis ce moment, on en a perdu toutes traces.

et les études pour ce tableau qui existent au musée de Lille, cette composition montrait déjà quelques traces d'un style nouveau. Le Pérugin n'aurait pas manqué de placer la Vierge sur un trône, et les saints qui contemplent la scène debout et symétriquement disposés, comme il l'a fait dans son *Ascension* du musée de Lyon. Raphaël s'écarte déjà légèrement de la tradition en donnant à ses personnages plus de mouvement, et quoique Vasari nous dise que si ce tableau n'était pas signé, on le croirait du Pérugin, Lanzi remarque que si le style est encore celui du maître, c'est à l'élève qu'appartient la disposition du sujet.

De la même année d'après M. Passavant, de 1504 seulement selon Rumohr, serait le *Christ en croix*, qui a passé de la galerie Fesch dans celle de lord Ward. *L'Assomption*, ou plus exactement *le Couronnement de la Vierge*, en trois compartimens, du musée du Vatican, que nous avons eu à Paris de 1797 à 1815, appartiendrait à l'année 1502; mais de tous les ouvrages que Raphaël exécuta dans cette première période, son *Sposalizio* de la galerie de Brera, signé de 1504, qu'il fit pendant son séjour à Città di Castello, à la veille de partir pour Florence, et que la belle gravure de Longhi a popularisé, indique d'une manière très précise que le jeune peintre d'Urbin était loin de s'être encore affranchi de la tutelle de son maître. *Le Mariage de la Vierge* est une œuvre charmante, dont s'enorgueillit à juste titre le musée de Milan, mais elle n'est point originale; c'est une répétition textuelle du beau tableau que le Pérugin fit en 1495 pour la cathédrale de Pérouse, et qui se trouve aujourd'hui au musée de Caen. Les deux compositions sont pour ainsi dire calquées l'une sur l'autre : même disposition, mêmes types, même dessin un peu sec et grêle, même exagération dans la longueur des figures, même fond d'architecture, dont le Pérugin avait du reste introduit déjà le motif dans sa fresque du Vatican, *le Christ donnant les clés à saint Pierre*. Dans le tableau de Raphaël se trouvent cependant quelques modifications qui ne sont pas sans intérêt : il a donné plus d'importance au temple, dont les profils et les moindres détails sont étudiés avec un soin extrême; il a, par contre, diminué la proportion des figures, mais il a doué les formes d'une réalité, les expressions d'une grâce naïve et d'une pureté qui n'existent pas au même degré dans l'œuvre du Pérugin.

C'est encore pendant cette année 1504, après avoir quitté l'école de Vannucci et être retourné pour quelque temps à Urbin, qu'il fit pour le duc Guidobaldo les deux charmans petits tableaux du Louvre, le *Saint George* (1) et le *Saint Michel*, dont il ne faut pas mesurer

(1) Il en existe une répétition à Saint-Pétersbourg, mais elle est de plusieurs années postérieure à l'exemplaire du Louvre.

l'importance à la dimension. Ce sont les premiers pas que fit sans lisières cet enfant de génie. Dans le *Saint George* surtout, le feu, la vivacité de l'action, la justesse des mouvemens, la beauté du cheval et du cavalier, l'harmonie des lignes générales, la délicatesse de la couleur, le charme du paysage, la vigueur, l'aisance, la grâce de toute la composition, font pressentir le style que Raphaël allait adopter, et ce n'est pas sans émotion que l'on considère dans cette œuvre juvénile et déjà parfaite le début d'une carrière qui devait aboutir aux *Chambres* du Vatican, aux *Sibylles* de la Pace et à *la Transfiguration.*

Quant à la part que Raphaël a prise aux travaux que le Pinturicchio exécuta de 1502 à 1506 à la bibliothèque de Sienne, elle est loin d'avoir l'importance que l'inexactitude de Vasari, exagérée encore par la tradition locale, lui a donnée. L'erreur du biographe arétin est manifeste. Il n'est pas même certain que Raphaël soit allé à Sienne dans les premières années du XVIe siècle, et si ce n'était son dessin de l'académie de Venise, d'après le groupe antique qui se trouve à la bibliothèque, et son tableau des *Trois Grâces*, qui en est évidemment inspiré, rien n'indiquerait qu'il ait fait dans cette ville un séjour que ses contemporains ne mentionnent pas. Les deux dessins du Sanzio, conservés l'un aux Offices de Florence, l'autre dans la collection Baldeschi à Pérouse, qui se rapportent certainement à la première et à la cinquième composition de la décoration de la bibliothèque, ne sont point dans la proportion des fresques, ce qui semble indiquer que Raphaël ne connaissait pas d'une manière exacte les dimensions des emplacemens pour lesquels ils devaient servir, et on est d'autant plus autorisé à croire qu'il ne fit pas ces dessins sur place, que les paysages qu'il mit dans les fonds de l'une au moins de ces compositions sont empruntés aux environs de Pérouse, et que Pinturicchio les a remplacés dans les peintures par des motifs pris à Sienne même. On sait d'ailleurs que le Pinturicchio s'était engagé par contrat vis-à-vis du cardinal Piccolomini à exécuter de sa main aussi bien les cartons que les peintures de ces grandes décorations. Agé de près de cinquante ans, à l'apogée de sa réputation, tenu avec raison pour l'un des maîtres de l'art, il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait employé un jeune homme de vingt ans autrement que pour lui faire mettre au net une partie de ses esquisses, pour l'aider peut-être dans quelques détails d'exécution. Ces peintures présentent du reste des faiblesses de composition et des imperfections de dessin que le Sanzio eût évitées; elles offrent en même temps une facture ferme et magistrale qui ne peut appartenir qu'à un talent sûr de lui-même. Pinturicchio, de quelques années seulement plus jeune que le Pérugin, n'était pas son élève, comme le pense Vasari; mais il avait travaillé pour lui, et rencontré Raphaël dans son atelier. Il

n'avait sans doute pas eu de peine à discerner ses rares dispositions, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il l'ait chargé de traduire en dessins les premières esquisses de ses compositions. C'est à cela, je crois, que se borne la participation de Raphaël, assez riche de sa propre gloire pour qu'on ne prive pas d'un honneur mérité l'auteur de l'un des plus vastes et des plus beaux ouvrages d'art exécutés au commencement du XVIe siècle.

II.

Raphaël se rendit à Florence à la fin de 1504. La lettre de recommandation que lui donna Jeanne de La Rovère, duchesse d'Urbin, pour le gonfalonier Soderini, est datée du 1er octobre de cette année. « Cette lettre vous sera remise, dit-elle, par Raphaël, peintre d'Urbin, jeune homme plein d'heureuses dispositions et qui désire passer quelque temps à Florence pour y étudier... Il est aussi intéressant qu'aimable de sa personne, et je désire qu'il se perfectionne dans son art... Tout ce que vous pourrez faire d'agréable et d'utile pour lui, je le tiendrai comme fait à moi-même. » Il ne semble pas que le gonfalonier, très occupé alors des travaux qu'il faisait exécuter au Palais-Vieux par Léonard de Vinci et par Michel-Ange, ait donné grande attention à cette lettre. Raphaël de son côté, qui venait de passer sans transition de l'existence tranquille qu'il menait dans les montagnes d'Ombrie à la vie agitée de Florence, et qui contemplait pour la première fois les chefs-d'œuvre d'un art dont il n'avait nulle idée, dut éprouver un moment de trouble et d'incertitude en voyant ce qui lui manquait, et désirer reprendre ses études plutôt que d'entrer en lice avec des concurrens qu'il ne pouvait pas espérer d'égaler encore. Rien n'indique qu'il ait cherché à se rapprocher de Michel-Ange et de Léonard de Vinci (1), et bien qu'il ait sans doute connu ce dernier, très lié avec le Pérugin, on comprend qu'il éprouvât peu de sympathie pour les deux athlètes de l'art toscan, dont les tendances excessives contrastaient si vivement avec ce qu'il avait vu en Ombrie et devaient effrayer une nature délicate et féminine comme la sienne. Il étudia et copia les fresques de Masaccio au Carmine, l'école obligée de tous les jeunes peintres à cette époque. Il vit les antiques que Laurent de Médicis avait rassemblés dans les jardins de Saint-Marc, et se lia très intimement avec quelques jeunes gens de son âge, entre autres avec Ridolfo Ghirlandajo et avec Aristotile di San-Gallo. Toutefois celui qui agit le plus puissamment sur lui, ce fut Fra Bartolomeo. Son enthousiasme religieux,

(1) On ne trouve guère une influence un peu marquée de Léonard sur Raphaël que dans les portraits d'Agnolo Doni et de sa femme Maddalena Strozzi, au palais Pitti, ainsi que dans *la Vierge au palmier*, de la collection Bridgewater.

la nature des sujets qu'il traitait, devaient attirer Raphaël, qui avait sans doute apporté à Florence les convictions de son enfance, et la peinture austère et brillante du pieux moine était bien faite pour initier l'élève du Pérugin à la science florentine et lui permettre d'apprécier une école si différente de celle qu'il quittait. En même temps qu'il complétait ses études, il développait son esprit dans la société du savant Taddeo Taddei, qui l'avait reçu comme un fils, lui avait offert sa table et sa maison, et le mit plus tard en relation avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'Italie, entre autres avec Balthazar Castiglione, Bibiena et Pietro Bembo.

De 1504 à 1508, à part deux ou trois séjours de peu de durée qu'il fit à Pérouse, à Urbin et peut-être à Bologne, Raphaël ne quitta pas Florence, et c'est pendant ces quatre années que son talent, dont on peut suivre pas à pas le développement, arriva à sa pleine maturité. Pendant l'année 1505 cependant, il se borna à terminer quelques tableaux qu'il avait probablement ébauchés avant son départ et qui se ressentent encore du style du Pérugin. Je n'en citerai que deux mentionnés par Vasari: une *Vierge* avec saint Jean-Baptiste et saint Nicolas pour l'église des Servites, conservée aujourd'hui au château de Blenheim, et une autre *Madone* qui appartient, à l'exception des pièces du gradin qui ont été dispersées, au roi de Naples. Dans ce dernier tableau, commandé par les religieuses de Saint-Antoine de Padoue, la Vierge, entourée de saint Pierre et de saint Paul, de sainte Catherine d'Alexandrie et de sainte Marguerite, présente le petit Jésus qui bénit saint Jean, et qui, par suite de la volonté expresse des religieuses, est habillé. Le haut de la composition est occupé par un Père éternel adoré par deux anges et deux chérubins. Quelques parties de ces deux importans ouvrages sont entièrement péruginesques; mais une plus grande correction de dessin, plus de vérité dans les attitudes, d'individualité dans les têtes, d'ampleur dans les draperies, plus de transparence, de profondeur et de vivacité dans le coloris montrent que les conseils de Fra Bartolomeo, l'étude de Masaccio, des antiques, peut-être même de quelques ouvrages de Léonard de Vinci, n'avaient pas été inutiles à Raphaël (1).

On rapporte à cette même année 1505 *la Madonna del Granduca*, qui, à en juger par le ton des chairs et des draperies, le dessin déjà ample et savant du corps de l'enfant, appartient bien évidemment à l'époque florentine, quoiqu'on y trouve, surtout dans la tête de la Vierge, des traces encore bien sensibles du style du Pérugin. C'est ce tableau qu'on regarde comme le dernier ouvrage qu'il fit sous

(1) Ce tableau peu connu est conservé dans les appartemens particuliers du roi de Naples. On le nomme à Naples *la Vierge au baldaquin*; mais il n'a rien de commun avec le tableau du même nom du palais Pitti.

l'influence de son maître et avant de se posséder complétement lui-même. Dans la belle fresque de San-Severo, à Pérouse, qui est datée de cette même année, Raphaël se montre en effet débarrassé de toute préoccupation ombrienne. Cet ouvrage a d'autant plus d'intérêt que c'est la première peinture murale qu'exécuta le jeune maître d'Urbin, et qu'on y reconnaît les germes de la composition qu'il développa plus tard dans *la Dispute du Saint-Sacrement*.

Avant de commencer l'étude des œuvres principales qui caractérisent la manière florentine de Raphaël, je voudrais faire quelques réserves à l'égard d'une classification qui est commode et dans une certaine mesure naturelle, mais qui est loin d'avoir l'exactitude rigoureuse qu'on lui prête généralement. Nous avons déjà vu Raphaël se devancer lui-même dans le petit *Saint George*, où il nous paraît impossible de trouver aucune trace du style du Pérugin; nous le verrons revenir au dessin sec et pauvre de son maître dans quelques parties de son admirable *Mise au Tombeau* du palais Borghèse. Plus tard encore, dans *la Dispute du Saint-Sacrement*, n'a-t-il pas été manifestement influencé par le souvenir des mosaïques anciennes et par les exemples des maîtres primitifs? Malgré ces hésitations et ces retours, on peut dire que le développement de Raphaël a été, plus que celui d'aucun autre artiste de son temps, logique, régulier, ou plutôt nécessaire et naturel. Génie plus intelligent que créateur, il se transforme sans parti-pris, à mesure que l'âge et les circonstances modifient ses impressions. Tout jeune, à Pérouse, il suit docilement l'exemple de son maître; à Florence, il voit les œuvres des peintres de l'école toscane, il vit dans un milieu nouveau et se laisse pénétrer par de nouvelles influences. Plus tard, à Rome, au milieu des monumens de l'art antique, chargé d'exécuter de vastes ouvrages concurremment avec Michel-Ange, sa manière s'agrandira, son style prendra plus d'ampleur, et il trouvera ces types où la grâce, trait distinctif et persistant de son génie, s'unit à tant de grandeur et de majesté; mais ces évolutions de son talent ne présentent pas de changemens systématiques et raisonnés. C'est un arbre qui suit sa croissance naturelle, et qui, d'abord plante aux feuilles molles et aux formes indécises, devient une tige flexible, élégante et gracieuse, puis un tronc robuste et élevé. Il étudia Fra Bartolomeo, Mantegna, Michel-Ange et Léonard de Vinci, la nature et l'antiquité, et sut toujours rester Raphaël. Son esprit était un merveilleux creuset où les doctrines les plus diverses venaient se combiner et se fondre pour en sortir œuvres parfaites et ornées de beautés qui jusque-là ne s'étaient jamais trouvées réunies. Ces œuvres n'entraînent, ne subjuguent ni ne passionnent comme celles de Michel-Ange, elles n'attachent ni ne séduisent comme celles de Léonard, mais elles pénètrent doucement l'âme, et l'impression qu'on en re-

çoit, pour n'être ni violente ni soudaine, n'en est pas moins profonde. Toutes les créations de Raphaël, à quelque époque de sa vie qu'elles appartiennent, ont un air de famille, une saveur particulière qui ne permet pas de les méconnaître, et aucun des maîtres du grand siècle de l'art n'a mis dans ses œuvres plus d'unité qu'il n'en a su mettre dans les siennes en s'abandonnant à la pente naturelle de son génie.

La plupart des tableaux que Raphaël fit à Florence sont de grandeur et d'importance moyennes. Il n'aborda qu'une seule fois avant de venir à Rome la peinture dramatique, dans *la Mise au Tombeau* du palais Borghèse, et cet ouvrage, exécuté en 1508, précéda de très peu de temps son départ de Florence. *La Vierge au baldaquin* du palais Pitti, celles de la *casa* Tempi au musée de Munich, de la casa Colonna à Berlin, *la Madone au palmier* de la collection Bridgewater, la *Sainte Catherine* de la galerie nationale de Londres, *la Vierge* de la galerie Delessert, appartiennent au séjour de Raphaël à Florence. Ces œuvres charmantes qu'il a tant multipliées ont des caractères communs qui rendent superflue l'étude de chacune d'elles, et je m'arrêterai seulement à *la Belle Jardinière*, à *la Vierge au chardonneret* et à *la Vierge au voile*, qui sont les plus célèbres, qui me paraissent être les mieux caractérisés parmi les tableaux de cet ordre qu'il composa à cette époque.

La Belle Jardinière, qui avait été commandée à Raphaël par un gentilhomme siennois, à qui elle fut achetée pour François Ier, ne fut peinte qu'en 1508, très peu de temps avant le départ du Sanzio pour Rome. Ce serait donc le dernier des ouvrages qu'il aurait exécutés en Toscane, et Vasari dit même qu'il laissa inachevée la draperie bleue de la Vierge en chargeant Ridolfo Ghirlandajo de la terminer. Ce tableau admirablement conservé, à tous égards l'un des plus précieux que possède le Louvre, est loin cependant d'être aussi avancé, au point de vue technique, que *la Vierge au chardonneret* et *la Vierge au voile*. La couleur, claire, ambrée, est égale et sans vigueur, le dessin, très juste, n'est ni serré ni précis; mais la disposition est naturelle, facile, heureuse, poétique. C'est une de ces compositions pour ainsi dire providentielles qui naissent spontanément dans l'imagination d'un peintre tel que Raphaël, qu'aucune hésitation, aucune trace d'effort ne dépare, et auxquelles le goût le plus sévère ne saurait rien reprendre. La Vierge est assise dans un paysage vaste et ouvert : dans le fond, quelques montagnes, une rivière à gauche, à droite un village; un ensemble simple, rural et vrai. La jeune mère, les yeux baissés, regarde le Christ, qui lève la tête vers elle. Saint Jean, à genoux sur la droite, tient une croix de roseau. C'est une scène calme et pure, une image idyllique de bonheur innocent et tranquille. On dit que le modèle qui servit à Ra-

phaël pour cette Vierge, ainsi que pour la plupart de celles qu'il peignit à cette époque, était une marchande de fleurs de Florence, une *fioraia,* qu'il aimait, et c'est à cette circonstance que serait dû le nom que porte ce tableau. Il a reproduit souvent ce type gracieux et virginal, qui contraste d'une manière si frappante avec la beauté sévère d'une autre femme qu'il a rendue célèbre, la Fornarina, qu'il a représentée dans la plupart des compositions qu'il exécuta à Rome.

C'est pour son ami Lorenzo Nasi qu'il fit *la Vierge au chardonneret* de la Tribune de Florence. Comme dans *la Belle Jardinière,* la scène est d'une grande simplicité, presque sans action. C'est de l'art représentatif, dont il faut chercher tout l'intérêt dans la beauté du groupe et des types de figure, dans la justesse des expressions et l'harmonie des lignes générales. La Vierge se détache sur un paysage grandiose; quelques-uns de ces arbres légers et d'une suprême élégance, que Raphaël a si souvent reproduits, projettent sur un ciel tranquille leur branchage grêle et leur feuillage rare et menu. Le Christ est debout entre les jambes de la Vierge. Saint Jean lui présente en souriant un oiseau qu'il va saisir. Ce n'est pas seulement la composition qui est ici parfaite. L'exécution, comparativement à celle de *la Belle Jardinière,* est ferme, pleine et serrée. C'est un des ouvrages les plus soignés et les mieux réussis de la manière florentine de Raphaël, un de ceux qui pénètrent, qui parlent fortement à l'esprit et y laissent une ineffaçable impression de paix, de bonheur calme et d'innocence.

On ne possède aucun renseignement précis qui établisse que *la Vierge au voile* du Louvre ait été faite pendant le séjour de Raphaël à Florence; mais le caractère de la composition, la couleur harmonieuse et argentée, certaines faiblesses de dessin, notamment dans le haut de la draperie de la Vierge et dans l'inexplicable arrangement des jambes, ne permettent pas de rapporter ce beau et charmant tableau à une autre époque (1). Le Christ est étendu endormi sur un grand coussin bleu. La Vierge, accroupie, vue presque de profil, entourant du bras gauche saint Jean agenouillé, soulève de la main droite le voile qui recouvre son fils. Le paysage est fermé par des ruines, des fabriques, qui laissent à peine apercevoir un horizon de montagnes. La jeune femme est attentive, presque anxieuse. Ce n'est plus seulement la pudeur virginale qu'expriment ses traits délicats et sa gracieuse attitude, mais un sentiment précis, une pensée nettement indiquée. *La Vierge au voile* est une des

(1) M. Passavant pense que l'exemplaire du Louvre a été exécuté à Rome, mais il ne donne pas de preuves à l'appui de cette assertion. On sait du reste que Raphaël avait fait à Florence un tableau presque identique à celui du Louvre, dont l'original est perdu, mais dont on possède des copies anciennes.

œuvres les plus exquises que Raphaël ait faites dans cet ordre de sujets. L'enfant endormi est merveilleux, mais il est très regrettable qu'une restauration maladroite ait défiguré le petit saint Jean.

Dans ces trois ouvrages, ainsi que dans la plupart de ceux qu'il exécuta à Florence, la préoccupation de Raphaël est manifeste. Ces vierges ne sont point les mères qui semblent divines à force de tendresse et de beauté de *la Sainte Famille* de François Ier ou de celle du musée de Madrid, encore moins les madones triomphantes, les glorieuses reines du ciel de saint Sixte ou de Foligno, mais de jeunes filles pures et chastes, celles que l'on rêve à l'âge que Raphaël avait à cette époque, et qui ont pour seule auréole l'innocence et la virginité. Ce sont les sœurs aînées plutôt que les mères de ces enfans forts et gracieux. Chastes, heureuses, souriantes, ce sont les formes idéales qui répondent aux premières impressions de la vie. Jamais les ardeurs ni les soucis de la maternité n'ont troublé leurs regards limpides, et le pressentiment des destinées de l'enfant divin n'a pas marqué d'un sceau de grandeur fatale la candeur de leurs fronts charmans.

La Mise au Tombeau du palais Borghèse est la première excursion que Raphaël ait faite dans le domaine de l'art dramatique, et quelle que soit la valeur du *Spasimo* du musée de Madrid, il est permis de penser que, par la force des expressions, le pathétique naturel des attitudes, l'impression de douleur répandue sur toute la scène, il n'a jamais surpassé ce bel ouvrage. Ce tableau est daté de 1507. C'est Atalante Baglioni qui le lui avait commandé pour la chapelle de sa famille, à San-Francesco de Pérouse. Il était composé de trois parties, dont une seule, demi-cintrée, représentant Dieu le père tenant les mains élevées, est restée dans l'église de Saint-François. Les trois figures de la *predella*, la Foi, l'Espérance et la Charité, peintes en grisaille, se voient aujourd'hui au musée du Vatican (1). Quant au tableau principal, acheté par Paul V Borghèse, en 1607, il est depuis resté dans la famille, et il doit à cette circonstance un état de conservation qui permet d'apprécier combien Raphaël, guidé par ce sentiment exquis de la beauté qui chez lui ne se démentit jamais, a su exprimer les sentimens les plus violens de l'âme sans détruire l'harmonie des lignes, la perfection des formes, et sans tomber dans ces exagérations discordantes qui déparent presque toutes les compositions pathétiques des maîtres primitifs. Le corps du Christ, quoique présentant quelques faiblesses, ou plutôt quelques maigreurs et quelques sécheresses de dessin, est d'une noblesse vraiment exquise. Dans les deux hommes qui le portent, dans celui

(1) Ces trois belles compositions ont été sculptées sur bois, sans doute du vivant de Raphaël et sous sa direction, par Fra Giovanni de Vérone. Elles se trouvent dans le chœur du couvent de Saint-Pierre à Pérouse.

surtout qui marche en reculant, et qui succombe à la fois sous le fardeau et sous la douleur, les efforts et la fatigue se trahissent sans affaiblir l'impression de beauté que toute œuvre d'art doit produire, et le corps affaissé de la Vierge évanouie, les expressions déchirantes de la Madeleine et de saint Jean, n'altèrent pas l'ensemble harmonieux de cette belle composition. Une particularité bien remarquable du talent de Raphaël, c'est que son individualité, déjà si accusée sous quelques rapports dans ses tableaux florentins, n'arriva que tard à son développement complet. Déjà maître, et maître consommé, par ce qui tient au goût, au sentiment, aux expressions, au caractère des figures, il emprunte cependant très souvent à d'autres le plan, l'ordonnance générale de ses compositions. L'inventeur fécond et ingénieux des décorations des *Stanze*, des Loges, de la Farnésine, reste timide et incertain pendant la période qui nous occupe, et ne se montre guère créateur que dans l'heureuse transformation qu'il fait subir aux sujets qu'il s'approprie. *La Descente au Tombeau* du palais Borghèse est en effet la reproduction presque textuelle d'une gravure bien connue d'André Mantegna. *La Vierge au baldaquin* et celle de la casa Tempi au musée de Munich rappellent de très près deux compositions de Fra Bartolomeo, et on pourrait multiplier ces exemples. Plus tard même, Raphaël ne s'est fait aucun scrupule de s'inspirer des compositions de ses devanciers ou de ses rivaux, notamment dans son *Adam et Ève* des Loges, dont la donnée première a été empruntée à une composition de la chapelle de Masaccio à Florence, dans son *Isaïe* de San-Agostino, et dans les *Sibylles* de la Pace, où il est impossible de méconnaître, sinon l'imitation, du moins la préoccupation très évidente des peintures de la Sixtine.

Dès son séjour à Florence du reste, Raphaël avait subi l'influence de Michel-Ange, et il faudrait s'étonner qu'il en eût été autrement. Il avait étudié, avec tous les jeunes artistes de son temps, le carton du grand maître, lorsqu'il fut exposé en 1506. Avant cette époque, il avait dû voir la *Vierge* de la Tribune de Florence chez Agnolo Doni, ce riche et avare amateur pour qui Michel-Ange avait fait ce tableau, en l'accompagnant d'une verte leçon, et Raphaël était certainement en relations avec lui, puisqu'il avait fait en 1504 ou 1505 son portrait et celui de sa femme, deux de ses beaux ouvrages conservés dans la galerie Pitti. On peut suivre les traces des efforts qu'il fit pour agrandir sa manière de composer et affermir son dessin dans la plupart de ses tableaux florentins. On le voit quitter peu à peu les dispositions symétriques et en bas-relief dont ne sortaient guère les maîtres de l'école d'Ombrie, essayer avec timidité et peu de succès les raccourcis dans la *Vierge* de la casa Tempi, puis aborder de plus près le nu, et donner, notamment à ses enfans de *la*

Belle Jardinière, une musculature accusée et puissante qui rappelle à la fois Michel-Ange et Fra Bartolomeo. Le succès obtenu par ses tableaux de chevalet avait donné à Raphaël le désir de se mesurer avec Léonard de Vinci et avec Michel-Ange. Il n'avait pas l'intention de quitter Florence, car il écrivait, en date du 11 avril 1508, à l'un de ses oncles une lettre où il lui demande de lui procurer une recommandation du magistrat d'Urbin (*il prefetto*) pour Soderini, afin d'être chargé par le gonfalonier de peindre une salle du Palais-Vieux. Il dut renoncer à ce projet. Bramante avait parlé de lui à Jules II, et il fut appelé à Rome pour prendre part aux immenses travaux que le pape faisait alors exécuter au Vatican.

III.

Raphaël arriva à Rome dans le courant de l'année 1508; il avait alors vingt-cinq ans. Chaudement recommandé à Jules II par Bramante, son compatriote, il fut immédiatement chargé par le pape de décorer de quatre grandes fresques la salle du Vatican dite de la Signature. Il se mit aussitôt à l'œuvre, car au mois de septembre de cette même année il était déjà surchargé de travaux, et écrivait à Francia pour le remercier de lui avoir envoyé son portrait, « qui est si beau et si vivant qu'il croit le voir et lui parler, » et il s'excuse de n'avoir pu remplir sa promesse en lui faisant tenir le sien. « Mes occupations graves et incessantes, dit-il, m'ont empêché de le peindre de ma propre main, suivant notre convention. J'aurais pu le faire exécuter par un de mes élèves et le retoucher, mais cela n'eût pas été convenable. » Il est certain que, malgré la confiance en son talent que lui avaient sans doute donnée ses succès récens à Florence, la tâche qu'il venait d'accepter était faite pour absorber toute son activité et lui défendre toute autre préoccupation.

Le projet que Raphaël avait proposé au pape, et que celui-ci avait adopté, était en effet l'un des plus grandioses qu'un artiste eût encore imaginés. Il s'agissait de représenter dans quatre vastes compositions allégoriques la Religion, la Science, les Beaux-Arts et le Droit. L'Urbinate ne se dissimulait pas qu'en choisissant de pareils sujets, il serait forcé de rompre avec toute tradition, de se passer d'exemples, de marcher par ses seules forces dans une route nouvelle. C'est à cette obligation de créer qui lui fut imposée par la nature des sujets qu'il avait choisis, ainsi que par les dispositions et par l'étendue des espaces qu'il devait décorer, que nous devons le développement rapide, presque instantané, que prit son génie sous l'empire de circonstances particulières, et l'épanouissement de facultés d'imagination que ses premiers travaux ne faisaient point pressentir. Il faut dire aussi que le spectacle de Rome, avec ses

monumens et ses innombrables vestiges de l'art antique, était fait pour causer une vive impression à son intelligent esprit. Le vieux pape n'était pas seulement un homme de guerre et un grand politique : enthousiaste de tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de l'Italie et jeter de l'éclat sur une ville dont il voulait faire la capitale réelle de son pays en lui rendant son ancien lustre, il avait attiré à Rome les savans, les poètes, les artistes les plus célèbres de ce temps. Raphaël était lié avec les Castiglione, les Bembo, les Giovio. Sa bonne grâce, son aménité, son talent, lui attiraient chaque jour de nouveaux amis, qui mettaient à sa disposition des idées, des conseils, des renseignemens de toute sorte les plus propres à surexciter son intelligence et à faciliter son travail. D'un autre côté, les salles de l'étage inférieur du Vatican étaient ornées de fresques importantes de Pinturicchio (1). Celles où Raphaël lui-même travaillait avaient été décorées par le Pérugin, par Signorelli, par Piero della Francesca et d'autres peintres célèbres de l'âge précédent. A quelques pas des *Stanze*, Michel-Ange commençait ses gigantesques travaux de la Sixtine, et ces motifs d'émulation, en venant se joindre à un concours inoui de circonstances heureuses, lui donnaient le désir et le pouvoir de se surpasser lui-même.

Cependant Raphaël ne rompit pas brusquement avec ses habitudes anciennes. Il commença la série des compositions qui devaient décorer la salle de la Signature par celui des quatre sujets adoptés qui lui permettait le mieux d'utiliser ses premières études, et qui se prêtait le mieux aussi au style qu'il avait employé jusqu'alors. Il se donnait ainsi le temps de mûrir ses projets, de faire les recherches, de réunir les renseignemens nécessaires pour mener à bonne fin une entreprise sans précédens. La fresque de la Religion, appelée plus communément *la Dispute du Saint-Sacrement*, peinte dans le courant de l'année 1509, rappelle par son ordonnance générale la composition des mosaïques dont Raphaël avait vu de si beaux exemples à Florence et à Rome. Dans la partie inférieure du tableau, et des deux côtés de l'autel sur lequel est placé le saint sacrement, sont groupés les quatre docteurs de l'église latine, des saints, des pères de l'église, et parmi eux Dante, Savonarole et Bramante. Tous ces personnages discutent avec animation sur le dogme mystérieux. Au-dessus, dans la partie moyenne de la composition, entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, se trouve le Christ dans sa gloire, assis sur les nuages, la poitrine découverte, les bras étendus. A droite et à gauche, rangés symétriquement en demi-cercle, sont les apôtres et les patriarches. Dieu le père, sous la figure d'un vieillard, tenant le monde d'une main, de l'autre le bénissant, et en-

(1) Les appartemens Borgia, qui font aujourd'hui partie de la Bibliothèque Vaticane.

touré d'anges et de séraphins, occupe la portion supérieure de ce vaste ensemble.

On le voit, Raphaël, dans cette composition, ne sort pas des habitudes de l'art consacré. On en trouverait les élémens non-seulement dans les mosaïques anciennes, mais dans les fresques d'Orgagna au Campo-Santo de Pise et à Sainte-Marie-Nouvelle, dans *le Jugement dernier* de Fra Bartolomeo à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, et dans la plupart des ouvrages de ce genre des XIVe et XVe siècles inspirés du poème de Dante. Raphaël lui-même avait adopté cette disposition dans sa fresque de San-Severo de Pérouse, et il ne fit que la développer dans la salle du Vatican. Ses préoccupations de l'art sacerdotal se retrouvent non-seulement dans la disposition symétrique de l'ensemble, mais aussi dans l'application de l'or à quelques détails d'ornementation et dans le caractère des têtes, qui rappellent les *portraits* des maîtres primitifs; mais ce qui est bien de Raphaël dans cette fresque célèbre, c'est la grande ordonnance, l'unité d'impression, l'harmonie des lignes générales, la beauté des types, qui font de *la Dispute du Saint-Sacrement* une œuvre vraiment originale et bien supérieure à celles qui lui ont servi de modèles.

La seconde des compositions qui ornent la salle de la Signature, *Apollon au milieu des Muses*, fut exécutée en 1510, et ne porte plus aucune trace de la manière des maîtres primitifs : c'est l'antiquité dans ce qu'elle a de plus poétique et de plus gracieux, mais l'antiquité vue, comprise et sentie par Raphaël. Tout appartient au jeune maître dans ce bel ouvrage, aussi bien la composition que le mode d'exécution. La nature du sujet et la disposition de l'espace qu'il devait décorer, tout lui conseilla de s'abandonner à son seul génie. La fresque de *la Poésie* occupe en effet le dessus et les deux côtés d'une fenêtre qui s'ouvre sur la cour du Belvédère; mais Raphaël sut tirer le plus heureux parti d'un emplacement qui paraît au premier abord si défavorable. Apollon Musagète, la tête levée vers le ciel et jouant du violon, marque la partie centrale de la composition. Il est assis au sommet d'une éminence ombragée de lauriers. Autour de lui, sur les pentes de la colline qui descend des deux côtés de la fenêtre, se groupent les Muses, les poètes de la Grèce, de Rome et ceux de l'Italie moderne. On s'est demandé pourquoi Raphaël, qu'un goût si sûr conduit d'ordinaire, au lieu de donner à Apollon la lyre traditionnelle, lui avait mis dans les mains un disgracieux violon. Tel n'avait pas été d'abord son dessein, car une gravure de Marc-Antoine, qui nous donne l'esquisse de cette composition, représente le jeune dieu avec l'instrument de son choix, et M. Passavant suppose avec beaucoup de vraisemblance que Raphaël avait dû obéir dans cette circonstance à une suggestion de Jules II, et

rappeler dans son Apollon un improvisateur célèbre de cette époque, très protégé par le pontife, et dont l'admirable *Joueur de violon* du palais Sciarra serait le portrait. Ce détail ne trouble du reste que fort peu l'harmonieuse et sereine beauté de l'ensemble. Raphaël a mis dans d'autres ouvrages plus de science et de force, mais il n'a jamais eu à un plus haut degré le sentiment vif et vrai de l'art antique, tel au moins qu'on le comprenait au XVIe siècle à Florence et à Rome.

La troisième composition, exécutée en 1511, représentant la Science, et connue sous le nom de *l'École d'Athènes*, est une conception complétement originale et sans aucun antécédent. Jamais aucun peintre avant Raphaël n'avait imaginé d'exprimer dans une œuvre de cette importance une idée aussi générale par une allégorie aussi vague, et c'est par des prodiges d'habileté qu'il a pu rendre intéressante une scène pour ainsi dire sans action, et qui ne se rattache à aucun fait précis. Sous le portique d'une vaste construction dans le goût de la renaissance, Platon et Aristote, l'un représentant l'Académie, l'autre le Lycée, se tiennent debout. Platon, le philosophe de l'idéalisme, montre le ciel de la main; Aristote indique, par son geste dirigé vers la terre, que c'est dans l'observation rigoureuse des phénomènes naturels qu'il cherche les bases de sa méthode. Les philosophes, les savans de l'antiquité et quelques personnages contemporains du peintre sont groupés sur les marches du monument et sur le premier plan du tableau. Cette composition restera un sujet d'étonnement, d'admiration et d'étude pour tous ceux que charme et qu'émeut la beauté. Pour l'harmonie des lignes générales, pour l'habile distribution et la juste relation des groupes de personnages, le caractère élevé des types, des physionomies, des attitudes, des draperies, pour la couleur sobre, forte et vraiment historique, Raphaël n'a jamais surpassé *l'École d'Athènes*. C'est à la fois un grand effort de talent et une œuvre accomplie, mais c'est aussi le premier essai dans de pareilles proportions de cet art purement représentatif où la science remplace l'inspiration poétique, où une pensée imparfaitement définie ne semble appeler les personnages qu'à témoigner par leur beauté du savoir et de l'habileté du peintre.

L'espace qu'occupe la quatrième fresque, *la Jurisprudence*, achevée en 1511, est percé d'une fenêtre comme celui sur lequel est représenté le Parnasse, et qui lui fait face. Raphaël tourna cette difficulté en divisant son sujet en trois compositions distinctes. De chaque côté de la fenêtre, il peignit deux scènes historiques, dont l'une, *Justinien remettant le Digeste à Tribonien*, personnifie le droit civil, et l'autre, *Grégoire IX publiant les décrétales*, le droit canon. Au-dessus de ces deux ouvrages se trouvent les trois admi-

rables figures de femmes si connues par la gravure qui symbolisent *la Justice*, *la Force* et *la Modération*, et dans lesquelles Raphaël a dépassé par la grandeur, l'élévation, la simplicité du style, aussi bien que par le caractère magistral de l'exécution, tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Ces figures présentent une ample inspiration qui ne lui est pas habituelle, et qu'il ne retrouvera qu'à deux ou trois reprises dans les *Sibylles* de la Pace, dans quelques-unes des figures des cartons d'Hampton-Court et dans *la Vision d'Ézéchiel*.

Le succès des peintures de la chambre de la Signature fut immense, et Jules II confia immédiatement à Raphaël la décoration d'une nouvelle salle qui prit de la plus importante des fresques que le Sanzio y exécuta le nom de *salle d'Héliodore*. Raphaël commença ce travail dès 1512, et il le poursuivit avec une extrême activité, car *la Messe de Bolsène* et l'*Héliodore* étaient terminés ou au moins très avancés au moment de la mort de Jules II, c'est-à-dire en février 1513. Les deux autres compositions, *la Délivrance de saint Pierre* et l'*Attila*, dans lesquelles le peintre a introduit le portrait de Léon X, comme il avait fait de celui de Jules dans *la Messe de Bolsène* et dans l'*Héliodore*, ne furent commencées qu'après l'élévation de Jean de Médicis au trône pontifical. Ces décorations font le contraste le plus complet avec celles de la salle de la Signature. Autant les premières sont abstraites, calmes, conçues en dehors de toutes préoccupations du temps, autant celles-ci sont dramatiques, passionnées, pleines d'allusions aux événemens d'alors, de flatteries à l'adresse des deux papes, et la force de la couleur, la bizarrerie des effets semblent également refléter la violence des sentimens qui les inspirèrent. Une fois cette donnée admise, quelle variété, quelle richesse, quelles ressources d'invention, ne trouvera-t-on pas dans ces quatre compositions! quelle énergie et quelle passion dans les trois femmes qui sont à genoux sur le devant du tableau d'*Héliodore* (1)! quel mouvement dans le cavalier et dans les deux anges qui l'accompagnent! La fresque est-elle jamais arrivée à une plus grande puissance de couleur et d'effet que dans *la Messe de Bolsène?* Et Raphaël ou tout autre peintre a-t-il jamais donné aux têtes de ses personnages des expressions plus fortes et plus profondes que celles de Jules II et des cardinaux qui l'entourent dans ce tableau?

Quoiqu'à l'époque où nous sommes parvenus Raphaël eût déjà de

(1) C'est dans celle de ces trois femmes vues de dos qui tourne la tête que paraît pour la première fois la Fornarina (M. Gruyer, *Essai sur les Fresques de Raphaël*). Depuis cette époque, Raphaël a mis la Fornarina dans presque tous ses ouvrages de grand caractère. On la reconnaît dans *l'Incendie du Bourg*, dans *la Vierge au poisson*, dans celle de saint Sixte, dans la mère du possédé de *la Transfiguration*, etc.

très nombreux élèves auxquels il faisait exécuter les parties accessoires de ses compositions, on pense qu'il peignit au moins en très grande partie de sa propre main les sujets principaux de cette salle. Il n'en est pas de même pour la suivante, celle de Charlemagne, peinte en 1516 et 1517, mais par ses élèves, car, excepté dans la composition de *l'Incendie du Bourg*, la seule importante parmi les quatre fresques qui décorent cette salle, il est impossible de reconnaître l'auteur du *Parnasse*, de *la Jurisprudence* et de l'*Héliodore*. Raphaël, surchargé de travaux, à part quelques ouvrages importans dont il se réservait l'exécution, ne pouvait plus guère dès lors que préparer les dessins que peignaient sous son inspiration immédiate une légion de peintres dont quelques-uns étaient des artistes distingués, et qui étaient venus, non-seulement de toutes les parties de l'Italie, mais de tous les pays de l'Europe, se placer sous sa direction. « Il avait su établir parmi eux, dit Vasari, une telle harmonie, que jamais la moindre jalousie ne vint troubler leur union... Il mettait une complaisance extrême à initier aux mystères de son art ses disciples, qu'il aimait comme ses enfans. Aussi, lorsqu'il sortait pour aller à la cour, où il occupait une place de gentilhomme de la chambre, il avait toujours un cortége de cinquante peintres, hommes intelligens et vaillans, qui l'accompagnaient. »

La salle de Constantin, la dernière de celles que Raphaël avait été chargé de décorer au Vatican, et pour laquelle il avait préparé quelques dessins en 1519 et 1520, ne fut peinte qu'après sa mort par ses élèves, et presque entièrement, semble-t-il, par Jules Romain. Deux figures seulement, *la Justice* et *la Prudence*, sont de la main de l'Urbinate. Elles se trouvent à droite et à gauche de *la Bataille de Constantin*, et n'ont d'autre intérêt que d'être la seule tentative qu'ait faite Raphaël de peindre à l'huile sur préparation à la chaux, à l'exemple de Sébastien del Piombo.

Cependant les *Stanze*, pour être un monument unique dans l'histoire de l'art, et, dans leur ensemble imposant, l'œuvre la plus considérable de Raphaël, celle qui donne la plus haute idée de l'élévation et de la souplesse de son génie, ne sont pas les seules peintures décoratives qu'il ait exécutées au Vatican. En 1514, Bramante était mort sans avoir terminé les galeries qui entourent de trois côtés la cour de Saint-Damassus. Raphaël fut chargé par Léon X d'achever cette construction et d'en diriger l'ornementation. On avait déblayé depuis quelques années les chambres enfouies des thermes de Titus, et retrouvé dans toute leur fraîcheur les peintures et les stucs qui les décoraient. Raphaël comprit aussitôt le parti qu'on pourrait tirer de ces gracieux motifs. Il prit les arabesques antiques pour point de départ, et, en les modifiant au gré de sa fantasque imagi-

nation, en y introduisant des emblèmes, des figures détachées, une foule de petits sujets, jusqu'à des fleurs et des fruits, il créa un genre nouveau qui n'est pas une des moindres preuves de la souplesse de son esprit. Il faut dire que dans ce travail il fut merveilleusement secondé par plusieurs de ses élèves, surtout par Jean d'Udine, et que c'est à l'écolier autant qu'au maître, qui ne fit guère qu'inspirer ces ornemens exquis, que revient l'honneur de ces chefs-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Toutefois c'est bien Raphaël qui est le seul auteur des dessins dont il fit décorer le plafond de la galerie du second étage. Les cinquante-deux petits tableaux qui composent cet ensemble ont été peints par ses élèves, à l'exception du premier d'entre eux, *Dieu créant le ciel et la terre,* qui est de sa main. Ils ont été très souvent gravés. Ils représentent les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et sont connus sous le nom de *Bible de Raphaël.* Toute description qu'on en voudrait faire serait à la fois superflue et impossible.

L'esprit est vraiment confondu du nombre, de l'importance, de la variété des travaux que Raphaël projetait, dirigeait ou exécutait lui-même. Michel-Ange, dont le témoignage en pareille matière a sa valeur, « s'émerveillait, nous dit Condivi, de l'ardeur infatigable que le Sanzio mettait à dessiner de mille manières ses compositions avant de les exécuter, à copier les antiques, à esquisser continuellement de nouvelles inventions. » On ne peut se dissimuler cependant que bien des traces de lassitude se remarquent dans quelques parties de ces grands ouvrages. L'esprit de Raphaël était plus intelligent et ingénieux que créateur et spontané. Guidé par un admirable instinct de la beauté qui fut son vrai génie, il comprenait tout, s'assimilait tout, transformait tout en œuvres accomplies; mais une inspiration personnelle ne vivifie pas, et tant s'en faut, à un égal degré tout ce qu'il a fait. C'est encore Michel-Ange qui le dit : « il devait plus à l'étude qu'à la nature; » et si on entend par la nature la force innée, une puissance en quelque sorte native, et que le travail n'aurait pas besoin de féconder, ce mot est vrai. La rhétorique n'existe pas seulement en littérature, et c'est le beau académique, le conventionnel, qui lui correspond dans les arts du dessin. Cette transaction entre les manières extrêmes de concevoir et d'exprimer la forme, cette beauté moyenne, sans individualité, sans réalité, sans vie, ce modèle trop connu qui se transmet dans l'école, cette maladie désastreuse qui atteint l'art aussitôt qu'il s'éloigne de sa source, la nature, n'a point épargné Raphaël. Je sais ce qu'on doit à un nom tel que le sien, et de quelle respectueuse absolution il faut couvrir quelques faiblesses en faveur de tant de chefs-d'œuvre; mais je le demande, à la vue de ses deux figures de la salle de Constantin, de

celles du *Massacre des Innocens* dans la gravure de Marc-Antoine, de celles même, si magistrales cependant, de la jeune femme qui, à genoux sur le devant du tableau, lève les bras vers le ciel, et de l'homme qui porte son père dans *l'Incendie du Bourg*, de tant d'autres encore qu'il serait inutile de rappeler, ne ressent-on pas un peu d'ennui? ne prévoit-on pas que l'académie s'avance, et avec elle un cortége de compositions toutes faites, de formes usées, dans lesquelles une pratique savante tiendra lieu de sincérité et d'inspiration? On voudrait pouvoir dire au grand peintre qui se copie, s'imite et se répète, qui n'obéit plus qu'à une impulsion molle de sa pensée : Retourne aux deux seules sources vraiment fécondes, toi-même et la nature; cherche dans ton âme la force qui crée; presse la mamelle de l'*alma parens*, de l'inépuisable réalité. Touche la terre, Antée!

Les décorations du Vatican sont loin d'être les seules peintures murales qu'ait exécutées Raphaël. Pendant que se continuait cette vaste entreprise, il avait fait quelques-unes de ces œuvres grandioses dans lesquelles le plus gracieux des peintres atteint presque à la sublimité de style de Michel-Ange : je veux parler des dessins pour les mosaïques de la chapelle Chigi à Santa-Maria-del-Popolo, du prophète *Isaïe* sur un des piliers de San-Agostino, et surtout des célèbres *Sibylles* de l'église de Santa-Maria-della-Pace. Tout en reconnaissant l'impression profonde qu'avaient faite sur l'esprit du Sanzio les décorations de la chapelle Sixtine, et combien il sut profiter, pour agrandir sa manière, des exemples du sculpteur florentin, il ne faut voir aucune imitation servile dans une préoccupation naturelle et motivée, et dans une influence que Raphaël, avec son discernement habituel, ne subit que juste assez pour se fortifier, et sans abdiquer en aucune manière sa personnalité.

Michel-Ange et Raphaël se rendaient mutuellement pleine justice; mais leurs idées, leur genre de talent, leur manière de vivre présentaient de telles différences, qu'il n'est pas étonnant qu'une sorte de rivalité, envenimée par les discussions passionnées de leurs élèves et de leurs partisans, ait existé entre eux, et qu'il en soit résulté des rapports difficiles et tendus qui se traduisirent plus d'une fois en paroles amères. Raphaël, jeune, élégant, heureux, faisait un contraste frappant avec l'austère et sombre Michel-Ange. « Il ne vivait pas comme un peintre, dit Vasari, mais comme un prince. » Et cette existence bruyante d'un homme qu'il appréciait, mais en le jugeant, inquiétait et irritait le Florentin. On raconte qu'un jour les deux artistes s'étant rencontrés dans la cour du Vatican, l'un, entouré de son cortége d'élèves, allant aux *Stanze*, l'autre se rendant solitairement à la chapelle, Michel-Ange dit au Sanzio : « Vous marchez avec une grande suite, comme un général; » à quoi Raphaël aurait

répondu : «Et vous, vous allez seul comme le bourreau. » Le mécontentement, l'humeur de Michel-Ange se montrèrent clairement dans la protection qu'il donna, s'il faut en croire Vasari, à Sébastien del Piombo, avec le désir de l'opposer à Raphaël dans la peinture à l'huile et de chevalet, qu'il n'avait lui-même que peu ou point pratiquée, et pour laquelle il témoigna toujours un profond mépris. On est fondé à croire qu'il est l'auteur d'une partie des dessins de *la Résurrection de Lazare* de la galerie nationale de Londres, que Sébastien fit pour le cardinal de Médicis, qui avait commandé dans le même temps le tableau de *la Transfiguration* à Raphaël, et on reconnaît également le dessin hardi du peintre de la Sixtine dans *le Christ à la Colonne* que le Vénitien exécuta dans la chapelle Borghesini à San-Pietro-in-Montorio. Raphaël n'avait rien à craindre de Sébastien, et se doutant de l'intention qui poussait le sculpteur à favoriser son rival, il dit avec beaucoup de bonne humeur et d'esprit : « Je me réjouis de la faveur que me fait Michel-Ange, puisqu'il me prouve par là qu'il me croit digne de lutter contre lui et non contre Sébastien. » Du reste, si quelque chose doit surprendre, c'est que ces deux grands hommes, rivaux dans le même art, dans les faveurs du public et des princes qui les employaient, n'aient jamais cherché à se nuire, et qu'à part quelques vivacités de paroles, qui chez d'autres se seraient sans doute transformées en scandaleux conflits, leurs rapports soient toujours restés parfaitement dignes et honorables. Jamais en effet ils ne se sont laissé entraîner l'un contre l'autre à aucune de ces intrigues, de ces mauvaises jalousies que la diversité et en quelque sorte l'antagonisme de leurs caractères auraient pu si facilement faire éclater.

On a beaucoup exagéré d'ailleurs cette rivalité entre Michel-Ange et Raphaël, comme le démontre entre autres l'anecdote rapportée par Cinelli à propos des fresques de la Pace. Raphaël d'Urbin avait peint pour Agostino Chigi à Santa-Maria-della-Pace quelques prophètes et quelques sybilles sur lesquels il avait reçu un à-compte de 500 écus. Un jour il réclama du caissier d'Agostino le complément de la somme à laquelle il estimait son travail. Le caissier, s'étonnant de cette demande et pensant que la somme déjà payée était suffisante, ne répondit point. « Faites estimer le travail par un expert, dit Raphaël, et vous verrez combien ma réclamation est modérée. » Giulio Borghesi (c'était le nom du caissier) songea tout de suite à Michel-Ange pour cette expertise, et le pria de se rendre à l'église et d'estimer les figures de Raphaël. Peut-être supposait-il que l'amour-propre, la rivalité, la jalousie, porteraient le Florentin à amoindrir le prix de ces peintures. Michel-Ange alla donc, accompagné du caissier, à Santa-Maria-della-Pace, et, comme il contemplait la fresque sans mot dire, Borghesi l'interpella. « Cette tête, répondit Michel-Ange

en indiquant du doigt une des sybilles, cette tête vaut cent écus! — Et les autres? demanda le caissier. — Les autres valent autant. » Cette scène avait eu des témoins qui la rapportèrent à Chigi. Il se fit raconter tout en détail, et, commandant d'ajouter aux 500 écus pour cinq têtes 100 écus pour chacune des autres, il dit à son caissier : « Va remettre cela à Raphaël en paiement de ses têtes, et comporte-toi galamment avec lui, afin qu'il soit satisfait, car s'il voulait encore me faire payer les draperies, nous serions probablement ruinés. »

Depuis son séjour à Florence, où, en étudiant le carton de la guerre de Pise, il avait si sensiblement fortifié et agrandi son dessin, Raphaël n'avait jamais cessé de se préoccuper de Michel-Ange. Il disait lui-même « qu'il rendait grâces au ciel de l'avoir fait naître pendant la vie de ce grand homme; » mais il était trop intelligent pour ne point comprendre qu'il ne pouvait pas s'aventurer trop loin sur le terrain de son tout-puissant rival, sans risquer de dénaturer son talent. Il ne l'imita donc point, et l'influence qu'eut sur lui Michel-Ange fut celle qu'exerce naturellement une individualité aussi robuste sur une nature délicate, sympathique et accessible aux impressions. En voyant les œuvres souveraines de Buonarotti, Raphaël ne se dissimula sans doute pas qu'il ne s'élèverait jamais à de pareilles hauteurs. Il trouvait son sort assez beau pour n'avoir rien à envier à personne; il n'aurait pas changé sa brillante existence contre l'amère destinée du Florentin, et il se borna avec raison à chercher dans d'inimitables modèles ce qui pouvait développer, agrandir, élever et fortifier son gracieux génie.

Cette influence qu'eut Michel-Ange sur Raphaël ne cessa cependant d'augmenter d'année en année, et si l'Urbinate eût vécu plus longtemps, elle aurait pu lui être fatale. Elle devient très sensible à partir des admirables figures de *la Jurisprudence* dans la salle de la Signature, qui furent exécutées en 1512, précisément à l'époque où Michel-Ange découvrit la première partie de la chapelle Sixtine. On la retrouve dans quelque figures de l'*Héliodore*, et d'une manière fâcheuse dans la plupart de celles de *l'Incendie du Bourg*. Dans les sublimes *Sybilles* de la Pace, elle se mêle d'une manière si heureuse à l'inspiration propre de Raphaël, que bien que l'on puisse penser qu'il ne les aurait jamais faites s'il n'avait vu et étudié Michel-Ange, ces fresques grandioses lui appartiennent absolument, et on doit lui en laisser tout l'honneur. Dans un petit nombre d'ouvrages au contraire, la préoccupation de Buonarotti est si nettement accusée qu'on pourrait les appeler une imitation. Je n'en donnerai pour exemple que l'*Isaïe*, que Crespi, fils de l'Espagnolet, vit avant qu'il n'eût été dégradé par le temps et les restaurations, et dont il disait : « J'avoue que je restai surpris en le voyant, et qu'à

la grandeur du style, à la hardiesse et à la liberté du dessin, je l'aurais jugé de Michel-Ange. »

C'est en 1514 que Raphaël exécuta pour Agostino Chigi les *Sibylles* de la Pace. C'est dans cette année encore qu'il fit pour le même riche banquier *le Triomphe de Galatée* à la Farnésine, et s'il était besoin de prouver par un nouvel exemple la souplesse de son esprit et la diversité de son génie, il suffirait de rappeler que l'un de ses plus sévères et l'un de ses plus gracieux ouvrages furent faits en même temps. Agostino Chigi aimait passionnément les arts. Originaire de Sienne, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, il avait affermé des mines de sel et d'alun qui appartenaient au saint-siége. Ses intérêts commerciaux l'appelaient souvent à Rome, et il finit par s'établir dans cette ville. Il était lié avec les artistes et les hommes les plus illustres de son temps, et il employait son immense fortune de la manière la plus intelligente et la plus généreuse. Il avait fait construire dans le Trastevere, par l'excellent architecte Balthazar Peruzzi, la charmante habitation qu'on appelle la Farnésine. Il avait fait venir de Venise Sébastien del Piombo, qui décora plusieurs parties de ce palais, et demandé à Raphaël, qu'il avait déjà chargé de construire sa chapelle sépulcrale de Santa-Maria-del-Popolo, de décorer la galerie principale de son palais, divisée en plusieurs compartimens. L'Urbinate, sollicité de toutes parts, n'exécuta que *le Triomphe de Galatée*, et ce ne fut que plusieurs années plus tard qu'il fit les beaux dessins de *l'Amour et Psyché* d'après la fable d'Apulée, et que ses élèves peignirent sous sa direction le plafond, les voussures et les lunettes de *la Loggia* de la Farnésine.

On comprend, en voyant ces belles et gracieuses peintures, avec quelle sympathie et quel soin Raphaël avait étudié l'art antique. On sait qu'il s'entourait d'une foule de renseignemens qu'il devait soit à ses savans amis, à Castiglione, au cardinal Bibiena, à l'Arioste, dont il avait fait la connaissance en 1516 et qui lui indiqua, dit-on, le sujet de *l'Amour et Psyché*, soit à des dessinateurs qu'il avait envoyés en Sicile et jusqu'en Grèce. On trouve à chaque pas dans ses peintures des réminiscences de l'antiquité; mais si l'étude intelligente qu'il fit des monumens de la Grèce et de Rome fortifia le sentiment déjà si vif qu'il avait de la beauté, ce n'est qu'à la nature particulière de son poétique génie qu'il doit d'avoir revêtu la forme gracieuse, forte, noble et sereine, telle que la concevaient les anciens, d'une pureté ingénue, d'une chasteté qui à ce degré n'appartiennent qu'à lui, et qu'il a toujours mises dans ses plus libres ouvrages. Raphaël avait puisé son idéalisme chez les platoniciens de Florence, et il paraît s'être rendu un compte très précis du but que l'art doit poursuivre. « Il avait coutume de dire, rapporte Zuccaro, que le

peintre doit représenter les choses non pas comme les fait la nature, mais comme elle les devrait faire, » et il commente lui-même cette pensée dans la célèbre lettre écrite à Castiglione précisément à propos de la *Galatée*. « Quant à la *Galatée*, dit-il, je me tiendrais pour un grand maître, si elle avait seulement la moitié des mérites dont vous me parlez dans votre lettre; mais j'attribue vos éloges à l'amitié que vous me portez. Je sais que, pour peindre une belle personne, il me faudrait en voir plusieurs, et que vous fussiez avec moi pour m'aider à choisir celle qui conviendrait le mieux; mais il y a si peu de bons juges et de beaux modèles que je travaille d'après une certaine idée que j'ai dans l'esprit. J'ignore si cette idée a quelque excellence, mais je m'efforce de la réaliser. »

Cette idée que Raphaël avait dans l'esprit, et qu'il s'efforçait de réaliser, est la loi suprême de l'art. Que l'on s'en rende compte ou que l'on agisse d'instinct, lorsque l'on fait bien, c'est qu'on lui obéit. « La peinture, dit Poussin dans sa langue énergique, est amoureuse du beau; c'est de ce beau accompli qu'elle retrace l'image. » C'est cette doctrine de l'idéalisme dans l'art que Hegel a renouvelée de nos jours avec tant de netteté. « L'artiste ne prend pas, quant aux formes et aux modes d'expression, tout ce qu'il trouve dans la nature, et parce qu'il le trouve ainsi. S'il prend la nature pour modèle, ce n'est pas parce qu'elle a fait ceci ou cela de telle façon, mais parce qu'elle l'a bien fait. Or ce *bien* est quelque chose de plus élevé que le réel lui-même tel qu'il s'offre à nos sens. » Et c'est en effet en poursuivant cette beauté supérieure à la réalité, en cherchant cette forme qui exprime véritablement l'idée qu'elle doit représenter, que depuis Phidias tous les grands artistes ont trouvé leurs chefs-d'œuvre.

IV.

Les peintures murales que Raphaël exécuta au Vatican, dans l'église de la Pace et à la Farnésine, les admirables dessins qu'il donna pour les mosaïques de la chapelle Chigi à Sánta-Maria-del-Popolo, doivent être regardés sans doute comme la partie la plus importante de son œuvre, comme le résultat du plus grand effort de son esprit. Ayant à représenter dans des dimensions considérables des sujets qui, pour quelques-uns du moins, n'avaient pas encore été traités par des peintres, l'élève du Pérugin, l'imitateur de Fra Bartolomeo et de Mantegna, le gracieux auteur des madones de Florence, appuyé sur la nature, sur l'art antique, soulevé et soutenu (même lorsqu'il n'en est pas directement préoccupé) par les grands exemples de Michel-Ange au-dessus du niveau naturel de son génie, après de courtes hésitations trouve sa route et crée un genre

qui est à lui. Cependant, du jour de son arrivée à Rome jusqu'à la fin de sa carrière, il exécuta, concurremment avec ses grands travaux, un nombre très considérable d'ouvrages moins importans qui sont loin sans doute d'être tous de même valeur, dont plusieurs sont en grande partie de la main de ses élèves, mais qui font pénétrer plus profondément que ses fresques elles-mêmes dans l'intimité de son génie. Les tableaux de chevalet de Raphaël sont ses œuvres d'élection. Leurs dimensions, le nombre restreint des personnages qui les composent, lui permirent de mûrir sa pensée, de condenser l'intérêt, d'accomplir l'exécution, et aussi de moins recourir à ces figures toutes faites, à ces *remplissages* qui, malgré leur beauté, font tache dans la plupart de ses grandes compositions. Dans ses tableaux de chevalet, il put tout soigner. Son génie particulier, sa grâce adorable, son exquise élégance, s'y montrent plus continuellement et sans voile. Dans ces compositions d'ordre moyen, presque tout est parfait. Si son talent, en se fortifiant, a perdu quelque chose de sa juvénile ingénuité, il a gagné des qualités d'ampleur, d'énergie, d'élévation, et non-seulement les compositions de l'Urbinate, à mesure qu'il s'est approché de la fin de sa vie, sont devenues plus complètes et plus robustes, mais à bien des égards elles ont plus de beauté et de perfection absolue que celles qu'il exécuta à Florence. Plus qu'aucun autre peintre, Raphaël a gardé jusqu'à sa mort cette fleur de jeunesse, cette fraîcheur, cette vivacité d'impression, qui ne sont moins évidentes dans les ouvrages de la seconde partie de sa carrière que parce que des qualités plus mâles les font jusqu'à un certain point oublier.

Dans les tableaux de chevalet qu'il exécuta pendant son séjour à Rome, Raphaël suivit le même courant d'idées et obéit à la même impulsion qui, dans ses fresques, l'avait fait passer de l'art représentatif à l'art dramatique, de compositions où l'ordonnance est simple, la scène, les pantomimes et les expressions tranquilles, à des ouvrages plus énergiques et plus passionnés, de sorte qu'on peut classer ses tableaux de l'époque romaine en deux séries : la première, qui, à de fort rares exceptions près, ne renferme que ceux dont l'action est calme, qu'il a peints de 1509 à 1514 sous l'influence des mêmes impressions qui lui dictaient ses fresques de la salle de la Signature, et parmi lesquels on compte quelques-unes de ses plus belles œuvres, *la Vierge de Foligno*, *la Vierge au poisson* et la *Sainte Cécile;* la seconde, allant de 1514 à 1519, formée de compositions dramatiques telles que les cartons d'Hampton-Court, *la Vision d'Ézéchiel* et *le Spasimo*, qui correspondent d'une manière assez précise aux peintures dramatiques des dernières salles du Vatican et aux décorations de l'église de la Pace. Cette classification n'est pas du reste d'une exactitude rigoureuse, et ce n'est pas un

des traits les moins remarquables du génie de Raphaël que l'aisance avec laquelle il a su aller des scènes les plus immobiles aux compositions les plus dramatiques, des sujets religieux aux sujets mythologiques, et, tour à tour préoccupé des monumens de l'antiquité et de l'exemple de ses contemporains, se pénétrer de l'esprit de ce qu'il voulait représenter, tout en conservant parfaitement intacte sa propre individualité.

Les premiers tableaux que Raphaël exécuta lors de son arrivée à Rome rappellent ses dernières compositions de Florence. Je ne mentionnerai parmi ces ouvrages de transition que la charmante vierge appartenant à lord Gravagh et que l'on nomme le *Raphaël Aldobrandini*. La figure gracieuse et élancée de la Vierge, la légèreté de la couleur, l'emploi de l'or dans les ornemens des draperies et dans les auréoles, suffiraient même, si on ne le savait de reste, pour indiquer que ce tableau est contemporain de *la Dispute du Saint-Sacrement*. Il a encore cette pureté, ce charme virginal, cette fleur d'innocence et de jeunesse, si remarquables dans *la Vierge au voile* du musée de Paris; mais une composition plus ample, un dessin très élégant en même temps que très précis, beaucoup de réalité dans les formes, dénotent à quel point la pratique de la grande peinture avait déjà développé et mûri le talent de Raphaël. On a soutenu, et je le comprends jusqu'à un certain point, que Raphaël a plus perdu que gagné en abandonnant les traditions ombriennes et florentines. Quelques-uns de ses admirateurs les plus fervens refusent de reconnaître comme des œuvres dignes du *peintre divin* les ouvrages qu'il exécuta à Rome; mais il me paraît cependant de toute évidence qu'il s'est modifié dans le sens naturel de son génie, qu'il est allé de la faiblesse à la force relative, et qu'il a marché du côté que les circonstances et le temps indiquaient.

La Vierge de Foligno, l'un des plus beaux ornemens du musée du Vatican, a été peinte vers 1511, et se place par sa date en tête de ces madones glorieuses dont *la Vierge de saint Sixte* du musée de Dresde est la dernière et la plus sublime expression. La composition est beaucoup plus importante et plus complète que celle des tableaux du même sujet exécutés à Florence. La Vierge n'est plus cette charmante jeune mère tendrement inclinée vers les deux beaux enfans, telle que le peintre l'a comprise jusqu'ici. Assise sur les nuages, c'est une reine céleste qui montre au monde son fils divin. Quatre personnages, groupés deux par deux de chaque côté du tableau, représentent l'humanité, qui la prie et qui l'adore. Le donataire, Sigismond Conti, à genoux, est présenté à la Vierge par son patron saint Jérôme. Vis-à-vis, saint François paraît montrer le peuple et solliciter pour lui la bienveillance divine. Saint Jean-Baptiste, debout comme saint Jérôme et lui faisant pendant, montre de la main

le Christ à la foule, qu'on suppose rassemblée autour du tableau. Le milieu de la composition est occupé par un ange, debout et tenant un cartel. Autant le type élevé du visage de la Vierge, l'ensemble majestueux de toute sa personne, la beauté de l'enfant, transportent l'esprit dans une région idéale, autant les expressions marquées, les gestes supplians des saints et du donataire, qui occupent le bas du tableau rappellent les misères de la réalité; sans sortir des lois de la peinture, Raphaël a su indiquer d'une manière poétique et précise, par le choix des types et des expressions, non-seulement le sens direct de la scène, mais la différence de nature des personnages qui la composent. Ce tableau, outre sa beauté, a une importance particulière dans l'œuvre de Raphaël, en ce qu'il dénote une préoccupation très manifeste à l'égard des procédés d'exécution, et en particulier de la couleur. En 1511, Sébastien del Piombo venait d'arriver à Rome. L'étude exclusive des œuvres de Michel-Ange n'avait point encore pu modifier sa manière. Il apportait de Venise le coloris brillant de son maître Giorgione. Raphaël paraît avoir été très frappé par la vivacité et l'éclat de sa peinture, par toutes les qualités séduisantes qui distinguent l'école vénitienne. Il résolut de suivre sur son terrain le peintre qu'on lui opposait et de transformer sa couleur, comme il avait fait son dessin. On peut contester qu'il ait réussi; mais à partir de ce moment sa facture devint certainement plus libre et plus large, sa couleur plus brillante, et d'ailleurs l'influence très directe de Sébastien est évidente non-seulement dans *la Vierge de Foligno*, mais dans plusieurs des ouvrages que Raphaël fit à Rome et qui sont entièrement de sa main, entre autres *la Messe de Bolsène*, les portraits de Jules II de la galerie Pitti et d'Altoviti du musée de Munich, *le Joueur de violon* du palais Sciarra, ainsi que l'admirable figure de femme de la Tribune de Florence, dont la couleur est si éclatante qu'on l'a souvent attribuée à Giorgione (1).

C'est à la même époque, aux années 1512 ou 1513, qu'il convient de rapporter un autre des chefs-d'œuvre de Raphaël dans ce genre, *la Vierge au poisson*, du musée de Madrid. Ce tableau présente ces caractères d'élévation dans la pensée, de beauté des types, de force dans le coloris, que l'on remarque dans la *Madone de Foligno*. Je ne sais même si la disposition n'en est pas plus grande, la concep-

(1) Ce portrait est daté de 1512, et Giorgione est mort en 1511. Il est certain qu'il offre une grande ressemblance avec celui peint par ce maître qui se trouve dans la galerie de Modène. Missirini pense qu'il est de Sébastien del Piombo, l'élève de Giorgione, et qu'il représente Vittoria Colonna; mais il ne ressemble nullement au portrait de cette femme célèbre, pour le moins dessiné par Michel-Ange, et qui a été exposé à Rome au palais Colonna il y a quelques années. Je ne peux l'attribuer pour ma part à aucun autre que Raphaël, et je pense avec M. Passavant que c'est le portrait de quelque célèbre improvisatrice du temps, celui peut-être de Beatrice Ferrarese.

tion des personnages principaux plus poétique, le visage de Marie plus majestueux et plus sublime, l'effet de l'œuvre entière plus sérieux et plus saisissant. Encore ici, ce n'est pas seulement comme mère que Marie est représentée, mais comme personnage divin, écoutant les prières des hommes et intercédant pour eux. L'ange Raphaël lui présente le jeune Tobie, qui lui apporte un poisson comme offrande et lui demande la guérison de son père. La prière du jeune homme est exaucée, car le Christ étend vers lui sa main droite, soit pour le bénir, soit, comme il le semble à l'effort qu'il fait pour échapper à sa mère qui le retient, pour recevoir son présent.

La *Sainte Cécile* de la pinacothèque de Bologne fut commandée à Raphaël par le cardinal de Pucci pour l'église de San-Giovanni-in-Monte de cette ville. Commencée en 1513, elle ne fut pas terminée avant 1515, et c'est vers cette époque que le Sanzio l'envoya à son vieil ami Francia en le chargeant de veiller au déballage de son tableau, et, « dans le cas où il lui serait arrivé quelque accident, de le réparer, ainsi que de le corriger, s'il y découvrait quelque défaut (1). » Cette composition est une des plus poétiques, des plus élevées et on peut dire des plus religieuses que Raphaël ait imaginées. La sainte, debout au milieu du tableau, est entourée de saint Paul et de Marie-Madeleine, de saint Jean l'évangéliste et de saint Augustin. La tête vers le ciel, elle laisse tomber sa harpe en entendant les cantiques des bienheureux, qui répondent à ses chants. Je ne crois pas que l'ivresse de l'extase ait jamais été représentée avec tant de force et dans des conditions si complètes de beauté pittoresque. Sainte Cécile n'est presque plus sur la terre; son âme s'élance hors d'elle pour se mêler aux chœurs des esprits glorifiés, et il semble qu'un souffle suffirait pour l'emporter vers la céleste patrie. Le rêve qu'elle faisait dans ses mystiques ardeurs se réalise. Elle entend, elle voit de ses yeux ces êtres mystérieux que sa pieuse et poétique imagination lui montrait dans les profondeurs de l'infini. Elle est sur les confins des deux mondes, et c'est ainsi que l'on se représente saint Augustin et sa mère assis sur le rivage d'Ostie, plongeant leurs regards dans le ciel entr'ouvert, et s'entretenant des choses éternelles.

(1) Vasari, t. VI, p. 12. — On sait que Vasari raconte que Francia mourut de jalousie et de dépit en voyant cette peinture. Cette anecdote est tout à fait invraisemblable, non pas que le peintre bolonais ait vécu, — comme Malvasia, prenant le fils pour le père, le pense, — jusqu'en 1520 ou 22; il est bien réellement mort le 15 janvier 1518; mais outre que les sentimens d'amitié qui existaient entre Francia et Raphaël excluent une pareille jalousie, il est certain que la *Sainte Cécile* n'est pas le premier tableau de Raphaël qu'ait vu Francia, ainsi que le dit Vasari, puisque l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de son ami, *la Vision d'Ézéchiel*, était à Bologne dans la Casa Hercolani dès l'année 1510. (Malvasia, *Felsina Pitrice.*)

Les cartons, qui à bien des égards tiennent de la décoration murale plus encore que de la peinture de chevalet, doivent être placés au premier rang parmi les ouvrages dramatiques de Raphaël. Ces compositions sont très importantes par les dimensions; elles le sont bien davantage par l'abondance, la force et l'imprévu de l'invention, la liberté, la spontanéité de l'exécution, un caractère frappant, une originalité vive, une élévation de style, que Raphaël est loin d'avoir mis au même degré dans toutes ses œuvres. Ces grands ouvrages, commandés par Léon X pour servir de modèles aux tapisseries destinées à orner dans certains jours les murs du presbytère de la chapelle Sixtine, et que le pape voulait faire exécuter dans les célèbres fabriques de Flandre, furent commencés en 1514 et terminés l'année suivante. Ils étaient au nombre de dix et même de onze, en y comprenant *le Couronnement de la Vierge;* mais trois d'entre eux, *Saint Paul en prison, le Martyre de saint Étienne* et *la Conversion de saint Paul,* sont perdus. Heureusement que les tapisseries du Vatican qui ornent la galerie dite degli Arazzi, qui nous sont parvenues dans un assez bon état de conservation, permettent de compléter ces lacunes et de se représenter d'une manière suffisante cet admirable ensemble. Les sept cartons qui nous restent, et qui sont le plus bel ornement de la galerie d'Hampton-Court, ont malheureusement beaucoup souffert. Les ouvriers d'Arras les avaient découpés en morceaux pour faciliter leur travail. Les cartons restèrent entre leurs mains jusqu'au moment où Charles Ier les acheta. Ils furent mis en vente avec les autres ouvrages d'art appartenant à ce prince, et Cromwell en ordonna l'acquisition; mais ce ne fut que sous le roi Guillaume qu'on en réunit les fragmens et qu'on les mit dans l'état où ils sont aujourd'hui. Malgré tous ces accidens, malgré les restaurations maladroites qui, plus encore que le temps et les hasards, les ont dégradés, quoique Raphaël n'y ait pas seul travaillé, et que la main de ses élèves s'y montre dans plus d'un endroit, ils restent un des plus splendides monumens de l'art moderne. Ce ne sont pas des cartons tels que ceux que l'on prépare pour servir à la peinture à fresque, mais de vrais tableaux coloriés à la détrempe, dont les teintes plates sont relevées par des hachures à la craie noire. Ce genre de peinture permet une exécution rapide et pour ainsi dire sommaire. Il a le charme de la fresque, sa douceur et sa clarté, et il permet cependant les retouches que la décoration murale ne comporte pas. Dans ces belles et savantes improvisations, Raphaël ne fut gêné par aucun des embarras, aucune des lenteurs et des difficultés d'exécution particulières à des œuvres de cette importance. Il put s'abandonner sans réserve à sa verve créatrice et donner à ces compositions le caractère poétique et spontané qui les distingue à un si haut degré.

Les sujets de ces cartons sont empruntés aux Actes des Apôtres. Outre ceux que j'ai déjà cités, sur le sort desquels on ne possède aucun renseignement, ce sont : *Saint Paul prêchant à Athènes, le Sacrifice de Lystra, la Pêche miraculeuse, le Christ et Saint Pierre, la Guérison du Paralytique, la Mort d'Ananie, le Magicien Elymas frappé de cécité.* On le voit, si le mode d'exécution était nouveau, la nature des sujets l'était également. Les scènes purement historiques du Nouveau-Testament ont rarement été représentées par les peintres de la renaissance, et ce n'est que dans la chapelle Brancacci de l'église del Carmine que l'on trouve des compositions analogues à celles de ces tableaux. Nous savons par Vasari que Raphaël avait étudié les œuvres de Masaccio, qui, jusqu'au carton de la guerre de Pise de Michel-Ange, servirent pour ainsi dire d'école aux artistes de cette époque. Raphaël se souvint, en dessinant ces compositions, de ses premières études de Florence, et il emprunta aux admirables fresques de Masaccio et de ses élèves plusieurs des meilleures figures des cartons, celles entre autres de saint Paul dans *Elymas frappé de cécité* et dans *la Prédication à Athènes,* ainsi que celle de l'homme qui médite dans ce dernier tableau.

C'est dans ces cartons que se montrent dans tout leur éclat les plus éminentes qualités de Raphaël. Force et originalité de l'invention, beauté des types, explication simple et dramatique du sujet, agencement clair et savant des groupes, distribution habile et large de la lumière, grand caractère des draperies, tout s'y trouve réuni. Je ne veux pas tenter une description d'autant plus impossible que ces ouvrages, étant conçus dans des données vraiment pittoresques, doivent être vus pour être compris. Je voudrais faire remarquer cependant quelle grandeur et quelle vérité Raphaël a su donner à son saint Paul, qui revient toujours le même et toujours différent dans plusieurs de ces compositions. Je ne connais rien de plus grand que cette figure de l'apôtre des gentils prêchant à Athènes,

Suspendant tout un peuple à ses haillons divins!

rien de plus dramatique et de plus émouvant que le même apôtre déchirant ses vêtemens dans *le Sacrifice de Lystra.* L'art semble ne lui avoir donné qu'une réalité historique plus grande, et c'est de lui que Bossuet a parlé : « Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et malgré la résistance du monde il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples avec cette éloquence qu'on a crue divine. »

Cependant ce n'est pas seulement dans ces grandes compositions que Raphaël a su mettre à ce degré suprême le style, la force, le

caractère dramatique : le tableau de *la Vision d'Ézéchiel*, ce trésor de la galerie Pitti, est moins grand que les deux mains; mais Raphaël a donné à la figure du Père éternel, aux quatre animaux qui symbolisent les évangélistes et aux deux anges qui complètent ce groupe, tant de majestueuse beauté, un caractère si prodigieux, que l'esprit se sent emporté par le tourbillon prophétique dans ces espaces mystérieux où le prêtre chaldéen entendit retentir les paroles menaçantes de Jéhovah.

Parmi toutes les compositions où Raphaël a exprimé les émotions les plus intimes et les plus violentes de l'âme, la plus émouvante, la plus pathétique est certainement le portement de croix du musée de Madrid, connu sous le nom de *Spasimo di Sicilia*. Ce tableau, exécuté en 1517, était destiné à un monastère de Palerme, où la Vierge était invoquée contre les convulsions. Le navire qui le portait périt corps et biens sur la côte de Gênes. La caisse qui le renfermait fut jetée sur le rivage. La peinture était intacte, ce qui fut regardé comme un miracle. Les Génois ne voulaient pas entendre parler de rendre le chef-d'œuvre, et il fallut l'intervention de Léon X pour le faire restituer au monastère de Palerme. Au commencement du XVIIe siècle, Philippe IV le fit secrètement enlever, et dédommagea le couvent par une rente perpétuelle de 1,000 écus. Apporté à Paris, il fut mis sur toile en 1810, puis rendu à l'Espagne en 1814. Il a beaucoup souffert de tous ces voyages et des restaurations qu'il a subies. Son aspect est désagréable et cuivré, et pourtant ce n'est que sur place que l'on peut juger ce chef-d'œuvre, dont la gravure, cependant passable, qu'on en possède ne donne qu'une idée affaiblie. La forme du tableau, commandée par celle de l'emplacement qu'il devait occuper au-dessus de l'autel, n'est pas favorable. Raphaël a été forcé de développer la scène en hauteur, et il a tourné les difficultés que présentait cette disposition avec le plus rare bonheur. Le funèbre cortége sort de Jérusalem, dont on aperçoit la porte et les murailles sur la droite. Il se déroule sur le devant du tableau et se replie pour monter vers la colline de Golgotha, qui forme le fond d'un admirable paysage. Le porte-drapeau à cheval en marque la tête, et du geste hâte sa marche. Le Christ, tombé sur ses genoux, succombant sous son infâme fardeau, occupe le milieu de la scène. La main gauche s'appuie sur le sol, la droite retient la croix, comme pour protester que, trahi par les forces humaines, il veut cependant accomplir son sacrifice jusqu'au bout. Un bourreau, auquel on reprocherait son caractère théâtral, s'il était possible de s'arrêter à une critique devant un tel chef-d'œuvre, tire la corde qui attache le Christ. En arrière, Simon de Cyrène, admirable de force et de caractère, soulève la croix. La droite du tableau est occupée par les saintes femmes et par les disciples. Ce groupe des

femmes et des disciples est à lui seul un des prodiges les plus extraordinaires de l'art. Les divers personnages qui le composent expriment les sentimens les plus passionnés; la douleur s'y trouve pour ainsi dire représentée sous toutes ses formes : grave et contenue chez les disciples, profonde et intime dans la belle figure de saint Jean, attendrie et mêlée de compassion chez les deux Marie, déchaînée chez Madeleine, elle arrive dans la Vierge, qui se précipite et tend les deux bras, à l'expression la plus pathétique du désespoir. Et cependant nulle part la loi suprême de l'art n'est méconnue, les mouvemens les plus violens et les plus extrêmes ne troublent pas la belle harmonie des lignes, la pantomime expressive des personnages de ce groupe ne détourne pas l'attention plus qu'il ne convient de la figure du Christ, véritable sujet du tableau, et sur laquelle se concentre l'attention. Cette figure elle-même est l'une des plus parfaites et des plus émouvantes que l'art ait produites. Insulté, maltraité, méprisé, le Christ succombe, mais sa détresse est sans abaissement : c'est celle d'un Dieu. Les angoisses morales se peignent bien plus que la douleur physique sur son noble visage, et l'intensité, la profondeur, la nature de ses souffrances marquent sa divinité. Tout est pathétique dans cette sublime figure, et la posture autant que le geste, le moindre bout de draperie aussi bien que la bouche, que les yeux, que ces traits qui traduisent le plus éloquemment les émotions de l'âme, concourent à l'impression puissante qu'elle fait éprouver.

On a dit que tous les grands peintres étaient de grands portraitistes, et si à quelques égards Raphaël est resté au-dessous des Holbein, des Van-Dyck, des Titien et des Velasquez, pour ce qui regarde l'expression de la vérité psychologique et morale il a certainement égalé les peintres qui sont les maîtres en ce genre. Il suffirait de cette tête de Christ pour s'en convaincre. Mais que l'on parcoure les portraits qu'il a exécutés presque depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, depuis ceux de *Maddalena* et d'*Agnolo Doni* de la galerie Pitti jusqu'à l'admirable *Joueur de violon* du palais Sciarra, à la *Fornarine* de la Tribune, à l'*Altoviti* de Munich, au *Castiglione* du Louvre, enfin à son chef-d'œuvre dans cet ordre de sujets, le *Léon X avec les deux cardinaux* de Florence, et on se convaincra qu'il a possédé à un degré vraiment extraordinaire cette compréhension du caractère particulier de chaque individu, de sa nature personnelle, de sa vie intérieure, de son âme. L'œuvre de Raphaël est si varié, si immense, que l'on passe facilement sur quelques-uns de ses travaux qui eussent suffi à illustrer d'autres que lui; mais cette souplesse de talent est un des traits de sa nature privilégiée, et il ne faut pas oublier que l'auteur de *l'École d'Athènes* et des cartons d'Hampton-Court a traité avec sa supériorité ordinaire

les sujets de toute sorte dont il s'est occupé, que c'est au même artiste qui créa tant de figures sublimes que nous devons tant de paysages gracieux ou sévères, depuis celui du petit *Saint George* jusqu'à ceux des cartons et du *Spasimo*, qu'il a mis comme fonds dans la plupart de ses tableaux.

Raphaël exécuta pendant les deux dernières années de sa vie trois ouvrages qui, par leur importance et par leur perfection, résument sa peinture de chevalet dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus élevé. Je veux parler de *la Vierge de François Ier*, au musée du Louvre, de *la Madone de saint Sixte* de la galerie de Dresde, et de *la Transfiguration*, que la mort l'empêcha d'achever. La Vierge du musée du Louvre a longtemps passé pour un présent fait par l'artiste au roi de France dans des circonstances assez romanesques pour mériter d'être rapportées. Raphaël, disait-on, ayant envoyé à François Ier le grand *Saint Michel* du Louvre, le prince le paya à l'Urbinate d'une manière si libérale, que celui-ci, luttant de générosité avec le roi, le pria d'accepter ce tableau à titre d'hommage. Cette anecdote, racontée par Pierre Dan, et qui est devenue pour ainsi dire historique, n'avait rien d'invraisemblable, et ne contredisait pas ce que l'on connaît des habitudes du peintre et de celles du roi. Il y faut cependant renoncer, car la correspondance de Goro Gheri avec Baldassar Turini (1), publiée par le docteur Gaye, prouve de la manière la plus péremptoire que cette *Sainte Famille* fut commandée à Raphaël, ainsi que le *Saint Michel*, par Lorenzo de Médicis, alors en France à l'occasion de son mariage avec Madeleine, fille de Jean de La Tour-d'Auvergne, et que ces deux tableaux, destinés l'un et l'autre par ce prince à être offerts à François Ier, furent exécutés et expédiés simultanément. On sait même qu'en date du 19 juin 1519 ils étaient partis par la voie de terre, suivant le désir du duc, et adressés aux banquiers Barthalini de Lyon. *La Vierge de François Ier* passe avec raison pour l'ouvrage le plus parfait de Raphaël dans ce genre. Il est impossible en effet d'imaginer une composition plus riche, plus pleine, plus heureuse, des types plus purs et plus variés, une exécution plus irréprochable, plus soutenue, plus soignée dans les moindres détails. Quelques-unes des parties de ce tableau, entre autres les draperies du bras et de la jambe gauche de la Vierge, sont parmi les choses les plus magistrales que Raphaël ait faites. Il travaillait pour le roi de France, et on voit qu'il s'en est souvenu. C'est là une de ces œuvres où l'étude fait sans cesse découvrir de nouvelles beautés, et quoique

(1) Président de la chancellerie romaine (*datario*), très lié avec Raphaël et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

la couleur locale n'en soit pas agréable, et que l'on puisse reprocher à l'admirable enfant qui s'élance de son berceau un caractère académique qu'il serait inutile de contester, *la Vierge de François Ier* est une de ces créations où l'artiste a eu le bonheur de réaliser sa pensée d'une manière complète.

Si *la Sainte Famille* du musée du Louvre occupe, par son importance et par les beautés de tout genre qui s'y trouvent réunies, le premier rang parmi les tableaux de chevalet de Raphaël, *la Madone entre saint Sixte et sainte Barbe* de la galerie de Dresde la surpasse par la grandeur de la conception, par son caractère de simplicité sublime. Cette Vierge triomphante n'a plus rien de terrestre; c'est une divinité sous la forme humaine. Son visage rappelle encore le type bien connu de la Fornarine, mais purifié et transfiguré. Entourée d'un chœur d'anges, les pieds sur les nuages, elle présente son fils au monde, et je ne crois pas que Raphaël ait jamais rien créé qui puisse se comparer à cet enfant vraiment divin. L'exécution elle-même de la peinture, ferme et large cependant, a quelque chose de léger, d'éthéré, d'immatériel, qui laisse à l'imagination toute sa liberté, et les yeux contemplent une de ces scènes surnaturelles que rêve l'esprit.

La Transfiguration fut le dernier ouvrage de Raphaël. Encore la mort le surprit-elle avant qu'il ne fût complétement achevé. Cette grande composition est loin de mériter les louanges sans réserve que quelques-uns lui ont données; mais on outre-passe la vérité dans un autre sens, lorsqu'on lui conteste toute beauté, et il n'est pas non plus naturel d'attribuer à une sorte de décadence prématurée les réelles faiblesses qu'on y remarque. Dans certaines parties de *la Transfiguration*, Raphaël se montre aussi fort, aussi grand qu'il a jamais été. La figure du Christ montant au ciel, le Moïse et le prophète Élie qui l'accompagnent, sont au nombre de ses plus belles créations. Dans le groupe qui forme la partie inférieure de la composition, il serait injuste de méconnaître la disposition pittoresque des personnages, la beauté de quelques-uns d'entre eux, la justesse et l'éloquence des mouvemens, une science du clair-obscur que Raphaël n'a montrée dans aucun autre de ses ouvrages au même degré. Il est certain cependant que ce tableau laisse l'esprit irrésolu, troublé et mécontent, et je vois l'explication de ce fait bien moins dans un affaiblissement des facultés de l'Urbinate que dans le système erroné qui a présidé à la composition de cet ouvrage. *La Transfiguration* fut commandée à Raphaël, en même temps que *la Résurrection de Lazare* à Sébastien del Piombo, par le cardinal Jules de Médicis, qui fut plus tard pape sous le nom de Clément VII. Il est permis de penser que Raphaël conçut la partie inférieure de

sa composition dans des données violentes, afin de lutter avec Sébastien, qu'il savait protégé et aidé par Michel-Ange. De là viennent la disparate et le désaccord pénibles qui existent, et dans la peinture elle-même, et dans le mode de composition, entre les deux moitiés de l'œuvre.

Guidé par son bon sens et par son bon goût, Raphaël a composé le groupe du Christ, de Moïse et d'Élie, ainsi que celui des trois disciples qui assistent sur le sommet du Thabor à cette scène miraculeuse, d'une manière idéale, peu affirmée, et l'exécution répond à la pensée; au contraire, sous l'influence des circonstances que j'ai rapportées et tenant plus de compte d'une vérité en quelque sorte matérielle et textuelle que des nécessités pittoresques, il a donné à ceux de ces personnages qui sont au bas de la montagne ce caractère de naturalisme outré qui touche presque au mélodrame. Ainsi l'impression d'unité, nécessaire dans toute œuvre d'art, est détruite, l'esprit reste en suspens, et quoique Raphaël ait fait les plus grands efforts pour se surpasser lui-même dans cette composition et qu'on y trouve des beautés de premier ordre, on ne peut pas dire qu'il ait atteint le but qu'il se proposait, ni que le dernier de ses ouvrages ait la même valeur que ceux qui le précèdent immédiatement.

V.

Raphaël se montre tout entier dans sa peinture. Il est peintre avant tout, et parmi les grands artistes de la renaissance, il est le seul qui soit aussi peu sorti de la spécialité qu'il avait adoptée. Ses travaux d'architecture, assez nombreux, ont cependant une certaine importance. Quoiqu'ils se distinguent moins par une originalité puissante que par un cachet de grâce, d'élégance, de distinction, dont le Sanzio a marqué toutes ses œuvres, ils prouvent l'aisance avec laquelle ce facile et souple génie sut appliquer ses rares facultés à l'une des branches les plus difficiles des arts du dessin, et dont il n'avait pas fait une étude particulière. Ami et protégé de Bramante, peut-être même son parent, en architecture il est son disciple, et les monumens qu'il a construits, avec moins de force et de sévérité, ont la pureté, la convenance et la beauté un peu grêle de ceux de son maître. Bramante en mourant avait recommandé Raphaël au pape, et Léon le nomma architecte en chef de la fabrique de Saint-Pierre. Raphaël n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai, car il avait déjà, comme successeur de Bramante, dirigé la construction de la cour de Saint-Damassus au Vatican.

Il se mit aussitôt à l'œuvre. Avant même sa nomination, il avait

fait, semble-t-il, un plan pour Saint-Pierre, qui avait eu l'agrément du pontife. Malgré ses relations avec Bramante, ignorait-il le beau projet de cet architecte qui fut repris par Michel-Ange? ou bien faut-il penser que son goût élégant le porta à préférer la croix latine à la croix grecque, plus noble, plus sévère, plus convenable pour un édifice qui devait être surmonté d'une coupole? Il est probable qu'il faut attribuer cette erreur à quelque fantaisie de Léon X plutôt qu'au libre choix de Raphaël, car il ne paraît guère vraisemblable qu'il se soit trompé à ce point, ni qu'il ait ignoré le projet de son protecteur et de son ami. Il sentait du reste la gravité de la tâche qu'il avait acceptée, et il écrivait à Balthazar Castiglione : « Notre saint-père m'a mis un grand fardeau sur les épaules en me chargeant de la construction de Saint-Pierre. J'espère ne pas y succomber. Ce qui me rassure, c'est que le modèle que j'ai fait plaît à sa sainteté et a le suffrage de beaucoup d'habiles gens; mais je porte mes vues plus haut. Je voudrais trouver les belles formes des édifices antiques. Mon vol sera-t-il celui d'Icare? Vitruve me donne sans doute de grandes lumières, mais pas autant qu'il m'en faudrait. » A la fin de cette même année 1515, il suivit le pape à Florence et prit part, avec les deux Sansovino, Antonio di San-Gallo et peut-être Léonard de Vinci, au concours pour la façade de Saint-Laurent, dans lequel Michel-Ange demeura vainqueur. C'est probablement pendant ce séjour qu'il donna les plans des palais Ugoccioni sur la place du Grand-Duc, et Pandolphini dans la rue San-Gallo, qui lui sont attribués. A Rome, il construisit en tout ou en partie la villa Madama, le palais Stoppani près de Sant'Andrea della Valle, l'église de la Navicella sur le mont Cœlius, et le gracieux monument qui fait face à la Farnésine et soutient la comparaison avec l'un des chefs-d'œuvre de Balthazar Peruzzi. C'est encore lui qui donna les plans de la chapelle Chigi à Sainte-Marie-du-Peuple, qui fit le modèle de la statue de Jonas qui en décore l'une des niches. S'il fallait en croire une tradition, l'exécution même de cette figure lui appartiendrait, et ce charmant ouvrage a tant de grâce, une beauté si suave, tant de morbidesse, que cette supposition n'a rien d'invraisemblable (1).

Nommé en 1516 surintendant des édifices de Rome, il porta dans ces nouvelles fonctions une activité, une ardeur, une intelligence, dont témoignent les fragmens du beau rapport à Léon X trouvé

(1) Raphaël a certainement fait de la sculpture, car on lit dans une lettre de Castiglione à son intendant : « Je désire savoir si Jules Romain a encore le jeune garçon en marbre de la main de Raphaël, et le dernier prix auquel il me le laisserait. » C'est peut-être l'enfant avec un dauphin appartenant à sir Henry Bruce, et qui a été exposé à Manchester. (Passavant, I, 206.)

dans les papiers de Balthazar Castiglione, et qui est bien certainement de Raphaël. Le bref de nomination le charge non-seulement, comme architecte en chef de Saint-Pierre, de « l'inspection générale de toutes les fouilles et découvertes de pierres et de marbres qui se feront dorénavant à Rome et dans une circonférence de dix milles, » afin qu'il achète « ce qui pourra convenir à la construction du nouveau temple, » mais lui donne mission de recueillir les inscriptions et les marbres antiques que Léon mettait alors beaucoup de zèle à rassembler au Vatican. « Comme il m'a été rapporté, lit-on dans cette pièce, que les marbriers emploient inconsidérément et taillent des marbres antiques sans égard aux inscriptions qui y sont gravées, et qui sont des monumens importans à conserver pour l'étude de l'érudition et de la langue latine, je fais défense à tous ceux de cette profession de scier ou de tailler aucune pierre écrite sans votre ordre ou votre permission, voulant, s'ils ne s'y conforment, qu'ils encourent la peine susdite (de 100 à 300 écus d'or). » Sa position officielle lui permit de voir l'un des premiers les peintures des thermes de Titus, et l'on sait avec quelle intelligence il les imita dans la décoration des Loges. Il ne se renferma pas du reste dans son rôle de conservateur. Les historiens contemporains assurent qu'il dessina et restitua la plupart des monumens antiques de la ville; mais ces ouvrages périrent, à l'exception de quelques fragmens, lors du sac de Rome et des troubles qui le suivirent.

Les soucis d'une fortune prodigieuse troublèrent seuls ses dernières années. Ses nombreux travaux l'avaient enrichi (1), et Calcagnini le nomme *vir prædives*. Il était gentilhomme de la chambre (*cubicularius*); il menait grand train et tenait à la liberté de sa vie d'artiste. Depuis bien des années, le cardinal Bibiena le pressait d'épouser sa nièce. Raphaël avait demandé trois ou quatre ans pour réfléchir, puis s'était engagé. Déjà en 1514 il écrivait à son oncle Simon Ciarla « qu'il remercie Dieu d'être encore garçon, qu'il croit avoir plus de raisons de refuser les offres qu'on lui a faites que son oncle n'en a de lui conseiller de se marier. » Il ajoute que « le cardinal Bibiena lui avait offert une de ses parentes, et qu'il lui a promis de l'épouser avec l'agrément de ses deux oncles. » Il mentionne également d'autres propositions de la même nature. Bibiena le sommait de tenir sa promesse; mais d'un autre côté Léon X lui faisait espérer le chapeau de cardinal (2) aussitôt qu'il aurait achevé les salles du Vatican. Il devait de grosses sommes à Raphaël, et pré-

(1) Au moment de sa mort, Raphaël possédait 16,000 ducats d'or, c'est-à-dire près d'un million.

(2) Pungileoni révoque en doute cette histoire, rapportée par Vasari, et dit que Léon s'acquitta de tout ce qu'il devait à Raphaël.

tendait, dit-on, s'acquitter ainsi sans bourse délier. Enfin le grand peintre vivait subjugué par l'amour d'une femme qu'il a rendue célèbre, la belle Trastevérine; pendant qu'il travaillait à la *Galatée*, il abandonnait si souvent sa peinture pour aller chez sa maîtresse, qu'Agostino Chigi, désespérant de le fixer autrement, avait installé cette femme à la Farnésine. Il restait indécis entre son ambition, son amour et l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de Bibiena (1), lorsque la mort l'emporta, après une très courte maladie, le vendredi saint 6 avril 1520, le jour anniversaire de sa naissance. Il avait trente-sept ans.

Vasari attribue la mort de Raphaël à des excès de plaisirs. « Un jour, dit-il, il rentra chez lui avec une forte fièvre, les médecins crurent qu'il s'était refroidi. Il leur cacha les excès qui étaient la cause de sa maladie, de sorte que ceux-ci le saignèrent abondamment et l'affaiblirent, tandis qu'il aurait fallu le fortifier. » L'exactitude de ce désagréable récit paraît heureusement contestable. La longue durée de la liaison de Raphaël avec la Fornarine donne peu de vraisemblance à des désordres du genre de ceux dont parle le biographe. D'ailleurs il semble naturel de penser que la vie de Raphaël, minée par des travaux immenses, par une dépense exagérée des forces de l'intelligence, par de véritables excès de génie, ait pu se briser au premier choc, et les renseignemens communiqués par Missirini à Longhena et publiés par celui-ci donnent sur la mort de Raphaël des détails qui sont empreints d'un cachet de vérité qu'il semble impossible de méconnaître. « Raffaello Sanzio était d'une nature très distinguée et délicate; sa vie ne tenait qu'à un fil excessivement ténu quant à ce qui regardait son corps, car il était tout esprit, outre que ses forces s'étaient beaucoup amoindries, et qu'il est extraordinaire qu'elles aient pu le soutenir pendant sa courte vie. Étant très affaibli, un jour qu'il se trouvait à la Farnésine, il reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à la cour. Il se mit à courir pour n'être pas en retard. Il arriva en un moment au Vatican, épuisé et tout en transpiration : il s'arrêta dans une grande salle, et pendant qu'il parlait longuement de la fabrique de Saint-Pierre, la sueur se sécha sur son corps, et il fut pris d'un mal subit. Étant rentré chez lui, il fut saisi d'une sorte de fièvre pernicieuse qui l'emporta malheureusement dans la tombe. » Raphaël se sentit mourir. Il ordonna de renvoyer sa maîtresse, à qui il laissa par testament

(1) Le tombeau de Maria Bibiena était, comme celui de Raphaël, dans l'église de la Minerve. Dans son épitaphe, rapportée par Vasari, qui se trouvait au-dessus de celle de Raphaël, et que Carle Maratte fit disparaître pour mettre à sa place le buste du peintre, elle est nommée *Sponsa ejus*. D'après le texte, elle serait morte avant Raphaël; mais suivant Pungileoni (p. 166), elle lui survécut.

de quoi vivre honnêtement, et il partagea le reste de son bien entre Jules Romain, François Penni (il Fattore) et l'un de ses oncles qui était prêtre à Urbin. Il fut enterré, suivant sa volonté, dans une des chapelles du Panthéon, qu'il avait chargé Balthazar di Pescia, son exécuteur testamentaire, de faire réparer, et qu'il dota d'une rente dont resta grevée sa maison de la rue degli Coronari.

On a montré pendant longtemps, à l'académie de Saint-Luc, un crâne qu'on disait être celui de Raphaël, qui aurait été enlevé du caveau sépulcral lorsque Carle Maratte fit placer en 1674 le buste de l'Urbinate, sculpté par Nardini, dans l'une des niches qui se trouvent au-dessus de sa chapelle, à la Minerve. Ce crâne, objet d'une sorte de culte et que les peintres de Rome allaient visiter processionnellement et toucher le jour de la fête de saint Luc, était surtout remarquable par son exiguité. Ce n'était point celui de Raphaël. Dans le courant de l'année 1833, on pratiqua des fouilles dans le soubassement de la statue de la Vierge dont Lorenzo Lotti avait décoré le tombeau de son maître. On trouva dans une voûte en brique, construite au niveau du sol, le squelette du grand artiste parfaitement intact. On lit dans une lettre adressée à M. Quatremère de Quincy par l'un des membres de la commission chargée de suivre l'enquête : « Le corps est bien proportionné; il est haut de cinq pieds deux pouces trois lignes; la tête bien conservée a toutes les dents, encore belles, au nombre de trente et une. La trente-deuxième, de la mâchoire inférieure à gauche, n'était pas encore sortie de l'alvéole. On revoit les linéamens exacts du portrait de *l'École d'Athènes*. Le cou était long, les bras et la poitrine délicats; le creux marqué par l'apophyse du bras droit paraît avoir été une suite du grand exercice de ce bras dans la peinture (1). » Cette description concorde parfaitement avec le portrait que Bellori trace de Raphaël : « Il était d'une complexion très grêle et délicate qui ne promettait pas une longue vie, car il avait le cou long et mal placé. Ces mauvaises dispositions physiques, la fatigue résultant d'études continuelles et son goût pour le plaisir durent abréger sa vie. » Du reste, les traits de Raphaël nous sont connus; il s'est représenté dans plusieurs de ses ouvrages (2). Son visage agréable et délicat est loin d'être régulier:

(1) « On a moulé ce crâne, dont il n'a été tiré que trois épreuves, l'une pour l'empereur d'Autriche, la deuxième pour le roi de Prusse, la troisième pour l'académie de Saint-Luc, où elle remplace le crâne du chanoine Antonini. On trouva également dans la tombe de Raphaël ses éperons d'or, et tout auprès l'épitaphe de Maria Bibiena. M. Horace Vernet, alors directeur de l'Académie de France, fit du tout une lithographie qui n'a pas été publiée. » Coindet, *Histoire de la Peinture*.

(2) Dans *la Dispute du Saint-Sacrement* avec le Pérugin (les deux personnages mitrés), dans le coin droit de *l'École d'Athènes* (groupe de Zoroastre), dans *le Parnasse* (le personnage qui se trouve près de Dante et de Virgile), dans le *Porte-Croix* de la fresque d'*Attila*. — Les Offices de Florence, l'académie de Saint-Luc à Rome ont aussi

le nez est grand et fin, les lèvres pleines, la mâchoire inférieure avancée; mais les yeux sont très beaux, bien ouverts, doux et bienveillans; les cheveux sont bruns comme les yeux, le teint olivâtre et très particulier.

Ses habitudes étaient celles d'un grand seigneur; il vivait sur un pied d'égalité complète avec les plus illustres personnages de Rome. Sa modestie, dont parlent trop unanimement les contemporains pour qu'elle puisse être mise en doute, n'allait cependant pas jusqu'à le rendre aveugle sur son mérite, ni indifférent à l'immense réputation dont il jouissait. Il écrivait à Simone Ciarla en 1514 : « Vous voyez, très cher oncle, que je fais honneur à vous, à tous nos parens et à ma patrie. Il n'en est pas moins vrai que je garde votre souvenir dans le plus profond de mon cœur, et que lorsque je vous entends nommer, il me semble que j'entends nommer mon père. » Et il ajoute : « Je vous prie d'aller trouver le duc et la duchesse, et de leur dire, ce qu'ils auront du plaisir à apprendre, que l'un de leurs serviteurs leur fait honneur. » Il était un ami et une sorte de frère aîné et de protecteur pour ses élèves plutôt qu'un maître; il les aidait de sa bourse, de son crédit, de ses conseils, et sut maintenir entre eux, par la seule force de l'affection qu'ils lui portaient, la plus parfaite harmonie. « Bien loin de concevoir le moindre orgueil, dit Calcagnini, il est affable pour tout le monde, prévenant et toujours prêt à écouter les avis et les discours d'autrui, surtout ceux de Fabius de Ravennes, vieillard d'une probité stoïque, mais aussi aimable que savant. Raphaël, qui l'a recueilli et qui l'entretient, a soin de lui comme de son maître ou de son père. Il le consulte en tout et défère toujours à ses conseils. » Sa bienveillance avait désarmé la jalousie; sa nature douce, aimable, sympathique, lui avait rallié tous les cœurs. Aussi sa mort causa-t-elle des regrets unanimes et un deuil public. Le peuple de Rome suivit ses restes, comme il devait faire plus tard pour ceux de Michel-Ange, et la foule, si indifférente d'ordinaire aux événemens de cette nature, sentit le coup qui la frappait. Ses amis étaient inconsolables, et Castiglione écrivait à sa mère : « Je suis en bonne santé, mais il me semble que je ne suis pas dans Rome, puisque mon pauvre Raphaël n'y est plus. Que son âme bénie soit au sein de Dieu! »

Le génie de Raphaël n'est pas de ceux qui s'analysent ou qui se décrivent et s'expliquent d'un mot. On a vu ses œuvres : d'emblée on les a comprises, et on les aime. C'est par une saveur particulière impossible à définir plutôt que par un trait caractéristique et domi-

des portraits à l'huile de Raphaël, exécutés par lui-même. Voyez encore le dessin de Marc-Antoine, qui le représente assis, enveloppé d'un manteau, et avec une expression singulière de fatigue. Le regard est fixe et absorbé. Ce dessin doit représenter Raphaël pendant les dernières années de sa vie.

nant qu'elles se distinguent; c'est dans leur extraordinaire ensemble et par l'irrésistible impression qu'elles produisent qu'il faut les juger. Le nom du peintre d'Urbin est devenu dans toutes les langues le synonyme de beauté, de grâce, de séduction. On l'appelle *le divin*, et le culte dont il est l'objet, si légitime à tant d'égards, est loin d'être sans superstition. On ne doit le comparer qu'à ses pairs, et je ne veux pas lui opposer les Vénitiens, qui le dépassent en splendeur et en éclat. Quant à ses rivaux véritables, il n'est sans doute pas créateur comme Michel-Ange, hardi, puissant, sublime comme lui; mais il faut laisser le géant florentin dans son incomparable et solitaire grandeur. Si Raphaël n'a pas habituellement la science de Léonard, son intelligence des passions de l'âme, sa facture si précise, si arrêtée et si large en même temps, s'il n'a pas au même degré que le Corrége la sensibilité pénétrante, la profondeur d'impression, le sentiment de la beauté exquise et grandiose, ni le charme de la couleur, ne peut-on pas dire cependant qu'au moins, dans quelques-uns de ses ouvrages les plus accomplis, dans ceux où il a mis sa pensée tout entière, qu'il a exécutés de sa main, sur lesquels il a concentré toutes ses forces, il égale, s'il ne surpasse ces deux grands maîtres, même sur leur propre terrain? Corrége a-t-il jamais rien fait de plus gracieux, de plus touchant, de plus poétique que le chœur des anges dans la *Sainte Cécile*, ou que la *Galatée* de la Farnésine? Léonard a-t-il rien dessiné de plus ample et de plus précis, rien modelé de plus magistral et de plus parfait que le portrait du *Joueur de violon* du palais Sciarra? Par la richesse, la variété, le bonheur et l'abondance de la composition, par le sentiment de la beauté gracieuse dans la forme humaine, par l'étonnante et facile fécondité de son imagination, sans contestation possible, Raphaël est le premier. Aussi, d'un consentement unanime, en a-t-on fait en quelque sorte l'incarnation de l'art moderne. Il le représente en effet mieux et plus complétement que personne. Organisation universelle, nature intelligente et, le dirai-je, heureuse entre toutes, il a tout compris, tout senti, tout exprimé. Sa peinture s'adresse à tous les esprits, à toutes les facultés, à tous les goûts. Plus qu'aucune autre, elle parcourt dans son étendue entière le clavier de l'âme humaine. Sensible et gracieuse, elle atteint parfois les plus hauts sommets de l'art, et, toujours revêtue de beauté, elle séduit facilement et entraîne l'esprit. C'est dans la réunion extraordinaire des qualités les plus diverses et dans cette merveilleuse harmonie qu'il faut chercher son originalité et l'explication de la faveur universelle dont elle jouit.

CHARLES CLÉMENT.

ÉTUDES

D'ÉCONOMIE FORESTIÈRE

L'AMÉNAGEMENT DES FORÊTS.

I. *Études sur l'Aménagement des Forêts*, par M. Louis Tassy, Paris 1858. — II. *Der rationnelle Waldwirth*, von Max Robert Pressler, Dresde 1859.

Comme la plupart des sciences d'application, la science forestière est complexe. Reposant à la fois sur l'histoire naturelle et sur l'économie politique, elle relève de la première pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à la culture proprement dite; elle entre dans le domaine de la deuxième dès qu'elle s'occupe des rapports des forêts avec les besoins de la société. C'est aux sciences naturelles qu'il faut demander les lois de la formation des tissus ligneux, les moyens pratiques de hâter le développement des arbres, les propriétés des différentes essences, les sols et les climats qui peuvent leur convenir; mais c'est l'économie politique qui nous fait connaître la constitution de la propriété forestière, les principes commerciaux qui président à l'échange de ses produits, le mode de jouissance le plus avantageux suivant les conditions dans lesquelles se trouve le propriétaire. Un cultivateur qui veut tirer de ses terres le meilleur parti possible ne doit pas se borner à connaître l'époque la plus favorable pour les semailles et les modes de labour les plus perfectionnés, il faut encore qu'il s'enquière de la situation économique de la contrée qu'il habite, des débouchés qu'elle présente, des ressources de main-d'œuvre qu'elle peut offrir, parce que ces diverses

circonstances lui feront précisément préférer tel ou tel système de culture. Le propriétaire de bois doit agir de même; il lui serait parfaitement inutile de connaître les différentes méthodes d'exploitation, les procédés de plantation les plus expéditifs, s'il ignorait d'ailleurs l'espèce de produits qu'il lui importe de créer, le choix des essences à propager. A opérer ainsi au hasard, il risquerait fort, malgré tous ses soins, d'avoir fait une mauvaise spéculation, et de se trouver finalement en perte.

Le point capital dans l'exploitation d'une forêt est la détermination de l'âge auquel les arbres doivent être abattus. En agriculture, l'époque de la récolte est déterminée d'une manière invariable par la maturité des produits de la terre. Un retard dans la moisson ne présente aucun avantage, et n'est au contraire jamais que préjudiciable. Pour les forêts, il n'en est pas de même. Dès l'âge de dix ans, les arbres peuvent être exploités et livrés au commerce; mais, loin de se détériorer en restant sur pied, ils prospèrent jusqu'à deux cents ans et plus, augmentant chaque année de volume et de qualité. Entre ces deux limites extrêmes, quel est le moment précis où l'exploitation est la plus avantageuse pour le propriétaire, celui où elle répond le mieux aux besoins de la consommation? Et ce point déterminé, vaudra-t-il mieux exploiter la forêt en une seule fois, sauf à rester ensuite pendant de longues années sans rien en retirer, ou bien sera-t-il préférable de pratiquer des coupes de manière à obtenir une production uniforme et continue? L'étude de ces questions, qu'il importe tout d'abord de trancher, avant même de faire tomber un seul arbre sous la cognée, constitue la partie de la science forestière qu'on appelle l'*aménagement des forêts*. Au point de vue pratique, elle donne lieu à une opération qui a pour but de régler les exploitations dans le plus grand intérêt des propriétaires.

Suivant qu'elles appartiennent à des particuliers, à l'état ou à des communes, les forêts ont des exigences différentes à satisfaire, et ne sauraient par conséquent toujours être soumises au même régime. C'est l'analyse des principes qui doivent présider à l'exploitation en ces diverses circonstances que nous allons entreprendre ici. Elle présente du reste une opportunité toute particulière. Dans un document officiel d'une haute importance, relatif à l'exécution des grands travaux publics, on place en première ligne le reboisement des montagnes et le défrichement des plaines. Un projet de loi soumis au corps législatif a suivi de près cet appel à la sollicitude ministérielle. Si nous voulons éviter tout mécompte et recueillir de ces opérations tout le fruit qu'on est en droit d'en attendre, il importe de bien connaître les conditions dans lesquelles la production forestière est la plus profitable eu égard à la qualité du propriétaire.

I.

Il existe, on le sait, pour les forêts deux systèmes d'exploitation, le *taillis* et la *futaie*. Le premier, basé sur la propriété qu'ont les souches de bois feuillus de produire des rejets, ne peut s'appliquer qu'à des arbres peu âgés; il ne donne par conséquent que des bois de faibles dimensions et qui ne sont guère propres qu' au chauffage. La durée des *révolutions* (1) dépasse rarement trente ans, et reste le plus souvent bien au-dessous de ce terme. La futaie au contraire, destinée à fournir des bois de service et d'industrie, conduit à laisser les arbres sur pied jusqu'à un âge fort avancé; elle correspond à un système de culture beaucoup plus perfectionné que le taillis, et donne des produits à la fois plus considérables et plus précieux (2). Cette supériorité s'explique par la marche même de la végétation. Ce qui constitue le bois, ce sont les couches ligneuses successivement accumulées les unes sur les autres. Chaque année il se forme dans chaque arbre, entre l'écorce et le tronc, une couche nouvelle qui enveloppe complétement le végétal et le recouvre en quelque sorte, depuis l'extrémité des racines jusqu'au sommet des branches les plus faibles, d'un vêtement nouveau. C'est ce travail continu de la végétation qui, ajoutant d'année en année une nouvelle quantité de matière ligneuse au bois déjà existant, transforme après deux siècles le jeune plant qui vient de naître en un arbre majestueux qui répand autour de lui son ombrage. Ces couches annuelles sont faciles à distinguer les unes des autres, au moins dans la plupart des essences, et le nombre qu'on peut en compter fait naturellement connaître l'âge de l'arbre.

Cette formation toutefois n'est pas la même pour toutes les essences. Les unes, comme le pin, le peuplier, le saule, le tilleul et la plupart des bois blancs, ont une croissance très rapide dans leur jeunesse, mais qui se ralentit promptement. Les autres, comme le chêne, le hêtre, le charme, le sapin, croissent très lentement d'abord et ne commencent à se développer avec quelque vigueur qu'à partir d'un certain âge; mais, tandis que les premières dépérissent de bonne heure, la végétation de ces dernières se soutient pendant fort longtemps. S'il y a donc avantage à soumettre les unes à de courtes révolutions, souvent même à les exploiter en taillis, il ne saurait en être de même des autres, du moins au point de vue de la production en matière, parce qu'en opérant ainsi on les ramènerait

(1) La *révolution* est le nombre d'années fixé pour l'exploitation d'une forêt. C'est donc elle qui détermine l'âge auquel les arbres seront abattus.

(2) Voyez à ce sujet la *Revue* du 15 janvier 1860, *la Sylviculture en France et en Allemagne.*

périodiquement à l'âge où l'accroissement est le plus faible, sans leur laisser jamais parcourir la phase où la végétation est pour elles le plus active. Ces essences, qui sont pour nous les plus importantes et les plus précieuses, demandent donc à être exploitées à de longues révolutions, car les produits qu'elles fournissent augmentent non-seulement de quantité, mais encore de qualité, à mesure que l'âge des arbres s'élève. Un chêne de deux cents ans, s'il a végété dans de bonnes conditions, peut donner jusqu'à 10 mètres cubes de bois valant 400 francs et plus; coupé en taillis à chaque période de vingt-cinq ans, c'est-à-dire huit fois pendant ces deux siècles, il n'eût guère produit que trois stères de bois de feu d'une valeur de 30 francs.

Si le taillis est moins productif que la futaie, si sous le rapport cultural il présente sur cette dernière une infériorité bien constatée, il n'en est plus de même sous le rapport financier. En tenant compte en effet des capitaux engagés, on reconnaît qu'après tout le taillis correspond à un taux de placement plus avantageux que la futaie, et doit à ce titre être préféré par les particuliers. C'est facile à comprendre.

Ce qui détermine le taux de placement, ce n'est pas le revenu brut, mais le rapport entre ce revenu et le capital qui le produit; toutes choses égales d'ailleurs, ce rapport sera d'autant plus élevé que le capital sera plus faible, et réciproquement. Or, pour qu'une forêt puisse être exploitée régulièrement à la révolution de deux cents ans, il faut que la superficie comprenne toute une série d'arbres âgés depuis un jusqu'à deux cents ans, et qu'elle représente par conséquent un capital beaucoup plus considérable que la forêt qui, exploitée à l'âge de vingt-cinq ans, ne renferme que des bois d'un à vingt-cinq ans. Il en résulte, et c'est d'ailleurs ce que confirme l'expérience, que le taux de placement est plus faible dans le premier cas que dans le second. Un particulier qui recherche avant tout l'emploi le plus lucratif de ses capitaux préférera donc toujours les révolutions les plus courtes; rarement il sera conduit à les prolonger au-delà de quinze ans, terme qui correspond à un placement de 3 ou 3 1/2 pour 100, tandis que la futaie lui donnerait à peine 1 1/2 ou 2 pour 100. Son calcul est fort simple. Supposons qu'à l'âge de quinze ans l'hectare de bois vaille 500 francs; la production moyenne sera la quinzième partie de cette somme ou 33 fr. : pour qu'il y ait bénéfice à différer l'exploitation jusqu'à la seizième année, il faudrait que pendant ce temps la valeur du bois, par le fait de la végétation, augmentât non-seulement de ces 33 francs de production annuelle, mais encore de l'intérêt des 500 francs qui n'ont pas été réalisés précédemment. En calculant ces intérêts à 3 pour 100, il faudrait qu'à seize ans l'hectare de bois valût 548 fr.,

faute de quoi le propriétaire ferait une mauvaise spéculation en les laissant sur pied une année de plus. Ainsi, adoptant dans toute sa rigueur l'opinion du poète anglais :

> The value of a thing
> Is as much money as't bring,

un particulier ne trouvera jamais avantage à cultiver des futaies, et sera fatalement poussé à détruire celles qu'il pourrait posséder, parce qu'il trouvera toujours pour le capital qu'elles représentent un placement plus avantageux. Il sera d'autant plus sollicité à cette opération que le prix des bois sera plus élevé, car l'importance du capital augmente en même temps que ce prix. Les propriétaires de bois se trouvent donc dans les mêmes conditions que ceux de l'*agro romano,* dont parle Sismondi, qui, tout compte fait, trouvent du bénéfice à se contenter du mince revenu de leurs pâturages, plutôt qu'à leur faire produire, à force de capitaux, du froment et des betteraves. Sous des formes diverses, c'est toujours la grande question du produit net et du produit brut, si digne à tous égards de l'attention des économistes.

La règle que nous venons de poser n'est cependant pas absolue, et sans parler des considérations de plaisir et d'agrément, suffisantes bien souvent, aux yeux du propriétaire, pour lui faire différer l'exploitation de ses bois, son intérêt bien entendu commande souvent d'y déroger. Se trouve-t-il au lendemain d'une révolution, comme celle de 1848 par exemple, au moment où les maîtres de forges, inquiets de l'avenir, ont éteint leurs fourneaux, où l'industrie du bâtiment a suspendu ses constructions, où les armateurs ont abandonné sur leurs chantiers les navires inachevés : que fera-t-il du produit de ses forêts? Privé de débouchés, il ne peut s'en défaire qu'à des prix avilis, et s'il se décidait à vendre malgré cette dépréciation, il ne trouverait dans les entreprises industrielles ou commerciales du jour qu'un placement des plus aléatoires pour ses capitaux. Dans ces conditions, il est évidemment de son intérêt de laisser ses bois sur pied et d'attendre une heure plus favorable pour s'en défaire. Les arbres, continuant à croître et à végéter, lui donneront, quand les affaires auront repris quelque vigueur, un bénéfice qu'aucune autre spéculation n'aurait pu fournir avec la même sécurité. C'est ainsi qu'agira celui à qui ses ressources personnelles permettent d'attendre des temps meilleurs; quant aux autres, ils vendront leurs bois, à quelque prix que ce soit, pour faire face aux exigences de leur position. S'agit-il au contraire d'un maître de forges pressé par des commandes : s'il lui faut 100,000 stères de bois pour faire marcher ses usines et s'il n'a pu s'en procurer que 50,000 dans le commerce, il faudra bien qu'il trouve le surplus

dans ses propres forêts. Il peut ainsi être forcé de les couper bien avant qu'elles n'aient atteint leur plus grand accroissement, et s'imposer par cette exploitation anticipée un sacrifice quelquefois très onéreux; mais il aimera mieux s'y résigner que de suspendre ses travaux. — Êtes-vous un père prudent et soucieux de l'avenir de vos enfans : plantez un terrain aujourd'hui stérile et sans valeur; dans vingt ou trente ans, presque sans soin ni culture, vous aurez un bois. C'est une caisse d'épargne, dans laquelle une somme versée s'est transformée, par l'accumulation des intérêts, en un capital considérable. Venez-vous à mourir : cette forêt, partagée entre vos enfans, est abattue ou conservée suivant qu'ils ont ou non besoin de fonds, suivant qu'ils sont prodigues ou économes.

Ainsi ce qui caractérise la propriété privée en matière de forêts, c'est tout à la fois la faiblesse et l'irrégularité de la production ligneuse. L'insuffisance du taux de placement des capitaux qu'elle exige ne lui permet pas d'atteindre son maximum; les fluctuations des fortunes particulières l'empêchent d'être uniforme. Ne tenant compte que des circonstances qui les touchent personnellement, les individus augmentent ou suspendent leurs exploitations le plus souvent sans se rendre compte des besoins de la consommation. Les lois de l'offre et de la demande, régulatrices infaillibles pour les produits qu'on peut créer rapidement, n'ont pas la puissance d'assurer un approvisionnement continu, quand il s'agit d'une matière qui ne peut suivre les oscillations du marché qu'à de longs intervalles. Ce n'est plus satisfaire à un besoin que d'y pourvoir un siècle seulement après qu'il s'est manifesté.

Pour garantir la société contre le danger d'être momentanément privée de bois, danger sérieux à l'époque où le combustible minéral était encore à peu près inconnu, où l'absence de routes et de canaux rendait les transports lointains impossibles, on multiplia les lois et les règlemens sur l'exploitation des forêts particulières. On apporta par là de nombreuses restrictions au droit des propriétaires; mais alors on faisait bon marché des principes, et dès qu'il s'agissait de l'intérêt de tous, on passait outre : *salus populi suprema lex.* C'est ainsi que l'ordonnance de 1669, qui resta en vigueur ou à peu près jusqu'à la promulgation du code forestier, fixait l'âge auquel ces forêts pourraient être exploitées, le nombre de baliveaux à réserver dans les coupes, soumettait l'abatage des futaies à une déclaration préalable, autorisait l'administration de la marine à enlever les pièces propres aux constructions navales, ordonnait enfin aux officiers forestiers de veiller par des visites fréquentes à l'exécution de ces prescriptions. En 1827 seulement, on revint à des principes plus équitables : on supprima toutes ces mesures vexatoires, et, sauf la prohibition de les défricher sans autorisation, on

fit, ou peu s'en faut, rentrer les forêts particulières dans le droit commun. Le martelage de la marine, qui avait été maintenu pendant une période de dix années après la promulgation du code forestier, n'est plus exercé depuis fort longtemps, et l'interdiction du défrichement elle-même se trouve aujourd'hui subordonnée à des cas spéciaux déterminés par la loi (1). Hors de là, un propriétaire peut disposer de ses bois comme il l'entend, sans obéir à d'autres considérations que son intérêt ou son agrément.

Puisque ces mobiles, ainsi que nous venons de le voir, sont impuissans à garantir l'approvisionnement continu du marché en produits ligneux, et que la réglementation, complétement insuffisante dans ses résultats, est d'ailleurs contraire aux principes les plus élémentaires du droit public, il ne reste à la société d'autre ressource, si elle ne veut être exposée à manquer un jour de bois, que de se constituer elle-même propriétaire de forêts, et de se rendre à elle-même, par l'intermédiaire de l'état, un service que personne autre ne peut lui rendre. Cette nécessité est si universellement sentie que dans tous les pays de l'Europe, en France, en Allemagne, en Russie, en Angleterre même, une grande partie du sol boisé se trouve entre les mains de l'état, tandis que nulle part on ne voit celui-ci se faire cultivateur ou industriel (2); mais une pareille dérogation aux principes qui règlent les attributions gouvernementales ne peut se justifier qu'à une condition, c'est que l'état n'obéira point aux mêmes mobiles que les particuliers, car si, entre ses mains, la propriété forestière ne devait pas trouver la garantie de stabilité et de bonne administration que ceux-ci ne peuvent lui donner, il n'y aurait aucune raison de faire pour elle cette exception.

Le rôle de l'état est en effet tout différent de celui des particuliers. Si ceux-ci, comme producteurs, recherchent avec raison le plus grand profit pécuniaire possible, l'état ne doit agir que dans l'intérêt du consommateur. A une époque encore peu éloignée de nous, le souverain, propriétaire de tous les biens domaniaux, était maître d'en disposer comme il l'entendait et bénéficiait personnellement de leurs produits. Il n'en est plus ainsi; l'état aujourd'hui, c'est la nation tout entière; son intérêt, c'est l'intérêt de tous. Aussi doit-il, dans l'exploitation des forêts qui lui sont confiées, recher-

(1) Loi du 19 juin 1859.

(2) Il a été question à différentes époques, notamment sous la restauration, d'abandonner l'exploitation des forêts domaniales à des compagnies particulières. Il est facile de comprendre, par ce que nous avons dit, combien peu une pareille combinaison était praticable, et de se faire une idée des complications administratives qu'un contrôle sérieux eût amenées. Une proposition de cette nature n'a pu émaner que de spéculateurs qui espéraient s'enrichir aux dépens de la fortune publique, ou de certains fanatiques du *self-government* qui, faute de le bien comprendre, tombaient précisément dans l'écueil qu'ils voulaient éviter.

cher la production la plus considérable et la plus utile, résultat qui ne peut être atteint que par le régime de la futaie, le seul que comporte une culture intelligente et bien entendue. Ce n'est pas tout, il faut encore choisir la révolution la plus avantageuse. Quoique traitée en futaie, une forêt donne des produits fort différens si on l'exploite deux fois à l'âge de cent ans, au lieu de la laisser atteindre celui de deux cents. La préférence qu'on doit accorder à l'une ou à l'autre de ces révolutions dépend de la nature du sol, de la longévité des essences, de toutes les circonstances locales qui influent sur la végétation. Tandis que le chêne peut, dans les sols argileux et profonds, prospérer pendant trois siècles et plus, il ne dépasse guère cent cinquante ans dans les terrains calcaires ou siliceux; les pins ne végètent pas au-delà de cent vingt ans, et les bois tendres périssent le plus souvent avant leur cinquantième année. En général, il vaut mieux reculer le terme de l'exploitation jusqu'au moment où la végétation commence à se ralentir, parce que c'est alors que l'accroissement annuel moyen est le plus considérable, et la production ligneuse portée au plus haut point.

A opérer ainsi, il y a double avantage. D'abord on satisfait aux besoins de la société en consacrant à la culture des bois la plus petite étendue possible, et l'on n'enlève point inutilement à l'agriculture des terrains dont elle pourrait tirer parti différemment. En second lieu, l'état reste dans la limite de ses attributions en ne demandant à ses forêts que les produits à l'égard desquels l'initiative individuelle est absolument impuissante. La futaie fournit surtout des pièces de fortes dimensions, propres aux constructions civiles et navales, aux arts, à l'industrie, par conséquent des produits tout différens de ceux qu'on peut obtenir avec le taillis, qui ne donne guère que du bois de feu. Si l'état exploitait ses forêts en taillis, il ferait donc aux particuliers propriétaires de bois une concurrence fâcheuse, et les pousserait même à renoncer à un genre de culture qu'ils sont déjà très enclins à abandonner.

Avec la futaie sans doute, le taux de placement est moins élevé qu'avec le taillis, mais par contre le revenu, envisagé d'une manière absolue, est beaucoup plus considérable; pour la société, prise dans son ensemble, c'est le point essentiel. Que lui importe en effet le placement plus ou moins avantageux de son capital, puisqu'en définitive c'est elle-même qui paie les intérêts, et qu'elle donne d'une main ce qu'elle recueille de l'autre? Supposons avec M. Tassy que le loyer des capitaux pût être supprimé sans que l'abondance de l'argent s'en ressentît, il est évident que la quantité des produits créés n'en serait nullement diminuée; obtenus à de moindres frais, puisque l'un des élémens du prix de revient aurait disparu, ils s'a-

dresseraient au contraire à un nombre plus considérable de consommateurs, qui profiteraient de cette baisse et par suite satisferaient à leurs besoins avec moins d'efforts. La société en général bénéficierait donc, non-seulement de tout ce que perdraient les capitalistes, mais encore de l'activité plus grande imprimée à la production. Ainsi le loyer des capitaux, qui donne d'ailleurs à ceux qui les possèdent des profits parfaitement légitimes, ne constitue pas une richesse nouvelle; il modifie seulement en faveur des capitalistes la répartition du revenu social, mais il n'augmente pas ce revenu. Que conclure de là, sinon que l'état doit rechercher, non l'intérêt le plus élevé, mais bien la production la plus abondante? Puisque les capitaux dont il dispose sont à tous, il ferait un mauvais calcul en les faisant valoir aux dépens de tous. C'est ainsi que lorsqu'il s'agit de percer une route, il ne se demande pas quel intérêt lui rapportera le capital qu'il va débourser, mais seulement si la richesse nouvelle que cette route développera dans les pays qu'elle doit traverser est en rapport avec les sacrifices qu'exigera cette construction. C'est pour le même motif que dans l'exploitation des forêts il ne doit avoir en vue que la satisfaction d'un besoin social, et non un placement plus ou moins fructueux pour ses capitaux (1).

Ces vérités si simples, exposées pour la première fois par Varenne de Fenille dans ses *Mémoires sur l'administration des Forêts*, publiés en 1792, ont cependant été méconnues pendant bien longtemps. En Allemagne, quoique généralement admises, elles trouvent encore des contradicteurs. L'un d'eux, M. Robert Pressler, professeur à l'université de Tharand, s'est fait, dans un ouvrage récent (*Der rationnelle Waldwirth*), le défenseur absolu du produit net contre le produit brut. Il trouve dans la situation particulière de son pays des argumens sérieux pour prouver que, comme les individus, l'état doit rechercher le plus grand profit pécuniaire possible et non la production la plus considérable, qu'il doit par conséquent exploiter ses forêts aux révolutions les plus courtes. — Les bois de grandes dimensions, dit-il, coûtent fort cher à établir, et le prix de revient, qui n'est autre que l'intérêt du capital engagé, en sera, quoi qu'on fasse, toujours supérieur à la valeur marchande. Cette culture laisse donc en perte le propriétaire qui l'entreprend, et constitue pour lui une véritable charge. Lorsque ce propriétaire

(1) Ces principes tranchent une grave question. Dans des circonstances données, l'état ne doit-il pas avoir égard aux exigences de certaines industries locales, et ne conviendrait-il point par exemple de traiter en taillis des forêts situées à proximité des établissemens métallurgiques, parce qu'ils ont besoin pour marcher de bois à charbon? L'état, répétons-le, est le représentant de l'intérêt général; adopter au profit de quelques individus un traitement que cet intérêt réprouve, c'est sacrifier celui-ci à l'intérêt particulier et introduire en quelque sorte le système protecteur dans la culture des bois.

est l'état, on conçoit à la rigueur qu'il se résigne à la supporter, puisqu'avant tout il faut pourvoir aux besoins de la consommation nationale; mais alors il doit bien se garder de produire au-delà de ces besoins, parce qu'en livrant ses bois à l'exportation, il fait profiter d'autres nations des sacrifices qu'il s'impose. Le pays qui exporte doit donc se placer au point de vue du producteur, comme le ferait un simple particulier, et non plus au point de vue du consommateur; ce serait jouer un rôle de dupe. C'est précisément le cas pour l'Allemagne, qui, exportant une grande quantité de produits ligneux, perd par cela même une partie des bénéfices que ses forêts lui donneraient, si l'exploitation en était réglée en vue du plus grand produit net. — Ce raisonnement est logique sans doute, mais il prouve uniquement que l'Allemagne est trop boisée pour sa population, et non qu'il y ait avantage à introduire dans ses forêts un système de culture qui aurait pour effet d'en diminuer le rendement. En France, nous ne sommes pas dans les mêmes conditions; la pénurie des bois de construction y est telle qu'ils entrent pour 61 millions dans les 83,700,000 francs de produits ligneux importés en 1858. Que deviendrions-nous si, la théorie de M. Pressler venant à prévaloir, nous nous trouvions privés de cet appoint considérable à notre production indigène? La Suède et la Norvége, qui jusqu'à présent nous fournissaient les sapins propres à la mâture des navires, commencent, dit-on, à s'épuiser, et c'est dans les Vosges que les constructeurs cherchent aujourd'hui à s'approvisionner. Nous devons donc prévoir le moment où, les bois étrangers nous faisant défaut, il faudra bien produire nous-mêmes ceux dont nous aurons besoin.

Enfin le sol boisé n'appartient pas exclusivement aux particuliers et à l'état : une partie considérable de l'étendue qu'il comprend se trouve entre les mains des communes (1). Les principes qui doivent dans ce cas en diriger l'exploitation se modifient avec la condition de ce nouveau propriétaire, et ne sont plus absolument les mêmes que pour les forêts domaniales. L'état en effet n'a en vue que l'intérêt général et non pas seulement celui de telle ou telle localité, tandis que la commune ne doit s'occuper que d'elle-même et nullement de ses voisins. Sa sollicitude ne s'étend pas au-delà des limites de son territoire, et il y aurait injustice à lui imposer des sacrifices au profit de gens qui lui sont étrangers. Toutefois si à ce premier point de vue elle se rapproche de l'individu, sa qualité de corps mo-

(1) Voici approximativement la distribution du sol forestier en France :

1° Aux particuliers	5,500,000 hectares.
2° Aux communes et aux établissemens publics	1,900,000 —
3° A l'état, y compris le domaine de la couronne	1,100,000 —
Total	8,500,000 hectares.

ral et immuable lui impose d'un autre côté des obligations de même nature que celles de l'état. Cette situation complexe fait donc de l'intérêt communal un composé de deux intérêts, le particulier et le général, qui réclament l'un et l'autre une égale satisfaction. En n'écoutant que le premier, la commune trouverait avantage à exploiter ses forêts aux révolutions les plus courtes, à transformer ses futaies en taillis, souvent même à les défricher et à réaliser le capital qu'elles représentent; mais elle ne pourrait le faire sans léser le second, qui lui interdit de spolier les générations futures d'une richesse qui lui a été transmise par les générations passées et dont elle n'est que dépositaire.

Ces données étant admises, on comprend que lorsqu'une forêt communale est en futaie, exploitée à une révolution normale, la commune ne doit sous aucun prétexte la transformer en taillis, ni diminuer par des coupes anticipées les ressources de l'avenir, et il est du devoir de l'état d'empêcher ces abus. S'il s'agit au contraire de forêts actuellement en taillis, il serait sans doute fort désirable de les convertir en futaie, puisque ce serait substituer à un traitement rudimentaire un mode de culture plus perfectionné et plus productif; mais cette opération ne peut être effectuée que si la commune est assez riche pour supporter la réduction momentanée de revenu qui doit reconstituer le capital nécessaire, et c'est là malheureusement l'exception. Dans tous les cas, il serait inique d'imposer à la population actuelle, contre son gré, des sacrifices qui ne devraient profiter qu'à ses descendans. On n'en a pas toujours jugé ainsi, car à l'époque où l'on se croyait le droit de réglementer l'exploitation des forêts particulières, on faisait peu de cas de l'intérêt communal proprement dit, et on le sacrifiait sans pitié à l'intérêt général.

C'est ainsi que dès 1561 Charles IX, préoccupé de la disparition rapide des forêts du royaume, ordonna que le tiers des bois appartenant aux gens de mainmorte, bénéficiers et communautés, tant ecclésiastiques que laïques, serait mis en réserve pour croître en futaie. Un édit de 1573 réduisit au quart la contenance à réserver. La fameuse ordonnance de 1669 reproduisit cette disposition conservatrice, et c'est grâce à elle que la plupart des bois du clergé, qui en 1790 ont fait retour à l'état, présentaient des massifs de futaie souvent fort importans. Le code forestier de 1827, en prescrivant également la mise en réserve du quart des forêts communales, ne va pas cependant jusqu'à imposer aux communes, comme l'avait fait l'ordonnance de 1669, l'obligation de le laisser croître en futaie; il les autorise au contraire à l'exploiter lorsqu'elles ont des besoins urgens à satisfaire, et qu'elles n'ont pas d'autre moyen d'y pourvoir. C'est là un acte de sage administration, qui, ne leur laissant

que la libre disposition des trois quarts du produit de leurs forêts, constitue avec le surplus une épargne pour l'avenir, mais ne va pas jusqu'à sacrifier leurs légitimes exigences aux besoins généraux du pays.

II.

On a pu se convaincre par ce qui précède que des différentes circonstances qui influent sur le mode de culture à appliquer aux forêts, et par conséquent sur la nature et la quantité des produits qu'elles peuvent fournir, il n'en est pas de plus importante que la qualité du propriétaire. Faible et irrégulière chez les particuliers, la production ligneuse trouve dans le caractère permanent de la commune des conditions qui lui permettent de se développer davantage; mais ce n'est que dans les forêts de l'état qu'elle peut être portée au plus haut point. Comment, dans ces différens cas, doit se régler cette production? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Si les particuliers ont quelquefois intérêt à exploiter leurs forêts sans ordre ni méthode, et sont conduits, suivant les exigences du moment, tantôt à restreindre, tantôt à augmenter l'étendue de leurs coupes, il n'en est pas de même de l'état et des communes, qui doivent avant tout s'astreindre à en retirer annuellement la même quantité de matière ligneuse. Puisque la société a toujours besoin de bois, il faut que le marché en soit constamment pourvu, et il ne peut l'être qu'avec une production constante et uniforme. Régler les exploitations de manière à garantir cette continuité, c'est ce qui s'appelle fixer la *possibilité* d'une forêt. Cette opération n'est pas moins importante pour le propriétaire, à qui elle assure un revenu régulier, que pour la société, qu'elle met à l'abri de la privation éventuelle des bois dont elle a besoin.

Dans les taillis, la fixation de la possibilité est fort simple. La régénération de la forêt s'effectuant par les souches, on peut, sans craindre d'en compromettre la perpétuation, asseoir les coupes de proche en proche, et y abattre, sauf les réserves, tous les arbres qui forment la superficie. Si donc on a une forêt de 100 hectares à exploiter à la révolution de vingt-cinq ans, il suffira d'en couper chaque année la vingt-cinquième partie, ou 4 hectares, pour que le roulement s'établisse d'une manière continue. Les parties qui arriveront successivement en tour d'exploitation présenteront toujours des bois âgés de vingt-cinq ans, qui donneront des produits en matière, et par suite en argent, sensiblement égaux, si le sol a partout à peu près la même fertilité. Cela s'appelle mettre une forêt en *coupes réglées*, mot qui a passé dans la langue usuelle pour dési-

gner des opérations qui donnent des revenus réguliers. La plupart des forêts des environs de Paris, celles de Saint-Germain, de Marly, de Meudon, de Verrières, sont exploitées de cette façon à des révolutions de vingt-cinq et trente ans : il en était de même des bois de Boulogne et de Vincennes avant leur transformation en promenade publique. Aujourd'hui on laisse dans ceux-ci les arbres se développer en toute liberté, et au lieu de les couper périodiquement, on se borne à extraire çà et là ceux qui viennent à périr avant l'âge. Pour ne parler que de la question d'agrément, il est à regretter que ces diverses forêts, si fréquentées par les étrangers et la population parisienne, n'aient pas toujours été soumises au régime de la futaie.

Dans les futaies, la détermination de la *possibilité* est plus compliquée, parce que la régénération de la forêt s'opérant par les semences et non plus par les souches, il devient impossible d'asseoir régulièrement les coupes de proche en proche, et par conséquent de les faire porter chaque année sur une étendue déterminée à l'avance. L'exploitation des futaies comporte en effet trois coupes successives. Lorsqu'un massif a atteint l'âge fixé par la révolution, on commence par enlever une partie des arbres qui le composent, de manière à permettre à ceux qu'on laisse sur pied d'ensemencer le sol au moyen des graines qu'ils produisent et qui se disséminent naturellement; *c'est la coupe sombre.* Une fois l'ensemencement fait, on abat une partie des arbres précédemment conservés, afin d'habituer peu à peu le jeune recru à l'action de la lumière; c'est la *coupe claire.* Enfin, quand la nouvelle forêt est assez vigoureuse pour n'avoir plus rien à redouter des influences atmosphériques, on procède à la *coupe définitive,* qui consiste dans l'extraction des derniers arbres laissés sur pied. Ces diverses opérations qui demandent beaucoup d'habileté se succèdent à des intervalles indéterminés, suivant qu'elles sont jugées plus ou moins urgentes. Ici c'est une jeune forêt qu'il faut débarrasser des réserves qui l'écrasent; plus loin c'est un semis qui menace de s'étioler, si l'on ne se hâte de lui donner de l'air et de la lumière; ailleurs c'est un massif arrivé à maturité dont il faut commencer la régénération. Ces exploitations si variées et si imprévues ne pouvant pas rentrer dans le cadre régulier des coupes opérées par contenance, il a fallu baser la possibilité sur le volume et non plus sur l'étendue. Ce n'est donc plus en hectares, mais seulement en mètres cubes ou en stères de bois qu'il devient possible d'exprimer dans les futaies l'importance des exploitations.

Chaque année, nous l'avons dit, une couche nouvelle vient dans chaque arbre se superposer aux précédentes, et ajouter un certain nombre de mètres cubes de matière ligneuse à ceux qui constituent

la superficie. Tant qu'on aura soin de ne pas enlever plus de bois qu'il ne s'en forme ainsi annuellement, la production se maintiendra au même niveau : c'est un capital dont les conditions de placement ne varient pas, et qui continue à produire toujours les mêmes intérêts; mais que l'on vienne à en exploiter davantage, on entame ce capital, qui, donnant par cela même d'année en année moins de revenu, finit par s'épuiser complétement. Qu'on reste au contraire au-dessous de cette production, le matériel non réalisé va en s'accumulant insensiblement, les arbres inexploités arrivent tour à tour à maturité, et périssent sur pied sans profit pour personne. Ainsi c'est l'accroissement annuel d'une forêt qui mesure d'une manière précise la quantité de bois qu'on peut y couper sans qu'elle se détériore, et qui en détermine par conséquent la possibilité. Voici comment on la calcule.

Si nous nous trouvons par exemple en présence d'un massif âgé de vingt ans, il sera facile, soit par des procédés spéciaux de cubage, soit en faisant abattre et débiter en stères une partie des arbres qui le composent, de connaître exactement le volume de bois que comprend un hectare; la vingtième partie de ce volume exprimera évidemment le nombre de mètres cubes de bois dont un hectare de ce massif s'est accru pendant chacune de ces vingt années, c'est-à-dire l'accroissement moyen par hectare à l'âge de vingt ans. Ces cubages répétés sur les bois de tous âges font de même connaître l'accroissement de chacun des massifs de la forêt, et dès lors celui de la forêt tout entière. On sait par là de combien le matériel s'augmente tous les ans, et par suite combien on peut en enlever sans modifier les conditions de production.

En Allemagne, on met à cette opération les plus grands soins, car elle intéresse au plus haut point les finances de la plupart des états qui composent la confédération germanique. Les forêts en effet y sont la principale source de revenu; si la possibilité n'en était pas calculée d'une manière précise, il serait à craindre que les exploitations ne pussent s'y succéder indéfiniment sans danger pour la fortune publique. Cette préoccupation de l'avenir s'est manifestée dans ces pays par des études approfondies sur la production ligneuse; des expériences nombreuses ont été faites, et des tables indiquant la marche de la végétation de chaque essence dans les différens sols ont été dressées pour presque toutes les forêts. Les plus connues de ces tables sont celles de Cotta; elles sont relatives à la Saxe et ont été reproduites, converties en mesures françaises, par M. de Salomon dans son *Traité d'aménagement*. Quoiqu'elles soient fort en usage, les praticiens d'outre-Rhin prétendent cependant qu'elles donnent des chiffres trop faibles. M. Chevandier nous

a également fait connaître celles qui ont été publiées par l'administration forestière du duché de Bade et qui sont employées dans ce pays. Enfin le docteur Pfeil a consigné dans son ouvrage sur *la sylviculture pratique*, le résultat des expériences faites dans les forêts de la Prusse. C'est en consultant ces tables qu'on peut se faire une idée exacte de la végétation des arbres; comme elle y est exprimée par des chiffres, on se trouve à l'abri des illusions auxquelles on est si souvent exposé quand on parcourt les forêts. Tandis que dans un sol de qualité moyenne le volume d'un hectare de pins âgés de vingt ans dépasse 80 mètres cubes, il ne s'élève qu'à 24 dans un terrain maigre. C'est à l'âge de soixante-dix ans que cette essence atteint son maximum d'accroissement moyen; elle donne à ce moment, dans le sol sablonneux des plaines de la Prusse, un accroissement annuel de près de 5 mètres cubes, un volume total de 311 mètres cubes environ par hectare. Au-delà de cet âge, ce volume va bien toujours en augmentant, puisque la végétation produit chaque année de nouveau bois, mais l'accroissement moyen diminue; à quatre-vingts ans par exemple, le volume par hectare est de 335 mètres cubes, mais la production annuelle moyenne n'est plus que de 4 mètres cubes, c'est-à-dire inférieure à ce qu'elle est à soixante-dix : d'où il suit que si l'on veut obtenir les plus grands produits en matière, c'est à ce dernier âge qu'il faut pratiquer l'exploitation. Pour les hêtres, le maximum est atteint à cent vingt ans; la production annuelle moyenne est alors de plus de 5 mètres cubes, et le volume total de 633 mètres cubes par hectare. Les chênes veulent être conduits plus loin encore; il est rare qu'il soit avantageux de les exploiter avant l'âge de cent cinquante ans, et souvent on a intérêt à prolonger ce terme bien au-delà.

Ces expériences n'ont pas seulement eu pour but de déterminer le volume des bois aux différens âges, elles ont encore servi à faire connaître dans une même essence la proportion des diverses parties de l'arbre. C'est important à savoir, car toutes ces parties n'ont pas la même valeur; la tige, qui est propre à la charpente et à l'industrie, est beaucoup plus précieuse que les branches, qui ne donnent que du bois de chauffage. Ces proportions varient suivant les conditions dans lesquelles la végétation a eu lieu : lorsque les arbres croissent en massif, les branches prennent moins de développement que lorsqu'ils sont isolés; mais, toutes choses égales d'ailleurs, la tige est plus forte dans les chênes que dans les hêtres, et dans les pins que dans les chênes. On conçoit combien ces renseignemens sont utiles et combien ils peuvent contribuer aux progrès de la culture forestière. Tout cultivateur sait ce que chaque hectare

lui donne de blé et de paille, est-il moins important pour le sylviculteur de connaître le rendement en bois? n'est-ce pas au contraire la première chose dont il devrait s'enquérir pour se rendre compte du bénéfice de son entreprise? Cependant nous n'avons en France rien de précis à cet égard, et nous sommes le plus souvent obligés d'avoir recours aux tables allemandes, qui ne conviennent qu'imparfaitement au sol et au climat de notre pays (1).

La possibilité dans les futaies ne se détermine cependant pas toujours ainsi que nous venons de le dire. On a pensé avec raison que le plus souvent une égalité mathématique des produits d'une année à l'autre n'est que d'une importance secondaire, et que le point essentiel dans un aménagement, c'est, tout en évitant des variations trop sensibles, d'assurer l'ordre et la régularité des opérations. On arrive à ce résultat en combinant la possibilité par volume avec la possibilité par contenance, de manière à localiser les exploitations pendant un laps de temps donné, dans une partie déterminée de la forêt. Cette méthode, à laquelle M. Parade a su donner le cachet de netteté et de rigueur qui caractérise son esprit, est connue sous le nom de *méthode simplifiée*. L'application en est des plus faciles. Elle repose sur les mêmes principes que celle qui est employée dans les taillis, avec cette différence qu'au lieu de préciser à l'avance l'étendue à exploiter chaque année, on affecte une partie de la forêt aux opérations à exécuter pendant plusieurs années, de manière à ce qu'on puisse se mouvoir dans des limites moins étroites pour asseoir les coupes jugées nécessaires.

Si l'on a par exemple une forêt aménagée à la révolution de cent ans, on concentrera pendant vingt années les exploitations sur les parties âgées aujourd'hui de quatre-vingts à cent ans, sans s'occuper du surplus de la forêt autrement que pour y favoriser la croissance et le développement des arbres. Au bout de ces vingt années, lorsque tous ces vieux bois auront été abattus et qu'ils auront fait place à une nouvelle forêt, on portera les coupes sur les parties voi-

(1) « Il serait très désirable, dit M. Tassy, que l'on s'occupât activement de la formation de tables de production indiquant, pour les conditions déterminées de végétation, la marche de l'accroissement des principales essences de notre pays. Il ne le serait pas moins qu'on établit par des expériences consciencieuses l'influence que l'âge, le sol, le climat et le mode d'exploitation exercent sur les qualités de ces essences. Le chêne de la Meurthe est moins estimé pour le chauffage que celui de la Bourgogne : en sait-on la raison? Le chêne du nord dure, dit-on, beaucoup moins que celui du midi; on assure que des vaisseaux construits avec le premier sont hors de service au bout de sept ou huit ans, tandis que ceux qui sont construits avec du bois de Provence se conservent plus de quinze ans. Ce sont là des assertions à vérifier. Quels services l'administration ne rendrait-elle pas à l'état, au commerce, à l'industrie, si elle pouvait dire : dans cette région le bois est propre à tel usage; il se distingue dans celle-ci par telle qualité! »

sines qui, ayant aujourd'hui de soixante à quatre-vingts ans, en auront alors de quatre-vingts à cent, et seront devenues exploitables à leur tour. On opère ainsi de vingt ans en vingt ans, coupant pendant chacune de ces périodes les bois les plus âgés, qui laissent après eux de jeunes semis pour les remplacer. Lorsque la révolution est expirée, la forêt tout entière, ayant été exploitée, se trouve reconstituée dans son état primitif, avec la série complète de bois âgés depuis un jusqu'à cent ans. En procédant ainsi, il suffit, on le voit, de calculer la possibilité pour vingt années seulement au début de chaque nouvelle période, et de connaître par conséquent le nombre de mètres cubes que donnent les arbres de quatre-vingts à cent ans qui devront tomber pendant ce laps de temps. La possibilité annuelle sera la vingtième partie de ce nombre. Cette estimation se fait soit à vue d'œil, soit au moyen d'instrumens spéciaux qui, donnant le diamètre et la hauteur de chaque, arbre permettent d'en déterminer exactement le volume. Toutes ces opérations sont fort simples, mais elles exigent un peu d'habitude. Quand on a suivi quelques exploitations, qu'on a vu abattre les arbres, équarrir les tiges, façonner les branches en bois de feu, confectionner les bourrées, on arrive rapidement à acquérir un coup d'œil très sûr, et, comme la plupart des gardes et des marchands de bois, à dire, à la seule inspection d'un arbre sur pied, la quantité de matière ligneuse qu'il représente, les usages auxquels il est propre, et par suite le prix qu'on en pourrait obtenir d'après l'état du marché.

Pour que l'aménagement d'une forêt soit complet, il ne suffit pas de connaître la quantité de bois qu'on peut y prendre chaque année sans en compromettre la production future; il faut encore que les coupes ne soient pas portées au hasard sur les différens points. La régularisation des massifs boisés et la graduation des âges, tel est le but qu'on ne doit jamais perdre de vue. Une forêt n'est en effet dans son état normal que lorsqu'elle présente dans toutes ses parties un peuplement uniforme et complet, et qu'elle comprend, se succédant de proche en proche, sans interruption, les bois de tous les âges, depuis le brin naissant jusqu'à l'arbre prêt à tomber. C'est alors seulement qu'elle se trouve dans les meilleures conditions de végétation, parce que des arbres de toutes dimensions irrégulièrement mélangés se gênent dans leur croissance, et l'on ne peut diminuer le mal que font les exploitations aux massifs voisins qu'en les concentrant sur un même point, au lieu de les disséminer dans les différentes parties de la forêt. On arrive à cette régularité désirable au moyen d'un *plan d'exploitation* qui, en faisant connaître l'époque où chacune de ces parties sera régénérée, les repeuplemens artificiels à effectuer, permet de graduer convenablement les

âges, d'approprier les essences à la nature du sol, d'exécuter en temps opportun tous les travaux nécessaires pour augmenter la production ligneuse. C'est par ce moyen seulement qu'on aura une forêt exploitée avec ordre et méthode, et qu'on saura pour combien elle doit compter dans le bilan de la fortune nationale.

III.

L'aménagement est donc une opération fort complexe qui, touchant à la fois aux questions économiques et aux questions culturales, a été jugée assez importante par le législateur pour qu'il ait cru devoir réserver au chef de l'état le soin de la sanctionner dans les forêts domaniales comme dans les forêts communales. Nous espérons avoir réussi à montrer en quoi elle consiste, et à faire comprendre, contrairement à l'opinion reçue, que l'expression la plus élevée de la richesse forestière n'est pas précisément la forêt vierge, mais la forêt cultivée et exploitée suivant les prescriptions de la science. Une telle opinion pourra n'être pas adoptée par ceux qui, se plaçant au point de vue essentiellement pittoresque, n'aiment que le spectacle grandiose d'une végétation désordonnée. Que de clameurs n'ont point soulevées quelques semis de pins faits dans les gorges de Franchard et d'Apremont de la forêt de Fontainebleau! C'était dépouiller de toute poésie ces âpres solitudes, et enlever à ces amas de roches entassées les unes sur les autres le caractère sauvage qui faisait leur beauté. C'est l'avenir de l'art lui-même qu'on invoquait contre un pareil sacrilége. Nous l'avouerons en toute humilité, nous sommes de ceux qui pensent qu'avant de rêver il faut vivre, et devant l'énorme quantité de bois dont nous avons besoin, nous ne nous sentons pas le courage de demander qu'on laisse les arbres de nos forêts tomber de vétusté; en entendant la branche morte craquer dans le sentier, nous pensons malgré nous à tant de pauvres diables qui, faute de feu, soufflent dans leurs doigts. Il s'en faut d'ailleurs qu'une forêt perde son cachet imposant, pour être soumise à des exploitations régulières. Dominée par l'homme, la nature est parfois plus belle qu'abandonnée à elle-même.

Il y a peu de peuples d'une nature plus rêveuse et plus poétique que les Allemands, et il n'y en a pas qui aiment mieux leurs forêts; c'est en les soignant, en les cultivant, qu'ils témoignent de leur amour, et ne se croient pas des barbares pour en tirer des produits annuels. Ce sentiment est si prononcé chez eux qu'ils savent, dit-on, plus de gré au grand Frédéric du soin qu'il a donné aux forêts que de toutes les victoires qu'il a remportées. C'est en effet du

règne de ce prince que datent en Allemagne les premiers aménagemens; ils ont été exécutés vers 1740 à l'occasion d'un inventaire général de la fortune publique. Depuis cette époque, ces opérations se sont poursuivies avec une telle persévérance que toutes les forêts, — nous parlons des forêts domaniales, — sont aujourd'hui aménagées, et qu'il existe dans chaque état un personnel spécial chargé de vérifier si ces aménagemens sont rigoureusement exécutés.

En France, nous sommes loin d'être aussi avancés que nos voisins. Colbert, il est vrai, avant l'ordonnance de 1669, avait fait opérer la réformation de toutes les forêts du royaume. Il avait envoyé dans les provinces des commissaires généraux qui avaient fixé la durée des révolutions et prescrit des règlemens d'exploitation pour chacune d'elles. Ces règlemens, sanctionnés par des arrêts du conseil du roi, sont aujourd'hui insuffisans, puisqu'ils ne sauraient s'appliquer à des forêts exploitées par la méthode actuelle. Dans la discussion du code forestier en 1827, M. de Bouthillier, alors directeur-général, annonça qu'il faudrait procéder à la révision de tous ces aménagemens, et l'ordonnance réglementaire alla jusqu'à prescrire que ces travaux fussent faits dans l'année. Il s'en faut de beaucoup que cette prescription ait reçu son exécution. On trouve en effet dans le rapport adressé par M. de Forcade, directeur-général des forêts, au ministre des finances, le 20 février 1860, que, de 1827 à 1859, 361,654 hectares seulement de forêts domaniales ont été aménagés, dont 154,375 hectares en futaie pleine et 207,279 hectares en taillis sous futaie. Plus de 700,000 hectares sont donc encore aujourd'hui exploités soit suivant certains usages locaux, soit en vertu d'anciens règlemens non abrogés. Quant aux communes, les forêts aménagées sont l'exception. Depuis quelques années cependant, on commence à sentir tout ce que cette situation a d'anomal, et l'on a donné à ces opérations une impulsion nouvelle. L'aménagement de 60,000 hectares est aujourd'hui en cours d'exécution, et selon toute probabilité nous n'aurons bientôt plus rien à envier sous ce rapport à l'Allemagne.

A n'envisager que le produit en argent, nous avons déjà l'avantage, car, sauf en Saxe, le produit net par hectare est partout inférieur à ce qu'il est en France. Si en effet l'on ne tient pas compte du capital bois engagé dans la superficie, et si l'on calcule le revenu net en déduisant seulement du revenu brut les frais d'entretien et d'administration, on trouve que ce revenu par hectare est chez nous d'environ 25 fr., tandis qu'il s'élève en Saxe à 26 fr. 30 c.; les frais d'administration y sont de 40 pour 100 du produit brut, tandis qu'en France ils n'atteignent pas à 20 pour 100. En Wurtemberg, le produit net est d'environ 13 fr., et en Prusse il ne dépasse pas 6 fr.; les

frais de toute nature s'élèvent à 50 pour 100 du produit brut (1); la faiblesse de ces chiffres doit être attribuée à ce que dans ces pays on délivre annuellement soit à des usagers, soit aux classes nécessiteuses, une certaine quantité de bois au-dessous de sa valeur réelle. Ce revenu, si peu considérable déjà, le serait moins encore, si l'on tenait compte du capital bois engagé dans l'exploitation de ces forêts, et si l'on ajoutait aux dépenses de gestion et d'entretien l'intérêt de la valeur du sol et de la superficie. En n'estimant le sol qu'à 150 francs l'hectare, dans bien des cas les forêts donneraient à peine un revenu de 1/2 pour 100. M. Robert Pressler a calculé qu'une forêt de pins aménagée à quatre-vingts ans ne rapporte guère que 1,8 pour 100 du capital sol et superficie qu'elle représente; une forêt d'épicéas aménagée à cent ans, 1,6 pour 100; une forêt de hêtres à cent vingt ans, 1,4 pour 100.

Ces chiffres prouvent, comme nous l'avons déjà remarqué, que ces pays sont trop boisés pour la population; les forêts recouvrent en Bavière et dans le duché de Bade les 32 centièmes de la superficie totale; en Prusse, les 23 centièmes; en France, les 16 centièmes seulement. Cette étendue serait plus que suffisante pour satisfaire à nos besoins, si l'exploitation en était réglée en vue de la plus grande production en matière; mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, puisque nous importons chaque année pour 70 millions de produits ligneux de plus que nous n'en exportons. D'après M. Tassy, la production actuelle de nos forêts, qui n'atteint pas 38 millions de mètres cubes, pourrait, par un traitement plus rationnel, être portée à 51 millions, dont moitié au moins serait propre à l'industrie. Ce serait un revenu annuel de 678 millions de francs, supérieur de près de 300 millions au revenu actuel! 300 millions, telle est la plus-value annuelle que nous donnerait la simple substitution du régime de la futaie à celui du taillis (2). Et si

(1) D'après une statistique officielle publiée tous les ans à Berlin (*Taschenbuch fur Forst und Jagdmänner*, chez Julius Springer), l'étendue des forêts domaniales en Prusse serait de 2,016,496 hectares produisant..... 23,718,750 fr.
Les frais s'élèvent à..... 11,493,375

Il reste comme produit net..... 12,225,375 fr.
ou environ 6 francs par hectare.

(2) Le produit total des forêts domaniales en 1858 a été de..... 32,217,979 fr.
La contribution payée par les communes pour frais d'administration est de..... 1,800,000 } 34,017,979 fr.

Les dépenses se répartissent ainsi qu'il suit :

Administration centrale	240,700 fr.	7,626,500
Personnel actif	4,610,300	
Améliorations, repeuplemens	2,023,000	
Dépenses diverses	752,500	

Il reste comme produit net..... 26,391,479 fr.
soit environ 25 fr. par hectare pour 1,077,000 hectares de forêts domaniales.

nous nous demandons à la création de quelles richesses peut contribuer cette énorme quantité de matière ligneuse, ce sera bien autre chose encore. Il n'est pas en effet une industrie qui n'ait besoin de bois, et qui ne fût immédiatement arrêtée si elle s'en trouvait privée. Les chemins de fer seuls ont absorbé rien qu'en traverses 1,800,000 mètres cubes, et en exigent annuellement 180,000 pour leur entretien; la marine militaire emploie à peu près 80,000 mètres cubes chaque année, et la marine marchande au moins autant; les constructions civiles en consomment 1,600,000, et nos établissemens métallurgiques environ 7,000,000. Joignez à cela la consommation personnelle pour les besoins domestiques, et vous aurez une idée de l'immense quantité de bois qu'exige un pays comme la France. D'après le procès-verbal de l'enquête sur l'industrie parisienne, faite en 1847 par les soins de la chambre de commerce, la valeur des produits créés par les industries qui employaient le bois comme matière première s'élevait à 101,516,026 francs à Paris seulement; dans cet immense atelier, la charpenterie occupait le vingtième rang, la carrosserie le seizième, l'industrie du bâtiment le neuvième, l'ébénisterie le huitième. Le nombre des patrons et ouvriers occupés à la manipulation du bois dépassait trente-cinq mille; il a plus que triplé depuis cette époque.

Pour faire face à cette consommation prodigieuse et toujours croissante, il faudrait que la plus grande partie de nos forêts fussent traitées en futaie, et cependant c'est à peine si le quart de leur étendue totale est soumis à ce régime. Nous savons, il est vrai, qu'il ne peut convenir aux particuliers, incessamment tourmentés par des exigences nouvelles et exposés à toutes les incertitudes du lendemain; mais au moins devrait-il constituer le traitement normal dans les forêts de l'état et dans celles des communes. Propriétaires immuables, ils n'ont rien à redouter de l'avenir, ils n'ont pas de besoins imprévus à satisfaire, et ne craignent pas de voir leurs biens se morceler entre les mains de leurs héritiers; ils pourraient donc en toute sécurité, sans se préoccuper du taux de placement de leurs capitaux, rechercher dans l'intérêt de tous la plus grande production possible.

Malheureusement l'administration des forêts, qui dépend chez nous du ministère des finances, a été quelquefois conduite à sacrifier la question culturale à la question financière. Considérée comme un aliment exclusif du budget, au même titre que les postes ou les contributions, la propriété forestière a été soumise à toutes les conditions fiscales des diverses branches du revenu public. On ne lui a pas demandé de fournir les produits les plus considérables et les plus utiles, mais de donner le bénéfice pécuniaire le plus grand, et, en se plaçant ainsi spontanément dans les mêmes conditions que les

particuliers, on a été conduit aux mêmes conséquences. On continuait à traiter en taillis les forêts qui s'y trouvaient déjà, et, méconnaissant le principe même sur lequel repose la propriété de l'état, on allait jusqu'à transformer en taillis des futaies existantes. On réalisait, il est vrai, par cette opération, un capital plus ou moins considérable, mais on diminuait en même temps la production future, privant ainsi les générations à venir d'un bien dont on n'avait pas le droit de disposer. Tout montre cependant qu'on commence à mieux comprendre le véritable intérêt de la chose publique. D'un côté, à la suite d'un rapport de M. le ministre des finances, le corps législatif est en ce moment saisi d'un projet de loi sur le reboisement des montagnes (1); de l'autre, grâce aux efforts de MM. Lorentz et Parade, la supériorité de la futaie n'est plus contestée. L'on se rend mieux compte des attributions et des devoirs de l'état, et l'on ne croit plus que la culture des forêts confiées à sa gestion est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du système adopté par les particuliers (2).

Au lieu de convertir des futaies en taillis, c'est l'opération inverse qu'on pratique aujourd'hui, et cette tendance, il faut l'espérer, ne s'arrêtera que lorsque toutes les forêts de l'état seront transformées en futaies. Les communes, de leur côté, devraient bien suivre cet exemple, elles y ont tout intérêt; mais l'exiguité des ressources de la plupart d'entre elles leur permet difficilement de supporter la réduction momentanée de revenu qu'impose cette substitution de traitement. Il serait possible cependant d'y procéder graduellement, et sans trop léser la génération présente au profit de l'avenir; il suffirait de consacrer d'abord à la futaie le quart de chaque forêt, qui, suivant le vœu du législateur, est destiné à former une réserve. Une fois cette portion convertie, on procéderait de même sur un second quart, jusqu'à la transformation complète et absolue de toute la forêt. On trouverait à cela un grand avantage, parce que non-seulement on accroîtrait le volume annuellement produit, mais l'augmentation porterait surtout sur les bois de

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1859 sur *le Reboisement et le Régime des eaux.*

(2) Au 1er janvier 1858, la contenance totale du domaine forestier de l'état était distribuée ainsi qu'il suit :

1°	Taillis sous futaies	493,874 hectares.
2°	Futaies feuillues	193,091
3°	— résineuses	152,646
4°	— mélangées	90,518
5°	Taillis en cours de conversion en futaies	106,201
6°	Vides non compris dans les aménagemens	40,716
	Total	1,077,046 hectares.

(Rapport du directeur-général des forêts au ministre des finances du 20 février 1860.)

construction et d'industrie, dont le prix s'accroît tous les jours. En comparant en effet le prix de ces bois dans les différentes régions de la France à diverses époques, on peut s'assurer que cette augmentation est un fait sans exception. Dans la plupart des départemens, ce prix est double aujourd'hui de ce qu'il était il y a quarante ans. Il n'en est pas de même du bois de chauffage, dont le prix est resté à peu près uniforme, ou même a diminué dans presque tout le bassin d'approvisionnement de Paris. Il n'a augmenté sur certains points que par suite de circonstances exceptionnelles, telles que la création de routes ou de chemins de fer. Puisque le régime du taillis ne donne en général que du bois de feu, et que la futaie seule peut produire du bois de service et d'industrie, une commune n'a point à hésiter sur le choix du traitement applicable à ses forêts, quand elle est en position de pouvoir opter.

La science forestière n'est malheureusement guère plus connue aujourd'hui que du temps de Buffon, qui dès 1774 se plaignait de l'ignorance du public à cet égard. « Il serait naturel, disait-il dans un mémoire adressé à l'Académie des Sciences, de penser que les hommes ont donné quelque attention à la culture du bois; cependant rien n'est moins connu, rien n'est plus négligé. Le bois paraît être un présent de la nature qu'il suffit de recevoir tel qu'il sort de ses mains... On ignore jusqu'aux moyens les plus simples de conserver les forêts et d'augmenter leurs produits. » Il serait temps cependant de nous y mettre, de chercher à augmenter la production ligneuse par l'emploi de méthodes de plus en plus perfectionnées, et d'étendre, par l'amélioration de nos massifs, les ressources forestières dont pourront disposer ceux qui viendront après nous. C'est là précisément le but de la sylviculture, qui contribue à ce titre, dans une certaine mesure, aux progrès de la civilisation. Et ce rôle n'est point sans importance. Le progrès en effet n'est pas autre chose qu'un accroissement continu de capitaux soit matériels, soit moraux. Une génération laisse-t-elle plus de capitaux accumulés qu'elle n'en a reçu, elle a fait avancer l'humanité et contribué à notre émancipation; en a-t-elle consommé plus qu'elle n'en a produit, son bilan se solde par un déficit, elle a spolié d'autant la génération suivante et retardé sa marche dans le progrès. Si nos descendans ne devaient pas trouver des forêts plus productives, mieux cultivées, mieux distribuées sur la surface du pays que nous ne les avons trouvées nous-mêmes, nous manquerions à nos devoirs envers eux. Les principes qu'on vient de développer nous apprennent à quelles conditions ce résultat peut être atteint.

J. Clavé.

L'AMOUR ET LA MORT

LÉGENDE ORIENTALE.

I.

« Enfant, que fais-tu là, sous ce myrte? — L'orage
M'a bercé, j'ai dormi. — Suis-moi, je sais là-bas
Un gîte. J'aiderai le hasard de tes pas.
Au loin, comme un fruit d'or, à travers le feuillage,
Tremble une clarté chère à l'œil des voyageurs. »

Le vent, qui flagellait les chênes séculaires,
Promenait sur les monts l'écho de ses colères;
La foudre ensanglantait la nuit de ses rougeurs,
La pluie à lourds torrens tombait du haut des nues,
Et la terre exhalait des plaintes inconnues.

L'enfant suivait la femme et lui serrait la main,
Pour ne pas s'égarer dans le rude chemin.

« Enfant, n'as-tu pas fui la maison de ta mère,
Qui sans doute t'attend, pleure et se désespère?
As-tu cueilli des fleurs ou des nids dans les bois,
Et du toit maternel as-tu perdu la trace?
N'es-tu qu'un mendiant, un porteur de besace? »

L'adolescent lui dit de sa plus douce voix :
« Je suis archer; voici mon arc. Toi, jeune fille,
Qui donc es-tu? Cours-tu si tard les amoureux?
— Non, je suis moissonneuse, et voilà ma faucille. »
Côte à côte, en silence, ils cheminaient tous deux.

« Je suis chasseur, reprit l'enfant, et ma main sûre
Sans pitié frappe au cœur et creuse une blessure.
Mes victimes, troupeau superbe et languissant,
Arrosent leur chemin de larmes ou de sang :
L'incurable poison de mes flèches les brûle. »

« Moissonneuse d'hiver, moissonneuse d'été,
Tel est mon nom, vivant comme l'éternité!
Mon bras eût pu jadis lasser les bras d'Hercule.
A toute heure, le jour, la nuit, dans l'univers,
Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, je moissonne,
Fauchant, fauchant toujours les épis mûrs ou verts.
Mon labeur est sans haine et jamais ne pardonne. »

II.

L'enfant sourit. La femme essaya de le voir,
Pour surprendre à son front le secret de son âme.
Ce fut en vain : l'éclair avait éteint sa flamme;
Rien que les profondeurs du vaste horizon noir!
Le ciel désespéré sanglotait dans l'orage,
Et la pluie obstinée, en fouettant leur visage,
Sur leur cou débouclait leurs cheveux ruisselans.
Dans la route fangeuse ils marchaient à pas lents.
La moissonneuse dit : « Hâtons-nous! l'heure sonne,
Semant au loin l'horreur de son lugubre glas.
Tu sécheras ton corps demi-nu qui frissonne,
Dans un bain de sommeil tu te reposeras,
Et tu courras demain où le destin t'appelle. »

En approchant du but, leur pied prenait une aile;
Ils allaient. L'ouragan déjà s'était enfui,
Et, comme dans la nuit de Noël brille un cierge,
Sous les plis d'un nuage une étoile avait lui.
Le jeune homme poussa la porte de l'auberge,
Qui céda d'elle-même. Ils franchirent le seuil.
Sur un vieux banc posée, une lampe fumeuse
Jaunissait les murs gris de sa clarté douteuse.
Le foyer saccagé, complice d'un grand deuil,
Semblait se souvenir d'une récente histoire :
Sur la table traînaient les débris d'un festin,
Deux dés souillés de lie, un bracelet d'ivoire,
Une escarcelle vide et quelques brocs d'étain.

Dans l'ombre reluisait le tronçon d'une épée,
Qui gisait, rouge encor, près d'une main coupée...
La débauche et le crime avaient passé par là!

Quand la porte s'ouvrit, le flambeau vacilla;
Mais les hôtes nouveaux de la maison déserte
Entrèrent sans effroi. L'un portait un bandeau
Sur les yeux; l'autre avait la figure couverte
D'un voile qui flottait comme un frêle manteau.
Tous deux étaient pieds nus, et leur tunique blanche
Trahissait de leurs corps la grâce et la beauté.
La femme offrait, malgré les splendeurs de sa hanche,
L'inviolable fleur de la virginité;
Ses cheveux bruns, noués par un ruban de moire,
Sous le voile laissaient tomber leur onde noire.
Elle était svelte et grande à côté de l'enfant,
Qui levait haut le front, comme un dieu triomphant,
Tandis qu'elle, debout comme une jeune reine,
Dans sa droite tenait sa faucille d'ébène,
Où la lampe allumait un fantastique éclair.
Des flèches, un carquois, un arc, c'étaient les armes
De l'archer blond, qui vit de soupirs et de larmes,
Qui consume les cœurs et dessèche la chair.

III.

On montait, pour entrer dans une chambre froide,
Un escalier tournant par une courbe roide;
Le sol penchait, humide, inégal et glissant;
Des gouttes d'eau pleuvaient le long de la muraille,
Et l'on respirait là comme une odeur de sang.
Deux lits ou deux grabats, gonflés de vile paille,
Menaçaient le sommeil des spectres du tombeau.

La moissonneuse dit en posant le flambeau :
« N'es-tu pas, voyageur, un peu las du voyage?
De tes pieds nus la pluie a rougi les blancheurs;
Le sommeil repeindra l'éclat de tes couleurs.
Mais, avant de dormir, montre-moi ton visage,
Détache ce bandeau qui me cache tes yeux,
Comme un jaloux nuage où se perd une étoile;
Je lèverai pour toi mon voile, si tu veux. »
L'un ôta son bandeau, l'autre écarta son voile...

« O mon frère! » dit-elle. Il s'écria : « Ma sœur! »
La moissonneuse avait reconnu le chasseur.

Il regarda longtemps la vierge et dit : « Je t'aime!
Et je meurs de désir et d'âpre volupté.
Nous portons tous les deux l'éternel diadème :
L'univers est à nous, à nous l'humanité!
Je t'aime! mon baiser, qui torture ma bouche,
S'envole vers la tienne et voudrait l'embraser;
Je t'aime! viens, je t'aime! ô déesse farouche,
Dont la pudeur s'irrite en face du baiser!
— O jeune homme! tu sais, je suis invulnérable,
Et dans mon sein glacé jamais cœur n'a battu;
Je savoure l'orgueil de ma propre vertu,
Seule, seule ici-bas, superbe et misérable,
Sans connaître la joie et les nobles amours;
Mais le soir je rapporte à Dieu, dans mes mains pleines,
Les douloureux épis et les gerbes humaines
De la moisson qui naît et qui tombe toujours. »

Un coup de vent souffla la lampe, et les ténèbres
Dispersèrent dans l'air leurs caprices funèbres,
Et la nuit enferma dans son obscurité
Des heures de faiblesse ou de félicité.

Dès que l'aube eut levé sa tête virginale,
L'alouette chanta : l'oiseau craint de l'amour
Célébrait le réveil de la vie et du jour.
L'enfant seul entendit la chanson matinale,
S'approcha de la couche où sommeillait encor
Sa compagne de nuit, robuste et reposée,
Prit la faux, secoua sa chevelure d'or,
Ouvrit l'aile et s'enfuit par la vitre brisée.
L'orient, où montait la gloire du soleil,
S'empourpra par degrés d'un sourire vermeil;
Un clair rayon baisa la brune moissonneuse,
Qui, s'éveillant soudain, s'écria : « Paresseuse!
Dans le mal ou l'ennui l'humanité s'endort.
Quoique l'archer ait pris ma faucille mortelle,
Aujourd'hui comme hier, la moisson sera belle :
Le carquois de l'Amour vaut la faux de la Mort. »

HENRI CANTEL.

Tiflis, 20 janvier 1860.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1860.

Vous vous demandez quelle est la cause de l'inquiétude obstinée qui est le fond de la situation de l'Europe. Vous vous évertuez à comprendre la contradiction qu'un ministre exprimait l'autre jour en ces termes dans le parlement d'un pays voisin : « Tout le monde parle de paix, et tout le monde augmente ses armemens. » Vous interrogez l'anxiété, le malaise, l'agitation, partout visibles autour de nous, en Angleterre et en Russie, en Autriche et en Prusse, en Italie et en Orient. Vous croyez entendre de sourds craquemens, avant-coureurs de la chute de l'ancien régime européen. Vous sentez que le premier incident venu peut produire un ébranlement universel. Il vous semble être déjà dans l'ombre que projettent les événemens futurs; mais vous êtes enchaînés par l'ignorance et l'impuissance politique entre ces deux problèmes : comment l'Europe s'apaisera-t-elle, ou quels seront, parmi son trouble, les desseins, l'action et la fortune de la France? Certes c'est là une préoccupation générale et grave, si générale et si grave qu'un des ministres de l'empereur, qui depuis dix ans s'est fait remarquer par une sagacité et un esprit pratique incontestables, M. Fould, n'a pas cru pouvoir la passer sous silence dans le discours qu'il vient de prononcer au concours régional de Tarbes.

Le ministre d'état a sur nous l'avantage de connaître les intentions du gouvernement. Attaché, comme tous les esprits sensés, à une politique de paix, il puise dans l'acte de réforme commerciale qui s'inaugure et dans les paroles prononcées par l'empereur au commencement de la session du corps législatif les motifs de la sécurité et de la confiance qu'il a voulu faire passer dans l'esprit de ses auditeurs et de ses lecteurs. Le témoignage de M. Fould a une valeur dont nous tenons compte; mais croit-il qu'il en eût affaibli l'autorité, s'il se fût dispensé de mettre les partis en cause? « Ne vous laissez pas gagner, a-t-il dit, par les inquiétudes que les partis s'efforcent de ré-

pandre. » Quoi! les inquiétudes actuelles seraient l'œuvre de la noire magie des partis! Où sont-ils donc, grand Dieu! ces puissans partis qui s'emparent ainsi de l'opinion de nos banquiers, de nos industriels et de nos négocians, qui intimident l'esprit d'entreprise, et refoulent dans les caisses les capitaux défians? Que M. le ministre d'état y prenne garde, les partis seraient capables d'accueillir son accusation comme un compliment, car ce qui importe avant tout aux partis, c'est de voir reconnaître leur influence : à ce prix, toutes les attaques leur sont bien venues; mais les pauvres partis n'ont pas même le triste droit de se faire honneur des méfaits qu'on leur impute. Nous le répétons : où sont-ils? Nous voudrions par curiosité que l'on nous montrât un seul parti en France qui fût organisé, un seul qui pût se vanter de posséder même un journal, et fût en état de parler au public par la presse périodique. Hélas! il n'en est pas un qui ait seulement la faculté de dire publiquement son nom.

L'anéantissement des partis devrait suffire à ceux qui le considèrent comme un avantage, et qui, au besoin, se font gloire de l'avoir accompli. Il serait par trop commode, après avoir banni les partis de la vie politique, de les y faire reparaître à volonté par une évocation oratoire pour les charger de toutes les responsabilités malencontreuses; mais nous irons plus loin. Admettons un moment que les partis aient pu subsister en France dans l'état de dissolution auquel on les a condamnés et dans la vie contemplative où on les a relégués, comme les rois rasés de notre première dynastie : nous affirmons que jamais leur innocence n'aurait été plus éclatante que dans les circonstances présentes. En est-il un seul dont la politique supposée soit pour quelque chose dans les événemens ou les combinaisons qui ont donné lieu aux inquiétudes actuelles? Peut-on reprocher à un seul d'entre eux d'avoir, pour prendre un exemple, ouvert la question italienne, et amené directement ou indirectement, à dessein ou à son insu, les complications qui en sont la conséquence? Ils sont suffisamment absous d'une telle accusation par l'évidence; ils le seraient encore, si c'était nécessaire, par une contre-accusation de M. de Cavour, qui nous arrive fort à propos, car enfin tout le monde leur en veut, à ces malheureux partis français. A Turin, c'est à leur malveillance et aux difficultés qu'ils ont créées à l'empereur que l'on attribue la douloureuse nécessité qui oblige le Piémont à nous céder Nice et la Savoie! Écoutez M. de Cavour : le ministre piémontais n'est pas toujours servi par son adresse habituelle lorsqu'il s'occupe de nous; il dénonce comme ennemis de l'Italie, dans notre pays, le parti clérical, le parti légitimiste, et, ajoute-t-il, le parti orléaniste. Il eût été de bon goût peut-être de se souvenir que le frère de M. le comte de Paris, le fils du duc et de la duchesse d'Orléans, le jeune duc de Chartres, heureux au moins d'avoir été le compagnon d'armes de nos soldats, a fait, sous le drapeau du roi Victor-Emmanuel, la campagne d'Italie; mais cet ingrat oubli nous donne plus de liberté pour établir, sur le témoignage de M. de Cavour, l'innocence des partis français.

Des partis si mal disposés pour l'Italie ne sont assurément pour rien dans les inquiétudes qu'inspirent à la France l'état présent de l'Italie et le reste. Convenons donc qu'à Turin comme à Tarbes le spectre de nos partis n'a été qu'une figure de la rhétorique politique de la dernière semaine, quelque chose comme ce fantôme de Voltaire et de Rousseau, auteurs de tous les maux du siècle, contre lequel s'agitaient autrefois dans les chaires catholiques les bonnets carrés des prédicateurs. Écartons des causes de l'inquiétude actuelle les partis, qui n'en peuvent mais; recherchons-les sérieusement où elles sont.

M. Fould a trop d'esprit pour trouver mauvais que nous disions franchement notre pensée; il connaît trop le fin des choses pour que nous n'ayons même pas le droit d'espérer qu'il est au fond de notre avis. Le malaise moral auquel la France est en proie provient de l'état de l'Europe tel que l'a déterminé ou révélé la dernière guerre d'Italie. La classe de notre société qui se montre en ce moment le plus accessible à la défiance n'est point celle que les partis recrutent ou dominent. Les journaux qui, par préméditation ou maladresse, attisent l'inquiétude générale, au lieu d'être les organes de ces partis dont on veut voir l'hostilité partout, font profession de dévouement et assaut de complaisances envers le pouvoir. Au contraire, le seul parti indépendant dont nos institutions actuelles impliquent et expliquent l'existence, le parti libéral, gémit de voir le pays distrait de son activité intérieure par les préoccupations extérieures, et serait trop heureux s'il pouvait, en le rassurant, ramener son attention du dehors sur le dedans. Enfin la confiance ne peut être rétablie par des paroles et par une simple attribution d'infaillibilité déférée au pouvoir : c'est une conviction qu'il s'agit de faire entrer dans les esprits, ce sont des démonstrations logiques qu'ils demandent, et c'est sur le caractère de ces démonstrations nécessaires qu'il devient urgent de s'entendre.

Nous supposons qu'on ne nous pressera pas d'insister sur le premier point. L'affaire d'Italie a été engagée et poursuivie de telle sorte que tout en Europe en a été ébranlé. Les vieux liens ont été brisés, l'équilibre sur la foi duquel on vivait a été rompu, une carrière indéfinie a été ouverte à l'action des états sur eux-mêmes et au travail des uns sur les autres. Une ère de politique extérieure a commencé, pleine d'inconnu, soumise aux chances les plus diverses et les plus incertaines, et où nous sommes engagés sans pouvoir nous guider encore sur la foi d'aucun système clair, intelligible, saisissant. De grands mots, qui ont la puissance d'agiter les cabinets et de faire tressaillir les peuples, ont été prononcés. On a parlé de principe de non-intervention et de principe des nationalités. La non-intervention, disait M. de Talleyrand, est une circonlocution diplomatique qui signifie intervention; de même au cri des nationalités l'écho amoureux de l'antithèse a répondu « frontières naturelles. » Nous avons cessé d'être maîtres des conséquences logiques de nos actes; il n'a pas été en notre pouvoir, même vic-

torieux et modérés, de calmer les craintes des uns et d'obtenir la docilité des autres. Avec quels sentimens veut-on que nous assistions aux événemens issus de nos propres actes, dans lesquels notre initiative nous crée une responsabilité inévitable, et dont il nous est impossible d'entrevoir le résultat positif et le terme? C'est en vain qu'on nous dirait, au nom d'un formalisme creux, que nous ne sommes pas attachés par des obligations positives à ces événemens : nous y sommes enchaînés par une multitude d'obligations morales. Rien mieux que ce qui se passe en Italie à l'heure qu'il est, rien mieux que l'expédition de Garibaldi et les récens débats du parlement sarde ne peut donner une idée saisissante des compromissions auxquelles nous demeurons suspendus. Notre avis, à nous, a été de couper court, dès que nous l'avons jugé possible, à ces compromissions, et nous n'aurions pas cru que la France eût fait un mauvais marché, si, pour obtenir ce résultat, elle eût renoncé aux cessions territoriales qu'elle avait le droit de demander au Piémont. Plus la France eût été désintéressée, plus elle serait demeurée maîtresse de mesurer ses sacrifices à venir, et plus elle eût conservé d'autorité sur l'Italie. N'ayant rien demandé pour elle, elle eût pu retarder et modérer le mouvement unitaire italien. Le gouvernement de Victor-Emmanuel, n'ayant rien eu à concéder à une puissance étrangère, eût gardé plus de force pour contenir la révolution italienne. Les discours prononcés au parlement sarde prouvent que nous ne nous étions point trompés. Tous les orateurs, les uns exploitant une tactique, les autres cédant à l'impulsion d'un sentiment instinctif, ont exagéré la douleur que leur cause la cession de la Savoie et du comté de Nice pour exagérer par contre les droits que l'Italie pense avoir aux secours de la France, lorsque s'engagera avec l'Autriche la lutte, annoncée comme inévitable, dont l'affranchissement de Venise doit être le prix.

Cette discussion est le commentaire de l'entreprise de Garibaldi en Sicile, et reçoit de cette entreprise elle-même une frappante lumière. Il est possible, et sa lettre à Victor-Emmanuel permet de le croire, que l'abandon de Nice n'ait pas été sans influence sur la résolution de Garibaldi, et que le parti unitaire ait jugé que pour se mettre immédiatement à l'œuvre, l'occasion était unique; mais il importe plus encore de saisir les mobiles qui ont guidé le gouvernement piémontais en cette circonstance. Pour avoir toléré l'organisation et le départ de l'expédition de Garibaldi, quelle excuse M. de Cavour a-t-il alléguée? Sa faiblesse en face de la révolution, son impuissance contre le mouvement unitaire. Nous avons été obligés de trouver l'excuse bonne; mais, nous le demandons, sans le traité de cession, M. de Cavour, lui qui s'est fait un nom parmi les hommes d'état de l'Europe, lui qui, au sentiment de sa dignité personnelle, doit joindre le sentiment de la dignité d'un gouvernement et d'un peuple civilisés, n'eût-il pas rougi de donner une pareille excuse? Nous-mêmes, si elle nous eût été présentée, ne l'eussions-nous pas traitée comme une impertinence? C'est ainsi que tout se

tient dans cette affaire d'Italie, et il est impossible de voir encore le bout de la chaîne. L'attention se porte avant tout sur l'Italie, parce que là l'action est commencée et que la fatalité est en train; mais l'opinion a le sentiment vif, quoique confus, des contre-coups que les événemens italiens doivent naturellement donner au reste de l'Europe. La logique de l'histoire l'avertit qu'il est impossible que ces événemens ne s'emparent pas fortement partout des imaginations populaires, qu'il est impossible qu'au spectacle d'un peuple qui va d'un bond si rapide au but de ses aspirations, les autres nationalités encore souffrantes ne s'exaltent et ne s'ébranlent, qu'il est impossible que les états conservent, dans une telle fermentation, leur cohésion et leur aplomb, qu'il est impossible que les ambitions politiques, d'elles-mêmes ou par force, ne soient entraînées à se mettre de la partie, et que si l'on se laisse aller au fil de l'eau dans une telle situation, on entre dans une de ces périodes de conflits internationaux que les gouvernemens et les peuples ne sont jamais sûrs de clore à volonté.

Bien loin d'être propagées par l'esprit de parti, ces réflexions, ces conjectures, ces craintes de l'avenir trouvent surtout accès dans une classe qui a de grandes qualités assurément et qui joue le rôle prépondérant en définitive dans les sociétés modernes, mais qui, dans notre pays du moins, ne peut, qu'on l'en blâme ou qu'on l'en loue, être soupçonnée de nourrir des préventions et des passions politiques. Cette classe est celle qui, par l'importance des intérêts qu'elle représente et par son action, remplit chez nous une place analogue à la position qu'occupe de l'autre côté du détroit la Cité de Londres. C'est elle qui mène les capitaux, l'esprit d'entreprise et le travail du pays. M. Fould la connaît mieux que nous. Nos révolutions ont rendu sceptique en politique ce monde de la finance et de l'industrie. Bien que ses intérêts dussent lui commander d'être libéral, puisqu'il n'y a de garanties pour les intérêts du capital et du travail que dans la liberté, on l'a vu sacrifier complaisamment, suivant les occurrences, la liberté à la seule apparence de l'ordre. Cependant, s'il est impartial en politique jusqu'au scepticisme, il porte dans l'appréciation des situations politiques un discernement, une sagacité, une pénétration qu'aiguise sans cesse l'instinct de ses intérêts immédiats. La politique a beau tenir peu de place dans ses affections, elle remplit la première dans les élémens de ses calculs. Ce n'est pas aux partis qu'il demande des pronostics sur l'avenir, car il se tient perpétuellement en garde contre leurs entraînemens et leurs illusions. Quand une situation politique donne de l'inquiétude à ces froids analystes des événemens, c'est un fait grave, car il se traduit presque toujours en souffrance pour l'industrie et le travail; mais vous pouvez être sûrs que cette inquiétude n'est point l'œuvre fantastique des factions, qu'elle sort de la nature même des choses. Si les livres et les correspondances de nos banquiers, depuis six mois, pouvaient être livrés à la publicité, les pauvres partis, nous en sommes certains, paraîtraient bien innocens de l'influence qu'on leur prête sur les anxiétés de l'opinion.

Puisque l'on veut bien pourtant attribuer encore aux partis une si malfaisante puissance, qui aurait dû au moins faire contre-poids aux partis et rassurer l'opinion? Cette mission appartenait sans contredit aux journaux qui sont les défenseurs ordinaires et que l'on regarde comme les organes officieux du gouvernement. Si cette presse prétend à quelque vertu, elle devrait agir comme un calmant sur l'opinion; elle en a au contraire redoublé les alarmes dans ces derniers temps par ses étranges alliances et par ses violentes contradictions. Quel guide chercher dans des journaux qui ont commencé par dénoncer sans justice et sans mesure Garibaldi, et qui, sans transition, se sont mis à prophétiser et à souhaiter son succès? Un jour, dans leurs colonnes, le héros italien était Walker, le lendemain Washington. La veille, on vous disait avec cette fatuité qui sied aux gens qui parlent à bon escient que ceux qui faisaient des vœux pour Garibaldi étaient des Anglais; aujourd'hui ceux qui n'approuvaient pas son aventure n'étaient plus que des Autrichiens. Quand ces journaux avaient-ils parlé au nom du gouvernement, quand sous leur propre responsabilité? Quand avaient-ils reçu l'illumination d'en haut, quand avaient-ils été trompés par l'éblouissement de leur indépendance et de leur zèle? Le même refrain de confiance accompagnait à la vérité leurs imprécations ou leurs hymnes; mais comment être rassuré à la fois et parce que Garibaldi avait tort et parce qu'il avait raison, parce qu'il méritait d'échouer et parce qu'il était certain d'un triomphe? Voilà les sûrs conducteurs auxquels l'opinion a été abandonnée dans ses incertitudes et ses appréhensions, voilà les protections qu'elle a eues contre les manœuvres de nos partis fabuleux! Mais nous l'avons dit, s'il peut exister en ce moment en France un parti d'opposition légale, ce parti ne saurait avoir qu'un nom, le libéralisme, qu'un intérêt, l'extension des libertés publiques; c'est dans notre politique intérieure que se renferment donc de prédilection sa pensée et ses efforts. Son succès serait de faire rentrer la France en elle-même. Par conséquent tout ce qui l'attire au dehors, curiosité maladive, rêves d'aventures et surtout aveugles inquiétudes, est manifestement contraire à la politique du parti libéral. C'est lui qui rassurerait certainement la France, si le pouvoir en lui était égal à la volonté; c'est lui qui voudrait que la France fût rassurée sur les incertitudes de la situation de l'Europe, c'est lui qui demande qu'elle le soit.

La nécessité que mettent en effet en saillie ces inquiétudes qui frappent les yeux ministériels est celle-ci : il faut que la France soit édifiée, fixée et garantie sur la direction qui prévaudra dans les conseils du gouvernement. La direction dominante nous mènera-t-elle vers les affaires extérieures ou vers les affaires intérieures? Chercherons-nous au dehors l'emploi de notre activité et la manifestation de notre grandeur, ou nous appliquerons-nous de préférence à élever la condition sociale du peuple par le travail et les institutions qui lui sont le plus favorables, à élever aussi la dignité morale des citoyens par le développement progressif des institutions libres? Voilà la question. Le moment est décisif, il faut choisir. Nous pouvons encore

faire l'option dans la plénitude de notre libre arbitre et de notre puissance. Du choix qui sera fait dépend le rétablissement de la sécurité ou la continuation de ces perplexités qui sont aujourd'hui encore la maladie chronique, mais qui peuvent à tout moment devenir la maladie aiguë de l'Europe, car ces outres d'Éole que Canning se vantait de tenir sont aujourd'hui en la possession de la France, et tout le monde nous reconnaît le terrible pouvoir de déchaîner les tempêtes.

Le choix est déjà fait, nous répondra M. le ministre d'état, et c'est en effet le sens de ses paroles au concours régional de Tarbes. Le gouvernement est non-seulement pacifique d'intention, mais il a donné un gage de sa préférence par un grand acte, par le traité de commerce avec l'Angleterre et par la nouvelle politique commerciale qui est en voie d'exécution. Les bonnes intentions sont assurément dignes de louanges, mais les plus sincères n'équivalent pas à des garanties positives, et ce sont des garanties positives que demandent les grands intérêts qui sont obligés de faire entrer dans leurs calculs les chances de la politique. La réforme de nos tarifs vaut déjà mieux que de bonnes intentions. C'est un acte, et un acte d'une immense portée ; mais comment se fait-il qu'il n'ait point réussi à convaincre les esprits de la solidité de cette paix et de cette application dominante aux affaires intérieures dont il était l'annonce significative? C'est que, par le malheur des circonstances ou l'intempestivité des combinaisons qui se sont produites simultanément dans les affaires extérieures, la réforme des tarifs a perdu sa véritable signification, et par conséquent la vertu persuasive qu'elle devait avoir : il semblait qu'elle dût être le principe inspirateur et dominant d'une évolution politique de la France; les disparates et les contre-temps de la politique extérieure lui ont enlevé ce caractère en venant contredire au début même le système dont on devait croire qu'elle était l'expression.

La réforme commerciale est une des plus grandes œuvres de politique intérieure qui se puissent entreprendre. Non-seulement cette réforme demande du temps, mais le gouvernement et le peuple qui la tentent ont besoin de n'en être point distraits pendant qu'elle s'accomplit. C'est une de ces œuvres qui, pour être bien exécutées, doivent être l'élément dominant d'un système, celui auquel il faut momentanément subordonner autant que possible toutes les autres affaires du pays. Pour mieux dire, il faut faire concourir à l'intérêt que représente cette réforme tous les autres intérêts et tous les autres moyens d'action du gouvernement. La pensée de coordonner les facteurs de la production nationale, de les assembler et de les faire jouer naturellement et librement comme les pièces d'une machine gigantesque, la pensée de mettre en œuvre toutes les forces d'une nation pour lui faire produire son maximum de richesse est assez vaste et assez féconde pour que ceux qui s'en pénètrent avec une véritable intelligence et un sincère dévouement veuillent bien consentir à s'y consacrer de préférence, sinon

exclusivement, pendant un certain nombre d'années. Le philanthrope, le citoyen, l'homme politique, le gouvernement dont s'emparera cette idée, tremblant d'en compromettre le succès, écarteront par toutes les précautions possibles les élémens qui pourraient troubler et faire avorter l'expérience. Ils rapporteront tout à cette œuvre jusqu'à ce qu'elle ait réussi. La première condition à remplir, c'est évidemment d'assurer à l'expérience une période de paix, c'est d'assurer, pendant qu'elle se poursuit, une pleine confiance et une entière sécurité au sein des classes industrielles, commerçantes et financières. Ni M. Huskisson, ni sir Robert Peel, n'auraient osé mettre la main à l'œuvre dans un temps de trouble européen, où la crainte des événemens extérieurs eût paralysé l'esprit et les ressources des capitalistes et des commerçans anglais. Le succès de leurs grandes réformes économiques eût été impossible, s'il ne leur avait été donné de les accomplir dans un temps de profonde paix et de confiance générale. Notre gouvernement a déjà montré une excessive hardiesse en essayant d'opérer la réforme économique autrement que par les progrès de l'éducation des esprits, l'influence des discussions et la conviction éclairée des intérêts. Il a procédé par un coup d'autorité, et il a singulièrement accru par là sa responsabilité et les difficultés de sa tâche. Au moins devait-on souhaiter que la politique étrangère ne fît pas diversion à l'expérience tentée. Pour que la réforme réussisse, il faut que la consommation puisse avoir toute son élasticité, que la production applique toutes ses forces, que la spéculation donne toute son ardeur, et le souffle vivifiant de ces grands agens économiques, c'est la confiance. Que si ce travail est troublé par un défaut de sécurité, non-seulement des résultats malheureux ou incomplets ajouteront de nouveaux sujets d'inquiétude à ceux qui les auront causés, non-seulement un grand progrès aura été manqué, une grande idée sera frappée d'une injuste défaveur; mais des difficultés d'un autre ordre viendront compliquer la situation politique et aggraver la défiance du public. Les finances, le budget de l'état, sont liés au sort de la réforme commerciale. L'échec de la réforme entraînerait un déficit dans le revenu. De là une mauvaise situation de trésorerie, des perspectives d'emprunt, la nécessité de rétablir les anciennes taxes, la difficulté de créer des impôts nouveaux, et au total un redoublement d'inquiétudes. Voilà quelles peuvent être les graves conséquences de ces inquiétudes qu'a signalées M. le ministre d'état.

Ces inquiétudes, nous avons vu qu'il n'avait pas été au pouvoir des partis de les faire naître; le gouvernement seul peut les calmer. L'acte même du traité de commerce n'a point suffi à les dissiper. Qu'on en juge par l'état de l'opinion publique en Angleterre : si l'opinion anglaise, qui pourtant avait d'abord reçu le traité avec tant de faveur, se montre si peu rassurée, est-il surprenant que ce traité n'ait pas exercé une plus heureuse influence sur l'opinion française? Nous croyons avoir rempli un devoir de bons citoyens en nous emparant de la parole d'un ministre pour signaler avec force une

maladie d'opinion qui deviendrait funeste en se prolongeant; nous en avons indiqué avec plus de timidité la cause: nous en dirons sommairement le remède. Puisque les intentions déclarées ont été insuffisantes à rétablir la confiance, puisqu'un acte aussi significatif qu'une réforme économique n'a point inculqué dans les esprits cette foi dans la paix qui pouvait seule l'avoir inspiré, il faut, contre un mal qui résulte des choses, chercher la garantie dans les choses mêmes; il faut frapper les esprits et les imaginations, non par des déclarations qui ne seraient que des redites, non par des actes isolés qui ne seraient que des expédiens, mais par l'inauguration d'un système qui porte en soi les garanties de la sécurité que l'on recherche. Que le gouvernement en soit convaincu: les inquiétudes dont le spectacle le contrarie tomberaient devant le moindre progrès libéral accompli dans nos institutions. L'Europe pousserait un joyeux soupir de délivrance, la France croirait commencer une vie nouvelle et se sentirait rajeunie; les intérêts reprendraient partout confiance, si les concessions libérales que demande le groupe grossissant des intelligences généreuses et des fermes caractères étaient enfin accordées. Et quel moment serait mieux choisi pour faire vers la liberté un pas décidé que celui où son nom redevient le synonyme de la paix et de la sécurité?

Au surplus, si la liberté est destinée à faire seule son chemin en France, les forces ne lui manqueront point. Le temps du découragement est passé pour ses amis. La noble séve remonte, et les branches fécondes où s'est nourrie notre jeunesse nous montrent encore de beaux fruits. Il semble que la littérature qui soit le mieux appelée à survivre au cycle que nous traversons soit la littérature politique, et cette littérature rend la vie à la tradition libérale de la révolution française, la seule des aspirations de 89 qu'il reste encore à satisfaire. Il faut noter l'apparition de ces livres comme les événemens politiques les plus importans de notre vie intérieure aujourd'hui. Nous avons déjà annoncé le quatrième volume de la belle *Histoire du Gouvernement parlementaire* de M. Duvergier de Hauranne. Nous nous reprochons de n'avoir pas recommandé plus tôt l'excellente *Histoire de la Restauration* commencée par M. L. de Viel-Castel. Ces récens ouvrages, auxquels nous devons joindre l'étude entreprise par M. Jules de Lasteyrie sur l'histoire de la liberté en France, sont un enseignement pratique de libéralisme. M. de Rémusat apporte à ce mouvement, auquel participent avec une émulation pleine de promesses bien d'autres esprits distingués, l'achèvement de la pensée philosophique. Dans notre affranchissement et dans l'œuvre de la révolution française, grande a été la part d'action de la philosophie. C'est l'influence de la spéculation intellectuelle et du génie rationaliste propre à l'esprit français que M. de Rémusat aime à retrouver dans notre histoire, ou qu'il applique lui-même, avec une supériorité et un charme que nos lecteurs connaissent, à l'appréciation de notre organisation politique. Sous le titre de *Politique libérale ou Fragmens pour servir à la défense de la Révolution française,* notre éminent collaborateur a réuni, en les fondant

et en les reliant, plusieurs études publiées d'abord par la *Revue,* mais qui, rapprochées les unes des autres, se communiquent une nouvelle force et un nouvel éclat. Esprit délicat et viril, en qui une nuance de mélancolie ne donne que plus de relief à la constance des convictions et à la fermeté des espérances, âme élevée, qui ne semble demander à sa probité que le droit de demeurer indulgente, M. de Rémusat nous montre dans la philosophie de notre histoire la forte justification des idées libérales, et nous donne dans leur victoire finale cette confiance certaine qui permet d'en supporter l'éclipse momentanée avec moins d'indignation contre le destin et moins de mépris pour les hommes. Ce livre est plus qu'une consolation, c'est une promesse, et quand on voit, par la spirituelle brochure de M. Prévost-Paradol sur les *anciens partis,* avec quelle verdeur et quelle chaleur le libéralisme s'exprime sous une jeune plume, on a la certitude que ce n'est pas en vain que des hommes tels que M. de Rémusat ont entretenu le feu sacré pour le transmettre aux générations qui les suivent.

Que dire de l'Italie dans la phase qu'elle traverse? Rien, attendons les événemens. La chance est manifestement favorable à la révolution, et la Sicile est probablement perdue pour le roi de Naples. Le *Pulcinella malcontento,* dont les facéties royalistes se moquaient tant après 1820, va reprendre sa revanche, et ne s'écriera plus d'un air comique :

Fra spavento e tradimento
Siam fuggiti com' il vento.

Mais après?... Les conséquences de la révolution italienne dépasseront sans doute la péninsule. Il faut déjà peut-être regarder comme une de ces conséquences indirectes la manifestation diplomatique que le prince Gortchakof a cru devoir faire, il y a quinze jours, en faveur des populations chrétiennes de l'empire ottoman. Nous sommes pleins de sympathie pour les chrétiens d'Orient, et la presse française s'est fait un honneur particulier en défendant en toute circonstance leurs intérêts. Nous estimons les qualités de la nation russe et nous croyons à son avenir en dépit des vices de son gouvernement; mais, malgré l'insolence du temps où nous vivons, nous avouerons que nous avons été stupéfaits de la démarche du prince Gortchakof. Nous n'avons pas compris la solennité de cette convocation des ministres des grandes puissances pour leur déférer la conduite du gouvernement turc envers ses sujets chrétiens. Dépouillé du protectorat exclusif des orthodoxes de Turquie, le ministre russe a-t-il cru le ressaisir indirectement par l'initiative qu'il a prise avec un tel fracas que tous les badauds de l'Europe ont cru voir à l'horizon une nouvelle guerre d'Orient, et cette fois le partage de l'empire ottoman? Le zèle qu'inspirent les chrétiens de Turquie est louable, lorsqu'il est affiché ailleurs qu'en Russie. Le gouvernement russe, beaucoup moins tolérant que le gouvernement turc, a-t-il bien le droit de dénoncer les persécutions ottomanes? Si l'on demandait raison au gouvernement russe des avanies que sa bureaucratie fait subir aux catho-

liques et aux dissidens de son empire, il dirait peut-être d'abord, comme fera la Turquie, que ce qui se passe dans un état indépendant ne regarde pas les étrangers. Poussé davantage, par exemple sur le terrain de la Pologne, où l'Europe a par traité le droit, dont elle n'use pas, de réclamer la restitution des garanties stipulées à Vienne, le gouvernement russe répondrait que malgré l'autocratie il est impuissant à réformer la bureaucratie, qui le trompe, l'épuise et lui donne un si mauvais renom. C'est probablement la réponse que fera avec autant de raison la Turquie : la Porte alléguera son bon vouloir et son impuissance, et la récente gasconnade russe n'aura pas pour le moment d'autres suites. Au surplus, on se trompe à Pétersbourg si l'on y croit que les esprits éclairés peuvent encore être trompés sur la civilisation et la puissance moscovites. Avec des serfs qu'elle ne peut parvenir à émanciper, avec une administration de la justice qui n'est pas supérieure à celle du royaume de Naples, avec la vénalité de ses fonctionnaires, la Russie ne saurait faire croire à sa civilisation. Du temps de l'empereur Nicolas, il lui suffisait de faire à l'Europe une peur étrange dont tout le monde est revenu. Des finances embarrassées, une armée ravagée par les dilapidations, une organisation politique énervée par le despotisme oriental, ne sont point des conditions de puissance, et il n'est pas au pouvoir du gouvernement de la Russie de marquer la dernière heure de l'empire ottoman. Nous renvoyons ceux qui auraient besoin d'être édifiés sur les ressorts de la puissance russe sous l'autocratie au récent ouvrage du prince Pierre Dolgoroukov, *la Vérité sur la Russie*. La constitution de la Russie, son organisation politique sont analysées avec une vive justesse dans ce livre sincère et hardi. Malgré les protestations irritées de la vanité officielle en Russie, les révélations du prince Dolgoroukov ne sont que trop vraies; c'est le témoignage que leur rendent les diplomates d'Occident qui ont pu étudier de près le gouvernement et la société russes. Nous ajouterons qu'à notre gré elles sont patriotiques. En s'exposant à de violentes récriminations de la part de quelques-uns de ses compatriotes, le prince Dolgoroukov a rempli un devoir, car on doit toujours (quand on le peut) dire la vérité à son pays. Le prince Dolgoroukov montre à la Russie comme unique voie de régénération les institutions libérales et représentatives. C'est à ce prix en effet que la Russie peut réaliser les grandes destinées qu'elle rêve, et devenir un empire vraiment européen.

La session du parlement prussien est terminée. Le prince-régent, dans son discours de clôture, empreint de sentimens constitutionnels et patriotiques, a dû mentionner avec regret les obstacles que les hobereaux de la chambre des seigneurs ont opposés à plusieurs mesures libérales présentées par son gouvernement; mais on se préoccupe beaucoup plus depuis quelque temps de la politique extérieure de la Prusse que de sa vie intérieure. Le dernier mot du discours du prince-régent, en faisant allusion aux événemens futurs, a donné un aliment nouveau à ces inquiétudes dont nous avons tant parlé. Aux commentaires que ces paroles ont provoqués, il

serait oiseux d'ajouter les nôtres. Nous nous contenterons de constater qu'une détente marquée paraît s'être produite dans les relations naguère si aigres de la Prusse et des états secondaires de l'Allemagne. On annonce que la réconciliation s'opérerait dans la question de l'organisation de l'armée fédérale, que la Prusse renoncerait à une portion de ses idées sur la réforme des institutions militaires de la confédération, et que les petits états auraient égard, de leur côté, à quelques-unes des exigences légitimes de la Prusse. Il paraît que dans ce rapprochement le premier rôle aurait été joué par le roi de Wurtemberg, qui n'est pas seulement le plus vieux, mais le plus intelligent des souverains allemands, et qui, de l'autre côté du Rhin, a une compétence et une autorité particulières dans les questions militaires. Nous ne quitterons pas la Prusse sans exprimer le regret que nous a fait éprouver un des derniers incidens de la session. Il s'agit d'une de ces complications de police dans le genre de celles qui ont causé de si tristes mésaventures au précédent ministère. Il paraît que la direction de la police du duché de Posen, avec un maladroit machiavélisme dont il est difficile de comprendre le but, aurait, sous un prête-nom, établi avec le comité révolutionnaire de Londres une correspondance qui aurait décidé ce comité à envoyer un agent dans le duché, et à essayer de compromettre d'honorables et paisibles citoyens. Une interpellation a été adressée à ce sujet à M. de Schwerin par un député polonais, M. Niegolewski, qui s'était procuré les preuves de cette conspiration de police et en a déposé les pièces sur le bureau de la chambre. A cette interpellation précise et appuyée des autographes qui prouvent la culpabilité des agens provocateurs prussiens, M. de Schwerin a fait une réponse évasive. Nous le répétons, on ne comprend pas que le gouvernement prussien, qui aspire à diriger l'Allemagne libérale, tolère de pareils moyens de police, et s'expose ainsi à donner des griefs sérieux à cette intéressante portion de la Pologne qui, en échange de la nationalité perdue, devrait au moins s'attendre à trouver sous le sceptre de la Prusse les honnêtes garanties de la liberté.

Les efforts que fait lentement l'Autriche pour se rallier les populations désaffectionnées de la Hongrie n'ont produit encore aucun résultat décisif. Les Hongrois n'y voient que des demi-mesures et par conséquent d'insuffisantes concessions. La Hongrie semble avoir mis à profit l'exemple de l'Italie. La constance de son patriotisme national a résisté à tous ses malheurs, et elle ne se laisse pas pousser par les circonstances, qui lui permettent aujourd'hui d'espérer, à de téméraires emportemens. Elle s'affirme et ne sera pas satisfaite à moins de redevenir tout ce qu'elle a été. On s'étonne, en présence de cette imposante attitude d'une nation qui, quoique lasse du joug, n'a point renoncé encore à être fidèle, que la cour de Vienne ne fasse pas de bonne grâce les sacrifices nécessaires, et hésite à retremper sa puissance au sein du peuple qui en a toujours été et qui pourrait plus que jamais en être dans l'avenir le principal foyer.

L'Espagne présente en ce moment un consolant spectacle aux amis des

institutions parlementaires. Jamais session des cortès ne s'était ouverte sous de plus favorables auspices que celle que la reine Isabelle vient d'inaugurer. Ceux même qui ont jugé le plus sévèrement autrefois le général O'Donnell ne peuvent plus refuser leur estime à l'homme dont la fermeté a fait sortir enfin le gouvernement espagnol de cette atmosphère d'intrigues où il s'était si longtemps corrompu, qui a consolé l'honneur espagnol par l'heureuse guerre du Maroc, et dont l'administration est en train de relever les finances et de féconder par les travaux publics les ressources du pays. La reine d'Espagne, elle aussi, n'a pas été gâtée par les éloges de la presse : la justice commande de lui attribuer en grande partie cette nouvelle et satisfaisante tenue des affaires espagnoles. Elle semble, dans ces derniers temps, avoir pris à cœur de remplir les devoirs de la royauté et de répondre par sa conduite à la dignité de sa position : elle recueille déjà les fruits de cette honnête résolution.

Comme il était aisé de le pressentir, le bill qui abolissait les droits sur le papier, ce couronnement du budget de M. Gladstone, a été rejeté par la chambre des lords. La forte opposition que ce bill avait, au dernier moment, rencontrée dans la chambre des communes, faisait présager cette issue. Il ne faut pas s'y tromper : c'est le budget, d'abord si populaire, de M. Gladstone que les lords ont entendu condamner, et que condamne *in petto* une majorité réelle de la chambre des communes. Au premier moment, M. Gladstone avait subjugué tous les esprits par son tour de force oratoire; mais son budget était trop parfait, il réunissait les trois vertus théologales : c'était un acte de foi, d'espérance et de charité. M. Gladstone, en le construisant, avait cru à l'apaisement de l'Europe; il avait espéré que la nécessité des armemens ne tarderait pas à disparaître, et il n'avait pas craint de s'exposer au déficit en faisant de trop larges remises de taxes. Ces fâcheuses inquiétudes, que nous retrouvons partout, ont empêché les tories et une portion notable de l'aristocratie de le suivre jusqu'au bout; mais lui du moins, dans son échec, a une consolation; il peut dire en toute sûreté de conscience : c'est la faute des partis.

Il y a en Hollande une grosse question qui, heureusement pour ce tranquille pays, n'a aucun rapport avec les préoccupations actuelles de l'Europe : c'est la question des chemins de fer. Comment seront construits ces chemins de fer? Quelle direction suivront-ils? Voilà ce qui divise et passionne singulièrement le peuple hollandais. Un cabinet a déjà péri il y a quelque temps pour n'avoir pu faire adopter ses solutions. Le ministère présidé par M. van Hall a profité des récentes vacances parlementaires pour élaborer un nouveau plan, qui part toujours du principe de la construction par l'état, au moins en ce qui touche les grandes lignes. Ce plan admis, il y aurait sept ou huit grandes lignes aboutissant aux grands ports de mer, offrant plus de concentration que les précédens projets et reliant la Hollande à Hanovre par Aschendorf, à la Prusse par Rheine et Vierssen, à la

Belgique par Maëstricht, Bois-le-Duc et autres points, sans recourir toutefois à cette grande construction du port de Mœrdyck, qui a été la pierre d'achoppement des propositions du dernier cabinet. Le nouveau plan, soumis aux états-généraux, n'est pas sans rencontrer encore quelque opposition. De guerre lasse, et pour en finir avec cette terrible question, on se prononce un peu moins vivement sans doute contre le principe de la construction par l'état; mais des divergences nombreuses s'élèvent quant aux directions des lignes. Déjà la Frise, l'Overyssel ont réclamé. Cette lutte générale a été précédée d'une escarmouche, où le ministère a failli être compromis : c'était à propos du raccordement de Scheveningue et de La Haye au chemin de fer hollando-rhénan. Deux compagnies se présentaient, l'une désirant la ligne par Leyde, l'autre par Gouda. On a eu d'abord l'idée de concéder les deux lignes; puis la première a eu en définitive la préférence du gouvernement, qui a vu une imprudence dans la création de deux lignes parallèles. Cette question, petite en apparence, a soulevé les plus vifs débats dans les chambres, où la décision ministérielle a été taxée d'injustice flagrante, de partialité. Bref, le cabinet n'a pu échapper au vote d'une motion qui était un blâme assez formel de ce qu'il avait fait. On s'est appliqué dans les chambres, il est vrai, à enlever toute portée politique à ce vote, et le ministère a pu éviter de se considérer comme atteint dans son existence, en attendant que la question renaisse dans la discussion du plan général soumis aux chambres.

Si passionnée qu'elle soit pour les chemins de fer, la Hollande ne s'est pas moins émue récemment de la mort d'un homme qui ne s'occupait guère de ces matières, de M. da Costa, le premier des poètes hollandais depuis plus d'un quart de siècle. C'était le descendant d'une de ces familles israélites haut placées en Portugal, qui se réfugièrent en Hollande à la fin du XVIe siècle. Dès sa jeunesse, il avait embrassé le culte réformé, et dans son âge mûr il s'était fait le poète biblique de la légitimité, des traditions, de tout ce qui est le plus opposé aux principes révolutionnaires et même au libéralisme, qu'il combattait, dans une poésie éloquente et énergique, avec une loyauté d'esprit et de cœur d'ailleurs incontestée. Il avait, selon ses propres expressions, l'âme enthousiaste des fils de l'Orient, et les reflets bibliques passaient dans sa poésie, où l'on sentait une imagination exubérante conduite par un goût pur et délicat. Da Costa a été enseveli avec grande pompe dans l'Église-Neuve d'Amsterdam, ce Westminster hollandais où reposent les cendres de Vondel, le poète du XVIIe siècle, et de Ruyter, l'illustre marin. Heureux les pays qui, sans distinction d'opinion, savent honorer dans la mort comme dans la vie ceux qui s'honorent par le talent et par le caractère!

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

LES CONCERTS DE LA SAISON.

Les concerts sont finis; le nombre en a été plus considérable que jamais cette année. Il y en a eu d'excellens, de bons, d'insignifians, d'insupportables; mais, l'un compensant l'autre, nous n'avons pas lieu de nous plaindre de notre sort. Les concerts du Conservatoire, ceux de la Société des Jeunes Artistes, les séances de quatuor de MM. Allard et Franchomme, Maurin et Chevillard, Armingaud et Léon Jacquard, de M. Lebouc, etc., escortés de tous les artistes isolés et des virtuoses de premier ordre, comme Mme Pleyel, qui viennent retremper leur renommée dans ce grand foyer de civilisation compliquée qu'on nomme Paris, ce sont là des moyens énergiques de répandre dans le public le goût de la musique pure, de celle qui vit de sa propre vie, et qui n'a besoin ni de décors ni de claqueurs pour produire ses plus grands effets. On peut affirmer hardiment que celui qui ne connaît et n'apprécie que la musique dramatique n'a jamais compris la poésie du plus puissant de tous les arts. Il y a plus de véritable musique dans une symphonie de Beethoven, de Mozart ou d'Haydn que dans vingt opéras comme ceux que nous sommes condamnés à entendre chaque jour. Un public d'élite, d'un goût sévère et difficile, s'est formé aux belles sources des concerts du Conservatoire, qui, depuis trente-trois ans, font entendre ces magnifiques poèmes de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, de Mendelssohn, qui sont à l'art musical ce que les fresques du Vatican sont à la peinture. A part les chefs-d'œuvre de la musique dramatique, tout le reste ne vaut pas un quatuor de Mozart ou un quintette de Boccherini, comme ceux que nous avons entendus cet hiver.

On peut diviser les concerts qui se donnent chaque année à Paris en trois catégories : les concerts à grand orchestre comme ceux du Conservatoire et de la Société des Jeunes Artistes, suivis des nombreuses sociétés de quatuors qui existent d'une manière régulière depuis plusieurs années; les concerts où se produisent les héros de la virtuosité qui se croient assez forts pour intéresser le public pendant toute une soirée avec un ou deux morceaux d'apparat qu'ils ont longtemps médités d'avance, et les soirées diverses et mêlées que donnent des artistes modestes, des professeurs émérites, qui réunissent une fois par an autour d'un piano ou d'un quatuor la clientèle plus ou moins nombreuse qui les fait vivre pendant l'année. Les concerts de cette dernière catégorie ne sont ni les moins intéressans, ni les moins productifs. Ces hommes de talent, généralement estimés, pénètrent dans les familles comme professeurs, distribuent à leurs ouailles l'esprit de vie, répandent le goût et le sentiment des belles choses. Ce sont comme de bons curés, dont chacun a sa paroisse plus ou moins étendue à gouverner et à nourrir de la parole du Seigneur. Nous les avons suivis, ces concerts de toutes les catégories, d'un œil vigilant, pesant avec une rigoureuse équité la part d'éloge et de blâme qui nous semble leur être due.

C'est le 8 janvier qu'a eu lieu la première séance de la trente-troisième année de la Société des Concerts. Elle a été inaugurée par la symphonie en *la mineur* de Mendelssohn, dont la seconde partie est surtout remarquable par les détails piquans de l'instrumentation plus que par la franchise du motif sur lequel ils reposent. Un chœur religieux de M. Gounod, sur les paroles bibliques : *Super flumina*, d'un beau caractère, a précédé la symphonie en *ut majeur* de Beethoven, qui a terminé la séance. Au deuxième concert, on a exécuté la neuvième et dernière symphonie avec chœurs de Beethoven, vaste composition qui certainement dépasse la mesure d'attention qu'on peut accorder à une œuvre musicale. La séance a fini par l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber, car il est inutile de mentionner le *chœur du rossignol*, tiré de l'oratorio de *Salomon* de Haendel, badinage puéril d'un grand musicien que la Société des Concerts aurait dû laisser dormir du sommeil du juste. Haendel a sa grandeur, mais ce n'est pas dans les effets d'imitation; son rossignol ne vaut pas le chant de la caille que Beethoven fait intervenir dans la *Symphonie pastorale*. Une agréable symphonie en *mi bémol* de M. Félicien David a ouvert le troisième concert. Cette symphonie, d'un tempérament débile, se relève à la dernière partie par un joli motif qui ferait un charmant air de danse. La scène et la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe*, de Rossini, ont succédé à la symphonie de M. Félicien David. Voilà de la musique dramatique puissante, colorée, énergique, sans rien perdre de la beauté qui doit toujours accompagner l'expression des sentimens et des passions dans un art comme la musique. Des fragmens du ballet de *Prométhée*, de Beethoven, qui sont tout simplement admirables, et la symphonie en *ré* du même maître, ont achevé et complété la séance. Au concert suivant, on a exécuté une symphonie d'Haydn dont le public charmé a fait recommencer la seconde partie. On a ensuite entendu les divers fragmens des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, étrange et merveilleuse composition, dont la *marche turque* et le chœur final des *derviches* sont des chefs-d'œuvre d'originalité. Le cinquième concert a été défrayé par *les Saisons* d'Haydn, ce beau poème en l'honneur de la vie champêtre et des mœurs villageoises, cette composition étonnante par la fraîcheur des idées et le charme du coloris, dont la chanson du laboureur dans la première partie, l'air de Lucas dans la seconde, le chœur des chasseurs surtout et celui des vendangeurs dans la troisième sont les morceaux saillans. L'oratorio des *Saisons* est pourtant l'œuvre d'un vieillard de soixante-neuf ans! Au concert suivant, qui a été l'un des plus intéressans de l'année, on a commencé par la symphonie en *ré* de Mozart, joyau charmant d'un génie exquis. Après un chœur de *Paulus*, oratorio de Mendelssohn dont nous avons admiré le sentiment profondément religieux, un violoniste allemand de beaucoup de mérite, M. Koempel, qui est attaché à la cour du roi de Hanovre, a joué le huitième *concerto* à grand orchestre de Spohr. M. Koempel a du style, de la tenue, une grande justesse, et d'excellentes traditions; on peut lui souhaiter une meilleure qualité de son, un son plus moelleux et plus *charnu*. Le public a fait à M. Koempel un accueil chaleureux et flatteur. Après un fragment du neuvième quatuor de Beethoven, exécuté d'une manière merveilleuse par tous les instrumens à cordes, la séance s'est terminée par le finale du second acte de *la Vestale* de Spontini,

grande page de musique dramatique qui est l'honneur de l'école française. Un triste événement, la mort de M. Girard, chef d'orchestre de l'Opéra et de la Société des Concerts, a fait suspendre et retarder la septième séance. Au huitième concert, qui a eu lieu le 15 avril, on a exécuté pour la seconde fois la symphonie en *la* de Mendelssohn, dont le *scherzo* est la partie saillante. On a répété aussi l'*andante* de la symphonie d'Haydn qui avait été exécutée au sixième concert, fragment précieux où se trouve un solo de violon que M. Allard a joué dans la perfection. La séance a fini par la symphonie en *fa* de Beethoven. Le neuvième concert a été remarquable par l'exécution chaleureuse de la symphonie en *la* de Beethoven, par un air de *Samson* de Haendel, que M. Battaille a chanté avec goût. Quant à la scène du troisième acte d'*Armide* de Gluck, dont les *soli* ont été chantés par Mmes Barbot et Rey, nous la passerons sous silence. Mme Barbot surtout est bien loin de posséder le style grandiose et l'accent pathétique qu'exige la musique de Gluck. Enfin le dernier concert, qui s'est donné le 29 avril, a été fort remarquable. On a commencé par la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, qui a été exécutée avec un entrain inaccoutumé; puis est venu un psaume en double chœur de Mendelssohn, d'un fort beau style religieux, et la séance a été close par l'*alleluia,* chœur final du *Messie* de Haendel.

La Société des Concerts a eu à traverser cette année une crise qui aurait pu compromettre la durée de cette belle institution. La mort de M. Girard avait laissé vacante la place de chef d'orchestre, et ce triste événement avait éveillé beaucoup d'ambitions dangereuses. M. Girard n'était pas assurément un de ces artistes de premier mérite qu'il fût absolument impossible de remplacer convenablement; mais c'était un homme d'esprit, qui avait de la tenue dans le caractère, qui savait se faire obéir, et dont le goût, un peu timoré, était nourri d'excellentes traditions. M. Tilmant, artiste modeste qui depuis assez longtemps remplissait les fonctions de sous-chef d'orchestre, fut chargé provisoirement, et jusqu'à la fin de la saison, de conduire l'exécution. Dès le second concert, donné le 4 février 1860, où M. Tilmant a pris l'archet du commandement, le public lui a fait une ovation dont tout le monde a compris la signification. Dans l'intervalle cependant, diverses candidatures se sont produites parmi lesquelles se trouvait M. Berlioz, qui, en faisant cette démarche, a été bien mal conseillé par ses amis. Au dernier concert, donné le 29 avril, le public a renouvelé avec plus d'unanimité sa protestation en faveur de M. Tilmant, qui a été maintenu et nommé définitivement chef d'orchestre à une immense majorité. Ce choix était peut-être le plus raisonnable qu'on pût faire. M. Tilmant fait partie de la société depuis sa fondation, en 1828. Il a l'habitude de conduire, et possède la tradition des mouvemens indiqués par Habeneck pour l'exécution des symphonies de Beethoven, qui forment le grand élément des programmes de ces concerts. M. Tilmant a une autre qualité précieuse qui le distingue de son prédécesseur, M. Girard : il aime la musique, il a de la chaleur, et il prend une part visible au plaisir d'une bonne exécution. L'unanimité à peu près complète des suffrages qu'a obtenue M. Tilmant et la faveur dont le public l'a entouré lui donneront la force de se faire obéir et l'initiative nécessaire au chef d'une grande société d'artistes, trop disposés à s'endormir sur les lauriers du passé. Que la Société des Concerts n'oublie pas que le temps

marche et qu'il faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Les programmes de ses concerts ont besoin d'être renouvelés en partie, et, tout en conservant inaltérable le fonds formé par les chefs-d'œuvre d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Schubert et de Mendelssohn, il faut absolument pénétrer plus avant dans l'œuvre colossale de Sébastien Bach et dans les oratorios de Haendel, dont on ne chante jamais qu'un ou deux morceaux suffisamment connus. Je parcourais, il y a quelques jours, les programmes des concerts donnés par la Société de musique religieuse et classique du *Domchor* de Berlin, et j'y voyais des noms et des œuvres qu'il est honteux que Paris ne connaisse pas.

Avant de quitter la Société des Concerts, citons un volume qui ne manque pas d'utilité : c'est l'histoire de cette société, récemment publiée par M. Elwart, professeur d'harmonie au Conservatoire de musique. Cet ouvrage contient les programmes de toutes les séances qui ont été données depuis la fondation de la société en 1828, le plan de l'orchestre et de la salle du Conservatoire, ainsi que tous les documens administratifs qui se rattachent à cette célèbre institution. Il est fâcheux que M. Elwart se soit cru obligé de faire une excursion dans l'histoire générale de la musique, et qu'il ne soit pas mieux renseigné sur des faits qu'il n'est plus permis d'ignorer de nos jours. M. Elwart par exemple se serait épargné quelques erreurs regrettables sur les prétendues inventions qu'il attribue à Gui d'Arezzo, s'il eût seulement consulté l'article de la *Biographie universelle des musiciens* de M. Fétis sur le célèbre moine de l'abbaye de Pomposa. Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de la Société des Concerts* contient des renseignemens qui ne sont pas dépourvus d'intérêt.

La Société des Jeunes Artistes, qui marche sous le commandement de M. Pasdeloup, a inauguré la huitième année de son existence le 15 janvier dans la salle de M. Herz, où elle tient ses séances. Le premier concert, peu intéressant, a commencé par une symphonie de M. Demersseman, où l'on remarque une facture claire, bien que sobre d'idées. qui toutes n'appartiennent pas même à l'auteur. M. Demersseman, qui est un flûtiste de talent, a prouvé, par cette symphonie, qu'il a l'habitude d'écrire pour l'orchestre. La séance a fini par la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Au deuxième concert, une demoiselle Balby a chanté d'une petite voix agréable un air du *Concert à la Cour* de M. Auber, et l'on a fini par la symphonie en *la majeur* de Mendelssohn. Le quatrième concert a été plus curieux. Le programme s'est ouvert par une symphonie en *si bémol* de Robert Schumann, dont j'ai bien de la peine à comprendre le style vague, entortillé, et l'instrumentation terne, qui vise à une fausse profondeur. Je crois que l'Allemagne perdra les efforts qu'elle tente pour faire accepter de l'Europe occidentale la réputation de ce symphoniste atrabilaire, que la gloire de Mendelssohn a rendu fou. C'est dans ce même concert de la Société des Jeunes Artistes que s'est produit, pour la première fois, le violoniste allemand, M. Koempel, dont nous avons apprécié le talent. Au sixième et dernier concert, qui a eu lieu le 25 mars, la Société des Jeunes Artistes a exécuté pour la seconde fois dans l'année l'ouverture et divers fragmens de *Struensée* de Meyerbeer, dont nous aimons surtout la polonaise qui sert d'introduction au second acte. L'idée en est franche, l'instrumentation puissante et sobrement colorée.

A cette même séance, on a fait entendre une symphonie inédite de M. Saint-Saëns, où il y a du talent et quelques bonnes parties, notamment le troisième épisode, qui aurait exigé toutefois un plus grand développement. Le chœur des bacchantes de *Philémon et Baucis,* de M. Gounod, a obtenu beaucoup de succès à ce dernier concert de la Société des Jeunes Artistes, que M. Pasdeloup conduit bravement, mais avec plus de zèle et de pétulance qu'il ne faudrait. Si M. Pasdeloup pouvait en effet modérer un peu sa pantomime et transmettre les mouvemens d'un geste plus large et moins fiévreux, je crois que l'exécution de sa vaillante petite cohorte y gagnerait.

Parmi les sociétés qui donnent à Paris des séances de quatuors et de musique de chambre, c'est toujours celle de MM. Allard et Franchomme qui marche à la tête de toutes les autres, et où l'on entend les choses les plus exquises et les mieux rendues. A la troisième matinée, qui a eu lieu le 12 février, MM. Planté et Franchomme ont exécuté avec une rare perfection la sonate pour piano et violoncelle de Beethoven. Puis est venu le dixième quatuor pour instrumens à cordes du même maître, qui a émerveillé ce public d'élite qui, depuis treize ans, est habitué à goûter de pareilles délicatesses. A la cinquième séance, j'ai entendu le trio de Beethoven en *ut mineur* pour piano, violon et violoncelle, qui a été rendu avec la même perfection, surtout par M. Planté, qui jouait la partie de piano, et à ce morceau admirable a succédé le duo pour piano et violoncelle de Mendelssohn, où se trouve un *choral* profondément marqué de ce sentiment religieux que Mendelssohn exprime toujours avec bonheur. La séance a fini par le quintette en *la* pour instrumens à cordes de Mozart, qui primitivement avait été écrit pour des instrumens à vent. La foule, et une foule élégante, ne cesse de suivre les séances de MM. Allard et Franchomme, qui, après les concerts du Conservatoire, sont les plus intéressantes de Paris.

La société de MM. Maurin et Chevillard, fondée, il y a dix ans, pour l'interprétation des derniers quatuors de Beethoven, poursuit également le cours de ses succès. A la troisième séance, ils ont exécuté le quatuor en *ut dièse mineur,* qui renferme tant de choses contestables à côté des chants les plus sublimes. On a fini par le quatuor en *ut,* qui est le neuvième dans la série des dix-sept merveilles qu'on doit à Beethoven dans ce genre de composition. M. Hans de Bulow a joué à cette matinée la sonate pour piano seul (*opera* 111) de Beethoven avec un talent incontestable, mais avec plus de force et de netteté que de moelleux. Peut-être M. de Bulow veut-il avoir plus d'esprit que Beethoven, car il s'appesantit trop sur certaines nuances de rhythme qu'il dissèque avec une prétention à la profondeur qui manque son effet. Les matinées de MM. Maurin et Chevillard sont d'un grand intérêt, et ces artistes honorables et de mérite, dont l'exécution devient chaque année plus fondue et plus délicate, ont atteint le but qu'ils se sont proposé, de répandre la lumière sur les dernières inspirations du plus grand compositeur de musique instrumentale qui ait existé.

C'est pour la propagation de l'œuvre de Mendelssohn que s'est formée la Société des Quatuors, de MM. Armingaud et Léon Jacquard. Depuis, ils ont étendu leur domaine sur toute la musique de chambre, qu'ils exécutent avec soin et passion. A la troisième séance, j'ai entendu le trio pour piano, violon et violoncelle de Weber, morceau agréable, parfois brillant, mais d'une

complexion un peu légère. Ce n'est point par l'art des développemens ni par la richesse des épisodes que se recommande le génie de Weber. Le quatuor pour instrumens à cordes de Robert Schumann, qu'on a exécuté ensuite, ne m'a pas réconcilié avec la musique de ce cerveau troublé, dont l'harmonie est souvent atroce. J'aime beaucoup mieux les variations pour piano et violoncelle de Mendelssohn, morceau charmant, qui a été assez bien rendu par Mme Massart et M. Léon Jacquard. A la sixième et dernière séance, on a fait entendre un quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle, encore de Robert Schumann, qui m'a paru une œuvre de meilleur aloi. La marche et le *scherzo,* qui en sont les parties saillantes, ne manquent pas d'originalité. Ce qu'il faut louer en MM. Armingaud et Léon Jacquard, c'est qu'ils ont plus d'initiative que les autres sociétés de quatuors. Les programmes de leurs séances, suivies par un public particulier qui tient à la société du faubourg Saint-Germain, sont généralement très variés et très piquans.

M. Lebouc, qui est un violoncelliste agréable et un artiste de goût, a donné trois soirées de musique classique, dans les salons de la maison Érard, qui n'ont pas manqué d'intérêt. A la deuxième soirée, j'ai entendu le quatuor en *fa dièse mineur,* pour instrumens à cordes, de Fesca, qui a été fort bien exécuté, par M. Herman surtout, qui tenait le premier violon. Le *scherzo* est particulièrement remarquable. La troisième et dernière soirée de M. Lebouc a été fort intéressante : *les Échos,* double trio d'Haydn pour quatre violons et deux violoncelles, morceau d'une naïveté charmante, a été vivement applaudi. Le quatuor en *ré,* pour instrumens à cordes, de Mozart, la sonate de Beethoven (*opera* 27), que Mme Mattmann a exécutée avec un grand sentiment; un air de *Samson* de Haendel, chanté avec infiniment de goût par M. Paulin, qui depuis a été heureusement nommé professeur de chant au Conservatoire; une jolie mélodie de Lachner, *l'Oiseau,* que Mme Gaveaux-Sabatier a dite avec grâce; une gavotte de Bach, jouée par M. Herman, ont complété cette belle soirée, qui s'est terminée par une polonaise de Chopin, exécutée avec charme par Mme Mattmann et M. Lebouc.

Un de ces artistes modestes qui, dans les rangs de l'enseignement particulier, répandent sans bruit de très bons conseils, M. Charles Lamoureux, violoniste de talent, a donné dans les salons de Pleyel quatre séances de musique de chambre qui ont été suivies et remarquées. M. Lamoureux est élève du Conservatoire, et particulièrement de M. Girard, qui avait pour lui beaucoup d'affection. A la seconde séance, il a exécuté, en qualité de premier violon, avec le concours d'autres artistes bien connus, le quatuor en *ré* de Mozart et le quatre-vingtième quatuor d'Haydn, où se trouve ce bel *andante* qui est devenu l'hymne national de l'Autriche, avec infiniment de goût, de précision et de justesse. Nous engageons M. Lamoureux à renouveler l'année prochaine une tentative qui lui a si bien réussi.

Le brillant violoniste italien Sivori, qui parcourt maintenant triomphalement les nouvelles provinces annexées au royaume de Victor-Emmanuel, a inauguré la saison des concerts à Paris par quatre soirées de musique de chambre, qu'il a données, avec le concours de M. Ritter, dans la salle Beethoven. A la quatrième soirée, qui a eu lieu le 21 décembre 1859, j'ai entendu un duo concertant, pour violon et alto, de Spohr, fort bien exécuté par MM. Sivori et Accursi, mais dont la composition ne brille pas par l'abon-

dance des idées. Un *rondo capricioso*, de Mendelssohn, a été exécuté par M. Ritter, qui est un pianiste d'un très grand talent, avec une vigueur, une netteté qui n'excluent pas la grâce. Quand M. Sivori se contente de jouer la musique des maîtres, il est l'un des plus brillans virtuoses de ce temps-ci; il perd une grande partie de ses avantages quand il s'abandonne à ses propres inspirations, qui ne se recommandent ni par le style, ni par l'originalité des idées.

Dans cette même salle Beethoven, où M. Sivori a donné ses quatre soirées, un pianiste d'un vrai mérite, d'un goût difficile et rare, M. Mortier de Fontaine, a donné, avec le concours de MM. Maurin et Chevillard, quelques séances de musique de chambre qui ont été remarquées. Élève du Conservatoire de Paris, établi à Saint-Pétersbourg depuis un certain nombre d'années, M. Mortier de Fontaine est un pianiste de la vieille roche, dont le jeu placide et le toucher élégant doivent rappeler la manière de Hummel.

Dans la série des concerts isolés donnés par de grandes individualités, par des virtuoses dignes de cette qualification si prodiguée de nos jours, il nous faut parler tout d'abord de Mme Pleyel, artiste d'un ordre supérieur. Cette femme célèbre, qui a parcouru au moins une partie de l'Europe, a voulu essayer sur le public, qu'elle n'avait point approché depuis une dizaine d'années, quelle pouvait être encore sa puissance de séduction. Mme Pleyel a dû être contente de l'épreuve. L'assemblée nombreuse et distinguée qui était accourue à son appel a su apprécier les rares qualités d'une exécution qui réunit la force à la délicatesse, le fini dans les détails à l'unité de conception, sans laquelle on n'est pas digne d'interpréter les vrais chefs-d'œuvre des maîtres. Au premier concert que Mme Pleyel a donné dans les salons de l'hôtel du Louvre le 8 mars, elle a exécuté le concerto de Mendelssohn pour piano et grand orchestre avec une *maestria*, tempérée par la grâce, qui a excité la plus vive et la plus juste admiration. Nous avons été moins édifié de certains morceaux de musique à la mode que Mme Pleyel a cru devoir placer sur ses programmes. Les femmes les plus éminentes ne peuvent s'empêcher d'avoir quelques faiblesses pour les grandeurs du jour et les œuvres fugitives. M. Acher, par exemple, méritait-il l'honneur que lui a fait Mme Pleyel en exécutant une de ses improvisations méditées? J'aimerais autant croire à la musique de M. Prudent. Quoi qu'il en soit, Mme Pleyel est une artiste comme il y en a peu, et sa place dans l'art est bien facile à indiquer : elle est la première pianiste de son temps.

M. Hans de Bulow, qui, l'année dernière, était venu à Paris pour préparer les voies à M. Richard Wagner, dont il s'est fait le saint Jean-Baptiste, a donné cette année encore quatre soirées qui n'ont pas excité un bien vif intérêt. M. Hans de Bulow est un esprit peu étendu, un de ces fanatiques importuns comme il y en a dans toutes les petites églises que repousse le monde éclairé. Nous avons laissé M. Hans de Bulow jouer tout à son aise les divagations de M. Liszt, son beau-père, et faire de la propagande en faveur de la musique de l'avenir. Notre siége est fait, et M. Hans de Bulow n'a pas assez d'initiative dans l'esprit ni assez de puissance affective pour faire un grand nombre de prosélytes à une détestable cause. Nous en dirons à peu près autant de M. Alfred Jaell, pianiste d'un vrai talent, mais élève de M. Liszt, qui lui a imposé le lourd fardeau d'exécuter ses œuvres. Dans un

concert qu'il a donné à la salle Herz le 2 mars, M. Jaell a interprété, avec M. Sivori, la sonate pour piano et violon (*opera* 30) de Beethoven, d'une manière délicieuse, avec une élégance et une délicatesse de touche qui ont ravi l'auditoire; mais lorsque M. Jaell a voulu exécuter avec M. Hans de Bulow une de ces divagations à quatre mains que M. Liszt intitule *Préludes symphoniques,* tout le monde s'est levé, après trente ou quarante mesures, et a déserté la salle. C'est que vous ne savez pas ce que c'est que les *Préludes symphoniques!* Écoutez alors l'explication qu'en donne M. Liszt lui-même : « Notre vie est-elle autre chose qu'une série de préludes à ce chant inconnu dont la mort entonne la première et solennelle note? — L'amour forme l'aurore enchantée de toute existence; mais quelle est la destinée où les premières voluptés du bonheur ne sont point interrompues par quelque orage dont le souffle mortel dissipe ses belles illusions, dont la foudre fatale consume son autel, et quelle est l'âme cruellement blessée qui, au sortir d'une de ces tempêtes, ne cherche à reposer ses souvenirs dans le calme si doux de la vie des champs? Cependant l'homme ne se résigne guère à goûter longtemps la bienfaisante tiédeur qui l'a d'abord charmé au sein de la nature, et lorsque la tempête a jeté le signal des alarmes, il court au poste périlleux, quelle que soit la guerre qui appelle à ses rangs, afin de retrouver dans le combat la pleine conscience de lui-même et l'entière possession de ses forces (1)?.... » Voilà ce que c'est que les *Préludes symphoniques,* et je puis assurer que la musique est digne du commentaire qu'on vient de lire.

Un pianiste polonais qui a fait son éducation au Conservatoire de Paris, M. Wieniawski, frère du violoniste, a donné aussi un concert dans la salle de M. Herz le 26 avril. Il y a fait entendre un *concerto* de sa composition pour piano et grand orchestre, qui ne nous a pas paru contenir beaucoup d'idées nouvelles. M. Wieniawski est un peu l'imitateur de la manière brusque de M. Rubinstein, c'est-à-dire que tous deux visent à reproduire cette partie dramatique du style symphonique de Beethoven qui a troublé tant de pauvres esprits. Il y a cependant du talent dans le concerto de M. Wieniawski. L'*andante* et l'*allegro* final nous ont particulièrement frappé. Comme pianiste, M. Wieniawski a une exécution vigoureuse, mais dépourvue de grâce; ce n'est pas non plus par la qualité du son que se recommande le jeu de M. Joseph Wieniawski.

Parmi les enfans bien doués que la Pologne a fournis à l'art musical, et ils sont assez nombreux, nous ne devons pas oublier le jeune Lotto, violoniste de talent qui a fait aussi son éducation au Conservatoire de Paris, sous la direction particulière de M. Massart, qui lui porte une affection de père. A douze ans, en 1853, M. Lotto a remporté le premier prix de violon, et depuis lors il n'a fait que grandir et nourrir son esprit de bonnes et solides études qui l'ont dignement préparé à la carrière de virtuose et de compositeur qu'il veut parcourir. M. Lotto a donné un concert dans la salle Herz, où il a exécuté le *concerto* pour violon et à grand orchestre de Mendelssohn. M. Lotto a d'excellentes qualités, de la chaleur, une grande justesse, de la précision et cette heureuse souplesse de l'esprit qui s'approprie aisément le style d'un maître. M. Lotto a fait entendre également un morceau de sa composition

(1) *Méditations poétiques,* en tête du programme.

fort difficile, et qui n'est pas dépourvu de mérite. Nous engageons M. Lotto à se préoccuper surtout de la qualité du son, qui manque parfois de netteté dans les traits rapides. M. Lotto, qui retourne en Pologne et qui se propose de faire un voyage en Russie, ne peut manquer d'y être accueilli avec faveur. Un autre violoniste de beaucoup de talent, M. Jean Becker, de Manheim, a donné dans les salons de M. Érard un concert qui a été remarqué. Le jeu de M. Becker est hardi, plein d'éclat dans les effets de *pizzicato* qui se trouvent dans les variations de Paganini sur l'air : *Nel cor più non mi sento.* Bonne qualité de son, justesse parfaite, contenance facile et dégagée, telles sont les qualités qui distinguent le talent de M. Becker, qui a plutôt l'air d'un artiste français que d'un Allemand.

S'il nous fallait citer le nom de tous les pianistes français, allemands, polonais, russes, suédois, etc., qui se sont produits cet hiver à Paris, nous remplirions des pages inutiles et fatiguerions vainement la mémoire de nos lecteurs. Cependant pouvons-nous cacher au monde que M. Prudent a donné un concert dans la salle Herz devant son public ordinaire, qu'il a régalé d'une nouvelle composition intitulée *l'Aurore dans les Bois?* que M. Louis Lacombe, qui le suit de près, en a donné deux, où il n'a fait entendre aussi que de la musique de sa composition? M. Ernest Lubeck, un pianiste intrépide et vigoureux que nous a fourni la Hollande, M. Jacques Bauer, un élève chéri de M. Liszt, qui est bien digne d'exécuter la musique de son maître, M. Louis Brassin, qui nous vient de la Belgique avec un vrai talent et une bonne qualité de son, M. Hans Seeling le Bohême, M. Krüger de Stuttgart, qui a du goût et de l'élégance, M. Tellefsen le Suédois, M. Albert Sowinski le Polonais, artiste connu depuis longtemps par des travaux divers, M. George Pfeiffer, qui est bien Français, méritent qu'on ne les oublie pas, et que la critique tienne compte de leurs efforts.

Mais je tiens en une estime toute particulière le talent plein de force et de grâce de Mme Szarvady (Wilhelmine Clauss), et je lui passe le goût qu'elle a pour la musique de M. Robert Schumann. Les quatre soirées qu'elle a données dans les salons de Pleyel ont été suivies par un public choisi. J'aime aussi beaucoup le talent svelte, allègre, de Mlle Joséphine Martin, une pianiste française qui en vaut bien une autre, et qui a de l'esprit dans ses doigts agiles comme une franche et bonne fille de Paris qui ne s'en fait pas accroire. Nous accordons aussi une mention exceptionnelle à un enfant bien doué, au jeune Henri Ketten, qui joue du piano comme un maître, et dont l'heureuse physionomie annonce, comme disent les Allemands, la *génialité.* Au second concert qu'il a donné dans les salons de Pleyel, le jeune Ketten a exécuté, entre autres morceaux difficiles, un *saltarello* de M. Alkan aîné, qui a ravi tout le monde, excepté le compositeur, qui a toujours soin de se dérober à ses nombreux admirateurs. Qu'on ne fatigue pas ce charmant enfant, qu'on ne lui donne pas surtout à exécuter, avant l'heure indiquée par la nature, la musique de Beethoven, qui exige plus que des doigts et du mécanisme. Robert Schumann a dit excellemment : « Ne mettez pas trop tôt la musique de Beethoven dans les mains des enfans; abreuvez-les, fortifiez-les d'abord avec les sucs frais et nourrissans de Mozart (1). »

(1) *Musik und Musiker,* tome Ier, page 9.

J'ai réservé une place à part à une matinée musicale donnée par M. Francis Planté dans les salons d'Érard. M. Planté est un pianiste français du plus rare talent, dont le jeu facile, élégant, ferme et brillant tout à la fois, n'est étranger à aucun genre de musique. Élève du Conservatoire et particulièrement de M. Marmontel, M. Planté a été pendant plusieurs années de la Société des Quatuors de MM. Allard et Franchomme, où il s'est familiarisé avec la musique des maîtres, qu'il est parvenu à interpréter d'une manière supérieure. La belle séance dont nous parlons a commencé par le quintette de Beethoven pour piano et instrumens à vent. A ce morceau ont succédé un fragment d'une sonate de Mozart, un autre fragment d'Haydn et *la Chasse* de Mendelssohn. Après la sonate en *ré* pour piano de Beethoven, M. Planté a terminé par une petite merveille, une composition pour le piano de Rossini, qui s'amuse à graver ainsi sur des pierres fines les plus adorables caprices de son génie, qui n'a rien perdu de son *brio* et de sa fraîcheur printanière. Le public nombreux et choisi qui était venu entendre M. Planté a été ravi de son jeu délicat, de sa bonne tenue et de la modestie qu'il apporte à ces séances d'apparat, où tant d'artistes virtuoses prêtent au ridicule.

Puisque le nom de Rossini se trouve placé tout naturellement dans ces annales de la musique de chambre, nous voulons faire part aux lecteurs d'une bonne fortune qui nous est arrivée cet hiver. Dans une de ces maisons d'artiste où la musique ne cesse d'être cultivée pendant toute l'année avec autant d'ardeur que de goût, chez M. Gouffé, l'habile contre-bassiste de l'Opéra et de la Société des Concerts, nous avons eu le plaisir d'entendre en présence de Rossini un quatuor de M. Adolphe Blanc pour piano, premier, second violon et alto que l'auteur a dédié au grand maître qui l'honore de sa bienveillance. Il y a beaucoup de talent dans le quatuor de M. Adolphe Blanc; les idées en sont claires, faciles, bien déduites, modulées avec art, et le style excellent et sans faux alliage. La partie de piano a été exécutée avec une vigueur et une netteté singulière par M. Bernhard Rie, un Bohême, un élève de M. Dreyschok, qui fait grand honneur à son pays ainsi qu'à son maître. Une autre composition remarquable de M. Adolphe Blanc, qui a été exécutée pour la première fois à la matinée dont nous parlons, c'est un septuor pour instrumens à cordes et instrumens à vent, où l'auteur ne s'est peut-être pas assez défendu contre de redoutables souvenirs : je veux parler du septuor de Beethoven. M. Blanc semble avoir hésité, dans la composition de ce morceau, entre le penchant de sa nature, qui le porte vers les formes mélodiques, un peu à la manière de Boccherini, et le désir de se montrer sous un nouvel aspect, en pratiquant un style plus compliqué d'harmonie et de modulations. La tentative, pour n'avoir pas complétement réussi, ce nous semble, fait honneur cependant au talent réel de M. Adolphe Blanc, l'un des rares compositeurs français qui cultivent avec succès le genre si difficile de la musique de chambre. M. Camille Saint-Saëns est aussi un jeune compositeur français qui fait de louables efforts dans la musique instrumentale. A une matinée qu'il a donnée dans les salons d'Érard, il a fait exécuter un quintette pour deux violons, alto, violoncelle et piano, et plusieurs autres morceaux de sa composition, qui révèlent plus de facilité d'écrire que d'inspiration. Nous y avons remarqué cependant un *scherzo* pour piano et harmonium qui a été fort bien exécuté par l'auteur lui-même.

Parmi les nombreux concerts qui se donnent tous les ans à Paris, on distingue toujours les soirées données par M. Delsarte. Soit qu'on approuve entièrement sa méthode, soit qu'on lui reproche d'être plutôt un professeur de déclamation lyrique dans le sens de l'ancienne école française qu'un maître de chant dans le style plus compliqué de la musique moderne, M. Delsarte n'est point un artiste ordinaire. Au concert qu'il a donné dans la salle Herz, M. Delsarte a chanté avec un grand goût la romance de *Joseph* de Méhul, la scène et l'air de Telasco de *Fernand Cortez*, de Spontini. Il a été fort bien secondé par Mme Barbot, qui a déclamé et presque joué la scène d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, l'air de *Proserpine* de Lulli, avec un accent et une expression de physionomie peut-être un peu exagérés. M. Barbot aussi a chanté avec goût un air du *Rolland* de Lulli, qui m'a rappelé celui du *Rolland* de Piccini, que dans sa jeunesse Duprez chantait à ravir. La séance s'est terminée par un fragment du onzième *quintette* de Boccherini, une adorable fantaisie italienne que M. Sauzay, jouant le premier violon, a rendue avec charme.

Il manquerait quelque chose d'important à ce compte-rendu des fêtes musicales de l'année, si j'oubliais de parler du concert donné au bénéfice d'une œuvre de charité, l'orphelinat de Saint-Firmin (dans l'Oise), par une femme du monde des plus distinguées, Mme de Nerville. Elle y a exécuté elle-même avec une grâce parfaite le onzième concerto de Mozart, pour piano et grand orchestre. A cette soirée très brillante, nous avons pour la première fois entendu une virtuose amateur connue depuis longtemps, Mlle Brousse, qui a chanté avec un grand sentiment un air de *Stradella*. Douée d'une physionomie expressive et d'une voix de mezzo-soprano fortement trempée, Mlle Brousse chante la musique dramatique avec plus d'ampleur dans le style que de flexibilité vocale. Peut-être même pourrait-on lui reprocher de trop forcer le son et de lui faire perdre par une tension excessive la qualité musicale qu'il doit toujours conserver. Mlle Brousse n'en est pas moins une cantatrice amateur de la plus haute distinction.

L'Italie a été représentée dans les concerts qui se sont donnés cet hiver à Paris par M. Braga, violoncelliste et compositeur napolitain bien connu, par M. Lucas Fummagalli, pianiste fougueux qui marche sur les traces de son frère, qui est mort, par M. Stanzieri, qui joue du piano comme un ange, et qui peut interpréter de mémoire les plus beaux chefs-d'œuvre de l'école allemande, et par un certain Casella, nom illustre s'il en fut jamais, qui m'a rappelé immédiatement ces vers de Dante :

Casella mio, per tornar altra volta
La dove io son fo io questo viaggio
Diss' io; ma a te come tanta ora è tolta?
. . . . . .
. . . Se nuova legge non ti toglie
Memoria o uso all' amoroso canto
Che mi solea quetar tutte mie voglie,

Di ciò ti piaccia consolare alquanto
L' anima mia che con la sua persona
Venendo qui è affannata tanto.

Amor che nella mente mi raggiona,
Cominciò egli allor si dolce mente
Che la dolcezza ancor dentro mi risuona (1).

On pense bien que je ne me suis pas fait prier pour aller entendre le Casella moderne, qui d'ailleurs m'avait écrit une lettre en très bon et pur toscan. M. Casella est un artiste de talent qui chante sur son violoncelle peut-être un peu mieux que le musicien du XIIIe siècle, le maître de musique du grand poète florentin, ne chantait de sa voix un de ces *laudi spirituali* qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Il est à désirer que M. Casella, qui vit dans la seconde moitié du XIXe siècle, ait une ambition digne de son temps et du nom qu'il porte.

Après bon nombre de soirées intéressantes données par des artistes honorables et modestes tels que MM. Sauzay, de Cuvillon, Bessems, Franco Mendès, etc., artistes d'un goût sûr qui rendent à l'art des services bien autrement utiles que les faiseurs de contredanses et les compositeurs de cabalettes, la saison des concerts a été close par une grande séance de musique historique qui doit se renouveler tous les ans, conformément aux vœux de M. de Beaulieu. Ancien élève de Méhul, correspondant de l'Institut, M. de Beaulieu, qui a déjà fondé l'association musicale de l'ouest, qu'il dirige depuis trente ans, a eu la pensée généreuse de distraire de sa succession la somme de 100,000 francs, dont le revenu servira à faire les frais d'un grand concert annuel où l'on n'exécutera que de la musique ancienne et peu connue. Dans la séance d'inauguration, qui a eu lieu cette année-ci dans la salle Herz sous la direction de M. Seeghers pour l'orchestre et de M. Marié pour les chœurs, on a fait entendre des fragmens du *Messie* de Haendel, un madrigal à quatre voix, *le Croisé captif*, de Gibbon, compositeur anglais de la fin du XVIe siècle, un *Jesus dulcis*, motet de Vittoria, et des fragmens d'*Élie*, oratorio de Mendelssohn. L'exécution a laissé nécessairement à désirer, car le temps a manqué pour l'étude d'une musique difficile qui exige un orchestre et des masses chorales bien disciplinés. Il y a tout lieu d'espérer que l'année prochaine M. de Beaulieu sera en mesure d'apporter plus de soins à la réalisation d'une idée qui peut devenir féconde en bons résultats.

De tous les genres, le plus difficile, le plus noble et le plus délaissé en France aussi bien que dans les autres parties de l'Europe, excepté en An-

(1) Voici comment M. Ratisbonne a traduit ces tercets :

Mon Casella, je fais aujourd'hui ce voyage
Pour retourner plus tard sur ce même rivage.
Mais toi, pourquoi viens-tu si tard après ta mort?
. . . . . .
. . . Si quelque loi sur ce nouveau rivage
Ne t'a pas enlevé la mémoire ou l'usage
De ce chant amoureux qui calmait tous mes maux,

Donne à mon cœur, de grâce, un peu de ton doux baume.
Ce voyage accompli par le sombre royaume
Avec mon corps vivant m'a brisé de douleur.

Amour qui parle au fond de ma pauvre âme esclave,
Se prit l'ombre à chanter d'une voix si suave,
Que sa douceur encor résonne dans mon cœur...

gleterre et dans certaines grandes villes de l'Allemagne, c'est incontestablement la musique religieuse. On n'entend dans la plupart des églises de Paris, sauf de bien rares exceptions, que du plain-chant tristement défiguré par des interprètes ignorans, étrangers à l'esprit comme à la tonalité de ces belles mélopées grégoriennes qui nous ont conservé la seule notion que nous possédions du chant de la primitive église. Lorsque des paroisses un peu plus riches que les autres, telles que Saint-Roch, Saint-Eustache ou Saint-Thomas-d'Aquin, veulent, dans quelques grandes solennités, avoir recours à l'art moderne pour embellir l'office divin, le clergé a rarement la main heureuse dans le choix qu'il fait des œuvres contemporaines. En France surtout, le clergé est le plus grand corrupteur de l'art véritablement religieux. C'est lui qui introduit les contredanses dans les églises et qui patrone les œuvres les plus misérables. Il n'y a qu'à lire les paroles et qu'à entendre le chant des cantiques qu'il confie à l'enfance! Nous autres profanes, qui ne faisons pas vœu de lui appartenir, nous sommes un peu plus difficiles dans le choix des élémens dont nous voulons nourrir l'esprit et le cœur de nos enfans, et nous sommes d'avis que les belles choses valent mieux pour l'édification de l'âme naissante que les grotesques images qu'on vend à la porte des églises. Quoi qu'il en soit de cette question importante de la musique religieuse, qui préoccupe un grand nombre de bons esprits, et que nous aborderons un jour avec moins de réserve, il faut tenir compte de quelques tentatives honorables qui sont faites pour relever cette partie intéressante de l'art. C'est à ce titre que nous mentionnons la grande messe en musique de M. Charles Manry, que l'association des artistes musiciens a exécutée à Saint-Roch dans le courant du mois de mai. M. Manry est un amateur d'un certain talent, un homme de bonne volonté, qui n'a pas craint de s'attaquer à un sujet redoutable. Il y a de bonnes parties dans la messe de M. Manry, particulièrement le *Kyrie* et quelques passages du *Salutaris,* qui nous ont paru empreints du sentiment religieux, la plus haute manifestation de l'art quand on y réussit complétement. M. Manry a trop de goût et de talent pour croire qu'il a atteint le but, et que sa messe est de nature à satisfaire les simples aussi bien que les initiés; mais il se trouve assez de qualités estimables dans une composition aussi longue et aussi variée de tons pour recommander le nom de M. Manry aux juges difficiles.

De ce nombre considérable de concerts et de fêtes musicales de toute nature dont nous venons de faire le récit, il résulte ce fait consolant : que le public et particulièrement la haute société parisienne s'initient chaque jour davantage à la grande musique instrumentale, et que les œuvres de Beethoven, Haydn, Mozart, Weber, Mendelssohn, Schubert, Fesca, Boccherini, y compris le grimoire de Robert Schumann, trouvent en France des auditeurs éclairés qui n'existaient pas il y a trente ans. Quand la société du Conservatoire et les nombreuses sociétés de quatuors qui ont suivi son exemple n'auraient produit que cette révolution dans le goût d'une nation qui a créé le vaudeville et qui tenait à un si haut prix les airs de pont-neuf et l'orgue de Barbarie, ce serait une preuve de plus à ajouter à toutes celles que nous possédons déjà, que le genre humain est susceptible d'éducation, et que les peuples aussi bien que les individus peuvent se compléter, s'enrichir intellectuellement et ajouter des cordes nouvelles à la lyre nationale.

Une autre considération importante à tirer des faits qu'on vient de rapporter, c'est la disparition, dans les programmes des concerts qui se donnent à Paris, de toute musique futile, de ces airs plus ou moins variés dont on était poursuivi il y a encore une quinzaine d'années. Les fantaisistes, les compositeurs d'impromptus, les improvisateurs d'aurores boréales, les faiseurs de madrigaux à la lune, au soleil, aux étoiles, les prestidigitateurs, les inspirés de toute espèce, tout ce monde de faux poètes et de détestables musiciens est en complète déroute. On ne les écoute plus, on ne les joue plus, on ne les achète plus nulle part. Les éditeurs de Paris sont devenus durs, impitoyables, complétement insensibles à toute cette musique pittoresque qu'ils payaient autrefois au poids de l'or. C'est tout au plus s'ils consentent à délier les cordons de leur bourse pour un opéra-comique en trois actes qu'ils éditent, mais qu'ils ne paient guère. La tendre romance elle-même est délaissée. Il n'y a que les chefs-d'œuvre du grand Offenbach qui résistent au discrédit où est tombée la production nationale! C'est que le directeur des Bouffes-Parisiens, le chantre d'*Orphée aux Enfers*, est le musicien, le peintre véridique et choyé du temps où nous vivons!

Terminons ce long discours par un épilogue.

Un journal obscur, qui est la propriété d'un éditeur de musique dont il défend les intérêts avec plus de zèle que de talent, a bien voulu nous prendre à partie dans l'un de ses numéros. L'écrivain aimable et frivole qui le dirige sous un pseudonyme transparent qui ne trompe personne s'est cru désigné par nous à la vindicte publique dans quelques paroles un peu vives que nous avons récemment dirigées contre le Théâtre-Italien. Nous pouvons assurer à M. Paul Smith qu'il s'est trompé, et que nous ignorions qu'au nombre des fonctions inutiles dont il est investi, il comptât encore celle de surveiller l'administration du Théâtre-Italien. Nous ne sommes pas assez injuste pour demander à M. Paul Smith d'avoir une volonté quelconque dans la position délicate qu'il occupe. Chargé de couronner de roses et de fleurs de rhétorique toutes les médiocrités qui sortent chaque année du Conservatoire, M. Paul Smith s'acquitte de cette mission difficile avec une bonne grâce et une dextérité que nous nous plaisons à reconnaître sans les lui envier. Il y a deux hommes dans M. Auber : le compositeur charmant et fécond que nous admirons plus que personne, et le directeur du Conservatoire, qui, de l'avis de tout le monde, manque de quelques-unes des qualités nécessaires au chef d'une grande école nationale. C'est là une opinion que nous avons émise plusieurs fois dans la *Revue*, sans nous inquiéter si cela plaît ou ne plaît pas à M. Paul Smith et à ses protecteurs. Quant aux injures qui peuvent nous être adressées par une feuille sans consistance, nous n'avons point à nous en inquiéter. Ne parlant pas la même langue, nous n'avons pas non plus la même morale, ni la même mesure d'appréciation. Laissons donc les marchands faire leur métier et jouir en paix de la considération qui les entoure. Nous nous consolerons du blâme qu'on peut nous infliger en chantant avec Collette, l'héroïne d'une jolie chanson de M. Bruguière :

Ma gloire n'en souffrira pas.

P. SCUDO.

V. DE MARS.

LA RUSSIE

DANS LE CAUCASE

I.

ARMÉE RÉGULIÈRE, COSAQUES ET MILICES INDIGÈNES.

I. *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, par M. de Gilles, bibliothécaire de l'empereur de Russie, 1859. — II. *Les Peuples du Caucase*, par Frédéric Bodenstedt, traduction de M. le prince E. de Salm-Kyrburg, 1859. — III. *Borba se Muridizmom i Schamilem* (Lutte avec le Muridisme et Schamyl), par M. I. Daragan, 1859. — IV. *La Russie, son peuple et son armée*, par Léon Deluzy, 1860. — V. *Kavkazkii Kalendar* (*Annuaire du Caucase*), 1849-1859. — VI. *Pamiatnaïa Knijka*, almanach impérial de la cour de Russie, 1850-1860.

Les événemens qui depuis une année tiennent en éveil l'attention de l'Europe occidentale, et qui ont mis tant d'intérêts en présence et en conflit, semblent avoir détourné les regards d'un fait qui s'est produit loin de nous, mais qui a son importance et sa grandeur dans le présent et une signification politique très réelle pour l'avenir. Au mois de septembre 1859 retentit subitement la nouvelle du coup de main audacieux qui venait de faire tomber au pouvoir des armées du tsar Schamyl et la forteresse de Gounib dans le Daghestan méridional, où l'implacable ennemi des Russes avait cherché un dernier asile. Il faut connaître le caractère de la lutte à laquelle ce dénoûment inattendu a mis un terme, les lieux qui en ont été le théâtre, l'attitude des deux adversaires aux prises, pour comprendre comment cette lutte s'est prolongée pendant un quart de siècle : — d'un côté, un puissant empire avec ses immenses ressources, les enseignemens d'un art militaire perfectionné, le courage tenace et infati-

gable de troupes nombreuses et aguerries, les éminentes qualités de plusieurs des officiers placés à leur tête; de l'autre, des populations faibles par le nombre et l'infériorité sociale, mais fortes de leur position au milieu de montagnes escarpées et de forêts impénétrables, habiles dans les combats d'escarmouche et de surprise, animées d'un fanatique amour de l'indépendance, et entraînées par l'enthousiasme religieux qu'un chef habile, actif, à l'âme ardente et inflexible, à la fois prêtre (*imâm*) et guerrier, avait su leur inspirer.

Lorsque, les yeux sur les cartes du Caucase, on suit les phases de cette longue guerre, on voit les obstacles qu'offrait à la conquête un pays où il fallait s'ouvrir un accès par la sape et la hache, où chaque rocher, chaque repli de terrain, chaque groupe d'arbres peut recéler une embuscade; on voit la Russie arrêtée à l'origine par de rudes échecs et par l'inexpérience de cette guerre de montagnes, avancer lentement, mais avec persévérance, jusqu'à ce que ses lignes stratégiques, multipliées et étendues, aient entouré peu à peu Schamyl dans un cercle de fer devenu infranchissable. Ce succès est dû à la direction énergique qu'avait su imprimer à cette guerre un habile gouverneur-général, le prince Michel Séménovitch Vorontzof, direction suivie sur un plan plus vaste, avec un immense déploiement de forces, par le prince Bariatinsky. L'avénement de ce dernier, qui remplaça le général Mouravief, successeur pendant deux ans de Vorontzof, date de 1856, et coïncide avec la fin de la guerre de Crimée. La campagne de l'hiver de 1858-1859 semblait déjà faire présager une péripétie fatale pour Schamyl. Le 1er (13) avril, l'aoûl fortifié de Védène (1), sa place la plus forte et sa résidence pendant quatorze ans, si célèbre par la captivité et la réclusion des princesses Orbélian et Tchavchavatsé (2), avait été pris par le général Yevdokimof après des fatigues inouies bravement surmontées. Depuis lors et pendant tout l'été, il avait éprouvé revers sur revers. La Salatavie et l'Andie, au nord du Daghestan, d'où il tirait tous ses approvisionnemens, lui avaient été enlevées; le défilé de l'Argoun, position d'une haute importance pour lui, avait été occupé, et de larges percées avaient éclairci les sombres forêts de ces retraites jusqu'alors inaccessibles. Aux masses compactes d'un ennemi infatigable à le poursuivre, l'imâm affaibli n'avait plus à opposer que

(1) « Védène est situé sur la rive gauche de l'affluent gauche du Khoulkhoulaou, à la sortie d'un défilé boisé presque inaccessible. Au moment où cette place fut attaquée par les Russes, elle était hérissée de fortifications et défendue par une garnison de plus de sept mille montagnards de Tavli, sous les ordres de quatorze naïbs (lieutenans de Schamyl). Les Russes avaient treize bataillons et demi, conduits par l'adjoint du général Yevdokimof, le général-major de Kempfert. » (*Journal des opérations militaires et des travaux des troupes de l'aile gauche du Caucase du 20 mars au 2 avril 1859.*)

(2) Voyez la *Revue* du 1er mai 1856.

quelques poignées de soldats. Les montagnards, fractionnés en une infinité de petites tribus jadis réunies dans le sentiment d'une défense commune par ses ardentes prédications et contenues par sa main de fer, s'étaient détachés successivement de lui pour se donner au vainqueur. C'est alors qu'il se jeta dans Gounib avec quatre cents murides. Cette situation critique et bien compromise était encore loin cependant de paraître désespérée à un esprit aussi ferme, aussi fertile en expédiens. Il avait vu tant de fois le danger ou la mort à ses côtés, et il avait su s'y soustraire avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il pouvait se flatter encore d'un retour de fortune; mais le sort des armes ne tarda point à trahir ce dernier espoir.

On raconte que lorsque, dans les premiers instans de sa captivité, il fut dirigé sur Saint-Pétersbourg, où il devint le lion à la mode pendant le rapide séjour qu'il y fit, il fut invité à passer la soirée en petit comité chez M. l'aide-de-camp général de G... Le vieil imâm (il a passé la soixantaine), cédant au charme des prévenances dont il fut entouré, se montra expansif. Ayant jeté les yeux sur un plan qui venait d'être dressé de Gounib, il avoua qu'il se croyait en sûreté pour deux ans au moins dans ce lieu, où il avait accumulé tout ce qui lui restait d'approvisionnemens. Gounib est en effet situé sur une montagne isolée, entourée de deux côtés par le cours du Kara-Koïssou, et terminée à son sommet par un plateau de forme triangulaire d'environ cinq verstes (1) dans son plus grand diamètre de l'est à l'ouest, et de trois verstes du nord au sud, mais qui va en se rétrécissant vers l'est. Sur ce plateau sont des terres arables, des prairies et des sources d'eau vive. Tous les endroits que l'on pouvait croire accessibles étaient défendus par des piquets de quinze ou vingt hommes, et les plus fidèles murides (disciples de l'imâm) y faisaient bonne garde; mais pendant la nuit quatre cents volontaires, ayant pris à revers la montagne, y fixèrent des crampons en fer, et, le fusil sur le dos, atteignirent, en escaladant trois terrasses superposées en étages, le sommet du rocher. Le point où aboutit cette périlleuse ascension était séparé par une distance de cinq verstes de celui où se trouvait Schamyl, et cet éloignement, l'idée aussi que ce côté de la montagne était absolument inabordable, firent réussir cette surprise. Ce n'est que sur le matin que l'imâm en fut averti, lorsqu'il était trop tard. Les détails de sa capture sont connus. Cerné dans une des maisons de l'aoûl où il s'était retranché, il vit tomber autour de lui ses derniers murides, et fut forcé de se rendre à discrétion. Le prince Bariatinsky le traita avec la noblesse et la générosité qui sont le propre de son caractère; il

(1) La verste équivaut à peu près à 1 kilomètre 66 mètres.

respecta en lui l'héroïsme dans le malheur. Malgré les représentations des officiers qui l'entouraient, il ne voulut point que le prisonnier fût désarmé pour être conduit en sa présence.

Maintenant que la chute de ce redoutable ennemi a rendu la Russie maîtresse de la plus grande partie du Caucase, nous voudrions jeter un coup d'œil sur la situation politique et militaire que ce succès lui a faite dans cette contrée, nous rendre compte des difficultés qu'elle y a rencontrées, de celles qu'elle doit encore surmonter pour la pacifier et se l'approprier entièrement. Le Caucase une fois réuni aux deux provinces qu'il avoisine et qu'il commande, la Géorgie et l'Arménie, tout en protégeant de sa masse imposante la Russie et en la couvrant vers le sud, le Caucase sera pour les tsars une de leurs plus magnifiques acquisitions comme position militaire et commerciale. Il y a donc intérêt et opportunité à étudier les élémens de force et d'action mis en œuvre pour opérer cette conquête, et à calculer la valeur de cet accroissement de territoire pour le vaste empire qui est prêt à l'absorber. Malheureusement les notions à l'aide desquelles nous pourrions nous guider sont rares, incomplètes, et le plus souvent même elles font entièrement défaut. La guerre du Caucase attend encore son historien. Soit insouciance, soit discrétion imposée, aucun de ceux qui l'ont dirigée ou qui y ont pris part ne s'est préoccupé d'en retracer les annales ou de nous faire connaître la contrée qui en a été le témoin. Sous ce rapport, la pénurie paraît d'autant plus grande, l'infériorité d'autant plus sensible, que nous avons comme contraste la savante et féconde activité avec laquelle d'autres régions placées dans des conditions analogues ont été explorées et décrites. On formerait une bibliothèque entière avec les seuls documens que le gouvernement britannique et le gouvernement français ont publiés, l'un sur l'Inde, l'autre sur nos possessions d'Afrique, tandis qu'il n'existe en Russie sur le Caucase aucun ouvrage officiel, même de la plus mince valeur (1). Les seuls matériaux qui ont été à notre disposition, et qui émanent d'une source authentique, sont les bulletins et les rapports des chefs de corps, tels que le gouvernement russe les a livrés à la publicité dans les journaux qui sont ses organes avoués, le *Kavkaz* (Caucase), journal de Tiflis, et le *Rousskii Invalid* (Invalide russe), qui paraît à Pétersbourg. Citons aussi les statistiques très sommaires de l'armée consignées dans l'*Annuaire du Caucase* (*Kavkazskii kalendar*) ainsi que dans le

(1) Nous savons qu'il se trouve dans les archives du gouvernement, à Tiflis et dans les bureaux topographiques placés dans différentes localités du Caucase, les matériaux les plus précieux pour la géographie et l'histoire de cette contrée. Il a été question un moment de livrer ces matériaux à la publicité; mais ce projet, comme tant d'autres, est resté sans exécution.

Pamiatnaïa Knijka, ou almanach de la cour impériale. Sans aller chercher, comme on l'a fait si souvent, la raison de ce silence et de ce défaut de renseignemens dans un soin jaloux de conserver des secrets d'état, on peut l'expliquer tout naturellement par une indifférence profonde pour toute communication avec le dehors, pour tout appel à l'opinion publique en Europe, de la part d'une nation encore éloignée, dans la voie du progrès et de la maturité, des conditions qui régissent les sociétés modernes de l'Occident.

Parmi les relations sur le Caucase dues à des travaux particuliers, celle de M. Frédéric Bodenstedt, quoique vieillie par le cours précipité des événemens qui se sont accomplis depuis l'apparition de la seconde édition (1854), mérite d'être signalée comme une excellente étude ethnographique sur les tribus montagnardes, comme un résumé suffisant, quoique très succinct, de leur héroïque résistance, et des doctrines religieuses du muridisme. Les opinions personnelles de M. Bodenstedt le rendent peu favorable à la Russie dans sa manière d'apprécier les faits, mais nous n'avons point ici à lui en demander compte, pas plus qu'à l'auteur des *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, M. de Gilles, de la sympathie déclarée qu'il professe, et qui est toute naturelle de sa part, pour le pays où il a trouvé une patrie d'adoption. Nous n'avons au contraire qu'à nous féliciter de cette différence de vues, source d'une comparaison profitable à la vérité. Le livre de M. de Gilles a surtout le mérite d'être le dernier venu, et de fraîche date; les données qu'il contient ont été recueillies à une époque antérieure de quelques mois seulement à l'expédition qui a mis fin aux destinées politiques de Schamyl. Parti de Saint-Pétersbourg à la fin de juillet 1858 pour aller rétablir sa santé aux eaux déjà renommées de Piatigorsk, à l'entrée nord de la route principale qui traverse le Caucase, M. de Gilles, attiré par les incomparables magnificences que la nature déploie dans ces régions alpestres et par les souvenirs historiques que ces lieux réveillent, continua sa route en longeant le versant septentrional du Caucase jusqu'aux environs de la Mer-Caspienne. Entré dans la Grande-Tchetchenia, et coupant la chaîne en diagonale jusqu'à son milieu, où s'élève la forteresse de Vladikavkaz, et jusqu'au défilé de Dariel (*Caucasiæ Pylæ*), il atteignit Tiflis, devenue la capitale florissante de la Transcaucasie (1). Quelques pas de plus vers le sud le conduisirent au couvent d'Edchmiadzïn, l'antique sanctuaire de la nation arménienne. De là, remontant vers le nord-ouest, par l'ancien pachalik d'Akhaltzikh, enlevé à la Turquie pendant la guerre

(1) La population de Tiflis est aujourd'hui de 38,375 habitans, d'après le calendrier (*méciatsoslov*) de l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg pour 1860.

de 1829, et la province géorgienne d'Iméreth, il atteignit Poti, sur la côte orientale de la Mer-Noire, pour rentrer, sur la fin de l'automne, par la Crimée et Constantinople.

Les *Lettres sur le Caucase et la Crimée* indiquent suffisamment par le titre même qu'il n'y faut point chercher une exploration scientifique, mais la simple excursion d'un touriste, homme d'esprit et de goût. De retour à Saint-Pétersbourg, M. de Gilles s'est empressé de rassembler ses souvenirs, en leur laissant la forme primitive et spontanée sous laquelle il les avait consignés dans son journal de voyage. La narration a conservé la vivacité de l'impression du moment; toutefois cette forme a produit dans l'exposition des idées et des faits une absence d'ordre et des lacunes regrettables; le style offre des inégalités qui sont rendues plus apparentes par les incorrections d'une exécution typographique beaucoup trop hâtée. Il est vrai que ce livre a été écrit en pays étranger, loin du foyer de l'atticisme français, et imprimé à Paris, en dehors de la surveillance de l'auteur, qui vit à Saint-Pétersbourg (1).

M. de Gilles excelle à saisir le côté extérieur et plastique des choses; il décrit avec amour et quelquefois avec bonheur les harmonies de la nature, l'aspect imposant ou triste des ruines, l'effet pittoresque des costumes, le caractère de la beauté humaine chez les diverses races qu'il a eu l'occasion d'observer. Toutefois ses prédilections, ses goûts les plus vifs sont pour les scènes et les attributs de la vie militaire. Les belles armes des montagnards, leurs ruses de guerre, leur mode d'attaque et de défense, l'organisation des régimens de cosaques, groupés en famille autour de leurs *stanitsas* (villages), leur existence toujours sur le qui-vive, leurs périlleux *sekrety* (embuscades), leur grave et mélancolique physionomie, leur tenue, qui imite à s'y méprendre celle des Tcherkesses, tels sont les sujets dont il parle le mieux et le plus volontiers. En relations d'amitié et d'hospitalité avec les officiers les plus distingués de l'armée russe, il a puisé dans leurs entretiens une foule de particularités sur la vie intime et les coutumes des montagnards, avec lesquels ils sont journellement en contact.

Tels sont nos guides dans cette étude où nous aurons d'abord à jeter un coup d'œil sur la configuration de l'isthme du Caucase, afin de pouvoir nous rendre compte du système des lignes stratégiques qui le traversent en divers sens. L'armée régulière et irrégulière qui les occupe et qui en a la défense appellera ensuite notre attention, qui, ainsi préparée, pourra se porter plus tard sur les populations

(1) Les *Lettres sur le Caucase et la Crimée* sont enrichies de vignettes et de gravures dues au crayon élégant et facile de M. Blanchard, et qui témoignent combien cet habile artiste a étudié avec soin le Caucase.

caucasiennes elles-mêmes et sur l'indomptable chef dont elles ont si longtemps secondé les efforts.

I.

L'isthme caucasien, placé entre deux continens et deux mers, l'Europe et l'Asie, la Mer-Noire et la Mer-Caspienne, semble être un pont destiné par la nature à mettre en communication ces deux mondes si différens. C'est par là que se sont frayé un passage les immigrations qui ont laissé dans ces montagnes les restes d'une foule de peuples et cette multitude de langages, radicalement dissemblables, qui font du Caucase une véritable tour de Babel, et pour le linguiste un problème rebelle à toutes les investigations. Cet amalgame de tribus et d'idiomes que remarquait Strabon (1) il y a près de deux mille ans se perpétue encore aujourd'hui.

La chaîne qui ferme l'isthme d'un bout à l'autre se déploie en ligne diagonale dans l'intervalle du 45e degré de latitude au nord-ouest et du 40e au sud-est, sur une longueur d'environ mille verstes; mais en ligne droite, à partir de Redoute-Kalé, sur la côte de la Mer-Noire jusqu'au défilé de Derbend (*Albaniæ Pylæ*), sur la Caspienne, la distance n'est guère que de cinq cents verstes. Cet énorme rempart plonge ses premières assises au fond du liman ou delta du Kouban, aux environs d'Anapa; il se prolonge à travers l'isthme en se partageant vers l'extrémité orientale en deux murailles : — l'une, au nord-est, aboutissant à Derbend; l'autre, au sud-est, s'abaissant par une pente qui va s'effacer dans la plaine arrosée par la Koura ou Cyrus avant d'atteindre la pointe de Bakou.

Sur le versant nord comme sur le versant méridional, ce rempart est flanqué de grands fleuves qui en sont comme les fossés naturels. Aucune autre contrée peut-être n'est pourvue d'un système d'eaux plus riche, mieux approprié à l'établissement de lignes stratégiques comme aux échanges du commerce. Du pied du gigantesque Elbourz et du mont Khokhi, au centre du massif caucasien, jaillissent, vers le nord, le Kouban et le Térek, qui, dans une direction parallèle au versant nord, vont se jeter, le premier dans la Mer-Noire et le second dans la Caspienne. Au sud, dans la Transcaucasie, cette dernière mer reçoit la Koura, qui parcourt toute la Géorgie pour aller unir ses eaux à celles de l'Araxe, le fleuve du bassin arménien. Du côté opposé, le Rion, qui est l'ancien Phase, offre aux bâtimens un cours navigable jusqu'à Marane dans l'Iméreth, où remontaient, à ce qu'il paraît, les embarcations des marchands grecs dans l'antiquité, des Byzantins et plus tard des Génois au moyen âge.

(1) *Géographie*, livre XI, page 343, édition de Casaubon.

Pour la Russie, qui regarde le Caucase du nord au sud-est, le flanc droit de l'isthme, *pravyi flank*, ou aile droite, *pravoïé krylo*, est vers la Mer-Noire, et se projette tout le long du Kouban, comme ligne militaire. Le flanc gauche, *lévyi flank*, est vers la Mer-Caspienne, et la ligne qu'il forme s'appuie sur le cours du Térek. Sur les bords de ces deux fleuves et de leurs affluens les plus considérables s'échelonne une suite de postes reliés entre eux par des forts placés de distance en distance aux points les plus menacés ou les plus favorables à la défense. Ce réseau, au nord et au sud de la chaîne, embrasse un espace qui n'a pas moins de trois mille verstes d'étendue.

De la ligne principale du flanc gauche, la ligne du Térek, se détache celle de la Sounja, l'un des cours d'eau tributaires de ce fleuve. Fondée en 1845 par le prince Vorontzof, elle sert à tenir en respect les peuplades tchetchenses. Elle traverse leur territoire en partant de Stchedrinskaïa, poste cosaque sur le Térek, et va rejoindre à Vladikavkaz la route centrale du Caucase. La ligne de la Sounja s'est renforcée de celle de l'Argoun, rivière qui, coulant dans un sens presque perpendiculaire au Térek, va se réunir à la Sounja, un peu au-dessus de l'embouchure de celle-ci. Cette ligne est de création toute récente : le défilé qu'elle traverse, impénétrable jusqu'en 1858, n'a été occupé définitivement que pendant l'été de l'année 1859; depuis lors, les forêts épaisses qui le recouvraient ont été abattues sur une surface de plus de cinquante verstes, des ponts jetés sur l'Argoun, et une route a été tracée, sur laquelle des *troïkas* (1) peuvent déjà circuler. Trois forts assurent le maintien de cette nouvelle position, dont l'un, Schatoïevskoïé, est aujourd'hui le quartier-général du régiment d'infanterie de Navaghinsk. La vallée de l'Argoun, divisant du sud au nord toute la chaîne du Caucase par le milieu de la grande et de la petite Tchetchenia, sépare le massif des montagnes où s'abritait Schamyl de celles qui avoisinent la grande route de Vladikavkaz; c'est par là que l'imâm se jetait à l'improviste sur les territoires soumis et les établissemens russes, et qu'il entretenait des relations avec les provinces de l'ouest.

Tout le Caucase oriental peut être considéré comme enveloppé dans un réseau de lignes qui représentent une sorte de quadrilatère. Le côté supérieur de cette figure est la ligne du Térek avec ses deux embranchemens de la Sounja et de l'Argoun, s'avançant en contreforts dans l'intérieur du quadrilatère. Le côté gauche est la route militaire qui d'Iékatérinograd aboutit par Vladikavkaz à Tiflis; au

(1) Attelages de trois chevaux de front.

côté droit s'étend le cordon du littoral de la Mer-Caspienne, sur l'ancienne route commerciale de Pierre-le-Grand. La base du quadrilatère est la ligne lesghienne, qui, en contournant les sinuosités de l'Alazan, affluent de la Koura, au sud du Daghestan, protége contre les invasions et les coups de main des Lesghis les provinces transcaucasiennes du sud-est, la Kakhéthie, le Karabagh et le Schirvan. Cette ligne, l'une des plus fortes, n'a pas toujours suffi contre les montagnards hardis et pillards du voisinage; quoique par la soumission du flanc gauche elle n'ait plus qu'une signification stratégique secondaire et soit devenue un cordon de défense intérieure, cependant elle ne cessera jamais d'être nécessaire pour arrêter des agressions partielles. On se rappelle comment, en 1854, les bandes de Schamyl, conduites par son fils aîné Kazy-Mahoma, franchissant cette ligne sans obstacle, allèrent saccager le château de Tsinandal, dans la Kakhéthie, et enlever les princesses Orbélian et Tchavtchavadsé à une distance à peine de cinquante ou cinquante-cinq verstes, c'est-à-dire de treize ou quatorze lieues, de Tiflis. D'après un ordre du jour du commandant en chef du 7 (19) août 1859, la limite entre la contrée riveraine de la Mer-Caspienne et la ligne lesghienne est tracée par la chaîne neigeuse du nord ou du Boghos, et se prolonge jusqu'au versant septentrional de cette chaîne et jusqu'à la rive droite d'un fleuve de l'Andie, le Koïssou.

Le Caucase oriental ayant été le centre du muridisme et le foyer principal de la résistance, c'est là qu'ont dû se porter d'abord tous les efforts de la Russie, et que nous retrouvons son système de lignes le plus largement développé et le plus solidement établi. Dans le Caucase occidental, où le christianisme, jadis importé par les missionnaires byzantins, n'est point encore entièrement effacé des souvenirs et des affections populaires, et où l'islamisme n'a rallié que de tièdes sectateurs, l'élément hostile a toujours été moins homogène et moins réfractaire. Ici, pour mobile contre l'ennemi, un seul sentiment, l'attrait de l'indépendance; là, une double passion, l'amour de la liberté et le fanatisme religieux. La différence dans le caractère et les institutions des montagnards du flanc gauche et de ceux du flanc droit, indépendamment des considérations stratégiques, indiquait le plan d'attaque et la nécessité de réduire d'abord le flanc gauche. Il était facile de calculer que la soumission du premier aurait pour conséquence prochaine celle du second. En effet, depuis que Schamyl est abattu, des symptômes non équivoques ont annoncé que cette soumission ne tardera point à s'accomplir.

La configuration du flanc droit, où le Caucase ne constitue qu'une simple chaîne traversée par une multitude de rivières, au lieu de présenter, comme au Daghestan, un immense dédale de montagnes

abruptes et de vallées profondes, n'a point exigé la même extension de lignes militaires que le côté opposé. Elles s'y réduisent à deux, mais toutes les deux d'une importance majeure : la grande ligne du Kouban, depuis la presqu'île de Taman jusqu'à Stavropol, d'où elle s'enfonce, en pénétrant dans le cœur du Caucase, jusqu'au pied de l'Elbourz, et la ligne de la Laba, qui vient s'adapter, en formant deux angles de grandeur inégale, à celle du Kouban, et dont le créateur est le général Véliaminof, ancien gouverneur du Caucase. L'établissement du cordon de la Laba a eu pour résultat de refouler les Tcherkesses, des belles terres qu'ils occupaient entre cette rivière et le Kouban, sur les hauteurs où ils sont relégués maintenant.

Cet ensemble de lignes, en y rattachant celle de la Mer-Noire, a été réparti, jusqu'en 1856, en trois divisions ou commandemens, et ensuite en deux seulement, à la tête desquels étaient en 1859 le général Philipson au flanc droit, le général Yevdokimof au flanc gauche (1). La limite de séparation est la grande route militaire du Caucase. L'armée du Caucase a pour chef suprême le lieutenant (*namiestnik*) de l'empereur, titre équivalant à celui de vice-roi ou gouverneur-général, investi de pouvoirs illimités. Elle se compose de deux élémens distincts : les troupes régulières, c'est-à-dire les régimens qui font partie du cadre général de l'armée russe, et qui constituent au Caucase la force compacte, écrasante, et les troupes irrégulières, c'est-à-dire les Cosaques et les milices indigènes, qui représentent la force mobile. Les positions qu'occupe l'armée régulière par rapport aux grandes lignes stratégiques en ont déterminé le fractionnement en quatre corps principaux. Chacun de ces corps admet une division d'infanterie de ligne, un certain nombre de bataillons d'infanterie chargés principalement de la garde des forts, un bataillon de tirailleurs (*strelki*), un régiment de cavalerie, une brigade d'artillerie, et plusieurs compagnies de sapeurs et pionniers (2).

Chaque division, commandée par un lieutenant-général, est formée de deux brigades ayant chacune à sa tête un général-major.

(1) Une mesure toute récente (fin 1859) a réuni le flanc droit et le flanc gauche, ainsi que la ligne de la Mer-Noire, sous un seul commandement, confié au général Yevdokimof (Nicolas Ivanovitch). Le général Philipson (Grigorii Ivanovitch) a été nommé chef de l'état-major-général, en remplacement de l'adjudant-général Milioutin (Dmitrii Alexéïévitch), qui s'est retiré pour cause de mauvaise santé.

(2) Les quatre corps de l'armée du Caucase sont répartis dans l'ordre suivant :

1° Flanc droit : — cavalerie, dragons de Tver ; — 19e division d'infanterie : régimens de Crimée, Stavropol, Sévastopol et du Kouban ; — bataillons de ligne nos 1 à 6.

2° Flanc gauche : — dragons de Nijni-Novgorod ; — 20e division d'infanterie : régimens de Tenghinsk, Navaghinsk, de la Koura et de la Kabarda ; — bataillons de ligne nos 7 à 13.

3° Ligne de la Mer-Caspienne : — dragons Severskii ; — 21e division d'infanterie : régi-

Chaque régiment compte cinq bataillons actifs et un de réserve, chaque bataillon est composé officiellement de 1,047 hommes; mais ce chiffre énoncé sur le papier descend, pour des causes dont je rendrai raison plus loin, à une proportion moyenne de 600 combattans sous les armes, auxquels il faut adjoindre 200 hommes environ attachés à chaque bataillon pour le train des équipages (1), ou comme ouvriers ou bien servans d'officiers. Les bataillons de ligne et ceux de tirailleurs sont un peu plus forts que les bataillons d'infanterie compris dans les cadres des divisions, et sont maintenus aussi complets que possible. Les régimens de cavalerie réunissent dix escadrons et un onzième de réserve, chaque escadron ayant 190 hommes (2).

On a modifié le costume de l'infanterie depuis l'avénement du tsar Alexandre II, de manière à l'approprier autant que possible à la guerre de montagnes. L'habillement consiste dans la tunique russe; la buffleterie lourde a disparu pour faire place au ceinturon, auquel sont suspendus le fourreau de la baïonnette chez les simples soldats, et le couteau de sapeur chez les sous-officiers, ainsi que chez tous les hommes des régimens d'élite; à la grande giberne rigide a été substituée une cartouchière attachée à une courroie de cuir noir. La coiffure qui a été adoptée partout au Caucase est le *papak* ou bon-

mens d'Apschéron, du Daghestan, du Samour et du Schirvan; — bataillons de ligne nos 14 à 19.

4° Ligne lesghienne : — dragons de Péréiaslav; — infanterie d'élite : grenadiers d'Érivan, de Géorgie, de Tiflis et de Mingrélie; — bataillons de ligne nos 20 à 29.

Un cinquième corps de huit bataillons de ligne, nos 30 à 37, protége la Géorgie occidentale et les abords de la Mer-Noire, du côté de Poti. Son chef-lieu est à Koutaïs, capitale de l'Iméreth.

Les batteries d'artillerie sont de huit pièces, il y a quatre batteries par division, une par régiment, en tout seize batteries, dont quatre de gros calibre, six légères et six de montagne. L'artillerie des Cosaques du Don et de la ligne du Caucase est surtout en réputation; elle passe pour la meilleure de toute l'armée russe.

Ces forces, qui composent l'armée permanente, l'armée du Caucase proprement dite, se sont accrues, depuis l'avénement du prince Bariatinsky, de corps appelés comme auxiliaires des autres provinces de l'empire : la 13e division d'infanterie, qui comprend les régimens de Brest-Litovskii, Belostok, Lithuanie et Vilna, et la 18e, dont les régimens sont ceux de Riazan, Riajk, Bélev et Toula.

(1) Dans l'armée du Caucase, il n'y a pas de corps particulier pour le train des équipages. On y supplée par les chevaux de trait que fournit le gouvernement (cinquante-quatre par bataillon) pour le transport des bagages et des munitions en campagne et par les chevaux supplémentaires (six par compagnie) achetés par les soldats au moyen d'un prélèvement fait sur la caisse de l'*artel*, association qui met en réserve un fonds destiné aux dépenses communes. Il y a en outre des compagnies spéciales pour ces charrois à dos de cheval (*konnié transporty*) ou de bœuf (*volovié transporty*).

(2) D'après un ancien usage, encore en vigueur en Angleterre et en Autriche comme en Russie, et que la révolution de 1789 a aboli chez nous, les régimens sont désignés par le nom de la localité où est établi leur quartier-général. Cett appellation est un adjectif ethnique, *Krymskii* (de Crimée), *Kabardinskii* (de la Kabarda), par exemple, que l'on emploie dans le langage ordinaire en sous-entendant le mot *polk*, régiment.

net montagnard en fourrure d'agneau, avec fond en drap de la couleur du collet de l'uniforme.

Comme le soldat français, le soldat russe a un goût décidé pour le combat à la baïonnette, et cette préférence se conserve toujours malgré l'introduction des armes de précision. Les escarmouches de tirailleurs sont devenues du reste une école qui a produit des hommes capables de rivaliser pour la justesse du coup d'œil avec ceux de leurs ennemis les plus exercés. Les Russes ont adopté avec grand avantage les armes des montagnards, tandis que ceux-ci sont restés dans un état de très grande infériorité pour le maniement du canon. L'artillerie est en effet, comme le remarque M. de Gilles, une arme d'une action tellement sérieuse, d'un emploi si savant, qu'il n'est pas étonnant que des peuples barbares n'aient pu s'en rendre maîtres. Jusqu'en 1841, ils en furent dépourvus; à cette époque, Schamyl l'introduisit parmi eux. Ce ne fut pas sans peine, car il rencontra d'abord une vive opposition dans le grand conseil ou divan, qui repoussait cette innovation comme un emprunt funeste fait aux infidèles. Il y avait dans les montagnes une vieille pièce de six; il la fit mettre en état, en organisa le service et marcha contre les Tcharbely, peuplade de la Haute-Tchetchenia qui refusait d'abdiquer son indépendance. L'aoûl principal, fort de ses moyens de défense et de ses tours en pierre, résista; mais quelques coups de cette pièce, d'ailleurs inoffensive, terrifièrent tellement les assiégés, qu'ils ouvrirent leurs portes. L'aoûl fut traité comme un repaire de giaours; tous les anciens furent mis à mort et leurs biens confisqués. Dans la suite, Schamyl augmenta son artillerie de pièces qu'il enleva à ses ennemis; mais, quoique bien attelée, très mobile et tirant avec assez de célérité, elle ne fit jamais grand mal. L'imâm, craignant de la perdre, rendit ses naïbs responsables sur leur tête de la pièce qui était confiée à chacun d'eux. Ceux-ci tiraient en conséquence à des distances de sept cents sagènes (1,500 mètres environ), jamais à portée de mitraille; à la première tentative des Russes pour enlever le canon, le naïb se retirait pour reparaître, au bout d'un quart d'heure, sur un autre point et recommencer son tir incertain. Il y a plus, l'auteur des *Lettres sur le Caucase et la Crimée* estime que l'emploi de l'artillerie a eu en définitive une influence fâcheuse sur l'esprit guerrier des Tchetchenses. Ignorant le maniement d'une machine de guerre aussi puissante, et craignant d'être tués eux-mêmes en la faisant jouer, ils ont fini par s'habituer à se tenir à distance; ils ont renoncé à la lutte corps à corps, où ils étaient supérieurs, et ces charges vigoureuses qui les précipitaient comme une trombe jusque sur les baïonnette russes sont devenues de plus en plus rares.

Jeté au milieu de ces contrées inhospitalières, où il lui faut com-

battre non-seulement l'homme, mais aussi la nature, le soldat russe a besoin plus que partout ailleurs de faire appel à cette dextérité manuelle, à cette aptitude innée à tous les métiers par laquelle sa race se distingue. Il se sert aussi volontiers de la pioche et de la pelle que du mousquet : il est tour à tour maçon, charpentier, menuisier, décorateur, etc. M. Ivan Tourguenef, dans ses *Mémoires d'un Chasseur*, a mis en scène avec un relief très comique ce trait du caractère du Grand-Russien et la facilité merveilleuse et résignée avec laquelle il se plie instantanément aux occupations les plus disparates, aux professions les plus antipathiques que lui inflige le caprice d'un maître. Au Caucase comme partout où il est transporté se révèle son attrait pour le jardinage; à peine installé dans un campement, son premier soin est de défricher un petit coin de terre où il cultive avec amour ses légumes favoris, surtout le chou, qui fait la base de son alimentation et qui est un des ingrédiens du *stchi*, la soupe nationale.

Cette vie militaire au Caucase a sa physionomie, ses incidens dramatiques, ses usages particuliers, que M. de Gilles peint avec beaucoup de charme. Parmi ces usages qu'une existence de périls incessans, de travaux rudes et ignorés a fait naître, il en est un auquel nous nous arrêterons : c'est le *kounatchestvo*, expression soldatesque dérivée du mot tartare *kounak* (hôte ou ami), et qui désigne une confraternité entre deux régimens ou les compagnies parallèles de deux bataillons, inspirée par une réciprocité de bons procédés, de secours et de sympathie. Si par exemple le 1er bataillon d'un régiment est attendu au fort où se trouve le 2e bataillon, il est de règle que le dîner de la 1re ou de la 2e compagnie est préparé pour les arrivans par les compagnies correspondantes. Celles-ci cèdent à ces frères revenus d'une excursion fatigante tout ce qu'il y a de bonnes provisions en réserve, et se contentent ce jour-là de pain sec pour leur repas. Il y a quelques années, un incendie à Hassav-Yourt avait occasionné au régiment de la Kabarda de grandes pertes en fourrages. Ceux de la Koura s'empressèrent d'y pourvoir, compagnie par compagnie. C'était en retour d'un envoi de plusieurs tonneaux de choux que les Kabardinskii avaient fait précédemment à leurs camarades.

Cette fraternité est quelquefois la source de nobles élans. Après un succès brillant et décisif, il est d'usage de distribuer des croix de Saint-George, que les soldats décernent par acclamation à ceux des leurs qu'ils en jugent les plus dignes. A la suite d'une expédition sur la Laba contre les Tcherkesses en 1836 sous le général Véliaminof, le régiment de la Kabarda avait été l'objet d'une semblable distinction. Deux des quatre croix accordées venaient d'être données par les votes de la compagnie, lorsqu'elle s'écria : « C'est

assez choisir parmi les Russes! prenons maintenant parmi ces *petits Polonais;* ils se sont bravement comportés, il faut les encourager.» En empruntant ce trait à M. de Gilles, je dois ajouter ce qu'il ne dit pas, afin d'expliquer la légère nuance de dédain et d'ironie qui perce dans cette expression de *petits Polonais* (*Poliatchkov*), et qui se mêle ici à un mouvement de générosité. Après la malheureuse issue de l'insurrection de 1831 et la chute de Varsovie, trente mille prisonniers furent envoyés au Caucase et incorporés à l'armée russe. Les enfans de la Pologne qui prirent part au combat de la Laba avec les Kabardinskii étaient de ce nombre, et ceux-ci avaient à se réconcilier avec eux. En effet, les rapports entre les Russes et les Polonais furent dans le commencement si envenimés que les officiers durent tenir les uns et les autres séparés. Dans les compagnies, ils refusaient de se servir des mêmes ustensiles pour la préparation des alimens et de s'asseoir ensemble à la table commune.

Ce n'est pas seulement du courage, de la fermeté et une activité industrieuse qu'exige la guerre du Caucase, c'est surtout une vigilance incessante et un esprit de ruse à toute épreuve. De tous côtés, à chaque instant du jour et de la nuit, sont là des peuples pillards et maraudeurs, alertes et fins comme les peaux-rouges de Cooper, guettant les hommes et les animaux, les saisissant lorsqu'ils s'écartent avec une dextérité de prestidigitateur; mais ils sont en face d'adversaires qui sous ce rapport ne leur cèdent en rien : ce sont les Cosaques qui, des bouches du Danube aux confins de la Sibérie, sont postés en sentinelles vigilantes, et qui, en campagne, fournissent des éclaireurs incomparables au jugement de Napoléon. Quel admirable parti la Russie a su tirer de cette vaillante milice, jadis si turbulente lorsqu'elle existait comme nation indépendante, et maintenant si bien assouplie et disciplinée depuis que la Pologne, par une suite de fautes inconcevables et par la pire de toutes, le déni de la liberté religieuse et de l'égalité politique, l'a jetée dans les bras des tsars moscovites!

II.

Le vaste cordon de *stanitsas* et de forts qui se prolonge parallèlement au versant nord du Caucase aboutit à Stavropol, quartier-général de l'armée cosaque. La première des trois divisions de cette armée, campée depuis la presqu'île de Taman jusqu'à la hauteur de l'embouchure de la Laba, est celle des Tchernomorskii ou Cosaques de la Mer-Noire. Ils descendent de ces fameux Zaporogues qui, retranchés au-dessous des cataractes du Dniéper, s'élancèrent si souvent en essaims tumultueux et formidables sur leurs voisins, la Pologne, la Russie, l'empire ottoman et les états des khans de Crimée.

On sait comment ils finirent. En 1775, le général-major Sazigof, envoyé contre eux par Catherine II, prit d'assaut pendant la nuit leur *setcha* (camp fortifié), et les contraignit de se réfugier sur le Danube. Les services qu'ils rendirent dans la guerre contre la Turquie leur firent obtenir de l'impératrice, par un oukase du 2 juin 1792, le territoire où nous les rencontrons aujourd'hui, sur une étendue en largeur de deux cent trente-deux verstes. Les Tchernomorskii ont pour capitale la ville d'Iékatérinodar (don de Catherine), fondée en 1792 sur le Kouban. Ils comptent douze régimens à cheval, forts chacun de six *sotnias* (centuries) de cent vingt à cent cinquante hommes (1), douze bataillons à pied, chacun de mille hommes, et trois batteries d'artillerie à cheval. C'est du corps des fantassins que sortent les Cosaques guetteurs (*plastouny*), qui, dans la presqu'île de Taman, tiennent en surveillance les peuplades tcherkesses des environs. Chaussés de nattes, couverts de leur *bourka* (manteau montagnard en feutre) et armés de fusils rayés à grande portée, ils restent le jour et la nuit sans bouger dans leurs *sekrety*, au milieu des roseaux, se contentant souvent de pain pour toute nourriture, attentifs au moindre mouvement suspect.

Plus loin et au-dessous s'étend la ligne du Kouban, qui protége la contrée en amont de ce fleuve et de ses affluens, depuis l'embouchure de la Laba jusqu'au-delà de Piatigorsk. Elle comprend sept doubles régimens à cheval, portant les noms, numérotés 1 et 2, du Caucase, de la Laba, de l'Ouroup, du Kouban, de Stavropol, de Khoper et du Volga, deux bataillons à pied et trois batteries d'artillerie. Les Cosaques de la ligne du Kouban, comme ceux du Térek, sont issus des anciennes colonies fixées autrefois sur le Don, et Grands-Russiens d'origine, à la différence des Tchernomorskii, qui proviennent de la Petite-Russie. Dans la suite des temps, les uns et les autres se sont accrus d'émigrations nouvelles arrivées de l'Ukraine, du Don et de l'Oural : c'est ainsi que le régiment de Vladikavkaz est un reste de l'un des quatre corps de Cosaques de l'Ukraine qui se joignirent à l'armée russe contre la Pologne en 1831. A la suite de cette guerre, il fut cantonné au Caucase, dans la Kabarda. A Naltchik, près d'Iékatérinograd (ville de Catherine) (2), commence la ligne du flanc gauche; elle se divise ainsi : huitième brigade, régimens Gorskii (montagnard) et de Vladikavkaz; neuvième brigade, régimens de Mozdok et de la Sounja; dixième brigade, régimens de Kizliar et Grebenskoï, en tout six régimens.

Le régiment Grebenskoï est célèbre entre tous par la prestance

(1) Le règlement de 1845 a fixé à huit cent quatre-vingt-quatre hommes l'effectif de chaque régiment à cheval.

(2) La ville d'Iékatérinograd est située sur la Malka, à douze verstes au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans le Térek. Elle fut fondée en 1777.

et les belles formes des hommes qu'il admet, et aussi par son ancienneté et les souvenirs historiques qui se rattachent à son existence. Plusieurs traditions circulent sur son origine. D'après celle qu'a reproduite M. de Gilles, un grand nombre de strélitz, fuyant la colère et la vengeance de Pierre le Grand, se mirent en marche avec leur drapeau et leurs armes, et descendirent le Volga jusqu'à son embouchure. Au sud de Kizliar, ils rencontrèrent les débris des Cosaques du Don, qui s'étaient arrêtés en ces lieux avec André Kaltzof. Celui-ci avait suivi jusque-là Yermak, son chef, ce simple Cosaque qui, à la tête d'une petite troupe recrutée parmi les siens, et accrue de deux ou trois cents Tartares, Lithuaniens et Allemands, rachetés des mains des Nogaïs, conquit à la Russie la Sibérie sous le règne d'Ivan Vassiliévitch (Jean le Terrible). Les compagnons de Kaltzof, n'ayant pas de terres à céder aux nouveaux arrivés, les engagèrent à se fixer sur la pente nord des montagnes boisées ou *montagnes noires* (*tchornia gory*), qui longent à distance la rive droite du Térek, comme un premier gradin qui s'élève vers la grande chaîne du Caucase. Ces derniers s'y maintinrent malgré les montagnards. Dès que Pierre eut connaissance de leur établissement, il leur fit offrir, avec l'oubli du passé, la propriété des terres dont ils s'étaient emparés sur les bords du Térek, les invitant à s'y coloniser et à défendre sur ce point les frontières de l'empire. Chacun d'eux reçut un rouble et un sabre, et leur ataman, la *naceka*, bâton de commandement à pommeau d'argent. Cet insigne est encore conservé précieusement dans la maison du chef des Grebenskoï, avec six drapeaux qui leur appartiennent, et sur l'un desquels est inscrit le nom du tsar Alexeï Mikhaïlovitch (1646-1677). Lorsque ces Cosaques refusaient de se soumettre à quelque nouvelle mesure, l'ataman se présentait à eux la *naceka* en main, et ordonnait au nom du tsar; ils ôtaient alors leurs bonnets et obéissaient. Comme gage de leur fidélité, ils fournirent à Pierre sept ou huit cents des leurs pour marcher sous les ordres de Békévitch, prince d'origine kabardienne, contre le khan de Khiva : malheureuse expédition qui se termina par le massacre de Békévitch et des Grebenskoï placés sous ses ordres; un seul s'échappa et vint raconter à ses camarades du Térek ce désastre, dont le souvenir a valu aux descendans du fugitif encore existans le nom de *Khiviens*.

Si l'on s'en rapporte à une autre tradition, qui paraît également fondée, les Grebenskoï seraient originaires des bords du Don. Leur migration au Caucase aurait une date plus ancienne que celle qu'indique l'auteur des *Lettres sur le Caucase*, s'il est vrai qu'ils se détachèrent des Cosaques du Don lorsque ceux-ci furent dispersés par Mouraschkïn, qu'Ivan Vassiliévitch chargea, en 1577, d'aller les châtier. D'après cette tradition, c'est sous Pierre Ier qu'ils reçurent

un commencement d'organisation. Ils quittèrent les cimes (*greben*) du Caucase, et, descendant vers le Térek, se mêlèrent aux Cosaques riverains de ce fleuve, en se distinguant toujours par leur nom primitif. Les premiers Grebenskoï, presque tous célibataires, se marièrent à de jeunes filles tchetchenses, qu'ils enlevaient dans leurs razzias; de ce mélange est sortie une magnifique race. Leurs femmes sont remarquables par leur beauté native, par une tournure élégante et noble. M. de Gilles nous les représente en peintre amoureux de son modèle. Rien de plus gracieux que leurs traits et leur costume au type tout oriental: un teint brun, mat doré, de grands yeux noirs frangés de longs cils, des sourcils admirablement dessinés, un regard profond et par momens rayonnant comme l'éclair, une bouche un peu grande, avec des lèvres de corail qui laissent apercevoir des dents d'une blancheur éclatante, une chevelure riche et ondoyante, d'un noir de jais chez la plupart, partagée en deux bandeaux étroits qui encadrent le front. Pour coiffure, elles ont la *schirinka*, pièce de soie rouge nouée gracieusement autour de la tête et terminée par deux bouts qui s'arrondissent derrière les oreilles, de manière à bouffer un peu sur le chignon, en façon de bavolet. Sur la schirinka retombe comme un voile de mariée un transparent de tulle blanc quelquefois brodé. Le vêtement principal, une tunique noire ou bleue, descend jusqu'aux genoux et s'ouvre sur la poitrine, où sont deux rangées de longues agrafes en argent, qui forment comme de petits brandebourgs au-dessous du sein. Si cette tunique a des demi-manches, elle prend le nom russe de *foufaïka*; mais si les manches, courtes jusqu'à l'avant-bras, sont longues en dessous, c'est le *tchekmen* ou robe tcherkesse, ouverte jusqu'en bas et bordée tout autour d'un galon d'argent. Sous la foufaïka ou le tchekmen est une robe longue, en coton blanc ou en soie rouge. Pour braver les rigueurs de l'hiver, elles portent le surtout à petit collet et à manches courtes, sorte de polonaise en velours bleu, doublée de fourrure de petit-gris et bordée de martre. Autour du cou s'enroule un collier de corail ou de petites perles chez les femmes riches; sur la poitrine s'étagent trois, quatre et jusqu'à cinq chaînes de monnaies enfilées et entremêlées de pièces antiques, précieux héritage de famille et ornement favori des beautés cosaques. Les hommes ne sont pas moins recherchés dans leur mise, à la fois élégante et martiale; ils mettent surtout une véritable coquetterie dans le soin de leurs armes, qu'ils veulent avoir aussi belles que possible; un pauvre Grebenskoï y consacre quelquefois tout ce qu'il possède d'argent, ne se réservant que le fonds de terre qui le fait vivre.

Les Cosaques se considèrent tous comme nobles et égaux par la naissance; ils n'admettent entre eux aucun titre aristocratique. C'est

une réminiscence de leur ancien régime démocratique. Il y a cependant plusieurs familles qui ont acquis, par des services de guerre ou leurs richesses, une prééminence incontestée, que la hiérarchie militaire concourt à maintenir. A la tête de chaque corps d'armée est l'ataman (*nakaznyi ataman*), grade qui correspond à celui de lieutenant-général, et dont est revêtu un officier toujours envoyé de Russie. Sur l'échelle hiérarchique viennent se placer le colonel et le lieutenant-colonel, le major (*voïskovoï starschina*), l'*iessaoul* (capitaine), le *sotnik* ou centurion (lieutenant), le *khorounjii* (enseigne) et l'*ouriadnik* (sergent). Les grades supérieurs, autrefois électifs et temporaires, sont maintenant conférés directement par l'empereur et à vie. Une restriction analogue a été apportée à la collation des grades inférieurs et de tous les emplois civils. Les Cosaques seuls peuvent y être appelés, mais le choix et la nomination dépendent des autorités russes. Ce changement est un de ceux qui ont modifié le plus profondément l'état de l'ancienne société cosaque. Le pouvoir des chefs, toujours disputé, toujours instable, et par cela même faible et incapable de comprimer les dissensions intestines, a été remplacé par une autorité régulière, qui fait sentir son frein; mais ce sentiment de sauvage indépendance, mobile pour ces peuples de tant d'entreprises d'une audace inouie, s'est éteint: il a fallu apprendre à plaire à un maître, de qui découlent tout droit et toute grâce, et, pour donner plus de force à cette influence venue d'en haut, le titre d'ataman-général a été dévolu au tséçarévitch, héritier présomptif du trône.

Tout Cosaque naît guerrier; il possède comme colon le sol qu'il cultive et qu'il doit défendre. C'est un véritable fief, exempt de toute redevance en nature ou en argent, et assujetti seulement au service militaire, que le tenancier doit à son souverain depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante. Sur ces quarante années, vingt-deux appartiennent au service actif, les autres au service de vétérance. Chaque homme doit se pourvoir de son cheval, de son habillement et de ses armes; ce n'est que lorsqu'il est requis pour une expédition lointaine que la couronne lui accorde une solde et des rations. M. de Haxthausen limite à une période de quinze ans, de l'âge de vingt-cinq à quarante, la durée du service actif, et de quarante à soixante celui de la vétérance. Koch, comme M. de Gilles, fait commencer le service actif à vingt ans. Si ce dernier cas est la règle au Caucase, il se peut qu'elle varie dans les autres colonies, sur le Danube, le Don, le Volga, l'Oural et dans la Sibérie.

Quelques priviléges dont jouissent les Cosaques peuvent être considérés comme un vestige de leur *self-government* d'autrefois : ils ont le droit de régler entre eux leurs affaires communes; ils sont

exemptés de la capitation et de la conscription, et en général de tous les monopoles créés par le fisc, du moins en ce qui concerne leur consommation particulière. A chaque chef-lieu, il y a la *voïskovaïa kantseliaria* (chancellerie de l'armée), conseil de régence électif chargé, sous la présidence de l'ataman, d'administrer les affaires de la communauté, et divisé en trois départemens, l'un militaire, le second civil, le troisième économique et disciplinaire.

Les régimens, colonies de soldats cultivateurs, réunissent autour d'eux, comme une famille, toute une population d'hommes jeunes ou vieux, de femmes, d'enfans et de travailleurs loués comme aides pour les occupations des champs. Cette population en masse atteint un chiffre de douze ou quinze mille personnes, dont les deux tiers mâles, car il y a beaucoup de célibataires parmi les Cosaques. Dans chaque régiment, la réserve (*lgotnyi polk*) est égale à l'effectif d'activité, dont elle double la force, puisqu'elle peut entrer en ligne en cas d'attaque générale. Elle se compose des hommes comptant de vingt à vingt-cinq ans de services, de ceux aussi qui ont reçu la permission de vaquer à des affaires de famille dans la stanitsa, de prendre plus de temps pour la culture de leurs terres, etc., tout en restant astreints à la loi du service actif tant qu'ils n'ont pas dépassé quarante ans. En tenant compte de cette force double, on s'explique comment certains régimens présentent une masse de population aussi considérable. Enfin il y a ce qu'on pourrait appeler la milice des jeunes garçons, déployant dès l'enfance du goût et de l'habileté pour les exercices équestres, et s'essayant au maniement des armes, qu'ils doivent connaître à fond, pour être à vingt ans des soldats tout formés. Cette limite d'âge est abaissée de trois ans en faveur des fils d'officiers : dès leur dix-septième année, ils peuvent entrer dans le service actif.

La répartition des terres se fait par lots proportionnés à l'importance des grades; le simple soldat reçoit de 30 à 60 dessiatines (1); les cinq iessaouls et les douze officiers inférieurs, sotniks et khoraundjiis, chacun 200; le major, 300; chaque officier supérieur, colonel ou lieutenant-colonel, 600; le prêtre de la stanitsa, 150. Ces terres sont d'une fertilité extrême lorsqu'elles sont livrées à la culture. A l'état de steppes tout le long des fleuves et des mille rivières qui baignent au sud et au nord le pied des *montagnes noires*, elles sont couvertes d'un tapis de verdure émaillé de graminées odorantes qui produisent un fourrage excellent.

La faculté particulière aux Cosaques de s'identifier, pour les formes de la vie extérieure, avec les peuples parmi lesquels ils sont

(1) La dessiatine, mesure de superficie, égale environ 1 hectare et 9 ares.

disséminés se manifeste ici surtout dans le costume. Ils ont adopté celui des montagnards comme laissant aux mouvemens du corps toute leur action et leur souplesse, et ils le portent avec tant d'aisance qu'il est impossible à première vue de distinguer le Cosaque du Tcherkesse. L'uniforme des Cosaques de la Mer-Noire est la tunique circassienne (*tchekmen*) bleue, ouverte sur la poitrine, où elle laisse apercevoir une tunique de dessous (*beschmet*) de couleur rouge. Sur la ligne du Kouban, les régimens à cheval ont la tunique noire fermée sur le devant; les fantassins et l'artillerie portent le tchekmen bleu et le beschmet d'une nuance distinctive pour chaque brigade; c'est l'uniforme de parade avec épaulettes pour les officiers. La petite tenue consiste dans le tchekmen feuille morte, qui est la couleur habituelle des Tcherkesses. Les régimens du flanc gauche se distinguent par le tchekmen de couleur cannelle. Les armes sont la *schaschka* (sabre droit des montagnards à poignée sans garde), suspendue à une mince bride de cuir, et le *kindjal* (poignard). A la ceinture sont attachées la petite boîte à graisse pour l'entretien du fusil rayé et l'*overtka*, tournevis ingénieux en façon de poignée à jour pour démonter et nettoyer toutes les pièces de l'arme. Dans une poche de cuir placée sur le côté est renfermé le pistolet. Le fusil est le même que celui des montagnards, à canon rayé. Chaque homme est pourvu de quarante-deux cartouches.

La discipline est très rigoureuse, et pourtant les punitions sont rares. Elles sont infligées en présence de toute la stanitsa, avec les anciens en tête, et consignées dans l'état de services de chaque homme, ainsi que sur le registre du régiment. Dans chaque stanitsa, il y a une école où la langue russe et l'arithmétique sont enseignées par un maître qui est Cosaque lui-même. L'instruction religieuse est donnée par le prêtre. Les fils de familles riches vont étudier au gymnase de Stavropol, et les fils de prêtres, destinés inévitablement à exercer à leur tour les fonctions sacerdotales, au séminaire de la même ville.

Chez un peuple militaire comme les Cosaques, tout dans l'éducation des jeunes gens, — l'instruction, la vie de famille, les jeux, — converge vers un même but, celui de les préparer à l'existence guerrière à laquelle ils sont voués. La *djiguitofka*, leur divertissement favori, est une suite d'évolutions et de passes à cheval où l'attaque et la défense sont simulées. Les jeunes Cosaques se livrent à cet exercice en présence de leurs parens et de toute la population de la stanitsa avec une ardeur que redoublent les applaudissemens. Ces jeux, accompagnés de danses, de rondes et de chants en chœur, ont lieu principalement au carnaval, sur la grande place, en vue de l'église.

Les postes, échelonnés de dix en dix verstes environ, sont gardés par dix, vingt ou trente hommes commandés par un ouriadnik. Ordinairement c'est une enceinte carrée entourée d'un mur en pierres ou en terre blanchi à la chaux; ce mur est percé de meurtrières et flanqué de deux saillies comme de petits bastions dont le feu commande toute la partie en retraite. Au-dessus de la porte est la *vyschka*, petite plate-forme élevée sur des poteaux; dans cette guérite aérienne veille constamment la sentinelle, dont le regard peut embrasser un horizon de dix verstes dans la steppe. Sur un des côtés intérieurs de l'enceinte sont le corps de garde et la petite caserne avec le magasin; du côté opposé, les écuries où en un tour de main les chevaux sont sellés et bridés. Le poste est organisé de manière à pouvoir résister pendant quelques heures, jusqu'à ce que les postes voisins, avertis par la fusillade, aient eu le temps d'accourir, en appelant au besoin le renfort de la stanitsa la plus rapprochée. Cet appel se fait par un système de signaux réglé par le tir du canon : deux coups annoncent que la stanitsa ait à se mettre sous les armes, quatre qu'il vient de se passer un événement grave aux environs, du bétail enlevé avec son gardien, des hommes tués, etc., huit qu'un fait considérable vient d'avoir lieu, comme une attaque en masse de l'ennemi; alors chaque stanitsa expédie vers le point menacé des hommes, de l'artillerie, et toutes ses forces disponibles. Le signal d'alarme donné par le canon et accompagné du tintement précipité de la cloche de l'église parvient promptement d'une stanitsa à l'autre jusqu'au bout de la ligne, et peut rassembler tous les postes dans la journée et même en quelques heures.

Pendant la nuit, la surveillance exige un redoublement de précautions. Dès la chute du jour, les postes sortent pour aller s'embusquer dans des *sekrety* aux gués des rivières, aux défilés, partout où l'ennemi a chance de se glisser. Chaque *sekret* est de trois Cosaques, qui se cachent aux endroits les plus favorables, dans un bouquet d'arbres ou de broussailles, derrière un rocher ou un pli de terrain, et changent de place chaque nuit. Pendant que deux des hommes s'abandonnent au sommeil, la main sur la schaschka ou le fusil, le troisième fait le guet; au moindre bruit douteux que saisit son oreille exercée, au milieu du murmure des vents et du fracas des eaux, le coup de fusil part, et tous les sekrety d'alentour accourent à l'instant.

A voir ces Cosaques aujourd'hui si bien assouplis, si dociles en apparence, qu'on a pu comparer le rôle qu'ils remplissent dans les domaines des tsars aux fonctions du chien de garde dans un troupeau, on pourrait croire qu'ils ont fait un irrévocable divorce avec leur passé orageux. Quelle métamorphose depuis l'époque où de

leur sein sortaient un Stenko (Étienne) Riazin et un Pougatchef, qui ont inscrit leurs noms en lettres de sang dans les annales de la Russie! La muse populaire redit encore tout bas aujourd'hui les exploits du premier de ces deux terribles rebelles sur les bords du Volga. Son frère Riazin, serf fugitif, qui avait trouvé un asile et la liberté chez les Cosaques du Don, amena un renfort de ces Cosaques à l'armée du tsar Alexeï Mikhaïlovitch. Après une glorieuse campagne à laquelle il prit une part active, il demanda au général russe, le prince George Alexeïévitch Dolgorouky, la permission de se retirer. Celui-ci, qui avait peut être besoin de ses services, la lui refusa; les Cosaques, peu patiens de leur nature, n'hésitèrent point à s'en passer, et regagnèrent leurs steppes, à l'insu même de Riazin. Dolgorouky, furieux, s'en prit à celui-ci, qu'il avait sous la main; il le fit pendre. Ses compagnons jurèrent de venger leur ataman, injustement mis à mort, et le remplacèrent par son frère Stenko. Pendant trois ans, ce ne fut qu'une suite de déprédations et de massacres dans les provinces orientales. Stenko égorgeait sans pitié les voïévodes, les nobles, surtout les moines et les prêtres, auxquels il avait voué une haine implacable. Après avoir pris et mis à sac plusieurs villes, entre autres Yaïk et Astrakhan, après avoir battu les troupes envoyées contre lui, il fut enfin défait par Dolgorouky, conduit à Moscou, et périt écartelé le 6 (17) juin 1671 (1).

La révolte organisée et conduite par Pougatchef fut un soulèvement des masses populaires placées sous le joug de l'esclavage, une véritable jacquerie. C'était un paysan échappé des domaines du prince Odoïevsky, et qui trouva de l'appui chez les Cosaques du fleuve Yaïk, mécontens de la Russie. Soutenu par eux et par des bandes de Kirguiz, de Baschkirs et de Tartares Boudziak, il désola le gouvernement d'Orenbourg, se faisant passer pour Pierre III, l'époux infortuné de Catherine II, échappé, disait-il, à ses meurtriers. Il attira à lui tout ce qu'il y avait de germes d'opposition en proclamant l'affranchissement du servage pour les paysans, du joug de l'église officielle pour les dissidens religieux (*raskolniki*). Ce *marquis de Pugatschef*, dont Catherine et Voltaire plaisantaient si agréablement dans leur correspondance, finit par se rendre si redoutable, que la grande impératrice avouait au philosophe de Ferney que *cet homme lui avait donné du fil à retordre, qu'elle s'était occupée pendant six semaines de cette affaire avec une attention non interrompue, et qu'après Tamerlan il n'y en avait pas qui eût plus détruit l'espèce humaine*. La trahison vint à bout du rebelle,

(1) Voyez *Relation des particularités de la révolte de Stenko Riazin contre le grand-duc de Moscovie*, par un marchand anglais résidant alors en Russie, nouvelle édition, par M. le prince Augustin Galitzin.

qui défiait les poursuites des armées russes; trois de ses lieutenans le livrèrent à Panin, et il fut expédié, renfermé dans une cage de fer, à Moscou. Cet homme de tant de courage et de résolution qui avait ébranlé un instant le trône de Catherine, alors au faîte de la gloire et dans sa toute-puissance, reçut en tremblant, comme un criminel vulgaire, la mort de la main du bourreau.

C'est surtout parmi cette partie des populations imbues des doctrines du starovérisme (vieux croyans) que Pougatchef rallia le plus de partisans. Ce schisme, protestation énergique de la vieille Russie contre les réformes introduites au XVIIe siècle dans la liturgie et les livres sacrés par le patriarche Nicon, et plus tard par Pierre le Grand dans l'ordre civil, n'a fait que grandir et se développer à l'état d'opposition politique et religieuse, sans que les rigueurs ou les concessions du pouvoir aient jamais réussi à l'affaiblir (1). Disons, à la louange de l'empereur Nicolas, que le premier il proclama le principe d'une large tolérance à l'égard des starovères, et qu'il inaugura l'application de ce principe à partir de 1852 avec cette volonté ferme et arrêtée qu'il apportait en toutes choses. Si ses successeurs suivent la même ligne de conduite avec persévérance, si surtout leur vigilance en impose la stricte observation aux agens du pouvoir, ils hâteront le retour des dissidens; l'instruction répandue parmi eux et l'invasion des idées modernes, qui, en Russie comme partout ailleurs, gagnent les peuples et le gouvernement, même à leur insu, feront le reste. Il n'est pas rare de voir, dans des familles starovères enrichies par le commerce, un père, Moscovite de la vieille roche par la longue barbe et le caftan asiatique, avoir des fils qui se rasent le menton, endossent la redingote et le frac européens, et abjurent sa croyance, ainsi que le costume suranné qui en est le symbole. Les Cosaques, pharisaïquement attachés au culte du passé, sont restés fidèles au starovérisme. Pour eux, c'est un souvenir de leur antique indépendance, souvenir vivace, puisqu'il a sa racine dans les profondeurs de la conscience. C'est le même esprit qui animait les strélitz contre les réformes de Pierre le Grand. M. de Gilles a été frappé surtout de rencontrer parmi les Grebenskoï, ce régiment modèle, des starovères très fervens. Leur croyance rigide imprime à leurs physionomies martiales quelque chose de cet air grave et austère sous lequel nous nous représentons les moines guerriers de nos anciens ordres de chevalerie.

Pour se faire une idée de la position dans laquelle le starovérisme a placé les Cosaques vis-à-vis de l'église orthodoxe et du pouvoir politique, il n'est pas inutile de savoir qu'ils appartiennent à la frac-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1858.

tion mitigée du schisme, à celle qui admet, comme cette église, l'institution du sacerdoce (*popovstchina*), et qui a les mêmes sacremens. Dans les efforts tentés par le gouvernement pour ramener cette fraction des dissidens, il est allé jusqu'à donner une sorte de consécration légale à leur culte, à les reconnaître comme professant une foi identique à la sienne; il les désigne sous le nom d'*iedinovertsi* (conformistes). Les autres, parti radical très avancé et fortement organisé, rejettent toute hiérarchie ecclésiastique (*bezpopovstchina*). A côté d'eux, mais sur une pente encore plus prononcée, sont des sectaires de la pire espèce, les *malakany* (mangeurs de lait ou abstinens), les *doukhobortsy* (lutteurs de l'esprit), les *skoptsy* (mutilés), etc., qui, ne reconnaissant d'autre autorité dogmatique que celle qui découle de leur propre inspiration, d'autre suprématie politique que celle que leur enseigne leur volonté particulière, professent des doctrines vagues et mal définies, mais d'une opposition très arrêtée contre les lois de la morale et les institutions de leur patrie. Un auteur anonyme qui a essayé de sonder cette plaie du schisme russe rapporte qu'à l'époque de la guerre de Crimée on les a vus, parjures envers leurs ancêtres, qui avaient, sous Pierre le Grand, repoussé si vigoureusement les Suédois prêts à se joindre aux bandes de Mazeppa, applaudir aux revers de leurs compatriotes avec des explosions d'allégresse, et célébrer comme des événemens heureux les échecs subis par les défenseurs de Sébastopol (1).

Des groupes de ces sectaires ont été internés dans la Transcaucasie, où ils cultivent les terres que le gouvernement leur a concédées. M. de Gilles, qui a rencontré sur sa route, dans l'ancien pachalik d'Akhaltzikh, plusieurs de leurs colonies, affirme que les maisons y ont un aspect de propreté, d'aisance et de calme intérieur, et les habitans, presque tous voituriers, un air placide et inoffensif qui leur donne l'apparence d'une association de quakers. Ce serait là l'indice d'une amélioration morale auquel on se laisserait prendre volontiers, si l'on pouvait oublier l'extrême habileté des sectaires à se dissimuler à tout regard étranger et suspect. D'ailleurs l'auteur des *Lettres sur le Caucase* n'avait ni le temps ni la volonté de les observer de près, et lui-même confesse ingénument n'avoir aucune notion de leurs

(1) *Le Raskol, essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie*, Paris 1858. Dans ce curieux ouvrage, où le voile de l'anonyme cache un écrivain parfaitement renseigné, dont la nationalité russe n'est pas douteuse, on trouve des détails sur la vaste organisation des starovères, sur les deux grands hôpitaux qu'ils ont fondés à Moscou, et qu'ils ont fait inscrire sur les registres de la police sous le nom de cimetières : l'un, appelé *Ragotskii*, appartient aux *popovtsy*, et l'autre, *Préobajenskii*, aux *bezpopovtsy*. M. de Haxthausen, qui a visité ce dernier, en a décrit les proportions immenses et le régime intérieur, approprié au traitement de plus de deux mille malades, sans compter les mendians qui viennent y recevoir journellement leur nourriture.

dogmes et de leur histoire. Il est bien permis cependant de concevoir quelques soupçons d'après l'aveu qui échappa à la *bonne vieille* du village d'Éphremovka chez laquelle il reçut l'hospitalité, et qui lui dit que ces colons sont un reste des *doukhobortsy*, établis autrefois sur la Malotschna, près de la mer d'Azof. Or M. de Haxthausen, dont j'ai déjà eu l'occasion d'invoquer l'autorité non suspecte contre la Russie, et qui a étudié ces derniers sectaires avec soin, nous apprend que les crimes affreux qu'ils commettaient dans leurs repaires mystérieux ayant été découverts après la mort de leur chef Kapoustin, une enquête eut lieu pendant les années 1835 à 1839, et que par suite ils furent transférés au Caucase pour être soumis à une surveillance rigoureuse. A l'appui de ce qu'il avance, l'économiste allemand cite tout au long la proclamation adressée aux *doukhobortsy* de la Malotschna par le prince Vorontzof, alors gouverneur de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie.

J'ai dit déjà que M. de Gilles est un peintre habile, et en cette qualité il se complaît à nous décrire sous un aspect séduisant l'intérieur domestique des Cosaques dans leurs stanitsas. Il nous montre leurs demeures comme des nids arrangés avec de ces petits comforts dont les femmes seules ont le secret; on y voit tapis, piano, volumes de musique, albums, journaux, nouveautés littéraires importées de France. Le soir, des groupes se forment autour de la table hospitalière où le thé se prépare, servi par de gracieuses mains. Les officiers, au retour d'une expédition sérieuse, vont y goûter le charme d'une causerie de salon. Là d'aimables dames venues d'Europe, ou même nées au Caucase, mènent une existence de reine au milieu de *guerriers chevaleresques*. Je suis loin de vouloir contester la vérité de ce tableau, et je suis convaincu que l'auteur reproduit avec fidélité le spectacle qu'il a eu sous les yeux dans les maisons privilégiées où son rang et son mérite personnel lui ont valu un accueil empressé; mais ce n'est là évidemment qu'un coin de la société du Caucase, un détail exceptionnel de la vie russe plutôt que de la vie cosaque chez les officiers le plus haut placés et façonnés aux habitudes aristocratiques des salons de Saint-Pétersbourg. La vulgaire existence des soldats que nous aurions voulu connaître a été laissée dans l'ombre. Or des témoignages dignes de foi attestent que les Cosaques n'ont rien perdu ni des défauts ni des qualités de leurs ancêtres, et que s'ils ont encore des mœurs simples et pures, ils ont gardé aussi la grossièreté primitive, l'humeur querelleuse, le penchant à l'ivrognerie, et ces instincts de pillage et de dévastation à outrance qui les ont rendus si tristement célèbres.

III.

Dans cette revue de l'armée du Caucase, les milices indigènes n'ont pas moins de titres à notre attention que les troupes régulières et les Cosaques, car elles sont nombreuses aujourd'hui, et la Russie a su en tirer une force réelle et un puissant secours contre les autres montagnards. En étudiant la manière dont elle les ploie à son service, nous apprendrons comment elle agit sur les nations asiatiques pour les attirer à elle et les rendre utiles à ses vues après les avoir assujetties.

Au Caucase, le premier acte qui suit l'occupation d'un territoire conquis ou assujetti est l'organisation militaire de tous les habitans en état de porter les armes, et, dans certains cas, la transplantation du reste de la tribu sur des terres où la protection et la surveillance puissent s'exercer facilement. Là un nouvel aoûl s'élève rapidement; le pays fournit en abondance tous les matériaux nécessaires pour la construction des *saklias*, simples chaumières tantôt creusées sous le sol, tantôt bâties en terre ou en pierres, recouvertes de branchages et entourées d'une palissade de pieux. Quelquefois cette émigration est imposée comme punition à un aoûl qui s'est révolté, ou qui a été surpris en flagrant délit de connivence avec l'ennemi. Dans la campagne de 1859, l'armée russe, à chaque pas en avant, se grossissait des tribus qui venaient faire leur soumission. Ces populations, pour qui la suprême notion du droit et de la justice se résume dans l'idée de la force, accouraient sous les drapeaux russes avec autant d'empressement qu'elles en auraient montré à se donner à Schamyl, si la fortune eût été de son côté. Lorsque, au mois de juillet 1859, le prince Bariatinsky, de retour d'un voyage à Saint-Pétersbourg, traversa la Tchetchenia et l'Itchkérie pour aller rejoindre les troupes réunies sur la rive gauche du Koïssou, il avait une escorte où, à côté des Cosaques, figuraient cent cinquante miliciens tchetchenses qui peu de jours auparavant avaient les armes à la main. En même temps, presque tous les naïbs de Schamyl, Talghik et Douba dans la grande et la petite Tchetchenia, Oumalatt dans l'Itchkérie, Idill de Védène, le premier *mirza* (secrétaire) de l'imâm, Abdoul-Kérim, et son ministre intime pour la partie administrative, Schahmandar-Hadji, ainsi que le plus influent des naïbs de la montagne, Kibit-Mahoma, et d'autres non moins puissans, abandonnèrent le drapeau de leur chef pour celui du vainqueur.

Autant que possible, les anciennes circonscriptions territoriales, les formes du gouvernement local et l'autonomie des indigènes sont maintenues. Dans la Kabarda, la Tchetchenia et les parties du Da-

ghestan où les clans sont régis par des institutions démocratiques, ils conservent, par oukaze impérial, le privilége d'élire leurs chefs et les membres du conseil populaire (*mekémé*) (1). Seulement ils sont placés sous l'autorité supérieure et la surveillance d'un officier russe qui relève lui-même du commandant militaire de la contrée. Les khans, jadis indépendans, qui ont consenti à accepter le protectorat russe ont conservé la tranquille possession de leurs domaines. Ces princes sont : dans la partie orientale du Caucase, le schamkhal de Tarki, les khans de Kourin et de Kazy-Koumyk ; dans l'ouest, les princes de Mingrélie, d'Abkhasie et d'une portion de la Souanéthie. Le khanat d'Avarie, dont les murides, en 1830, exterminèrent avec tant de barbarie le jeune souverain Abou-Nountsal, et dont Schamyl s'était emparé en 1843, a été rétabli en 1859 en faveur d'Ibrahim-Khan, aide-de-camp de l'empereur. Comme récompense et en même temps comme garantie de leur fidélité, ces chefs obtiennent les distinctions honorifiques de la hiérarchie russe, et surtout des titres de fonctions militaires qui les rattachent plus étroitement à la personne du souverain, en leur créant des devoirs de vasselage et d'obéissance.

Toutes les carrières sociales, privées ou publiques, sont ouvertes à l'activité de tous ceux qui, parmi les nations annexées, veulent y prendre place, sans distinction, pour les droits et les priviléges, d'avec les sujets russes. Dans ce travail de fusion de tant d'élémens hétérogènes qu'on s'efforce de faire entrer dans la grande unité nationale, les ressorts mis en jeu par une politique persévérante que rien ne lasse et ne détourne sont rendus plus énergiques par les ressources du génie moscovite, si souple et si pliant. C'est cette politique qui a créé cet empire colossal dont les limites s'étendent aujourd'hui des rives de la Baltique, à travers toute l'Asie, jusqu'à la côte occidentale du continent américain. Toutes les grandes familles des pays conquis doivent fournir ou ont apporté déjà un appoint à l'armée. Si l'on ouvre le livre d'or de l'aristocratie russe, on verra qu'un certain nombre de noms nobles primitivement ou anoblis décèlent une origine asiatique. Pour nous borner ici aux pays caucasiens, nous citerons, parmi les Arméniens, les princes Madatof, Argoutinsky, Dolgorouky, Behboutof, le général Mélikof ; parmi les Géorgiens, les Dadian, les Orbélian, les Tchavtchavadsé, et une foule d'autres, qui tous ont pris part, avec plus ou moins d'éclat, aux guerres d'Asie ; enfin le plus illustre de tous, le prince Bagration, le descendant des anciens rois de Géorgie et d'Arménie, mort héroïquement sur le champ de bataille de la Moskova. Ces braves

(1) Ce conseil juge les procès civils ou criminels et les affaires communales d'après la coutumé (*adet*) et la loi de l'Alcoran (*schariet*).

fils de la Géorgie qui résistèrent aux plus terribles envahisseurs, aux Arabes, aux Turcs Seldjoukides et aux Mongols, qui formèrent l'élite des armées des schahs de Perse, sont devenus les utiles auxiliaires des tsars. Ils ont été réunis en un corps dont le nom, *grouzinskaïa droujina*, c'est-à-dire *compagnie géorgienne*, rappelle celui de la garde particulière et des compagnons d'armes des anciens grands-ducs issus de Rurik et l'antique gloire militaire de la Russie.

Les montagnards musulmans du Daghestan ont fourni deux régimens de cavalerie dont les services sont fréquemment mentionnés. Seulement, en passant sous une nouvelle domination, ils n'ont point changé d'habitudes; ils sont restés ce qu'ils étaient jadis, des pillards décidés, tout en prenant, dans leur contact avec une civilisation supérieure, des vices qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Une foule de tribus plus ou moins considérables, et qui donneraient lieu à une longue nomenclature, ont été pareillement enrégimentées. Sans crainte d'être taxé d'exagération, on peut affirmer que le flanc gauche du Caucase est en ce moment rangé tout entier sous le drapeau russe. L'organisation de ces milices, infanterie et cavalerie, est à peu près là même que celle des Cosaques; elles sont divisées en sotnias ou bataillons commandés par des indigènes pour les grades inférieurs, par des officiers russes pour les grades élevés. Elles ne reçoivent de solde que lorsqu'elles sont convoquées pour entrer en campagne. Le mode ordinaire de recrutement est l'enfôlement volontaire.

Au nombre des moyens employés pour hâter cette assimilation des nationalités incorporées à la race dominante se trouve d'abord l'étude de la langue russe, imposée comme condition préalable d'aptitude à tous les emplois militaires ou civils. Le premier soin du gouvernement est de fonder partout des écoles, et de répandre ainsi la connaissance des idées et le goût de la civilisation dont cette langue est l'expression. Chez les populations chrétiennes du Caucase, la religion rend ce rapprochement encore plus facile. Dans ces contrées comme en Russie, le christianisme est de provenance byzantine; les monumens religieux dont les ruines sont encore debout sur les pentes ou dans les gorges du Caucase attestent les efforts des empereurs de Constantinople, depuis Justinien au VIe siècle, pour y faire pénétrer la foi de l'Évangile, et combien elle y fut florissante. La Géorgie n'a jamais cessé d'être en rapports intimes avec l'église grecque, et l'Arménie, séparée depuis le Ve siècle, ne s'en écarte que sur des points peu nombreux, obscurcis plutôt par des préjugés nationaux que par des divergences dogmatiques.

Les mariages mixtes sont aussi une des causes qui concourent à cette fusion; il existe nombre de familles où les pères voient déjà prête à leur succéder une jeune génération, ignorante ou dédai-

gneuse de la langue, de la religion ou du souvenir des ancêtres, et devenue Russe de la tête aux pieds. Un zèle d'émulation, une sorte de point d'honneur, portent ces néophytes à se rapprocher de leurs dominateurs et à désavouer leur propre origine. Le cachet officiel apparaît non-seulement sur leurs personnes par l'étalage de l'habit d'ordonnance (*moundir*), mais jusque dans les appellations de famille ou individuelles. Les noms de Madathian (fils de Mathathias), Arghouthian, Pehpoutian, Aïvaziants, Orbélian, Abgar, Vartan, etc., sont devenus Madatof, Argoutinsky, Behboutof, Aïvazovsky (1), Orbélianof, Apkarof, Vartanof. Dans la liste des noms musulmans, Tarkhan a produit Tarkhanof; Yousouf, Yousoupof, etc. Cette transformation passe promptement, lorsqu'il y a mélange de sang, du caractère politique à un état physiologique et ethnique. Les contours qui dessinent le relief de chaque type national, adoucis par un frottement continuel, disparaissent rapidement dans une générale uniformité.

Le système d'asservissement des peuples asiatiques suivi par la Russie semble tout le contraire de celui que suivent les Anglais dans l'Inde. Ici un mur de séparation infranchissable s'élève entre la race asservie et les conquérans. Les indigènes ont été réunis en corps de milices, mais sous une discipline particulière et dans des conditions d'infériorité marquée. On leur a laissé seulement quelques fonctions subalternes de l'ordre civil ou judiciaire, tandis que l'accès aux principaux emplois de l'administration, de la magistrature et de l'armée leur est fermé (2). L'orgueil britannique se révolterait à l'idée d'obéir, sous les armes, à un homme d'un sang réputé inférieur, à le voir siéger dans les hautes cours de Bombay, de Madras ou de Calcutta. Cet éloignement provient, chez nos voisins d'outre-Manche, de leurs instincts aristocratiques, d'un sentiment exagéré de leur propre di-

(1) Ce nom, qui est celui du peintre de marines dont le talent, devenu populaire en Russie, a été remarqué à notre exposition de 1857 et lui a valu la décoration de la Légion d'honneur, me fournit l'occasion de rectifier les détails biographiques très inexacts qu'a donnés M. Ivan Golovin dans une publication récente intitulée : *Autocratie russe*, Berlin 1860. Suivant lui, M. Aïvazovsky porte le nom de la ville où il a reçu le jour, de parens tartares si misérables que dans son enfance il cirait les bottes chez M. Kaznatcheïef, qui devina et seconda son talent. La connaissance personnelle que j'ai de la famille de ce célèbre artiste me permet d'affirmer qu'il est né à Caffa, en Crimée, non de parens tartares, mais arméniens, jouissant d'une honnête aisance, et qu'il a été élevé par sa mère, restée veuve et encore vivante. Ses ancêtres émigrèrent d'Ani, ville de la Grande-Arménie, lorsque, après avoir été ruinée par les Tartares mongols au XIIe siècle et détruite entièrement par un tremblement de terre en 1319, elle fut désertée par ses habitans. Le frère de M. Aïvazovsky, Mgr Gabriel, qui a longtemps habité Paris, est actuellement archevêque du diocèse arménien de Saint-Pétersbourg, Bessarabie et Nakhitchévan.

(2) La charte de 1833 proclamait en principe l'aptitude des indigènes à tous les emplois, mais la cour des directeurs de la compagnie des Indes à Londres avait rendu ce privilége à peu près illusoire, en exigeant, entre autres conditions, le plus souvent impraticables, un voyage préalable en Angleterre.

gnité et de leur supériorité sur les peuples auxquels ils se sont imposés, tout en étant en contradiction flagrante avec l'esprit libéral de leur constitution politique. C'est dire qu'il n'est pas absolu, puisque un Arménien de Madras, enrichi dans le commerce, feu M. Raphaël Gharamian, faisait partie naguère de la chambre des communes à Londres. Il est juste de reconnaître que la société indienne, avec ses préjugés d'exclusion et de haine de l'étranger, sa religion intolérante, sa division en castes héréditaires, présente une agglomération compacte bien autrement difficile à entamer que les nations chrétiennes dégénérées du Caucase, ou les peuplades païennes, bouddhistes ou grossièrement musulmanes que la Russie a rencontrées éparses dans les solitudes de l'Asie septentrionale. Pour caractériser en traits généraux l'attitude qu'ont prise dans ce vaste continent les deux puissances qui aspirent aujourd'hui à se le partager, on peut dire que l'une tend à absorber les nationalités et à les effacer en usant insensiblement leurs forces vives (1), l'autre en les tenant sous un joug de fer et à l'écart, sans espoir d'être jamais relevées de cette déchéance. La séparation et l'esprit d'hostilité, de rancune et de vengeance qu'engendre cette condition servile sont un des enseignemens que l'on peut tirer de la récente insurrection de l'Inde. Si l'on voulait remonter encore plus haut pour chercher la cause première de la différence de ces deux politiques, on la trouverait peut-être dans la diversité radicale du caractère slave et du caractère anglo-saxon, le premier agissant par la concentration des forces individuelles dans une unité collective dont l'autorité absolue est la loi et le mobile suprême, le second par l'expansion isolée et spontanée du principe d'activité que fait germer dans le cœur de l'homme le génie de la liberté.

IV.

Après avoir énuméré les élémens de nature diverse qu'admet l'armée du Caucase, il reste à nous enquérir du chiffre total auquel elle s'élève; mais cette recherche est à la fois très obscure, parce qu'il n'existe aucune source officielle où il soit permis de puiser, et très

(1) Les progrès de ce travail d'assimilation dans lequel est engagée la Russie sont sensibles aussi à l'égard de plusieurs nations européennes : si la Pologne manifeste une résistance invincible à se laisser absorber, cette résistance tient non-seulement au souvenir glorieux d'un passé de luttes et de rivalité, mais encore à ce qu'elle a suivi un courant d'idées tout opposé à celui dans lequel la Russie a été entraînée, le courant des idées occidentales. Par une de ces anomalies fréquentes dans un pays comme la Russie, qui est en voie d'élaboration sociale et à un degré encore inférieur sur l'échelle de la civilisation, si les Juifs ont été tenus jusqu'à présent dans un état d'ilotisme, il n'est pas impossible de prévoir que, par l'acquisition des droits civils qu'on se prépare à leur accorder, ils seront, comme les autres nations, promptement transformés et russifiés.

complexe, car elle exigerait la connaissance de faits essentiellement contingens et instables. Ce chiffre a dû nécessairement varier avec le temps, suivant les exigences ou les résultats de la guerre, et s'accroître au fur et à mesure que l'armée permanente s'est grossie des corps auxiliaires appelés du dehors et des indigènes qui entraient dans ses rangs. Toutefois, en procédant par voie d'induction, en mettant à profit les témoignages oraux dont nous pouvons nous autoriser, parce qu'ils sont justifiés par une résidence de plusieurs années au Caucase, il ne nous sera pas impossible d'arriver à une détermination, sinon rigoureuse, du moins très approximative. D'après ces témoignages, l'armée était dans l'origine, vers 1823, à l'époque où Yermolof la commandait, de 22,000 hommes de troupes régulières. Augmentée d'année en année, sous les successeurs d'Yermolof, Paskiévitch, Rosen, Grabbe, Golovin, Neidhardt, jusqu'à 150 ou 160,000 hommes, elle en comptait au moins 200,000 sous Vorontzof, en 1844. Depuis la nomination du gouverneur actuel, le prince Bariatinsky, en 1856, elle en réunit 300,000 environ. Ce dernier chiffre suppose nécessairement l'armée au grand complet, et comprend à la fois les troupes régulières, les Cosaques et les indigènes, ainsi que tous les corps spéciaux, état-major-général, états-majors de chaque division, etc.

Dans l'évaluation de ces forces en général, il faut d'abord faire la part des conditions très inégales où sont placées les trois catégories que nous avons indiquées relativement aux chances de destruction qui pèsent sur elles, comme aux probabilités plus ou moins grandes que nous avons d'en connaître le nombre réel. En ce qui concerne l'armée régulière, il faut signaler l'action désastreuse d'une administration dont les concussions, les abus et l'insouciance pour les besoins matériels du soldat sont notoires, je ne dis pas seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. S'il est une accusation avérée, tant elle a été souvent répétée, c'est que la majeure partie de la bureaucratie est infectée d'un esprit de corruption et de rapine, et ce vice, flagellé publiquement par des écrivains de talent, déploré par tous les cœurs honnêtes et patriotiques, a résisté à tous les efforts des souverains pour le déraciner. Une autre observation qu'il ne faut pas oublier lorsqu'il s'agit de l'armée russe, et qui a été reproduite bien des fois, c'est l'infériorité du chiffre réel par rapport au chiffre indiqué sur le papier. J'ai déjà dit que, dans les régimens d'infanterie de ligne par exemple, les cadres sont de 1,047 hommes par bataillon, mais que ce nombre officiel et ostensible descend, suivant des témoignages *de visu*, à un effectif de 600 combattans en temps ordinaire. Que sera-ce donc en campagne, où les fatigues sont beaucoup plus meurtrières que tous les engins de destruction de l'ennemi! « Notre effectif, me disait un officier dans son langage pitto-

resque, semblait se fondre entre nos mains. » Au Caucase, les vides occasionnés par les maladies et la mortalité, par le feu des montagnards, la désertion et la captivité, représentent une perte annuelle de vingt mille hommes pour les cinq années qui viennent de s'écouler.

Il en est autrement des Cosaques. Cantonnés depuis des siècles dans ces contrées, ils y sont devenus comme aborigènes et sont parfaitement acclimatés. Ils ne dépendent que d'eux-mêmes pour leur régime intérieur, leur entretien et le soin de pourvoir à leur bien-être. A l'exception des *sotnias* mobilisées en cas d'expédition, leur service est principalement sédentaire. On peut donc calculer à peu près leur nombre. En réunissant ceux de la Mer-Noire et de la ligne du Caucase, en comptant les exemptés temporairement et le corps de vétérans (*lgotnié*), qui doublent le chiffre de l'effectif, ce nombre monte à cent soixante-dix ou cent quatre-vingt mille hommes; il faut y joindre les douze régimens de Cosaques du Don qui viennent tenir garnison au Caucase et se renouvellent tous les trois ans, régimens qui ont été portés à vingt dans les quatre ou cinq dernières années. Il est donc permis d'estimer à près de deux cent mille les Cosaques de l'armée du Caucase, dont moitié fait un service actif. Quant aux milices indigènes, leur nombre a dû subir des fluctuations incessantes suivant les phases de la lutte et les progrès de la conquête, et telles qu'il serait superflu de hasarder aucune évaluation. On assure que ces milices forment en ce moment un corps de quarante ou cinquante mille hommes.

Si l'on considère l'importance que la Russie a toujours attachée à la guerre du Caucase, l'activité qu'elle a mise à combler sans relâche les vides de l'armée régulière, si l'on met en ligne de compte la progression chaque jour croissante des milices montagnardes, on sera conduit à accepter comme très vraisemblable le chiffre de trois cent mille hommes auquel on évalue généralement l'armée du Caucase. C'est assurément un énorme déploiement de forces, hors de proportion en apparence avec l'étendue superficielle qu'il recouvre, mais qui semble nécessité par la configuration d'un pays que la nature a hérissé de formidables défenses, par le caractère belliqueux et résolu des populations qu'elles protégent.

Le chef de cette grande armée, le prince Bariatinsky, est sorti de ses rangs. D'abord colonel du régiment de la Kabarda, il fut promu en 1856 aux fonctions dont nous le voyons maintenant investi, en remplacement du général Mouravief, le même à qui est due la prise de Kars, et qui avait succédé en 1854 à Vorontzof. Les plus hautes dignités militaires ont été prodiguées au prince Bariatinsky : lieutenant de l'empereur au Caucase, il a été créé général feld-maréchal, et, par une distinction réservée aux têtes couronnées, aux

princes du sang et aux plus grands capitaines, nommé titulaire du régiment autrefois sous ses ordres immédiats, le Kabardinskii. Sans croire un mot des propos que l'on débite sur les influences de cour qui lui auraient valu tant de faveurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles sont justifiées par le succès éclatant que sa bonne fortune lui réservait. S'il n'a pas eu encore l'occasion de se montrer le rival des hommes de guerre illustres dont il est l'égal par les honneurs accumulés sur sa tête, on peut dire qu'il possède des talens militaires suffisans : c'est surtout un administrateur zélé pour le progrès des populations dont la direction lui a été confiée, un cœur noble et généreux; il est doué d'une qualité particulièrement précieuse en Russie, la probité. Pour l'aider dans les soins du gouvernement, il a auprès de lui un conseil et une administration supérieure, institués sur sa proposition en janvier 1859. Le président de ce conseil est le prince Orbélian, de famille géorgienne. L'administration comprend quatre départemens : 1° les douanes et les quarantaines, 2° les établissemens d'instruction publique, 3° les finances, 4° la justice. Une division spéciale est consacrée à l'économie rurale et aux colonies étrangères d'origine allemande établies dans les contrées caucasiennes.

Maintenant que le flanc gauche est conquis et que le principal obstacle de la Russie au Caucase, la présence de Schamyl, a disparu, on s'est demandé, dans la perspective de la soumission prochaine du flanc droit, quelle est la destination éventuelle de cette grande armée. L'imagination aidant, on s'est représenté l'*habile et entreprenant Bariatinsky* chevauchant, à la tête de ses trois cent mille soldats, à travers la Perse jusque sur les bords de l'Indus et du Gange. Par malheur, les savans tacticiens qui font mouvoir si lestement des masses aussi lourdes, et dont les élémens sont si hétérogènes, ne nous enseignent pas comment il faudrait s'y prendre pour les préserver de périr de faim, de soif et de chaleur dans les déserts qu'elles auraient à parcourir avant de parvenir dans l'Inde. Les considérations que j'ai développées font pressentir déjà qu'une pareille prévision ne saurait s'accomplir sans de grandes difficultés; ce qu'il me reste à dire suffira pour démontrer que, même ces difficultés n'existant pas, la réalisation en est de longtemps impossible. D'abord il est plus que douteux que le gouverneur actuel du Caucase, par ses aptitudes et ses goûts personnels, dont le trait saillant n'est point une téméraire ardeur, soit porté à entreprendre de grandes expéditions et rêve des conquêtes lointaines. La mission qu'il a reçue d'assurer la stabilité de la domination russe dans les vastes domaines qu'il administre est loin d'être achevée, et la gloire de la mener à bonne fin peut suffire à son ambition. Une portion

notable des montagnards du flanc droit résiste encore. Ce n'est pas tout que la soumission récente de Mohammed-Émin, l'actif et habile agent de Schamyl parmi les tribus adighés ou tcherkesses, et celle de la nation des Natoukhaïs, dans le voisinage des bouches du Kouban; il faut encore vaincre la nation non moins considérable des grands et des petits Schapsougs, ainsi qu'une foule de tribus qui vivent dans un état d'hostilité sourde ou déclarée, et redoutables par leur agglomération possible; il faut enfin réduire les restes de la vaillante confédération tcherkesse (1).

Des trois armées, régulière, cosaque et indigène, que la Russie possède au Caucase, quelle est donc celle qui pourrait en être retirée? Ce n'est point assurément l'armée régulière, la seule qui ait une force véritablement agressive et qui puisse être utilement employée à l'extérieur. Sans elle, les Cosaques, colons sédentaires, troupes légères, propres seulement à des combats d'escarmouche et à un service de surveillance, sont impuissans, et la milice indigène perd toute direction et cesse d'être contenue. Ces trois armées, en se mouvant chacune dans la sphère d'attributions qui lui est propre et avec ses qualités particulières, se complètent mutuellement et constituent un tout indivisible. La seule pensée, le seul désir que puisse avoir la Russie est de mettre d'abord un terme à une guerre longue et sanglante où elle a englouti tant de soldats et de trésors. Alors il lui sera possible de diminuer son armée régulière, comme nous l'avons fait nous-mêmes en Algérie. Que plus tard, allégée de ce lourd fardeau, et lorsque la conquête aura fait place à un système de simple occupation, elle tourne ailleurs ses vues et une partie de ses forces du Caucase devenues disponibles, qu'elle appelle à son aide les montagnards, sujets douteux en temps ordinaire, mais auxiliaires dévoués dès que luira à leurs yeux l'appât du pillage, c'est là une de ces éventualités que l'Europe doit prévoir.

En supposant ces enfans du Caucase courbés d'une mer à l'autre sous le sceptre des tsars, on pourra dire qu'ils sont domptés, mais non encore pacifiés. Tous, et le Tcherkesse aristocrate et chevaleresque, et le Lesghi républicain et aux mœurs farouches, tous aiment la liberté et l'indépendance, comme l'aigle se plaît dans les espaces sans limites des régions aériennes où il plane solitaire. Le flanc gauche a été un foyer actif de l'islamisme; quiconque a tant soit peu étudié la religion de l'Alcoran sait qu'elle entretient au fond du cœur de ses adeptes un enthousiasme ardent, la haine farouche de l'étranger et un esprit d'intolérance inflexible comme le dogme de

(1) Une partie des Tcherkesses a commencé à émigrer, il y a quelques mois, au nombre de soixante-dix mille environ, sur le territoire ottoman. Ils ont reçu des secours du sultan et des terres dans le nord de l'Asie-Mineure, aux environs de Sivas et d'Amasie.

la fatalité qu'elle proclame. Non, le muridisme n'est pas éteint dans les profondeurs de ces montagnes; le souvenir de l'imâm Schamyl vit encore parmi des populations qui lui étaient dévouées jusqu'à la mort. Si la surveillance s'endormait un instant, l'étincelle qui couve dans le foyer encore fumant se ranimerait tout à coup; à Schamyl dans les fers, comme à Kazy-Moulla tombé en héros et en martyr au milieu des murs en flammes et croulans de Himry, succéderaient de nouveaux apôtres dont la voix inspirée et puissante réveillerait les échos assoupis du Daghestan. Ces sentimens, ces aspirations, cette foi ne s'évanouissent pas en un jour. La domination russe ne sera solidement assise dans ces lieux que du jour où elle les aura enveloppés de toutes parts du réseau de ses lignes stratégiques, et que dans toutes les directions des routes propres aux rapides et faciles évolutions de l'armée auront été ouvertes. Alors, après l'œuvre violente de la conquête, commencera l'œuvre plus lente, mais bien plus efficace, de la pacification. Elle s'opérera à la longue, si la Russie emploie vis-à-vis des montagnards cette condescendance persuasive et ingénieuse qui lui permet d'assouplir et de gagner à elle les races asiatiques. L'habitant du flanc droit, jadis chrétien au temps des empereurs de Byzance, et conservant de vagues réminiscences de sa foi primitive, serait peut-être accessible de nouveau aux enseignemens de l'Évangile, si le clergé avait jamais le moindre souci de les lui faire entendre (1), tandis que le Lesghi, zélé musulman, ne se laissera jamais convaincre, et sa foi devra être respectée; mais ils s'accoutumeront insensiblement l'un et l'autre à obéir à une force qui leur apparaîtra morale, juste et tutélaire. Les Orientaux sont de grands enfans dont il faut savoir se faire craindre et aimer tout à la fois. L'appât du lucre et l'espoir d'acquérir des richesses sont un moyen d'attraction très puissant sur eux, et le Caucase, par le développement du commerce et de l'agriculture, peut donner ample carrière à la satisfaction de ces instincts. Il est fertile en produits bruts des climats tempérés, et se prête admirablement à la culture des plantes tropicales, comme l'indigo et le coton. Il est riche en bestiaux, laine, suif, cire, soie, etc. Sa situation entre deux mers et deux continens en fait la route naturelle du transit entre l'Europe et l'Asie. La première mesure à prendre est l'abolition du tarif des douanes de 1831, qui a anéanti le commerce dans ces contrées en supprimant tous les rapports avec l'Europe. Ces relations, qui y répandaient la prospérité et la vie il y a une quarantaine d'années, ont pris une voie plus méridionale. C'est par Trébisonde et le steppe

(1) Il est constant que l'église orthodoxe n'a eu jusqu'à présent aucune action sur les montagnards comme propagande religieuse, et n'a tenté aucun effort pour les ramener. La seule doctrine qui ait fait des progrès au Caucase dans ces derniers temps est l'islamisme.

des Kurdes, région déserte où les caravanes courent de grands risques, malgré le tribut que ces nomades prélèvent, qu'elles se dirigent maintenant vers la Perse et l'Asie centrale. Un système douanier largement conçu reporterait bien vite ce commerce dans l'isthme du Caucase. Les routes projetées ou en voie d'exécution permettraient des communications faciles. Dans le Daghestan, des mines de soufre, d'antimoine, d'albâtre et de plomb, d'abondans gisemens de houille ont été découverts il y a quelques mois, et les montagnards se sont empressés de seconder les recherches des ingénieurs chargés de cette exploration, dans la persuasion que la mise en lumière de ces trésors enfouis dans le sein de la terre deviendra pour eux une source de bien-être.

Parmi les travaux d'utilité publique en construction ou en projet, nous citerons la route de Koutaïs dans l'Iméreth jusqu'à Vladikavkaz sur le plateau de la Kabarda, par Oni, Kalaki et Alaghir; plusieurs chaussées, au nombre desquelles est la section de Douschétie, sur la route militaire de la Géorgie; le pont en fer établi à Koutaïs, sur le Rion; la ligne de poteaux télégraphiques, sur le chemin de Tiflis à Barjom, destinée à être continuée par Koutaïs jusqu'à Poti et à la Mer-Noire. Enfin les études pour la construction d'un chemin de fer d'une mer à l'autre touchent à leur fin. Cette voie ferrée pourra être reliée plus tard, par le steppe des Kalmouks nomades, à celle qui doit traverser la Russie méridionale jusqu'à Moscou, où elle rejoindra la voie qui conduit de cette ville à Saint-Pétersbourg.

Certes ce sont là des débuts qui promettent; mais le programme à remplir est si vaste! Quelle tâche gigantesque que celle de pacifier le Caucase, d'y implanter la civilisation, et d'en faire désirer les bienfaits à des peuples encore enfans! On en jugera par le tableau qu'il nous reste à tracer de cette étrange société caucasienne. L'accomplissement d'une œuvre pareille ne peut être que le résultat d'efforts persévérans. La mère-patrie a elle-même bien des pas encore à faire dans la carrière du progrès économique et industriel; elle est dans l'enfantement pénible d'une grande réforme sociale, l'émancipation des serfs, réforme légitime et morale, et par cela même destinée à triompher et à la transformer. Au milieu de ces préoccupations qui sollicitent toute son attention sur elle-même, le temps n'est pas venu de s'occuper activement de la régénération du Caucase; l'avenir est encore éloigné sans doute où cette parole, prononcée dans la joie d'un triomphe récent et inachevé, *il n'y a plus de Caucase*, pourra être répétée par les tsars avec une confiance mieux fondée que celle de Louis XIV disant : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

ÉDOUARD DULAURIER.

DORLCOTE-MILL

SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE.[1]

Dans une plaine largement ouverte, la belle rivière de la Floss, courant plus à l'aise entre ses bords chargés de verdure, semble se hâter vers la mer, tandis que la marée amoureuse, remontant à sa rencontre, lui barre le passage par une sorte d'impétueuse étreinte. Le flot puissant ramène ainsi vers la petite ville appelée Saint-Ogg de noirs bâtimens chargés des planches odorantes du sapin, de sacs aux flancs arrondis, pleins de graines oléagineuses, et de monceaux de charbons, noirs diamans qui étincellent au soleil.

Entre une colline basse et le bord de l'eau, la petite ville étale ses toits rouges aux pentes rapides, ses entrepôts aux pignons élargis, et sous les pâles rayons d'un soleil de février jette quelques doux reflets roses sur les ondes miroitantes. A droite, à gauche, s'étendent de gras pâturages, des champs bruns où le sillon récemment ouvert attend la semence prochaine, quelques autres où pointent déjà les tendres tiges du blé semé en automne. Par-delà les haies, on entrevoit la cime dorée des ruches de l'an dernier. Des arbres se dressent le long de ces haies, et les mâts des navires lointains, les voiles couleur de tan, se meuvent, dirait-on, parmi des massifs de frênes.

(1) *The Mill on the Floss*, by George Eliot, author of *Scenes of clerical Life* and *Adam Bede*; three vols, William Blackwood, Edinburgh and London 1860. — La touchante histoire publiée sous ce titre par l'auteur d'*Adam Bede* nous a paru comporter le procédé particulier d'analyse critique que nous avons appliqué dans la *Revue* à quelques récits anglais, tels que *Thorney-Hall* (livraisons du 15 mai et du 1er juin 1856), et *Georgy Sandon* (livraisons du 15 juillet et du 1er août 1859).

Justement à côté de la ville aux toits rouges, un cours d'eau tributaire, la Ripple, vient mêler à la Floss ses eaux rapides. La Ripple coule sous des saules rabougris que je me rappelle encore, et sous le pont de pierre je me rappelle aussi ces petites ondes noirâtres que plissait le vent, que moirait l'éclat du jour.

Mais voici *Dorlcote-Mill*, voici le moulin de Dorlcote. Je ferai halte sur le pont, afin de contempler à mon aise ce site rempli de souvenirs, encore qu'il soit bien tard et que les nuages menacent. Même en cette saison morte et dépouillée, on aime à regarder la vieille maison, bien tenue, ordonnée, proprette, comfortable. Elle a presque l'âge des ormes et des châtaigniers qui la défendent contre les vents du nord. Les eaux sont hautes à ce moment de l'année : elles envahissent les oseraies qu'on leur oppose comme une barrière, et submergent à demi la bordure de hautes herbes posée au-devant de l'habitation. Tandis que je contemple le plein courant, l'abondant et frais gazon, et sur les troncs massifs comme sur les plus frêles branches cette espèce de poudre d'un vert brillant que les mousses fines semblent y déposer comme pour atténuer la sécheresse momentanée de leurs maigres contours, je m'éprends de cette fraîcheur humide, j'envie les cygnes blancs qui, là-bas, parmi les osiers, plongent leur tête sous le flot noir.

La chute d'eau mugit; les roues tournent à grand fracas, battant l'onde écumeuse. On est assourdi, on n'en rêve que mieux. Un rideau de bruit, — s'il est permis de parler ainsi, — s'étend entre le monde et vous. C'est le moment de songer aux choses passées. Le paysage vivant se repeuple de fantômes. Je revois, sur ce même pont, contemplant, comme moi, les roues du moulin qui jetaient autour d'elles une poudre de diamans, — je revois, dis-je, une belle et brune enfant, accompagnée d'un griffon blanc coiffé de brun. Jaloux peut-être de sa petite maîtresse si profondément absorbée par les mouvemens du bruyant mécanisme, il aboyait aux roues, sans pouvoir ni faire cesser le tumulte, ni le dominer de ses hurlemens aigus...

Ce fut ainsi que m'apparut pour la première fois Maggie Tulliver. Je ne me doutais guère de ce qu'elle serait un jour pour moi, de ce que je serais pour elle, et des liens qu'un avenir encore lointain établirait entre nos deux destinées. Quels ils furent, je ne le dirai point. Ce n'est pas ma vie que je raconte. Ce que j'ai pu sentir ou souffrir n'intéresse que moi et ne mérite aucune mention, aucune attention particulière. En est-il de même de Maggie? Si je le pensais, ce récit n'irait pas plus loin; mais aucun de ceux qui l'ont connue et qui, — sous le nom d'emprunt que je lui donne, — viendraient à la deviner, ne me refuserait d'attester qu'elle n'a point passé en vain

ici-bas. Dieu l'avait marquée d'une empreinte à part, et on pouvait croire qu'il la prédestinait à un rôle qu'elle n'a pu jouer; pour ses mystérieux desseins, il prépare ainsi des instrumens de choix, des êtres d'élite, en plus grand nombre, dirait-on, qu'ils ne lui sont nécessaires. L'heure venue, ce grand ouvrier prend celui qui va le mieux à sa main puissante; les autres, rejetés dans la poussière, y demeurent inutiles et perdus. Les hasards de la vie, les circonstances contraires, arrêtent leur essor. Seulement une vague auréole leur reste au front; ils portent le signe sacré. Si petits qu'ils semblent à la foule stupide, ils arrêtent par leur grandeur cachée les regards de quiconque a le sentiment des choses d'en haut.

I.

De sa distinction native, Maggie ne devait rien à ses parens. L'honnête propriétaire de Dorlcote-Mill, M. Tulliver, n'était qu'un meunier entendu, doublé d'un spéculateur fort insuffisant. Entêté, dominateur, processif, il croyait à son étoile, sinon à son génie, et se lançait étourdiment dans des difficultés au-dessus de la portée de son esprit. Une fois embourbé, il manquait d'expédiens, d'adresse, d'entregent : il ne savait que se raidir, et, définitivement vaincu, se plaindre de tout, hormis de lui-même. Sa femme ne pouvait lui prêter aucun secours. C'était la vraie ménagère anglaise, la femme d'intérieur, pourvue de toute sorte de bonnes recettes pour la confection des *puddings* ou la mise au net des lessives; au-delà, n'ayant aucune idée, ne connaissant rien du monde, rien non plus de ce qui la touchait de plus près, et respectant la capacité de son mari, qui, parti d'assez bas, avait pu s'élever par degrés jusqu'à devenir l'époux « d'une Dodson. » Une Dodson était aux yeux de mistress Tulliver, — et cela seul pourra la classer dans l'esprit de bien des gens, — tout autre chose qu'une Simpson, une Gregson, une Jameson. Pourquoi? Elle n'aurait pu le dire au juste; mais elle n'en était pas moins convaincue de cette mystérieuse supériorité, et, en de certains momens, songeait avec regret qu'elle s'était « mésalliée! » M. Tulliver, fils de ses œuvres, n'était nullement reconnaissant de l'honneur qu'elle lui avait ainsi fait sans qu'il s'en doutât. Se croyant plus riche qu'il n'était et aussi plus certain de sa prospérité à venir, il avait épousé la cadette des *misses* Dodson, assez pauvrement dotée, d'abord parce qu'elle était jolie, ensuite parce qu'elle passait, et à bon droit, pour s'entendre aux soins intérieurs. Peut-être ne fut-il pas trop fâché de la trouver, pour le surplus, d'une nullité qui passait toute espérance. Il aimait à être maître chez lui et à ne pas conter ses affaires. La docilité, l'incuriosité absolues de sa femme

flattèrent son orgueil marital, et il se crut d'autant plus grand qu'il s'était associé à un être plus inférieur. Il ne devait s'apercevoir de son faux calcul que bien plus tard, à l'heure des crises, alors qu'un bon conseil donné à propos, un encouragement ingénieux, une salutaire initiative, eussent prévenu ou du moins atténué les catastrophes.

Entre ces deux êtres mal associés, mais qui ne s'en doutaient point et vécurent longtemps heureux l'un par l'autre, grandirent deux enfans, Thomas et Marguerite : — Tom et Maggie, comme on les appelait au moulin.

Tom se montra dès l'enfance ce qu'il fut depuis, un excellent échantillon du *yeoman* anglais. Il avait le raisonnement droit et court, l'intelligence dure, la volonté ferme. Très capable de commettre une de ces espièglerie qu'on appelle vulgairement « une sottise, » il aurait jugé honteux de la désavouer ou de la dissimuler au-delà d'une certaine mesure. Il ne donnait pas sa parole en vain. Il ne se fût jamais laissé emporter, dans ses plus vives colères, jusqu'à frapper une petite fille, cette petite fille fût-elle sa sœur. Cette sœur pourtant l'impatientait souvent. Il la comprenait si peu, qu'il avait renoncé à se l'expliquer. Il l'aimait en somme et sincèrement, mais non comme il était aimé d'elle.

Maggie voyait Tom comme elle voyait toute chose en ce monde, c'est-à-dire que sa poétique imagination le transfigurait. Ce robuste et franc garçon fut longtemps le centre à peu près unique de ses affections. Par ses rebuffades, quelquefois brutales, il excitait en elle cet admirable instinct d'indulgente bonté, de pardon inépuisable, que la nature met au fond de certains cœurs excellemment doués. Par sa force, son courage, il lui plaisait. Énergique elle-même, l'énergie d'autrui lui était sympathique. Avec les années, ce goût, cet attrait qu'elle avait eus dès l'enfance pour ce frère toujours un peu ingrat, — comment ne l'eût-il pas été? — allaient se développant. Elle n'obéissait volontiers à personne : à personne elle ne désobéissait moins qu'à lui. Il était l'arbitre absolu, quelquefois le tyran capricieux de leurs jeux d'enfance. L'offenser était sa plus grande crainte; lui plaire et se dévouer pour lui, le plus exquis plaisir qu'elle pût goûter. Elle était jalouse des petites filles à qui Tom, forçant un peu sa nature abrupte, témoignait quelque complaisance ou accordait par hasard quelque attention. Un jour entre autres, poussée au désespoir par la préférence marquée, et volontairement marquée, que Tom avait manifestée pour miss Lucy Deane, leur cousine germaine, Maggie résolut de fuir à jamais ce frère dénaturé. Ses lectures d'enfant lui avaient fait envisager comme la chose du monde la plus simple d'aller rejoindre un camp de *gipsies*, et de s'y faire

proclamer reine, grâce à son incontestable supériorité sur des êtres si imparfaitement civilisés. Elle leur apprendrait mille et mille choses qu'ils ignoraient encore, et ferait inévitablement le bonheur de la tribu soumise à ses lois. Ce fut avec ces idées qu'elle se glissa hors de chez son oncle Deane, — où les deux enfans étaient alors en visite, — et s'achemina bravement vers Dunlow-Common, où de tout temps elle avait entendu signaler la présence d'un de ces campemens bohêmes, plus fixes qu'on ne les croirait dans le retour de leurs installations périodiques. Que de fois ne me suis-je pas complu au récit qu'elle me faisait de cette journée et des émotions qu'elle avait éprouvées, à peine dans la campagne, hors de vue, seule, sans protecteurs, et se croyant déjà au bout du monde! — J'avais grand'peur, disait-elle; mais pas un instant l'idée ne me vint de retourner en arrière. Mon imagination créait des monstres sur ma route; mais une irrésistible impulsion me faisait braver ces effrayantes chimères. — La chance voulut qu'elle rencontrât en fin de compte ce qu'elle cherchait. Deux femmes d'aspect assez étrange, mais qui lui firent un accueil suffisamment respectueux, préparaient le repas de ses futurs sujets. Elle leur expliqua ses intentions, qui parurent les étonner à peine, et n'était le sans-gêne avec lequel une jeune *zingarilla*, survenue peu après, la dépouilla de son joli chapeau, pour l'essayer sur sa tête assez mal peignée, Maggie n'aurait eu d'abord aucun motif de se croire en mauvaise compagnie. Il est vrai que plus tard les choses prirent un autre aspect. Les hommes de la tribu revinrent, escortés d'un vilain barbet noir qui effraya terriblement la nouvelle *gipsy*. Le chef de la bande inspecta trop curieusement les poches du tablier de Maggie, et, en y replaçant les menus objets dont elles étaient garnies, omit un dé d'argent dont la vue lui avait arraché un sourire significatif. Ceci, joint à l'absence tout à fait imprévue du thé qui accompagnait son *lunch* quotidien, commençait à faire réfléchir l'enfant, dont les idées, en moins de cinq minutes, changèrent du tout au tout. Ces mêmes bohémiens qu'elle regardait naguère comme d'enviables compagnons, faciles à instruire et à rendre heureux, lui paraissaient maintenant fort capables d'attenter à ses jours. Peut-être étaient-ils anthropophages. Et comment savoir en effet ce qui cuisait là dans cet affreux pot de fer, sous l'œil hagard de la sorcière aux cheveux gris? L'incident finit d'une façon beaucoup moins tragique. Leur repas terminé, les bohémiens n'eurent rien de plus pressé que de ramener à Dorlcote-Mill la « petite lady » dont ils ne pouvaient en effet tirer meilleur parti. Et Maggie y rentra, mieux édifiée sur leur compte, mais sans avoir changé de caractère. De plus rudes enseignemens, par la suite, sont demeurés tout aussi peu efficaces.

J'ai dit, je crois, que M. Tulliver avait l'instinct batailleur et processif qu'on reproche à la race normande. Dans la voie où cet instinct l'engageait, il rencontrait à chaque pas des difficultés que lui grossissait son manque d'instruction. Les gens de loi auxquels il était obligé d'avoir recours, et qui parfois le tiraient d'affaire, lui inspiraient un saint respect mêlé de terreur. Il en vint à rêver pour son fils cette connaissance du droit qui lui manquait si fort à lui-même, et ce fut là son principal mobile quand il résolut de donner à Tom, coûte que coûte, une instruction libérale. D'une humble école où les fils de fermiers allaient apprendre tant bien que mal les élémens de toute science humaine, l'enfant passa sous la direction d'un jeune ecclésiastique de Saint-Ogg, ambitieux et pauvre, qui, tout récemment marié, se sentait obligé d'ajouter aux maigres revenus de sa cure quelques ressources supplémentaires. Tom Tulliver fut son premier écolier, et s'il avait manifesté les moindres dispositions littéraires, rien n'aurait été négligé pour faire de lui un brillant spécimen des talens de son précepteur; mais le révérend Walter Stelling ne put pas nourrir longtemps les illusions flatteuses dont il s'était bercé au début. Devant la résistance inerte de cette intelligence déroutée, de ce bon sens obtus, il sentit, après quelques tentatives infructueuses, fléchir son obstination et s'envoler ses espérances. Tom, à partir de ce moment, cessa d'être harcelé de punitions et de reproches. Par un accord tacite, ses leçons lui furent données comme il les prenait, avec la plus complète indifférence, et peu à peu mistress Stelling, belle blonde aux yeux bleus, à qui déplaisaient assez les soins continuels de la maternité, transforma l'écolier rétif en une bonne d'enfant parfaitement dressée. Les récréations de Tom se passaient à promener, à surveiller la petite Laura, et, faute de tout autre compagnon de jeux, le brave garçon avait pris goût à cette mission charitable. Il ne s'en plaignait donc pas, et laissait M. Tulliver se bercer de l'idée que son fils acquérait toute l'érudition nécessaire à un *attorney*, — voire à un *solicitor*, — tandis qu'en réalité celui-ci n'apprenait guère que les pratiques routinières de la *nursery*.

Cependant, après un an de cette éducation passablement irrégulière, l'arrivée d'un second élève modifia quelque peu l'état des choses. Celui-ci était tout différemment doué. Dieu l'avait fait beau : un accident, survenu pendant sa première enfance, l'avait rendu difforme. De là une grande timidité, une grande défiance de lui-même, accrues encore par d'autres circonstances. Son père, un des hommes de loi les plus occupés de la petite ville de Saint-Ogg, y était en butte à de nombreuses inimitiés. On le savait habile, on le craignait. Tout ce qu'il y avait en lui de facultés affectueuses, il le

gardait à son pauvre enfant resté sans mère, à cette frêle plante déjà flétrie. Pour les étrangers, il n'avait qu'un front sévère, un abord composé, sec et presque rude. C'est ainsi qu'il répondait à l'antipathie générale dont il se savait l'objet, et dont son fils, doué d'une extrême susceptibilité, avait déjà plusieurs fois subi les contre-coups douloureux.

Philip Wakem, — je ne l'ai pas encore nommé, — se trouvait d'autant plus mal à l'aise avec son nouveau compagnon d'études, qu'il savait le père de Tom engagé dans un procès où l'*attorney* Wakem *occupait* pour la partie adverse. Tom de son côté avait souvent entendu M. Tulliver, dans les épanchemens colériques auxquels il était sujet, traiter de « méchant homme » le légiste à l'instigation duquel on lui avait cherché chicane sur sa prise d'eau. Avant que le hasard ne les réunît, il existait donc entre ces enfans un germe d'inimitié. Tom d'ailleurs ne pouvait que mépriser « un bossu. » Pour lui, Philip Wakem n'était que cela. Philip en revanche, lorsqu'il eut reconnu l'infériorité intellectuelle de son nouveau camarade, se consola plus aisément d'être regardé de si haut; il ne lui en coûta guère de pardonner un dédain qu'il pouvait rendre au centuple. Aussi, peu à peu familiarisés l'un avec l'autre, les deux élèves de M. Stelling en vinrent-ils à nouer d'assez bons rapports et à se rendre de mutuels services; mais aucune intimité réelle n'existait et ne pouvait exister entre deux natures si dissemblables. Quelque tact qu'ait un enfant, il ne saurait, dans des rapports quotidiens, dissimuler toutes ses impressions, et Philip, en laissant percer de temps en temps la médiocre opinion qu'il avait des facultés intellectuelles de Tom, réveillait l'hostilité de vieille date qui sommeillait au cœur de ce dernier : elle s'exhalait en paroles naturellement peu ménagées et en allusions blessantes. Un jour surtout, dérangé à contre-temps au milieu d'une étude qui absorbait toutes ses pensées, Philip Wakem congédia un peu rudement son camarade, qu'exaspérèrent les termes dont il s'était servi. — *Idiot!* c'est possible, répétait Tom en fureur; mais je vous assommerais, si vous n'étiez, vous, une petite fille,... et je suis le fils d'un honnête homme, moi! Sans s'en douter, Tom avait frappé juste. Ces derniers mots entrèrent comme un coup de poignard dans le cœur de Philip. Il pouvait les pardonner à la longue; mais les oublier lui était désormais interdit.

Maggie, invitée par mistress Stelling à venir passer une quinzaine de jours avec son frère, apparut entre les deux enfans irrités comme un ange de paix. Le mouvement sympathique qui, dès l'abord, l'attira vers le pauvre petit Philip était ce noble instinct de compassion qui, chez les femmes, peut aller jusqu'à l'héroïsme. Il y avait d'ailleurs en elle une ferveur d'imagination, un goût na-

turel pour la culture de l'esprit, qui ne lui permettaient pas de méconnaître les dons par lesquels cet être faible et enlaidi se trouvait dédommagé de son infériorité physique. Elle écoutait avec admiration, ses grands yeux noirs ouverts et fixes, les merveilleuses histoires qu'il racontait avec une verve passionnée, et aux séductions desquelles Tom lui-même ne restait pas insensible. Tantôt c'était quelque ancienne chronique d'Écosse, tantôt quelque tragédie d'Eschyle ou de Sophocle qui défrayaient leur impatiente curiosité, et tandis que le frère admirait surtout les grands coups d'épée de Bruce ou de Wallace, la sœur s'attendrissait aux souffrances de Prométhée ou de Philoctète.

A ce dernier nom se rattache un des souvenirs de cette enfance déjà si lointaine. La veille du jour où Maggie devait retourner chez son père, elle se trouva seule un moment avec Philip, qui, toujours studieux, préparait son devoir. Ils étaient devenus fort bons amis, et la jeune fille vint s'accouder à la table où il travaillait.

— C'est du grec, ceci? lui demanda-t-elle... Et ce doivent être des vers... Les lignes sont si courtes...

— Oui, répondit-il, c'est l'histoire de ce pauvre boiteux dans l'île de Lemnos,... celle que je vous racontais hier soir, vous savez?

Et, charmé de l'interruption, il avait levé la tête pour contempler plus à l'aise ce visage dont l'expression le charmait. Maggie, toujours distraite, ne répondit rien. Ses regards rêveurs erraient dans le vide. Elle ne pensait déjà plus ni à Philip ni au livre de Philip.

— Maggie, lui dit tout à coup celui-ci, qui la contemplait toujours,... si vous aviez un frère comme moi, l'aimeriez-vous autant que vous aimez Tom?

— Quoi?... que dites-vous? demanda Maggie, tressaillant à cette question qui venait troubler sa rêverie. Et quand Philip l'eut répétée : — Oh! certainement, répondit-elle sans hésiter,... et bien mieux encore... Non, cependant,... non,... pas mieux. Je ne sais si cela me serait possible;... mais je vous plaindrais tant...

Ces mots : *je vous plaindrais*, dans leur poignante naïveté, firent monter le rouge au front de Philip. Tout son être se révoltait à l'idée d'être pour Maggie un objet de pitié. Si enfant qu'elle fût, elle comprit le mal qu'elle lui avait fait sans le vouloir. C'était la première fois qu'une parole lui échappait, indiquant qu'elle avait pris garde à la difformité de Philip. Elle en eut un vrai remords.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle avec empressement, vous avez tant d'intelligence,... vous jouez si bien du piano,... vous chantez si bien... Je vous assure que vous me plaisez beaucoup... Quand Tom s'en irait, vous resteriez près de moi... Vous m'enseigneriez tant de choses... Vous m'enseigneriez le grec, n'est-ce pas?

— Mais non! reprit Philip, vous allez nous quitter; on va vous

mettre en pension... Vous m'oublierez;... vous ne vous inquiéterez plus de moi... Et quand je vous retrouverai grande personne,... vous ne voudrez seulement plus me reconnaître.

— C'est ce qui vous trompe, reprit Maggie de son air le plus grave... Je n'oublie rien, ni personne... Voyez si j'oublie le pauvre Yap (Yap était son chien)... Il a une tumeur au gosier, et on prétend qu'il en mourra...

— Voyons, Maggie, reprit Philip avec un sourire un peu triste, m'accordez-vous autant d'intérêt qu'à Yap?

— Mais, oui,... tout autant, reprit-elle avec un bon rire.

— Eh bien! moi, je vous aime beaucoup,... et je ne vous oublierai certainement pas;... si j'avais une sœur, je la voudrais avec des yeux noirs comme les vôtres.

— Vous trouvez mes yeux jolis? dit Maggie, qui paraissait fort satisfaite de cet éloge. Sauf son père, elle n'avait encore rencontré personne qui parût remarquer ses yeux... — Pourquoi cela, je vous prie?

— Je ne sais trop, reprit Philip... Ils ne ressemblent pas à ceux de tout le monde... Ils ont l'air de vouloir parler,... et parler avec bonté. En général, je n'aime pas qu'on me regarde, et quand vous me regardez, vous, cela me fait plaisir.

— On dirait, repartit Maggie après un moment de réflexion, on dirait que je vous plais plus qu'à Tom.

Et cette pensée semblait l'attrister. Puis, cherchant le meilleur moyen de convaincre Philip, que, tout contrefait qu'il fût, elle ne l'en aimait pas moins : — Peut-il vous être agréable, reprit-elle, que je vous embrasse comme j'embrasse Tom?... Si vous le voulez, je le ferai.

— Oh! oui! répliqua Philip avec la même candeur... Personne ne m'embrasse jamais, moi.

Elle se pencha vers lui sans hésiter, lui passa ses bras autour du cou, et du meilleur de son cœur lui donna baisers sur baisers.

— Quand nous nous reverrons plus tard, ajouta-t-elle, je vous embrasserai encore, et vous verrez bien que je ne vous ai pas oublié.

II.

Douce et vaine promesse, digne du beau temps où l'Éden était encore habité, où ses portes d'or ne s'étaient pas refermées sur nos premiers parens! Quand Philip et Maggie se revirent, ce fut dans les rues de Saint-Ogg, et ils échangèrent un simple salut de politesse. Maggie revenait de sa pension, où elle avait appris, entre autres choses, que Philip n'avait aucun droit d'espérer d'elle un si tendre gage d'amitié. D'ailleurs le grand procès engagé sous les

auspices de Wakem menaçait de mal tourner pour M. Tulliver, et Maggie entendait chaque jour, non sans en être contristée au fond du cœur, les malédictions jetées à ce « méchant procureur, » à cet artisan de fraude et de discorde dont les biens mal acquis passeraient, chargés de l'anathème public, dans les mains de son « malheureux petit bossu de fils! »

Le temps s'écoulait pourtant. Tom était un jeune beau fils de seize ans, et Maggie en avait quatorze bien comptés, quand, au milieu de leur insouciante jeunesse, ils furent surpris par un coup de tonnerre que ni l'un ni l'autre n'avait pu prévoir. M. Tulliver, qui était parti un matin de Dorlcote-Mill pour Saint-Ogg, fut trouvé dans l'après-midi étendu sans connaissance sur la grand'route; son cheval paissait l'herbe des fossés à quelques pas de lui. Une lettre froissée était encore dans les mains crispées du cavalier évanoui.

Cette lettre était venue dissiper en une minute toutes les espérances que le pauvre meunier de Dorlcote s'obstinait à conserver depuis quelques mois malgré la perte de son fameux procès. Il avait compté, pour éviter une expropriation devenue très menaçante, sur le délai que ne pouvait manquer de lui accorder son principal créancier, dans le bon vouloir duquel il avait pleine confiance. Son *attorney*, chargé de faire à cet égard les ouvertures nécessaires, l'instruisait confidentiellement que ce créancier, gêné lui-même, avait dû, pour se procurer des fonds, aliéner le billet Tulliver, et que le détenteur actuel de ce billet était le terrible Wakem. Toute chance de salut était donc perdue. Entre une échéance de cinq cents livres sterling et l'inévitable sommation d'avoir à payer sur l'heure des frais de justice montant à un chiffre encore plus effrayant, l'infortuné meunier, qui depuis longtemps épuisait son crédit pour se soutenir à fleur d'eau, s'était vu tout à coup sans ressources. De là ce saisissement, qui l'avait comme foudroyé.

Quand, ramené chez lui, la connaissance lui revint, quelques paroles confuses erraient à peine sur ses lèvres : « La petite,... disait-il, la petite!... » On devina qu'il désignait ainsi sa fille. Et Maggie, en ce moment critique, devint en effet la providence de cet intérieur désolé. Tandis que la pauvre mistress Tulliver employait vainement toute son intelligence à saisir le sens et la portée de la catastrophe domestique qui venait l'atteindre au milieu de ses armoires à linge si bien rangées et de sa vaisselle étincelante de propreté, son enfant veillait au chevet paternel, et quand il fallut aller prévenir Tom à Saint-Ogg des événemens qui devaient si profondément modifier ses idées d'avenir, ce fut encore Maggie qui accepta et remplit cette délicate mission.

Tom apprit d'abord sans sourciller la perte du fameux procès; sa pénétration n'allait pas encore jusqu'à deviner ce qui pourrait ré-

sulter de ce désagréable incident. Lorsque Maggie lui eut expliqué qu'il s'agissait pour leur pauvre père, non d'une somme d'argent à payer, mais de toute une déchéance sociale, de sa maison à quitter, de ses meubles à voir vendre, l'enfant, qui ne manquait ni de sang-froid ni de résolution, pâlit néanmoins et fut pris d'un tremblement nerveux. Maggie eut peur à son tour quand elle le vit ainsi. Le pire cependant n'était pas encore dit; elle avait à lui apprendre que l'ébranlement causé chez leur père par la soudaineté de sa ruine l'avait laissé dans un état mental qui donnait les plus vives craintes. Cette révélation fut pour tous deux un moment de mortelle angoisse : le jeune homme ne versa pas une larme; mais l'étreinte convulsive dans laquelle il enveloppa sa sœur, qui, à bout d'énergie, laissait éclater ses sanglots longtemps comprimés, attesta sa profonde émotion. Le lien fraternel, déjà si fort, se retrempait encore dans cette communauté de douleur.

Le père « qui est au ciel, » et qui mesure nos chagrins à nos forces, avait peut-être songé, en frappant d'un anéantissement passager la raison du malheureux Tulliver, à lui épargner les mille tourmens d'une situation comme celle où il était réduit. Confiné dans son lit, de tous les siens ne reconnaissant guère que Maggie, n'ayant ni souvenir du passé, ni conscience du présent, ni préoccupation de l'avenir, il ne se douta pas que sa demeure, son usine, tout ce qu'il avait au monde passait en d'autres mains, et dans les mains mêmes de l'homme qu'il s'était habitué à regarder comme un ennemi mortel. Le jour où, à quelques pas de lui, on vendit ce mobilier qui naguère encore faisait l'orgueil de sa femme, il ne se douta même pas de la présence des agens de la loi. Toutes les angoisses de cette journée néfaste furent pour mistress Tulliver, qui pleurait sur ses beaux draps « filés de ses mains, » dont elle avait choisi le dessin, et qu'avait tant soignés à sa requête le tisserand Job Haxey. Le service à thé, la porcelaine de Chine la préoccupaient tour à tour exclusivement, et si ses sœurs eussent fait droit à ses supplications, elles eussent racheté peu à peu tout le ménage... « pour l'honneur de la famille, » disait la pauvre femme.

— Eh! ma sœur, s'écria l'une de ces Dodson, beaucoup moins sensibles qu'elles n'étaient fières de leur beau nom, on ne sauve pas l'honneur d'une famille en rachetant de vieilles théières... Le déshonneur, c'est que l'une de nous ait épousé un homme capable de la mettre sur la paille... Le déshonneur, c'est d'être réduite à vendre son ménage... Or ceci, tout le pays le sait, et nous n'y pouvons rien.

A la première allusion dirigée contre son père, Maggie s'était comme élancée du sofa où elle était assise. Tom vit assez à temps ce geste brusque et le feu qui montait aux joues de sa sœur ; — Pas

un mot, Maggie!... lui dit-il en la forçant à se rasseoir. Et lui-même répondit alors à sa tante avec un tact, une modération, une fermeté qu'on n'aurait pu attendre d'un enfant de seize ans. — Si vous regardez comme une honte que le ménage soit vendu, pourquoi ne l'empêcheriez-vous pas, chère tante?... Et si vous avez en vue de nous laisser plus tard quelque chose, à ma sœur et à moi, pourquoi ne pas payer immédiatement la dette qui force ma pauvre mère à se séparer de son mobilier?

Chacun, et Maggie la première, s'étonna d'entendre ce langage viril sortir de si jeunes lèvres. Mistress Glegg elle-même, la farouche tante, se dit que le sang des Dodson coulait dans les veines de ce garçon, tout à coup émancipé par le malheur. Bref tout allait bien, et le conseil de famille inclinait secrètement aux résolutions généreuses, quand quelques paroles peu ménagées vinrent encore froisser chez Maggie ses sentimens les plus intimes et les plus chers. Mistress Tulliver était debout près de Tom, au bras duquel elle s'appuyait, comme pour mieux résister au choc des reproches dont ses sœurs l'accablaient. Maggie passa devant eux, tremblante d'indignation.

— Si vous ne pouvez apporter, s'écria-t-elle, aucune aide à ma pauvre mère, — qui est votre sœur, — à quoi bon vous mêler de ses affaires? à quoi sert de la gronder ainsi? Si, pour la tirer de la peine où vous la voyez, nul sacrifice ne vous paraît possible, même ceux qui en définitive ne vous appauvriraient en rien, il est inutile de nous tourmenter... Ne venez donc pas chercher ici querelle à mon père!... Il valait mieux que vous tous... Il était bon, lui : il serait venu à votre secours, s'il vous avait vus dans le malheur... Ni Tom ni moi n'avons besoin de votre argent, du moment où vous ne voulez pas qu'il serve à tirer de peine notre pauvre mère... Nous n'en voulons pas, nous nous passerons de vous!

Après avoir ainsi jeté son défi aux oncles et tantes groupés en face d'elle, Maggie resta debout, les couvrant du regard noir de ses grands yeux étincelans, et prête à supporter toutes les conséquences de cette rude apostrophe. Sa mère était épouvantée. Cette folle incartade lui semblait, rompant tous les liens qui l'attachaient aux Dodson, faire crouler autour d'elle tout le présent et tout l'avenir. Tom n'appréciait qu'à demi l'héroïsme de sa sœur. A quoi bon cette sortie? et que pouvait-il en résulter d'avantageux? De fait, les tantes étaient indignées, les oncles singulièrement refroidis. L'un d'eux cependant, le plus riche et le mieux placé, car il était associé à l'une des premières maisons de banque de Saint-Ogg, n'en restait pas moins assez favorablement disposé en faveur de Tom. Celui-ci s'en aperçut, et ce fut chez M. Deane qu'il alla frapper, quelques jours après, pour s'enquérir du travail auquel il pourrait désormais demander les moyens de vivre et de soutenir sa mère.

Leur entretien fut rapide, et d'une précision vraiment commerciale. Inventaire fait de toutes les connaissances qu'il avait acquises, Tom n'en trouva pas une qui pût l'aider à se procurer du pain. Ni les chants de l'*Iliade* ni les propositions d'Euclide n'ont cours sur le marché britannique, et M. Deane, en quelques mots aussi nettement décourageans qu'ils pouvaient l'être, eut bientôt mis en lambeaux, sous les yeux du jeune homme, l'attirail de fausse et vaine érudition qui lui déguisait son incapacité pratique. — Il ne vous suffira pas, lui dit-il, d'oublier tout ce que vous avez appris à si grands frais; il faudra recommencer une éducation toute nouvelle. Vous ne savez pas même assez d'arithmétique pour faire le travail d'un commis... Vous n'êtes littéralement bon à rien... On pourrait, à la rigueur, vous mettre aux écritures;... mais c'est un triste métier... On ne vit pas d'encre et de papier... On s'abrutit à tenir la plume sans fin ni trève... Pour apprendre la vie, il faut vivre... Votre meilleure chance serait d'entrer dans un entrepôt, dans un magasin du port... Vous y apprendriez au moins le flair des marchandises... Mais vous ne vous y plairiez guère, avec vos habitudes d'aisance... Il faut y braver le froid et la pluie, il faut se résigner à y être coudoyé par de rudes compères... Vous êtes trop *gentleman* pour un métier pareil!

Tom avait le gosier serré pendant cette harangue, et il s'était mordu les lèvres plus d'une fois pour s'empêcher de pleurer; mais enfin, sorti vainqueur de la lutte intérieure : — Je ferai, dit-il à son oncle, je ferai, monsieur, tout ce que vous croirez utile à mon avenir. Ce que le métier peut avoir de pénible, je saurai le supporter...

— Soit, reprit M. Deane, que l'attitude résolue de son neveu commençait à intéresser; mais si je vous trouve un emploi,... fût-ce le plus modeste,... vous ne l'aurez, ne pouvant vous prévaloir d'aucun autre mérite, qu'à cause de notre parenté... Je deviendrai donc, par le fait même de ma recommandation, responsable de votre conduite. Et qui me dit?...

Comme tous les jeunes gens, Tom ne comprenait guère qu'on pût douter de lui, ni surtout qu'on osât le lui dire en face. Son premier mouvement fut de se cabrer sous l'espèce d'injure qu'il recevait ainsi; mais il se contint par un énergique effort de volonté.

— J'espère, mon oncle, répliqua-t-il simplement, que vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir cautionné... J'ai d'ailleurs trop besoin de mon crédit pour m'exposer à le perdre.

Ces derniers mots décidèrent la question. Le vieux banquier, avec sa sagacité ordinaire, apprécia ce qu'un tel langage révélait de bon sens précoce et de prescience commerciale. Une cordiale poignée de mains, sans un mot de plus, scella l'engagement tacite qu'il pre-

nait de patroner son jeune parent. Celui-ci revint au logis moins rassuré qu'il n'eût pu l'être, mais dévoré du besoin de réagir contre l'espèce d'abaissement que venaient de lui infliger les dédaigneuses appréciations de son oncle. Maggie, qui s'empressa au-devant de lui pour apprendre le résultat de cette conférence décisive, fut la victime expiatoire que le sort devait lui fournir. — Quel dommage, lui disait-elle, que je n'aie pas été élevée par un Dominus Sampson!... Je saurais, comme Lucy Bertram, tenir les livres en partie double,... et je vous enseignerais votre nouveau métier.

— Vous êtes trop disposée à donner des leçons,... trop peu disposée à en demander, lui répliqua-t-il avec un froncement de sourcils qui annonçait toujours ses coups de boutoir, et cependant vous devriez savoir que vous vous trompez presque toujours... Vous devriez savoir aussi que c'est mon affaire, non la vôtre, de pourvoir à l'avenir de ma mère, à votre avenir... Vous devriez savoir enfin que mon jugement vaut au moins le vôtre.

Les joues de Maggie s'animèrent, un léger frémissement passa sur ses lèvres. Son affection pour son frère, l'espèce de respect qu'il lui inspirait maintenant luttaient en elle avec le ressentiment bien naturel que lui inspirait un langage aussi hors de propos. Plus d'une réplique irritée vint à son esprit, mais elle les refoula au dedans d'elle-même.

— Vous me croyez présomptueuse, Tom, répondit-elle enfin, lorsque je ne songe à rien moins qu'à faire prédominer, comme vous vous l'imaginez, mon jugement sur celui des autres... Je sais que j'ai eu tort de parler de si haut l'autre jour à nos parens réunis, je sais que vous vous êtes conduit plus sagement que moi; mais vous êtes bien dur pour votre pauvre sœur!...

— Non, je ne suis pas dur, reprit Tom avec un accent de sévérité à peine mitigée; j'ai toujours été, je serai toujours bon pour vous... Jamais je ne vous abandonnerai, mais vous devez et devriez toujours avoir égard à mes paroles.

Maggie, sur cette dernière admonition, se réfugia toute en pleurs dans les bras de sa mère, qui venait de rentrer. Elle trouvait son frère bien cruel, bien malavisé, de lui parler ainsi. En somme pourtant, elle ne l'en aimait que mieux. La jeune fille cédait à l'ascendant d'un caractère viril. Domptée par l'affection que les habitudes de toute sa vie avaient enracinée en elle, il lui était impossible désormais, — nonobstant la fierté de son caractère, — d'affermir et de maintenir son indépendance.

M. Tulliver ne devait pas rester à jamais dans l'état de prostration intellectuelle où sa ruine l'avait jeté. Un jour vint, — triste et solennelle journée, — où, sa raison à peu près revenue, ses idées à peu près rassises, il fallut lui expliquer sa situation nouvelle, dont

il ne se doutait pas. Son fils, pourvu d'un modeste emploi, pouvait se suffire; mais les vingt shillings qu'il gagnait chaque semaine défrayaient à grand'peine ses dépenses. Restait à pourvoir la plaintive mistress Tulliver, que ses sœurs offraient de reprendre chez elles et de nourrir par charité. Maggie, désormais vouée au triste métier de *governess*, avait son éducation à parfaire. Or une seule voie était ouverte devant le chef de famille, un seul parti lui restait à prendre, dont n'auraient osé lui parler ni sa fille ni son fils. L'*attorney* Wakem, désormais propriétaire de Dorlcote-Mill, offrait d'y conserver comme directeur à gages l'ancien maître de l'usine, dont les revers de fortune n'infirmaient en rien la capacité industrielle. Mistress Tulliver ne voyait pas, elle, pourquoi cette proposition ne serait point acceptée : continuant à résider dans la maison, elle conserverait ses habitudes, elle aurait soin des mêmes meubles, vivrait sous le même toit, et s'apercevrait à peine du nouvel état de choses. Quant à l'orgueil froissé de son mari, elle en faisait bon marché. Déchu, malheureux, il lui inspirait peu de respect. Avoir épousé « une Dodson » et la laisser tomber dans la misère, c'était à ses yeux un crime à peu près irrémissible. Accablé de ses objurgations banales, comme dompté par les remords qu'elle s'efforçait obstinément d'éveiller en lui, le malheureux plia humblement la tête. Un banqueroutier, — c'est ainsi qu'il se désignait désormais, — n'avait qu'à subir son sort, quelque avilissant qu'il pût être.

— Faites de moi ce que vous voudrez, Bessy, dit-il enfin à sa femme... Je vous ai ruinée... Ce monde-ci est trop compliqué pour moi... Je ne suis qu'un pauvre insolvable, je n'ai le droit de me refuser à rien...

— Ma mère, interrompit Tom, vous avez eu tort de parler ainsi à mon père... Mon père, je ne suis ni de l'avis de ma mère ni de celui de mes oncles. Vous ne devriez pas vous assujettir à ce Wakem. Je gagne déjà quelque chose, moi, et quand vous serez mieux portant, vous trouverez aussi à vous occuper utilement.

— Assez, Tom, assez!... reprit le pauvre paralytique. Pour aujourd'hui, c'est tout ce que je puis supporter... Un bon baiser, Bessy, et gardons-nous de tout mauvais vouloir l'un pour l'autre... Ni l'un ni l'autre ne reverra sa jeunesse... Ce monde-ci est trop compliqué pour moi...

Quelques mois après, le brave homme avait repris la direction de son usine. Sur son maigre salaire était prélevée rigoureusement chaque semaine une petite somme destinée à ses créanciers. Tom, qui partageait à cet égard les scrupules paternels, ne touchait jamais son *mois* sans apporter sa quote-part au petit fonds d'amortissement, accumulé, shilling par shilling, dans une boîte de fer-blanc. Mistress Tulliver, animée par le souvenir de ce qu'elle devait au nom

de Dodson, était entrée de bonne grâce dans cette voie de privations volontaires et de gêne héroïque. D'ailleurs, pour l'encourager et la soutenir, il y avait en elle comme un vague espoir que, les créanciers une fois désintéressés et le nom de Tulliver réhabilité, elle reverrait son argenterie, sa porcelaine et ses chers draps de lit. Aussi ne protesta-t-elle jamais contre les lois sévères de l'économie introduite chez elle que par quelques expéditions de contrebande dans les buffets de cuisine, quand il s'agissait de faire faire à Tom un souper un peu moins succinct que d'ordinaire.

III.

Maggie était en somme, de toute la famille, celle qui souffrait le plus de cette vie isolée et réduite. Plus de livres, plus de piano, plus de voisins, plus de visites. Eût-elle eu d'ailleurs tous les romans de Scott et toutes les poésies de Byron, que ces beaux rêves de l'imagination ne lui eussent plus suffi. Sa nouvelle existence était pour elle une énigme dont elle cherchait le mot. Son pauvre père, tristement assis devant son repas de Spartiate, cette mère dont la bouderie d'enfant et la physionomie étonnée lui faisaient mal, ces besognes viles qu'elle accomplissait avec un involontaire dégoût, ces loisirs vides de tout intérêt, de tout plaisir, et qui pesaient sur elle comme un fatigant labeur, — enfin une certaine soif de tendre et caressante affection que ne satisfaisait guère la rude amitié de son frère, — tout cela était inexplicable pour son cœur jeune, ardent, passionné. Parfois il se révoltait, parfois elle y sentait naître, à son grand effroi, des mouvemens de haine contre ses parens, devenus si rigides et si moroses, contre son frère, qui sans cesse la grondait, et ne répondait jamais à un seul des élans qui la poussaient à chercher refuge auprès de lui. N'avait-il pas même trouvé mauvais qu'elle eût, sans le consulter, demandé de l'ouvrage à une lingère de Saint-Ogg? Et cependant, si elle avait agi ainsi, c'était afin de contribuer pour sa part à remplir la petite « boîte aux créanciers. » Tom ne l'en avait pas moins reprise, et fort aigrement. — Il est des choses, lui avait-il dit, que ma sœur ne doit point faire. C'est à moi de veiller à ce que les dettes se paient, sans qu'elle soit réduite à se dégrader de la sorte. — Et Maggie ne savait pas encore discerner, à travers l'âpreté de ce langage, le généreux sentiment qui l'avait dicté. C'était une belle et riche organisation que celle de cette enfant, mais elle n'était faite ni pour les calmes résignations, ni pour les froids calculs, ni même pour l'intelligence nette et saine des problèmes de la vie. Et son père disait vrai quand, à certaines remarques de sa femme sur la beauté toujours plus éclatante que les progrès de l'âge donnaient à leur enfant, il répondait avec brusquerie :

— Allez, allez, Bessy! je savais d'avance qu'elle serait belle, et vous ne m'apprendrez rien à cet égard; mais il est dommage qu'elle ne soit pas pétrie dans un limon plus grossier... C'est du bien perdu, tout cela... Où trouver pour elle maintenant un mari qui lui convienne?

Par une belle soirée de juin, Maggie, travaillant auprès de sa fenêtre, vit entrer dans la cour de l'usine, monté comme à l'ordinaire sur son cheval noir, le nouveau propriétaire, M. Wakem. Cette fois il n'était pas seul. Philip accompagnait son père. Presque avant d'avoir pu reconnaître cet enfant devenu un jeune homme, Maggie dut répondre au salut qu'il lui adressait, et que surprit au passage le regard curieux de l'*attorney*. Cet incident n'émut en rien la jeune fille. Il lui rappela seulement l'espèce de pitié amicale, d'attendrissement affectueux qu'elle éprouvait naguère pour ce compagnon de jeux si frêle et si disgracié. Elle avait souvent songé à lui dans ses heures de solitude, en regrettant l'assiduité sédentaire et les utiles leçons qu'elle aurait pu obtenir d'un frère ainsi doué. A la vérité il devait être bien changé, car il avait passé, — elle le savait, — plusieurs années en pays étranger. Aussi s'étonnait-elle de retrouver, à bien peu de chose près, la même figure pâle aux linéamens délicats, les mêmes yeux gris et doux, les mêmes cheveux bruns disposés en boucles flottantes. Et volontiers touchée de la même commisération qu'autrefois, elle fût descendue pour lui tendre la main, si pareille démarche n'eût dû blesser et ses parens et son frère. Même, se rappelant qu'il aimait à regarder ses yeux, elle se leva presque de sa chaise pour s'assurer devant son miroir qu'ils n'avaient rien perdu de leur éclat; mais elle réprima ce mouvement inconsidéré, et ne descendit que lorsque les deux cavaliers eurent repris, au grand trot de leurs montures, le chemin de Saint-Ogg.

Le but ordinaire de ses promenades était depuis quelque temps une espèce de vallon formé par les travaux abandonnés d'une ancienne carrière. Il y avait là d'épais buissons, quelques arbres, et même quelques lambeaux de prés, où de temps à autre un troupeau affamé venait tondre de près une herbe rare et menue. On appelait cet endroit les Fonds-Rouges (*Red Deeps*), et nulle part dans ce pays riche et peuplé on n'eût rencontré une plus morne solitude. C'est là surtout ce qui plaisait à Maggie. Le surlendemain du jour où elle avait revu Philip, elle se trouva tout à coup, au détour d'un sentier des Fonds-Rouges, en face de ce frêle adolescent, qui lui tendait une main amie. Son premier mouvement fut de prendre cette main, silencieusement offerte. Près de ce compagnon d'enfance, la jeune fille redevenait enfant : — Savez-vous, lui dit-elle avec un faible sourire, savez-vous que vous m'avez fait peur?... Mais com-

ment êtes-vous ici?... Je n'y rencontre jamais personne... Me cherchiez-vous donc?

— Oui, répondit Philip avec une égale franchise, mais non sans quelque embarras. J'ai guetté hier votre sortie, mais vous ne vous êtes pas promenée. Aujourd'hui, du haut des levées de la Ripple, je vous ai vue prendre le chemin des Fonds-Rouges, et j'y suis venu à votre rencontre... J'espère que vous me pardonnerez.

— Vous pardonner?... Quoi?... Je suis heureuse de vous revoir. Je n'ai jamais oublié combien vous fûtes bon pour moi... Nous avons eu bien des chagrins depuis lors, et je ne savais si vous pensiez encore quelquefois à nous.

— Plus souvent que vous à moi, bien certainement, reprit Philip d'une voix tendre... Voyez plutôt.

Il ouvrit à ces mots une petite boîte de chagrin, et plaça sous les yeux de Maggie une petite aquarelle où elle était représentée tout enfant, avec le même costume qu'elle portait dans la salle d'études, chez M. Stelling, le jour où elle avait promis à Philip de ne l'oublier jamais.

— L'étrange petite fille que j'étais!... dit Maggie, dont un charmant sourire attestait la satisfaction. Mais vous me trouviez bien ainsi... Et maintenant? reprit-elle avec une franchise qui excluait toute pensée de coquetterie. Suis-je telle que vous vous attendiez à me retrouver?

— Non, Maggie, répondit Philip après un moment de silence et d'hésitation. — L'aimable enfant ici redevint sérieuse. — Non, reprit-il... Vous êtes bien plus belle que je n'aurais osé l'espérer.

Comment redire la douce et chaste causerie qui suivit ce premier échange d'amicales paroles? Aucune arrière-pensée dans le cœur de Maggie. Elle se sentait aimée, elle en était heureuse. Une âme sympathique, une intelligence délicate s'ouvraient à ses confidences; ses chagrins, ses longs ennuis, son isolement, elle ne songeait à rien déguiser. Un confident, un ami, un frère comme Philip, était pour elle la réalisation d'un rêve souvent caressé. En échange de la vive affection qu'il lui témoignait et dont un instinct tout féminin lui garantissait la sincérité, n'avait-elle pas à lui offrir une compassion attendrie, un pur et fraternel dévouement? Puis cette rencontre imprévue était comme une oasis au milieu de l'aride solitude où se traînait sa vie. Maggie ne retrouvait Philip que pour le perdre aussitôt. Leurs destinées ne pouvaient se mêler qu'un instant, et, cet instant passé, d'insurmontables obstacles allaient de nouveau les désunir. Telle était la pensée de la jeune fille. Et son étonnement fut extrême quand, au nom de leur amitié, au nom de ses tristesses, au nom de la pitié qu'il lui inspirait (et il s'avouait, non sans une certaine angoisse, que cette pitié dominait chez elle tout

autre sentiment), Philip lui demanda la faveur de la revoir quelquefois.

Cela se pouvait-il? De telles entrevues, nécessairement secrètes, ne seraient-elles pas contraires à son devoir? N'irait-elle pas ainsi à l'encontre des volontés paternelles? Mais d'une autre part une voix s'élevait en elle, qui jamais ne manqua d'y réveiller de profonds échos : la voix de la justice et de la charité. Philip était malheureux, elle pouvait lui rendre moins amère cette existence dont il se plaignait. Fallait-il lui faire porter le poids des rancunes imméritées que M. Tulliver et son fils avaient vouées à M. Wakem? Dans ce conflit d'entraînemens opposés, la raison et le cœur de Maggie étaient aux prises. Son cœur devait l'emporter d'autant plus sûrement qu'elle était plus éloignée de voir dans Philip,—dans ce pauvre être difforme, — le séduisant et redoutable amoureux dont on fait peur aux jeunes filles. Troublée cependant par cette idée qu'elle entrait dans une voie de mystère et de dissimulation qui répugnait à sa loyauté, ce fut à grand'peine qu'elle ne refusa pas de revenir quelquefois aux Fonds-Rouges, où Philip devait désormais l'attendre chaque jour.

Elle y revint néanmoins, et plus d'une fois. Ceux qui s'en étonneront, et qui blâmeront à bon droit cette imprudence, devront tenir compte et de son âge et des pensers innocens qui l'escortaient à ces entrevues suspectes. Mieux éclairé qu'elle et moins candide, bien qu'aussi pur de toutes vues coupables, Philip comprenait qu'il eût dû la mettre en garde contre les inspirations généreuses qui l'attiraient auprès de lui; mais il ne l'avait pas trompée en lui disant qu'elle était le seul grand intérêt de sa vie. La poésie, la peinture, qu'il aimait aussi, ne donnaient satisfaction qu'à l'activité de son intelligence. Une soif ardente de tendresse, un inexprimable désir d'aimer et d'être aimé tourmentaient cet adolescent, sur le front duquel jamais ne s'étaient posées d'autres lèvres que celles de Maggie. Il comprenait sa faute, il appréciait les dangers auxquels elle les exposait tous deux; et jamais, malgré ses remords, il ne trouvait en lui le courage de rompre les liens enchantés qu'un vague espoir lui rendait encore plus précieux et plus chers. Il ne se trompait pas sur les sentimens qu'il inspirait à sa jeune amie; mais l'avenir n'y pouvait-il donc ajouter ce qui leur manquait encore? Et si elle en venait à l'aimer un jour comme il l'aimait, de quels obstacles ne triompherait-il pas! Quelle volonté, quelle force pourraient l'empêcher de se donner à elle?

Je n'excuse pas, j'explique la conduite de ce jeune homme. Et encore, si je plaidais ici sa cause, aurais-je à faire valoir tout un ordre spécial de tentations dont, pour agir mieux, il aurait eu à se défendre : les tentations de la laideur, tout autrement dangereuses

que celles de la beauté, bien qu'on en parle moins et qu'on soit moins disposé à leur reconnaître les mêmes priviléges. Et cependant qui est soumis à la plus rude épreuve, le convive qu'un riche festin sollicite à de périlleux excès, ou le mendiant à jeun dont la faim mord les entrailles?

Il lui arriva parfois de laisser percer ses espérances. Maggie écoutait alors, avec une sorte de curiosité enfantine, sans répugnance, sans enthousiasme, simplement comme une musique nouvelle, les paroles qui débordaient du cœur de Philip. Ses rêves la trouvaient incrédule. Un jour que, rougissant comme une jeune fille, il lui rappela la promesse qu'elle lui avait faite, — à douze ans, chez M. Stelling, — de l'embrasser comme elle embrassait son frère, il eut le terrible mécompte de la voir, comme alors, se pencher vers lui, et sans le moindre émoi, sans la plus légère hésitation, lui donner le baiser qu'il réclamait ainsi. — Vous ne m'aimez donc pas? lui disait-il, heureux et désespéré.

— Quelle question!... Vous voyez bien que si.

— Non... c'est par pitié que vous tenez ce langage.

— Vrai, je vous aime, répétait Maggie, plus enfant que jamais. Je ne vous mentirais pour rien au monde. Tout ceci m'étonne et me semble étrange : cependant je crois que je n'aimerai jamais personne mieux que vous, et que j'aurais plaisir à vous voir heureux par moi.

Elle disait vrai. Philip avait conscience qu'elle ne lui cachait rien. — Parlez! parlez! s'écriait-il... Ne suis-je pour vous qu'un frère?

— Un bon frère, un frère bien-aimé, répondait-elle... Je vous aime comme j'aimais Tom lorsqu'il avait été bon pour moi... Puis votre esprit est tout un monde... Je ne me lasserais jamais d'être auprès de vous.

L'impatient jeune homme s'irritait parfois de ce langage sincère. Alors de grosses larmes montaient aux yeux noirs de son amie; elle prenait, dans ses belles et fortes mains, celles de Philip, et sur son front pâle, sur ses joues frémissantes, elle posait le baiser de paix.

Arriva bientôt le dénoûment inévitable de cette périlleuse idylle. Elle durait depuis près d'une année, quand un jour, ouvrant la porte de la maison pour aller aux Fonds-Rouges, Maggie se trouva face à face avec Tom, revenu en toute hâte de Saint-Ogg, à une heure où jamais il ne quittait ses travaux. — Vous voilà, frère? lui demanda-t-elle d'une voix mal assurée. On ne vous attendait pas si tôt.

— Je m'en doute. Où allez-vous?...

Et comme elle hésitait à répondre : — Je vais vous le dire, reprit-il... Vous allez aux Fonds-Rouges... Je vous y accompagnerai... J'ai affaire, moi aussi, à Philip Wakem.

Maggie avait froid au cœur. Elle se sentit pâlir. — Je n'irai pas, dit-elle.

— Vous irez, reprit Tom, mais quand nous aurons causé. Où est mon père?

— Sorti à cheval.

— Et ma mère?

— Au fond du jardin.

— Très-bien; je puis donc entrer sans être vu... Suivez-moi!

Elle obéit. Il referma la porte sur eux.—Avant tout, lui demanda Maggie, mon père sait-il quelque chose?

— Rien; mais il saura tout, si vous ne répondez pas franchement à toutes mes questions.

— Je n'ai jamais menti, repartit Maggie, qui sentait vivement l'outrage et la menace cachés au fond de ces rudes paroles.

— Vous avez trompé, cela revient au même. Soyez vraie cette fois, ou mon père saura tout.

— Pour mon père donc, je répondrai.

En moins d'une minute, Tom fut complétement au courant de ce qui s'était passé. Il demeura un instant sans parler, les yeux baissés, fronçant le sourcil, les mains dans ses poches. Puis, regardant sa sœur, et d'un ton glacial : — Maintenant, Maggie, lui dit-il, vous allez choisir. Ou vous me jurerez, la main sur la bible de famille, que vous ne rencontrerez plus Philip Wakem, que vous ne lui adresserez plus la parole autrement qu'en public, ou je dirai à mon père tout ce que vous venez de me révéler. Vous savez alors ce qu'il pensera de vous... Décidez vous-même.

Parlant ainsi, Tom avait ouvert la Bible à la page sacrée où les annales de famille sont inscrites.

— N'exigez pas ceci, Tom! dit Maggie, humiliant jusqu'aux prières sa fierté blessée... Laissez-moi *le* voir une dernière fois;... laissez-moi du moins lui écrire... *Il* n'est pas heureux... Je vous promets ensuite...

— Pas de conditions,... c'est moi seul qui ai le droit d'en faire... Vous m'avez entendu... Décidez-vous, et sans délai;... ma mère peut rentrer d'un moment à l'autre.

— En ce cas, ma parole doit vous suffire... Je n'ai pas besoin de jurer sur la Bible.

— J'ai besoin, moi, de vous lier par ce qu'il y a de plus saint... Posez ici votre main, et prononcez le serment que j'ai formulé. Songez à ce que vous avez fait, tandis que mon père et moi, nous usions notre vie pour réhabiliter le nom que vous portez. Songez qu'en ce moment où, grâce à quelques tentatives bénies du ciel, je vais peut-être racheter l'honneur compromis de ce pauvre père, vous alliez, vous, le replonger dans un abîme d'humiliations et de douleurs.

— Ah ! frère !... reprit Maggie, émue d'un saint remords, mais irritée en même temps de se voir traiter aussi durement... Vous êtes heureux, vous;... jamais vous n'êtes en faute...

— Du moins n'est-ce jamais par ma volonté... Mais ce n'est pas le temps de récriminer ou de railler. Faites votre choix...

— Eh bien ! je jurerai...; je veux une fois seulement revoir Philip, une fois lui parler encore.

— Soit : je serai là... Votre main donc, et répétez le serment... Partons ! ajouta-t-il en fermant le livre, quand sa sœur eut obéi de point en point à ses sévères injonctions.

Arrivés aux Fonds-Rouges, ils ne devaient pas être longtemps sans rencontrer Philip. Un seul regard de celui-ci jeté sur le visage décomposé de Maggie le mit au fait de la situation. Plus d'une fois d'ailleurs, depuis quelques mois, l'idée d'une explication de ce genre s'était offerte à son esprit. Il n'éprouva donc qu'une médiocre surprise et aucune crainte quand le frère de Maggie l'interpella brusquement en lui demandant « s'il croyait s'être conduit en *gentleman* et en homme. » Peut-être même se fût-il rappelé alors les conciliantes paroles dont il comptait se servir en pareille occurence; mais le langage de Tom Tulliver était menaçant, et la faiblesse même de Philip, en l'exposant à un soupçon de lâcheté, lui interdisait des réponses trop modérées. Leur ancienne inimitié renaissait d'ailleurs plus vive que jamais; le dédain de Tom pour la déchéance physique de « l'avorton » qui avait pu se flatter d'inspirer de l'amour à une jeune et belle fille se traduisait en ironiques sarcasmes. Le mépris de Philip pour ce géant brutal, incapable de s'élever jusqu'à l'intelligence d'un sentiment délicat, n'était ni moins bien senti, ni moins bien armé de railleries âpres et sanglantes. On ne peut savoir où les eût entraînés une querelle aussi vivement engagée sans la présence de la bonne et charmante enfant que torturait une si odieuse scène. Philip le premier eut pitié d'elle; saisissant la main qu'elle lui tendait pour la dernière fois, il lui jeta, tandis que son frère l'entraînait, un vœu suprême de tendre et inaltérable affection. Quand il fut parti, Maggie dégagea violemment son bras de l'étreinte qui la retenait prisonnière.

— Ne croyez pas, dit-elle à son frère d'une voix frémissante, ne croyez pas qu'en pliant sous votre volonté, je me soumette à un ascendant légitime, ni que je vous donne raison... Vous avez été peu généreux, je dirais presque que vous avez été lâche, en insultant un être faible, désarmé, difforme... Ce bon sens dont vous êtes si fier, ce jugement que vous croyez si sûr, je les estime, moi, les preuves d'une intelligence étroite, d'une âme rapetissée à de vils calculs !...

— Vraiment !... Mais puisque votre âme est si haute, puisque vos vues sont si nobles, pourquoi donc redouter que votre conduite soit

connue de tous?... La mienne a jusqu'ici produit quelque bien... Pourriez-vous en dire autant de celle que vous meniez?

— Ce n'est pas moi que je défends... Je sais mes torts... Je sais que je me trompe, que je manque souvent, toujours, de cette prudence qui fait votre unique règle; mais je sais aussi que vous vaudriez mieux, animé des sentimens qui m'égarent... Le plaisir que vous prenez à châtier mes fautes, je l'aurais à excuser les vôtres, si vous en commettiez jamais... Vous êtes sans pitié... Vous êtes le pharisien de l'Écriture... Vous n'avez pas même l'idée de certains élans de cœur auprès desquels vos plus brillantes vertus ne sont que ténèbres.

— A quoi vous ont menée ces élans de cœur? reprit Tom avec un froid mépris. Et cette tendresse que vous professez pour mon père et pour moi, comment nous l'avez-vous prouvée? En désobéissant à l'un, en nous trompant tous les deux... Je comprends autrement l'affection, si dur que vous me jugiez.

— Vous êtes un homme; vous avez la volonté, vous avez la force...

— Si vous n'avez ni force ni volonté, sachez vous soumettre à qui possède l'une et l'autre... D'ailleurs, quand on se comprend aussi peu, à quoi sert de discuter?... Je ne vous fatiguerai pas de mes conseils. Veuillez à l'avenir m'épargner vos doléances.

Ils rentrèrent ainsi, muets tous les deux, à Dorlcote-Mill. Bien des larmes y coulèrent ce soir-là que les anges eussent pu répandre aux pieds du Seigneur.

Tom cependant n'avait pas trop présumé de l'avenir en annonçant à sa sœur la prochaine extinction des dettes qui pesaient encore sur la conscience de leur père. Cet esprit si rebelle aux enseignemens littéraires, si étranger aux abstractions philosophiques, s'était trouvé à l'aise dans la nouvelle sphère où la nécessité l'avait transporté. Depuis quelques mois, il n'apportait plus aussi régulièrement à l'épargne de famille le contingent de ses économies personnelles. Son père l'avait remarqué, sans oser lui faire à cet égard aucune remontrance. Peut-être avait-il pressenti que toute liberté devait être laissée à ce jeune commerçant, si appliqué, si sérieux, si constamment préoccupé de cette grande affaire, le *make-money*. Effectivement, de ses épargnes privées, grossies par un petit capital qu'un de ses oncles lui avait confié, Tom avait successivement acheté plusieurs cargaisons d'objets manufacturés à Laceham, que les subrécargues des navires appartenant à M. Deane se chargeaient de placer à l'étranger. Un profit net de 10 ou 12 pour 100, fret et commission payés, quand il se renouvelle deux ou trois fois l'an, grossit rapidement une première mise de fonds. Un jour vint donc où le pauvre vieillard, qui amassait péniblement, guinée par guinée, de quoi payer un premier dividende aux créanciers de sa faillite, se trouva tout à coup à la tête du capital nécessaire pour les désintéresser complète-

ment. En voyant la joie fébrile que son père éprouvait, les larmes qu'il retenait à grand'peine, — et quand il sentit sa main pressée dans les doigts du vieux meunier, crispés et convulsifs, — Tom ressentit presque autant de peur que de joie. Il était clair que cette faveur inattendue de la Providence, ce rêve réalisé contre tout espoir, ébranlaient d'un choc trop violent cette organisation usée par l'âge et par des luttes cachées contre le chagrin qui la minait sourdement. Maggie, elle, avait oublié ses tourmens pour ne songer qu'au bonheur de sa famille. Elle était reconnaissante envers Tom, — non du bien-être qu'il allait leur rendre à tous, — mais de ce rayon de soleil qu'il faisait luire dans l'âme si longtemps contristée du vieux Tulliver. Elle l'admirait et s'humiliait devant lui, sans songer un moment à être jalouse ni de sa supériorité virile, ni de son heureuse chance, ni même du rang qu'il lui enlevait dans l'affection de leur père. — Il rachète amplement ses défauts de caractère, se disait-elle avec une sincérité admirable, et je n'ai point encore expié les fautes qu'il m'a pardonnées.

Un observateur attentif eût noté, parmi les transports de joie auxquels s'abandonnait l'ancien maître de Dorlcote-Mill, des symptômes inquiétans. Le nom de Wakem, — ce nom odieux qu'il évitait naguère de prononcer, — revenait à chaque instant dans les paroles parfois incohérentes qui se pressaient sur ses lèvres longtemps muettes, — et ce nom était toujours prononcé avec l'expression d'un ressentiment amer : c'était celui du spoliateur victorieux, celui du maître imposé par le sort, celui de l'homme qu'il avait fallu servir en le méprisant. Maintenant que la fortune changeait, n'aurait-il pas son tour? Ne connaîtrait-il pas, lui aussi, l'amertume de la défaite? Et le vindicatif vieillard, poursuivi jusque dans ses rêves par ces inspirations haineuses que les glaces de l'âge semblent rendre plus âpres et plus poignantes, s'agitait sur son lit, étreignant dans ses bras débiles un chimérique adversaire.

Au retour du grand repas auquel avaient été convoqués tous les créanciers de la faillite Tulliver à la suite du paiement intégral de ce qu'ils avaient à recevoir, M. Tulliver, dont la santé avait été portée mainte et mainte fois, rentrait à Dorlcote-Mill, la tête un peu échauffée. Les toasts solennels, les témoignages de respect qu'on lui avait prodigués, lui portaient au cerveau tout autant que le *sherry* et le *porto* dont on les arrose toujours en pareil cas. Il se demandait tout bas comment il n'avait pas rencontré Wakem, — et si Wakem avait déserté Saint-Ogg pour ne pas assister à l'éclatante réhabilitation de son ancien antagoniste, — lorsque l'*attorney* lui-même lui apparut, monté sur son beau cheval noir. Le malheur voulut qu'il eût quelques observations à faire sur un ordre mal compris ou mal exécuté, et que ces observations fussent empreintes de quelque ai-

greur. Il n'en fallait pas tant pour ouvrir issue aux passions qui fermentaient chez son irascible subordonné, qui répondit par une insulte à ce qu'il croyait être une insolence préméditée. Leurs voix s'élevèrent aussitôt, et les gens de la ferme, trop éloignés pour intervenir à temps, virent Wakem lever son fouet sur Tulliver, qui venait de lancer son cheval sur l'*attorney*. Celui-ci, que cette brusque attaque avait surpris, perdit les arçons, et son bras, portant à faux sur le sol, ne put se relever à temps pour contenir son antagoniste, dont la colère aveugle doublait la force. Par bonheur pour tous deux, au moment où ce qui n'avait été d'abord qu'un ignominieux châtiment prenait tous les caractères d'une lutte mortelle, Wakem, que son bras foulé mettait à peu près hors de combat, vit la cravache plombée de Tulliver arrachée des mains furieuses qui la brandissaient au-dessus de sa tête. Maggie était accourue, et, appelés par ses cris, les ouvriers du moulin la suivaient de près. Ils relevèrent l'*attorney* blême de fureur, mais parfaitement maître de lui. — Vous paierez cher ce que vous venez de faire, dit-il en remontant à cheval. Votre fille est témoin que vous en vouliez à ma vie.

— Allez, allez leur dire que je vous ai battu bel et bien,... répliqua Tulliver, encore enivré de son misérable triomphe... On verra que les braves gens ne sont pas toujours à la merci des fripons.

Mais au moment même où l'*attorney* disparaissait dans la direction de Saint-Ogg, Maggie, suspendue jusqu'alors au bras de son père, sentit que le vieillard, à bout de rage et de forces, s'affaissait tout à coup sur lui-même. Il était, disait-il, pris de vertiges, et ce fut à grand'peine qu'il put, soutenu par sa fille, regagner son lit, où les médecins, appelés en grande hâte, le trouvèrent dans un état qui laissait peu d'espérances. Cet état s'aggravait d'heure en heure. La journée commencée sous de si heureux auspices allait évidemment finir par une catastrophe. Consterné de voir échouer ainsi ses longs et patiens efforts, Tom contemplait avec une anxiété douloureuse les rapides progrès du mal. Maggie, à genoux près du lit, tenait ses lèvres presque collées aux joues flétries du vieillard. Celui-ci les embrassait tous deux du même regard, — un regard inquiet, profond, plein d'angoisse. — Tom, dit-il enfin,... soyez bon pour votre sœur,... et, si vous le pouvez jamais, rachetez Dorlcote!... Rachetez, pour l'amour de moi, notre vieux moulin... Vous, enfant, ne vous désolez pas!... Ni tendresse ni protection ne vous manqueront jamais... — Puis, ses idées se troublant, son regard devenu plus fixe : — J'ai eu mon tour, disait-il,... armes égales,... je l'ai battu.

— Ah! père, sanglotait Maggie, vous lui pardonnez? En ce moment, vous ne lui en voulez plus?

— Pardonner!... Non... Dieu, peut-être;... mais si Dieu pardonne à un coquin, il ne punira pas l'honnête homme...

Ce fut presque la dernière parole intelligible que prononça le mourant. Il rendit bientôt à Dieu son âme droite et loyale, mais où la lumière d'en haut pénétrait à peine, et ne jetait qu'un jour douteux.

Tom et Maggie descendirent ensemble, quand tout fut fini, dans le salon où la famille se réunissait chaque soir. Leurs yeux s'arrêtèrent, voilés de larmes, sur le vieux fauteuil de cuir réservé à leur père, et où il ne devait plus s'asseoir jamais. Ce fut la voix de Maggie qui rompit enfin le douloureux silence où ils restaient plongés, l'un en face de l'autre : — Pardonnez-moi, Tom, disait-elle... A présent, il faut nous aimer,... nous aimer toujours,... et malgré tout.

IV.

Deux ans après les événemens que je viens de raconter, le beau monde de Saint-Ogg se préoccupait fort d'un mariage en voie de s'accomplir. Le fils unique du plus riche banquier de la ville, l'objet de mille et mille *flirtations*, le cavalier accompli, le musicien par excellence, l'enfant gâté de toutes les mères en quête d'un gendre, s'était *engagé* à miss Lucy Deane, charmante et naïve enfant, dont les dix-huit ans, les grâces mignonnes, la douceur spirituelle expliquaient la préférence que Stephen Guest lui accordait sur de plus riches et plus nobles héritières. M. Deane, — l'oncle et le protecteur de Tom Tulliver, — n'était dans la puissante maison Guest et compagnie qu'un associé en sous-ordre, et bien des gens s'étonnaient que le chef futur de cette maison n'eût point porté plus haut ses prétentions matrimoniales.

Fière de son prétendu, heureuse du brillant avenir qui s'ouvrait pour elle, Lucy, dans l'expansion bienveillante de sa joie, voulut y associer sa cousine Maggie. Depuis près de dix-huit mois, malgré les instances de son frère pour la retenir auprès de lui, cette courageuse enfant avait voulu cesser de lui être à charge, et s'était placée comme sous-maîtresse dans un pensionnat éloigné. Le gracieux appel de sa cousine vint l'y chercher au moment où une sorte de découragement inerte s'emparait de cette âme active, de cette organisation impétueuse et passionnée. Pendant la longue absence de Maggie, sa beauté splendide s'était complétement épanouie, et la sévère simplicité de sa toilette semblait faire ressortir, au lieu de l'atténuer, la singulière transparence de son teint brun, l'ardeur de ses yeux italiens, et la rare abondance des cheveux noirs qui ceignaient comme un diadème de jais son front superbe. Une épithète dont on a trop abusé caractériserait mieux que toute autre cette beauté qui s'imposait aux regards par les éclairs émanés d'elle.

Non sans protestations, mais sans effort et sans obstacle, dès la

première soirée où la conduisit sa cousine, elle s'empara de cette royauté que les hommes décernent et que les femmes envient. A partir de ce jour-là, les *lions* de Saint-Ogg se disputèrent l'attention de la pauvre sous-maîtresse, et les douairières de l'endroit se prirent à décrier de leur mieux sa « figure de bohémienne. » Dans ce *concerto* d'admirations et de jalousies tout à coup déchaînées autour de Maggie, — et qui, tout en l'étonnant, ne devaient pas la trouver indifférente, — la magnifique basse-taille de Stephen Guest ne faisait pas sa partie; mais le silence qu'il gardait sur les perfections de la nouvelle venue, — et peut-être aussi le redoublement de ses attentions pour miss Lucy, — auraient mis sur ses gardes une personne moins candide et moins inavertie.

La brusque transition survenue dans ses habitudes, la vie du monde substituée tout à coup à l'ennuyeuse routine du pensionnat où elle s'étiolait, le langage flatteur qui sans cesse caressait son oreille charmée, les attentions qui se multipliaient autour d'elle, les hommages ingénieux qui lui étaient rendus de tous côtés, produisaient sur cette vive et délicate nature l'effet d'un philtre puissant. Elle marchait dans cette nouvelle existence comme dans un rêve splendide, éblouie, fascinée, s'appartenant à peine. De temps en temps, un long regard, plus doux, plus caressant que tout autre, sollicitait un de ses sourires. De temps en temps, une voix mâle et vibrante, dont le son la faisait tressaillir, lui révélait un de ces chants inspirés où les grands maîtres de l'art italien ont enfermé, comme un poison subtil, les plus tendres invocations du désir. Ce regard, cette voix la jetaient dans un trouble nouveau pour elle, trouble délicieux dont elle jouissait sans remords. N'étaient-ce pas la voix, le regard de Stephen, le fiancé de Lucy, l'ami de Philip?

Philip, elle l'avait revu, relevée par son frère du serment qu'elle avait prêté jadis. — Vous êtes libre, lui avait dit Tom, puisque notre père n'est plus, de choisir entre Philip et moi. Je ne l'accepterai jamais pour frère. Voyez s'il vous convient d'en faire votre mari. — Elle l'avait revu en lui tendant cordialement une main qui ne tremblait pas dans celle du pauvre jeune homme. C'était donc, comme autrefois, d'un côté le dévouement absolu, le sentiment unique et dominateur, de l'autre une amitié vraie, une reconnaissance sincère, rien de moins et rien de plus. Pour consacrer sa vie entière à Maggie, Philip eût tout sacrifié, tout bravé. Maggie, hélas! ne pouvait lui donner en retour qu'une de ces affections sur lesquelles la raison garde ses droits et les circonstances leur empire. Après tout, n'était-il pas naturel qu'il en fût ainsi? Et comment aurait-il osé s'en plaindre? Le ciel qui l'avait faite pour inspirer l'amour, — l'inspirer et le partager peut-être, — l'avait créé, lui, pour en souffrir et ne l'inspirer jamais.

Il assista, silencieux témoin, à tout un drame dont sa jalousie lui livrait un à un les secrets les plus intimes, ceux qui échappaient aux acteurs eux-mêmes, et dont ils ne devaient avoir qu'après lui la révélation tardive. Il vit Maggie et Stephen, luttant de froideur affectée, essayer de se persuader qu'ils n'avaient aucun attrait l'un pour l'autre. Il les vit céder malgré eux, sans vouloir y croire et en s'y refusant, à l'entraînement presque irrésistible de cette familiarité dangereuse que l'imprudente Lucy avait voulu établir dès l'abord entre sa cousine et son prétendu. Il eût pu leur dire à l'un et à l'autre, — alors qu'ils se croyaient encore maîtres d'eux-mêmes, — qu'ils ne s'appartenaient plus, et que le sort, non leur volonté, les ferait innocens ou coupables d'une trahison dont la seule idée les eût alors épouvantés.

Parfois, dans les jours qui suivirent ses premières découvertes, le fil qui le guidait dans cet obscur labyrinthe se brisait entre ses mains. Il croyait s'être abusé; il regrettait d'injustes soupçons, il se félicitait de les avoir repoussés loin de lui. Puis la vérité poignante lui apparaissait de nouveau; un geste involontaire, un regard lui rendaient toutes ses anxiétés, toutes ses tortures.

La sécurité de Lucy, la loyauté de Maggie le rassuraient aussi parfois. — Si mon frère y consentait, je serais volontiers votre femme, lui avait dit Maggie un jour où, dévoré d'angoisses, il avait voulu sonder ce cœur qui s'ignorait encore. Et miss Deane lui avait suggéré l'idée de dompter la malveillance persistante de Tom en l'aidant à réaliser la dernière volonté du vieux Tulliver, à racheter l'usine patrimoniale, à réinstaller la famille dans le domaine d'où elle avait été chassée.

J'ai dit à quel point Philip était aimé de son père; ce fut pourtant une terrible lutte que celle où il s'engagea pour le rendre complice de ses projets d'avenir. Wakem n'avait jamais éprouvé contre le père de Tom et de Maggie les sentimens haineux que le pauvre vieillard lui prêtait; mais le souvenir de l'insulte si gratuite qu'il avait subie vivait encore au cœur de l'*attorney*. Accepter pour bru la fille de l'homme qui l'avait frappé, rendre aux enfans de cet homme le domaine dont la possession lui avait été reprochée comme s'il l'eût acquis par des voies illégitimes, c'était beaucoup pour une volonté obstinée, pour un caractère naturellement inflexible. A vrai dire, sur cette volonté, sur ce caractère de fer, le frêle Philip exerçait un ascendant irrésistible, dû à sa faiblesse même. En face de cet être désarmé dont il était l'unique appui, et qui, privé du seul bonheur auquel il aspirât, de la seule affection qu'il eût conquise, devait mourir sans avoir connu de la vie autre chose que ses amertumes et ses misères, l'homme d'affaires impassible et froid, le légiste endurci sentait fléchir sa rigidité, tomber ses résistances. Ses colères mêmes, en

pareil cas, le mettaient à la merci de Philip, certain de le voir plier quand il en avait subi le rude assaut.

Le fils de l'*attorney* avait réussi cette fois encore à vaincre l'obstination de son père. Aidé sans le savoir par cet auxiliaire tout-puissant, — et secondé par M. Deane, que miss Lucy avait mis dans ce qu'elle croyait être les intérêts de Maggie et de Philip, — Tom était rentré à Dorlcote-Mill, où sa mère l'avait suivi, où il eût voulu voir revenir Maggie. Celle-ci pourtant, décidée à rester libre et par conséquent à repartir, demeurait en attendant à Saint-Ogg, où la retenait une sorte de torpeur enchantée.

Ils ne s'étaient pas encore dit qu'ils s'aimaient, mais Stephen ne revenait plus chaque jour auprès de Lucy que pour chercher un de ces longs regards noirs de Maggie dont l'éclat le fascinait. Et quand il était au piano, quand Maggie se sentait pâlir aux accens de cette voix nerveuse qui avait sur elle une puissance presque magnétique, Philip assistait palpitant à l'éclosion mystérieuse de cet amour qui le navrait. En le voyant croître et grandir dans le silence et dans les ténèbres, il ne pouvait plus rien attendre, — bien décidé à n'intervenir jamais, — que l'illumination soudaine du premier aveu. Il pressentait que l'âme loyale de Maggie, inerte sous le charme invisible, dominée par l'attraction mystérieuse, se révolterait au premier indice, au premier signal, au premier rayon qui lui dénoncerait l'espèce de larcin bas et lâche dont on pourrait la croire coupable, si elle acceptait l'amour de Stephen.

Un moment il dut croire, il crut ses prévisions réalisées. Où, comment, à quelle occasion furent prononcées les paroles qu'il attendait? Jamais il ne l'a su; mais il ne put se tromper à l'air froid et hautain de Maggie, aux regards humbles et désespérés du fiancé de Lucy. Il comprit le départ de la jeune fille, qui, sous un prétexte futile, voulut aller passer plusieurs jours chez une de ses tantes, à quelques lieues de Saint-Ogg. Il devina les angoisses de son rival dans ces courses à cheval où l'amant désespéré semblait prendre plaisir à user ses forces, et dont l'une, — Philip en fut instruit, — conduisit Stephen dans la paisible ferme où Maggie était allée retrouver la sœur de son père. Le fiancé de Lucy put s'y présenter, grâce à l'ignorance de cette excellente femme, comme chargé d'un message de miss Deane pour miss Tulliver. Il put ainsi forcer Maggie indignée, mais émue, à l'écouter encore une fois. Plus habile, il ne l'eût peut-être pas trompée; mais, sincère et se trompant lui-même, il répondit par de nobles paroles d'abnégation aux fiers scrupules dont elle s'armait contre lui. Elle dut croire qu'il renonçait à elle, et, sans crainte désormais, céda aux instances de sa cousine, qui la rappelait à Saint-Ogg.

Plus un regard, plus un mot échangé entre les deux jeunes gens, et jamais Maggie n'avait été plus prévenante, plus affectueuse pour le malheureux Philip. Elle l'attirait, elle se serrait contre lui, elle évoquait les souvenirs de leur jeunesse. Dissimulée, coquette, elle n'eût pas autrement agi pour exciter la jalousie de Stephen; mais Stephen ne pouvait être sérieusement jaloux de Philip. Il souffrait simplement à cette pensée, que, mieux aimé de Maggie, il ne devait plus espérer de la fléchir, tandis qu'elle accorderait peut-être un jour à l'amitié que cet être souffreteux et difforme lui inspirait les droits, le bonheur refusés à l'ardeur insensée de son rival.

Les choses en étaient là, quand un soir, — chez M. Deane, où les quatre jeunes gens étaient réunis, comme d'ordinaire, après le dîner, — Lucy, toujours attentive et bonne, proposa d'organiser quelques parties de bateau pour les derniers jours que Maggie devait passer auprès d'elle. En effet, voulant se soustraire aux angoisses d'une situation difficile, et dont sa loyauté souffrait chaque jour davantage, la courageuse enfant venait d'annoncer son départ pour le pensionnat, où elle allait reprendre ses humbles et arides fonctions.

Stephen était particulièrement soucieux ce soir-là, et ne parut pas prendre pour lui l'invitation qui lui était indirectement offerte. Philip, à qui miss Deane s'était naturellement adressée, venait d'accepter avec joie. Un peu piquée, mais sans vouloir en rien laisser paraître, la fiancée de Stephen s'excusait, sur les difficultés de navigation qu'offrait la rivière, de l'appel qu'elle faisait à la complaisance de certains cavaliers, plus ou moins empressés, disait-elle. L'allusion était trop claire pour que Stephen pût se dispenser d'y répondre. — Si vous n'aviez que moi, je serais des vôtres, dit-il sans trop de façons.

— Miss Deane, repartit aussitôt Philip, ne se doutait point, en m'invitant, qu'elle excluait une autre personne. Je résigne donc mes fonctions de rameur.

Stephen, averti par ces mots significatifs, se hâta de protester contre l'intention désobligeante qu'ils lui prêtaient. — Non, dit-il, n'allez pas vous y tromper, cher Philip, c'est le nombre des passagers, nullement leur qualité, qui me ferait décliner l'honneur d'escorter miss Deane... A quatre, la manœuvre de nos petits bateaux est horriblement gênante.... Arrangeons mieux les choses... Nous alternerons, vous et moi... Commencez demain... Je prendrai ma revanche à la première promenade.

Tout était ainsi convenu, mais Philip avait compté sans les crises fréquentes qui fatiguaient sa débile santé. Le lendemain matin, il se sentit hors d'état de sortir, et, par un billet, pria Stephen de le remplacer.

Ni de cette journée ni de celle qui suivit, Philip ne put quitter sa

chambre, où son père le gardait à vue et l'entourait de soins assidus. Le surlendemain, on lui remit une épaisse enveloppe dont la suscription le fit tressaillir. Il venait de reconnaître l'écriture de Maggie, et la lettre était timbrée d'un petit port situé sur la côte, à plusieurs lieues de l'embouchure de la Floss.

Voici ce que contenaient ces pages, tracées à la hâte, et dont le désordre même avait son éloquence :

« Philip, mon ami, mon frère, écoutez-moi! Je suis perdue,... perdue à jamais pour vous. Peut-être le savez-vous déjà; mais vous ignorez, et il faut que vous sachiez tout ce qui est arrivé... Il faut que vous me compreniez, que vous me pardonniez. D'autres ne voudront ni me pardonner ni me comprendre.

« Hier, à midi, je vous attendais. Lucy, — vous devinez pourquoi, vous savez combien elle vous prête volontiers assistance, — avait voulu nous devancer en voiture avec son père jusqu'à Luckreth, où elle avait, disait-elle, quelques emplettes à faire. Nous irions l'y rejoindre en bateau; puis, tous trois, nous reviendrions ensemble.

« J'étais seule. Je vous attendais. A l'heure dite, on a sonné. J'ai couru au-devant de vous. *Il* a paru devant moi. Je ne vous le nomme pas, à quoi bon? Quand il m'a dit pourquoi il venait, quand je lui ai appris le départ de Lucy : « Eh bien! m'a-t-il dit, restons-nous, partons-nous? Décidez! » Je tremblais comme la feuille. « Nous ne pouvons partir, lui dis-je. — Soit... Demeurons donc. »

« Et il me regardait comme il ne m'avait plus regardée depuis bien des jours. Je cherchais un prétexte pour l'éloigner : — L'homme du bateau est venu chercher les coussins. Il attend... allons le prévenir. — Le prévenir de quoi? murmuraient ses lèvres distraites... Son regard me poursuivait toujours. J'avais la gorge serrée. Je ne trouvais plus une parole... — Allons, me dit-il tout à coup en me prenant la main, nous n'avons plus longtemps à nous voir... Venez!

« Et je l'ai suivi... Pourquoi? comment? Dites-le-moi, si vous avez le secret de cette irrésistible et passagère fascination. Je l'ai suivi comme vous avez pu suivre, dans un rêve, quelque redoutable fantôme qui vous effrayait et vous attirait tout à la fois.

« Après m'avoir assise au fond de la barque, disposé autour de moi les coussins, ouvert et mis dans mes mains inertes le parasol qui devait protéger mon front, il s'est mis à ramer, toujours muet. A peine de temps à autre un mot caressant, parti de ses lèvres, venait-il me rappeler ce son de voix que je n'ai jamais entendu en vain. Le rêve continuait. Le soleil brillait, la brise était fraîche; le bruit cadencé des rames, l'éclat du ciel, l'aspect mouvant des rives, ce regard fixé sur moi, ce silence obstiné, tout contribuait à me bercer, à m'enivrer, à m'étourdir. Je n'étais plus un être vivant et voulant, j'étais une épave que le flot emportait.

« Songez, Philip, que je vous parle ici comme je parlerais à Dieu lui-même, sans craindre qu'un ange vînt me démentir. — De temps en temps une vague pensée me venait que la barque allait toucher terre et que le rêve finirait.

« Tout à coup, — après combien de temps, je ne sais, — il cessa de ramer, posa les avirons au fond de l'esquif, et son regard s'abaissa sur l'eau, comme s'il mesurait la rapidité avec laquelle la barque pouvait marcher d'elle-même sous la seule impulsion du courant. Je sortis seulement alors de ma torpeur et jetai un rapide regard sur les bords du fleuve. Ils ne m'offraient aucun de ces paysages qui me sont si familiers. Une crainte subite vint m'éclairer. — Nous avons passé Luckreth, m'écriai-je. — Depuis longtemps, me répondit-il.

« Cet étrange aveu, et le calme accent avec lequel il m'était fait; me laissèrent stupéfaite. Ils m'eussent indignée, si j'eusse pu voir la moindre préméditation dans ce qui venait de se passer; mais il était bien évident qu'en venant le matin, *il* ne savait pas me trouver seule, bien évident qu'*il* n'avait pas songé un instant à m'engager malgré moi dans cette voie presque sans retour où nous venions d'entrer tous les deux. Vous-même, Philip, vous-même, à ce moment, n'auriez pu l'en soupçonner.

« — Que faire à présent? lui dis-je, sans bien comprendre moi-même l'espèce de tranquillité désespérée avec laquelle je lui parlais, alors que les transes de l'agonie intérieure comprimaient mon cœur glacé. J'avais devant les yeux le visage de Lucy, sa douce et pure physionomie, son regard douloureux et méprisant. Il vint alors s'asseoir près de moi : — Maggie, me dit-il, nous ne pouvons plus songer à revenir sur nos pas... Puis, dénouant mes mains crispées l'une dans l'autre, il ajouta, sur le ton de la conviction la plus absolue : — Ne rentrons là-bas qu'unis à jamais,... quand notre amour n'aura plus rien à redouter de personne,... quand vous serez ma femme...

« Ces paroles, fermes, décisives, semblaient un oracle de la Providence. Elles m'ouvraient, pour ainsi dire, les portes de l'avenir; le prestige en était irrésistible. Obstacles, remords, tout semblait disparaître à la fois. — Voyez, reprit-il, nous ne sommes pour rien dans tout ceci. Les autres ont tout fait... Le sort a décidé... La marée elle-même nous emporte loin de ce qui nous séparait... Elle nous pousse vers Torby, où nous prendrons terre. De là, dans peu d'heures, nous serons à York,... et York est bien près de l'Écosse... Nous ne ferons halte que là... Nous ne nous abriterons sous le même toit que lorsque nous serons irrévocablement l'un à l'autre... » Étranges projets, assurance et calme plus étranges encore!... Mais quand un instinct secret me poussait à me révolter contre cet ascendant que *sa* volonté prenait sur la mienne, une pensée me venait

qui arrêtait tout reproche et tout refus : je sentais qu'il avait cédé à la même impulsion que moi. Ma faiblesse m'expliquait la sienne. De quel droit m'indigner? Comment échapper à la nécessité qui nous assiégeait de toutes parts?

« Tenez, Philip, je sens que j'ai entrepris une justification impossible... Je le sens, et je serais tentée d'anéantir ces lignes, les premières que je trace depuis que le rêve est dissipé, depuis que j'ai recommencé à m'appartenir. D'ailleurs je devine tout ce que vous souffrez en les lisant. Je n'explique plus, je raconte, et en aussi peu de mots que possible.

« Quand il me vit m'abandonner, inerte, à sa volonté, il n'ajouta plus un mot qui pût me rappeler à moi-même. La brise fraîchissait. Il m'enveloppa des pieds à la tête dans son manteau, et, retournant à ses rames, pressa notre course vers Torby. En quittant Saint-Ogg, nous avions croisé plusieurs bâtimens à voile ou à vapeur. Depuis une heure ou deux, nous n'en rencontrions plus que de loin en loin. Il en vint un derrière nous qui marchait dans la même direction que notre esquif, et nous gagnait évidemment de vitesse. Il le regarda avec attention, et frappé d'une pensée subite : « Maggie, me dit-il, vous êtes lasse... La pluie peut venir... Nous aurions de la peine à gagner Torby... Ce bâtiment qui arrive sur nous n'est qu'un caboteur du commerce, et nous n'y serons peut-être pas très comfortablement installés; pourtant, s'il est frété pour Mudport ou tout autre point de la côte au nord, il serait mieux d'y monter... » La peur me prit à ces mots; mais la peur, à quoi sert-elle? Je ne trouvais pas, dans le désordre de mes pensées, une seule objection plausible à ces arrangemens devenus inévitables. Je me tus donc, et il rama de manière à pouvoir accoster le navire. Il dit au capitaine, en le hélant, que nous nous étions laissés entraîner... — Cette dame,... ma femme, ajouta-t-il, se reprenant, est épuisée de fatigue et de faim... Si vous pouviez remorquer notre esquif et nous prendre à bord, vous nous rendriez un vrai service. » Le maître du navire, un Hollandais, consentit sans peine à cet arrangement. Les coussins de notre barque servirent à m'installer commodément sur le banc de poupe, aucune cabine n'existant sur ce petit navire où une femme pût être logée. Une heure après, les cinq hommes d'équipage avaient cessé de nous regarder avec cette curiosité qui m'était importune. La main dans la main, nous causions tout bas. Je n'éprouvais plus ni scrupules, ni repentir. Le pas était franchi, me semblait-il, et la question à jamais tranchée. Le songe durait encore, brillant comme l'horizon, où le soleil s'abîmait derrière un immense rideau de nuages empourprés. Ce fut ainsi que le sommeil vint me prendre. Chose étrange, Philip, toute cette nuit-là je ne rêvai que de vous, de vous et de mon frère cependant, car, au mo-

ment où les frissons du matin vinrent m'éveiller, j'avais devant les yeux son front sévère, dans les oreilles l'accent de sa voix irritée.

« J'étais seule quand mes yeux s'ouvrirent : *lui* n'était plus là. Souvenirs poignans, honte, terreur, tout me revint. Le prestige était évanoui. La vérité m'apparaissait, dure et menaçante. Dans son miroir cruel dont je ne pouvais plus détourner mes regards, je me voyais sous un aspect qui m'était nouveau, celui d'un être égoïste, perfide, qui ment et trahit. Je m'étais dit cent fois qu'avant de me laisser égarer jusqu'à cette ignominie, j'aimerais mieux être morte. Eh bien! elle était là, je cédais. Le devoir parlait, je ne l'écoutais plus. Mon âme, que j'étais accoutumée à voir tendre naturellement vers les hauteurs, vers la lumière sereine et l'atmosphère épurée, se traînait, sous le fouet des passions, dans je ne sais quels lieux obscurs, et glissait sur un limon empesté. — Où allait-elle ainsi? au bonheur? — Est-ce que je serais jamais heureuse, songeant à Lucy, songeant à vous, songeant à mon frère, à ces trois nobles cœurs en qui j'aurais tué l'espérance et la foi? *Lui-même* pourrait-il jamais croire, espérer en cette femme qu'il aurait vue à la merci d'un entraînement désavoué par sa conscience?

« Qu'ajouterai-je, Philip? Ce fut là, pour ainsi dire, un baptême nouveau. Le jour se levait en moi, comme sur la mer. Je me sentais retrempée par ces fortes brises qui toute la nuit avaient passé sur mon front fiévreux. L'heure de la faiblesse était passée. Une rude journée commençait; mais je me sentais la volonté, le courage d'une lutte égale au péril. Cette lutte, vous pressentez ce qu'elle a dû être; Dieu aidant, — et votre souvenir aussi, — je n'y ai pas succombé. Si jamais *il* a dû me savoir inflexible, c'est quand, lui laissant ma main qu'il pressait sur son cœur ému, et répondant par un sourire affectueux à son regard plein d'angoisse, j'accueillis amicalement ses premières questions. Peu à peu, sans un mot échangé sur notre situation, il devinait ma pensée. Mieux il la devinait, moins il osait soulever le voile transparent qui la lui cachait encore. Il ne pouvait se décider à parler de ce qui, peu d'heures auparavant, était devenu pour lui et pour moi le sujet d'une causerie presque familière. Ce fut seulement en vue de Mudport qu'il dut se résoudre à mentionner les arrangemens qu'il allait prendre pour la suite de notre voyage. Dès les premiers mots, je l'arrêtai : — Non, lui dis-je, nous ne partirons pas ensemble... Nous allons nous séparer ici...

« Ces choses que je vous raconte se sont-elles bien réellement passées aujourd'hui même? Et moi qui vous écris, seule, dans une maison inconnue, en attendant l'heure où le *stage-coach* va me ramener auprès de ma mère, — est-ce moi qui, tantôt essayant de calmer, de consoler cette âme irritée, ce cœur ulcéré par d'inébranlables refus, sentais encore les tressaillemens douloureux de la

passion mal étouffée, les remords d'un parti pris cruel, les indécisions d'une volonté vacillante?

« Si j'osais vous revoir, Philip, je ne vous aurais point écrit; mais de bien longtemps au moins, si ce n'est à jamais, je sens que je ne pourrai me retrouver en face de vous ou de Lucy. Je sais que, relevée à mes propres yeux d'une chute irréparable par l'effort énergique auquel je dois mon salut, je ne saurais l'être aux vôtres ni surtout aux yeux du monde. Plus riche, plus libre par conséquent, — et si une pareille démarche ne devait pas me faire mal juger, — je quitterais mon pays. En attendant que le temps m'ait permis de recouvrer, avec l'estime publique, le seul moyen que j'aie ici-bas de gagner ma vie, il faut plier la tête et subir toutes les humiliations que l'avenir me réserve. Je pressens qu'elles seront amères, et si, pour m'y soustraire, un simple vœu suffisait, je demanderais à Dieu de me reprendre cette existence dont j'ai fait jusqu'à ce jour un si triste usage.

« Philip, plaidez ma cause auprès de Lucy. Et qu'elle ne pardonne pas à moi seule une erreur, une faute, qui sont à moi plus qu'à *lui!* »

Pendant que Philip lisait et relisait, — Dieu sait avec quelle amertume de cœur et quel écrasant retour sur lui-même, — cette confession navrante, tandis qu'il pesait une à une les mille raisons qui lui rendaient impossible de courir au secours de Maggie, Tom Tulliver, les traits plus contractés, les gestes plus brusques encore qu'à l'ordinaire, son chapeau rabattu sur ses sourcils froncés, ses mains plongées dans les poches de son surtout, promenait ses inquiétudes et sa colère dans le jardin de Dorlcote. Sa mère, de temps en temps, venait jeter sur lui, par une des fenêtres du vieux moulin, un regard effaré. Ils ne savaient encore, ni l'un ni l'autre, ce qu'était devenue Maggie depuis sa mystérieuse disparition. Tom n'avait pas cru devoir aggraver le scandale en courant lui-même sur les traces de sa sœur. Il avait chargé de ce soin un ami d'enfance aussi dévoué à Maggie qu'à lui-même, et cet ami, revenu de Mudport, — où naturellement il n'avait pu se procurer aucune nouvelle du couple fugitif, — lui avait annoncé que, selon toute apparence, les deux jeunes gens étaient passés en Écosse. Restait à savoir si le mariage s'était accompli, ou si la jeune fille, déjà perdue de réputation, n'avait pas obtenu la seule réparation qui pût atténuer sa faute.

Dans un moment où il tournait le dos à la porte du jardin et regardait, sans les voir, les bouillonnemens de la chute d'eau battue par les roues, une femme de haute taille apparut tout à coup sur le seuil. A peine osait-elle avancer, à peine pouvait-elle se tenir debout, affaissée sous la frayeur que lui causait ce frère impeccable, inexorable, qui jamais ne lui montrait l'indulgence dont elle avait maintenant si grand besoin. Cette indulgence, elle ne la souhaitait

point pour sa faute; elle y aspirait comme à un des moyens d'expiation qui lui étaient encore laissés. Le bruit du loquet n'attira pas l'attention de Tom, assourdi par le bruit de l'eau tourmentée. Lors donc qu'il se retourna, il se trouva tout à coup en face de cette pauvre créature, dont la pâleur effarée, l'air de souffrance et d'abattement confirmaient les plus tristes conjectures qu'il eût pu former.

— Êtes-vous mariée?... lui demanda-t-il brusquement.

Elle ne répondit pas.

— Que venez-vous faire ici?

— Je viens, dit-elle humblement, y chercher asile auprès de vous.

— Je n'ai pas d'asile pour une femme de votre espèce, reprit-il d'une voix que la rage seule faisait trembler. Vous nous avez tous déshonorés. Vous avez avili le nom de notre père. Vous avez été une malédiction pour tous ceux qui vous ont aimée. Vous avez agi bassement, traîtreusement... Aucune considération n'a pu vous retenir, aucun lien vous rester sacré... Vous ne m'êtes plus rien, sachez-le!...

En ce moment, leur mère à tous deux parut à la porte de la maison. La vue de sa fille, mais surtout les paroles de son fils la clouèrent indécise sur les degrés. Maggie avait repris un peu de courage. — Tom, disait-elle, avant de me juger, il faut m'entendre. Peut-être ne suis-je pas aussi coupable que vous le pensez...

— Coupable ou non, je ne sais quel sens vous attachez à ce mot, — interrompit-il, passant tout à coup de la colère à une froideur glaciale qui était bien autrement effrayante, — vous ne nierez pas que vous n'ayez engagé avec... qui vous savez... des relations clandestines... Vous ne nierez pas qu'il vous ait vue, sans l'aveu des vôtres, après qu'il vous avait parlé de sentimens que vous deviez repousser avec horreur... Vous ne nierez pas que, seule avec lui, on vous ait vue passer devant Luckreth, et, quelques heures après, débarquer à Mudport... Vous ne nierez pas non plus, je pense, que vous ayez ainsi brisé le cœur d'une parente et d'un ami... Tout cela vous laisse-t-il innocente?...

Chaque parole de son frère tombait comme un lourd marteau de fer sur la conscience affaissée de Maggie. Elle ne savait plus discerner, dans ces foudroyantes accusations, ce qui était motivé de ce qui était injuste; elle ne trouvait plus en elle-même ni la force, ni la volonté de s'excuser.

— Eh bien! frère, disait-elle à mots entrecoupés,... je me repens... Je suis au supplice,... Tout ce qui pourra expier ma faute... Aidez-moi,... préservez-moi de moi-même!... Je lutterai...

— Eh! qui peut vous préserver? reprit son frère avec un redoublement d'amertume. Ni la religion n'a d'empire sur vous, ni les sentimens les plus vulgaires de reconnaissance et de loyauté...

Songez donc que cet homme n'est pas le premier pour qui vous ayez sacrifié vos devoirs... Allez, vous êtes pire que lui!... Et ce qui m'empêche de courir le tuer à cette heure même, c'est, Dieu me pardonne, que je devrais commencer par... Tenez, vous m'inspirez un dégoût profond... Vous parlez de lutter!... Est-ce que vous avez jamais su ce que c'est? Je le sais, moi!... J'ai eu, moi aussi, des sentimens à dompter, des passions à vaincre... J'ai tout vaincu, tout subordonné au devoir... Ma vie a été bien autrement rude que la vôtre, je pense... Eh bien! je l'ai supportée en homme de cœur et de conscience... Cet honneur sévère que j'ai gardé ne servira pas à voiler votre infamie... Le monde ne pourra pas dire que j'aie sanctionné, excusé une conduite comme la vôtre... Si vous manquez de pain, j'en ai pour deux, et vous n'avez qu'à parler. Ma mère vous enverra des secours; mais vous n'habiterez plus sous ce toit... Allez-vous-en!... Votre vue me fait mal.

Le désespoir dans le cœur, Maggie obéissait à cette rude parole. Elle avait déjà fait quelques pas vers la porte du jardin, quand la pauvre mistress Tulliver, — trouvant au fond de son cœur de mère un de ces élans qui valent tous les dons de l'intelligence et rachètent toutes ses infirmités, — courut vers elle en pleurant :

— Attendez, mon enfant!... je vais avec vous, disait-elle... Si vous n'avez plus que moi,... vous m'avez.

Tom, peut-être près de faiblir, était rentré dans la maison.

— Venez, dit sa mère quand elle ne le vit plus, et se sentit dès lors un peu moins terrifiée... Entrez avec moi;... je vous coucherai dans mon lit... Il vous laissera;... je l'en prierai, il ne me refusera point.

Un faible gémissement et un signe de tête annoncèrent que Maggie n'entrerait jamais plus dans cette maison, d'où elle venait d'être si durement repoussée.

— Eh bien donc! attendez-moi devant la porte;... je vais vous suivre.

Quand mistress Tulliver, son chapeau sur la tête et son châle sur les épaules, sortit de sa chambre, elle trouva Tom sur son passage :

— Tenez, mère, lui dit-il, voici de l'argent... Vous savez que cette maison est vôtre... Venez-y quand vous voudrez, demandez-moi tout ce qui vous sera nécessaire.

La pauvre mère était trop effarouchée pour répondre un seul mot. Elle prit les billets de banque qu'on lui tendait et alla rejoindre sa fille.

V.

Si Maggie était rentrée à Saint-Ogg, portant le nom de mistress Stephen Guest, et l'heureuse épouse du plus beau *parti* de cette

honorable cité, nul doute que son arrivée n'eût soulevé quelques légers murmures, car enfin, après tout, miss Lucy Deane était une personne fort aimée, fort intéressante, et qu'on eût vue à regret si mal récompensée de sa confiante bonté; mais, les premiers jours passés, que d'excuses, que d'atténuations n'eût-on pas trouvées pour la conduite de la belle et riche épousée! Compromise par l'imprudence d'un jeune étourdi, égaré, lui, par une véritable passion, pouvait-elle se refuser à ce mariage qu'il avait su rendre indispensable? Fallait-il, par égard pour sa cousine, — et alors que celle-ci n'était plus aimée de son prétendu, — sacrifier sa vie, perdre son avenir? Peut-être eût-il mieux valu que l'amour dévoué de Philip fût payé d'un plus complet retour : il le méritait, sans nul doute; mais quoi? Ce pauvre garçon était-il fait pour une si belle personne? N'eût-il pas été monstrueux de voir unis tant de force et tant de faiblesse, tant de charmes et une difformité pareille?

Maggie, au contraire, revenait fidèle à ses devoirs après une des plus terribles épreuves qu'elle pût avoir à subir; mais elle revenait pauvre, sans protecteurs, et son frère, son appui naturel, la répudiait, l'abandonnait hautement. Dès lors, l'affaire prenait un tout autre aspect. En admettant qu'elle ne fût point tout à fait une « intrigante » visant à se faire épouser par le fils du plus riche banquier de la ville, elle n'en avait pas moins oublié toute retenue, toute pudeur, en laissant percer son goût pour le prétendu de son amie la plus chère. Elle lui devait tant! C'était moins une cousine qu'une sœur. Qu'attendre après cela d'une personne si peu retenue, et dont les yeux avaient une si étrange éloquence?... On pouvait arguer, en sa faveur, d'une lettre écrite par Stephen, et où il assumait tout le tort de leur équipée : mais franchement un *gentleman* ne devait-il point ce témoignage à une jeune personne si singulièrement affichée?... Quant à M. Tom Tulliver, il s'était conduit en digne et honnête homme. Il méritait évidemment que la fortune lui sourît... La disgrâce de sa sœur ne devait pas rejaillir sur lui, et il fallait bien espérer que, par égard pour les siens, elle se déciderait à émigrer... en Amérique, en Australie, le plus loin possible.

Maggie n'était point de cet avis. Les premiers affronts qu'elle subit, les premiers regards qui se détournèrent d'elle, les premiers sourires ironiques qu'elle surprit au bord de ces mêmes lèvres qui la flattaient autrefois, produisirent en elle cette réaction violente qui retrempe le courage et affermit les résolutions une fois prises. Vainement quelques amis timides lui firent-ils insinuer, par le digne ministre de la paroisse, qu'une jeune fille de son âge ne pouvait engager avec l'opinion publique, même faussée, égarée, un duel dont l'issue n'était point douteuse. Il ne convenait pas à un caractère comme le sien de fuir le danger quand il ne menaçait qu'elle.

Établie dans une pauvre maisonnette à l'extrémité d'un faubourg de Saint-Ogg, elle ne voulut pas condamner sa mère à partager une vie de privations et d'affronts, et après quelques semaines mistress Tulliver se laissa persuader de rentrer à Dorlcote, où elle comptait ramener bientôt sa fille. La pauvre femme méconnaissait en ceci l'obstination de Tom et la hauteur d'âme de Maggie, tous deux victimes de ce long malentendu qui durait depuis le temps où ils cueillaient ensemble les marguerites des prairies que baigne la Floss.

Cette rivière donnait en ce moment aux vieillards du pays d'assez graves inquiétudes. A un été d'une sécheresse exceptionnelle, d'abondantes pluies avaient succédé dès les premiers jours de septembre. Les vents étaient froids et variables. Les moissons n'avaient pu s'achever dans certains districts. Soixante ans auparavant, des symptômes analogues avaient précédé une terrible inondation qui emporta les ponts de Saint-Ogg et menaça d'engloutir sa prospérité, alors naissante. Les vieillards hochaient donc la tête, et comme d'habitude les jeunes gens riaient entre eux de ces funestes pronostics que l'expérience du passé ne justifiait pas dans leur esprit.

Seule en sa misérable chambre, où le mauvais temps la confinait depuis quarante-huit heures, Maggie, à la lueur d'une pauvre chandelle, lisait et relisait pour la vingtième fois une lettre qu'elle avait reçue le jour même. Revenu de Hollande, où il était allé porter ses premiers regrets, Stephen s'était arrêté à Mudport, où personne ne le savait encore; il lui avait fait passer, sous le couvert d'un ami sûr, quelques pages d'instances passionnées; pour lui peindre son désenchantement, sa solitude désespérée, ses angoisses, la ruine de toutes ses espérances, l'anéantissement de toutes ses volontés, il avait trouvé des paroles qui l'agitaient malgré elle, et auxquelles son ardente imagination prêtait l'accent d'une voix adorée. Un moment, lasse de souffrir, aspirant à pleines bouffées le bonheur idéal qui lui était encore offert, elle saisit une plume pour tracer un mot, un seul, qui allait décider de son sort; mais l'impossible se dressa de nouveau devant elle, et sur la page même où elle allait écrire : *Venez!* elle traça les sublimes paroles du chrétien courbé sous la croix : *Je l'ai reçue de toi, ô mon Père,... je la porterai jusqu'à la mort!* — Puis, le front sur ses mains, elle s'absorba dans une prière fervente, où vint la surprendre un profond engourdissement de tout son être.

Une vive sensation de froid, un bruit inexplicable pour elle, qu'avait amorti d'abord celui de la pluie battant aux carreaux, la tirèrent de cette somnolence douloureuse. Elle redressa la tête; son flambeau était éteint, mais elle comprit tout en un instant. Une nappe d'eau, haute à peine de quelques lignes, couvrait déjà le plancher de la chambre.

S'élancer dans l'obscurité, trouver à tâtons un autre flambeau et l'allumer en hâte, ce fut l'affaire d'un instant. Ses hôtes couchaient au même étage qu'elle. Ses cris les réveillèrent en sursaut. — L'inondation! disait-elle, l'eau monte!... Aux barques, aux barques! Elle s'était immédiatement rappelé les deux barques amarrées justement au pied de la maison, et qui appartenaient au propriétaire. En ce moment-là même commençait contre les volets une série de coups assourdis, comme ceux d'une masse de bois dont on se fût servi avec précaution pour les enfoncer sans bruit. L'hôte ne s'y trompa point : — Dieu soit loué, s'écria-t-il,... ce sont les barques!... Elles sont encore là... la chaîne n'a pas cédé!...

La fenêtre ouverte, un grand flot envahit la chambre. Maggie se jeta sur une des barques; l'hôte sauta dans l'autre par un premier mouvement.

— Ma femme,... le petit,... s'écria-t-il ensuite, et au moment de rentrer dans la maison : Mais vous? vous?... disait-il, voyant Maggie debout, un aviron à la main, pâle sous ses longs cheveux noirs dénoués que l'eau collait à ses tempes.

Maggie n'eut pas même le temps de répondre. Un nouvel effort des eaux irritées brisa l'amarre de sa barque, et l'instant d'après elle était en pleines ténèbres, voguant sur des flots invisibles et tumultueux. Ce qui advint d'elle pendant cette nuit terrible, elle seule aurait pu le dire. S'éloignant à force de rames du lit de la rivière, où un courant impétueux l'eût emportée vers la mer, elle louvoya sans doute sur les eaux basses qui couvraient la plaine. Tant que dura la nuit, elle ne pouvait s'orienter. Dès la première aube, elle dut, sur ce coin de terre qu'elle connaissait si bien, discerner à quelques repères familiers, — un clocher, une hauteur, les levées de la Ripple, qu'on apercevait encore par endroits, — la direction dans laquelle il fallait chercher Dorlcote-Mill.

Là étaient son frère et sa mère. Elle dut, pour aller à leur secours, traverser une fois encore le terrible courant des deux rivières réunies, la Ripple et la Floss. Par quel prodige d'énergie et de vigueur elle y réussit, je ne me charge pas de l'expliquer. Ce qui est certain, c'est que la matinée commençait à peine quand sa barque arriva en face du vieux moulin, submergé jusqu'au premier étage, mais debout encore, après tout, derrière son rideau d'épicéas et de châtaigniers.

— Tom!... ma mère!... où êtes-vous? cria-t-elle d'une voix épuisée, mais encore perçante.

— Qui est là? répondit des greniers la voix de Tom... Amenez-vous une barque?

— C'est moi... Maggie!... Où est ma mère?

— Dieu merci, elle n'est pas là... Chez sa sœur depuis avant-

hier... Seule, Maggie!... vous êtes seule! ajouta-t-il, surpris au plus haut point quand il eut ouvert la fenêtre soigneusement close où il venait de descendre pour se trouver de niveau avec l'embarcation.

— Seule,... oui... Dieu me guide... Montez, montez vite!...

Ce furent les derniers mots sortis de ses lèvres qu'une oreille humaine ait pu recueillir.

Le frère et la sœur se mirent à ramer vers Saint-Ogg. A l'entrée de la ville, un peu sur la gauche de la rivière, et à quelque cent mètres de ses bords, était la *villa* où on avait emmené Lucy, convalescente après une longue maladie. La barque, en vue d'un sauvetage expiatoire, se dirigea de ce côté. Lorsqu'elle rentra dans le courant de la Floss, les eaux étaient couvertes d'énormes débris de charpente enlevés au chantier d'une jetée alors en construction. Le soleil brillait au ciel et versait à flots sa riante lumière sur cette immense scène de désastre. De tous côtés, aux fenêtres, on signalait, on hélait le frêle esquif. Une grosse barque chargée de passagers lui jeta en passant un dernier avis : — Prenez garde!... attention!... quittez le courant!... criaient-ils à Tom.

Le jeune homme se dressa sur son banc et tourna la tête : une masse de madriers et de planches fortement et fatalement unis venait droit sur la petite barque. Il mesura de l'œil la distance qui les séparait, vit que le choc était inévitable, jeta sa rame, et courut à sa sœur, qu'il embrassa dans une étreinte suprême... Voulait-il simplement la sauver? Lui demandait-il pardon?... Qui le saura jamais?... L'instant d'après, la barque et ceux qui la montaient disparurent sous les flots. On vit, au bout d'une minute ou deux, émerger une masse informe qui plongeait et reparaissait alternativement à fleur d'eau : c'était la quille du bateau remontant ainsi par intervalles.

A Dorlcote, près de la vieille église, est une tombe où furent déposés ensemble, bientôt après l'inondation, deux corps que la mort semblait avoir surpris enlacés dans un dernier baiser : l'un d'eux était celui d'un honnête homme; une âme grande et généreuse avait habité l'autre. Au-dessous du nom que les deux victimes avaient porté, une main amie, — on devine peut-être laquelle, — a fait inscrire ces simples mots : « Unis jusque dans la mort. » — IN THEIR DEATH THEY WERE NOT DIVIDED.

E.-D. FORGUES.

DEUX CAMPAGNES

DANS

LES GLACES DU POLE ARCTIQUE

MAC-CLINTOCK A LA RECHERCHE DE SIR JOHN FRANKLIN.

I. *A Narrative of the discovery of the fate of sir John Franklin and his companions*, by captain Mac-Clintock, London, John Murray, 1859. — II. *Notice sur l'amiral sir John Franklin*, par M. de La Roquette, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*.

La terre, notre demeure, est forcée de nous livrer successivement tous ses secrets : nous n'avons pas seulement promené nos expéditions sous l'équateur, versé nos peuples sur l'Amérique et sur l'Océanie, bâti partout des villes à l'image des nôtres; nous avons interrogé aussi les solitudes des pôles, et leurs îles glacées, leurs détroits inutiles, leurs baies silencieuses portent, comme une empreinte de notre conquête, les noms de nos navigateurs, Banks, Ross, Parry, Kane, Bellot, Mac-Clure, Franklin, noms glorieux auxquels vient aujourd'hui s'ajouter celui du marin qui a mis un terme à nos longues incertitudes en recueillant les restes de Franklin et de ses compagnons. Savoir si le continent américain est séparé du pôle, si par conséquent on peut passer par l'Océan glacial de l'Atlantique dans le Pacifique, sans avoir besoin de doubler, dans l'autre hémisphère, les caps Horn et de Bonne-Espérance, seul chemin qui nous soit ouvert en attendant que nous ayons percé Suez et Panama, tel était le problème posé aux navigateurs. Ils l'ont récemment résolu : le passage existe; mais tels en sont les embarras, qu'il ne saurait

être régulièrement praticable, et qu'après en avoir constaté l'existence pour la satisfaction de notre curiosité, il a fallu rendre à sa solitude cette région glacée. Ce résultat n'était point encore acquis lorsque Franklin, familiarisé avec les navigations polaires par trois expéditions antérieures, prit le commandement des navires *Erebus* et *Terror*, et quitta la Tamise en mai 1845. Il se proposait de rechercher le passage, de faire des études d'histoire naturelle et des observations sur le magnétisme terrestre. On sait qu'un profond silence ne tarda pas à envelopper la destinée du marin et de ses vaisseaux. Une première fois on eut de ses nouvelles : il faisait savoir qu'après avoir touché aux Orcades, il avait jeté l'ancre devant l'île Disco, établissement danois situé à la côte ouest du Groënland; ce fut le dernier signe de vie donné par Franklin. Des baleiniers le virent encore, tout en haut du détroit de Baffin, dans la baie Melville; puis on n'entendit plus parler de lui. Quand deux années se furent écoulées sans nouvelles, l'inquiétude devint des plus vives, et alors s'ouvrit cette série d'expéditions où l'Angleterre et les États-Unis ont rivalisé de zèle, où l'on a vu lady Franklin aider les recherches et entretenir l'émulation par son dévouement et sa pieuse persévérance. Le littoral de l'Amérique fut visité du détroit de Behring à la rivière Mackenzie, puis de la Mackenzie à la rivière Mine-de-Cuivre. On explora attentivement le détroit de Lancastre, qui mène de la baie de Baffin aux archipels de l'Océan arctique; mais les Esquimaux n'avaient pas vu d'hommes blancs, et l'on ne put trouver aucun indice du passage de l'expédition. L'amirauté proposa une triple récompense : 20,000 livres aux marins, de quelque nation qu'ils fussent, qui parviendraient à découvrir et à secourir les équipages d'*Erebus* et *Terror*, et deux prix de 10,000 livres à ceux qui retrouveraient une partie de ces équipages, ou qui obtiendraient quelques renseignemens sur leur sort. Enfin en 1850 les capitaines Ommaney et Penny, de l'*Assistance* et du *Lady Franklin*, saisirent une première trace : dans la petite île Beechey, entre les détroits de Lancastre et de Barrow et au sud du canal Wellington, ils trouvèrent un poteau ayant servi de point de repère, des débris de vêtemens, des caisses à provisions vides, et les tombes de trois hommes, avec des inscriptions attestant par leurs dates que Franklin avait hiverné dans cette île au moins jusqu'en avril 1846.

Quatre années s'écoulèrent encore sans autres nouvelles; mais en 1854 le docteur Rae, chargé d'une mission géographique par la compagnie de la baie d'Hudson, recueillit d'une tribu d'Esquimaux de précieuses informations : il apprit que quatre années auparavant, c'est-à-dire vers le printemps de 1850, une quarantaine d'hommes blancs avaient été vus traînant un bateau sur la glace, près du ri-

vage septentrional de l'île du Roi-Guillaume (environ sur le 70e parallèle nord et sur le 100e de longitude ouest de Paris), puis que quelques mois plus tard, avant la rupture des glaces, les corps de ces hommes avaient été retrouvés à une faible distance au nord-ouest de l'embouchure de *Back's* ou *Great-Fish river* (la rivière Back ou du Grand-Poisson), au midi de l'île du Roi-Guillaume, qu'ils avaient ainsi contournée du nord au sud. Ces malheureux avaient dû périr de froid et de faim; leur identité avec les équipages d'*Erebus* et *Terror* fut constatée à l'aide de divers objets recueillis sur les lieux par les Esquimaux et rapportés en Angleterre par le docteur Rae : c'étaient des pièces d'argenterie aux initiales de Franklin et du capitaine Crozier, son second, et la décoration de l'ordre des Guelfes, que portait le commandant, avec cette noble devise de circonstance : *Nec aspera terrent* (1).

On ne pouvait plus douter du sort de Franklin et d'une partie de ses compagnons; l'amirauté invita la compagnie de la baie d'Hudson à faire explorer les parages signalés par le docteur Rae, pour rendre les derniers devoirs aux marins dont on avait vu les cadavres, prendre des informations sur le sort des autres, retirer les journaux et papiers qui pouvaient être dans les mains des Esquimaux. A la fin de 1855, James Anderson et Green Stewart explorèrent *Fish River*, visitèrent les îlots de son embouchure, et recueillirent des Esquimaux la confirmation des récits du docteur Rae; mais ils ne purent retrouver les débris mêmes de l'expédition. Lady Franklin, jugeant que l'amirauté ne mettait point assez d'empressement à compléter les renseignemens obtenus, arma à ses frais, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, un bâtiment, le *Fox*, petit *steamer* de 177 tonneaux, et elle en donna le commandement au capitaine Mac-Clintock, connu par les services qu'il avait rendus dans les précédentes expéditions de sir James Ross (2), de l'amiral Austin et du capitaine Kellett.

Cet officier a pleinement rempli la mission qui lui était confiée. Grâce à lui, nous connaissons aujourd'hui toutes les étapes de ce long voyage des navires *Erebus* et *Terror*, semé de tombes et terminé par un sombre désastre; sa relation complète ce que nous savions déjà de la physionomie des régions polaires, et il est probable que son voyage clôt pour un assez long temps la série d'expéditions et d'aventures dont Franklin a été le héros dans les mers arctiques. Suivons-le donc; il nous emportera loin du milieu de l'activité con-

(1) Voyez sur ces diverses expéditions antérieures à 1855 une étude de M. A. Laugel, *le Pôle nord et les Découvertes arctiques*, dans la *Revue* du 15 septembre 1855.

(2) Voyez sur le capitaine Ross une étude de M. Th. Lacordaire dans la *Revue* du 15 mai et du 1er juin 1835.

temporaine, sur les côtes du Groënland, où résonne le dernier écho des bruits qui nous sont familiers, puis dans les régions que parcourent seuls l'Esquimau et l'ours blanc. Ces vastes solitudes ne manquent ni de poésie ni de grandeur. Il semble qu'elles reposent de la fiévreuse agitation de nos mêlées humaines, et nous aurons à y saluer les noms d'hommes que n'entraînaient pas la soif de l'or et le désir des gains matériels : ils ont donné leur vie pour la satisfaction d'une noble curiosité, et c'était l'ambition d'être utiles qui soutenait leur courageuse persévérance.

I.

Dans la seconde moitié d'avril 1857, le capitaine Mac-Clintock, qui se trouvait alors à Dublin, reçut de lady Franklin une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Votre congé est obtenu; j'ai acquis le *Fox*, les réparations vont commencer. » Le petit bâtiment venait d'être mis entre les mains d'un constructeur d'Aberdeen, chargé de lui faire subir les transformations nécessaires au voyage qu'il allait entreprendre. Les vaisseaux envoyés vers les pôles revêtent quelque chose de la sombre physionomie de ces régions; il faut que la force et la solidité y remplacent le luxe et l'élégance. Une armature de fer les protége, des traverses de bois et des poutres diagonales en fortifient les parois à l'intérieur; les cabines et les chambres prennent les proportions les plus exiguës, afin de laisser plus de place aux magasins d'approvisionnemens; la machine est plus forte, la chaudière plus large, et l'hélice de fer et non de cuivre. Le commandant s'occupa en même temps de rassembler un équipage. La nouvelle de l'expédition projetée avait excité un grand enthousiasme en Angleterre, et les offres de service affluaient de toutes parts. Le capitaine Mac-Clintock réunit vingt-cinq hommes, dont dix-sept avaient déjà navigué dans les mers arctiques. Son second, le lieutenant Hobson, appartenait comme lui à la marine royale, et un officier distingué de la marine marchande, le capitaine Allen Young, après avoir souscrit 500 livres en faveur de l'expédition, s'offrit comme maître voilier. Venaient encore un chirurgien naturaliste, le docteur Walker, un ingénieur M. Brand, puis le fameux interprète danois Carl Petersen, qui déjà, dans de précédentes expéditions, avait mis le capitaine Penny et le docteur Kane en communication avec les Esquimaux. On embarqua des vivres, de l'ale, des munitions pour vingt-huit mois; l'amirauté donna sept mille livres de *pemmican* (c'est une préparation particulière de bœuf coupé en tranches très minces, desséché à un feu de bois et mêlé à un poids égal de graisse fondue). Elle fournit aussi les appareils à glace : ancres spéciales,

griffes, scies longues de dix-huit pieds, tentes d'hivernage, vêtemens fourrés, puis les instrumens hydrographiques, les cartes, les chronomètres. La chambre de commerce, la Société royale, le *Royal Harwich Yacht Club*, rivalisèrent dans l'envoi des dons et des souscriptions. Le 30 juin, lady Franklin, accompagnée de sa nièce, miss Sophie, et du capitaine Maguire, vint visiter le bâtiment, et le *Fox* prit le large, après que son équipage eut acclamé d'un triple hourrah la noble veuve qui venait l'encourager et saluer son départ.

Le navire franchit le dangereux détroit de Pentland-Firth, passa sous la côte sauvage et sombre des Orcades, et douze jours après il signalait la pointe la plus méridionale du Groënland, ce cap Farewell, dont le nom rappelle aux navigateurs qui vont de l'est à l'ouest qu'il leur faut dire au monde et à la vie civilisée un long adieu. De janvier en juillet, cette côte est enveloppée d'une ceinture de glaces détachées du Spitzberg par un courant qui, contournant le cap, les précipite par le détroit de Davis jusque dans la mer de Baffin. Elles forment un blocus autour des ports du Groënland méridional, mais elles leur portent en compensation des phoques, des ours blancs, et de grands bois charriés dans l'Océan polaire par les fleuves de la Sibérie. Cette ligne de glaces flottantes fut franchie, non sans difficultés, pour conduire à la côte et faire rapatrier un matelot gravement malade, puis le *Fox* toucha successivement au petit port de Frederickshaab, à la baie de Fiskernaes et à l'établissement de Godhaab; il passa devant Holsteinborg, où les glaces ne devaient pas tarder à le ramener, et s'arrêta encore à Disco et à Upernavick. Les paysages de ces régions septentrionales dépouillent parfois leur aspect habituel de désolation; la brume épaisse qui les enveloppait se déchire et laisse voir dans le bleu profond du ciel des horizons pleins de majesté. Durant les mois de l'été où les lueurs du crépuscule traversent le milieu de la nuit, il y a des soirées d'une douceur et d'une sérénité délicieuses, éclairées par un soleil couchant qui produit au milieu des aiguilles de glace, des masses de granit et des sommets chargés de neige, de merveilleux effets. Cette île de Disco, située sous le 70e parallèle, et Upernavick, 2 degrés 1/2 plus au nord, dernières stations des bâtimens qui vont affronter les tempêtes du pôle, refuges des équipages baleiniers qui ont vu leurs navires broyés par les glaces, offrent encore des scènes gracieuses et de rians aspects. La côte méridionale de Disco descend vers la baie en étages de roches granitiques semées de campanules bleues et chargées d'une végétation étonnante pour cette latitude. Les lièvres, les eiders, quelques autres oiseaux de ces climats, abondent sur les pentes de ces montagnes. Upernavick est le plus septentrional des établissemens de la civilisation; la fondation de ce comp-

toir remonte environ à l'année 1780, mais depuis longtemps déjà les marins scandinaves avaient pénétré jusque dans cette région, comme en témoigne une pierre trouvée dans un îlot voisin, et sur laquelle sont inscrits en caractères runiques quelques noms avec la date de 1135. Nos luttes ont eu un retentissement jusque dans ces froids parages : les Danois, interceptés par les croisières anglaises, ont été obligés d'abandonner la côte groënlandaise durant les guerres de l'empire; mais depuis ils ont relevé leurs comptoirs, et Upernavick jouit de toute la prospérité que sa situation comporte. C'est au-delà de ce point que se dressent dans des solitudes vierges ces gigantesques glaciers qui, au dire des marins, par leur travail lent, régulier, continu, frappent l'esprit comme une image de l'éternité.

Le Groënland, espèce de triangle dont la base se perd dans les glaces, forme un véritable continent polaire. Jusqu'où s'étendent ses sombres rivages, incomplétement connus et coupés de banquises, c'est ce que sans doute on ne saura jamais. La découverte du passage nord-ouest a démontré qu'il est détaché de l'Amérique. La côte ouest, au-delà de l'Islande, garde le souvenir de notre compatriote Jules de Blosseville (1), qui y disparut avec son bâtiment, la *Lilloise;* de récens explorateurs anglais l'ont relevée un peu au-delà du 75e parallèle. De l'autre côté, vers l'est, Inglefield et Kennedy, dans leurs explorations à la recherche de Franklin, sont allés bien plus avant dans le nord : un cap, un îlot, une montagne ont reçu de ces navigateurs les noms de Franklin, de Crozier, de Parry par-delà le 82e degré de latitude; c'est la limite la plus proche des pôles où ait pu toucher la hardiesse humaine. Cette vaste terre a une population de huit mille âmes : sept mille Esquimaux et métis, mille Danois fixés dans les divers établissemens de la côte pour les besoins d'un commerce qui consiste dans l'échange de quelques objets européens contre de l'huile de phoque et des peaux de rennes. Le Groënland a été divisé en deux inspectorats; on a essayé d'y acclimater quelques légumes d'Europe, qui bien souvent ne fleurissent pas; on y a amené des chèvres, mais il faut les tenir enfermées pendant huit mois de l'année.

Les Esquimaux groënlandais sont doux et bienveillans. Sans être directement soumis à l'administration danoise, ils lui sont fort attachés, et il faut convenir que celle-ci les traite paternellement. Des missionnaires sont venus s'installer au milieu de ces pauvres gens pour les instruire et les prêcher; il n'y a pas de district qui n'ait son ministre et son maître d'école. On leur donne l'instruction gra-

(1) On trouvera dans les premières années de la *Revue* (vol. I, II, 1831, et livraison du 15 janvier 1832) divers travaux de M. Jules de Blosseville.

tuite; tous sont chrétiens, et beaucoup savent lire et écrire. Les dimanches et les jours de fête, ils se réunissent dans leurs églises de bois, chantent en chœur des cantiques sur un ton bas et monotone, et suivent l'office dans des livres imprimés dans leur langue. Il n'y a pas seulement des ministres luthériens : les frères moraves, qui, dans la première moitié du XVIIIe siècle, ont eu l'honneur de renouer entre le Groënland et l'Europe des relations interrompues depuis trois cents ans, possèdent quatre missions, dont la plus importante est fixée à New-Herrnhut, près de Godhaab. Ils ne sont pas soumis aux autorités danoises, mais le commerce leur est interdit. Les Danois ont de petites maisons de bois bien propres, bien nettes, aussi comfortables que le permettent les ressources du pays. Quant aux Esquimaux, ils habitent par familles dans des espèces de tentes, et s'entassent pêle-mêle, avec leurs vêtemens, sous des couvertures de peaux de phoques et de rennes. Leur principale occupation consiste dans la pêche et dans la chasse; quelquefois, durant les longs hivers, il arrive que cette population imprévoyante se trouve en détresse; alors l'administration danoise vient à son secours. Ce sont aussi les Esquimaux qui servent de pilotes sur cette côte : ils sont intelligens, attentifs, dirigent les navires avec une étonnante précision le long des récifs, au milieu des brouillards les plus épais. Arrivé à Disco, le pilote que le *Fox* avait pris à Frederikshaab, après avoir touché son modique salaire et pris congé de l'équipage, s'élança du bâtiment, sans le faire arrêter, dans son *kayak*, sorte de canot long de dix-huit pieds, profond de huit pouces, large de seize ou dix-sept, et entièrement recouvert, excepté en un trou étroit où se glisse le rameur. Les Esquimaux naviguent à une distance de plusieurs milles en mer sur ces frêles embarcations; on n'aperçoit au-dessus des flots que leurs têtes et leurs épaules couvertes de peaux de phoques, le reste du corps se confond avec le *kayak*, et prend de loin l'aspect de quelque monstre fantastique.

Dans les divers établissemens groënlandais, le capitaine du *Fox* compléta son chargement de charbon, fit l'acquisition d'une vingtaine de paires de chiens à traîneaux, et engagea, pour conduire ces indispensables auxiliaires de toute expédition arctique, un jeune Esquimau, qui fut débarrassé de ses peaux de phoque et revêtu d'un habit de matelot. Les préparatifs ainsi complétés, le *Fox* prit le chemin de l'ouest. La vaste étendue d'eau qui forme la baie ou plutôt la mer de Baffin gèle tous les hivers; au printemps, il se fait une immense débâcle; alors la principale masse de glace est portée au centre même de la baie, où elle ne laisse que d'étroits passages irrégulièrement praticables. On l'appelle *main-pack* ou *middle-ice*, la masse principale ou la glace du milieu. C'est la première et non

la moindre des difficultés que rencontrent les bâtimens lorsqu'ils s'aventurent dans l'ouest; ils doivent tourner par le sud ou par le nord ce glacier, long de quarante à cinquante milles, qui marche lui-même avec une lente majesté, emportant une population de phoques et d'oiseaux, et chargé d'escarpemens bizarres. Une escorte de glaçons détachés l'accompagne, montagnes flottantes qui, suivant l'état de l'atmosphère, revêtent des teintes variées et renvoient des reflets éclatans ou sombres. « Ce n'est pas, dit Mac-Clintock, un spectacle trivial, propre aux pensées vulgaires, et il imprime dans le cœur de l'homme un profond sentiment de sa petitesse, quand le *steamer* glisse au pied de ces gigantesques murailles. » Toute cette masse navigue dans un grand silence; quelquefois un sourd craquement, semblable au bruit d'un tonnerre lointain, se fait entendre : c'est une montagne qui se détache avec effort du glacier principal pour prendre place à ses côtés, refoulant les vagues et soulevant une tempête de quelques instans.

Le *Fox*, poussé par les vents du sud-est, s'engagea par le passage du nord, le long des flancs du *main-pack*, jusque dans la baie de Melville, au nord-est de la mer de Baffin; mais il fut bientôt arrêté par un calme profond, et les jours s'écoulèrent à louvoyer, sans trouver d'issue, au milieu des canaux inextricables du glacier. On était à la fin d'août, les jours décroissaient avec rapidité, la température baissait, les oiseaux devenaient rares et s'enfuyaient par bandes vers le sud; la saison était bien avancée pour qu'on pût encore espérer de pénétrer dans les détroits de Lancastre et de Barrow. Cependant le vent et les courans continuaient d'accumuler les glaces derrière le *Fox*, menaçant de lui couper la retraite. Le petit bâtiment, n'ayant ni une force ni un poids suffisans pour écarter les obstacles qui l'enveloppaient, s'engagea de plus en plus, au milieu même de ses efforts, et bientôt il se trouva emprisonné. Le 30 août, le thermomètre tomba à 25 Fahrenheit (1). Après quelques vaines espérances apportées par les brises sud-est et des tentatives infructueuses pour franchir le cercle des glaces, au milieu de septembre, sous une température qui variait entre 17 et 3 degrés, et par un fond d'eau de 80 fathoms (2) dont la surface gelait toutes les nuits, il devint évident qu'il faudrait hiverner attaché aux flancs du *main-pack*. Il ne restait plus qu'à se résigner et à faire les préparatifs nécessaires. Du moins le bâtiment était abondamment pourvu de vivres, de munitions, de vêtemens; l'équipage était en bonne santé et acceptait bravement les nécessités de sa situation, plein d'espoir

(1) On sait que le point de congélation de l'eau à cette échelle est 32 degrés, et que 9 degrés Fahrenheit égalent 5 centigrades.

(2) Le fathom vaut 1 mètre 829 millimètres.

dans la campagne de la saison suivante. Le chef de l'expédition pouvait bien concevoir quelques craintes, mais il devait dissimuler toute inquiétude et s'appliquer à employer de son mieux cet hiver inutile. C'était la persistance des vents du sud-est qui, durant septembre, avait maintenu le *main-pack* dans les hautes régions de la mer de Baffin et intercepté la route habituelle; octobre amena les terribles souffles du nord-ouest, qui viennent droit du pôle. Ceux-ci rompaient la masse compacte du glacier, et semblaient vouloir y ouvrir des chemins; mais en même temps ils avaient abaissé la température au point que l'eau, aussitôt en contact avec l'atmosphère, se mettait à geler. Cette glace nouvelle, unie, pas encore chargée de neige, tranchait d'une façon bien distincte avec la vieille couche épaisse et rugueuse du glacier. La chasse et la pêche au requin apportaient quelques distractions et fournissaient de précieuses ressources à l'hivernage. On prenait une espèce de requin à grosse tête, très vorace, et recherché sur la côte groënlandaise pour la quantité d'huile que son foie contient, en suspendant une amorce à des trous pratiqués dans la glace. Le contact du glacier avec les terres amenait des ours blancs, quelques renards bleus et blancs, beaucoup de phoques, dont la chair servait à la nourriture des chiens.

Le bâtiment était engagé dans les bords épais et solides du glacier, tranquille comme dans un port, protégé par des montagnes de glace contre des chocs et des commotions auxquels ne résisterait aucune construction humaine. Sous son vêtement de neige, il ne se détachait que par sa mâture du fond blanchâtre dont il était entouré. Les cristaux de cette neige polaire ont quelquefois jusqu'à un pouce de largeur, avec une forme étoilée à six pointes dont les reflets produisent des effets magiques sous les clairs de lune splendides de ce climat. Pour essayer de rompre la monotonie d'une existence dont tous les jours étaient uniformément pareils, on institua à bord, sous la direction du chirurgien du *Fox*, le docteur Walker, une école où l'on enseignait aux matelots l'usage des divers instrumens dont les officiers se servaient pour leurs expériences et leurs observations scientifiques.

La clarté de la lune, augmentée de celle des étoiles, multipliée par les reflets de la neige et des glaciers, remplaçait alors celle du soleil, qui s'était montré pour la dernière fois le 1er novembre. Une nuit que l'équipage vaquait à ses paisibles occupations, le cri « aux armes! » retentit soudainement. En un moment, tous les hommes furent debout et s'élancèrent sur la glace. C'était un ours blanc qui venait, à ses risques et périls, apporter des émotions aux marins et animer pendant quelques instans leur solitude. A la faveur de la

neige, il avait pu s'approcher, sans être vu, jusqu'à 25 mètres du bâtiment; là, le quartier-maître avait distingué sa forme indécise, et c'était lui qui d'un cri avait mis l'équipage en éveil. Les hommes s'étaient donc élancés le fusil à la main, se dirigeant avec précaution, car autour du bâtiment la glace était encore récente et fragile; au milieu d'une atmosphère à demi éclairée par la lune et à demi éteinte par le brouillard, ils apparaissaient comme des ombres. La lutte était déjà engagée entre la bête et les chiens. En voulant opérer sa retraite, l'ours s'était enfoncé dans la glace; malgré l'embarras de sa position, il se défendait vaillamment, et les chiens n'en auraient pas eu raison sans une grêle de coups de feu qui l'abattirent. Il avait un peu plus de sept pieds de long. On en voit de beaucoup plus considérables; il en fut tué deux par la suite, qui avaient jusqu'à huit pieds six pouces. Ces ours des pôles font sur la glace des trajets immenses; on les rencontre quelquefois à plus de cent cinquante milles des terres; ils passent en nageant d'un glaçon à l'autre, le nez sur la piste des phoques, leur proie habituelle; ils se dirigent instinctivement à l'encontre des vents du nord pour retrouver la terre ou une glace plus solide. Pour saisir leur proie, ils s'accroupissent sur leurs pattes de devant, avancent lentement et sans secousse à l'aide de leurs pattes de derrière, confondus par leur couleur avec la neige et les glaçons, et c'est seulement à quelques mètres qu'ils s'élancent sur l'animal dont ils veulent se saisir. Au Groënland, leur chair est très recherchée; jamais on ne les a vus s'attaquer à l'homme sans provocation. Quand l'ours est en chasse, il traîne généralement à sa suite un certain nombre de renards qui, dans la saison où le gibier qu'ils poursuivent s'est enfui vers le sud, s'attachent à l'ours pour vivre des débris de ses repas.

Quelques jours après cette chasse heureuse, par une belle nuit illuminée d'un vaste clair de lune, l'équipage obtenait la permission de se distraire en célébrant une des fêtes chères au matelot anglais; il s'agissait de brûler en effigie Guy Fawkes, le méchant génie qui trompe et perd les vaisseaux. Après avoir fait honneur à une ration extraordinaire de grog et de plum-pudding, les matelots, le visage barbouillé de noir, vêtus de costumes extravagans, secouant de grandes torches et poussant des cris sauvages auxquels les chiens mêlaient leurs hurlemens, s'en allèrent en procession faire le tour du bâtiment sur la glace, se livrer à des pratiques et à des jeux bizarres, puis dresser un bûcher pour brûler l'image du traître. On célébra aussi la prise du cinquantième phoque en attendant Noël et le nouvel an, qui devaient à leur tour amener quelque sujet de distraction, et qui allaient être les bienvenus, surtout à titre d'avant-coureurs de la saison qui devait dégager le bâtiment. Pendant que

l'équipage du *Fox* essayait ainsi de tromper les ennuis de sa captivité, un cruel accident survint; dans les premiers jours de décembre, le machiniste Robert Scott se laissa tomber d'une écoutille, et il mourut deux jours après. La glace allait recevoir sa dépouille. Après un service célébré à bord, le cadavre fut conduit sur un traîneau jusqu'à une fosse taillée avec la hache et la scie dans un endroit épais du glacier; les pavillons du navire avaient été baissés à mi-mât, les cloches faisaient entendre leur tintement, l'équipage entier suivait le convoi; le froid était vif, l'atmosphère sombre, le silence profond, et un des phénomènes lunaires de ces climats, le *halo*, grand cercle lumineux qui entoure parfois la lune d'une large auréole, ajoutait ses effets bizarres à cette scène de tristesse.

Le mois de décembre emporta dans la dérivation des glaces le bâtiment à soixante-sept milles plus au sud. Le 28 janvier, par le 74e degré de latitude, le bord supérieur du soleil se montra de nouveau; il y avait quatre-vingt-neuf jours que l'astre avait complétement disparu. Février continua d'entretenir les espérances des marins; la température s'adoucissait sensiblement; les monceaux de glace se séparaient, et au milieu de leurs craquemens et de leurs déchirures, s'ils menaçaient le bâtiment d'un grand désastre, ils lui faisaient espérer aussi la rupture définitive du cercle infranchissable dans lequel il marchait emprisonné. Mars justifia ces espérances; une nuit, par une tempête de neige et par une forte houle qu'avait soulevée une brise passagère du sud-est, le bâtiment se détacha avec une forte secousse de la montagne de glace à laquelle il était rivé, protectrice redoutable qui le défendait du choc des glaçons voisins, mais qui pouvait elle-même à chaque instant l'écraser. Le yacht, a la grande joie de son équipage, reprenant ses libres allures, se mit à bondir sur les vagues; il ne lui restait plus qu'à se dégager par de prudentes manœuvres de son archipel de glaçons. C'est ce qu'il put faire enfin dans le mois d'avril, après de brusques variations de la température et des retours subits du froid qui menaçait de l'enfermer dans un nouveau cercle de glaces. En échappant à ce terrible *main-pack* qui l'avait retenu durant huit mois, le *Fox* courut un dernier danger : il fut entraîné par une forte houle au milieu des glaçons entrechoqués; sa machine, que l'ingénieur, M. Brand, était seul à manœuvrer depuis la mort du mécanicien Scott, aidée du vent, eut bien du mal à l'entraîner hors des obstacles qui l'enveloppaient; il fut menacé de perdre son gouvernail. Sans doute, si ce malheur fût advenu, il eût misérablement péri, broyé au milieu des glaces; par bonheur ses flancs garnis de fer résistèrent aux chocs, et l'équipage parvint à force d'énergie à franchir cette passe difficile. Enfin le navire glissa sur une eau libre; à peu de distance

devant lui s'ouvrait l'ancrage groënlandais de Holsteinborg : il allait y réparer quelques avaries, faire de l'eau, remplacer les chiens qu'il avait perdus, compléter ses provisions, puis de là repartir plein de courage et de confiance pour réparer l'échec que ce dur climat lui avait imposé, et reprendre l'accomplissement de sa périlleuse mission.

II.

Ce fut au commencement de juin 1858 que le *Fox* reprit la mer; il était en avance de près de deux mois sur sa précédente campagne. Quelques baleiniers qui allaient se disperser à la poursuite des phoques, des narvals et des baleines blanches, qu'on trouve en assez grand nombre à cette latitude, l'avaient rejoint, et pendant quelques jours lui faisaient cortége. Parmi ces bâtimens s'en trouvait un, le *Tay*, dont le capitaine, un des navigateurs les plus expérimentés des mers arctiques, avait passé, quelques années auparavant, par une des plus terribles épreuves qui puissent frapper un marin dans ces régions. Le capitaine Deuchars commandait alors la *Reine-Charlotte*, et il s'efforçait de contourner le *main-pack* par la baie de Melville. Déjà il avait franchi les plus périlleux obstacles, et après avoir constamment veillé lui-même à la direction du navire, il allait prendre quelque repos par une belle matinée bien claire, lorsque des masses de glaces flottantes se montrèrent en tête du navire. Le capitaine resta sur le pont, mais au moment où l'on allait traverser ce nouvel obstacle, les glaces se rejoignirent, et le bâtiment naviguait au milieu d'elles, quand leurs aspérités frappèrent ses deux flancs à la fois à la hauteur du mât d'artimon. Il fut littéralement broyé; en moins de dix minutes, ses dernières vergues disparurent, et les glaces se refermèrent sur l'abîme qui l'engloutissait; l'équipage avait eu à peine le temps de se sauver dans les embarcations, et il fut recueilli par un baleinier. Deux ans auparavant, le capitaine Deuchars avait lui-même ramassé dans les glaces du *main-pack* un mât de perroquet et reconnu sur les flancs d'un glaçon la forme d'un navire qui y avait été longtemps incrusté; c'étaient les seuls vestiges subsistans d'un naufrage encore plus complet que le sien.

Le *Fox* se sépara de ses compagnons de route, et, après avoir tourné avec une extrême circonspection les obstacles de la baie de Melville, il se trouva en vue du cap York, qui ferme cette baie à son extrémité occidentale. Là, par le 76e degré de latitude nord, campait un parti d'Esquimaux qui y avait passé l'hiver. En apercevant le bâtiment européen, ces pauvres gens se mirent à témoi-

gner de leur joie par des danses et des gestes sauvages, et huit d'entre eux montèrent à bord. Leurs longs cheveux raides et noirs pendaient sur leurs épaules recouvertes de peaux de phoques; ils portaient des espèces de bottes et d'épais pantalons de peaux d'ours, le poil en dehors. Leur physionomie n'était pas sans bienveillance malgré de petits yeux un peu farouches. La plupart tenaient à la main une sorte d'arme faite d'une défense de narval. Quelques-uns connaissaient l'interprète danois, M. Petersen, qu'ils avaient vu lors de l'expédition du docteur Kane; on renoua bien vite amitié, et ces bons Esquimaux s'enquirent avec émotion de quelques-uns de leurs compatriotes des régions plus méridionales du Groënland, dont ils sont séparés par plusieurs centaines de milles couverts d'infranchissables glaciers. Parmi eux se trouvait le beau-frère d'un naturel qui en 1851 avait visité volontairement l'Angleterre; c'était un *angekok*, personnage important, sorte de magicien qui a des charmes pour guérir les maladies et pour conjurer les tempêtes. Il y avait aussi dans cette petite troupe un vieillard robuste, portant sur la face quelques poils en forme de barbe et de moustache, et d'une physionomie plus sombre que ses compagnons. Celui-là s'était rendu coupable d'un crime extrêmement rare chez les Esquimaux : c'était un assassin. Il avait convoité les chiens d'un homme qui, de plus, était son ennemi personnel, et, pour assouvir à la fois sa vengeance et sa cupidité, il l'avait tué. M. Petersen, qui raconte ce fait, ne dit pas s'il y eut une pénalité pour son crime. Une distribution d'aiguilles et de couteaux fut faite à ces pauvres gens, et on eut soin de leur dire qu'ils avaient mérité ces présens par la bienveillance avec laquelle ils avaient traité les hommes blancs quand le docteur Kane et son équipage avaient été contraints de séjourner parmi eux.

Deux ou trois jours d'un retard occasionné par des vents contraires furent mis à profit pour jeter un coup d'œil sur cette terre lointaine. On était au commencement de juillet; c'était le moment de la chaleur et des jours qui ne finissent pas; la terre s'était débarrassée de sa froide enveloppe; la glace se heurtait en fragmens détachés le long du rivage, la neige ne couvrait plus que les hauteurs, et de la cime des falaises on entrevoyait au large les immenses champs de glace du *main-pack* lentement entraînés à la dérive. Le sol était tapissé d'un épais gazon, spectacle étrange dans ce pays des frimas, et les larges assises de roches primitives qui de la mer s'étendent dans les solitudes de l'intérieur montraient leurs flancs couverts d'une végétation vraiment étonnante à cette haute latitude. Une espèce de pigeon, un petit palmipède appelé *auk* ou *rotchie*, l'oiseau de proie auquel les marins hollandais donnent le nom de *bourgmestre*, parce qu'il opprime ses voisins et s'approprie

leur bien, animaient un peu ces plages désertes; on apercevait aussi de loin en loin un renard flairant dans les crevasses et sous les pierres les œufs du *rotchie*, ou bien c'était un morse qui tout d'un coup levait au-dessus de l'eau, entre deux glaçons, sa face étonnée. Mais les vents du nord-est s'étaient remis à souffler, de larges chemins donnaient accès au navire, en face de lui s'ouvraient les détroits par lesquels on pénètre dans le labyrinthe des archipels arctiques; c'était le moment de dire un adieu définitif aux terres qui font face à notre Europe et de se lancer dans l'inconnu; l'équipage appareillait au cri de *hurrah for the west!*

Quelques jours après apparaissaient en effet les premières terres de l'ouest, l'île Cobourg et l'entrée du détroit de Jones, puis, plus au sud, celle du détroit de Lancastre. Le bâtiment allait tenter ce chemin. A l'entrée du passage, dans un îlot, vivaient trois familles d'Esquimaux, en tout douze personnes. Il y avait quatre hivers qu'ils avaient traversé le détroit de Lancastre sur la glace avec leurs chiens et leurs traîneaux; le vieux chef, patriarche de cette petite colonie, était remarquable par sa calvitie, fait très rare chez ces indigènes. Il avait vu le *Phœnix* en 1854, et il s'enquit avec beaucoup de sollicitude de son ami le capitaine Inglefield.

Le détroit de Lancastre n'était pas entièrement gelé, comme ces Esquimaux le prétendaient, mais il était encombré de glaces, et le *Fox*, après avoir tenté de forcer le passage, fut rejeté par le vent et par les courans vers le sud-est, dans la baie de Pond, appelée plus généralement aujourd'hui *détroit de l'Éclipse*. Là les Esquimaux ont plusieurs campemens ou villages d'été. Dans le désir de s'informer si ces naturels n'avaient pas connaissance de quelque naufrage et n'avaient pas vu depuis peu d'années des hommes blancs, Mac-Clintock, accompagné de l'interprète, d'un officier et de deux matelots, se rendit à la plus considérable de ces stations. Après avoir traversé un pays horrible, embarrassé d'obstacles de toute nature, et longé péniblement en bateau des blocs de glace à demi fondus par le dégel, les Européens se trouvèrent à l'entrée d'une baie fermée de tous les côtés par des roches à pic hautes de huit à neuf cents pieds, sorte de précipice au fond duquel sept huttes étaient dressées; ils avaient devant eux le village de Kaparoktolik. Malgré les chaleurs du mois d'août, la surface de la baie était encore presque complétement gelée; les rochers étaient couverts de neige, et à 300 mètres des cabanes un glacier occupait toute la vallée : tel était le lieu de plaisance choisi par ces pauvres Esquimaux pour y passer la meilleure saison. En hiver, ils vont habiter à quelque distance de ce point des huttes de neige, d'où la chasse aux rennes et la pêche du saumon leur est plus facile vers le printemps. La

population se composait de vingt-cinq personnes, hommes, femmes et enfans, qui témoignèrent une grande joie à la vue des étrangers. Les femmes et les enfans se précipitaient vers eux en répétant : *Pilletay*, *pilletay* (donne-moi); les hommes montraient plus de dignité et offraient des échanges. En retour de leurs défenses de narval et de quelques peaux, seuls biens qu'ils eussent à leur disposition, ils demandaient des scies, qui leur servent à tailler les os de baleine avec lesquels ils protégent les flancs de leurs *kayaks*, et font une espèce de chaussure aux chiens qui tirent leurs traîneaux. Ils ont aussi les limes en grande faveur, parce qu'elles leur servent à convertir en pointes de flèches et en harpons les petits morceaux de fer que les naufrages, les échanges ou la générosité des Européens mettent en leur possession. A eux tous, ces indigènes n'avaient que deux traîneaux, longs de neuf et de quatorze pieds, et faits de planches de chêne provenant d'un ancien naufrage. Ils n'avaient vu personne de l'expédition de Franklin, et ne purent donner à son sujet aucun renseignement; mais quelques-uns d'entre eux se souvenaient de l'hivernage de Parry à la station d'Ingloolik durant l'hiver de 1822-1823.

La petite population de Kaparoktolik présente un des meilleurs spécimens de la race des Esquimaux : les hommes sont assez grands, en moyenne cinq pieds cinq pouces anglais; ils sont intelligens et généralement ouverts et affables. On leur mettait dans les mains un crayon et une feuille de papier, et ils essayaient de compléter leurs indications par des représentations graphiques qui n'étaient pas toujours sans utilité. Quatre d'entre eux suivirent dans leurs *kayaks* les Européens jusqu'à leur vaisseau, emportant des barbes de baleine et des défenses de narval pour les échanger contre des couteaux, des scies, des aiguilles; il y en avait un qui aurait bien voulu troquer son *kayak* contre un fusil, mais, comme il n'avait pas d'autre moyen de retourner à son campement, il dut, à son grand regret, s'abstenir de ce marché. Parmi ces sauvages, il y a des amateurs de musique. Quelques années auparavant, un d'entre eux, ayant entendu jouer du violon à un matelot de baleinier, s'était pris de telle passion pour cet instrument qu'en échange il avait offert un poids considérable d'ivoire de narval, qui vaut en Angleterre une demi-couronne la livre. Il tirait de son violon des mélodies étranges, et il était si enchanté de l'affaire qu'il avait faite que pendant plusieurs années, quand le baleinier revenait à la station de *Pond's-Bay*, il alla visiter son ami le matelot.

Au bout de quelques jours, le vent était redevenu favorable, le dégel avait fait de grands progrès; le *Fox* reprit la direction du détroit de Lancastre, qu'il franchit cette fois avec promptitude. A l'ex-

trémité occidentale du détroit se trouve l'île Beechey, où Franklin passa l'hiver de 1845-1846, et dans laquelle on a établi depuis ce temps un dépôt de vivres et de munitions pour fournir quelque secours aux bâtimens engagés à sa recherche. Le *Fox* y trouva à compléter sa provision de charbon. Il avait aussi à remplir en cet endroit un pieux devoir : lady Franklin avait chargé en 1855 le capitaine américain Hartstein d'élever à son époux un monument funèbre dans cette île Beechey, dernière étape alors connue de son voyage. Ce marin, empêché par les circonstances de dépasser le Groënland, avait déposé à Godhaab ce monument, consistant en une large tablette de marbre, et Mac-Clintock l'y avait repris pour le transporter à sa destination. Sur l'un des côtés d'une enceinte qui entourait un cénotaphe et que surmontait le pavillon britannique, on dressa cette tablette, où était gravée l'inscription suivante : « A la mémoire de Franklin, de Crozier, de Fitzjames, de tous leurs généreux frères les officiers et de leurs fidèles compagnons qui ont souffert et qui sont morts pour la cause de la science et au service de leur patrie. Cette tablette est élevée près du lieu où ils ont passé leur premier hiver arctique, et d'où ils sont partis pour surmonter les obstacles ou périr; elle commémore la douleur et l'admiration de leurs compatriotes et amis, ainsi que les angoisses, adoucies par la foi, de celle qui, dans le chef héroïque de l'expédition, a perdu le plus dévoué et le plus cher des époux. — *Et c'est ainsi qu'il les a emmenés dans le ciel, où ils voulaient être!* » A côté, sur une plaque en marbre, fut inscrit le nom du jeune Français qui, lui aussi, mourut dans ces tristes régions, au service de la science et à la recherche de Franklin, le lieutenant Bellot.

Le détroit de Barrow était libre de glaces; mais l'entrée du Peel, qui vient y déboucher, se trouvait au contraire complétement obstruée. Le *Fox*, que son itinéraire devait désormais mener du nord au sud, fit alors un retour en arrière, longea par sa côte orientale la grande terre de North-Sommerset, et s'engagea dans la passe du Prince-Régent. Trois îles considérables et une presqu'île, qui s'étendent dans cette région du 74e au 68e parallèle environ, allaient être le théâtre successif de ses investigations. La première est North-Sommerset, séparée par le détroit de Bellot de Boothia-Felix. On appelle Boothia-Felix une vaste presqu'île de forme à peu près elliptique, pointe extrême que projette dans l'Océan arctique le continent américain, auquel elle se rattache par un isthme très étroit. Au sud-ouest de North-Sommerset s'étend la grande île du Prince-de-Galles, et de même au sud-ouest de Boothia-Felix est située celle du Roi-Guillaume. C'est à peu près vis-à-vis la pointe la plus méridionale de celle-ci que débouche dans la Mer-Glaciale la rivière

Back ou du Grand-Poisson, qui coule du sud au nord dans les régions les plus froides et les plus désolées de l'Amérique du Nord. Les traces de Franklin devaient, d'après les indications déjà recueillies, être cherchées de ce côté. Le vent, aidé de la vapeur, porta rapidement le yacht le long de la côte orientale de North-Sommerset, jusqu'au détroit auquel le capitaine Kennedy a donné en 1851 le nom de Bellot. C'est un bras de mer assez semblable aux *fiords* groënlandais, étroits et profonds : il n'a qu'un mille de largeur sur vingt de long, et la sonde y descend jusqu'à quatre cents pieds. Ses bords de granit, coupés à pic, se dressent à quinze et seize cents pieds au-dessus de la mer. Les marées y montent avec une grande rapidité, et un fort courant s'y dirige de l'ouest à l'est. Il était alors obstrué par des glaces flottantes; on le franchit, non sans quelque peine, et le navire alla s'installer sur le bord supérieur de son entrée occidentale, dans une espèce de port fermé par des rochers, protégé par des bancs de glace, où il devait prendre ses quartiers d'hiver.

Cette seconde saison d'immobilité pour le navire ne devait pas s'écouler dans une inaction stérile; au contraire, elle allait préparer à l'expédition ses plus précieux résultats. Il fut en effet décidé que trois vastes reconnaissances en traîneaux, sous les ordres de Mac-Clintock et de ses lieutenans, Hobson et Young, seraient dirigées sur la glace, dès le commencement du printemps, la première à la rivière du Grand-Poisson et à l'île du Roi-Guillaume, la seconde sur la côte occidentale de Boothia, depuis le détroit de Bellot jusqu'au pôle magnétique, c'est-à-dire du 72e au 70e degré de latitude environ, la troisième le long des rivages de l'île du Prince-de-Galles, pour compléter sur ce point les explorations des précédens navigateurs. Deux observatoires magnétiques furent construits, l'un à 200 mètres du yacht, avec des blocs de glace rectangulaires qui ressemblaient à distance à de magnifiques pierres de taille, l'autre en parois de neige. Plusieurs excursions préparatoires des grandes expéditions furent conduites par les lieutenans. Dans une d'elles, Hobson et les matelots qui l'accompagnaient coururent un terrible danger : après six jours d'un bon voyage le long de la côte de Boothia-Felix, ils établirent, comme de coutume, leur campement de nuit sur la glace; la marée commençait à monter, et une forte brise du nord-est se mit à souffler du rivage. Quelle ne fut pas leur anxiété, le matin, en voyant que, sous l'effort de la marée et du vent, la glace qui les portait s'était détachée du rivage et s'en allait à la dérive! Ils préparèrent aussitôt leurs traîneaux et leurs chiens; mais le glaçon continuait à gagner lentement le large. Battu par les vagues, il se rompit, et il n'en resta pour les porter qu'un fragment de

vingt mètres. Deux jours et une nuit se passèrent de la sorte; au vent avait succédé une gelée intense qui les fit cruellement souffrir, mais qui leur apporta le salut. Le fragment de glace descendit jusqu'à une île à laquelle on a donné le nom du président de la Société royale de Londres, lord Wrottesley; là, il s'arrêta, rattaché au rivage par la gelée, et les marins purent rejoindre leurs compagnons. Septembre et octobre s'écoulèrent ainsi dans la brume, la neige et le vent. Novembre fut signalé par une perte des plus sensibles, celle de l'ingénieur, M. Brand, qui mourut subitement. C'était un homme robuste, d'une quarantaine d'années. Un matin, on le trouva étendu sur le pont : il avait été frappé d'une congestion cérébrale. C'était M. Brand, on s'en souvient, qui manœuvrait la machine du bâtiment depuis la mort du mécanicien Scott. Désormais le yacht se trouvait presque uniquement réduit à sa voilure.

Cet hiver de 1858-1859 fut remarquablement dur; les vents du large et le courant d'air qui s'engouffrait à travers le détroit de Bellot produisaient un froid tel que souvent il était impossible de quitter l'intérieur du bâtiment. Le gibier, qui en automne était assez nombreux, avait complétement disparu : non-seulement les rennes, les lièvres, mais aussi les ours et les phoques avaient émigré. L'atmosphère se maintenait à une température extraordinairement basse : à Noël, le thermomètre tomba un moment à 76 et 80 Fahrenheit. La température moyenne du mois fut de 33 degrés au-dessous de zéro. Souvent pas une étoile ne perçait l'obscurité glaciale du ciel, et il était impossible d'affronter l'atmosphère extérieure sans que les parties du visage mises en contact avec l'air gelassent aussitôt. Un fait véritablement étonnant, c'est la manière dont les chiens esquimaux supportaient ces rigueurs du froid, si douloureuses pour les hommes; sans autre protection que leurs longs poils, ils se tenaient couchés sur la neige près du vaisseau, à l'abri du vent. Le 26 janvier 1859, une partie du disque solaire reparut à l'horizon, ramenant, avec un peu de clarté, la gaieté et l'espérance. Aussitôt s'achevèrent les préparatifs de la triple reconnaissance qui allait être le dernier acte et amener l'heureux dénoûment de cette laborieuse expédition.

III.

A la suite de janvier et de février, qui avaient été extrêmement rigoureux, des reconnaissances furent détachées, tant pour préparer des dépôts de vivres sur les routes que l'on allait suivre que pour aller chercher des provisions complémentaires à ceux qui avaient été précédemment établis. Mac-Clintock s'avança jusqu'au cap Victoria, au sud de Boothia. Dans cette excursion, après avoir presque

complétement épuisé ses vivres, il s'apprêtait à retourner sur ses pas, lorsque quatre Esquimaux se présentèrent à lui. Ils étaient venus d'un village assez éloigné à la chasse des phoques; un d'eux portait attaché à son vêtement de peaux un bouton de la marine anglaise. Interrogé ainsi que ses compagnons, il dit que, plus au sud, un bâtiment avait été détruit par les glaces, que les blancs qui le montaient s'étaient d'abord sauvés, puis qu'ils étaient morts de faim, et qu'il y avait dans son village des instrumens de fer et des objets provenant de ces étrangers. Mac-Clintock se rendit à ce campement esquimau, composé de huit huttes; il y trouva en effet des cuillers et d'autres objets européens. Enfin il était sur les traces de Franklin et de ses compagnons. Il s'empressa de retourner à son vaisseau, instruisit l'équipage de sa découverte, et se mit en mesure de repartir presque immédiatement.

Le 2 avril au matin, douze hommes, cinq traîneaux et quatorze chiens étaient prêts au départ; le yacht avait hissé son pavillon *royal Harwich*, les traîneaux déployaient leurs banderoles de soie, les hommes étaient pleins de courage et de confiance; c'était la double expédition de Mac-Clintock et de Hobson qui se lançait dans le sud pour recueillir les débris de Franklin et compléter ses recherches scientifiques. Le poids qu'avaient à traîner les hommes et les chiens était à peu près pour chaque expédition de quatorze cents livres, traîneaux, tentes, couvertures, vêtemens, provisions, munitions, instrumens scientifiques, objets d'échange; c'était M. Petersen qui s'était chargé de conduire les traîneaux à chiens du commandant. On rencontra des Esquimaux après dix-huit jours d'une marche très laborieuse; la température continuait à se maintenir fort basse, quelquefois jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro; un vent âpre soufflant du nord coupait les visages, et les reflets du soleil sur la neige fatiguaient cruellement les yeux, bien que tous les hommes fussent pourvus de lunettes de couleur. Ces indigènes étaient ceux que Mac-Clintock avait déjà vus. Ils habitaient des huttes de neige de forme assez singulière. A la suite d'une espèce de corridor étroit s'ouvrent à droite et à gauche deux couloirs longs de vingt-cinq pieds, où l'on ne peut passer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, et au bout de ces couloirs on trouve une hutte circulaire d'un diamètre de douze pieds et haute de six ou sept. La moitié de ces huttes est occupée par un banc en neige haut de deux pieds et couvert de peaux de rennes, c'est le lit de la famille. Dans un angle, un autre banc de moindre dimension sert de table de cuisine; auprès est accroupie la ménagère de l'endroit, surveillant sa vaisselle et sa lampe de pierre. Ces lampes, formées d'un petit morceau de roche grossièrement taillé, sont suspendues dans un sac en peau de

phoque qui contient aussi de la mousse sèche, des pyrites et quelquefois un fragment de lime pour frapper la pierre; la mousse sert de mèche et d'amadou. Un morceau de glace incrusté dans la toiture transmet le jour quand le soleil se montre.

On trouva encore dans les huttes de ces Esquimaux quelques objets ayant appartenu à l'expédition de Franklin, et, après bien des interrogations, on obtint les renseignemens suivans. — Les natifs de l'île du Roi-Guillaume avaient vu deux bâtimens, dont l'un avait sombré dans une grande profondeur d'eau sans qu'il en reparût le moindre débris; l'autre avait été poussé sur le rivage et brisé par les glaces en un lieu appelé Ootloolik, autrefois très fréquenté, aujourd'hui presque délaissé par les indigènes. C'était à la fin de la bonne saison, c'est-à-dire vers août ou septembre, que cet événement était arrivé; les blancs étaient partis, traînant derrière eux leurs canots, et ils étaient parvenus jusqu'à la grande rivière, où l'hiver suivant on avait retrouvé leurs ossemens.

Munis de ces indications, les Européens poursuivirent leur route dans le sud; ils franchirent le point où a été fixée la position du pôle magnétique, environ par le 70e parallèle, sur la côte occidentale de Boothia-Félix, et, parvenus au cap Victoria, ils se séparèrent: Hobson allait traverser en ligne droite le détroit de Ross et se diriger sur le cap Félix, à la pointe septentrionale de l'île du Roi-Guillaume, tandis que Mac-Clintock couperait plus au sud pour aller explorer une autre partie de la même île. Le commandant mit trois jours à traverser le détroit; la température continuait d'être rigoureuse, bien qu'on fût aux premiers jours de mai, et l'éclat de la neige reflétant le soleil causait des cécités momentanées et des souffrances telles qu'il était souvent préférable de marcher la nuit. Dans l'île, on trouva divers campemens où l'on put se procurer de nouvelles indications, d'après lesquelles Mac-Clintock continua de s'avancer vers le sud. Il parvint ainsi, en franchissant le détroit qui sépare l'île du Roi-Guillaume de la terre ferme, jusqu'à l'île Montréal, à l'embouchure de la rivière du Grand-Poisson. N'ayant rien découvert, il regagna l'île du Roi-Guillaume et se mit à en suivre la côte sud-ouest. Là, entre le 68e et le 69e parallèle, près d'une pointe appelée cap Herschel, le 25 mai, on trouva sur une petite hauteur dont le vent balayait la neige un squelette humain complétement blanchi, la face contre terre; des animaux en avaient rongé la chair et dispersé les extrémités. Tout près se trouvaient collés au sol quelques débris d'un vêtement d'uniforme et un livret de poche promettant de précieux renseignemens, mais en ce moment complétement gelé. Plus loin, au-delà du cap, se dressait un monceau de pierres sous lequel Hobson avait laissé une note; il faisait savoir qu'il était parvenu en

ce point six jours auparavant, après un trajet des plus pénibles, et qu'enfin il avait trouvé à Pointe-Victoria, sur la côte nord-ouest de l'île, un document du plus haut intérêt : c'était une des feuilles imprimées en six langues que les bâtimens de découverte ont coutume d'emporter et de jeter à la mer dans des bouteilles pour étudier la marche des courans; elle était chargée d'écriture en tous sens, et voici ce qu'elle portait : « 28 mai 1847. Les vaisseaux de sa majesté *Erebus* et *Terror* ont hiverné dans les glaces, latitude 70° 0′ 5″ nord; longitude 98° 23′ ouest... Sir John Franklin commandant. — Tout va bien. — *Gore, lieutenant, — Des Vœux, maître.* »

« Tout va bien » résumait donc l'état de l'expédition à la date de mai 1847; mais sur la marge du même papier, transversalement, se trouvaient écrits ces mots : « 25 avril 1848, les vaisseaux de sa majesté *Terror* et *Erebus* ont été abandonnés le 22 avril, à cinq lieues nord-nord-ouest; ils étaient enfermés dans les glaces depuis le 12 septembre 1846. Les officiers et les équipages, cent cinq hommes, sous le commandement du capitaine Crozier, ont touché terre ici par 69° 37′ 42″ latitude nord et 98° 41′ longitude ouest. — Sir John Franklin est mort le 11 juin 1847, et la perte totale de l'expédition a été jusqu'à la présente date de neuf officiers et de quinze matelots. *Crozier, capitaine et commandant par ancienneté; J. Fitzjames, commandant l'Erebus.* Partis ce matin 26 pour *Back's Fish river.* »

Les désastres avaient donc frappé coup sur coup les infortunés marins; le commandant était mort, il avait été impossible de dégager les bâtimens des glaces, et les équipages avaient entrepris d'accomplir le trajet qui les séparait de *Back's river*, sans moyens de locomotion et presque sans ressources, car les navires n'avaient été approvisionnés que pour jusqu'en juillet 1848. C'était ce motif qui avait dû déterminer leurs équipages à les abandonner.

Animés par ces importantes nouvelles, Mac Clintock et ses compagnons redoublèrent de vigilance dans l'exploration du littoral. En continuant de remonter vers le nord, ils virent une grande embarcation posée sur un traîneau, dans laquelle se trouvaient deux cadavres qui avaient été mutilés par des carnassiers, sans doute des ours ou des loups. Contre les parois du bateau s'appuyaient debout, chargés et armés, deux fusils doubles; cinq montres reposaient dans le fond, et dans les poches des vêtemens on trouva un *Vicaire de Wakefield*, un petit livre intitulé *Mélodies chrétiennes* avec cette inscription au-dessus du titre : *From the donor to G. G.* (le lieutenant Graham Gore?), une petite Bible avec des notes marginales et des fragmens de livres de prières. Des instrumens de toilette, brosses à dents, peignes, éponges, savons, gisaient pêle-mêle avec

des habits, des chaussures, des outils, des munitions, des armes, de l'argenterie; mais il n'y avait pas d'autres provisions qu'un peu de thé, de tabac et de chocolat. Autour d'un cairn de pierre déjà fouillé par Hobson à Pointe-Victoria gisaient des vêtemens, des boîtes et un grand nombre d'objets ayant appartenu à des matelots et à des officiers. Il était évident que cette région n'avait pas été visitée par les Esquimaux depuis les terribles événemens dont elle avait été le théâtre, car ces sauvages n'auraient pas manqué de s'approprier les dépouilles des Européens; ils avaient été témoins seulement de la catastrophe de ceux qui avaient péri beaucoup plus au sud, vers l'île Montréal. L'expédition sur *Back's river* avait eu ses retardataires, ou peut-être, après l'abandon des navires, les marins survivans avaient-ils différé d'avis entre eux dans leur résolution suprême et divisé leur destinée; mais ils avaient été également malheureux, puisque toute la côte occidentale de l'île du Roi-Guillaume était semée de leurs débris. Après avoir recueilli ces précieuses reliques, Mac-Clintock se hâta de suivre la direction qui devait le ramener à son bâtiment. Deux cent trente milles l'en séparaient encore, et il fallait arriver assez à temps pour pouvoir passer les détroits avant le dégel. Or on était au commencement de juin. Malgré les nombreux obstacles, le trajet fut franchi avec rapidité; on suivait les traces de Hobson, et l'on apprit, par diverses notes laissées aux endroits où étaient enfouis des dépôts de vivres, qu'il marchait à six journées de distance en avant. Cet officier était si malade qu'il lui devint impossible d'avancer autrement qu'en traîneau; l'état de sa santé ne l'avait cependant pas empêché de déployer beaucoup d'activité et d'énergie pendant les soixante-quatorze jours que dura son absence. Ses observations, rapprochées de celles de Mac-Clintock et de Young, constatent que les glaces vers l'ouest sont beaucoup plus compactes et persistantes que de tout autre côté. C'est faute d'avoir fait cette expérience que le malheureux Franklin a péri; il croyait la terre du Roi-Guillaume une presqu'île, et ne sachant pas qu'elle abrite à l'est un chenal contre les glaces, pour forcer le passage, il s'engagea dans ce détroit de Victoria où ses navires, rivés au glacier depuis deux ans, durent être abandonnés.

Enfin le 18 juin Mac-Clintock et ses compagnons, accablés de fatigues, ayant perdu la plupart de leurs chiens et ne surmontant qu'avec une peine inouie les derniers obstacles, eurent la joie de revoir le *Fox* et de monter à bord. Le yacht était resté sous la garde de quatre ou cinq matelots et du docteur Walker. Hobson, arrivé quelques jours auparavant, était atteint du scorbut. Cette terrible maladie avait attaqué déjà plusieurs hommes, et le maître d'hôtel, Thomas Blackwell, resté sur le bâtiment, venait d'en mourir. Tou-

tefois Hobson se rétablit peu à peu, et le scorbut ne fit plus de victimes; le *Fox* allait rentrer en Angleterre sans avoir à déplorer de nouvelles pertes.

Pour que le petit bâtiment qui avait si bien rempli sa mission pût reprendre le chemin des pays vivans, il ne lui restait plus qu'à recueillir Allen Young. Celui-ci avait quitté le yacht le 7 avril avec cinq hommes, deux traîneaux et six chiens. Constatant bientôt l'existence d'un large chenal entre la terre du Prince-de-Galles et celle de Victoria, il avait renvoyé au vaisseau un traîneau, sa tente et quatre hommes, pour économiser ses provisions, et il s'était mis à poursuivre son exploration en compagnie du seul George Hobday, avec des vivres pour quarante jours, emmenant les chiens, campant dans les abris de neige que lui et son compagnon pouvaient bâtir, ou s'étendant simplement, pour dormir, sur leur traîneau, lorsque la température s'élevait un peu. Il s'avança ainsi jusque vers le 73e parallèle, poussant à deux reprises des reconnaissances à travers le détroit auquel a été donné le nom de *chenal Mac-Clintock*, sans pouvoir rencontrer les rivages de la terre Victoria, qui le borde à l'ouest. Les aspérités y rendent la marche très pénible, et indiquent que la glace, de formation sans doute très ancienne, a été accumulée par les vents et les courans dans ce passage, qui doit n'être jamais praticable à la navigation. Les côtes de cette terre sont basses, uniformes, couvertes d'une épaisse couche de neige, et souvent il est difficile de les distinguer du vaste glacier maritime qui les continue.

Le mauvais état constant de l'atmosphère, les difficultés de la marche, les fatigues sans cesse renouvelées, affectèrent gravement la santé de Young. Après avoir reconnu des hauteurs de trois cents et trois cent quatre-vingts pieds et les cônes bizarres signalés par Osborn en 1851, il retourna sur ses pas et revit le navire le 7 juin. Bientôt sa santé ayant paru s'améliorer, il voulut, malgré l'avis du docteur Walker, repartir, dans l'intention de compléter par la côte orientale l'exploration de l'île du Prince-de-Galles. Il n'était pas encore de retour, et l'on pouvait concevoir à son sujet de légitimes inquiétudes. En effet, la saison marchait avec rapidité, le vent et la pluie dissolvaient partout la neige et la glace, et Young avait dépassé le nombre de jours pour lequel il était approvisionné. Le 25, Mac-Clintock prit avec lui quelques hommes, un traîneau, et s'engagea le long de la côte de North-Sommerset à la recherche de son officier. Il y avait deux jours qu'il était parti, lorsqu'ils se rencontrèrent. Young, maigre, abattu, était couché sur son traîneau, et l'un de ses compagnons, le chef quartier-maître Harvey, pris des premières atteintes du scorbut, avait bien du mal à marcher du même pas que l'attelage, harassé lui-même. Enfin l'équipage entier

était réuni, le but de la mission avait été péniblement, mais complétement atteint; on y avait joint des découvertes et des reconnaissances géographiques du plus haut intérêt. Le capitaine et son lieutenant venaient d'explorer ensemble quatre cent vingt milles (1) de côtes inconnues, Young trois cent quatre-vingts; il ne restait plus qu'à rapporter à l'Europe et au monde intelligent le fruit de tant de labeurs. Pour cela, il fallait se dégager des glaces et gagner la mer libre. C'était la fin de la tâche, mais elle n'était pas sans difficultés et sans périls.

Tous les hommes furent mis à un régime propre à combattre les symptômes et les atteintes du scorbut; les salaisons furent autant que possible laissées de côté et remplacées par le *pemmican* et la chair des animaux que l'on pouvait tuer, volatiles, rennes, phoques. Dans les premiers temps de l'expédition, on abandonnait aux chiens la chair de ces amphibies; seulement de temps à autre un officier s'en faisait accommoder le foie. Il n'en était plus de même : elle était fort recherchée en qualité de chair à sang, *blood-meat*, comme disaient les matelots. On récoltait sur les hauteurs de l'oseille et les racines d'une espèce de lichen à fleur lilas pour en faire des salades; la bière, le jus de citron étaient d'un fréquent emploi; enfin une heureuse fortune mit à la disposition de l'équipage l'antiscorbutique qui passe auprès des habitués des régions polaires pour être le plus efficace : une baleine blanche. On réussit à tuer un de ces animaux à coups de fusil; c'était une femelle mesurant treize pieds et demi, d'une couleur de crême uniforme; ses yeux et les orifices de ses oreilles étaient extrêmement petits. Ces cétacés fréquentent en été des parages très élevés en latitude; mais à l'automne ils émigrent vers le sud et descendent le long des côtes. Quand ils apparaissent sur celles du Groënland, toute la population tend des filets le long des rochers, sachant qu'ils suivent toujours le bord pour éviter un ennemi redoutable; c'est un autre cétacé appelé par les matelots *killer* (meurtrier), le *delphinus orca* des naturalistes. Il atteint de quinze à vingt pieds de long; il est rapide, armé d'une puissante mâchoire, et marche en troupe. Réunis, les *killers* attaquent la baleine et la harcèlent en se jetant sur sa queue et sur ses nageoires. L'été, quand ils font leur apparition dans les mers du Groënland, on voit les phoques chercher refuge tous ensemble dans les rochers et dans les criques, et le chasseur esquimau, dans son frêle *kayak*, également peu soucieux de la dangereuse compagnie des *killers*, s'enfuit à la vue de leur longue et raide nageoire dorsale qui fend l'eau avec promptitude. La baleine que

(1) Le mille anglais vaut 1,610 mètres.

l'on avait tuée fut dépecée et mangée; sa chair avait beaucoup de ressemblance avec celle des phoques, cependant elle était moins molle. Son huile remplit deux tonnes de vingt gallons. Le fameux antiscorbutique que porte cette baleine n'est autre que sa peau, substance gélatineuse, grisâtre, épaisse d'un demi-pouce et presque sans saveur. Christian, l'Esquimau qui accompagnait l'équipage, tua encore deux rennes et sept phoques. C'était un infatigable chasseur, et il avait toute sorte de ruses pour prendre le gibier. Souvent il partait des journées entières, emportant sur le dos son *kayak*, et on le voyait revenir le soir avec une provision d'oiseaux ou traînant un phoque dont il avait fait sa proie; d'autres fois il se couchait sur le bord de la glace avec l'interprète Petersen, à qui son long séjour au Groënland avait rendu les procédés esquimaux aussi familiers qu'à Christian lui-même, et ils attiraient ces amphibies en imitant leurs cris étranges. Enfin Christian avait inventé une machine d'un nouveau genre : c'était un très petit traîneau dont il se servait pour appuyer son fusil et assurer ses coups, et muni sur le devant d'une pièce de calicot blanc qui dérobait le fusil et le chasseur. Quand il apercevait un phoque se chauffant sur la glace au soleil, il poussait doucement vers lui son instrument de guerre, confondu par sa couleur avec la glace et la neige, et le fusillait à coup sûr. Ces exploits furent la clôture des chasses, qui avaient été non-seulement une grande distraction, mais encore une ressource vitale pour l'équipage. Mac-Clintock a dressé la liste du gibier qu'on avait tué dans les deux hivernages; elle peut donner une idée des subsides que le pôle arctique offre à ses visiteurs. En voici le total : 4 ours, 1 baleine, 8 rennes, 95 phoques, 20 renards, 9 lièvres, 350 volatiles et palmipèdes. On tua encore plusieurs ours et un narval, mais leurs cadavres dérivèrent sous les glaces. A l'hivernage du détroit de Bellot, on prit aussi quelques hermines; ces charmans petits animaux avaient un moyen assez singulier de se dérober aux poursuites : ils plongeaient dans la neige et reparaissaient quelques mètres plus loin.

La continuation du dégel et un vent favorable étaient les auxiliaires impatiemment attendus par le yacht pour se dégager. Les circonstances atmosphériques se trouvaient bonnes : la température moyenne avait été pour juin plus 35 1/2; elle fut en juillet plus 40, c'est-à-dire environ 5 centigrades au-dessus de zéro. Les derniers loisirs de l'équipage étaient employés à compléter les préparatifs du départ; le petit navire remplaçait par une riante peinture sa couche de givre et de neige; on entendait constamment retentir le marteau du charpentier, et le commandant s'exerçait avec une ardeur extrême au maniement de la machine, afin de pouvoir s'aider un

peu de la vapeur. Sur le rivage, les tombes des deux hommes morts pendant ce dernier hiver avaient été soigneusement entretenues et semées des fleurs que fournit le pôle; un cairn se dressait en un point remarquable, monument des explorations du *Fox*, sous lequel était déposée une relation de ses travaux et de ses découvertes; enfin les lieux que l'on allait quitter, et qui désormais livreraient à nos cartes leur configuration précise, portaient, nobles témoignages de tant de fatigues et de persévérance, les noms des marins et de quelques-uns des plus zélés promoteurs de l'expédition : c'était le chenal Mac-Clintock, le cap Allen Young, la pointe Hobson, la baie Petersen, le mont Walker; l'extrémité septentrionale de Boothia avait été appelée *Murchison promontory* en l'honneur du savant illustre et zélé qui préside la Société géographique de Londres, et un îlot du chenal Franklin, entre North-Sommerset et l'île du Prince-de-Galles, avait reçu le nom d'un de nos compatriotes qui s'est fait en France l'un des interprètes les plus chaleureux de la douleur de lady Franklin, M. de La Roquette, alors vice-président de la Société géographique de Paris.

Cependant des hommes postés sur les hauteurs qui dominent le détroit de Bellot ne cessaient d'examiner la mer et d'étudier au loin la marche des glaces; on voyait de grandes masses flottantes, et le large se libérait de ses entraves. Enfin, au commencement d'août, le port de glace où s'était engagé le *Fox* fit aussi sa débâcle; mais ce ne fut pas sans danger : les glaçons entraînaient le petit bâtiment et menaçaient de le jeter sur les rochers de la côte; il réussit à s'amarrer, et alla prendre un ancrage sûr, à l'autre bout du détroit de Bellot, au point appelé port Kennedy, où il s'était déjà arrêté en venant. Là il n'avait plus à attendre qu'un souffle favorable du sud-ouest. Ce vent libérateur se fit longtemps désirer : grave sujet d'inquiétude, car si l'on était contraint de passer dans les glaces un nouvel hiver, il faudrait réduire considérablement les rations de vivres. Par bonheur, cette dure perspective ne se réalisa point : aidé de sa vapeur, poussé par le vent, le *Fox* se mit à remonter le long de la côte orientale de North-Sommerset; le 18 août, il entrait dans le détroit de Lancastre, et un mois plus tard, après avoir touché au Groënland, il franchissait le cap Farewell, dernière étape entre les régions solitaires qu'il avait glorieusement sillonnées et le monde vivant qu'il allait revoir.

Les résultats de l'expédition, nous les avons déjà résumés : témoignages directs du sort de Franklin, découvertes géographiques, observations scientifiques, collections de pierres et d'animaux, voilà ce que le *Fox* a rapporté. Nous voyons par l'itinéraire des navires *Erebus* et *Terror* que Franklin ne cherchait pas le passage nord-

ouest par où Mac-Clure l'a trouvé. On sait que ce capitaine américain, parti en 1850, sur l'*Investigator*, du détroit de Behring, entre l'Asie et l'Amérique, longea le continent, passa devant les embouchures des rivières Colville et Mackenzie, remonta vers le nord à la hauteur de la terre de Banks, qu'il reconnut être une île. Là, l'*Investigator* fut saisi par les glaces, et ne put en être dégagé. Pendant trois hivers, son équipage vécut en grande partie de chasse. Enfin les capitaines Kellett et Inglefied vinrent à sa rencontre en s'avançant de l'est à l'ouest avec les navires *Herald* et *Phœnix*, et il fut constaté que les deux Océans communiquent par une série de canaux situés presque en ligne droite, et que l'on appelle *Banks*, *Melville*, *Barrow*, *Lancastre*; mais en même temps on dut reconnaître que les glaces obstruent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces passages, et entourent les bâtimens qui s'y aventurent de barrières infranchissables. Le chemin que Franklin voulait suivre est-il plus praticable? Il s'agit, nous l'avons vu, de pénétrer dans le détroit de Lancastre, de descendre le long de North-Sommerset, d'arriver ensuite à l'île du Roi-Guillaume, et d'enfiler, le long de la côte américaine, la série de détroits, *Simpson*, *Dease*, *Dauphin*, qui mènent au canal de Behring, puis à l'Océan-Pacifique.

L'expérience d'*Erebus* et *Terror* et du *Fox* lui-même ne semble pas indiquer que ce long et tortueux chemin soit préférable à celui dans lequel Mac-Clure est resté engagé pendant trois ans. Il faut donc laisser dans leur solitude ces régions hostiles à l'homme; l'industrie et le commerce n'en peuvent rien attendre, et sans doute, seuls dans l'avenir comme dans le passé, quelques baleiniers en iront affronter la lisière. Est-ce à dire pour cela que les marins intrépides que nous avons suivis dans ces mers aient exposé leur vie pour une œuvre stérile et subi sans utilité tant de fatigues? Non sans doute : c'est grâce à eux que nous avons satisfait vers le pôle arctique ce besoin de pénétrer l'inconnu, qui est une des généreuses préoccupations de nos sociétés. Tandis que nous demeurions dans le bruit des villes, ils s'en allaient, à notre profit, au milieu de périls sans cesse renouvelés, donner le spectacle de l'abnégation, du courage, de la persévérance, des vertus qui élèvent l'homme et qui l'ennoblissent, et dans ces grandes luttes contre la nature, dont leur vie était l'enjeu, ils ont eu, vainqueurs et vaincus, la récompense qu'ils ambitionnaient. S'ils ont semé de leurs dépouilles mortelles ces régions lointaines, leur âme plane sur ce monde qu'ils nous ont fait connaître.

ALFRED JACOBS.

L'ARRIÈRE-SAISON

DE LA POÉSIE

POÈTES ET VERS NOUVEAUX.

Avez-vous quelquefois contemplé les campagnes au déclin des beaux jours, à ce moment qui n'est plus déjà l'été et qui n'est pas encore l'hiver? La terre n'est plus telle que la fit le printemps dans son luxe de fraîcheur et de fécondité. De longues plaines s'étendent dépouillées de leurs moissons. A la place des blés disparus, les végétations parasites croissent confusément. Les tiges, en se multipliant sur un même tronc, ont moins de vigueur et ne produisent plus de fruits. Les plantes fatiguées retombent sur elles-mêmes, et les ondées qui viennent les rafraîchir ne leur communiquent qu'un éphémère et pâle éclat. Les chaleurs dévorantes, les poussières de l'été et les orages meurtriers ont passé par là. La nature, avec des dehors de plénitude et de calme, apparaît dans cette heure singulière de désordre où tout ce qui reste de fleurs, de verdure, de végétation nouée et excentrique, atteste un travail qui finit, une séve qui s'épuise ou s'égare sans se renouveler désormais. Il y a des momens semblables dans le monde de l'imagination et de l'art. Les grandes moissons de l'esprit ont eu leur jour, puis l'élan s'arrête, et voici l'arrière-saison qui commence avec tout ce qui décèle l'indécision et la lassitude. La force créatrice, qui naguère se concentrait en jets vigoureux et précis, semble maintenant suspendue, ou se dis-

perse et se multiplie en efforts sans direction et sans maturité. Ce qui germe est moins le fruit d'un travail nouveau que la déperdition incohérente de la séve d'autrefois, décomposée et subtilisée à l'infini. Là aussi les branches folles poussent sur l'arbre épuisé.

Entre ce monde de l'imagination et le monde physique, il y a seulement une différence notable. Chaque année, la terre retrouve son printemps; pour elle, le déclin et la stérilité ne sont que d'un moment. Hier encore elle était dépouillée et inerte, aujourd'hui elle s'épanouit dans sa jeunesse nouvelle; mai est revenu. Malheureusement l'imagination humaine n'a pas tous les ans son mois de mai; elle ne connaît pas le secret de ces gracieuses résurrections d'une périodicité si fidèle. La force de création et de vie dort plus longtemps au sein de la nature morale que dans la nature visible. La terre, en retrouvant sa verdure et ses fleurs, a beau rouvrir une des sources inspiratrices de l'imagination et appeler la poésie à renaître avec elle : la poésie en est toujours à son arrière-saison d'autrefois; elle se traîne alanguie, elle se répète et se fait écho à elle-même, et c'est pour elle surtout, dans l'ordre des choses de l'esprit, que les rajeunissemens sont lents à venir. Il n'y a que l'Académie des jeux floraux qui croie au mois de mai et qui depuis cinq siècles, à travers toutes les révolutions, s'obstine, avec une fidélité plus touchante qu'efficace, à célébrer chaque année tout ensemble la fête de la poésie perpétuellement renaissante et la fête des fleurs.

Ce que nous voyons, c'est une arrière-saison, disais-je, — une arrière-saison qui ne date ni d'aujourd'hui, ni d'hier, qui a commencé il y a quelque vingt ans, et où, à travers le mélange de toutes les influences, de tous les tons, de tous les procédés, l'inspiration première va en s'affaiblissant et en se perdant par degré. La poésie de ce siècle a eu assurément son glorieux printemps dans ces années d'heureuse audace et de féconde rénovation qui virent jaillir presque à la fois les *Méditations* et les *Harmonies* avec leur puissance d'épanchement lyrique, *les Orientales* et *les Feuilles d'Automne* avec leur chaud coloris, les *Iambes* brûlans et le *Pianto*, les vers étincelans et passionnés d'Alfred de Musset, le poème de *Marie* dans sa grâce pudique, les *Consolations* avec leur charme intime et pénétrant. Entre ces œuvres si différentes de couleur et d'inspiration, il y avait un trait commun : elles procédaient de la même source, elles étaient la poésie d'un siècle nouveau. Et, qu'on l'observe bien, il y avait alors entre les poètes et le monde qui les écoutait cette secrète intelligence qui fait d'une œuvre d'art l'expression saisissante et consacrée de tout un ordre d'impressions et de sentimens. Les contemporains s'intéressaient à ces tentatives hardies d'un esprit plein de jeunesse; les poètes à leur tour entraî-

naient leurs contemporains dans des sphères où ils n'avaient pas pénétré jusque-là. Cet âge fabuleux s'est bientôt évanoui, et la poésie, enivrée d'elle-même, moins écoutée à mesure qu'elle s'exaltait dans ses audaces, défaillante à mesure qu'elle s'éloignait de la vérité, la poésie a fini par devenir comme étrangère au sein d'un mouvement où elle a régné, et où elle risque en ce moment de n'être considérée que comme une noble inconnue.

Ce n'est pas que le nombre des poètes ait diminué; il s'accroît peut-être chaque jour au contraire. Les générations se succèdent sans se décourager. Ouvrez le recueil le plus récent de cette Académie des jeux floraux dont je parlais, et vous verrez qu'en cette année même où nous vivons, cinq cents morceaux ont été présentés au concours. Cinq cents odes, élégies, idylles, épîtres, fables et dithyrambes! vous étonnerez-vous après cela que l'académie toulousaine croie toujours à la poésie et aux fleurs? Tous les jours dans le champ de l'imagination ce sont de nouveau-venus et de nouveaux volumes: *Feuilles au vent*, *Premières poésies*, *Drames et Comédies*, *Brumes et Soleils*, *Sillons et Débris*, etc. Malheureusement le nombre ne suffit pas dans la poésie. C'est Töpffer, ce me semble, qui a dit que dans une œuvre d'art il y avait trois choses : l'auteur, le sujet et le public. Le sujet n'existe pas le plus souvent ici, le public est affairé, je crains même que l'auteur ne soit absent dans ces feuilles volantes, ou qu'il ne soit jeune que par l'âge. A travers tout, que distinguerez-vous donc? Des reflets, des imitations, des excentricités qui se prennent quelquefois pour de l'audace, des tentatives d'archaïsme, deux ou trois influences prédominantes qui s'allongent sur ces pages comme les ombres du soir. C'est l'arrière-saison qui continue.

Le destin de quelques volumes qui vont tourbillonnant au vent n'est pas ce qui importe précisément au fond; ce qui est plus grave, c'est le caractère de cette dégénérescence momentanée de l'imagination. Quel est donc le secret de cette crise où est entrée depuis près d'un quart de siècle la poésie contemporaine? Ce n'est pas la politique, comme on le dit quelquefois, qui, en subjuguant les hommes, en détournant leurs facultés, les rend moins propres à sentir et à exprimer la poésie des choses. Dante fut un politique; il eut toutes les passions, toutes les haines politiques de son temps, et il n'est pas moins l'auteur de *la Divine Comédie*. Pétrarque lui-même était un politique, et il n'a pas moins laissé le plus mélodieux poème de l'amour. La vie active, en familiarisant l'intelligence avec les spectacles de la réalité humaine, n'a rien qui émousse les facultés créatrices et la vivacité féconde de l'imagination. Est-ce le contact des agitations prolongées qui devient mortel pour la poésie? Aucun temps ne fut plus agité que le XVIe siècle, qui produisit

Shakspeare. Cette période même qui de nos jours s'est appelée la révolution est, à proprement parler, la source de la littérature moderne. Tout ce qui vit, — poésie lyrique, drame, roman, — n'est que l'expression des ébranlemens imprimés à l'âme humaine par la catastrophe de la fin du dernier siècle. La cause des défaillances de la poésie contemporaine n'est-elle pas plutôt dans la nature démocratique et industrielle de ce mouvement, si singulièrement accéléré depuis vingt ans, et où l'individualité humaine semble disparaître de plus en plus? Tout concourt à diminuer chez l'homme moderne, avec le sentiment de son individualité, la fécondité créatrice de son esprit, l'indépendance de sa pensée, les qualités supérieures et délicates qui sont l'essence de son être moral et font l'originalité de son imagination. Tous les genres littéraires souffrent nécessairement de cette dépression, passagère sans doute, de la personnalité humaine; la poésie en souffre plus que tous les autres, parce qu'elle est le produit de ce qu'il y a de plus exquis, de plus aristocratique, dirai-je, dans l'intelligence. C'est là, si l'on veut, une cause générale inhérente à une crise de la civilisation.

La poésie contemporaine elle-même d'ailleurs n'a-t-elle point été la complice de sa propre décadence? Aux causes générales qui viennent du temps, elle a ajouté ses propres erreurs. Lorsque le moment était venu pour elle de se renouveler par une conception plus forte du monde moral, par l'observation de la nature humaine et de tout ce qui la fait vivre, elle s'est livrée à de puérils passe-temps. Elle s'est prise elle-même pour objet d'adoration, proclamant la souveraineté de sa fantaisie, défigurant la vérité au lieu de la peindre fidèlement, et substituant l'affectation au sentiment sincère, à l'émotion simple et juste. Entraînée par degré et cédant déjà à l'esprit qui soufflait de toutes parts, elle en est venue à subordonner entièrement l'inspiration morale à la partie matérielle de l'art. La pensée n'a plus été la lumière intérieure de toute création: tout a résidé désormais dans la combinaison de rhythmes bizarres ou de couleurs imprévues, dans les procédés techniques, dans les recherches de la forme. Ainsi la poésie s'est isolée en quelque sorte au milieu de tout ce qui l'entourait, ne parlant ni à l'esprit ni au cœur et parlant à peine aux sens ou à une curiosité frivole. Tandis que le monde se transformait autour d'elle, allant où le poussaient ses préoccupations et ses désirs, elle est restée une chose entièrement artificielle; elle n'a plus vécu que d'une vie factice, et, par une singularité curieuse, cette rénovation d'autrefois, qui commençait en déclarant la guerre au despotisme des écoles, en est venue elle-même à n'être plus qu'une école où sont accourus les imitateurs se modelant sur les maîtres, — l'un prenant le ton sceptique et cavalier, l'autre se li-

vrant à un vague et mélancolique amour de la nature, celui-ci affectant le fanatisme de la forme et de la matière, celui-là s'abandonnant aux épanchemens intimes, — tous arrivant, par l'assimilation des procédés, à un certain degré d'habileté technique, et répétant sur des modes divers une chanson qui a été redite bien souvent, à laquelle il ne manque que l'inspiration de ceux qui la chantèrent pour la première fois voici quelque trente ans. La révolution littéraire a eu promptement son école de l'empire. Le secret merveilleux qui fait l'originalité et la fécondité de l'art s'est évanoui; il est resté ce qui s'imite le plus aisément, le mécanisme, le procédé de reproduction extérieure, une langue rompue et assouplie à une certaine allure. On a ainsi, ce me semble, l'explication de cet état singulier qui montre tout à la fois la multitude des poètes et l'indigence de la poésie, la profusion apparente du talent suppléant à l'originalité absente de l'imagination et le délaissement du public, trop heureux de se justifier de son indifférence pour l'art par l'impuissance de l'artiste.

Je ne veux pas dire que, dans quelques-unes des tentatives les plus récentes, il n'y ait parfois les marques d'une sérieuse vocation poétique, qui eût trouvé sans doute une autre fortune dans le premier essor de l'inspiration contemporaine. M. Leconte de Lisle est par exemple un des meilleurs parmi les nouveau-venus. Il s'est révélé tout d'abord par les *Poèmes antiques*, et il y a joint depuis quelques fragmens nouveaux, qui, réunis à ses premiers essais, forment ce qu'on appelle assez légèrement des *poésies complètes*. Qui n'a point aujourd'hui ses poésies complètes? Si petite soit-elle, on veut lier sa moisson. M. Leconte de Lisle, sans avoir eu beaucoup de peine à rassembler ses œuvres complètes, a du moins le mérite d'une certaine hauteur d'inspiration et d'une pensée qui n'a rien de vulgaire, combinée avec un large sentiment de la nature et une réelle puissance de description. Ce que fit autrefois André Chénier avec une grâce lumineuse, M. Leconte de Lisle l'a tenté de nouveau en cherchant à ressaisir l'inspiration antique, en allant, par-delà les siècles, jusque dans la Grèce primitive et même jusque vers l'extrême Orient, la région aux profondeurs mystérieuses. De cet aventureux voyage, il a rapporté ces poèmes d'un intérêt inégal, *Hélène*, *Niobé*, le *Baghavat*. L'imagination de l'auteur se promène vraiment à l'aise dans ce monde de cyclopes, de centaures, de dieux océaniques et d'incarnations indiennes. Je ne crois pas que M. Leconte de Lisle ait réussi particulièrement à découvrir des élémens poétiques dans les *Visions de Brahma* et dans la *Genèse polynésienne*. Pour tout dire, le *Baghavat*, avec ses profusions descriptives et ses interprétations philosophiques, laisse l'esprit flottant dans une somnolence

sans émotion et sans rêves. Le talent du poète gagnerait, je pense, à effacer l'Inde de la carte de ses explorations. M. Leconte de Lisle est évidemment plus heureux dans ses tableaux antiques, et ce n'est pas sans un art savant qu'il reproduit les scènes fabuleuses de la Grèce, tout empreintes de grâce et de beauté.

Il faut en convenir toutefois, ce n'est pas sans péril qu'on revient d'un esprit exclusif à cet ordre d'inspirations où l'érudition archéologique joue souvent un plus grand rôle que l'art lui-même. M. Leconte de Lisle, sous ce rapport, représente assez exactement, dans ce qu'elle a de plus élevé et de moins frivole, une des tendances de la poésie contemporaine : c'est l'archaïsme, qui s'est manifesté sous des formes diverses, et s'est attaché tour à tour à toutes les époques anciennes. Après le moyen âge, que nous avons vu renaître de ses cendres et se relever dans sa reluisante armure, est venu le monde grec, puis le monde romain, et voici même qu'il faut revenir, avec l'auteur des *Poèmes antiques*, jusqu'à la Grèce primitive pour retrouver la vraie et pure beauté. Avec ces époques merveilleuses, la beauté s'en est allée, et il paraît qu'elle a cessé tout à fait d'exister dans nos âges modernes, simplement livrés à la barbarie.

> Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
> Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos;
> Dors! l'impure laideur est la reine du monde,
> Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Le danger n'est point de s'inspirer de l'antiquité, de l'interroger même avec passion, et de lui demander quelques-uns des secrets de la beauté, mais de s'y absorber et de s'y perdre jusqu'à laisser périr en soi le sentiment de l'homme moderne. Alors la poésie n'est plus vraiment qu'une fiction d'initiés, un artifice d'esprit où l'inspiration filtre péniblement à travers une langue tissée d'érudition. Elle cesse d'être cette chose vivante qui s'allume au foyer du cœur et de l'âme, et qui y trouve un aliment toujours nouveau. Cette poésie, toute d'archaïsme et d'artifice, est promptement envahie par une teinte d'uniformité et de froideur qu'il est aisé de remarquer dans les vers de M. Leconte de Lisle. Et qu'arrive-t-il enfin? C'est que le talent, accoutumé à cette atmosphère factice, concentré dans cette tension artificielle, et tournant toujours dans le même cercle d'idées et d'images, ne se développe ni ne s'agrandit : il reste immobile. Après *Thyoné* et *Hélène*, il chante *la Mort de Penthée*, et *les Plaintes du Cyclope* après *Khiron*. Ainsi fait M. Leconte de Lisle. Ses derniers vers ressemblent aux premiers, et ne révèlent aucun progrès sensible. Le thème n'a point changé, les procédés et

les couleurs sont les mêmes, et c'est sans doute moins la faute de l'auteur que de l'ordre d'idées auquel il s'est voué. Qu'est-ce donc là où un certain souffle d'inspiration ne soutient pas le poète, et où l'art se réduit à n'être qu'un assemblage de mots familiers, exhumés et enluminés pour faire honneur à la vérité locale?

Le tout n'est pas pourtant d'échapper au despotisme fascinateur de l'esprit antique et des fictions de la Grèce païenne pour réaliser l'idéal de la poésie nouvelle. S'il ne fallait que cela et s'il suffisait encore de chercher la beauté dans d'étranges choses, M. Charles Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du Mal*, serait, à n'en pas douter, un des précurseurs des nouvelles générations poétiques, car M. Charles Baudelaire est vraiment un poète à part, très moderne par la forme aussi bien que par le genre d'impressions qu'il exprime. Autant les vers de M. Leconte de Lisle sont empreints d'une sorte de placidité stoïque, autant la poésie de M. Baudelaire se déchaîne et s'agite, comme dans une crise nerveuse perpétuellement intense. Les nerfs en effet ont visiblement une aussi grande part que l'imagination dans ces fragmens étranges qui forment tout un poème plein de crudité. Il faut que les systèmes et les procédés littéraires arrivent à leurs plus extrêmes limites pour qu'on puisse apercevoir distinctement ce qu'ils ont de dangereux ou de puéril, ce qui se cache dans les théories à l'apparence superbe. *Les Fleurs du Mal* sont vraisemblablement le dernier mot d'une double tendance de la poésie moderne, le matérialisme de l'art combiné avec l'analyse subtile et violente des désirs, des tourmens, de toutes les agitations malsaines de l'être intérieur. On pourra broder des variations sur le même thème, il sera difficile d'aller plus loin.

Et ne croyez pas au surplus que l'auteur des *Fleurs du Mal* soit un talent inhabile. Si ce qu'il appelle lui-même « son grand amour de l'art » n'est le plus souvent que le fanatisme de la forme plastique, de l'expression crue et de l'image inexorable, il a du moins la science et tous les raffinemens de ce matérialisme poétique dont il représente exactement la métamorphose la plus récente. M. Charles Baudelaire s'est fait une langue singulièrement libre et hardie, ou plutôt il s'est approprié avec une verve dangereuse cette langue de l'école, qui a l'ambition d'être tout à la fois une peinture et une sculpture, et de rendre sensible même ce qui est immatériel et impalpable. On dirait seulement que, maître de la forme, ouvrier expert dans l'art de tailler curieusement des phrases et d'enrouler des épithètes comme des festons bizarres, il s'est trouvé tout à coup embarrassé et s'est demandé quelle idée il allait envelopper de ce luxe de sonorités et de ciselures. « Je veux vous chanter un chant nouveau, » dit le poète allemand. M. Baudelaire, à son tour, a voulu

chanter à tout prix une chanson nouvelle, et quelle chanson! L'hallucination sinistre, la légion des vices *grouillant* dans la nature humaine comme un *peuple de démons*, comme un *million d'helminthes*, la haine inextinguible et semblable au tonneau des *pâles Danaïdes*, l'ennui qui *rêve d'échafauds en fumant son houka*, et qui dans un bâillement avalerait le monde, la femme racontant le dur métier de la beauté, l'égoïsme s'infiltrant partout, l'amour faisant des bulles avec la cervelle de l'humanité et les soufflant dans l'air, ce sont là les motifs habituels des *Fleurs du Mal*. Vous avez la note fondamentale; elle n'est point faite pour rehausser ou réjouir le cœur. Un poète de la même école, qui est passé presque au rang d'ancêtre dont on recueille les œuvres complètes, — tant il est facile aujourd'hui de devenir un ancêtre! — M. Théodore de Banville, a certes, lui aussi, le culte de l'art matérialiste :

> O poète, il le faut, honorons la matière!

Ainsi dit-il pieusement à l'auteur des *Fleurs du Mal* lui-même. Du moins, en honorant la matière, M. Théodore de Banville la montre dans sa grâce extérieure et dans ses sourires. C'est un amant de la beauté visible et de la lumière, dont la fantaisie païenne ne va pas se promener dans les régions hideuses, et même quand par hasard il rencontre au passage une inspiration simple et juste, il lui donne un tour gracieux comme dans les souvenirs familiers de *la Font-Georges*. M. Charles Baudelaire, le frère puîné de M. Th. de Banville dans le matérialisme poétique, est un réaliste de l'espèce sombre. Il s'est pris d'un étrange amour d'artiste pour toutes les choses malsaines de l'humanité, et il les fait resplendir dans ses vers comme les écailles reluisantes d'un serpent monstrueux. Son opinion sur l'homme est médiocre :

> Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
> N'ont pas encor brodé de leurs plaisans dessins
> Le canevas banal de nos piteux destins,
> C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

C'est Henri Heine qui dit dans un de ses *Nocturnes :* « Oh! que je puisse avoir le spectacle de grands vices, de crimes sanglans et immenses! » Mais le railleur allemand, qui a des familiarités avec les nixes et les kobolds tout comme M. Baudelaire avec les helminthes, et qui invoque le spectacle des perversités imprévues pour rassasier un moment son ennui, l'impitoyable railleur se moque ici et toujours. Il se moque de tout, des grands vices aussi bien que de la « vertu qui a bien dîné, » des nuages qu'il supplie de l'emporter

dans leur course aérienne et de la ville qui l'enveloppe de ses corruptions, de ce monde et de l'autre, de tous les dieux et de lui-même. Son désir farouche s'évapore en étincelante ironie. M. Charles Baudelaire effeuille les *fleurs du mal* dans son herbier, et se livre à l'anatomie des laideurs humaines avec un sérieux inquiétant. Il a commencé peut-être, comme on commence quelquefois, par une fantaisie de paradoxe, croyant aller à la découverte de la nouveauté; son imagination a fini par se faire une habitude de cette impiété monotone, qui apparaîtrait dans sa vulgarité, si elle n'était enveloppée d'un vers énergique et coloré. « Je recherche le vide et le froid et le nu : » c'est là le dernier mot de sa poétique tel qu'il l'exprimait naguère dans une boutade lugubre. Je sais bien que dans un certain monde ce mépris des choses humaines s'appelle le sentiment moderne, l'amour de l'idéal, l'inquiétude ardente de l'esprit cherchant l'énigme de la vie : étrange façon, vous en conviendrez, de faire germer l'idéal, cette fleur de l'âme humaine, dans l'atmosphère de la corruption universelle !

L'idéal de M. Baudelaire est d'une nature équivoque comme sa poésie, où la préoccupation de l'effet violent et de la couleur crue domine plus que la pensée. Ce qui obsède visiblement l'auteur des *Fleurs du Mal*, c'est l'amour de tout ce qui est artificiel et scabreux, le goût du rêve et du cauchemar, cette passion de bizarrerie qui lui faisait dire récemment qu'il voudrait n'écrire que pour les morts,—ce qui dispenserait à la rigueur les vivans de le lire. M. Charles Baudelaire aura eu plus d'une fois, je le crains, la visite nocturne de quelqu'une de ces Euménides, ou *gracieuses* déesses, dont il parle dans un livre d'hier sur *les Paradis artificiels*, où l'on voit décrits tous les effets de l'opium et du haschich, — et cette Notre-Dame des ténèbres l'aura touché de sa main pesante en lui révélant « les choses qui ne devraient pas être vues, les spectacles qui sont abominables. » Le poète des *Fleurs du Mal*, l'auteur de ce singulier livre des *Paradis artificiels* ou *Opium et Haschich*, ne parle pas toujours sérieusement peut-être; je veux dire qu'il se fait un rôle de l'excentricité : il revient du moins à un sentiment plus juste des conditions réelles de ce monde quand il montre lui-même ce qu'il y a d'immoral et de corrupteur dans ces surexcitations factices par lesquelles l'homme croit dérober le bonheur ou le génie là où tout au contraire est l'œuvre d'une âme saine, d'une volonté droite et d'une inspiration naturelle fécondée par le travail. Rien n'est plus vrai; ni la poésie ni le bonheur ne sont une magie noire ou une hallucination fiévreuse des sens, et l'auteur de ces pages sur le haschich pourrait sans se déranger donner plus d'un conseil utile au poète des *Fleurs du Mal*.

La poésie! Elle est tout simplement dans la vérité, dans l'expression fidèle de l'âme humaine et de tous ses mouvemens. La poésie contemporaine n'a eu dans ses commencemens un si merveilleux essor que parce qu'elle s'est rapprochée de la vérité et de la nature. C'est ce qui lui donna le charme tout-puissant de la vie et de l'originalité. En dehors de cette source, où se rajeunit perpétuellement l'imagination créatrice, il n'y a que l'originalité artificielle, obtenue par la bizarrerie violente, ou la répétition, l'imitation qui gagne, qui s'étend et se subdivise en imperceptibles nuances. Vous aurez *les Fleurs du Mal* ou ce pâle essaim de volumes qui disparaissent sans bruit dans un monde affairé. Ils n'ont pour eux qu'une chose, ces petits volumes dont l'existence est à peine soupçonnée le plus souvent; ils expriment le besoin intime et permanent de poésie qui agite les âmes même quand l'inspiration générale d'un temps décline et se disperse comme les rayons brisés d'un faisceau lumineux. Ils représentent des rêves, des illusions et une bonne volonté qui ont du moins le mérite de n'avoir point l'intérêt pour mobile. Cette petite poésie ressemble toujours à une sorte de *devoir* de jeunesse. Malheureusement c'est tout, et en feuilletant les pages des *Ombres de Poésie* de M. Forneret, des *Sillons et Débris* de M. du Pontavice de Heussey, des *Brumes et Soleils* de M. Charles Varin, et bien d'autres encore, que de fois saisirez-vous au passage des thèmes, des images et des airs connus!

Un phénomène qu'il serait peut-être curieux de suivre dans cet ordre de compositions, ce serait le travail successif des influences poétiques prédominantes depuis près d'un demi-siècle. Chaque inspiration a eu son jour et s'est survécu pour ainsi dire à elle-même dans une multitude d'œuvres nées de son souffle. L'astre des *Méditations* a longtemps régné, et l'auteur des *Feuilles d'Automne* a eu toute une école dont les restes vivent encore, à laquelle il a livré quelques-uns de ses procédés sans lui communiquer sa puissance de vibration lyrique. Il y a eu des contrefaçons d'ïambes, et l'intimité familière des *Consolations* a laissé plus d'une trace. Aujourd'hui, dans ce travail d'influences qui ont fini par se mêler et se confondre, c'est après tout Alfred de Musset qui l'emporte. L'ombre de *Rolla* ne gagne pas des batailles, mais elle est partout visible. Le poète a disparu dans sa popularité. Lui, l'indiscipliné et le révolté de la *ballade à la lune*, il passe au rang de modèle classique, d'inspirateur de tous les vers nouveaux. Cette langue passionnée et cavalière qu'il faisait étinceler, chacun s'essaie à la parler. Quand M. Becq de Fouquières se hasarde à écrire ses *Drames et Comédies*, il fait de son mieux sans doute, et il arrive à quelque chose qui est un *Spectacle dans un fauteuil* diminué; sa *Comédie de la Mort* n'est point

sans quelque parenté avec *la Coupe et les Lèvres*, et ce qu'il appelle *les Illusions de l'Amour* se rattache de loin à cette autre comédie charmante faite avec des rêves de jeunes filles. M. Auguste Villiers de l'Isle-Adam est un jeune homme de vingt ans qui s'essaie dans ses *Premières Poésies;* il serait difficile de lui demander la maturité de l'inspiration, et en attendant il subit la fascination. Il a, lui aussi, son don Juan, dernier-né de tous les dons Juans, et qui ne serait pas vraisemblablement venu au monde, si l'auteur de *Namouna* n'avait point un jour lancé ses strophes étincelantes. Alfred de Musset est donc le dieu des vers du moment; ce merveilleux génie hante l'imagination de ceux qui commencent et même de ceux qui n'en sont plus à leur premier essai, comme M. Louis Bouilhet, l'auteur d'un drame plein de tous les souvenirs romantiques et du poème antique de *Melœnis*, où se révèle cette habileté de facture devenue moins un indice de la supériorité de l'artiste que le signe du triomphe des procédés matériels de l'art. Le jeune Paulus, le héros de *Melœnis*, avait déjà reçu de l'auteur un air d'élégante audace qui le faisait ressembler étrangement à quelque Mardoche, à quelque don Paëz déguisé en Romain. Ce qu'il y a de plus distinct et de plus vivant, dirai-je, dans les *Poésies* que M. Louis Bouilhet vient de recueillir en leur donnant cet autre nom de *Festons et Astragales*, c'est encore l'esprit d'Alfred de Musset, qui erre dans ces pages, mettant l'ironie dans la sensibilité, prodiguant la fantaisie et reprenant ses vertes apostrophes à Mathurin Regnier. L'esprit du maître est partout, hormis, je pense, dans un morceau final, — *les Fossiles*, — où se dessine quelque vague conception de la destinée humaine d'une nouveauté douteuse. M. Louis Bouilhet ne se fait pas peut-être une idée bien exacte de la nature et des nuances essentielles de l'art. On le croirait du moins à voir ce qu'il dit du statuaire Pradier, qui, malgré son talent, sera difficilement reconnu dans l'élu

. . . . . De cette forte race
Qui peupla le ciel vide et nous tailla des dieux!

Et cette indécision du sens de l'art n'est-elle point en vérité le propre de ceux chez qui la poésie naît moins par une inspiration spontanée et directe que comme une réminiscence?

C'est la grande difficulté, je ne l'ignore pas, de secouer le joug de toutes les influences, d'avoir son verre, quand il ne serait pas grand, et de boire dans son verre, suivant le mot d'Alfred de Musset lui-même, le poète le plus imité aujourd'hui et le moins fait pour être imité. Cette originalité qui est la vie de la poésie, elle est peut-être à quelque degré dans un livre récent que l'auteur a eu la

fantaisie de baptiser d'un titre singulier : *A la Grand'Pinte!* Le verre de M. Auguste de Châtillon n'est pas grand, mais le poète nouveau boit dans son verre, et c'est le charme particulier de ces pages, nées au hasard, au souffle d'une inspiration capricieuse. M. Auguste de Châtillon n'est en effet d'aucune des écoles régnantes, il ne relève ni de Lamartine, ni de l'auteur de *la Légende des Siècles*, ni d'Alfred de Musset, ni même de Béranger, quoique la plupart de ses morceaux, et les meilleurs, soient des chansons. Son originalité est dans un mélange de bonne humeur gauloise et de fine mélancolie, de fraîcheur et de liberté piquante, de gaieté sans fiel et de philosophie sans amertume. Il ne faut pas trop s'arrêter au titre, un peu bachique. *La Grand'Pinte* est un cabaret qui existe sans doute quelque part, dans un village autour de Paris, vers Enghien ou Montmorency ; mais elle n'est pas l'asile des épaisses ivresses et des vulgaires refrains. C'est un cabaret propre, reluisant, animé, que ne désavouerait pas un vieux peintre de Hollande, et où l'on ne va pas même jusqu'à déraisonner. Et puis la *Grand'Pinte* n'est qu'une étiquette ; elle n'est que la première de cette série de chansons qui se succèdent au courant de l'inspiration et se déploient légèrement : *Alain, la Sieste, les Deux Centenaires, le Scieur de pierre, l'Orpheline, Veprée, Oasis.* Chacune de ces chansons est un petit tableau d'un trait juste et coloré, où tout est en action, où tout vit et a une physionomie distincte, depuis le charretier Alain, le jeune géant breton aux longs cheveux, aux guêtres de cuir fauve, qui fouette ses douze chevaux sur la route et se sent embarrassé du regard des jeunes filles, jusqu'au scieur de pierre qui fait entendre dans la nuit la cadence mélancolique de son instrument, depuis le tonnelier qui le soir, sous le tilleul séculaire de sa maison, calcule ce que produira la vendange, jusqu'à la jeune fille travaillant et rêvant dans son coin noir :

Si j'étais la chevrette blanche
Qui passe une clochette au cou
Chaque dimanche,
Lorsque je couds...
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Ce n'est pas la chanson de Béranger, il y a un sentiment tout autre dans ces pages nouvelles. Béranger a l'esprit fin et industrieux bien plus que poétique; il a été réellement et il reste le poète du bourgeois d'une certaine époque, du bourgeois épicurien et philosophe, patriote sans doute, mais aussi singulièrement vulgaire

dans un certain ordre moral. La poésie de Béranger représente dans sa fleur cet ordre de sentimens et de goûts bourgeois, et elle ne va guère au-delà, si ce n'est quand elle éclate en quelque cri patriotique. Elle ne parle ni au cœur ni à l'imagination; elle ne révèle point surtout une nature d'artiste qui ne fut jamais celle de Béranger, on peut le voir à chaque page de sa *Correspondance*, récemment mise au jour. C'est après tout la poésie d'hommes qui ont l'âme satisfaite et réjouie quand ils ont chanté *le Dieu des bonnes gens* et des vers à Lisette, dernier mot à leurs yeux de la philosophie et de l'amour. Je ne sais ce qui arrivera de cette gloire tant disputée aujourd'hui : elle se lie évidemment à une heure précise du siècle depuis longtemps évanouie. La chanson renaîtra, elle est dans l'esprit français; elle renaîtra seulement d'une autre inspiration, elle aura une autre couleur. L'auteur de *la Grand' Pinte* a, lui aussi, sa chanson, et il y met un vif instinct des choses, une mélancolie légère, un sentiment très fin d'artiste. Dans ce monde dont le centre est à la butte Montmartre, qui a son lac à Enghien et qui va jusqu'à Mortefontaine, l'imagination de M. de Châtillon va librement, tirant la poésie de tout, de la maison connue assise au bord du chemin aussi bien que du moulin qui bat la rivière, et quelquefois la chanson devient sans effort une élégie familière comme dans ces strophes sur *Saint-Gratien* ou *Coup d'œil à travers une grille :*

Voici la maison, le jardin
Où les sentiers bordés de thym
Embaumaient jusqu'à ma pensée!
Alors que j'allais le matin,
Suivant et perdant en chemin
Ma chansonnette commencée.

Et novembre a tout éclairci,
Les buissons et les gens d'ici;
Plus de feuilles, plus de famille!
Je vois les murs de ce jardin
Que les noisetiers en gradin
Masquaient d'une épaisse charmille.

Il me semble que la maison
Me reproche son abandon,
Surtout l'humble perron de pierre.
Les portes, les volets fermés,
Naguère aux chants accoutumés,
Sont mornes comme un cimetière.

Voici le gazon vert encor
Où mes amis sonnaient du cor
En chœur pendant les soirs d'automne.
La bise bruit à présent,

Se plaint comme un agonisant,
Et la feuille au loin tourbillonne.

. . . . . .

— Allons! passons notre chemin...
Adieu, maison! adieu, jardin!
— Un bon souvenir est encore
Ainsi qu'un ami sans pareil,
Ou comme un rayon de soleil
Où l'amertume s'évapore!

Mettez à côté quelque gaie chanson, comme *la Ronde de l'Oisean* ou *la Grand'Pinte* elle-même, et vous aurez, sinon un faisceau de grande et haute poésie, du moins un gracieux bouquet de dernière saison. C'est la finesse et la fraîcheur dans la gaieté ou dans l'émotion simple. Les vers de M. Auguste de Châtillon ont pour eux cet avantage qu'ils sont l'œuvre d'un art délicat, et qu'ils ont quelques reflets de cette originalité devenue si rare dans la poésie légère aussi bien que dans un ordre d'inspirations plus sérieuses.

Il est un mot fait toujours pour porter bonheur à ceux qui le prononceront, c'est ce *sursum corda* des âmes jeunes qui ne désespèrent pas, qui portent en elles-mêmes la bonne volonté de l'art, l'instinct de ce qu'il y a de plus élevé dans la poésie, et c'est ce mot que redit M. Edmond Py en résumant l'esprit de ses vers dans cette double parole inscrite à la première page d'un livre nouveau : *Foi et Patrie.* M. Edmond Py est jeune encore, et il n'a point sans doute cette expérience du talent maître de lui-même, toujours habile à choisir et à diriger son inspiration. Ses vers ont cependant un accent généreux qui plaît, qui tient à la nature même des sujets familiers à ce jeune esprit. L'auteur aime d'un amour intelligent et sincère tout ce qui est vrai et juste, tout ce qui peut faire battre le cœur en l'élevant, — la religion maternelle, la patrie, la famille, la beauté dans l'art. L'idée de l'un de ses principaux fragmens n'est pas sans élévation. Dans sa poésie, l'auteur de *Foi et Patrie* a voulu représenter en quelque sorte l'attitude de l'âme humaine en face de la mort, sous la triple influence de l'impassibilité stoïque, de l'amour du plaisir et du sentiment chrétien : Caton, Cléopâtre et Jésus passent successivement, comme dans une vision, devant le vieil homme que rien ne satisfait d'abord, et qui ne finit par être subjugué qu'au spectacle du juste exalté et purifié par le sacrifice. Concevoir de telles idées, ce n'est pas tout : il faut leur donner la forme de l'art, l'enveloppe poétique, et M. Edmond Py a le mérite de l'avoir tenté, d'avoir trouvé des développemens souvent heureux. Une chose est à remarquer dans ce livre d'une honnête et sincère inspiration, c'est que l'auteur, dans l'ardeur de ses croyances religieuses et dans ses

prédilections pour tout ce qui est idéal, n'a point d'humeur chagrine contre son siècle : il ne veut pas voir la fin de la poésie dans l'ère des grandeurs matérielles, et ici M. Edmond Py nous ramène, ce me semble, à ce problème dont je parlais, qui est celui des destinées mêmes de la poésie.

Les tendances du monde contemporain sont-elles donc définitivement mortelles pour l'esprit poétique? C'est le grand débat sur lequel se fixent tant d'intelligences incertaines; c'est la question qui s'agite entre la Muse et le poète dans un morceau que l'auteur appelle *le Progrès moral et le Progrès matériel*,— faute d'avoir trouvé sans doute un titre plus dégagé et moins prosaïque. La Muse découragée est toute prête à s'envoler de ce monde. Pourquoi resterait-elle? Elle n'aime ni le bruit de la forge, ni les batailles de l'industrie. Elle n'a point de place au festin des prospérités matérielles. Qu'a-t-elle à faire lorsque dans les âmes règne l'unique passion de l'or et de la jouissance, lorsque toutes les volontés n'ont qu'un mobile, et ne s'efforcent à la fois de surprendre tous les secrets de la nature que pour en faire un moyen de richesse? Les solitudes elles-mêmes ont perdu leur prestige; le sein des mers a été violé, la cime des monts a été dépouillée, tout a été livré à l'exploitation ardente de l'esprit nouveau. Qu'a donc à faire la Muse dans les aventures présentes de la race humaine? — Et le poète à son tour cherche à retenir la Muse. Pourquoi s'enfuirait-elle? Ce siècle est plus tourmenté sans être pire que les autres. Cette gigantesque transformation du monde par le travail est-elle donc sans poésie? Et les hommes ne sont-ils pas toujours des hommes ayant dans le cœur les mêmes affections, les mêmes désirs et les mêmes douleurs? L'âme n'a point changé d'essence, et ses luttes, ses agitations sont l'éternel aliment de la poésie. Le drapeau du pays ne flotte-t-il pas toujours sans souillure? Le berceau ne réjouit-il pas la maison? Les sources de la foi et du dévouement sont-elles donc taries parce que tous les bras se lèvent pour le travail, parce que la terre, embellie sous nos pas, nous livre des moissons plus abondantes? — Ainsi se poursuit ce dialogue à travers lequel on entrevoit un des plus délicats et des plus sérieux problèmes du moment, celui même qu'on est toujours tenté d'évoquer quand on feuillette tous les vers nouveaux. La Muse, nous assure l'auteur de *Foi et Patrie*, consent à rester sur cette terre. Heureux dénoûment de cet ingénieux débat!

La plus éloquente réponse serait sans doute encore quelque belle œuvre apparaissant tout à coup, venant sceller la réconciliation de la poésie et du siècle. Ce serait un blasphème contre le genre humain de dire que cette œuvre n'apparaîtra pas. Vous vous souvenez, — et qui ne se souvient? — de cette haute et fière parole de Pascal :

« l'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant... Quand l'univers s'écroulerait sur lui, l'homme est encore plus noble que ce qui le tue parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Là est le nœud de ce problème des destinées de la poésie et de bien d'autres problèmes qui troublent l'esprit moderne. Le mal de notre temps n'est pas dans le déploiement de toutes les forces matérielles, dans les luttes engagées partout pour dompter la nature, pour percer les monts, fendre les mers et assujettir la foudre. Ces spectacles, au contraire, ouvrent à l'imagination de nouvelles sphères qu'elle ne connaît pas. Le mal est plutôt en ce que le sentiment moral ne s'accroît pas dans la même proportion et ne reste pas au niveau ou au-dessus du travail matériel. L'homme disparaît dans ce mouvement, qui est l'œuvre de son intelligence et qui échappe à sa direction; il semble opprimé par quelque puissance inconnue. Dans les aventures de l'humanité, il y a des momens où c'est l'individualité morale qui règne, et il y a des momens où c'est l'univers qui a l'*avantage*. Rien n'est changé, il est vrai, dans ces rapports si merveilleusement décrits par Pascal. L'univers n'a pas plus la conscience des révolutions qu'on lui impose que de ses magnificences naturelles; c'est l'homme qui est diminué et qui n'a pas son rôle naturel, parce qu'il sent moins ce qui fait sa noblesse et sa force. Alors surviennent ces époques d'indécision et d'affaissement littéraire qui peuvent très bien coïncider avec la splendeur des œuvres matérielles. Alors commencent ces arrière-saisons dont on peut pour ainsi dire compter les étapes dans des œuvres multipliées où il y a plus de talent que de génie; mais des arrière-saisons n'ont qu'un temps, même dans les choses de l'esprit et de l'imagination, et c'est là surtout que les crises préparent quelquefois les rajeunissemens.

CH. DE MAZADE.

DE

LA LITTÉRATURE

DES VOYAGES

UN ARTISTE FRANÇAIS EN AFRIQUE.

I. *Un Été dans le Sahara.* — II. *Une Année dans le Sahel*, par M. Eugène Fromentin.

Il est vraiment fort curieux que les Français soient en même temps le plus aventureux et le plus casanier des peuples. Personnage téméraire, imprudent et toujours prêt à se porter à toutes les extrémités, le Français est régi cependant d'une façon souveraine et tyrannique par l'habitude. Rien ne l'épouvante et ne lui fait peur en théorie; mais dans la pratique tout l'étonne, le blesse ou le scandalise. Le Français ressemble toujours plus ou moins à cet étudiant dont parle Luther, qui partit un matin de son village pour parcourir la terre, et qui, après avoir fait deux lieues, revint en disant : « Le monde est trop vaste. » Aussi n'aime-t-il pas à voyager et ne sait-il guère voyager. Il visite les peuples étrangers sans curiosité intellectuelle, sans profit pour lui-même ni pour les autres. Ses qualités non moins que ses défauts contribuent à étouffer chez lui l'amour des voyages, et d'abord son extrême sociabilité, qu'intimident et découragent les inévitables épreuves de la vie de voyageur. Il parcourra volontiers le monde en compagnie de ses compatriotes, c'est-à-dire à la condition qu'il emportera sa patrie avec lui, qu'il aura

toujours un moyen d'échanger les idées qui lui sont familières, qu'il se verra entouré de figures connues, à la condition enfin que voyager sera tout simplement pour lui synonyme de changer de place; mais l'isolement forcé, l'indifférence glaciale des visages inconnus, la contrainte à laquelle les mœurs, les usages étrangers soumettent le voyageur sont des épreuves plus fortes que son courage, et auxquelles il ne se résigne qu'à la dernière extrémité. Rien ne peut donner l'idée de l'angoisse qui opprime le cœur du Français dès qu'il a franchi les frontières de ce pays qu'il a si souvent raillé, et peut-être maudit, quand on n'a pas éprouvé soi-même cette sensation douloureuse. Les étrangers qui se moquent de nos étonnemens de badaud seraient eux-mêmes touchés de cette douleur, s'ils pouvaient sentir tout ce qu'elle a de poignant; ils comprendraient pourquoi de tout temps les Français leur ont rendu plus de visites hostiles que de visites pacifiques. Si les Français n'ont jamais traversé le monde qu'en qualité de soldats, c'est peut-être parce qu'ils aiment à voyager en troupe et par un excès de pure sociabilité.

Cette sociabilité ne détourne pas seulement le Français du goût des voyages, elle l'empêche de profiter de l'instruction que lui offre le spectacle des mœurs étrangères, car elle étouffe en lui le sentiment de la personnalité. Le premier jour, tout le choquait et l'irritait; au bout de deux mois, il est vaincu et conquis. Cette même sociabilité qui lui avait fait si amèrement regretter la routine chérie de ses habitudes se retourne contre ces habitudes elles-mêmes et contre les choses plus sacrées qui leur ont donné naissance, elle en efface le souvenir dans son esprit. D'abord il résistait à outrance, maintenant il cède avec entraînement. Sa facilité d'assimilation ne tarde pas à lui nuire autant que sa répugnance pour ce qui est étranger lui avait nui d'abord; il court les bois et les savanes canadiennes avec les sauvages, il adopte les mœurs féroces des Africains, il est de tous les hommes celui qui fait le mieux la traite à la manière nègre, c'est-à-dire avec une naïve barbarie et une insouciante inhumanité. Nul homme en un mot ne répugne davantage à abdiquer sa personnalité, et nul pourtant ne l'abdique avec plus de facilité : mauvaises qualités pour bien voir les pays qu'on traverse et surprendre les secrets des peuples étrangers! Pour bien voir, il faut se placer à égale distance du dédain et de la facilité communicative; il faut se tenir *en face* des choses, sans se mêler trop intimement à elles. Aussi le type du voyageur moderne me semble-t-il être surtout l'Anglais, qui peut traverser le monde sans que rien l'étonne ni le trouble, qui sait maintenir sa personnalité en tous lieux, rester *gentleman* chez les sauvages, Anglais chez les peuples civilisés, chrétien parmi les musulmans, qui trouve fort simple qu'on soit Persan, mais qui ne

consentirait pas à l'être une seule minute. Les choses posent devant lui pour son plaisir, son utilité, ou la satisfaction de sa curiosité, mais jamais il ne leur permet d'entamer son inaltérable égoïsme. Lui seul semble comprendre cette maxime : que le meilleur moyen d'ignorer ceux qu'on fréquente est de vivre de la même vie qu'eux, que partager les habitudes de nos semblables ne nous les fait pas connaître, mais ne nous apprend qu'à nous oublier nous-mêmes. Cette particularité du caractère national anglais se laisse admirablement saisir dans ce genre de littérature, essentiellement britannique, qu'on peut appeler la littérature des voyages, littérature un peu trouble, un peu confuse, mais pleine de richesses morales, de faits curieux et de documens précieux pour l'histoire de l'humanité.

Cette littérature manque à la France, et il est douteux, pour les raisons que nous avons données, que cette lacune soit jamais comblée. Je sais bien qu'il ne faut désespérer de rien, qu'à l'époque où nous vivons les peuples ont été tellement bouleversés que leur caractère national s'est modifié au point de devenir parfois méconnaissable, et que la France par exemple s'est étonnée plus d'une fois elle-même en se découvrant des facultés qui n'avaient jamais été les siennes. Grâce à nos révolutions, le Français voyage plus qu'autrefois, et surtout avec plus de facilité ; il est attaché au sol natal par moins de chères entraves et de liens aimés ; il s'éloigne avec moins de regrets. Cependant cette disposition n'est pas encore très commune, et il faudra bien des années pour que le Français devienne cosmopolite par les habitudes autant qu'il l'est par l'esprit. Comptez dans quelles classes d'hommes se recrute en France cette tribu d'oiseaux voyageurs qu'un hiver passé en Russie n'effraie pas plus qu'un hiver à Paris, et pour lesquels un été passé dans le Sahara est une diversion amusante. Vous ne trouverez pas les voyageurs français dans les classes actives et laborieuses, ni parmi les hommes qui exercent une profession pratique. Non, ce sont des hommes appartenant aux classes oisives ou aux professions qui réclament une demi-oisiveté, des artistes, des gens de lettres, des mondains, tous personnages très raffinés, qui voyagent sans autre but que voyager, et auxquels manquent par conséquent les occasions et les moyens de connaître les pays qu'ils traversent. Les voyageurs français ne voient en règle générale que ce que des oisifs et des artistes peuvent voir, des paysages, des monumens, des tableaux, des costumes, c'est-à-dire tous les spectacles extérieurs qui se laissent saisir sans effort, ou qui se laissent voir d'une fenêtre de wagon et d'une portière de chaise de poste. Si la rareté des voyageurs français explique la pauvreté de notre littérature de voyages, le caractère de nos voyageurs explique aussi le caractère

de cette littérature, qui est avant tout pittoresque, descriptive, et qui ne reproduit volontiers que des surfaces. De là aussi un certain égoïsme propre à cette littérature. Les préoccupations habituelles de l'artiste ou de l'oisif ne l'abandonnent jamais, en voyage pas plus qu'ailleurs. Ce qu'il désire avant tout, ce n'est pas tant de bien voir que de bien dire ce qu'il a vu. La question d'art et de succès se mêle à toutes ses pensées. Il se préoccupe d'être amusant, coloré, piquant, de faire œuvre d'artiste et de dilettante. Ce n'est pas le voyage qui pour lui est l'affaire importante, c'est le récit du voyageur. Il veut intéresser le lecteur à son talent avant de l'intéresser aux choses qu'il raconte. En dehors du plaisir littéraire qu'ils peuvent nous donner, nos livres modernes de voyages n'ont donc rien ou à peu près rien à nous offrir.

Il en est tout autrement des livres de voyages publiés en Angleterre. Les voyageurs anglais ne sont pas des artistes, encore moins des oisifs, l'oisiveté étant à peu près inconnue dans ce pays du travail; ce sont des hommes attachés à des fonctions pratiques, ou à des professions matérielles qui excluent toute idée de dilettantisme : des commerçans que leurs intérêts appellent à Calcutta ou à New-York, des avocats qui vont passer leurs vacances au Canada, des militaires qui, pour se délasser des fatigues de la guerre des Indes, vont errer sur les rivages de la Mer-Noire. Leurs récits ne sont pas harmonieusement composés; ils abondent en gaucheries, mais ils ont un mérite inappréciable, celui de la vérité. Comme ces voyageurs ne sont pas artistes, ils se mettent plus volontiers à la recherche de ce qui est humain que de ce qui est pittoresque, ils rachètent, par le vif sentiment de la réalité qui est propre à leur nation, la séduction littéraire qui leur manque. Ils sont beaucoup plus préoccupés de la nature morale que de la nature matérielle, et si leurs descriptions de paysages sont souvent confuses et maladroites, en revanche ils savent nous détailler les rouages du mécanisme moral de l'âme d'un brahmane, et nous montrer comment les idées fonctionnent dans la tête d'un sauvage. Entre la vérité dépourvue des ressources de l'art et l'art qui se contente d'une vérité superficielle, le choix n'est pas difficile. Ce n'est pas dans un récit de voyage que l'observation morale peut être sacrifiée à l'art.

L'alliance de la vérité et de l'art serait pourtant en ce genre de littérature la perfection même, mais il n'a été donné de l'atteindre qu'à de très rares élus. Quels exemples peut-on citer de cette heureuse alliance? Pour ma part, je ne connais que deux récits de voyage qui me semblent réaliser cette perfection rêvée : les *Lettres familières sur l'Italie* du président De Brosses, et le charmant livre de M. Kinglake, *Eothen*, qui a conquis à l'auteur une célébrité moins bruyante,

mais plus durable que celle que lui ont conquise ses interpellations dans le parlement anglais sur l'annexion de la Savoie (1). Au-dessous de ces deux livres, auxquels on peut hardiment décerner les prix d'excellence dans ce genre de littérature, donnons un accessit aux *Lettres sur Constantinople* de lady Montague, et accordons deux mentions honorables à la *Correspondance* de Victor Jacquemont et à trois *lettres sur l'Espagne* écrites par M. Prosper Mérimée, cet esprit incisif, vigoureux, partisan de la crudité la plus âpre, que la nature complaisante a doué de toutes les curiosités. Notre mémoire ne nous rappelle aucun autre exemple que nous puissions honorablement citer après ceux-là dans ce genre de littérature, si accessible à tous en apparence et en réalité si difficile. Pour faire un bon livre de voyage tel que nous l'entendons, un livre où le charme de l'expression et l'attrait de la vérité soient en parfait équilibre, il faut une *moyenne* de qualités qui se rencontre assez rarement. Ni les grandes facultés du génie ni les dons heureux de l'artiste ne suffisent pour produire un tel livre, quelquefois même ils seront un obstacle au lieu d'être un auxiliaire. Il est si difficile à un homme de génie de ne pas aller au-delà de la réalité, de ne pas essayer de compléter cette réalité trop mesquine! Il est si difficile à un homme d'imagination de ne pas oublier le présent qu'il a sous les yeux pour rêver au passé ou chercher à percer l'avenir! Les dons de l'éloquence entraînent si facilement à la déclamation et à l'admiration superlative! Montaigne était un observateur moral bien fin, bien profond, d'un esprit apte à saisir les choses les plus enveloppées et les plus *ondoyantes*, pour employer son propre langage, et cependant son *Voyage en Italie* est inférieur au plus médiocre chapitre de ses *Essais*. D'autres hommes de génie nous ont laissé des récits et des souvenirs de leurs excursions en pays étrangers, ils n'ont jamais réussi à imprimer à cette partie de leurs œuvres le sceau de leur talent à un degré bien éminent. Aucun des livres que nous avons cités n'est l'œuvre d'un homme de génie, et à l'exception des *lettres sur l'Espagne* de M. Mérimée, aucun n'est l'œuvre d'un artiste. Le voyageur idéal que nous rêvons ne devrait pas être un homme de génie et ne devrait pas posséder de dons extraordinaires, mais offrir un équilibre et, je répète le mot, une *moyenne* de qualités opposées réunies dans une exacte proportion. Nous lui voudrions un esprit étendu, mais pas assez cependant pour échapper trop aisément aux faits particuliers et rejoindre trop rapidement les lois générales des choses. Nous le voudrions sérieux, pas trop cependant, de crainte

(1) Voyez, sur *Eothen*, la *Revue* du 1er décembre 1845.

que ce sérieux ne nuisît chez lui à l'agrément. S'il est rêveur, tant mieux : il sera apte à saisir et à comprendre la beauté; mais que sa rêverie soit toujours facile, légère, complaisante, qu'elle sache venir à propos et sortir à point, de manière à ne pas enchaîner la liberté de son esprit et à ne pas contrarier sa curiosité. Un peu de scepticisme sera le bienvenu dans ce bouquet varié de fleurs intellectuelles, car il corrigera la confiance trop crédule de l'admiration et préviendra les écarts auxquels l'imagination se laisse entraîner pour ainsi dire de parti-pris, mais il serait dangereux que ce scepticisme fût dominant, car il entraînerait fatalement à un parti-pris contraire, le parti-pris du dénigrement et de la négation systématique. Qu'il ait par-dessus toute chose le sentiment de la vie, afin qu'il puisse sentir et surprendre l'âme cachée des choses les plus diverses, mais qu'il évite avec soin de tomber dans le dilettantisme, ce pire de tous les défauts, dans lequel tombent si aisément les voyageurs; qu'il n'ait, s'il est possible, aucune profession, et qu'il possède la culture d'esprit la plus libérale, afin de ne pas être exclusif dans ses observations; enfin qu'il conserve sa personnalité tout en restant sympathique, qu'il partage les mœurs du peuple qu'il visite sans les adopter et les faire siennes. On voit que la nature d'esprit que nous réclamons pour notre voyageur idéal, si elle ne renferme aucun don exceptionnel, est cependant des plus rares. Bien peu d'hommes sont capables de remplir un tel programme, et nous devons nous tenir pour satisfaits lorsqu'il nous arrive de trouver que les principales des conditions qu'il impose ont été exécutées.

M. Eugène Fromentin n'a pas sans doute eu l'ambition de remplir toutes les conditions de ce programme; cependant on dirait qu'il les a connues et qu'il a fait de son mieux pour s'y conformer, tant ses deux livres charmans unissent de dons contraires heureusement mélangés. Il est observateur minutieux, artiste toujours, philosophe quelquefois, sympathique au peuple parmi lequel il vit, tout en restant Français d'âme et d'esprit. Il se mêle au spectacle des choses sans se laisser dominer par lui, fait intervenir à point le souvenir du pays natal pour rompre la monotonie des descriptions de la nature africaine, et ferme les yeux pour rêver lorsque les rayons aveuglans du ciel de l'Algérie, trop obstinément bravés, fatigueraient la vue et forceraient le lecteur à maudire la lumière. Il cherche l'homme sous le costume, et les secrets de la vie nationale derrière le panorama pittoresque des rues du vieil Alger ou des villages du Grand-Désert. Il est curieux de *savoir* autant pour le moins qu'il est avide de *voir*, et cependant il est peintre et non moraliste de profession, et il est allé en Afrique chercher des sujets de tableaux plutôt que poursuivre des études de mœurs comparées. Il aime à regarder lente-

ment, il écoute avec attention; sa curiosité n'est jamais hâtive ni superficielle. Il n'abandonne un village saharien que lorsqu'il en connaît le site, la physionomie, la *couleur* (car chaque village de ce pays semble avoir sa couleur particulière, lilas, vert, rose ou blanc) et qu'il a surpris et fixé sur la page brillante le rayon de vie qui lui est propre. Il bivouaque et campe dans le Grand-Désert, il n'a pas hâte d'arriver au but de sa course. Les fatigues, les périls, les misères de cette traversée dans la mer de sable et les steppes de feu ne l'effraient ni ne le rebutent; au contraire, il les recherche et les prolonge avec plaisir, sachant bien que ces fatigues et ces privations font pour ainsi dire partie du voyage qu'il a entrepris, et que vouloir les éviter serait vouloir éluder une moitié de la tâche qu'il s'est imposée. Il sait que quiconque n'a pas éprouvé tout ce qu'a de douloureux cette sensation de la soif qu'il a si bien décrite en quelques mots n'a fait qu'à moitié le voyage du Sahara, de même que celui qui n'aurait pas éprouvé l'étourdissement presque vertigineux que donne la sensation de l'extrême froid n'aurait fait qu'à demi le voyage de Russie.

Cette curiosité, qui est si vive, est cependant capricieuse, inégale, et n'a aucun empressement pédantesque. Le voyageur n'est pas toujours prêt à se précipiter, un album à la main, pour dessiner un monument célèbre; il ne tire pas à tout instant un carnet de sa poche pour prendre des notes sur tout objet, par crainte de perdre la plus insignifiante de ses observations. Non, il aime à jouir des sensations physiques que lui procurent les mœurs et les paysages de l'Afrique, à laisser ces sensations se transformer lentement en impressions morales qu'il confie paresseusement à la mémoire, qui les vanne, les tamise, les trie, et n'en garde que celles qui sont dignes de passer à l'état de souvenir. Un des grands charmes de ces livres, c'est qu'on sent en effet qu'ils sont écrits avec des souvenirs et non pas avec des notes, que les tableaux qu'ils présentent ne sont pas des images de daguerréotype fixées sur le papier par l'action à la fois brutale et confuse des premières sensations, mais qu'ils ont été recréés dans l'atelier du cerveau par le travail de toutes les facultés réunies. Parfois même il arrive que M. Fromentin s'abstient de ses devoirs de voyageur; il ne s'en cache pas, et même il s'en vante, avec raison selon nous. Lorsque des préoccupations de tout autre genre endorment sa curiosité, il ne fait aucun effort sérieux pour la réveiller. Un pédant n'y manquerait pas, et s'adresserait les plus grands reproches; mais M. Fromentin, qui n'est pas pédant, la laisse tranquillement dormir, sachant bien qu'elle se réveillera à son heure, et que les spectacles propres à la satisfaire ne lui manqueront jamais. A quoi bon se déranger pour visiter une

mosquée, lorsque les yeux la regarderaient sans la voir, et pourquoi importuner un honnête Africain pour se faire raconter une légende ou une anecdote que l'esprit écouterait avec distraction? L'âme en ce moment s'est envolée dans le pays de la rêverie ou du souvenir, le cœur s'est pris à battre doucement en songeant aux amis absens ou à la patrie lointaine : combien il serait maussade et malséant d'interrompre ces charmantes sensations pour satisfaire à de prétendus devoirs et donner pédantesquement une leçon nouvelle à la curiosité, qui ne demande rien! M. Fromentin tient à bien voir ce qu'il voit, il ne tient pas à tout voir, et surtout il ne cherche pas à voir *quand même*, comme certains voyageurs qui se bourrent à satiété de paysages et de spectacles, lorsque leur imagination n'a ni faim ni soif. M. Fromentin occupe dans la classe des voyageurs la place exactement opposée à celle qu'occupe cet ami qu'il nous a si bien décrit, l'excentrique Vandell, l'homme fait aux fatigues des voyages, tanné et bronzé par le soleil africain, qui s'indigne que la peau de l'homme soit moins solide qu'une étoffe de drap ou qu'un morceau de cuir, toujours prêt à prendre des notes et à faire des observations sur toute espèce de sujets. Tous deux avaient traversé un certain lieu appelé Sidi-Okba et visité la mosquée qui contient la sépulture d'un des premiers lieutenans du prophète, seulement il n'y avait qu'un seul des deux voyageurs qui eût profité de sa visite : c'était Vandell, qu'aucune préoccupation morale n'aurait pu empêcher d'observer l'architecture du monument et d'en apprendre l'histoire. Quant à M. Fromentin, il n'en avait gardé aucun souvenir, et nous le comprenons sans peine : ses nerfs, qui n'étaient pas aguerris comme ceux de l'ami Vandell, avaient été comme émoussés par la lassitude et la chaleur, et si son imagination avait eu quelque liberté, c'était pour rêver à la collation qui les attendait dans un jardin voisin, sous l'ombre d'un figuier, plutôt qu'à la mosquée et à son histoire. A cette torpeur momentanée de l'imagination vinrent se joindre au même instant des préoccupations bien capables d'effacer subitement de l'esprit le souvenir d'un monument et d'une légende. Au moment même où il sortait de cette mosquée, qu'il avait visitée avec distraction, il apprit la nouvelle de la révolution de février. « Ce jour-là, les palmiers faisaient, en froissant leurs feuilles, un certain bruit qui ressemblait à des inquiétudes... Je songeai à nos amis de France. Un coup de fusil tiré par hasard fit envoler des centaines de moineaux et de tourterelles qui dormaient à l'ombre dans le creux des arbres, et je me souviens qu'en voyant s'enfuir à tire-d'aile tous les oiseaux brusquement réveillés, je pensais que toute ma tranquillité d'esprit s'en allait aussi. Voilà ce qui me reste de ma visite à Sidi-Okba : la date d'une émotion politique mêlée subitement à

une pastorale africaine et un faisceau de palmes qui fixe à tout jamais mes souvenirs. »

Je dirai de sa rêverie ce que je dis de sa curiosité : elle n'est jamais intempestive ni importune; elle ne l'emporte jamais trop loin de la réalité, et ne le noie pas dans la mer sans fond des songes. Visiteuse toujours bienvenue, elle frappe discrètement à la porte de l'âme, entre avec un sourire gracieux ou mélancolique, murmure quelques douces paroles, et disparaît aussi discrètement qu'elle est venue. Inappréciables et très divers sont les services que la rêverie rend au voyageur. Elle interrompt la grandiose monotonie du paysage africain, brise çà et là les lignes trop prolongées et trop fatigantes pour l'œil européen, s'étend comme une ombre rafraîchissante sur les surfaces inondées d'une lumière trop violente, et flotte comme une brume légère venue de notre Occident sur ce ciel au bleu trop profond. Elle corrige ce que la beauté pittoresque de l'Afrique a d'excessif, et elle y ajoute en même temps, car, à la manière des grands peintres de paysage, elle anime de petites figures familières comme le souvenir la solennité trop imposante de cette terre classique de la lumière et de la beauté. Mais le plus grand service que la rêverie rend au voyageur est surtout moral. L'Orient possède un privilége malfaisant, que tous les voyageurs ont plus ou moins ressenti, et que M. Fromentin lui-même a mentionné en passant; il ne tolère aucune comparaison, il *s'impose avec tous ses traits*, il s'empare de l'être humain tout entier, qu'il enchaîne, dès le premier coup d'œil jeté sur lui, par le magnétisme de l'étonnement. C'est un monde nouveau qui apparaît subitement, et qui fait en un instant oublier l'ancien aussi complétement que s'il n'avait jamais existé. Je dis que c'est là un privilége malfaisant, car il supprime l'initiation lente, familière, amicale. L'Orient ne semble pas être une terre favorable à l'éducation de l'âme, car, au lieu de l'agrandir, il l'accable et l'isole de son passé. De tout ce que j'ai lu sur ces pays trop bien doués, il m'est resté cette impression quasi sinistre, qu'un voyage en Orient, loin d'être pour l'esprit un renouvellement de pensées et un accroissement de forces, pouvait devenir très facilement un amoindrissement moral, une sorte de débilitant léthargique. Dès qu'on met le pied sur ce sol magique, tout ce qui était connu du voyageur disparaît comme une vapeur devant la lumière; il ne rencontre plus devant lui rien de ce qu'il connaissait : vie domestique, vie sociale, vie religieuse, tout est changé, si bien que le monde dans lequel il a vécu lui semble aussi vain qu'un rêve, car il ne trouve autour de lui aucun lien par lequel il puisse le rattacher à celui qu'il a sous les yeux. L'Orient est donc pour ainsi dire égoïste et despotique; loin d'élargir la sympathie, il la resserre; il ne veut pas

qu'on l'aime en se souvenant, il veut qu'on l'adore en oubliant. Ses spectacles grandioses, sa splendide lumière, ses costumes éblouissans, autant de leurres et de sortiléges qui, sous prétexte de délivrer l'âme des entraves de l'éducation, l'emprisonnent et la *localisent*. Si le voyageur n'y prend garde, il lui sera très difficile de s'arracher à cette servitude, de retrouver sous toute cette opulence les liens si bien cachés qui unissent cette terre de miracle au reste de notre planète et ses habitans à l'humanité générale. La rêverie préserve M. Fromentin de ces enivremens dangereux de la nature africaine; elle l'enlève sur son aile et l'abstrait de ce milieu tyrannique, elle conserve à son âme sa mobilité, introduit un courant de sympathie rafraîchissante et humaine au milieu de ces ardeurs desséchantes, jette un pont aérien entre l'Occident et l'Orient. Grâce à elle, le voyageur n'oublie pas l'humanité générale. Elle joue enfin dans ses deux livres, tout resplendissans de la lumière du Sahel et des feux du Sahara, le rôle aimable et tout à fait sympathique de ces deux pauvres oiseaux si connus dans notre Europe qu'il entendit chanter dans le Grand-Désert, l'alouette et le rouge-gorge : « Au milieu de ce peuple muet, difforme et venimeux, sur ce terrain pâle et parmi l'absinthe toujours grise, volent et chantent des alouettes, et des alouettes de France;... les rouges-gorges, autres chanteurs d'automne, leur répondent du haut des amandiers sans feuilles, et les deux voix expriment avec une étrange douceur toutes les tristesses d'octobre. L'une est plus mélodique et ressemble à une petite chanson mêlée de larmes; l'autre est une phrase en quatre notes, profondes et passionnées. Ces deux oiseaux qui me font revoir tout ce que j'aime de mon pays, que font-ils, je te le demande, dans le Sahara? Et pour qui donc chantent-ils dans le voisinage des autruches et dans la morne compagnie des antilopes, des bubales, des scorpions et des vipères à cornes? Qui sait? Sans eux, il n'y aurait plus d'oiseaux peut-être pour saluer les soleils qui se lèvent. — *Allah! akhbar!* Dieu est grand et le plus grand! »

Ces notes de rêverie et de mélancolie rapides sont l'élément vraiment humain du livre; elles rappellent l'âme à elle-même et l'arrachent à la torpeur qu'engendreraient l'excès de la lumière et l'accablement de la beauté visible. Elles diminuent la grandeur de la nature matérielle, et désenchantent affectueusement de l'attrait de l'inconnu. N'est-ce que cela? soupire la rêverie désappointée, comme le voyageur lui-même au moment de partir pour aller visiter un certain lac qui depuis longtemps tourmentait son imagination et lui faisait dire : Qu'y a-t-il là-bas? « Il y a là-bas, je m'en doute, ce qu'il y a partout, ce qu'on rencontre au bout de son chemin après chaque étape un peu longue, — le jeune enthousiasme des années révo-

lues couché par terre, et si malade, hélas! qu'il est presque mort. » Dans cet Orient impassible, où la douleur elle-même n'a jamais de larmes, cette mélancolie pince le cœur du voyageur européen pour lui rappeler qu'il appartient à une civilisation d'où la sensibilité n'est pas exclue, où le cœur n'a pas honte de vibrer sous le souffle de la tendresse et de la pitié. C'est le sentiment qui revient par intervalles dans les récits de M. Fromentin et qu'il éprouva le soir même de son arrivée à El-Aghouat, après la traversée de la mer de sable. « Puis le clairon se tut; d'autres clairons lui répondirent aux extrémités de la ville, plus faibles ou plus distincts; peu à peu ces notes légères de cuivre se dispersèrent une à une, et je n'entendis plus que le bruit des palmes. Alors, me sentant comme une faiblesse au cœur et comme une épouvantable envie de m'attendrir, je soufflai ma bougie, me roulai sur mon lit de sangle et me dis : Eh bien! quoi! ne suis-je pas au lit, chez moi, et ne vais-je pas dormir? » Hélas! non, l'âme n'est pas chez elle, et la légère douleur qu'elle éprouve est le prix dont elle paie sa curiosité.

Ainsi les qualités les plus contraires sont unies dans une moyenne assez exacte; il y a en M. Fromentin plusieurs hommes très divers, qui se complètent et se corrigent sans se combattre : un artiste, un rêveur, un observateur moral. Toutefois l'artiste domine, et même quelquefois à l'excès : c'est là peut-être l'unique défaut de ces deux beaux livres. Nous ne songerions certainement pas à nous en plaindre, si ce mot d'artiste ne signifiait jamais que le don de sentir la beauté et l'aptitude à la saisir et à la rendre, s'il n'avait jamais qu'une signification générale; malheureusement ce mot a trop souvent chez M. Fromentin une signification restreinte, et emporte l'idée d'une spécialité, d'un genre particulier de l'art. Il veut bien dire homme doué pour sentir la beauté, mais il veut dire principalement homme habitué à rendre la beauté par les moyens de la peinture. M. Fromentin voit toujours avec l'œil d'un peintre; ses sensations et ses observations morales elles-mêmes n'arrivent jamais nues jusqu'à l'âme, mais teintes pour ainsi dire et comme habillées de couleurs. Chacune de ses pages est une palette chargée des couleurs les plus diverses, et, vu les exigences du sujet, les plus violentes et les plus tranchées : il y en a de rouges, de vertes, de jaunes d'or, quelques-unes sont d'une blancheur éblouissante. Les personnes qui aiment les couleurs tranchées et *absolues* n'auront qu'à choisir dans ces livres celles qu'elles préfèrent; elles n'y trouveront pas ces *nuances qui les offensent* et qui leur semblent une menue monnaie des couleurs, sauf peut-être ce composé parfait et si harmonieusement fondu de nuances tendres, le lilas et le gris de perle. J'ai été vraiment étonné de trouver chez M. Fromentin une telle abondance de pages

peintes de cette couleur tendre, qui semble bien plutôt faite pour notre Occident au ciel mobile que pour l'Orient. Que signifie-t-elle, et quelles inductions en tirerait un dilettante dans la science des analogies poétiques? Signifie-t-elle que, dans l'Orient aussi, la surface est menteuse, et qu'en dépit des apparences, des physionomies impassibles, de la gravité morne des regards, les âmes n'y sont pas ignorantes des délicatesses subtiles de l'Occident, que les cœurs n'y sont pas incapables de tourmens raffinés? ou bien est-ce un *selam* que le sage Orient, poétiquement moqueur, envoie à l'Occident comme un emblème de ces passions attendries, mobiles et chimériques qui lui sont chères, et qui sont plus fugitives que les fleurs du printemps? Ces nuances sont les seules qui nous aient rappelé les jeux de lumière qui sont familiers à nos yeux.

Mais si les couleurs sont trop abondantes, elles sont toujours bien choisies, et il n'en résulte aucun ton faux, aucun charivari pittoresque. Les adjectifs de M. Fromentin, — car il est bien entendu que les couleurs ne peuvent être représentées en littérature que par des adjectifs, — sont d'une netteté et d'une précision qui en égalent l'éclat. Les mots, chez M. Fromentin, laissent toujours une impression strictement *pittoresque;* ils rendent avec une exactitude scrupuleuse l'objet qu'ils veulent montrer, ils l'étreignent, le bornent comme les lignes d'une figure géométrique tracée au compas, l'éclairent comme une lumière disposée avec intention; aucun contour n'est indécis, aucune forme n'est tremblante. Les mots imposent à l'imagination du lecteur les objets qu'ils lui présentent. Le palmier que décrit l'auteur est tel palmier et non pas tel autre, il est en quelque sorte personnifié, et il serait impossible de le désigner par l'article indéfini *un*. Les adjectifs de M. Fromentin font *voir*, et diffèrent essentiellement par là des adjectifs d'un de ses rivaux les plus célèbres dans cet ordre de littérature, qui font surtout rêver. J'en demande bien pardon à M. Théophile Gautier, mais, malgré tous ses efforts pour serrer de près les objets et peindre les surfaces des choses telles que son œil les a vues, ses descriptions sont beaucoup moins d'un peintre que d'un poète : elles ont toujours quelque coin vague et indéfini par lequel l'imagination échappe à la réalité. Ses adjectifs ont plus de beauté que de précision; ils me parlent des choses plus qu'ils ne me les font voir, ils font sur mon esprit une impression musicale plus que pittoresque. Comme la musique, ils ont le pouvoir d'évoquer des images; mais je ne suis jamais bien sûr que ces images soient exactement celles des objets qu'ils voulaient désigner. Je vois bien passer sous mes yeux des campagnes de telle couleur, des maisons de telle forme; mais ces visions sont comme flottantes, et me laissent mal assuré de leur réalité. Je ne suis pas

sûr que mon imagination n'éprouve pas les mésaventures de la comédie des *Méprises*, et qu'elle ne soit pas abusée par des ressemblances trompeuses. Cet objet que je vois, est-ce bien celui qui a posé devant les yeux du poète, ou bien n'est-ce que son Ménechme? Les épithètes de M. Théophile Gautier éveillent et provoquent l'imagination, elles ne la contraignent pas comme celles de M. Fromentin, et ne l'*emprisonnent* pas dans la réalité qu'elles veulent lui faire connaître. Ses descriptions me donnent envie de faire les mêmes voyages que lui, elles ne pourraient pas me dispenser de les faire. Elles agissent sur moi comme une sollicitation : après les avoir lues, je partirais volontiers pour voir l'Espagne et l'Italie. Après avoir lu M. Fromentin au contraire, je n'ai plus besoin de faire le voyage d'Afrique : j'ai *vu*, comme de mes propres yeux, le vieil Alger; j'ai dormi sur la place d'El-Aghouat pendant une de ces nuits d'Orient plus claires que bien des jours de notre Occident, je me suis plongé dans cette ombre noire *qui ressemble à une eau profonde*. Le voyage, si je le faisais, ne me donnerait plus de surprises, et ne me laisserait, j'en suis sûr, que la satisfaction assez triste de vérifier sur les lieux mêmes l'exactitude des descriptions de l'artiste. Si je voulais marquer nettement et d'une manière tranchée les différences qui séparent ces deux rivaux en littérature pittoresque, je dirais que M. Théophile Gautier, par la beauté ailée et la magie d'évocation de ses mots, en est le *romantique*, tandis que M. Fromentin, par sa précision et son exactitude, en est à bon droit le *classique*.

J'ai dit que l'artiste dominait chez M. Fromentin l'observateur moral; c'est que les pays qu'il a parcourus offrent plus de ressources à l'artiste qu'à l'observateur moral. La méfiance des habitans, la discrétion taciturne des habitudes musulmanes, la constitution même de la société, cachent à l'œil de l'observateur les secrets de la vie morale et ne lui livrent que des surfaces. Le voyageur doit, bon gré, mal gré, se contenter des splendeurs de la vie extérieure, des paysages, des costumes, des contrastes de couleurs, des attitudes, des physionomies. L'Orient est pour le voyageur européen comme un vaste bazar plein de curiosités et d'objets de prix, comme une foire où descendent pour un instant, sans envie de se connaître, acheteurs et vendeurs. Malgré sa sagacité rusée et son désir de savoir, M. Fromentin n'a guère vu que ce bazar; il en a décrit toutes les richesses, les armes, les burnous blancs, les haïks flottans, les turbans ornés de miroirs, les fenêtres treillagées, les jardins ingénieux, invention d'une tyrannie jalouse et caressante; mais qu'a-t-il vu de la vie morale du peuple? Rien, ou à peu près; il a entendu des ramages de voix de femmes, des murmures intimes, le bruit sourd de querelles intérieures; il a vu des visages furtifs qui ne laissaient pas échap-

per leur secret, et quelquefois, mais bien rarement, il a surpris l'ombre des pensées intimes qui se réfléchissait dans le miroir de l'œil. L'Orient cache sa vie autant qu'il le peut, et, quand il ne le peut pas tout à fait, s'arrange, dirait-on, pour ne la montrer que par le mauvais côté. A l'exception de l'hospitalité, quelle est celle de ses vertus dont il aime à se faire gloire? Profondément enveloppées sous les triples voiles de la prudence et de la discrétion, on ne les aperçoit qu'à de rares occasions décisives, comme sa vaillance, qui ne se révèle qu'au jour du combat. La société orientale ne livre à la curiosité européenne que ses parias, ses esclaves et ses immondices. Les types où M. Fromentin a résumé ce qu'on peut surprendre de la vie orientale sont peu nombreux : c'est Namân, le fumeur de haschich qui interrompt sa torpeur rêveuse pour laisser échapper sentencieusement de ses lèvres quelque phrase qui ferait honneur au Prud'homme de M. Henri Monnier; c'est le bel Aouïmer, le joueur de flûte et le baladin errant; c'est la Kabyle Haouâ, belle femme réduite à l'existence embryonnaire, qui charme comme une fleur sans conscience d'elle-même et embaume comme un parfum, ou bien ce sont ces Arabes vernis d'une couche de civilisation malsaine, qui, pour avoir vécu en France, n'en sont pas plus disposés à livrer à un Français les mystères de l'existence orientale, celui par exemple que l'ami Vandell appelle le *vaudevilliste*, ou ce Mohammed qui, pendant un été, fut le lion des bals publics de Paris, et qui, selon M. Fromentin, a pu parler de Mlle Palanquin à la belle Meçaouda. Ajoutez un riche marchand qui tient boutique pour apprendre des nouvelles, mais non pour en raconter, et qui ne répond pas toujours lorsqu'on l'interroge, ou un barbier, gazette de son quartier, mais qui sans doute trouve moyen de parler sans vous rien apprendre. Voilà, ou à peu près, tout ce que le voyageur a pu surprendre des mœurs intérieures de l'Algérie et du caractère arabe. C'est bien peu, comme vous voyez.

C'est bien peu, et cependant je doute qu'une plus longue intimité avec la vie arabe lui en eût fait découvrir beaucoup plus long. Dans le mutisme et dans la réclusion de la vie orientale, il n'y a pas seulement de la discrétion, il y a surtout et avant tout de l'indigence. Les Orientaux ne montrent rien de leur âme, parce que la plupart du temps ils n'ont rien ou à peu près rien à montrer. Nous sommes dupes à l'égard des Orientaux d'une illusion morale comparable à l'illusion physique du mirage. L'apparence est trompeuse chez les Orientaux : leur physionomie est pleine de promesses, le feu des yeux fait croire à l'existence d'un volcan intérieur, l'attitude suggère des idées de noblesse et de grandeur; mais il est rare que les qualités morales répondent à ces apparences physiques. L'âme ne

vaut pas le corps, l'habitant ne vaut pas le logis. On a très vite fait de visiter l'âme d'un Arabe; on entre, et on est tout surpris de trouver le vide et la stérilité. C'est un véritable Sahara moral, qu'on dirait formé à l'image du désert, dépeuplé comme lui, animé comme lui d'une vie morne et desséchante, grandiose pourtant dans sa monotonie. On sent que ce désert moral est incapable de culture et résisterait aux plus laborieux efforts, qu'on n'y pourrait planter, avec la meilleure volonté, ni un parc à l'européenne ni un utile jardin potager. Parfois le vent de la passion se lève dans ce désert moral comme le brûlant siroco; mais cette tempête elle-même est stérile, et ne fait que déplacer les sables qu'elle a soulevés. Cependant, comme la nature a horreur du vide, elle rassemble lentement, secrètement, péniblement ses forces, et de loin en loin elle nous donne la charmante surprise d'une oasis rafraîchissante, pleine de verdure et de chants d'oiseaux. C'est là l'impression que produisent sur moi certaines belles paroles arabes et certaines sentences qui sont vraiment des paroles d'or. On est ravi de tant de sagesse unie à tant de grâce, et de tant de noblesse unie à tant de simplicité; mais pour arriver à ces oasis, que d'étapes inutiles à travers les sables arides, que de nids de scorpions et de vipères à cornes! Néanmoins, pour être juste, il faut reconnaître que de même que les oasis sont le produit naturel de ce désert, et sont nées de la vie lentement amassée sous les sables, ces sentences et ces proverbes, mélange heureux de sagesse philosophique et de sensation physique, sont le résultat lentement, *paresseusement* élaboré de cette vie morale oisive et morne. Je sais que sans le désert les oasis seraient inutiles et même incompréhensibles; mais en vérité ces petites îles de verdure me semblent une compensation insuffisante à cette mer de sable. Ajoutez comme dernier trait que l'âme de l'Arabe, qui est indomptable comme le désert, est insaisissable et nomade, faite pour les rêveries sans objet et la contemplation sans portée. Je sais qu'au jugement de bien des gens, je paraîtrai énoncer une énormité; je l'énonce cependant, ne fût-ce que par vengeance des mystifications involontaires que m'ont fait subir tant de voyageurs qui me promettaient toujours des merveilles sans m'en montrer aucune, et dont l'enthousiasme ne m'a jamais paru justifié. Je n'ai jamais été payé de mes lectures sur l'Orient moderne, — car je ne parle pas, bien entendu, de l'Orient antique, — lorsque l'auteur voulait m'inspirer de l'affection pour les Orientaux et me faire visiter la portion morale de leur âme; en revanche, j'ai toujours été amplement récompensé lorsqu'il voulait m'inspirer de l'horreur et me faire visiter la portion ténébreuse de leur être. On n'imagine pas alors les trésors de méchanceté, de cruauté, de bassesse et

de lâcheté qui se découvrent devant l'œil épouvanté; c'est le plus splendide écrin de perles empoisonnées qu'un tyran puisse rêver pour sa couronne.

Puisque je suis en train de proférer des hérésies, j'irai plus loin, et je dirai presque de la nature ce que je dis des hommes. Je n'ai pas vu l'Orient et je ne désire pas le voir. Lorsque mon imagination se plaît à rêver voyages, ce n'est jamais vers les pays où se lève la lumière qu'elle s'envole de préférence. Comment se fait-il que les meilleures descriptions, les plus pittoresques, les plus exactes, celles où l'on sent le mieux que l'auteur s'est piqué de vous faire admirer ce qu'il a admiré, me laissent presque indifférent? Au premier aspect, je suis ébloui; au bout de la vingtième page, mon esprit tombe dans la torpeur, et il me faut faire effort sur moi-même pour rouvrir les yeux et continuer à regarder. Est-ce parce que mon imagination est satisfaite trop vite et qu'elle n'est pas menée assez lentement de degré en degré jusqu'aux dernières limites de l'admiration, qu'elle n'éprouve pas ce charme des surprises successives que l'Italie fait éprouver, dit-on, au voyageur qui la visite tout d'une course depuis Gênes jusqu'à Naples? Peut-être; mais je suis très porté à croire que le narrateur a éprouvé la même lassitude que moi, ou du moins que comme moi il a vu dès le premier aspect tout ce qu'il pouvait et devait voir; je le sens à ses efforts pour varier ses formules, à son impuissance à renouveler l'expression de son admiration; c'est toujours le même éblouissement, les mêmes splendeurs. Le voyageur, vécût-il cent ans en Orient, ne verrait pas autre chose que ce qu'il a vu dès la première heure. La nature est décidément trop riche en Orient pour n'être pas paresseuse; on dirait qu'elle ne sent pas le besoin de plaire, d'intéresser, d'attacher. Reine orgueilleuse, elle ne se soucie pas d'être aimée, elle ne veut qu'être admirée; toujours grave, majestueuse et souveraine, elle ne connaît ni les sourires, ni les attendrissemens de la lumière. Elle a une grandeur incomparable, mais aussi de la monotonie et de la sécheresse. Combien elle est différente de la nature de notre pauvre Occident, si familière, si sympathique, si remplie de charme intime! Celle-là n'est pas riche comme la nature orientale; aussi, pour plaire, elle a prodigué toutes les ressources de la coquetterie la plus aimable; elle a comme multiplié les efforts pour être toujours variée et toujours nouvelle. Qui l'a vue un soir ne la reconnaît plus le lendemain, et la vie la plus longue ne suffirait pas pour compter le nombre des masques qu'elle sait prendre et des costumes qu'elle sait inventer. Quelles richesses, s'il faut les acheter au prix de la monotonie, valent ses jeux de lumière, ses caprices de couleur, les boutades de ses contrastes et les délicatesses

de ses nuances? Reine ennuyée, despotique et solitaire en Orient, la nature est vraiment dans notre brumeuse Europe la compagne enjouée et rêveuse de l'homme.

Il y a une certaine servilité dans l'admiration que nos modernes artistes ont prodiguée à l'envi à la nature orientale, et je souhaiterais de bon cœur que quelqu'un d'entre eux eût la fantaisie de donner une revanche à notre nature d'Occident. Je soumets cette idée à M. Fromentin, sans trop d'illusions pourtant, car on dit que ceux qui ont vu les pays de lumière n'ont plus aucun goût pour les ciels brumeux et mélancoliques. Cependant, ne fût-ce que par amour du contraste, et comme occasion de montrer la variété des aptitudes dont son talent est doué, cette idée aurait de quoi le tenter. La lumière glacée des pays du nord doit avoir un charme singulier après la lumière rayonnante de l'Orient. Je voudrais donc qu'une plume d'artiste comme celle de M. Fromentin nous décrivît, avec le même soin et la même exactitude que la sienne a mis à décrire l'Afrique, l'éclat des neiges de Suède, la sombre verdure des bois de sapins, le charme des printemps hyperboréens, la grâce des campagnes voisines du pôle, les fines découpures des *fiords* norvégiens, les délicatesses élégantes des ciels violets de ces pays où expire la lumière. C'est le souhait que mon imagination formait comme contraste pendant la lecture des livres de M. Fromentin. Heureux celui qui l'entendrait avec plaisir et qui mettrait ses soins à l'accomplir! Il trouverait assurément au bout de sa tâche, s'il l'exécutait avec la conscience et l'exactitude d'un véritable artiste, le succès mérité qui a récompensé l'auteur d'*Un Été dans le Sahara* et d'*Une Année dans le Sahel.*

ÉMILE MONTÉGUT.

L'ARCHIPEL DES PHILIPPINES

ET

LA DOMINATION ESPAGNOLE

A Visit to the Philippine Islands, by sir John Bowring, late governor of Hong-kong, H. B. M's plenipotentiary in China ; 1 vol., London 1859, Smith, Elder and Co.

Le voyageur qui entre dans la baie de Manille contemple avec admiration le magique tableau qui s'offre à ses regards. La baie, large et profonde, forme une vaste nappe d'eau bordée à tous les points de l'horizon par la verte ceinture des palétuviers. A droite et à gauche, le sol s'élève à perte de vue, couvert d'une végétation vigoureuse qui dissimule les vallées creusées entre deux étages de montagnes. Parfois, au milieu de l'éternelle verdure qui étend son manteau sur cette terre endormie, se dresse le pic aride d'un volcan mal éteint d'où s'échappe une fumée blanchâtre qui va se perdre dans le vague du ciel. En face, à mesure que le navire avance vers le lointain mouillage, on distingue peu à peu la colonne du phare, les dômes rouges des églises de Manille, les maisons blanches de Cavite, et par intervalles les cases agglomérées d'un village indien. Là seulement, et sur de très petits espaces, se révèle la présence de l'homme; tout le reste appartient à la nature vierge, à l'inconnu. — J'abordais à Manille il y a seize ans, et, en admirant le panorama de la baie, j'aurais voulu embrasser du même coup d'œil, à travers l'immense rideau qui tombait ainsi de l'horizon, les beautés et les richesses que devait recéler cette terre promise. Je n'ai visité que Manille et quelques villages de la campagne environnante. Sir John Bowring, ancien gouverneur de Hong-kong, dans un voyage ré-

cent, a parcouru l'île de Luçon et plusieurs points de l'archipel. La description qu'il vient de publier ramène mes souvenirs vers ces belles contrées.

Relégué à l'extrémité de l'Orient, en dehors des grandes routes commerciales qui mettent cette partie de l'Asie en communication avec l'Europe, l'archipel des Philippines a été rarement exploré. Pendant trois siècles, la défiance politique et religieuse de l'Espagne en a éloigné les Européens; un petit nombre seulement de négocians avaient accès dans le port de Manille, et l'on n'obtenait qu'avec beaucoup de peine, comme une grâce toute particulière, la permission de circuler dans les régions soumises de cette charmante île de Luçon, qui a été si bien nommée « la perle de l'Océanie. » Depuis quelques années, l'administration espagnole se montre plus hospitalière, et les moines ne redoutent plus les regards profanes. On peut aujourd'hui visiter les principaux points de l'archipel où flotte le drapeau de l'Espagne. Les îles de Luçon, de Zebu, de Panaï, de Mindanao, sont ouvertes aux explorations de la science et à la curiosité des touristes. Si l'on en juge par quelques récits qu'elles ont inspirés (1), elles méritent d'être mieux connues. Elles n'étalent pas seulement les merveilleuses richesses de la nature tropicale : on y trouve aussi, dans la présence d'une nombreuse population indigène qui a conservé son caractère primitif et dans le système de la colonisation espagnole, un double sujet d'étude, se rattachant à toutes les grandes questions qui s'agitent dans l'extrême Orient.

Les îles Philippines furent découvertes en 1521 par Magellan, qui mourut la même année de blessures reçues dans un combat contre les indigènes de Zebu. Plusieurs expéditions partirent successivement des rives américaines de la Nouvelle-Espagne pour continuer l'œuvre de conquête commencée par le célèbre navigateur. En 1564, Legaspi fut le premier investi du titre de gouverneur-général, et, après avoir solidement établi la domination espagnole dans l'île de Zebu, il passa à Luçon et fonda Manille, qui ne tarda pas à devenir la capitale des Philippines et le siége du gouvernement. Tels furent les débuts de la puissance espagnole en Asie : débuts pénibles et glorieux, car à ce moment les Portugais tenaient la mer, et si Magellan tomba sous la massue des indigènes, ses successeurs eurent à lutter d'audace et de ruse contre les héritiers de Gama. C'était dans les eaux des Mariannes, des Philippines et des Moluques que se heurtaient les deux grandes nations maritimes du

(1) Notamment une étude sur *Manille* de M. Th. Aube (*Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1848) et les souvenirs de M. Jurien de La Gravière sur un séjour aux Philippines (*Revue* du 15 juillet 1852). Citons encore, parmi diverses relations, celles de MM. Itier, Yvan, Haussmann.

XVIe siècle, se disputant l'empire du Nouveau-Monde, que ni l'une ni l'autre ne devait garder. Les expéditions espagnoles avaient à traverser les croisières du Portugal avant d'aborder dans ces régions, qu'elles venaient soumettre et convertir, et la marine portugaise était alors maîtresse de l'Océan-Indien.

On sait de quelles rigueurs fut accompagnée la conquête de l'Amérique par les Espagnols. L'histoire a flétri les cruautés commises contre les Indiens. Colomb avait été poussé vers les profondeurs de l'Atlantique par un noble pressentiment de la science et par une inspiration de génie qui l'élevait au-dessus des passions et des instincts cupides. La gloire, chèrement payée, d'avoir découvert un monde nouveau lui suffisait. Après lui malheureusement, l'Amérique fut livrée aux entreprises des aventuriers et des avides chercheurs d'or, la conquête devint violente. Les moines furent impuissans à contenir les excès dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous par la voix indignée de Las Casas; eux-mêmes bientôt, se laissant emporter par la fougue de leur zèle, se présentèrent aux populations indiennes, la croix d'une main, l'épée de l'autre, et ne virent plus dans l'Amérique qu'un immense champ de bataille où la foi devait à tout prix écraser le paganisme. Le souffle de l'inquisition avait traversé la mer, et la force brutale était employée à la conversion des âmes comme à la conquête du sol. Il n'en fut pas de même aux Philippines. Les aventuriers n'avaient pas besoin d'aller si loin. A ceux qui ne voulaient que des richesses, le Mexique et le Pérou offraient d'abondantes récoltes. Pour affronter encore l'Océan et pour se lancer à travers les périls d'une navigation inconnue à la rencontre redoutée des escadres portugaises, il fallait un autre mobile que la passion de l'or : ce fut l'ardeur du marin qui entraîna Magellan, et ce fut l'ambition politique qui décida l'Espagne à chercher par-delà les mers de l'Inde de nouveaux royaumes. L'Amérique garda pour ainsi dire toutes les violences de la conquête. L'Asie fut abordée plus humainement, elle vit descendre sur ses rives des héros moins impitoyables et des prêtres moins fanatiques; la domination européenne s'y montra, dès le premier jour, plus modérée, et la religion plus douce. A une telle distance de la mère-patrie, dans ce pays perdu et sous la menace continuelle du Portugais, l'Espagnol, que n'éblouissait plus la vue du précieux métal, comprit qu'il devait ménager les tribus indiennes, et que la mansuétude lui gagnerait plus facilement des sujets et des chrétiens. De là le caractère particulier de la domination espagnole aux Philippines, caractère qui s'est conservé depuis trois siècles et qui la distingue essentiellement des autres entreprises coloniales.

Pendant les premiers temps, l'archipel fut exposé aux attaques des pirates chinois et japonais. Fatigué de ces incursions, un gou-

verneur-général, Francisco de Saude, eut l'idée d'aller simplement à la conquête de la Chine. En ce temps-là, un hidalgo ne doutait de rien. La cour de Madrid retint ce fonctionnaire impétueux en lui enjoignant de vivre en paix avec ses voisins. Dans le cours du XVIIe siècle, les Chinois, établis en grand nombre sur le sol de Luçon, se mirent plusieurs fois en révolte contre l'autorité espagnole; chacune de ces insurrections fut écrasée et noyée dans des flots de sang. Au XVIIIe siècle, un danger plus sérieux menaça la colonie. Le 22 septembre 1762, une escadre anglaise se présenta devant Manille; elle apportait la nouvelle de la déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne et la sommation de rendre la place. Le gouverneur-général étant mort récemment, l'autorité était exercée par l'archevêque. Celui-ci se défendit courageusement; mais le 4 octobre, assailli par des forces supérieures, il dut capituler. Cependant les Anglais, maîtres de Manille, n'étaient point pour cela maîtres de Luçon. Tandis que l'on signait la capitulation, un juge, Simon de Anda y Salazar, gagnait la campagne à la tête d'une vaillante troupe, et s'en allait dans les districts voisins organiser la résistance. Pendant deux ans, il tint les Anglais en échec, les battant dans de continuelles escarmouches et leur faisant à outrance cette guerre de partisans dans laquelle a excellé de tout temps l'héroïsme espagnol. Enfin, après deux ans de luttes, on apprit que la paix avait été conclue en Europe. Les Anglais évacuèrent Manille, où Simon de Anda rentra en triomphe avec ses glorieuses bandes. Dans la période contemporaine, nous n'avons à signaler que les expéditions contre les sultans de Soulou et contre les pirates de la Malaisie. L'histoire extérieure des îles Philippines est donc peu féconde en incidens. L'Espagne a gardé l'archipel tel qu'elle l'a reçu des premiers jours de la conquête : elle n'a point subi la déchéance qui a frappé le Portugal, elle ne s'est point trouvée mêlée aux querelles de territoire qui, dans les pays asiatiques, ont fréquemment divisé l'Angleterre et la Hollande; aucune rivalité européenne n'est venue la troubler dans la jouissance de cette magnifique possession, qu'elle doit au génie de Magellan.

Mais cette tranquillité parfaite n'a point toujours régné dans le gouvernement intérieur de la colonie. Là se trouvaient en présence, avec d'égales prétentions à la suprématie, deux autorités qu'il n'a jamais été facile de concilier. Le gouverneur-général et l'archevêque, le soldat et le moine, étaient souvent en désaccord, et à cette distance de l'Europe les luttes du temporel et du spirituel s'engageaient avec une ardeur que ne pouvait tempérer aucun arbitrage. Tantôt le gouverneur-général mettait l'archevêque en prison, tantôt l'archevêque excommuniait le gouverneur et prêchait la révolte. Comme il ne fallait pas moins de deux ou trois ans pour que les

correspondances d'Europe parvinssent à Manille, les décisions du roi et du pape arrivaient quand la querelle était terminée et au moment où il en naissait une autre. Que l'on ajoute à ces luttes d'autorité les discussions qui survenaient parfois entre les divers ordres religieux, plus ou moins jaloux les uns des autres, et l'on aura une idée de l'état presque perpétuel d'agitation dans lequel vivait cette petite communauté européenne, exilée à l'extrémité de l'Asie. Un jour, en 1635, arrive d'Espagne un ordre qui attribue exclusivement aux moines barbus la mission d'évangéliser la Chine et le Japon; les moines sans barbe doivent demeurer aux Philippines. De là grande protestation de la part des moines qui se voient fermer la route du martyre, protestation appuyée par l'archevêque, qui invoque les bulles du pape, où ne se trouve aucun article concernant les barbes. On pourrait citer d'autres incidens non moins curieux. — En 1663, la situation prend une couleur plus dramatique. Le gouverneur, Salcedo, se brouille avec le clergé, met l'archevêque en prison, et à la mort de celui-ci il interdit le *De profundis* et ordonne des fêtes publiques; mais l'inquisition est là : ses agens s'introduisent de nuit dans le palais, saisissent le gouverneur pendant son sommeil, le déposent, chargé de chaînes, dans le couvent des Augustins, puis l'expédient par le prochain navire à l'adresse du saint-office, siégeant à Mexico. — En 1678, un autre gouverneur, Juan de Vargas Hurtado, se fait excommunier, et la sentence le condamne, lui, seul représentant de l'autorité royale, à comparaître chaque dimanche, pieds nus et la corde au cou, dans la cathédrale et dans deux églises! — Ces différens faits sont puisés dans les annales des couvens. C'est là seulement que l'on peut recueillir des informations sur l'histoire des Philippines. Sans doute il ne faut pas trop se fier à l'exactitude de ces récits monastiques, où le spirituel a nécessairement le pas sur le temporel : le clergé s'y donne le beau rôle, et sa charité bien ordonnée s'exerce avant tout au profit de l'église et du cloître; mais ce qui est certain, c'est que l'harmonie régnait rarement au sein de cette société coloniale, et que la lutte, tantôt sourde, tantôt ouverte, était à l'état permanent entre les deux influences qui se disputaient les Philippines.

Dans ces querelles intestines, l'avantage demeurait le plus souvent du côté des moines, et il devait en être ainsi. La population laïque se composait d'un petit nombre de négocians qui ne songeaient qu'à faire rapidement fortune, et de fonctionnaires pour lesquels Manille n'était d'ordinaire qu'une résidence de punition et d'exil. Les uns et les autres étaient gouvernés par leurs petites passions, par leurs rancunes et par l'ennui. Le clergé au contraire, installé à poste fixe dans la colonie, répandu dans les campagnes et sans cesse en contact avec la population indienne, avait des habi-

tudes, des traditions, un esprit de suite qui lui assuraient la supériorité sur ses adversaires laïques, en même temps que l'influence politique et religieuse sur la race conquise. Les gouverneurs-généraux changeaient au gré des caprices ou des révolutions de la métropole; les archevêques ne quittaient leur siége qu'avec la vie. Depuis l'origine de la domination espagnole, il y a eu à Manille soixante-dix-huit gouverneurs et seulement vingt-deux archevêques. Ce seul fait expliquerait la prédominance de l'autorité cléricale.

Le triomphe du clergé tourna au profit de la population indigène. Les Tagals, race douce et paisible, avaient écouté avec soumission les premiers accens de la prédication évangélique. Ils s'étaient convertis sans difficulté à une religion nouvelle qui leur parlait un langage de paix, se montrait tolérante pour leurs habitudes, et leur enseignait un calendrier où chaque jour ramenait une fête et une occasion de cérémonies et de réjouissances en l'honneur de la Vierge ou d'un saint. Le caractère docile et bienveillant des Tagals charma les pieux missionnaires, qui, devenus bientôt tout-puissans au milieu de leurs ouailles, se virent naturellement amenés à les protéger dans leurs intérêts temporels. Dès lors le curé, soutenu par l'archevêque et par les ordres monastiques, se trouva placé comme un intermédiaire entre l'autorité civile et les indigènes. Malheur à l'alcade qui se serait permis une exaction, un abus de pouvoir, ou qui seulement aurait contrarié les fidèles! Le curé était là pour dénoncer le fait et provoquer le déplacement du fonctionnaire indigne ou trop zélé. Ainsi, pendant que se débattaient dans les hautes régions les luttes du spirituel et du temporel, la population tagale, protégée par le clergé, ménagée par les laïques, vivait heureuse de sa vie indolente et facile; elle allait à la messe, se livrait aux processions, payait peu d'impôts et ne travaillait guère. Cet état de choses s'est maintenu depuis trois siècles. L'archipel des Philippines a été conquis par les moines, conservé par eux à la couronne d'Espagne, gouverné par leur règle indulgente et paternelle. Aujourd'hui encore, l'autorité cléricale domine dans cette région de l'extrême Asie. L'archevêque est le personnage le plus important de Manille; le curé règne dans les villages. Quand un voyageur désire visiter les provinces de l'intérieur, c'est dans les couvens qu'il va demander sa feuille de route, et lorsqu'il arrive dans un village tagal, c'est au curé qu'il fait sa première visite, c'est au presbytère qu'il trouve l'hospitalité.

L'esclavage est inconnu aux Philippines; il n'existait pas avant la conquête, et les Espagnols ne l'ont ni importé ni toléré dans leurs possessions asiatiques. On n'y voit même pas ce système de travail réglementé ou forcé qui est en vigueur dans d'autres colonies euro-

péennes, et qui n'est souvent qu'un esclavage déguisé. Quand on parcourt l'intérieur de Luçon, le regard n'est pas attristé par le spectacle de l'homme transformé en bête de somme et péniblement courbé sur le sillon. Vous y chercheriez vainement ces combinaisons savantes que les Hollandais ont imaginées à Java pour exploiter les ressources du travail indigène. Le Tagal est libre et n'entend d'autre cloche que celle qui l'appelle à l'église. Sans doute on doit louer la modération de l'Espagne envers ses sujets asiatiques et la sollicitude du clergé pour le bonheur de ses fidèles : le tableau que présentent les Philippines est édifiant et touchant, il laisse dans l'esprit du touriste de gracieuses impressions, il procure aux yeux la satisfaction qu'inspire l'harmonieux ensemble d'un peuple heureux et d'une belle nature, et cependant quelque chose y manque : c'est le mouvement, c'est la vie. Nonchalamment étendu sur cette terre féconde, l'homme s'endort d'un sommeil qui n'est point le prix des saines fatigues; l'indolence espagnole et la paresse tagale couvrent d'une teinte morne ce tableau où nulle part n'apparaît l'image du travail. Est-ce donc pour un tel usage que la Providence a donné à l'Indien une terre si riche et un soleil qui prodiguerait aux moindres efforts de la culture l'or de ses rayons? Quel emploi l'Espagne a-t-elle fait de cette conquête, demeurée à peu près stérile entre ses mains? — Voilà ce qui préoccupe à bon droit l'économiste, et ce qui lui gâte, en présence de ces splendides régions, le plaisir des yeux. Sir John Bowring cherche à s'en consoler en pensant que tant d'espaces sans culture sont en réserve pour combattre un jour les effets de la théorie de Malthus. Si dans les pays d'Europe la population tend à s'accroître au point d'excéder la puissance productive du sol, du moins reste-t-il encore sous les tropiques de vastes contrées où la race humaine peut trouver un refuge contre la marée montante de la misère. Ces plaines que la charrue n'a point labourées, ces forêts où n'a jamais pénétré la hache, ces fleuves et ces lacs dont les eaux exubérantes remontent stérilement vers le soleil sans avoir été jamais disciplinées au profit du sol, toutes ces richesses endormies sont là qui attendent le travail de l'homme et promettent aux déshérités du vieux monde une place au banquet de la vie!

Jusqu'ici les voyageurs qui ont décrit les Philippines ne se sont guère avisés de faire un retour sur Malthus; la plupart ont raconté les mœurs tagales, les combats de coqs, les couvens de Manille, les presbytères de village, que parfois leur médisance ornait d'une population étrangère aux besoins du culte : récits plus ou moins pittoresques qui n'auraient plus aujourd'hui le mérite de la nouveauté. Sir John Bowring a étudié le pays à un point de vue différent. Gouverneur d'une colonie anglaise, il a pu, en quelques semaines de

vacances et à travers les voiles de l'hospitalité officielle, apprécier les ressources et l'avenir de la colonie espagnole. Voué dès sa jeunesse aux investigations économiques, il a naturellement recherché dans les Philippines ce que d'autres n'auraient point su découvrir ou auraient évité de voir, c'est-à-dire les moyens d'exploitation, les forces productives, les impôts, les statistiques. Si peu divertissante que soit dans l'opinion de beaucoup de gens l'économie politique, elle est reconnue aujourd'hui comme une science d'utilité générale, et il est bon qu'elle envoie ses voyageurs dans des contrées qui lui offrent un champ si fécond et si neuf d'observations. C'est une science jeune; elle doit, comme la jeunesse, s'instruire en voyageant, et elle peut répandre avec fruit au milieu de nous les enseignemens qu'elle recueille. Il est donc tout simple que sir John Bowring nous cite Malthus, l'un de ses classiques. Ce nom si terrible est d'ailleurs placé fort à propos au début du chapitre que l'économiste voyageur consacre à la population des îles Philippines.

Il est impossible de donner le chiffre de cette population; une évaluation officielle qui date de 1858 porte 4,290,000 habitans, sur lesquels on compte 1,860,000 Indiens, métis ou Chinois payant l'impôt. D'après une autre statistique, dressée par les moines, il y aurait 3,560,000 chrétiens répartis entre l'archevêché de Manille et les trois évêchés de l'archipel; ce qui ne laisserait qu'un chiffre relativement trop faible pour la population idolâtre et indépendante qui habite l'intérieur de Luçon et les régions complétement inexplorées de Mindanao et de Mindoro. Il faut donc renoncer à obtenir un renseignement exact; mais ce qui est certain, c'est que le sol n'est pas habité en proportion de son étendue, et qu'il pourrait nourrir une population beaucoup plus considérable. Les ressources de la culture y sont incalculables, et le jour où l'Espagne voudra mettre la main à l'œuvre, elle aura devant elle, dans ses possessions asiatiques, trop longtemps délaissées, un immense avenir de colonisation.

Les tribus insoumises de Luçon vivent à l'état sauvage; on les désigne sous le nom général de *negritos*. Cette race paraît avoir été la première établie dans l'île, où elle a été peu à peu remplacée par les Tagals, qui l'ont refoulée dans les montagnes et dans les forêts inaccessibles de l'intérieur. C'est une race mourante et destinée, de même que le peau-rouge de l'Amérique, à disparaître entièrement du sol. Du reste, vivant de chasse et de pêche, misérable, étrangère à toute idée de civilisation, elle n'inquiète en aucune manière la domination espagnole, qui la laisse s'éteindre lentement et sûrement dans sa dernière retraite. Parfois quelques missionnaires s'aventurent avec l'Évangile dans les parages hantés par les *negritos:* ils n'en reviennent pas toujours, et leurs couvens, après les

avoir inscrits sur la liste déjà longue de leurs martyrs, ne demandent pas que le bras temporel s'arme pour les venger. Une portion des tribus de Mindanao est absolument semblable aux *negritos* de Luçon; mais on compte dans cette île de nombreuses tribus musulmanes, plus rebelles encore que ne le sont les idolâtres à la prédication catholique et plus redoutables pour l'Espagne, qui ne s'est point encore trouvée en mesure de diriger contre elles une attaque en règle. Parti du golfe Persique, l'islamisme s'est répandu à Sumatra, à Java, à Bornéo, dans les îles de la Malaisie, et il a pénétré ainsi, d'archipel en archipel, jusqu'à Mindanao, où il oppose à la conquête espagnole son fanatisme religieux et ses mœurs guerrières. A l'exception du petit établissement de Zamboanga, situé à la pointe sud-ouest, cette île peut être considérée comme indépendante.

Ce sont les Tagals au nord, les Bisagos au sud, qui forment la grande masse de la population indigène. D'après certains auteurs, ils seraient originaires de l'Amérique. Une opinion plus plausible les fait venir de la Malaisie. Il y a entre le Tagal et le Malais un air de famille; le type du visage et le teint sont à peu près semblables, et un assez grand nombre de mots se retrouvent dans les deux dialectes. Quoi qu'il en soit, et sans nous arrêter à ces discussions d'ethnographie, qui ordinairement n'apprennent rien à personne, nous avons devant nous l'une des races les plus intéressantes et les mieux caractérisées du monde asiatique. Le Tagal n'a rien de l'intelligence et de l'âpreté laborieuse qui distinguent le Chinois, ni de l'orgueilleuse et brutale cruauté qui arme à toute heure le bras du Malais. C'est une race indolente et tranquille, fuyant le travail, inaccessible aux soucis, et en même temps aimant le luxe, ardente aux fêtes et au jeu, musicienne, presque artiste. Toutes les contradictions se heurtent dans cette étrange nature, où domine pourtant un sentiment inné de soumission aux forces et aux volontés extérieures. Le Tagal n'a pas eu un seul moment la pensée de défendre son pays contre l'Européen ni ses dieux contre les moines; il a, dès le premier jour, tout accepté, de nouveaux maîtres et une religion nouvelle. Il n'est point de sujet plus docile ni de catholique plus fervent. Comment les Espagnols auraient-ils malmené une population qui se livrait de si bonne grâce? Comment l'inquisition elle-même n'aurait-elle point désarmé devant ces faciles chrétiens? Le Tagal continue donc à vivre heureux sous le joug le plus doux, le plus humain qui ait jamais été imposé à une nation. Mais quel est l'avenir de cette race? Il serait intéressant de savoir si, depuis que les Espagnols se sont emparés des Philippines, la population indienne s'est accrue. D'accord avec la nature, d'accord avec l'histoire et avec la morale, l'économie politique enseigne que l'inertie

ne saurait perpétuer la vie; donc un peuple qui méconnaît la rude loi du travail est condamné à périr un jour sous les coups d'un peuple plus intelligent ou plus fort, à moins qu'il ne se régénère en mélangeant son sang avec un sang étranger. Les Tagals ont refoulé les *negritos;* ne pourraient-ils pas être refoulés à leur tour? Heureusement pour eux, il se trouve là une race qui semble chargée du soin de retremper et de repeupler l'Asie : c'est la race chinoise. Nulle part peut-être mieux qu'aux Philippines ne se révèle le grand rôle qu'elle est appelée à jouer dans les destinées de l'extrême Orient. L'immigration des Chinois dans l'archipel est incessante et intarissable; il en sort une génération de métis dont le nombre et l'influence augmentent progressivement au point de constituer dans les campagnes comme dans les villes toute une nation nouvelle qui ranime à son contact la langueur du vieux sang tagal. Sir John Bowring insiste avec raison sur ce fait providentiel. Avant lui, d'autres voyageurs avaient signalé l'importance de l'immigration chinoise dans l'île de Luçon; ils avaient décrit ces bienheureux enfans du Céleste-Empire s'accommodant là comme s'ils étaient chez eux, ouvrant boutique, prenant femme indienne, faisant le signe de croix et suivant dévotement les processions, pour s'enrichir au plus vite et repartir vers le sol natal, en laissant derrière eux femmes, enfans, chapelets, cierges, et tout le mobilier de leur hypocrite exil. Il y a du vrai dans cette amusante caricature du colon chinois; mais l'économiste, cherchant la raison et la fin des choses, examine avec attention le singulier phénomène qui se produit sous ses yeux, et il découvre les sérieux effets de ces migrations et de ces mélanges de races. Le sujet mérite qu'on s'y arrête.

Nous avons déjà rappelé qu'à son origine la domination espagnole avait été menacée par les incursions des pirates chinois, et que les immigrans du Céleste-Empire s'étaient à plusieurs reprises révoltés contre les maîtres de Luçon. On tenta donc de modérer, par des taxes d'entrée et de séjour, les arrivages de ces colons qui pouvaient introduire dans l'île de dangereux élémens de désordre. En dépit des mesures restrictives, les Chinois affluèrent à Manille. Aux premiers temps, ils allaient dans l'intérieur, où ils se livraient à la culture; mais peu à peu ils s'habituèrent à demeurer dans les villes, où, par leur industrie, à force d'économie et de patience, ils parvinrent à accaparer le commerce de détail. C'est l'histoire de toutes les immigrations chinoises dans les diverses colonies européennes de l'Asie, à Singapore, à Java, aussi bien qu'aux Philippines. Aujourd'hui les Chinois occupent la majeure partie des boutiques de Manille; ils ont dépossédé et ruiné les Tagals, incapables de soutenir une telle concurrence. Une fois maîtres des villes, ils se sont de nouveau répandus dans les campagnes, joignant aux profits

du commerce ceux de l'exploitation agricole entreprise sur une grande échelle. Les voici maintenant partout, au nombre de plusieurs milliers, se renouvelant par de continuels arrivages. Ces infatigables travailleurs ont donc pour ainsi dire conquis les Philippines; mais, là comme ailleurs, ce ne sont que des conquérans de passage. Après quelques années de séjour, ils retournent dans leur pays. Ce mouvement de va-et-vient, favorisé par le voisinage et entretenu par l'habitude, entre les côtes du Céleste-Empire et l'archipel, ne semblerait en définitive qu'un fait très ordinaire, s'il ne fallait pas tenir compte d'une circonstance, insignifiante au premier abord, qui caractérise l'émigration chinoise. Observez ce bâtiment qui, venu du Fo-kien, débarque à Manille son chargement de passagers. Vous verrez descendre à terre cent Chinois, vos yeux chercheraient vainement une Chinoise. Ces colons apportent à Luçon leurs bras, leur intelligence, leur amour du gain, quelques-uns même leurs capitaux; mais il leur manque l'élément le plus essentiel de toute colonisation, la famille! Les Chinois bravent, pour émigrer, les prohibitions légales; les mœurs, plus fortes que les lois, enchaînent les Chinoises au sol natal. On comptait en 1855 à Manille et dans le faubourg de Binondo près de six mille Chinois, et seulement deux femmes chinoises! La suite se devine. Le Chinois, qui ne pratique guère la continence, recherche une femme du pays, et comme il a en même temps l'esprit de famille, il veut une femme légitime; mais le mariage n'est permis qu'aux catholiques : à merveille! Il se convertit, il se marie, et, selon l'usage de son pays, il aura beaucoup d'enfans. Telle est l'origine de la population métisse qui s'est multipliée si rapidement sur toute l'étendue des Philippines, et qui ne fera que s'accroître, car les Chinois vont vite en besogne. Cette race conserve, même à travers plusieurs générations, le type et le caractère paternels. Elle a le teint jaunâtre et les yeux bridés, qui dénotent son origine, et, ce qui vaut mieux, elle a l'intelligence, l'activité, l'amour du travail. C'est elle, on peut le prédire, qui défrichera un jour les Philippines, et qui, rentrant par de successifs croisemens dans la famille indienne, régénérera le sang tagal. Voilà l'immense service que l'immigration chinoise rend en ce moment à la colonie espagnole, où l'on ne saurait compter de longtemps encore sur le concours actif de l'élément européen.

Il n'y a guère en effet dans les Philippines plus de deux mille Espagnols nés en Europe; si l'on ajoute à ce chiffre environ deux cents étrangers, établis pour la plupart à Manille, on a le contingent de la population européenne de l'archipel. Un certain nombre de créoles espagnols, nés dans le pays, conservant l'orgueil de leur origine castillane et formant une sorte de caste à part, peuvent également figurer dans ce dénombrement. En résumé, la race blanche

ne concourt jusqu'ici que pour une très faible part au peuplement de ces îles. Doit-on attribuer un tel fait uniquement à l'influence du climat? ou bien ne faut-il en chercher la cause que dans les difficultés, les restrictions peu intelligentes, qui, pendant trois siècles, ont entravé les opérations du négoce? Le climat des Philippines, avec ses chaleurs énervantes, qui engendrent parfois des épidémies, n'est point favorable au travail des blancs; mais le même obstacle se rencontre dans d'autres régions tropicales où cependant l'immigration européenne, composée de capitalistes, de commerçans, d'artisans, est beaucoup plus considérable. C'est le régime économique qui a surtout éloigné des ports de l'archipel ces pionniers de la race blanche qui préfèrent s'établir dans les pays où le commerce est dégagé de toute entrave, où l'esprit d'entreprise n'est plus retenu par les liens d'une mauvaise législation. Que l'Espagne suive l'exemple qui lui est donné par l'Angleterre et par la Hollande : la population européenne se portera dans sa colonie comme elle se porte à Hongkong, à Singapore, à Batavia.

Je me suis longuement étendu sur cette question de population : il n'y en a pas qui soit plus importante quand on traite d'un établissement colonial. En Asie comme en Europe, la plus grande richesse d'un pays, ce n'est pas la fécondité du sol, la variété des produits, l'excellence des conditions naturelles : c'est l'homme, l'homme qui travaille, qui met en valeur les biens de la terre et qui fait lever la récolte. Or quelle contrée au monde pourrait être mieux partagée que l'archipel des Philippines? Une population indigène de quatre millions d'âmes, une immigration régulière et continue qui amène un supplément de bras en même temps que le concours d'une intelligence supérieure, puis, au-dessus de ces deux élémens qui assurent la puissance du nombre, et comme couronnement de l'édifice colonial, l'habileté, l'activité de la race européenne, disciplinant le travail et répandant au dehors, par le courant des échanges, l'excédant des produits : les Philippines possèdent tout cela. Elles n'ont pas à compter avec les embarras de l'esclavage; elles n'en sont pas réduites à essayer ces combinaisons coûteuses et hasardeuses à l'aide desquelles certaines colonies cherchent à se procurer des *coolies*. Comment donc se fait-il que leurs progrès aient été si lents? Il ne suffit pas d'accuser la paresse du Tagal. Le Tagal aurait travaillé, s'il y avait été incité par son intérêt et par l'exemple, s'il avait moins souvent fêté les saints, patrons du chômage, s'il n'avait pas trouvé dans ses chefs spirituels une indulgence excessive et dans l'administration espagnole une incroyable inertie. « On m'a cité, dit sir John Bowring, un Tagal qui, sur le conseil d'un moine, s'est décidé à cultiver la canne à sucre. La première année, il a obtenu 500 dollars du produit qu'il a porté au marché d'Iloïlo. Il a continué,

et la prochaine vente lui donnera 1,000 dollars. Ses voisins veulent faire comme lui, et les voilà planteurs. » Tout le mal procède donc d'un vicieux système qu'il est temps de réformer.

Le jour où la notion du travail aura pénétré aux Philippines, l'on ne sera embarrassé que sur le choix des cultures pour occuper avec profit les bras de la population indigène. Le sucre, le tabac, le café, l'indigo, le riz, le cacao, en un mot toutes les productions tropicales peuvent être cultivées avec succès dans les différentes parties de l'archipel. Sir John Bowring assure même que le coton s'y récolterait en abondance, et il engage les manufacturiers de Manchester à porter leur attention vers l'Asie orientale plutôt que d'envoyer des missionnaires à la découverte du coton africain. Depuis plusieurs années, Manille expédie en Chine de nombreux chargemens de riz. Le sucre et le café des Philippines sont connus sur tous les marchés d'Europe. Quant au tabac, la valeur de la production indigène, qui a quadruplé depuis vingt ans, dépasse aujourd'hui 25 millions de francs. La moitié de la récolte se consomme dans l'archipel; un quart est exporté sous forme de cigares, et l'autre quart est expédié, en cigares et en feuilles, à destination de la métropole, qui se l'attribue comme revenu colonial. Le tabac de Luçon est d'excellente qualité. Il faut croire que ce produit se gâte en voyageant sous nos latitudes, et que le climat de la France lui est fatal, car il est impossible de le reconnaître dans les détestables cigares que la régie prétend nous vendre sous le nom de cigares de Manille. Je dois pourtant déclarer que de simples particuliers ont acheté à la fabrique de Manille et rapporté en France des caisses de très bons cigares. Comment la régie s'arrange-t-elle pour être si mal servie et pour nous servir si mal? Quoi qu'il en soit, je tiens à défendre la réputation, fort compromise parmi nous, du tabac de Luçon, et à rappeler, comme l'a fait sir John Bowring, que ce produit assurerait à lui seul la fortune des Philippines. Avec La Havane et Manille, l'Espagne possède les deux métropoles du tabac.

Dans tous les pays, la constitution de la propriété exerce une grande influence sur le rendement du sol. Il serait assez difficile de définir quel est, à cet égard, le régime en vigueur aux Philippines. En droit, l'indigène ne peut être propriétaire, mais il conserve la jouissance du domaine qu'il cultive, et en fait ce droit de jouissance ou plutôt cet usage équivaudrait à la propriété. Les colons espagnols peuvent obtenir des concessions de terres moyennant le paiement d'une faible rente; ces concessions sont rarement demandées, les Espagnols étant, comme on l'a vu, fort peu nombreux dans la colonie et appartenant pour la plupart aux professions libérales ou mercantiles. Les couvens au contraire et les corporations religieuses possèdent d'immenses propriétés; mais on sait

que les biens monastiques sont ordinairement mal exploités, et ce n'est point là que se produiront aux Philippines les perfectionnemens agricoles. L'organisation territoriale est donc très imparfaite, et, comme il n'y a point d'impôt foncier, l'indigène ne cultive guère au-delà de ses besoins. Ce ne sont point cependant les lois ni les règlemens qui manquent pour encourager le travail des Tagals. Le code indien recommande de planter les arbres appropriés à la nature du sol, de semer, suivant les localités, le riz, le blé, le maïs, le coton, d'entretenir du bétail, d'avoir au moins douze poules et un coq, etc. L'indigène qui négligera pendant deux ans ces sages prescriptions sera dépossédé, et son domaine passera à d'autres. Ne s'est-il pas trouvé, il y a quelques années à peine, un gouverneur qui a imaginé d'imposer aux capitaines des navires venant de Chine ou de l'Inde anglaise l'obligation d'apporter cinq cents oiseaux vivans destinés à être lâchés sur les plaines de Luçon pour détruire les insectes qui dévoraient les récoltes ! Sir John Bowring cite le décret. Il n'est pas besoin de dire que cette législation, ces règlemens si détaillés, si minutieux et parfois si ridicules, demeurent lettre morte. La mise en valeur des îles Philippines réclame des mesures d'un ordre plus général. Il serait dangereux de modifier le régime des biens du clergé et de mécontenter les couvens, mais on pourrait déterminer d'une manière plus précise le droit de propriété pour les indigènes, faciliter la vente des domaines et accorder largement aux étrangers la faculté d'acquérir des terres. En outre, comme la propriété n'a de prix que si elle peut être aisément exploitée, on devrait améliorer ou plutôt créer le système des voies de communication de manière à assurer le transport des récoltes aux points d'embarquement. Peut-être dans les premiers temps la concurrence des Européens et des Chinois viendrait-elle déranger les habitudes des Tagals, qui se verraient ou privés de leurs terres ou obligés de les cultiver; mais la population métisse ne tarderait pas à comprendre les avantages de cette réforme agricole, et elle entraînerait le reste. Que l'on attire les capitaux, que l'on organise la circulation des produits : les bras, désormais remunérés, finiront par se mettre au travail. Ces procédés, que recommande avec raison sir John Bowring, relèveraient bientôt les Philippines au niveau des plus riches colonies.

Il n'est pas douteux que ces améliorations intérieures, en consolidant la propriété et en multipliant les produits, profiteraient largement au commerce de l'archipel. L'histoire du régime commercial aux Philippines est réellement édifiante. Sans remonter aux premiers temps de la conquête, où la colonie n'entretenait de rapports qu'avec la Nouvelle-Espagne, au moyen du fameux galion d'Acapulco, nous ne voyons, pendant le cours des XVIIe et XVIIIe siècles,

que des règlemens restrictifs, prohibitifs, entravant les échanges et étouffant dans leur germe les élémens de prospérité que renfermaient ces belles contrées. En 1785, le commerce fut livré à une compagnie privilégiée. C'était un progrès, car au moins cette compagnie jouissait de certaines facilités qui jusqu'alors avaient été jugées incompatibles avec les pures doctrines du régime colonial. Le privilége de la compagnie expira en 1834, et ne fut pas renouvelé. C'était encore un progrès. Quelques négocians étrangers avaient obtenu en 1814 la faculté de s'établir à Manille, et cette première dérogation aux vieilles pratiques avait porté ses fruits. L'Europe commençait alors à nouer des relations plus suivies avec l'extrême Orient; les colonies anglaises et hollandaises devenaient florissantes. Le marché de la Chine attirait l'attention des négocians. Manille ressentit le contre-coup de cette activité commerciale. En 1855 seulement, le gouvernement espagnol jugea que le moment était venu d'accorder plus de latitude au commerce étranger, et il ouvrit trois nouveaux ports : Sual dans l'île Luçon, Iloïlo dans l'île Panay, et Zamboanga dans l'île Mindanao. Ainsi jusqu'en 1855 les échanges de tout l'archipel avec l'étranger étaient exclusivement concentrés à Manille. Il fallait que les produits des différentes îles fussent apportés à grands frais dans ce port avant d'être expédiés vers l'Europe, et de même les marchandises européennes ne pouvaient être débarquées que dans les entrepôts de la capitale. Voilà ce que l'on appelait au bon temps la saine pratique du système colonial! Qu'est-il arrivé? C'est qu'à chaque relâchement des vieux liens, à chaque mesure relativement libérale, correspond un progrès intérieur, un accroissement de prospérité et d'échanges. L'Espagne n'est point le seul pays du monde qui ait à profiter de cet enseignement. L'expérience a démontré que les colonies ne se développent qu'à la condition d'envoyer leurs produits sur tous les marchés, et que les colonies les plus avantageuses pour leurs métropoles sont précisément celles qui jouissent de la plus grande liberté commerciale. L'Angleterre et la Hollande ont successivement essayé, dans leurs colonies de l'Asie, du régime de la prohibition absolue et de l'expédient des compagnies à priviléges : elles y ont renoncé, et elles font rapidement disparaître, dans l'Inde et à Java, les vestiges de l'ancienne législation. L'Espagne semble vouloir entrer dans la même voie. Elle y est encouragée par le succès des réformes qu'elle a, dans ces derniers temps, accomplies aux Philippines. Un commerce de 80 millions de francs environ est évidemment au-dessous de ce que l'on doit attendre d'une colonie aussi vaste et aussi peuplée.

Le budget des recettes aux Philippines s'élève à près de 60 millions de francs, provenant des monopoles, en tête desquels figure le tabac, de l'impôt direct que paient, sous forme de capitation, les

indigènes, les métis et les Chinois, de la douane, des loteries. Avec ce revenu, la colonie paie toutes ses dépenses, son armée de quinze mille hommes, composée presque entièrement de troupes tagales, sa marine, qui est peu considérable, les fonctionnaires civils, etc. Il reste environ 6 millions qu'elle verse dans le trésor de la métropole. C'est un bénéfice net qui n'est pas à dédaigner pour l'alignement des budgets espagnols.

Les chiffres statistiques abondent dans la relation de sir John Bowring; j'aime mieux les y laisser. Les raisonnemens qui les accompagnent et les éclairent sont particulièrement à l'adresse du gouvernement espagnol. Le voyageur a voulu sans doute acquitter par une leçon d'économie politique la dette d'hospitalité qu'il a contractée envers l'administration des Philippines; venant d'un professeur émérite, inspirée par un sentiment de sincère bienveillance, la leçon mérite de ne pas être perdue. A un point de vue plus général, cette étude sur la colonie espagnole s'appliquerait à la plupart des établissemens que les Européens possèdent en Asie, et elle peut profiter à tous les gouvernemens. Seulement il faut avouer que, sous le rapport pittoresque, elle offre un médiocre attrait. En présence d'une splendide nature qui prête aux descriptions éloquentes, sous ce soleil ardent qui échauffe les imaginations les moins poétiques, devant ces forêts vierges, ces montagnes, ces volcans qui font si bien dans un récit de voyage, l'économiste ne songe qu'aux problèmes de la production et de la consommation. Ces richesses spontanées du sol, il ne s'arrête pas à les peindre; il veut qu'on les exporte. Traverse-t-il un beau pays : il ne tient pas au paysage, il s'aperçoit seulement que la route est détestable, et que les récoltes ne peuvent point passer par là. Il traverse une rivière, le pont s'écroule. Le touriste vulgaire ne manquerait pas de raconter ce tragique accident, et de nous dessiner la charmante ruine de bambou. L'économiste n'est pas si facile : il gourmande l'administration des ponts et chaussées. Et ces fameux combats de coqs que tous les voyageurs ont chantés en prose plus ou moins épique, que j'ai célébrés, moi aussi, je m'en accuse, dans un récit de jeunesse, que deviennent-ils sous la plume austère d'un disciple d'Adam Smith? Sir John Bowring croirait sans doute déroger en décrivant lui-même cette scène de mœurs tagales. Il traduit une relation empruntée à un auteur espagnol, et quand, après s'être mis en règle avec la curiosité du lecteur, il prend la parole pour son propre compte, c'est pour condamner la passion du jeu et le revenu de 86,326 piastres 25 centièmes qu'elle procure au gouvernement. A quoi bon tous ces coqs destinés à rougir de leur sang le sable de l'arène? Il vaudrait bien mieux, pour la fortune des Philippines et pour la morale, qu'on les enfermât dans les basses-cours avec des poules! Sir John Bowring est impitoyable pour la poésie; n'en usant

pas, il ne la souffre pas chez les autres. Un de nos compatriotes, après une longue résidence aux Philippines, a publié, il y a quelques années, ses impressions. Il a décrit son habitation, entourée de bois épais, d'Indiens féroces, de crocodiles et autres bêtes sauvages; il a raconté ses combats avec les uns et avec les autres, comment il a défriché les forêts, dompté les Indiens et massacré les crocodiles, comment il a vu des cervelles humaines servies à des festins de cannibales, et, spectacle moins terrible, des Tagals couveurs, c'est-à-dire faisant éclore des œufs de canard en dormant dessus. Ces récits ont, à ce qu'il paraît, obtenu un certain succès, car ils ont eu deux éditions en France et l'honneur d'une traduction anglaise. Sir John Bowring, qui est d'ordinaire peu facétieux, se met en frais de malice pour contredire les exagérations plus que pittoresques de M. de La Gironnière; il a visité le domaine décrit par le trop ingénieux conteur, et il n'a rien vu de pareil, ce qui n'aurait pas dû le surprendre, puisque le Français avait métamorphosé ce lieu terrible; il prend même la peine d'expliquer compendieusement le procédé artificiel employé pour l'éclosion des œufs de canard, sans la moindre superposition de Tagal. Enfin il annonce par une note (*in notâ venenum*) que M. de La Gironnière est reparti pour les Philippines, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français. Pourquoi pas? Tout cela est de bonne guerre, mais j'y trouverais presque de l'ingratitude, car certainement ce qu'il y a de plus amusant dans le livre de sir John, c'est l'extrait de la relation extraordinaire que nous devons à l'imagination de notre compatriote.

On aurait pu s'attendre à une description moins aride des ports ouverts en 1855, Sual, Iloïlo et Zamboanga, que sir John Bowring a successivement visités. C'était là l'occasion de fournir quelques détails nouveaux sur l'organisation et sur les mœurs des Philippines. Malheureusement le voyageur conserve partout sa tenue correcte et son imperturbable sang-froid économique; il faut plonger les regards à travers un amas de chiffres pour découvrir quelque trait curieux ou intéressant de la vie indigène. Nous voudrions de temps à autre le récit d'un touriste, nous ne lisons le plus souvent qu'un rapport de consul. Des trois ports où le décret de 1855 a permis aux étrangers d'établir des comptoirs, Iloïlo, dans l'île de Panay, est le plus considérable. Sir John Bowring, en parcourant les environs de la ville, remarque les apparences de richesse que présente le pays, l'étendue et la nombreuse population des villages, la bonne harmonie qui règne entre l'autorité espagnole et les Indiens, l'influence prépondérante du clergé. Partout il est accueilli avec les honneurs dus à sa position officielle : l'alcade s'empresse à sa rencontre, suivi du maire et des notables, la population lui fait fête et

accourt de loin pour contempler le noble étranger; mais, dès que le curé se montre, alcade, maire, peuple lui ouvrent respectueusement passage et lui laissent le premier rang. Nous voici dans un village voisin d'Iloïlo. C'est au couvent des Augustins que s'arrête le cortége sur l'invitation d'un moine intelligent et aimable, qui fait de la meilleure grâce les honneurs du logis. Tout est comfortable et bien ordonné. Les appartemens sont meublés avec goût. Point de cellules sombres, point d'étroits corridors où le corps étouffe. L'air circule, et on se sent à l'aise. Il y a un grand et beau jardin, dont une partie est réservée à la culture du cacao, car les moines ne se fient qu'à eux-mêmes pour la confection de leur chocolat. La basse-cour est abondamment garnie : on trouve de bons chevaux dans les écuries et d'élégantes voitures sous les remises. Le couvent ne rougit pas de sa richesse : il a de gros revenus et il s'en sert, à la satisfaction des visiteurs que le hasard lui amène. Sir John arrive au réfectoire, où la nappe est mise. Il ne nous dit point le menu du repas, et c'est un oubli de l'économiste, qui sans doute a été distrait de son étude habituelle par les espiègleries des petites filles tagales chargées du service de la table. Ces enfans l'examinent curieusement en lui changeant ses assiettes, elles suivent ses gestes, observent ses vêtemens et échangent à haute voix leurs réflexions sur cet étranger dont la venue a mis sur pied le village et le couvent, même aux heures de la sieste. Elles s'étonnent de voir si simplement habillé, sans broderies d'or, sans chapeau à plumes, un personnage qui, dit-on, est un grand chef. L'une d'elles, commettant devant les bons pères le péché de curiosité, plonge sans façon ses petites mains brunes dans la blanche chevelure, par bonheur très naturelle, du gouverneur de Hong-kong, et paraît admirer beaucoup cette décoration de l'âge, dont les Tagals aux cheveux fidèlement noirs ne sont jamais parés. Après le repas viennent les cigares, puis on quitte le couvent, et sir John trouve à la porte tous les notables qui l'attendent avec leurs voitures, et, défilant à sa suite, l'escortent joyeusement jusqu'à la ville. Quant aux jeunes officiers anglais qui accompagnaient le gouverneur, on les retient au village, où les Tagals ont organisé une fête et des danses avec la permission du curé.

Dans le port de Sual, même réception, où se révèle, toujours au premier plan, l'influence des ordres religieux. L'alcade est un excellent homme, mais le frère Gabriel! Frère Gabriel a seul la parole; c'est lui qui explique l'histoire et les ressources du pays, c'est lui qui fait l'invitation à dîner. Il ordonne et dirige tout dans ce pays, qui est son domaine, qui lui appartient corps et âmes, et où les affaires ne marchent qu'au son de la cloche du couvent. Du reste, la rencontre est heureuse pour sir John Bowring, car déjà frère Gabriel s'entend à merveille avec le consul que l'Angleterre a eu soin d'in-

staller à Sual dès l'ouverture du port; il ne dédaigne pas l'économie politique, il applaudit à une réforme qui doit tourner au profit de ses ouailles, et, oubliant que les Anglais sont hérétiques, il les verrait volontiers arriver avec leurs marchandises et leur argent. L'esprit libéral ne serait donc point banni des couvens de Sual : habitués à gouverner les intérêts temporels des populations, quelques moines ont compris qu'il est temps d'introduire parmi les Indiens l'habitude du travail, et tandis que l'alcade, nommé seulement pour quelques années ou pour quelques mois, ne songe qu'à passer doucement son temps d'exercice, le prêtre, qui est attaché pour la vie aux destinées de son village, s'occupe plus activement du bien-être de tous; il surveille le commerce et confesse ses pénitens sur l'état de leurs récoltes. C'est une justice qu'il faut rendre à certains couvens des Philippines, et si l'on n'avait sous les yeux que l'exemple de Sual, on serait presque tenté de reconnaître que, dans la situation présente de la société indienne, aucune influence ne remplacerait avec avantage celle des couvens pour développer les progrès matériels.

Sir John Bowring ne séjourna que très peu de temps à Zamboanga. Tant que les Espagnols n'auront point étendu leur domination à l'intérieur de l'île Mindanao, le commerce de ce port demeurera à peu près nul. Avant 1855, les baleiniers des mers du Sud venaient en assez grand nombre à Zamboanga pour y renouveler leurs vivres, et par la même occasion ils faisaient un peu de contrebande. Lorsque les échanges ont été régulièrement autorisés, on a établi une douane, afin de percevoir les droits; depuis ce moment, les baleiniers vont ailleurs. Une forteresse commande la côte, mais à l'arrivée du *steamer* anglais qui portait sir John Bowring, elle ne put tirer la salve d'usage, les magasins de poudre se trouvant tout à fait vides. Mieux vaudrait assurément une douane sans douaniers qu'un fort sans poudre. Aujourd'hui que les Européens ont la faculté de trafiquer à Zamboanga sous la protection de la douane, il ne s'y vend presque rien. Voilà le résultat de la réforme libérale de 1855. C'est ce qu'il y a de plus curieux à observer, quant à présent, dans ce petit port, où l'officier qui remplit les fonctions de gouverneur occupe ses loisirs à former une collection d'armes malaises. Il est très bien placé pour cela, car les îles voisines, Bassilan, Soulou, sont peuplées de pirates, et le collectionneur peut s'y procurer à bas prix toutes les variétés de kris, de yatagans, de lances, en usage chez les Malais.

L'ouverture des trois ports est de date trop récente pour que l'on puisse apercevoir dès à présent les effets que produira sur la population indienne l'établissement de relations plus directes avec le commerce étranger. L'excellence de la mesure n'est pas contestable,

mais les résultats peuvent se faire attendre. Nous avons vu combien il a fallu de temps à l'Espagne pour réformer sa législation économique, pour inaugurer les lignes de chemins de fer et de paquebots, pour entrer définitivement dans la carrière des améliorations matérielles où l'ont précédée la plupart des nations européennes. Les obstacles que le progrès a rencontrés dans la métropole sont bien plus grands encore aux colonies. Toute œuvre coloniale exige la vigueur, la persévérance, l'esprit de suite, et ce n'est point par là que brille le caractère espagnol. Chaque révolution ministérielle à Madrid se fait sentir à Manille par l'envoi d'un nouveau gouverneur-général qui ne connaît rien aux intérêts du pays, et dont l'esprit doit être médiocrement porté aux sérieuses études de la colonisation, car il se peut que la prochaine malle d'Europe lui amène un successeur. Le palais du gouvernement à Manille est orné des portraits de tous les gouverneurs qui ont paru aux Philippines. Sir John Bowring, en contemplant cette longue galerie, a remarqué à la suite plusieurs cadres vides que la prévoyance de l'architecte a ménagés pour recevoir les portraits des futures excellences. Un portrait, voilà l'unique souvenir que la plupart de ces hauts fonctionnaires ont laissé dans la colonie. Cette mobilité extrême du personnel administratif serait partout une grande faute; ici l'inconvénient semble d'autant plus grave qu'il rend plus difficiles les efforts tentés par l'autorité civile pour lutter contre la prédominance excessive de l'autorité ecclésiastique, et pour reprendre aux yeux des populations indigènes le rang qui lui appartient.

Il est cependant du plus haut intérêt que cette influence cléricale rentre d'elle-même ou soit ramenée dans les justes limites. Il y a là une question de saine politique et de bon ordre dont la solution est indispensable. Accueilli et fêté dans les couvens, sir John Bowring a dû se trouver quelque peu embarrassé pour dire sur ce point tout ce qu'il pense; mais son sentiment n'est pas douteux, il se laisse deviner presque à chaque page du récit, et l'on voit que, malgré les gracieuses prévenances des moines, l'économiste est demeuré incorruptible. Tout en signalant avec impartialité les procédés aimables et avec gratitude les bons repas qu'il a trouvés sur sa route, tout en rendant hommage au zèle éclairé de quelques moines qui se prêteraient volontiers aux projets de réforme, il ne dissimule pas que le maintien de la prépondérance du clergé opposerait un obstacle à peu près invincible à l'essor de la prospérité coloniale. Pour que cette prospérité se développe, il faut modifier le régime de la propriété, les conditions de travail, les systèmes d'impôts, les relations avec les étrangers, c'est-à-dire introduire des élémens nouveaux, propager de nouvelles idées parmi les indigènes. Or comment ad-

mettre que le clergé, tout-puissant aujourd'hui, accueille et favorise ces nouveautés? Il n'y gagnera rien pour lui-même; il ne peut qu'y perdre. Ce sentiment, purement humain, de conservation n'a jamais été étranger à la politique de l'église; prêtre ou laïque, on aime à garder ce que l'on a. Mais un sentiment plus élevé pourrait inspirer les moines dans leur résistance. L'archipel des Philippines est aujourd'hui conquis à la foi catholique. La loi de Rome y règne sans partage. Le Chinois qui débarque à Manille se convertit et prend pour ainsi dire son billet de confession en même temps qu'un permis de séjour. L'hérésie n'a pas droit de cité. Quant aux tribus idolâtres qui habitent l'intérieur des îles, les moines les considèrent comme une proie ou plutôt comme une récompense promise à leurs courageuses prédications, et ils comptent à l'avance ces sauvages au nombre des fidèles qui viendront, au jour marqué par Dieu, grossir leur docile troupeau. Or n'est-il pas naturel que les moines craignent de voir s'altérer, au contact des étrangers, cette grande unité catholique dont ils se montrent si fiers? La liberté des cultes dans une colonie est la conséquence forcée de la liberté commerciale. Si les Anglais, les Américains, les Hollandais, les Allemands s'établissent non-seulement à Manille, mais encore dans les principaux ports de l'archipel, les temples protestans ne tarderont pas à s'élever à côté de l'église et du presbytère; puis les musulmans réclameront leur mosquée, et enfin le Chinois, jusque-là si soumis et si humble, comprendra qu'il peut s'enrichir sans aller à la messe; il ne se donnera plus la peine de paraître catholique, et il voudra sa pagode. Croit-on que le clergé espagnol serait d'humeur à tolérer de pareilles profanations? On ne doit pas demander à des hommes animés d'une foi sincère et intolérans par conscience un sacrifice qui serait pour eux un crime et, pis que cela, un péché! Vainement vous leur montrerez les grandes villes de l'Inde anglaise riches et florissantes avec leur liberté commerciale et religieuse : Java, où les Hollandais subventionnent le culte indigène, et ce petit port de Singapore, l'entrepôt du commerce asiatique, où le voyageur embrasse du même coup d'œil la pagode chinoise voisine de la mosquée et la coupole du temple protestant auprès de la flèche gothique surmontée de la croix! Les moines espagnols n'accepteraient pas pour les Philippines une grandeur coloniale qui serait payée d'un tel prix. Ils ne tiennent pas à ce que les Tagals travaillent, cultivent, importent et exportent plus ou moins; ils ne se soucient guère des doctrines d'Adam Smith ou de Malthus, ni des avis d'un économiste de passage qui vient prêcher des routes, des ponts, des marchés, et promettre qu'en échange du sucre, du café et du tabac, que l'archipel produit abondamment, l'Angleterre se chargera de fournir d'ex-

cellentes cotonnades. Ce futur Eldorado de richesse matérielle ne vaut pas pour eux le paradis. Ils voudront qu'on leur laisse leurs Indiens au temporel comme au spirituel, et un instinct presque légitime leur conseillera de repousser les réformes. C'est là sans contredit la plus grande difficulté que rencontrera le gouvernement espagnol dans les voies nouvelles où il paraît désireux d'engager sa politique coloniale. On sait l'influence que le clergé exerce dans la métropole; cette influence, justifiée par trois siècles de bienfaits, de services rendus aux indigènes, est plus puissante encore aux Philippines.

Cependant le premier pas est fait : on a commencé par lever quelques prohibitions commerciales; les membres les plus éclairés de l'administration ont déjà exprimé des objections contre les monopoles sur lesquels repose le système fiscal. On observe, non sans jalousie, les progrès accomplis dans les autres colonies asiatiques. Enfin l'expédition récemment entreprise contre la Cochinchine, de concert avec la France, atteste que l'Espagne entend coopérer désormais plus activement aux affaires de l'extrême Orient. La portée politique de cette campagne, faite en commun par la France et par l'Espagne, n'a peut-être point été assez remarquée. Sir John Bowring ne s'explique pas que l'Espagne ait envoyé contre la Cochinchine plusieurs régimens de troupes tagales, et il ne voit dans cet incident qu'une aventure plus ou moins chevaleresque. Il comprend que la France, cherchant à acquérir une possession ou un port dans les mers de Chine, et trouvant presque toutes les places déjà prises, ait dirigé ses regards vers la Cochinchine; mais il n'aperçoit point l'intérêt qui a pu déterminer l'Espagne, maîtresse des Philippines, à dépenser pour une telle expédition son argent et ses forces. Le désir de venger le meurtre d'un évêque ne lui semble pas un motif suffisant, et dans tous les cas cette ardeur de vengeance serait bien tardive, car depuis trois siècles de nombreux missionnaires espagnols ont subi le martyre en Cochinchine et au Tonkin, sans que l'Espagne ait songé à entreprendre la croisade. Ces observations seraient justes, si la guerre de Cochinchine n'avait été pour le cabinet de Madrid qu'une guerre de religion; mais n'est-il pas évident qu'en accueillant la proposition de la France, le gouvernement espagnol a été surtout inspiré par une pensée politique? Il savait que la nation l'approuverait, car depuis quelques années, au bruit d'armes qui a retenti dans toute l'Europe, l'Espagne s'est passionnée pour la guerre; il savait que la population, l'armée et le clergé des Philippines applaudiraient à une campagne entreprise pour une cause sainte; il comptait que les drapeaux alliés remporteraient une prompte et éclatante victoire qui satisferait l'orgueil

castillan et fortifierait l'esprit militaire du soldat tagal; enfin, et cette considération était peut-être la plus grave à ses yeux, il voyait dans la guerre de Cochinchine le point de départ d'une alliance intime avec la France pour l'ensemble des affaires asiatiques. Aujourd'hui que tant d'intérêts s'agitent dans l'extrême Orient, et que les puissances européennes vont y faire des traités de paix et des campagnes de guerre, les nations qui possèdent des territoires dans ces lointaines contrées doivent se ménager des alliances pour assurer et défendre au besoin leur position en Asie. Les combinaisons de la politique d'équilibre ne sont plus enfermées dans les étroites limites de l'Europe; elles sont désormais transportées sur les points les plus reculés du monde. Nul ne sait ce qui peut sortir des événemens dont la mer de Chine est devenue le théâtre. Il suffit qu'il y ait là une situation troublée pour que l'Espagne se préoccupe du sort de ses possessions. Tout lui conseille dès lors de rechercher avec empressement sur le terrain asiatique l'appui d'un pays qui ne lui soit suspect ni comme voisin ni comme rival, qui ait en Orient les mêmes intérêts politiques et religieux. Seule, la France remplit ces conditions d'alliance. Le cabinet de Madrid a donc fait autre chose qu'une manifestation chevaleresque en s'unissant avec nous, et sur notre demande, contre la Cochinchine: il a fait un acte de prévoyance politique dont l'intention n'aurait point dû échapper à la sagacité habituelle de sir John Bowring.

On a souvent accusé les Anglais de jeter sur les Philippines des regards de convoitise et de regretter que le port de Manille, dont ils s'étaient rendus maîtres en 1762, ne soit pas demeuré entre leurs mains. Ce regret est très naturel, les Anglais ont dû l'éprouver plus d'une fois en songeant au parti qu'ils auraient tiré de cette admirable colonie, et, s'ils venaient à s'emparer une seconde fois de Manille, ils seraient probablement peu tentés de restituer une aussi bonne prise. On comprend donc que la crainte de l'invasion anglaise ait fréquemment préoccupé l'administration des Philippines, et qu'il y ait quelque intérêt à savoir si, le cas échéant, l'Espagne serait en mesure de défendre ses possessions. Voici ce que dit à ce sujet sir John Bowring : « En temps de paix, l'Espagne n'a rien à craindre pour sa colonie. Tant qu'il ne viendra point d'attaque du côté de l'étranger et que l'administration se comportera avec douceur et prudence, il n'y a pas à redouter la moindre agitation intérieure; mais je doute que, s'il arrivait un moment de trouble, les autorités eussent à leur disposition de suffisans moyens de défense. On pourrait s'appuyer pendant quelque temps sur l'armée régulière indienne; pourrait-on compter sur la milice ou sur un corps de volontaires? Cela est fort incertain. Les Espagnols sont en très petit

nombre; les races indigènes sont indolentes et indifférentes; elles ne prendraient point parti pour l'étranger, mais elles ne feraient aucun effort d'énergie ou de patriotisme au profit de l'Espagne... » En d'autres termes, si la guerre éclatait entre l'Angleterre et l'Espagne, si les escadres britanniques qui stationnent dans les mers de la Chine et de l'Inde se présentaient devant Manille et sur les points abordables de la côte, la colonie se trouverait fort compromise, l'Espagne ne possédant pas assez de troupes pour garnir les positions les plus importantes, ni assez d'argent pour les entretenir en état de défense. Tel est le commentaire de l'opinion exprimée par le voyageur anglais, et, si cette opinion est exacte, on s'explique aisément que le gouvernement espagnol saisisse les occasions de marcher d'accord avec la France, alors que la Grande-Bretagne augmente sans cesse dans les mers de Chine sa puissance et ses moyens d'attaque. L'alliance et à un moment donné l'action commune sont conformes aux intérêts et aux sentimens des deux nations catholiques.

Nous ne saurions donc demeurer indifférens aux destinées des Philippines. Nous devons désirer que l'Espagne mette à profit les ressources de toute nature que renferme ce vaste archipel. Le récent écrit de sir John Bowring indique clairement le caractère, les difficultés et les vices du système de colonisation que la conquête y a établi, qui s'est maintenu à peu près intact pendant trois siècles, et qui doit aujourd'hui faire place à des combinaisons nouvelles. Il démontre que, malgré les intentions les plus pures, l'autorité cléricale est impuissante à gouverner les intérêts matériels d'une société; il prouve, en second lieu, que les doctrines de l'ancien régime colonial, les prohibitions, les monopoles, sont condamnées par une trop longue expérience, et ne s'accordent plus avec les besoins de notre temps. Ces deux questions, l'une sociale, l'autre économique, se débattent ailleurs qu'aux Philippines, et plus près de nous. Elles agitent et divisent les consciences et les intérêts. Ne dédaignons pas les enseignemens qui nous arrivent du fond de l'Asie, s'ils nous apportent quelque rayon de lumière. Le Tagal, sous le joug paternel et chéri du moine, végète dans la paresse et l'ignorance; l'une des plus riches colonies du monde demeure presque stérile par l'effet d'une législation surannée. C'est que partout, au milieu des tribus primitives comme au sein de la vieille Europe, la prospérité d'une société exige la juste répartition des pouvoirs et l'entière liberté du travail.

C. Lavollée.

LES CONTROVERSES

ET

LES ÉCOLES RELIGIEUSES

EN HOLLANDE

I. *Tien Jaren vit den Tachtigjarigen Oorlog* (*Dix Ans de la Guerre de quatre-vingts ans*), par M. le docteur Fruin; 1 vol., 1859. — II. *Christologie*, par M. J. J. van Oosterzee, pasteur à Rotterdam, 1855-60. — III. *De Nood der Kerk* (*les Besoins de l'Église*), par M. D. Chantepie de La Saussaye, pasteur à Leyde; 1 vol., 1859. — IV. *De Waarheid en hare Kenbronnen* (*De la Vérité et de ses Sources*), par M. C. W. Opzoomer, professeur à Utrecht; 1 vol., 1859. — V. *De Leer der Hervormde Kerk* (*la Doctrine de l'Église réformée*), etc., par M. J. H. Scholten, professeur à Leyde; 1 vol., 1860.

La Hollande est une des nations de l'Europe qui ont le plus de droits à notre intérêt et à nos sympathies. Dans le passé, on peut dire qu'elle a sauvé deux fois la liberté du monde et de la pensée moderne. De nos jours, elle réclame particulièrement l'attention de ceux qui, persuadés que toutes les libertés se tiennent par les liens d'une étroite solidarité, aiment à les voir pratiquées simultanément sur les différens domaines entre lesquels se partage la vie d'un peuple. En effet, il serait difficile d'indiquer un pays où la théorie de toutes les libertés soit plus complétement admise et plus largement appliquée : liberté civile, liberté religieuse, liberté de presse, de tribune, de réunion, de commerce, la Hollande peut se glorifier de les posséder toutes. Sa prospérité matérielle et ses admirables colonies d'un côté, son développement scientifique et littéraire de l'autre, surtout si l'on tient compte de l'exiguïté du territoire, plaident d'avance en sa faveur. Et ce qui recommande peut-être ce pays à notre

estime particulière, c'est qu'il n'a rien à nous envier en fait d'égalité. Nous ne voulons montrer ici qu'un des aspects de cette féconde activité morale; notre but serait d'exposer la marche historique et l'état actuel de la science religieuse en Hollande. On sait combien, dans la plupart des pays de l'Europe, même en ceux où la liberté politique est très développée, la science religieuse rencontre encore de préjugés créés par la routine et entretenus par la peur. Il peut donc y avoir quelque intérêt à savoir ce qu'elle devient dans les pays où elle n'a guère à lutter que contre les difficultés qui tiennent à la nature même de l'esprit humain. Après avoir montré les diverses églises dans leur développement historique, nous aurons à les examiner en présence des questions qui entretiennent aujourd'hui les débats théologiques en Hollande.

I.

Les deux tiers environ de la population hollandaise professent la religion protestante, et la très grande majorité des protestans hollandais appartient à l'église *réformée*, c'est-à-dire à cette branche du protestantisme qui reçut au XVIe siècle la profonde empreinte du génie de Calvin. En dehors de toute opinion religieuse particulière, on peut penser que ce fut un grand malheur pour l'église catholique aux Pays-Bas d'avoir identifié sa cause avec celle de l'épouvantable tyrannie espagnole pendant les quatre-vingts ans de lutte acharnée d'où sortit enfin la liberté néerlandaise. On doit dire, à l'honneur de la Hollande, que, parmi les nations de l'Europe, elle fut des premières à mettre en pratique ces principes de tolérance qui, au XVIe siècle, restèrent confinés chez quelques esprits d'élite, et méconnus par la plupart de ceux-là mêmes qui auraient dû les puiser dans leurs convictions religieuses. M. E. Quinet a bien résumé, dans son étude sur Marnix de Sainte-Aldegonde (1), la voie suivie alors par un pouvoir républicain désireux de concilier l'indépendance nationale et la liberté de conscience, mais décidé à consolider avant tout la première. « Les états, dit-il, maintinrent le catholicisme dans la dépendance et presque dans l'opprobre, tant qu'il fut à redouter; ils lui rendirent avec éclat une demi-liberté dès qu'ils le jugèrent impuissant. » Aujourd'hui il n'y a plus de religion d'état, toute trace d'inégalité légale a disparu entre les divers cultes, et les catholiques néerlandais en font naturellement profiter leur église. Leur importance politique s'est accrue par l'adjonction au royaume des Pays-Bas de quelques provinces du sud qui ne faisaient pas par-

(1) Voyez la *Revue* du 1er, 15 mai et 15 juin 1854.

tie autrefois de la république, et qui n'ont pas suivi la Belgique dans sa séparation en 1830. Généralement très soumis à leur clergé, ils forment une masse compacte que l'esprit du XVIIIe siècle ne semble même pas avoir entamée. Les autres Hollandais leur reprochent souvent de subordonner entièrement leurs opinions politiques à l'intérêt catholique; sans rechercher ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette accusation, il faut avouer que la manière dont ils ont accueilli les récentes transformations de l'Italie n'est pas faite pour la démentir. Du reste, on doit reconnaître chez eux un attachement profond à leur église, et le dévouement désintéressé à un principe est toujours respectable. Au point de vue de la science religieuse, l'église catholique hollandaise n'a rien produit de remarquable depuis le XVIe siècle, si ce n'est quelques livres de controverse qui en ont, comme de coutume, provoqué d'autres du côté opposé. Cette stérilité scientifique tient peut-être à ce que le rang social et les lumières sont partagés entre elle et l'église rivale dans une proportion bien différente de leur proportion numérique.

En parlant du catholicisme hollandais, nous ne pouvons toutefois passer sous silence un fait très peu connu dans le reste de l'Europe, l'existence d'une église appelée par le peuple *janséniste*, et qui se nomme elle-même la *vieille église*. Son surnom populaire vient de ce qu'en effet les idées jansénistes avaient largement envahi l'ancien clergé hollandais, et se sont trouvées ainsi perpétuées par ses successeurs directs. Nous disons directs, car cette *vieille église* se prétend l'héritière légitime de l'ancienne église catholique des Pays-Bas. Avant et après la réforme, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, les catholiques hollandais étaient soumis spirituellement à l'archevêque d'Utrecht, ayant pour suffragans les évêques de Harlem et de Middelbourg, et en vertu d'anciens droits canoniques, c'était le chapitre d'Utrecht qui nommait l'archevêque. En 1702, pour des motifs que nous connaissons mal, mais auxquels il semble en tout cas que le parti des jésuites donna beaucoup de force, un décret de la cour de Rome abolit brusquement l'épiscopat traditionnel et transforma l'église catholique hollandaise en une *mission*, gouvernée désormais par un vicaire à la nomination directe du pape. Le clergé ainsi dépouillé de ses droits antiques opposa une résistance évidemment illégitime selon les idées ultramontaines, mais que les principes du vieux droit épiscopal permettaient certainement de justifier. Frappés d'excommunication avec celles de leurs ouailles qui les soutinrent dans cette résistance, les prêtres hollandais continuèrent d'exercer leurs fonctions et de perpétuer leur hiérarchie selon l'ancien mode. Cependant la très grande majorité des catholiques les abandonna, et aujourd'hui, bien qu'ils aient encore leur

archevêque, leurs deux évêques, leur séminaire et vingt-cinq paroisses, le nombre de leurs adhérens n'atteint pas six mille. Excommuniés solennellement toutes les fois qu'ils élisent un nouvel archevêque ou qu'un nouveau pontife monte sur le siége de Rome, ils n'en persistent pas moins dans la conviction qu'ils sont dans les Pays-Bas la véritable église catholique. Du reste, ce clergé, que ses vertus et ce qu'on peut appeler ses malheurs rendent profondément respectable, montre une grande largeur de vues, et dans sa piété austère, peu attirée par les formes récentes de la dévotion ultramontaine, on retrouve encore cette saveur particulière du jansénisme, qui motiverait, plus peut-être que des dogmes spéciaux, le surnom que le peuple lui a donné. Comme nos vieux jansénistes, les partisans de la *vieille église* recommandent beaucoup la lecture de la Bible, dont ils ont une version à leur usage. Ils ont vivement protesté contre la proclamation de l'immaculée conception, laquelle paraît au contraire avoir été acceptée sans aucune résistance par les catholiques hollandais en communion avec le saint-siége. Quelque chose de triste et de touchant s'attache à ces derniers vétérans d'une grande cause perdue.

L'église réformée proprement dite compte en Hollande près de dix-neuf cent mille âmes. Le protestantisme couvait depuis longtemps dans les populations néerlandaises, lorsque les événemens du XVIe siècle l'appelèrent au grand jour et au triomphe. Pendant tout le XVe siècle, les sociétés des *Frères de la Vie commune* tendirent, conformément à l'esprit mystique de leur fondateur, Gérard Groot, et de son ami Radewyn, à diminuer l'importance des cérémonies extérieures et des œuvres de dévotion, en relevant d'autant celle de la piété intérieure. (1). L'influence de Tomas A-Kempis dirigea les esprits dans une voie analogue. Un autre théologien mystique du XVe siècle, Jean Wessel Gansfort, de Groningue, alla plus loin encore, et Luther s'étonna plus tard de retrouver ses propres principes dans les écrits du docteur groninguois, qui mourut en 1489. C'est pourquoi, lorsqu'au XVIe siècle la révolution religieuse fit le tour de l'Europe, elle rencontra dans les Pays-Bas un terrain préparé de longue date. D'ailleurs Érasme et la renaissance étaient venus dans l'intervalle achever l'œuvre des mystiques. Au commencement, les tendances diverses entre lesquelles se partageaient les premiers protestans se disputèrent les provinces néerlandaises. Luthériens, zwin-

(1) Le savant M. Delprat, descendant de réfugiés français, ancien pasteur à Rotterdam, a publié en 1830 et réédité en 1856 un travail approfondi et très estimé sur l'histoire de ces sociétés, dont l'action peu visible se fit sentir néanmoins sur tout le nord de l'Allemagne. Une traduction allemande, due au professeur Mohnike, a paru à Leipzig en 1840.

gliens, calvinistes, anabaptistes, fournirent pendant longtemps de sanglantes offrandes aux hécatombes de l'inquisition espagnole, qui se distingua en Hollande par les plus infernales cruautés. Il se commit alors des horreurs que la science historique contemporaine, armée de nouveaux documens et d'une critique supérieure, n'a rendues que plus hideuses, à l'inverse de tant de monstruosités fameuses dont elle a si souvent réduit les proportions traditionnelles. Cependant on vit se former peu à peu une majorité calviniste. L'anabaptisme se suicida par des excès qui firent peur aux populations et à leurs chefs de toute religion. La doctrine de Zwingli avait trop de ressemblance avec celle de Calvin pour que leurs partisans ne fissent pas cause commune, et ce fut définitivement le type calviniste qui domina dans la réforme hollandaise. Les nombreux émigrés wallons et flamands qui avaient reçu le protestantisme de France, et qui contribuèrent beaucoup à organiser les églises protestantes dans les provinces du nord, les formes démocratiques de l'église genevoise, l'influence du Taciturne et de son héroïque ami Marnix de Sainte-Aldegonde, peuvent expliquer en partie cette prédominance; mais peut-être en faut-il chercher la cause principale dans le fait peu remarqué par les historiens, et pourtant très remarquable, que le calvinisme, c'est-à-dire la forme française du protestantisme primitif, fut généralement considéré, au XVIe siècle, comme la réforme définitive et achevée. Il semblait que le grand mouvement protestant de cette époque eût trouvé dans cette hautaine formule son repos et l'expression la plus conforme à son essence. Le luthéranisme n'a guère dépassé l'Allemagne, tandis que le calvinisme s'est implanté en Suisse, en France, en Hollande, en Angleterre, en Écosse, en Hongrie, dans plusieurs parties de l'Allemagne elle-même, où il gagna presque Mélanchthon et ses amis. Ce système, radical pour le temps, d'une grande rigueur logique, fascina les esprits, et ce qui prouve qu'il répondit le mieux aux ardentes aspirations de l'époque, c'est que partout où la réforme dut conquérir son droit à l'existence par le martyre et la lutte acharnée, ce fut le levain calviniste qui se montra le plus indomptable. Élaboré au milieu de persécutions terribles, à la lueur des bûchers de François Ier, sombre comme le temps de sa naissance, remettant tout au décret incompréhensible de Dieu, et puisant une joie austère dans ce sentiment même de dépendance absolue, le calvinisme fut tout naturellement la doctrine préférée des persécutés. Il semblait fait exprès pour eux; on put le voir en Hollande comme ailleurs. C'étaient des calvinistes que ces *gueux* de Zélande qui écrivirent sur leurs chapeaux de marins : *Plutôt Turcs que papistes*, et replantèrent sur leurs dunes le drapeau de la liberté nationale, qui n'osait plus

se montrer nulle part. Tout avait fléchi autour d'eux sous la terreur espagnole; mais là se trouvèrent les inflexibles, qui relevèrent les autres.

L'église réformée aux Pays-Bas ne tarda donc point à devenir l'église nationale, et ce fut elle qui profita le plus de la victoire remportée par la cause de l'indépendance. Lorsque la lutte prit fin, elle était à peine numériquement la plus forte. Du moins il paraît prouvé que l'église catholique comptait encore un nombre presque égal d'adhérens; mais l'église réformée avait si bien soutenu le poids et nourri le feu du combat, c'était si évidemment elle qui avait été l'âme de cette longue et glorieuse insurrection, que la nation nouvelle se trouva comme identifiée avec elle, et ce ne sont pas les priviléges qui lui furent accordés au détriment des autres sectes qui eussent réduit celles-ci à une impuissante minorité, si le prestige de l'église réformée ne les avait pas reléguées dans l'ombre. Aujourd'hui l'on compte en Hollande cinquante-sept mille luthériens; mais beaucoup d'entre eux proviennent, soit d'émigrations forcées au XVIIe siècle, en particulier de la Belgique, soit de l'établissement volontaire de nombreux Allemands attirés par leurs intérêts dans ce pays de négoce. Quant aux baptistes ou *mennonites* (environ quarante-deux mille), qui se distinguent des autres protestans surtout parce qu'ils reculent le baptême jusqu'à l'âge adulte, ce sont les restes éminemment respectables et pacifiques des fougueux anabaptistes du XVIe siècle. Tous d'ailleurs n'avaient pas partagé le fanatisme de leurs frères, et, une fois l'explosion comprimée, leurs débris se reconstituèrent sous la direction d'un ancien prêtre, Menno Simons, de la Frise, homme d'une piété douce et pratique, dont l'esprit s'est perpétué, à travers bien des variations, dans les communautés qui portent son nom. Les rapports les plus fraternels règnent aujourd'hui entre ces sociétés et l'église réformée. Ainsi il n'est pas rare de voir des prédicateurs réformés remplacer leurs collègues baptistes ou luthériens que la maladie ou l'absence empêche de remplir leurs fonctions. En 1853, le synode général de l'église réformée ayant résolu la révision de la traduction hollandaise de la Bible, la tâche a été partagée entre un nombre considérable de pasteurs et de théologiens distingués, dont quelques-uns sont mennonites ou *remonstrans*.

Pour compléter ce rapide tableau des églises de la Hollande, il nous faut encore parler des églises protestantes de langue française ou *wallonnes*, qui font partie de l'église réformée, mais avec une organisation spéciale. Fondées par l'émigration belge du XVIe siècle, elles reçurent une impulsion nouvelle par l'arrivée des nombreux proscrits de Louis XIV, qui trouvèrent en elles des cadres tout prêts à les rece-

voir. Bien qu'elles se soient fondues en grande partie dans la masse protestante du pays, elles constituent encore aujourd'hui l'un des élémens notables du protestantisme hollandais. Leur peu d'importance numérique est compensé par le rang d'une grande partie de leurs membres et par leur langue, qui en fait une sorte de canal officieux entre la réforme nationale et celle du dehors. Illustrées par le ministère de plusieurs prédicateurs exilés, Claude, Dubosc, Jurieu, les deux Basnage, D. Martin, Jacquelot, surtout J. Saurin, pouvant réclamer à divers titres Bayle, Chaufepié, Beausobre, Leclerc, elles comptent encore parmi leurs pasteurs des descendans de réfugiés.

Tant de sectes opposées, bien qu'amies, suggèrent des réflexions fort diverses chez l'ami et l'adversaire de la réforme. Tous savent que les principes du protestantisme ne lui ont jamais permis de réaliser cette unité et cette immutabilité de la doctrine qui font l'essence du catholicisme; mais le jugement à porter sur le contraste que présentent à cet égard les deux grandes formes religieuses diffère profondément selon le point de vue où l'on se place. Tandis que les adversaires de la réforme considèrent ce qu'ils appellent ses interminables variations comme son péché d'origine et la marque éclatante d'une dissolution continue, ses amis, surtout les plus éclairés, prétendent que c'est là qu'elle trouve un ressort vital d'une incalculable puissance, et seraient tentés de voir dans l'immutabilité du dogme catholique la cause d'un abandon graduel, qui, pour être fort lent, n'en est pas moins certain. Qu'on me permette d'emprunter une comparaison à la politique. Je suppose que, sous un gouvernement absolu, en Russie par exemple, un certain nombre de sujets du tsar s'avisent de semer dans le pays les germes d'une grande agitation réformiste, fassent publiquement appel à l'opinion des masses par des *meetings* ou de puissantes associations, et prétendent peser de cette manière sur le souverain pour lui arracher des mesures auxquelles il répugne : non-seulement le souverain ne ferait qu'appliquer le droit le plus élémentaire de la monarchie absolue en réprimant sévèrement de pareils attentats contre son autorité, mais encore, si les agitateurs parvenaient à imposer leurs vœux à la volonté impériale, on aurait toute sorte de motifs de penser que l'anarchie serait près de dissoudre le système gouvernemental russe. Transportez au contraire la même agitation en Angleterre, et vous n'avez plus que le jeu régulier d'institutions nationales, la mise en exercice de droits reconnus, la condition, en un mot, du progrès et de la vie même de la nation. C'est ainsi que, selon le principe qui domine une constitution politique, les mêmes faits sont signes de vie ou symptômes de mort. C'est ainsi que, toute réserve

faite sur la valeur d'un principe, il ne faut jamais en considérer les applications comme une preuve d'affaiblissement. C'est ainsi enfin que la diversité dans le dogme tuerait le catholicisme, qui repose sur le principe de l'autorité, tandis que l'immutabilité dogmatique au contraire tuerait le protestantisme, qui repose sur l'individualité. En effet, si les protestans sont fondés à voir dans la réforme autre chose que la proclamation de la liberté d'examen, s'il est visible pour tout esprit non prévenu qu'il y avait dans les doctrines prêchées au XVIe siècle une grande affirmation religieuse dont la *justification par la foi* peut être considérée comme l'expression la plus générale, il est de fait pourtant que cette affirmation elle-même ne se fût pas produite à l'encontre de l'église catholique, si la conscience individuelle ne s'était pas crue en droit de protester contre la tradition séculaire. Il est vrai qu'à l'autorité de l'église la réforme substituait volontiers celle de la Bible. Néanmoins, comme il fallait désormais savoir pourquoi l'individu, émancipé de la tradition, croyait encore à la Bible réunie et transmise par cette tradition qu'il rejetait, comme la traduction et l'interprétation des livres saints ne pouvaient plus relever d'autre chose que du sens individuel, il en résultait qu'en définitive tout reposait sur le libre assentiment des consciences.

La question au XVIe et au XVIIe siècle était donc de savoir comment avec la liberté on pourrait constituer la communauté, en d'autres termes comment, avec l'individualisme du principe, on arriverait à une unité qui permît d'organiser la société religieuse. Cette question fut plutôt tranchée que résolue au XVIe siècle. Les masses qui embrassèrent la réforme furent déterminées par des besoins de conscience et de piété spiritualiste bien plus que par des raisonnemens théologiques, et adoptèrent sans y regarder de fort près, sans même les comprendre toujours, les formules compliquées que les théologiens de profession rédigèrent, et qui devinrent les *confessions de foi* de l'époque. Le peuple ne leur demanda que d'accuser nettement, carrément, fût-ce même sous forme paradoxale, les tendances qui le sollicitaient.

Ce qui valut au calvinisme en Hollande une grande partie de son ascendant fut que ses doctrines particulières exprimaient avec une énergie très rude, mais agréable par cela même au sens religieux du peuple, les sentimens et les idées qui avaient engendré la réforme dans son ensemble. On a mal jugé le calvinisme quand on n'y a vu qu'un monotone assemblage de principes contestables et durs, et il est assez curieux que ce soit surtout en France que l'on traite si souvent avec le superbe dédain de l'ignorance l'une des productions les plus remarquables du génie national. Il n'est nulle-

ment besoin d'être calviniste pour en appeler de ces jugemens superficiels. Ce qui fait le propre de cette doctrine, c'est un mysticisme intense se présentant sous des formes très arrêtées, et offrant un ensemble de principes qui s'enchaînent l'un à l'autre avec une rigueur mathématique. La souveraineté absolue de Dieu comme point de départ, l'assurance du salut éternel saisie et savourée par le fidèle comme point d'arrivée, voilà les deux grands intérêts religieux auxquels ce mysticisme sacrifie tout, taillant, s'il le faut, en pleine chair plutôt que de transiger. Là est le secret du charme que l'on trouva au XVIe siècle dans cette prédestination calviniste dont les sombres conséquences nous effraient tant aujourd'hui. Le fidèle, pour être assuré de son salut et devenir capable des efforts et des sacrifices que cette assurance peut seule inspirer, a besoin de penser que ce salut est fondé, tout entier et de toute éternité, non pas sur des œuvres toujours imparfaites ou des décisions humaines, mais sur la volonté souveraine d'un Dieu immuable. On peut se persuader, en étudiant par exemple le dogme calviniste de la sainte cène (et c'est par la comparaison des diverses doctrines que professent sur ce point les églises diverses du XVIe siècle qu'on peut le mieux apprécier l'esprit et les tendances respectives de ces églises), de la réalité de ce mysticisme profond, caché sous des formes qu'on serait tenté de taxer déjà de rationalistes.

Je crois donc que, tout en élevant des objections très graves et à mon avis très fondées contre le calvinisme, le penseur moderne doit lui reconnaître une haute valeur *religieuse*, sans laquelle l'influence qu'il exerça et qu'il exerce encore sur tant d'esprits serait incompréhensible. Il n'est pas non plus difficile de voir que la durée de son prestige suppose un état de grande exaltation, et que la froide réflexion devait nécessairement lui faire tort. D'ailleurs le calvinisme, très radical sur les points qui intéressaient directement la question du salut, avait désiré rester très conservateur sur d'autres parties du *Credo* antérieur de l'église. La réforme, en rejetant en grande partie la tradition romaine, ne savait pas elle-même jusqu'où il faudrait aller dans cette voie. Le fait est qu'on pouvait diriger contre plusieurs dogmes très importans qu'elle avait cru devoir conserver, la trinité, l'incarnation, le péché originel, la satisfaction offerte à la justice éternelle par la mort expiatoire du Christ, etc., des argumens très semblables à ceux dont elle s'était servie pour battre en brèche la doctrine catholique. On sait quelle peur s'empara des premiers protestans à la vue de l'unitarisme, qui commençait à poindre. Cette peur fut la grande cause de la condamnation à mort de Servet, cette faute énorme dont Calvin fut complice avec toute son époque. Si donc au XVIe siècle l'unité dogma-

tique de l'église s'était assez bien maintenue tant que le premier enthousiasme avait voilé les défauts et comblé les lacunes de la doctrine, il était à prévoir qu'il n'en serait pas toujours ainsi. Et alors revenait l'éternelle question : qu'en sera-t-il de l'église, de la communauté, lorsque les diversités individuelles réclameront le droit de vivre au nom des principes communs à toute la réforme? Faudra-t-il les proscrire, ou bien tolérera-t-on la coexistence de plusieurs doctrines dans une même société religieuse?

Ce fut en Hollande que cette question se posa, dès le commencement du XVIIe siècle, de la manière la plus pressante. Le côté le plus accentué du calvinisme, la prédestination des uns au salut et des autres à l'éternelle damnation, révolta nombre d'esprits, qui ne trouvaient plus dans la joie de se savoir soi-même l'objet de la grâce divine un contre-poids suffisant au sentiment horrible qu'engendrait la certitude corrélative de l'irrévocable perdition de tant d'autres. Ils pensaient qu'une pareille doctrine était inconciliable avec la justice et la bonté de Dieu. Tel fut le principal motif qui poussa un certain nombre de théologiens hollandais à s'écarter du calvinisme pur sous la direction du professeur de Leyde Arminius, mort en 1611, puis sous celle de son disciple et ami Episcopius. Tout en conservant autant que possible les expressions qui définissaient officiellement le dogme calviniste, ils tâchèrent d'y introduire des modifications qui laissassent place au libre arbitre et à la coopération de l'homme avec Dieu. Cela suffisait cependant pour que toute l'économie du système fût changée. Après de violens débats, auxquels les passions politiques mêlèrent leur venin (car le parti arminien était généralement celui des classes aristocratiques et libérales, tandis que le peuple identifiait aisément ses trois grandes amours : la doctrine calviniste, la maison d'Orange et la patrie libre), un synode général rassemblé à Dordrecht condamna formellement ces tentatives de réforme, et les disciples d'Arminius durent sortir de l'église. Grâce à l'esprit libéral des institutions et des gouvernans, leur impopularité n'empêcha pas les *remonstrans*, ainsi appelés d'une *remonstrance* qu'ils avaient adressée aux états antérieurement au synode, de se constituer quelques années après leur condamnation en communautés séparées. Ils conservèrent l'organisation et la plupart des doctrines réformées, mais en qualité de réforme entée sur la réforme, ils continuèrent à montrer un esprit plus libéral, plus indépendant de ce qu'on pouvait déjà nommer la tradition protestante.

Aujourd'hui les *remonstrans*, bien diminués en nombre, ne sont plus guère que cinq ou six mille âmes ; mais il serait très difficile de préciser ce qui les sépare maintenant des autres réformés, avec lesquels d'ailleurs ils entendent faire cause commune dans la marche

générale des idées religieuses. Là encore les rapports les plus fraternels ont remplacé les anciennes haines, et telle est la cause principale du petit nombre auquel sont réduits les *remonstrans*. Beaucoup d'entre eux, venant à se fixer dans les localités où il n'y a pas de communauté *remonstrante*, rentrent de plain-pied dans l'église réformée, bien différente de ce qu'elle était autrefois. Ceux qui se séparent d'elle aujourd'hui sont précisément des calvinistes attardés qui ne comprennent pas et ne peuvent souffrir ce libéralisme dogmatique. Du reste, ce schisme, presque exclusivement borné en Hollande aux classes inférieures, est sans influence sur le mouvement général de l'église, et surtout de la science religieuse. En effet le temps, ce grand logicien qui déroule les conséquences des principes en dépit de toutes les compressions artificielles, apprit généralement aux protestans que s'ils voulaient rester constitués en grands corps d'église, c'était à la condition d'établir un régime de large tolérance en matière de doctrines. De plus en plus, ils en vinrent à comprendre que, dans l'œuvre de la réforme au XVIe siècle, il fallait soigneusement distinguer les points fondamentaux des accessoires et les principes permanens des applications particulières aux temps, aux lieux et aux hommes. Sans rompre formellement avec les confessions de foi primitives, les regardant toujours comme le point de départ de la pensée protestante, ils sentirent que le maintien rigoureux de ces confessions serait la négation formelle de cet individualisme qui fait la séve et la force de la réforme. Cherchant l'unité de l'église moins dans le dogme, sur lequel on diffère toujours, que dans la vie chrétienne, fondée sur la communion d'esprit avec le Christ, ils atteignirent peu à peu le terrain où la libre recherche peut se concilier avec la vie religieuse, et l'épuration continue de la tradition ecclésiastique avec l'attachement dévoué à l'église.

Un rapprochement emprunté à la politique éclaircira notre pensée. Certes la constitution anglaise d'aujourd'hui ne ressemble guère à la *magna charta* de 1215. Sous sa forme actuelle, cette constitution, on le sait, n'est systématisée officiellement nulle part. Elle vit de son développement même. Toutefois il n'est pas difficile de montrer, comme l'a fait l'illustre Macaulay, que l'extension majestueuse qu'elle possède de nos jours était contenue en germe dans les principes posés par les communes et les barons de Jean-sans-Terre. Autant qu'on peut comparer les choses religieuses aux choses profanes, il se passe quelque chose de très analogue dans la marche des églises protestantes. On peut dire qu'elles ont toujours eu, qu'elles auront toujours leur *droite* et leur *gauche*, le parti de la résistance et celui du mouvement; seulement elles comprennent aujourd'hui beaucoup mieux qu'autrefois cette nécessité. La *droite* serre toujours au plus

près les doctrines primitives du protestantisme; la *gauche* tend à les mettre toujours plus en harmonie, fût-ce au prix de grandes modifications, avec les exigences de la science et de la raison contemporaines. C'est leur antagonisme même qui constitue le ressort et le principe du développement. Il est sans doute naturel à ceux dont l'idéal religieux consiste dans l'unité rigoureuse de la doctrine de n'envisager un tel état de choses qu'avec une extrême répugnance; mais tout dépend ici de la notion fondamentale que l'on adopte sur la nature des dogmes religieux. Les partisans de celle que je signale ici comme la plus protestante de toutes prétendent que l'église, comme l'état, en acceptant une telle constitution, échappe par là au double fléau de la stagnation et de la révolution, — que l'individu qui en fait partie n'est condamné ni à l'isolement complet, qui n'est jamais bon pour l'homme, mais qui, en religion surtout, lui est fatal, ni à ce communisme religieux sous le régime duquel la foi, à force d'être celle de tout le monde, n'est plus celle de personne, — et qu'après tout ce n'est là qu'une application d'un des principes les plus chers à la philosophie de l'histoire, celui de la légitimité du libre développement sur une base historique une fois donnée.

Naturellement la profonde transformation dont nous parlons ne s'opéra pas en un jour. Pendant le XVIIe siècle, les doctrines consacrées à Dordrecht régnèrent pour ainsi dire sans partage. On put seulement s'apercevoir, à la vivacité des discussions entre les *voetiens* ou les orthodoxes rigides groupés autour du professeur Voetius et les *cocceiens* ou les disciples du fameux allégoriste Cocceias, qu'une très grande conformité de vues ne pouvait empêcher une droite et une gauche de se former dans l'église protestante. A la fin du siècle, un pasteur d'Amsterdam, B. Bekker, écrivait son curieux livre, *le Monde enchanté*, dans lequel il attaquait de front les idées vulgaires sur le diable et les sorciers. Un autre pasteur, Roell, osait porter la critique sur le dogme de la trinité. Au XVIIIe siècle, c'est la Bible qui attire surtout la savante activité des écoles hollandaises. L'honneur de la première fondation de la grande exégèse leur appartient, grâce surtout aux travaux des Schultens. Cependant il faut observer que, si l'érudition voit augmenter la liste des noms dont elle s'honore, la philosophie, qui sonde les grands problèmes religieux, fait très peu de progrès. La prédestination calviniste était décidément reléguée à l'arrière-plan. On n'affirmait peut-être pas catégoriquement le libre arbitre, mais on parlait comme si on l'eût affirmé. On ne se fût pas déclaré contre les vieilles doctrines de la trinité, du péché originel, de la satisfaction offerte à Dieu par le Christ. Pourtant il était nécessaire que des études si exclusivement bibliques devinssent préjudiciables à la longue à des dogmes dont la présence

dans la Bible est fort contestable. En somme, une certaine indifférence pour le dogme, indifférence que la philosophie du jour, la peur des schismes, l'ennuyeuse tournure qu'avaient prise les discussions antérieures, concouraient également à nourrir, s'autorisait du sentiment si cher au XVIIIe siècle qu'en religion la morale est l'essentiel, la seule chose nécessaire. On avait reporté sur la Bible seule l'attachement qui se partageait auparavant entre le livre saint et la confession de foi de l'église, et sans soupçonner encore les ravages que ferait un jour la critique, fille de la philologie, dans les idées traditionnelles sur l'origine et l'autorité du recueil sacré, on aimait à penser que la foi en la Bible, en tant que révélation surnaturelle, était un port assuré contre toutes les tempêtes du cœur et de l'esprit.

L'homme en qui s'incarna réellement cette tendance biblique par excellence fut van der Palm (1763-1838). Assurément, si le théologien devait n'être apprécié que d'après ses qualités aimables et l'influence de sa parole sur le grand public, nul ne mériterait une place supérieure à celle de cet excellent homme, dont la Hollande entière vénère encore la mémoire. Prédicateur d'une rare éloquence, écrivain élégant, orientaliste distingué, il contribua beaucoup à maintenir dans les classes éclairées de son pays ce respect profond de la Bible, particulier aux contrées protestantes, mais que la philosophie irréligieuse tendait à ébranler. Il composa une volumineuse *Histoire sainte pour la jeunesse*, aussi lucide que le titre l'exigeait, mais de nature à plaire à tous les âges, dans laquelle il commentait les récits bibliques en s'aidant de toutes les lumières que le temps pouvait lui fournir et que son extrême prudence lui permettait d'utiliser. Ce fut dans le même esprit qu'il publia en deux gros volumes in-quarto une nouvelle traduction de la Bible avec des notes explicatives. Sa tendance est celle d'un supernaturalisme modéré, conservateur, mais faisant çà et là de notables concessions aux idées modernes. Le calvinisme pur n'est guère sensible dans ses opinions religieuses. Un esprit de moralité saine et pratique, tout à fait conforme au caractère de son pays, les pénètre toujours; mais il faut ajouter qu'aujourd'hui cette théologie douce et contente de peu ne satisfait plus le sentiment religieux et encore moins la science. Van der Palm, malgré ses éminentes qualités, manquait de sens historique et de goût critique. Tout en acceptant pieusement les miracles tels qu'ils sont racontés dans la Bible, il trouvait moyen d'émousser en quelque sorte les pointes les plus ardues par des explications ordinairement très arbitraires et quelquefois très plates. Par exemple l'entretien d'Ève avec le serpent tentateur dans l'Éden pourrait bien n'avoir été qu'une série de réflexions, un dialogue interne suggéré à la première femme par la vue d'un serpent qui mangeait, sans en

souffrir, les fruits de l'arbre défendu! Jonas a été réellement englouti par un énorme poisson, mais on ne dit pas qu'il ait vécu dans ses entrailles, et pourquoi Dieu ne l'aurait-il pas ressuscité lorsque le monstre l'eut rejeté sur le rivage? On va loin avec cette manière de disposer de la toute-puissance divine. Du reste cette tendance, éminemment rationaliste dans le vrai sens du mot, était un peu celle de tout le monde lorsque van der Palm écrivait, et en dehors de l'Allemagne, peu d'esprits étaient alors accessibles à l'idée qu'il vaut bien mieux laisser ces vénérables traditions sous leur forme naïve, quitte à rechercher avec d'autant plus d'indépendance les idées qui en constituent le fonds substantiel et toujours vrai, que de les détourner violemment du sens naturel par des explications arbitraires qui en diminuent nécessairement la beauté sans les rendre plus vraisemblables.

Les personnes au courant de l'histoire de la théologie moderne s'étonneront sans doute de voir que le prodigieux mouvement d'idées dont l'Allemagne d'alors était le théâtre eût exercé encore si peu d'influence sur la direction des esprits dans un pays si voisin et si analogue par la race. Cela tient à plusieurs causes. D'abord il s'en faut de beaucoup que l'esprit hollandais et l'esprit allemand soient très sympathiques. Le Hollandais reproche à l'Allemand ses rêveries impuissantes; l'Allemand déteste le prosaïsme et accuse le Hollandais de n'en savoir pas sortir. Ensuite le caractère du peuple hollandais présente un étonnant mélange de décision et de timidité. D'inclination, il est conservateur; c'est par raison qu'il est progressif, et s'il faut lui reconnaître une solidité à toute épreuve, une persévérance que rien ne lasse, quand il se met à poursuivre un but nettement défini et dont il comprend clairement les avantages, il faut ajouter qu'il ne court pas volontiers les aventures : la nouveauté n'est nullement un titre à sa faveur, et tant qu'un progrès ne s'appuie pas sur des raisons impérieuses de justice ou d'intérêt, l'amour de ce qui est peut aller chez lui jusqu'à l'esprit de routine le plus enraciné. C'est à cela qu'il faut attribuer, je crois, le petit rôle de la philosophie pure dans le pays de Spinoza, dans l'asile de Bayle et de Descartes. On ne peut pas dire que ces penseurs aient exercé autour d'eux une influence très marquée sur le cours des idées. Au fait, les mouvemens de la philosophie supposent toujours une grande audace spéculative ou critique, née du mécontentement profond de ce qui existe, et il était arrivé au peuple hollandais ce qui arrive si souvent aux hommes et aux nations précoces : fier de sa supériorité acquise, il s'était un peu trop replié sur lui-même, du moins en matière d'échange intellectuel. Jugeant les principes religieux aux fruits qu'ils portent, il se trouvait, sous bien des rapports

sociaux et ecclésiastiques, au-dessus des pays dont il était entouré. La philosophie incrédule et railleuse du dernier siècle avait été reçue à coups de traités apologétiques, et repoussée moins encore peut-être par ces respectables in-quarto que par le sens sérieux du pays; les conséquences politiques de la philosophie alors régnante, mieux accueillies pourtant que les principes mêmes de cette philosophie, n'avaient pas été de nature à ramener les esprits, surtout quand la Hollande se vit forcée de leur sacrifier momentanément son indépendance. Seule la philosophie de Kant parvint à s'introduire dans la place avec un certain succès, et encore ne fut-ce que par son côté positif et pratique. On y trouva une imposante confirmation de la thèse qu'en religion la morale était la seule chose essentielle, mais on ne songea guère à soumettre les dogmes traditionnels à la sévère méthode critique dont cette philosophie avait fait une application si radicale à la psychologie et à la métaphysique.

Cependant l'esprit humain, quand il est libre, ne peut pas rester indéfiniment stationnaire, et il était libre en Hollande. D'ailleurs nous faisons ici des tableaux d'ensemble que contrediraient de notables exceptions, et sous cette surface paisible qu'éclairait de ses douces lueurs l'astre aimable de van der Palm, plus d'un ferment s'agitait sans bruit. L'éloquent prédicateur vivait encore que déjà l'on pouvait pressentir la crise au développement de laquelle nous assistons aujourd'hui.

II.

La tendance religieuse que nous avons personnifiée dans van der Palm ne pouvait triompher longtemps qu'à une condition, c'est qu'on ne touchât pas aux grands problèmes, et que de profonds besoins religieux ne se fissent pas jour. Or, quand l'Europe eut repris un peu de calme après les terribles commotions de la révolution française et de l'empire, on fut surpris d'entendre parler très haut bien des voix que l'on croyait éteintes, et qui n'étaient que dominées par le bruit des tempêtes. On sait qu'un esprit général de réaction succéda en Europe à l'engouement cruellement détrompé qu'avait excité le grand mouvement révolutionnaire. Les vieux rois, les vieilles lois, la vieille foi, tel fut le mot d'ordre qui rencontra dans le monde politique et religieux d'alors de nombreux et puissans échos. L'Europe, déchirée jusqu'aux entrailles par les guerres et les bouleversemens politiques, était redevenue très sérieuse. Le temps des bouquets à Chloris était passé, aussi bien en philosophie et en théologie qu'en littérature. La Hollande, qui avait moins souffert que bien d'autres pays, du moins quant à son état religieux, de

l'esprit frivole du XVIIIe siècle, se ressentit aussi plus tard de la défiance universellement répandue contre tout ce qu'il avait engendré; cette défiance pourtant, elle dut la partager à son tour. Le ferment méthodiste d'Angleterre s'y fraya un passage, que facilitèrent à la fois la tradition calviniste, encore très loin d'être absorbée par les idées du jour, et le sentiment national, qui avait trop de griefs contre certains résultats de la révolution pour aimer beaucoup ce qui semblait en porter les couleurs. La poésie, la politique et le réveil religieux concoururent à donner une puissance croissante à la réaction calviniste. Vers l'an 1823, on vit se former un groupe d'hommes éminens à plus d'un titre, dont le poète Bilderdyk forma le centre, et qui sommèrent avec une vigueur croissante leur pays de rompre avec l'indifférence dogmatique, de revenir aux sources vivifiantes de la théologie nationale, et de se régénérer par une participation bien plus active que par le passé aux œuvres de charité, d'évangélisation et de missions qui commençaient dès lors à prendre un prodigieux essor dans les pays protestans. Ce retour aux vieilles doctrines réformées était facile à expliquer, surtout chez des hommes peu touchés des difficultés que leur opposait la raison moderne. La piété est volontiers archaïque; l'homme mûr, battu par l'orage, revient aisément aux croyances de ses premières années. Ce mouvement, favorisé par le parti aristocratique, qui y voyait une garantie de plus contre les exigences du libéralisme, se fortifia encore, surtout dans les rangs du peuple, de l'antagonisme renouvelé entre le protestantisme et le catholicisme. Les difficultés croissantes avec la Belgique, l'issue pénible pour le patriotisme hollandais de la révolution qui s'ensuivit, les prétentions toujours plus hardies de l'ultramontanisme, qui disposait comme d'un seul homme du tiers au moins de la population, tout poussait le peuple protestant dans une voie où il lui était bien difficile de distinguer les principes essentiels du protestantisme de la forme que ses pères lui avaient donnée aux jours glorieux de l'insurrection nationale. Ce mouvement put même prendre dans les dernières années des proportions inquiétantes aux yeux de ces fermes partisans de la liberté qui l'aiment trop pour la sacrifier au désir de combattre ses ennemis. Lorsqu'en 1853 la cour de Rome, ayant sagement résolu de rétablir la hiérarchie épiscopale parmi les catholiques de Hollande, eut, par un inexplicable oubli des convenances, jeté un injurieux défi à l'histoire et à la religion de la majorité des Hollandais par la manière dont elle développa publiquement les motifs de sa résolution, une redoutable colère s'empara de la masse protestante, à qui l'on avait adressé, à la face du monde, des insultes aussi peu méritées qu'inutiles dans la circonstance donnée.

L'allocution pontificale était à peine connue dans le pays, que d'innombrables protestations, portant plusieurs milliers de signatures, furent envoyées au roi pour lui déclarer que la chère *Hervormde Kerk*, l'église de ses glorieux ancêtres, la mère des héros et des martyrs de la liberté, vivait toujours, n'avait pas la moindre envie de mourir, et n'entendait nullement accepter l'épitaphe outrageante qu'on avait voulu écrire, par-delà les monts, sur ce que l'on appelait son tombeau. Bref, il fallut toute la prudence combinée du roi, des chambres, du synode réformé, des classes supérieures, pour apaiser ce mouvement, dont quelques hommes politiques ont pu se servir dans l'intérêt de leurs vues, mais dont il serait absurde de nier la spontanéité. J'en parle parce qu'il fait comprendre la force que possède en Hollande la tradition protestante.

C'est à la réaction ardente dans le sens de l'ancien calvinisme qu'il faut attribuer, je crois, une exagération en sens contraire, et qui élève la voix à son tour depuis plusieurs années. L'incrédulité du dernier siècle avait rencontré peu d'échos en Hollande, comme nous l'avons dit. Pourtant elle n'avait pas été sans y recruter quelques adhérens. D'autre part, l'absence de fortes études philosophiques et un goût médiocre pour la haute spéculation avaient fait aussi que la Hollande avait suivi de loin, mais sans y prendre part, les imposantes et tragiques destinées de la philosophie allemande. Cependant il était impossible que quelques esprits ne fussent pas attirés par les puissantes idées de Hegel. On sait avec quelle facilité, après la mort du maître, l'hégélianisme dériva du côté de Strauss et d'influences bien pires encore. La crainte de voir revenir l'ancienne intolérance calviniste eut en Hollande pour résultat une curieuse alliance entre le déisme et le panthéisme, deux courans opposés en principe et qui se réunirent dans une hostilité profonde contre l'église chrétienne et même contre le christianisme. Le recueil mensuel *De Dageraad* (*l'Aurore*) fut fondé à Amsterdam pour populariser ces idées négatives. Le plus incroyable mélange, une indescriptible bigarrure de sentimens et de vues disparates, a marqué la rédaction de ce recueil, qui compte maintenant cinq années d'existence. On y a pu voir la plaisanterie qui se croit voltairienne se joindre à des élucubrations d'un pédantisme hégélien insupportable. Disons toutefois que, dans ces derniers temps, l'hégélianisme paraissait l'emporter dans le *Dageraad* sur le déisme voltairien. Cette transformation est un progrès. Pourtant il nous semble que, même à son point de vue, l'organe dont nous parlons fait fausse route. Il contribue à entretenir l'étroitesse religieuse, à laquelle surtout il prétend faire la guerre, à peu près comme ailleurs le socialisme s'est montré le meilleur appui des réactions politiques.

Autant il est conforme à l'esprit moderne et même à l'intérêt bien entendu de la religion chrétienne qu'une critique sévère et dont rien ne puisse faire suspecter l'indépendance rappelle toujours les droits de la science et les maintienne contre les prétentions aisément tranchantes du dogmatisme religieux, autant il est peu philosophique d'en faire une batterie montée contre l'église chrétienne et le christianisme. Ce n'est pas avec l'esprit sectaire engendré fatalement par une telle tactique que l'on peut combattre avec avantage le même esprit se révélant ailleurs sous d'autres formes, et il n'est pas besoin de longues réflexions pour comprendre que la critique n'est pas plus désintéressée dans le camp de la négation à outrance que dans celui de l'affirmation à tout prix.

Du reste, les effets de cette tendance ont été, jusqu'à présent du moins, tout à fait inappréciables sur la population, qui, en immense majorité, considérerait plutôt le *Dageraad* comme un mauvais livre qu'on lit en cachette : jugement dont l'exagération même confirme tout ce que nous venons de dire. Quant au mouvement *orthodoxe*, ainsi nommé de ce qu'il tend à rétablir dans leur ancienne rigueur les doctrines officielles de l'église réformée, il a compté au nombre de ses représentans des hommes fort distingués, dont l'influence, secondée par les causes que nous avons décrites, eût été bien plus puissante, si elle n'avait pas rencontré un ennemi invincible dans cet esprit de critique et de libre examen dont le protestantisme ne peut pas se défaire. Parmi eux, il faut citer M. Groen van Prinsterer, historien, homme d'état, orateur politique, l'un de ces beaux talens dont un pays peut s'honorer. Ce n'est pas en théologien, c'est plutôt en politique et en historien, qu'il a pris parti pour le réveil orthodoxe. Il pense que l'enseignement de l'église réformée ayant été fixé au XVIe et au XVIIe siècle, personne n'a le droit dans son sein d'énoncer des idées contraires. Il croit le salut du pays attaché au strict maintien des doctrines consacrées à Dordrecht, et à l'autorité, sinon absolue, du moins très prépondérante de la maison d'Orange. Ce n'est pas un des moindres titres de gloire de cette royale maison qu'il soit très difficile d'en raconter l'histoire sans en devenir le chaud partisan, et c'est ce qui est arrivé à M. Groen.

Ce côté politique de la question religieuse en Hollande avait été aussi adopté par M. Da Costa, Juif d'Amsterdam converti au christianisme sous l'influence de Bilderdyk, et qui porta dans ses convictions chrétiennes un vif talent de poète, les chaudes couleurs d'une imagination tout orientale et une véritable subtilité de rabbin. Aux yeux de cet homme remarquable, que la mort vient d'enlever à son pays, le peuple hollandais était dans le monde moderne quelque chose comme le peuple d'Israël dans l'antiquité, le dépositaire en

titre de la vérité religieuse. La famille d'Orange était comparable à celle de David! Il dépendait d'elle, si elle le jugeait nécessaire au bien du pays, de substituer l'absolutisme à la constitution très libérale qu'elle avait jurée, et de toutes les révolutions connues dans l'histoire, outre celle qui jadis mit David en possession du trône de Saül, M. Da Costa n'en connaissait que deux qui fussent légitimes, celle du XVIe siècle dans les Pays-Bas et celle de 1688 en Angleterre. Inutile d'ajouter que le même esprit de réaction inspirait les idées religieuses de cet homme singulier. Dans les premières années de sa carrière publique, il allait jusqu'à légitimer l'esclavage des noirs, sous prétexte que la race de Cham devait, en suite de la malédiction de Noé, être asservie aux deux autres, oubliant sans doute qu'à son point de vue biblique on pouvait lui objecter que les malédictions de l'ancienne alliance sont effacées par la nouvelle. Il niait d'ailleurs, avec une inépuisable fécondité d'hypothèses explicatives, les assertions les plus évidentes de la critique appliquée à la Bible. Ce qui a valu à M. Da Costa une influence que l'exagération de ses idées religieuses n'expliquerait guère par elle-même, c'est d'abord sa renommée très méritée comme poète : il brillait en effet aux premiers rangs de la littérature hollandaise contemporaine. C'est ensuite l'éblouissante faconde avec laquelle il exposait ses vues dans des séances publiques. Écrivain médiocre en prose, il était irrésistible comme orateur.

Du reste, il serait injuste d'attribuer à l'orthodoxie hollandaise dans son ensemble des prétentions aussi bizarres. En réalité, elle est beaucoup moins homogène qu'on ne le croirait à première vue, et parmi ceux que l'on regarde comme ses défenseurs en titre, il en est beaucoup que leurs sympathies pour les vieilles doctrines de la réforme n'empêchent pas de reconnaître sur plus d'un point le bon droit de la raison moderne. C'est ce qui rend quelque peu embarrassante la position de quelques-uns d'entre eux, par exemple de M. Chantepie de La Saussaye, pasteur wallon de Leyde, qui, tâchant de concilier son savoir et ses prédilections au moyen de théories métaphysiques d'une clarté douteuse, s'est trouvé passablement isolé dans le conflit actuel. On serait tenté d'en dire autant des professeurs en théologie de l'université d'Utrecht, qui, à l'exception de M. Ter Haar, dont les tableaux d'histoire ecclésiastique sont fort appréciés, passent pour se rapprocher le plus de l'ancien calvinisme. Cette tendance est au surplus une tradition dans l'université dont nous parlons.

L'individualité la plus remarquable parmi les hommes de talent qui se sont prononcés pour la réaction orthodoxe, sans donner dans l'étroitesse et l'intolérance qu'on a trop souvent pu lui reprocher,

c'est M. J. J. van Oosterzee, pasteur à Rotterdam. M. van Oosterzee s'attache surtout à défendre le supernaturalisme, miné par le courant de la théologie moderne. Il aime le miracle et l'autorité infaillible de l'Écriture. L'émancipation complète de la conscience individuelle l'épouvante, et il désire rester attaché, sinon à la lettre, du moins aux principes fondamentaux de la vieille confession de foi. Les adversaires théologiques de M. van Osterzee lui reprochent de manquer, non pas de savoir, mais d'esprit scientifique, de se laisser entraîner, même dans ses ouvrages didactiques, par les sentimens de son cœur pieux, par les rêves de sa belle imagination, et de sacrifier, souvent et sans le vouloir, les résultats d'une critique impartiale aux séductions du lyrisme oratoire. Ils pensent que, nulle autorité officielle n'ayant fixé anciennement ce qu'il faut entendre par les points fondamentaux de la doctrine réformée, il n'appartient à personne de les déterminer de son chef sans accorder par là aux autres le droit d'en faire autant, et de déplacer, s'ils le croient nécessaire, les limites posées dans un premier essai.

Là du reste est le côté faible de l'orthodoxie en Hollande. Forte encore du nombre et du zèle de ses adhérens, elle voit la science religieuse se tourner de plus en plus contre elle. La critique allemande coule désormais à pleins bords dans un domaine qui lui était resté longtemps à peu près fermé. L'histoire des dogmes, l'interprétation purement historique de la Bible, par-dessus tout les impérieux besoins des intelligences formées aux meilleures sources de la philosophie et des sciences contemporaines réclament à grands cris une transformation de l'enseignement religieux.

Déjà, du temps de van der Palm, le professeur van Voorst avait recommandé aux étudians les travaux des théologiens allemands. Un autre professeur hollandais, van Heusde, avait presque ressuscité le platonisme, tant ses leçons respiraient d'enthousiasme pour le système du grand génie athénien. Ce n'étaient là sans doute que des irrigations imperceptibles dans un sol encore peu pénétrable; pourtant elles le préparèrent. A mesure que les questions théologiques se posèrent, le goût de la philosophie se réveilla, comme il en a toujours été dans l'histoire de ces deux sœurs, qui se brouillent si souvent et ne savent point se passer l'une de l'autre. Bientôt ce mouvement se prononça mieux. On vit se produire une psychologie spiritualiste fort remarquable de M. Roorda, fondée sur l'observation et en pleine réaction contre ce dualisme tranché du corps et de l'âme, dans lequel l'ancien spiritualisme s'était si malheureusement embarrassé. Aujourd'hui, si quelque chose prouve que la philosophie est à l'état de renaissance dans la patrie de Spinoza, c'est l'influence acquise par les idées de M. Opzoomer, professeur en philosophie à Utrecht. Ce

n'est pas que M. Opzoomer ait un système; il a plutôt une méthode. Esprit fin, sagace, artiste aussi bien que penseur, désireux de maintenir à tout prix son indépendance, il a rompu avec la tendance hégélienne, qui était au fond la sienne, lorsque son grand mérite le fit appeler très jeune encore au poste qu'il occupe aujourd'hui. Depuis lors il a substitué à la spéculation *à priori* une sorte d'empirisme spiritualiste, qui tient d'Auguste Comte par le principe, mais qui est bien supérieur au système du positiviste français par l'étendue et la légitimité des applications. L'observation, la critique, le classement des faits et la détermination de leurs lois, voilà la tâche première de la philosophie telle qu'il la conçoit. Elle doit ainsi se nourrir du suc de toutes les autres sciences; elle ne sera donc achevée que le jour où toutes les sciences auront apporté leur contingent définitif à la masse des connaissances humaines. Parmi les objets de l'observation, le sentiment religieux et le sentiment moral sont, selon lui, des réalités dont il faut tenir tout autant de compte que des données acquises par les cinq sens, et ce sont là les indestructibles bases sur lesquelles il sera toujours possible de réédifier la doctrine religieuse et morale, lors même que toute notre métaphysique, tout notre idéalisme n'ont pu tenir devant la critique fondée sur l'observation de la réalité. De là un dualisme provisoire que M. Opzoomer croit encore inévitable entre les aspirations du sentiment religieux et moral et les données des sciences expérimentales. Dans ses derniers écrits, M. Opzoomer semble cependant se rapprocher du christianisme, sinon de la doctrine arrêtée qu'on désigne sous ce nom, du moins de l'idéal moral réalisé par le Christ : il y trouve les principes de liberté, l'amour désintéressé de la vérité, en un mot les tendances salutaires auxquelles le penseur doit aussi bien conformer son travail intellectuel que l'homme sa conduite dans le monde. Il est résulté de l'application que ses disciples ont faite de ces principes à la science religieuse, non pas un corps de doctrines, mais une tendance critique et sérieuse qui se fait de plus en plus sentir dans les études théologiques.

A peu près vers le temps où se manifestait le mouvement de retour aux vieux dogmes de l'église réformée, l'on voyait poindre à l'université de Groningue une tendance religieuse qui, d'accord sur certains points avec l'école réactionnaire, était poussée, par un respect beaucoup plus profond des droits de la science, dans une direction très différente. De ce mouvement hétérodoxe, auquel MM. Hofstede de Groot, Pareau et Muurling, professeurs en théologie à l'université dont nous parlons, apportèrent leur contingent avec une rare conformité de vues et de principes (au point de faire des traités théologiques en collaboration), sortit une doctrine bien

connue en Hollande sous le nom de doctrine de Groningue. Comme la réaction orthodoxe, l'école de Groningue sent que le mysticisme a en religion une place importante, qu'une morale raisonnable et douce ne suffit pas à la soif d'infini dont l'homme religieux, s'il est vraiment religieux, est toujours dévoré. Elle peut en appeler aux grands mystiques néerlandais des temps antérieurs à la réforme, en particulier à Wessel Gansfort, pour montrer qu'elle est bien réellement dans la tradition nationale quand elle relève le drapeau du mysticisme trop longtemps enterré sous la scolastique traditionnelle des anciens et la moralité sans fondement sérieux des modernes. En même temps elle ne peut se dissimuler que les progrès des sciences ont rendu nécessaire une révision du dogme chrétien, que les vieilles doctrines orthodoxes ne sont plus en rapport avec l'esprit moderne, que la Bible, librement interprétée, n'est rien moins que favorable à plusieurs dogmes. En particulier, elle éprouve le besoin vraiment philosophique, et que ressentiront désormais toutes les théologies scientifiques, de rattacher le christianisme, la Bible, l'église, tout le développement religieux de l'humanité, à un principe assez vaste pour en embrasser les péripéties et les innombrables variations. Ce principe, déjà proclamé par Lessing et Herder, c'est l'éducation du genre humain par Dieu, qui veut élever les hommes, ses enfans, à sa ressemblance progressive.

Le point culminant de cette action éducatrice de Dieu est l'envoi du Christ, sur la nature duquel les docteurs de Groningue ont une théorie qui se rapproche beaucoup de l'arianisme. Le Christ ne serait pas Dieu, mais un être divin préparé par le Père céleste à la mission qu'il est venu remplir en revêtant la nature humaine. Depuis son ascension, le Christ, à qui Dieu a en quelque sorte délégué son pouvoir sur les hommes, dirige toujours les destinées religieuses de l'église, et c'est dans ce sentiment d'une communion immédiate, personnelle avec le Christ glorifié que réside surtout l'élément mystique de la doctrine de Groningue. L'amour des hommes, le désir de concourir à leur bien-être matériel et moral constitue la marque essentielle du christianisme et du chrétien. Sur les autres points de l'enseignement ecclésiastique, cette école s'attache en général à un juste milieu qui n'est pas toujours très satisfaisant pour une raison exigeante; mais elle plut dès l'abord à un grand nombre d'esprits que rebutaient les aspérités du vieux calvinisme, et qui se trouvèrent tout heureux de pouvoir vivre de la vie religieuse sans mettre leur bon sens à la torture. Le recueil périodique intitulé *la Vérité dans la Charité* (*Waarheide in Liefde*) développe les idées de l'école de Groningue avec un succès qui prouve la sympathie qu'elles rencontrent dans le public. Il faut remarquer, à l'honneur

de cette école, que les hommes qui s'y sont rattachés, laïques et pasteurs, ont pris l'initiative ou le patronage d'un grand nombre d'œuvres de philanthropie éclairée. Beaucoup d'institutions ayant pour but le relèvement moral et l'instruction du peuple, le soulagement de ses misères et la propagation d'une piété spiritualiste et tolérante, sont dues à leur zèle, et chose assez rare, on put voir l'hétérodoxie de Groningue faire quelque honte, par sa ferveur philanthropique, à l'orthodoxie voisine, qui s'était un peu trop endormie dans ses vieilles habitudes. Toutefois son système de compromis en matière de doctrines, qui ne contentait nullement la réaction orthodoxe et lui valut de sa part de très violentes attaques, ne devait pas tarder à être dépassé par la science religieuse dont elle avait elle-même répandu le goût et maintenu le bon droit. Ce qui lui manquait surtout, c'était la critique et l'esprit philosophique.

L'école de Groningue n'était après tout qu'un pas en avant vers la théologie moderne. Dans ces dernières années, c'est à Leyde que la science religieuse s'est déployée avec le plus de hardiesse et d'autorité. La célèbre université de cette ville, qui n'a cessé de compter d'illustres noms dans son corps professoral, est toujours digne de son passé. Le doyen actuel de ses professeurs en théologie est le vénérable van Hengel, un de ces hommes comme nous en connaissons trop peu en France, chez qui l'érudition est plus qu'une passion, car elle est leur vie. Plus qu'octogénaire, mais ayant conservé une verdeur et une activité vraiment juvéniles, il présente le type achevé de l'un de ces savans d'outre-Rhin dont M. Renan a si bien décrit le caractère et les habitudes dans son étude sur Creuzer (1). Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en entrant pour la première fois dans le cabinet du vieux docteur, lorsqu'à travers les méandres de sa bibliothèque, au milieu des livres empilés, j'aperçus sa tête originale et expressive se détachant avec vigueur sous une riche couronne de cheveux blancs. La culotte courte, les souliers à boucle, la coupe de l'habit, tout dans son extérieur me reportait à soixante ans en arrière. Toutes les conditions d'un tableau de la vieille école hollandaise étaient là : table tapissée de serge verte, canal silencieux et ombragé passant sous la fenêtre, joyeux et modeste rayon de soleil, comme on n'en voit qu'en Hollande, se jouant discrètement sur les respectables in-folio alignés le long des murs. M. van Hengel, auteur de commentaires très estimés sur plusieurs livres du Nouveau Testament, est un représentant de l'ancienne philologie. Malgré son âge avancé, il continue ses travaux. En conversation, il peut prendre feu avec la vi-

(1) *Essais de critique et de morale*, Paris 1859.

vacité d'un jeune homme sur d'imperceptibles détails de cette science, mère de tant d'autres, au service de laquelle il a amassé les trésors d'une prodigieuse érudition. Il s'est peu occupé du dogme et de la critique historique, mais il aime beaucoup trop la vraie science pour s'effaroucher des nouveautés de la théologie contemporaine et pour imiter certains vieillards atrabilaires qui maudissent les pas que l'on fait en avant sur la route où ils ont introduit eux-mêmes la jeunesse de leur temps. Il a su marcher constamment avec la science actuelle, dont il peut se glorifier d'avoir préparé, du moins dans son pays, les développemens récens. C'est le génie de la vieille philologie encourageant la jeune critique, tout en lui donnant des conseils de prudence pleinement autorisés par une longue expérience.

Le grand mouvement théologique de l'heure présente a surtout pour organes à Leyde MM. Kuenen et Scholten (1), le premier pour la critique, le second pour le dogme. M. Kuenen est encore jeune. Orientaliste de première force, doué d'une lucidité de vues et d'un tact exégétique qui font de lui un critique dans la plus haute acception du mot, il promet à la théologie hollandaise une illustration nouvelle. On aura une idée de ce que vaut M. Kuenen par ses vues générales sur la prophétie chez les Hébreux. M. Kuenen rejette formellement l'idée vulgaire qu'on se fait des prophètes, comme si la mission de ces hommes extraordinaires n'eût été que de prédire l'avenir et en particulier de décrire plusieurs siècles d'avance quelques circonstances accidentelles de la vie du Christ. Les prophètes, dit-il, ont prêché bien plutôt que prédit. Leurs prédictions, quand ils en font, sont en rapport étroit avec leur temps, leur entourage, leur personnalité, ce qui ne pourrait être si elles eussent été dictées d'en haut comme des oracles où la raison humaine n'entrerait pour rien. D'ailleurs on peut démontrer que plusieurs de ces prédictions n'ont pas été réalisées. Le prophétisme d'Israël est, comme son monothéisme, un phénomène qui atteint chez ce peuple son plus haut et son plus beau développement, mais qui se retrouve avec des analogies plus ou moins étroites chez d'autres peuples sémitiques. L'enthousiasme pour la patrie et la religion nationale, voilà le trait commun à tous les prophètes. Ce qu'il y a de souvent

(1) La faculté de théologie de Leyde a perdu, il y a quelques années, un jeune professeur, M. Niermeyer, qu'une mort prématurée enleva au moment où sa réputation commençait à grandir. Ce fut lui qui révisa, confirma par beaucoup d'argumens nouveaux et naturalisa en Hollande l'interprétation moderne de l'Apocalypse, cette énigme dix-huit fois séculaire que la patience et la sagacité germaniques ont enfin devinée. Cette faculté a subi récemment une nouvelle perte dans la personne de M. Kist, dont les travaux en histoire ecclésiastique jouissent en Allemagne d'une grande estime.

étrange et même d'incompréhensible à nos esprits prosaïques et réfléchis dans leur manière de dire et de faire rentre dans les phénomènes de l'inspiration religieuse se manifestant au sein d'un peuple encore primitif. Elle est alors une prise de possession subite et irrésistible du sujet par l'idée ou le sentiment qui s'empare de lui. Bien d'autres faits du même genre peuvent être recueillis dans l'histoire. La sincérité de leur zèle fait que, généralement très attachés à la loi de Moïse, les prophètes en aiment l'esprit plus encore que la lettre, et deviennent par là les hommes de l'avenir, les annonciateurs et les précurseurs de l'Évangile. Les prédictions que l'ancienne théologie voyait réalisées dans l'histoire du Christ et de l'église s'expliquent bien plus naturellement par des faits contemporains ou très rapprochés des prophètes eux-mêmes : ce qui ne les empêche pas d'être les organes de cette merveilleuse espérance messianique sur laquelle s'est greffé le christianisme, dont on peut discerner les rudimens et suivre les formes variées le long de leurs écrits.

Nous devons enfin parler de M. Scholten, sans contredit l'homme le plus remarquable de la théologie hollandaise actuelle. Ses ouvrages, déjà nombreux, témoignent d'un vaste savoir, organisé par un esprit rompu à tous les exercices de la philosophie moderne. Le principal, celui qui a fondé sa réputation de théologien, est intitulé : *De la Doctrine de l'Église réformée et de ses Principes fondamentaux*. Il faut citer aussi une remarquable *Histoire comparée de la Philosophie et de la Religion*, dans laquelle les connaisseurs admirent l'exposition et la critique des systèmes de Platon, d'Aristote, de Spinoza et de Hegel. Nous tâcherons de donner un rapide aperçu de son riche et puissant système.

La méthode du professeur de Leyde est la spéculation fondée sur l'expérience. Il veut que le philosophe et le théologien commencent par constater les faits de la réalité immédiate; mais ce serait n'arriver à rien de positif que de se borner à la seule observation. La tâche et l'ambition légitime du penseur consistent à en déduire des lois et des vérités pour en former un système logique et concordant. Ce n'est pas au nom d'une autorité religieuse dictant *à priori* les croyances, et ne laissant à la pensée d'autre travail que celui de l'interprétation grammaticale, qu'il faut parler en saine théologie. Là comme partout ailleurs, il faut observer les faits avant de rien formuler. Ceci posé, la religion se présente aux regards de l'observateur comme un fait naturel, comme une tendance spontanée de la nature humaine, qui se rattache, avec conscience de ce qu'elle fait, à l'Être absolu, dont, avant même que le raisonnement intervienne, cette tendance implique l'existence; s'il n'y avait pas de Dieu, il

n'y aurait pas de religion. Mais nous sommes encore en face de l'infini inconnu, il faut continuer l'observation. C'est en contemplant la totalité des choses dans la nature et dans l'humanité que l'homme parvient à connaître celui dont elles sont la manifestation, car, l'Être absolu ne pouvant être borné par le monde visible, celui-ci est nécessairement l'expression de sa vie, et le révèle à ceux que leur développement intérieur rend capables de lire dans le grand livre de l'univers. Telle est la distinction entre la *manifestation* de Dieu et la *révélation*, qui tient une grande place dans le système de M. Scholten, et qui modifie profondément l'idée vulgaire de révélation. En fait, Dieu se manifeste à tous et toujours; mais quelques-uns seulement savent interpréter cette manifestation continue. Ce sont les prophètes dans le sens le plus large de ce mot, ceux que l'antiquité hébraïque appela les *voyans*, ceux qui, tout le long de l'histoire, entendirent distinctement la voix mystérieuse dont la multitude ne percevait que des échos lointains et vagues. L'inspiration est ce don sublime conféré aux privilégiés de notre race, cette supériorité du sens religieux qui les rendit capables d'initier la foule à des vérités qu'elle n'eût pu découvrir par elle-même. Sous ce rapport, l'inspiration religieuse diffère quant à son objet, mais non quant à sa nature, des autres inspirations, poétiques, scientifiques, qui constituent le génie, et auxquelles l'humanité doit ses progrès en tout genre. Seulement il ne faut pas confondre la forme de l'inspiration avec ce qu'on peut appeler son fonds et sa substance. L'inspiré n'est pas infaillible dans l'expression qu'il donne au sentiment qui l'anime; mais comme ce sentiment reflète nécessairement l'objet de l'intuition prophétique, il appartient à la raison réfléchie de chercher la vérité intellectuelle, le *dogme*, dans la parole des révélateurs. La révélation ainsi comprise n'est donc ni l'opposé de la raison, ni une promulgation de prétendus mystères imposés à la foi. A parler rigoureusement, le mystère, c'est ce qu'on ignore, et si d'un côté le mystère doit exister tant que l'homme ne sera pas parvenu à la parfaite connaissance de toute chose, de l'autre, à mesure que la révélation s'étend, le domaine du mystère diminue, ce qui est précisément le contraire du sens qu'on attache le plus souvent à l'idée de mystère. Du reste, M. Scholten pense que ce sens vulgaire est une échappatoire des orthodoxies dépassées par la raison, qui ont trouvé très commode d'abriter sous ce mot imposant les dogmes élaborés, à d'autres époques, avec la prétention justement de préciser ce qui était vague et d'éclaircir ce qui était obscur.

Nous voyons se dessiner déjà la position que M. Scholten a prise vis-à-vis des anciennes doctrines de l'église. Qu'on nous permette

d'entrer ici dans quelques développemens d'un caractère scientifique qu'il est impossible d'éviter en pareille matière. M. Scholten cherche bien moins à nier les anciennes doctrines qu'à dégager de la lettre les vérités supérieures qui constituent l'esprit. Il conserve à la Bible le rang qui lui revient incontestablement d'après la marche graduelle de la révélation dans la conscience humaine; mais sa théorie de l'inspiration laisse pleine et entière liberté à la critique historique. Il ne veut pas transformer le Christ en un philosophe moderne; mais il relève le fait que, dans l'intuition spontanée que Jésus avait de Dieu, le penseur de nos jours retrouve d'importantes et sublimes vérités, dont le nom seul est moderne. Ainsi la vieille idée chrétienne de *Dieu qui est aux cieux* implique l'infinité de Dieu et sa souveraineté sur le monde, tandis que l'*esprit de Dieu* qui pénètre toute chose et parle au cœur de l'homme répond merveilleusement à ce que la philosophie de nos jours a baptisé du mot lourd et bizarre d'*immanence*. Lorsque l'église du IVe siècle définit le dogme, jusqu'alors très peu fixé encore, de la trinité, elle s'appuyait à bon droit sur une impérieuse exigence de la raison, qui se refuse absolument à l'idée d'un Dieu inerte et solitaire dans les profondeurs glacées de l'éternité; mais elle ne sut maintenir l'unité de l'essence divine que par une contradiction: elle sépara le Verbe du Saint-Esprit, ne voyant pas que l'un était la forme grecque, l'autre la forme juive d'une même notion religieuse, et elle eut le tort d'identifier le Verbe éternel avec la personne historique du Christ. Il vaut mieux, selon M. Scholten, se représenter le Verbe comme la révélation éternelle de Dieu dans le monde. Dans l'humanité, le Christ est pour nous, par sa perfection religieuse et morale, la manifestation suprême du Verbe divin, qui parle en lui et par lui. Jésus est le *fils de Dieu* dans le sens de parenté spirituelle avec Dieu que les Juifs étaient depuis longtemps habitués à donner à cette expression, et dans ce fils de Dieu, qui fut aussi fils de l'homme, la nature humaine a pu célébrer sa communion avec la nature divine.

Sur le terrain de l'anthropologie, M. Scholten part du fait expérimental que l'homme naît animal, mais apportant avec lui le germe d'un développement spirituel dont l'idéal est Dieu lui-même. Ceci est vrai de l'espèce aussi bien que de l'individu. La chute originelle est bien moins dans l'histoire que dans le cœur de l'homme, qui passe du sentiment de ce qu'il doit être à l'observation de ce qu'il est. M. Scholten a consacré quelques-unes de ses meilleures pages à montrer que l'immortalité individuelle est comprise dans le fait même que l'homme se sent appelé à dépasser la nature physique, purement organique, et qu'au contraire de tous les êtres vivans qui l'ont précédé sur la terre, l'esprit en lui exige souvent le sacrifice

de la vie corporelle. Le péché est le manque, l'imperfection de la vie spirituelle, et par conséquent le vrai malheur, puisque le bonheur, pour tout être vivant, ne peut être que le déploiement de sa vie et la réalisation de sa destinée. Le péché est donc à la fois ce qui ne doit pas être et l'état intermédiaire qui sépare l'état d'innocence de l'état de sainteté. Ici M. Scholten revient sur le terrain favori des vieux docteurs réformés, et se déclare nettement en faveur du *déterminisme* moral : il regarde le libre arbitre indifférent comme une chimère. Ajoutons toutefois qu'il s'efforce d'éviter l'écueil du fatalisme en disant que l'homme, en vertu du pouvoir de réflexion dont il est doué, peut suspendre sa décision et se mettre sous l'influence des bons mobiles; mais la vraie liberté, selon lui, consiste dans l'affranchissement complet de toute espèce de mal moral. Telle est la destinée en vue de laquelle Dieu a créé l'homme, et il faudra bien que l'homme y arrive tôt ou tard, sans quoi le Créateur serait vaincu par sa créature. L'idée calviniste de l'assurance du salut revient ainsi sous un jour tout nouveau et débarrassée des épouvantables ténèbres de l'enfer éternel. D'autre part, l'expérience, qui nous apprend qu'il est d'autant plus douloureux d'arriver à la vie sainte qu'on s'est attardé plus longtemps dans l'égoïsme et la sensualité, doit compter parmi les mobiles qui poussent l'homme à profiter des dispensations divines dont l'histoire est le théâtre et dont le Christ est le centre.

M. Scholten pense en effet que le Christ est sorti des entrailles mêmes de notre race, qui doit nécessairement, de même que les individus qui la composent, arriver à la fin qui lui est prescrite. Dans le Christ est réalisée la religion idéale, le don entier de soi-même à Dieu et aux hommes. Dans le Christ, révélateur de Dieu par la pureté immaculée de son cœur, la lumière qui éclaire tout homme venant au monde a resplendi d'un éclat incomparable, et dès lors aussi l'homme a lu clairement le mot que la nature et sa conscience ne lui avaient pas encore dit, ou qu'il n'osait y déchiffrer : Dieu est amour. Conformément aux lois qui président à la solidarité des esprits, du Christ émane une force régénératrice, une puissance de lumière et de vie qui depuis sa venue agit dans l'humanité comme un levain, dissipant les superstitions, réformant insensiblement les institutions sociales, amenant les hommes à toujours mieux comprendre leurs devoirs et leur vrai bonheur, jusqu'au moment où, selon sa parole, *la pâte sera toute levée.* Le Christ est ainsi la démonstration vivante de notre destinée divine, car il a possédé déjà sur la terre la vie éternelle, et a pu la promettre à tous ses frères. Il faut donc vivre en communion morale avec lui, et appliquer les principes tirés de cette source pure aux travaux de tout genre, brillans

ou vulgaires, qui remplissent la vie. M. Scholten pense, comme Schleiermacher, que la vie religieuse doit être à la vie ordinaire ce que l'harmonie est à la mélodie, qu'elle relève et qu'elle soutient. C'est ainsi que la vie divine doit couler de plus en plus dans les veines de l'humanité, et si sa marche est lente au gré de notre impatience, il n'en faut pas moins avoir foi dans l'avenir, et, sans se laisser rebuter par les obstacles de tout genre, marcher à sa rencontre avec la ferme et joyeuse assurance que, selon la sublime prévision d'un apôtre, « Dieu sera enfin tout en tous. »

Ce qui donne beaucoup de force à cet enseignement, qu'il a fallu esquisser ici à très grands traits, c'est qu'ayant fait une étude approfondie des vieux docteurs réformés, M. Scholten se fait fort d'affirmer que, loin de rompre avec la tradition calviniste, il la continue dans son prolongement logique et naturel. Il est facile de comprendre maintenant qu'un tel point de vue est fait pour lui concilier bien des sympathies en Hollande. C'est pourquoi, sans doute, la tendance orthodoxe voit dans M. Scholten son adversaire le plus redoutable et dirige contre lui d'incessantes attaques. L'école de Groningue commence même à trouver grâce à ses yeux en comparaison de cette théologie bien autrement conséquente et radicale. D'un autre côté, l'esprit, critique avant tout, de M. Opzoomer ne se tient pas pour satisfait de cet enseignement, très libéral sans doute, mais très affirmatif. Cependant la distance entre M. Scholten et lui me paraît moins grande qu'elle ne semble à bien d'autres. Tous deux étant d'accord pour faire précéder toute spéculation de l'observation expérimentale, la critique de M. Opzoomer peut servir de correctif permanent à des affirmations qu'il nie moins qu'il ne les juge trop hâtives, tandis que le système de M. Scholten, en raison même des principes qui en dirigent la méthode, reste ouvert à toutes les corrections qu'une observation plus approfondie encore de la nature et de l'histoire pourra réclamer par la suite. Le point sur lequel on croit trouver ce système plus vulnérable que partout ailleurs est le déterminisme moral et la notion purement négative du péché, qui en est le corollaire inévitable. On prétend que M. Scholten a bien voulu éviter le fatalisme, mais n'y a pas réussi.

Le moment n'est pas venu de décider de la valeur réelle soit de ces attaques, soit de la doctrine qui en est l'objet. La lutte est loin d'être à son terme. Le parti orthodoxe, abstraction faite de la vérité, qu'il croit toujours posséder, pourra s'appuyer longtemps encore sur ce qu'il y a de plus tenace au monde, l'amour de la tradition religieuse chez le peuple et dans les cœurs pieux, à qui leur peu de besoins intellectuels rend la croyance facile. La tendance prudente et mitoyenne qui a son centre à Groningue est encore, à l'heure qu'il est, celle de

la majorité des classes moyennes. Cependant on ne peut se dissimuler que chaque année voit augmenter le nombre des adhérens de ce qu'on appelle la théologie moderne. Depuis une dizaine d'années, la jeunesse universitaire en adopte de plus en plus les principes. Déjà ces principes se popularisent par les écrits et les prédications de jeunes et éloquens adeptes. En particulier, on est frappé du grand nombre d'hommes distingués, en dedans et en dehors du corps pastoral, qui ont abandonné le camp de l'orthodoxie, vers laquelle leur éducation ou leurs préférences premières les avaient d'abord dirigés, pour entrer franchement dans les tendances qui triomphent à Leyde. On ne peut, en tout cas, leur contester le mérite d'avoir rattaché à l'église et au christianisme beaucoup d'hommes instruits, dans les professions libérales surtout, qui sans cela eussent vécu dans l'indifférence ou l'incrédulité. Ces succès croissans font même que plusieurs voix s'élèvent du côté opposé pour demander que l'on coupe court à ce qu'elles appellent des négations impies. On parle çà et là de mesures disciplinaires, de restrictions à la liberté de la prédication, de quelque chose comme un nouveau synode de Dordrecht : moyens qui n'aboutiraient à rien, que repoussent également et l'esprit de tolérance généralement répandu, et le bon sens des orthodoxes instruits, et cette expérience instructive, que ce fameux synode n'a pas empêché les doctrines qu'il proscrivit de s'introduire, même de triompher dans l'église qui les avait d'abord repoussées. Ainsi M. Scholten et ses amis peuvent à chaque instant renvoyer à la barre du synode leurs plus ardens adversaires et leur faire observer que, jugés au pied des canons de Dordrecht, ils seraient hérétiques au premier chef.

Nous avons essayé de montrer quelle vie nouvelle anime les études théologiques en Hollande. Nous ne pouvons prétendre cependant à épuiser la liste de toutes les œuvres et de tous les hommes remarquables de la théologie hollandaise. On se tromperait encore en pensant que les cadres précédemment tracés renferment d'une manière absolue tous les écrivains qu'il nous resterait encore à citer (1).

(1) Parmi ces écrivains, on ne peut omettre toutefois d'en signaler quelques-uns. — M. Hoekstra, professeur au séminaire mennonite d'Amsterdam, a rédigé un excellent commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, interprété d'après le thème admis aujourd'hui dans la critique allemande d'un dialogue entre Salomon et une jeune paysanne qu'il tâche d'épouser sans y réussir. — M. Busken Huet, descendant d'une famille française, parente de celle qui fournit au siége d'Avranches le célèbre évêque du même nom, écrivain d'un grand mérite et fort goûté par les amateurs du beau style hollandais, a cherché à populariser dans des *Lettres sur la Bible* les résultats d'une critique avancée et quelquefois aventureuse. Il a, sans le vouloir, scandalisé beaucoup d'âmes pieuses, qui auraient dû se dire qu'il y avait une preuve réelle de la divinité de l'Évangile dans le fait que des opinions aussi radicales que celles du jeune et spirituel écrivain ne l'em-

L'individualisme a trop pénétré l'église hollandaise pour qu'il en soit ainsi, et il en est un peu de cet abaissement des barrières dogmatiques dans son sein comme de celui que l'économie politique réclame des gouvernemens de nos jours : on craint toujours, en les supprimant, de tarir l'industrie, la production, l'esprit d'entreprise, et les résultats viennent toujours aussi démontrer combien ces craintes sont peu fondées. Le fait est que, depuis le commencement du siècle, la science et la vie religieuses ont suivi en Hollande une marche ascendante, que tout concourt à activer encore, et l'on peut ajouter *libertate regnante*. La liberté est une grande et belle chose, et l'on aime à la voir déployer ainsi sa puissance fécondante dans un pays petit par l'étendue, et dont le caractère positif semblait devoir diriger les esprits partout ailleurs que vers les régions transcendantes. Ce qui fait oublier bientôt ce que les discussions religieuses offrent trop souvent d'amer et d'étroit, c'est d'abord que la prolongation de pareils débats leur ôte précisément cette amertume et cette étroitesse qu'elles ont fréquemment à l'origine, c'est ensuite que l'homme ne se montre nulle part plus fidèle aux tendances les plus nobles de son être que lorsqu'il consacre son cœur et sa vie à la poursuite désintéressée de l'invisible. C'est en vivant de cette manière qu'il met en évidence sa destinée immortelle. Il est donc fait pour autre chose que pour ramper dans la boue des intérêts vulgaires. Quand on étudie l'homme dans son histoire au lieu de l'étudier dans les abstractions de la vieille psychologie, on retire de ses agitations à la surface de la terre toute autre chose que du découragement. Ce qui effraie tant le vulgaire, c'est-à-dire l'inanité si fréquente des efforts de la raison pour atteindre la vérité, est précisément ce qui rassure le penseur, car cette inanité même ne fait que rendre plus instructive et plus étonnante la répétition constante, acharnée, de ces efforts. Quant à nous, qui avons foi dans

pêchaient pas de s'y rattacher de tout son cœur. — M. A. Pierson, pasteur à Rotterdam, recherche de préférence dans la vérité chrétienne son côté esthétique, et dans des écrits estimés s'attache à maintenir les droits du sentiment religieux sans faire tort aux résultats de la critique indépendante, dont sa brillante intelligence éprouve le besoin et apprécie la valeur en parfaite connaissance de cause. — M. le professeur Moll, d'Amsterdam, s'est acquis une grande réputation par ses travaux sur l'histoire ecclésiastique. — MM. Roorda, Veth, Rutger, etc., continuent les glorieuses traditions de la philologie hollandaise en matière de langues orientales. On doit au premier une traduction de la Bible en javanais. Outre la revue théologique de Groningue dont nous avons parlé, il existe deux recueils périodiques, les *Godgeleerde Bydragen* (études de science religieuse) et les *Jaarboeken voor de wetenschap Theologie* (annuaire de théologie scientifique), le premier plus spécialement ouvert aux hommes de la tendance libérale. Nous ne devons pas oublier non plus le *Dictionnaire biblique* (*Bybelsch Woordenbok*), qui a pour but d'initier le public éclairé aux plus récens résultats de la critique appliquée aux livres saints dans un esprit à la fois respectueux et impartial.

l'esprit humain, nous avons des préférences très arrêtées pour plusieurs des doctrines à la fois vieilles et nouvelles que nous avons exposées dans cette étude, et nous pensons que chacun des pas faits par l'homme à la recherche de Dieu le rapproche du but, même quand il s'en faut que ce soit en ligne droite; mais en accordant au scepticisme tout ce qu'il voudra, il est une chose dont il ne peut pas contester la réalité : c'est la tendance naturelle, infatigable de l'homme vers un idéal qu'il n'a jamais vu et qui existe pourtant, puisqu'il ne cesse d'attirer l'homme. Je ne veux pas médire des progrès et des découvertes des sciences d'application immédiate. Oui, l'homme transforme la terre; il maîtrise toujours plus la nature qui l'entoure, il en fait son humble servante, il la plie au gré de ses besoins et de ses désirs d'une manière vraiment prodigieuse. Assurément tout cela est fort beau; mais tout cela tourne avec la planète et ne sort pas de l'orbite qu'elle décrit depuis qu'elle existe. Ce qui est encore bien plus beau et bien plus riche de pressentimens révélateurs, c'est de voir l'esprit humain s'échapper à chaque instant par la tangente pour se plonger dans l'infini.

Ce qui nous plaît aussi dans ce conflit d'idées religieuses, c'est cette confiance avec laquelle on en appelle à la science, soit pour défendre, soit pour épurer la religion, dans tous les cas pour la fortifier. Cela aussi est de tradition sur cette terre d'hommes libres. La théologie n'y est pas la vieille femme chagrine qui ne sait que maugréer contre la jeunesse et contre les sciences, ses sœurs, que jadis pourtant elle concourut à élever après que la chute du monde ancien les eut laissées orphelines et en bien bas âge. Lorsque l'illustre Taciturne récompensa la ville de Leyde de l'héroïsme qu'elle avait déployé contre les Espagnols en y fondant la fameuse université qui fleurit encore, ce fut la théologie qui, sous les traits d'une belle jeune fille qu'entouraient les quatre évangélistes, ouvrit le cortége symbolique où toutes les sciences du temps étaient représentées avec leurs attributs respectifs. Depuis lors, elles n'ont cessé de vivre en bonne harmonie, se prêtant de mutuels secours. La théologie hollandaise a trouvé dans le libre examen son rajeunissement perpétuel, et la Hollande marche aujourd'hui de pair avec l'Allemagne dans la rénovation de la science religieuse, ce grand œuvre auquel notre siècle est appelé.

ALBERT RÉVILLE.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LA VIGNE

I.

LA TREILLE ET LE RAISIN DE TABLE.

L'ère nouvelle qui semble s'ouvrir pour les relations commerciales de la France n'a été nulle part plus favorablement accueillie que dans les parties de notre territoire où fleurit la vigne. La production du vin est en effet un des principaux élémens de notre industrie agricole. Des conditions exceptionnelles de climat, d'exposition et de culture assurent aux vignobles de France une suprématie universellement reconnue. Cette prépondérance qui appartient à la Chine pour le thé, à certaines régions intertropicales pour le cacao et le café (1), nous l'avons conquise et nous la conservons pour le vin. En présence d'un régime plus libéral appliqué à la viticulture française et depuis si longtemps réclamé par elle (2), chacun com-

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre, 1er novembre 1859 et 1er janvier 1860. Dans des études antérieures relatives au sucre, nous avions pressenti la réalisation prochaine des mesures qui seules pouvaient concilier les intérêts des industries saccharines rivales des colonies et de la métropole, en développant la consommation au profit de tous par l'abaissement des droits (*Revue* des 1er novembre 1857 et 1er mai 1859).

(2) Dès 1827 et 1828, nos trente départemens viticoles adressaient aux chambres des pétitions signées par plus de cent cinquante mille propriétaires représentant six millions de cultivateurs.

prendra combien il importe de signaler à la sollicitude des agriculteurs ainsi qu'à l'attention du public en général les moyens de tirer le meilleur parti de la situation nouvelle. Ces moyens, c'est à la science de les rendre populaires, en ne se bornant pas à décrire les meilleurs procédés de culture, mais en indiquant les principes et les données expérimentales sur lesquels ils s'appuient.

I. — LA VIGNE CHEZ LES ANCIENS. — COMPOSITION DU RAISIN.

Suivant d'anciennes traditions, que des recherches récentes ont confirmées, la vigne est originaire d'Asie; elle croît spontanément dans la Géorgie et la Mingrélie, entre les chaînes du Caucase, du Taurus et du mont Ararat. La vigne est répandue, il est vrai, à l'état sauvage dans les haies et les bois du centre et du midi de l'Europe, mais elle ne s'y est ainsi propagée qu'à la suite des tentatives d'acclimatation qui ont doté d'une nouvelle source de richesse nos contrées viticoles (1). Si l'on voulait ici ne négliger aucune des faces du sujet, il faudrait nommer comme les pères de la viticulture Osiris en Égypte, Bacchus dans l'Inde, Saturne dans la Crète, Noé dans l'Illyrie. Bornons-nous à constater que les Grecs et les Romains connaissaient deux sortes de vins alcooliques, acerbes-astringens ou sucrés, analogues à ceux que nous buvons nous-mêmes; mais tout porte à croire qu'ils ont commencé par faire usage surtout des boissons presque exclusivement sucrées qu'ils obtenaient du raisin, imitant peut-être de cette façon le breuvage moins savoureux qu'ils vantaient pourtant sous le nom d'hydromel. C'est même seulement ainsi que l'on peut comprendre les antiques procédés, inapplicables à notre boisson vineuse, destinés à la conservation de différens vins de l'Asie, de ces vins qui, au dire de Galien, suspendus au coin des cheminées dans de grandes bouteilles, subissaient une véritable concentration appelée *fumarium;* on les réduisait ainsi en une sorte d'extrait compacte offrant la *dureté du sel.* C'étaient sans doute des vins de cette nature, ou plutôt des moûts sucrés épaissis comme du miel, qui, suivant Pline, devaient être délayés dans l'eau, puis éclaircis par une filtration au travers de sacs en tissus : *saccatio vinorum.* D'après le conseil de Martial, on filtrait de même le doux cécube : *turbida sollicito transmittere cæcuba sacco.* On conservait encore de semblables vins exposés au midi, au sommet des habitations, dans des locaux particuliers appelés *horreum vinorum.*

(1) Rappelons que la vigne (*vitis vinifera*) est placée par les botanistes dans la famille des *ampélidées.* Cette dernière dénomination vient du mot grec ἄμπελος (vigne). Le vin était nommé dans l'ancienne Grèce οἶνος, d'où viennent les mots latin et français *vinum* et vin.

Aux extraits sirupeux et sucrés des jus de raisin ont succédé de véritables vins plus ou moins alcooliques, tantôt acerbes, tantôt doux, suivant sans doute la variété du cépage et les progrès de la fermentation spontanée. On trouve dans Pline l'indication de deux vins d'Albe, l'un doux, *dulce*, l'autre acerbe, *austerum*. Deux variétés correspondantes se rencontraient dans le vin fameux de Falerne. C'étaient bien certainement des vins graduellement améliorés par une lente fermentation que les anciens considéraient comme les meilleurs : on ne devait boire le falerne, suivant Athénée et Galien, qu'au bout de dix ans, et il ne conservait pas plus de dix années au-delà de ce terme ses excellentes qualités. Les vins usuels pouvaient être bus dès la septième année, tandis que l'on attendait vingt ans avant de boire le vin d'Albe, et que l'on gardait vingt-cinq ans le vin de Sorrente. Cicéron, dans un repas chez Damasippe, fit l'éloge d'un vin de Falerne de quarante ans en disant qu'il portait bien son âge, *bene ætatem fert*. Un vin datant d'un siècle a été célébré par Horace sous la qualification de vin de *cent feuilles*. Au temps des Romains, on conservait le vin très vieux de Falerne dans de grands vases (*amphoræ*) en argile cuite, vitrifiée à l'intérieur, dont l'ouverture était close avec un tampon de plâtre recouvert d'un enduit résineux. Un passage de Virgile prouve que les Romains ont aussi fait usage des vins mousseux :

..... Ille impiger hausit
Spumantem pateram.....

Ils ne dédaignaient pas les vins légers qui ne se pouvaient garder plus d'une année, comme la plupart des vins actuels de la Toscane. Les vignobles de l'ancienne Italie offraient d'ailleurs un assez grand nombre de crus variés produisant des vins en renom : sur des collines, autour du Mondragone, au pied duquel coulait l'Iris (aujourd'hui le Garigliano), on récoltait les raisins d'où l'on savait obtenir le falerne et le massique. Les vignobles situés aux environs de Gaëte fournissaient les vins de Fondi et d'Amiela. Cependant à la suite des progrès du luxe s'introduisirent dans Rome les vins généreux et parfumés de Lesbos, de Chio, de Cos, d'Éphèse et de Clazomène. Déjà aussi l'on distinguait les deux qualités différentes que l'on peut obtenir soit par le simple écrasage des grappes et l'écoulement spontané du jus, soit par la trituration plus énergique du foulage et l'action de la presse. La première qualité représentait le jus pur du fruit, la deuxième, ou vin de pressurage, contenait en proportions notables les principes acerbes-astringens et colorés extraits par le contact plus prolongé du liquide avec les pépins, les pellicules, etc. Ces

dénominations correspondaient aux mots grecs πρῶτος et δευτεραῖος, antérieurement employés pour caractériser les vins qui provenaient également des jus de premier et de second jet obtenus d'un même fruit.

Si l'art de faire le vin, emprunté aux Grecs, était en progrès chez les Romains, ils avaient cependant adopté l'antique coutume d'ajouter au jus de la vendange diverses substances aromatiques, en vue sans doute d'assurer la conservation et de rehausser le goût de leurs vins, moins variés, moins suaves et plus facilement altérables que les produits mieux préparés de nos célèbres vignobles. On trouve en effet dans un curieux recueil du IVe siècle, les *Géoponiques*, une foule de recettes, populaires chez les Grecs, indiquant, pour cet usage, l'emploi de résines et de plantes que caractérisent des essences odorantes douées d'une forte saveur. Pline rapporte qu'en Italie l'habitude était générale de mélanger aux produits des vendanges de la résine et de la poix, afin de communiquer aux vins faibles une saveur piquante. Les connaissances relatives aux variétés de vignes étaient alors bien peu avancées, car on ne cite qu'un seul ouvrage d'ampélographie, composé par le sénateur Pétrus Crescentius. Encore cet ouvrage ne contenait-il que la description incomplète de quelques espèces de vignes.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les variétés de vignes se sont tellement multipliées par la voie facile des semis, que l'embarras est devenu grand de choisir entre elles et de s'arrêter aux cépages les mieux appropriés à chacune de nos régions viticoles. La difficulté s'est accrue bien davantage et a dû paraître tout à fait inextricable lorsqu'on s'est aperçu qu'un grand nombre des cépages rangés à juste titre parmi les meilleurs représentaient parfois une même variété connue des nombreux viticulteurs sous vingt dénominations différentes. Comment une pareille confusion a-t-elle pu s'établir dans la nomenclature des vignes? Il est facile de le comprendre, si l'on songe que chacune des variétés en renom dans une région viticole, multipliée par voie de bouture ou de provignage en d'autres localités où se rencontraient des conditions différentes de sol, de climat, etc., a pu souvent produire des fruits de composition différente et des vins plus éloignés encore du type primitif. C'est ainsi par exemple que la tribu des *carmenets* ou *carbenets*, comprenant quatre ou cinq sous-variétés, fournit, suivant des circonstances locales difficiles à déterminer exactement, les excellens vins de longue conservation, mais distincts entre eux, de Château-Laffitte, Château-Margaux, Saint-Émilion, Médoc, Graves. Les mêmes plants introduits en Toscane ont donné des vins très différens, de qualité bien inférieure. C'est ainsi encore que la tribu des *pineaux* constitue la

base principale des vins des grands crus de la Bourgogne, de la Champagne et de la Hongrie, qui offrent pour la plupart entre eux de grandes dissemblances.

Le but principal de la culture de la vigne entreprise sur une grande échelle est de produire le fruit dont certaines variétés distinctes forment la base de la fabrication des différens vins; c'est accessoirement que dans nos vignobles on récolte des raisins de table : ceux-ci donnent lieu à des cultures spéciales moins étendues. Lorsqu'on se propose, en cultivant dans des conditions favorables des cépages choisis, d'obtenir certaines variétés de raisins de table, il est facile d'apprécier directement les qualités qui plairont au plus grand nombre de consommateurs. Que le goût du fruit (saveur et odeur) soit agréable, que la maturité soit régulière et complète au même moment dans toutes les parties de chaque grappe, qu'à cet effet les grains se trouvent naturellement ou soient artificiellement espacés au point convenable, que la pellicule du fruit soit fine, la pulpe sucrée, juteuse et souple, et le but pourra être regardé comme atteint. Il ne saurait en être de même à l'égard des raisins destinés à la fabrication du vin : la dose de sucre spécial (*glucose*) que le fruit renferme peut bien donner l'indice certain de la proportion d'alcool ou de la qualité vineuse capable de garantir la force et d'assurer la conservation du vin; mais cette notion, suffisante tout au plus s'il s'agissait de préparer par la distillation de l'alcool ou de l'esprit-de-vin à haut titre, ne saurait faire présager la qualité du vin, ni même celle de l'eau-de-vie de table, que l'on voudrait obtenir à l'aide des moyens usuels de vinification et de distillation. Ce ne serait qu'après l'extraction du jus et l'accomplissement de toutes les phases d'une fermentation convenablement excitée d'abord, modérée ensuite et longtemps prolongée, que l'on pourrait acquérir des données certaines à cet égard. Il importe de connaître la structure du fruit de la vigne, la nature des différens tissus organiques qui le composent; il faut apprécier le rôle variable suivant les circonstances que peut remplir dans la fermentation chacune des substances que renferme le raisin parvenu au terme de sa maturité. Si la science de l'analyse immédiate n'est pas encore assez avancée pour déceler dans le jus du raisin les principes, en très minimes doses, qui par leurs transformations ultérieures développeront très lentement le bouquet spécial de chacun des vins de nos grands crus, la physiologie végétale et la chimie du moins sont en mesure de mettre en évidence les causes qui favorisent la sécrétion de ces principes immédiats, celles qui développent ou entravent la marche d'une fermentation régulière, etc.

Quiconque a examiné attentivement les différentes parties d'un

grain de raisin aura pu voir qu'il est superficiellement recouvert d'une légère couche d'efflorescence blanchâtre, sorte de cire floconneuse qui le protége contre l'action directe de l'humidité atmosphérique. En s'aidant de la loupe ou mieux du microscope, on distingue par l'analyse dans la mince pellicule épidermique plusieurs substances grasses, cireuses, minérales et azotées injectant la membrane de cellulose douée d'une forte agrégation (1). Cette structure et cette composition spéciale rentrent dans une des lois générales qui président au développement des végétaux, et qui donnent à l'épiderme recouvrant toutes leurs parties la propriété de résister à la plupart des agens météoriques. Immédiatement sous l'épiderme du grain de raisin, on trouve un tissu adhérent qui renferme la matière colorante (2); ce tissu contient aussi des essences odorantes, du tanin, des substances azotées, des sels à base alcaline et magnésienne. Sous le tissu spécial que nous venons de décrire se trouve enfin toute la masse interne du fruit, formée d'un tissu cellulaire, sorte de pulpe contenant le suc presque incolore (3). Cette pulpe est traversée par des vaisseaux déliés qui se rattachent aux pépins et leur portent, de même qu'aux différentes parties du raisin, des liquides séveux (4).

Le jus se trouve donc renfermé dans les cellules à minces parois de toute la masse pulpeuse; c'est ce jus sucré qui s'écoule

(1) La cellulose est une substance plastique qui, sécrétée pendant le cours de la végétation, forme la base organique des cellules, vaisseaux, fibres allongées, et constitue ainsi les parties élémentaires de tout l'édifice végétal. Sous les formes filamenteuses des fibres textiles du chanvre, du lin, de l'urtica nivea, du coton (poils de la graine du cotonnier), la cellulose constitue l'élément presque unique de la fabrication des fils, des tissus de toiles et des différens papiers. Un exemple entre mille prouvera l'utilité de cette substance. En ce moment, par suite de l'énorme développement des écrits, des impressions de livres et journaux, de la fabrication des papiers peints, les papeteries manquent à tel point de matière première que le commerce des chiffons se trouve au rang des graves questions internationales.

(2) Dans tous les raisins, la matière colorante se compose d'une substance brune et d'une autre jaunâtre; dans le *raisin noir*, on trouve en outre des principes colorans rouge et bleu, dont le mélange, suivant que l'un ou l'autre domine, produit les diverses nuances de violet tournant au rouge ou au bleu sombre qui caractérisent les nombreuses variétés de raisins et de vins rouges.

(3) Quelques variétés seulement contiennent, jusque dans toute la masse de la pulpe charnue du fruit, des matières colorantes offrant une nuance violette foncée. Ces sortes de vignes ne sont en général cultivées qu'exceptionnellement, et les raisins dits *teinturiers* qu'elles produisent sont destinés à la préparation des vins de couleur intense qu'on emploie pour rehausser la teinte des vins trop pâles.

(4) Les pépins, sorte de noyau renfermant l'amande et le germe de la graine, se caractérisent par une structure serrée, presque ligneuse, que j'ai décrite avec M. de Mirbel (vol. XXX et XXII des *Mémoires de l'Académie des Sciences*). Dans les pépins de raisin, les principes les plus abondans, outre la cellulose et le *ligneux*, sont le tanin ou

dès qu'une légère pression déchire le faible tissu. Le jus se mélange alors en proportions variables avec les sucs plus particulièrement doués de l'arome et de la couleur (1). Quant à la *rafle* ou grappe (σταφυλὴ) dépouillée des fruits, elle se compose principalement des pédoncules ramifiés entre eux qui supportent les grains de raisin. Bien qu'elle ne contienne sensiblement ni sucre ni principes aromatiques, elle peut compléter utilement le goût et certaines qualités des vins soumis au cuvage, en leur communiquant une légère amertume due au tanin qu'elle renferme. Au reste, les proportions des principes sucrés, acidulés et aromatiques deviennent directement appréciables au goût vers l'époque de la maturité du fruit : c'est même sur ces diverses proportions que repose presque exclusivement la qualité des raisins de table; les autres principes, beaucoup moins sapides ou moins aisément discernables à l'odorat, contribuent à développer les propriétés nutritives du raisin.

C'est plus particulièrement aux quantités de matière sucrée (glucose) contenue dans leur suc que les raisins destinés à la fabrication de l'alcool ou *esprit-de-vin* doivent leur valeur réelle, car la quantité d'alcool qu'ils fournissent est proportionnée à la dose du sucre qu'ils renferment. Il en est autrement des variétés plus nombreuses destinées à la fabrication du vin et des eaux-de-vie fines, variétés choisies que l'on propage par voie de grande culture dans certaines régions viticoles. Ce n'est certainement pas à l'aide de la simple dégustation que l'on pourrait fixer le choix à cet égard, car

acide tanique, qui dans les vins soumis au cuvage s'ajoute au tanin des enveloppes du raisin, et une huile grasse de la nature de celles que toutes les graines renferment. Cette huile, propre à l'éclairage et à la fabrication du savon, peut en être parfois extraite économiquement (dans la proportion de 10 à 12 pour 100), lorsqu'on ne préfère pas employer les pépins à la nourriture des poules, des faisans, ce qui utilise en outre les substances azotées également contenues dans les pépins.

(1) Nous venons de désigner les substances organiques, colorantes, aromatiques, astringentes, azotées, grasses et salines renfermées dans le tissu qu'on rencontre immédiatement sous l'enveloppe épidermique du raisin. Pour compléter l'indication de la composition chimique du fruit, nous devons ajouter les principes contenus dans la masse globuleuse sous-jacente : ce sont, outre l'eau qui les tient en dissolution, la glucose, douée de la saveur douce et sucrée, les acides pectique, malique, le bitartrate et le racémate (de *racemus,* grappe de raisin) de potasse, concourant tous à développer la saveur acidulée du fruit; l'albumine, qui joue un rôle utile dans l'alimentation des hommes et sert à nourrir le ferment, principe latent aussi renfermé dans le raisin; des substances grasses; enfin différens sels. Les iodures par exemple se rencontrent en plus fortes proportions dans les vins des contrées maritimes, notamment des vignobles de l'île de Ré et de La Rochelle. Le goître étant inconnu dans ces contrées et généralement sur tout le littoral des mers, on en a conclu que, pour faire disparaître cette affection, il faudrait faire usage dans les localités où elle règne d'alimens et de boissons aussi riches en iode ou sels iodurés que les substances alimentaires généralement en usage dans les pays plus favorisés.

la valeur du produit de ces grandes industries rurales dépend non-seulement des principes sucrés, sapides et aromatiques contenus dans la pulpe juteuse, mais encore de ceux que renferment des tissus plus résistans sous l'enveloppe, dans les pépins et parfois jusque dans la *rafle*. Or l'influence exercée par ces principes en quelque sorte latens ne peut se faire pleinement sentir qu'après un laps de temps considérable qu'exige l'accomplissement graduel des fermentations, actives d'abord, puis lentement prolongées jusqu'au terme où le développement complet de l'alcool et des produits doués de saveur et d'aromes complexes forme le bouquet particulier à chaque sorte de vin et aux excellentes eaux-de-vie de Cognac préparées dans les Charentes. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que des résultats définitifs peuvent être acquis, et permettent d'apprécier la valeur de la variété de vigne qui les a fournis. La difficulté de cette appréciation semble bien plus grande encore lorsqu'on sait à quel point la qualité des raisins de table, de ceux aussi qui sont destinés à la fabrication du vin et des eaux-de-vie fines, peut varier suivant la nature des terrains, les climats, les saisons et les soins donnés aux vignes.

II. — CLASSIFICATION DES RAISINS DE TABLE.

Un des premiers besoins de la viticulture, c'est une direction scientifique donnée à ses efforts; il lui importe essentiellement par exemple de voir les produits qu'elle peut obtenir soumis à une classification méthodique. Arrêter une bonne nomenclature des cépages, telle est la tâche que la science s'est appliquée depuis longtemps à remplir. Il y a là une question d'un haut intérêt pour les propriétaires et les cultivateurs de toutes les contrées où la végétation de la vigne est profitable, de celles même où la culture forcée dans les serres serait seule permise. Depuis les temps anciens, on a compris la haute utilité de ces données pratiques, et un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de les réunir. Malheureusement des moyens suffisans ont fait défaut à tous, tandis qu'un concours fortuit et tout récent de circonstances favorables nous promet dans un avenir prochain une solution définitive.

Sans remonter aux écrits du temps des Nabathéens (1), des Arabes, des Grecs et des Romains, qui ont traité la plupart des questions

(1) M. le comte Odart, dans la deuxième édition de son *Traité d'Ampélographie*, cite l'ouvrage de Kutsami, écrit en chaldéen et très estimé des Arabes au temps de leur splendeur.

relatives au choix des variétés et à la culture de la vigne, ni même à notre illustre compatriote Olivier de Serres, qui a posé les bases de tant d'utiles pratiques agricoles, nous pouvons citer les essais de l'abbé Rozier, éminent viticulteur du XVIIIe siècle, et les encouragemens offerts par M. de Champagny en vue de former une collection de vignes qui réunît les types des meilleures variétés reconnues par l'expérience dans les régions où prospère la viticulture (1). Il était réservé à notre époque d'arriver, dans cette voie expérimentale, à des résultats vraiment pratiques. La Société centrale d'agriculture avait dès longtemps compris les avantages d'une exacte synonymie des bonnes variétés de vignes françaises et étrangères. En 1840, elle applaudissait des premières, par l'organe d'Oscar Leclerc Thouin, aux efforts heureux de M. le comte Odart, qui entretient une belle collection de vignes sur son domaine de La Dorée, auprès de Tours. En 1859, M. le duc Decazes fut nommé par cette société président d'une commission spéciale; il vient de reprendre avec de nouveaux moyens de succès le projet qu'il avait autrefois mis à exécution en établissant dans le vaste jardin du Luxembourg une grande collection des cépages français et étrangers, qui compte, suivant MM. le duc Decazes, Hardy et Bouchardat, près de deux mille variétés distinctes. Il ne s'agit plus que de rectifier définitivement la nomenclature de ces variétés nombreuses, de la rendre complète et facile à consulter à l'aide d'une double classification par région viticole et suivant un ordre alphabétique, enfin de comparer les qualités de tous les produits réunis au Luxembourg en cultivant des plants de la collection tout entière sous les conditions différentes que déterminent les climats variés de la France, à Paris, Tours, Montpellier, en Algérie (2). Cette comparaison, pleine d'in-

(1) L'abbé Rozier avait entrepris en 1780 de fonder un établissement dans lequel il se proposait de dresser la synonymie des cépages, d'indiquer leurs caractères distinctifs, les procédés de culture et de taille propres à chaque variété, les qualités des produits et les proportions des mélanges de raisins qui pouvaient donner les vins les plus estimés. Divers obstacles imprévus firent échouer son projet. M. de Champagny, ministre sous le premier empire, donna la mission de rectifier la nomenclature des cépages à Bosc, membre de la section d'économie rurale de l'Académie des Sciences et de la Société d'Agriculture. Ce savant, par des recherches actives en différentes contrées, s'était mis en mesure d'accomplir la tâche difficile qui lui était confiée; mais la mort vint le surprendre avant qu'il eût réuni ses observations nombreuses en un corps d'ouvrage méthodique.

(2) Les dispositions qui ont été prises avec l'appui de M. le ministre de l'agriculture permettront de maintenir la collection de Paris dans le jardin du Luxembourg. La collection de l'Algérie sera confiée aux soins de M. Hardy, l'habile directeur des pépinières centrales qui répandent chaque année dans notre vaste colonie un grand nombre de bonnes espèces et variétés d'arbres à fruit et forestiers. M. Marès, correspondant de la Société centrale, surveillera la culture de la collection transplantée dans le départe-

térêt et d'utiles enseignemens, permettra de reconnaître et de propager avec une certitude jusqu'alors inespérée les meilleurs cépages, ceux qui seront le mieux appropriés au sol, au climat et aux expositions dans chaque partie de notre territoire où la culture de la vigne peut s'étendre. Ainsi pourront être satisfaits les besoins nouveaux créés par les relations internationales plus étendues qui donnent aujourd'hui une si grande importance aux produits en raisins, vins et eaux-de-vie des grands crus de la France. Par une heureuse coïncidence (1), nous sommes en mesure de donner un premier aperçu des rectifications proposées dans les nomenclatures admises, en supprimant les synonymes inutiles, d'indiquer ainsi les choix à faire parmi les meilleurs cépages, enfin de signaler les noms des variétés de vignes propagées à tort, et dont il convient de rejeter définitivement la culture. Diverses objections se sont produites, il est vrai, contre l'utilité de ces nomenclatures de cépages : on prétend par exemple que les variétés de vignes transplantées dans des localités différentes dégénèrent ou se transforment; mais nos plus savans viticulteurs, en reconnaissant que les fruits d'un même plant varient avec les conditions de terrain, de culture, d'exposition et de climat, font remarquer qu'il n'y a point là dégénérescence ni transformation, car le même plant, ramené aux conditions primitives, peut donner encore de semblables produits, et toujours des différences du même ordre se maintiendront entre les variétés plus ou moins hâtives; toujours aussi, par un judicieux choix des cépages, on obtiendra dans chaque région des vins de qualité supérieure. Les préjugés contraires à cette utile méthode ne reposent que sur des observations mal faites (2).

ment de l'Hérault, et M. Demetz, le savant agronome-administrateur qui dirige avec tant de zèle, de dévouement et de succès la colonie pénitentiaire de Mettray (où six cent cinquante enfans sur sept cents travaillent à la culture de 250 hectares), met le plus gracieux empressement à cultiver la collection destinée au département de l'Indre. Déjà M. le duc Decazes a pu s'assurer lui-même du concours qu'il est possible d'attendre de la part des jeunes détenus : pendant son séjour, une brigade d'entre eux fut chargée, d'après ses indications, de dresser par département une liste alphabétique des cépages. Les jeunes ouvriers, devenus apprentis viticulteurs, parvinrent, après s'y être pris à deux fois il est vrai, à dresser exactement la table alphabétique qui leur était demandée.

(1) La réunion récente d'un congrès pomologique de nos plus habiles viticulteurs, la plupart membres des sociétés d'horticulture du Rhône, de la Gironde et de nos deux Sociétés centrales d'agriculture et d'horticulture.

(2) Citons à ce propos l'exemple assez curieux d'un professeur de culture peu familiarisé avec certaines habitudes locales. Ayant rapporté lui-même cinq ceps de Fontainebleau, il avait constaté que ces vignes transplantées avaient dès la première fructification produit des raisins dont les grains étaient très serrés, tandis qu'à Fontainebleau les grappes de chasselas portaient toujours des grains assez écartés. Il ignorait sans doute qu'à Fontainebleau on assure artificiellement cet utile écartement des fruits sur chaque grappe en coupant avec de fins ciseaux les grains trop rapprochés les uns des

Les raisins de table peuvent être classés en cinq tribus distinctes : les *chasselas*, les *muscats*, les *spirans*, les *ulliade*, les *malvoisies*.

C'est avec raison que la première place parmi ces tribus est accordée aux chasselas. Par leur douce saveur, leurs qualités salubres, ces excellens raisins ont mérité la préférence que très généralement on leur accorde, et justifient les efforts des viticulteurs pour les propager dans nos campagnes, soit en espaliers ou contre-espaliers dans des vignobles spéciaux, soit même dans les serres des contrées où le climat n'en permettrait pas la culture en plein air. Le plus renommé parmi les raisins de cette tribu est le *chasselas doré*, que l'on cultive avec un si grand succès aux environs de Fontainebleau et de Thomery, et qui se récolte ordinairement en septembre (1). Les diverses boutures de cette variété ont reçu différens noms selon les circonstances locales et la culture, qui ont pu modifier les formes, la couleur, le goût, parfois même changer l'époque de la maturité. Une sous-variété du chasselas doré a reçu le nom de *chasselas rouge*; on la récolte à la même époque, en septembre. Ses grains arrondis, que caractérise une inégale coloration rose, ont une saveur sucrée très agréable. On connaît sous la dénomination de *chasselas rose* (2) une autre variété distincte, teintée d'un beau rose; c'est un des meilleurs chasselas. Cette variété excellente, venue d'Italie, est très productive; les fruits en sont faciles à conserver par les moyens simples qui s'appliquent à tous les raisins de table.

Dans la tribu des chasselas, on remarque encore plusieurs variétés spéciales : le *chasselas coulard* (3), ainsi nommé de ce que, vers le moment de la floraison, il est sujet à *couler*, c'est-à-dire que le pollen de ses fleurs se dissipe, et les phénomènes de la fructification ne peuvent s'accomplir; plus hâtif d'ailleurs que les autres va-

autres : pour rendre les conditions égales, il aurait donc fallu faire venir aussi de Fontainebleau les ouvrières habituées à ce travail, ou du moins adopter leur utile pratique.

(1) Une anecdote curieuse que je tiens d'un savant ami (M. Bérard, doyen de la faculté des sciences de Montpellier) semble trancher la question de supériorité entre les raisins de Fontainebleau et ceux du midi. M. Bérard avait reçu chez lui l'un des chimistes les plus illustres de la Grande-Bretagne et lui faisait les honneurs de son riche département en le guidant à travers les immenses vignobles de l'Hérault. Sir Humphry Davy, grand consommateur et appréciateur de nos excellens chasselas de Thomery, dont il ne pouvait se lasser, trouva plus délicieux encore les raisins aromatiques et très sucrés du muscat de Frontignan, qu'il venait de goûter. Il pria M. Bérard d'en prendre une ample provision qui pût lui suffire pendant la durée d'une promenade; à peine rassuré sur ce point en voyant cueillir une douzaine de ces grappes volumineuses, il ne put cependant achever même la seconde grappe. — Mon cher ami, dit-il à M. Bérard, vous aviez bien raison : ce raisin est exquis, mais je n'en pourrais manger davantage.

(2) Les synonymes suivans désignent en différens lieux cette variété : *tokai des jardins, chasselas royal rose, — rose du Pô, Royal-tramontaner* des Allemands.

(3) Désigné aussi sous les noms de *gros coulard* et *froc de la Boulaye*.

riétés, il mûrit ordinairement au milieu du mois d'août. Le goût du *coulard* est agréable et légèrement musqué. On cultive aussi comme plante utile et comme un ornement des jardins le *chasselas cioutat*; ses grappes moins volumineuses et ses grains plus petits distinguent ce cépage des variétés précédentes (1). Parmi toutes ses congénères, on estime particulièrement une variété de chasselas violet que caractérise la teinte violette de ses fruits. Lorsque la fleur est passée, les pédicelles qui portent les grains se colorent eux-mêmes presque aussitôt d'une teinte violacée, et le raisin, qui approche de sa maturité, ordinairement hâtive, se décore d'une vive nuance rose, parfois marbrée de stries verdâtres. Le fruit se recommande d'ailleurs par une saveur douce et relevée, comme aussi par sa facile conservation (2).

On doit à M. Dupont, président honoraire de la société d'horticulture de l'Orne, une variété nouvelle de chasselas qui porte son nom et n'a pas encore de synonyme; elle est remarquable par le volume et la forme arrondie de ses grains, de couleur légèrement rosée, comme par sa maturité hâtive, qui a lieu vers le 15 août, enfin par le goût sucré, agréable et relevé de son fruit. Deux variétés de chasselas se distinguent encore par la propriété, tout exceptionnelle parmi cette tribu des excellens raisins de table, de produire, du moins dans le canton de Vaud, un vin de qualité supérieure : on les désigne sous les noms de *chasselas fendant blanc* (3) et *chasselas fendant roux* (4). Le premier prend à l'époque de sa maturité une teinte jaune dorée, le deuxième acquiert alors une nuance rose légère; ces deux fruits succulens ont une saveur relevée très douce, et se conservent aisément.

Une tribu nombreuse des raisins de table, celle des muscats, est caractérisée entre toutes par son parfum, son goût délicat et une saveur sucrée très agréable. Toutefois ces qualités appétissantes, trop prononcées peut-être, qui, dès la première impression, lui feraient presque toujours accorder la préférence, amènent trop promptement la satiété pour qu'il s'en fasse une grande consommation, et qu'entre cet aromatique raisin et nos succulens chasselas le choix puisse longtemps demeurer indécis. Six variétés principales dans la tribu des muscats sont plus particulièrement dignes d'intérêt par

(1) En différentes localités, on a donné au fruit blanc et sucré du *chasselas cioutat* les noms de *raisin d'Autriche*, — *persillade* (*Petersilien-traube* des Allemands), — *ciotat* et *chasselas à feuilles laciniées*.

(2) La synonymie de ce cépage comprend les dénominations de *chasselas violet de la Pomone française*, — *rouge commun*, — *septembre* ou *Ceresa de l'Isère*.

(3) On lui a donné les synonymes : *chasselas fendant jaune*, — *fendant vert*.

(4) Dans la grande collection de M. André-Leroy d'Angers, cette dernière variété est désignée sous le nom de *tokai des jardins*.

la belle apparence, le doux parfum et la saveur sucrée agréable des fruits. Toutes exigent sous notre climat la culture en espalier, l'exposition au sud, des soins analogues à ceux que l'on donne aux chasselas, et particulièrement l'excision d'une partie des grains sur toutes les grappes, toujours trop serrées pour permettre l'égale et complète maturation. L'effeuillage aux approches de la maturité, qui donne accès aux rayons du soleil, et l'ébourgeonnage pratiqué en temps opportun, afin d'éviter une fâcheuse diffusion de la séve, sont au nombre des opérations indispensables pour le succès de la culture des muscats (1).

Les viticulteurs ont formé une tribu des *spirans*, dont la principale variété, nommée *spiran gris* (2), est originaire du midi de la France, probablement de la commune appelée Aspiran, dans le département de l'Hérault. Ses grappes, de grosseur moyenne, portent des grains ronds ou ovoïdes qui mûrissent en septembre. La couleur des fruits est alors violette; ils sont recouverts d'un léger duvet qui leur donne une jolie apparence. Ce raisin est sucré, rafraîchissant, doué d'une saveur délicieuse. Une sous-variété de cette vigne est désignée sous le nom de *spiran noir*, sa couleur violette-brune est plus intense que celle du spiran gris.

Une quatrième tribu, sous la dénomination d'*ulliade*, rappelle un de nos vignobles méridionaux (3). C'est un cépage très productif qui

(1) Voici d'ailleurs les dénominations et les caractères distinctifs des six plus intéressantes variétés de muscat cultivées :

Muscat blanc ordinaire. Ses grappes, assez volumineuses, cylindriques, présentent des grains serrés, qui, éclaircis à temps, prennent en mûrissant sous les radiations solaires une teinte légèrement ambrée. C'est alors un raisin sucré, succulent, qui, dans nos climats méridionaux, concourt à fournir les moûts qui donnent le *vin liquoreux* bien connu de *muscat Frontignan.* — La variété dite *muscat d'Alexandrie* produit des grappes très volumineuses, à gros grains de forme ovoïde naturellement assez écartés, qui toutefois sous le climat de Paris, même dans les années favorables, n'atteignent qu'en espaliers bien exposés au sud leur maturité complète; la coloration est alors jaunâtre, légèrement orangée. C'est un fruit d'assez ferme consistance, sucré, doué d'un arome moins prononcé que celui du muscat ordinaire. — Sous le nom de *muscat de Syrie,* on désigne une des plus précieuses variétés que l'on puisse introduire dans la culture des jardins aux environs de Paris comme dans les départemens de l'est, de l'ouest et du centre de la France. Cette vigne donne de belles grappes à gros grains ovoïdes, de couleur jaunâtre orangée, doués d'un délicieux parfum, et qui parviennent aisément, dans ces régions, au terme de leur maturité vers la même époque que le chasselas doré. Quant aux variétés nommées *muscat rouge* et *muscat violet,* elles n'ont de particulier que la coloration spéciale de leurs fruits, prononcée surtout lorsqu'ils arrivent à maturité. Au contraire la variété dite *muscat précoce* ou *madeleine musquée de Courtiller,* cette variété distincte, obtenue par M. Courtiller d'un pépin de la vigne d'Ischia, est remarquable à plusieurs titres : elle donne des fruits excellens, aromatiques et sucrés, qui mûrissent dès la fin de juillet ou durant les premiers jours du mois suivant.

(2) Les synonymes sont : *spiran, espiran, aspiran, riberal, riberenc.*

(3) Parmi les désignations synonymes de cette tribu, citons celles de *ouillade* et *œil-*

exige, sous le climat de Paris, une exposition chaude. Les grappes sont volumineuses, les grains sont assez gros et de forme ovoïde, la maturité a lieu durant les mois de septembre et d'octobre. Les raisins sont alors colorés en violet-noir, doués d'une saveur très fine, fraîche et fort agréable. Un cépage à feuilles profondément lobées, connu sous la dénomination de *poulsard* (1), relève de cette tribu. Il est originaire du Jura, et on le cultive dans ce département, soit pour obtenir un raisin de table, soit pour préparer des jus qui entrent dans la composition des cuvées des vins rouges ordinaires, des vins mousseux, et des vins de liqueur dits *vins de paille*. Les grappes, volumineuses, ramifiées à la base, allongées, portent des grains assez gros, arrondis, peu serrés, d'un violet sombre, et recouverts d'un duvet violacé vers l'époque de la maturité, — en septembre sous notre climat. Ce raisin est abondant en un jus sucré, doué d'un léger arome musqué. La forte végétation de cette vigne dans les terrains qui lui conviennent exige qu'on lui laisse d'assez longs sarmens. Elle est très productive dans ces conditions, surtout dans les contrées du Jura où elle se plaît; presque partout ailleurs, la culture du poulsard a donné des résultats désavantageux. Une variété, dite *poulsard blanc*, est un peu plus hâtive; elle offre d'ailleurs des caractères semblables dans ses feuilles et ses fruits.

Une autre variété de la tribu des *ulliade* est originaire d'Allemagne: cultivée dans un grand nombre de vignobles en France, sur le Rhin, en Hongrie, elle est généralement connue sous le nom de *frankenthal*. On doit chez nous la traiter avec les mêmes soins que le chasselas doré. Ses grappes, assez volumineuses, allongées, portent de gros grains arrondis, serrés, de couleur rose un peu rembrunie, fermes, pleins d'un jus abondant et doux. C'est un raisin susceptible de se conserver longtemps. Il nous est venu d'Italie une variété analogue au frankenthal, mais qui lui est de beaucoup supérieure, en raison de la maturation plus hâtive de ses fruits. Désignée sous le nom de *fintindo*, elle est productive, donne des grappes volumineuses, rameuses, allongées, portant des grains de forme un peu ellipsoïdale, de couleur violet-noir, abondans en un jus sucré d'un doux et agréable arome.

L'Espagne nous a fourni deux excellentes variétés de raisins de table, dont nos viticulteurs ont formé la tribu des *malvoisies :* elles

lade dans l'Hérault et le Gard, de *cinq-saous* à Saint-Gilles (Gard), *boudoulès* dans les Pyrénées, *milhaud* et *prunelas* (Tarn-et-Garonne), *motteville noir* (Haute-Garonne), *gros maroquin* (Charente), *œillade bleue*. En quelques endroits, on a par erreur adopté pour cette tribu la dénomination d'*espagnen*.

(1) Désigné par les synonymes *belosard* (nom d'un village du Jura), *blussard*, *plussard, pendoulot, raisin perle, méclier, métie* (dans le département de l'Ain).

doivent être cultivées chez nous en espalier avec les soins que l'on donne au chasselas. L'une de ces variétés, nommée *malvoisie à gros grains*, développe de volumineuses grappes, portant de gros grains de forme ovoïde, espacés, blancs-jaunâtres, qui mûrissent vers la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre. La saveur en est fine, sucrée, très agréable. L'autre variété, connue sous le nom de *malvazia de stiges*, se distingue de la précédente par un plus ample feuillage; ses larges feuilles, cotonneuses en dessous, offrent à leur face supérieure une couleur verte brillante. Elle produit des grappes de forme semblable, arrivant à maturité vers la même époque, mais dont les grains, également ovoïdes, sont mieux dorés, et se recommandent par un plus agréable parfum.

On ne peut ranger dans aucune de ces cinq tribus deux variétés connues sous les noms de *corinthes*, plus spécialement cultivées en Grèce, et destinées surtout à fournir par la dessiccation ces raisins de dessert consommés en quantité considérable dans la Grande-Bretagne et les stations nombreuses où les Anglais ont établi leur résidence. Ces deux variétés offrent les mêmes caractères, sauf la nuance rose de l'une et jaune ambré de l'autre; leurs grappes, de médiocre grosseur, portent des grains qui restent très petits, même en arrivant au terme de leur maturité. Ces grains sont alors extrêmement doux et sucrés, la plupart dépourvus de pépins (car ils ont avorté à la fructification). Ce sont surtout les diverses préparations d'entremets et de dessert en France, en Allemagne et plus encore en Angleterre, qui motivent les importations considérables des *raisins de Corinthe* dans ces contrées européennes (1). On cultive en outre dans le midi de la France, spécialement pour la préparation des raisins secs, les variétés connues sous les noms de *panse* et *bourmen* ou *majorquin*.

Tels sont les derniers résultats obtenus dans la classification des cépages (2). Cette classification paraît satisfaisante; il y aurait cependant à l'étendre, à étudier par exemple les variétés étrangères qu'il pourrait être utile d'introduire en France au point de vue de la production, soit des fruits de table, soit des vins de choix. D'intéressantes expériences seraient à faire sur les ceps tirés de la Perse,

(1) Une variété, dite *corinthe blanc sans pépins*, est originaire de France. Ses grappes, plus volumineuses, portent des grains plus gros que dans les deux variétés précédentes; mais le goût en est moins relevé et moins agréable.

(2) Nous n'avons pas parlé de trente-cinq variétés, comprenant quatorze chasselas, douze muscats et neuf variétés appartenant à d'autres tribus : c'est que le dernier congrès des viticulteurs français réunis à Bordeaux ne les a pas considérées comme assez bien déterminées ou assez distinctes. Nous devons dire que, d'après l'autorité du congrès, on doit rejeter les variétés de raisins nommées *muscat de la mi-août* et *moscatello-nero*.

de l'Arménie et des rives de l'Euphrate, pays de l'antique population des Nabathéens. Nous ajouterons, avec un agronome très compétent, M. le comte Odart, qu'à ce double point de vue nous n'aurions jusqu'à ce jour rien à tirer du Nouveau-Monde, où l'on recueille le *scupernong* à grosses grappes dépourvu de parfum, le *raisin Isabelle* à odeur de cassis, l'*York's madeira* d'une saveur étrange, et le *katawba* offrant des caractères analogues, etc. Tout nous porte à espérer que les expériences comparatives sur la valeur des divers cépages au point de vue de la viticulture française ou coloniale pourront être suivies avec un succès croissant par la Société d'agriculture dans les principaux centres qu'elle a choisis.

III. — LA CULTURE DE LA TREILLE.

Les principaux cépages étant ainsi classés, la science en ayant défini les qualités diverses, la tâche du propriétaire commence.

On a vu par quelles transformations successives, à l'aide des semis d'une seule espèce de la vigne sauvage, on a pu multiplier les variétés à tel point qu'il a fallu en limiter le nombre, afin de restreindre la culture aux cépages qui donnent dans chaque tribu distincte les meilleurs produits, sauf à rechercher encore par les mêmes voies de nouvelles variétés aussi heureusement douées, bien que différentes par la saveur ou l'arome spécial de leurs fruits, et tout en supprimant les variétés moins bonnes qui peuvent se développer en même temps. Cette méthode de sélection ne doit être que transitoire, car à mesure qu'une variété recommandable à plusieurs titres est obtenue, il faut la fixer, l'améliorer à l'aide d'une culture intelligente dans un sol et sous un climat convenables, la propager enfin dans les localités où se trouvent réunies ces conditions favorables. Il reste à exposer succinctement les moyens de réaliser toutes ces conditions.

Quant au climat, les vignes destinées à produire des raisins de table (1) s'accommodent mieux en général des variations de la température que les vignobles consacrés à la production des vins de bonne qualité et susceptibles d'une assez longue conservation. Pour ceux-ci, il ne faut pas seulement, d'après les observations de Humboldt, que les automnes et les étés soient habituellement assez chauds; il faut encore qu'après les phénomènes de la fructification,

(1) Les raisins de table donnent lieu à un commerce intérieur qui chaque année, grâce aux chemins de fer, acquiert plus d'importance, et permet aux viticulteurs de nos départemens du midi d'envoyer au centre et au nord de la France les fruits de leur récolte en devançant ainsi l'époque de la maturité des raisins obtenus près de Paris.

ou lorsque les grains du raisin se sont formés, la moyenne de la température de l'air ne s'abaisse pas au-dessous de 19 degrés. C'est la condition ordinaire dans les vignobles de Bordeaux, tandis qu'aux environs de Paris la température moyenne de l'été, de l'automne et du mois le plus chaud, ne dépasse guère 16 degrés (1). Si autour de Paris on ne peut obtenir que des petits vins, tels que ceux de Suresnes, d'Issy et d'Argenteuil, on y peut au contraire récolter sur les espaliers au midi, ou même dirigés un peu plus soit vers l'est, soit vers l'ouest, d'excellens raisins de table, notamment des chasselas. C'est que les vignes en espalier reçoivent la chaleur des rayons solaires que reflètent les murs, et de plus, durant la nuit, la chaleur qui s'est accumulée dans la muraille pendant le jour.

Les opérations relatives à la culture des vignes en espalier reposent sur les mêmes principes que celles qui sont relatives à la vigne cultivée en plein air; certains détails importans diffèrent. Indiquons ici les principes qui doivent guider le cultivateur.

Les labours et les binages sont à deux ou trois reprises très utiles aux vignes en espalier et contre-espalier, soit pour enlever les herbes et plantes étrangères dont les racines puiseraient leur nourriture au préjudice de la vigne, soit afin d'aérer le sol et de faciliter la pénétration de l'air indispensable à la respiration des racines et radicelles de toutes les plantes. On a émis relativement aux engrais applicables à la vigne des opinions contraires; on a été jusqu'à dire que la terre, pour cette culture, ne doit pas être fumée. Cela peut être vrai, mais seulement à l'égard des sols où les élémens de la nutrition végétale sont accumulés depuis des siècles en proportions excédant les besoins annuels pour une longue période de temps. C'est là toutefois une exception, et l'on peut dire que toute plante cultivée, sous peine d'épuiser le sol ou d'en amoindrir la fertilité, doit recevoir sous forme d'engrais tout ce que l'atmosphère ne peut lui fournir pour remplacer ce que la végétation, la taille des sarmens et la récolte des fruits chaque année enlèvent à la terre. Les feuilles tombées et qui pourrissent spontanément sur le sol restituent, il est vrai, en partie ces élémens de la nutrition végétale; mais très généralement on doit répandre et enfouir par le labour d'automne

(1)

	Automne.	Été.	Mois le plus chaud.
Bordeaux	14°,4	21°,7	22°,9
Francfort-sur-le-Mein	10°	18°,3	18°,8
Paris	11°,2	18°,1	18°,9
Cherbourg	12°,5	16°,5	17°,3
Londres	10°,7	17°,1	17°,8

On sait que dans ces deux dernières localités, à Londres et à Cherbourg, on ne peut cultiver la vigne en pleine terre.

une quantité d'engrais équivalant à 100 quintaux de fumier de ferme par hectare chaque année (1).

Sur la taille de la vigne, bien des divergences d'opinions se sont également manifestées. Il serait plus facile de se mettre d'accord en établissant les principes sur lesquels est fondée la méthode générale, et en tenant compte de la vigueur des ceps et de la fécondité du terrain. Le but principal de la taille consiste à restreindre l'étendue des rameaux, feuilles et fruits que la séve doit nourrir, afin que la nutrition se trouve relativement plus abondante et les fruits plus gros et plus succulens. On sait d'ailleurs que c'est sur la pousse annuelle de chaque bourgeon (ou œil) que se développeront les feuilles, fleurs et grappes de l'année. Afin donc d'éviter une végétation trop étendue, par cela même épuisante, on retranche presque totalement les pousses de l'année précédente, ne laissant vers l'origine de chaque pousse que deux ou trois yeux ou bourgeons latens, sauf plus tard, par voie d'ébourgeonnage ou de *pincement*, à supprimer une partie des nouvelles pousses, trop étendues encore.

Vers l'époque de la formation des jeunes grappes et de l'épanouissement des fleurs se présentent tour à tour les chances les plus grandes des accidens qui menacent de diminuer ou d'anéantir la récolte. Ce sont surtout les pluies trop abondantes qui peuvent entraîner le pollen et empêcher ainsi la fécondation et la fructification, ce sont aussi les gelées tardives qui solidifient l'eau dont les tissus délicats de la fleur sont gorgés, écartent les cellules, désagrégent ces tissus et les frappent de mort (2). Contre ces deux accidens très fâcheux, le même moyen est employé tous les ans avec grand succès par les habiles et soigneux horticulteurs de Thomery et de Fontainebleau. Dans cette dernière localité, pour la treille si renommée qui s'étend sur une longueur totale de 3,500 mètres, et dont la hauteur dépasse 6 mètres, des auvens en bois posés sous le chaperon de la muraille font écouler les eaux pluviales au-delà des rameaux palissés qui portent les fleurs; les mêmes auvens forment un écran qui suffit pour arrêter le rayonnement direct de la chaleur entre les organismes de la vigne et les espaces célestes toutes les

(1) Certains engrais, tels que les chiffons de laine et de soie, les râpures de corne, les os en poudre, d'une décomposition très lente, peuvent être employés en proportions triples ou quadruples de la ration annuelle, une fois en trois ou quatre ans. Un des moyens de rendre à la terre en grande partie ce que la végétation annuellement lui enlève consiste à brûler les sarmens retranchés, les rafles et marcs de raisin, afin d'en répandre les cendres sur le sol; mais il faut se rappeler en tout cas qu'un excès de fumure produit des raisins plus gros, plus aqueux et moins sapides.

(2) Ceci indépendamment des chances d'invasion des propagules de la maladie spéciale contre laquelle l'utile application du soufrage a été indiquée dans la *Revue* du 1er septembre 1856.

fois que le ciel sans nuages occasionnerait, par un rayonnement libre, une congélation plus ou moins forte dans ces organismes délicats. Dans plusieurs des vignobles à raisins de table non moins renommés de Thomery, notamment chez M. Rose Charmeux, l'un des grands propriétaires et des plus habiles horticulteurs de la contrée, on obtient des résultats également favorables contre les gelées et les pluies, même dans les treilles en *contre-espaliers* (1), à l'aide de bandes de paillassons, larges de 50 à 60 centimètres, disposées comme une sorte de toiture à une seule pente, de 45 degrés environ; au-dessus, des cordons de vigne suivent toute la longueur de ces contre-espaliers (2). Des moyens permanens plus simples encore, et assez généralement efficaces, consistent dans une disposition particulière du sommet ou chaperon des murs. Il suffit effectivement de recouvrir ces chaperons avec des tuiles dites faîtières et plates, en donnant à une partie de ces dernières une saillie de 15 ou 16 centimètres, et la pente suffisante pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales. On évite du moins ainsi des soins sur lesquels on peut rarement compter dans la plupart des jardins d'agrément, et l'on protége les murs eux-mêmes contre les détériorations spontanées des neiges et des eaux pluviales : la saillie des tuiles suffit la plupart du temps pour protéger aussi les fleurs et les fruits contre le rayonnement et les pluies.

On peut enfin combattre efficacement les effets des gelées printanières au moyen de légères et très économiques toiles d'emballage ou de tenture attachées avec des fils devant les espaliers. De semblables abris en toile s'appliquent avec le plus grand succès à la conservation du raisin sur les treilles durant presque tout l'hiver, pendant plusieurs semaines du moins après la chute des feuilles, lors même qu'il survient quelques gelées légères. Des précautions plus sûres, mais aussi plus dispendieuses, sont mises en usage tous les ans pour conserver les raisins de la magnifique tribu des chasselas dorés. Sur l'immense treille de Fontainebleau, vers la fin de septembre, des bâtis mobiles en bois, appliqués contre la muraille, reçoivent des traverses cylindriques sur lesquelles s'enroulent des toiles que l'on fait descendre ou remonter comme des stores, afin de procéder à volonté au nettoyage ou à la cueille des grappes, tout en maintenant les toiles baissées pendant les intervalles de temps qui séparent ces manipulations. Les horticulteurs de Thomery ont

(1) On nomme *contre-espaliers* des treilles parallèles aux murs en espaliers établies à 2 mètres ou 2 mètres 1/2 de distance en avant de ces murs. Ces treilles sont formées de poteaux et treillages en bois ou cordons horizontaux en fil de fer.

(2) Ces sortes d'abris sont fabriqués en grand dans la belle usine fondée depuis deux ans par M. J. Guyot à Clichy, près de Paris.

imaginé une méthode de conservation non moins efficace. Lorsqu'ils renoncent à conserver une partie notable de leurs raisins en les laissant sur les treilles convenablement garanties, ils les disposent de la manière suivante dans leurs fruitiers : le sarment qui porte les grappes est coupé au sécateur à huit ou dix centimètres au-dessus et au-dessous du pédoncule; le bout supérieur du sarment est quelquefois cacheté afin de ralentir l'évaporation, l'extrémité inférieure est plongée dans de l'eau pure ou légèrement sucrée que contient une petite fiole placée sur une tablette, et dont le goulot est maintenu dans un râtelier en bois. Ces fioles sont ainsi rangées tout autour des murs du fruitier : l'eau spontanément introduite par la section inférieure du sarment compense sans obstacle l'évaporation à la surface des fruits; ceux-ci conservent leurs formes arrondies et une si remarquable fraîcheur qu'au bout de trois mois et au-delà les grappes ressemblent aux raisins nouvellement cueillis sur le cep à l'époque de leur maturité (1). Dans tous les cas, le succès des moyens de conservation sur la treille ou dans le fruitier est d'autant plus certain que l'on a pratiqué avec plus de soin, dès les premiers temps de la formation du fruit, l'excision des grains trop serrés qui se seraient opposés au libre accès de l'air et de la lumière, auraient rendu la maturité incomplète, et plus tard par leur mutuel contact, retenant l'eau interposée, auraient occasionné une inévitable altération putride.

Une question importante est soulevée relativement au raisin considéré comme objet direct d'alimentation. En certaines contrées, on regarde le raisin comme une sorte de médicament à mettre jusqu'à un certain point en parallèle avec les eaux minérales. D'autre part, on accorde au raisin diverses propriétés nutritives. Les faits positifs et la théorie, qui en toute chose n'est qu'une résultante des faits bien observés, s'accordent à montrer que ces opinions, en apparence contraires, sont parfaitement conciliables.

Il y a quelque quarante ans, un viticulteur bourguignon, profond observateur, M. Morelot de Dijon, rendant compte dans un ouvrage spécial des anciennes pratiques traditionnelles parmi les propriétaires de sa contrée, disait que jusqu'alors la plupart avaient coutume d'abandonner pour toute nourriture à leurs ouvriers, durant les vendanges, le raisin qu'ils mangeaient à discrétion, et puisque ceux-ci généralement s'en contentaient, on pouvait croire que le

(1) On a pu voir à l'exposition ouverte dans le Palais de l'Industrie cette année même, mai 1860, par la Société centrale d'horticulture, les magnifiques spécimens de chasselas coupés sur les treilles de Thomery à la fin du mois de septembre 1859 et parfaitement conservés suivant cette méthode par MM. Rose et Constant Charmeux et deux autres viticulteurs.

raisin est alimentaire. Or il arriva que quelques propriétaires mieux avisés, remarquant la consommation énorme de raisin qui résultait de cette méthode d'alimentation et le peu de travail accompli par chaque individu sous l'influence de ce régime, essayèrent de fournir aux travailleurs un repas plus substantiel au milieu du jour. Cette innovation leur réussit à merveille; ils obtinrent à moins de frais plus de travail mieux exécuté. Bientôt les propriétaires voisins reconnurent qu'une pareille dépense faite à propos était encore la meilleure économie, et l'exemple ne tarda guère à être généralement suivi : donc le raisin seul ne saurait constituer un bon aliment. Hâtons-nous d'ajouter qu'aucune substance exclusivement employée ne saurait fournir une alimentation saine et fortifiante, car les hommes, ainsi que tous les animaux, doivent trouver dans leur nourriture, d'ailleurs appropriée à leurs organes digestifs, toutes les substances, et en proportions convenables, qui doivent servir à la réparation et au développement de leurs tissus. Quant au raisin en particulier, voici ce que la science peut nous apprendre : on voit, par sa composition immédiate, que ce fruit renferme des substances sucrées, azotées, grasses et salines, toutes jouant un rôle utile dans l'alimentation; mais, d'une part, l'eau s'y trouve en quantité tellement considérable, qu'il faudrait un énorme volume de raisin pour qu'un tel aliment donnât à lui seul tous les principes solides nécessaires à la nutrition complète. D'ailleurs le jus du raisin contient à l'état inerte plusieurs fermens qui reçoivent une énergie active au contact de l'air dès que ce jus s'écoule, aussi bien sous la pression de la dent que sous l'effort de la presse à vendange. Ces fermens, destinés à produire la transformation du sucre en alcool, peuvent exercer sur la santé une action quelquefois défavorable dont il faut tenir compte.

Ainsi d'une part le raisin renferme des substances éminemment nutritives, et d'un autre côté il contient des fermens capables de se développer au contact de l'air et de détruire partiellement les effets de la nutrition. De là cette conséquence facile à déduire, qu'en proportions convenables, le raisin, introduit dans les rations alimentaires des hommes, y peut jouer un rôle utile en équilibrant, comme plusieurs substances alimentaires tirées du règne végétal, l'action nutritive des alimens plastiques tirés des animaux. Pris trop exclusivement, les viandes, les légumes, exercent de même une influence fâcheuse sur la santé, tandis que le concours en est favorable au maintien et au développement de l'hygiène publique et de la force des populations. Rappeler ces notions positives trop peu répandues encore parmi toutes les classes de la population, c'est faire naturellement pressentir l'explication probable de ce qui se

passe en certaines contrées allemandes où l'on a institué le traitement connu sous le nom de *cure du raisin*. C'est particulièrement sur les bords du Rhin, à Durckheim, aux environs de Wurzbourg, sur les rives du Mein, de l'Elbe et du Danube, dans le Harz, la Bavière et dans les vignobles renommés de la Hongrie, que se rencontrent les établissemens de ce genre. Un assez grand nombre de personnes de différens pays se soumettent au régime du raisin et paraissent en éprouver une favorable influence. Les rations journalières, commencées à 500 grammes, varient de 2 à 3 kilogrammes et s'élèvent parfois jusqu'à 4 kilogrammes, pris en quatre fois et en bornant le surplus de l'alimentation à deux très légers repas, suivant les idiosyncrasies ou tempéramens des individus et les conseils du médecin. Le chasselas et le muscat sont recommandés par Huber, le tokai, le *furmint* et les *pineaux* conviennent aussi; enfin les effets de la variété dite *tresseau* bien mûr sont plus prononcés en raison de la propriété purgative de ce raisin. Parfois on associe au régime du raisin des bains de petit-lait. La confiance souvent justifiée dans les effets thérapeutiques de ce frugal régime est traditionnelle en Suisse comme en Allemagne. C'est surtout, à ce qu'il paraît, un moyen de combattre les effets d'une alimentation trop riche qui, longtemps prolongée, laisse dans l'organisme de trop abondantes secrétions, souvent une obésité incommode.

Indiquer les principes de la culture du raisin de table, montrer quelles précautions nécessite la viticulture horticole, c'est déjà faire comprendre combien exige de sollicitude intelligente la viticulture pratiquée en grand. Il y a là un sujet d'étude entièrement distinct, et la production du raisin nous amène à rechercher, dans un prochain travail, quelles sont les conditions imposées à la fabrication du vin, et quelles ressources assure à notre pays cette branche précieuse de son industrie agricole.

PAYEN, de l'Institut.

POÉSIE

LES VOIX DU PRINTEMPS.

I.

ANDANTE.

L'ondée a tout le jour arrosé le jardin,
Mais vers le soir, parmi les feuilles renaissantes,
Un rayon du couchant a fait luire soudain
Mille gouttelettes tremblantes.

Et les petits oiseaux blottis dans le buisson,
Secouant le duvet de leurs plumes mouillées,
Se sont mis à chanter alors à l'unisson
La chanson des jeunes feuillées.

Le soleil disparu, leur babil s'est calmé;
Ce n'était plus qu'un souffle, un soupir dans la brume...
Puis tout s'est tu. Voici que dans le ciel de mai
La première étoile s'allume.

Au dehors! en plein air!... On sent dans le chemin
Le parfum des lilas que le vent tiède effleure.
Entendez-vous un cor vibrer dans le lointain?...
Heureux les cœurs unis qui s'aiment à cette heure!

Heureux le paysan qui rentre du labour,
Et, poudreux et lassé, songe, l'âme joyeuse,
Que c'est demain la fête et que tout un long jour
A la danse il pourra mener son amoureuse!

Heureux les fiancés! Errant par les sentiers,
Ils causent à l'abri du verger domestique,
Et sur leurs fronts la lune entre les noisetiers
Glisse, de leurs amours compagne sympathique.

Bienheureux les époux! Assis près d'un berceau,
Aux soupirs de l'enfant tous deux prêtent l'oreille,
Et tous deux, soulevant doucement le rideau,
Se montrent le mignon qui bégaie et sommeille.

Mais, par un soir pareil, malheureux et maudit
Celui qui, regagnant sa chambre solitaire,
Contemple sa maison morne et froide, et se dit :
— Moi, je suis sans amis et sans amour sur terre!

Pour lui, les chants d'oiseaux sont pleins d'éclats moqueurs,
Les baisers du soleil sont comme des morsures;
L'épanouissement des bourgeons et des fleurs
Creuse au fond de son cœur de profondes blessures.

Et tandis que la terre aux sources du printemps
Se retrempe et se pare, il entend à toute heure,
Comme des mendians à son seuil grelottans,
Le vide et l'abandon pleurer dans sa demeure.

II.

LE BUCHERON.

Dodo, l'enfant do! — La forêt sommeille,
Assis près d'un feu clair et réchauffant,
Un vieux bûcheron endort un enfant.
L'enfant a l'œil bleu, la lèvre vermeille;
Le vieux est courbé, ridé, grisonnant...
— Dors, mon doux mignon! la forêt sommeille.

Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort! —
Une étoile luit, un vent léger passe.
L'aïeul se souvient qu'à la même place
Il berça le père... — Ah! d'un meilleur sort
Que Dieu, mon enfant, te fasse la grâce!
Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort.

Ton père était beau comme un jeune chêne,
Souple, agile et prompt comme un écureuil;
Il avait la voix fraîche du bouvreuil
Lorsque la saison d'amour est prochaine;
La force et l'ardeur brillaient dans son œil.
Ton père était beau comme un jeune chêne.

Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier,
Plus d'un laboureur l'eût voulu pour gendre.
Il aimait ailleurs, il s'en alla prendre...
— Dodo, l'enfant do! — chez un charbonnier
Une pauvre enfant belle, douce et tendre,
Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier.

Comme le vin vieux, l'amour nous enivre;
C'était au printemps, dans les chemins creux;
Les pommiers neigeaient sur les amoureux...
Mais, avec l'hiver, la pluie et le givre,
La misère vint s'abattre sur eux...
Comme le vin vieux, l'amour nous enivre!

Quand tu vins au monde, ô cher orphelin,
Les murs étaient nus, la huche était vide;
Ta mère pressait sa mamelle aride,
Tu pleurais; que faire? où trouver du pain?
Les murs étaient nus, la huche était vide,
Quand tu vins au monde, ô cher orphelin!

Ton père partit avec sa cognée.
— Dodo! l'enfant do! — « Du pain! Dans les bois,
J'en saurai trouver, dit-il, pour vous trois.
Grands chênes, sapins, futaie épargnée,
Tombez en dépit du garde et des lois!... »
Ton père partit avec sa cognée.

Mais un jour le deuil emplit la maison,
Le garde accourut, tremblant de colère.
— Dors, mon doux mignon! — Et l'on prit ton père...
Aux gens de justice il criait : « Pardon!
L'enfant meurt de faim, l'enfant et la mère! »
Ce jour-là, le deuil emplit la maison.

Ton père en prison est mort à la peine,
Hier on a mis ta mère au cercueil.
Nous voilà tous deux restés sur le seuil,
Moi le tronc brisé, toi le gland de chêne.
Où chercher asile? où trouver accueil?
Ton père en prison est mort à la peine.

Dodo! L'enfant dort mollement bercé,
Au-dessus du bois la lune se lève;
Le vieux tremble et pleure, un sanglot soulève
Et fait soupirer son sein oppressé;

Ses pleurs vont tomber sur l'enfant qui rêve,
Sur l'enfant qui dort mollement bercé.

L'orphelin s'éveille; il sourit et joue,
Et tend ses deux bras au vieux larmoyeur;
L'aïeul se ranime : adieu la douleur!
Les pleurs répandus sèchent sur sa joue,
Un espoir nouveau réjouit son cœur.
L'orphelin s'éveille, il sourit et joue.

III.

AMOROSO.

Je la rencontre à la même heure,
Seule, sur le pont, chaque jour.
Elle regagne sa demeure
Au bord de l'eau, dans le faubourg.

Elle a vingt ans au plus, sa mise
Est simple, mais charmante à voir :
Sur les plis de sa robe grise
Tombe une mante de drap noir;

Son bonnet, dont le vent chiffonne
Les ruches aux tuyaux roulés,
Découvre une oreille mignonne
Et d'épais cheveux crêpelés.

Elle est petite, maigre et brune;
Sous de longs cils, son regard luit,
Comme un féerique clair de lune,
Parmi les vapeurs de la nuit.

Sa bouche vermeille et charnue
Prend une étrange expression
De désir et de retenue,
D'ironie et de passion.

Les contours de son sein pudique
Et sa joue aux tons veloutés
Dans le pur marbre pentélique
Semblent avoir été sculptés.

Près des types de la Touraine,
Son air, son profil gracieux
De médaille syracusaine
Font un contraste merveilleux.

Vient-elle des îles qu'arrose
La mer de Grèce aux tièdes eaux,
Ou, plante rare, est-elle éclose
Dans les doux vergers tourangeaux?...

Je ne sais. Elle est ouvrière;
Sur cette place, chaque soir,
Elle passe, sauvage et fière,
En revenant de son ouvroir.

Je la contemple et je l'admire,
Mon cœur la désire tout bas;
Je la suis de loin sans rien dire,
Elle ne me voit même pas...

Puis, comme un écolier timide,
Je reviens par les quais déserts.
La nuit resplendit. Mon cœur vide
Se gonfle de regrets amers.

Et les étoiles qui tressaillent
Et semblent se chercher toujours,
Les claires étoiles se raillent
De mes platoniques amours.

IV.

LE COUCOU.

Le bois est reverdi,
Une lumière douce
Sous la feuille, à midi,
Glisse et dore la mousse.
On dirait qu'on entend
Le bourgeon qui se fend
Et le gazon qui pousse.

Sur le bord des étangs
Où tremblent les narcisses,
Les trèfles d'eau flottans
Entr'ouvrent leurs calices.
Piverts et grimpereaux
Meurtrissent des bouleaux
Les troncs pâles et lisses.

La fauvette au buisson
Murmure une romance,
Courte et leste chanson

Qui toujours recommence.
Grives, pinsons, linots,
Merles et loriots,
Répondent en cadence.

O pénétrante voix
De la saison bénie!
Partout vibre à la fois
La tendre symphonie;
Tout s'égaie aux entours.
Les bois sont pleins d'amours,
De fleurs et d'harmonie.

Mais dans la profondeur
Du taillis qui bourdonne,
Comme un écho pleureur,
Une note résonne:
Du coucou désolé
C'est l'appel redoublé,
La plainte monotone.

Quand les nids en émoi
Tressaillent d'allégresse,
Savez-vous, dites-moi,
Pourquoi cette tristesse?
Pourquoi ce long soupir
Qui semble toujours fuir,
Et qui revient sans cesse?...

Des saisons d'autrefois
Et des morts qu'on oublie,
Mes amis, c'est la voix
Dans l'ombre ensevelie;
Au soleil, à l'air bleu,
Elle envoie un adieu
Plein de mélancolie.

Elle dit: « Rameaux verts,
Songez aux feuilles sèches!
Blondes filles aux chairs
Roses comme les pêches,
Amoureux de vingt ans,
Enivrés de printemps,
Songez aux tombes fraîches! »

V.

L'ASSEMBLÉE.[1]

Vielles et cornemuse en chœur
Retentissent dans la vallée;
Le vent porte sur la hauteur
Les joyeux bruits de l'assemblée.
On ne voit par les sentiers verts
Que fillettes aux coiffes blanches
Et garçons rayonnans et fiers
Dans leurs habits des dimanches.

On danse à l'abri des tilleuls,
En face de la vieille église :
— En avant, les cavaliers seuls!
Crie un vielleur à barbe grise. —
Et tandis que sur les tréteaux
L'orchestre s'essouffle et s'enroue,
La contredanse sans repos
Se dénoue et se renoue.

Une auberge sous les noyers
Se dresse, bourdonnante et pleine.
Là sont venus les métayers
Louer pâtres et gens de peine.
A flots coule le vin vermeil,
Le meilleur vin de l'hôtelière;
On voit scintiller au soleil
Des rubis dans chaque verre.

Les gars qui veulent *se gager*
Pour la saison ou pour l'année,
Vigneron, faucheur ou berger,
Moissonneur, homme de journée,
Passent tous sourians et forts
Devant la porte au large ouverte;
Tous à leurs chapeaux aux grands bords
Ont mis une branche verte.

Cet emblème parle pour eux.
Il dit, ce frais brin de feuillage :
« Voyez, j'ai des bras vigoureux,
Je suis plein de cœur à l'ouvrage.

(1) Fête de village en Touraine, où l'on vient louer des domestiques.

J'ai quitté mon toit ce matin;
Ma mère, avec une caresse,
Ma mère m'a mis dans la main
Un écu, mince richesse.

« Maintenant qui veut me nourrir?
Qui veut me prendre en sa demeure?
Je fais serment de le servir
Le jour et la nuit, à toute heure.
J'irai surveiller ses pastours
Et battre son blé dans la grange;
Je ferai ses foins, ses labours,
Sa moisson et sa vendange... »

Puis, quand les gages sont donnés,
Ils s'en reviennent à la danse.
Sonnez, cornemuses, sonnez;
Toi, vielleur, marque la cadence!
Avec leur danseuse au côté,
Ils tournent et sautent sans cesse;
O dernier jour de liberté,
On te boit avec ivresse!

Aujourd'hui c'est l'air imprégné
D'amour, l'air natal du village;
Mais demain c'est le pain gagné
A la sueur de son visage.
Ce soir encor, tout est plaisir;
Mais demain il faudra connaître
L'escalier si raide à gravir,
Le dur escalier du maître!

VI.

APRÈS LA GRAND'MESSE.

Comme un chœur argentin, le carillon éclate;
La messe du village est finie, et l'on voit,
Au soleil, droguets bleus et jupes d'écarlate
Se mouvoir dans l'enclos du cimetière étroit.

La foule se disperse. Une femme, une veuve,
Avec ses quatre enfans, marche, le front baissé,
Vers un coin du vieux mur où brille une croix neuve
Sur une fosse où l'herbe a déjà repoussé.

La mère et les enfans ensemble s'agenouillent.
La veuve cherche en vain les prières des morts:
Dans son esprit troublé les mots latins se brouillent;
Le désespoir l'accable et fait plier son corps.

Ses yeux roulent des pleurs, sa poitrine amaigrie
Se gonfle de sanglots. « O pauvre homme, pourquoi
As-tu si vitement quitté la métairie?
Ah! tu devais nous prendre au moins tous avec toi!...

« Les petits des oiseaux meurent avec le père,
Lorsque fond sur le nid l'épervier ravisseur;
Nous, nous sommes restés seuls et nus sur la terre,
Sans argent, sans amis et sans bras protecteur.

« Les huissiers sont venus et les gens de justice;
Dans la grange ils ont pris notre blé moissonné,
Le foin dans le fenil, dans le pré la génisse,
Tout jusqu'à l'anneau d'or que tu m'avais donné.

« La ronce maintenant couvre nos champs en friche,
Et par les maraudeurs l'enclos est dévasté;
Le boulanger du bourg nous refuse une miche,
Le logis tout entier craque de pauvreté.

« Bienheureux sont les morts!... » Et tandis qu'elle pleure,
Midi sonne, les prés sont baignés de rayons,
Les lézards frétillans sortent de leur demeure,
Les cigales au loin chantent dans les sillons.

Pourquoi ce gai sourire auprès de la souffrance,
Et cette floraison en face de la mort?
Sur les tombes l'épi verdoie et se balance:
O contraste qui heurte et navre tout d'abord!

La veuve cependant se relève plus forte,
Et la sérénité luit sur son front hâlé;
C'est qu'au bruit des soupirs que l'écho lui reporte,
Le défunt, éveillé dans la fosse, a parlé.

Il a chargé les fleurs, la mousse et la rosée,
Et les joyeux grillons, et les papillons blancs,
De ranimer la triste et pauvre délaissée
Avec des mots d'amour tendres et consolans.

ANDRÉ THEURIET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1860.

La visite que l'empereur des Français va faire au prince-régent de Prusse à Bade est un acte auquel nous donnons volontiers une signification heureuse. L'opinion en Europe est en proie à une maladie que nous ne nous sommes point fait faute de signaler et de décrire, car nous sommes de ceux qui pensent que la première condition pour chasser le mal, c'est de le montrer tel qu'il est, et, autant que possible, d'en pénétrer les causes. La maladie d'opinion qui étreint l'Europe, c'est l'inquiète défiance qui l'empêche de croire à la paix. Les esprits, bien plus encore que les choses, ont été violemment déplacés par les événemens de l'année dernière. Ils sont sortis des limites pacifiques où ils avaient pris l'habitude de se mouvoir, de ce lit qu'ils ont besoin de voir creusé devant eux pour s'abandonner avec sécurité à leur activité régulière. L'avenir assurément n'appartient à personne, et l'imprévu nous ménage toujours des surprises à travers ses obscurités. Cependant, pour que nos sociétés modernes, qui vivent par la spéculation, le crédit et le travail, l'abordent avec confiance, il faut qu'il leur apparaisse, dans les horizons prochains, éclairé de lueurs assez plausibles pour faire au moins illusion. Quand elles cessent de voir leur chemin devant elles, elles sont prises de la peur de l'inconnu. La peur de l'inconnu est une maladie politique dont nous ne croyons pas qu'il soit possible d'exagérer la gravité, quand elle envahit les esprits, les intérêts, les gouvernemens. « On ne meurt que de peur, » disait une des femmes les plus spirituelles du XVIIIe siècle. Cette boutade est une vérité en politique ; la peur y a tué bien des choses. Le dernier exemple (il dispense d'en citer d'autres) est celui de notre république de 1848, morte de la frayeur, bizarre et puérile, accordons-le, mais en tout cas terriblement réelle, que le fantôme de l'année 1852 fit à notre nerveuse patrie. Une hypocondrie de ce genre s'est maintenant emparée de l'Europe. On l'a traitée jusqu'à présent par de bonnes paroles, des déclara-

tions, des protestations; tout a été vain, et nous avons vu bien des notes du *Moniteur*, animées des intentions les meilleures, contenant les assurances les plus réconfortantes, ne faire qu'irriter la chagrine inquiétude du malade. Nous l'avons dit nous-mêmes, il était temps de recourir à d'autres remèdes. Aux paroles devaient succéder des actes qui pussent être considérés comme des gages positifs de sécurité. C'est un gage de cette nature, nous nous plaisons à l'espérer, que la partie de l'Europe qui est peut-être le plus affectée du mal d'opinion dont nous gémissons n'hésitera point à voir dans la visite de l'empereur au prince-régent.

L'Allemagne, avec ses discordes intestines et ses craintes extérieures, est en effet le pays dont le moral a le plus souffert dans ces derniers temps. A vrai dire même, depuis cet hiver, le bruit des discordes intérieures de la confédération avait dominé l'expression de ses préoccupations extérieures. La lutte de la Prusse et des états secondaires avait paru un moment devoir aller à de graves extrémités; mais depuis près d'un mois un changement significatif est en train de s'opérer dans les relations de la Prusse avec les états secondaires. Une circonstance qui est de bon augure pour le résultat de l'excursion de l'empereur à Bade, c'est que, avant même que le voyage impérial eût été décidé, Bade avait été choisi par le prince-régent, par les rois de Bavière et de Wurtemberg, par les grands-ducs de Bade et de Hesse, comme le rendez-vous où devait s'accomplir le rapprochement et se consommer la réconciliation entre les cours allemandes. Le discours par lequel le prince-régent a clos la session du parlement prussien avait déjà indiqué cet apaisement intérieur. Le prince avait déclaré que le respect des droits d'autrui était la meilleure garantie des droits de la Prusse. Le parti de Gotha nous semble avoir cherché vainement à donner le change sur le vrai sens de ces paroles en voulant qu'elles ne fussent applicables qu'aux questions de la Hesse et du Holstein. Les états secondaires les ont mieux interprétées en y voyant un désaveu au moins momentané des prétentions à l'hégémonie que le parti unitaire revendique pour la Prusse. Une autre déclaration du prince-régent justifiait cette interprétation. Le prince avait dit que les gouvernemens et les peuples allemands étaient tous d'accord pour la défense de l'intégrité et de l'indépendance de la patrie commune, et que toutes les querelles intérieures devaient être subordonnées à cet intérêt vital. En parlant ainsi, le prince donnait clairement à entendre qu'il voulait mettre fin aux tiraillemens qui ont cette année excité contre la Prusse les défiances des états secondaires, et qui ont paralysé l'action de la diète.

Aussi, depuis ce discours, était-il devenu évident que les questions qui restent à régler à Francfort, la réforme militaire, l'organisation d'un tribunal fédéral suprême, l'unité de la législation commerciale et des poids et mesures, et d'autres questions qui concernent les intérêts matériels de la confédération, pourraient être résolues d'un commun accord par des concessions mutuelles. Déjà même des Allemands, dont nous nous gardons bien

de railler l'ambition patriotique, voyaient dans ces symptômes de conciliation la promesse que l'influence de l'Allemagne ne tarderait pas à se faire sentir dans les affaires générales de l'Europe au grand avantage de la Prusse. Les états secondaires, disent les politiques auxquels nous faisons allusion, peuvent, sans blessure pour leur amour-propre, se tenir à l'écart des grandes négociations européennes, puisque l'accès leur en est fermé; mais la Prusse a rang de grande puissance : elle est à ce titre obligée de prendre part aux questions européennes. Réduite à ses seules forces, la Prusse ne peut y faire une suffisante figure; pour y jouer un rôle égal à ses prétentions et à son titre, il faut qu'elle puisse s'appuyer sur l'Allemagne, et par conséquent jusqu'à un certain point sur l'Autriche. Les mêmes argumentateurs, avec un peu trop de présomption sans doute, voient déjà dans ce qui se passe en ce moment même pour la question d'Orient un effet de cette union avec les états secondaires et avec l'Autriche qu'ils prêchent à la Prusse. Ils prétendent que l'accord des trois cabinets de Londres, de Vienne et de Berlin, quoiqu'il n'ait abouti qu'à une attitude expectante et passive, a suffi pour déjouer les projets russes, basés, suivant eux, sur les divisions présumées de ces trois puissances. Ils veulent que cette expérience soit une leçon dont la cour de Berlin comprendrait l'importance. Ils reconnaissent que les rapports de la Prusse avec l'Autriche ne sont pas aussi faciles à rétablir que ses relations avec les états secondaires, ils admettent que les rivalités, les défiances, les antipathies ne peuvent disparaître en un jour entre les deux grandes puissances allemandes; mais l'œuvre du rapprochement commence et serait en bonne voie. C'est le roi Max de Bavière qui serait le médiateur. Son père, le vieux roi Louis, dont le patriotisme allemand est bien connu, avait récemment, lors de l'inauguration du monument élevé en l'honneur de l'archiduc Charles, fait le voyage de Vienne. Là peut-être, dans les entretiens du roi Louis et de l'empereur François-Joseph, ont été prononcées les premières paroles qui devaient ramener la paix intérieure en Allemagne. Quoi qu'il en soit, c'est au retour de son père que le roi de Bavière a entrepris cette tournée de conciliation dont Bade doit être l'étape suprême. Déjà, lorsque Bade ne devait rassembler encore que des princes allemands, on voyait de l'autre côté du Rhin, dans cette réunion, le gage de la réconciliation des diverses cours germaniques. L'Allemagne, par cet acte, allait être rassurée sur sa situation intérieure. Il semble que la présence de l'empereur des Français à cette entrevue de souverains doive achever l'œuvre et rassurer l'Allemagne sur les dangers qu'elle appréhendait du dehors.

Nous présumons que la rencontre du prince-régent et de l'empereur a été désirée des deux parts. Personne ne doutera de la sincérité avec laquelle le prince de Prusse souhaite la paix. De même tout le monde a pu remarquer le prix qu'attache l'empereur à convaincre l'opinion de la réalité de ses intentions pacifiques. Nous ne devons point être surpris et encore moins nous blesser de l'anxiété générale que cause la question de savoir quels sont les

desseins prochains de la France. C'est le sort et, nous pouvons le dire sans outrecuidance, la gloire de notre pays de donner l'impulsion au reste de l'Europe. Soit pour nous imiter, soit pour nous résister, le continent a toujours les yeux sur nous; que nous entraînions les peuples à notre suite par l'influence de notre propagande, ou que nous les provoquions à la lutte par la hardiesse de nos entreprises, c'est toujours nous qui leur donnons le signal de la conduite qu'ils vont tenir. Supposez que la France laisse entrevoir la pensée que l'état territorial actuel de l'Europe n'est point stable à ses yeux, qu'elle regarde comme possible et désirable une nouvelle distribution des nationalités et un déplacement de frontières : toutes les aspirations nationales seront en fermentation, tous les cabinets seront en émoi, les préparatifs militaires absorberont tous les soins et toutes les ressources. Supposez que la France, avec cette ardeur qui l'emporte parfois tout entière d'un seul côté, entrât dans la réalisation de la politique commerciale qu'elle vient d'inaugurer, il n'y aurait plus à l'ordre du jour de l'Europe que les réformes économiques : prohibitions abolies, tarifs abaissés, traités de commerce négociés. Le mot d'ordre universel serait la devise des économistes : acheter sur le marché le moins cher et vendre sur le plus cher. Supposez que la France, prenant en pitié ses finances et celles des autres peuples, se résolût à réduire de cent ou cent cinquante mille hommes le chiffre de son armée, aussitôt nous verrions cesser chez nos voisins cette extravagance des armemens de guerre en temps de paix, où se consument improductivement tant de ressources au détriment du bien-être et de l'amélioration sociale des masses; la France deviendrait à l'instant le marché des capitaux et le centre initiateur de l'industrie de l'Europe : au grand profit de sa richesse et de son influence, elle achèverait ses chemins de fer et ceux des contrées où manquent encore les voies de communication perfectionnées. Supposez même que la France voulût reprendre cette série d'efforts qu'elle a faits par intermittence depuis 1789 pour fonder chez elle la liberté politique, qu'elle donnât au monde le gage de paix le plus solide et l'exemple le plus généreux en travaillant au progrès libéral de ses institutions : qui oserait douter du retentissement soudain qu'une telle résolution aurait partout? Les pays constitutionnels se sentiraient raffermis dans leur voie; ils jouiraient, dans sa plénitude, de l'ascendant moral que leur donne la supériorité de leur organisation politique. Une prompte émancipation relèverait les pays encore soumis au despotisme : l'Autriche ne pourrait plus marchander à la Hongrie la restitution de ses libertés séculaires, la Russie rougirait d'avoir tant ajourné l'affranchissement de ses serfs, et le roi de Naples ferait mieux encore peut-être que de songer si tardivement à nous emprunter notre constitution actuelle. Certes on ne peut accuser la France d'ignorer cette action qu'elle est appelée à exercer sur l'Europe, et qui compose la plus grande part de son existence politique et de son histoire. Nous lui reprocherions plutôt de traiter souvent sa mission avec frivolité, d'en avoir la

vanité plus encore que l'orgueil, et de ne point en embrasser avec un sentiment assez grave les responsabilités et les charges.

La démarche de l'empereur auprès du prince-régent n'a point encore sans doute une signification égale à celle que nous attribuons aux diverses initiatives possibles que nous venons d'énumérer, et qui sont ouvertes à la France; elle peut au moins être envisagée comme le point de départ naturel des résolutions que nous serions heureux de voir prendre au nom de notre pays. Les résultats de l'entrevue ne tarderont sans doute pas à être connus. Nous qui ignorons ce qui va se dire à Bade, nous ne pouvons apprécier que l'apparence extérieure du fait. Or, à n'en juger que par l'apparence, et lors même qu'il n'y aurait dans l'entrevue des deux princes qu'un acte de courtoisie, il serait permis d'en attendre des conséquences heureuses. L'entrevue de Bade devrait justifier cette espérance, lors même que l'influence n'en dépasserait pas le cercle de l'Allemagne. Nous le répétons, l'Allemagne est celui des pays de l'Europe où les derniers événemens ont jeté le plus grand trouble moral. La guerre d'Italie et la paix de Villafranca avaient causé un profond malaise à l'esprit allemand. L'Allemagne sentait avec amertume qu'elle n'avait pas joué dans ces événemens un rôle digne d'une grande nation. Ce mécontentement intérieur d'un grand peuple devait naturellement se traduire en récriminations passionnées. Où était la cause de l'impuissance douloureuse qui venait de se manifester? Dans le fractionnement politique qui énerve la nation, disaient les patriotes qui aspirent à l'unité; — dans les convoitises et les tergiversations de la Prusse, disaient les organes des états secondaires, les partisans de la constitution fédérale et les amis de l'Autriche. Aux dissensions allumées par les événemens d'hier s'ajoutaient de nouvelles alarmes. C'est la Prusse, disait-on, qui est maintenant exposée aux agressions de la France! Et pour preuve on alléguait le cri des frontières naturelles poussé chez nous, et l'annexion de la Savoie, que l'on voulait regarder comme le prélude de la revendication des frontières du Rhin. Dans cette perspective arbitrairement évoquée, les adversaires de la Prusse cherchaient contre elle une menace de prochaines représailles, et ses amis un plus puissant et plus pressant argument en faveur de son hégémonie. A quoi l'Allemagne se résoudrait-elle en face du péril dont elle se croyait menacée? Chercherait-elle le salut dans l'unité nationale ou dans l'union des états qui la composent? Mais en ce moment le travail unitaire ne pouvait qu'aggraver les divisions et l'affaiblissement commun qu'elles entraînent. La politique d'unité compliquait en effet d'une révolution intérieure la crise provoquée par le danger extérieur. Il est surprenant que les Allemands aient mis tant de temps à pressentir cette conséquence, et que, croyant comme ils y croyaient au danger extérieur, ils ne se soient pas aperçus plus tôt que c'était avant tout à l'union des élémens actuels de la confédération qu'ils devaient demander la garantie pratique de leur sécurité. Cette idée, quoique lentement, a fini pourtant par

leur venir à l'esprit. Les rois de Bavière et de Wurtemberg ont travaillé à la faire prévaloir et vont en assurer le succès par la réunion de Bade. C'est en ce moment que l'empereur des Français se présente pour mettre le sceau à cette œuvre de conciliation et d'union, et vient apprendre à l'Allemagne que le danger dont elle se tourmente depuis si longtemps, le danger qui l'a divisée toute une année et qui maintenant la réunit, n'est qu'une chimère enfantée par une fausse panique. Il est bien évident que la France ne nourrit aucune de ces pensées qui ont porté l'empereur Napoléon Ier à créer, sous son protectorat, cette confédération du Rhin, dont le souvenir exaspère le patriotisme allemand, puisqu'elle n'a pas songé à profiter des divisions récentes de l'Allemagne, et qu'elle n'a pas mis d'obstacle au rapprochement qui s'opère entre la Prusse et les états secondaires. Il est manifeste que, contrairement à des clameurs proférées par quelques journaux, et que son gouvernement a désavouées comme l'inspiration d'une amitié maladroite, la France ne songe point aux frontières du Rhin, puisque son chef rend une visite spontanée aux princes dont une telle ambition tendrait à démembrer les possessions. Si l'Allemagne veut enfin reprendre son équilibre et son aplomb, l'occasion est unique. Ce ne sont plus de simples paroles, ce sont des actes que la France lui donne en garantie de ses intentions pacifiques.

Malgré l'importance de la démarche que l'empereur accomplit en ce moment auprès de la Prusse, nous ne nous dissimulons point que nos relations avec l'Allemagne demeurent subordonnées à la situation générale de l'Europe et aux accidens auxquels cette situation est exposée. L'Italie est en révolution active; l'Orient est dans une fiévreuse attente. Les événemens peuvent à tout moment, en Italie et en Orient, produire de graves ébranlemens et des combinaisons imprévues dans les intérêts respectifs des puissances. Pour affronter les vicissitudes des questions italienne et orientale, c'est pourtant une sauvegarde précieuse que l'établissement de sérieux rapports de confiance entre les grandes puissances, et à ce point de vue également nous voulons espérer que l'excursion de l'empereur à Bade ne sera point inutile.

Les événemens suivent leur cours en Italie, et nous devons en attendre patiemment le dernier mot. Là l'intérêt s'est déplacé : il n'est plus dans l'Italie du nord et du centre, il est au sud de la péninsule, en Sicile avec Garibaldi. Après la campagne diplomatique de M. de Cavour, qui a créé ce courant, après la campagne militaire, régulière et savante, où le heurt des deux plus grandes armées continentales a laissé affranchi le territoire d'un peuple qui veut renaître, c'est le tour de la campagne héroïque et révolutionnaire de Garibaldi. Nous ne sommes pas surpris que les actions et les paroles du soldat de la révolution italienne parlent avec tant de puissance à l'imagination populaire à travers l'Europe entière. Ce réveil de la sensibilité populaire fait plaisir à voir au temps où nous vivons. C'est le privilége de ces hommes qui mettent au service d'une grande idée simple leur courage et leur dévouement,

leur vie et leur mort, de frapper les masses et d'exciter en elles les émotions désintéressées et généreuses. A ce point de vue, l'audace et le succès de Garibaldi ont une influence qui dépasse l'Italie, et produiront des fruits bien au-delà de la contrée dont le chef des chasseurs des Alpes veut achever l'affranchissement. Déjà à côté de l'action se forme la légende. Tandis que Garibaldi fait capituler l'armée napolitaine, George Sand dessine en quelques pages pénétrées d'enthousiasme le portrait du guerillero. C'est un grand bonheur d'inspirer de telles sympathies par la générosité d'une téméraire entreprise. Garibaldi a dans cette circonstance plusieurs autres bonheurs encore. Le cadre où il agit est restreint : pour le remplir, il ne dispose point de ces ressources militaires régulières qui ont donné un caractère presque scientifique aux guerres de la civilisation, et en ont éteint la poésie; il fait la guerre des anciens temps, celle où éclataient les prouesses personnelles, et qu'animait le roman des aventures. Un autre bonheur qui aide à expliquer son succès, c'est qu'il a eu affaire à une armée commandée par des chefs ineptes, et dont les soldats, ou fascinés d'avance par sa réputation, ou mal disposés pour le gouvernement qu'ils servent, se sont mollement défendus. A en juger par les récits minutieux de l'attaque de Palerme qui ont été envoyés à la presse anglaise par des compagnons de Garibaldi, les troupes napolitaines se gardaient avec une inconcevable négligence; les *picciotti* des *squadre* siciliennes qu'entraînait Garibaldi étaient mal armés, nullement préparés à soutenir le choc d'une force régulière, et si les troupes napolitaines qui avaient à défendre la porte par laquelle les insurgés ont pénétré dans Palerme eussent opposé à l'agression une véritable résistance, l'habile audace du *condottiere* et de ses chasseurs des Alpes eût difficilement triomphé.

Il serait prématuré de chercher à juger le caractère des mesures politiques que Garibaldi a prises après son succès. Ces mesures sont mal connues encore; quelques-unes du moins auraient besoin d'être expliquées, celle entre autres par laquelle Garibaldi partage entre ses compagnons les biens communaux de la Sicile. A première vue, il n'est pas possible de nier que, par une telle appropriation de butin, les émancipateurs de la Sicile pousseraient à l'excès la façon de faire la guerre à l'antique. Si le général a besoin d'un habile conseiller politique, nous espérons qu'il le trouvera dans M. La Farina, qui vient de quitter le parlement de Turin pour se rendre à Palerme. M. La Farina, dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion de prononcer le nom depuis un an, est Sicilien. Il a fait ses preuves comme organisateur politique dans cette association de l'unité italienne qu'il conduisait de concert avec Garibaldi, et dont les agences secrètes couvraient l'Italie avant que n'éclatât la guerre de l'année dernière. Mais la considération des détails s'efface en présence des questions de politique générale que fait naître la révolution de Sicile.

Ce n'est plus seulement la conservation de la Sicile qui est en jeu pour la royauté napolitaine, c'est sa propre existence. Qu'une insurrection éclate

quelque part dans le royaume de Naples, et que Garibaldi, passant le phare, se mette à sa tête : il est difficile de croire que le roi de Naples puisse compter sur la fidélité ou l'énergie des troupes qu'il voudrait opposer à ses adversaires. La cour de Naples se voit ainsi réduite à l'extrémité fatale qu'on lui avait signalée depuis longtemps, et vers laquelle elle a marché avec une obstination et un aveuglement incompréhensibles. Voici aujourd'hui qu'elle se retourne vers les puissances occidentales, la France et l'Angleterre, dont elle a méprisé les persévérans conseils jusqu'à ce moment fatal en politique où les faits prononcent l'irrévocable et l'irréparable arrêt. La révolution des Deux-Siciles ne saurait à coup sûr être vue avec indifférence par les cabinets européns; le spectacle d'une royauté légitime renversée a de quoi émouvoir les cours légitimistes. Le roi de Naples peut alléguer aussi comme excuse ou comme titre à la sympathie sa jeunesse. Il est certain en effet qu'il est surtout condamné à expier les fautes des autres, que son tort a été de conserver le régime établi par son père, et que ce tort même doit surtout être attribué à la reine douairière, dont la malheureuse influence s'est prolongée sur le nouveau règne. Si la position particulière du jeune roi de Naples peut être un titre à la sympathie privée, nous doutons qu'elle puisse être efficacement invoquée contre les considérations et les nécessités politiques en faveur desquelles les événemens paraissent devoir se prononcer. Il y a deux mois, nous signalions le comte d'Aquila, dont les tendances libérales sont connues, comme capable, si ce prince pouvait réussir à éloigner la reine douairière, de ramener la royauté napolitaine dans une voie de conservation et de sagesse; mais peut-être était-il déjà trop tard il y a deux mois. Quoi qu'il en soit, le roi de Naples, chancelant même dans ses possessions de terre ferme, porte sa cause devant l'Europe, et charge un envoyé extraordinaire, le commandeur Martino, d'invoquer surtout la médiation de la France et de l'Angleterre.

La réponse des deux puissances occidentales est pour ainsi dire faite d'avance. Pour la connaître, nous n'avions pas besoin que lord Palmerston, avant même d'avoir reçu l'envoyé napolitain, se hâtât d'annoncer ses intentions à la chambre des communes avec une précipitation inconvenante et une légèreté presque sauvage. La réponse de la France et de l'Angleterre résulte en effet des engagemens antérieurs des deux puissances et de la nature des choses. Nous avons posé dans les affaires italiennes le principe de non-intervention : c'est dire que nous avons voulu que les affaires de l'Italie fussent réglées exclusivement entre Italiens, que les gouvernemens de la péninsule cessassent, dans leurs démêlés avec leurs peuples, de compter sur les interventions étrangères. — Mais, dit-on, si Garibaldi passe de Sicile en terre ferme, le roi de Naples sera renversé, et le royaume des Deux-Siciles sera annexé au Piémont. — Est-ce tout? — Nullement. Après Naples, ce sera le tour des états pontificaux. — Est-ce la fin? — Pas encore. Le mouvement unitaire, qui s'est déjà fortifié par l'annexion des états du centre, et qui est

à l'œuvre en Sicile, a hautement avoué son but. Il veut réunir toutes les forces de la péninsule pour achever l'affranchissement de la péninsule; il veut faire de l'Italie un état unique, afin que l'Italie soit assez forte pour reconquérir la liberté de Venise. — Ainsi la révolution italienne renverse une dynastie, c'est sa première étape. Elle heurte la papauté et ébranle le monde catholique, c'est la seconde, et à la troisième elle entre en guerre contre l'Autriche. Nous ne contestons point que telle soit en effet la perspective de la révolution italienne, bien qu'il soit possible que les choses ne se pressent point avec la promptitude et la rigueur que la logique de la révolution semble annoncer. Toute la question pour nous est de savoir si ces dangers seraient atténués ou aggravés dans le cas où toutes les grandes puissances se rallieraient au principe de non-intervention. Le doute à nos yeux n'existe pas. S'il s'agit entre deux maux de choisir le moindre, c'est le principe de non-intervention absolue qui doit l'emporter. Si l'on ne veut pas faire dévier les révolutions des peuples étrangers, les prolonger et en appeler sur soi les conséquences funestes, il faut les abandonner à elles-mêmes. Que de maux l'Europe nous eût épargnés, de quelles souffrances et de quels désastres elle se fût préservée, si elle eût compris cette vérité en 1792!

Toutes les grandes puissances auront-elles cette sagesse et montreront-elles cette patience envers les développemens naturels de la révolution italienne? Nous voulons l'espérer et nous n'osons l'affirmer; mais dans l'attente des incidens qui peuvent naître d'une situation si extraordinaire, tout le monde doit sentir combien il importe que les relations de la France avec les autres puissances soient placées dans les meilleures conditions possibles, et apprécier les avantages qui peuvent résulter de l'entrevue de Bade. Si l'on ne s'en tient pas absolument, dans les affaires d'Italie, au principe de non-intervention, du moins on pourra se rallier à un principe subsidiaire : l'on n'interviendra qu'à la condition que les cinq grandes puissances se soient mises d'accord entre elles pour fixer l'objet, les limites et les moyens d'action de l'intervention. C'est surtout dans les affaires de l'empire ottoman que le principe qui subordonne l'intervention à l'accord préalable des cinq puissances trouve son application la plus utile. C'est celui à l'aide duquel on vient heureusement d'arrêter l'initiative singulière que la Russie a essayé de prendre dans la question des chrétiens d'Orient. Le prince Gortchakof s'est aperçu de la mauvaise impression qu'avait produite en Europe l'étrange procédé par lequel il a ouvert cette question. La solennité d'une convocation d'ambassadeurs auxquels on venait dénoncer l'administration intérieure d'un état indépendant, en excluant justement de la réunion le représentant de la puissance accusée, rappelait avec trop peu d'adresse les anciennes prétentions de la cour de Pétersbourg à l'endroit de la Turquie. Le prince Gortchakof a compris que l'émotion excitée par cette ouverture était loin d'être favorable à la Russie, et il a cherché à la calmer par une circulaire

explicative de ses véritables intentions. Le ministre russe désavoue toute pensée d'ingérence dans les affaires de l'empire ottoman et toute prétention à usurper la protection des chrétiens d'Orient. Il ne réclame qu'une enquête entreprise par le gouvernement turc de concert avec les représentans des grandes puissances. Malgré la correction de ses conclusions, la circulaire russe n'en est pas moins un véritable acte d'accusation contre le gouvernement ottoman. Les avertissemens qu'elle donne ressemblent fort à des menaces. Le prince Gortchakof n'hésite pas à signaler parmi les causes de la fermentation des populations chrétiennes « les événemens accomplis dans l'occident de l'Europe, et qui ont retenti dans tout l'Orient comme un encouragement et une espérance. » Il est curieux de voir le gouvernement russe s'emparer ainsi de l'affranchissement de l'Italie pour faire miroiter aux yeux des chrétiens d'Orient l'indépendance future. Pourquoi, se demande-t-on, un gouvernement animé d'un si beau zèle ne commence-t-il point par en appliquer les inspirations à son propre empire? Le gouvernement russe n'a-t-il pas dans sa propre administration à réformer des abus qui ne rencontrent en Europe de terme de comparaison que dans l'administration turque, qu'il est si ardent à dénoncer? Le gouvernement russe n'a-t-il pas à détruire chez lui le servage, qui n'existe point en Turquie? Le gouvernement russe peut-il croire qu'il y a quelque part des oppressions et des persécutions religieuses qu'il soit plus urgent de faire cesser que celles qui pèsent en Russie et en Pologne sur les populations catholiques? Nous parlions récemment de l'intéressante publication du prince Pierre Dolgoroukov, où sont si vertement dénoncés les abus de l'administration russe. Nous ne pensions pas que le prince Dolgoroukov nous fournirait si tôt dans sa personne un exemple des procédés étranges auxquels les Russes sont exposés de la part de leur gouvernement. A Londres, où il réside en ce moment, le prince Dolgoroukov a reçu l'ordre de rentrer en Russie sans délai. L'auteur de *la Vérité sur la Russie* s'est vengé de ce procédé de despotisme asiatique en publiant les lettres par lesquelles il a répondu à l'ambassadeur et au consul-général qui lui transmettaient le firman de Saint-Pétersbourg. Nous y avons remarqué ce passage : « J'ai quarante-trois ans; je suis né et j'ai vécu, comme tous les nobles russes, dans la position d'un esclave privilégié dans un pays d'esclavage général; j'ai le dégoût de cette existence; elle me fait mal au cœur, et je me suis décidé à finir mes jours dans des pays libres, dans des pays où les hommes ne sont point envisagés comme des moutons appartenant à telle ou telle famille... Je rentrerai dans mon pays; mais ce ne sera que le jour où le régime des lois aura remplacé celui de l'arbitraire. » Cette lettre et plus encore le procédé qui l'a motivée sont de bien étranges, mais fort instructifs commentaires des circulaires libérales de la chancellerie russe.

Les provinces chrétiennes soumises à la Porte dont le prince Gortchakof signale de préférence les souffrances et les agitations sont la Bosnie, l'Her-

zégovine et la Bulgarie. Ce sont celles qui touchent à la Servie et aux principautés roumaines. Sans doute les chrétiens de ces provinces ont droit à la sympathie des nations occidentales, et ils n'ont qu'à regarder la Servie et la Roumanie pour se convaincre que le patronage le plus efficace qu'aient dans ces derniers temps obtenu leurs voisins est celui de la France, que ce patronage a été même assez puissant pour assurer en Moldavie et en Valachie la renaissance d'une nation. C'est bien en effet un peuple qui renaît en Roumanie sous l'administration intelligente et zélée du prince Couza, et les chrétiens d'Orient, ceux surtout auxquels la Russie vient de prodiguer les témoignages stériles de sa sollicitude intéressée, peuvent voir dans ce réveil du peuple roumain la promesse de leur régénération politique. La Roumanie est reconnaissante envers la France, et elle le prouve en s'efforçant de resserrer chaque jour davantage les sympathiques liens qui l'unissent à nous. Si nous sommes bien informés, le gouvernement roumain songerait à demander à la France une colonie de savans, d'administrateurs, d'ingénieurs, qui organiseraient dans les principautés, sur le type des institutions françaises, l'instruction publique, l'administration, des établissemens de crédit, un système de routes, qui apprendraient en un mot aux Roumains à tirer parti des magnifiques ressources que présente leur beau pays. Déjà le gouvernement moldo-valaque a décidé l'adoption de notre système de poids et mesures, et il va faire refondre ses monnaies à Paris même, sur le type français; seulement, dans les principautés, notre unité monétaire, le franc, s'appellera le roumain. De tels projets, en appelant sur les bords du Danube l'esprit d'initiative de la France et nos procédés de civilisation, fraient avec intelligence une voie féconde aux capitaux de notre pays et fortifieront bientôt par l'échange des services et la communauté des intérêts les liens qui attachent déjà la France à l'existence et aux progrès de la Roumanie. Voilà, si nous ne craignions pas d'employer un mot arrogant, la protection légitime que peut donner la France aux chrétiens d'Orient et les bienfaits pratiques que des populations pleines d'avenir peuvent attendre d'un peuple libéral et vraiment civilisé. En grandissant, l'œuvre de la Roumanie aidera infailliblement à l'amélioration de la Bulgarie. De même les progrès de la Servie entraîneront ceux de la Bosnie et de l'Herzégovine, et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où les politiques pratiques, appelant ces populations chrétiennes à l'autonomie, pourront rassembler dans un lien fédéral de véritables états-unis du Danube, capables de faire respecter leur indépendance par l'envahissante Russie autant que par la Turquie défaillante.

En Orient, plus qu'en Italie encore, les progrès de l'avenir peuvent être compromis par les intérêts égoïstes des puissances dont ces progrès naturels et légitimes contrarient les desseins. Nous croyons que la restauration des libertés hongroises, si désirable en soi, serait aussi une forte garantie pour le développement des populations danubiennes qui sont encore reliées à l'empire turc. Soit que l'on pense, comme les Hongrois, dont M. Horn s'est

fait l'organe dans sa brochure énergique sur *la Hongrie et la Crise européenne*, que le temps des compromis est passé, soit que, plus patient, on interprète les hésitations visibles de la cour de Vienne dans la réorganisation de l'empire comme les dernières incertitudes qui précèdent des concessions nouvelles dont la Hongrie pourra être satisfaite, il nous semble que nous pouvons de toute façon nous attendre à un prochain réveil politique de la Hongrie. L'empire d'Autriche est dans une de ces situations chancelantes qui exigent tant de remaniemens et de réparations que l'assemblée la plus élémentaire, recrutée et nommée par qui l'on voudra, fût-ce même comme le nouveau conseil de l'empire par le souverain, pourvu qu'une part lui soit faite dans la délibération des affaires publiques, doit inévitablement et promptement finir par prendre la situation prépondérante dans l'état, et mettre souverainement la main aux réformes attendues de tous. D'une assemblée des notables sortiront les états-généraux, bientôt transformés en assemblée constituante. Il est probable que l'on a en Allemagne le sentiment profond de cette situation précaire, délicate, périlleuse de l'Autriche, et que ce sentiment n'est pas non plus étranger à ce besoin d'accord et d'union entre les souverains allemands qui se manifeste par la réunion de Bade.

Les gouvernemens libres ont cet avantage qu'il vient toujours un moment où les situations les plus obscures s'éclaircissent et où la vérité des choses apparaît par les manifestations des chambres, appelées à intervenir directement dans les affaires du pays. C'est ce qui arrive aujourd'hui en Espagne, où le parlement vient de s'ouvrir après une campagne faite pour flatter l'orgueil national, et au lendemain de cette triste échauffourée carliste qui a été vraiment une diversion plus maussade que dangereuse. Tant que les chambres n'étaient point ouvertes, on a pu se livrer à toute sorte de commentaires sur la guerre du Maroc et sur la conclusion aussi heureuse que rapide de cette campagne. Des déceptions éveillées par une fin si prompte étaient tout près de dégénérer en opposition. Au fond, il y avait quelque incertitude, suite inévitable des divergences qui s'étaient élevées dès le premier moment jusqu'au sein des pouvoirs publics sur l'opportunité et sur les conditions de la paix avec l'empereur du Maroc. Il en était de même de l'insurrection carliste. Le gouvernement sans nul doute avait eu promptement raison de cette folle tentative, et après quelques actes de répression sommaire, il s'était habilement empressé de couper court à toute réaction par la plus large amnistie; enfin le comte de Montemolin lui-même signait entre les mains de la reine Isabelle sa déchéance de prétendant. Mais quelle était la portée réelle de ces faits? L'amnistie combinée avec la soumission du comte de Montemolin équivalait-elle à une réconciliation volontaire des deux branches de la famille royale? Il y a en Espagne des personnes qui caressent depuis longtemps cette idée de fusion dynastique, et qui n'ont pas manqué, à ce qu'il paraît, d'interpréter dans ce sens les derniers événemens; fort peu libérales d'inclinations, elles ont vu dans la ridicule défaite du parti carliste un moyen de

faire un seul parti absolutiste au-delà des Pyrénées. On ne parlait déjà de rien moins que de l'abrogation des lois promulguées il y a vingt-cinq ans contre la famille de don Carlos et du rappel à Madrid des infans exilés. Le général O'Donnell a vu facilement tout ce que cette politique pouvait avoir de dangereux à un moment donné pour la monarchie constitutionnelle, pour la couronne de la reine Isabelle elle-même, en dépit de toutes les renonciations apparentes. En tranchant des questions délicates par une amnistie, il n'avait nullement le dessein de laisser dégénérer la médiocre aventure de San-Carlos-de-la-Rapita en triomphe pour le parti absolutiste. De là toutefois des tiraillemens devenus un instant assez visibles pour troubler l'opinion.

Le parlement a été à peine ouvert, que toutes ces incertitudes se sont à peu près évanouies, on peut le dire. Il y a eu sans doute des velléités d'opposition au sujet de la guerre et de la paix; ce qui domine au fond, c'est un sentiment sincère de satisfaction et de fierté, doublé par le spectacle de cette vaillante armée d'Afrique qui rentrait récemment à Madrid. On aura de la peine à persuader à l'Espagne qu'elle a eu tort de faire la guerre, et même qu'elle a eu tort de faire la paix; elle est contente de l'une et de l'autre, moins pour les avantages politiques qu'elle y a trouvés que parce qu'elle se sent relevée dans sa force morale et dans son esprit public. L'opinion sur le sens de la dernière amnistie n'est pas moins nette : c'est une amnistie, ce n'est point une fusion dynastique accomplie pour le plus grand bien de l'absolutisme. Ce double sentiment est passé, dès les premiers jours de la session, dans le projet d'adresse du congrès, livré en ce moment à sa discussion. Cette adresse elle-même d'ailleurs est aujourd'hui un indice et un programme. Elle est l'indice d'une situation qui, en restant toujours représentée par le général O'Donnell, semble sur le point de se fortifier politiquement par une reconstitution partielle du cabinet, et elle est en même temps le programme de cette situation. Ce qu'on a pu reprocher jusqu'ici au général O'Donnell, et quelquefois non sans une apparence de raison, c'est de donner à ces idées de l'*Union libérale,* dont il s'est fait le porte-drapeau, un sens tout personnel, le caractère d'un expédient. L'adresse du congrès donne à ces idées une plus haute et plus large signification, et elle reçoit une importance de plus du nom de l'auteur, M. Rios-Rosas, appelé, selon toute apparence, à jouer le principal rôle dans la reconstitution ministérielle qui se prépare à Madrid.

M. Rios-Rosas est l'un des hommes politiques les plus remarquables de l'Espagne par l'élévation de son talent et par la probité de son caractère. Son dévouement éprouvé à la monarchie n'est égalé que par la sincérité et l'ardeur de ses convictions libérales. Récemment encore il a été un négociateur assez heureux pour résoudre par une transaction avec Rome toutes ces questions épineuses du désamortissement ecclésiastique. C'est l'esprit politique supérieur de l'*Union libérale*. Par sa position d'orateur et d'homme d'état, par l'amitié qui le lie au général O'Donnell, dont il a été déjà le col-

lègue au ministère en 1856, par la confiance que la reine met en lui, M. Rios-Rosas s'est trouvé l'homme naturellement désigné pour donner une expression parlementaire à la situation actuelle, pour être l'organe d'une politique ralliant le gouvernement et les chambres. Intégrité de la monarchie constitutionnelle, point de fusion dynastique, point de velléités de réaction, conciliation des différens intérêts représentés par les partis légaux, réforme de l'organisation publique dans un sens libéral, nécessité de lois nouvelles et plus larges sur la presse, sur les municipalités et les provinces, sur les incompatibilités parlementaires, sur les fonctions publiques, ce sont là les traits principaux du programme tracé par M. Rios-Rosas, et ne fût-il appliqué qu'à demi ou à peu près, il est assurément de ceux qui sont faits pour raffermir une situation. L'Espagne s'est déjà sauvée une fois d'autres périls par ses institutions libérales, appuyées sur un vigoureux sentiment monarchique. Les conditions de l'Europe ne sont plus ce qu'elles étaient en 1848; elle sont assez graves pour qu'un pays comme la Péninsule songe à ne chercher qu'en lui-même la garantie de sa sécurité, le conseil et les moyens d'une action indépendante. Il n'y a que le libéralisme encore une fois, un libéralisme vrai, sincère, conservateur, qui puisse conduire heureusement le peuple espagnol à travers tous les écueils du temps, d'autant plus que les aventures de l'absolutisme n'ont vraiment rien qui doive piquer d'émulation aujourd'hui. C'est donc au double point de vue de la situation générale de l'Europe et des nécessités intérieures de l'Espagne que la politique formulée dans l'adresse du congrès de Madrid a une certaine importance, si elle est le préambule d'une réorganisation du cabinet où le général O'Donnell resterait avec son prestige militaire, et où M. Rios-Rosas entrerait avec des vues libérales qui répondent à un sentiment universel. Tout semble indiquer quelque évolution de ce genre qui se réalisera sans doute après les premiers débats des chambres.

Nous nous étions attendus depuis longtemps au sort que vient d'avoir dans la chambre des communes le bill de réforme électorale de lord John Russell. Ce bill a été enfin retiré, non sans que les dernières scènes de cette longue controverse aient donné lieu à de curieux incidens. Lord John Russell a défendu jusqu'au bout son œuvre de prédilection avec cette opiniâtreté tranquille et souvent malheureuse qui ne l'abandonne jamais. Pour le décider à renoncer à son bill, il a fallu qu'un vote où le ministère n'a obtenu dans une chambre très nombreuse qu'une majorité insignifiante vînt l'avertir qu'un échec signalé était proche. Un membre du parti whig, M. Mackinnon, avait présenté, à la motion qui demandait la formation de la chambre en comité, c'est-à-dire la discussion des articles, un amendement tendant au renvoi de la discussion jusqu'au moment où serait terminé le recensement qui va être entrepris pour constater le nombre des électeurs que créeraient les nouvelles catégories du bill de réforme. Cet amendement équivalait à un ajournement indéfini, et par conséquent au rejet du bill;

mais en proposant l'examen en comité de son projet de réforme, lord John Russell avait été forcé, par l'époque avancée de la session, de demander à la chambre un acte illogique. Il voulait que l'on ne s'occupât cette année que du bill de réforme relatif à l'Angleterre, et que l'on renvoyât à l'année prochaine les projets de réforme relatifs à l'Écosse et à l'Irlande. Dans cette façon de scinder une mesure dont les parties, quoique distinctes, doivent se correspondre et former un tout harmonique, il y avait une inconséquence qui frappait les tories et un grand nombre de libéraux. Par exemple, si le bill relatif à l'Angleterre eût été seul voté, et si une circonstance fortuite eût rendu nécessaires avant l'année prochaine des élections générales, que les membres représentant l'Angleterre fussent élus suivant la loi réformée, tandis que les membres représentant l'Irlande et l'Écosse auraient été élus suivant la loi ancienne, cela eût établi une choquante inégalité d'origine entre les membres du parlement. Le parti tory, par l'organe d'un membre écossais, sir J. Fergusson, présenta donc un amendement qui renvoyait la discussion des articles du bill anglais après la seconde lecture des bills irlandais et écossais. Cet amendement avait la priorité sur celui de M. Mackinnon, et il ne fut rejeté qu'à la majorité de 271 voix contre 250, majorité qui se serait certainement fondue en minorité, si un grand nombre de whigs n'avaient pas compté enterrer le bill en votant l'amendement de M. Mackinnon. C'est ce vote qui a enfin vaincu l'obstination de lord John Russell et l'a décidé à retirer sa mesure.

Les derniers débats ont été vifs, éloquens. Lord Palmerston, prenant pour la première fois la parole dans cette discussion de la réforme, était enfin sorti de l'assoupissement significatif auquel il se laissait aller chaque soir quand commençait la discussion du bill, et était venu au secours de son collègue aux abois; mais aux réclamations nombreuses des libéraux, au ton animé et confiant de M. Disraeli et de ses amis, il était aisé de prévoir l'inévitable issue. Au fond, malgré les déclamations de quelques orateurs et d'un petit nombre de journaux obligés de jouer leur rôle, la nation anglaise est aujourd'hui complétement indifférente à la réforme électorale. Le parlement, dans sa constitution actuelle, a voté toutes les réformes que la voix populaire lui désignait, et ne s'est montré rebelle à aucune des tendances de la nation. Il n'y a donc pas de raison pratique et impérieuse de réformer une représentation qui se montre l'écho raisonnable et fidèle de l'opinion publique. La réforme n'étant pas nécessaire, encore aurait-il fallu que la mesure proposée ne donnât accès à aucune innovation intempestive et mal étudiée. Le bill de lord John Russell, négligemment élaboré, rompait cet équilibre d'influences auquel les Anglais demandent la représentation vraie des intérêts divers qui se partagent une société arrivée à une civilisation avancée et compliquée. Lord John Russell s'était contenté d'ajouter en bloc au corps électoral un nombre considérable d'électeurs dont il ne pouvait pas lui-même indiquer le chiffre approximatif,

et ces électeurs, il les prenait dans une seule classe, celle des locataires de maisons qui paient un loyer infime. A un corps électoral déjà trop accessible à la corruption, le ministre whig ajoutait donc ou une nouvelle matière corruptible, ou bien une couche de la société facilement dominée par les inspirations démagogiques, et y obéissant avec cette discipline où les masses aiment à trouver au prix de leur indépendance la démonstration brutale de leur force. C'était faire un pas vers le principe de la souveraineté du nombre, qui répugne essentiellement à l'histoire et à la constitution de l'Angleterre. Il n'est pas surprenant qu'un tel projet soit tombé devant la désapprobation des partis parlementaires et l'indifférence du public.

Ce que l'on conçoit moins en présence de cette indifférence, c'est comment la réforme électorale a pu devenir une question ministérielle de premier ordre, celle sur laquelle les cabinets se font et se défont en Angleterre depuis huit ans. Les frondeurs des deux partis dans la chambre des communes attribuent à l'ambition de leurs chefs l'artificielle et dangereuse importance qui a été donnée à la question de réforme. Ils prétendent que c'est pour s'assurer la direction du parti populaire que lord John Russell a levé arbitrairement en 1852 le drapeau de la réforme, et que c'est pour battre les whigs en popularité que M. Disraeli et lord Derby ont sans nécessité contracté, il y a deux ans, l'engagement de réformer le parlement. Ces récriminations ont failli même ébranler récemment la discipline du parti tory. La *revue* qui est l'organe de ce parti, le *Quarterly Review*, dans un article attribué à un membre de la chambre des communes, lord Robert Cecil, a attaqué avec une injuste amertume la direction donnée par M. Disraeli au parti tory. Cette attaque, à laquelle lord John Russell et M. Bright ont fait allusion pendant la dernière discussion, et que M. Disraeli a dédaignée avec une fierté de bon goût, a été amplement compensée par les applaudissemens qui ont accueilli les discours spirituels et généreux du *leader* et du premier orateur du parti tory dans la chambre des communes.

Nous avons eu, nous aussi en France, notre bill retiré, c'est le projet de loi sur le chemin de fer de Béziers à Graissessac; mais nous n'avons point à parler de nos affaires intérieures. Comme nous le disions récemment, le mouvement politique intérieur en France se réfugie dans ces importantes publications qui nous parlent d'un passé si rapproché de nous qu'il se mêle naturellement encore aux préoccupations du présent. De cet ordre sera éminemment le troisième volume des *Mémoires* de M. Guizot, où l'illustre écrivain raconte une des plus belles entreprises qui aient été tentées en France, la fondation d'un gouvernement libre sous le coup des attaques que la liberté tolère, avec les seules armes, les armes généreuses, que la liberté autorise. Que de leçons fécondes même dans l'avortement d'une si noble tentative!

Mais, pour mieux dire, l'intérêt intérieur du moment est dans la fête de cette journée où le pays célèbre, avec son heureux agrandissement, l'en-

trée dans la famille française des braves populations de la Savoie et du comté de Nice. Pour apprécier justement ce que nous gagnons en rattachant la Savoie à notre patrie, il n'est peut-être pas inutile de voir comment des Piémontais éminens estiment la perte qu'ils font. Nous empruntons à une lettre particulière émanée de l'un des hommes qui ont servi le Piémont avec le plus de courage et de gloire depuis 1848 les lignes suivantes : « Comme militaire, je ne vous cache pas que la perte de la Savoie est pour nous très fâcheuse, car non-seulement nous perdons notre ligne de défense et notre indépendance de ce côté, mais nous faisons la perte immense et douloureuse de plus de douze mille bons soldats sur lesquels nous pouvions toujours compter. L'échange que nous opérons sous ce rapport, avec les Toscans notamment, est fort mauvais, car il nous faudra bien des années pour faire des soldats des habitans des rives de l'Arno. Nos regrets sont unanimes. Nous faisons en faveur de la France un sacrifice que peut-être l'on n'apprécie pas assez chez vous. Je vous dis franchement que, si la question eût été posée aux chambres de Turin avant le traité, la cession aurait été repoussée à une très grande majorité, quelles que pussent être les conséquences du vote; mais le parlement n'ayant été consulté que la chose faite, il n'y avait plus qu'à baisser la tête et à dire : *Amen.* » Ces nobles regrets disent mieux que nous ne l'aurions pu le prix de la province que la France acquiert en ce jour.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

UNE RÉVOLUTION AU XIVe SIÈCLE.

Étienne Marcel et le Gouvernement de la Bourgeoisie, par M. Perrens; Paris, Hachette.

Il semblait désormais hors de doute, sur l'autorité des plus savans investigateurs et des plus graves historiens de ce siècle, que la royauté française n'avait pas été inutile, ni surtout contraire, à l'émancipation et au développement politique de la bourgeoisie et du peuple. Le rôle de cette royauté paraissait assez bien déterminé à cet égard : non que les rois capétiens eussent, d'après un plan arrêté, agi toujours et sciemment dans ce sens; mais parce qu'ils s'étaient trouvés dès l'origine, par leur situation et par leurs besoins, tellement posés en face de la caste féodale qu'il en était résulté un

état d'hostilité sourde, ou du moins d'antagonisme permanent. Cette tendance, étant moins dans la volonté des hommes que dans la nécessité des choses, pouvait bien avoir des retours accidentels, des inconstances, des contradictions, mais en définitive elle suivait sa pente, et devenait pour la société, une fois lancée, la seule voie possible, la seule politique allant d'elle-même. La monarchie, par cela seul qu'elle était en opposition de fait à l'ordre féodal, et qu'elle le minait incessamment, se trouvait aussi de fait alliée aux communes et au peuple, alliance vraiment naturelle, écrite dans les chartes et dans les lois à chaque page de nos annales. Les institutions administratives, judiciaires, militaires, qui sortaient lentement de cet état de choses, se subordonnaient toutes à la monarchie, et celle-ci les affermissait en les agglomérant. Quels que fussent donc les abus inséparables d'une création si difficile, si contrariée, si mal servie, il suffit, pour la justifier comme populaire et civilisatrice, que son principe fût opposé aux tyrannies locales implantées sur tous les points du territoire, et tendît à les déraciner. Voilà ce qu'on croit généralement aujourd'hui sur ce point de notre histoire.

L'auteur d'un ouvrage où l'on aime à reconnaître, tout en n'en adoptant pas les conclusions, des études sérieuses et l'amour de la vérité, M. Perrens, entreprend de combattre ce résultat, qui nous paraissait acquis. Nous sommes loin de blâmer cette tentative de réaction contre une opinion admise, quoiqu'elle semble pourtant briller de tout l'éclat possible de l'évidence historique : il est toujours bon pour la vérité que les dernières difficultés soient remuées, et qu'il soit tenu compte du moindre nuage jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. L'histoire, si heureusement renouvelée, si abondamment enrichie, n'a point encore atteint en tout son dernier degré de clarté. La méthode scientifique lui manque encore à bien des égards; l'exploitation des faits dans des vues particulières, l'esprit de parti rétrospectif, l'amplification, la rhétorique, le paradoxe, la recherche des singularités piquantes ou pittoresques, enfin tout ce qui trouble la vue et empêche les résultats définitifs et vraiment utiles, se donnent encore une trop large carrière sur ce terrain, pourtant si vaillamment cultivé. Il est donc bien que la diversité des jugemens entre gens sérieux se prolonge encore. A force de controverser, on cherche des règles de controverse; l'enquête, d'abord un peu désordonnée ou errante, s'efforce de se fixer un but précis: de là peut sortir un jour quelque bonne et large méthode de procéder dans l'instruction du passé, et d'arriver enfin à un jugement définitif sur ces grands justiciables de l'histoire, les rois, les peuples, les castes, les institutions, les époques du genre humain. Nous ne diminuerons donc en rien le mérite de l'ouvrage de M. Perrens en discutant et en repoussant cette réaction agressive contre la royauté du moyen âge qui forme la conclusion générale de son livre.

M. Perrens soutient que cette prétendue alliance entre le pouvoir royal et les

classes populaires, pour faire contre-poids à la noblesse féodale, n'est qu'une hypothèse gratuite, que la royauté au contraire ne cherchait qu'à profiter des discordes de ces classes pour s'agrandir elle-même, et que si la nation s'est affranchie à la longue, ce n'est point par le concours des rois, mais malgré eux et malgré les obstacles qu'ils lui opposaient. « L'histoire de nos rois, selon M. Perrens, n'est le plus souvent qu'une longue suite de conjurations contre leurs sujets, conjurations qu'ils croyaient légitimes, puisqu'ils se regardaient comme investis d'un droit supérieur pour commander aux hommes. » Sur quoi fonde-t-il cette accusation quelque peu violente? Sur ce que ces rois ne voulaient point se lier les mains, dès le XIVe siècle, par des convocations périodiques des états-généraux. Philippe le Bel, après avoir assemblé les représentans de la nation, s'étudie à les confiner dans des assemblées provinciales, ôtant ainsi d'une main ce qu'il donnaît de l'autre. Ses fils suivent son exemple; jamais ils ne réunissent les députés de la langue d'oc à ceux de la langue d'oil, et dans chacune des deux langues, ils isolent encore les provinces. Même politique chez le régent, depuis Charles V, pendant la révolution de 1356.

Le grief de M. Perrens contre les rois de France suppose donc, nous devons le remarquer tout d'abord, qu'une constitution représentative était dès lors non-seulement possible, mais encore le seul ou du moins le meilleur moyen d'arriver à l'émancipation des classes inférieures, à l'unité, à l'égalité. Selon lui, ce système, que nous-mêmes, après cinq cents ans de progrès dans tous les genres, après des expériences si coûteuses, après tant de livres et de théories, avec une bourgeoisie nombreuse, riche, instruite, avec des moyens de communication si multipliés, avec la paix, l'ordre, la justice civile, en un mot avec tout ce qui devrait nous rendre capables de nous gouverner nous-mêmes, nous n'avons pu maintenir, la société féodale, dans son plein développement, aurait pu l'organiser, le rendre durable et prospère, la société féodale, divisée en races de maîtres, d'affranchis et de serfs, découpée en provinces à peine adhérentes, jalouses de leurs priviléges, et inconnues les unes aux autres, partagée en langues et en coutumes diverses dont la fusion devait coûter tant de temps et passer par tant de transitions; la société féodale, privée de routes sûres, de police dans les campagnes, déchirée par la guerre étrangère et par la guerre civile! C'est dans un pareil milieu que M. Perrens croit possible l'établissement d'une constitution représentative et presque républicaine!

« Cette révolution de 1356 était, dit-il, moins prématurée qu'on ne pense; elle n'échoua que par des circonstances accidentelles, que le hasard aurait pu éloigner comme il les amena. Ce gouvernement de la bourgeoisie, s'il avait duré, n'aurait point fait obstacle au rapprochement des castes et des provinces, à l'extinction de la féodalité, enfin au nivellement et à l'unité, qui furent les principaux bienfaits du pouvoir absolu. Il aurait multiplié les relations de ville à ville, dans l'intérêt du commerce. La confédération des bonnes

villes, préparée par Étienne Marcel, n'eût point été funeste à l'unité nationale, car le gouvernement des états-généraux, qu'il voulait souverains dans toutes les questions d'intérêt public, n'avait rien de contraire au génie français. Combien de villes ne vit-on pas fidèles jusqu'à la dernière heure à la cause que soutenaient les Parisiens : Rouen, Beauvais, Senlis, Amiens, Meaux, Laon, Corbie, les villes d'Auvergne et de Languedoc! » On pouvait donc, au XIVe siècle, tout faire à la fois : chasser l'étranger, créer l'unité, donner à tous les citoyens une juste part dans le gouvernement de leurs affaires; « la révolution française, selon toute apparence, en eût été avancée de quelques siècles, et elle n'eût coûté ni tant de sang ni tant de ruines. » Les rois s'étant refusés à cette œuvre magnifique, il a fallu que le peuple se tirât péniblement d'affaire lui-même. Nos pères ne furent redevables qu'à eux-mêmes de la prépondérance qu'ils finirent par conquérir. C'est en se serrant pour résister aux invasions anglaises qu'ils apprirent à se croire solidaires. La nécessité de combattre à pied força les bourgeois et les manans à s'unir; la solidarité des champs de bataille porta ensuite ses fruits dans la vie de tous les jours. Ce que savaient déjà les bourgeois, la jacquerie l'apprit au peuple des campagnes. Ce n'est pas le pouvoir absolu qui a chassé l'étranger; « la légende de Jeanne d'Arc n'est autre chose que le réveil du génie national. » Enfin l'auteur conclut par ce jugement plus que sévère : si les rois n'ont pas mis obstacle à l'indépendance et à l'unité de la nation, c'est qu'ils y avaient intérêt aussi bien que les peuples, et c'est toute la part qu'ils y ont prise; quant à la liberté, ils l'étouffèrent, « parce que » la nation seule y pouvait gagner.

Ces assertions acerbes, et qui annoncent trop de parti-pris pour que la gravité de l'histoire s'en accommode, sont dans leur généralité souverainement injustes. D'abord la monarchie française a eu une première période de trois siècles, de Hugues Capet à Philippe le Bel, pendant laquelle l'idée même des états-généraux n'existait pas; les rois n'ont donc pu alors les entraver ni les étouffer, et pourtant que d'innovations dans le sens populaire durant cette période! Combien de choses se sont faites! et combien la royauté de Hugues ressemble peu à celle de Philippe! Les grands possesseurs de fiefs ont été rattachés ou soumis à la couronne, et la nation a retrouvé un centre. De nombreuses provinces ont été annexées. Les communes, dont quelques-unes s'étaient affranchies par leurs propres efforts, se sont liées entre elles par le seul lien qui fût possible, par l'intermédiaire de la royauté, et ont affermi leur droit en entrant ainsi dans le système de l'état. Le droit seigneurial des guerres privées a été, avec l'aide de l'église, d'abord réglementé, puis restreint, et s'il n'était pas complétement aboli en fait, le principe de ce droit avait reçu le coup mortel : œuvre longue, difficile, quelque chose comme un débrouillement graduel du chaos! L'organisation judiciaire était poussée assez loin pour ne pouvoir plus reculer; les justices locales, arbitraires, barbares, étaient attaquées, réformées, soumises à l'appel; l'institu-

tion des baillis, le droit d'appel les rattachaient au parlement, changeaient leur nature, leur donnaient par la jurisprudence naissante une loi qu'elles n'avaient pas. Si l'on mesure les pas faits dans ces trois siècles par tant d'innovations successives, on trouve des pas de géant; tous ces pas étaient dans la voie de l'affranchissement. C'est trop rétrécir nos vues que de ne considérer la vie que sous telle ou telle forme. La liberté ne pouvait pas commencer par être adulte. Qui a soutenu la nation dans ce premier âge? C'est la royauté sans doute. Elle cherchait à s'agrandir; qui l'ignore? Mais la question est de savoir si son agrandissement n'était pas la condition même du salut public. S'emparer du pouvoir militaire, n'était-ce pas l'ôter à des milliers de petits souverains qui en écrasaient le peuple? Usurper le droit de rendre la justice, bien réellement attaché depuis un temps immémorial à la jouissance du fief, n'était-ce pas créer des garanties à la justice même, qui en manquait absolument, n'étant que la volonté du maître? C'est encore trop rétrécir nos vues que de ne jamais nous montrer en action que la personne des rois : c'est l'institution royale qu'il faut voir, car c'est elle qui agit ici; c'est autour d'elle que s'élèvent et grandissent peu à peu d'autres institutions, qui coopèrent avec elle plutôt qu'elles ne lui obéissent, ou la limitent en lui obéissant, comme par exemple cette institution du parlement, dont l'action et l'influence au moyen âge sont si peu connues et ont été si grandes, non-seulement sur l'état, mais sur l'esprit même de la nation. Quand donc on parle de l'alliance de la royauté avec les classes populaires, on veut exprimer surtout la connexité de l'institution royale avec l'intérêt du plus grand nombre. Cet intérêt, dans l'origine et au sortir de la barbarie, c'était avant tout l'ordre, et l'ordre ne pouvait renaître que par le pouvoir. Il nous est facile aujourd'hui de marchander au pouvoir de ce temps-là ses moyens, de chicaner ses tâtonnemens et ses ignorances, et de prendre note de ses fautes : les gens d'alors n'étaient pas si sévères; ils en appelaient au roi de toutes parts, et les gros volumes du recueil des ordonnances et des *olim* sont pleins de réponses à cet appel; c'est ce qu'il n'est pas permis d'oublier. Que cette politique constante, devenue une tradition souveraine et en quelque sorte une force automotrice, ait été souvent interrompue ou contrariée par des torts individuels, ou par ces accidens qui viennent sans cesse troubler le cours naturel des choses, rien de moins étonnant; mais ces déviations n'empêchaient pas le mouvement de reprendre son cours, parce que la pente était toujours la même. Les rois avaient contre eux, outre les vices et les erreurs dont personne n'est exempt, les préjugés du temps, les droits acquis que le peuple même respectait dans ses oppresseurs, les guerres civiles, les guerres étrangères, les difficultés de toute création administrative quand on n'a ni l'expérience ni les agens fidèles ou capables : comment ne pas leur en tenir compte?

Mais peut-être, depuis Philippe le Bel, le moment était-il venu d'une politique nouvelle, d'un changement radical dans cette constitution si péni-

blement échafaudée pendant les trois siècles précédens? Peut-être, au moment où les états-généraux allaient tout faire avec bien plus de force, de constance et de sûreté, les rois les ont-ils méchamment entravés dans leurs travaux et repoussés dans leurs sages innovations? C'est pour le prouver que M. Perrens a écrit son livre. Sans entreprendre un difficile travail de contrôle sur les détails, il nous suffira du livre même pour arriver à une conclusion bien différente. Au premier coup d'œil, il est aisé de se convaincre que, sous le roi Jean, une pareille transformation politique était impossible, ou ne pouvait amener que des désastres, des réactions et des excès de pouvoir. La guerre étrangère et les intrigues d'un prétendant habile et perfide n'étaient pas les seules causes de perturbation qu'il fallût craindre : c'était pourtant déjà beaucoup, c'était assez pour que toute révolution fût inopportune, assez pour que le pouvoir dût être fortifié, bien loin d'être livré à une assemblée sans expérience et à des députations désunies; mais il y avait comme obstacles, outre ces circonstances accidentelles du jour, toutes les circonstances permanentes du siècle, l'ignorance, l'étroitesse, les défiances de l'esprit municipal dépaysé au milieu d'affaires d'une grandeur disproportionnée à tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Sans doute ces provinciaux avaient, dans les limites de leur compétence, d'excellentes idées pratiques; leurs administrations locales étaient, en détail, très supérieures à l'administration de l'état. C'est avec toute raison qu'Augustin Thierry, rapportant à cette époque un progrès remarquable dans l'éducation politique des Français, a observé que « deux siècles écoulés depuis la renaissance des libertés municipales avaient appris aux riches bourgeois à connaître et à vouloir tout ce qui, soit dans l'enceinte des mêmes murs, soit sur un plus vaste espace, constitue les sociétés bien ordonnées; que pour eux l'ordre, la régularité, l'économie, le soin du bien-être de tous n'étaient pas seulement un principe, une maxime, une tendance, mais un fait de tous les jours, garanti par des institutions de tout genre, par la surveillance et le contrôle, et qu'enfin les plus éclairés de ces hommes durent promptement concevoir la pensée d'introduire au centre de l'état ce qu'ils avaient vu pratiquer sous leurs yeux, ce qu'ils avaient pratiqué eux-mêmes d'après la tradition locale et les exemples de leurs devanciers. » Tout cela est vrai, mais cela ne prouve nullement que l'établissement d'une constitution fondée sur la périodicité d'une assemblée représentative fût dès lors praticable. Les députés n'allaient plus se trouver seulement en présence d'une comptabilité à éclaircir, de dépenses communales à régler, d'une répartition à opérer, d'une police à entretenir, de parchemins à garder. Au lieu de cet ordinaire assez monotone, facilité par l'habitude, par la tradition, par un intérêt commun, étroit, bien connu, ils allaient se trouver tout à coup en présence d'un extraordinaire terrible, immense : tout l'état à défendre et à réformer, un vaste système financier à fonder, au milieu d'intrigues politiques dont ils devenaient les instrumens sans seulement les soupçonner,

sous l'influence de la ville de Paris, qui étouffait ou faussait la véritable expression du sentiment national. Dans cette situation, il aurait fallu du moins que ces législateurs novices, inspirés par cette sagesse même qu'ils avaient dû acquérir dans l'administration des cités, comprissent d'abord combien leur nouvelle mission était disproportionnée à leurs habitudes, combien ils devaient se défier, et d'eux-mêmes, et de l'inconnu périlleux et compliqué dans lequel ils marchaient, combien il était nécessaire de s'entendre entre eux et de ne pas se laisser déborder par des gens mieux instruits de l'état des choses et animés par des passions et par des intérêts cachés, combien il importait d'éclairer et d'aider le pouvoir sans le supplanter, de supporter quelques abus pour obtenir l'essentiel, et de ne pas ébranler le trône pendant que l'étranger ravageait le territoire. Ils firent tout le contraire.

Aux états de 1351, « il fut impossible aux députés de s'entendre. » Ils entrèrent dans un esprit d'opposition qui préparait déjà les troubles des années suivantes; ils marchandèrent leurs votes, ne trouvèrent suffisante aucune des garanties qu'on leur offrait, et finirent par alléguer « qu'ils n'avaient pas de pouvoirs pour voter définitivement l'impôt. » On reconnaît déjà ici la marche ordinaire des agitations politiques, lorsqu'elles ont des meneurs secrets et couvrent des conspirations; aussi l'opposition avait-elle dès lors « un chef puissant » dans Charles le Mauvais, qui avait des prétentions au trône et contestait la loi salique, « petit homme plein d'esprit et de feu, soucieux et réfléchi, à l'œil vif, de figure agréable et de manières attrayantes, sachant se faire aimer, » au demeurant « n'étant point ce que de nos jours on appellerait un honnête homme; on peut lui reprocher d'avoir été un ambitieux et un artisan d'intrigues; sa parole n'était pas sûre, et il n'avait pas cette horreur du meurtre et du sang qu'une civilisation plus avancée pouvait seule inspirer. » On ne voit donc pas ici que les obstacles soient venus du roi, mais bien des ennemis du roi. « Il fallut congédier les états-généraux et recourir aux états provinciaux, qui cette année et les suivantes reçurent mission de voter les subsides. »

Aux états de 1355, les députés, qui n'étaient venus « qu'avec des idées vagues de réformes, » voyant que le roi offrait spontanément des garanties qu'on ne lui avait pas encore demandées, et se rendait à merci, « prirent de la hardiesse, et les principaux d'entre eux tombèrent d'accord presque sans avoir eu besoin de s'entendre. » Ils demandèrent que les trois ordres pussent voter ensemble, avantage considérable pour le tiers, ce qui leur fut accordé. On vota une gabelle sur le sel et une taxe sur les choses vendues, sans aucune exemption ni immunité, ni pour les princes, ni pour le roi, ni pour les deux premiers ordres; c'était l'égalité en matière d'impôts, ce qui leur fut encore accordé. Mais bientôt les empiétemens commencent et les pouvoirs se confondent; les états décident qu'ils nommeront eux-mêmes les receveurs, les trésoriers, les receveurs-généraux, plus une commission de neuf

membres pris dans les trois ordres, lesquels surveilleront la perception. Ce n'est pas assez : cette commission législative, substituée à l'autorité royale, sera investie du droit de requérir tous les citoyens, tous les gens du roi, de les obliger à prêter main-forte, et même elle pourra désobéir au roi, s'il donne quelque ordre contraire aux résolutions des états; tout cela aussi est accordé. Puis encore, par cette force des révolutions, par cet entraînement du désordre qui fait que, dès qu'on a trop pris, on est poussé malgré soi à tout prendre, il est décrété que les états seront réunis de nouveau quelques mois plus tard pour recevoir et vérifier les comptes, « et, ajoute-t-on habilement, pour voter de nouveaux subsides, s'il est nécessaire. » Se réunir trois fois en un an, observe avec raison M. Perrens, c'était marcher rapidement vers la périodicité ou même vers la permanence des états. De plus, le vote de deux ordres ne lierait pas le troisième; chacun d'eux avait son *veto,* il dépendait donc d'un seul de tout arrêter, de tout anéantir. Ainsi les états régnaient et gouvernaient, et dans quelles conditions impossibles! Étrange république d'ailleurs, en plein XIVe siècle! République de castes rivales et de provinces qui ne se connaissaient pas! Que manquait-il à ce beau gouvernement, si ce n'est une garde citoyenne pour remplacer les troupes royales? Aussi « invitation fut faite à toutes gens de s'armer selon leur état; en revanche il fut défendu au roi d'appeler l'arrière-ban, si ce n'est dans un pressant danger. » Mais qui déclarerait la patrie en danger? Les états sans doute! Peut-on imaginer une subversion plus complète de tout équilibre politique, une suppression plus entière de toutes ces résistances réciproques qui éprouvent, qui épurent et qui appuient les réformes? Si la société de 1789 n'a pu résister à ces mêmes fautes, si elle a succombé sous ces mêmes usurpations précipitées et accumulées, comment les hommes de 1355 auraient-ils pu faire marcher cette machine dont le moteur était partout et le conducteur nulle part? En vérité, tout notre désir de faire estimer l'antique bourgeoisie du moyen âge ne saurait nous déterminer à lui reconnaître ici cette sagesse qu'elle manifestait mieux dans l'enceinte des communes. Aussi dès l'année suivante tout croula. Les esprits s'étaient refroidis, les députés se rendirent en moindre nombre à l'assemblée; la dépense, le danger de traverser des provinces infestées d'ennemis et de brigands, les retinrent chez eux. D'autres furent retenus par leurs commettans mêmes, qui ne voulaient point de ce qu'ils avaient fait. Non-seulement la noblesse et le clergé se refusaient aux nouveaux impôts, mais de grandes villes les repoussaient avec violence. Le peuple d'Arras massacra vingt et un citoyens notables comme partisans des états et du nouvel ordre de choses, d'autres furent bannis; cette révolution réactionnaire dura près de deux mois. Il fallut donc réviser la loi de la gabelle et de la taxe, et lorsque dans cette session on en vint à un examen plus libre ou moins enthousiaste, on reconnut enfin « l'insuffisance des députés du tiers, qui n'avaient pu encore assez réfléchir à l'art si difficile de gouverner les finances d'une grande nation. » A la ga-

belle et à la taxe sur les ventes, ils substituèrent une capitation en proportion des revenus; mais ici encore que de maladresse, pour ne pas dire pis! La proportion était en sens inverse de la justice et du bon sens : les plus pauvres, possédant moins de 100 livres de rentes, devaient payer 5 pour 100; ceux qui atteignaient les 100 livres, 4 pour 100; ceux qui étaient plus riches, 4 pour 100 pour les premières 100 livres, et 2 pour 100 pour le reste. S'il faut juger les hommes par leurs actes, il y avait ici autre chose encore que « l'insuffisance, » il y avait l'iniquité et l'égoïsme. Nos pères de la bourgeoisie n'étaient guère en ce moment, il faut l'avouer, les vrais protecteurs du peuple. Mais qui donc les conduisait encore dans cette session? Toujours cet Étienne Marcel, « dont il est impossible de ne pas reconnaître les idées et l'influence dans les résolutions des états de 1355 comme dans tout le reste, » et ce Charles le Mauvais, « dont il faut voir la main dans ces révoltes et dans ces agitations. » Le roi, qu'on accuse volontiers de mettre obstacle à tout, n'empêche rien, et les états construisent tranquillement leur absurde république au milieu d'une telle société et d'un tel siècle, sans même songer à en tirer, comme en 1792, le moindre élan d'énergie nationale contre l'invasion étrangère.

Aux états de 1356, après la bataille de Poitiers, quand le roi est captif en Angleterre, quand les calamités et les périls se sont accrus à l'infini, les députés montreront-ils plus d'intelligence, de modération, de patriotisme désintéressé? Non, ils sèment de nouveaux désordres, et ajoutent des haines, des vengeances, des proscriptions aux extravagances anciennes. Ils votent un impôt nécessaire à la défense du pays, mais en réservant, chacun pour ses commettans, le droit de ne pas le payer, ce qui était la dérision dans l'anarchie. Ils exigent du dauphin qu'il destitue immédiatement sept des officiers qui ont sa confiance, et veulent les mettre en jugement devant une commission formée par eux-mêmes; ils demandent de plus que leurs biens soient confisqués d'avance, en attendant qu'on les juge. Et quels sont les griefs qu'on élève contre ces officiers? « On les accusait d'être vains, cupides, incapables, indifférens au bien public, de vouloir pour eux tous les avantages, » en un mot on leur reprochait tout ce qu'il y a de plus vague et de plus ridicule, tout ce qu'inventent l'envie et l'intrigue en ces jours mauvais où elles peuvent exploiter impunément la crédulité publique. Les états demandent ensuite que Charles le Mauvais, prisonnier dans Avignon, soit remis en liberté : sans doute les fermens de discorde n'étaient pas encore assez nombreux ni assez échauffés. Puis ils demandent que le dauphin se prive de ses conseillers intimes, et qu'à l'avenir son conseil soit nommé par l'assemblée; « c'est moins un conseil qu'ils donnaient au dauphin qu'une tutelle et des maîtres. » Ce nouveau conseil dirigerait toute l'administration par commissaires; à la royauté il resterait l'inutile *veto*. « Ainsi, dit M. Perrens, la nation prenait possession d'elle-même et s'essayait au gouvernement de ses propres affaires; elle ne conservait guère de la monarchie que le nom; en

plein moyen âge, elle avait imaginé le système constitutionnel des temps modernes, auquel il ne manquait qu'une plus juste pondération des pouvoirs, » c'est-à-dire qu'il n'y manquait que l'essence même du système constitutionnel. La nation prenait possession d'elle-même! Mais nous voyons quelques lignes plus bas que les bourgeois nommés au conseil n'y allaient presque jamais, qu'ils n'étaient en quelque sorte que des conseillers honoraires ou extraordinaires, et qu'ils se contentaient en général d'être représentés par les évêques de Laon et de Paris; c'étaient ceux-ci qui, sous l'inspiration d'Étienne Marcel et de Charles le Mauvais, avaient « pris possession » de la nation. Au reste, dans la session de 1357, on trouva moyen d'ajouter encore des folies à ces folies. On avait désigné à la destitution et à la confiscation sans jugement sept officiers royaux; on en désigna quinze autres, et pour tout désorganiser d'un seul coup, « ils voulurent que tous les officiers du royaume fussent provisoirement suspendus, jusqu'à ce que des réformateurs nommés par l'assemblée eussent fait un examen minutieux de la manière dont ils avaient exercé leurs charges, afin d'exclure les mauvais et de ne conserver que les bons. » Il est vrai que la nation n'avait plus cette fois pris possession d'elle-même: peu de députés étaient venus à Paris; les provinces murmuraient contre cette bourgeoisie parisienne, qui semblait abuser un peu trop de « ses lumières supérieures. » Nous ne pousserons pas plus loin cet examen, dont tous les élémens sont empruntés à l'ouvrage même que nous combattons. Les événemens qui suivent ne manifestent plus qu'un de ces entraînemens révolutionnaires où les hommes ne sont plus assez libres de leurs pensées et de leurs actes pour qu'on puisse les juger.

Nous voici donc arrivés par cet examen à adopter avec une plus forte conviction ce que nous avions déjà reçu sur la foi de la plupart des historiens. On ne réhabilitera point ces états du XIVe siècle, qui essayèrent de sortir en quelque sorte de leur temps, et de substituer un pouvoir élu à l'autorité royale. Eussent-ils mis plus de modération dans leurs entreprises, elles n'auraient abouti à rien de stable. La base manquait à une si grande construction. Trop de choses restaient encore à faire avant d'en venir là. La difficulté des communications, la diversité des intérêts, l'opposition des castes, l'esprit local, tendaient sans cesse à disloquer les assemblées et à livrer la place à une oligarchie parisienne : de là le danger toujours imminent des séparations, des démembremens, des républiques municipales, grands auxiliaires pour les ennemis du dehors. Sans doute il circulait d'excellentes idées de réforme sur des objets particuliers; en concentrant tous leurs efforts sur ces objets, les états auraient pu faciliter et accélérer le mouvement vers l'unité du territoire, de la loi et des classes; mais leurs prétentions exorbitantes ne montrèrent que leur incapacité: ils osèrent d'autant plus qu'ils comprenaient moins. La royauté, réduite à un vain nom, parut un moment s'éclipser devant eux; mais, comme toutes les choses qui ont leur raison d'être, elle attendit son heure, et reparut plus puissante, avec

son conseil, son parlement, sa tradition, et les rapports complexes qui la mêlaient à tout. Peut-être, un siècle plus tard, sous Charles VIII, sous Louis XII, cette politique aurait-elle pu changer, et une part aurait-elle pu être faite à une représentation périodique, si les guerres d'Italie n'étaient pas survenues; il est permis d'en douter néanmoins, car plus tard encore, en 1614, si l'on étudie l'esprit qui se manifeste dans cette dernière réunion des états, on y découvre tant d'obstacles et d'incompatibilités, qu'on est tenté de croire que, tout bien examiné, les choses se sont faites chez nous comme elles ont dû s'y faire, que la France s'est développée selon son tempérament, comme l'Angleterre selon le sien, et qu'il fallait passer par Louis XIV avant d'arriver à 1789.

Nous n'avons combattu jusqu'ici que les résultats généraux que M. Perrens a lui-même expressément tirés de son travail, et qu'il a résumés soit dans les prolégomènes, soit dans la conclusion. Quant aux jugemens qu'il porte sur tels ou tels personnages, sur tel ou tel ordre de citoyens, il faudrait, pour les contrôler avec l'attention qu'ils méritent, des études nouvelles qui nous écarteraient de notre plan; nous recommandons cette partie purement narrative du livre de M. Perrens aux amateurs studieux de l'histoire, comme représentant l'opinion extrême parmi les écrivains qui ont voulu trouver un bon côté dans les entreprises du chef révolutionnaire de 1358. A la vérité, il y a, au premier coup d'œil, dans ces jugemens une distribution d'éloges et de blâme qui, je le crains, paraîtra suspecte au lecteur. Tout ce qui tient au parti que l'auteur désapprouve est fort sévèrement traité; les fautes du roi Jean, les mesures politiques du dauphin, le caractère et la conduite de leurs amis, de leurs conseillers, sont constamment colorés dans les tons les plus sombres, et le mal, de leur côté, paraît toujours plus probable que le bien; au contraire Étienne Marcel, Charles le Mauvais, Robert Le Coq, et en général tous les opposans, sont blanchis autant que possible, et leurs crimes même racontés en termes moins rudes, ou atténués par la considération des temps, des motifs ou des circonstances. Même différence entre la noblesse et le peuple, et la jacquerie, sans être justifiée, est cependant si abrégée et présentée avec tant d'adoucissemens, entre les oppressions qui la précèdent et la réaction qui la suit, qu'on se sent tout surpris de la trouver presque anodine. Je dis que cette distribution si tranchée du mérite et du démérite, qui met tout le bien d'un côté et tout le mal de l'autre, est suspecte en elle-même et à première vue. Lors même qu'il en serait autrement, lors même qu'à une certaine époque toutes les extravagances et toutes les fourberies se seraient donné rendez-vous dans le palais des rois, il ne s'ensuivrait pour cela aucune condamnation générale contre la politique séculaire de la royauté. On pourrait abandonner à la réprobation de l'histoire le roi Jean et son fils et leurs ministres et leurs généraux, qu'il n'en resterait pas moins vrai que la monarchie, en son temps, a été nécessaire, qu'elle a été pour la France en particulier le plus

puissant agent de l'unité, de la justice, du nivellement peut-être excessif qui nous distingue, et qu'elle a droit d'être jugée d'après cette grande fonction si longtemps remplie, et non d'après les vices et les travers de quelques individus.

Toutefois, comme cette sorte de partialité dans l'histoire devient assez commune, quelques considérations plus générales sur ce sujet ne seront sans doute pas inutiles. Il s'agit de justice, et à ce titre la question ne laisse point que d'avoir pour nous un intérêt fort direct. La justice envers les hommes d'autrefois n'est point du tout indifférente à nos destinées d'aujourd'hui. La justice de l'historien est un des grands intérêts publics, car l'histoire, c'est la patrie, et l'inique diffamation du passé est la discorde et la faiblesse du présent. La justice possède une force de conciliation qui, laissant à chaque individu, à chaque classe sa part d'honneur, et ne concédant à personne le monopole des mérites, éteint, en les expliquant, les querelles du passé au profit de l'avenir. L'historien n'a pas le droit d'écouter ses sympathies, de plaider pour sa race, pour sa profession, pour son parti. Et pourtant depuis Boulainvilliers, c'est-à-dire depuis qu'on a commencé à reconnaître dans notre histoire et à suivre de siècle en siècle une lutte de classes qui a son origine dans la conquête, et qui s'est perpétuée jusqu'à nous, une secrète partialité a toujours réfléchi sa teinte sur l'exposition des faits de ce grand drame; les meilleurs esprits n'en sont pas tout à fait exempts. Chez d'autres, le réquisitoire ou le panégyrique est le fond même de ce qu'ils appellent l'histoire, et l'on voit trop souvent la polémique contemporaine, plus ou moins déguisée, remonter avec ses passions dans les temps écoulés, y altérer, sinon le matériel des faits, au moins leur proportion, leur mesure, leur caractère, supprimer ceux qui la gênent, faire grande place et grand jour à ceux dont elle veut tirer des argumens pour sa cause, de sorte que, tout en disant des choses vraies, on arrive ainsi à la plus fausse représentation de l'ensemble, et le lecteur sort de là rempli de haines rétroactives, d'admirations mal fondées et d'impressions troubles qui corrompent le jugement et sur les choses d'autrefois et sur celles d'aujourd'hui. Il est difficile sans doute de se détacher entièrement, dans l'intérêt austère de la seule vérité, des croyances auxquelles on appartient, du sang dont on est sorti. Lorsqu'on voit ses ancêtres lutter pendant de longues générations pour s'affranchir, tant de lenteurs contristent: on voudrait les voir s'émanciper plus vite, même par de grands coups; mais il faut que l'historien se corrige de ces illusions et de ces impatiences, le fruit de l'histoire est à ce prix. Il faut qu'il s'apprivoise à mettre le temps comme un élément nécessaire en toutes choses; ni la nature ni l'humanité ne se développent par secousses. Il faut qu'il tienne compte de toutes les circonstances au milieu desquelles les hommes ont vécu, parce qu'ils y vivaient comme dans un élément qu'ils n'avaient point choisi, et sans pouvoir même en imaginer un autre. Ce n'est qu'en comprenant les nécessités des autres époques que nous

saurons comprendre les nôtres, et c'est pour n'avoir jamais assez compris la lenteur des choses, surtout le besoin de préparation et de maturité, que nous avons donné tête baissée dans tant d'utopies, fait tant de faux pas, de chutes désastreuses et ridicules : vieux enfans qui ne savons pas apprécier les distances, et qui, poussés sur la mer des âges, à chaque idée décevante qui flotte à nos yeux parmi les brumes de l'avenir, à chaque horizon nouveau qui semble émerger devant nous, croyons toujours le tenir et tendons la main pour le prendre, au risque de plonger dans l'abîme.

Mais à part cette considération, il en est une autre qui suffit à elle seule : c'est celle de la vérité en elle-même. Quiconque a cherché, même autour de lui, la vérité sur les hommes et sur les choses contemporaines, quiconque a observé les révolutions, les partis, l'influence des situations, l'inextricable complexité des causes, l'infinie variété des motifs, et s'est surpris soi-même dans de faux points de vue et dans des perspectives trompeuses, a dû apprendre combien est rare la certitude sur la valeur des actes et sur la moralité des intentions. A plus forte raison sentira-t-il la nécessité d'écarter toute suggestion des préjugés, tout esprit personnel, et de s'élever à la sérénité suprême de la pure intelligence, s'il s'agit d'hommes et d'événemens ensevelis depuis longtemps dans le lointain obscur du passé. Il y a sans doute une région de l'histoire où l'on peut, avec de sages précautions, s'avancer sans crainte, et arriver à des résultats plus ou moins certains et complets; cette région, plus particulièrement cultivée de nos jours, est celle où l'on décrit les événemens généraux, tels que les grandes conquêtes et les luttes de races, l'origine, les accroissemens et le déclin ou la transformation des institutions civiles, politiques, religieuses; les progrès de la richesse, des sciences, des lettres : toutes choses palpables et qui durent, qui ne changent que lentement, qui couvrent de vastes étendues de pays, se manifestent par une multitude de faits particuliers, et par conséquent sont facilement attestées par des documens nombreux, indubitables, se confirmant d'un siècle à l'autre; c'est ce qui constitue la vie collective, presque inconsciente du genre humain, où il n'y a ni à condamner ni à absoudre, mais seulement à observer et à décrire. Là, au moins pour quelques époques de l'histoire, il peut y avoir pleine lumière et certitude, et s'il s'y présente des obscurités ou des lacunes, on peut encore essayer d'y suppléer par des conjectures, par des analogies, lesquelles, se fondant sur des lois connues de l'esprit humain, sont elles-mêmes d'utiles exercices de la pensée.

Dès qu'on sort au contraire de cet ordre de choses générales et permanentes pour entrer dans l'histoire proprement dite, dans le mouvement détaillé, dramatique, volontaire des actions humaines, où l'individu, la caste, le groupe, la foule, paraissent en scène avec leurs passions, leurs erreurs, leurs tendances alternatives au bien ou au mal, et que de ces actes libres il sort une moralité, une responsabilité, un jugement de la conscience, alors il n'en est plus de même. La certitude diminue de beaucoup, et il doit être

tenu compte d'une foule de considérations diverses. D'ordinaire les témoignages rares, incomplets, suspects, difficiles ou impossibles à contrôler, portent sur des faits fugitifs, sur des hommes jugés par la passion contemporaine. Comment s'assurer qu'on sait tout, que la cause est suffisamment entendue, quand il s'est écoulé des siècles, quand les témoins ne peuvent plus être rappelés, quand la plupart des pièces sont perdues, ou qu'il n'en a jamais existé? Supposons cependant qu'il n'y manque rien : quelles difficultés d'appréciation! Si la moralité des actes ne dépend ni des temps, ni des lieux, la culpabilité ou le mérite des auteurs de ces actes en dépend sans nul doute pour beaucoup. Si c'est un individu qu'on juge, il faut tenir compte de tout ce qui l'a fait ce qu'il est, de tout ce qui l'entoure et le pousse; ce qui serait inexcusable dans un homme instruit et civilisé de nos jours ne le serait point dans un Goth barbare, et le premier n'aurait certes pas autant de mérite à s'abstenir d'une violence que n'en aurait le robuste et grossier compagnon d'Alaric. Si c'est toute une classe d'hommes qu'on veut juger, et si on lui reproche tel vice, telle cruauté, j'ai droit de demander dans quelle mesure, avec quelles compensations, sous quelles impulsions insurmontables des habitudes, de la profession, des idées reçues. Est-ce d'ailleurs le crime de toute cette classe, ou de la majorité, ou seulement des personnages les plus apparens? Il faudrait là une véritable statistique morale dont les plus simples élémens n'existent même pas. Il ne suffirait pas de recueillir dans les chroniques des masses de faits extérieurs et matériels; on en remplirait des volumes pour et contre. Les auteurs n'ont pu tout dire, et dans le choix ils ont été dirigés par une pensée ou une passion. Les plus frappans sont exceptionnels, ils ne peuvent donc donner l'image commune et le portrait des temps. Ainsi une foule de considérations imposent à l'historien la plus grande réserve, le plus minutieux examen, lorsqu'il s'agit de juger et de condamner soit les individus éminens, soit les classes entières qui ont été entraînées dans les grands courans de l'histoire : quoi d'ailleurs de plus inopportun aujourd'hui que de récriminer sur des sépulcres, quand l'union est encore si nécessaire aux vivans?

LOUIS BINAUT.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXXe ANNÉE.

MAI — JUIN 1860

Livraison du 1er Mai.

La Ville Noire, dernière partie, par M. George SAND..... 5

Un Voyage dans la Nouvelle-Grenade, paysages de la nature tropicale. — IV. — Les Aruaques et la Sierra-Nevada, par M. Élisée RECLUS..... 50

Une Réforme administrative en Afrique. — III. — Des Devoirs nouveaux du gouvernement colonial en Algérie, dernière partie, par M. Albert de BROGLIE..... 84

Le Monde alpestre et les hautes régions du globe d'après les dernières recherches de la physique, par M. A. MAURY, de l'Institut..... 121

Guerre de l'Inde. — Épisodes militaires de la Vie anglo-indienne. — III. — Fin de la guerre, reprise de Lucknow, la Chasse aux rebelles, par M. E.-D. FORGUES..... 148

La Comédie anglaise sous la restauration. — I. — Le Public, par M. H. TAINE. 185

De la Renaissance des Lettres chez les Grecs modernes. — Les Poètes Zalokostas et Orphanidis, par M. E. YEMENIZ..... 212

Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 243

Livraison du 15 Mai.

Économistes contemporains. — Richard Cobden et l'École de Manchester, histoire de la Liberté commerciale en Angleterre, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut..... 257

La Reine du Sabbat, Scènes de la Vie des Landes, par M. Eugène DUCOM... 313

De la Situation de la France et de la Papauté en Italie, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 353

La Comédie anglaise sous la restauration. — II. — Les Poètes, par M. H. TAINE. 371

La Turquie, son Gouvernement et ses Armées pendant la guerre d'Orient. — I. — La Campagne d'Arménie, par M. de SAINT-PRIEST, duc d'ALMAZAN. 402

Les Révolutions et les Dictatures de l'Amérique du Sud en 1859, par M. Ch. de MAZADE..... 435
La Saison Dramatique. — Décadence du Théatre, par M. Émile MONTÉGUT.. 480
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 494
Revue Musicale, par M. P. SCUDO..... 506

Livraison du 1er Juin.

Les Commentaires d'un Soldat. — La Guerre d'Italie de 1859, par M. Paul de MOLÈNES..... 513
La Chute du grand empire (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers), par M. L. de CARNÉ..... 579
La Turquie, son Gouvernement et ses Armées pendant la guerre d'Orient. — II. — La Défense de Kars, par M. de SAINT-PRIEST, duc d'ALMAZAN.. 610
Une Rencontre de Voyage, Souvenirs de la Suisse italienne, par Mme DORA d'ISTRIA..... 636
Raphael, sa Vie et ses Œuvres, d'après de nouvelles recherches, par M. Ch. CLÉMENT..... 668
Études d'Économie forestière. — L'Aménagement des Forêts en France, par M. J. CLAVÉ..... 714
L'Amour et la Mort, Légende d'Orient, par M. Henri CANTEL..... 737
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 741
Revue Musicale. — Les Concerts de la saison, par M. P. SCUDO..... 755

Livraison du 15 Juin.

La Russie dans le Caucase. — I. — Armée régulière, Cosaques et Milices indigènes, par M. Édouard DULAURIER..... 769
Dorlcote-Mill, Scènes de la Vie anglaise, par M. E.-D. FORGUES..... 805
Deux Campagnes dans les glaces du pole arctique. — Mac-Clintock a la recherche de sir John Franklin, par M. Alfred JACOBS..... 846
L'Arrière-Saison de la Poésie. — Poètes et Vers nouveaux, par M. Ch. de MAZADE..... 873
De la Littérature des Voyages. — Un Artiste français en Afrique, par M. Émile MONTÉGUT..... 889
L'Archipel des Philippines et la Domination espagnole, d'après une nouvelle publication de sir John Bowring, par M. Ch. LAVOLLÉE..... 906
Les Controverses et les Écoles religieuses en Hollande, par M. Albert RÉVILLE..... 930
De l'Alimentation publique. — La Vigne. — I. — La Treille et le Raisin de table, par M. PAYEN, de l'Institut..... 962
Poésie. — Les Voix du Printemps, par M. André THEURIET..... 984
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 993
Essais et Notices. — Une Révolution au XIVe siècle (*Étienne Marcel et le Gouvernement de la bourgeoisie*, de M. Perrens), par M. L. BINAUT..... 1009

Erratum pour la livraison du 1er juin, page 547, chapitre IV, ligne 10, au lieu de *jeu*, lisez *feu*.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8897